Charles Dickens

DAVID COPPERFIELD

Traduction Jean-Jacques Greif

L'HISTOIRE, LES EXPÉRIENCES
ET LES OBSERVATIONS PERSONNELLES
DE DAVID COPPERFIELD LE JEUNE,
DE BLUNDERSTONE ROOKERY,
QU'IL NE DÉSIRAIT PUBLIER
SOUS AUCUN PRÉTEXTE

Chapitre 1
Je nais

Deviendrai-je le héros de ma propre vie, ou ce rôle sera-t-il tenu par quelqu'un d'autre ? C'est ce que ces pages devront montrer. Pour commencer ma vie par le commencement de ma vie, je note que je suis né (à ce que l'on m'a dit et que je crois) un vendredi à minuit. Les personnes présentes ont remarqué que l'horloge a commencé à sonner, et moi à pleurer, au même instant.

Vu le jour et l'heure de ma naissance, l'infirmière et quelques femmes avisées du voisinage, qui s'étaient mises à s'intéresser à moi plusieurs mois avant de pouvoir faire ma connaissance, ont déclaré, premièrement, que je serais malchanceux dans la vie ; et deuxièmement, que j'aurais le privilège de voir des fantômes et des esprits ; ces deux dons marquant inévitablement, croyaient-elles, tous les enfants de l'un ou l'autre sexe nés un vendredi après minuit.

Je n'ai pas besoin de commenter ici la première prédiction, puisque rien ne peut montrer mieux que mon histoire si elle se vérifie ou non. À propos de la seconde, je remarquerai seulement qu'à moins d'avoir dilapidé cette part de mon héritage quand

j'étais encore un bébé, je n'en ai pas encore bénéficié. Mais je ne me plains aucunement d'avoir été privé de ce bien ; et si quelqu'un d'autre est en train d'en profiter à l'heure présente, je le lui cède volontiers.

Je suis né coiffé[1], et ma coiffe a été mise en vente dans les journaux au prix modique de quinze guinées. Je ne sais pas si les gens de mer étaient sans le sou à cette époque, ou étaient sans foi et préféraient les gilets de sauvetage en liège ; ce que je sais, c'est qu'une seule enchère a été faite, par un avoué spécialisé dans le rachat de traites, qui a offert deux livres en espèces et un complément en vin de sherry[2], mais refusait de payer plus pour la garantie de ne pas périr noyé. On a donc retiré l'annonce en perdant le prix de sa parution — quant au sherry, ma pauvre mère avait mis en vente son propre sherry — et dix ans plus tard la coiffe a été proposée comme lot d'une tombola dans notre région, cinquante billets à une demi-couronne ayant été émis et le gagnant ne devant verser que cinq shillings. J'étais présent, et je me souviens de m'être senti mal à l'aise et troublé à l'idée que l'on dispose ainsi d'une partie de moi-même. Je me souviens qu'une vieille dame l'a gagné, qu'elle avait un petit panier dont elle a sorti avec quelque réticence les cinq shillings requis, tout en pièces d'un demi-penny, qu'il manquait deux pence et demi — et que l'on a perdu beaucoup de temps et d'arithmétique à tenter en vain de le lui prouver. Il est un fait remarquable qui restera longtemps dans les mémoires par ici, qu'elle ne s'est jamais noyée, mais est morte triomphalement dans son lit à quatre-vingt-douze ans. J'ai entendu dire que jusqu'à la fin de sa vie elle se vantait de n'être jamais allée sur l'eau, si ce n'est sur un pont ; et qu'en buvant son thé (son occupation favorite) elle ne manquait pas de s'indigner de l'impiété des marins et autres qui avaient la présomption de « zigzaguer » de par le monde. Cela ne servait à rien de lui exposer que certaines commodités, parmi lesquelles peut-être le thé, pouvaient résulter de cette pratique contestable. Elle répliquait toujours, avec une emphase accrue et une conscience instinctive de la puissance de son objection : « Pas de zigzaguage. »

Afin de ne pas zigzaguer moi-même, je vais maintenant revenir à ma naissance.

---

[1] La coiffe céphalique est une partie de la poche de liquide amniotique qui recouvre la tête de certains nouveaux-nés. C'était – déjà à l'époque romaine – un porte-bonheur qui protégeait de la noyade et d'autres morts violentes. Le prix "modique" indiqué est à peu près égal au revenu mensuel de Mr Copperfield, et supérieur au revenu annuel d'une domestique comme Peggotty.

[2] Nom anglais du vin de Xérès.

Je suis né à Blunderstone[1], dans le Suffolk, ou « là-près » comme disent les Écossais. J'étais un enfant posthume. Les yeux de mon père s'étaient fermés à la lumière de ce monde depuis six mois quand j'ai ouvert les miens. Encore aujourd'hui, je trouve étrange l'idée qu'il ne m'ait jamais vu ; et encore plus étrange le vague souvenir qui me reste de mes premières visites enfantines à sa pierre tombale blanche dans le cimetière de l'église, et de la compassion indéfinissable qu'elle m'inspirait, étendue toute seule dans la sombre nuit alors que notre petit salon était chauffé et illuminé par le feu et les bougies, et que les portes de notre maison étaient — presque cruellement, me semblait-il parfois — fermées et verrouillées pour l'empêcher d'entrer.

Une tante de mon père, et par conséquent une de mes grand-tantes, dont j'aurai à reparler plus loin, était le principal personnage de notre famille. Miss Trotwood, ou Miss Betsey, comme l'appelait ma pauvre mère quand elle parvenait à surmonter sa terreur de cette redoutable parente (ce qui arrivait rarement), avait été mariée à un homme plus jeune qu'elle, qui était très beau, mais pas au sens de l'adage familier « la beauté ne se voit pas dans la glace, mais dans les actes » — car on le soupçonnait fortement d'avoir battu Miss Betsey, et même de s'être un jour, à la suite d'une controverse sur le ravitaillement, préparé soudain à la jeter par la fenêtre du deuxième étage. Ces preuves d'une incompatibilité de caractère avaient amené Miss Betsey à lui verser de quoi le convaincre d'accepter une séparation par consentement mutuel. Il est parti en Inde avec son capital et là, selon une folle légende répandue dans notre famille, on l'a vu un jour chevaucher un éléphant en compagnie d'un babouin ; mais je pense qu'il devait s'agir d'un Babou — ou d'une Bégum[2]. Quoi qu'il en soit, la nouvelle de sa mort est arrivée d'Inde au bout de dix ans. Nul ne sait comment ma tante a réagi ; car aussitôt après la séparation elle avait repris son nom de jeune fille et acheté un cottage dans un hameau loin de là sur la côte où, à ce qu'on disait, elle vivait depuis en demoiselle avec une domestique, dans la solitude la plus stricte.

Mon père avait jadis été son favori, je crois ; mais elle s'était sentie mortellement vexée par son mariage, sous prétexte que ma mère était « une poupée de cire ». Elle ne connaissait pas ma mère, mais elle savait qu'elle n'avait pas vingt ans. Mon père n'a jamais revu Miss Betsey. Il avait le double de l'âge de ma mère quand ils se sont mariés,

[1] Il existe près de Yarmouth (où David ira bientôt) un village appelé Blundeston.
[2] Mots indiens. *Babu* (Dickens écrit *Baboo*) est un terme honorifique pour un homme, une *Bégum* est une princesse.

et sa santé était fragile. Il est mort un an plus tard et, comme je l'ai dit, six mois avant ma venue au monde.

Telle était la situation l'après-midi de ce que l'on me pardonnera d'appeler ce vendredi mouvementé et important. Je ne peux prétendre avoir su ce qu'il en était à cette époque ; ni conserver le moindre souvenir fondé sur le témoignage de mes sens de ce qui suit.

Ma mère était assise auprès du feu, sa santé en piètre état et ses esprits au plus bas, regardant les flammes à travers ses larmes, se désespérant à propos d'elle-même et du petit étranger sans père dont une centaine d'épingles prophétiques, rangées dans un tiroir à l'étage, attendaient déjà l'arrivée dans un monde que cela laissait totalement indifférent ; ma mère, dis-je, était assise auprès du feu, cet après-midi ensoleillé et venteux de mars, timide et triste, incertaine de survivre à l'épreuve qui l'attendait, quand, levant les yeux pour les sécher, elle a vu par la fenêtre une femme étrange qui avançait dans le jardin.

En regardant mieux, ma mère a pressenti que c'était Miss Betsey. Le soleil couchant illuminait cette femme étrange, et elle s'approchait de la porte avec un maintien impitoyablement raide et un visage impassible qui ne pouvaient appartenir à personne d'autre.

Quand elle a atteint la maison, elle a donné une autre preuve de son identité. Mon père avait souvent laissé entendre qu'elle se conduisait rarement comme un Chrétien ordinaire ; et maintenant, au lieu de sonner à la porte, elle est venue jusqu'à cette même fenêtre et a regardé à l'intérieur en pressant le bout de son nez sur la vitre au point que, selon ma pauvre mère, il est devenu aussitôt parfaitement plat et blanc.

Elle a si bien ébranlé ma mère que j'ai toujours été convaincu de devoir à Miss Betsey d'être né un vendredi.

Dans son trouble, ma mère s'est levée et s'est mise dans un coin derrière sa chaise. Miss Betsey, examinant la pièce lentement et curieusement, a commencé par l'autre côté et, roulant des yeux comme une tête de Maure dans une horloge hollandaise[1], est arrivée à ma mère. Alors elle a froncé les sourcils et fait un geste, comme quelqu'un qui a l'habitude qu'on lui obéisse, pour ordonner à ma mère de lui ouvrir la porte. Ma mère y est allée.

[1] On donnait ce nom à des horloges allemandes bon marché.

« Mrs David Copperfield, je *pense* », a dit Miss Betsey ; l'emphase sur le dernier mot se référait peut-être à la tenue de deuil de ma mère et à sa condition.

« Oui », a murmuré ma mère.

« Miss Trotwood », a dit la visiteuse. « Vous avez entendu parler d'elle, je suppose ? »

Ma mère a répondu qu'elle avait eu ce plaisir. Et elle avait l'impression désagréable de ne pas parvenir à exprimer combien ce plaisir était irrésistible.

« Eh bien, vous la voyez », a dit Miss Betsey. Ma mère a courbé la tête et l'a priée d'entrer.

Elles se sont installées dans le petit salon que ma mère venait de quitter, car le feu dans le grand salon de l'autre côté du couloir n'était pas allumé — et ne l'avait pas été, en vérité, depuis les obsèques de mon père ; alors qu'elles s'étaient assises toutes les deux, et que Miss Betsey se taisait, ma mère, après avoir tenté en vain de se retenir, s'est mise à pleurer.

« Oh oh oh ! » s'est écrié vivement Miss Betsey. « Pas de ça ! Allons, allons ! »

Ma mère ne pouvait pas s'en empêcher, malgré tout, et a pleuré toutes les larmes de son corps.

« Retirez votre bonnet, mon enfant », a dit Miss Betsey, « que je puisse vous voir. »

Ma mère avait trop peur d'elle pour refuser d'obéir à cette étrange requête. Elle a donc fait ce qu'on lui demandait, mais avec des mains si tremblantes que sa chevelure (qu'elle avait belle et luxuriante) s'est défaite et a entouré son visage.

« Eh, ma parole ! » s'est exclamé Miss Betsey. « Vous n'êtes qu'un bébé ! »

Mais mère paraissait sans aucun doute extraordinairement jeune, même pour son âge ; elle a baissé la tête comme si c'était sa faute, pauvre chose, et a dit en sanglotant qu'elle craignait en effet de n'être qu'une veuve infantile, et ne serait qu'une mère infantile si elle survivait. Pendant un bref silence qui a suivi, elle a cru qu'elle sentait Miss Betsey lui toucher les cheveux, et cela d'un geste sans méchanceté ; mais en levant les yeux timidement, elle a trouvé cette dame assise avec sa jupe retroussée, ses mains croisées sur son genou et ses pieds sur le garde-feu, regardant l'âtre d'un air courroucé.

« Au nom du ciel », a dit soudain Miss Betsey, « pourquoi *Les corbeaux* ?

– Voulez-vous parler de la maison, madame ?

– Pourquoi *Les corbeaux* ? *Les fourneaux*[1] aurait été plus approprié si vous aviez le moindre sens pratique, l'un ou l'autre.

– Mr Copperfield a choisi ce nom. Quand il a acheté la maison, il aimait penser qu'il y avait des corbeaux dans les environs. »

Le vent du soir agitait tellement à ce moment-là certains grands ormes au fond du jardin que ni ma mère ni Miss Betsey ne pouvaient éviter de regarder dans cette direction. Les vieux arbres s'inclinaient les uns vers les autres, semblables à des géants chuchotant des secrets, et après quelques secondes d'accalmie, secoués par une violente rafale, agitaient leurs bras furieux comme si leurs confidences avaient été trop affreuses pour leur tranquillité d'esprit ; quelques anciens nids de corbeaux loqueteux et déchiquetés qui encombraient leurs branches les plus hautes se balançaient comme des épaves sur une mer démontée.

« Où sont les oiseaux ? » a demandé Miss Betsey.

« Les —— ? » Ma mère pensait à autre chose.

« Les corbeaux — que sont-ils devenus ?

– Nous n'en avons jamais vus depuis que nous habitons ici. Nous pensions — Mr Copperfield pensait — qu'il y avait une grande colonie de corbeaux ; mais les nids étaient très vieux et les oiseaux les ont quittés depuis longtemps.

– David Copperfield tout craché ! » s'est écrié Miss Betsey. « David Copperfield de la tête aux pieds ! Baptise sa maison *Les corbeaux* alors qu'il n'y a pas le moindre corbeau à proximité, et prend les oiseaux pour argent comptant parce qu'il voit les nids !

– Mr Copperfield est mort, et si vous osez me dire du mal de lui —— »

Ma pauvre chère mère a eu momentanément l'intention, je suppose, d'infliger des coups et blessures à ma tante, qui l'aurait facilement arrêtée d'une seule main, même si ma mère avait été bien mieux entraînée pour un tel affrontement qu'elle ne l'était ce soir-là. Mais l'envie lui est passée quand elle s'est levée de sa chaise ; et elle s'est rassise sagement, et s'est évanouie.

[1] Miss Betsey suggère de remplacer *Rookery* par *Cookery*. Le mot *rookery* est aux corbeaux ou corneilles ce qu'un pigeonnier est aux pigeons. Il désigne aussi une colonie de corvidés, ou bien une colonie d'oiseaux migrateurs, de pingouins ou de phoques installés sur un littoral pour y mettre au monde et élever leurs petits. *Cookery* est un mot un peu ancien pour cuisine.

Quand elle est revenue à elle, ou après que Miss Betsey l'ait ranimée, quoi qu'il en soit, elle a trouvé cette dernière debout à la fenêtre. Le crépuscule cédait place à la nuit ; et si elles se voyaient vaguement, ce n'était que grâce au feu.

« Eh bien ? » a dit Miss Betsey, revenant à sa chaise, comme si elle venait de jeter un coup d'œil au paysage ; « quand donc attendez-vous ——

– Je suis toute tremblante », a bredouillé ma mère. « Je ne sais pas ce qui se passe. Je vais mourir, j'en suis sûre !

– Non, non, non », a dit Miss Betsey. « Prenez un peu de thé.

– Oh mon Dieu, mon Dieu, pensez-vous que cela me fera du bien ? » s'est écrié ma mère d'un ton désemparé.

« Mais bien sûr », a dit Miss Betsey. « Ce n'est que votre imagination. Comment appelez-vous votre fille ?

– Je ne sais pas encore si ce sera une fille, madame », a dit ma mère innocemment.

« Béni soit le bébé ! » s'est exclamé Miss Betsey, citant inconsciemment l'inscription brodée sur la pelote à épingle dans le tiroir à l'étage, mais l'appliquant à ma mère plutôt qu'à moi. « Je ne parle pas de ça. Je veux dire votre servante.

– Peggotty », a dit ma mère.

« Peggotty ! » a répété Miss Betsey, quelque peu indignée. « Prétendez-vous, mon enfant, qu'un être humain est entré dans une église chrétienne et s'est fait baptiser Peggotty ?

– C'est son nom de famille », a murmuré ma mère. « Mr Copperfield l'appelait ainsi parce que son prénom était le même que le mien.

– Holà ! Peggotty ! » a crié Miss Betsey en ouvrant la porte du petit salon. « Du thé. Votre maîtresse se sent un peu mal. Ne lambinez pas. »

Ayant émis ces instructions aussi fermement que si elle avait été une autorité reconnue dans la maison depuis toujours, et ayant passé la tête pour faire face à une Peggotty stupéfaite qui arrivait dans le couloir avec une chandelle au son d'une voix inconnue, Miss Betsey a refermé la porte et s'est assise comme auparavant avec les pieds sur le garde-feu, la jupe retroussée et les mains posées sur son genou.

« Vous parliez de savoir si ce serait une fille », a dit miss Betsey. « Ce sera une fille, sans aucun doute. J'ai un pressentiment que ce doit être une fille. Alors, mon enfant, dès la naissance de cette fille …

– Ou garçon », a osé ma mère.

« Je vous dis que j'ai un pressentiment que ce doit être une fille », a rétorqué Miss Betsey. « Ne contredisez pas. Dès que cette fille sera née, mon enfant, j'ai l'intention d'être son amie. J'ai l'intention d'être sa marraine[1], et je vous prie de l'appeler Betsey Trotwood Copperfield. Il ne doit pas y avoir d'erreur dans la vie de *cette* Betsey Trotwood. On ne devra pas jouer avec *ses* sentiments, pauvre chérie. Elle devra être bien élevée, et bien préservée d'accorder sottement sa confiance à qui ne la mérite pas. Je devrai y veiller *moi-même*. »

La tête de Miss Betsey était prise d'un mouvement convulsif après chacune de ces phrases, comme si ses anciens griefs la tourmentaient et que seul un rude effort l'empêchait de les mentionner ouvertement. C'est ce que ma mère supposait, du moins, en l'observant à la lueur indécise du feu — trop effrayée par Miss Betsey, trop troublée intérieurement, et trop accablée et déconcertée pour observer quoi que ce soit bien clairement, ou pour savoir que dire.

« Et David était-il bon pour vous, mon enfant ? » a demandé Miss Betsey, après avoir gardé le silence pendant que ces mouvements de sa tête cessaient peu à peu. « Vous entendiez-vous bien ?

– Nous étions très heureux », a dit ma mère. « Mr Copperfield n'était que trop bon pour moi.

– Quoi, il vous gâtait, je suppose ?

– Comme j'étais toute seule et ne pouvais compter que sur moi-même en ce monde brutal, oui, je crains que oui, en effet », a sangloté ma mère.

« Bon ! Ne pleurez pas ! Vous n'étiez pas bien assortis, mon enfant — s'il est *possible* que deux personnes soient bien assorties — et je vous ai donc posé cette question. Vous étiez orpheline, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Et gouvernante[2] ?

– J'étais gouvernante d'enfants dans une famille à laquelle Mr Copperfield rendait visite. Mr Copperfield était très gentil avec moi, et remarquait mon existence, et me

[1] Un rôle important à l'époque. Si la mère mourait, la marraine pouvait recueillir l'enfant, voire l'adopter.
[2] Une gouvernante était une femme bien élevée et cultivée mais pauvre, dont le statut était supérieur à celui des autres domestiques. Elle pouvait épouser un gentleman dans les romans, comme Jane Eyre ou Mrs Copperfield, mais c'était rare (faute de dot) dans la vraie vie.

prêtait beaucoup attention, et enfin il m'a demandée en mariage. Et j'ai accepté. Et ainsi nous nous sommes mariés », a dit ma mère simplement.

« Ha ! Pauvre gosse ! » a soupiré Miss Betsey, fronçant toujours les sourcils devant le feu. « Savez-vous quoi que ce soit ?

– Quoi que ce soit, madame ? » a balbutié ma mère.

« Tenir une maison, par exemple.

– Pas beaucoup, je le crains. Pas autant que je le voudrais. Mais Mr Copperfield était en train de me donner des leçons… »

(« Pour ce qu'il en savait lui-même ! ») a dit Miss Betsey entre parenthèses.

« …et j'espère que j'aurais fait des progrès, étant très désireuse d'apprendre, et lui très patient pour enseigner, si le grand malheur de sa mort » — ici ma mère a éclaté en sanglots de nouveau et n'a pu continuer.

« Eh bien ! Eh bien ! » a dit Miss Betsey.

« Je tenais mon livre de comptes avec soin, et je vérifiais les chiffres avec Mr Copperfield tous les soirs », s'est écrié ma mère dans un nouvel accès de désespoir en se remettant à sangloter.

« Eh bien ! Eh bien ! Cessez de pleurer.

– Et je suis sûr que nous n'avions jamais de désaccord à ce sujet, sauf quand Mr Copperfield trouvait que mes trois et mes cinq se ressemblaient trop, ou que je courbais la queue de mes sept et de mes neuf », a poursuivi ma mère avant de s'effondrer à nouveau.

« Vous allez vous rendre malade », a dit Miss Betsey, « et vous savez que ce n'est bon ni pour vous ni pour ma filleule. Allons ! Il ne faut pas ! »

Cet argument a contribué à calmer ma mère, mais l'aggravation de son malaise a peut-être joué un plus grand rôle. Un silence s'est installé, seulement ponctué par des « Ha ! » occasionnels de Miss Betsey, toujours assise avec ses pieds sur le garde-feu. Au bout d'un moment, elle a dit :

« Je sais que David s'est acheté une rente annuelle avec son argent. Qu'a-t-il fait pour vous ?

– Mr Copperfield », a répondu ma mère avec peine, « a eu la considération et la bonté de m'assurer la réversion d'une partie de sa rente.

– Combien ?

– Cent cinq livres par an[1] .

– Il aurait pu faire pire », a dit ma tante.

Le mot convenait au moment. L'état de ma mère empirait tellement que Peggotty, apportant le plateau à thé et des bougies, et découvrant d'un coup d'œil combien elle était malade — ce que Miss Betsey aurait pu voir plus tôt s'il y avait eu assez de lumière — l'a emmenée en tout hâte dans sa chambre à l'étage ; et a envoyé aussitôt Ham Peggotty, son neveu, chercher l'infirmière et le docteur ; elle l'hébergeait secrètement dans la maison depuis quelques jours, à l'insu de ma mère, pour le cas où l'on aurait besoin d'un messager en urgence.

Ces puissances alliées ont été fort étonnées, quand elles sont arrivées à quelques minutes d'intervalle, de trouver une femme inconnue d'apparence extraordinaire, assise devant le feu, avec son chapeau noué sur son bras gauche, en train de se boucher les oreilles avec du coton de bijoutier[2]. Peggotty ne sachant rien d'elle, et ma mère ne disant rien d'elle, sa présence dans le salon était bien mystérieuse ; et elle n'en diminuait pas l'étrangeté en possédant dans sa poche une provision de bouts de coton qu'elle se fourrait dans les oreilles.

Étant monté à l'étage et redescendu et ayant compris, je suppose, qu'il devrait probablement rester assis face à cette dame inconnue pendant quelques heures, le docteur s'est préparé à être poli et sociable. C'était le plus doux, le plus affable des petits hommes. Il entrait dans une pièce de biais, et en sortait de même, pour prendre moins de place. Il marchait aussi légèrement que le Fantôme dans Hamlet, et plus lentement. Il penchait la tête d'un côté, en partie pour se rabaisser par modestie, en partie pour amadouer tous les autres par modestie. Ce n'est rien de dire qu'il n'avait pas un mot à jeter à un chien[3]. Il n'aurait pas pu jeter un mot à un chien enragé. Il aurait pu lui en offrir un gentiment, ou la moitié d'un, ou le fragment d'un ; car il parlait aussi lentement qu'il marchait ; mais pour rien au monde il ne se serait montré impoli ou vif envers lui.

[1] Peut-être l'équivalent de dix mille euros, ce qui pouvait suffire pour vivre simplement dans un village.
[2] En prévision des cris de la mère (et du nourrisson) lors de l'accouchement.
[3] Cette expression rare se dit d'une personne renfrognée ou maussade. Dickens semble considérer qu'elle désigne une personne trop timide pour insulter même un chien.

Mr Chillip, se tournant timidement vers ma tante, avec sa tête penchée, lui a fait un petit salut et lui a dit, à propos du coton de bijoutier, en se touchant doucement l'oreille gauche :

« Un peu d'irritation locale, madame ?

– Quoi ! » a répondu ma tante, tirant le coton de son oreille comme un bouchon.

Sa brusquerie a tellement inquiété Mr Chillip — ainsi qu'il l'a dit plus tard à ma mère — que c'est une chance qu'il n'ait pas perdu sa présence d'esprit. Mais il a répété gentiment :

« Un peu d'irritation locale, madame ?

– Absurde ! » a répliqué ma tante en se rebouchant d'un coup sec.

Mr Chillip n'avait plus rien à faire après cela, sinon s'asseoir et la contempler délicatement pendant qu'elle restait assise à regarder le feu, jusqu'au moment où on l'a rappelé à l'étage. Après environ un quart d'heure d'absence, il est revenu.

« Eh bien ? » a demandé ma tante, retirant le coton de l'oreille la plus proche de lui.

« Eh bien, madame », a répliqué Mr Chillip, « nous sommes — nous sommes en train de progresser lentement, madame.

– Ba — a — ah ! » a dit ma tante, avec un parfait trémolo pour accompagner l'interjection. Et s'est rebouchée comme auparavant.

Vraiment — vraiment — ainsi que Mr Chillip l'a dit à ma mère, il était presque choqué ; d'un strict point de vue professionnel, il était presque choqué. Mais il s'est assis et l'a tout de même observée pendant presque deux heures, pendant qu'elle regardait le feu, jusqu'au moment où on l'a rappelé. Après une autre absence, il est revenu.

« Eh bien ? » a demandé ma tante, retirant le coton du même côté de nouveau.

« Eh bien, madame », a répliqué Mr Chillip, « nous sommes — nous sommes en train de progresser lentement, madame.

– Ba — a — ah ! » a dit ma tante. Avec un tel ricanement à son intention que Mr Chillip n'a absolument pas pu le supporter. Elle voulait vraiment le démoraliser, a-t-il dit plus tard. Il a préféré aller s'asseoir sur les marches de l'escalier, dans le noir et dans un fort courant d'air, jusqu'au moment où on l'appellerait de nouveau.

Ham Peggotty, que l'on peut considérer comme un témoin digne de foi, car il était allé à l'école nationale[1] et était un véritable dragon en fait de catéchisme, a raconté le lendemain qu'il avait jeté un coup d'œil par la porte du petit salon une heure plus tard et que Miss Betsey, marchant de long en large dans un état de grande agitation, avait bondi sur lui avant qu'il ait pu s'échapper. Que l'on entendait alors des bruits occasionnels de pas et de voix à l'étage du dessus dont il a conclu que le coton ne les étouffait pas, puisque la dame l'agrippait comme une victime sur laquelle dissiper son excès de nervosité quand les sons devenaient plus forts. Que, le promenant de ci de là en le tenant par le col (comme s'il avait besoin d'être réveillé après avoir pris trop de laudanum), elle le secouait, ébouriffait ses cheveux, froissait ses vêtements, bouchait *ses* oreilles comme si elle les avait confondues avec les siennes, et trouvait d'autres manières de le maltraiter. Un autre témoin a confirmé tout cela : Peggotty, qui l'a vu à minuit et demi, peu après sa libération, et a déclaré qu'il était alors aussi rouge que moi.

Le doux Mr Chillip ne pouvait se montrer malveillant en un tel moment, s'il le pouvait jamais. Il s'est glissé dans le petit salon dès que possible et a dit à ma tante de sa voix la plus humble :

« Eh bien, madame, j'ai le bonheur de vous féliciter.

– À quel sujet ? » a demandé sèchement ma tante.

Troublé de nouveau par la redoutable sévérité de ma tante, Mr Chillip a effectué un petit salut et lui a adressé un petit sourire afin de l'amadouer.

« Miséricorde, que fait l'homme ! » s'est écrié vivement ma tante. « Ne peut-il parler ?

– Calmez-vous, chère madame », a dit Mr Chillip avec la plus grande affabilité. « Il n'y a plus de raison de s'inquiéter, madame. Calmez-vous. »

On a depuis considéré comme un quasi-miracle que ma tante ne l'ait pas bousculé et houspillé afin de lui arracher ce qu'il avait à dire. Elle s'est contentée de secouer sa propre tête, mais de manière à le faire trembler de terreur.

« Eh bien, madame », a repris Mr Chillip dès qu'il a retrouvé un peu de courage, « j'ai le bonheur de vous féliciter. Tout est fini, madame, et bien fini. »

[1] En l'absence d'enseignement public, l'Église d'Angleterre avait fondé ces écoles pour enseigner la religion et le reste aux enfant pauvres.

Pendant les cinq minutes environ que Mr Chillip a consacrées à ce discours, ma tante l'observait de près.

« Comment va-t-elle ? » a-t-elle demandé, croisant les bras avec son chapeau toujours noué sur l'un d'eux.

« Eh bien madame, elle se sentira bientôt beaucoup mieux, j'espère », a répliqué Mr Chillip. « Aussi bien que peut se sentir une jeune mère dans ces tristes circonstances familiales. Rien n'interdit que vous alliez la voir présentement, madame. Cela pourrait lui faire du bien.

– Et *elle*. Comment va-t-*elle* ? » a demandé brusquement ma tante.

Mr Chillip a incliné un peu plus sa tête et a regardé ma tante, tel un aimable oiseau.

« Le bébé », a dit ma tante. « Comment va-t-elle ?

– Madame », a répondu Mr Chillip. « Je supposais que vous le saviez. C'est un garçon. »

Ma tante n'a pas dit le moindre mot, mais a pris son chapeau par ses brides comme si c'était une fronde, l'a lancé à la tête de Mr Chillip, l'a remis tout bosselé sur sa tête, est sortie, et n'est jamais revenue. Elle a disparu comme une fée mécontente ; ou comme un de ces êtres surnaturels dont on supposait que j'avais reçu le don de les voir ; et n'est jamais revenue.

Non. J'étais couché dans mon panier, et ma mère dans son lit ; mais Betsey Trotwood Copperfield était partie pour toujours au pays des rêves et des ombres, la région immense d'où je venais juste d'arriver ; et la lumière de la fenêtre de notre chambre éclairait la résidence terrestre de tels voyageurs, et le monticule surmontant les cendres et la poussière qui avaient été celui sans lequel je n'aurais jamais existé.[1]

[1] Ce paragraphe comporte des échos de Wordsworth et de la tirade *To be or not to be* de Hamlet, que les lecteurs de l'époque pouvaient reconnaître.

Chapitre 2
J'observe

Les premiers objets que je perçois distinctement, quand je regarde loin en arrière jusqu'au flou de ma petite enfance, ce sont ma mère avec ses beaux cheveux et sa forme juvénile ; et Peggotty, informe, avec des yeux si noirs qu'ils semblaient assombrir leur voisinage, et des joues et des bras si solides et rouges que je me demandais pourquoi les oiseaux ne les becquetaient pas plutôt que des pommes.

Je crois que je parviens à me souvenir de ces deux-là, proches l'une de l'autre, réduites à mes yeux parce qu'elles se baissaient ou s'agenouillaient pendant que j'allais en chancelant de l'une à l'autre. Je garde une impression dans mon esprit que je ne peux distinguer d'un souvenir véritable, de la sensation de l'index de Peggotty quand elle me le tendait, rendu par les travaux d'aiguille aussi rugueux qu'une râpe à muscade.

J'imagine peut-être cela ; mais je pense que la mémoire de la plupart d'entre nous peut remonter plus loin dans ces temps anciens que nous ne le supposons ; de même que je crois le pouvoir d'observation de nombreux très jeunes enfants prodigieux par sa fidélité et sa précision. À vrai dire, je pense que pour les adultes remarquables dans ce domaine, on peut le plus souvent considérer qu'ils ont évité de perdre cette faculté, plutôt qu'ils ne l'ont acquise ; et d'ailleurs j'observe en général que ces adultes conservent une certaine fraîcheur, et gentillesse, et capacité au contentement, qui sont aussi des héritages préservés depuis leur enfance.

Je pourrais craindre de « zigzaguer » en m'interrompant pour ces considérations, mais cela m'amène à remarquer que je me fonde en partie sur mes propres expériences ; et si ce que je raconte dans cette histoire laisse penser que j'étais un enfant très observateur, ou que je suis un homme possédant une bonne mémoire de mon enfance, je revendique sans le moindre doute ces deux particularités.

Regardant en arrière, comme je le disais, jusqu'au flou de ma petite enfance, les deux premiers objets dont je me souviens se dégageant de la confusion des choses sont ma mère et Peggotty. Quels autres souvenirs puis-je trouver dans ma mémoire ? Voyons.

Voici, sortant de la brume, notre maison — qui n'a rien de nouveau pour moi, car le souvenir le plus ancien qui m'en reste est bien familier. Au rez-de-chaussée se trouve la cuisine de Peggotty, ouvrant sur une arrière-cour, avec au milieu un pigeonnier sur une perche, sans aucun pigeon ; une grande niche à chien dans un coin, sans aucun chien ; et une quantité de volailles qui me paraissent immenses, se promenant d'une manière féroce et menaçante. Il y a un coq redoutable qui me fait frissonner quand il monte sur un poteau pour pousser son cri et me fixer du regard alors que je l'observe par la fenêtre de la cuisine. Je rêve la nuit des oies au-delà de la barrière qui me poursuivent en se dandinant et en étirant leurs longs cous quand je vais de ce côté-là — comme un homme vivant parmi les bêtes sauvages pourrait rêver de lions.

Voici un long couloir — quelle interminable perspective à mes yeux ! — conduisant de la cuisine de Peggotty à la porte d'entrée. Un sombre débarras donne dessus, et c'est un endroit devant lequel il faut passer en courant la nuit ; car j'ignore ce qui peut rôder au milieu de ces pots et bocaux et vieilles caisses de thé, quand personne ne l'éclaire d'un faible lumignon. Un air moisi s'échappe par la porte avec une bouffée d'odeurs de savon, de saumure, de poivre, de bougies, de café. Puis il y a deux salons : celui dans lequel nous passons la soirée, ma mère et moi et Peggotty — qui est notre compagne quand elle a achevé ses travaux et que nous sommes seuls – et le beau salon où nous nous tenons le dimanche ; plus grandiose, mais moins agréable. Une sorte d'air lugubre me semble imprégner cette pièce, car Peggotty m'a parlé — je ne sais quand, mais il y a sans doute fort longtemps — des obsèques de mon père, et de personnes présentes portant des habits noirs. Un dimanche soir, ma mère nous lit, à Peggotty et moi, comment Lazare a été ramené de chez les morts. Et cela me terrifie tellement qu'elles doivent ensuite me sortir de mon lit et me montrer le cimetière tranquille par la fenêtre de la chambre, avec les morts tous étendus au repos dans leurs tombes, sous la lune solennelle.

Je ne connais rien nulle part d'aussi vert que l'herbe de ce cimetière ; rien d'aussi ombreux que ses arbres ; rien d'aussi paisible que ses pierres tombales. Les moutons y paissent quand je m'agenouille, tôt le matin, sur mon petit lit dans une alcôve à l'intérieur de la chambre de ma mère pour le regarder ; et je vois la lumière rose qui éclaire le cadran solaire et je pense en moi-même : « Le cadran solaire est-il content de pouvoir dire l'heure de nouveau ? »

Voici notre banc dans l'église. Que son dossier est haut ! Par une fenêtre proche, on peut voir notre maison, et Peggotty la regarde de nombreuses fois pendant l'office du matin pour s'assurer autant que possible qu'elle n'est pas la proie des voleurs ou des flammes. Mais bien que l'œil de Peggotty vagabonde, elle s'offense si le mien le fait et m'indique par un froncement de sourcils, alors que je me suis mis debout sur le siège, que je dois regarder le prêtre. Mais je ne peux pas le regarder tout le temps — je le connais quand il ne porte pas cette chose blanche, et je crains qu'il se demande pourquoi je le fixe des yeux ainsi, et qu'il interrompe peut-être l'office pour s'en enquérir — et que puis-je faire ? C'est affreux de bailler, mais je dois faire quelque chose. Je regarde ma mère, mais *elle* prétend ne pas me voir. Je regarde un garçon dans l'allée, et *il* m'adresse des grimaces. Je regarde les rayons de soleil qui entrent par le portail et là je vois une brebis égarée — je ne veux pas dire un pécheur, mais un mouton — hésitant à s'aventurer dans l'église. Je sens que si je la regardais plus longtemps, je pourrais être tenté de dire quelque chose à voix haute ; et que m'arriverait-il alors ! J'observe les plaques commémoratives sur le mur, et essaie de penser à feu Mr Bodgers de cette paroisse, et aux sentiments de Mrs Bodgers lorsque Mr Bodgers contre un mal cruel a lutté, vaillamment l'a supporté, et les médecins n'ont pu le sauver[1]. Je me demande s'ils ont appelé Mr Chillip, et il n'a pu le sauver ; et si c'est le cas, ce que cela lui fait d'être confronté à ce souvenir une fois par semaine. Je passe de Mr Chillip et de sa cravate du dimanche à la chaire ; et je me dis que ce serait un bon endroit pour jouer, et quel bon château-fort cela ferait, avec un autre garçon montant les marches pour l'attaquer, et moi lui jetant à la tête le coussin de velours bordé de glands. Le temps passant, mes yeux se ferment peu à peu ; et je crois entendre le prêtre chanter une chanson soporifique dans la chaleur, puis je n'entends plus rien, jusqu'au moment où je tombe de mon siège dans un grand fracas et Peggotty m'emmène dehors plus mort que vif.

Et maintenant je vois l'extérieur de notre maison, avec les fenêtres à treillis de la chambre ouvertes pour laisser entrer l'air parfumé, et les vieux nids de corbeaux loqueteux toujours accrochés aux ormes dans le fond du jardin de devant. Maintenant je suis dans le jardin de derrière, au-delà de la cour où se trouvent le pigeonnier et la niche vides — une vraie réserve de papillons dans mon souvenir, avec une haute palissade et une grille cadenassée ; où les fruits s'accumulent sur les arbres, plus mûrs

[1] Dickens cite une épitaphe assez courante au XIXème siècle.

et plus délicieux que les fruits ne l'ont jamais été depuis, dans aucun autre jardin, et où ma mère en rassemble quelques-uns dans un panier, pendant que je me tiens à côté, avalant furtivement des groseilles à maquereaux en m'efforçant de paraître impassible. Un grand vent s'élève, et l'été s'achève en un instant. Nous jouons dans le crépuscule d'hiver, dansant dans le salon. Quand ma mère est essoufflée et se repose dans un fauteuil, je l'observe enroulant ses boucles brillantes autour de ses doigts et redressant sa taille, et personne ne sait mieux que moi qu'elle est contente d'avoir si bonne apparence et fière d'être si jolie.

Telles sont quelques-unes de mes plus anciennes impressions. Cela, et aussi le sentiment que nous avions tous deux un peu peur de Peggotty, et acceptions dans l'ensemble de lui obéir, constituent certaines des premières opinions — si l'on peut les appeler ainsi — que j'aie jamais acquises d'après ce que je voyais.

Peggotty et moi étions assis un soir auprès du feu dans le salon, tout seuls. J'avais lu à Peggotty un texte sur les crocodiles. Je devais avoir lu très précisément, ou avoir vraiment intéressé la pauvre femme, car je me souviens qu'elle avait vaguement l'impression, quand je me suis arrêté, qu'ils étaient une sorte de légume. J'étais fatigué de lire, et je tombais de sommeil ; mais ayant reçu la permission exceptionnelle de rester debout en attendant le retour de ma mère, qui passait la soirée chez une voisine, je serais plutôt mort à mon poste, évidemment, que d'aller me coucher. J'avais atteint un tel état de torpeur que Peggotty paraissait gonfler et devenir immense. Je maintenais mes paupières ouvertes avec mes deux index, et me forçais à fixer mon regard sur elle pendant qu'elle était à son ouvrage ; sur le petit morceau de bougie qu'elle gardait pour son fil — comme il semblait vieux et ridé[1] ! — sur la petite maison où habitait le mètre ruban ; sur sa boîte à couture dont le couvercle coulissant portait une image de la cathédrale Saint-Paul (avec une coupole rose) ; sur le dé à coudre protégeant son doigt ; sur elle-même, que je trouvais magnifique. J'avais tellement sommeil que si quoi que ce soit avait échappé à ma vue un seul instant, je me serais endormi à coup sûr.

« Peggotty », ai-je demandé brusquement, « as-tu jamais été mariée ?

– Seigneur, Master Davy[2], qu'est-ce qui vous a mis le mariage en tête ? »

[1] Peggotty ride la bougie en cirant le fil pour l'enfiler plus facilement dans le chas de l'aiguille.
[2] *Master* remplace *Mister* dans la manière traditionnelle de s'adresser à un garçon ou à un jeune homme (surtout s'il appartient à la bonne société).

Elle a si vivement sursauté en me répondant que cela m'a tout à fait réveillé. Et ensuite elle s'est arrêtée de travailler, et m'a regardé, avec son aiguille tendant le fil au maximum.

« Mais as-tu jamais *été* mariée, Peggotty ? » ai-je dit. « T'es une très belle femme, non ? »

Je pensais que son style était différent de celui de ma mère, certainement ; mais je la considérais un parfait exemple d'une autre école de beauté. Il y avait un tabouret de velours rouge, dans le grand salon, sur lequel ma mère avait peint un bouquet. La couleur du velours et le teint de Peggotty me paraissaient identiques. Le tabouret était lisse, et Peggotty rugueuse, mais cela n'avait pas d'importance.

« Moi belle, Davy ! » a dit Peggotty. « Seigneur, non, mon chéri ! Mais qu'est-ce qui vous a mis le mariage en tête ?

– Je ne sais pas ! — Tu ne dois pas te marier avec plus qu'une personne à la fois, hein, Peggotty ?

– Certainement pas », a dit Peggotty d'un ton très décidé.

« Mais si tu te maries avec une personne, et la personne meurt, alors donc tu peux te marier avec une autre personne, tu peux, hein, Peggotty ?

– Vous POUVEZ si vous voulez, mon chéri. C'est une affaire d'opinion.

– Mais quelle est ton opinion, Peggotty ? »

Je lui ai posé la question, et je l'ai regardée avec curiosité, parce qu'elle me regardait avec beaucoup de curiosité.

« Mon opinion », a dit Peggotty, détournant ses yeux de moi après un moment d'hésitation et reprenant son ouvrage, « est que je ne me suis jamais mariée moi-même, Master Davy, et que je ne pense pas le faire. C'est tout ce que je sais sur ce sujet.

– T'es pas fâchée, je suppose, Peggotty, hein ? » ai-je dit, après un moment de silence.

Je pensais vraiment qu'elle l'était, vu la concision de ses réponses ; mais je me trompais complètement : car elle a mis son ouvrage de côté (c'était un de ses bas) et, ouvrant grand ses bras, elle a pris ma tête bouclée et l'a serrée vigoureusement. Je sais que c'était vigoureusement parce qu'elle était très potelée, et au moindre petit effort quand elle était habillée quelques-uns des boutons dans le dos de sa robe sautaient. Et j'en revois deux s'envolant à l'autre bout du salon pendant qu'elle m'étreignait.

« Alors maintenant je voudrais en savoir plus sur les Crorkindiles », a dit Peggotty, qui n'avait pas encore bien assimilé le nom, « car j'en ai pas entendu à demi assez. »

Je n'arrivais pas bien à comprendre pourquoi Peggotty paraissait si bizarre, ou pourquoi elle était si pressée de revenir aux crocodiles. Nous sommes pourtant repartis auprès de ces monstres, avec une vivacité renouvelée de ma part, et nous avons enfoui leurs œufs dans le sable pour que la chaleur du soleil les couve ; et nous nous avons couru quand ils nous poursuivaient, et les déroutions en tournant constamment, ce qu'ils ne pouvaient faire rapidement en raison de leur construction pataude ; et nous les avons poursuivis dans l'eau, en tant qu'indigènes, et avons enfoncé des morceaux de bois pointus dans leurs gorges ; et en bref, nous avons affronté les crocodiles autant qu'il est possible[1]. *Je* l'ai fait, au moins ; car j'avais mes doutes en ce qui concerne Peggotty, qui piquait pensivement son aiguille en diverses parties de son visage et de ses bras pendant ce temps.

Nous avions épuisé les crocodiles, et passions aux alligators, quand la cloche du jardin a sonné. Nous sommes allés à la porte ; et ma mère était là, paraissant spécialement charmante, ai-je pensé, et avec elle un gentleman avec de beaux cheveux et favoris noirs, qui était revenu de l'église avec nous le dimanche précédent.

Comme ma mère se baissait sur le seuil pour me prendre dans ses bras et m'embrasser, le gentleman a dit que j'étais un petit bonhomme possédant plus de privilèges qu'un monarque, ou quelque chose de ce genre ; car ma compréhension ultérieure des choses vient à mon aide ici, j'en suis conscient.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? » lui ai-je demandé, par-dessus l'épaule de ma mère.

Il m'a tapoté la tête ; mais, pour une raison ou pour une autre, il ne me plaisait pas, ni sa voix grave, et j'étais jaloux à l'idée que sa main puisse toucher celle de ma mère en me touchant — ce qui s'est produit. Je l'ai repoussée, autant que j'ai pu.

« Oh Davy ! » a protesté ma mère.

« Cher garçon ! » a dit le gentleman. « Je ne peux m'étonner de son attachement ! »

Je n'avais jamais vu d'aussi belles couleurs sur le visage de ma mère auparavant. Elle m'a grondé gentiment pour avoir été impoli ; et, me serrant contre son châle, s'est tournée pour remercier le gentleman d'avoir pris la peine de la reconduire chez elle.

[1] Dickens n'a pas inventé ces aventures, mais s'est inspiré d'un livre de Thomas Day, paru vers 1780, *The History of Sandford and Merton*.

Elle a tendu la main vers lui en parlant et, quand il approché la sienne, j'ai eu l'impression qu'elle me jetait un coup d'œil.

« Souhaitons-nous *Bonne nuit*, mon joli garçon », a dit le gentleman après avoir incliné sa tête — je l'ai vu ! — sur le petit gant de ma mère.

« Bonne nuit ! » ai-je dit.

« Allons ! Soyons les meilleurs amis du monde ! » a dit le gentleman en riant. « Serrons-nous la main ! »

Ma main droite était dans la main gauche de ma mère, donc je lui ai donné l'autre.

« Eh, c'est la mauvaise main, Davy ! » a dit le gentleman en riant.

Ma mère a avancé ma main droite, mais j'étais toujours résolu à ne pas la lui donner, et je ne l'ai pas fait. Je lui ai donné l'autre, et il l'a secouée cordialement, et a dit que j'étais un brave garçon, et il est parti.

En cet instant, je le vois encore se retourner dans le jardin, et nous jeter un dernier regard de ses yeux noirs de mauvais augure, avant que la porte ne soit refermée.

Peggotty, qui n'avait pas dit un mot ni remué un doigt, a poussé le verrou aussitôt, et nous sommes tous retournés au salon. Ma mère, contrairement à son habitude, au lieu de s'asseoir dans le fauteuil auprès du feu, est restée assise à l'autre bout de la pièce, à chantonner pour elle-même.

« — J'espère que vous avez eu une soirée plaisante, madame », a dit Peggotty, se tenant aussi raide qu'un tonneau au milieu de la pièce, avec un bougeoir à la main.

« Je vous remercie, Peggotty », a dit ma mère d'une voix joyeuse, « J'ai passé une *très* plaisante soirée.

– Un nouveau venu ou quoi fait un changement agréable », a suggéré Peggotty.

« Un changement très agréable, en effet », a répliqué ma mère.

Alors que Peggotty restait plantée sans bouger au milieu de la pièce, et que ma mère se remettait à chanter, je me suis endormi, mais mon sommeil était léger et je pouvais entendre des voix, sans entendre ce qu'elles disaient. Quand je me suis à moitié réveillé de cet assoupissement inconfortable, j'ai trouvé ma mère et Peggotty en larmes toutes les deux, et parlant toutes les deux.

« Pas un tel que ça, Mr Copperfield aurait pas aimé », disait Peggotty. « Je le dis, et je le jure !

– Juste Ciel ! » s'est écrié ma mère. « Tu me rendras folle ! Une pauvre fille a-t-elle jamais été aussi maltraitée par ses domestiques que moi ! Pourquoi me fais-je l'injustice de me traiter moi-même de fille ? N'ai-je jamais été mariée, Peggotty ?

– Dieu sait que vous l'avez été, madame.

– Alors comment oses-tu — tu sais que je ne veux pas dire comment oses-tu, Peggotty, mais comment peux-tu avoir le cœur — de me mettre aussi mal à l'aise en me disant ce genre de chose pénible, quand tu sais bien que je n'ai pas un seul ami vers qui me tourner hors d'ici.

– Raison de plus pour dire que ça n'ira pas. Non ! Que ça n'ira pas. Non ! À aucun prix ça n'irait. Non ! » — Je pensais que Peggotty allait jeter le bougeoir, vu l'énergie avec laquelle elle l'agitait.

« Comment peux-tu être si exaspérante », a dit ma mère, pleurant de plus en plus, « de me parler de manière aussi injuste ! Comment peux-tu continuer comme si tout était réglé et arrangé, Peggotty, quand je te dis et te redis, vilaine, qu'à part les politesses les plus banales il ne s'est rien passé ! Tu parles d'admiration. Que dois-je faire ? Si les gens sont assez bêtes pour éprouver ce sentiment, est-ce ma faute ? Que dois-je faire, je te le demande ? Voudrais-tu que je me rase la tête et me noircisse le visage, ou que je me défigure en me brûlant ou en m'ébouillantant, ou quelque chose de la sorte ? Oui, je pense que tu le voudrais, Peggotty, je pense que cela te ferait bien plaisir. »

Il m'a semblé que Peggotty prenait cette calomnie très à cœur.

« Et mon cher garçon », s'est écrié ma mère, s'approchant du fauteuil où je me trouvais et me caressant, « mon petit Davy à moi ! Est-ce qu'on insinue que je manque d'affection pour mon précieux trésor, le plus gentil petit gars qui ait jamais existé !

– Personne a jamais été n'insinuer rien de tel.

– Tu l'as fait, Peggotty ! Tu sais que tu l'as fait. Que peut-on conclure d'autre de ce que tu as dit, ingrate créature, puisque tu sais comme moi que le trimestre dernier, quand j'ai renoncé à m'acheter une ombrelle neuve, c'était pour lui ; pourtant la vieille verte est tout effilochée et la frange parfaitement galeuse, tu le sais, Peggotty. Tu ne peux le nier. » Puis, se tournant affectueusement vers moi, avec sa joue contre la mienne : « Suis-je une vilaine mama pour toi, Davy ? Suis-je une méchante, cruelle, égoïste, mauvaise mama ? Dis que je le suis, mon enfant ; dis oui, cher enfant, et Peggotty t'aimera, et l'amour de Peggotty est bien meilleur que le mien, Davy. *Je* ne t'aime pas du tout, n'est-ce pas ? »

À ce moment, nous nous sommes mis à pleurer tous les trois. Je crois que j'étais le plus bruyant, mais je suis sûr que nous étions tous sincères. J'étais vraiment malheureux, et je crains que dans mes premiers transports de tendresse blessée j'aie traité Peggotty de « brute ». Cette honnête créature était profondément affligée, je m'en souviens, et a dû perdre tous ses boutons à cette occasion ; car une petite volée de ces projectiles a sauté quand elle s'est agenouillée près du fauteuil pour se réconcilier avec moi, après l'avoir fait avec ma mère.

Nous nous sommes couchés très abattus. Mes sanglots me réveillaient dès que je m'assoupissais ; et quand un sanglot plus fort que les autres m'a dressé dans mon lit, j'ai découvert ma mère assise sur le couvre-lit, et penchée vers moi. Je me suis endormi dans ses bras après cela, et j'ai dormi profondément.

Je ne me souviens pas si j'ai revu le gentleman le dimanche suivant, ou si une période de temps plus grande s'est écoulée avant sa réapparition. Je ne prétends pas avoir une mémoire exacte des dates. Mais il était à l'église, et nous a raccompagnés à la maison ensuite. Il est entré, aussi, pour admirer un fameux géranium que nous avions à la fenêtre du salon. Il ne m'a pas paru qu'il y prêtait grande attention, mais avant de partir il a demandé à ma mère de lui en donner une fleur. Elle l'a prié de la choisir lui-même, mais il a refusé — je ne comprenais pas pourquoi — et elle l'a donc cueillie pour lui, et la lui a mise dans la main. Il a dit qu'il ne s'en séparerait plus jamais, jamais ; et je l'ai trouvé bien bête de ne pas savoir qu'elle tomberait en miettes en un jour ou deux.

Peggotty passait moins de temps avec nous le soir. Ma mère s'en remettait beaucoup à elle — plus que d'habitude, me semblait-il — et nous restions trois excellents amis ; nous étions pourtant différents de ce que nous avions été, et nous n'étions pas aussi heureux ensemble. Il m'arrivait d'imaginer que Peggotty était mécontente de voir ma mère porter toutes les jolies robes qu'elle possédait dans ses tiroirs, ou rendre si souvent visite à cette voisine ; mais je n'arrivais pas à trouver une explication satisfaisante.

Je me suis habitué peu à peu à voir le gentleman aux favoris noirs. Je ne l'aimais pas mieux qu'au début, et ressentais la même jalousie inquiète à son égard ; mais si j'avais une raison pour mon attitude au-delà de l'aversion instinctive d'un enfant, et de l'idée générale que Peggotty et moi pouvions très bien nous occuper de ma mère tout seuls, ce n'était certainement pas *la* raison que j'aurais pu découvrir si j'avais été plus âgé. Rien de tel ne m'est venu à l'esprit, ni de près ni de loin. Je pouvais assembler quelques

fils, si l'on veut, mais quant à fabriquer un filet avec ces fils et y capturer quelqu'un, c'était encore au-dessus de mes forces.

Un marin d'automne, j'étais avec ma mère dans le jardin de devant quand Mr Murdstone[1] — je connaissais son nom maintenant – est arrivé à cheval. Il a retenu son cheval pour saluer ma mère, a dit qu'il allait à Lowestoft voir des amis qui y étaient sur un yacht, et a proposé gaiement de me prendre devant lui sur la selle si cette chevauchée me tentait.

L'air était si transparent et plaisant, et le cheval lui-même, s'ébrouant et piaffant, semblait tellement aimer l'idée de la promenade, que j'avais fort envie d'y aller. On m'envoya donc à l'étage auprès de Peggotty pour devenir beau ; et pendant ce temps Mr Murdstone est descendu de cheval et, la bride sur le bras, a marché lentement de long en large à l'extérieur de la haie d'églantier, cependant que ma mère marchait lentement de long en large à l'intérieur pour lui tenir compagnie. Je nous revois, Peggotty et moi, les observant depuis ma petite fenêtre ; je me souviens qu'ils paraissaient examiner de très près l'églantier qui les séparait, tout en se promenant ; et que Peggotty, dont le tempérament était jusque-là parfaitement angélique, a changé brusquement d'humeur et a brossé mes cheveux à contre-sens avec une extrême vigueur.

Nous voici bientôt partis, Mr Murdstone et moi, trottant sur l'herbe au bord de la route. Il me tenait sans peine d'un bras, et je ne pense pas que j'avais un tempérament nerveux ; mais je ne pouvais rester assis devant lui sans tourner la tête de temps en temps pour regarder son visage. Il avait cette sorte d'œil noir sans profondeur — je manque d'une meilleure expression pour décrire un œil dans lequel il n'y a rien à voir — qui, quand il est inattentif, semble par moments, en raison de quelque particularité de la lumière, être défiguré comme s'il louchait. À plusieurs reprises, en le regardant, j'ai observé cette apparence avec une espèce d'effroi, et je me demandais ce qui absorbait tant ses pensées. Ses cheveux et favoris étaient plus noirs et plus épais, vus de près, que ce que j'avais même supposé. La forme carrée du bas de son visage, et le vestige pointillé de la puissante barbe noire qu'il rasait de près chaque jour, me rappelait une exhibition de figures de cire qui avait traversé notre région six mois plus tôt

[1] *Murd* est aussi la première syllabe de *murder* (meurtre), ce qui donne au nom une couleur sinistre pour un lecteur anglais.

environ. Cela, ses sourcils réguliers, et le riche mélange de blanc, de noir et de brun de son teint — au diable son teint, et son souvenir ! — m'incitaient à le considérer, malgré mes appréhensions, un très bel homme. Je ne doute pas que ma pauvre chère mère pensait de même.

Nous sommes allés jusqu'à un hôtel au bord de la mer, où deux gentlemen fumaient des cigares dans une pièce qu'ils occupaient seuls. Chacun d'eux était étendu sur au moins quatre chaises, et portait une grande veste d'un tissu grossier. Dans un coin se trouvait un tas de manteaux et de capes de marin, et un drapeau, tout en désordre.

Ils ont tous les deux dégringolé gauchement de leurs chaises pour se mettre debout à notre arrivée et ont dit : « Hé là, Murdstone ! Nous pensions que vous étiez mort !

– Pas encore », a dit Mr Murdstone.

« Et qui est ce môme ? » a dit l'un des gentlemen, s'emparant de moi.

« C'est Davy.

– Davy qui ? » a dit le gentleman. « Jones[1] ?

– Copperfield.

– Quoi ? Le fardeau de la fascinante Mrs Copperfield ? » s'est écrié le gentleman. « La jolie petite veuve ?

– Quinion », a dit Mr Murdstone, « je vous prie de faire attention. Quelqu'un est acéré.

– Qui donc ? » a demandé le gentleman en riant.

J'ai levé la tête aussitôt, étant curieux de le savoir.

« Seulement Brooks de Sheffield[2] », a dit Mr Murdstone.

J'étais soulagé d'apprendre que c'était seulement Brooks de Sheffield ; car j'avais d'abord pensé que c'était moi.

Il semblait y avoir quelque chose de hautement comique dans la réputation de Mr Brooks de Sheffield, vu que les deux gentlemen ont ri bruyamment quand il a été mentionné, et que cela amusait aussi beaucoup Mr Murdstone. Après avoir bien ri, le gentleman qu'il avait appelé Quinion a dit :

« Et quelle est l'opinion de Brooks de Sheffield à propos de l'affaire prévue ?

---

[1] Davy Jones est un personnage légendaire d'origine inconnue, qui vit au fond de la mer. « Être envoyé dans le coffre de Davy Jones » signifie disparaître en mer. Dans le deuxième et le troisième films des *Pirates des Caraïbes*, Davy Jones est le capitaine du Vaisseau Fantôme, avec un équipage de damnés.
[2] Sheffield est une ville réputée pour ses couteaux.

– Bah, je ne suis pas sûr que Brooks y comprenne grand-chose à présent », a répliqué Mr Murdstone, « mais il n'y est pas vraiment favorable, à ce que je crois. »

Ces informations ont suscité de nouveaux rires, et Mr Quinion a dit qu'il allait commander un peu de sherry pour boire à la santé de Brooks. Quand le vin est arrivé, il m'en a versé un peu, pour le boire avec un biscuit ; avant de le boire, il m'a fait lever et dire : « Honte à Brooks de Sheffield ! » Le toast a été accueilli par de vifs applaudissements et de tels éclats de rire que cela m'a fait rire aussi ; et en me voyant ils ont ri encore plus. Bref, nous nous sommes bien amusés.

Nous avons marché sur la falaise après cela, et nous sommes assis sur l'herbe, et avons regardé les choses à travers un télescope — je ne distinguais rien moi-même quand j'y ai appliqué l'œil, mais j'ai prétendu que j'y arrivais — et ensuite nous sommes revenus à l'hôtel pour dîner de bonne heure. Pendant tout le temps de notre promenade, les gentlemen fumaient incessamment — ce qu'ils avaient dû faire, ai-pensé d'après l'odeur de leurs vestes, depuis le jour où le tailleur les avait livrées. Je ne dois pas oublier que nous sommes montés à bord du yacht, et qu'ils sont descendus tous les trois dans la cabine, où ils ont examiné des papiers[1]. Je les voyais très occupés quand je les regardais à travers la lucarne. Ils m'ont laissé pendant ce temps avec un homme très aimable à l'abondante chevelure rousse surmontée d'un tout petit chapeau brillant, qui portait une chemise ou un gilet rayé avec *Skylark*[2] en lettres capitales en travers de sa poitrine. J'ai pensé que c'était son nom ; et que puisqu'il vivait à bord d'un bateau et n'avait pas une porte sur rue où indiquer son nom, il le mettait là à la place ; mais quand je l'ai appelé Mr Skylark, il m'a dit que cela signifiait le bateau.

J'ai observé toute la journée que Mr Murdstone était plus grave et plus calme que les deux gentlemen. Ils étaient très joyeux et insouciants. Ils se moquaient librement l'un de l'autre, mais rarement de lui. Il me semblait qu'il était plus intelligent et plus froid qu'eux, et qu'ils le considéraient avec des sentiments proches des miens. J'ai remarqué que lorsque Mr Quinion parlait, il regardait parfois Mr Murdstone du coin de l'œil, comme pour s'assurer qu'il n'était pas irrité ; et qu'une fois, quand Mr Passnidge (l'autre gentleman) était plein d'entrain, il lui a marché sur le pied et lui a suggéré du regard, secrètement, d'observer Mr Murdstone, qui se tenait assis, sombre et silencieux.

[1] Il pourrait s'agir d'un prêt des deux gentlemen à Mr Murdstone, qu'il remboursera quand il aura épousé Clara.
[2] Alouette.

Je ne me souviens pas non plus que Mr Murdstone ait ri de la journée, si ce n'est à la blague de Sheffield — qui était d'ailleurs la sienne.

Nous sommes rentrés à la maison en début de soirée. C'était une belle soirée, et ma mère et lui se sont promenés de nouveau près des églantiers pendant que l'on m'a envoyé prendre mon thé. Après qu'il est parti, ma mère a tout voulu savoir sur ma journée, et ce qu'ils avaient fait et dit. J'ai mentionné ce qu'ils avaient dit sur elle, et elle a ri, et m'a dit que c'étaient des gaillards effrontés qui disaient des bêtises — mais je savais que cela lui plaisait. Je le savais aussi bien que je le sais maintenant. J'ai profité de l'occasion pour lui demander si elle connaissait Mr Brooks de Sheffield, mais elle a répondu non, qu'elle supposait seulement qu'il devait fabriquer des couteaux et des fourchettes.

Puis-je dire de son visage — dont je me rappelle qu'il s'est altéré, et sais qu'il a péri — qu'il a disparu, quand il surgit devant moi à cet instant, aussi distinct que n'importe quel visage que je choisirais d'observer dans la rue ? Puis-je dire de sa beauté innocente et enfantine qu'elle s'est étiolée et n'est plus, quand je sens son souffle sur ma joue maintenant, comme je le sentais ce soir-là ? Puis-je dire qu'elle a jamais changé, quand ma mémoire la ramène à la vie sous cette seule forme ; et, plus fidèle à sa jeunesse aimante que je ne l'ai été, ou que l'homme ne l'est jamais, continue de retenir fermement ce qu'elle chérissait alors ?

Elle est dans ce que j'écris juste telle qu'elle était quand je me suis couché après cette conversation, et qu'elle est venue me souhaiter bonne nuit. Elle s'est agenouillée gaiement près de mon lit et, posant son mention sur ses mains et riant, a dit :

« Qu'ont-ils dit, Davy ? Répète-le-moi. Je ne peux y croire.

– *La fascinante* — » ai-je commencé.

Ma mère a mis ses mains sur mes lèvres pour m'arrêter.

« Ce n'était pas fascinante », a-t-elle dit en riant. « Cela ne pouvait être fascinante, Davy. Mais je sais que non !

– Si, c'était ça. *La fascinante Mrs Copperfield* », ai-je répété vigoureusement. « Et *jolie*.

– Non non, ce n'était pas jolie. Pas jolie », a interrompu ma mère, posant de nouveau ses doigts sur mes lèvres.

« Si, c'était ça. *Jolie petit veuve*.

– Quels fous effrontés ! » s'est écrié ma mère, riant et cachant son visage. « Quels hommes ridicules ! Non ? Davy mon chéri —

– Oui, Maman.

– Ne le dis pas à Peggotty ; elle pourrait se fâcher avec eux. Je suis affreusement fâchée moi-même ; mais je préférerais que Peggotty n'en sache rien. »

J'ai promis, bien sûr ; et nous nous sommes embrassés encore et encore, et je me suis vite endormi.

Il me semble, à une telle distance dans le temps, que c'est le lendemain que Peggotty a proposé le projet frappant et aventureux que je m'apprête à mentionner ; mais cela s'est sans doute passé deux mois plus tard.

Nous étions assis comme auparavant un soir (ma mère étant sortie comme auparavant), en compagnie du bas et du mètre ruban, et du morceau de cire, et de la boîte avec la cathédrale Saint-Paul sur le couvercle, et du livre des crocodiles, quand Peggotty, après m'avoir regardé plusieurs fois, et avoir ouvert la bouche comme si elle avait voulu parler, sans le faire — ce qui m'aurait inquiété si je n'avais pas cru qu'elle se contentait de bailler — a dit d'un ton engageant :

« Master Davy, que diriez-vous de venir avec moi passer une quinzaine chez mon frère à Yarmouth ? Ça serait-il pas un plaisir ?

– Ton frère est-il un homme agréable, Peggotty ? », ai-je demandé avant de donner ma réponse.

« Oh quel homme agréable c'est ! » s'est exclamé Peggotty, levant les mains. « Et puis il y a la mer ; et les bateaux et les navires ; et les pêcheurs ; et la plage ; et Am avec qui jouer — »

Peggotty voulait parler de son neveu Ham, mentionné dans mon premier chapitre, mais elle en parlait comme d'un morceau de choix de la grammaire anglaise[1].

Sa liste de délices me captivait, et j'ai répondu que ce serait en effet un plaisir, mais que dirait ma mère ?

« Et bien alors je peux bien parier une guinée », a dit Peggotty, en scrutant mon visage, « qu'elle va nous laisser partir. Je lui demande, si vous voulez, dès aussitôt qu'elle rentre à la maison. Alors voilà !

[1] *I am*, je suis. Les gens du peuple, comme Peggotty, s'abstiennent souvent d'aspirer le h initial des mots.

– Mais que peut-elle faire quand nous serons partis ? » ai-je dit, posant mes petits coudes sur la table pour argumenter. « Elle ne peut pas vivre toute seule. »

Si Peggotty recherchait soudain un trou dans le talon de son bas, il devait être tout petit, et cela ne valait pas la peine de le repriser.

« Eh ! Peggotty ! Elle ne peut pas vivre toute seule, tu sais.

– Oh Dieu te bénisse ! » a dit Peggotty, me regardant enfin. « Tu ne sais pas ? Elle va habiter quinze jours chez Mrs Grayper. Mrs Grayper aura beaucoup de monde. »

Oh ! dans ce cas, j'étais prêt à partir. J'ai attendu avec impatience le retour de ma mère de chez Mrs Grayper (cette même voisine), pour m'assurer qu'elle nous autorisait à mettre en œuvre cette grande idée. Loin d'être aussi étonnée que je l'avais imaginé, ma mère a accepté volontiers ; et on a tout arrangé ce soir-là, et on a convenu de payer pour que je sois logé et nourri pendant ma visite.

Le jour de notre départ est vite arrivé. Ce jour était si proche qu'il est venu plus tôt que je ne prévoyais, et pourtant j'étais dans une attente fiévreuse, et je craignais à moitié qu'un tremblement de terre ou une montagne embrasée ou quelque autre grande convulsion de la nature ne s'interpose pour empêcher l'expédition. Nous devions voyager dans la charrette d'un livreur[1], qui partait le matin après le petit déjeuner. J'aurai donné n'importe quelle somme pour être autorisé à m'habiller la veille et à dormir avec mon chapeau et mes bottes.

Je me sens presque ému encore aujourd'hui, même si j'en parle légèrement, quand je me souviens à quel point j'étais pressé de quitter mon heureux foyer ; quand je pense à quel point j'étais inconscient de ce que je quittais effectivement pour toujours.

Je suis content de me souvenir que lorsque la charrette s'est arrêtée au portail, et que ma mère m'a retenu pour m'embrasser, une tendresse reconnaissante envers elle, et envers le vieil endroit que je n'avais jamais quitté auparavant, m'a fait pleurer. Je suis content de savoir que ma mère a pleuré aussi, et que j'ai senti son cœur battre contre le mien.

Je suis content de me souvenir que lorsque le livreur s'est mis en marche, ma mère a franchi le portail en courant et l'a appelé en lui demandant de s'arrêter, pour pouvoir m'embrasser encore une fois. Je suis content de m'attarder sur la manière sincère et aimante dont elle a approché son visage du mien pour le faire.

[1] Une charrette ouverte pour transporter les marchandises, avec une bâche pour les protéger.

Alors que nous l'avions laissée debout au milieu de la route, Mr Murdstone est arrivé auprès d'elle et a semblé la morigéner pour avoir été si émue. J'étais penché à l'extérieur de la capote pour regarder en arrière, et me demandais en quoi cela le concernait. Peggotty, qui regardait aussi derrière de l'autre côté, semblait aussi peu satisfaite que possible ; ainsi que la tête qu'elle a rapportée dans la charrette l'indiquait.

Je suis resté assis un certain temps à regarder Peggotty, en rêvassant à la supposition suivante : si, dans le cas où on lui demanderait de me perdre dans la forêt comme le garçon dans le conte de fées, je serais capable de retrouver le chemin de la maison en suivant les boutons qu'elle sèmerait.

Chapitre 3
Un changement pour moi

Le cheval du livreur était le plus paresseux du monde — du moins je l'espérais — et traînaillait, la tête baissée, comme s'il aimait faire attendre les gens à qui les paquets étaient destinés. J'avais l'impression, en vérité, qu'il gloussait de temps en temps en y pensant, mais le livreur disait qu'il souffrait seulement d'un peu de toux.

Le livreur avait une façon de garder la tête baissée, comme son cheval, et de s'affaisser en avant en conduisant, avec un bras posé sur chacun de ses genoux. Je dis « en conduisant », mais il me semblait que la charrette serait allée à Yarmouth aussi bien sans lui, car le cheval s'occupait de tout ; et quant à la conversation, il ne savait que siffler.

Peggotty avait sur ses genoux un panier de victuailles qui nous aurait nourris largement si nous étions allés à Londres par le même moyen de transport. Nous avons beaucoup mangé et beaucoup dormi. Peggotty s'endormait toujours le menton posé sur l'anse du panier, qu'elle ne lâchait jamais ; et je n'aurais jamais cru, si je ne l'avais pas entendue, qu'une femme sans défense ait pu ronfler autant.

Nous avons effectué tant de détours dans des allées, et avons mis tellement de temps à livrer un sommier de lit dans une auberge et à visiter d'autres lieux, que j'étais bien fatigué, et fort content, quand nous avons vu Yarmouth. Cela paraît plutôt spongieux et pluvieux, ai-je pensé en balayant du regard la vaste et terne étendue qui longeait l'autre côté de la rivière ; et je ne pouvais m'empêcher de me demander, en supposant la terre aussi ronde que l'affirmait mon livre de géographie, comment la moindre de ses parties en arrivait à être si plate ; mais j'ai pensé que Yarmouth pouvait se trouver à l'un des pôles, ce qui aurait expliqué la chose.

Comme nous nous approchions, et pouvions voir toute la perspective des environs étalée en une ligne droite très basse sous le ciel, j'ai suggéré à Peggotty qu'un monticule ou deux aurait pu l'améliorer ; et aussi que si la terre avait pu être un peu plus distincte de la mer, et la ville et la marée un peu moins mélangées, comme un toast trempé dans l'eau, cela aurait été mieux. Mais Peggotty a dit, avec plus d'emphase que d'habitude,

que nous devions prendre les choses comme nous les trouvions et que, pour sa part, elle était fière de se qualifier de *Hareng de Yarmouth*[1].

Quand nous sommes arrivés dans les rues (ce que je trouvais déjà étrange) et avons senti les poissons, et la poix, et les cordages, et le goudron, et avons vu les marins marcher ici et là, et les charrettes sautiller sur les pavés, j'ai senti que je m'étais montré injuste envers un endroit aussi animé ; et je l'ai dit à Peggotty, qui a écouté mes expressions de joie avec une grande satisfaction et m'a dit que c'était une chose bien connue (par ceux qui avaient la bonne fortune d'être nés *Harengs*, je suppose) que Yarmouth était, dans l'ensemble, le plus bel endroit de l'univers.

« Voici mon Am ! » a hurlé Peggotty, « agrandi à plus le reconnaître ! »

Il nous attendait en effet devant l'auberge ; et m'a demandé comment je me portais, comme si j'étais une vieille connaissance. Je n'avais pas l'impression, au début, de le connaître aussi bien qu'il me connaissait, parce qu'il n'était jamais venu chez nous depuis la nuit de ma naissance, et cela lui donnait naturellement un avantage sur moi. Mais notre intimité a bien progressé quand il m'a pris sur son dos pour me porter jusqu'à la maison. C'était maintenant un énorme et vigoureux gaillard de six pieds de haut, large en proportion, aux épaules arrondies ; mais avec un visage d'enfant gracieux et des cheveux clairs bouclés qui lui donnaient l'air d'un mouton. Il portait une veste de toile, et un pantalon si raide qu'il serait resté debout aussi bien sans jambes à l'intérieur. Et on ne pouvait pas vraiment dire qu'il portait un chapeau, mais plutôt qu'il était couvert là-haut, comme un vieux bâtiment, par quelque chose de goudronné.

Ham me portant sur son dos et une petite caisse à nous sous le bras, et Peggotty portant une autre petite caisse à nous, nous avons suivi des chemins jonchés de copeaux de bois et de petit tas de sable, et avons longé des usines de gaz[2], des corderies, des chantiers de construction de barques, des chantiers de charpenterie de marine, des chantiers de démolition de bateaux, des chantiers de calfatage, des ateliers de gréement, des forges et un grand fouillis d'endroits analogues, jusqu'au moment où nous sommes arrivés à l'étendue terne que j'avais déjà vue de loin ; où Ham a dit :

« Là y'a note maison, Mas'r' Davy ! »

[1] *A Yarmouth Bloater* est à la fois un hareng saur local et une façon de désigner un habitant de la ville.
[2] On produisait du gaz à partir du charbon.

J'ai regardé dans toutes les directions, aussi loin que je pouvais sur l'étendue sauvage, et sur la mer, et le long de la rivière, mais je n'apercevais aucune maison. Une péniche noire, ou quelque autre sorte de bateau suranné, se trouvait non loin, échouée au sec sur le sol, avec un entonnoir de fer planté dessus en guise de cheminée et fumant tranquillement ; mais je ne voyais rien d'autre ressemblant à une habitation.

« C'est pas ça ? » ai-je dit. « Cette chose comme un bateau ?

– C'est ça, Mas'r' Davy », a répondu Ham.

Je n'aurais pas pu être plus enchanté par l'idée romantique d'y vivre si cela avait été le palais d'Aladin, avec l'œuf du roc[1] et tout le reste. Il y avait une jolie porte découpée dans son flanc, et un plafond et des petites fenêtres ; mais son charme tenait surtout à ce que c'était un véritable bateau, qui avait sans doute navigué des centaines de fois, et qui n'avait jamais été destiné à être habité sur la terre ferme. C'est ce qui me captivait. S'il avait été destiné à être habité, je l'aurais peut-être trouvé petit, ou peu commode, ou isolé ; mais n'ayant jamais été conçu pour un tel usage, il devenait une résidence parfaite.

L'intérieur était merveilleusement propre, et aussi bien rangé que possible. Il y avait une table, et une horloge hollandaise, et une commode, et sur la commode un plateau pour le thé sur lequel était peinte une dame avec une ombrelle promenant un enfant en costume militaire qui faisait rouler un cerceau. Une bible empêchait le plateau de tomber ; et s'il était tombé, le plateau aurait cassé une quantité de tasses et de soucoupes et une théière qui entouraient le livre. Sur les murs il y avait des représentations coloriées, mises sous verre et encadrées, des sujets religieux habituels ; et je n'en ai jamais vu de semblables dans les mains des colporteurs sans revoir d'un seul coup l'intérieur de la maison du frère de Peggotty. Les principales montraient Abraham en rouge s'apprêtant à sacrifier Isaac en bleu, et Daniel en jaune jeté dans une fosse remplie de lions verts. Au-dessus du manteau de la cheminée se trouvait une image du lougre[2] Sarah Jane, construit à Sunderland, avec une véritable petite poupe en bois collée dessus ; une œuvre d'art, combinant la composition avec l'ébénisterie, que je considérais comme l'une des possessions les plus enviables que le monde ait produit. Il y avait quelques crochets aux poutres du plafond, dont je ne devinais pas l'usage à ce

[1] Le roc ou rokh est un oiseau de proie géant apparaissant dans diverses légendes orientales. C'est le maître du génie de la lampe d'Aladin, dans les *Contes des Mille et une nuits*.
[2] Petit bateau de pêche à deux ou trois mats.

moment ; et quelques casiers et coffres et objets utiles de ce genre, qui permettaient de s'asseoir en se passant de chaises.

Tout cela, je l'ai vu du premier coup d'œil — ainsi que le font les enfants, selon ma théorie — et puis Peggotty a ouvert une petite porte et m'a montré ma chambre. C'était la chambre la plus complète et la plus désirable que l'on ait jamais vue, à l'arrière du bateau ; avec une petite fenêtre à l'emplacement qu'avait traversé la barre du gouvernail ; un petit miroir, juste à la bonne hauteur pour moi, cloué au mur et encadré de coquilles d'huîtres ; un petit lit, dans un recoin où il y avait juste assez de place pour se glisser dans le lit ; et un bouquet d'algues dans une chope bleue sur la table. Les murs passés à la chaux étaient aussi blancs que du lait, et l'éclat du patchwork de la courtepointe m'éblouissait. Une chose que j'ai particulièrement remarquée dans cette délicieuse demeure était l'odeur de poisson ; qui était si prenante que lorsque j'ai sorti mon mouchoir de poche pour m'essuyer le nez, j'ai trouvé qu'il sentait exactement comme s'il avait enveloppé un homard. Quand j'ai communiqué discrètement cette découverte à Peggotty, elle m'a informé que son frère s'occupait de homards, de crabes et d'écrevisses ; et par la suite j'ai trouvé un tas de ces créatures dans un état étonnant d'enchevêtrement, et ne cessant de pincer tout ce qu'elles pouvaient saisir, dans une petite baraque où l'on conservait les pots et les bouilloires.

Nous avons été accueillis par une femme très polie en tablier blanc que j'avais vue depuis un bon quart de mile, quand j'étais sur le dos de Ham, faire la révérence à la porte. Et de même par une petite fille très belle (ou c'est ce que j'ai pensé) avec un collier de perles bleues, qui s'est enfuie et s'est cachée quand j'ai voulu l'embrasser. Plus tard, quand nous avons fini un dîner somptueux de limandes bouillies, de beurre fondu et de pommes de terre, avec une côtelette pour moi, un homme velu au visage très sympathique est rentré à la maison. Comme il appelait Peggotty « Môme », et lui a donné un bon bisou sur la joue, j'étais certain, étant donné qu'elle était en général très sérieuse, que c'était son frère ; ce qui s'est vérifié — on me l'a présenté comme Mr Peggotty, le maître de maison.

« Content de vous voir, monsieur », a dit Mr Peggotty. « Vous nous trouverez rudes, monsieur, mais vous nous trouverez prêts.[1] »

[1] Mr Peggotty (ou Dickens) semble jouer sur l'expression *rough and ready*, littéralement : rude et prêt, qui signifie brut de décoffrage, approximatif, sommaire.

Je l'ai remercié, et j'ai répondu que j'étais sûr d'être heureux dans un endroit aussi plaisant.

« Comment va votre m'man, monsieur », a dit Mr Peggotty. « L'avez-vous quittée joliment joyeuse ? »

J'ai laissé entendre à Mr Peggotty qu'elle était aussi joyeuse que je pouvais le souhaiter, et qu'elle lui envoyait ses compliments — ce qui était une fiction polie de ma part.

« Je lui suis bien obeligé, c'est sûr », a dit Mr Peggotty. « Eh bien monsieur, si vous pouvez tenir ici une quanzaine, 'vec elle », désignant sa sœur de la tête, « et Ham, et la petite Em'ly, nous serons fiers de votre compagnie. »

Ayant fait les honneurs de sa maison de cette manière hospitalière, Mr Peggotty est allé verser une bouilloire d'eau chaude pour se laver, remarquant que « la froide n'enlèverait jamais *sa* gadoue ». Il est revenu bientôt, bien plus présentable ; mais si rubicond que je n'ai pu m'empêcher de penser que son visage avait ceci de commun avec les homards, les crabes et les écrevisses, qu'il entrait dans l'eau chaude tout noir et en ressortait très rouge.

Après le thé, la porte étant fermée et notre confort assuré (car les nuits étaient froides et brumeuses maintenant), cela m'a semblé le refuge le plus délicieux que l'imagination de l'homme pût concevoir. D'entendre le vent se lever sur la mer, de savoir que le brouillard se répandait sur l'étendue désolée qui nous entourait, et de regarder le feu, et de penser qu'il n'y avait aucune maison alentour sinon celle-ci, et que celle-ci était un bateau, tout cela était comme un enchantement. Le petite Em'ly avait surmonté sa timidité et était assise avec moi sur le plus bas et le plus petit des casiers, qui était juste assez large pour nous deux, et tenait tout juste dans le coin de la cheminée. Mrs Peggotty en tablier blanc tricotait de l'autre côté du feu. Peggotty à sa couture se sentait autant chez elle avec la cathédrale Saint-Paul et le morceau de cire que s'ils n'avaient jamais connu d'autre toit. Ham, qui m'avait donné ma première leçon de *all-fours*[1], tentait de se souvenir d'une méthode pour lire mon avenir dans les cartes, et imprimait des traces poissonneuses de son pouce sur toutes les cartes qu'il retournait. Mr Peggotty fumait sa pipe. J'ai pensé que le moment se prêtait à la conversation et aux confidences.

« Mr Peggotty », ai-je dit.

[1] Un jeu de carte qui se joue à deux, où il existe quatre manières de marquer des points.

« Monsieur », a-t-il dit.

« Avez-vous nommé votre fils Ham[1] parce que vous vivez dans une sorte d'arche ? »

Mr Peggotty semblait penser que c'était une idée profonde, mais il a répondu :

« Non, monsieur, j'y ai jamais donné pas de nom.

– Alors qui lui a donné ce nom ? » ai-je dit, soumettant à Mr Peggotty la question numéro deux du catéchisme[2].

« Eh bien, monsieur, son père lui a donné », a dit Mr Peggotty.

« Je pensais que vous étiez son père !

– Mon frère Joe était *son* père.

– Mort, Mr Peggotty ? » ai-je suggéré, après une pause respectueuse.

« Noyetué[3] », a dit Mr Peggotty.

J'étais très étonné que Mr Peggotty ne soit pas le père de Ham, et j'ai commencé à me demander si je ne me trompais pas au sujet de ses relations avec toutes les autres personnes présentes. J'étais si curieux de le savoir que j'ai décidé d'aller au bout des choses avec Mr Peggotty.

« Little Em'ly », ai-je dit, en la regardant. « C'est votre fille, n'est-ce pas, Mr Peggotty ?

– Non, monsieur. Mon beau-frère, Tom, était *son* père. »

Je n'ai pas pu m'en empêcher : « Mort, Mr Peggotty ? » ai-je suggéré après un autre silence respectueux.

« Noyetué », a dit Mr Peggotty.

Je ressentais la difficulté de poursuivre sur le sujet, mais je n'étais pas encore allé jusqu'au bout, et je devais aller jusqu'au bout d'une façon ou d'une autre. J'ai donc dit :

« N'avez-vous aucun enfant, Mr Peggotty ?

– Non, Master », a-t-il répondu en riant un peu. « Je suis un célibarquette[4].

---

[1] *Cham* (fils de Noé) dans les bibles en français.

[2] Questions posées à tout catéchumène anglican avant sa confirmation : 1 Quel est votre nom ? 2 Qui vous a donné ce nom ? Etc.

[3] On reconnaît les gens du peuple dans les romans de Dickens à ce qu'ils ne parlent pas l'anglais d'Oxford. Le participe passé du verbe *to drown*, se noyer, est *drowned*, qui se prononce comme *round*, rond, dont la forme verbale a pour participe passé *rounded*. Par analogie, Little Em'ly dit *drownded* et Mr Peggotty *drowndead*, c'est-à-dire noyé-mort. C'est un peu comme si on disait noyeté au lieu de noyé par analogie avec noyauté, et si on poussait jusqu'à noyetué.

[4] Au lieu de *bachelor*, célibataire, Mr Peggotty dit *bacheldore*, ce qui rappelle *stevedore*, un docker, mais surtout *battledore and shuttlecock*, raquette et volant, un ancêtre du badminton.

– Un célibataire ! » ai-je dit, stupéfait. « Mais qui est-ce là, Mr Peggotty ? » Montrant la personne au tablier qui tricotait.

« C'est Mrs Gummidge » a dit Mr. Peggotty.

« Gummidge, Mr. Peggotty ? »

Mais à ce moment Peggotty — je veux dire, ma propre Peggotty particulière — m'a adressé des mouvements si impressionnants pour me dissuader de poser d'autres questions que je ne pouvais que rester assis et observer l'assemblée silencieuse, jusqu'à l'heure du coucher. Puis, dans l'espace privé de ma petite cabine, elle m'a informé que Ham et Em'ly étaient un neveu et une nièce orphelins que mon hôte avait adoptés dans leur enfance à différentes époques alors qu'ils étaient abandonnés et miséreux ; et que Mrs Gummidge était la veuve de son associé dans un bateau, qui était mort très pauvre. C'était un pauvre homme lui-même, a dit Peggotty, mais un cœur d'or et un moral d'acier — telles étaient ses comparaisons. Le seul sujet, m'a-t-elle expliqué, qui lui inspirait parfois une vive colère ou un juron, était cette générosité ; et si l'un d'eux l'évoquait jamais, il frappait la table (et l'avait brisée une fois) d'un coup formidable de sa main droite, et jurait affreusement qu'il voulait bien être « Gormé » s'il ne s'enfuyait pas pour de bon au cas où on la mentionnerait de nouveau. Il est apparu, en réponse à mes questions, que personne n'avait la moindre idée de l'étymologie de ce terrible verbe passif *être gormé* ; mais qu'ils considéraient tous qu'il s'agissait d'une imprécation des plus solennelles.

J'étais très sensible à la bonté du maître de maison, et j'ai écouté dans un état euphorique, accentué par mon envie de dormir, les femmes aller se coucher dans une petite cabine semblable à la mienne à l'autre bout du bateau, tandis que Ham et lui accrochaient deux hamacs pour eux-mêmes aux crochets que j'avais remarqués au plafond. Alors que le sommeil s'emparait de moi peu à peu, j'entendais le vent hurler au large et se précipiter si violemment sur la grève qu'il me venait une vision paresseuse des grands fonds se soulevant dans la nuit. Mais je me rassurais en pensant que j'étais dans un bateau, après tout ; et qu'un homme comme Mr Peggotty n'était pas la pire des personnes à avoir à bord s'il arrivait quelque chose.

Rien de pire n'est arrivé, cependant, que le matin. Dès qu'il a éclairé le cadre en coquilles d'huîtres de mon miroir, je suis sorti du lit, et sorti de la maison pour rejoindre la petite Em'ly, qui ramassait des pierres sur la plage.

« Tu es un vrai marin, je suppose ? » ai-je dit à Em'ly. Je ne supposais peut-être rien de tel, mais je sentais que je devais dire quelque chose par galanterie ; et une voile brillante proche de nous inscrivait un si joli petit reflet, à cet instant, dans son œil clair, qu'il m'est venu l'idée de dire cela.

« Non », a répondu Em'ly, secouant la tête. « J'ai peur de la mer.

– Peur ! » ai-je dit avec un air de bravoure approprié, en regardant de haut le puissant océan. « Pas *moi.*

– Ah ! mais elle est cruelle », a dit Em'ly. « Je l'ai vue très cruelle envers certains de nos hommes. Je l'ai vue déchirer un bateau aussi grand que notre maison, tout en morceaux.

– J'espère que ce n'était pas le bateau qui —

– Que mon père a été noyeté dedans ? » a dit Em'ly. « Non, pas celui-là, je n'ai jamais vu celui-là.

– Ni lui ? » ai-je demandé.

Em'ly a secoué la tête. « Pas à m'en souvenir ! »

Quelle coïncidence ! Je me suis aussitôt lancé dans des explications : comment je n'avais jamais vu mon propre père ; et comment ma mère et moi avions toujours vécu ensemble dans le plus parfait bonheur que l'on puisse imaginer, et y vivions alors, et comptions y vivre toujours ; et comment la tombe de mon père se trouvait dans le cimetière de l'église près de notre maison, à l'ombre d'un arbre, sous les branches duquel j'avais passé maintes matinées agréables à me promener en écoutant les oiseaux chanter. Mais il y avait quelques différences entre la situation d'Em'ly et la mienne, semblait-il. Elle avait perdu sa mère avant son père ; et personne ne savait où se trouvait la tombe de son père, sauf que c'était quelque part au fond de la mer.

« De plus », a dit Em'ly en cherchant des coquillages et des galets, « ton père était un gentleman et ta mère est une lady ; et mon père était un pêcheur et ma mère une fille de pêcheur, et mon oncle Dan est un pêcheur.

– Dan, c'est Mr Peggotty, non ?

– Oncle Dan — là », a répondu Em'ly, en indiquant la maison-bateau de la tête.

« Oui, c'est lui que je veux dire. Il doit être très bon, je pense ?

– Bon ? » a dit Em'ly. « Si je devais jamais être une lady, je lui offrirais un manteau bleu ciel avec des boutons en diamant, un pantalon en nankin, un gilet de velours rouge, un tricorne, une grosse montre en or, une pipe en argent et un coffret plein d'argent. »

J'ai dit que Mr Peggotty méritait sans aucun doute ces trésors. Je dois reconnaître que j'avais du mal à l'imaginer vraiment à son aise dans la tenue que sa petite nièce reconnaissante proposait pour lui, et que je doutais particulièrement de la pertinence du tricorne ; mais j'ai gardé ces opinions pour moi.

La petite Em'ly s'était arrêtée et regardait le ciel pendant qu'elle énumérait ces articles, comme s'il agissait d'une vision glorieuse. Nous nous sommes remis à ramasser des coquillages et des galets.

« Tu aimerais être une lady ? » ai-je dit.

Em'ly m'a regardé, a ri et a dit « oui » de la tête.

« J'aimerais beaucoup ça. Nous serions tous des *gentlefolks*[1] ensemble, alors. Moi, et mon oncle, et Ham, et Mrs Gummidge. Cela ne nous dérangerait pas s'il y avait une tempête. — Pas nous-mêmes, je veux dire. Cela nous dérangerait pour les pauvres pêcheurs, bien sûr, et nous les aiderions avec de l'argent quand il leur arriverait malheur. »

Cela me semblait une idée très satisfaisante et par conséquent nullement improbable. J'ai exprimé le plaisir que j'éprouvais à l'envisager, et la petite Em'ly s'est enhardie à dire timidement :

« Tu ne penses pas que tu as peur de la mer, maintenant ? »

La mer était assez calme pour me rassurer, mais je suis sûr que si j'avais vu une vague d'une bonne taille déferler sur nous, j'aurais pris mes jambes à mon cou, hanté par les souvenirs affreux des membres de sa famille noyés. Pourtant, j'ai dit « Non », et j'ai ajouté : « Tu ne parais pas avoir peur non plus, même si tu dis que oui » — car elle marchait bien trop près du bord d'une sorte de vieille jetée ou chaussée de bois sur laquelle nous nous promenions, et je craignais de la voir tomber.

« Je n'ai pas peur de cette manière », a dit la petite Em'ly. « Mais je me réveille quand ça souffle, et je tremble en pensant à oncle Dan et à Ham, et je crois que je les entends crier au secours. C'est pourquoi, j'aimerais tant être une lady. Mais je n'ai pas peur de cette manière. Pas du tout. Regarde ! »

---

[1] Dans la bonne société des *gentlefolks*, c'est-à-dire des *gentlemen* et des *ladies*, la distinction entre ceux qui étaient nobles et ceux qui ne l'étaient pas n'était pas très marquée. Avec une bonne éducation ou une belle propriété, on pouvait se passer de quartiers de noblesse. Il est donc difficile de trouver un équivalent en français. La mère de David est une lady parce qu'elle a épousé un gentleman. Em'ly pourrait devenir une lady de cette manière. Peggotty est la servante d'une lady, et son frère et elle reconnaissent que David est un jeune gentleman en l'appelant *Master*.

Elle m'a quitté et s'est mise à courir sur une poutre déchiquetée qui dépassait de l'endroit où nous nous tenions et surplombait l'eau profonde à une bonne hauteur, sans la moindre protection. Cet incident s'est si bien gravé dans ma mémoire que si j'étais dessinateur je pourrais le représenter ici, je crois, précisément comme il s'est produit ce jour-là, et la petite Em'ly bondissant vers sa perte (ainsi que je le supposais), en lançant loin vers la mer un regard que je n'ai jamais oublié.

La petite silhouette légère, audacieuse et palpitante a fait demi-tour et elle est revenue saine et sauve, et j'ai vite ri de mes craintes, et du cri que j'avais poussé ; en vain de toute manière, car il n'y avait personne dans les environs. Mais certaines fois depuis, en mon âge adulte, de nombreuses fois depuis, j'ai pensé, Est-ce possible, parmi les possibilités des choses cachées, que dans la soudaine impétuosité de l'enfant et son regard égaré vers le lointain il y ait eu une attraction miséricordieuse vers le danger, une tentation et une autorisation de la part de son père mort de mettre fin à sa vie ce jour-là ? Certaines fois depuis je me suis demandé, en supposant que la vie qui l'attendait m'ait été révélée d'un coup d'œil, et de façon à ce qu'un enfant pût la comprendre pleinement, et que la préservation de cet avenir ait pu dépendre d'un geste de ma main, si j'aurais dû la lui tendre pour la sauver ? Certaines fois depuis — je ne dis pas que cela a duré longtemps, mais cela est arrivé — je me suis demandé, aurait-il mieux valu pour la petite Em'ly que les eaux se referment sur sa tête ce matin-là sous mes yeux ; et il m'est arrivé de répondre Oui, cela aurait mieux valu.

Tout cela est prématuré. Je l'ai noté trop tôt, peut-être. Mais gardons-le.

Nous nous sommes promenés longuement, et nous sommes chargés de choses que nous trouvions curieuses, et avons remis soigneusement dans l'eau quelques étoiles de mer échouées — le peu que je sais de cette race à l'instant présent ne me permet pas d'être bien certain qu'elles aient eu des raisons de se sentir nos obligées pour ce geste ou l'inverse — et puis nous sommes retournés chez Mr Peggotty. Nous nous sommes arrêtés sous l'auvent de la cabane aux homards pour échanger un innocent baiser, et nous sommes entrés pour prendre le petit déjeuner en rayonnant de santé et de plaisir.

« Comme deux jeunes mauvis », a dit Mr Peggotty. Je savais que cela signifiait, dans notre dialecte local, comme deux jeunes grives, et je l'ai pris comme un compliment.

J'étais amoureux de la petite Em'ly, évidemment. Je suis sûr que j'aimais cette fillette aussi véritablement, aussi tendrement, avec une plus grande pureté et un plus grand désintéressement qu'il n'en peut entrer dans le meilleur amour, intense et exalté,

à une époque ultérieure de la vie. Je suis sûr que mon imagination élaborait autour de ce brin d'enfant aux yeux bleus quelque chose d'éthéré qui en faisait un ange authentique. Si, par une matinée ensoleillée, elle avait déployé une petite paire d'ailes et s'était envolée sous mes yeux, je ne crois pas que cela m'aurait paru très différent de ce à quoi je pouvais raisonnablement m'attendre.

Nous nous promenions en amoureux, des heures et des heures, sur cette vielle étendue terne et plate de Yarmouth. Les jours filaient gaiement, comme si le Temps lui-même n'avait pas encore quitté l'enfance et ne faisait que jouer. Je disais à Em'ly que je l'adorais, et que si elle n'avouait pas qu'elle m'adorait je me verrais dans la nécessité de me tuer avec une épée. Elle disait que oui, et je ne doute pas de sa sincérité.

Quant à l'inégalité de nos conditions, ou notre jeunesse, ou d'autres obstacles sur notre chemin, le petite Em'ly et moi n'y pensions guère, parce que nous n'avions pas d'avenir. Nous n'envisagions pas plus de vieillir que de rajeunir. Nous faisions l'admiration de Mrs Gummidge et de Peggotty, qui murmuraient le soir quand nous étions assis amoureusement côte à côte sur notre petit coffre : « S'gneur ! est-ce pas beau ! » Mr Peggotty nous souriait de derrière sa pipe, et Ham grimaçait toute la soirée et ne faisait rien d'autre. Nous leur donnions un peu la sorte de plaisir, je suppose, qu'aurait pu leur procurer un joli jouet ou un modèle réduit du Colisée.

Je me suis vite aperçu que Mrs Gummidge ne se conduisait pas toujours de manière aussi agréable que l'on aurait pu s'y attendre dans les circonstances de son séjour chez Mr Peggotty. Le tempérament de Mrs Gummidge était plutôt maussade, et elle geignait parfois plus que ne pouvaient le supporter les autres membres d'une si petite société. Je m'en désolais pour elle, mais à certains moments les choses se seraient mieux passées, pensais-je, si Mrs Gummidge avait eu un appartement commode dans lequel se retirer et attendre le retour de sa bonne humeur.

Mr Peggotty allait à l'occasion dans un pub appelé *L'Esprit Fort*. J'ai découvert cela le deuxième ou troisième soir de notre visite : il était sorti et Mrs Gummidge a regardé l'horloge hollandaise, entre neuf et dix heures, et a dit qu'il y était et que, de plus, elle savait dès le matin qu'il irait.

Mrs Gummidge était au plus bas ce jour-là, et avait fondu en larmes dans la matinée, quand le feu fumait. « Je suis une pauve créture 'bandonnée », tels étaient les mots de Mrs Gummidge quand cet événement pénible s'est produit, « et tout me va contraire.

– Oh, ça va bientôt s'arranger », a dit Peggotty — je veux de nouveau dire notre Peggotty — « et d'ailleurs, vous savez, ce n'est pas plus désagréable pour vous que pour nous.

– Je le ressens plus », a dit Mrs Gummidge.

C'était un jour très froid, avec de vives rafales de vent. Le coin particulier de Mrs Gummidge près de l'âtre me semblait le plus chaud et le plus douillet de l'endroit, et sa chaise assurément la plus confortable, mais cela ne lui convenait pas du tout ce jour-là. Elle se plaignait constamment du froid, et d'un effet que cela produisait dans son dos qu'elle appelait « les glisses ». Elle s'est mise à verser des larmes sur ce sujet et elle a répété qu'elle était « une pauve créture 'bandonnée et tout lui allait contraire ».

« Il fait certainement très froid », a dit Peggotty. « Tout le monde le sent bien.

– Je le ressens plus que les autes gens », a dit Mrs Gummidge.

De même au dîner ; où Mrs Gummidge était toujours servie juste après moi, à qui l'on donnait la préférence en tant que visiteur de marque. Les poissons étaient petits et pleins d'arêtes, et les pommes de terre un peu brûlées. Nous avons tous avoué que nous éprouvions une certaine déception ; mais Mrs Gummidge a dit qu'elle le ressentait plus que nous, et a versé des larmes de nouveau, et a répété sa déclaration avec une grande amertume.

Par conséquent, quand Mr Peggotty est rentré à la maison vers neuf heures, cette infortunée Mrs Gummidge tricotait dans son coin d'un air très pitoyable et malheureux. Peggotty travaillait avec entrain. Ham réparait une grande paire de bottes étanches ; et moi, la petite Em'ly à mes côtés, je leur faisais la lecture. Mrs Gummidge n'avait pas fait d'autre remarque qu'un soupir désespéré et n'avait pas levé les yeux depuis le thé.

« Alors, compagnons », a dit Mr Peggotty en prenant son siège, « comment allez-vous ? »

Nous lui avons tous souhaité la bienvenue d'un mot ou d'un signe, sauf Mrs Gummidge, qui s'est contentée de secouer la tête sur son tricot.

« Qu'est-ce qui cloche », a dit Mr Peggotty en claquant des mains. « Courage, vieille Mamie ! » (Mr Peggotty voulait dire vieille amie.)

Mrs Gummidge ne paraissait pas capable de reprendre courage. Elle a sorti un vieux mouchoir de soie noire et s'est essuyé les yeux ; mais au lieu de le remettre dans sa poche, elle l'a gardé à la main et s'est essuyé les yeux de nouveau, et a continué de le garder à la main, prêt à resservir.

« Qu'est-ce qui cloche, ma vieille ! » a dit Mr Peggotty.

« Rien », a rétorqué Mrs Gummidge. « Vous revenez de *L'Esprit Fort*, Dan'l ?

– Mais oui, j'ai fait un petit tour à *L'esprit Fort* ce soir.

– Je suis désolée que je vous pousse à y aller.

– Pousse ! Je n'ai pas besoin que l'on me pousse », a répliqué Mr Peggotty en riant franchement. « Je n'y vais que trop volontiers.

– Très volontiers », a dit Mrs Gummidge en secouant sa tête et en essuyant ses yeux. « Oui, oui, très volontiers. Je suis désolé que ce soit à cause de moi que vous y alliez si volontiers.

– À cause d'vous ? C'est pas à cause d'vous ! N'en croyez pas une miette.

– Si, si, je le sais », s'est écrié Mrs Gummidge. « Je sais ce que je suis. Je sais que je suis une pauve créture 'bandonnée et que pas seulement tout me va contraire, mais que je vais contraire à tout le monde. Oui, oui, je ressens plus que les autres gens, et je le montre plus. C'est ma ninfortune. »

En entendant tout cela, je ne pouvais vraiment pas m'empêcher de penser que d'autres membres de la famille souffraient de cette infortune en dehors de Mrs Gummidge. Mais Mr Peggotty ne s'est pas plaint, se bornant à renouveler ses encouragements à Mrs Gummidge.

« Je suis pas ce que je pourrais souhaiter être », a dit Mrs Gummidge. « J'en suis loin. Je sais ce que je suis. Mes ennuis m'ont rendue contraire. Je ressens mes ennuis, et ils m'ont rendue contraire. J'aimerais mieux pas les ressentir, mais je les ressens. J'aimerais mieux leur être endurcie, mais je l'suis pas. Je rends la maison inconfortable. Je m'en étonne pas. J'ai dérangé votre sœur toute la journée, et Master Davy. »

Là, je me suis attendri soudain, et j'ai rugi, dans ma détresse : « Non, pas du tout, Mrs Gummidge.

– C'est loin d'être juste que je le fasse », a dit Mrs Gummidge. « C'est pas une façon juste de r'mercier. Je ferais mieux d'aller à l'hospice et d'y mourir. Je suis une pauve créture 'bandonnée et je ferais bien mieux de pas me rendre contraire ici. Si les choses doivent m'aller contraires, et si je dois aller contraire moi-même, laissez-moi aller contraire dans ma paroisse. Dan'l, je ferais mieux d'aller dans l'hospice, et mourir et vous débarrasser ! »

Sur ces mots, Mrs Gummidge s'est retirée et couchée dans son lit. Après son départ, Mr Peggotty, qui n'avait montré trace d'aucun autre sentiment que la plus vive

sympathie, nous a regardés et, le visage encore animé par une belle expression de ce même sentiment, a hoché la tête et murmuré :

« Elle a pensé au vieux ! »

Je ne comprenais pas bien sur quel vieux on supposait que Mrs Gummidge avait concentré son esprit, jusqu'au moment où Peggotty, en me mettant au lit, m'a expliqué que c'était feu Mr Gummidge ; et que son frère interprétait toujours de la même manière ces occasions, et que cela l'émouvait toujours. Alors qu'il était dans son hamac depuis un moment ce soir-là, je l'ai entendu moi-même répéter à Ham : « La pauvre ! Elle a pensé au vieux ! » Et quand Mrs Gummidge était submergée de manière similaire pendant le reste de notre séjour (ce qui est arrivé plusieurs fois), il plaidait toujours de la même manière les circonstances atténuantes, et toujours avec la plus tendre commisération.

La quinzaine s'est écoulée ainsi, sans aucune variation si ce n'est celle de la marée, qui changeait les heures de sortie et de retour de Mr Peggotty, et aussi les activités de Ham. Quand ce dernier était inoccupé, il se promenait parfois avec nous pour nous montrer les barques et les navires et, une ou deux fois, il nous a emmenés pour un tour à la rame. Je ne sais pas pourquoi un petit groupe de souvenirs devrait s'attacher à un endroit plus particulièrement qu'à un autre, mais je crois que cela affecte la plupart des gens, surtout en ce qui concerne les événements de leur enfance. Je n'ai jamais entendu le nom, ni lu le nom, de Yarmouth, sans que cela me rappelle un certain dimanche matin sur la plage, les cloches sonnant pour l'office, la petite Em'ly s'appuyant sur mon épaule, Ham lançant paresseusement des pierres dans l'eau, et le soleil, loin sur la mer, perçant tout juste l'épais brouillard et nous révélant les bateaux comme leurs propres ombres[1].

Je jour de notre départ est enfin arrivé. Je pouvais supporter d'être séparé de Mr Peggotty et de Mrs Gummidge, mais j'éprouvais une douleur atroce à l'idée d'abandonner la petite Em'ly. Nous sommes allés à l'auberge où le livreur s'arrêtait en nous donnant le bras, et en y allant je lui ai promis de lui écrire. (J'ai tenu ma promesse plus tard en caractères plus gros que ceux des affiches manuscrites qui annoncent les

[1] On considère que cette description pourrait être inspirée par un tableau de Turner, *Yarmouth Sands*, peint en 1830.

appartements à louer). Nous étions bouleversés en nous quittant ; et si jamais, dans ma vie, un vide s'est creusé dans mon cœur, il s'est creusé ce jour-là.

Pendant tout le temps de ma visite, je m'étais montré ingrat envers ma maison et j'y avais pensé très peu ou pas du tout. Mais à peine étais-je tourné dans sa direction que ma jeune conscience m'a adressé des reproches, semblant pointer vers le but d'un doigt ferme ; et je sentais, d'autant plus que mes esprits étaient au plus bas, que c'était mon nid, et que ma mère était ma consolatrice et mon amie.

L'emprise de ce sentiment augmentait peu à peu ; si bien que plus nous nous approchions, plus les paysages que nous passions devenaient familiers, plus mon envie d'y arriver et de me jeter dans ses bras devenait intense. Mais Peggotty, au lieu de partager ces émotions, tentait de les réfréner (bien que très gentiment), et paraissait troublée et mal à l'aise.

Nous devions atteindre Blunderstone Rookery malgré elle, pourtant, quand le cheval du livreur le voudrait — et il l'a voulu. Comme je m'en souviens bien, par un après-midi gris et froid, avec un vilain ciel annonçant la pluie !

La porte s'est ouverte et je m'attendais, riant à demi et pleurant à demi dans mon agréable agitation, à voir ma mère. Ce n'était pas elle, mais une servante inconnue.

« Mais, Peggotty ! » ai-je dit, décontenancé, « n'est-elle pas rentrée à la maison ?

– Si, si, Master Davy. Elle est rentrée à la maison. Attendez un peu, Master Davy, et je — je vais vous dire quelque chose. »

En raison de sa nervosité et de sa maladresse naturelle, Peggotty a si bien emmêlé ses vêtements en descendant de la charrette qu'elle s'est mise à ressembler à une guirlande extraordinaire, mais je me sentais trop vide et bizarre pour le lui dire. Une fois descendue, elle m'a pris par la main ; m'a conduit, étonné, dans la cuisine ; et a fermé la porte.

« Peggotty ! » ai-je dit, très effrayé. « Que se passe-t-il ?

– Rien du tout, Dieu vous bénisse, Master Davy mon chéri ! » a-t-elle répondu, adoptant un ton enjoué.

« Il se passe quelque chose, j'en suis sûr. Où est maman ?

– Où est maman, Master Davy ? » a répété Peggotty

– Oui. Pourquoi n'est-elle pas venue à la grille, et pourquoi sommes-nous entrés ici ? Oh Peggotty ! » Mes yeux débordaient, et j'avais l'impression que j'allais m'écrouler par terre.

« Dieu bénisse le précieux enfant ! » s'est écrié Peggotty en me prenant dans ses bars. « Qu'y-a-t-il ? parle, mon lapin !

– Pas morte, aussi ! Oh, elle n'est pas morte, Peggotty ? »

Peggotty a crié Non ! avec une vigueur étonnante ; puis elle s'est assise et s'est mise à haleter, et a dit que je lui avais causé un choc.

Je l'ai serrée bien fort pour chasser le choc, ou pour lui donner un autre choc dans la bonne direction, et je me suis tenu devant elle et l'ai regardée, inquiet de savoir.

« Tu vois, mon chéri, j'aurais dû te le dire plus tôt », a dit Peggotty, « mais j'ai pas eu l'occasion. J'aurais dû la créer, peut-être, mais j'ai pas pu azackment » — c'était toujours le remplaçant d'exactement dans la troupe des mots de Peggotty — « m'y résoudre.

– Continue, Peggotty », ai-je dit, de plus en plus effrayé.

« Master Davy », a dit Peggotty, en dénouant son chapeau d'une main tremblante et en parlant comme si elle était à bout de souffle. « Qu'est-ce que tu crois ? Tu as un Papa ! »

J'ai frissonné et suis devenu blême. Quelque chose — je ne sais quoi, ou comment — en rapport avec la tombe dans le cimetière de l'église, et la résurrection des morts, a semblé me frapper comme un vent mauvais.

« Un nouveau », a dit Peggotty.

« Un nouveau ? » ai-je répété.

Peggotty a hoqueté, comme si elle avalait quelque chose de très dur, et elle m'a tendu la main en disant :

« Viens le voir.

– Je ne veux pas le voir.

– Et ta maman », a dit Peggotty.

J'ai cessé de résister, et nous sommes allés directement dans le beau salon, où elle m'a laissé. Ma mère était assise d'un côté du feu ; de l'autre côté, Mr Murdstone. Ma mère a laissé tomber son ouvrage et s'est levée précipitamment — mais timidement, ai-je pensé.

« Voyons, Clara, ma chère », a dit Mr Murdstone. « Ressaisissez-vous ! contrôlez-vous, contrôlez-vous toujours ! Davy mon garçon, comment allez-vous ? »

Je lui ai donné la main. Après un moment d'incertitude, je suis allé embrasser ma mère ; elle m'a embrassé, m'a tapoté gentiment l'épaule, et s'est rassise à son ouvrage.

Je ne pouvais pas la regarder, je ne pouvais pas le regarder, je savais bien qu'il nous regardait tous les deux ; et je me suis tourné vers la fenêtre et j'ai regardé au dehors des arbustes qui courbaient la tête dans le froid.

Dès que j'ai pu filer, j'ai filé à l'étage. Ma chère vieille chambre avait changé, et je devais me coucher très loin. Je suis redescendu pour chercher si quoi que ce soit était resté comme avant, puisque tout paraissait si différent ; et je suis descendu dans la cour. J'en suis vite revenu, car la niche vide était occupée par un grand chien — à la gueule profonde et aux poils noirs, comme Lui — et il s'est mis en colère en me voyant et a bondi pour m'attraper.

Chapitre 4
Je tombe en disgrâce

Si la pièce où l'on avait exilé mon lit était une chose vivante capable d'effectuer une déposition, je pourrais lui faire appel aujourd'hui —qui y dort maintenant, je me le demande ! — pour qu'elle témoigne et dise combien mon cœur était gros quand elle m'a accueilli. Je suis allé là-haut, entendant le chien aboyer après moi dans la cour pendant que je montais l'escalier ; et, adressant à la pièce le même regard vide et ébahi que la pièce m'adressait, je me suis assis en croisant mes petites mains et j'ai pensé.

J'ai pensé aux choses les plus étranges. À la forme de la pièce, aux fissures dans le plafond, au papier sur le mur, aux défauts dans les vitres mettant des rides et des verrues sur la vue, à la table de toilette branlant sur ses trois pieds et affichant une sorte d'expression mécontente qui me rappelait Mrs Gummidge sous l'influence du vieux. Je ne cessais de pleurer, mais en dehors du fait que j'étais conscient d'avoir froid et d'être abattu, je suis sûr que je ne me suis jamais demandé pourquoi je pleurais. Enfin, dans mon désespoir, je me suis mis à penser que j'étais terriblement amoureux de la petite Em'ly, et que l'on m'avait arraché à elle pour m'amener ici, où personne ne semblait vouloir de moi, ni s'intéresser à moi, à moitié autant qu'elle. Toute cette affaire était si pénible que je me suis roulé en boule dans un coin de mon couvre-lit et ai pleuré jusqu'à m'endormir.

J'ai été réveillé par quelqu'un disant : « Il est là ! » et découvrant ma tête brûlante. Ma mère et Peggotty étaient venues me chercher, et c'était l'une d'elles qui l'avait fait.

« Davy », a dit ma mère, « qu'y a-t-il ? »

J'ai trouvé très étrange qu'elle me le demande, et ai répondu : « Rien ». Je me suis retourné pour cacher mon visage, je m'en souviens, et ma lèvre tremblante, qui donnait une réponse plus véridique.

« Davy », a dit ma mère. « Davy, mon enfant ! »

Je dois dire que de tout ce qu'elle aurait pu dire, rien ne m'aurait ému autant à ce moment que de l'entendre m'appeler son enfant. J'ai caché mes larmes dans les couvertures, et je l'ai repoussée de la main quand elle a voulu me relever.

« C'est de votre faute, Peggotty, vilaine ! » a dit ma mère. « Je n'en doute pas un instant. Comment votre conscience peut-elle accepter, je me le demande, que vous montiez mon propre garçon contre moi, ou contre quiconque m'est cher ? Pourquoi faites-vous cela, Peggotty ? »

La pauvre Peggotty a levé les mains et les yeux au ciel, et a seulement répondu, en une sorte de paraphrase des grâces que je prononçais d'habitude après le dîner : « Que le Seigneur vous pardonne, Mrs Copperfield, et puissiez-vous ne jamais regretter ce que vous venez de dire !

– Il y a de quoi me rendre folle », s'est écrié ma mère. « Pendant ma lune de miel, en plus, quand mon pire ennemi pourrait faire une trêve, penserait-on, au lieu de me contester un peu de tranquillité d'esprit et de bonheur par pure jalousie. Davy, méchant garçon ! Peggotty, cruelle créature ! Oh, pauvre de moi ! » gémissait ma mère, en se tournant de l'un de nous à l'autre, boudeuse et butée à sa manière. « Que ce monde est déplaisant, quand on est le plus en droit de l'espérer aussi agréable que possible ! »

J'ai senti la pression d'une main qui n'était ni la sienne ni celle de Peggotty, et je me suis mis debout à côté de mon lit. C'était la main de Mr Murdstone, et il l'a maintenue sur mon bras tout en disant :

« Qu'est ceci ? Clara, mon amour, avez-vous oublié ? — De la fermeté, ma chère !

– Je suis vraiment désolée, Edward. J'avais l'intention de bien agir, mais je suis si mal à l'aise.

– En effet ! Ce n'est pas bon à entendre, si tôt, Clara.

– Je veux dire que c'est très dur que l'on me mette mal à l'aise maintenant », a poursuivi ma mère, en faisant la moue, « et c'est — très dur — non ? »

Il l'a attirée à lui, lui a parlé à l'oreille, et l'a embrassée. Je savais bien, quand j'ai vu la tête de ma mère s'incliner sur son épaule, et le bras de ma mère toucher son cou, qu'il pouvait modeler sa nature docile et lui donner n'importe quelle forme de son choix — je le savais aussi bien que je sais, maintenant, qu'il l'a fait.

« Allez en bas, mon amour », a dit Mr Murdstone. « David et moi descendrons ensemble. Mon amie », tournant un visage s'assombrissant vers Peggotty, après avoir raccompagné ma mère à la porte et l'avoir congédiée avec un hochement de tête et un sourire, « connaissez-vous le nom de votre maîtresse ?

– Elle est ma maîtresse depuis longtemps, monsieur. Je devrais le connaître.

– C'est vrai. Mais je crois que je vous ai entendu, en montant, vous adresser à elle par un nom qui n'était pas le sien. Elle a pris le mien, vous savez. Vous en souviendrez-vous ? »

Peggotty, m'ayant lancé quelques regards gênés, est sortie de la pièce avec une révérence, sans répondre ; voyant, je suppose, que l'on attendait son départ et qu'elle n'avait aucune raison de rester. Quand nous sommes demeurés seuls tous les deux, il a fermé la porte, s'est assis sur une chaise et m'a tenu debout devant lui, me regardant fixement dans les yeux. J'ai senti les miens attirés, non moins fixement, vers les siens. Alors que je me souviens de notre face à face, j'ai l'impression d'entendre de nouveau mon cœur battre vite et fort.

« David », a-t-il dit, amincissant ses lèvres en les pressant ensemble, « si j'ai à m'occuper d'un cheval ou d'un chien obstiné, que devrais-je faire à votre avis ?

– Je ne sais pas.

– Je le bats. »

J'avais répondu dans une sorte de murmure sans souffle, mais j'ai senti, dans mon silence, que mon souffle devenait encore plus court.

« Je le fais grimacer et souffrir. Je me dis, 'je vais dompter ce gaillard', et si cela devait lui coûter tout son sang, j'y arriverais. Qu'est-ce là sur votre visage ?

– De la saleté ».

Il savait aussi bien que moi qu'il s'agissait des traces de mes larmes. Mais s'il avait posé la question vingt fois, avec vingt coups à chaque fois, je crois que mon cœur d'enfant aurait éclaté avant que je le lui dise.

« Vous avez beaucoup d'intelligence pour un petit bonhomme », a-t-il dit, avec un sourire sévère qui lui était propre, « et vous me comprenez très bien, je vois. Lavez ce visage, monsieur, et descendez avec moi. »

Il m'a indiqué la table de toilette, dont je pensais qu'elle ressemblait à Mrs Gummidge, et m'a incité d'un signe de tête à lui obéir au plus vite. Je ne doutais pas alors, et je doute encore moins maintenant, qu'il m'aurait assommé sans le moindre scrupule si j'avais hésité.

« Clara, ma chère », a-t-il dit après que j'ai suivi ses ordres et qu'il m'a mené dans le salon, sa main toujours sur mon bras, « on ne vous rendra plus mal à l'aise, j'espère. Nous allons vite amender nos humeurs juvéniles ».

Dieu me garde, j'aurais pu être amendé pour toute ma vie, j'aurais pu être changé en une autre créature pour la vie, peut-être, par un mot gentil à cette époque. Un mot d'encouragement et d'explication, de pitié pour mon ignorance d'enfant, de bienvenue à la maison, d'assurance que c'était bien *ma* maison, aurait pu m'engager à lui être dévoué du fond de mon cœur, plutôt que de manière apparente et hypocrite, et à le respecter plutôt qu'à le haïr. J'ai pensé que ma mère était désolée de me voir debout au milieu de la pièce si apeuré et désemparé et que, lorsque je me suis glissé jusqu'à une chaise, elle me suivait de yeux encore plus tristement — remarquant, peut-être, que mon pas d'enfant avait perdu un peu de sa liberté — mais elle n'a rien dit, et ensuite il était trop tard.

Nous avons dîné seuls tous les trois. Il paraissait très épris de ma mère — ce qui ne me le rendait pas plus sympathique, je le crains — et elle très éprise de lui. J'ai compris, d'après ce qu'ils disaient, qu'une sœur aînée de Mr Murdstone venait habiter avec eux, et qu'elle était attendue ce soir-là. Je ne sais pas si j'ai appris à ce moment, ou plus tard, qu'il n'était pas impliqué activement dans une entreprise mais possédait des parts, ou recevait un pourcentage des bénéfices, d'une maison de commerce de vin de Londres avec laquelle sa famille était en rapport depuis l'époque de son arrière-grand-père, et dans laquelle sa sœur possédait un intérêt similaire ; que je l'aie appris à ce moment ou plus tard, je peux le mentionner ici.

Après le dîner, alors que nous étions assis près du feu, et que je méditais une évasion pour rejoindre Peggotty sans être assez hardi pour m'éclipser discrètement, de peur d'offenser le maître des lieux, une voiture est arrivée à la grille du jardin et il est sorti pour accueillir le visiteur. Ma mère l'a suivi. Je la suivais timidement, quand elle s'est retournée à la porte du salon, dans la pénombre, et me serrant dans ses bras comme elle avait eu l'habitude de le faire, m'a chuchoté d'aimer mon nouveau père et de lui obéir. Elle l'a fait en hâte et secrètement, comme si c'était mal, mais tendrement ; et, cachant sa main derrière son dos, a tenu la mienne jusqu'à ce que nous parvenions à l'endroit où il se tenait dans le jardin et où elle a relâché ma main pour lui donner le bras.

C'était Miss Murdstone qui était arrivée, et c'était une dame d'apparence lugubre ; sombre, comme son frère, auquel elle ressemblait fortement par le visage et la voix ; et avec de gros sourcils, qui se rejoignaient presque au-dessus de son grand nez, comme si, empêchée d'arborer une moustache par l'injustice de son sexe, elle l'avait reportée à cet endroit. Elle apportait avec elle deux malles noires, intransigeantes et solides, dont

le couvercle portait ses initiales en solides clous de cuivre. Pour payer le cocher, elle a sorti son argent d'une solide bourse d'acier, et elle enfermait cette bourse dans la prison d'un sac qui pendait à son bras par une lourde chaîne, et se fermait comme une morsure. Je n'avais jamais, jusque-là, vu une dame aussi totalement métallique que Miss Murdstone.

On l'a amenée dans le salon avec maintes marques de bienvenue, et là elle a officiellement reconnu ma mère comme une nouvelle et proche parente. Puis elle m'a regardé et a dit :

« Est-ce votre garçon, belle-sœur ? »

Ma mère a admis que oui.

« De façon générale », a dit Miss Murdstone, « je n'aime pas les garçons. Comment ça va, garçon ? »

À ces propos encourageants, j'ai répondu que j'allais bien, et que j'espérais qu'il en était de même pour elle ; en y mettant si peu de grâce, que Miss Murdstone m'a réglé mon compte en deux mots :

« Mal élevé ! »

Ayant dit cela très distinctement, elle a prié d'être menée à sa chambre, qui est devenue pour moi à partir de ce jour un lieu de crainte et d'effroi, dans lequel on n'a jamais vu les deux malles noires ouvertes ni soupçonné qu'elles ne soient pas fermées à clé et où (car j'ai regardé en douce une ou deux fois en son absence) de nombreux petits chaînons et rivets d'acier, avec lesquels Miss Murdstone se parait quand elle s'habillait, étaient généralement suspendus au miroir en un formidable appareil.

Autant que j'aie pu comprendre, elle était venue pour de bon, et n'avait pas l'intention de jamais repartir. Elle s'est mise à « aider » ma mère le lendemain matin, et a passé la journée à entrer et sortir du cabinet à provisions, mettant tout en ordre et faisant des ravages dans les anciens arrangements. Une des premières choses remarquables que j'aie observée chez Miss Murdstone était un soupçon qui la hantait selon lequel les domestiques auraient caché un homme quelque part dans la maison. Sous l'influence de cette illusion, elle plongeait dans la cave à charbon aux heures les plus absurdes, et ouvrait rarement la porte d'un sombre placard sans la claquer en croyant l'avoir capturé.

Si Miss Murdstone n'avait rien de très aérien, c'était une parfaite alouette pour ce qui était de se réveiller. Elle était debout (et, à ce que je crois encore aujourd'hui, à la

recherche de cet homme) avant que quiconque dans la maison ne bouge. À en croire Peggotty, elle ne dormait même que d'un œil ; mais je ne pouvais pas partager cette opinion ; car j'ai essayé moi-même après l'avoir entendue, et j'ai constaté que c'était impossible.

Dès le premier matin après son arrivée, elle était levée et agitait sa sonnette au chant du coq. Quand ma mère est descendue pour le petit déjeuner et s'est préparée à faire le thé, Miss Murdstone lui a donné une sorte de coup de bec sur la joue, ce qui pour elle s'approchait le plus d'un baiser, et a dit :

« Voyons, Clara, ma chère, je suis venue ici, vous savez, pour vous débarrasser de tous les ennuis possibles. Vous êtes beaucoup trop jolie et étourdie » — ma mère a rougi mais a ri, et semblait ne pas détester ce rôle — « pour que des tâches que je peux entreprendre vous soient imposées. Si vous voulez bien avoir la bonté de me remettre vos clés, ma chère, je veillerai à ce genre de chose dans l'avenir. »

À partir de ce moment, Miss Murdstone a gardé les clés dans sa propre petite prison toute la journée, et sous son oreiller la nuit, et ma mère n'eut pas à s'en occuper plus que moi.

Ma mère n'a pas accepté de renoncer à son autorité sans l'ombre d'une protestation. Un soir, alors que Miss Murdstone exposait certains plans domestiques à son frère et qu'il les approuvait, ma mère s'est soudain mise à pleurer et a dit qu'à son avis on aurait pu la consulter.

« Clara ! » a dit Mr Murdstone d'un ton sévère. « Clara ! Vous m'étonnez.

– Oh, vous pouvez bien vous dire étonné, Edward », s'est écrié ma mère, « et vous pouvez bien parler de fermeté, mais vous n'aimeriez pas cela vous-même. »

Je me permets de remarquer que la fermeté était la qualité essentielle sur laquelle Mr et Miss Murdstone fondaient leur autorité. Quelle que soit la manière dont j'aurais exprimé ma compréhension de la chose à l'époque, si on m'avait interrogé, je comprenais néanmoins clairement à ma façon que c'était un autre nom pour la tyrannie ; et pour une certaine humeur diabolique, sinistre, arrogante, qu'ils partageaient tous les deux. Leur credo, tel que je le formulerais aujourd'hui, était le suivant. Mr Murdstone était ferme ; personne dans son monde ne devait être aussi ferme que Mr Murdstone ; personne d'autre dans son monde ne devait être ferme en aucune manière, car tout le monde devait céder à sa fermeté. Miss Murdstone constituait une exception. Elle pouvait être ferme, mais seulement par alliance, et à un degré inférieur et tributaire. Ma

mère constituait une autre exception. Elle pouvait être ferme, et devait l'être ; mais seulement en acceptant leur fermeté, et en croyant fermement qu'il n'existait pas d'autre fermeté sur terre.

« C'est très dur », a dit ma mère, « que dans ma propre maison —

– *Ma* propre maison ? » a répété Mr Murdstone. « Clara !

– Je veux dire, *notre* propre maison », a balbutié ma mère, visiblement effrayée — « vous devez savoir ce que je veux dire, j'espère, Edward — c'est très dur que dans *votre* propre maison[1] je ne puisse avoir un mot à dire à propos d'affaires domestiques. Je suis sûre que j'y arrivais très bien avant d'être mariée. Il y a des preuves », a dit ma mère en sanglotant. « Demandez à Peggotty si je ne m'en sortais pas très bien quand personne n'intervenait !

– Edward », a dit Miss Murdstone, « mettons fin à cela. Je pars demain.

– Jane Murdstone, taisez-vous ! Comment osez-vous ? Ne connaissez-vous pas mieux mon caractère que vos paroles ne le laissent entendre ?

– Je suis sûre », a poursuivi ma pauvre mère, cruellement dominée, et versant des torrents de larmes, « que je ne veux chasser personne. Je serais très misérable et malheureuse si quelqu'un devait partir. Je n'en demande pas beaucoup. Je ne suis pas déraisonnable. Je veux juste que l'on me consulte parfois. Je suis très reconnaissante à quiconque me vient en aide, et je ne demande à être consultée que pour la forme, parfois. Je pensais que mon manque d'expérience et mon côté enfantin vous plaisaient au début, Edward — je suis sûre que vous me l'avez dit — mais vous semblez me détester aujourd'hui pour ces mêmes raisons, vous êtes si sévère.

– Edward », a répété Miss Murdstone, « mettons fin à cela. Je pars demain.

– Jane Murdstone », a tonné Mr Murdstone. « Allez-vous vous taire ? Comment osez-vous ? »

Miss Murdstone a fait évader son mouchoir de sa prison et l'a tenu devant ses yeux.

« Clara », a-t-il continué, regardant ma mère, « vous me surprenez ! Vous me stupéfiez ! Oui, j'éprouvais de la satisfaction à l'idée d'épouser une personne inexpérimentée et naïve, et de former son caractère, et d'y injecter une certaine quantité

[1] Une femme célibataire ou veuve pouvait posséder des biens, mais si elle se mariait ils devenaient la propriété de son mari. Clara ne doit donc pas dire *ma* maison, ni *notre* maison, mais bel et bien *votre* maison. Ce passage confirme ce qu'annonçait la transaction dans le bateau entre Mr Murdstone et ses deux amis : il se mariait par intérêt. Non seulement il a acquis la maison, mais aussi la pension de Clara.

de cette fermeté et résolution qui lui manquaient. Mais quand Jane Murdstone a la bonté de venir m'assister dans cette entreprise et d'assumer, pour moi, une condition qui est à peu près celle d'une gouvernante, et que pour sa peine elle est traitée de manière indigne —

– Oh, je vous en prie, je vous en prie, Edward », s'est écrié ma mère, « ne m'accusez pas d'être ingrate. Je suis sûre que je ne suis pas ingrate. Personne n'a jamais dit que je l'étais, jusqu'ici. J'ai beaucoup de défauts, mais pas celui-là. Oh non, mon chéri !

– Quand Jane Murdstone, pour sa peine, dis-je », a-t-il repris, après avoir attendu que ma mère ait fini de parler, « est traitée de manière indigne, cette satisfaction que j'éprouvais s'altère et se refroidit.

– Non, mon amour, ne dites pas cela ! » a imploré ma mère, pitoyablement. « Oh non, Edward ! Je ne peux supporter de l'entendre. Quoi que je sois, je suis affectueuse. Je sais que je suis affectueuse. Je ne le dirais pas, si je n'étais pas certaine que je le suis. Demandez à Peggotty. Je suis sûre qu'elle vous dira que je suis affectueuse.

– Accumuler les signes de faiblesse, Clara, n'augmente pas le poids de vos arguments. Vous vous essoufflez pour rien.

– Soyons amis, je vous prie. Je ne pourrai vivre dans un régime de froideur ou de méchanceté. Je suis vraiment désolée. J'ai énormément de défauts, je le sais, et c'est très bon de votre part, Edward, avec votre force de caractère, d'entreprendre de les corriger pour moi. Jane, je ne me plains de rien. Cela me briserait le cœur si vous songiez à partir — » Ma mère était trop bouleversée pour continuer.

« Jane Murdstone », a dit Mr Murdstone à sa sœur, « nous n'échangeons pas souvent des paroles brutales, je l'espère. Ce n'est pas ma faute si un événement si inhabituel s'est produit ce soir. J'y ai été entraîné par quelqu'un d'autre. Ce n'est pas non plus votre faute. Vous y avez été entraînée par quelqu'un d'autre. Essayons tous les deux de l'oublier. Et comme cela » a-t-il ajouté après ces paroles magnanimes, « n'est pas une scène pour le garçon — David, au lit ! »

Je pouvais à peine trouver la porte à travers les larmes qui me brouillaient la vue. La détresse de ma mère m'attristait tellement ; mais je suis sorti à tâtons, et je suis monté à ma chambre à tâtons dans le noir, sans même avoir le courage de dire bonne nuit à Peggotty, ni de lui demander une bougie. Quand elle m'a réveillé en venant me voir une heure plus tard environ, elle a dit que ma mère s'était couchée en piètre état, et que Mr et Miss Murdstone étaient assis tout seuls.

Descendant le lendemain matin un peu plus tôt que d'habitude, je me suis arrêté devant la porte du salon en entendant la voix de ma mère. Elle implorait très sincèrement et humblement Miss Murdstone de lui accorder son pardon ; cette dame y a consenti, et une réconciliation parfaite a eu lieu. Par la suite, je n'ai jamais entendu ma mère donner son opinion sur quelque sujet que ce soit sans consulter d'abord Miss Murdstone ou sans s'être enquise au préalable, par quelque moyen sûr, de l'opinion de Miss Murdstone ; et je n'ai jamais vu Miss Murdstone, quand elle se mettait en colère (elle avait cette infirmité), approcher sa main de son sac comme si elle allait en retirer les clés et offrir de les rendre à ma mère, sans observer chez ma mère une véritable terreur.

La composante lugubre dans le sang des Murdstone assombrissait la religion Murdstone, qui était austère et courroucée. J'ai pensé depuis que ce caractère résultait nécessairement de la fermeté de Mr Murdstone, qui lui interdisait de laisser quiconque échapper à l'extrême lourdeur des punitions les plus sévères qu'il pût justifier. Quoi qu'il en soit, je me souviens bien des visages farouches qui m'entouraient quand nous allions à l'église, et de l'atmosphère différente de l'endroit. Une fois de plus, le dimanche redouté revient, et je me faufile en premier pour m'asseoir sur le banc, comme un prisonnier amené par ses gardes à un office pour les condamnés. Une fois de plus, Miss Murdstone, dans une robe de velours noir qui semble avoir été coupée dans un drap mortuaire, me suit de près ; puis ma mère ; enfin son mari. Il n'y a plus de Peggotty maintenant, comme au bon vieux temps. Une fois de plus, j'entends Miss Murdstone marmonner les répons et mettre l'accent sur tous les mots terribles avec une jouissance cruelle. Une fois de plus, je vois ses yeux sombres rouler tout autour de l'église quand elle dit « misérables pêcheurs », comme si elle qualifiait ainsi toute la congrégation. Une fois de plus, j'arrive par moments à voir ma mère, remuant timidement ses lèvres entre les deux, chacun d'entre eux murmurant dans l'une de ses oreilles comme un roulement de tonnerre étouffé. Une fois de plus, une crainte soudaine me pousse à me demander s'il est possible que notre bon vieux prêtre se trompe, et que Mr et Miss Murdstone aient raison, et que tous les anges du Ciel soient des anges exterminateurs. Une fois de plus, si je remue un doigt ou relâche un muscle de mon visage, Miss Murdstone m'enfonce son livre de prière dans le flanc.

Oui, et une fois de plus, quand nous rentrons à la maison, je remarque que certains voisins regardent ma mère, et moi, et chuchotent. Une fois de plus, comme tous les trois

avancent bras-dessus-bras-dessous, et je traîne tout seul derrière, j'observe certains de ces regards et je me demande si le pas de ma mère est vraiment moins léger que dans mon souvenir, et si les soucis ont pu tarir sa beauté de toute joie. Une fois de plus, je me demande si quelqu'un parmi les voisins se souvient, comme moi, de la manière dont nous rentrions à la maison ensemble, elle et moi ; et je continue de me poser bêtement ces questions, toute la morne et triste journée[1].

On parlait parfois de m'envoyer en pension. C'était une idée de Mr et Miss Murdstone, et ma mère avait évidemment donné son accord. Mais aucune décision n'avait encore été prise. En attendant, on me donnait des leçons à la maison.

Oublierai-je jamais ces leçons ! Elles étaient placées sous l'autorité théorique de ma mère, mais en réalité de Mr et Miss Murdstone, qui étaient toujours présents et y trouvaient l'occasion de donner à ma mère des leçons de cette prétendue fermeté, fléau de nos deux vies. Je pense que l'on me gardait à la maison dans ce but. J'avais été assez doué pour l'étude, et assez désireux d'étudier, quand ma mère et moi vivions seuls ensemble. Je me souviens vaguement d'avoir appris l'alphabet sur ses genoux. Jusqu'à ce jour, quand je regarde les grosses lettres noires dans l'ABC, la nouveauté étrange de leurs formes et la bonhomie souriante de O et Q et S semblent se présenter à mon esprit comme jadis, mais ne me rappellent aucune sensation de dégoût ou de réticence. Au contraire, j'ai l'impression d'avoir parcouru un sentier fleuri jusqu'au livre des crocodiles, et d'avoir été encouragé tout du long par la douceur de la voix et de l'attitude de ma mère. Mais je me souviens des leçons solennelles qui ont succédé à celles-là comme d'un coup mortel porté à ma tranquillité, une corvée quotidienne pénible, un supplice. Elle étaient très longues, très nombreuses, très difficiles — certaines d'entre elles parfaitement incompréhensibles pour moi — et je crois qu'elles déconcertaient ma pauvre mère autant que moi.

Je vais tenter de m'en souvenir, et de faire revivre une de ces matinées.

J'entre dans le petit salon après le petit déjeuner, avec mes livres, mes cahiers et une ardoise. Ma mère est prête à m'accueillir à son bureau, mais pas à moitié aussi prête que Mr Murdstone dans son fauteuil près de la fenêtre (bien qu'il prétende lire un livre), ni que Miss Murdstone, assise près de ma mère en train d'enfiler des perles d'acier. À

[1] Dickens trouvait le dimanche anglais inutilement austère et même sinistre, surtout pour les pauvres gens qui travaillaient douze heures par jour toute la semaine.

la simple vue de ces deux-là, les mots que j'ai réussi à faire pénétrer dans ma tête en me donnant un mal infini se mettent tous à glisser pour partir je ne sais où. Au fait, je me demande : *où* s'en vont-ils vraiment ?

Je donne le premier livre à ma mère. C'est peut-être une grammaire, ou un livre d'histoire, ou de géographie. Je jette un dernier coup d'œil de naufragé sur la page que je lui tends, et je démarre à voix haute au galop pendant que c'est encore bien frais. Je trébuche sur un mot. Mr Murdstone lève un œil. Je trébuche sur un autre mot. Miss Murdstone lève un œil. Je rougis, culbute sur une demi-douzaine de mots, et m'arrête. Je crois que ma mère me montrerait le livre si elle osait, mais elle n'ose pas et dit doucement :

« Oh, Davy, Davy !

– Allons, Clara », dit Mr Murdstone, « soyez ferme avec le garçon. Ne dites pas 'Oh, Davy, Davy !' C'est infantile. Il sait sa leçon, ou il ne la sait pas.

– Il ne la sait *pas* », intervient Miss Murdstone d'une voix terrible.

« Je crains en effet que non », dit ma mère.

« Alors vous voyez, Clara », réplique Miss Murdstone, « vous n'avez qu'à lui rendre le livre, et à la lui faire savoir.

– Oui, certainement, c'est que j'ai l'intention de faire, ma chère Jane. Voyons, Davy, essaie encore une fois, et ne sois pas stupide. »

J'obéis à la première partie de l'injonction en essayant encore une fois, mais j'ai plus de mal avec la seconde, parce que je suis très stupide. Je culbute avant d'arriver à l'ancien endroit, à un mot qui passait bien tout à l'heure, et je m'arrête pour réfléchir. Mais je ne peux pas réfléchir à la leçon. Je pense au nombre de mètres de dentelle dans le chapeau de Miss Murdstone, ou au prix de la robe de chambre de Mr Murdstone, ou à n'importe quel problème ridicule de ce genre qui ne me concerne en rien et ne m'intéresse en rien. Mr Murdstone fait un geste d'impatience que j'attendais depuis longtemps. Miss Murdstone fait de même. Ma mère les regarde d'un air soumis, ferme le livre, et le met de côté comme un arriéré à régler quand mes autres tâches auront été accomplies.

Une pile de ces arriérés se forme bientôt, et elle enfle comme une boule de neige qui roule. Plus elle grandit, plus je deviens stupide. Mon cas est sans espoir, et je sens que je patauge dans un tel marécage d'absurdité que je renonce à en sortir et m'abandonne à mon sort. Les regards désespérés que ma mère et moi échangeons, à chaque nouvelle

erreur, sont vraiment pathétiques. Mais la principale conséquence de ces misérables leçons se produit quand ma mère (pensant que personne ne l'observe) essaie de me souffler la réplique en remuant ses lèvres. À cet instant, Miss Murdstone, qui se tenait en embuscade depuis le début et n'attendait que cela, dit d'une voix menaçante :

« Clara ! »

Ma mère sursaute, rougit, et sourit faiblement. Mr Murdstone sort de son fauteuil, prend le livre, me le jette à la tête ou me frappe les oreilles avec, puis me saisit par les épaules et m'expulse de la pièce.

Même quand les leçons sont achevées, le pire reste à venir, sous la forme d'un calcul épouvantable. Mr Murdstone l'invente pour moi et me le livre oralement en commençant ainsi : « Si je vais chez un marchand de fromages et achète cinq mille double-fromages de Gloucester à quatre pence et un demi-penny chacun, payé comptant » — ici je vois Miss Murdstone jubiler secrètement. Je médite sur ces fromages sans aucun résultat ou illumination jusqu'à l'heure du dîner ; quand, m'étant transformé en mulâtre à force de boucher les pores de ma peau avec la saleté de l'ardoise, je reçois une tranche de pain pour m'aider à en finir avec mes fromages et suis en disgrâce pour le reste de la soirée.

Il me semble, à cette distance dans le temps, que mes malheureuses études suivaient en général ce chemin. Sans les Murdstone, j'aurais pu très bien m'en sortir ; mais l'influence des Murdstone sur moi ressemblait à la fascination de deux serpents sur un pitoyable oiselet. Même quand je réussissais à franchir la matinée sans trop de dommage, je n'y gagnais pas grand-chose sinon le dîner ; car Miss Murdstone ne pouvait supporter de me voir inoccupé, et si je laissais voir imprudemment que j'étais oisif, elle attirait l'attention de son frère sur moi en disant : « Clara, ma chère, rien ne vaut le travail — donnez un exercice à votre garçon » ; ce qui avait pour conséquence de m'enchainer aussitôt à un nouveau travail. Quant à partager des récréations avec d'autres enfants de mon âge, cela m'arrivait très rarement ; car la théologie lugubre des Murdstone considérait tous les enfants comme un essaim de petites vipères (même si un enfant a été placé, une fois, parmi les Disciples [1]), et supposait qu'ils se contaminaient les uns les autres.

[1] Évangile selon Saint-Mathieu, 18,2 : *Jésus ayant appelé un petit enfant, le plaça au milieu d'eux, et dit : Je vous le dis en vérité, si vous ne vous convertissez pas et si vous ne devenez pas comme les petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux*.

Le résultat naturel de ce traitement, poursuivi, je pense, pendant six mois ou plus, a été de me rendre renfrogné, terne et obstiné. Ce qui n'arrangeait rien, c'était mon sentiment d'être chaque jour de plus en plus séparé et écarté de ma mère. Je crois que je serais devenu presque abruti sans une certaine circonstance.

La voici. Mon père avait laissé une modeste collection de livres dans une petite pièce à l'étage, à laquelle j'avais accès (car elle était à côté de la mienne) et que personne d'autre dans notre maison ne visitait. De cette petite pièce bénie, Roderick Random, Peregrine Pickle, Humphrey Clinker, Tom Jones, Le Vicaire de Wakefield[1], Don Quichotte, Gil Blas et Robinson Crusoé sortaient en une glorieuse cohorte pour me tenir compagnie. Ils maintenaient en vie mon imagination et mon espoir de quelque chose au-delà de ce lieu et ce temps, — eux, et les *Mille et une nuits* et les *Contes des Génies*[2] — sans me faire le moindre mal ; car le mal éventuel qui se trouvait en certains d'entre eux n'y était pas pour moi ; je n'en percevais rien. Je m'étonne aujourd'hui d'avoir trouvé le temps, au milieu de mes travaux et bévues à propos de sujets plus sérieux, de lire ces livres comme je l'ai fait. Je me demande comment j'ai jamais pu me consoler de mes petits malheurs (qui étaient de grands malheurs pour moi) en m'identifiant aux personnages préférés des livres — comme je le faisais — et en donnant les rôles des méchants à Mr et Miss Murdstone — comme je le faisais aussi. J'ai été Tom Jones (un Tom Jones d'enfant, inoffensif) pendant toute une semaine. Je suis devenu ma propre idée de Roderick Random pendant un mois entier, je crois. J'avais un appétit féroce pour quelques volumes de Voyages et Explorations — j'oublie lesquels maintenant — qui se trouvaient sur ces rayonnages ; et je me souviens d'avoir parcouru pendant des jours mon coin de la maison, armé de la colonne vertébrale d'un vieil embauchoir à bottines — l'incarnation parfaite du Capitaine Untel, de la Marine Royale Britannique, en danger d'être attaqué par des sauvages et décidé à défendre chèrement sa vie. Le Capitaine n'était jamais humilié par des coups de grammaire latine sur les oreilles. Moi oui ; mais le Capitaine était un Capitaine et un héros, malgré toutes les grammaires de toutes les langues du monde, mortes ou vivantes.

[1] Héros de romans éponymes de Tobias Smollett (pour les trois premiers), Henri Fielding et Oliver Goldsmith.
[2] La traduction d'époque des *Contes des Génies*, de Charles Morell, est disponible sur le site Gallica de la Bibliothèque Nationale.

C'était ma seule et constante consolation. Quand j'y repense, la même image se présente toujours à mon esprit : un soir d'été, les garçons jouant dans le cimetière, et moi assis sur mon lit, en train de lire comme si ma vie en dépendait. Chaque grange du voisinage, chaque pierre dans l'église, et chaque mètre du cimetière, avait quelque association, dans mon esprit, avec ces livres, et représentait quelque lieu qui y tenait une place importante. J'ai vu Tom Pipes escalader le clocher de l'église ; j'ai observé Strap, son sac sur le dos, s'arrêter pour se reposer sur la barrière ; et je sais que le Commandant Trunnion présidait le club avec Mr Pickle dans la salle de notre petite auberge de village[1].

Le lecteur comprend certainement aussi bien que moi ce que j'étais quand j'en suis arrivé à ce moment de ma jeune histoire auquel je vais maintenant revenir.

Un matin, quand je suis entré dans le salon avec mes livres, j'ai trouvé ma mère paraissant inquiète, Miss Murdstone paraissant ferme, et Mr Murdstone attachant quelque chose autour du bas d'une canne — une badine[2] mince et souple, qu'il a cessé de ficeler quand je suis entré, avant de la soupeser et de la faire cingler l'air.

« Je vous le déclare, Clara », a dit Mr Murdstone, « j'ai souvent été fouetté moi-même.

– Bien sûr ; évidemment », a dit Miss Murdstone.

« Certainement, ma chère Jane », a bredouillé ma mère, docilement. « Mais — pensez-vous que cela a fait du bien à Edward ?

– Pensez-vous que cela a fait du mal à Edward, Clara ? » a demandé Mr Murdstone, sévèrement.

« C'est là toute la question », a dit sa sœur.

À quoi ma mère a répliqué : « Certainement, ma chère Jane », et n'a plus rien dit.

Je ressentais une certaine crainte d'être concerné personnellement par ce dialogue, et j'ai cherché les yeux de Mr Murdstone quand ils se sont fixés sur moi.

« Eh bien, David », a-t-il dit — et je l'ai de nouveau vu loucher en le disant — « vous devez être bien plus attentif aujourd'hui que d'habitude ». Il a de nouveau soupesé la

[1] Tom Pipes et le Commandant Trunnion sont des personnages de *Peregrine Pickle*, Hugh Strap de *Roderick Random*.
[2] Ce n'est pas une canne pour marcher, mais une badine de jonc destinées à corriger les enfants (ou les animaux).

badine et l'a fait cingler ; puis, ayant terminé ses préparatifs, l'a posée à côté de lui avec un regard significatif, et a pris son livre.

C'était un bon stimulant pour ma présence d'esprit, avant de commencer. J'ai senti les mots de ma leçon se dérober non pas un par un, ni ligne par ligne, mais par pages entières. Je tentais de les rattraper ; mais ils semblaient, si je peux m'exprimer ainsi, avoir chaussé des patins et s'éloigner avec une rapidité incontrôlable.

Nous avons mal commencé, et avons continué de mal en pis. J'étais venu avec l'idée de plutôt me distinguer, considérant que j'étais très bien préparé ; mais cela s'est révélé une grossière erreur. Les livres se sont accumulés dans la pile des échecs, Miss Murdstone nous observant fermement tout le temps. Et quand nous en sommes enfin arrivés aux cinq mille fromages (qu'il avait remplacés ce jour-là par des cannes, je m'en souviens), ma mère a fondu en larmes.

« Clara ! » a dit Miss Murdstone, de sa voix menaçante.

« Je ne me sens pas très bien, ma chère Jane, je crois », a dit ma mère.

J'ai vu Mr Murdstone adresser un clin d'œil solennel à sa sœur, puis se lever et dire, saisissant la badine :

« Voyons, Jane, nous ne pouvons guère nous attendre à ce que Clara supporte avec une fermeté parfaite l'inquiétude et les tourments que David lui a infligés aujourd'hui. Ce serait stoïque. Clara a fait de grands progrès, mais nous ne pouvons guère en attendre autant d'elle. David, vous et moi allons monter à l'étage, garçon. »

Alors qu'il m'emmenait à la porte, ma mère a couru vers nous. Miss Murdstone a dit : « Clara ! êtes-vous complètement folle ? » et s'est interposée. J'ai vu ma mère se boucher les oreilles, et je l'ai entendue pleurer.

Il m'a monté à ma chambre lentement et gravement — je suis certain qu'il trouvait du plaisir à cette parodie de justice — et quand nous sommes arrivés, il a soudain tordu ma tête sous son bras.

« Mr Murdstone ! Monsieur ! » ai-je crié. « Non ! Ne me battez pas, je vous en supplie ! J'ai essayé d'apprendre, monsieur, mais je ne peux pas apprendre quand vous et Miss Murdstone êtes là. Je ne peux vraiment pas !

– Ne pouvez-vous vraiment pas, David ? Nous allons essayer cela. »

Il tenait ma tête comme dans un étau, mais je me suis dégagé je ne sais comment et l'ai arrêté un moment, l'implorant de ne pas me battre. Je ne l'ai arrêté qu'un moment, car il m'a cinglé vigoureusement l'instant suivant, et au même instant j'ai attrapé entre

mes dents la main qui me tenait et je l'ai mordue jusqu'au sang. Je grince encore des dents quand j'y pense.

Il m'a alors battu comme s'il avait voulu me battre à mort. Au-dessus de tout le bruit que nous faisions, j'ai entendu monter l'escalier en courant et crier — j'ai entendu ma mère crier — et Peggotty. Et puis il n'était plus là. La porte était verrouillée de l'extérieur ; et j'étais étendu, fiévreux et brûlant, et déchiré, et souffrant, et rageant à ma façon chétive, par terre.

Comme je me souviens bien, quand je me suis calmé, du silence étrange qui semblait régner dans toute la maison ! Comme je me souviens bien, quand ma douleur et ma fureur ont commencé à s'atténuer, combien je me suis mis à me sentir méchant !

J'écoutais, mais il n'y avait pas un bruit. Je me suis à moitié redressé, et j'ai vu mon visage dans la glace, si enflé, rouge et laid, que cela m'a presque effrayé. Mes zébrures étaient dures et enflammées, et me faisaient pleurer quand je bougeais ; mais ce n'était rien à côté de la culpabilité que je ressentais. Cela pesait plus lourd sur mon cœur, je dois dire, que si j'avais été le plus atroce des criminels.

Il commençait à faire nuit, et j'avais fermé la fenêtre (je passais beaucoup de temps étendu avec ma tête sur le rebord de la fenêtre, pleurant, somnolant et regardant vaguement dehors), quand on a tourné la clé et Miss Murdstone est entrée et a posé sur la table un peu de pain et de viande, et du lait, sans dire un mot, le regard fixé sur moi avec une fermeté exemplaire ; puis est ressortie, verrouillant la porte derrière elle.

Je suis resté assis dans l'obscurité, à me demander si quelqu'un d'autre viendrait. Quand cela m'a semblé improbable pour cette nuit, je me suis déshabillé et me suis couché ; et là, j'ai commencé à m'inquiéter quant à ce que l'on me ferait. Avais-je commis un acte criminel ? Serais-je arrêté et envoyé en prison ? Courais-je le moindre risque d'être pendu ?

Je n'oublierai jamais mon réveil, le lendemain matin ; les premiers moments pendant lesquels je me suis senti joyeux et reposé, et ensuite l'accablement lugubre et nauséabond du souvenir. Miss Murdstone est réapparue alors que j'étais encore dans mon lit ; m'a dit en quelques mots que j'étais libre de marcher dans le jardin pendant une demi-heure et pas plus ; et s'est retirée en laissant la porte ouverte, pour que je puisse profiter de cette permission.

Je l'ai fait, et de même tous les matins de mon emprisonnement, qui a duré cinq jours. Si j'avais pu voir ma mère seule, je me serais agenouillé devant elle et aurais

imploré son pardon ; mais je n'ai vu personne que Miss Murdstone pendant tout ce temps — sauf aux prières du soir dans le salon ; où Miss Murdstone m'escortait quand tout le monde était déjà placé ; où j'étais installé, jeune hors-la-loi, tout seul près de la porte ; et d'où ma geôlière m'emmenait solennellement avant que quiconque se soit levé de sa posture pieuse. J'ai seulement remarqué que ma mère était aussi loin de moi que possible, et tournait son visage de l'autre côté, si bien que je ne le voyais jamais ; et que la main de Mr Murdstone était enveloppée dans un grand bandage de lin.

Je ne peux donner à personne une idée de ce qu'ont duré ces cinq jours. Ils tiennent la place de plusieurs années dans ma mémoire. La façon dont je tendais l'oreille à tous les incidents de la maison que je pouvais entendre ; le tintement des sonnettes, l'ouverture et la fermeture des portes, le murmure des voix, les bruits de pas dans l'escalier ; à tout rire, sifflement ou chant dehors, qui me semblait plus triste qu'autre chose dans ma solitude et ma disgrâce — le rythme incertain des heures, surtout la nuit, quand je me réveillais en pensant que c'était le matin, et découvrais que la famille n'était pas encore couchée, et que toute la durée de la nuit était encore à venir — les rêves et cauchemars déprimants qui me tourmentaient — le retour du jour, de midi, de l'après-midi, du soir, quand les garçons jouaient dans le cimetière et je les regardais en me tenant éloigné de la fenêtre, ayant honte de me montrer et de les laisser découvrir que j'étais prisonnier — l'étrange sensation de ne jamais m'entendre parler — les intervalles fugaces d'une sorte de bonne humeur qui me venait en mangeant et en buvant, et disparaissait avec le repas — l'apparition de la pluie un soir, avec une odeur fraîche, et son intensité redoublant entre l'église et moi et s'ajoutant à la nuit tombante pour me plonger dans la mélancolie et la peur et le remords — tout cela semble avoir tourné et tourné pendant des années et non des jours, tellement c'est imprimé de manière frappante et vivante dans ma mémoire.

La dernière nuit de ma captivité, j'ai été réveillé en entendant murmurer mon nom. Je me suis dressé en sursaut dans mon lit et, tendant mes bras dans l'obscurité, j'ai dit :

« Est-ce toi, Peggotty ? »

Il n'y a pas eu de réponse tout de suite, mais j'ai de nouveau entendu mon nom, prononcé de manière si mystérieuse et effrayante que j'aurais risqué une crise de nerfs, je pense, s'il ne m'était pas venu à l'idée que l'on me parlait par le trou de la serrure.

Je suis allé à tâtons jusqu'à la porte et, approchant mes propres lèvres du trou de serrure, j'ai murmuré :

« Est-ce toi, chère Peggotty ?

– Oui, mon précieux Davy à moi. Sois aussi discret qu'une souris, ou le Chat nous entendra. »

J'ai compris qu'elle voulait dire Miss Murdstone, et j'étais conscient de la nécessité d'être prudent ; sa chambre étant proche.

« Comment va maman, chère Peggotty ? Est-elle très fâchée contre moi ? »

Je pouvais entendre Peggotty pleurer doucement de son côté du trou de serrure, comme je le faisais de mon côté, avant de me répondre : « Non. Pas très.

– Que va-t-on faire de moi, chère Peggotty ? Le sais-tu ?

– École. Près de Londres », m'a répondu Peggotty. J'ai dû lui demander de le répéter ; car elle a parlé la première fois dans ma gorge, étant donné que j'avais oublié d'éloigner ma bouche du trou de serrure et d'y mettre mon oreille ; de sorte que si ses mots m'ont bien chatouillé, je ne les ai pas entendus.

« Quand, Peggotty ?

– Demain.

– Est-ce la raison pour laquelle Miss Murdstone a retiré les vêtements de mes tiroirs ? » ce qu'elle avait fait, mais j'ai oublié de le mentionner.

« Oui », a dit Peggotty. « Malle.

– Ne verrai-je pas maman ?

– Si. Matin. »

Puis Peggotty a collé sa bouche contre le trou de serrure et a prononcé les mots suivants avec autant de sentiment et de sincérité que n'en a jamais transmis un trou de serrure, j'ose l'affirmer — propulsant chaque petit fragment de phrase en un éclat convulsif indépendant.

« Davy, chéri. Si j'ai pas été azackment aussi intime avec toi. Dernièrement, que j'étais. C'est pas parce que je t'aime pas. Autant et plus, mon joli popon. C'est parce que je pensais que c'était mieux pour toi. Et pour quelqu'un d'autre aussi. Davy, mon chéri, tu m'écoutes ? Tu m'entends ?

– Ou — ou — ou— oui, Peggotty ! » ai-je sangloté.

« Mon petit ! » a dit Peggotty, avec une compassion infinie. « Ce que je veux dire, c'est. Que tu dois jamais m'oublier. Car je t'oublierai jamais. Et je vais m'occuper aussi bien de ta maman, Davy. Que je me suis jamais occupé de toi. Et je la quitterai pas. Le jour peut venir où elle sera contente de poser sa pauvre tête. Sur le bras de sa stupide

revêche vieille Peggotty de nouveau. Et je t'écrirai, mon chéri. Même si je suis pas savante. Et je vais — je vais — » Peggotty s'est mise à embrasser le trou de serrure, puisqu'elle ne pouvait pas m'embrasser.

« Merci, chère Peggotty ! » ai-je dit. « Oh, merci ! Merci ! Me promettras-tu une chose, Peggotty ? Peux-tu écrire et dire à Mr Peggotty et à la petite Em'ly et à Mrs Gummidge et Ham, que je ne suis pas si méchant qu'ils pourraient le supposer ; et que je leur envoie tout mon amour — spécialement à la petite Em'ly ? Peux-tu, s'il te plaît, Peggotty ? »

La bonne âme me l'a promis, et nous avons tous deux embrassé le trou de serrure avec la plus grande affection — je l'ai caressé avec ma main, je m'en souviens, comme si c'était son honnête visage — et nous nous sommes séparés. Depuis cette nuit, un sentiment que je ne peux bien définir a grandi en mon cœur pour Peggotty. Elle n'a pas remplacé ma mère ; personne ne pouvait le faire ; mais elle a occupé une place dans mon cœur qui était libre et s'est refermée sur elle, et j'ai ressenti envers elle quelque chose que je n'ai jamais ressenti pour aucun autre être humain. C'était une sorte d'affection comique, aussi ; et pourtant si elle était morte, je ne sais pas ce que j'aurais fait, ni comment je me serais conduit face à la tragédie que cela aurait représenté pour moi.

Au matin Miss Murdstone est apparue comme d'habitude, et m'a dit que j'allais à l'école ; ce qui n'était pas une nouvelle aussi inattendue pour moi qu'elle le supposait. Elle m'a aussi informé que lorsque je serais habillé, je devais descendre dans le salon pour prendre mon petit déjeuner. Là, j'ai trouvé ma mère, très pâle et les yeux rougis ; dans les bras de laquelle je me suis jeté, en lui demandant pardon avec toute la ferveur de mon âme souffrante.

« Oh, Davy ! » a-t-elle dit. « Que tu aies pu blesser quelqu'un que j'aime ! Essaie de devenir meilleur, prie pour devenir meilleur ! Je te pardonne ; mais je suis bien peinée, Davy, que tu puisses avoir de si mauvaises passions dans ton cœur. »

Ils l'avaient convaincue que j'étais un vaurien, et cela la désolait plus que mon départ. Je l'ai ressenti avec amertume. J'ai essayé de manger mon petit déjeuner d'adieu, mais mes larmes tombaient sur mes tartines beurrées et coulaient dans mon thé. Je voyais que ma mère me regardait parfois, puis jetait un coup d'œil à la vigilante Miss Murdstone, et ensuite baissait les yeux, ou regardait ailleurs.

« Apportez la malle de Master Copperfield ! » a dit Miss Murdstone quand des roues se sont fait entendre à la grille.

J'ai cherché des yeux Peggotty, mais ce n'était pas elle ; ni elle ni Mr Murdstone n'est apparu. Mon ancienne connaissance, le livreur, était à la porte ; on a emporté la malle jusqu'à sa charrette.

« Clara ! » a dit Miss Murdstone, de son ton menaçant.

« Prête, ma chère Jane », a répliqué ma mère. « Au revoir, Davy. Tu pars pour ton bien. Au revoir, mon enfant. Tu reviendras à la maison pour les vacances, et tu seras un meilleur garçon.

– Clara ! » a répété Miss Murdstone.

« Certainement, ma chère Jane », a répondu ma mère, qui me tenait dans ses bras. « Je te pardonne, mon cher garçon. Dieu te bénisse !

– Clara ! » a répété Miss Murdstone.

Miss Murdstone a eu la bonté de me conduire à la charrette, et de dire sur le chemin qu'elle espérait que je me repentirais avant de mal finir ; puis je suis monté dans la charrette, et le cheval paresseux s'est mis en route.

Chapitre 5
Je suis renvoyé de la maison

Nous avions peut-être parcouru un demi-mile, et mon mouchoir était tout trempé, quand le livreur s'est arrêté tout net.

Levant les yeux pour comprendre pourquoi, j'ai vu, à ma grande stupéfaction, Peggotty qui bondissait d'une haie et montait dans la charrette. Elle m'a pris dans ses bras et m'a si bien écrasé contre son corset que mon nez s'en est trouvé tout endolori, mais je ne m'en suis aperçu que plus tard, quand je l'ai trouvé très sensible. Peggotty n'a pas prononcé un seul mot. Libérant un de ses bras, elle l'a plongé dans sa poche jusqu'au coude et en a ressorti quelques sacs en papier de gâteaux qu'elle a fourrés dans mes poches, et une bourse qu'elle a mise dans ma main, mais toujours sans dire un mot. Après m'avoir de nouveau et pour la dernière fois serré dans ses deux bras, elle est descendue de la charrette et s'est enfuie en courant ; et à ce que je crois, et ai toujours cru, sans un seul bouton à sa robe. J'en ai ramassé un, parmi plusieurs qui roulaient ça et là, et l'ai conservé longtemps comme un trésor.

Le livreur m'a regardé, comme pour me demander si elle revenait. J'ai secoué ma tête et lui ai dit que non, à mon avis. « Alors allons-y », a dit le livreur au cheval paresseux ; qui y est effectivement allé.

Ayant déjà pleuré autant qu'il m'était possible, j'ai commencé à penser que cela ne servait à rien de continuer, surtout que d'après mes souvenirs ni Roderick Random, ni ce Commandant de la Marine Royale Britannique n'avaient jamais pleuré dans des situations éprouvantes. Le livreur, me voyant ainsi résolu, a proposé d'étendre mon mouchoir sur le dos du cheval pour le sécher. Je l'ai remercié et j'ai accepté ; et il paraissait bien petit ainsi placé.

J'avais maintenant tout loisir d'examiner la bourse. C'était une bourse de cuir épais, avec un fermoir, et elle contenait trois shillings brillants, que Peggotty avait de toute évidence polis avec du blanc d'Espagne pour mon plus grand plaisir. Mais son contenu le plus précieux était une paire de demi-couronnes[1] enveloppées dans un bout de papier

[1] Une demi-couronne = deux shillings et demi.

sur lequel était écrit, de la main de ma mère : *Pour Davy. Avec mon amour*. Cela m'a tellement bouleversé que j'ai demandé au livreur d'avoir la bonté de me rendre mon mouchoir ; mais il a dit que je ferais mieux de m'en passer, selon son opinion ; et j'ai pensé que je ferais mieux ; j'ai donc essuyé mes yeux sur ma manche et me suis arrêté.

Pour de bon ; bien que, par suite de mes émotions précédentes, un sanglot houleux me submergeait parfois. Alors que nous trottions depuis quelque temps, j'ai demandé au livreur s'il allait jusqu'au bout.

« Jusqu'au bout où ? » a demandé le livreur.

– Là.

– Où est là ?

– Près de Londres ?

– Alors ce cheval », a dit le livreur en secouant les rênes pour montrer de qui il parlait, « serait plus mort qu'un rôti de porc avant qu'arrivé à mi-chemin.

– Donc vous allez seulement à Yarmouth ?

– C'est plutôt ça. Et là je vous emmène à la dirligence, et la dirligence elle vous emmène à — où que c'est. »

Comme cela faisait beaucoup de mots pour le livreur (il s'appelait Mr Barkis) — qui était d'un tempérament lymphatique, ainsi que je l'ai signalé dans un chapitre précédent, et pas du tout causeur — je lui ai offert un gâteau pour montrer mon appréciation, et il l'a avalé tout rond, exactement comme un éléphant, et cela n'a pas plus modifié son gros visage que cela n'aurait modifié celui d'un éléphant.

« *Elle* les a faits, oui ? » a dit Mr Barkis, toujours penché en avant sur le marchepied de la charrette, à sa manière avachie, un bras sur chaque jambe.

« Vous voulez dire Peggotty, monsieur ?

– Ah ! Elle.

– Oui. Elle fait toutes nos pâtisseries, et toute notre cuisine.

– Elle les fait, hein ?

Il a avancé ses lèvres comme pour siffler, mais il n'a pas sifflé. Il restait assis à regarder les oreilles du cheval, comme s'il voyait là quelque chose de nouveau ; et il est resté ainsi pendant un temps considérable. Et puis il a dit :

« Pas de petit ami, je s'pose ?

– Vous avez dit petits biscuits, Mr Barkis ? » Car je pensais qu'il voulait encore manger, et qu'il faisait allusion à cette sorte de friandise.

« Ami. Petit ami ; aucune personne se promène avec elle !

– Avec Peggotty ?

– Ah ! Elle.

– Oh, non. Elle n'a jamais eu de petit ami.

– Elle en a pas eu, hein ! »

Il a de nouveau avancé ses lèvres pour siffler, et de nouveau il n'a pas sifflé, mais est resté à regarder les oreilles du cheval.

« Donc elle fait toutes les parsiteries de pomme », a dit Mr Barkis après un long temps de réflexion, « et tout le cuisinage, hein ? »

J'ai répondu que c'était exact.

« Bon. Je vais vous dire », a dit Mr Barkis. « Ptête vous allez lui écrire ?

– Je vais certainement lui écrire.

– Ah ! » a-t-il dit, tournant lentement ses yeux dans ma direction. « Bon ! Si que vous lui écrivez, ptête vous pourriez vous rappeler de dire que Barkis veut bien ; vous pourriez.

– Que Barkis veut bien », ai-je répété, innocemment. « Est-ce tout le message ?

– Ou — ui », a-t-il dit, pensif. « Ou — ui. Barkis veut bien.

– Mais vous serez de retour à Blunderstone demain, Mr Barkis », ai-je dit, quelque peu troublé à l'idée que j'en serais déjà loin à ce moment, « et pourriez donner votre propre message tellement plus facilement. »

Comme il rejetait cette suggestion, cependant, par une secousse de la tête, et confirmait sa demande en disant gravement : « Barkis veut bien — c'est le message », j'ai accepté volontiers de le transmettre. Pendant que j'attendais la diligence dans l'hôtel à Yarmouth ce même après-midi, je me suis procuré une feuille de papier et un encrier, et j'ai écrit la note suivante à Peggotty : « Ma chère Peggotty. Je suis bien arrivé ici. Barkis veut bien. Dis à maman que je l'aime. Affectueusement. P.S. Il dit qu'il tient particulièrement à ce que tu saches — *Barkis veut bien*. »

Après que j'ai accepté d'accomplir cette commission, Mr Barkis est retombé dans un complet silence ; et moi, me sentant bien fatigué par tout ce qui s'était produit récemment, je me suis allongé sur un sac dans la charrette et me suis endormi. J'ai dormi profondément jusqu'à notre arrivée à Yarmouth ; qui m'a paru si absolument nouveau et étrange depuis la cour de l'auberge où nous sommes entrés, que j'ai renoncé

aussitôt à un espoir secret que j'avais entretenu de rencontrer des membres de la famille de Mr Peggotty, peut-être même la petite Em'ly en personne.

La diligence se trouvait dans la cour, toute brillante mais pas encore attelée ; et elle semblait, dans cet état, aussi peu susceptible que possible de jamais aller à Londres. Je pensais à cela, et me demandais ce que deviendrait en fin de compte ma malle, que Mr Barkis avait déposée sur le pavé de la cour près du timon (ayant amené sa charrette jusque-là pour faire demi-tour), et aussi ce que je deviendrais en fin de compte, quand une dame a mis la tête à une fenêtre où étaient suspendues quelques volailles et pièces de viande et a dit :

« Est-ce le petit gentleman de Blunderstone ?

– Oui, madame.

– Quel nom ?

– Copperfield, madame.

– Ça ne va pas », a répliqué la dame. « On n'a payé le dîner de personne sous ce nom ici.

– Est-ce Murdstone, madame ?

– Si vous êtes Master Murdstone, pourquoi commencez-vous par donner un autre nom ? »

J'ai expliqué à la dame ce qu'il en était, et elle a sonné une cloche, et appelé : « William ! montrez la salle à manger ! » sur quoi un serveur est arrivé en courant d'une cuisine de l'autre côté de la cour pour me montrer la salle, et a paru assez étonné quand il a découvert que ce n'était qu'à moi qu'il devait la montrer.

C'était une grande et longue pièce contenant quelques grandes cartes. Je ne crois pas que je me serais senti plus dépaysé si les cartes avaient été de véritables pays étrangers au milieu desquels on m'aurait exilé. J'avais l'impression de me montrer très audacieux en m'asseyant, ma casquette à la main, sur le coin de la chaise la plus proche de la porte ; et quand le serveur a étendu une nappe tout exprès pour moi, et posé dessus une collection de saupoudroirs[1], je pense que je suis devenu tout rouge de modestie.

Il m'a apporté quelques côtelettes, et des légumes, et a soulevé les couvercles des plats avec une telle vivacité que j'ai craint de l'avoir offensé d'une manière ou d'une

[1] Contenant en général du sel, du poivre et de la cannelle (pour saupoudrer les toasts et les muffins).

autre. Mais il m'a grandement soulagé en plaçant une chaise pour moi à la table et en disant, très aimablement : « Bon, six-pieds[1] ! viens ! »

Je l'ai remercié et me suis assis ; mais j'éprouvais une difficulté considérable à manier mon couteau et ma fourchette avec quelque espèce de dextérité, ou à éviter de m'asperger de sauce, pendant qu'il restait debout devant moi, me dévisageant fixement et me faisant rougir affreusement chaque fois que je croisais son regard. Après m'avoir regardé entamer la seconde côtelette, il a dit :

« Il y a une demi-pinte d'ale[2] pour vous. La voulez-vous maintenant ? »

Je l'ai remercié et j'ai dit « Oui ». Sur ce, il l'a versée d'un pot dans un grand verre, et l'a hissée devant une lampe pour montrer sa beauté.

« Mon œil ! » a-t-il dit. « Ça paraît beaucoup, non ?

– Cela paraît beaucoup, en effet », ai-je répondu avec un sourire. Car cela me réjouissait de le trouver si plaisant. C'était un homme au regard vacillant, au visage boutonneux, avec des cheveux se dressant tout droit sur sa tête ; et comme il était debout avec une main sur la hanche et l'autre tenant le verre, il paraissait très amical.

« Il y avait un gentleman ici hier », a-t-il dit — « un gros gentleman, du nom de Topsawyer — vous le connaissez peut-être !

– Non, je ne pense pas ——

– En culotte et guêtres, chapeau à larges bords, habit gris, foulard moucheté.

– Non », ai-je dit timidement, « je n'ai pas eu le plaisir ——

– Il est venu ici », a dit le serveur, regardant la lumière à travers le verre, « a commandé un verre de cette ale — a *tenu* à le commander — je lui ai dit de ne pas le faire – il l'a bu, et il est tombé mort. L'ale était trop vieille pour lui. Il ne faudrait plus la tirer ; voilà. »

Le récit de ce pathétique accident m'a beaucoup choqué, et j'ai dit qu'à la réflexion je préférais avoir un peu d'eau.

« C'est que, voyez-vous », a dit le serveur, regardant toujours la lumière à travers le verre, et fermant un œil, « nos gens n'aiment pas beaucoup que l'on commande des choses sans les consommer. Cela les offense. Mais je vais le boire si vous voulez. J'ai

[1] 1,83 m.
[2] 28,4 cl. L'*ale* était en général une bière plus alcoolisée que la *beer*. Elle est aujourd'hui interdite aux enfants jusqu'à seize ou dix-sept ans.

l'habitude, et l'habitude fait tout. Je ne crois pas que cela me fera du mal si je jette ma tête en arrière et l'avale vite. Y vais-je ? »

J'ai répondu qu'il me rendrait bien service en le buvant, s'il pensait pouvoir le faire sans danger, mais certainement pas sinon. Quand il a effectivement jeté sa tête en arrière et l'a vite avalé, j'ai éprouvé une horrible crainte, je l'avoue, de le voir subir le sort du regretté Mr Topsawyer, et tomber sans vie sur le tapis. Mais cela ne lui a pas fait de mal. Au contraire, il paraissait ragaillardi.

« Qu'avons-nous là ? » a-t-il dit, mettant une fourchette dans mon assiette. « Pas des côtelettes ?

– Des côtelettes.

– Dieu me bénisse ! » s'est-il exclamé, « je ne savais pas que c'était des côtelettes. Pensez, une côtelette est exactement ce qu'il faut pour annuler les mauvais effets de cette bière ! Est-ce pas de la chance ? »

Il a donc saisi une côtelette par l'os dans une main, et une pomme de terre dans l'autre, et a mangé avec un excellent appétit, à ma grande satisfaction. Ensuite il a pris une autre côtelette, et une autre pomme de terre ; et encore après, une autre côtelette et une autre pomme de terre. Quand nous avons terminé, il m'a apporté un pudding et, l'ayant posé devant moi, a semblé ruminer et s'absenter en esprit pendant quelques instants.

« Comment trouvez-vous le gâteau ? » a-t-il dit, revenant à lui.

– C'est un pudding.

– Pudding ! » s'est-il exclamé. « Eh, que je sois béni, mais c'est vrai ! Quoi ! » le regardant de plus près. « Vous ne voulez pas dire que c'est un clafoutis !

– Oui, c'en est un.

– Ça alors, un clafoutis », a-t-il dit, prenant une cuiller à soupe, « c'est mon pudding préféré ! Est-ce pas de la chance ? Allons, petiot, voyons qui en aura le plus. »

Le serveur en a certainement eu le plus. Il m'a prié plus d'une fois de me battre pour la victoire, mais avec sa cuiller à soupe contre ma cuiller à café, sa célérité contre ma célérité, et son appétit contre mon appétit, j'ai été distancé dès la première bouchée et n'avais pas la moindre chance contre lui. Je crois que je n'ai jamais vu quelqu'un prendre autant de plaisir à un pudding ; et il riait, quand il n'y en avait plus, comme si son plaisir durait encore.

Comme je le trouvais vraiment amical et agréable, c'est à ce moment que je lui ai demandé une plume et de l'encre et du papier, pour écrire à Peggotty. Non seulement il a tout apporté immédiatement, mais il a eu la bonté de regarder par-dessus mon épaule pendant que j'écrivais la lettre. À la fin, il m'a demandé où j'allais à l'école.

J'ai dit : « Près de Londres », car je n'en savais pas plus.

« Oh, mon pauvre ! » a-t-il dit, l'air très malheureux, « je suis désolé.

– Pourquoi ?

– Oh, Seigneur ! » a-t-il dit, secouant la tête, « c'est l'école où ils ont cassé les côtes du gamin — deux côtes — un petit gars c'était. Je dirais qu'il avait — voyons — quel âge avez-vous, en gros ? »

Je lui ai dit entre huit et neuf ans.

« C'est juste son âge. Il avait huit ans et six mois quand ils ont cassé la première côte ; huit ans et huit mois quand ils ont cassé la seconde, et ça l'a achevé ».

Je ne pouvais me cacher à moi-même, ni au serveur, que c'était une coïncidence inconfortable, et lui ai demandé comment c'était arrivé. Sa réponse n'était pas de nature à me rassurer, car elle consistait en trois mots navrants : « En le cognant ».

La trompe de la diligence a sonné dans la cour, apportant une diversion bienvenue ; je me suis levé et j'ai demandé en hésitant, gêné par un mélange de fierté et de manque de confiance dû à la possession d'une bourse (que j'ai sortie de ma poche), s'il y avait quoi que ce soit à payer.

« Il y a une feuille de papier à lettre. Avez-vous déjà acheté une feuille de papier à lettre ? »

Je ne me souvenais pas de l'avoir jamais fait.

« C'est cher, à cause de de la taxe. Trois pence. C'est ainsi qu'on nous taxe dans ce pays. Il n'y a rien d'autre, à part le serveur. Oublions l'encre, même si j'y perds.

– Que devriez-vous — que devrais-je — combien faudrait-il que je — quel serait le juste prix pour le serveur, s'il vous plaît ? » ai-je bredouillé en rougissant.

« Si je n'avais pas une famille, et si cette famille n'avait pas la vacherole[1], je ne prendrais pas une pièce de six pence. Si je n'avais pas à ma charge un vieux pairent et

[1] Le serveur dit *cowpock* pour *cowpox*, une maladie bénigne des vaches. Ayant remarqué que les paysannes qui trayaient des vaches ayant cette maladie n'attrapaient jamais la variole, le Dr Jenner a utilisé le pus de ces vaches pour inventer le vaccin contre la variole. On peut avoir un peu de fièvre quand on est vacciné. Si la famille du serveur a été effectivement vaccinée et souffre de la fièvre des vaches, elle n'est pas très malade.

une adorable sœur », — là, le serveur était très ému — « je ne prendrais pas un farthing[1]. Si j'avais une bonne place et si j'étais bien traité ici, je vous prierais d'accepter une bagatelle plutôt que de la prendre. Mais je vis de ce qui reste dans les assiettes — et je dors sur les sacs de charbon » — là, le serveur a fondu en larmes.

Son infortune m'affligeait, et je sentais qu'une expression de sympathie inférieure à neuf pence ne pourrait venir que d'un cœur de pierre. Je lui ai donc donné l'un de mes beaux shillings, qu'il a reçu avec beaucoup d'humilité et de reconnaissance, et fait aussitôt tournoyer avec son pouce pour vérifier son authenticité.

J'étais un peu déconcerté de découvrir, quand on m'a aidé à monter à l'arrière de la diligence[2], ce que tout le monde pensait : que j'avais mangé tout le dîner sans la moindre assistance. Je l'ai compris en entendant la dame à la fenêtre dire au postillon : « Veillez sur cet enfant, George, ou il va éclater ! » et en remarquant que les servantes de l'auberge sortaient pour me regarder et glousser comme si j'étais un jeune phénomène. Cela ne paraissait pas déranger mon malheureux ami le serveur, qui avait retrouvé sa bonne humeur et s'est joint à l'admiration générale sans paraître le moins du monde embarrassé. Si j'étais disposé à douter de lui, je suppose que cela m'y a encouragé à moitié ; mais j'ai tendance à penser qu'avec la simple confiance d'un enfant, et la croyance naturelle d'un enfant en la supériorité de l'âge (qualités dont je regrette que des enfants les échangent prématurément contre la sagesse du monde), je n'éprouvais aucune méfiance sérieuse à son égard dans l'ensemble, même à ce moment.

Je trouvais un peu rude, je dois l'avouer, de servir de cible, sans le mériter, aux plaisanteries échangées par le cocher et le postillon : que la diligence penchait à l'arrière parce que j'y étais assis, et que je ferais mieux de voyager dans un chariot de marchandises. L'histoire de mon prétendu appétit se répandant parmi les passagers extérieurs, ils s'en sont amusés de même ; et me demandaient si on payait pour moi à l'école les frais de scolarité de deux ou trois frères, et si j'avais un contrat spécial ou le régime ordinaire ; avec d'autres questions plaisantes. Mais le pire là-dedans, c'était de penser que j'aurais honte de manger quoi que ce soit quand l'occasion se présenterait, et qu'après un léger dîner j'aurais faim toute la nuit — car j'avais oublié mes gâteaux

[1] Du moyen-âge à 1971, il y avait quatre farthings dans un penny, douze pence (pluriel de penny) dans un shilling, vingt shillings dans une livre sterling (et vingt-et-un dans une guinée). Depuis 1971 : cent pence dans une livre.
[2] À l'arrière du toit, où voyageaient les passagers les plus vigoureux. Les femmes, les petits enfants et les vieillards étaient assis à l'intérieur. Les grandes diligences emmenaient quatorze personnes.

à l'hôtel dans ma hâte. Mes craintes se sont réalisées. Quand nous nous sommes arrêtés pour le souper, je n'ai pas pu rassembler le courage de manger, alors que j'aurais bien voulu, mais je suis resté assis auprès du feu en disant que je ne voulais rien. Cela ne m'a d'ailleurs pas évité d'autres blagues ; car un gentleman à la voix rauque et au visage grossier, qui avait mangé le contenu d'une boîte à sandwiches pendant tout le trajet, sauf quand il buvait d'une bouteille, a dit que j'étais comme un boa constrictor qui ingurgitait assez en un repas pour tenir très longtemps ; après quoi il a réussi à se couvrir d'une éruption à force de manger du bœuf bouilli.

Nous étions partis de Yarmouth à trois heures de l'après-midi, et devions arriver à Londres vers huit heures le lendemain matin[1]. Nous étions au milieu de l'été et la soirée était fort agréable. Quand nous traversions un village, je me représentais l'intérieur des maisons et ce que les gens y faisaient ; et quand des garçons nous poursuivaient en courant et s'accrochaient à l'arrière et se balançaient pendant un bout de chemin, je me demandais si leurs pères étaient vivants, et s'ils étaient heureux chez eux. Je ne manquais donc pas de sujets de réflexion, en dehors du fait que mon esprit vagabondait continuellement sur le genre d'endroit où je me rendais — ce qui était une terrible spéculation. Parfois, je m'en souviens, je me résignais à penser à la maison et à Peggotty ; et à tenter, confusément et aveuglément, de me rappeler ce que je ressentais, et quel genre de garçon j'étais, avant de mordre Mr Murdstone — sans jamais y parvenir, tant le moment où je l'avais mordu me semblait appartenir à une antiquité reculée.

La nuit n'a pas été aussi plaisante que la soirée, car le temps avait fraîchi ; et comme on m'avait placé entre deux gentlemen (celui au visage grossier et un autre) pour m'éviter de tomber de la diligence, j'ai failli être étouffé quand ils se sont endormis et m'ont complètement immobilisé. Ils me serraient parfois si fort que je ne pouvais m'empêcher de crier : « Oh ! s'il vous plaît ! » ce qu'ils n'aimaient pas du tout, parce que cela les réveillait. En face de moi il y avait une dame âgée dans un grand manteau de fourrure, qui était si bien emmitouflée que dans le noir elle ressemblait plutôt à une meule de foin qu'à une dame. Cette dame emportait un panier, et longtemps elle ne savait qu'en faire, jusqu'au moment où elle a découvert que mes jambes étaient courtes et qu'elle pouvait le glisser dessous. Il me gênait et me torturait tellement qu'il me

[1] La distance est de 190 km environ, soit une vitesse moyenne de 11 km/h.

mettait au désespoir ; mais si je bougeais un tant soit peu, et qu'un verre dans le panier tintait contre autre chose (ce qu'il faisait forcément), elle me donnait un vigoureux coup de pied et disait : « Allons, cesse de te trémousser. Tes os sont assez jeunes, j'en suis sûre ! »

Le soleil a fini par se lever, et ensuite mes compagnons ont paru mieux dormir. On ne peut concevoir les tensions qui les avaient troublés toute la nuit, et qui s'étaient manifestées par les plus formidables halètements et grognements. Au fur et à mesure que le soleil s'élevait, leur sommeil s'allégeait, et ainsi ils se sont réveillés graduellement les uns après les autres. Je me souviens d'avoir été très étonné quand ils ont tous prétendu n'avoir pas dormi du tout, et ont tous repoussé l'accusation en s'indignant de manière extraordinaire. Je reste aussi étonné aujourd'hui, ayant invariablement observé que de toutes les faiblesses humaines, celle que notre commune nature est le moins disposée à avouer (je ne peux imaginer pourquoi) est la faiblesse de s'être endormi dans une diligence.

Je n'ai pas besoin de m'attarder ici pour dire combien Londres m'a stupéfait quand j'ai aperçu la ville au loin, comment je croyais que toutes les aventures de tous mes héros favoris s'y jouaient et s'y rejouaient sans cesse, et comment je l'ai vaguement imaginée plus remplie de merveilles et de méchanceté que toutes les villes de la terre. Nous nous en sommes rapprochés peu à peu et sommes arrivés, en temps voulu, à l'auberge dans le quartier de Whitechapel qui était notre but. J'oublie si c'était le Taureau Bleu ou le Sanglier Bleu ; mais je sais que c'était le Quelque-Chose Bleu, et que son portrait était peint à l'arrière de la diligence.

Le postillon m'a jeté un coup d'œil en descendant, et a dit à la porte du bureau de réservation :

« Y a-t-il quelqu'un ici pour un joonot inscrit sous le nom de Murdstone, de Bloonderstone, Sooffolk, à laisser jusqu'à ce qu'on le réclame ?

Personne n'a répondu.

« Essayez Copperfield, s'il vous plaît, monsieur », ai-je dit, en jetant un regard désespéré vers le bas.

« Y a-t-il quelqu'un ici pour un joonot inscrit sous le nom de Murdstone, de Bloonderstone, Sooffolk, mais répondant au nom de Copperfield, à laisser jusqu'à ce qu'on le réclame ? » a dit le postillon. « Allons ! Y *a-t-il* quelqu'un ? »

Non. Il n'y avait personne. J'ai regardé anxieusement autour de moi ; mais aucune des personnes présentes n'a réagi à l'appel, à l''exception d'un homme en guêtres, avec un œil, qui a suggéré que l'on ferait mieux de me mettre un collier de cuivre autour du cou et de m'attacher dans l'écurie.

On a apporté une échelle, et je suis descendu après la dame qui ressemblait à une meule de foin ; n'osant pas bouger avant que l'on retire son panier. Il n'y avait plus de passagers dans la diligence à ce moment, on a bientôt enlevé les bagages, on avait détaché les chevaux avant les bagages, et maintenant quelques palefreniers ont roulé et remisé la diligence elle-même. Mais personne ne se présentait pour réclamer le jeunot poussiéreux de Blunderstone, Suffolk.

Plus solitaire que Robinson Crusoé, qui n'avait pas de spectateurs pour voir qu'il était solitaire, je suis entré dans le bureau de réservation et, à l'invitation du commis de service, je suis passé derrière le comptoir et me suis assis sur la balance qui servait à peser les bagages. Là, pendant que je restais assis à regarder les paquets, colis et livres, et à humer l'odeur des écuries (que j'ai toujours associée depuis avec cette matinée), un cortège de considérations des plus dramatiques a commencé à défiler dans mon esprit. En supposant que personne ne vienne jamais me chercher, combien de temps consentiraient-ils à me garder ici ? Me garderaient-ils le temps que je dépense sept shillings ? Devrais-je dormir la nuit dans un de ces coffres en bois avec les autres bagages ; et me laver à la pompe dans la cour le matin ; ou serais-je mis dehors chaque nuit, et supposé revenir à l'ouverture des bureaux le lendemain pour être laissé jusqu'à ce que l'on me réclame ? Et s'il n'y avait pas d'erreur, et que Mr Murdstone ait tramé ce plan pour se débarrasser de moi, que devrais-je faire ? S'ils me permettaient de rester là jusqu'à ce que j'aie dépensé mes sept shillings, je ne pouvais espérer rester quand je commencerais à mourir de faim. Ce serait évidemment gênant et déplaisant pour les clients, outre que cela imposerait au Quoi-que-ce-soit Bleu le risque de dépenses funéraires. Si je partais tout de suite, et essayais de rentrer à la maison à pied, comment pourrais-je trouver mon chemin, comment pouvais-je espérer marcher si loin et, si j'y arrivais, comment pouvais-je compter sur quiconque sauf Peggotty ? Si j'allais trouver les autorités compétentes les plus proches et me portais volontaire pour devenir soldat ou marin, j'étais un si petit gars que, selon toute vraisemblance, ils ne me prendraient pas. Ces pensées, et cent autres pensées de ce genre, m'échauffaient et me rendaient délirant d'appréhension et de consternation. J'étais au comble de ma fièvre quand un

homme est entré et à chuchoté au commis, qui m'a aussitôt descendu de la balance et poussé vers lui, comme si j'étais pesé, acheté, livré et payé.

En sortant du bureau, ma main dans celle de cette nouvelle connaissance, je l'ai observé en douce. C'était un jeune homme décharné, au teint cireux, avec des joues creuses et un menton presque aussi noir que celui de Mr Murdstone ; mais la ressemblance s'arrêtait là, car sa moustache était rasée et ses cheveux, au lieu d'être brillants, étaient rouillés et secs. Il était vêtu d'un costume noir qui était plutôt rouillé et sec[1] lui aussi, et un peu court quant aux manches et aux jambes de pantalon ; et il avait un foulard blanc qui n'était pas excessivement propre. Je ne croyais pas, et ne crois pas, que ce foulard fût le seul linge qu'il portait, mais c'était tout ce qu'il montrait ou laissait deviner.

« Vous êtes le nouveau garçon ? » a-t-il demandé.

« Oui, monsieur ».

Je supposais que je l'étais. Je ne savais pas.

« Je suis l'un des maîtres de Salem[2] House », a-t-il dit.

Je l'ai salué et me suis senti très impressionné. J'avais tellement honte de mentionner un objet vulgaire comme ma malle à un érudit et un maître de Salem House que nous avons parcouru une petite distance depuis la cour avant que je trouve le courage de la mentionner. Nous avons fait demi-tour lorsque j'ai insinué humblement qu'elle pourrait m'être utile dans l'avenir ; et il a dit au commis que le livreur avait des instructions pour venir la chercher à midi.

« S'il vous plaît, monsieur », ai-je dit quand nous avons parcouru à peu près la même distance qu'auparavant, « est-ce loin ?

– C'est du côté de Blackheath.

– Et *cela*, c'est loin ? » ai-je demandé timidement.

« C'est une bonne étape », a-t-il dit. « Nous allons prendre la diligence. C'est à six miles environ[3]. »

J'étais si faible et fatigué que l'idée de tenir six miles de plus était au-dessus de mes forces. Je me suis permis de lui dire que je n'avais rien pris de toute la nuit, et que s'il

[1] Dans cette analogie, rouillé = déteint et sec = élimé.
[2] Salem est une abréviation de Jérusalem.
[3] Au sud-est de Londres. On pensait que le lieu s'appelait Blackheath, la lande noire, parce que l'on y avait enterré les victimes de la peste noire dans des fosses communes.

m'autorisait à acheter quelque chose à manger, je lui en serais très reconnaissant. Il m'a semblé très étonné — je le vois encore s'arrêter et m'observer — et, après avoir réfléchi un moment, m'a dit qu'il voulait rendre visite à une vieille personne qui n'habitait pas très loin, et que ce que j'avais de mieux à faire c'était d'acheter un peu de pain, ou ce que je préférais qui soit sain, et de prendre mon petit déjeuner chez elle, où nous trouverions du lait.

Nous avons donc regardé la vitrine d'un boulanger, et après que j'ai proposé d'acheter tout ce qui était malsain dans la boutique, et qu'il a refusé mes suggestions les unes après les autres, nous avons choisi un joli petit pain bis, qui m'a coûté trois pence. Puis, chez un épicier, nous avons acheté un œuf et une tranche de bacon ; ce qui me laissait, ai-je pensé, pas mal de monnaie du second de mes shillings brillants, et m'a amené à considérer Londres comme un endroit très bon marché. Ces provisions étant faites, nous avons avancé dans un chaos de bruit et de tumulte qui a embrouillé ma tête lasse au-delà de ce que je peux décrire, et traversé un pont qui était sans doute le Pont de Londres (je crois en effet qu'il me l'a dit, mais je dormais à moitié), jusqu'à la maison de la pauvre personne — qui appartenait à un groupe d'hospices pour indigents, ce que j'ai compris par leur apparence et par une inscription sur une pierre au-dessus du portail, qui disait qu'elles avaient été bâties pour vingt-cinq femmes pauvres[1].

Le Maître de Salem House a levé le loquet de l'une des petites portes noires qui étaient toutes semblables, et chacune avait une petite fenêtre à carreaux en losange sur un côté et une autre en haut ; et nous sommes entrés dans la petite maison de l'une de ces pauvres femmes, qui soufflait un feu pour faire bouillir une petite casserole. En voyant le Maître entrer, la vieille femme s'est arrêtée, gardant le soufflet sur son genou, et j'ai cru entendre qu'elle disait : « Mon Charley ! » mais en me voyant entrer aussi elle s'est levée et, se frottant les mains, a fait une sorte de semi-révérence embarrassée.

« Pouvez-vous préparer le petit déjeuner de ce jeune gentleman, s'il vous plaît ? » a dit le Maître de Salem House.

« Le puis-je ? » a dit la vieille femme. « Oui je puis, bien sûr !

[1] Il s'agit de maisons de charité financées par des fonds privés, alors que lorsque Mrs Gummidge parle d'aller à l'hospice, c'est un hospice public financé par les impôts.

– Comment va Mrs Fibbitson aujourd'hui ? » a dit le Maître ; regardant une autre vieille femme dans une grande chaise près du feu, qui était un tel paquet de vêtements que je me félicite jusqu'à cette heure de ne pas m'être assis sur elle par erreur.

« Ah, elle est mal en point », a dit la première vieille femme « C'est un de ses mauvais jours. Si le feu s'éteignait, par quelque accident, je crois vraiment qu'elle s'éteindrait aussi, et ne se ranimerait jamais. »

Comme ils la regardaient, je l'ai regardée aussi. Alors qu'il faisait chaud ce jour-là, elle semblait ne penser qu'au feu. J'avais l'impression qu'elle était même jalouse de la casserole dessus ; et je suis bien placé pour savoir qu'elle éprouvait du ressentiment à la voir enrôlée pour bouillir mon œuf et frire mon bacon ; car je l'ai vue, avec mes propres yeux éberlués, me menacer du poing quand ces opérations étaient en cours et que personne d'autre ne l'observait. La lumière du soleil se diffusait par la petite fenêtre, mais elle lui tournait le dos, masquant le feu comme si elle prenait la peine de *le* tenir au chaud, au lieu que ce soit lui qui la tienne au chaud, et elle le surveillait d'un air très méfiant. L'achèvement des préparatifs de mon repas, en libérant le feu, lui a procuré une telle joie qu'elle a éclaté de rire — et je dois dire que son rire était très peu mélodieux.

Je me suis assis pour manger mon pain bis, mon œuf et ma tranche de bacon, accompagnés d'un bol de lait, et cela faisait un repas délicieux. Pendant que je le savourais, la vieille femme de la maison a demandé au Maître :

« As-tu ta flûte avec toi ?

– Oui.

– Souffle un coup dedans », a dit la vieille femme, d'un ton câlin. « Oui ! »

La Maître, sur ce, a glissé sa main sous les pans de son habit, a sorti trois morceaux de flûte qu'il a vissés ensemble, et a commencé aussitôt à jouer. Mon impression, après de nombreuses années de réflexion, est que personne au monde n'a jamais pu jouer plus mal. Il en tirait les sons les plus lugubres que j'aie jamais entendu produire par quelque moyen que ce soit, naturel ou artificiel. J'ignore quels airs il jouait — s'il y en avait même dans sa performance, ce dont je doute — mais la tension m'a d'abord fait penser à tous mes malheurs, au point que je pouvais à peine retenir mes larmes ; puis m'a ôté l'appétit ; et enfin m'a rendu si somnolent que je ne pouvais garder mes yeux ouverts. Ils recommencent à se fermer, et je recommence à incliner la tête, à mesure que le souvenir me revient. Une fois de plus la petite pièce avec son placard d'angle ouvert,

et ses chaises au dossier carré, et son petit escalier tordu menant à l'étage, et ses trois plumes de paon exposées au-dessus de la cheminée — je me souviens m'être demandé en entrant ce que le paon aurait pensé s'il avait su où ses atours étaient condamnés à finir — s'estompent devant moi, et j'incline la tête, et je m'endors. La flûte devient inaudible, j'entends les roues de la diligence à la place, et je suis en train de voyager. La diligence cahote, je me réveille en sursaut et la flûte est revenue, et le Maître de Salem House est assis les jambes croisées, jouant plaintivement, pendant que la vieille femme de la maison l'observe avec ravissement. Elle s'estompe à son tour, et il s'estompe, et tout s'estompe, et il n'y a plus ni flûte, ni Maître, ni Salem House, ni David Copperfield, plus rien qu'un lourd sommeil.

J'ai cru rêver qu'à un moment, alors qu'il soufflait dans cette lugubre flûte, la vieille femme de la maison, qui s'était rapprochée de plus en plus de lui dans son admiration extatique, s'est penchée par-dessus le dossier de sa chaise et lui a entouré le cou de manière affectueuse, ce qui a interrompu brièvement sa performance. J'étais dans l'état intermédiaire entre le sommeil et la veille, soit à cet instant soit juste après ; car, quand il a recommencé — c'était un fait qu'il avait cessé de jouer — j'ai vu et entendu la même vieille femme demander à Mrs Fibbitson si ce n'était pas délicieux (elle voulait dire la flûte), à quoi Mrs Fibbitson a répondu : « Ah, ah ! Oui ! » et a dodeliné en direction du feu ; auquel, j'en suis convaincu, elle attribuait tout le mérite du concert.

J'étais sans doute assoupi depuis longtemps quand le Maître de Salem House a dévissé sa flûte, rangé ses trois morceaux comme avant, et m'a emmené. Nous avons trouvé la diligence tout près, et sommes montés sur le toit ; mais j'avais tellement sommeil que lorsque nous nous sommes arrêtés pour embarquer quelqu'un d'autre, on m'a mis à l'intérieur où il n'y avait aucun passager, et où j'ai dormi profondément, jusqu'au moment où j'ai remarqué que la diligence allait au pas pour gravir une colline escarpée au milieu de verts feuillages. Et puis elle s'est arrêtée, ayant atteint sa destination.

Une courte marche nous a amenés — je veux dire le Maître et moi — à Salem House, qui était entourée d'un haut mur de briques et paraissait très terne. Au-dessus d'une porte dans le mur se trouvait un panneau portant l'inscription SALEM HOUSE ; et quand nous avons sonné, nous avons été inspectés à travers une grille dans la porte par un visage bourru, dont j'ai trouvé, une fois la porte ouverte, qu'il appartenait à un homme

corpulent avec un cou de taureau, une jambe de bois, des tempes proéminentes, et des cheveux coupés court tout autour de la tête.

« Le nouveau garçon », a dit le Maître.

L'homme à la jambe de bois m'a examiné de la tête aux pieds — cela n'a pas pris longtemps, car je n'étais pas bien grand — et a fermé la porte derrière nous et pris la clé. Nous marchions vers la maison, au milieu de quelques gros arbres sombres, quand il a appelé mon compagnon.

« Hé là ! »

Nous nous sommes retournés, et il se tenait à la porte d'un petit pavillon, où il habitait, avec une paire de bottines à la main.

« Dites ! Le cordonnier est venu », a-t-il dit, « pendant que vous étiez parti, Mr Mell, et il dit qu'il peut plus les réparer. Il dit qu'il reste plus rien de la bottine d'origine, et il se demande ce que vous espérez ».

Après avoir prononcé ces mots il a jeté les bottines en direction de Mr Mell, qui a parcouru quelques pas en arrière pour les ramasser, et les a regardées (très tristement, me semblait-il) pendant que nous avancions. J'ai alors remarqué, pour la première fois, que les bottines qu'il portait étaient très usées, et que son bas commençait à sortir à un endroit, comme un bourgeon.

Salem House était un bâtiment carré en briques, avec deux ailes ; d'une apparence nue et vide. Comme il régnait un grand silence, j'ai dit à Mr Mell que je supposais les garçons sortis ; mais il a paru étonné de mon ignorance : c'était la période de vacances, m'a-t-il expliqué pendant que nous marchions. Tous les garçons étaient dans leurs familles respectives. Mr Creakle, le propriétaire, était à la mer avec Mrs et Miss Creakle ; et on m'envoyait là pendant les vacances en guise de punition pour mes méfaits.

J'ai jugé que la salle de classe dans laquelle il m'a emmené était le lieu le plus désolé et le plus sinistre que j'aie jamais vu. Je la revois maintenant. Une longue salle avec trois longues rangées de pupitres et six de bancs, hérissée tout autour de crochets pour les chapeaux et les ardoises. Des débris de vieux cahiers et exercices jonchent le sol malpropre. Des maisons pour vers à soie, faites des mêmes matériaux, sont dispersées sur les bureaux. Deux misérables petites souris, abandonnées par leur propriétaire, courent dans tous les sens à l'intérieur d'un château fétide fait de carton et de fil de fer, cherchant de leurs yeux rouges quelque chose à manger. Un oiseau, dans une cage à

peine plus grande que lui, produit un petit bruit mélancolique en sautant de deux pouces pour monter sur son perchoir ou pour en descendre ; mais s'abstient de chanter ou de pépier. Il y a une odeur désagréable dans la pièce, comme de velours ranci, de pommes manquant d'air et de livres moisis. Il ne pourrait y avoir plus de taches d'encre partout si la salle avait été bâtie sans toit et si les cieux avaient projeté de l'encre sous forme de pluie, de neige, de grêle et de vent selon les saisons de l'année.

Mr Mell m'ayant laissé pendant qu'il portait ses bottines irréparables chez lui, je suis allé lentement au bout de la salle en observant tout cela. Soudain j'ai découvert une pancarte en carton posée sur un pupitre, avec l'inscription suivante soigneusement écrite — « *Attention. Il mord.* »

Je suis monté aussitôt sur le pupitre, redoutant la présence d'un grand chien en-dessous. Mais j'avais beau regarder de tous côtés avec des yeux inquiets, je n'en voyais pas trace. J'étais encore en train de le chercher quand Mr Mell est revenu, et m'a demandé ce que je faisais là-haut.

« Je vous prie de m'excuser, monsieur, s'il vous plaît, je cherche le chien.

– Chien ? Quel chien ?

– N'est-ce pas un chien, monsieur ?

– Qu'est-ce qui n'est pas un chien ?

– Auquel il faut faire attention ; qui mord.

– Non, Copperfield », a-t-dit gravement, « ce n'est pas un chien. C'est un garçon. On m'a donné pour instructions, Copperfield, de mettre cette pancarte sur votre dos. Je suis désolé de devoir commencer ainsi avec vous, mais je dois le faire. »

Sur ce, il m'a descendu, et a suspendu l'écriteau, qui était ingénieusement conçu tout exprès, sur mes épaules comme un sac à dos ; et par la suite, quand j'allais n'importe où, j'avais la consolation de le porter.

Personne ne peut imaginer ce que cet écriteau m'a fait souffrir. Qu'il fût possible ou non pour les gens de me voir, j'imaginais toujours que quelqu'un était en train de le lire. Cela ne me soulageait pas de me retourner et de ne découvrir personne ; car mon dos pouvait être n'importe où, je me disais toujours qu'il s'y trouvait quelqu'un. Cet homme cruel avec sa jambe de bois aggravait mes souffrances. Il avait l'autorité ; et s'il me voyait jamais adossé à un arbre, ou un mur, ou la maison, il rugissait depuis la porte de son pavillon d'une voix terrible : « Hé là, vous, monsieur ! Vous Copperfield ! Montrez cette plaque bien visible, ou je vous signale ! » La cour de récréation était un

espace nu couvert de gravier sur lequel donnaient l'arrière de la maison et les offices ; et je savais que les domestiques le lisaient, et le boucher le lisait, et le boulanger le lisait ; que tout le monde, en un mot, qui entrait ou sortait à l'arrière de la maison le matin quand on m'ordonnait d'y marcher, lisait qu'il fallait faire attention à moi parce que je mordais. Je me souviens que je me suis véritablement mis à avoir une terreur de moi-même, comme d'une sorte de garçon sauvage qui mordait effectivement.

Il y avait une vieille porte dans cette cour de récréation, sur laquelle les garçons avaient pris l'habitude de graver leurs noms. Elle était complètement couverte de telles inscriptions. Dans mon appréhension de la fin des vacances et de leur retour, je ne pouvais pas lire le nom d'un garçon sans me demander sur quel ton et avec quelle force il lirait : « *Attention. Il mord*. » Il y avait un garçon — un certain J. Steerforth[1] — qui avait gravé son nom très souvent et très profondément ; je pensais qu'il le lirait d'une voix assez forte, puis me tirerait les cheveux. Il y avait un autre garçon, un certain Tommy Traddles ; je redoutais qu'il en fasse un jeu, et prétende avoir affreusement peur de moi. J'imaginais qu'un troisième, George Demple, le chanterait. À force de regarder cette porte, petite créature craintive, j'entendais les propriétaires de tous les noms — il y en avait alors quarante-cinq à l'école, selon Mr Mell — m'envoyer à Coventry[2] par acclamation générale et s'écrier, chacun à sa manière : « *Attention. Il mord !* »

De même pour les places aux pupitres et sur les bancs. De même pour les bosquets de lits vides auxquels je jetais un coup d'œil quand j'allais jusqu'à mon propre lit. Je me souviens que je rêvais nuit après nuit que j'étais avec ma mère telle qu'elle était jadis, ou que j'allais passer une soirée chez Mr Peggotty, ou que je voyageais à l'extérieur de la diligence, ou que je dînais de nouveau avec mon malheureux ami le serveur, et que dans toute ces circonstances j'amenais les gens à ouvrir de grands yeux et à hurler quand ils découvraient que je n'étais vêtu que de ma petite chemise de nuit et de cet écriteau.

Dans cette vie monotone, marquée par mon angoisse constante de la réouverture de l'école, il y avait cette affliction insupportable ! J'avais de longs devoirs à faire chaque jour avec Mr Mell ; mais je m'y attelais, étant débarrassé de Mr et Miss Murdstone, et

[1] Littéralement : « se dirige en avant ». C'est comme s'il s'appelait Vadevant, ou Foncedevant.
[2] Cette expression signifiait *m'éviter, m'ignorer*, en référence à des prisonniers royalistes envoyés à Coventry (à 150 km de Londres) à l'époque de Cromwell pour les isoler.

j'y arrivais sans déshonneur. Avant et après mon travail, je me promenais — surveillé, comme je l'ai mentionné, par l'homme à la jambe de bois. Avec quelle intensité je me rappelle l'humidité de la maison, les pavés fendus et moussus dans la cour, une vielle citerne qui fuyait, et les troncs décolorés de certains des arbres lugubres, qui semblaient avoir plus ruisselé sous la pluie que les autres et moins poussé au soleil ! À une heure nous dînions[1], Mr Mell et moi, au haut bout d'une longue salle à manger nue, pleine de tables en bois blanc, et sentant la graisse. Puis nous avions encore des devoirs jusqu'au thé, que Mr Mell buvait dans une tasse bleue et moi dans un pot d'étain. Toute la journée, et jusqu'à sept ou huit heures du soir, Mr Mell, assis à son propre bureau dans la salle de classe, travaillait dur avec plume, encre, règle, livres et papier, s'occupant des comptes (à ce que j'ai découvert) du dernier semestre. Quand il avait rangé ses affaires pour la nuit, il prenait sa flûte et en jouait si longtemps que je m'attendais presque à le voir se souffler lui-même peu à peu par l'embouchure et ressortir en suintant par les clés.

Je vois mon petit moi dans la pièce mal éclairée, assis la tête sur la main, écoutant la performance plaintive de Mr Mell et apprenant les leçons du lendemain. Je me vois avec mes livres fermés, écoutant toujours la performance plaintive de Mr Mell, et entendant à travers elle ce qui se passait dans ma maison, et le souffle du vent sur les étendues plates de Yarmouth, et me sentant très triste et solitaire. Je me vois traversant des pièces inoccupées pour aller me coucher et pleurant, assis sur mon lit, faute d'un mot réconfortant de Peggotty. Je me vois descendant l'escalier le matin et regardant, à travers l'effroyable entaille d'une longue fenêtre dans l'escalier, la cloche de l'école pendue au sommet d'un appentis et surmontée d'une girouette ; et redoutant le moment où elle sonnera pour appeler J. Steerforth et les autres au travail — ce qui vient en second, dans le registre de mes prémonitions dramatiques, après le moment où l'homme à la jambe de bois déverrouillera la grille rouillée pour laisser entrer l'horrible Mr Creakle. Je ne peux me considérer comme un personnage bien dangereux dans aucun de ces aspects, mais dans tous je portais le même avertissement sur le dos.

Mr Mell ne me disait pas grand-chose, mais il ne se montrait jamais dur envers moi. Je suppose que nous nous tenions mutuellement compagnie sans parler. J'ai oublié de

[1] Au XIXème siècle : *breakfast, dinner, supper*. Aujourd'hui : *breakfast, lunch, dinner*. *Breakfast* se traduit littéralement par dé-jeûner.

mentionner qu'il lui arrivait de se parler à lui-même, et de ricaner, et de serrer les poings, et de grincer des dents, et de se tirer les cheveux d'une manière inexplicable. Ces bizarreries m'effrayaient au début, mais je m'y suis vite habitué.

Chapitre 6
J’élargis le cercle de mes connaissances

J’avais vécu ainsi pendant un mois quand l’homme à la jambe de bois s’est mis à boitiller de tous côtés avec un balai et un seau d’eau, d’où j’ai conclu que l’on se préparait à recevoir Mr Creakle et les garçons. Je ne me trompais pas ; car le balai est bientôt arrivé dans la salle de classe, et en a chassé Mr Mell et moi, qui avons vécu où nous pouvions, et nous sommes débrouillés comme nous pouvions, pendant quelques jours. Nous étions toujours sur le chemin de deux ou trois jeunes femmes, qui s’étaient rarement montrées auparavant, et passions tant de temps au milieu d’un nuage de poussière que j’éternuais presque autant que si Salem House avait été une grande tabatière.

Un jour Mr Mell m’a informé que Mr Creakle rentrerait à la maison le soir même. Dans la soirée, après le thé, j’ai entendu dire qu’il était arrivé. Avant l’heure du coucher, l’homme à la jambe de bois est venu me chercher pour que je me présente devant lui.

Mr Creakle habitait dans une partie de la maison beaucoup plus confortable que la nôtre, et il avait un charmant petit bout de jardin qui paraissait bien agréable en comparaison de la cour de récréation poussiéreuse — un véritable désert en miniature où, pensais-je, seul un chameau ou un dromadaire se serait senti chez lui. Il me semblait téméraire d’oser prendre conscience de l’opulence du couloir, alors que j’avançais en tremblant vers la présence de Mr Creakle ; laquelle a provoqué en moi une telle confusion que lorsqu’on m’y a introduit, j’ai à peine vu Mrs et Miss Creakle (qui se trouvaient là toutes deux, dans le salon), ou quoi que ce soit en dehors de Mr Creakle, un gros gentleman portant un buisson de sceaux[1] à sa chaîne de montre, assis dans un fauteuil, avec un gobelet et une bouteille près de lui.

« Eh bien ! » a dit Mr Creakle. « C’est le jeune gentleman dont il faut limer les dents ! Tournez-le ».

L’homme à la jambe de bois m’a tourné de manière à montrer l’écriteau ; et après avoir attendu le temps convenable pour un examen détaillé, m’a tourné de nouveau,

[1] Pour sceller des lettres et autres documents.

face à Mr Creakle, et s'est installé à côté de Mr Creakle. Le visage de Mr Creakle était cramoisi, et ses yeux étaient petits et enfoncés dans sa tête ; il avait des veines épaisses sur le front, un petit nez, et un gros menton. Il était chauve sur le dessus de la tête ; et avait quelques cheveux fins, gras et grisonnants, brossés de manière à s'entrelacer sur son front. Mais ce qui m'a le plus impressionné, c'est qu'il n'avait pas de voix, mais parlait en chuchotant. L'effort que cela lui demandait, ou la conscience de parler si faiblement, rendait son visage furieux tellement plus furieux, et ses veines gonflées tellement plus gonflées, quand il parlait, que je ne suis pas étonné, en y repensant, d'avoir été frappé principalement par cette particularité.

« Alors », a dit Mr Creakle. « Qu'y-a-t-il à signaler sur ce garçon ?

– Rien contre lui pour l'instant », a répondu l'homme à la jambe de bois. « Il n'y a pas eu d'occasion ».

J'ai pensé que Mr Creakle était déçu. J'ai pensé que Mrs et Miss Creakle (que j'ai regardées du coin de l'œil pour la première fois, et qui étaient toutes deux minces et silencieuses) n'étaient pas déçues.

« Venez ici, monsieur ! » a dit Mr Creakle, me faisant signe d'approcher.

« Venez ici » a dit l'homme à la jambe de bois, répétant le geste.

« J'ai le plaisir de connaître votre beau-père », a murmuré Mr Creakle, me saisissant par l'oreille ; « et c'est un homme de valeur, et un homme de caractère. Il me connaît, et je le connais. Est-ce que *vous* me connaissez ? Hein ? » a dit Mr Creakle, me pinçant l'oreille avec un enjouement féroce.

– Pas encore, monsieur », ai-je dit, tressaillant de douleur.

« Pas encore ? Hein ? » a répété Mr Creakle. « Mais vous allez bientôt me connaître. Hein ?

– Bientôt. Hein ? » a répété l'homme à la jambe de bois. J'ai découvert plus tard qu'il tenait en général, avec sa voix puissante, le rôle d'interprète de Mr Creakle auprès des garçons.

J'étais très effrayé et j'ai dit que je l'espérais, s'il lui plaisait. J'avais l'impression, pendant tout ce temps, que mon oreille était en feu, tellement il la pinçait fort.

« Je vais vous dire ce que je suis », a murmuré Mr Creakle, la lâchant enfin avec un dernière torsion qui m'a fait venir les larmes aux yeux. « Je suis un Tartare.

– Un Tartare », a dit l'homme à la jambe de bois.

« Quand je dis que je vais faire une chose, je la fais ; et quand je dis que je veux qu'une chose soit faite, je veux qu'elle soit faite.

– Qu'une chose soit faite, je veux qu'elle soit faite », a répété l'homme à la jambe de bois.

« Je suis un homme résolu. C'est ce que je suis. Je fais mon devoir. C'est ce que je fais. Ma chair et mon sang » — il a regardé Mrs Creakle en disant cela — « n'est plus ma chair et mon sang quand elle s'oppose à moi. Je m'en débarrasse. Cet individu », se tournant vers l'homme à la jambe de bois, « est-il encore venu ici ?

– Non.

– Non. Il sait ce qu'il risque. Il me connaît. Qu'il garde ses distances. Je dis : qu'il garde ses distances », a dit Mr Creakle, abattant sa main sur la table et regardant Mrs Creakle, « car il me connaît. Maintenant vous avec commencé à me connaître, mon jeune ami, et vous pouvez partir. Emmenez-le. »

J'étais content que l'on ordonne mon départ, car Mrs et Miss Creakle s'essuyaient les yeux toutes les deux, et je me sentais gêné pour elles autant que pour moi. Mais j'avais une requête à l'esprit qui me concernait de si près que je n'ai pu m'empêcher de dire, bien qu'étonné par mon propre courage :

« S'il vous plaît, monsieur — »

Mr Creakle a chuchoté : « Hein ? Qu'est-ce que c'est ? » et a abaissé son regard sur moi comme si cela avait pu me réduire en cendres.

« S'il vous plaît, monsieur », ai-je bredouillé, « si je pouvais être autorisé (je suis vraiment désolé, monsieur, pour ce que j'ai fait) à enlever cet écriteau, avant le retour des garçons — »

J'ignore si Mr Creakle était sérieux ou s'il voulait seulement me faire peur, mais il a effectué un tel bond depuis sa chaise que j'ai battu en retraite précipitamment, sans attendre l'escorte de l'homme à la jambe de bois, et ne me suis pas arrêté avant d'atteindre ma propre chambre où, voyant que l'on ne me poursuivait pas, je me suis couché, car il était tard, et suis resté à trembler dans mon lit pendant plus d'une heure.

Le lendemain matin, Mr Sharp est rentré. Mr Sharp était le maître principal, le supérieur de Mr Mell. Alors que Mr Mell prenait ses repas avec les garçons, Mr Sharp dinait et soupait à la table de Mr Creakle. C'était un gentleman flasque, ai-je pensé, à l'apparence délicate, avec un nez de bonne taille et une manière de porter sa tête d'un côté, comme si elle était un peu trop lourde pour lui. Ses cheveux étaient très lisses et

ondulés ; mais le tout premier garçon qui est revenu m'a informé que c'était une perruque (une perruque d'occasion, m'a-t-il dit), et que Mr Sharp sortait tous les samedis après-midi pour la faire friser.

Ce n'est personne d'autre que Tommy Traddles qui m'a donné ce renseignement. C'est le premier garçon qui est revenu. Il s'est présenté en me disant que je trouverais son nom dans le coin droit de la porte, au-dessus du verrou le plus haut ; sur quoi j'ai dit : « Traddles ? », et il a répondu : « Lui-même », puis m'a demandé un exposé complet sur moi-même et ma famille.

C'était une chance pour moi que Traddles soit rentré le premier. Mon écriteau lui plaisait tellement qu'il m'a épargné la gêne d'avoir à le montrer ou le cacher, en me présentant à chaque garçon qui revenait, grand ou petit, dès son arrivée, par ces mots : « Regardez ! Voilà un jeu ! » Par chance, aussi, les garçons revenaient en général abattus, et n'étaient pas aussi chahuteurs à mes dépens que je m'y attendais. Il est certain que certains d'entre eux dansaient autour de moi comme des Indiens sauvages, et peu résistaient à la tentation de prétendre que j'étais un chien, et de me caresser et de me flatter de peur que je les morde, et de dire : « Couché, monsieur ! » et de m'appeler Médor. C'était naturellement déroutant, parmi tant d'inconnus, et m'a coûté quelques larmes, mais dans l'ensemble cela se passait bien mieux que je ne l'avais prévu.

On ne m'a considéré comme officiellement admis dans l'école, cependant, qu'après l'arrivée de J. Steerforth. On m'a amené devant ce garçon, qui avait la réputation d'être un grand savant, et était très beau, et avait au moins six ans de plus que moi, comme devant un magistrat. Il m'a interrogé, sous un abri dans la cour de récréation, sur les détails de ma punition, et il lui a plu d'exprimer l'opinion que c'était « une belle honte », ce pour quoi je me suis attaché à lui pour toujours.

« Quel argent as-tu, Copperfield ? » a-t-il dit, me prenant à part après avoir réglé mes affaires en ces termes.

Je lui ai dit sept shillings.

« Tu ferais mieux de mes les donner pour que je m'en occupe. Du moins, tu peux si tu veux. Tu n'as pas besoin si tu ne veux pas. »

Je me suis hâté d'accepter cette amicale suggestion et, ouvrant la bourse de Peggotty, je l'ai renversée dans sa main.

« Veux-tu dépenser quelque chose maintenant ?

– Non, merci.

– Tu peux si tu veux, tu sais. Tu n'as qu'un mot à dire.

– Non, merci, monsieur », ai-je répété.

« Tu aimerais peut-être dépenser deux shillings environ pour une bouteille de vin de cassis tout à l'heure, dans la chambre ? Tu es dans ma chambre, je vois. »

Cela ne m'était certainement pas venu à l'idée, mais j'ai dit, Oui, j'aimerais ça.

« Très bien », a dit Steerforth. « Tu seras content de dépenser un autre shilling environ en gâteaux aux amandes, je pense ? »

J'ai dit, Oui, j'aimerais ça aussi.

« Et un autre shilling environ en biscuits, et un autre en fruits, hein ? Dis donc, jeune Copperfield, tu y vas fort ! »

J'ai souri parce qu'il souriait, mais j'étais un peu troublé, en même temps.

« Bien ! Nous devons le faire durer aussi longtemps que possible ; c'est tout. Je ferai de mon mieux pour toi. Je peux sortir quand je veux, et je passerai la bouffe en douce. » Sur ces mots, il a mis l'argent dans sa poche, et m'a dit gentiment de ne pas m'inquiéter ; il veillerait à ce que tout se passe bien.

Il a tenu parole, si tout se passait bien alors que j'avais secrètement l'impression que tout cela était plutôt mal — car je gaspillais, j'en avais peur, les deux demi-couronnes de ma mère — même si j'avais gardé un précieux souvenir : le bout de papier qui les enveloppait. Quand nous sommes montés nous coucher, il a montré le produit de mes sept shillings et l'a étalé sur mon lit au clair de lune, en disant :

« Voilà, jeune Copperfield, et tu as là un banquet de roi ! »

Je ne pouvais envisager de faire les honneurs du festin, à mon âge et en sa présence ; ma main tremblait rien que d'y penser. Je l'ai prié de bien vouloir présider ; et ma requête étant appuyée par les autres garçons présents dans la pièce, il y a consenti et s'est assis sur mon oreiller, distribuant les mets — avec une parfaite équité, je dois dire — et versant le vin de cassis dans un petit verre sans pied qui lui appartenait. Quant à moi, j'étais assis à sa gauche, et les autres étaient groupés autour de nous, sur les lits les plus proches et par terre.

Comme je m'en souviens bien ! Nous assis là, parlant à voix basse ; ou je devrais plutôt dire : eux parlant, et moi écoutant respectueusement ; la lumière de la lune tombant un peu dans la pièce à travers la fenêtre et peignant une pâle fenêtre sur le sol, et la plupart d'entre nous dans l'ombre, sauf quand Steerforth plongeait une allumette

dans une boîte de phosphore[1] pour chercher quelque chose sur la table, et répandait sur nous une lueur bleue qui s'éteignait aussitôt ! Une certaine impression de mystère, due à l'obscurité, au secret de la fête, et à la manière dont nous parlions en chuchotant, revient me troubler, et j'écoute tout ce qu'ils me disent avec un vague sentiment de solennité et de terreur, rassuré de les sentir tous si près et effrayé (bien que je feigne de rire) quand Traddles prétend voir un fantôme dans un coin.

J'ai appris toutes sortes de choses sur l'école et les personnes qui s'y trouvaient. J'ai appris que Mr Creakle ne prétendait pas être un Tartare sans raison ; qu'il était le plus dur et le plus sévère des maîtres ; qu'il cognait autour de lui, à droite et à gauche, tous les jours de sa vie, chargeant les garçons comme un cavalier et sabrant sans merci. Qu'il ne savait rien lui-même, sauf l'art de sabrer, étant plus ignorant (selon J. Streerforth) que le pire élève de l'école ; qu'il avait été, de nombreuses années auparavant, un petit négociant de houblon dans le quartier de Southwark, et s'était reconverti dans le business de l'enseignement après avoir fait faillite dans le houblon et avoir dilapidé l'argent de Mrs Creakle. Et beaucoup d'autres choses de cette sorte, dont je me demandais comment ils les savaient.

J'ai appris que l'homme à la jambe de bois, qui s'appelait Tungay, était un barbare acharné qui avait participé jadis à l'affaire de houblon, mais avait suivi Mr Creakle dans la voie scolaire parce qu'il s'était cassé la jambe, pensaient les garçons, à son service, et avait effectué un bon nombre de travaux malhonnêtes pour lui, et connaissait ses secrets. J'ai appris qu'à la seule exception de Mr Creakle, Tungay considérait tous les pensionnaires de l'établissement, maîtres et garçons, comme ses ennemis naturels, et que son seul plaisir dans la vie était d'être aigre et méchant. J'ai appris que Mr Creakle avait un fils, qui n'était pas l'ami de Tungay et qui, assistant son père, lui avait une fois adressé des reproches en une occasion où la discipline avait été exercée très cruellement et avait de plus, disait-on, protesté contre la manière dont il traitait sa mère. J'ai appris que Mr Creakle l'avait renvoyé par conséquent ; et que depuis, Mrs et Miss Creakle étaient dans un triste état.

Mais ce que j'ai appris de plus extraordinaire sur Mr Creakle était qu'il y avait un garçon à l'école sur lequel il ne s'aventurait jamais à lever la main, et que ce garçon était J. Steerforth. Quand quelqu'un a affirmé cela, Steerforth lui-même l'a confirmé,

[1] Il plongeait un bout de bois dans du phosphore pour fabriquer une allumette.

et a dit qu'il aimerait le voir essayer. Un brave garçon (pas moi) lui ayant demandé comment il s'y prendrait s'il le voyait essayer, il a plongé une allumette dans sa boîte de phosphore pour éclairer sa réponse, et a dit qu'il commencerait par l'assommer en lui frappant la tête avec la bouteille d'encre à sept shillings et six pence qui trônait toujours sur la cheminée. Nous sommes restés assis dans le noir un moment, le souffle coupé.

J'ai appris que, de l'avis général, Mr Sharp et Mr Mell étaient payés une misère ; et que lorsqu'il y avait de la viande chaude et de la viande froide à dîner sur la table de Mr Creakle, on comptait toujours sur Mr Sharp pour dire qu'il préférait la froide ; ce que J. Steerforth a confirmé aussi, étant le seul élève admis au salon[1]. J'ai appris que la perruque de Mr Sharp n'avait pas la bonne taille ; et qu'il n'avait pas à faire le « faraud » — quelqu'un d'autre a dit « fiérot » — à ce sujet, car on voyait clairement ses propres cheveux roux derrière.

J'ai appris qu'un garçon, fils d'un marchand de charbon, était là en compensation de la facture de charbon, et qu'on l'appelait pour cette raison « Échange ou Troc » — un nom choisi dans le livre d'arithmétique comme exprimant cet arrangement. J'ai appris que la bière servie à table volait les parents, et que le pudding les taxait. J'ai appris que tout le monde croyait Miss Creakle amoureuse de Steerforth ; et je suis sûr qu'assis dans le noir, pensant à sa voix mélodieuse, à son visage bien dessiné, à ses manières aisées, et à ses cheveux bouclés, j'ai pensé que c'était très probable. J'ai appris que Mr Mell n'était pas un mauvais homme, mais qu'il n'avait pas une pièce de six pence sur lui ; et que sans aucun doute la vieille Mrs Mell, sa mère, était pauvre comme Job. J'ai pensé alors à mon petit déjeuner, et à ce « Mon Charley ! » que j'avais cru entendre, mais je suis content de me souvenir que je suis resté muet comme une carpe à ce sujet.

Ces récits, et bien d'autres, ont duré plus longtemps que le banquet. Presque tous les invités s'étaient couchés après avoir mangé et bu ; et nous, qui avions continué à chuchoter et à écouter à moitié déshabillés, nous sommes enfin couchés aussi.

« Bonne nuit, jeune Copperfield », a dit Steerforth. « Je vais m'occuper de toi.

– Vous êtes très aimable. Je vous en suis très reconnaissant.

– Tu n'as pas de sœur, par hasard ? » a dit Steerforth en bâillant.

[1] Le terme utilisé, *parlor-boarder*, désigne un élève privilégié, qui peut habiter dans les appartements de la direction ou bien, comme dans ce cas, y avoir accès — en payant sans doute pour ce privilège. On apprend plus loin que la mère de Steerforth est riche.

« Non.

– C'est dommage. Si tu en avais une, je pense qu'elle aurait été une jolie sorte de fille, timide, petite, avec des yeux vifs. J'aurais aimé la connaître. Bonne nuit, jeune Copperfield.

– Bonne nuit, monsieur. »

J'ai pensé à lui longtemps après m'être couché, et je me souviens que je me suis redressé pour le regarder là où il était étendu dans la lumière de la lune, avec son beau visage tourné vers le haut, et sa tête reposant simplement sur son bras. C'était une personne ayant beaucoup de pouvoir à mes yeux ; c'est pour cela, évidemment, qu'il occupait mon esprit. Aucun avenir voilé n'ajoutait sa faible lueur à celle des rayons de lune. Il n'y avait aucune vague image de ses pas dans le jardin où je me suis promené en rêve toute la nuit.

Chapitre 7
Mon premier semestre à Salem House

L'école a commencé vraiment le lendemain. J'ai été profondément impressionné, je m'en souviens, quand le grondement des voix dans la salle de classe a soudain cédé la place à un silence de mort au moment où Mr Creakle est entré après le petit déjeuner et a balayé la salle du regard, depuis la porte, comme un géant dans un livre de contes examinant ses captifs.

Turgay se tenait debout à côté de Mr Creakle. Il n'avait aucune raison, ai-je pensé, de hurler « Silence ! » si férocement, puisque les garçons étaient tous devenus immobiles et muets.

Nous avons vu Mr Creakle parler, et avons entendu Tungay.

« Eh bien, garçons, c'est un nouveau semestre. Attention à ce que vous faites, au cours de ce nouveau semestre. Je vous conseille de vous attaquer allègrement à vos leçons, parce que je m'attaquerai allègrement aux punitions. Je ne faiblirai pas. Vous aurez beau vous frotter, vous n'effacerez pas les marques que je vous infligerai. Maintenant, au travail, chacun de vous ! »

Une fois cet horrible exorde achevé, et Tungay ressorti en boitant, Mr Creakle est venu près de moi et m'a dit que si ma morsure était fameuse, sa morsure était fameuse aussi. Il m'a alors montré le jonc, et m'a demandé ce que je pensais de *ça*, comme dent ? Était-ce une dent pointue, hein ? Était-ce une grosse dent, hein ? Avait-elle une longue pointe, hein ? Mordait-elle, hein ? Mordait-elle ? À chaque question, il zébrait ma chair et je me tordais de douleur, de sorte que j'ai vite payé mon dû à Salem House (selon l'expression de Steerforth), et que j'ai vite aussi été en larmes.

Je ne prétends d'ailleurs pas que j'étais le seul à recevoir ces marques de distinction spéciales. Au contraire, une grande majorité des garçons (surtout les plus petits) ont bénéficié d'attentions similaires quand Mr Creakle a parcouru la classe. La moitié de l'école se tordait et pleurait avant le début des leçons du jour ; et je ne vais pas tenter de me souvenir de la proportion qui se tordait et pleurait avant la fin des leçons du jour, de peur que je semble exagérer.

Je ne crois pas possible qu'un homme ait jamais pu retirer plus de plaisir de sa profession que Mr Creakle. Il éprouvait une joie à cravacher les garçons qui ressemblait à l'assouvissement d'un appétit dévorant. Je suis sûr qu'il ne pouvait résister à un garçon joufflu, surtout ; qu'un tel sujet lui inspirait une fascination qui le rendait nerveux, jusqu'à ce qu'il ait atteint son but et l'ait marqué pour la journée. Je le sais, car j'étais joufflu moi-même. Je suis certain, quand je pense maintenant au personnage, que mon sang s'échauffe déjà avec l'indignation désintéressée que je ressentirais si j'avais pu tout savoir sur lui sans avoir jamais été sous sa coupe ; mais il s'échauffe bien plus parce que je sais que c'était une brute incapable, qui n'avait pas plus le droit d'être chargé de la grande responsabilité qu'il exerçait que d'être Grand Amiral ou Commandant-en-chef, fonctions dans lesquelles il aurait fait infiniment moins de mal.

Misérables petits adorateurs d'une Idole sans scrupules, comme nous étions abjects face à lui ! Quel début dans la vie, me dis-je quand j'y repense maintenant, que de se montrer si minables et serviles envers un homme ayant si peu de qualités et tant de prétention !

Je me vois assis à mon pupitre, observant son œil — observant humblement son œil, alors qu'il trace des lignes à la règle sur un cahier de calcul pour une autre victime dont les mains viennent d'être aplaties par cette même règle, et qui essaie d'atténuer la douleur avec un mouchoir. J'ai beaucoup de choses à faire. Je n'observe pas son œil par oisiveté, mais parce qu'il exerce une attraction morbide, parce que je subis un terrible désir de savoir ce qu'il fera ensuite, et si ce sera mon tour de souffrir ou celui d'un autre. Une rangée de petits garçons derrière moi, intéressés par son œil pour les mêmes raisons, le regardent aussi. Je crois qu'il le sait, bien qu'il prétende que non. Il fait d'affreuses grimaces en traçant les lignes ; et maintenant il tourne son œil de côté vers notre rangée, et nous nous penchons tous sur nos cahiers et tremblons. Au bout d'un moment, nous le regardons de nouveau. Un malheureux criminel, reconnu coupable d'un exercice imparfait, s'approche sur son ordre. Le criminel se répand en excuses incertaines, et affirme sa détermination de faire mieux demain. Mr Creakle glisse une plaisanterie avant de le battre, et nous en rions — misérables petits chiens, nous rions, nos visages aussi blancs que des cendres et nos cœurs battant la chamade.

Me voici de nouveau assis à mon pupitre, par un après-midi d'été somnolent. Ça vrombit et ça bourdonne autour de moi, comme si les garçons étaient autant de mouches bleues. Une sensation pâteuse de graisse de viande tiède m'alourdit (nous avons dîné il

y a une heure ou deux), et ma tête pèse autant que du plomb. Je donnerais la terre entière pour pouvoir dormir. Mes yeux sont toujours fixés sur Mr Creakle, clignant comme ceux d'un jeune hibou ; quand le sommeil s'empare de moi pendant une minute, il reste présent dans ma torpeur, traçant des lignes dans les cahiers de calcul ; jusqu'au moment où il vient doucement derrière moi et m'éveille à une perception plus claire de lui en traçant un sillon rouge dans mon dos.

Me voici dans la cour de récréation, l'œil toujours attiré par lui, bien que je ne puisse le voir. Je regarde à sa place la fenêtre auprès de laquelle je sais qu'il est en train de dîner. S'il y montre son visage, le mien adopte une expression suppliante et soumise. S'il regarde à travers la vitre, le garçon le plus audacieux (en dehors de Steerforth) s'arrête au milieu d'un cri ou d'un hurlement et devient pensif. Un jour, Traddles (le garçon le plus malheureux du monde) casse cette fenêtre accidentellement, avec une balle. Je frémis à l'instant présent, secoué par la terrible sensation de le voir faire, et de penser que la balle a rebondi jusqu'à la tête sacrée de Mr Creakle.

Pauvre Traddles ! Vêtu d'un costume bleu ciel si serré que ses bras et ses jambes ressemblaient à des saucisses allemandes, ou à des gâteaux roulés, c'était le plus joyeux et le plus misérable des garçons. Il était constamment battu — je pense qu'il a été battu tous les jours de ce semestre, sauf un lundi férié quand il a seulement reçu des coups de règle sur les deux mains — et il était toujours décidé à écrire à son oncle à ce sujet, mais ne le faisait jamais. Après avoir couché sa tête sur son pupitre un moment, il se déridait d'une façon ou d'une autre, se remettait à rire, et dessinait des squelettes sur son ardoise, avant même que ses yeux soient secs. Au début, je me demandais quel réconfort Traddles trouvait à dessiner des squelettes ; et pendant un certain temps je l'ai considéré comme un ermite qui se rappelait par ces symboles de mortalité que les coups de jonc ne pourraient durer toujours. Mais je crois qu'il le faisait seulement parce qu'ils étaient faciles à dessiner, et n'avaient pas besoin de visages.

C'était un homme d'honneur, ce Traddles ; et il considérait que les garçons avaient un devoir solennel de solidarité. Il a souffert pour cela en plusieurs occasions, et en particulier une fois où Steerforth a ri à l'église, et où le bedeau a pensé que c'était Traddles et l'a expulsé. Je le vois, emmené en détention, méprisé par les fidèles. Il n'a jamais dit qui était le vrai délinquant, bien qu'il lui en ait cuit le lendemain, et il a été emprisonné tant d'heures qu'il en est ressorti avec tout un cimetière de squelettes grouillant sur son dictionnaire de latin. Mais il a reçu sa récompense. Steerforth a dit

que Traddles n'avait rien d'un cafteur, et nous avons tous senti que c'était le plus grand des compliments. Pour ma part, j'aurais supporté bien des choses (mais j'étais beaucoup moins courageux que Traddles, et loin d'être aussi vieux) pour remporter une telle récompense.

Voir Steerforth marcher à l'église devant nous, donnant le bras à Miss Creakle, était un de mes spectacles favoris. Je trouvais que Miss Creakle n'égalait pas la petite Em'ly en beauté, et je n'étais pas amoureux d'elle (je n'aurais pas osé) ; mais je pensais que c'était une jeune femme d'un charme extraordinaire, et insurpassable en fait de raffinement. Quand Steerforth, en pantalon blanc, portait son ombrelle, je me sentais fier de le connaître ; et croyais qu'elle ne pouvait faire autrement que de l'adorer de tout son cœur. Mr Sharp et Mr Mell étaient tous les deux des personnages remarquables à mes yeux ; mais Steerforth brillait comme le soleil et eux comme de simples étoiles.

Steerforth continuait à me protéger, et se révélait un ami très utile ; puisque personne n'aurait embêté quelqu'un qu'il honorait de son soutien. Il ne pouvait pas me défendre face à Mr Creakle, qui était très sévère avec moi — ou en tout cas, il ne le faisait pas ; mais quand j'avais été traité encore plus mal que d'habitude, il me disait toujours que ce qui me manquait, c'était un peu de son cran, et qu'il ne l'aurait pas supporté lui-même ; je sentais qu'il avait l'intention de m'encourager, et je considérais que c'était très aimable de sa part. La sévérité de Mr Creakle présentait un avantage, et un seul à ma connaissance. Mon écriteau le gênait quand il allait et venait derrière le banc sur lequel j'étais assis et voulait me zébrer en passant ; pour cette raison on l'a bientôt enlevé, et je ne l'ai plus jamais vu.

Une circonstance fortuite a cimenté mon intimité avec Steerforth, d'une manière qui m'a inspiré beaucoup de fierté et de satisfaction, bien qu'elle ait parfois amené des inconvénients. Un jour qu'il me faisait l'honneur de me parler dans la cour de récréation, j'ai avancé l'opinion que quelqu'un ou quelque chose — j'ai oublié quoi aujourd'hui — ressemblait à quelque chose ou quelqu'un dans *Peregrine Pickle*. Il n'a rien dit sur le moment, mais quand je me suis couché ce soir-là, il m'a demandé si j'avais ce livre.

Je lui ai répondu que non, et lui ai expliqué comment il se faisait que je l'avais lu, ainsi que tous ces autres livres que j'ai mentionnés.

« Et tu t'en souviens ? » a dit Steerforth.

Oh oui, ai-je répondu ; j'avais une bonne mémoire et pensais me souvenir très bien de mes lectures.

« Alors je vais te dire, jeune Copperfield », a dit Steerforth, « tu vas me les raconter. Je ne m'endors pas facilement le soir, et je me réveille en général très tôt le matin. Nous les verrons les uns après les autres. Nous en ferons nos *Mille et Une Nuits*. »

Je me sentais flatté au plus haut point par cet arrangement, et nous avons commencé le soir même. Je ne suis pas en état de dire, et préférerais ne pas savoir, les ravages que j'ai infligés à mes auteurs préférés en les interprétant ; mais je les admirais sincèrement et j'avais, autant que je sache, une manière simple et sincère de raconter ce que je racontais ; et c'était déjà beaucoup.

L'inconvénient, c'est que j'avais souvent sommeil le soir, ou j'étais démoralisé et peu disposé à reprendre l'histoire ; et c'était alors un travail assez ardu, et il fallait le faire ; car il était évidemment hors de question de décevoir ou contrarier Steerforth. Le matin aussi, quand je me sentais las et aurais bien apprécié une heure supplémentaire de repos, il était pénible d'être réveillé, comme la sultane Schéhérazade, et contraint de raconter une longue histoire avant la sonnerie du réveil ; mais Steerforth était résolu ; et comme en retour il m'expliquait les calculs et les exercices, et tout ce qui était trop dur pour moi dans mes devoirs, je n'y perdais pas au change. Je dois cependant me rendre justice. Je n'étais pas mu par un motif intéressé ou égoïste, ni par la peur de Steerforth. Je l'admirais et l'aimais, et son approbation me suffisait. Elle m'était si précieuse que je me remémore aujourd'hui ces bagatelles avec un cœur lourd.

Steerforth était prévenant aussi ; et il l'a prouvé, dans un cas particulier, d'une manière déterminée qui a dû infliger un supplice de Tantale au pauvre Traddles et aux autres. La lettre promise par Peggotty — quelle lettre réconfortante c'était ! — est arrivée alors que le semestre n'avait encore que quelques semaines ; et un gâteau installé dans un nid d'oranges, et deux bouteilles de vin de primevère [1], l'accompagnaient. Mon devoir m'imposait de déposer ce trésor aux pieds de Steerforth, et je l'ai prié de le distribuer.

« Non, je vais te dire, jeune Copperfield ; nous allons garder le vin pour lubrifier ton sifflet quand tu racontes les histoires ».

[1] Malgré son nom, il s'agit d'une boisson sans alcool.

L'idée m'a fait rougir et je l'ai prié, dans ma modestie, de n'y pas penser. Mais il a dit qu'il avait remarqué que j'étais parfois enroué — ou un peu éraillé pour employer son expression exacte — et qu'il faudrait le consacrer, jusqu'à la dernière goutte, au but qu'il avait mentionné. Par conséquent, il l'a enfermé dans son casier, et le transvasait lui-même dans une fiole, et me l'administrait à l'aide d'un tuyau de plume traversant le bouchon quand il lui semblait que j'avais besoin d'un fortifiant. Parfois, pour en faire un remède plus efficace, il avait la bonté d'y ajouter le jus d'une orange pressée, ou d'y mélanger du gingembre, ou d'y dissoudre une pastille de menthe ; et bien que je ne puisse affirmer que ces expériences en aient amélioré le goût, ou que ce composé ait été le meilleur digestif à avaler en dernier le soir et en premier le matin, je le buvais avec reconnaissance et étais très sensible à cette marque d'attention.

Il me semble que nous avons passé des mois sur *Peregrine*, et des mois encore sur les autres histoires. Cette habitude ne s'est jamais relâchée faute d'histoires, j'en suis sûr ; et le vin a duré presque aussi longtemps que le matériau. Le pauvre Traddles — je ne pense jamais à ce garçon qu'avec une étrange envie de rire, et des larmes dans les yeux — tenait en général la place du chœur ; et feignait d'être mort de rire aux parties comiques, et de peur quand il y avait un passage d'un caractère inquiétant dans le récit. Cela me déconcertait, très souvent. C'était une de ses grandes plaisanteries, je m'en rappelle, de prétendre qu'il ne pouvait s'empêcher de claquer des dents à chaque mention d'un Alguazil[1] dans les aventures de Gil Blas ; et je me souviens que lorsque Gil Blas a rencontré le capitaine des brigands à Madrid, ce farceur malchanceux a simulé une telle crise de terreur que Mr Creakle l'a entendu alors qu'il rôdait dans les environs, et l'a fouetté de belle manière pour conduite désordonnée dans la chambre.

Raconter tant d'histoires dans le noir a encouragé ce que je pouvais avoir en moi de romantique et de rêveur ; et de ce point de vue, cette occupation n'était peut-être pas très avantageuse pour moi. Mais le fait d'être aimé dans ma chambre comme une sorte de jouet, et la conscience que mes exploits s'ébruitaient parmi les garçons, et attiraient pas mal d'attention sur moi alors que j'étais le plus jeune dans l'école, stimulait mes efforts. Dans une école menée par la pure cruauté, qu'elle soit présidée par un âne ou non, il est peu probable que l'on apprenne grand-chose. Je crois que nos garçons étaient aussi ignorants, dans l'ensemble, que peuvent l'être des écoliers ; ils étaient trop

[1] Policier, en Espagne.

préoccupés et maltraités pour apprendre ; ils ne pouvaient pas plus tirer profit de leurs études que l'on ne peut tirer profit de quoi que ce soit dans une vie d'infortune constante, de supplice et d'angoisse. Mais ma petite vanité, avec l'aide de Steerforth, m'aiguillonnait d'une façon ou d'une autre ; et sans m'épargner beaucoup de punitions, ou même la moindre punition, elle a fait de moi, pour le temps que j'ai passé là, une exception à la règle générale, au point que j'ai ramassé régulièrement quelques miettes de savoir.

En cela j'ai été bien aidé par Mr Mell, qui me témoignait une affection dont je me souviens avec reconnaissance. J'étais toujours peiné d'observer que Steerforth le dénigrait de manière systématique, et perdait rarement une occasion de le blesser, ou de pousser les autres à le faire. Cela m'a longtemps tourmenté, d'autant plus que j'avais parlé assez tôt à Steerforth des deux vieilles femmes que Mr Mell m'avait emmené voir, car je ne pouvais pas plus le priver d'un tel secret que d'un gâteau ou d'une autre possession tangible ; et je redoutais toujours que Steerforth le révèle pour se moquer de lui.

Ni Mr Mell ni moi ne nous doutions, je dois dire, quand j'ai mangé mon petit déjeuner ce premier matin, et me suis endormi à l'ombre des plumes de paon et au son de la flûte, des conséquences qui résulteraient de l'introduction de mon insignifiante personne dans ces hospices pour indigents. Mais cette visite a eu des effets imprévus — et aussi, plutôt graves.

Un jour que Mr Creakle était indisposé et restait chez lui, ce qui répandait naturellement une vive joie dans toute l'école, il y avait beaucoup de bruit pendant les classes du matin. Le soulagement et la satisfaction que ressentaient les garçons les rendaient difficiles à contrôler ; et le terrible Tungay a eu beau montrer sa jambe de bois deux ou trois fois, et noter les noms des principaux délinquants, cela ne les impressionnait pas beaucoup, car ils étaient sûrs d'avoir des ennuis demain quoi qu'ils fassent, et pensaient qu'il était sage, sans aucun doute, de s'amuser aujourd'hui.

C'était en principe une demi-journée d'école, puisque c'était un samedi. Mais comme le vacarme dans la cour de récréation aurait dérangé Mr Creakle, et le temps ne se prêtait pas à une promenade à l'extérieur, on nous a ordonné de rester en classe l'après-midi et on nous a donné des tâches moins prenantes que d'habitude, préparées pour l'occasion. C'était le jour de la semaine où Mr Sharp sortait faire friser sa

perruque ; Mr Mell, qui était toujours chargé des corvées, quelles qu'elles fussent, s'occupait donc de l'école tout seul.

Si je pouvais associer l'idée d'un taureau ou d'un ours à quelqu'un d'aussi doux que Mr Mell, je penserais à lui, en cet après-midi où le chahut était à son comble, comme à l'un de ces animaux harcelé par un millier de chiens. Je le revois penchant sa tête douloureuse, soutenue par sa main décharnée, au-dessus du cahier posé sur son pupitre, et s'efforçant pitoyablement d'avancer dans son pénible travail, au milieu d'un tumulte qui aurait étourdi le président de la Chambre des Communes. Les garçons quittaient leur place et y revenaient, jouaient aux quatre coins avec d'autres garçons ; il y avait des garçons riant, des garçons chantant, des garçons parlant, des garçons dansant, des garçons hurlant ; des garçons trainaient les pieds, des garçons tournoyaient autour de lui, ricanant, grimaçant, l'imitant derrière son dos et devant ses yeux ; singeant sa pauvreté, ses bottines, son manteau, sa mère, tout ce qui lui appartenait et qu'ils auraient dû respecter.

« Silence ! » a crié Mr Mell, se levant soudain, et frappant son bureau avec le cahier. « Qu'est-ce que cela signifie ! C'est exaspérant. C'est insupportable. Comment pouvez-vous me faire cela, garçons ? »

C'était avec mon cahier qu'il frappait le bureau ; et comme je me tenais à côté de lui, suivant ses yeux alors qu'il parcourait la pièce du regard, j'ai vu tous les garçons s'arrêter, certains soudain étonnés, certains à demi effrayés, et certains désolés, peut-être.

La place de Steerforth se trouvait à l'autre bout de la longue salle. Il flânait, le dos au mur et les mains dans les poches, et observait Mr Mell avec la bouche fermée comme s'il sifflait, quand Mr Mell l'a regardé.

« Silence, Mr Steerforth ! » a dit Mr Mell.

« Silence vous-même », a dit Steerforth, en devenant rouge. « À qui parlez-vous ?

– Asseyez-vous.

– Asseyez-vous vous-même, et occupez-vous de vos affaires. »

Il y a eu un gloussement, et quelques applaudissements ; mais Mr Mell était si pâle que le silence s'est aussitôt rétabli ; et un garçon, qui s'était précipité derrière lui pour imiter sa mère de nouveau, a changé d'avis et prétendu vouloir tailler une plume.

« Si vous croyez, Steerforth », a dit Mr Mell, « que je ne suis pas conscient du pouvoir que vous pouvez exercer sur n'importe quel esprit ici » — il a posé sa main,

sans penser à ce qu'il faisait (supposais-je), sur ma tête — « ou que je ne vous ai pas observé, à l'instant, en train de pousser vos cadets à toutes sortes d'affronts à mon égard, vous vous trompez.

– Je ne me donne pas la peine de jamais penser à vous », a dit Steerforth froidement, « et donc il se trouve que je ne me trompe pas.

– Et quand vous profitez du favoritisme dont vous bénéficiez ici », a poursuivi Mr Mell, sa lèvre tremblant beaucoup, « pour insulter un gentleman —

– Un quoi ? — où est-il ? » a dit Steerforth.[1]

Là quelqu'un s'est écrié : « Quelle honte, J. Steerforth ! Pas bien ! » C'était Traddles ; que Mr Mell a aussitôt décontenancé en le priant de tenir sa langue.

« — Pour insulter quelqu'un qui n'a pas de chance dans la vie, monsieur, et qui ne vous a jamais offensé d'aucune manière, alors que vous êtes assez âgé et sensé pour comprendre les nombreuses raisons de ne pas l'insulter », a dit Mr Mell, sa lèvre tremblant de plus en plus, « vous commettez une action méchante et basse. Vous pouvez vous asseoir ou rester debout, comme il vous plaira, monsieur. Copperfield, continuez.

– Jeune Copperfield », a dit Steerforth, avançant dans la pièce, « attends un peu. Je vais vous dire, Mr Mell, une fois pour toutes. Quand vous prenez la liberté de me traiter de méchant et de bas, ou quoi que ce soit de ce genre, vous êtes un gueux impudent. Vous êtes tout le temps un gueux, vous savez ; mais quand vous faites cela, vous êtes un gueux impudent. »

Je ne sais pas s'il allait frapper Mr Mell, ou si Mr Mell allait le frapper, ou si l'un ou l'autre avait une telle intention. J'ai vu une rigidité gagner toute la classe, comme s'ils étaient pétrifiés, et j'ai découvert Mr Creakle au milieu de nous, Tungay à ses côtés, et Mrs et Miss Creakle regardant à la porte et paraissant effrayées. Mr Mell, les coudes sur son bureau et son visage dans ses mains, est resté assis sans bouger pendant un moment.

« Mr Mell », a dit Mr Creakle, le secouant par le bras ; et on entendait si bien son murmure, maintenant, que Tungay n'a pas jugé nécessaire de répéter ses mots ; « j'espère que vous n'avez pas oublié qui vous êtes ?

[1] Les lecteurs de l'époque comprenaient bien que Mr Mell se considérait comme un gentleman parce qu'il avait étudié à l'université, mais que pour Steerforth quelqu'un qui gagnait sa vie en travaillant (au lieu de vivre de ses rentes) ne pouvait pas être un gentleman.

– Non, monsieur, non », a répondu le Maître, découvrant son visage et hochant la tête, et frottant ses mains dans une grande agitation. « Non, monsieur. Non, je me souviens qui je suis, je — non, Mr Creakle, je n'ai pas oublié qui je suis, je — je me souviens qui je suis, monsieur. Je — je — souhaiterais que vous vous soyez souvenu de moi un peu plus tôt, Mr Creakle. Cela — cela — aurait été plus généreux, monsieur, plus juste, monsieur. Cela m'aurait aidé, monsieur. »

Mr Creakle, regardant durement Mr Mell, s'est appuyé sur l'épaule de Tungay pour monter sur le banc le plus proche et s'asseoir sur un pupitre. Depuis ce trône, il a continué de regarder durement Mr Mell, qui hochait la tête et se frottait les mains et restait dans le même état d'agitation. Mr Creakle s'est tourné vers Steerforth et a dit :

« Eh bien, monsieur, puisqu'il condescend pas à me dire, que se passe-t-il ? »

Steerforth a éludé la question pendant un moment ; fixant son adversaire avec mépris et colère, et se taisant. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser, même à cet instant, je m'en souviens, quelle noble apparence il avait, et combien Mr Mell paraissait ordinaire et sans charme face à lui.

« Alors, que voulait-il dire en parlant de favoris ! » a fini par dire Steerforth.

« Favoris ? » a répété Mr Creakle, les veines de son front enflant rapidement. « Qui a parlé de favoris ?

– Lui », a dit Steerforth.

« Et que vouliez-vous dire par là, monsieur, je vous prie ? » a demandé Mr Creakle, se tournant avec colère vers le Maître.

« Je voulais dire, Mr Creakle », a-t-il répondu à voix basse, « ce que j'ai dit ; qu'aucun élève n'a le droit de profiter du favoritisme dont il bénéficie pour m'avilir.

– *Vous* avilir ? Tonnerre ! Mais permettez-moi de vous demander, Mr Machin-chose », et là Mr Creakle a croisé ses bras et son jonc sur sa poitrine, et si bien froncé les sourcils que ses petits yeux n'étaient plus guère visibles dessous, « si, quand vous parlez de favoris, vous me témoignez le respect que vous me devez ? À moi, monsieur », a dit Mr Creakle, avançant brusquement sa tête vers lui, puis la retirant, « le directeur de cet établissement, et votre employeur.

– Ce n'était pas judicieux, je veux bien l'admettre. Je ne l'aurais pas fait si j'avais gardé mon sang-froid. »

Là, Steerforth est intervenu.

« Et puis il a dit que j'étais méchant, et puis il a dit que j'étais bas, et puis je l'ai traité de gueux. Si moi, j'avais gardé mon sang-froid, je ne l'aurais peut-être pas traité de gueux. Mais je l'ai fait, et je suis prêt à en subir les conséquences. »

Sans considérer, peut-être, s'il y avait des conséquences à subir, je me suis senti illuminé par ce vaillant discours. Il a impressionné aussi les garçons, car un frémissement les a parcourus, mais personne n'a rien dit.

« Je suis étonné, Steerforth — bien que votre franchise vous fasse honneur », a dit Mr Creakle, « vous fasse honneur, certainement — je suis étonné, Steerforth, je dois dire, que vous ayez accolé une telle épithète à une personne payée et employée par Salem House, monsieur. »

Steerforth a émis un petit rire.

« Ce n'est pas une réponse à ma remarque, monsieur », a dit Mr Creakle, « J'en attends plus de vous, Steerforth. »

Si Mr Mell paraissait sans charme, à mes yeux, face au beau garçon, il serait bien impossible de dire à quel point Mr Creakle manquait de charme.

« Qu'il le nie », a dit Steerforth.

« Qu'il nie être un gueux, Steerforth ? » s'est écrié Mr Creakle. « Allons, va-t-il mendier dans la rue ?

– S'il n'est pas un mendiant lui-même, une personne qui lui est proche l'est. Cela revient au même. »

Il m'a lancé un regard, et la main de Mr Mell m'a tapoté doucement l'épaule. J'ai levé les yeux, la rougeur au visage et le remords au cœur, mais les yeux de Mr Mell étaient fixés sur Steerforth. Il continuait de me tapoter doucement l'épaule, mais il le regardait.

« Puisque vous attendez que je me justifie et que je m'explique, Mr Creakle », a dit Steerforth, « ce que j'ai à dire, c'est que sa mère vit de la charité dans un hospice pour indigents. »

Mr Mell le regardait toujours, et me tapotait toujours doucement l'épaule, et s'est dit à lui-même en chuchotant, si j'ai bien entendu : « Oui, c'est ce que je pensais ».

Mr Creakle s'est tourné vers lui, avec un visage renfrogné et une politesse laborieuse.

« Eh bien, vous avez entendu ce que ce gentleman a dit, Mr Mell. Ayez la bonté, s'il vous plaît, de rectifier ses propos devant l'école réunie.

– Il a raison, monsieur, il n'y a rien à rectifier », a répondu Mr Mell dans un silence de mort. « Ce qu'il a dit est vrai.

– Ayez alors la bonté de déclarer publiquement, voulez-vous », a dit Mr Creakle, penchant la tête sur le côté et roulant les yeux tout autour de la salle, « si cela était jamais parvenu à ma connaissance avant cet instant.

– Pas directement, je crois.

– Comment, vous savez bien que non. Vous ne le savez pas, mon bonhomme ?

– À mon avis, vous n'avez jamais supposé que mes conditions de vie étaient très bonnes », a répondu le Maître. « Vous savez ce qu'est et ce qu'a toujours été ma position ici.

– À mon avis, si vous en venez là », a dit Mr Creakle, ses veines enflant de nouveau plus que jamais, « vous avez occupé une position entièrement fausse, et avez fait l'erreur de prendre cette institution pour une école de charité. Mr Mell, nous allons nous séparer s'il vous plaît. Le plus tôt sera le mieux.

– Aucun moment », a rétorqué Mr Mell en se levant, « ne conviendrait mieux que l'instant présent.

– Monsieur, à vous de décider !

– Je prends congé de vous, Mr Creakle, et de vous tous », a dit Mr Mell, regardant autour de la salle et me tapotant de nouveau doucement l'épaule. « James Steerforth, le meilleur souhait que je puisse formuler est que vous parveniez un jour à avoir honte de ce que vous venez de faire. À présent, vous êtes la personne que je désire le moins avoir pour ami, ou voir être l'ami de quelqu'un à qui je m'intéresse. »

Une fois de plus il a posé la main sur mon épaule ; puis, prenant sa flûte et quelques livres de son bureau, et laissant la clé dans la serrure pour son successeur, il est sorti de l'école avec ses affaires sous le bras. Mr Creakle a alors prononcé un discours, par l'intermédiaire de Tungay, dans lequel il a remercié Steerforth d'avoir défendu (quoique peut-être avec trop de chaleur) l'indépendance et la respectabilité de Salem House ; et à la fin duquel il a serré la main de Steerforth pendant que nous poussions trois hourras — je ne savais pas trop pourquoi, mais je supposais en l'honneur de Steerforth, et y ai donc participé avec ardeur, tout en me sentant misérable. Mr Creakle a ensuite fouetté Tommy Traddles parce qu'il réagissait au départ de Mr Mell par des larmes au lieu de hourras ; puis il est retourné à son canapé, ou à son lit, ou à l'endroit, quel qu'il fût, d'où il était venu.

Nous étions entre nous maintenant, et nous sommes regardés les uns les autres, je m'en souviens, sans savoir que dire. Quant à moi, je m'adressais tellement de reproches, j'étais si honteux de mon rôle dans ce qui était arrivé, que rien ne m'aurait permis de retenir mes larmes si ce n'est la crainte que Steerforth, dont j'avais remarqué qu'il me regardait souvent, puisse trouver inamical — ou, je devrais plutôt dire, considérant nos âges relatifs et mon attitude à son égard, contraire à mon devoir — que j'exhibe l'émotion qui me bouleversait. Il était très en colère contre Traddles, et s'est dit heureux qu'il ait reçu sa dose.

Le pauvre Traddles, qui avait passé le stade de la tête posée sur le pupitre et se soulageait comme d'habitude avec un jaillissement de squelettes, a dit que cela lui était égal, mais qu'on avait maltraité Mr Mell.

« Qui l'a maltraité, fillette ? » a dit Steerforth.

« Tiens, toi.

– Qu'ai-je fait ?

– Qu'as-tu fait ? Tu as froissé ses sentiments et tu lui as fait perdre sa place.

– Ses sentiments ! » a répété Steerforth dédaigneusement. « Ses sentiments vont vite s'en remettre, je parie. Ses sentiments ne sont pas comme les tiens, Miss Traddles. Quant à sa place — qui était splendide, non ? — tu crois que je ne vais pas écrire chez moi pour prendre soin qu'il reçoive un peu d'argent, ma poule ? »

Nous avons trouvé très noble cette intention de Steerforth, dont la mère était veuve et riche, et prête à faire à peu près tout ce qu'il demandait, disait-on. Nous étions tous extrêmement contents de voir Traddles ainsi rabaissé, et portions Steerforth aux nues ; surtout quand il a condescendu à nous dire que ce qu'il avait fait, c'était tout exprès pour nous et dans notre intérêt ; et qu'il nous avait conféré un grand bienfait en le faisant, sans le moindre avantage pour lui-même.

Mais je dois dire que lorsque j'ai raconté une histoire dans le noir ce soir-là, j'ai cru entendre plus d'une fois le son funèbre de la vieille flûte de Mr Mell ; et que lorsque Steerforth s'est enfin déclaré fatigué, j'ai imaginé, couché dans mon lit, qu'elle était en train de produire quelque part une musique si douloureuse que j'en étais tout retourné.

J'ai bientôt oublié le Maître en contemplant Steerforth, qui a repris certaines de ses classes en amateur[1], avec beaucoup de facilité, sans aucun livre (il me paraissait tout savoir par cœur), en attendant que l'on trouve un nouveau maître. Le nouveau maître est venu d'un lycée ; et, avant de s'atteler à sa tâche, il a dîné au salon un jour afin d'être présenté à Steerforth, lequel a hautement approuvé ce choix et nous a dit que c'était une Brique. Sans comprendre exactement quel degré d'érudition ce mot impliquait[2], j'en ai conçu le plus grand respect pour lui, et je ne doutais pas de la supériorité de son savoir ; pourtant il ne s'est jamais donné pour moi — mais je n'étais personne — autant de mal que Mr Mell.

Un seul autre événement de ma vie quotidienne à l'école ce semestre m'a fait une impression qui reste vivace. Elle reste vivace pour de nombreuses raisons.

Un après-midi, alors que l'on nous avait tourmentés jusqu'à un état d'extrême confusion, et que Mr Creakle zébrait horriblement de tous côtés, Tungay est entré et a appelé à son niveau sonore habituel : « Visiteurs pour Copperfield ! »

Mr Creakle et lui ont échangé quelques mots au sujet de l'identité des visiteurs, et de la pièce où il faudrait les mener ; et comme je m'étais levé, selon la coutume, en entendant l'annonce, et me sentais tout défaillant d'étonnement, on m'a dit de passer par l'escalier de derrière pour mettre un col propre, puis de me présenter dans la salle à manger. J'ai exécuté ces ordres, avec une hâte, un trouble de mon jeune esprit, tels que je n'en avais jamais encore connus ; et quand je suis arrivé à la porte du salon, et que la pensée m'est venue que cela pouvait être ma mère — je n'avais pensé qu'à Mr ou Miss Murdstone jusque-là — j'ai retiré ma main de la poignée, et je me suis arrêté pour étouffer un sanglot avant d'entrer.

Je n'ai d'abord vu personne ; mais sentant une pression sur la porte, j'ai regardé de l'autre côté et là, j'ai été stupéfait de découvrir Mr Peggotty et Ham, me saluant bien bas, tout aplatis contre le mur. Je ne pouvais m'empêcher de rire, plus par plaisir de les voir qu'en raison de leur apparence. Nous nous sommes serré les mains très cordialement ; et j'ai ri et ri, jusqu'au moment où j'ai sorti mon mouchoir et me suis essuyé les yeux.

---

[1] Ce qui est conforme à sa manière d'être un gentleman, à savoir quelqu'un qui ne travaille pas, par opposition au laborieux Mr Mell.

[2] Selon différents dictionnaires d'argot, c'était soit une personne sympathique, soit quelqu'un à qui on pouvait faire confiance.

Mr Peggotty (qui est resté la bouche ouverte, je m'en souviens, pendant toute la visite) s'est montré très inquiet en me voyant faire cela, et a donné un coup de coude à Ham pour qu'il dise quelque chose.

« Courage, Mas'r Davy gars ![1] » a dit Ham à sa manière maladroite. « Eh, comme vous êtes agrandé !

– Suis-je plus grand ? » ai-je dit, séchant mes yeux. Je ne pleurais pas pour une raison particulière dont je me souvienne ; mais cela me faisait pleurer de revoir de vieux amis, je ne sais pas pourquoi.

« Agrandé, Mas'r Davy gars ? L'est-il pas agrandé ! » a dit Ham.

« L'est-il pas agrandé ! » a dit Mr Peggotty.

Ils m'ont fait rire de nouveau en riant l'un avec l'autre, et puis nous avons ri tous les trois et j'ai failli me remettre à pleurer.

« Savez-vous comment va maman, Mr Peggotty ? » ai-je dit. « Et comment va ma chère, chère, vieille Peggotty ?

– Remorquable », a dit Mr Peggotty.

« Et la petite Em'ly, et Mrs Gummidge ?

– Re — morquable », a dit Mr Peggotty.

Il y a eu un silence. Mr Peggotty, pour le rompre, à sorti de ses poches deux prodigieux homards, et un énorme crabe et un grand sac de toile plein de crevettes, et a tout empilé dans les bras de Ham.

« Vous voyez », a dit Mr Peggotty, « sachant comment vous aviez goût d'un peu de condiment avec vos wictuailles quand vous étiez chez nous, nous avons pris la liberté. La vieille Mamie les a bouillus. Mrs Gummidge les a bouillus. Oui » a dit Mr Peggotty, lentement, me donnant l'impression qu'il s'en tenait à ce sujet faute d'en avoir un autre à sa portée, « Mrs Gummidge, je vous assure, elle les a bouillus. »

Je les ai remerciés ; et Mr Peggotty, après avoir regardé Ham, qui restait à sourire gauchement au-dessus des crustacés, sans faire le moindre effort pour l'aider, a dit :

« Nous venons, vous voyez, le vent et la marée avec nous, dans une de nos barques de Yarmouth à Gravesen'[2]. Ma sœur elle m'a écrit le nom de cet endroit ici ; et m'a

[1] Ham dit *Mas'r Davy bor*, en utilisant une manière de s'adresser familière de la région de Yarmouth, abréviation de *neighbor* (voisin).
[2] Gravesend, sur la Tamise au sud-est de Londres, à une trentaine de kilomètres de Blackheath, où se trouve l'école.

écrit si jamais par chance je viens à Gravesen', je dois venir et d'mander Mas'r Davy et lui donner son reuspect, lui souhaitant la santé et lui rapportant de la famille qu'ils vont remorquable à-coup-sûr. La petite Em'ly, vous voyez, elle va écrire à ma sœur quand je reviens, comment je vous vois et que vous allez pareil remorquable, et ainsi ça tourne en manège. »

J'ai dû réfléchir un peu avant de comprendre ce que Mr Peggotty voulait dire par cette image, exprimant le parcours circulaire de l'information. Je l'ai alors remercié chaleureusement ; et j'ai dit, conscient que je rougissais, que j'imaginais la petite Em'ly changée elle aussi depuis l'époque où nous ramassions des coquillages et des galets sur la plage.

« Elle va deviendre une femme, c'est ça qu'elle va deviendre », a dit Mr Peggotty. « Demandez à celui-là. »

Il voulait dire Ham, qui rayonnait de joie et d'approbation au-dessus du sac de crevettes.

« Son joli visage ! » a dit Mr Peggotty, tandis que le sien brillait comme une lampe.

« Son savoir ! » a dit Ham.

« Son écriture ! » a dit Mr Peggotty. « Eh, elle est aussi noire que du jais ! Et si grande, on peut la voir de n'importe où. »

C'était un parfait plaisir de percevoir l'enthousiasme de Mr Peggotty quand il pensait à sa petite préférée. Je le revois devant moi, son visage rude et velu transfiguré par un amour jovial et une fierté que je ne saurais décrire. Ses yeux honnêtes s'allument et scintillent, comme si quelque chose de brillant vibrait en leurs profondeurs. Le bonheur soulève sa large poitrine. Ses mains puissantes se serrent sous l'effet de sa sincérité ; et il ponctue ce qu'il dit avec un bras droit qui ressemble, à mes yeux de pygmée, à un marteau de forge.

Ham était aussi sincère que lui. Je pense qu'ils en auraient dit beaucoup plus sur elle s'ils n'avaient pas été embarrassés par l'entrée inopinée de Steerforth qui, me voyant parler avec deux inconnus dans un coin, a interrompu une chanson qu'il fredonnait et a dit : « Je ne savais pas que tu étais là, jeune Copperfield ! » (car ce n'était pas la pièce habituelle pour les visites), et s'apprêtait à ressortir.

Je ne sais pas trop si c'était la fierté d'avoir un ami tel que Steerforth, ou le désir de lui expliquer comment j'en étais venu à avoir un ami tel que Mr Peggotty, qui m'a

poussé à l'interpeller alors qu'il partait. Mais j'ai dit, modestement (Grands Dieux, comme tout cela me revient si longtemps après !) :

« Ne partez pas, Steerforth, s'il vous plaît. Ce sont deux marins de Yarmouth — de braves gens, très bons — parents de ma nourrice, qui sont venus de Gravesend pour me voir.

– Ah oui ? » a dit Steerforth, en revenant. « Je suis content de les voir. Comment allez-vous, tous les deux ? »

Il y avait une aisance dans ses manières — des manières légères et gaies, mais sans fanfaronnade — dont je continue de croire qu'elle suscitait une sorte d'enchantement. Je continue de croire qu'en vertu de ce comportement, de son énergie animale, de sa voix séduisante, de la beauté de son visage et de sa silhouette et, pour autant que je le sache, de quelque pouvoir d'attraction inné (que quelques personnes possèdent, je pense), il exerçait une fascination à laquelle il était naturel de céder, et à laquelle peu de gens étaient capables de résister. Je ne pouvais que constater combien il leur plaisait, et comment ils semblaient lui ouvrir leur cœur en un instant.

« Vous devez leur dire à la maison, s'il vous plaît, Mr Peggotty », ai-je dit, « quand vous enverrez cette lettre, que Mr Steerforth est très bon pour moi, et que je ne sais pas ce que je ferais ici sans lui.

– Balivernes ! » a dit Steerforth en riant. « Vous ne devez rien leur dire de tel.

– Et si Mr Steerforth vient jamais dans le Norfolk ou le Suffolk pendant que j'y suis, Mr Peggotty », ai-je dit, « vous pouvez compter sur moi pour l'amener à Yarmouth, s'il me le permet, pour voir votre maison. Vous n'avez jamais vu une maison aussi réussie, Steerforth. Elle est faite d'un bateau !

– Faite d'un bateau, vraiment ? » a dit Steerforth. « C'est la maison qui convient à un marin si bien bâti.

– C'est ça, msieur, c'est ça, msieur », a dit Ham en souriant de toutes ses dents. « Vous avez raison, jeune gent'man. Mas'r Davy gars, gent'man a raison. Un marin si bien bâti ! 'Coutez, 'coutez ! C'est c'qu'il est, oui ! »

Mr Peggotty n'était pas moins content que son neveu, mais sa modestie l'empêchait de revendiquer un tel compliment aussi bruyamment.

« Eh bien, monsieur », a-t-il dit, s'inclinant et gloussant, et rentrant les bouts de son foulard dans sa chemise, « je vous 'mercie, monsieur, je vous 'mercie ! Je fais mes efforts dans ma ligne de vie, monsieur.

– Le meilleur des hommes ne peut en faire plus que cela, Mr Peggotty », a dit Steerforth. Il avait déjà retenu son nom.

« Je mise une livre, que c'est ça que vous faites aussi, monsieur », a dit Mr Peggotty, hochant la tête, « et ça que vous faites bien, tout bien ! Je vous 'mercie, monsieur. Je vous suis obligé, monsieur, pour votre manière 'cueillante de moi. Je suis rude, monsieur, mais je suis prêt — tout cas, *j'espère* que je suis prêt, vous comprenez. Ma maison est pas 'straordinaire pour de voir, monsieur, mais elle a son cœur à votre service si jamais vous venez avec Mas'r Davy pour la voir. Je suis une vraie Cagouille[1], oui », a dit Mr Peggotty ; il se comparait à un escargot parce qu'il ne se pressait pas de partir, ayant essayé de le faire après chaque phrase et étant toujours revenu d'une façon ou d'une autre ; « mais je vous souhaite tous les deux santé, et je vous souhaite heureux ! »

Ham a fait écho à ce sentiment, et nous nous sommes quittés dans les meilleurs termes. J'étais presque tenté, ce soir-là, de parler à Steerforth de la jolie petite Em'ly, mais j'étais trop timide pour mentionner son nom, et j'avais trop peur qu'il se moque de moi. Je me souviens que j'étais mal à l'aise en pensant à ce que Mr Peggotty avait dit : qu'elle devenait une femme ; mais j'ai décidé que c'était absurde.

Nous avons emporté discrètement les crustacés, ou le « condiment », selon la modeste expression de Mr Peggotty, dans notre chambre, et avons dégusté un magnifique souper ce soir-là. Mais Traddles ne s'en est pas bien sorti. Il était si malchanceux qu'il ne pouvait même pas profiter d'un souper comme n'importe qui. Il s'est trouvé mal dans la nuit — complètement prostré — à cause du Crabe ; et après avoir absorbé des potions noires et des pilules bleues, en quantités qui selon Demple (dont le père était médecin) auraient assommé un cheval, il a reçu une bastonnade et six chapitres des Évangiles en grec pour avoir refusé d'avouer.

Le reste du semestre figure dans ma mémoire sous le forme d'un fouillis de la lutte quotidienne de nos vies ; de l'été déclinant et de la saison changeant ; des matins glacés quand la sonnerie nous tirait du lit, et de l'odeur froide, froide des nuits obscures quand la sonnerie nous remettait au lit ; de la salle de classe du soir faiblement éclairée et modérément chauffée, et de la salle de classe du matin qui n'était qu'une grande

[1] Mr Peggotty dit *Dodman*, un régionalisme qui désignait un escargot du côté de Yarmouth. Une *Cagouille* est un escargot dans les Charentes.

machine à frissonner ; de l'alternance entre le bœuf bouilli et le bœuf rôti, et entre le mouton bouilli et le mouton rôti ; de mottes de tartines beurrées, de livres écornés, d'ardoises craquelées, de cahiers tachés de larmes, de coups de jonc, de coups de règle, de coupes de cheveux, de dimanches pluvieux, de gâteaux au suif, tout cela baignant dans un sale nuage d'encre.

Je me souviens bien, cependant, comment l'idée lointaine des vacances, après avoir longtemps ressemblé à un grain de poussière immobile, a commencé à se rapprocher de nous et à grandir peu à peu. Comment, après avoir compté les mois, nous en sommes venus aux semaines, et puis aux jours ; et comment j'ai commencé alors à redouter de n'être pas réclamé et, quand Steerforth m'a informé que l'on m'avait réclamé et que j'allais certainement rentrer chez moi, comment j'avais de vagues pressentiments que je me casserais la jambe d'ici là. Comment le jour décisif s'est enfin déplacé très vite de la semaine en quinze à la semaine prochaine, à cette semaine, à après-demain, demain, aujourd'hui, ce soir — quand je me suis retrouvé dans la malle-poste[1] de Yarmouth ; allant à la maison.

J'ai dormi par intermittences dans la malle-poste de Yarmouth, et j'ai beaucoup rêvé de manière incohérente de toutes ces choses. Mais quand je me réveillais par moments, le sol au dehors n'était pas la cour de récréation de Salem House, et le bruit dans mes oreilles n'était pas celui de Mr Creakle cinglant Traddles, mais le son du cocher fouetta nt légèrement ses chevaux pour les stimuler.

[1] La malle-poste (*mail coach*) était une voiture qui transportait le courrier dans un grand coffre à l'arrière. Elle pouvait emmener quatre passagers à l'intérieur et un ou deux de plus à l'extérieur avec le cocher. Elle mettait à peu près deux fois moins de temps que les diligences, s'arrêtant peu et roulant de nuit quand les routes étaient désertes, mais les places coûtaient plus cher.

Chapitre 8
Mes vacances. En particulier un après-midi de bonheur.

Quand nous sommes arrivés avant l'aube à l'auberge où s'arrêtait la malle-poste, qui n'était pas celle où vivait mon ami le serveur, on m'a mené à une jolie petite chambre, dont la porte portait l'inscription DAUPHIN[1]. J'avais vraiment très froid, malgré le thé chaud qu'ils m'avaient donné devant un grand feu en bas ; et j'étais bien content de m'allonger dans le lit du dauphin, de m'envelopper la tête dans la couverture du dauphin, et de m'endormir.

Mr Barkis le livreur devait venir me chercher le lendemain à neuf heures. Je me suis levé à huit heures, un peu étourdi par la brièveté de mon somme, et j'étais prêt avant l'heure dite. Il m'a abordé exactement comme si nous nous étions quittés moins de cinq minutes plus tôt, et que j'étais entré dans l'auberge seulement pour changer une pièce de six pence ou quelque chose de ce genre.

Une fois ma malle et moi dans la charrette, et le livreur assis, le cheval paresseux nous a emmenés à son allure habituelle.

« Vous avez bonne mine, Mr Barkis », ai-je dit, pensant que cela lui plairait de le savoir.

Mr Barkis a frotté sa joue avec sa manchette, puis a regardé sa manchette comme s'il pouvait y voir un peu de sa bonne mine ; mais n'a pas montré son appréciation du compliment plus que cela.

« J'ai transmis votre message, Mr Barkis », ai-je dit. « J'ai écrit à Peggotty.

– Ah ! » a dit Mr Barkis, sèchement. Il semblait de mauvaise humeur.

« N'était-ce pas bien, Mr Barkis ? » ai-je demandé, après un instant d'hésitation.

« Bah, non.

– Pas le bon message ?

[1] Le mammifère marin. En Angleterre, le prince héritier n'est pas le dauphin, mais le prince de Galles. La dauphin portait chance, puisqu'il sauvait les naufragés.

– Le message était assez bon, peut-être, mais ça se finit là ».

Ne comprenant pas ce qu'il voulait dire, j'ai répété : « Se finit là, Mr Barkis ?

– N'en sort rien », a-t-il expliqué, me regardant de biais. « Pas de réponse.

– Vous attendiez une réponse, Mr Barkis, c'est ça ? » ai-je dit, écarquillant les yeux. Car c'était un nouvel éclairage pour moi.

« Quand un homme dit qu'il veut bien », a dit Mr Barkis, se tournant lentement vers moi de nouveau, « c'est comme de dire, cet homme l'attend une réponse.

– Et alors, Mr Barkis ?

– Et alors », a dit Mr Barkis, ramenant son regard aux oreilles de son cheval, « cet homme l'attend toujours une réponse depuis.

– Le lui avez-vous dit, Mr Barkis ?

– N — non », a grogné Mr Barkis, en y repensant. « J'ai pas de raison d'aller lui dire ça. Je lui ai jamais dit six mots moi-même. Je vais pas lui dire.

– Voulez-vous que je le fasse, Mr Barkis ? », ai-je demandé, dubitatif.

« Vous pouvez lui dire, si vous voudriez », a dit Mr Barkis, avec un nouveau coup d'œil languide dans ma direction, « que Barkis l'attend une réponse. Vous dites — c'est quel nom ?

– Son nom ?

– Ah ! » a dit Mr Barkis en hochant la tête.

« Peggotty.

– Nom de baptisée ? Ou nom nat'rel ?

– Oh, ce n'est pas son nom de baptême. Son nom de baptême est Clara.

– Ah tiens ! » a dit Mr Barkis.

Cette circonstance semblait lui procurer une source inépuisable de réflexion, et il est resté assis à méditer et à siffler pour lui-même pendant un certain temps.

« Bon ! » a-t-il continué à la fin. « Vous dis : 'Peggotty ! Barkis l'attend une réponse.' Elle dit peut-être : 'Réponse à quoi ?' Vous dis : 'À ce que je vous ai dit'. 'C'est quoi ?' elle dit. 'Barkis veut bien', vous dis. »

Mr Barkis a accompagné cette suggestion fort ingénieuse d'un coup de coude qui n'a donné un sérieux point de côté. Ensuite, il s'est affalé sur son cheval à sa manière habituelle ; et n'a plus abordé le sujet, si ce n'est qu'une demi-heure plus tard il a sorti un morceau de craie de sa poche et a écrit, à l'intérieur de la bâche : « Clara Peggotty » — comme un aide-mémoire privé, apparemment.

Ah, quel étrange sentiment c'était de rentrer chez moi quand ce n'était plus chez moi, quand tout ce que je voyais me rappelait le bonheur de l'ancien chez-moi, qui était comme un rêve que je ne pouvais espérer rêver de nouveau ! J'étais si triste sur la route en pensant aux jours où ma mère et moi et Peggotty étions tout les uns pour les autres, et personne ne venait se mettre entre nous, que je ne suis pas sûr d'avoir été content d'être là — pas sûr que je n'aurais pas préféré rester au loin et tout oublier en compagnie de Steerforth. Mais j'étais là ; et bientôt je suis arrivé à notre maison, où les vieux ormes dénudés tordaient leurs nombreuses mains dans la lugubre brume d'hiver, et des lambeaux des anciens nids de corbeaux s'envolaient au vent.

Le livreur a descendu ma malle à la grille du jardin et m'a laissé là. J'ai marché le long du sentier vers la maison, regardant les fenêtres et craignant à chaque pas de voir le visage menaçant de Mr ou Miss Murdstone à l'une d'elles. Aucun visage n'est apparu, cependant ; et étant arrivé à la maison, et sachant ouvrir la porte, je suis entré sans frapper, timidement et silencieusement.

Dieu sait à quel moment de mon enfance remonte le souvenir qui s'est réveillé en moi quand j'ai posé le pied dans l'entrée et entendu la voix de ma mère dans le vieux salon. Elle chantait à voix basse. Je pense que j'avais dû l'entendre chanter ainsi quand je n'étais qu'un bébé couché dans ses bras. Je ne reconnaissais pas la mélodie, et pourtant elle était si familière qu'elle remplissait mon cœur à ras bord ; comme un ami qui revient après une longue absence.

J'ai cru, à la façon solitaire et pensive dont ma mère murmurait la chanson, qu'elle chantait pour elle-même. Et je suis entré doucement dans la pièce. Elle était assise près du feu, allaitant un enfant dont elle tenait la petite main. Ses yeux regardaient son visage, et elle chantait pour lui. J'avais presque raison, dans la mesure où elle n'avait pas d'autre compagnon.

Je lui ai parlé, et elle a sursauté, et poussé un cri. Mais en me voyant, elle m'a appelé son cher Davy, son garçon à elle ! et traversant la pièce à ma rencontre, elle s'est agenouillée et m'a embrassé et a posé ma tête sur sa poitrine près de la petite créature nichée là, et a mis sa petite main sur mes lèvres.

J'aurais dû mourir. J'aurais dû mourir à ce moment-là, avec ce sentiment dans mon cœur ! J'aurais été plus digne du Ciel que je ne l'ai jamais été depuis.

« C'est ton frère », a dit ma mère, me caressant. « Davy, mon joli garçon ! Mon pauvre enfant ! » Puis elle m'a embrassé encore et encore, et m'a enlacé, jusqu'au

moment où Peggotty est entrée en courant et a rebondi sur le sol à côté de nous, et a fait toutes sortes de folies autour de nous pendant un quart d'heure.

On ne m'attendait pas si tôt, semblait-il, le livreur ayant pris beaucoup d'avance sur son horaire habituel. Il semblait aussi que Mr et Miss Murdstone étaient sortis pour une visite dans le voisinage et n'allaient pas revenir avant la nuit. Je n'en espérais pas tant. Je n'avais pas imaginé que nous puissions être ensemble tous les trois une fois de plus ; et j'ai eu l'impression, momentanément, que le bon vieux temps était revenu.

Nous avons dîné ensemble au coin du feu. Peggotty était là pour nous servir, mais ma mère ne voulait pas, et l'a fait dîner avec nous. J'avais ma propre vieille assiette, avec une sombre image d'un vaisseau de guerre toutes voiles sorties, que Peggotty avait conservée quelque part pendant que j'étais absent, et n'aurait pas voulu voir cassée, a-t-elle dit, pour cent livres. J'avais mon propre gobelet avec *David* gravé dessus, et ma petite fourchette et mon petit couteau qui ne coupait pas.

Pendant que nous étions à table, j'ai pensé que c'était le bon moment pour parler de Mr Barkis à Peggotty ; laquelle, avant que j'aie fini ce que j'avais à lui dire, s'est mise à rire et s'est couvert le visage de son tablier.

« Peggotty ! » a dit ma mère. « Qu'est-ce que c'est ? »

Peggotty n'a fait que rire encore plus, et a retenu son tablier sur son visage quand ma mère a essayé de l'enlever, et restait là comme si sa tête avait été enveloppée dans un sac.

« Que fais-tu donc, stupide créature ? » a dit ma mère en riant.

« Oh, qu'il aille au diable ! » s'est écrié Peggotty. « Il veut me marier.

– Ce serait un bon parti pour toi, non ?

– Oh ! Je sais pas », a dit Peggotty. « Me demandez pas. Je voudrais pas de lui s'il était en or. Ni je voudrais pas de personne.

– Alors pourquoi ne pas le lui dire, ridicule animal que tu es ?

– Lui dire », a répliqué Peggotty, abaissant son tablier. « Il m'a jamais dit un mot là-dessus. Il oserait pas. S'il prend l'audace de me dire un mot, je lui claque le visage ».

Je n'avais jamais vu le sien aussi rouge, ni aucun autre visage, je crois ; mais elle l'a caché de nouveau, à plusieurs reprises, quand elle était prise d'une crise de fou-rire ; et après deux ou trois de ces attaques, elle s'est remise à son dîner.

J'ai remarqué que ma mère, si elle souriait quand Peggotty la regardait, devenait plus sérieuse et pensive. J'avais vu dès le début qu'elle avait changé. Son visage était

toujours très joli, mais il paraissait miné par les soucis, et trop délicat ; et sa main était si maigre et blanche qu'elle me semblait presque transparente. Mais le changement dont je parle s'ajoutait à tout cela : il concernait son attitude, qui devenait soucieuse et agitée. À la fin, posant sa main affectueusement sur celle de sa vieille servante, elle a dit :

« Peggotty, ma chère, tu ne vas pas te marier ?

– Moi, madame ? » a répondu Peggotty en écarquillant les yeux. « Dieu vous bénisse, non !

– Pas tout de suite ? » a dit ma mère, tendrement.

« Jamais ! » s'est écrié Peggotty.

Ma mère a pris sa main et a dit :

« Ne me laisse pas, Peggotty. Reste avec moi. Cela ne sera peut-être pas très long. Que ferais-je sans toi ?

– Moi vous abandonner, ma précieuse ? Pas pour le monde entier et sa femme. Mais qu'est-ce qu'a mis ça dans votre sotte petite tête ? » — car Peggotty avait l'habitude depuis longtemps de parler parfois à ma mère comme à une enfant.

Mais ma mère n'a rien répondu, sauf merci, et Peggotty a continué à sa manière.

« Moi vous abandonner ? Je me vois faisant ça. Peggotty partir loin de vous ? J'aimerais l'y prendre ! Non, non, non », a dit Peggotty, secouant la tête et croisant les bras. « Pas elle, ma chère. C'est pas qu'y a pas des bêtes nuisibles qui seraient bien assez contentes si elle le faisait, mais elles auront pas ce plaisir, tant pis pour elles. Je vais rester avec vous jusqu'à ce que je serai une vieille femme grommeleuse et grincheuse. Et quand je suis trop sourde et trop aveugle et trop boiteuse et trop bredouilleuse par manque de dents pour qu'on puisse en faire quelque chose, même la gronder, alors j'irai chez mon Davy et je lui demanderai de me prendre.

– Et je serai heureux de te voir, Peggotty », ai-je dit, » et je t'accueillerai comme une reine.

– Que votre cher cœur soit béni ! » s'est écrié Peggotty. « Je sais que vous le ferez ! » Et elle m'a embrassé d'avance, en reconnaissance de mon hospitalité. Ensuite, elle a remonté son tablier sur sa tête pour un nouveau fou-rire à propos de Mr Barkis. Ensuite elle a sorti le bébé de son petit panier et l'a bercé. Ensuite elle a débarrassé la table du dîner ; ensuite elle est revenue avec un autre bonnet et sa boîte à ouvrage et le mètre de couturière et le bout de bougie, juste comme avant.

Nous sommes restés assis au coin du feu et avons bavardé délicieusement. Je leur ai dit quel maître cruel était Mr Creakle, et elles se sont apitoyées sur moi. Je leur ai dit quel magnifique garçon était Steerforth, et quel protecteur pour moi, et Peggotty a dit qu'elle marcherait une vingtaine de miles pour le voir. J'ai pris le petit bébé dans mes bras quand il s'est réveillé, et je l'ai bercé avec amour. Quand il s'est rendormi, je me suis glissé près de ma mère selon mon ancienne coutume, abandonnée depuis longtemps, et je suis resté avec mes bras autour de sa taille, et ma petite joue rouge sur son épaule, et j'ai senti une fois de plus ses beaux cheveux m'envelopper — je me souviens que j'avais l'habitude de les comparer à l'aile d'un ange — et j'étais vraiment très heureux.

Alors que j'étais assis de cette manière, regardant le feu et y voyant des images dans les charbons ardents, j'en arrivais presque à croire que je n'étais jamais parti ; que Mr et Miss Murdstone étaient de telles images, qui disparaîtraient quand le feu s'éteindrait ; et qu'il n'y avait rien de réel dans tout ce dont je me souvenais, à part ma mère, Peggotty et moi.

Peggotty a reprisé un bas tant que la lumière du jour lui permettait de voir, puis elle l'a gardé enfilé sur sa main gauche comme un gant, l'aiguille dans la main droite, prête à faire un nouveau point dès qu'il y aurait une flambée. Je ne peux imaginer à qui appartenaient ces bas[1] que Peggotty était toujours en train de repriser, ni d'où pouvait venir une telle réserve inépuisable de bas ayant besoin d'être reprisés. Depuis ma plus tendre enfance, elle semble avoir toujours été employée à cette catégorie de travaux d'aiguille, et jamais par hasard à une autre.

« Je me demande », a dit Peggotty, qui se mettait parfois à se poser des questions sur quelque sujet fort inattendu, « ce que devient la grand-tante de Davy.

– Tudieu, Peggotty ! » a remarqué ma mère, s'éveillant d'une rêverie, « qu'est-ce que tu racontes !

– Non, mais je me demande vraiment, madame.

– Qu'est-ce qui a pu te la mettre dans la tête ? N'y a-t-il personne d'autre au monde pour y entrer ?

[1] Il s'agit de bas de laine ou de coton pour hommes ou femmes, plus proches de nos chaussettes que des bas de femme d'aujourd'hui.

– Je sais pas comment ça se fait, ou alors c'est pour cause d'être stupide, mais ma tête peut jamais choisir ses gens. Ils vont et viennent, et ils vont pas et viennent pas, juste comme ils veulent. Je me demande ce qu'elle devient.

– Tu es tellement absurde, Peggotty. On penserait que tu souhaites une seconde visite d'elle.

– Dieu nous en garde ! » s'est écrié Peggotty.

« Eh bien, ne parle pas de choses si désagréables, sois une bonne fille. Miss Betsey est enfermée dans son cottage au bord de la mer, sans doute, et y restera. En tout cas, il est peu probable qu'elle vienne nous déranger de nouveau.

– Non ! Non, c'est pas du tout probable », a dit Peggotty, songeuse. « — Je me demande, si elle mourait, si elle laisserait quelque chose à Davy.

– Ma foi, Peggotty, quelle femme insensée tu fais ! Quand tu sais que la naissance même du pauvre cher garçon l'a offensée !

– Je suppose qu'elle serait pas disposée à lui pardonner maintenant », a suggéré Peggotty.

« Pourquoi devrait-elle être disposée à lui pardonner maintenant ? » a dit ma mère, assez sèchement.

« Maintenant qu'il a un frère, je veux dire. »

Ma mère s'est mise aussitôt à pleurer, et s'est étonnée que Peggotty ait osé dire une chose pareille.

« Comme si ce pauvre innocent dans son berceau t'avait jamais fait du mal, ou à n'importe qui d'autre, jalouse que tu es ! Tu ferais mieux d'aller épouser Mr Barkis, le livreur. Pourquoi n'y vas-tu pas !

– Je ferais plaisir à Miss Murdstone, si je le faisais.

– Tu as vraiment mauvais caractère, Peggotty ! Tu es aussi jalouse de Miss Murdstone qu'il est possible pour une créature ridicule de l'être. Tu veux garder les clés toi-même et distribuer toutes les choses, je suppose ? Cela ne m'étonnerait pas que tu le veuilles. Quand tu sais qu'elle le fait uniquement par gentillesse et dans les meilleures intentions ! Tu sais que c'est vrai, Peggotty — tu le sais bien. »

Peggotty a marmonné quelque chose comme « Au diable les bonnes intentions ! » et quelque chose d'autre suggérant qu'il y avait un peu trop de bonnes intentions dans la maison.

« Je sais ce que tu veux dire, butée que tu es », a dit ma mère. « Je te comprends parfaitement, Peggotty. Tu le sais bien, et je m'étonne que tu ne rougisses pas comme ce feu. Mais une chose à la fois. Miss Murdstone d'abord, Peggotty, et tu n'y échapperas pas. Ne l'as-tu pas entendue dire, encore et encore, qu'elle pense que je suis trop irréfléchie et trop — a — a —

– Jolie », a suggéré Peggotty.

« Eh bien », a répliqué ma mère, riant à demi, « et si elle est assez bête pour le dire, suis-je à blâmer pour cela ?

– Personne ne dit que vous l'êtes.

– Non, j'espère que non, en effet ! Ne l'as-tu pas entendue dire, encore et encore, que pour cette raison elle souhaite m'épargner beaucoup de soucis, pour lesquels elle pense que je ne suis pas faite, et pour lesquels je ne sais vraiment pas moi-même si je suis faite ; et n'est-elle pas levée tôt et couchée tard, et en mouvement continuellement — et ne fait-elle pas toutes sortes de choses, et ne va-t-elle pas dans toutes sortes d'endroits, des fosses à charbon et des garde-manger et je ne sais où, qui ne doivent pas être très agréables — et prétends-tu insinuer qu'il n'y a pas une sorte de dévouement dans tout cela ?

– Je n'insinue pas du tout.

– Tu insinues, Peggotty. Tu ne fais rien d'autre, en dehors de ton travail. Tu insinues toujours. Tu t'en délectes. Et quand tu parles des bonnes intentions de Mr Murdstone —

– J'en ai jamais parlé.

– Non, Peggotty, mais tu as insinué. C'est ce que je viens de te dire. C'est ton pire défaut. Tu ne cesses d'insinuer. J'ai dit, à l'instant, que je te comprenais, et tu vois que c'est vrai. Quand tu parles des bonnes intentions de Mr Murdstone, et prétends les mépriser (car je ne crois pas que tu les méprises vraiment au fond de ton cœur, Peggotty), tu dois être convaincue, comme moi, qu'elles sont vraiment bonnes, et qu'elles le motivent en toutes choses. S'il semble avoir été plus ou moins sévère avec une certaine personne, Peggotty — tu comprends, et Davy aussi j'en suis sûre, que je ne fais pas allusion à quelqu'un qui serait présent — c'est uniquement parce qu'il sait que c'est pour l'intérêt d'une certaine personne. Il aime naturellement une certaine personne, par considération pour moi ; et agit seulement pour le bien d'une certaine personne. Il en est meilleur juge que moi ; car je sais très bien que je suis une faible

créature, insouciante et puérile, et qu'il est un homme ferme, grave et sérieux. Et il se donne beaucoup de peine », a dit ma mère, les larmes produites par sa nature affectueuse glissant sur son visage, « il se donne beaucoup de peine pour moi ; et je devrais lui en être très reconnaissante, et lui être très soumise même en pensée ; et quand je ne le suis pas, Peggotty, je m'inquiète, et je me condamne moi-même, et je doute de mon propre cœur, et ne sais que faire. »

Peggotty était assise à regarder le feu en silence, le menton sur le pied du bas.

« Allons, Peggotty », a dit ma mère, changeant de ton, « ne nous querellons pas l'une avec l'autre, car je ne pourrais le supporter. Tu es ma véritable amie, je le sais, si j'en ai une au monde. Quand je te qualifie d'animal ridicule, ou de créature contrariante, ou quoi que ce soit de ce genre, Peggotty, je veux seulement dire que tu es ma véritable amie, et que tu l'as toujours été, depuis le soir où Mr Copperfield m'a amenée dans cette maison pour la première fois, et où tu es venue à la grille pour m'accueillir. »

Peggotty n'a pas attendu pour répondre, et a ratifié le traité d'amitié en me donnant une de ses meilleures étreintes. Je pense que j'ai entrevu en partie la vraie teneur de cette conversation sur le moment ; mais je suis sûr, aujourd'hui, que la bonne créature l'a lancée et y a participé seulement pour permettre à ma mère de se réconforter par le petit résumé contradictoire auquel elle s'est laissée aller. Le dessein s'est révélé efficace ; car je me souviens que ma mère a paru plus à l'aise le reste de la soirée, et que Peggotty l'a moins surveillée.

Après notre thé, le feu étant renouvelé et les chandelles mouchées, j'ai lu à Peggotty un chapitre du livre des Crocodiles, en souvenir du bon vieux temps — elle l'a tiré de sa poche ; j'ignore si elle l'y avait gardé depuis mon départ — et puis nous avons parlé de Salem House, et cela m'a ramené à Steerforth, qui était mon grand sujet. Nous étions très heureux ; et cette soirée, en tant que dernière de son espèce, et destinée à clore pour toujours ce volume de ma vie, ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Il était presque dix heures quand nous avons entendu le bruit des roues. Nous nous sommes tous levés ; et ma mère a dit précipitamment que puisqu'il était si tard, et que selon Mr et Miss Murdstone les jeunes gens devaient se coucher de bonne heure, je ferais peut-être mieux d'aller au lit. Je l'ai embrassée, et suis monté avec ma chandelle tout de suite, avant leur entrée. Il semblait à mon imagination d'enfant, comme je montais à la chambre qui avait été ma prison, qu'ils introduisaient dans la maison un souffle de vent glacé qui emportait la vieille émotion familière comme une plume.

Je me sentais gêné d'aller au petit déjeuner le lendemain, car je n'avais pas revu Mr Murdstone depuis le jour où j'avais commis mon mémorable crime. Pourtant, étant donné qu'il fallait le faire, je suis descendu et, après deux ou trois faux départs jusqu'à mi-chemin et autant de demi-tours sur la pointe des pieds jusqu'à ma chambre, je me suis présenté dans le salon.

Il était debout le dos au feu, pendant que Miss Murdstone préparait le thé. Il m'a regardé fermement, sans donner aucun signe qu'il me reconnaissait.

Je me suis avancé vers lui, après un moment d'incertitude, et j'ai dit : « Je vous prie de m'excuser, monsieur. Je suis vraiment désolé de ce que j'ai fait, et j'espère que vous me pardonnerez.

– Je suis content que vous soyez désolé, David. »

La main qu'il m'a tendue était la main que j'avais mordue. Je n'ai pu m'empêcher de laisser mon regard s'arrêter un instant sur une tache rouge qui s'y trouvait ; mais elle n'était pas aussi rouge que je le suis devenu en voyant l'expression sinistre de son visage.

« Comment allez-vous, madame », ai-je dit à Miss Murdstone.

« Ah, mon Dieu ! » a soupiré Miss Murdstone, me tendant la cuiller de la boîte à thé au lieu de ses doigts. « Combien durent les vacances ?

– Un mois, madame.

– À partir de quand ?

– D'aujourd'hui, madame.

– Oh ! Alors voilà *un* jour de fait ! »

Elle tenait un calendrier des vacances, et en cochait un jour chaque matin de la même manière exactement. Elle le cochait d'un air lugubre jusqu'à dix, mais quand elle en est arrivée à deux chiffres elle a pris espoir, et avec le temps elle est même devenue joviale.

C'est ce tout premier jour que j'ai eu le malheur de la plonger dans un état de profonde détresse, alors qu'en général elle n'était pas sujette à de telles faiblesses. Je suis entré dans la pièce où elle était assise avec ma mère ; et le bébé (qui n'avait que quelques semaines) étant sur les genoux de ma mère, je l'ai pris avec beaucoup de précaution dans mes bras. Soudain Miss Murdstone a poussé un tel hurlement que j'ai failli le laisser tomber.

« Ma chère Jane ! » s'est écrié ma mère.

« Grands Dieux, Clara, avez-vous vu ? » s'est exclamé Miss Murdstone.

« Vu quoi, ma chère Jane ? Où ?

– Il l'a pris ! » a crié miss Murdstone. « Le garçon a pris le bébé ! »

Elle était décomposée d'horreur ; mais elle s'est raidie pour bondir sur moi, et elle me l'a enlevé. Puis elle a défailli ; et elle se sentait si mal qu'ils ont dû lui donner de l'eau-de-vie de cerise. Elle m'a interdit solennellement, quand elle est revenue à elle, de toucher de nouveau à mon frère sous quelque prétexte que ce soit ; et ma pauvre mère, qui n'était pas de cet avis, je le voyais bien, a confirmé humblement l'interdiction en disant : « Vous avez raison, sans aucun doute, ma chère Jane. »

Une autre fois, comme nous étions tous les trois ensemble, ce même cher bébé — il m'était vraiment cher, pour l'amour de notre mère — a été la cause innocente d'un emportement de Miss Murdstone. Ma mère, qui regardait ses yeux alors qu'il était sur ses genoux, a dit :

« Davy ! Viens ici ! » et a regardé les miens.

J'ai vu Miss Murdstone déposer ses perles.

« Je déclare » a dit doucement ma mère, « qu'il sont exactement pareils. Je suppose que ce sont les miens. Je crois qu'ils ont la couleur des miens. Mais ils sont merveilleusement pareils.

– De quoi parlez-vous, Clara ? » a dit Miss Murdstone.

« Ma chère Jane », a hésité ma mère, un peu troublée par le ton cassant de cette question, « je trouve que les yeux du bébé et ceux de Davy sont exactement pareils.

– Clara ! » a dit Miss Murdstone, se levant furieusement, « vous êtes parfaitement stupide, parfois.

– Ma chère Jane », a protesté ma mère.

« Parfaitement stupide. Qui d'autre pourrait comparer le bébé de mon frère avec votre garçon ? Ils ne sont pas du tout semblables. Ils sont précisément dissemblables. Ils sont absolument dissemblables sous tous les rapports. J'espère qu'ils le resteront toujours. Je ne vais pas rester ici, à entendre de telles comparaisons ». Sur ce, elle est sortie à grands pas, en claquant la porte derrière elle.

Bref, je n'étais pas le favori de Miss Murdstone. Bref, je n'étais le favori de personne, même pas de moi-même ; car ceux qui m'aimaient ne pouvaient pas le montrer, et ceux qui ne m'aimaient pas le montraient si clairement que j'avais conscience de toujours paraître embarrassé, rustre et terne.

Je sentais que je les gênais autant qu'ils me gênaient. Si j'entrais dans la pièce où ils se trouvaient, et qu'ils bavardaient et que ma mère paraissait de bonne humeur, un nuage inquiet assombrissait son visage dès mon arrivée. Si Mr Murdstone était dans sa meilleure disposition, je le contrariais. Si Miss Murdstone était dans sa pire disposition, je la renforçais. J'étais assez perspicace pour savoir que ma mère en était toujours la victime ; qu'elle n'osait pas me parler ou se montrer gentille avec moi, de peur qu'ils en prennent ombrage et lui fassent la morale ensuite ; qu'elle ne redoutait pas seulement en permanence de les offenser, mais aussi que je les offense, et observait anxieusement leur réaction au moindre de mes mouvements. Par conséquent, j'ai résolu de me tenir à l'écart autant que possible ; j'ai entendu l'horloge de l'église sonner bien des heures hivernales alors que j'étais assis dans ma triste chambre, enveloppé dans mon petit manteau, plongé dans un livre.

Le soir, parfois, j'allais m'asseoir avec Peggotty dans la cuisine. Là je me sentais bien, et n'avais pas peur d'être moi-même. Mais on n'approuvait aucune de ces deux diversions dans le salon. L'humeur brutale qui y régnait y a mis fin. On considérait que je restais indispensable pour le dressage de ma pauvre mère et que, dans la mesure où j'en constituais l'une des épreuves, on ne pouvait accepter mon absence.

« David », a dit M. Murdstone un jour après le dîner quand je m'apprêtais à sortir de la pièce comme d'habitude, « je suis désolé de constater que vous êtes d'un tempérament morose.

– Aussi maussade qu'un ours ! » a dit Miss Murdstone.

Je me suis arrêté, la tête baissée.

« Voyons, David », a dit Mr Murdstone, « une disposition morose et obstinée est, de tous les tempéraments, le pire.

– Et de tous les tempéraments de cette sorte que j'ai pu observer », a ajouté sa sœur, « celui du garçon est le plus opiniâtre et obstiné. Je pense que même vous, ma chère Clara, vous devez le remarquer.

– Je vous prie de m'excuser, ma chère Jane », a dit ma mère, « mais êtes-vous bien sûre — je suis certaine que vous m'excuserez, ma chère Jane — que vous comprenez Davy ?

– J'aurais quelque peu honte de moi-même, Clara, si je ne pouvais pas comprendre le garçon, ou n'importe quel garçon. Je n'affirme pas être savante, mais je prétends posséder du bon sens.

– Sans doute, ma chère Jane, vous avez une intelligence très vigoureuse —

Miss Murdstone l'a interrompue, furieuse.

– Oh, mon Dieu, non ! Ne dites pas cela, Clara.

– Mais je suis sûre que c'est vrai », a repris ma mère, « et chacun sait que c'est vrai. J'en profite tellement moi-même, de bien des manières — ou au moins, je devrais — que personne ne peut en être plus convaincu de moi ; et j'en parle donc en toute humilité, ma chère Jane, je vous assure.

– Disons que je ne comprends pas le garçon, Clara », a rétorqué Miss Murdstone en arrangeant les petits fers de ses poignets. « Mettons-nous d'accord, si vous voulez bien, pour dire que je ne le comprends pas du tout. Il est beaucoup trop profond pour moi. Mais peut-être la sagacité de mon frère pourrait-elle lui permettre d'avoir quelque idée sur son caractère. Et je crois que mon frère abordait ce sujet quand nous l'avons interrompu — pas très décemment.

– Je pense, Clara », a dit Mr Murdstone à voix basse, gravement, « qu'il existe peut-être de meilleurs juges que vous, plus impartiaux, d'une telle question.

– Edward », a répliqué ma mère, timidement, « vous êtes un bien meilleur juge de toutes les questions que je ne prétends l'être. Vous et Jane l'êtes tous les deux. J'ai seulement dit —

– Vous avez seulement dit quelque chose de faible et de malavisé. Essayez de ne pas recommencer, ma chère Clara, et surveillez-vous. »

Les lèvres de ma mère ont bougé, comme si elle disait : « Oui, mon cher Edward », mais elle n'a rien dit d'audible.

« J'ai déclaré que j'étais désolé, David », a dit Mr Murdstone en tournant sèchement sa tête et ses yeux vers moi, « de constater que vous avez un tempérament morose. Ce n'est pas un caractère dont je peux accepter qu'il se développe sous mes yeux sans un effort pour l'amender. Vous devez vous efforcer de le changer, monsieur. Nous devons nous efforcer de le changer pour vous.

– Je vous prie de m'excuser, monsieur », ai-je balbutié. « Je n'ai jamais eu l'intention d'être morose depuis mon retour.

– Ne cherchez pas refuge dans un mensonge, monsieur ! » a-t-il répliqué, si violemment que j'ai vu ma mère avancer involontairement une main tremblante comme pour l'interposer entre nous. « Vous vous êtes retiré avec morosité dans votre propre chambre. Vous êtes resté dans votre chambre quand vous auriez dû être ici. Sachez-le,

une fois pour toutes, j'exige que vous soyez ici et non là-haut. De plus, j'exige que vous soyez ici avec obéissance. Vous me connaissez, David. Ce sera fait. »

Miss Murdstone a émis un gloussement rauque.

« Vous aurez une attitude respectueuse, soumise et empressée envers moi-même », a-t-il poursuivi, « et envers Jane Murdstone et envers votre mère. Je ne tolèrerai pas qu'un enfant évite cette pièce à son bon plaisir comme si elle était infectée. Asseyez-vous. »

Il m'a sommé comme un chien, et j'ai obéi comme un chien.

« Une chose encore. J'observe que vous avez des rapports avec des gens communs et grossiers. Vous ne devez pas fréquenter les domestiques. La cuisine ne va pas vous améliorer, dans les nombreux domaines où vous avez besoin de vous améliorer. De la femme qui vous y encourage, je ne dirai rien — puisque vous, Clara », s'adressant à ma mère à voix plus basse, « en raison d'anciens souvenirs et de caprices implantés de longue date, avez une faiblesse à son égard que vous n'avez pas encore surmontée.

– Un égarement des plus inexplicables ! » s'est écrié Miss Murdstone.

« Je dis seulement », a-t-il repris, s'adressant à moi, « que je désapprouve votre préférence pour des fréquentations telles que madame Peggotty, et que vous devez y renoncer. Maintenant, David, vous me comprenez, et vous savez quelles seront les conséquences si vous ne m'obéissez pas à la lettre. »

Je le savais bien — mieux peut-être qu'il ne le pensait, en ce qui concernait ma pauvre mère — et je lui ai obéi à la lettre. Je ne me retirais plus dans ma chambre ; je ne cherchais plus refuge auprès de Peggotty ; mais restais assis tristement dans le salon jour après jour, attendant le soir et l'heure du coucher.

Que de pénibles contraintes j'ai endurées, assis dans la même position des heures et des heures sans oser bouger un bras ni une jambe, de peur que Miss Murdstone ne se plaigne (ce qu'elle faisait sous le moindre prétexte) de mon agitation, sans oser bouger un œil, de peur de voir quelque regard hostile ou soupçonneux qui trouverait dans le mien de quoi se plaindre ! Que de moments mornes j'ai passés, assis à écouter le tic-tac de la pendule ; et à regarder Miss Murdstone enfiler ses petites perles d'acier ; et à me demander si elle se marierait jamais, et si oui, avec quelle sorte de malheureux ; et à compter les sillons des moulures de la cheminée ; et à voyager du regard sur le mur, parmi les boucles et les spirales du papier peint, jusqu'au plafond !

Que de promenades j'ai faites tout seul, le long de sentiers boueux, dans le mauvais temps d'hiver, emportant partout ce salon, et Mr et Miss Murdstone dedans ; une charge monstrueuse que j'étais obligé de supporter, un cauchemar en plein jour auquel il était impossible d'échapper, un poids qui écrasait mon esprit[1] et l'émoussait !

Que de repas j'ai pris en silence, embarrassé de sentir qu'il y avait un couteau et une fourchette de trop, à savoir les miens ; un appétit de trop, à savoir le mien ; une assiette et une chaise de trop, à savoir les miennes ; un quelqu'un de trop, à savoir moi !

Que de soirées, à la lueur des bougies, où j'étais censé m'occuper, mais où, n'osant pas lire un livre distrayant, je tentais d'étudier un traité d'arithmétique à tête de bois et cœur de pierre ; dans lequel les tables de poids et mesures se mettaient en musique sur l'air de *Rule Britannia* ou *Away with Melancholy*[2] ; et refusaient de se tenir à leur place pour être apprises, mais dansaient la farandole dans ma pauvre tête, entrant par une oreille et sortant par l'autre !

Que de bâillements et d'assoupissements me prenaient par surprise, malgré toutes mes précautions ; que de sursauts me tiraient d'un somme furtif ; que de réponses j'attendais en vain aux petites remarques que je faisais si rarement ; que de fois je gênais les gens, qui pourtant semblaient aussi peu me voir que si j'étais transparent ; que de plaisir j'éprouvais d'entendre Miss Murdstone saluer le premier coup de neuf heures du soir et m'ordonner d'aller me coucher !

Ainsi les vacances se sont étirées, jusqu'à l'arrivée du matin où Miss Murdstone a dit : « Voilà le dernier jour de fait ! » et m'a donné mon ultime tasse de thé.

Je n'étais pas malheureux de partir. J'étais tombé dans un état de torpeur stupide ; mais je me remettais un peu et j'avais hâte de revoir Steerforth, même si Mr Creakle se tenait dans son ombre. Mr Barkis est apparu de nouveau à la grille, et Miss Murdstone a de nouveau dit « Clara ! » de sa voix menaçante quand ma mère s'est penchée sur moi pour me dire adieu.

Je l'ai embrassée, ainsi que mon petit frère, et à ce moment j'étais très malheureux ; mais pas malheureux de partir, parce que le fossé entre nous était déjà là, et la séparation

---

[1] *A weight that brooded on my wits*, d'après *Hamlet*, III, 1.
[2] *Rule Britannia*, hymne patriotique datant de 1740, est chanté par les supporters de l'équipe d'Angleterre de football, par les soldats anglais dans la *Grande Vadrouille*, etc. *Away with Melancholy* était une chanson populaire d'après un air de Mozart.

était là, tous les jours. Et ce n'est pas tant le baiser qu'elle m'a donné qui survit dans mon esprit, bien qu'il ait été aussi fervent que possible, que ce qui a suivi le baiser.

J'étais dans la voiture du livreur quand je l'ai entendue m'appeler. J'ai regardé, et elle était seule à la porte du jardin, soulevant le bébé à bout de bras pour me le montrer. Le temps était froid et calme ; et pas un cheveu sur sa tête, par un pli de sa robe, ne bougeait, tandis qu'elle me regardait intensément en soulevant son enfant.

Ainsi l'ai-je perdue. Ainsi la voyais-je plus tard, dans mon sommeil à l'école — une présence silencieuse près de mon lit — me regardant avec la même expression intense, soulevant son bébé à bout de bras.

Chapitre 9
J'ai un anniversaire mémorable

Je passe sur tout ce qui est arrivé à l'école, jusqu'au jour de mon anniversaire, au mois de mars. Je ne me souviens de rien, si ce n'est que nous admirions Steerforth plus que jamais. Il partait à la fin du semestre, ou peut-être plus tôt, et était plus fougueux et indépendant qu'avant à mes yeux, et par conséquent plus attirant qu'avant ; mais à part cela je ne me souviens de rien. Le grand souvenir gravé dans ma mémoire à cette date semble avoir avalé toutes les réminiscences secondaires et exister seul.

Il m'est même difficile de croire qu'une période de deux mois pleins sépare mon retour à Salem House de ce jour d'anniversaire. Je peux le comprendre seulement parce que je sais bien que ce temps a dû s'écouler ; sinon, je serais convaincu qu'il n'y a pas eu d'intervalle, et que le second événement a buté sur les talons du premier[1].

Comme je me souviens bien de ce jour ! Je sens l'odeur du brouillard qui flottait sur les lieux ; à travers lui je vois la gelée blanche, fantomatique ; je sens sur mes joues l'humidité de mes cheveux givrés ; je scrute la sombre perspective de la salle de classe, avec une bougie grésillant ici et là pour éclairer le matin brumeux, et l'haleine des garçons formant des volutes de vapeur dans le froid vif quand ils soufflent sur leurs doigts en tapant du pied sur le sol.

C'était après le petit déjeuner, et nous venions d'arriver de la cour de récréation, quand Mr Sharp est entré et a dit :

« David Copperfield est appelé au salon ».

J'attendais un panier de provisions de Peggotty, et me suis réjoui de la convocation. Alors que je me levais promptement, certains des garçons autour de moi m'ont prié de ne pas les oublier dans la distribution des bonnes choses.

« Ne vous pressez pas, David », a dit Mr Sharp. « Vous avez le temps, mon garçon, ne vous pressez pas. »

J'aurais pu être étonné par son ton compatissant, si j'y avais fait attention ; mais je n'y ai pensé que plus tard. Je me suis précipité au salon ; et là j'ai trouvé Mr Creakle

[1] Encore Hamlet, IV, 7

assis à son petit déjeuner avec la badine et un journal, et Mrs Creakle avec une lettre ouverte à la main. Mais pas de panier.

« David Copperfield », a dit Mrs Creakle, me conduisant à un canapé et s'asseyant à côté de moi. « Je veux vous parler en particulier. J'ai quelque chose à vous dire, mon enfant. »

Mr Creakle, vers qui je me suis tourné, évidemment, a hoché la tête sans me regarder, et a étouffé un soupir avec une grande tartine toastée et beurrée.

« Vous êtes trop jeune pour savoir comment le monde change tous les jours », a dit Mrs Creakle, « et comment les gens qui y sont disparaissent. Mais nous devons tous l'apprendre, David, certains de nous quand nous sommes jeunes, certains de nous quand nous sommes vieux, certains de nous tout au long de notre vie. »

Je la regardais très attentivement.

« Quand vous êtes parti de chez vous à la fin des vacances », a dit Mrs Creakle après un moment de silence, « se portaient-ils tous bien ? » Après un autre silence : « Votre maman allait-elle bien ? »

Je me suis mis à trembler sans bien savoir pourquoi, et j'ai continué de la regarder attentivement, sans tenter de répondre.

« Parce que », a-t-elle dit, « je suis navrée de vous dire que j'apprends ce matin que votre maman est très malade. »

Une buée est apparue entre Mrs Creakle et moi, et sa silhouette a semblé y trembler pendant un instant. Puis j'ai senti les larmes brûlantes s'écouler sur mon visage, et elle est redevenue stable.

« Elle est dangereusement malade », a-t-elle ajouté.

Maintenant je savais tout.

« Elle est morte ».

Ce n'était pas la peine de me le dire. J'avais déjà éclaté en sanglots désespérés, et me sentais un orphelin dans le vaste monde.

Elle a été très gentille avec moi. Elle m'a gardé là toute la journée, en me laissant parfois seul ; et je pleurais, et je m'endormais d'épuisement, et je me réveillais et pleurais de nouveau. Quand je n'ai pas pu pleurer davantage, je me suis mis à réfléchir ; et alors la pression sur ma poitrine m'a paru extrême ; et mon chagrin est devenu une douleur sourde dont rien ne pouvait me soulager.

Cependant mes pensées étaient oiseuses ; elles ne se concentraient pas sur la calamité qui pesait sur mon cœur, mais flânaient paresseusement à proximité. Je pensais à notre maison fermée et silencieuse. Je pensais au petit bébé qui, disait Mrs Creakle, dépérissait depuis un certain temps et, croyait-on, allait mourir aussi. Je pensais à la tombe de mon père dans le cimetière de l'église, à côté de notre maison, et à ma mère couchée là sous l'arbre que je connaissais si bien. Je suis monté sur une chaise quand on m'a laissé seul, et me suis regardé dans la glace pour voir si mes yeux étaient très rouges et mon visage très triste. Je me suis demandé, au bout de quelques heures, alors que mes larmes semblaient couler difficilement maintenant, quelle pensée concernant ma perte m'affecterait le plus quand je m'approcherais de la maison — car je rentrais pour l'enterrement. Je suis conscient d'avoir ressenti qu'une dignité me marquait parmi les autres garçons, et que mon affliction me donnait de l'importance.

Si jamais un enfant a été sincère dans son chagrin, je l'ai été. Mais je me souviens que cette importance m'apportait une sorte de satisfaction quand je marchais dans la cour de récréation cet après-midi-là pendant que les garçons étaient à l'école. Quand je les voyais m'observer depuis les fenêtres quand ils montaient en classe, je me sentais distingué, et je prenais un air mélancolique et marchais plus lentement. À la fin des cours, quand ils sont sortis et m'ont parlé, je me suis félicité de ne pas me montrer fier vis-à-vis d'eux, et de les traiter tous exactement comme avant.

Je devais rentrer à la maison le soir suivant ; non par la malle de poste, mais par la lourde diligence de nuit appelée La Fermière, utilisée principalement par les gens de la campagne qui parcouraient de courtes distances. Je n'ai pas raconté d'histoire ce soir-là, et Traddles a insisté pour me prêter son oreiller. J'ignore en quoi il pensait que cela m'aiderait, car j'en avais déjà un ; mais c'est tout ce qu'il avait à prêter, pauvre gars, à part une feuille de papier à lettres remplie de squelettes, qu'il m'a donnée quand je suis parti pour atténuer ma peine et contribuer à ma tranquillité d'esprit.

J'ai quitté Salem House le lendemain après-midi. Je ne me doutais guère que c'était pour ne jamais y revenir. Nous avons voyagé très lentement toute la nuit, et ne sommes pas arrivés à Yarmouth avant neuf ou dix heures du matin. J'ai cherché des yeux Mr Barkis, mais il n'était pas là ; et à sa place un petit vieillard grassouillet et jovial au souffle court, vêtu de noir, avec des petits bouquets de rubans usés aux genoux de ses culottes, des bas noirs et un chapeau à larges bords, est arrivé en haletant à la fenêtre de la diligence et a dit :

« Master Copperfield ?

– Oui, monsieur.

– Veuillez me suivre, jeune monsieur, je vous prie », a-t-il dit, ouvrant la portière, « et j'aurai le plaisir de vous emmener chez vous ».

J'ai mis ma main dans la sienne, me demandant qui il était, et nous avons marché jusqu'à une boutique dans une rue étroite, qui portait l'inscription OMER, DRAPIER, TAILLEUR, MERCIER, FOURNISSEUR POUR FUNERAILLES, &c. C'était une petite boutique renfermée et étouffante, pleine de toutes sortes de vêtements, prêts ou inachevés, y compris une vitrine remplie de chapeaux pour hommes et pour femmes. Nous sommes entrés dans une petite arrière-boutique où nous avons trouvé trois jeunes femmes[1] au travail sur une quantité d'étoffes noires amoncelées sur la table, dont les chutes jonchaient le sol. Il y avait un bon feu dans la pièce, et une odeur oppressante de crêpe noir chauffé[2] — je ne connaissais pas cette odeur alors, mais je la connais maintenant.

Les trois jeunes femmes, qui paraissaient très actives et contentes, ont levé la tête pour me regarder, puis ont poursuivi leur travail. Pique, pique, pique. En même temps, d'un atelier de l'autre côté d'une petite cour arrivait un bruit régulier de martèlement, une sorte de mélodie : RAT — tat-tat, RAT — tat-tat, RAT — tat-tat, sans aucune variation.

« Eh bien ! » a dit mon guide à l'une des trois jeunes femmes. « Comment avances-tu, Minnie ?

– Nous serons prêtes à l'heure de l'essayage », a-t-elle répondu gaiement, sans lever la tête. « N'ayez pas peur, père ».

Mr Omer a ôté son chapeau à larges bords et s'est assis, haletant. Il était si gros qu'il était obligé de haleter un moment avant de pouvoir dire :

« C'est bon.

– Père ! », a dit Minnie, sur un ton badin, « Vous devenez une véritable baleine !

– Ah, je ne sais pas comment ça se fait, ma chérie », a-t-il répliqué, songeur. « Je suis gros, en effet.

– Vous êtes bien dans votre peau, voyez-vous. Vous prenez les choses du bon côté.

– Ça ne sert à rien de les prendre autrement, ma chérie.

---

[1] Une évocation des trois Parques, dont la première file, la seconde déroule et la troisième coupe le fil de la vie.

[2] On tord et on chauffe le crêpe pour lui donner son aspect particulier.

– Non, c'est sûr. Nous sommes tous plutôt joyeux ici, Dieu merci ! N'est-ce pas, père ?

– Je l'espère, ma chérie. Comme j'arrive à respirer maintenant, je pense que je vais prendre les mesures de ce jeune érudit. Pourriez-vous passer dans la boutique, Master Copperfield ? »

J'ai précédé Mr Omer, obéissant à sa demande ; et après m'avoir montré un rouleau de tissu dont il m'a dit qu'il était extra-super, et trop bon pour tout autre deuil que celui des parents, il a mesuré mes diverses dimensions et les a notées dans un cahier. Pendant qu'il le faisait, il a attiré mon attention sur les marchandises de sa boutique, et sur certaines modes dont il a dit qu'elles « venaient de sortir », et sur certaines autres modes dont il a dit qu'elles « venaient de passer ».

« Et ce genre de chose nous fait parfois perdre une petite fortune », a dit Mr Omer. « Mais les modes sont comme les êtres humains. Elles arrivent, personne ne sait quand, pourquoi ni comment ; et elles passent, personne ne sait quand, pourquoi ni comment. Tout est comme la vie, selon mon opinion, si vous adoptez ce point de vue. »

J'étais trop triste pour discuter la question, qui aurait peut-être dépassé mes capacités dans n'importe quelles circonstances ; et Mr Omer m'a ramené dans l'arrière-boutique, en respirant difficilement sur le chemin.

Il a alors ouvert une porte et a appelé en se penchant sur une volée de marches à se casser le cou : « Montez ce thé et ces tartines ! » lesquels, après un moment que j'ai passé à regarder autour de moi et réfléchir, et écouter la couture dans la pièce et la musique martelée de l'autre côté de la cour, sont apparus sur un plateau qui s'est révélé m'être destiné.

« Je vous connais », a dit Mr Omer, après m'avoir regardé quelques minutes, pendant lesquelles je ne m'étais pas occupé beaucoup du petit déjeuner, car les choses noires m'ôtaient l'appétit, « je vous connais depuis longtemps, mon jeune ami.

– Vraiment, monsieur ?

– Depuis votre naissance. Je peux même dire avant votre naissance. J'ai connu votre père avant vous. Il mesurait cinq pieds neuf pouces et demi, et il repose dans vingt-cinq pieds de terre.

– RAT — tat-tat, RAT — tat-tat, RAT — tat-tat » de l'autre côté de la cour.

« Il repose dans vingt-cinq pieds de terre, pas une fraction de moins », a dit Mr Omer, plaisamment. « C'est lui qui l'avait voulu, ou elle, je ne sais plus.

– Savez-vous comment va mon petit frère, monsieur ? » ai-je demandé.

Mr Omer a hoché la tête.

« RAT — tat-tat, RAT — tat-tat, RAT — tat-tat. »

– Il est dans les bras de sa mère.

– Oh, pauvre petit ! Est-il mort ?

– N'y attachez pas plus d'importance que nécessaire. Oui, le bébé est mort. »

Cette nouvelle a rouvert mes blessures. J'ai abandonné le petit déjeuner que j'avais à peine goûté et suis allé dans un coin de la petite pièce poser ma tête sur une autre table, que Minnie a vite débarrassée, craignant de voir mes larmes tacher les vêtements de deuil qui s'y trouvaient. C'était une jolie fille, d'un bon caractère, et elle a gentiment écarté mes cheveux de mes yeux ; elle était de très bonne humeur d'avoir presque fini son travail et d'être à l'heure, et elle était si différente de moi !

À ce moment la musique s'est arrêtée, et un beau jeune gaillard a traversé la cour. Il avait un marteau à la main, et sa bouche était pleine de petits clous, qu'il a dû retirer pour pouvoir parler.

« Eh bien, Joram ! » a dit Mr Omer. « Où en êtes-vous ?

– Ça va. Fini, monsieur ».

Minnie a rougi un peu, et les deux autres filles ont échangé des sourires.

« Quoi ? vous y avez travaillé à la bougie hier soir, quand j'étais au club, alors ? C'est ça ? » a dit Mr Omer, avec un clin d'œil.

« Oui. Comme vous avez dit que nous pourrions en profiter pour faire une petite excursion si c'était prêt, et y aller ensemble, Minnie et moi — et vous.

– Oh ! Je pensais que vous alliez m'oublier complètement, » a dit Mr Omer, en riant jusqu'à être saisi d'une quinte de toux.

« — Comme vous avez eu la bonté de dire ça », a repris le jeune homme, « je m'y suis donc mis sérieusement, voyez-vous. M'en donnerez-vous votre opinion ?

– Allons-y », a dit Mr Omer en se levant ; et, se tournant vers moi : « Mon cher, aimeriez-vous voir votre —

– Non, père », l'a interrompu Minnie.

« Je pensais lui faire plaisir, ma chérie. Mais tu as peut-être raison. »

Je ne peux pas dire comment j'ai su que c'était le cercueil de ma chère, chère mère qu'ils allaient regarder. Je n'en avais jamais entendu fabriquer un ; je n'en avais jamais

vu un, que je sache ; mais à force d'entendre le bruit, j'avais compris ce que c'était ; et quand le jeune homme est entré, je suis sûr que je savais ce qu'il avait fabriqué.

Le travail étant maintenant achevé, les deux filles, dont je n'avais pas entendu les noms, ont brossé leurs robes pour en enlever les bouts de tissu et de fil, puis sont allées dans la boutique pour la ranger et attendre les clients. Minnie est restée pour plier ce qu'elles avaient cousu et l'emballer dans deux paniers. Elle a fait cela à genoux, tout en fredonnant un petit air joyeux. Joram, dont je ne doutais pas qu'il fût son amoureux, est entré et lui a dérobé un baiser pendant qu'elle s'affairait (je ne le dérangeais apparemment pas du tout), et a dit que son père était parti chercher la chaise, et qu'il devait lui-même se préparer en toute hâte. Puis il est ressorti ; et elle a mis le dé à coudre et les ciseaux dans sa poche, et a piqué soigneusement une aiguille enfilée de fil noir sur le corsage de sa robe, et a ajusté son manteau face à une petite glace derrière la porte, dans laquelle je voyais le reflet de son visage satisfait.

J'observais tout cela, assis à la table dans le coin, la tête posée sur ma main, et mes pensées absorbées par des choses bien différentes. La chaise est bientôt arrivée devant la boutique, et on y a d'abord mis le panier, ensuite on m'y a mis, et les trois autres ont suivi. Je m'en souviens comme d'une sorte de semi-cabriolet, semi-fourgon à pianos, peint d'une couleur sombre, et tiré par un cheval noir avec une longue queue. Il y avait bien assez de place pour nous tous.

Je ne crois pas avoir jamais éprouvé de ma vie (peut-être suis-je plus avisé maintenant) un sentiment plus étrange que celui d'être avec eux, me souvenant des travaux qu'ils venaient d'accomplir, et les voyant prendre plaisir au voyage. Je ne leur en voulais pas ; ils m'effrayaient plutôt, comme si j'étais naufragé auprès de créatures avec qui je n'avais rien de commun. Ils étaient très joyeux. Le vieil homme était assis devant pour conduire, et les deux jeunes gens derrière lui, et chaque fois qu'il leur parlait ils se penchaient en avant, chacun d'un côté de son visage joufflu, et le traitaient avec beaucoup d'affection. Ils m'auraient parlé aussi, mais je me tenais en retrait et me morfondais dans mon coin ; intimidé par leurs jeux d'amoureux et leur hilarité, même si c'était loin d'être bruyant, et m'étonnant presque qu'aucun châtiment ne les punisse pour la dureté de leur cœur.

Aussi, quand ils se sont arrêté pour nourrir le cheval, et ont mangé et bu et se sont amusés, je ne pouvais toucher à rien de ce qu'ils mangeaient, mais suis resté à jeun. Aussi, quand nous sommes arrivés à la maison, j'ai sauté de la chaise par l'arrière le

plus vite possible, afin de ne pas me trouver en leur compagnie devant ces fenêtres solennelles, qui me regardaient aveuglément comme des yeux jadis brillants et maintenant fermés. Et oh, ce n'était vraiment pas la peine de m'être demandé ce qui pourrait m'émouvoir quand je rentrerais : voir la fenêtre de la chambre de ma mère et, à côté, celle qui en des temps meilleurs était la mienne !

J'ai été dans les bras de Peggotty avant d'atteindre la porte, et elle m'a emmené dans la maison. Son chagrin a éclaté quand elle m'a vu ; mais elle l'a vite contrôlé, et elle parlait en chuchotant, et marchait doucement, comme si les morts pouvaient être dérangés. Cela faisait longtemps qu'elle ne s'était pas couchée, ai-je découvert. Elle passait encore ses nuits à veiller. Aussi longtemps que sa pauvre jolie chérie n'était pas en terre, disait-elle, elle ne l'abandonnerait jamais.

Mr Murdstone ne m'a accordé aucune attention quand je suis entré dans le salon où il était assis près du feu, pleurant silencieusement et méditant dans son fauteuil. Miss Murdstone, occupée à son bureau, qui était couvert de lettres et de papiers, m'a tendu ses ongles froids et m'a demandé, dans un murmure métallique, si on avait pris mes mesures pour ma tenue de deuil.

« Oui.

– Et vos chemises, les avez-vous rapportées ?

– Oui, madame. J'ai rapporté tous mes vêtements ».

C'est toute la consolation que sa fermeté m'a administrée. Je suis sûr qu'elle éprouvait un plaisir particulier à exhiber à cette occasion ce qu'elle appelait sa maîtrise de soi, et sa fermeté, et sa force de caractère, et son bon sens, et tout le catalogue diabolique de ses déplaisantes qualités. Elle était spécialement fière de son talent pour les affaires ; et elle le montrait maintenant en réduisant tout aux plumes et à l'encre, sans se laisser émouvoir par quoi que ce soit. Tout le reste de ce jour, et du matin au soir ensuite, elle était assise à ce bureau ; grattant tranquillement avec une plume dure, parlant à tout le monde dans le même murmure imperturbable ; sans jamais relâcher un muscle de son visage, ni adoucir le ton de sa voix, ni laisser un atome de sa robe s'écarter du droit chemin.

Son frère prenait parfois un livre, mais je ne l'ai jamais vu le lire. Il l'ouvrait et le regardait comme s'il le lisait, mais restait une heure entière sans tourner la page, puis le posait et marchait de long en large dans la pièce. J'avais pris l'habitude de m'asseoir, les mains croisées, et de le regarder en comptant ses pas, heure après heure. Il parlait

très rarement à sa sœur, et jamais à moi. Il semblait être la seule chose en mouvement, à part les pendules, dans l'immobilité de toute la maison.

Au cours de ces jours avant les funérailles, j'ai peu vu Peggotty, si ce n'est qu'en montant ou en descendant l'escalier, je la trouvais toujours près de la pièce où ma mère et son bébé reposaient, et qu'elle venait me voir tous les soirs et restait assise près de mon lit pendant que je m'endormais. Un jour ou deux avant l'enterrement — je crois que c'était un jour ou deux avant, mais je suis conscient de ma confusion d'esprit en ce qui concerne ce temps pesant dont rien ne marquait la progression — elle m'a emmené dans la chambre. Je me souviens seulement que sous un couvre-lit blanc, d'une propreté et d'une fraîcheur éclatantes, me semblait reposer l'incarnation de la tranquillité solennelle qui était dans la maison ; et que lorsqu'elle a voulu relever doucement la couverture, j'ai crié : « Oh non ! oh non ! » et lui ai retenu la main.

Si l'enterrement avait eu lieu hier, je ne m'en souviendrais pas mieux. L'apparence même du grand salon quand j'entre par la porte, l'éclat du feu, le vin qui brille dans les carafes, l'arrangement des verres et des assiettes, le léger parfum sucré des gâteaux, l'odeur de la robe de Miss Murdstone, et nos vêtements noirs. Mr Chillip est dans la pièce, et vient me parler.

« Et comment va Master David ? » dit-il gentiment.

Je ne peux pas répondre *très bien*. Je lui donne ma main, qu'il tient dans la sienne.

« Mon Dieu ! » dit Mr Chillip, souriant humblement, avec quelque chose qui brille dans ses yeux, « nos jeunes amis grandissent autour de nous. Ils grandissent jusqu'à en devenir méconnaissables, madame ? »

Cela en s'adressant à Miss Murdstone, qui ne répond pas.

« Il y a eu de grands progrès ici, madame ? » dit Mr Chilip.

Miss Murdstone se contente de froncer les sourcils et de s'incliner un peu ; Mr Chillip, déconfit, part dans un coin, me gardant avec lui, et n'ouvre plus la bouche.

Je le remarque, non parce que je fais attention à ce qui m'arrive depuis que je suis rentré à la maison, mais parce que je remarque tout ce qui se passe. Et maintenant la cloche commence à sonner, et Mr Omer et un autre homme viennent nous préparer. Comme Peggotty avait l'habitude de me le raconter, les personnes qui ont accompagné mon père à la même tombe se sont préparées il y a longtemps dans la même pièce.

Il y a Mr Murdstone, notre voisin Mr Grayper, Mr Chillip, et moi. Quand nous sortons, les porteurs et leur fardeau sont dans le jardin ; ils avancent devant nous sur le

sentier, le long des ormes, et passent la grille pour entrer dans le cimetière où j'ai si souvent entendu les oiseaux chanter le matin en été.

Nous nous tenons debout autour de la tombe. Le jour me semble différent de tous les autres jours, et la lumière d'une couleur différente — d'une couleur plus triste. Maintenant il y a un silence solennel, que nous avons apporté de la maison avec ce qui repose dans la terre ; et pendant que nous nous tenons tête nue, j'entends la voix du pasteur, paraissant lointaine en plein air, et pourtant distincte et claire, qui dit : « Je suis la Résurrection et la Vie, dit le Seigneur ![1] » Puis j'entends des sanglots ; et, se tenant à l'écart parmi les spectateurs, je vois cette bonne et fidèle servante, que de toutes les personnes sur terre j'aime le plus, et à qui mon cœur d'enfant est certain que le Seigneur dira un jour : « C'est bien[2] ».

Il y a beaucoup de visages que je connais, dans la petite foule ; des visages que j'ai connus à l'église, quand je regardais toujours autour de moi ; des visages qui ont vu ma mère quand elle est arrivée au village dans la fleur de sa jeunesse. Je ne leur prête pas attention — je suis plongé dans mon chagrin — et pourtant je les vois et les reconnais tous ; et même là-bas dans le fond je vois Minnie, assistant à la cérémonie et lançant des œillades à son chéri, qui est près de moi.

C'est fini, et la terre est tassée, et nous nous tournons pour repartir. Devant nous s'élève notre maison, si belle et inchangée, si liée dans mon esprit à l'image de jeunesse de celle qui a disparu, que tout mon chagrin passé n'est rien à côté du chagrin qu'elle suscite. Mais on m'emmène ; et Mr Chillip me parle ; et quand nous entrons dans la maison, il me fait boire un peu d'eau ; et quand je lui demande la permission de monter à ma chambre, il me l'accorde avec la douceur d'une femme.

Tout cela, je l'ai dit, s'est passé hier. Les événements ultérieurs ont flotté loin de moi vers ce rivage où toutes les choses oubliées réapparaîtront, mais celui-là se dresse comme un piton rocheux dans l'océan.

Je savais que Peggotty viendrait me voir dans ma chambre. La tranquillité dominicale du moment (le jour ressemblait tellement à un dimanche ! je l'avais oublié) nous convenait à tous les deux. Elle s'est assise à côté de moi sur mon petit lit ; et tenant ma main, et parfois l'amenant à ses lèvres, et parfois la caressant avec la sienne, comme

[1] Jean, 11, 25.
[2] Mathieu, 25, 23 : « C'est bien, bon et fidèle serviteur ».

elle aurait pu consoler mon petit frère, elle m'a raconté, à sa manière, tout ce qu'elle avait à dire concernant ce qui s'était passé.

« Depuis longtemps », a dit Peggotty, « elle n'allait pas bien. Son esprit était troublé, et elle n'était pas heureuse. Quand son bébé est né, j'ai d'abord pensé qu'elle irait mieux, mais elle est devenue plus fragile, et sombrait un peu chaque jour. Elle aimait rester assise toute seule avant l'arrivée du bébé, et elle pleurait ; mais ensuite elle lui chantait — si doucement que j'ai pensé une fois, en l'entendant, que c'était comme une voix dans les airs qui montait là-haut.

« Je pense qu'elle est devenue plus timide, et comme plus craintive, dernièrement ; et qu'un mot rude lui donnait comme un coup. Mais elle était toujours la même avec moi. Elle n'a jamais changé avec sa sotte Peggotty, pas ma douce enfant ».

Là, Peggotty s'est arrêtée, et m'a tapoté tendrement la main pendant un moment.

« La dernière fois que je l'ai vue semblable à ce qu'elle était avant, c'était le soir quand vous êtes revenu à la maison, mon chéri. Le jour que vous êtes reparti, elle m'a dit : 'Je ne reverrai jamais plus mon petit amour. Quelque chose me le dit, qui dit vrai, je le sais.'

« Elle a essayé de tenir après cela ; et bien des fois, quand ils lui disaient qu'elle était écervelée et insouciante, elle faisait semblant de l'être ; mais c'était tout du passé, à ce moment. Elle n'a jamais dit à son mari ce qu'elle m'avait dit — elle avait peur de le dire à quelqu'un d'autre — jusqu'à un soir, un peu plus d'une semaine avant que ça arrive, quand elle lui a dit : 'Mon cher, je crois que je suis en train de mourir'.

« 'Ça m'a soulagé l'esprit, Peggotty', elle m'a dit quand je l'ai couchée ce soir-là. 'Il va y croire de plus en plus, pauvre homme, tous les jours pendant quelques jours, et puis ce sera fini. Je suis bien fatiguée. Suis-je en train de dormir ? Reste avec moi pendant que je dors ; ne me quitte pas. Dieu bénisse mes deux enfants ! Dieu protège et garde mon garçon sans père !'

« Je ne l'ai plus jamais quittée. Elle parlait souvent aux deux d'en bas — car elle les aimait ; elle ne pouvait supporter de ne pas aimer quelqu'un qui était près d'elle — mais quand ils quittaient son chevet, elle se tournait toujours vers moi, comme s'il y avait du repos là où était Peggotty, et ne s'endormait jamais autrement.

« La dernière nuit, le soir, elle m'a embrassée et a dit : 'Si mon bébé devait mourir aussi, Peggotty, s'il te plaît qu'ils le couchent dans mes bras, et nous enterrent

ensemble'. (Cela a été fait ; car le pauvre agneau n'a vécu qu'un jour de plus qu'elle.) 'Que mon très cher garçon nous accompagne à notre dernière demeure', elle a dit, 'et dis-lui que sa mère, quand elle était couchée ici, l'a béni non pas une fois, mais un millier de fois.' »

Un autre silence a suivi, et un autre tendre tapotement sur ma main.

« La nuit était bien avancée, quand elle m'a demandé un peu d'eau ; et après l'avoir bue, elle m'a offert un sourire si patient, la chérie ! — si beau ! —

« L'aube était venue et le soleil se levait, quand elle m'a dit combien Mr Copperfield avait toujours été bon et prévenant pour elle, et combien il l'avait supportée patiemment, et qu'il lui disait, quand elle doutait d'elle-même, qu'un cœur aimant valait mieux et était plus fort que la sagesse, et que le sien le rendait heureux. 'Peggotty, ma chérie', elle a dit alors, 'approche-moi de toi', car elle était très faible. 'Glisse ton bras sous ma nuque', elle a dit, 'et tourne-moi vers toi, car ton visage s'éloigne, et je le veux tout près'. J'ai fait comme elle demandait ; et oh Davy ! le moment était arrivé quand mes mots lors de notre première séparation sont devenus vrais — quand elle a été contente de poser sa pauvre tête sur le bras de sa stupide revêche vieille Peggotty — et elle est morte comme un enfant qui s'endort ! »

Ainsi s'est achevé le récit de Peggotty. Depuis le moment où j'avais appris la mort de ma mère, mon idée de ce qu'elle était dans les derniers temps s'était évanouie. Je ne me suis souvenu, à partir de cet instant, que de la jeune mère de mes premières impressions, qui avait l'habitude d'enrouler ses boucles brillantes autour de son doigt, et de danser avec moi dans le salon le soir. Ce que Peggotty venait de me raconter, loin de me ramener à la dernière période, a enraciné l'ancienne image dans mon esprit. C'est peut-être curieux, mais c'est vrai. Dans la mort, elle retournait d'un coup d'aile à sa jeunesse paisible et sans souci, et annulait tout le reste.

La mère couchée dans la tombe était la mère de mon enfance ; la petite créature dans ses bras, c'était moi-même, tel que j'avais été jadis, à jamais silencieux sur son sein.

Chapitre 10

On me néglige, puis on pourvoit à mes besoins.

La première décision que Miss Murdstone a prise quand les solennités du jour ont pris fin, et que la lumière a pu entrer librement dans la maison[1], a été de donner à Peggotty un préavis d'un mois. Les nouvelles conditions de son service ne pouvaient certainement pas plaire à Peggotty, mais je crois qu'elle serait restée pour moi plutôt que d'accepter la meilleure place du monde. Elle m'a dit que nous devions nous quitter, et m'a dit pourquoi ; et nous nous sommes consolés sincèrement l'un l'autre.

Quant à moi et à mon avenir, rien n'a été dit ni fait. Ils auraient été heureux, j'en suis sûr, s'ils avaient pu me renvoyer aussi avec un mois de préavis. J'ai trouvé le courage, une fois, de demander à Miss Murdstone quand je retournerais à l'école ; et elle a répondu sèchement, qu'elle croyait que je n'y retournerais pas du tout. On ne m'a rien dit de plus. J'étais très désireux de savoir ce qu'on ferait de moi, et Peggotty aussi ; mais ni elle ni moi n'avons réussi à obtenir la moindre information à ce sujet.

Une chose a changé dans ma situation qui, tout en me soulageant d'une grande partie de mon malaise sur le moment, aurait pu, si j'avais été capable d'y prêter vraiment attention, me troubler encore plus pour l'avenir. Voici ce que c'était. Les contraintes que l'on m'avait imposées ont été complètement abandonnées. On me demandait si peu de rester à mon morne poste dans le salon qu'à plusieurs occasions, quand j'y a pris mon siège, Miss Murdstone a froncé les sourcils pour me faire partir. On m'interdisait si peu de fréquenter Peggotty que, pourvu que je ne dérange pas Mr Murdstone, on ne me cherchait jamais et on ne demandait jamais où j'étais. Au début, je redoutais chaque jour qu'il reprenne en main mon éducation, ou que Miss Murdstone s'y dévoue ; mais j'en suis vite venu à penser que ces craintes étaient sans fondement, et que tout ce que risquais, c'était d'être laissé à l'abandon.

Je ne crois pas que cette découverte m'ait beaucoup inquiété alors. J'étais encore sous le choc de la mort de ma mère, et dans une sorte d'hébétude en ce qui concerne tous ses à-côtés. Je me souviens bien que je songeais quelquefois à l'éventualité de ne plus recevoir aucun enseignement, ni aucune attention ; de devenir un homme minable

[1] On a vu plus haut que les volets étaient fermés pendant que la morte était encore présente.

et morose, passant sa vie oisive à flâner dans le village ; et aussi à la possibilité, pour échapper à ce destin, de m'en aller chercher fortune quelque part, comme un héros de roman ; mais il s'agissait là de visions éphémères, de rêves éveillés qui défilaient parfois comme s'ils étaient peints ou écrits vaguement sur le mur de ma chambre et qui, en se dissipant, laissaient le mur aussi nu qu'avant.

« Peggotty », ai-je murmuré pensivement un soir, alors que je réchauffais mes mains au feu de la cuisine, « Mr Murdstone m'aime moins qu'avant. Il ne m'a jamais beaucoup aimé, Peggotty ; mais il voudrait même ne plus me voir maintenant, si c'était possible.

– C'est peut-être sa tristesse », a dit Peggotty, en me caressant les cheveux.

« Je suis sûr, Peggotty, que je suis triste aussi. Si je croyais que c'était sa tristesse, je n'y penserais pas du tout. Mais ce n'est pas ça ; oh, non, ce n'est pas ça.

– Comment savez-vous que ce n'est pas ça ? » a dit Peggotty, après un silence.

« Oh, sa tristesse c'est autre chose, c'est très différent ; il est triste à cet instant, assis près du feu avec Miss Murdstone ; mais si j'entrais, Peggotty, il serait quelque chose de plus.

– Que serait-il ?

– Fâché », ai-je répondu, avec une imitation involontaire de son sinistre froncement de sourcils. « S'il était seulement triste, il ne me regarderait pas comme il le fait. Je suis seulement triste, et il me semble que cela me rend plus gentil. »

Peggotty n'a rien dit pendant un moment ; et j'ai réchauffé mes mains, aussi silencieux qu'elle.

« Davy », a-t-elle dit enfin.

« Oui, Peggotty ?

– J'ai essayé, mon chéri, toutes les façons que j'ai pu penser — toutes les façons qui existent, et toutes les façons qui existent pas, en bref — pour avoir un service convenable ici, à Blunderstone ; mais il y a rien de tel, mon amour.

– Et que penses-tu faire, Peggotty ? » ai-je dit, navré. « Penses-tu aller chercher fortune ?

– Je crois que je serai obligée d'aller à Yarmouth et d'y habiter.

– Tu aurais pu partir plus loin », ai-je dit, me déridant un peu, « et ce serait comme si tu avais disparu. Je te verrai de temps en temps, ma chère vieille Peggotty, là-bas. Tu ne seras pas vraiment à l'autre bout du monde, n'est-ce pas ?

– Tout le contraire, Dieu merci ! » s'est écrié Peggotty, avec beaucoup de vivacité. « Aussi longtemps que vous serez ici, mon lapin, je viendrai vous voir chaque semaine de ma vie. Un jour par semaine, toute ma vie ! »

Je me suis senti soulagé d'un grand poids par cette promesse ; mais ce n'était pas tout, car Peggotty a poursuivi :

« Vous voyez, Davy, je vais d'abord chez mon frère, pour une visite d'une quinzaine — juste le temps de regarder autour de moi, et de redevenir un peu moi-même. Alors j'ai pensé que peut-être, comme ils veulent pas de vous ici à présent, ils pourraient vous laisser venir avec moi. »

Si quelque chose à part l'amélioration de ma relation avec toutes les personnes de mon entourage, sauf Peggotty, pouvait me faire plaisir à ce moment-là, c'était ce projet et nul autre. Mon cœur s'apaisait à l'idée d'être de nouveau parmi ces visages honnêtes, éclairés par des sourires de bienvenue ; de retrouver la paix du délicieux dimanche matin, avec la sonnerie des cloches, le jet des galets dans l'eau, et l'apparition des bateaux fantomatiques dans le brouillard ; de vagabonder avec la petite Em'ly, de lui raconter mes misères, et de les conjurer en ramassant des cailloux et des coquillages sur la plage. Mon inquiétude est revenue aussitôt, c'est certain, quand j'ai douté du consentement de Miss Murdstone ; mais elle s'est vite dissipée, car elle est entrée vers la fin de notre conversation pour une inspection vespérale du garde-manger, et Peggotty, avec une audace qui m'a stupéfait, a abordé le sujet sur le champ.

« Le garçon sera oisif là-bas », a dit Miss Murdstone, vérifiant l'intérieur d'un bocal de cornichons, « et l'oisiveté est la mère de tous les vices. Mais, à coup sûr, il serait oisif ici — où n'importe où, à mon avis. »

Peggotty avait une réponse furieuse toute prête, je le voyais ; mais elle l'a avalée en pensant à moi et a gardé le silence.

« Humph ! » a dit Miss Murdstone, sans quitter de l'œil les cornichons, « ce qui est plus important que toute autre chose — d'une importance capitale — c'est que mon frère ne soit pas dérangé ni contrarié. Je suppose que je ferais mieux de dire oui. »

Je l'ai remerciée, sans laisser paraître ma joie, de peur que cela ne l'incite à retirer son assentiment. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser que j'avais raison d'être prudent quand elle m'a regardé par-dessus le bocal de cornichons, avec autant d'aigreur que si ses yeux noirs en avaient absorbé tout le contenu. Cependant, elle avait donné la

permission, et ne l'a jamais retirée ; et à la fin du mois, Peggotty et moi étions prêts à partir.

Mr Barkis est entré dans la maison pour prendre les malles de Peggotty. Il n'avait jamais franchi la grille du jardin auparavant, à ma connaissance, mais cette fois il est entré dans la maison. Et en soulevant la plus grande malle et en sortant, il m'a lancé un regard qui m'a semblé significatif, en supposant que le visage de Mr Barkis ait jamais pu exprimer quelque chose.

Peggotty était démoralisée, naturellement, en quittant la maison où elle avait vécu pendant tant d'années, et où s'étaient noués les deux liens essentiels de sa vie — avec ma mère et avec moi. Elle avait visité le cimetière, aussi, très tôt le matin ; et elle est montée dans la charrette, et s'est assise en tenant son mouchoir sur ses yeux.

Tant qu'elle est restée ainsi, Mr Barkis n'a pas donné le moindre signe de vie. Il était assis à sa place et dans son attitude habituelles, comme un grand mannequin de paille. Mais quand elle a commencé à regarder autour d'elle, et à me parler, il a hoché la tête et grimacé plusieurs fois. Je ne sais pas du tout à qui il s'adressait, et ce qu'il voulait dire.

« C'est une belle journée, Mr Barkis ! » ai-je dit pour être poli.

– Pas mal », a dit Mr Barkis, qui s'en tenait en général à un langage mesuré, et s'engageait rarement.

« Peggotty est bien installée maintenant, Mr Barkis », ai-je remarqué pour lui faire plaisir.

– Ah oui ? » a dit Mr Barkis.

Après y avoir réfléchi, Mr Barkis l'a regardée d'un air sagace et a dit :

« *Êtes*-vous bien installée ? »

Peggotty a ri, et a répondu par l'affirmative.

« Mais réellement et vraiment, vous savez. L'êtes-vous ? » a grogné Mr Barkis, se glissant plus près d'elle sur le banc, et lui donnant un coup de coude. « L'êtes-vous ? Réellement et vraiment bien installée ? Hein ? » À chacune de ces questions, Mr Barkis se glissait plus près, et lui donnait un autre coup de coude ; si bien qu'à la fin nous étions tout entassés dans le coin gauche de la charrette, et j'étais tellement écrasé que je pouvais à peine le supporter.

Peggotty ayant attiré son attention sur ma souffrance, Mr Barkis m'a aussitôt laissé un peu plus de place, puis s'est éloigné encore un peu. Mais j'ai bien observé qu'il

semblait se réjouir d'avoir découvert un merveilleux moyen de s'exprimer d'une façon directe, précise et agréable, sans l'inconvénient d'avoir à se lancer dans une conversation. Il gloussait manifestement en y pensant. Peu à peu, il s'est tourné vers Peggotty de nouveau et, répétant : « Êtes-vous bien installée, oui ? » il s'est rapproché de nous comme avant, jusqu'au moment où il ne me restait plus assez de place pour respirer. Puis il a entrepris une nouvelle attaque, avec la même question et le même résultat. En fin de compte, je me levais chaque fois que je le voyais venir, et me tenais debout sur le marchepied en prétendant regarder le paysage ; après quoi je n'avais plus à me plaindre.

Il a poussé la politesse jusqu'à s'arrêter tout exprès pour nous dans un pub, où il nous a offert du mouton grillé et de la bière. Même quand Peggotty était en train de boire, il a effectué une de ces approches et l'a presque étouffée. Mais quand nous nous sommes approchés de la fin du voyage, il avait plus à faire et moins de temps pour la galanterie ; et quand nous sommes arrivés sur les pavés de Yarmouth, nous étions tous bien trop secoués et cahotés, je m'en souviens, pour pouvoir nous consacrer à quoi que ce soit d'autre.

Mr Peggotty et Ham nous attendaient à l'endroit habituel. Ils nous ont accueillis affectueusement, Peggotty et moi, et ont serré la main de Mr Barkis — qui, avec son chapeau à l'arrière de sa tête, et un air penaud sur son visage qui semblait se propager jusqu'à ses jambes, donnait l'impression d'être absent, ai-je pensé. Chacun d'eux a pris une des malles de Peggotty, et nous partions, quand Mr Barkis m'a invité, par un signe solennel de son index, à le rejoindre sous une arcade.

« Dites », a grogné Mr Barkis, « ça allait. »

J'ai observé son visage et j'ai répondu, en essayant de paraître profond : « Oh !

– Ça s'est pas arrêté », a dit Mr Barkis, hochant la tête confidentiellement. « Ça allait. »

De nouveau j'ai répondu : « Oh !

– Vous savez qui voulait bien », a dit mon ami. « C'était Barkis, et Barkis seulement. »

J'ai hoché la tête.

« Ça va », a dit Mr Barkis, me serrant la main. « Je suis vot' ami. C'est grâce à vous que ça va, en premier. Ça va. »

Dans son effort pour être particulièrement clair, Mr Barkis était si extrêmement mystérieux que j'aurais pu rester une heure à le regarder, et assurément je n'aurais pas recueilli plus d'information de son visage que du cadran[1] d'une horloge arrêtée. Mais Peggotty m'a appelé ; et pendant que nous marchions, elle m'a demandé ce qu'il avait dit ; et je lui ai répondu qu'il avait dit que ça allait.

« Comme son impudence », a dit Peggotty, « mais ça m'est égal ! Davy mon chéri, que penseriez-vous si j'allais penser à me marier ?

– Eh bien — je suppose que tu m'aimerais autant que maintenant, Peggotty ? » ai-je répondu, après un moment de réflexion.

Au grand étonnement des passants dans la rue, ainsi que de ses parents qui nous précédaient, la bonne âme a été obligée de s'arrêter pour m'embrasser sur-le-champ, avec de vives protestations de son amour inaltérable.

« Dites-moi ce que vous diriez, mon amour ? » a-t-elle redemandé après cela, quand nous nous sommes remis en marche.

« Si tu pensais te marier — avec Mr Barkis, Peggotty ?

– Oui.

– Je dirais que ce serait vraiment une bonne chose. Car alors tu sais, Peggotty, tu aurais toujours le cheval et la charrette pour t'emmener me voir, et cela ne te coûterait rien, et tu serais sûre de venir.

– Le bon sens de ce chéri ! » s'est écrié Peggotty. « Ce que je pense depuis tout ce mois ! Oui, mon trésor ; et je pense que je serais plus indépendante, voyez-vous ; sans compter que je travaillerais plus volontiers dans ma propre maison, que je ne le pourrais chez quelqu'un d'autre maintenant. Je ne sais pas ce que je vaudrais, maintenant, comme servante chez des inconnus. Et je serai toujours près du lieu où repose ma jolie », a dit Peggotty, songeuse, « et je pourrai le voir quand je veux ; et quand *je* me coucherai pour me reposer, on pourra me mettre en terre par très loin de ma chère enfant ! »

Nous n'avons rien dit pendant un moment, ni l'un ni l'autre.

« Mais je n'y penserais même plus », a dit Peggotty, gaiement, « si mon Davy s'y opposait de quèque façon — pas si on m'avait appelée à l'église trente fois trois fois et que l'alliance s'usait dans ma poche.

[1] En anglais, le même mot, *face*, désigne un visage et le cadran d'une horloge.

– Regarde-moi, Peggotty, et vois si je ne suis pas réellement content, et si je ne le désire pas vraiment ! » Et en vérité je le désirais, de tout mon cœur.

« Allons, ma vie », a dit Peggotty, en m'étreignant, « j'y ai pensé jour et nuit, de toutes les façons que je peux, et j'espère de la bonne façon ; mais je vais encore y penser, et en parler à mon frère, et en attendant nous le garderons entre nous, Davy, vous et moi. Barkis est une brave et simple créture, et si j'essayais de remplir mon devoir avec lui, je pense que ce serait ma faute si je n'étais pas — si je n'étais pas bien installée », a dit Peggotty, en riant de bon cœur.

Cette citation de Mr Barkis était si appropriée, et nous a tant amusés tous les deux, que nous n'avons cessé de rire, et étions de très bonne humeur quand nous avons aperçu la maison de Mr Peggotty.

Elle n'avait pas changé, si ce n'est peut-être qu'elle avait rétréci un peu à mes yeux ; et Mrs Gummidge nous attendait à la porte comme si elle était restée là tout ce temps. Tout était pareil à l'intérieur, jusqu'aux algues dans la chope bleue dans ma chambre. Je suis entré dans la cabane à l'extérieur pour voir un peu, et les mêmes homards, crabes et écrevisses, possédés par le même désir de pincer le monde en général, semblaient être dans le même état d'enchevêtrement dans le même vieux coin.

Mais il n'y avait pas de petite Em'ly, et j'ai donc demandé à Mr Peggotty où elle était.

« Elle est à l'école, monsieur », a dit Mr Peggotty, épongeant sur son front la sueur due au transport de la malle de Peggotty ; « elle sera à la maison », regardant la pendule hollandaise, « dans vingt minutes à une demi-heure de temps. Elle nous manque à tous que nous sommes, que Dieu vous bénisse ! »

Mrs Gummidge a gémi.

« Courage, Mamie ! » s'est écrié Mr Peggotty.

« Je le ressens plus que n'importe qui », a dit Mrs Gummidge. « J'suis une pauvre créture 'bandonnée, et elle était prèsse la seule chose qui m'allait pas contraire. »

Mrs Gummidge, geignant et secouant la tête, s'est mise à attiser le feu. Mr Peggotty s'est tourné vers nous pendant qu'elle était ainsi occupée et a dit à voix basse, en se sachant derrière sa main : « Le vieux ! » Ce dont j'ai conclu à juste titre qu'aucune amélioration ne s'était produite dans l'humeur de Mrs Gummidge depuis ma dernière visite.

Ah, l'endroit était, ou aurait dû être, aussi plaisant qu'auparavant ; et pourtant il ne m'a pas séduit de la même manière. Je ressentais une certaine déception. Peut-être était-ce à cause de l'absence de la petite Em'ly. Je savais par où elle devait arriver, et je suis parti à sa rencontre.

Une silhouette est bientôt apparue au loin, et j'ai vite reconnu Em'ly, qui restait une petite créature en taille, bien qu'elle eut grandi. Mais quand elle s'est approchée, quand j'ai vu ses yeux bleus paraissant plus bleus, et son visage avec ses fossettes paraissant plus radieux, et toute sa personne plus jolie et plus joyeuse, un curieux sentiment m'a envahi, qui m'a fait prétendre que je ne la connaissais pas, et passer mon chemin comme si je regardais quelque chose dans la distance. Il m'est arrivé d'agir de même plus tard dans ma vie, si je ne me trompe pas.

La petite Em'ly n'en a pas été troublée. Elle m'a bien vu, mais au lieu de se retourner et de m'appeler, elle s'est mise à courir en riant. Cela m'a obligé à lui courir après, et elle courait si vite que nous étions très près de la maison quand je l'ai rattrapée.

« Oh, c'est toi, oui ? » a dit la petite Em'ly.

« Comment, tu savais qui c'était, Em'ly ?

– Et *toi*, tu ne savais pas qui c'était ? » a dit Em'ly. J'allais l'embrasser, mais elle a mis ses mains devant ses lèvres couleur de cerise, et a dit qu'elle n'était plus un bébé et, riant de plus en plus, est entrée dans la maison en courant.

Elle semblait prendre grand plaisir à me taquiner, et ce changement en elle m'étonnait beaucoup. La table était mise pour le thé, et notre petit coffre était posé à son ancienne place, mais au lieu de venir s'asseoir avec moi, elle est allée tenir compagnie à cette grommeleuse Mrs Gummidge ; et quand Mr Peggotty a demandé pourquoi, elle a ébouriffé ses cheveux sur son visage pour le cacher, et elle ne faisait que rire.

« Une petite minette, c'est ! » a dit Mr Peggotty, la tapotant de sa grosse main.

« C'est c'qu'elle est ! c'est c'qu'elle est ! » s'est écrié Ham. « Mas'r Davy gars, c'est c'qu'elle est ! » et il est resté assis à pouffer de rire pendant un moment, dans un état d'admiration et de plaisir mêlés qui mettait son visage en feu.

Ils gâtaient tous la petite Em'ly, en vérité ; et personne plus que Mr Peggotty lui-même, dont elle aurait pu obtenir n'importe quoi en posant simplement sa joue sur ses rudes favoris ; c'est ce que j'ai pensé, en tout cas, quand je l'ai vue le faire ; et je considérais que Mr Peggotty avait parfaitement raison. Mais elle était si affectueuse et

attentionnée, et avait une façon si plaisante d'être à la fois futée et timide, qu'elle me captivait plus que jamais.

Elle avait bon cœur, aussi ; car alors que nous étions assis autour du feu après le thé et que Mr Peggotty fumait sa pipe, quand il a fait allusion à la perte que je venais de subir, ses yeux se sont emplis de larmes, et elle m'a regardé si gentiment que j'en ai ressenti beaucoup de gratitude.

« Ah ! » a dit Mr Peggotty, prenant ses boucles et les roulant sur sa main comme de l'eau, « voilà aussi une orpheline, voyez-vous, monsieur. Et là », a dit Mr Peggotty en frappant la poitrine de Ham du revers de la main, « en voilà encore un, même s'il en a pas trop l'air.

– Si je vous avais comme tuteur, Mr Peggotty », ai-je dit en secouant la tête, « je ne pense pas que je me *sentirais* très orphelin.

– Bien dit, Mas'r Davy gars ! » s'est écrié Ham joyeusement. « Hourra ! Bien dit ! Pas plus orphelin qu'ça vous vous sentiriez pas ! 'Coutez ! 'Coutez ! » — Puis il a rendu à Mr Peggotty son coup de revers, et la petite Em'ly s'est levée et a embrassé Mr Peggotty.

« Et comment va votre ami, monsieur ? » m'a demandé Mr Peggotty.

« Steerforth ?

– C'est le nom ! » s'est exclamé Mr Peggotty en se tournant vers Ham. « Je savais que c'était quelque chose de notre côté.

– Vous disiez que c'était Rudderford[1] », a remarqué Ham en riant.

« Et alors ? » a rétorqué Mr Peggotty. « Que tu barres avec un gouvernail, non ? J'étais pas loin. Comment va-t-il, monsieur ?

– Il allait très bien quand je suis parti, Mr Peggotty.

– Voilà un ami ! » a dit Mr Peggotty, en avançant vivement sa pipe. « Voilà un ami, si on parle d'amis ! Allons, pour l'amour de Dieu, si c'est pas un régal de le regarder !

– Il est très beau, n'est-ce pas ? » ai-je dit ; cet éloge me réchauffait le cœur.

« Beau ! » s'est écrié Mr Peggotty. « Il se dresse face à vous comme — comme un — ah, je ne sais pas comme quoi il se dresse pas. Il est si hardi !

– Oui ! C'est exactement son caractère. Il est aussi brave qu'un lion, et vous ne pouvez pas imaginer combien il est franc, Mr Peggotty.

---

[1] *Steer* = diriger (de manière générale) ou barrer (un bateau). *Rudder* = gouvernail.

– Alors je suppose, aussi », a dit Mr Peggotty, me regardant à travers la fumée de sa pipe, « que pour ce qui est de connaître des livres, il prendrait le vent de prèsse n'importe quoi.

– Oui », ai-je dit, enchanté, « il sait tout. Son intelligence est stupéfiante.

– Voilà un ami ! » a murmuré Mr Peggotty, avec un grave hochement de tête.

« Rien ne semble lui coûter le moindre effort. Il lui suffit d'observer une tâche pour savoir l'accomplir. C'est le meilleur joueur de cricket que vous ayez jamais vu. Il vous rendra presque autant de pions que vous voulez aux dames, et vous battra facilement. »

Mr Peggotty a de nouveau hoché la tête, comme pour dire : « Bien sûr qu'il le fera. »

« Il parle si bien », ai-je poursuivi, « qu'il peut convaincre n'importe qui ; et je ne sais pas ce que vous diriez si vous l'entendiez chanter, Mr Peggotty. »

Mr Peggotty a de nouveau hoché la tête, comme pour dire : « Je n'en doute pas ».

« Et puis c'est un camarade si noble et généreux », ai-je dit, emporté par mon thème favori, « qu'il est à peine possible de le louer autant qu'il le mérite. Je suis sûr que je ne pourrai jamais le remercier assez pour la générosité avec laquelle il m'a protégé, alors que j'étais tellement plus jeune et inférieur à lui à l'école. »

Je continuais à vive allure quand mon regard s'est posé sur le visage de la petite Em'ly, qui était penchée en avant et écoutait avec l'attention la plus soutenue, le souffle court, ses yeux bleus brillant comme des joyaux, et la couleur empourprant ses joues. Elle paraissait si extraordinairement sérieuse et jolie que je me suis arrêté dans une sorte d'émerveillement ; et quand je me suis arrêté ils l'ont tous regardée en même temps et se sont mis à rire.

« Em'ly est comme moi », a dit Peggotty, « et elle voudrait le voir ».

Cela troublait Em'ly de sentir que tout le monde l'observait, et elle a baissé la tête, et son visage s'est couvert de rougeurs. Jetant un coup d'œil à travers le désordre de ses boucles, et voyant que nous la regardions encore (moi, en tout cas, je suis sûr que je l'aurais regardée pendant des heures), elle s'est enfuie, et n'est revenue que peu avant l'heure de se coucher.

Je dormais dans l'ancien petit lit à la poupe du bateau, et le vent est venu gémir sur les étendues plates comme autrefois. Mais je ne pouvais m'empêcher d'imaginer, maintenant, qu'il gémissait sur ceux qui étaient partis ; et au lieu de penser que la mer pourrait monter dans la nuit et emporter le bateau, je pensais à la mer qui était montée, depuis que j'avais entendu ces sons, et avait englouti la maison de mon bonheur. Je me

souviens, alors que le vent et l'eau commençaient à moins résonner à mes oreilles, que j'ai ajouté une courte clause à mes prières, exprimant mon espoir de grandir et d'épouser la petite Em'ly, et qu'ainsi je me suis endormi amoureusement.

Les jours passaient à peu près comme autrefois, si ce n'est — cela faisait une grande différence — que la petite Em'ly et moi nous promenions rarement sur la plage maintenant. Elle avait des leçons à apprendre, et des travaux d'aiguille à faire ; et était absente une grande partie de la journée. Mais je sentais que nous n'aurions pas repris ces anciennes promenades même s'il en avait été autrement. Em'ly avait beau être sauvage et capricieuse comme une enfant, c'était plus une petite femme que je ne m'y attendais. Elle semblait s'être beaucoup éloignée de moi, en un peu plus d'un an. Elle m'aimait bien, mais elle se moquait de moi et me tourmentait ; et quand j'allais à sa rencontre, elle filait à la maison par un autre chemin et riait à la porte quand je revenais, tout déçu. Les meilleurs moments étaient ceux pendant lesquels elle était sagement assise à son ouvrage sur le pas de la porte, et je m'asseyais sur les marches de bois à ses pieds et lui lisais un livre. Il me semble, à l'heure présente, que je n'ai jamais vu une aussi belle lumière que celle de ces clairs après-midi d'avril ; que je n'ai jamais vu une aussi belle petite silhouette ensoleillée que celle que je voyais sur le pas de la porte du vieux bateau ; que je n'ai jamais revu un tel ciel, une telle eau, de tels glorieux vaisseaux voguant au loin dans l'air doré.

Dès le premier soir après notre arrivée, Mr Barkis est apparu dans une attitude excessivement absente et gauche, avec des oranges emballées dans un mouchoir noué. Comme il ne faisait pas la moindre allusion à ce bien, on devait supposer qu'il l'avait laissé accidentellement en repartant ; jusqu'au moment où Ham, ayant couru après lui pour le lui rendre, est revenu nous informer qu'il était destiné à Peggotty. Puis il est apparu tous les soirs exactement à la même heure, et toujours avec un petit paquet, auquel il ne faisait jamais allusion, et qu'il laissait derrière la porte. Ces offrandes affectueuses étaient fort variées et excentriques. Je me souviens en particulier d'une double paire de pieds de porc, d'une énorme pelote à épingles, d'un demi-boisseau[1] environ de pommes, d'une paire de boucles d'oreille en jais, de quelques oignons d'Espagne, d'une boîte de dominos, d'un canari avec sa cage, et d'un jambon mariné.

[1] *A bushel* (un boisseau) représentait à peu près trente-six litres.

La manière dont Mr Barkis faisait sa cour était étrange, autant que je m'en souvienne. Il disait rarement quoi que ce soit, mais restait près du feu dans la même position que dans sa charrette, et dévisageait intensément Peggotty, qui se trouvait face à lui. Un soir, étant je suppose inspiré par l'amour, il s'est précipité sur le bout de cire à bougie qu'elle gardait pour son fil, l'a mis dans la poche de son gilet et l'a emporté. Ensuite, son grand plaisir consistait à le produire quand elle en avait besoin, à moitié fondu après être resté collé à la doublure de sa poche, et à le reprendre après coup. Il semblait s'amuser prodigieusement, et ne ressentir aucune obligation de parler. Même quand il emmenait Peggotty se promener sur la grève, il ne se sentait pas mal à l'aise sur ce plan, je crois. Il se contentait de lui demander de temps en temps si elle était bien installée ; et je me souviens que parfois, après son départ, Peggotty cachait son visage derrière son tablier et riait pendant une demi-heure. À vrai dire, cela nous amusait tous plus ou moins, sauf cette malheureuse Mrs Gummidge, qui paraissait avoir été courtisée d'une manière analogue, à en juger par la façon dont ces fredaines lui rappelaient continuellement le vieux.

Enfin, alors que ma visite approchait de son terme, on a annoncé que Peggotty et Mr Barkis devaient passer un jour de congé ensemble, et que la petite Em'ly et moi allions les accompagner. J'ai dormi d'un sommeil agité la nuit précédente, en pensant au plaisir d'une journée entière avec Em'ly. Nous étions tous debout dès l'aube ; et pendant que nous prenions notre petit déjeuner, Mr Barkis est apparu au loin, conduisant un cabriolet vers l'objet de son affection.

Peggotty portait sa robe de deuil habituelle, simple et soignée ; mais Mr Barkis resplendissait dans un habit bleu tout neuf ; le tailleur avait si peu lésiné sur le tissu que les manchettes auraient rendu les gants inutiles par le temps le plus froid, cependant que le col était si haut qu'il poussait ses cheveux tout droit au sommet de son crâne. Ses boutons brillants étaient aussi très grands. Sa tenue complétée par un pantalon gris et un gilet chamois, Mr Barkis me paraissait un prodige de respectabilité.

Alors que nous nous agitions tous devant la porte, j'ai vu que Mr Peggotty avait préparé une vieille chaussure, que l'on devait lancer après nous pour nous porter chance, et qu'il a offerte à Mrs Gummidge à cet effet.

« Non. Ce serait mieux que quelqu'un d'autre le fasse, Dan'l », a dit Mrs Gummidge. « Je suis une pauv' créture 'bandonnée moi-même, et tout ce qui me rappelle des crétures qui sont pas 'bandonnées me va contraire.

– Allons, ma vieille ! » s'est écrié Mr Peggotty. « Du cran et allez-y !

– Non, Dan'l », a répliqué Mrs Gummidge, geignant et secouant la tête. « Si je ressentais moins, je pourrais en faire plus. Vous ne ressentez pas comme moi, Dan'l ; les choses ne vous vont pas contraire ; ce serait mieux que vous le fassiez vous-même. »

Mais là, Peggotty, qui avait pris congé et embrassé tout le monde, a appelé depuis le cabriolet, où nous étions déjà tous (Em'ly et moi côte à côte sur deux petites chaises), pour dire que Mrs Gummidge devait le faire. Mrs Gummidge l'a donc fait ; et, je regrette de le raconter, a jeté un froid sur le caractère festif de notre départ en fondant aussitôt en larmes et en tombant, désespérée, dans les bras de Ham, puis en déclarant qu'elle était un fardeau, elle le savait bien, et méritait d'être envoyée à l'hospice tout de suite. Ce qui m'a paru une idée judicieuse, que Ham aurait pu mettre à exécution.

Nous avons donc entrepris notre excursion ; et la première chose que nous avons faite a été de nous arrêter à une église, où Mr Barkis a attaché le cheval à une rambarde, avant d'entrer avec Peggotty en nous laissant seuls dans le cabriolet, Em'ly et moi. J'ai profité de cette occasion pour mettre mon bras autour de la taille d'Em'ly et lui proposer, puisque je m'en allais très bientôt, de nous mettre d'accord pour être affectueux l'un avec l'autre, et très heureux, toute la journée. Comme la petite Em'ly y a consenti, et m'a permis de l'embrasser, je me suis senti tout retourné et je l'ai informée, je m'en souviens, que je ne pourrais jamais en aimer une autre, et que j'étais prêt à verser le sang de quiconque aspirerait à son affection.

Comme la petite Em'ly s'en est amusée ! Avec quelle sage affectation d'être considérablement plus âgée et plus avisée que moi la petite femme féérique a dit que j'étais un « sot garçon » ; puis elle a ri de manière si charmante que le plaisir de l'admirer m'a fait oublier la douleur d'avoir été qualifié de cette façon désobligeante.

Mr Barkis et Peggotty ont passé pas mal de temps à l'église, puis en sont enfin ressortis, et nous sommes partis dans la campagne. Comme nous avancions, Mr Barkis s'est tourné vers moi et a dit, avec un clin d'œil — au fait, je n'aurais guère imaginé, auparavant qu'il *pouvait* faire un clin d'œil :

« Quel nom c'était que j'ai écrit dans la charrette ?

– Clara Peggotty.

– Quel nom ce serait que je devrais écrire maintenant, s'il y avait une bâche ici ?

– Clara Peggotty aussi ? » ai-je suggéré.

« Clara Peggotty BARKIS ! » a-t-il répliqué, en partant d'un éclat de rire rugissant qui a secoué le cabriolet.

En un mot, ils étaient mariés, et n'étaient entrés dans l'église que dans cette intention. Peggotty avait décidé que cela devait être fait discrètement ; et le greffier l'avait conduite à l'autel, et il n'y avait aucun témoin. Elle était un peu troublée quand Mr Barkis a annoncé brusquement leur union, et ne pouvait pas m'étreindre assez pour m'assurer de son affection intacte ; mais elle est vite redevenue elle-même, et a dit qu'elle était contente d'en avoir fini.

Nous sommes allés jusqu'à une petite auberge sur un chemin de traverse, où l'on nous attendait, et où nous avons mangé un excellent dîner et passé la journée très plaisamment. On aurait pu croire que Peggotty s'était mariée tous les jours depuis dix ans, tellement elle était à l'aise ; cela n'avait rien changé en elle — elle était toujours la même, et elle a fait un petit tour avec Em'ly et moi avant le thé, pendant que Mr Barkis fumait sa pipe philosophiquement et prenait plaisir, je suppose, à contempler son bonheur. Si c'était le cas, cela a aiguisé son appétit ; car, je m'en souviens distinctement, bien qu'il ait englouti pas mal de porc et de légumes au dîner, puis conclu son repas par une volaille ou deux, il a réclamé du bacon bouilli froid pour le thé, et en a avalé une grande quantité sans la moindre émotion.

J'y ai souvent repensé depuis : quelles noces étranges, innocentes, sortant de l'ordinaire cela a dû être ! Nous sommes remontés dans le cabriolet peu après la tombée de la nuit et sommes rentrés tranquillement, en regardant les étoiles et en devisant à leur propos. J'étais le principal conférencier, et j'ai ouvert l'esprit de Mr Barkis de manière étonnante. Je lui ai dit tout ce que je savais, mais il aurait cru tout ce que j'aurais pu décider de lui dire ; car il avait une profonde vénération de mes capacités, et a informé son épouse en ma présence, à cette occasion, que j'étais un « jeune Roeshus » — par quoi je pense qu'il voulait dire prodige[1].

Quand nous avons épuisé le sujet des étoiles, ou plutôt quand j'ai épuisé les facultés mentales de Mr Barkis, la petite Em'ly et moi avons improvisé un manteau avec une vieille couverture et sommes restés dessous pour le reste du voyage. Ah, comme je l'aimais ! Quel bonheur (pensais-je) si nous étions mariés, et partions n'importe où pour

[1] Quintus Roscius Gallus était un célèbre acteur romain. La culture de Mr Barkis ne remonte pas jusque-là, mais il a sans doute entendu parler de William Betty, un enfant prodige surnommé « le jeune Roscius » pour avoir interprété Hamlet en 1803, à l'âge de douze ans, et de nombreux autres rôles.

vivre au milieu des arbres et des champs, sans jamais vieillir, sans jamais devenir plus raisonnables, enfants toujours, vagabondant main dans la main au soleil et dans les prés fleuris, posant nos têtes sur un oreiller de mousse la nuit, dans un doux sommeil, pur et paisible, et enterrés par les oiseaux à notre mort ! Ce genre d'image, sans rapport avec le monde réel, brillant de l'éclat de notre innocence, aussi vague que les étoiles lointaines, a flotté dans mon esprit tout le long du chemin. Je suis content de penser qu'il y avait deux cœurs aussi candides que le mien et celui de la petite Em'ly au mariage de Peggotty. Je suis content de penser que les Amours et les Grâces ont pris des formes aussi légères dans son simple cortège.

Bon, nous sommes rentrés au vieux bateau ce soir-là, et Mr et Mrs Barkis nous ont dit au revoir, et sont repartis confortablement vers leur propre maison. J'ai senti alors, pour la première fois, que j'avais perdu Peggotty. Je me serais couché avec un cœur bien meurtri sous tout autre toit que celui qui abritait la petite Em'ly.

Mr Peggotty et Ham savaient ce que je pensais aussi bien que moi, et avaient préparé un souper et leurs visages hospitaliers pour me consoler. La petite Em'ly est venue s'asseoir à côté de moi sur le coffre, pour la seule fois de toute cette visite, et cela a apporté une conclusion merveilleuse à une journée merveilleuse.

C'était une marée de nuit ; peu après notre arrivée, Mr Peggotty et Ham sont sortis pêcher. Je me suis senti très brave d'être laissé seul dans la maison, le protecteur d'Em'ly et de Mrs Gummidge, et j'espérais qu'un lion ou un serpent ou quelque monstre malveillant viendrait nous attaquer, ce qui me permettrait de le détruire et de me couvrir de gloire. Mais comme rien de tel ne rôdait sur les plaines de Yarmouth cette nuit-là, j'ai fait de mon mieux pour exercer ma bravoure en rêvant de dragons jusqu'au matin.

Avec le matin est arrivée Peggotty ; qui m'a appelé par la fenêtre selon son habitude, comme si Mr Barkis le livreur avait lui-même été un rêve depuis le début. Après le petit déjeuner elle m'a emmenée dans sa propre maison, et c'était une bien belle petite maison. De tous les meubles qu'elle contenait, j'ai été surtout impressionné par un certain vieux bureau de bois foncé dans le petit salon (la cuisine carrelée tenait lieu de pièce commune), avec un couvercle qui s'ouvrait et devenait une tablette, à l'intérieur

duquel se trouvait une grande édition in-quarto du *Livre des Martyrs* de Fox[1]. Je me suis aussitôt plongé dans ce précieux volume, dont pas un mot n'est resté dans ma mémoire, et je n'ai jamais visité la maison plus tard sans m'agenouiller sur une chaise, ouvrir le coffret où ce trésor était enchâssé, étendre mes bras sur le bureau et entreprendre de dévorer la suite du livre. J'ai été principalement édifié, je le crains, par les images, qui étaient nombreuses et représentaient toutes sortes de scènes abominables ; mais les martyrs et la maison de Peggotty ont été inséparables dans mon esprit depuis, et le sont encore.

J'ai pris congé de Mr Peggotty, et Ham, et Mrs Gummidge, et la petite Em'ly, ce même jour ; et j'ai passé la nuit chez Peggotty, dans une petite chambre sous le toit (avec le livre des crocodiles sur une étagère à la tête du lit) qui serait toujours la mienne, a dit Peggotty, et serait toujours gardée pour moi dans le même état exactement.

« Jeune ou vieux, Davy mon chéri, tant que je vivrai et aurai ce toit sur ma tête », a dit Peggotty, « vous la trouverez comme si je vous y attendais à la minute. J'en prendrai soin tous les jours, comme je le faisais pour votre ancienne petite chambre, mon amour ; et si vous alliez en Chine, vous pourriez penser que j'en prends soin juste pareil, tout le temps que vous êtes là-bas. »

J'ai ressenti la vérité et la fidélité de ma chère vieille nourrice de tout mon cœur, et je l'ai remerciée aussi bien que je le pouvais. Ce n'était pas très bien, car elle me parlait ainsi avec ses bras autour de mon cou, le matin de mon retour à la maison, et je suis parti à la maison ce matin-là avec elle et Mr Barkis dans la charrette. Ils m'ont déposé à la grille, et ce n'était ni facile ni plaisant ; et c'était une étrange vision pour moi de voir la charrette s'éloigner, emmenant Peggotty, et me laissant sous les vieux ormes en train d'observer la maison, dans laquelle il n'y avait plus aucun visage pour regarder le mien avec amour ni amitié.

Et à ce moment je suis tombé dans un état d'abandon auquel je ne peux repenser sans compassion. Je suis tombé tout de suite dans une solitude — privé de tout rapport amical, privé de la société de tous les autres garçons de mon âge, privé de toute

[1] Grand best-seller de plus de deux mille pages, publié en 1563 et souvent réédité. Son titre complet est *Actes and Monuments of these Latter and Perilous Days, Touching Matters of the Church*, mais on disait couramment *Book of Martyrs*. L'auteur attaque violemment les catholiques, à commencer par la reine Mary Tudor (exécutée en 1570) et décrit avec une certaine complaisance — accentuée par une centaine de gravures — les tortures et autres malheurs qu'ils ont fait subir aux protestants.

compagnie à part celle de mes mornes pensées — qui semble projeter sa mélancolie sur ce papier alors que j'écris.

Que n'aurais-je pas donné pour être envoyé dans l'école la plus dure qui ait jamais existé ! — pour apprendre quelque chose, n'importe comment, n'importe où ! Je ne voyais poindre aucun espoir de cette nature. Ils ne m'aimaient pas ; et ils me négligeaient cruellement, sévèrement, fermement. Je pense que les revenus de Mr Murstone avaient diminué vers cette époque ; mais cela ne change pas grand-chose. Il ne pouvait me supporter ; et en me tenant à distance il tentait, je crois, de tenir à distance la notion que j'avais des droits sur lui — et il y a réussi.

Je n'étais pas maltraité de manière active. Je n'étais ni battu, ni affamé ; mais le tort que l'on me faisait ne connaissait pas de relâche, et était fait d'une manière systématique, sans passion. Jour après jour, semaine après semaine, mois après mois, on me négligeait froidement. Je me demande parfois, quand j'y pense, ce qu'ils auraient fait si j'étais tombé malade. Serais-je resté couché dans ma chambre isolée, dépérissant dans ma solitude habituelle, ou quelqu'un serait-il venu m'aider ?

Quand Mr et Miss Murdstone étaient à la maison, je prenais mes repas avec eux ; en leur absence, je mangeais et buvais tout seul. Je passais mon temps à flâner dans la maison et le voisinage, complètement ignoré, si ce n'est qu'ils étaient jaloux à l'idée que j'aurais pu me faire des amis ; craignant, peut-être, que je risquais de me plaindre à quelqu'un. Pour cette raison, alors que Mr Chillip me demandait souvent de lui rendre visite (il était veuf, ayant perdu quelques années auparavant une petite femme aux cheveux clairs, qui n'apparaît dans mes souvenirs que dans je ne sais quelle connexion avec un chat écaille de tortue), j'avais rarement le plaisir de passer l'après-midi dans son minuscule cabinet ; lisant quelque livre inconnu, avec toute une pharmacopée titillant mon nez, ou pilonnant quelque chose dans un mortier sous sa direction bienveillante.

Pour cette même raison, à laquelle s'ajoutait sans doute leur ancienne aversion pour elle, on me permettait rarement de rendre visite à Peggotty. Fidèle à sa promesse, elle venait me voir, ou me rencontrait quelque part dans les environs, une fois par semaine, et jamais les mains vides ; mais j'étais souvent et amèrement déçu quand on me refusait la permission d'aller la voir dans sa maison. On m'a tout de même parfois accordé cette permission, après de longs intervalles ; alors j'ai découvert que Mr Barkis était un peu avare, ou comme l'exprimait respectueusement Peggotty, « un peu près », et gardait

une quantité d'argent dans un coffre sous son lit, dont il prétendait qu'il était plein de manteaux et de pantalons. Sa fortune se cachait dans ce coffre avec une pudeur si tenace que l'on ne pouvait convaincre la plus petite somme d'en sortir que par la ruse ; de sorte que Peggotty devait préparer un stratagème élaboré, une véritable Conspiration des Poudres[1], pour faire les courses le samedi.

Pendant tout ce temps, j'étais bien conscient du gâchis de mes espérances, et du fait que l'on me négligeait totalement, et j'aurais été vraiment malheureux, je n'en doute pas, sans les vieux livres. Ils constituaient mon seul réconfort ; et je leur étais aussi fidèle qu'ils l'étaient envers moi, et je les ai lus et relus je ne sais combien de fois.

J'en arrive maintenant à une période de ma vie que je ne pourrai jamais oublier, tant que je me rappellerai quoi que soit ; et dont le souvenir m'est souvent apparu, sans aucune invocation, venant hanter comme un fantôme des temps plus heureux.

J'étais dehors, un jour, errant quelque part dans l'attitude indolente et méditative qu'engendrait ma nouvelle sorte de vie, quand au détour d'une allée près de notre maison j'ai rencontré Mr Murdstone en compagnie d'un gentleman. J'étais embarrassé et allais passer mon chemin quand le gentleman s'est écrié :

« Quoi ! Brooks !

– Non, monsieur, David Copperfield », ai-je dit.

« Ne dites pas n'importe quoi. Vous êtes Brooks », a dit le gentleman. « Vous êtes Brooks de Sheffield. C'est votre nom. »

À ces mots, j'ai mieux regardé le gentleman. Je me suis souvenu de son rire, aussi. J'ai reconnu Mr Quinion, que j'étais allé voir à Lowestoft avec Mr Murdstone, avant — peu importe — je n'ai pas besoin de rappeler quand.

« Et que devenez-vous, et où vous éduque-t-on, Brooks ? » a dit Mr Quinion.

Il avait posé sa main sur mon épaule et m'a fait pivoter pour les accompagner. Je ne savais que répondre, et j'ai lancé un regard dubitatif à Mr Murdstone.

« Il est à la maison à présent », a dit celui-ci. « Il n'est éduqué nulle part. Je ne sais que faire de lui. C'est un cas difficile. »

---

[1] *The Gunpowder Plot*. Le 5 novembre 1605, Guy Fawkes et d'autres conspirateurs ont voulu faire sauter le parlement dans lequel se trouvaient tous les parlementaires, ainsi que le roi, la reine et le petit prince. Le complot a échoué, mais on célèbre chaque année le *Guy Fawkes Day* en lançant des pétards et des feux d'artifices.

Son œil torve s'est attardé sur moi un instant ; puis s'est assombri dans un froncement de sourcils et s'est tourné ailleurs, dégoûté.

« Humph ! » a dit Mr Quinion, nous regardant tous les deux, m'a-t-il semblé. « Beau temps ! »

Un silence a suivi, et je me demandais comment dégager mon épaule de sa main et m'en aller, quand il a dit :

« Je suppose que vous êtes toujours un gars très acéré ? Hein, Brooks ?

– Ouais ! Il est bien assez acéré », a dit Mr Murdstone, impatiemment. « Vous feriez mieux de le laisser partir. Il ne vous remerciera pas pour l'avoir dérangé. »

Mr Quinion a entendu la suggestion et m'a relâché, et je suis rentré à la maison. Me retournant avant d'arriver dans le jardin de devant, j'ai vu Mr Murdstone appuyé sur la barrière du cimetière, et Mr Quinion lui parlant. Ils me regardaient tous les deux, et j'ai eu l'impression qu'ils parlaient de moi.

Mr Quinion a dormi chez nous cette nuit-là. Après le petit déjeuner le lendemain, j'avais rangé ma chaise et sortais de la pièce quand Mr Murdstone m'a rappelé. Il s'est alors rendu, l'air grave, à une autre table et sa sœur s'est assise à son bureau. Mr Quinion, les mains dans les poches, était debout à la fenêtre et regardait dehors ; et moi, je les regardais tous.

« David », a dit Mr Murdstone, « pour les jeunes, ceci est un monde où agir ; et non où se morfondre et flâner.

– Ainsi que vous le faites », a ajouté sa sœur.

« Jane Murdstone, laissez-moi m'en occuper, je vous prie. Je dis, David, que pour les jeunes, ceci est un monde où agir, et non où se morfondre et flâner. Spécialement pour un jeune garçon de votre tempérament, qui exige de sérieuses corrections ; et auquel on ne peut rendre de meilleur service que de le forcer à se conformer aux règles du monde du travail, et de le plier et le briser.

– Car l'obstination est inacceptable », a dit sa sœur. « Elle a besoin d'être broyée. Et elle doit être broyée. Et elle le sera ! »

Il lui a jeté un regard mi-réprobateur, mi-approbateur, et a continué.

« Je suppose que vous savez, David, que je ne suis pas riche. En tout cas, vous le savez maintenant. Vous avez déjà bénéficié d'un enseignement considérable. L'enseignement est couteux ; et même s'il ne l'était pas, et si j'avais de quoi le payer, je suis d'avis que cela ne serait pas du tout à votre avantage de rester dans une école.

Ce qui vous attend, c'est un combat contre le monde ; et plus tôt vous vous y mettez, mieux c'est. »

Je crois qu'il m'est venu à l'esprit que je m'y étais déjà mis, à ma pauvre manière ; mais quoi qu'il en soit, cela me vient à l'esprit maintenant.

« Vous avez parfois entendu parler du 'comptoir' », a dit Mr Murdstone.

« Le comptoir, monsieur ?

– De Murdstone et Grinby, dans le négoce des vins. »

Je suppose que je paraissais perplexe, car il a poursuivi précipitamment :

« Vous avez entendu parler du 'comptoir', ou de l'entreprise, ou des caves, ou du quai, ou de quelque chose à ce propos.

– Je crois que j'ai entendu parler de l'entreprise, monsieur », ai-je dit, me rappelant ce que je savais vaguement de la source de ses revenus et de ceux de sa sœur. « Mais je ne sais plus quand.

– Cela n'a pas d'importance quand. Mr Quinion gère cette affaire. »

J'ai jeté à ce dernier un coup d'œil respectueux, alors qu'il regardait par la fenêtre.

« Mr Quinion dit que l'entreprise fournit un emploi à quelques autres garçons, et ne voit pas pourquoi elle ne devrait pas vous employer dans les mêmes conditions.

– Puisqu'il n'a pas d'autre perspective, Murdstone », a précisé Mr Quinion à voix basse, se retournant à moitié.

Sans lui prêter attention, Mr Murdstone a repris, avec un geste d'impatience et même de colère :

« Ces conditions sont que vous gagnerez assez pour votre nourriture, votre boisson et votre argent de poche. Je vous ai trouvé un logement, que je paierai moi-même, ainsi que votre blanchissage —

– Dont le coût sera limité à mon estimation », a dit sa sœur.

« On vous fournira des vêtements, aussi », a dit Mr Murdstone, « car vous ne pourrez pas les acquérir vous-même pendant les premiers temps. Vous partez donc maintenant à Londres, David, avec Mr Quinion, pour commencer à vivre à votre propre compte.

– En bref, on pourvoit à vos besoins », a remarqué sa sœur, « et on vous prie de faire votre devoir. »

Alors que je comprenais bien que le but de cette annonce était de se débarrasser de moi, je ne me souviens pas distinctement si cela me plaisait ou m'effrayait. J'ai l'impression que j'étais dans un état de confusion là-dessus, et oscillant entre ces deux

sentiments, restais à mi-chemin. Je n'avais pas non plus beaucoup de temps pour éclaircir mes pensées, puisque Mr Quinion partait le lendemain.

Contemplez-moi, le lendemain, portant un petit chapeau blanc très usé, avec un crêpe noir autour pour ma mère, une veste noire, et des pantalons de velours côtelé fort raides — dont Miss Murdstone considérait que c'était la meilleure armure pour mes jambes dans le combat contre le monde qui allait commencer ; contemplez-moi ainsi vêtu, avec tout ce que je possède en ce monde devant moi dans une petite malle, un pauve enfant 'bandonné (comme aurait pu dire Mrs Gummidge) assis dans la chaise de poste qui emmenait Mr Quinion à Yarmouth pour y prendre la diligence de Londres ! Voyez comme notre maison et notre église rétrécissent dans la distance ; comment divers objets viennent cacher la tombe sous l'arbre ; comment le clocher ne se dresse plus au-dessus de mon ancien terrain de jeu, et le ciel est vide !

Chapitre 11
Je commence la vie à mon compte, et je n'aime pas ça

Je connais assez le monde, maintenant, pour avoir presque perdu la capacité d'être étonné par quoi que ce soit ; mais je m'étonne encore un peu, même maintenant, d'avoir pu être renvoyé si facilement à un tel âge. Alors que j'étais un enfant doué d'excellentes aptitudes, possédant de grandes facultés d'observation, vif, enthousiaste, délicat, très sensible physiquement et mentalement, je trouve extraordinaire que personne ne soit intervenu en ma faveur. Mais personne ne l'a fait ; et je suis devenu, à dix ans[1], un petit ouvrier au service de Murdstone et Grinby.

L'entrepôt de Murdstone et Grinby était au bord de l'eau, à Blackfriars[2]. L'endroit a été modernisé depuis ; mais c'était la dernière maison en bas d'une rue étroite qui descendait en serpentant à la rivière, avec quelques marches à la fin, où les gens s'embarquaient. C'était une vieille maison délabrée avec son propre quai, donnant sur l'eau à marée haute, et sur la vase à marée basse, et littéralement envahie par les rats. Ses pièces aux boiseries décolorées par des siècles de crasse et de fumée ; ses planchers et son escalier moisis ; les glapissements et les bagarres des vieux rats gris dans la cave ; et la saleté et la corruption des lieux ; sont des choses qui n'appartiennent pas au passé lointain dans mon esprit, mais à l'instant présent. Elles sont toutes là devant moi, comme à l'heure maudite où je les ai découvertes, ma main tremblant dans celle de Mr Quinion.

Murdstone et Grinby commerçaient avec toutes sortes de gens, mais une de leurs activités principales consistait à fournir en vins et spiritueux certains navires marchands. J'ai oublié où ils allaient, mais je crois que certains d'entre eux voyageaient aussi bien dans les Antilles qu'en Inde. Je sais que ce commerce produisait un grand nombre de bouteilles vides, et que certains hommes et garçons étaient employés à les

[1] Dickens s'inspire ici de sa propre histoire, mais il avait douze ans quand il a travaillé à coller des étiquettes sur des pots de cirage.
[2] Sur la rive gauche de la Tamise, en amont du Pont de Londres, près de la cathédrale Saint-Paul.

examiner à la lumière et à rejeter celles qui étaient endommagées, et à les laver et les rincer. Il fallait aussi coller des étiquettes sur des bouteilles pleines, ou y mettre des bouchons, ou cacheter les bouchons à la cire, ou ranger des bouteilles prêtes dans des caisses. Tout ce travail était mon travail, et j'étais l'un des garçons qui y étaient employés.

Nous étions trois ou quatre, en me comptant. Mon lieu de travail se trouvait dans un coin de l'entrepôt, où Mr Quinion pouvait me voir à travers une vitre de son bureau en se dressant sur le barreau inférieur de son tabouret. Là, le matin du jour propice où j'ai commencé la vie à mon propre compte, on a convoqué le plus vieux des autres garçons pour me montrer ce que j'avais à faire. Il s'appelait Mick Walker, et il portait un tablier loqueteux et une calotte de papier. Il m'a informé que son père était marinier, et défilait coiffé de velours noir dans la procession annuelle du Lord Maire[1]. Il m'a aussi informé que notre principal associé serait un autre garçon répondant au nom — qui m'a paru extraordinaire — de Patate Blême. J'ai découvert, cependant, que ce jeune homme n'avait pas été baptisé ainsi, mais qu'on lui avait octroyé ce nom dans l'entrepôt en raison de son teint pâle. Le père de Blême était un batelier qui avait la distinction additionnelle d'être aussi pompier, et surveillait en tant que tel l'un des grands théâtres ; où je ne sais quelle jeune parente de Blême — sa petite sœur, je crois — jouait les lutins dans les pantomimes[2].

Aucun mot ne peut exprimer la douleur secrète de mon âme quand j'ai sombré en telle compagnie ; quand j'ai comparé ces partenaires de ma nouvelle vie de tous les jours à ceux de mon enfance heureuse — sans parler de Steerforth, Traddles et des autres garçons ; quand j'ai senti mes espoirs de devenir un homme instruit et distingué broyés dans mon cœur. Il m'est impossible de décrire le souvenir intense du sentiment qui m'habitait d'avoir totalement perdu tout espoir maintenant ; de la honte que je ressentais dans ma situation ; de la souffrance que c'était pour mon jeune cœur de me dire que jour après jour, ce que j'avais appris, et pensé, et adoré, ce qui avait nourri mon imagination et mon enthousiasme, s'effacerait peu à peu de mon esprit, pour ne plus jamais y revenir. Chaque fois que Mick Walker s'éloignait ce matin-là, je mêlais mes

[1] Cette grande parade, avec troupes en uniforme, guildes en costumes anciens, fanfares, chants et danses, feux d'artifice, a lieu chaque année en novembre, depuis 1209, pour célébrer l'élection du maire.
[2] On donnait beaucoup de pantomimes à Noël. Des enfants jouaient les lutins, les diablotins, les fées, etc. Dickens était mime et comédien amateur, et fréquentait beaucoup les milieux du théâtre.

larmes à l'eau avec laquelle je lavais les bouteilles ; et sanglotais comme s'il y avait un défaut dans ma propre poitrine et qu'elle risquait d'éclater.

L'horloge du comptoir marquait midi et demi, et tout le monde se préparait à partir dîner, quand Mr Quinion a frappé à la fenêtre de son bureau et m'a fait signe de venir. J'y suis allé, et j'ai trouvé là un homme d'un certain âge, assez gros, vêtu d'un manteau brun et de collants et de chaussures noirs, sans plus de cheveux sur sa tête (qui était énorme et luisante) qu'il ne s'en trouve sur un œuf, et avec un large visage, qu'il a tourné vers moi. Ses vêtements étaient miteux, mais il avait un col de chemise imposant. Il portait une sorte de bâton amusant, avec une grande paire de glands usés ; et un monocle pendu à son manteau — à titre d'ornement, je l'ai découvert plus tard, car il l'approchait rarement de son œil, et ne pouvait rien voir quand il le faisait.

« C'est lui », a dit Mr Quinion, en parlant de moi.

« Ceci », a dit l'inconnu, avec une sorte de roulement condescendant dans sa voix et un certain air indescriptible de faire quelque chose de distingué, qui m'a beaucoup impressionné, « est Master Copperfield. J'espère que je vous trouve en bonne santé, monsieur ? »

Dieu sait que j'étais plutôt mal à l'aise ; mais ce n'était pas dans ma nature de me plaindre beaucoup à cette époque de ma vie. J'ai donc répondu que j'allais très bien, et espérais qu'il en était de même pour lui.

« Je vais », a dit l'inconnu, « le Ciel en soit remercié, très bien. J'ai reçu une lettre de Mr Murdstone, dans laquelle il mentionne son désir que je reçoive dans un appartement à l'arrière de ma maison, qui est à présent inoccupé – et doit, en bref, être loué en tant que – en bref » a dit l'inconnu, avec un sourire et dans un élan de bienveillance, « en tant que chambre à coucher — le jeune débutant que j'ai maintenant le plaisir de — » et l'inconnu a salué de la main, et rentré son menton dans son col de chemise.

« C'est Mr Micawber », m'a dit Mr Quinion.

« Ahem ! » a dit l'inconnu, « c'est mon nom.

– Mr Murdstone », a dit Mr Quinion, « connaît Mr Micawber, qui prend des commandes pour nous, contre une commission, quand il peut en trouver. Mr Murdstone lui a écrit au sujet de votre logement, et il vous recevra comme locataire.

– Mon adresse est Windsor Terrace, City Road. Je — en bref », a dit Mr Micawber avec le même air distingué, et dans un autre élan de bienveillance — « c'est là que j'habite ».

Je l'ai salué.

« Ayant l'impression », a dit Mr Micawber », que vos pérégrinations dans cette métropole n'ont pas encore été étendues, et que pourriez avoir quelque difficulté à pénétrer les arcanes de la Babylone moderne[1] en direction de City Road — en bref », a dit Mr Micawber, dans un autre élan de bienveillance, « que vous pourriez vous perdre — je serai heureux de passer ce soir, et de vous initier à la connaissance de l'itinéraire le plus proche. »

Je l'ai remercié de tout mon cœur, car c'était amical de sa part de se donner cette peine.

« À quelle heure », a demandé Mr Micawber, « devrai-je —

– Vers huit heures » a dit Mr Quinion.

« Vers huit heures . Je me permets de vous souhaiter une bonne journée, Mr Quinion. Je ne vais pas vous déranger plus longtemps ».

Il a donc mis son chapeau, et il est sorti avec sa canne sous son bras ; il se tenait très droit, et a fredonné un air une fois hors de la maison.

Mr Quinion m'a alors invité solennellement à me rendre aussi utile que possible dans l'entrepôt de Murdstone et Grinby, pour un salaire, je pense, de six ou sept shillings par semaine. Je ne sais pas trop si c'était six ou sept. Mon incertitude à ce sujet me porte à croire que c'était six au début et sept plus tard. Il m'a payé une semaine d'avance (de sa poche, je crois), et j'ai donné six pence à Blême pour faire porter ma malle le soir même à Windsor Terrace ; car elle avait beau être petite, elle était trop lourde pour moi. J'ai payé six pence de plus pour mon dîner, qui consistait en une tourte à la viande et un tour à la pompe du voisinage ; et j'ai passé l'heure allouée pour ce repas à me promener dans les rues.

Mr Micawber est revenu à l'heure prévue. Je me suis lavé les mains et le visage, pour faire honneur à sa distinction, et nous avons marché ensemble jusqu'à notre maison, ainsi que je dois l'appeler maintenant, je suppose ; Mr Micawber me signalant

[1] Manière de désigner Londres que l'on trouve dans *Don Juan*, de Byron.

les noms des rues et les formes des maisons d'angle sur l'itinéraire, pour m'aider à retrouver mon chemin facilement le lendemain matin.

Quand nous sommes arrivés à sa maison de Windsor Terrace (dont j'ai remarqué qu'elle était miteuse, comme lui, mais aussi qu'elle tentait de faire bonne figure, comme lui), il m'a présenté à Mrs Micawber, une dame mince et fanée, pas du tout jeune, qui était assise dans le salon (le premier étage était entièrement vide de meubles, et les stores étaient abaissés pour faire illusion aux voisins), avec un bébé au sein. Ce bébé était l'un de deux jumeaux ; et je peux noter ici que je n'ai à peu près jamais vu, dans tous mes rapports avec la famille, les deux jumeaux détachés de Mrs Micawber en même temps. L'un d'eux était toujours en train de se restaurer.

Il y avait deux autres enfants ; Master Micawber, âgé de quatre ans environ, et Miss Micawber, âgée de trois ans environ. Une jeune femme au teint foncé, qui avait l'habitude de renifler, complétait la maisonnée en tant que servante de la famille ; avant qu'une demi-heure se soit écoulée, elle m'a informé qu'elle était « une orflingue » et venait de l'hospice de St Luc, tout proche. Ma chambre se trouvait tout en haut de la maison, à l'arrière : une pièce à peine meublée, entièrement décorée d'un dessin au pochoir[1] que ma jeune imagination prenait pour un muffin bleu.

« Je n'ai jamais pensé », a dit Mrs Micawber, quand elle est montée, jumeau et tout, pour me montrer l'appartement, et s'est assise pour reprendre son souffle, « avant de me marier, quand j'habitais avec papa et maman, que je trouverais jamais nécessaire de prendre un locataire. Mais Mr Micawber faisant face à des difficultés, toutes les considérations de sentiments personnels doivent s'effacer. »

J'ai dit : « Oui, madame.

– Les difficultés de Mr Micawber sont presque insurmontables en ce moment, et je ne sais pas s'il est possible de l'en sortir. Quand j'habitais à la maison avec papa et maman, j'aurais vraiment à peine compris ce que le mot signifie dans le sens où je l'emploie maintenant, mais *experientia docet*[2] — comme disait papa. »

Je ne sais plus trop si elle m'a dit que Mr Micawber avait été officier dans les troupes de marine, ou si je l'ai imaginé. Je sais juste que je crois encore, je ne sais pas pourquoi,

[1] On reproduisait un dessin au pochoir pour donner un effet de papier peint sans avoir à acheter du papier peint.
[2] L'expérience enseigne. Mrs Micawber dit dans l'original *experientia does it*, l'expérience le fait. Elle a entendu cette expression, mais ne connaît pas le latin, donc dit *does it* au lieu de *docet*.

qu'il a appartenu aux troupes de marine à un certain moment. Il était une sorte de commis voyageur pour plusieurs maisons de commerce maintenant ; mais cela lui rapportait très peu ou rien du tout, je le crains.

« Si les créanciers de Mr Micawber *refusent* de lui laisser un peu de temps », a dit Mrs Micawber, « ils devront en subir les conséquences ; et plus tôt ils se décident, mieux ce sera. On ne peut ni extraire du sang d'une pierre, ni quoi que ce soit du compte de Mr Micawber à présent (sans parler des frais juridiques). »

Je n'ai jamais compris si mon indépendance précoce a trompé Mrs Micawber quant à mon âge, ou bien si son sujet la préoccupait tellement qu'elle en aurait parlé aux jumeaux même, si elle n'avait pas trouvé d'autre interlocuteur, mais c'est le thème qu'elle a abordé au départ, et auquel elle s'est tenue pendant tout le temps que je l'ai connue.

Pauvre Mrs Micawber ! Elle disait qu'elle avait fait des efforts ; et je ne doute pas qu'elle en ait fait. Le centre de la porte de la rue était parfaitement recouvert par un grand panneau de cuivre sur lequel était gravé : « Pensionnat pour Jeunes Ladies de Mrs Micawber », mais je n'ai jamais vu qu'une jeune lady y ait jamais étudié ; ni qu'une jeune lady soit jamais venue, ou ait proposé de venir ; ni que l'on ait jamais fait le moindre préparatif pour recevoir une jeune lady. Les seuls visiteurs que j'aie jamais vus ou dont j'aie jamais entendu parler étaient les créanciers. *Ils* venaient à toute heure, et certains étaient très féroces. Un homme au visage sale, je crois qu'il était bottier, avait l'habitude de se glisser dans le couloir dès sept heures du matin et d'appeler Mr Micawber du bas de l'escalier — « Allez ! Z'êtes pas encore sorti, eh donc. Payez-nous, hein ? Vous cachez pas, eh donc ; c'est mesquin. Je s'rais pas mesquin, si je s'rais vous. Payez-nous, hein ? Z'avez qu'à nous payer, z'entendez ? Allez ! » Ne recevant pas de réponse à ces sarcasmes, il s'élevait dans sa colère aux mots « escrocs » et « voleurs », et ceux-là n'étant pas plus efficaces, allait parfois jusqu'à traverser la rue et rugir en direction des fenêtres du premier étage, où il savait que Mr Micawber se trouvait. En ces circonstances, Mr Micawber était accablé de douleur et d'humiliation, allant jusqu'à se menacer lui-même d'un rasoir (ainsi que je l'ai appris une fois en entendant un hurlement de sa femme) ; mais moins d'une demi-heure plus tard, il cirait ses chaussures en se donnant une peine extraordinaire, et sortait en fredonnant une mélodie d'un air plus distingué que jamais. Mrs Micawber n'était pas moins élastique. Je l'ai connue au bord de l'évanouissement à trois heures à cause des impôts du roi, et en train

de manger à quatre heures des côtelettes d'agneau panées en buvant de la bière chaude (payées par deux cuillers à thé qui étaient parties chez le prêteur sur gages). Un jour qu'une saisie venait d'avoir lieu à la maison, rentrant par hasard à la maison dès six heures, je l'ai vue étendue (avec un jumeau, bien sûr) sans connaissance devant la cheminée, avec ses cheveux tout déchirés et épars sur son visage ; mais je ne l'ai jamais connue plus joyeuse que ce même soir, dévorant une côtelette de veau devant le feu de la cuisine, me racontant des histoires de son papa et de sa maman et de la société qu'ils recevaient.

C'est dans cette maison, et avec cette famille, que je passais mon temps de loisirs. Je me procurais moi-même mon petit déjeuner personnel, composé d'un petit pain à un penny et d'un penny de lait. Je gardais un autre petit pain, et un peu de fromage, sur une étagère particulière d'un placard particulier, pour faire mon souper quand je rentrais le soir. Cela entamait mes six ou sept shillings, je le sais bien ; et j'étais à l'entrepôt toute la journée, et je devais vivre sur cet argent toute la semaine. Du lundi matin au samedi soir, je n'avais ni avis, ni conseils, ni encouragements, ni consolation, ni assistance, ni secours d'aucune sorte, de qui que ce soit, dont je me souvienne, aussi vrai que j'espère aller au ciel !

J'étais si jeune et enfantin, et si peu qualifié — comment pouvait-il en être autrement ? — pour prendre en charge toute mon existence que souvent, en allant chez Murdstone et Grinby le matin, je ne pouvais résister à la tentation d'un gâteau rassis mis en vente à moitié prix devant la porte du pâtissier, et y consacrais l'argent que j'aurais dû garder pour mon dîner. Je me passais alors de dîner, ou bien j'achetais un petit pain ou une tranche de pudding. Je me souviens de deux boutiques de pudding, entre lesquelles je choisissais selon l'état de mes finances. L'une se trouvait dans une cour proche de l'église St Martin, derrière l'église, et n'existe plus du tout. Le pudding de cette boutique contenait des raisins de Corinthe, et était plutôt spécial, mais cher, la tranche à deux pence n'étant pas plus grosse qu'un penny de pudding ordinaire. Une bonne boutique pour ce dernier se trouvait dans le Strand — quelque part dans la portion qui a été rebâtie depuis. C'était un pudding solide et pâle, lourd et flasque, avec de grand raisins secs tout plats éloignés les uns des autres. Il sortait tout chaud du four à peu près à mon heure chaque jour, et j'en ai souvent fait mon dîner. Quand je mangeais mon dîner régulier, j'achetais du cervelas et un penny de pain, ou un plat de bœuf saignant à quatre pence dans la boutique d'un cuisinier ; ou une assiette de pain et de

fromage et un verre de bière dans un misérable vieux pub en face de l'entrepôt, appelé le Lion, ou le Lion et quelque chose d'autre que j'ai oublié. Je me revois portant une fois sous mon bras comme un livre mon propre pain (que j'avais apporté de la maison le matin), enveloppé dans un morceau de papier, allant dans un fameux restaurant de bœuf mode près de Drury Lane, et commandant « une petite assiette » de cette friandise pour en faire un sandwich. J'ignore ce que le garçon a pensé de cette étrange petite apparition arrivant toute seule ; mais je le revois maintenant, me dévisageant pendant que je mangeais mon dîner, et appelant l'autre garçon pour assister au spectacle. Je lui ai donné un demi-penny de pourboire, et je regrette qu'il l'ait accepté.

Nous avions une demi-heure, je crois, pour le thé. Quand j'avais assez d'argent, je m'offrais une demi-pinte[1] de café tout prêt et une tartine de pain beurré. Quand je n'en avais pas, j'avais l'habitude de regarder une boutique de gibier dans Fleet Street ; il m'est aussi arrivé de marcher jusqu'au marché de Covent Garden et d'admirer les ananas. J'aimais aussi me promener dans les Adelphi[2], parce que c'était un endroit mystérieux, avec ses sombres arcades. Je me vois découvrant un soir, au sortir de ces arcades, un petit pub au bord de l'eau, avec un espace devant où quelques déchargeurs de charbon dansaient, et m'asseyant sur un banc pour les regarder. Je me demande ce qu'ils pensaient de moi !

J'étais si enfant, et si petit, que fréquemment quand j'entrais dans le bar d'un pub inconnu et demandais un verre de bière pour accompagner ce que j'avais mangé comme dîner, ils avaient peur de me le donner. Je me souviens qu'un soir où il faisait chaud je suis entré dans le bar d'un pub et ai demandé au patron :

« Quelle est votre meilleure — *votre vraiment meilleure* — bière au verre ? » Car c'était une occasion spéciale. Je ne sais pas quoi. Peut-être mon anniversaire.

« Deux pence-demi-penny, pour l'Authentique Bière Stupéfiante.

— Dans ce cas », ai-je dit en sortant l'argent, « tirez-moi juste un verre de l'Authentique Stupéfiante, s'il vous plaît, et sans faux-col. »

Le patron m'a examiné par-dessus le bar, de la tête aux pieds, avec un étrange sourire sur son visage ; et au lieu de tirer la bière, a regardé de l'autre côté de la cloison et a dit quelque chose à sa femme. Elle a fait le tour, tenant en main son ouvrage, et s'est jointe

[1] Un peu moins d'un demi-litre.
[2] Un groupe de onze immeubles d'habitation néo-classiques bâtis vers 1770 au bord de la Tamise.

à lui pour m'observer. Nous voici tous les trois devant moi à l'instant présent. Le patron en bras de chemise, adossé au châssis de la fenêtre du bar ; sa femme regardant par-dessus le petit portillon ; et moi, un peu confus, levant les yeux pour les regarder depuis l'extérieur du bar. Ils m'ont posé un bon nombre de questions ; par exemple, comment je m'appelais, quel âge j'avais, où j'habitais, ce que je faisais, et ce qui m'amenait là. Auxquelles, afin de ne compromettre personne, j'ai inventé, je le crains, des réponses appropriées. Ils m'ont servi la bière, bien que je soupçonne que ce n'était pas l'Authentique Stupéfiante ; et la femme du patron, ouvrant le petit portillon du bar et se penchant, m'a rendu mon argent, et m'a donné un baiser mi-admiratif et mi-compatissant, mais entièrement féminin et généreux, j'en suis sûr.

Je sais que je n'exagère pas, inconsciemment et involontairement, la modestie de mes ressources ni les difficultés de ma vie. Je sais que si Mr Quinion me donnait parfois un shilling, je le dépensais pour le dîner ou pour le thé. Je sais que je travaillais du matin au soir, enfant miteux, avec des hommes et des garçons du commun. Je sais que j'errais dans les rues, nourri de manière insuffisante et insatisfaisante. Je sais que sans la miséricorde divine, j'aurais pu devenir, pour ce qu'on s'occupait de moi, un petit voleur ou un petit vagabond.

Pourtant, j'occupais une certaine position chez Murdstone et Grinby. Outre que Mr Quinion faisait ce que pouvait faire un homme très occupé et très négligent, face à une situation si anormale, pour me traiter autrement que les autres, je n'ai jamais dit à aucun homme ou garçon comment j'en étais venu à être là, ni donné la moindre indication de mon regret d'être là. Personne n'a jamais su, à part moi, que je souffrais en secret, et que je souffrais atrocement. L'intensité de ma souffrance, comme je l'ai déjà dit, dépassait de beaucoup ce que je suis capable de décrire. Mais je me débrouillais seul, et je faisais mon travail. J'ai su dès le début que si je ne pouvais pas travailler aussi bien que les autres, je ne pourrais pas échapper à la moquerie et au mépris. Je suis vite devenu au moins aussi efficace et habile que les deux autres garçons. Alors que nous nous entendions parfaitement bien, ma conduite et mes manières étaient assez différentes des leurs pour installer une certaine distance entre nous. Les hommes et eux m'appelaient en général « le petit gent[1] » ou « le jeune du Suffolk ». Un certain homme nommé Gregory, qui était contremaître des emballeurs, et un autre nommé Tipp, qui

[1] Mot que les gens du peuple pouvaient utiliser par dérision pour *gentleman*.

était le charretier et portait une veste rouge, m'appelaient parfois « David », mais je crois que c'était surtout quand nous étions dans un rapport d'intimité parce que je faisais un effort pour les distraire, tout en travaillant, avec des bribes des anciennes lectures ; qui s'effaçaient rapidement de ma mémoire. Patate Blême s'est rebellé un jour contre mon côté distingué, mais Mick Walker l'a aussitôt remis à sa place.

Je considérais que je n'avais aucun espoir d'être délivré de ce genre d'existence, et j'y avais complètement renoncé. Je suis solennellement convaincu que je n'ai jamais accepté mon sort, ni connu un autre sentiment qu'un profond désespoir ; mais je le supportais ; et même à Peggotty, en partie par amour et en partie par honte, je n'ai jamais révélé la vérité dans aucune lettre (bien que nous en ayons échangées beaucoup).

Les difficultés de Mr Micawber ajoutaient à l'état de détresse de mon esprit. Dans ma situation d'abandon, je me suis attaché à cette famille et, quand je marchais, il m'arrivait de réfléchir aux calculs de ressources et de dépenses de Mrs Micawber, et de me soucier du poids des dettes de Mr Micawber. Le samedi soir, qui était mon grand moment de plaisir, — en partie parce que c'était une bonne chose de rentrer à la maison avec six ou sept shillings en poche, en regardant dans les boutiques et en pensant à tout ce que cette somme pourrait acheter, et en partie parce que je rentrais plus tôt, — Mrs Micawber me faisait les confidences les plus déchirantes ; et aussi le dimanche matin, quand je préparais dans un petit bol à raser la portion de thé ou de café achetée la veille, et m'attardais à mon petit déjeuner. Cela n'avait rien d'exceptionnel d'entendre Mr Micawber sangloter bruyamment au début d'une de ces conversations du samedi soir, et chanter l'amour de Jack pour sa charmante Nan[1] vers la fin de celle-ci. Je l'ai vu rentrer à la maison pour souper en répandant un torrent de larmes et en déclarant qu'il ne lui restait plus d'autre perspective que la prison ; et se coucher en calculant ce que coûterait la construction de fenêtres en saillie, « au cas où une occasion se présenterait », ce qui était son expression favorite. Et Mrs Micawber n'était pas différente.

Une amitié curieusement équilibrée, dont je suppose qu'elle trouvait son origine dans nos circonstances respectives, s'est établie entre ces gens et moi, malgré la différence ridicule entre nos âges. Mais je me suis jamais autorisé à accepter la moindre invitation à manger et boire avec eux en puisant dans leur stock (sachant qu'ils

[1] Chanson de Charles Dibdin (1745-1814).

s'entendaient mal avec le boucher et le boulanger, et n'avaient souvent pas grand-chose à manger pour eux-mêmes), jusqu'au jour où Mrs Micawber a décidé de ne plus rien me cacher. Elle l'a fait un soir de la manière suivante :

« Master Copperfield, je ne vous tiens pas pour un étranger, et par conséquent je n'hésite pas à dire que les difficultés de Mr Micawber s'approchent d'un point critique ».

Cela me rendait très malheureux de l'apprendre, et j'ai regardé les yeux rougis de Mrs Micawber avec la plus extrême sympathie.

« À l'exception de la croûte d'un fromage de Hollande — qui ne convient pas aux besoins d'une jeune famille, il n'y a vraiment plus une miette de quoi que ce soit dans le cellier. J'avais l'habitude de parler du cellier quand je vivais avec papa et maman, et j'utilise le mot presque inconsciemment. Ce que je veux dire, c'est qu'il n'y a rien à manger dans la maison.

– Mon Dieu ! » ai-je dit, très inquiet.

J'avais deux ou trois shillings de mon argent de la semaine dans ma poche — d'où je déduis que nous avons dû avoir cette conversation un mercredi soir — et je les en ai sortis aussitôt, et j'ai prié Mrs Micawber, avec une émotion sincère, de les considérer comme un prêt. Mais cette dame, m'embrassant et m'obligeant à les remettre dans ma poche, a répondu qu'il n'en était pas question.

« Non, mon cher Master Copperfield, loin de moi cette idée ! Mais vous avez un jugement au-dessus de votre âge, et vous pouvez me rendre une autre sorte de service, si vous voulez bien ; un service que j'accepterai avec gratitude. »

J'ai prié Mrs Micawber de m'en dire plus.

« Je me suis défait de l'argenterie moi-même. J'ai emprunté de l'argent secrètement de mes propres mains à différentes époques sur six thé, deux sel et une paire à sucre[1]. Mais les jumeaux m'entravent ; et ces transactions me sont très pénibles, avec mes souvenirs de papa et de maman. Il reste encore quelques babioles dont nous pourrions nous défaire. Les sentiments de Mr Micawber ne *lui* permettront jamais de s'en débarrasser ; et Clickett » — c'était la fille de l'hospice — « ayant un esprit vulgaire, prendrait des libertés gênantes si une telle responsabilité reposait sur elle. Master Copperfield, si je pouvais vous demander » —

[1] Elle veut dire cuillers à thé, pelles à sel et pince à sucre.

Je comprenais enfin Mrs Micawber, et je l'ai priée de m'utiliser autant qu'elle voulait. J'ai commencé le soir même à déménager les possessions les plus faciles à transporter ; et j'ai continué presque chaque matin avant d'aller chez Murdstone et Grinby.

Mr Micawber avait quelques livres sur un petit chiffonnier, qu'il appelait sa bibliothèque ; et ceux-là sont partis en premier. Je les ai portés, l'un après l'autre, chez un bouquiniste de la City Road — dont une partie, près de notre maison, était presque entièrement occupée alors par des bouquinistes et des marchands d'oiseaux — et les ai vendus pour ce qu'on voulait bien m'en donner. Le bouquiniste, qui habitait dans une petite maison derrière son échoppe, avait l'habitude de boire un peu trop tous les soirs, et de recevoir de violentes réprimandes de sa femme tous les matins. Plus d'une fois, quand j'y allais tôt le matin, je l'ai trouvé dans un lit pliant, avec une balafre sur le front ou un œil poché qui témoignaient de ses excès de la veille (il avait l'ivresse querelleuse, je le crains), et il cherchait les shillings requis d'une main tremblante dans les poches de ses vêtements jetés à terre, pendant que sa femme, en souliers éculés et un bébé dans les bras, ne cessait de le sermonner. Quelquefois il avait perdu son argent et me demandait de revenir ; mais sa femme en avait toujours un peu — le lui avait pris, je dirais, quand il était ivre — et réglait l'affaire secrètement dans l'escalier lorsque nous descendions ensemble.

On commençait à bien me connaître aussi chez le prêteur sur gages. Le principal gentleman qui se tenait derrière le comptoir s'intéressait beaucoup à moi ; et me demandait souvent, je m'en souviens, de lui décliner à l'oreille un nom ou un adjectif latin, ou de lui conjuguer un verbe, pendant qu'il s'occupait de mon affaire. En ces occasions, Mrs Micawber préparait une petite surprise, en général un souper, et ces repas avaient une saveur particulière dont je me souviens bien.

Les difficultés de Mr Micawber ont fini par atteindre le seuil critique, et il a été arrêté un matin de bonne heure et emmené à la prison de King's Bench dans le quartier du Borough[1]. En sortant de la maison, il m'a dit que le Dieu du jour venait de se coucher pour lui — et j'ai vraiment cru que son cœur était brisé, ainsi que le mien. Mais j'ai appris plus tard qu'on l'avait vu jouer une partie de quilles fort animée avant midi.

[1] Le Borough est un sous-quartier, de Southwark, au sud de Londres, de l'autre côté de la Tamise par rapport au quartier de Blackfriars.

Le premier dimanche après son arrestation, je devais y aller pour le voir et dîner avec lui. Je devais demander mon chemin jusqu'à un certain endroit, et juste avant d'y arriver je devais voir un autre certain endroit, et juste avant cet endroit je devais voir une cour, et la traverser, et avancer tout droit et voir un geôlier. J'ai fait tout cela ; et quand enfin j'ai vu un geôlier (pauvre petit gars que j'étais !), et me suis souvenu du moment où Roderick Random était en prison pour dettes et il y avait là un homme sans autre vêtement qu'une vieille couverture, mon cœur a battu plus vite et le geôlier s'est mis à nager devant mes yeux embués.

Mr Micawber m'attendait derrière la grille, et nous sommes montés dans sa chambre (à l'avant-dernier étage), et avons beaucoup pleuré. Il m'a solennellement conjuré, je m'en souviens, de retenir la leçon de son sort ; et de remarquer que si un homme avait un revenu de vingt livres par an et dépensait dix-neuf livres dix-neuf shillings et six pence, il serait heureux, mais que s'il dépensait vingt livres et un shilling il serait misérable. Après quoi il m'a emprunté un shilling pour acheter de la bière, m'a donné un ordre de paiement à l'intention de Mrs Micawber afin qu'elle me rembourse la somme, a remis son mouchoir dans sa poche et a retrouvé sa bonne humeur.

Nous étions assis devant un petit feu, avec deux briques derrière la grille rouillée, une de chaque côté, pour éviter de brûler trop de charbon ; jusqu'au moment où un autre débiteur, qui partageait la chambre de Mr Micawber, est revenu de la cuisine avec une longe de mouton qui était notre repas commun. On m'a alors envoyé à l'étage au-dessus chez le « Capitaine Hopkins », avec les compliments de Mr Micawber, et j'étais son jeune ami et le Capitaine Hopkins voudrait-il bien me prêter un couteau et une fourchette. Le Capitaine Hopkins m'a prêté le couteau et la fourchette, avec ses compliments à Mr Micawber. Il y avait une dame très sale dans sa petite pièce, et deux fillettes blafardes, ses filles, avec des buissons de cheveux sur la tête. J'ai pensé qu'il valait mieux emprunter le couteau et la fourchette du Capitaine Hopkins que le peigne du Capitaine Hopkins. Le Capitaine lui-même était à la dernière extrémité du dénuement ; avec de grands favoris, et un vieux, vieux manteau sans autre habit dessous. J'ai vu son matelas roulé dans un coin ; et ce qu'il possédait comme vaisselle sur une étagère ; et j'ai deviné (Dieu sait comment) que si les deux fillettes aux buissons de cheveux étaient les enfants du Capitaine Hopkins, la dame très sale n'était pas mariée avec le Capitaine Hopkins. Je suis resté au plus deux minutes timidement sur son seuil ;

mais je suis redescendu avec tous ces détails dans ma mémoire, aussi sûrement qu'avec le couteau et la fourchette dans ma main.

Le dîner avait quelque chose de bohémien et d'agréable, après tout. J'ai rendu le couteau et la fourchette au Capitaine Hopkins en début d'après-midi, puis je suis rentré à la maison pour réconforter Mrs Micawber en lui racontant ma visite. Elle s'est évanouie en me revoyant, et a préparé ensuite une petite cruche de bière à l'œuf[1] pour nous consoler en bavardant.

Je ne sais pas comment on en est venu à vendre les meubles de la maison, ni qui les a vendus, mais ce n'est pas moi. Ils ont été vendus, pourtant, et emportés dans une charrette ; sauf les lits, quelques chaises et la table de la cuisine. Nous avons campé avec ces derniers biens, en quelque sorte, dans les deux salons de la maison vidée de Windsor Terrace ; Mrs Micawber, les enfants, l'Orflingue et moi-même ; et avons vécu dans ces pièces jour et nuit je ne sais combien de temps, bien que dans mon souvenir cela ait duré longtemps. En fin de compte Mrs Micawber a décidé de déménager dans la prison, où Mr Micawber avait obtenu une pièce pour lui-même. J'ai donc apporté la clé de la maison au propriétaire, qui était très content de la récupérer ; et les lits ont été envoyés à King's Bench, excepté le mien, pour lequel on a loué une petite pièce dans le voisinage de cette institution, à ma grande satisfaction, car les Micawber et moi étions devenus trop habitués les uns aux autres, dans nos épreuves, pour nous séparer. L'Orflingue a de même été hébergée dans un logement bon marché du même quartier. Le mien était une mansarde tranquille sous un toit pentu, avec une vue plaisante d'un chantier de bois ; et quand j'en ai pris possession, tout en me disant que les ennuis de Mr Micawber avaient enfin abouti à une crise, j'ai pensé que c'était un vrai paradis.

À cette époque, je travaillais chez Murdstone et Grinby aux même tâches grossières, avec les mêmes compagnons grossiers, et avec le même sens d'une déchéance imméritée qu'au début. Mais je n'ai jamais, heureusement pour moi sans doute, lié connaissance ni parlé avec aucun des nombreux garçons que je voyais quand j'allais à l'entrepôt, quand j'en revenais, et quand je rôdais dans les rues aux heures des repas. Je menais la même vie secrète et malheureuse ; mais je la menais de la même manière solitaire et autonome. Je suis conscient de deux changements seulement : d'une part,

[1] *Egg-hot*. Boisson chaude à base de bière, d'œuf battu, de sucre et de noix de muscade ou de cannelle. Une boisson comparable, le lait de poule, est bue dans *Madame Bovary*. Il s'agit d'une boisson anglaise de Noël, *eggnog*, composée de lait, d'œuf battu, de sucre et de noix de muscade, avec ou sans alcool.

mes vêtements s'usaient ; d'autre part, j'étais maintenant délivré en grande partie du poids des soucis de Mr et Mrs Micawber, car des parents ou amis s'étaient engagés à les aider dans la mauvaise passe qu'ils traversaient, et ils vivaient plus confortablement dans la prison qu'ils n'avaient vécu depuis un bon moment à l'extérieur. Je prenais mon petit déjeuner avec eux maintenant, en vertu de quelque arrangement dont j'ai oublié les détails. J'oublie aussi à quelle heure le portail ouvrait le matin et me permettait d'entrer ; mais je sais que j'étais souvent levé à six heures, et que mon lieu favori où attendre l'ouverture était le vieux Pont de Londres, où j'avais l'habitude de m'asseoir dans un des renfoncements de pierre et de regarder les gens passer, ou de contempler par-dessus les parapets le soleil se reflétant dans l'eau et éclairant le flamme dorée au sommet du Monument[1]. L'Orflingue me rejoignait là parfois, et je lui racontais des histoires stupéfiantes à propos des quais et de la Tour de Londres ; dont je ne peux rien dire, sinon que j'espère que j'y croyais moi-même. Le soir je retournais à la prison et je me promenais dans la cour avec Mr Micawber ; ou je jouais au casino[2] avec Mrs Micawber, et écoutais ses souvenirs de son papa et de sa maman. Je suis incapable de dire si Mr Murdstone savait où j'étais. Je n'en ai jamais parlé chez Murdstone et Grinby.

Même si la crise était passée, les affaires de Mr Micawber restaient très complexes en raison d'un certain « Acte », dont j'entendais beaucoup parler, et dont je suppose maintenant qu'il s'agissait de quelque ancien arrangement avec ses créanciers ; sur le moment, je comprenais si peu ce que c'était que je suis conscient de l'avoir confondu avec ces parchemins démoniaques qui étaient courants jadis en Allemagne[3], à ce qu'on dit. On a fini par régler la question de ce document d'une façon ou d'une autre ; en tout cas, il a cessé d'être l'écueil qu'il était ; et Mrs Micawber m'a informé que « sa famille » avait décidé que Mr Micawber demanderait sa libération dans le cadre de la Loi des Débiteurs Insolvables[4], ce qui lui permettrait d'être libre, pensait-elle, dans six semaines environ.

[1] Une colonne de pierre de 61 mètres de haut, située un peu au nord du Pont de Londres, commémorant le grand incendie de Londres en 1666.
[2] Un jeu de carte d'origine italienne, pour deux à quatre ou cinq joueurs, très populaire à l'époque de Dickens
[3] Par exemple, le pacte de Faust avec le Diable.
[4] Le débiteur et les créanciers se mettaient d'accord sur un calendrier de remboursement. Faute d'un tel accord, le débiteur pouvait rester en prison indéfiniment.

« Et alors », a dit Mr Micawber, qui était là, « je n'ai aucun doute que je trouverai ma place dans le monde, plaise au Ciel, et vivrai d'une manière entièrement nouvelle, si — en bref, si une occasion se présente. »

Je me souviens que Mr Micawber, vers cette époque, ne voulant négliger aucune possibilité, a composé une pétition à la Chambre des Communes, sollicitant une altération de la loi sur l'emprisonnement pour dettes. Je note ce souvenir ici parce que cela constitue un exemple pour moi-même de la manière dont j'ai utilisé mes vieux livres dans ma nouvelle vie, et ai créé des histoires pour moi-même à partir des rues, et à partir des hommes et des femmes ; et comment certains traits essentiels du caractère que je vais développer inconsciemment, je suppose, en écrivant ma vie, se formaient graduellement pendant tout ce temps.

Il y avait un club dans la prison, dans lequel Mr Micawber, en tant que gentleman, jouissait d'une grande autorité. Il avait présenté l'idée de sa pétition au club, et le club l'avait vigoureusement approuvée. À la suite de quoi Mr Micawber (qui était un très brave homme, aussi énergique que quiconque dans tous les domaines à l'exception de ses propres affaires, et jamais aussi heureux qu'en s'occupant de quelque chose qui ne pouvait rien lui rapporter) s'est mis au travail sur sa pétition, l'a inventée, l'a écrite en grosses lettres sur une immense feuille de papier, l'a étalée sur une table, et a invité à une certaine heure tout le club, et tous les autres détenus s'ils le désiraient, à venir dans sa pièce pour la signer.

Quand j'ai entendu parler de cette cérémonie, j'ai été pris d'une telle envie de les voir tous entrer les uns après les autres, même si je connaissais déjà la plupart d'entre eux et s'ils me connaissaient aussi, que j'ai demandé à Murdstone et Grinby la permission de m'absenter une heure, et me suis installé dans un coin. On a laissé entrer dans la petite pièce autant de membres éminents du club qu'il était possible de le faire sans la remplir complètement, et ils soutenaient Mr Micawber devant la pétition, pendant que mon vieil ami le Capitaine Hopkins (qui s'était lavé en l'honneur d'une occasion si solennelle) restait tout près afin de la lire à tous ceux qui en ignoraient le contenu. On a alors ouvert la porte, et la population générale a commencé à entrer ; ils formaient une longue queue à l'extérieur, tandis que l'un d'eux entrait, signait, et ressortait. À chacun, le Capitaine Hopkins disait :

« L'avez-vous lue ?

– Non.

– Voulez-vous l'entendre lire ? »

S'il avait la faiblesse d'exprimer le moindre désir de l'entendre, le Capitaine Hopkins lui en assénait chaque mot d'une grosse voix sonore. Le Capitaine l'aurait lue vingt mille fois si vingt mille personnes avaient voulu l'entendre, l'une après l'autre. Je me souviens qu'il faisait rouler de manière appétissante des phrases telles que : « Les représentants du peuple assemblés au Parlement », « Vos pétitionnaires s'adressent par conséquent humblement à votre honorable Chambre », « Les sujets infortunés de Sa Gracieuse Majesté », comme si les mots étaient de véritables objets dans sa bouche, et d'un goût délicieux ; Mr Micawber, cependant, l'écoutait avec une certaine vanité d'auteur en contemplant (sans rancœur) les pointes sur le mur d'en face.

Alors que j'allais et venais chaque jour entre Southwark et Blackfriars, et me promenais aux heures des repas dans des rues obscures dont les pavés usés par mes chaussures d'enfant en portent peut-être encore la trace, je me demande combien de personnes manquaient dans la foule qui revenait défiler dans ma tête au son de la voix du Capitaine Hopkins ! Quand mes pensées retournent aujourd'hui à cette lente agonie de ma jeunesse, je me demande dans quelle mesure les histoires que j'inventais pour ces gens flottent comme une brume de rêve sur les faits gravés dans ma mémoire ! Quand je parcours les anciens lieux, je ne m'étonne pas que je semble voir et plaindre un garçon innocent et romantique, marchant devant moi, créant son monde imaginaire à partir d'expériences si étranges et sordides !

Chapitre 12
N’aimant pas mieux la vie à mon compte, je prends une grande résolution

En temps voulu, la pétition de Mr Micawber a été soumise ; et ce gentleman a été libéré en vertu de la loi sur les débiteurs insolvables, à ma grande joie. Ses créanciers n’étaient pas implacables ; et Mrs Micawber m’a informé que même le bottier vindicatif avait déclaré devant la cour qu’il ne lui était pas hostile, mais que lorsqu’on lui devait de l’argent, il aimait être payé. Il pensait que c’était la nature humaine, a-t-il dit.

Mr Micawber est retourné à la prison après la décision de justice, parce qu’il fallait payer certains frais et observer certaines formalités avant de pouvoir être vraiment libéré. Le club l’a accueilli avec plaisir, et a tenu une joyeuse réunion ce soir-là en son honneur ; pendant que Mrs Micawber et moi dégustions une fricassée d’agneau en privé, entourés par la famille endormie.

« À cette occasion, Master Copperfield », a dit Mrs Micawber, « je vous verse encore un peu de flip[1] », car nous en avions déjà eu, « pour le boire à la mémoire de mon papa et de ma maman.

– Sont-ils morts, madame ? » ai-je demandé, après avoir bu le flip dans un verre à vin.

« Ma maman a quitté cette vie avant le début des difficultés de Mr Micawber, ou au moins avant leur aggravation. Mon papa a vécu assez longtemps pour aider Mr Micawber en se portant caution plusieurs fois, puis il a expiré, regretté d’un nombreux cercle d’amis. »

Mrs Micawber a secoué la tête et versé une pieuse larme sur le jumeau qui se trouvait en main.

Comme je ne pouvais guère espérer un meilleur moment pour poser une question qui m’intéressait de près, j’ai dit à Mrs Micawber :

« Puis-je vous demander, madame, ce que Mr Micawber et vous avez l’intention de faire, maintenant que Mr Micawber a surmonté ses difficultés et qu’il est libre ? Avez-vous déjà pris une décision ?

[1] Cocktail chaud sucré de bière et d’eau-de-vie.

– Ma famille », a dit Mrs Micawber, qui prononçait toujours ces deux mots avec une certaine emphase, bien que je n'aie jamais réussi à découvrir qui ils désignaient, « ma famille est de l'opinion que Mr Micawber devrait quitter Londres, et exercer ses talents en province. Mr Micawber est un homme de grand talent, Master Copperfield. »

J'ai dit que j'en étais sûr.

« De grand talent », a répété Mrs Micawber. « Ma famille est de l'opinion qu'avec un peu de soutien, on pourrait utiliser un homme de sa capacité dans les Douanes. L'influence de ma famille étant locale, ils souhaitent que Mr Micawber descende à Plymouth. Ils pensent qu'il est indispensable qu'il soit sur place.

– Pour être prêt ? » ai-je suggéré.

« Exactement », a répondu Mrs Micawber. « Pour être prêt — au cas où une occasion se présenterait.

– Et vous y allez aussi, madame ? »

Les événements du jour, combinés aux jumeaux, sinon au flip, avaient rendu Mrs Micawber hystérique, et elle a versé des larmes en répliquant :

« Je n'abandonnerai jamais Mr Micawber. Peut-être Mr Micawber m'a-t-il dissimulé ses difficultés au début, mais avec son tempérament optimiste il s'attendait sans doute à les surmonter. Le collier et les bracelets de perles que j'avais hérités de maman ont été vendus à moins de la moitié de leur valeur ; et la parure de corail, qui était le cadeau de noces de papa, a vraiment été sacrifiée pour rien. Mais je n'abandonnerai jamais Mr Micawber. Non ! » a crié Mrs Micawber, de plus en plus émue, « je ne le ferai jamais ! Ce n'est pas la peine de me le demander ! »

Je me sentais très gêné — comme si Mrs Micawber croyait que je le lui avais demandé ! — et je l'observais, très inquiet.

« Mr Micawber a ses défauts. Je ne nie pas qu'il soit imprévoyant. Je ne nie pas qu'il m'ait laissé ignorer aussi bien ses revenus que ses dettes », a-t-elle continué, en regardant le mur, « mais je n'abandonnerai jamais Mr Micawber ! »

Mrs Micawber ayant haussé sa voix jusqu'à un véritable hurlement, j'étais si effrayé que j'ai couru au club et ai dérangé Mr Micawber, qui présidait à une longue table et menait le chœur de

Gee up, Dobbin,

Gee ho, Dobbin,

Gee up, Dobbin,

Gee up, and gee ho — o — o ![1]

— en l'informant que Mrs Micawber était dans un état alarmant, sur quoi il a aussi tôt fondu en larmes et m'a suivi avec son gilet plein des têtes et des queues de crevettes qu'il venait de manger.

« Emma, mon ange ! » s'est écrié Mr Micawber en se précipitant dans la pièce, « que se passe-t-il ?

– Je ne vous abandonnerai jamais, Micawber ! » s'est-elle exclamé.

« Ma vie ! » a dit Mr Micawber, la prenant dans ses bras. « Je le sais bien.

– C'est le parent de mes enfants ! C'est le père de mes jumeaux ! C'est le mari de mon cœur », s'est écrié Mrs Micawber, se débattant, « et je ne — vais — ja — mais — abandonner Mr Micawber ! »

Cette preuve de sa dévotion a si profondément touché Mr Micawber (quant à moi, j'avais fondu en larmes) qu'il a serré sa femme avec passion, l'implorant de lever les yeux et de se calmer. Mais plus il demandait à Mrs Micawber de lever les yeux, plus elle regardait dans le vague ; et plus il lui demandait de se calmer, moins elle le faisait. Si bien que Mr Micawber s'est bientôt trouvé si désemparé qu'il a mêlé ses larmes aux siennes et aux miennes ; puis m'a prié de bien vouloir emporter une chaise et m'asseoir sur le palier, pendant qu'il la mettait au lit. J'aurais bien pris congé pour la nuit, mais il ne voulait pas en entendre parler tant que la cloche des visiteurs n'avait pas sonné. Je me suis donc assis à la fenêtre de l'escalier jusqu'au moment où il est venu me rejoindre avec une autre chaise.

« Comment va Mrs Micawber maintenant, monsieur ?

– Au plus bas », a dit Mr Micawber, secouant la tête. « Réaction. Ah, c'est un jour affreux ! Nous sommes seuls maintenant — nous avons tout perdu ! »

Mr Micawber a serré ma main, a grogné, et ensuite a versé des larmes. J'étais très ému, et déçu aussi, car je m'attendais à beaucoup de gaieté en cette occasion heureuse et longtemps désirée. Mais Mr et Mrs Micawber étaient tellement habitués à leurs anciennes difficultés, je pense, qu'ils se sont sentis semblables à des naufragés quand ils ont constaté qu'ils en étaient délivrés. Toute leur élasticité avait disparu, et je ne les ai jamais vus à moitié aussi misérables qu'à ce moment ; au point que lorsque la cloche

[1] *Gee up* : hue, ou hue à droite. *Gee ho* : hue à gauche. *Dobbin* : cheval de trait ou de labour plutôt placide. Refrain d'une chanson de 1780, *As I was driving my waggon one day*.

a sonné, et Mr Micawber m'a accompagné au portail, et m'a quitté là avec sa bénédiction, j'ai eu peur de le laisser tout seul, tellement il paraissait malheureux.

Mais au milieu de toute la confusion et du malaise dans lesquels nous avions été impliqués, de manière si inattendue pour moi, je percevais clairement que Mr et Mrs Micawber et leur famille quittaient Londres, et que nous serions bientôt séparés. C'est au cours de mon retour à la maison ce soir-là, et au cours des heures d'insomnie qui ont suivi dans mon lit, que m'est venue pour la première fois la pensée — bien que j'ignore comment elle est arrivée dans ma tête — qui est devenue ensuite une résolution arrêtée.

Je m'étais si bien accoutumé aux Micawber, et j'étais devenu si intime avec eux dans leur détresse, et j'étais si absolument dépourvu d'amis sans eux, que la perspective d'avoir à déménager de nouveau, et de me retrouver une fois de plus parmi des inconnus, me faisait le même effet que d'être lancé à la dérive dans une vie que je connaissais déjà d'expérience. Tous les sentiments délicats que cette vie blessait si cruellement, toute la honte et la misère qu'elle entretenait dans ma poitrine, devenaient plus poignants quand j'y pensais ; et j'ai décidé que cette vie était insupportable.

Je savais très bien que je n'avais aucun d'espoir d'y échapper si je ne prenais pas moi-même l'initiative. Je recevais peu de nouvelles de Miss Murdstone, et aucune de Mr Murdstone ; mais deux ou trois paquets de vêtements confectionnés ou reprisés étaient arrivés pour moi, aux bons soins de Mr Quinion, et dans chacun se trouvait un bout de papier disant que J.M. espérait que D.C. s'appliquait à son travail, et se consacrait entièrement à ses devoirs — sans la moindre allusion à la possibilité que je devienne jamais autre chose que l'ouvrier commun en lequel je me transformais rapidement.

Dès le jour suivant, tandis que mon esprit était dans le premier émoi de ce qu'il avait conçu, j'ai découvert que Mrs Micawber n'avait pas parlé pour rien de leur départ. Ils ont pris un logement dans la maison où j'habitais — pour une semaine, à l'issue de laquelle il devaient partir à Plymouth. Mr Micawber lui-même est venu au comptoir, dans l'après-midi, pour dire à Mr Quinion qu'il devait me donner congé le jour où il partait, et pour m'adresser des éloges que je suis sûr d'avoir mérités. Et Mr Quinion, appelant Tipp le charretier, un homme marié qui avait une chambre à louer, m'a logé prospectivement chez lui — selon notre consentement mutuel, ainsi qu'il avait toute raison de le croire ; car je n'ai rien dit, alors que ma résolution était déjà prise.

J'ai passé mes soirées avec Mr et Mrs Micawber pendant le reste de notre résidence sous le même toit ; et je pense que nous devenions chaque jour plus attachés les uns aux autres. Le dernier dimanche, ils m'ont invité à dîner ; et nous avons mangé une longe de porc à la compote de pommes et un pudding. J'avais acheté la veille un cheval de bois pommelé comme cadeau d'adieu pour le petit Wilkins Micawber — c'était le garçon — et une poupée pour la petite Emma. J'avais aussi accordé un shilling à l'Orflingue, qui allait être démobilisée.

Nous avons passé une journée plaisante, même si nous étions tous émus par notre séparation prochaine.

« Je ne songerai jamais, Master Copperfield », a dit Mrs Micawber, « à la période des difficultés de Mr Micawber, sans penser à vous. Votre conduite a toujours été d'une délicatesse et d'une obligeance parfaites. Vous n'avez jamais été un locataire. Vous avez été un ami.

– Ma chère », a dit Mr Micawber, « Copperfield », car il avait pris dernièrement l'habitude de m'appeler ainsi, « a un cœur capable de ressentir la détresse de ses semblables quand ils sont sous un nuage, et une tête pour raisonner, et une main pour — en bref, une capacité générale à se débarrasser de ceux des biens disponibles dont on peut se passer. »

Je l'ai remercié pour ce compliment, et j'ai exprimé mes regrets pour notre séparation.

« Mon cher jeune ami », a dit Mr Micawber, « je suis plus vieux que vous ; un homme ayant quelque expérience de la vie et — et quelque expérience, en bref, des difficultés, de manière générale. À présent, et en attendant qu'une occasion se présente (ce que j'espère, je peux le dire, d'une heure à l'autre), je n'ai rien à offrir sinon des conseils. Cependant, mes conseils méritent si bien d'être suivis que — en bref, que je ne les ai jamais suivis moi-même, et suis » — là, Mr Micawber, dont le visage était tout radieux et souriant jusqu'à ce moment, s'est arrêté et a froncé les sourcils — « le misérable gueux que vous contemplez.

– Mon cher Micawber ! » l'a exhorté Mrs Micawber.

« Je dis », a poursuivi Mr Micawber, oubliant sa crispation et se remettant à sourire, « le misérable gueux que vous contemplez. Mon conseil est : ne remettez jamais au lendemain ce que vous pouvez faire le jour même. La procrastination est le voleur du temps. Mettez-lui les menottes !

– La maxime de mon pauvre papa », a observé Mrs Micawber.

« Ma chère », a dit Mr Micawber, « votre papa était très bien à sa manière, et le Ciel me garde de le dénigrer. Tout bien considéré, nous n'allons jamais[1] — en bref, faire connaissance, probablement, de quelqu'un d'autre possédant, à son âge, des jambes aussi bien faites pour les guêtres, et capable de lire sans lunettes la même taille de caractères. Mais il a appliqué cette maxime à notre mariage, ma chère ; et nous nous y sommes engagés si prématurément, en conséquence, que je n'ai jamais récupéré la dépense. »

Mr Micawber a jeté un coup d'œil de biais à Mrs Micawber et ajouté : « Non que je le regrette. Tout au contraire, mon amour. » Après quoi, il est devenu grave pendant une minute environ.

« Vous connaissez mon autre conseil, Copperfield », a dit Mr Micawber. « Revenu annuel vingt livres, dépense annuelle dix-neuf livres dix-neuf shillings six pence, résultat bonheur. Revenu annuel vingt livres, dépense annuelle vingt livres zéro shilling et six pence, résultat misère. La fleur est fanée, la feuille est flétrie, le Dieu du jour se couche sur la triste scène et — et en bref, vous êtes terrassé à jamais. Comme moi ! »

Pour rendre son exemple plus impressionnant, Mr Micawber a bu un verre de punch avec un air fort joyeux et satisfait, et a sifflé le *College Hornpipe*[2].

Je n'ai pas manqué de l'assurer que je garderais ces préceptes à l'esprit[3], mais en vérité je n'avais pas besoin de le faire, car ils m'avaient impressionné de façon visible. Le lendemain matin j'ai rencontré toute la famille au bureau de la diligence, et je les ai vus, le cœur serré, prendre place à l'arrière du toit.

« Master Copperfield », a dit Mrs Micawber, « Dieu vous bénisse ! Je ne pourrai jamais oublier tout cela, savez-vous, et je ne l'oublierais jamais si je le pouvais.

– Copperfield », a dit Mr Micawber, « adieu ! Je vous souhaite bonheur et prospérité ! Si, dans la progression du cycle des années, je pouvais me convaincre que mon vil destin vous avait servi d'avertissement, je sentirais que je n'ai pas occupé en vain la place d'un autre homme dans l'existence. Au cas où une occasion se présenterait

[1] Début d'une phrase de Hamlet faisant l'éloge de son père défunt (I, 2) : « C'était un homme, tout bien considéré, je ne reverrai jamais son semblable. »
[2] J'ai gardé le nom original de cet air de danse, ainsi on peut aller l'entendre sur internet, le voir dansé par des messieurs en kilt et des dames en jupe écossaise, et essayer de le siffler.
[3] *Hamlet*, I, 3.

(ce qui me semble plutôt probable), je serai très heureux s'il m'est possible d'améliorer vos perspectives. »

Alors que Mrs Micawber était assise à l'arrière de la diligence avec les enfants, et que je me tenais sur la route en les regardant avec nostalgie, je crois qu'une brume qui lui brouillait les yeux s'est dissipée, et elle a vu quelle petite créature j'étais en réalité. Je le crois, parce qu'elle m'a invité à monter, avec une expression nouvelle et maternelle sur son visage, et elle a mis son bras autour de mon cou et m'a donné le genre de baiser qu'elle aurait pu donner à son propre garçon. J'ai tout juste eu le temps de redescendre avant le départ de la diligence, et je pouvais à peine voir la famille à travers les mouchoirs qu'ils agitaient. Ils ont disparu en une minute. L'Orflingue et moi sommes restés à nous regarder bêtement au milieu de la route, et puis nous avons échangé une poignée de main et des au revoir ; elle retournant, je suppose, à l'hospice de Saint Luc, pendant que j'allais commencer mon épuisante journée chez Murdstone et Grinby.

Mais sans aucune intention d'y passer beaucoup d'autres épuisantes journées. Non. J'avais décidé de m'enfuir. — D'aller, d'une manière ou d'une autre, en province chez ma seule parente au monde, et raconter mon histoire à ma tante, Miss Betsey.

J'ai déjà dit que j'ignore comment cette idée désespérée est arrivée dans mon cerveau. Mais, une fois là, elle y est restée ; et s'est affermie en un but tel que je n'ai jamais visé un but de manière plus déterminée dans ma vie. Je suis loin d'être sûr que je croyais à mes chances d'y arriver, mais j'étais bien décidé à mettre mon projet à exécution.

Encore, et encore, et encore une centaine de fois depuis la nuit où l'idée m'était d'abord venue et avait chassé le sommeil, j'avais repensé à cette vieille histoire de ma pauvre mère à propos de ma naissance, qui me procurait tant de plaisir jadis quand elle me la racontait, et que je connaissais par cœur. Ma tante entrait dans cette histoire, et en ressortait, un personnage affreux et effrayant ; mais il y avait un petit détail dans sa conduite sur lequel j'aimais m'attarder, et qui m'offrait l'ombre d'un encouragement. Je ne pouvais oublier que ma mère avait pensé sentir qu'elle touchait ses beaux cheveux non sans douceur ; et même si cela pouvait être une illusion de ma mère, sans le moindre fondement dans les faits, je me suis fabriqué une petite image à partir de ce détail, de ma terrible tante amadouée par la beauté enfantine dont je me souvenais si bien et que

j'aimais tant, qui adoucissait l'ensemble du récit. Il est bien possible qu'elle ait occupé mon esprit depuis longtemps, et ait peu à peu engendré ma résolution.

Comme je ne savais même pas où habitait Miss Betsey, j'ai écrit une longue lettre à Peggotty, et lui ai demandé, en passant, si elle s'en souvenait ; en prétendant que j'avais entendu parler d'une dame de ce genre habitant à un certain endroit que j'ai choisi au hasard, et que je désirais savoir si c'était la même. Dans cette même lettre, j'ai dit à Peggotty que j'avais besoin d'une demi-guinée[1] pour une occasion particulière ; et que si elle pouvait me prêter cette somme jusqu'au moment où je pourrais la lui rembourser, je lui serais très obligé, et lui dirais ensuite pourquoi j'en avais eu besoin.

La réponse de Peggotty est bientôt arrivée, et elle était aussi affectueuse que d'habitude. Elle y a inclus la demi-guinée (je crains qu'elle n'ait eu bien du mal à l'extraire du coffre de Mr Barkis), et m'a dit que Miss Betsey habitait près de Douvres, mais elle ne savait pas si c'était à Douvres même, à Hythe, Sandgate ou Folkestone. Cependant, un de nos hommes que j'ai interrogé à propos de ces endroits m'ayant informé qu'ils étaient tous proches les uns des autres, j'ai considéré que cela suffisait pour mon dessein, et j'ai résolu de partir à la fin de la semaine.

Étant une très honnête petite créature, et peu désireux de ternir le souvenir que je laisserais chez Murdstone et Grinby, je me suis senti tenu de rester jusqu'au samedi soir[2] ; et comme j'avais reçu une semaine de salaire d'avance à mon arrivée, de ne pas me présenter au bureau à l'heure habituelle pour recevoir ma paie. C'est pour cette raison que j'avais emprunté la demi-guinée, ne voulant pas être à court d'argent pour mes dépenses de voyage. Par conséquent, quand le samedi soir est arrivé et que nous étions tous dans l'entrepôt en train d'attendre d'être payés, et que Tipp le charretier, qui passait toujours en premier, est entré pour chercher son argent, j'ai serré la main de Mick Walker et lui ai demandé, quand ce serait son tour d'être payé, de dire à Mr Quinion que j'étais parti porter ma malle chez Tipp ; et, après un dernier bonsoir à Patate Blême, je me suis enfui.

[1] Une guinée valant vingt-et-un shillings, cela représente dix shillings et demi, soit une semaine et demi de salaire (si la paie est de sept shillings).
[2] Si David est né en 1812 comme Dickens et s'il a dix ans, cette scène se déroule en 1822. On travaillait le samedi toute la journée. À partir de 1825, certaines entreprises ont accordé le samedi après-midi à leurs employés et leur nombre a augmenté peu à peu jusqu'à la fin du siècle, mais le week-end complet tel que nous le connaissons aujourd'hui date de 1930.

Ma malle se trouvait dans mon ancien logement, de l'autre côté de la rivière, et j'avais préparé une étiquette sur une des cartes que nous clouions sur les tonneaux : « Master David, à laisser en attente au Bureau des Diligences, Douvres ». Je l'ai mise dans ma poche, dans l'intention de la fixer sur la malle dès que je l'aurais sortie de la maison ; et alors que je marchais vers mon logement, j'ai regardé autour de moi pour trouver quelqu'un qui m'aiderait à transporter la malle au bureau des réservations.

Il y avait un jeune homme à longues jambes avec une petite charrette vide attelée d'un âne près de l'Obélisque[1] sur Blackfriars Road, dont j'ai attiré l'attention en passant et qui, me traitant de « D'mi shilling en d'mi-pence de toc » a espéré que « j'pourrais le reconnaîte sous serment une aute fois » — une allusion, sans doute, au fait que je le dévisageais. Je me suis arrêté pour l'assurer que je n'avais aucune mauvaise intention, mais que je me demandais s'il aimerait ou n'aimerait pas un travail.

« Queul travail ? » a dit le jeune homme à longues jambes.

« Déplacer une malle », ai-je répondu.

« Queul malle ? » a dit le jeune homme à longues jambes.

Je lui ai dit la mienne, qui était plus loin dans cette rue là-bas, et dont je voulais qu'il la porte au bureau de la diligence de Douvres pour six pence.

« C'est bon pour un d'mi bob[2] ! » a dit le jeune homme à longues jambes, et il est monté aussitôt sur sa charrette, qui n'était qu'un grand plateau de bois sur des roues, et a filé à grand fracas, à une telle vitesse que je pouvais tout juste suivre l'âne.

Il y avait quelque chose d'insolent dans les manières de ce jeune homme, et en particulier dans la façon dont il mâchouillait une paille en me parlant, qui ne me plaisait pas beaucoup ; mais comme le marché était conclu, je l'ai emmené à la chambre que je quittais, et nous avons descendu la malle et l'avons mise sur sa charrette. À ce moment-là, je ne voulais pas attacher mon étiquette, car un membre de la famille de mon logeur pouvait comprendre ce que je faisais et me retenir ; j'ai donc dit au jeune homme que cela m'arrangerait s'il pouvait s'arrêter une minute en arrivant au mur aveugle de la prison de King's Bench. Les mots n'étaient pas plus tôt sortis de ma bouche qu'il filait dans un bruit de crécelle comme si lui, ma malle, la charrette et l'âne étaient tous

[1] Un petit obélisque érigé en 1771 place St George, déplacé en 1905, qui a retrouvé son emplacement d'origine en 1998. À ne pas confondre avec le véritable obélisque égyptien connu sous le nom d'Aiguille de Cléopâtre, importé d'Égypte en 1877 et installé au bord de la Tamise près de Waterloo Bridge.

[2] Shilling.

devenus fous ; et je me suis essoufflé à courir et à l'appeler avant de le rattraper à l'endroit prévu.

Étant tout rouge et hors d'haleine, j'ai fait tomber ma demi-guinée de ma poche en sortant l'étiquette. Je l'ai mise dans ma bouche par mesure de sécurité et, malgré mes mains tremblantes, je venais d'attacher l'étiquette à ma grande satisfaction, quand je me suis senti frappé violemment sous le menton par le jeune homme à longues jambes, et j'ai vu ma demi-guinée s'envoler depuis ma bouche jusque dans sa main.

« Quouais ! » a dit le jeune homme, me saisissant par le col de ma veste, avec une grimace effrayante. « C'est une affaire de peulice, ouais ? Tu vas te débiner, ouais ? Viens à la peulice, spèce de jeune veurien, viens à la peulice !

– Rendez-moi mon argent, s'il vous plaît », ai-je dit, très effrayé, « et laissez-moi tranquille.

– Viens à la peulice ! Tu prouveras que c'est l'tien à la peulice.

– Donnez-moi ma malle et mon argent, voulez-vous », me suis-je écrié, fondant en larmes.

Le jeune homme a encore répété : « Viens à la peulice ! » et me tirait le long de l'âne de façon brutale, comme s'il y avait une affinité entre cet animal et un magistrat, quand il a changé d'avis, a sauté dans la charrette, s'est assis sur ma malle, et s'exclamant qu'il allait tout droit à la peulice, a filé plus bruyamment que jamais.

J'ai couru après lui le plus vite possible, mais je n'avais plus assez de souffle pour l'appeler, et si j'en avais eu je n'aurais pas osé l'appeler maintenant. J'ai évité de justesse d'être écrasé au moins vingt fois en un demi-mile. Tantôt je le perdais, tantôt je le voyais, tantôt je le reperdais, tantôt je recevais un coup de fouet, tantôt on m'insultait, tantôt je tombais dans la boue, tantôt je me relevais, tantôt je courais dans les bras de quelqu'un, tantôt je me précipitais tête la première sur un poteau. À la fin, troublé par la peur et la chaleur, me demandant si la moitié de Londres n'allait pas se lancer à ma poursuite, j'ai laissé le jeune homme aller où il voulait avec ma malle et mon argent ; et, haletant et pleurant, mais ne m'arrêtant jamais, je suis parti dans la direction de Greenwich, dont j'avais entendu dire que c'était sur la route de Douvres ; emportant vers le refuge de ma tante, Miss Betsey, une portion des biens de ce monde

pas bien supérieure à celle que j'y avais apportée[1] cette nuit où mon arrivée l'avait tant irritée.

[1] Première épître de Paul à Timothée, 6, 7.

Chapitre 13
La suite de ma résolution.

Autant que je sache, j'entretenais peut-être quelque idée folle de courir jusqu'à Douvres quand j'ai cessé de poursuivre le jeune homme et son âne et me suis dirigé vers Greenwich. Si c'était le cas, j'ai vite fait de rassembler mes esprits ; car je me suis arrêté sur Kent Road, à une terrasse avec une pièce d'eau et une grande statue ridicule au milieu soufflant dans une conque à sec. Là je me suis assis sur un perron, épuisé par les efforts que je venais d'accomplir, et avec à peine assez de souffle pour pleurer la perte de ma malle et de ma demi-guinée.

La nuit était tombée ; j'ai entendu les horloges sonner dix heures alors que je me reposais. Mais c'était un soir d'été, heureusement, et il faisait beau. Quand j'ai repris haleine et me suis débarrassé d'une sensation d'étouffement dans ma gorge, je me suis levé et suis reparti. Malgré ma détresse, je n'avais aucune intention de rebrousser chemin. Je pense que je ne l'aurais pas fait même si une congère de neige avait obstrué Kent Road.

Mais le fait que je ne possédais au monde que trois demi-pence (et je ne sais vraiment pas comment ils étaient restés dans ma poche un samedi soir !) ne manquait pas de me troubler pendant que j'avançais. Je me suis mis à imaginer un article de journal annonçant dans un jour ou deux que l'on m'avait trouvé mort sous quelque haie ; et j'ai continué à me traîner pitoyablement, quoiqu'aussi vite que possible, jusqu'au moment où je suis passé devant une petite boutique où il était écrit que l'on achetait les vêtements des gentlemen et des ladies, et que l'on donnait le meilleur prix pour les chiffons, les os et les ustensiles de cuisine. Le patron de cette boutique était assis à la porte en bras de chemise, en train de fumer ; et comme il y avait un grand nombre de manteaux et de pantalons suspendus au plafond, et seulement deux bougies brûlant à l'intérieur pour les éclairer, j'ai imaginé qu'il ressemblait à un homme d'un caractère vindicatif qui avait pendu tous ses ennemis et s'en réjouissait.

Mes expériences récentes avec Mr et Mrs Micawber m'ont suggéré qu'il y avait peut-être là un moyen de tenir le loup à distance pendant un moment. Je suis allé jusqu'à la rue transversale la plus proche, j'ai enlevé mon gilet et l'ai roulé soigneusement sous

mon bras, puis suis revenu à la porte de la boutique. « S'il vous plaît, monsieur », ai-je dit, « je voudrais vendre ceci un bon prix. »

Mr Dolloby — c'était du moins le nom inscrit au-dessus de la porte — a pris le gilet, a posé sa pipe sur le pas de la porte, est entré dans la boutique devant moi, a mouché les chandelles avec ses doigts, a étendu le gilet sur le comptoir, l'a regardé là, l'a repris pour le regarder à la lumière, et a dit enfin :

« Alors, à quel prix 'valuez-vous ce petit jlet-là ?

– Oh ! vous savez mieux, monsieur », ai-je répondu modestement.

« Je peux pas être acheteur et vendeur aussi », a dit Mr Dolloby. « Dites un prix pour ce petit jlet-là.

– Est-ce que dix-huit pence » — ai-je suggéré après avoir hésité un peu.

Mr Dolloby l'a enroulé de nouveau et me l'a rendu. « Je volerais ma famille » a-t-il dit, « si j'en offrais neuf pence. »

C'était une entrée en matière désagréable, car cela m'imposait à moi, un parfait inconnu, la tâche déplaisante de demander à Mr Dolloby de voler sa famille pour mon compte. Mon besoin étant si pressant, cependant, j'ai dit que j'accepterais neuf pence, s'il voulait bien. Mr Dolloby, non sans grogner un peu, a donné neuf pence. Je lui ai souhaité bonne nuit et suis sorti de la boutique, avec cette somme en plus et un gilet en moins. Mais quand je boutonnais ma veste, ça allait.

En vérité, je prévoyais clairement que ma veste allait suivre, et que je devrais faire de mon mieux pour parvenir à Douvres vêtu d'une chemise et d'un pantalon, et pourrais m'estimer heureux si j'y arrivais même dans cette tenue. Mais mon esprit ne se préoccupait pas autant de tout cela qu'on pourrait le supposer. À part une impression générale de la distance à parcourir, et du traitement cruel que le jeune homme à l'âne m'avait infligé, je pense que je n'avais pas un sentiment très urgent de mes difficultés quand je suis reparti une fois de plus avec mes neuf pence en poche.

Un plan m'était venu en tête pour la nuit, et j'allais le mettre à exécution. C'était de me coucher derrière le mur de Salem House, mon ancienne école, dans un coin où il y avait à l'époque une meule de foin. Je me disais que cela me tiendrait un peu compagnie d'avoir les garçons, et la chambre où j'avais l'habitude de raconter les histoires, si près de moi ; même si les garçons ne sauraient rien de ma présence, et si la chambre ne m'abriterait pas.

J'avais eu une journée bien remplie, et j'étais fort las quand je suis enfin monté jusqu'à Blackheath. J'ai dû me donner un peu de mal pour trouver l'école ; mais je l'ai trouvée, et j'ai trouvé une meule de foin dans le coin, et je m'y suis couché ; après avoir d'abord fait le tour du mur, et regardé les fenêtres, et constaté que tout était sombre et silencieux. Je n'oublierai jamais la sensation de solitude que j'ai éprouvée en me couchant pour la première fois sans un toit au-dessus de ma tête !

Le sommeil m'a saisi comme il a saisi maints autres proscrits contre lesquels les portes des maisons étaient verrouillées et les chiens des maisons aboyaient cette nuit-là — and j'ai rêvé que j'étais étendu sur mon vieux lit de l'école, parlant aux garçons de ma chambre ; et je me suis retrouvé assis, le nom de Steerforth sur mes lèvres, regardant comme un fou les étoiles qui luisaient et étincelaient au-dessus de moi. Quand je me suis souvenu où j'étais à cette heure intempestive, un sentiment m'a envahi et incité à me lever, craignant je ne sais quoi, et à marcher un peu. Mais la lueur faiblissante des étoiles, et la lumière pâle dans le ciel qui annonçait le jour, m'ont rassuré ; et mes paupières étant très lourdes, je me suis recouché et j'ai dormi — sentant néanmoins dans mon sommeil qu'il faisait froid — jusqu'au moment où les chauds rayons du soleil, et la sonnerie du lever à Salem House, m'ont réveillé. Si j'avais pu croire que Steerforth était là, j'aurais rôdé dans les environs en espérant le voir sortir seul ; mais je savais qu'il avait dû partir depuis longtemps. Traddles y était peut-être encore, mais j'en doutais ; et je n'avais pas assez confiance en sa discrétion, ni en sa chance, même si j'étais assuré de son bon cœur, pour souhaiter l'informer de ma situation. Je me suis donc éloigné du mur au moment où les garçons de Mr Creakle se levaient, et je me suis engagé sur la longue piste poussiéreuse dont on m'avait dit que c'était la route de Douvres quand j'étais l'un d'eux, et quand je ne m'attendais guère à ce qu'on puisse jamais me voir dessus, devenu le voyageur que j'étais maintenant.

Que ce dimanche matin était différent des anciens dimanches matin de Yarmouth ! Au bout d'un moment j'ai entendu sonner les cloches des églises, alors que je poursuivais mon chemin ; et j'ai croisé des gens qui allaient à l'église ; et j'ai vu une église ou deux où la congrégation était assemblée et d'où le son des chants sortait au soleil, pendant que le bedeau était assis et se reposait à l'ombre du porche, ou se tenait debout sous l'if, s'essuyant le front, et me jetait un regard noir tandis que je passais. Mais la paix et le repos de l'ancien dimanche matin s'étendaient sur toute chose, sauf sur moi. C'était la différence. Je me sentais très vil dans ma crasse et ma poussière,

avec mes cheveux emmêlés. Sans l'image tranquille que j'avais évoquée, de ma mère dans sa jeunesse et sa beauté, pleurant au coin du feu, et ma tante s'attendrissant sur elle, je crois que je n'aurais guère eu le courage de continuer jusqu'au lendemain. Mais l'image avançait toujours devant moi, et je la suivais. J'ai parcouru ce dimanche vingt-trois miles[1] sur la grand-route, et ce n'était pas facile, car ce genre d'effort était nouveau pour moi. Je me vois, au crépuscule, franchissant le pont de Rochester, fatigué et les pieds endoloris, et mangeant le pain que j'avais acheté pour mon souper. Une ou deux petites maisons, portant une pancarte « Chambres pour voyageurs », m'avaient tenté ; mais je craignais de dépenser les quelques pence qui me restaient, et j'avais encore plus peur des regards méchants des vagabonds que j'avais croisés ou dépassés. Je ne cherchais donc aucun autre abri que le ciel ; et arrivant à Chatham[2], — qui dans cette vision nocturne n'est qu'un rêve de chaux, et de ponts-levis, et de bateaux sans mâts dans une rivière boueuse, couverts de toits comme des arches de Noé, — j'ai grimpé enfin sur une sorte de rempart herbeux surplombant une allée où une sentinelle allait et venait. Je me suis couché là, près d'un canon ; et, heureux en compagnie des pas de la sentinelle, qui ne se doutait pas plus de ma présence au-dessus de lui que les garçons de Salem House la veille, j'ai dormi profondément jusqu'au matin.

J'étais tout raide sur mes pieds endoloris en me levant, et tout étourdi par le roulement des tambours et le bruit des pas des soldats, qui semblaient m'enserrer de tous côtés quand je me suis mis à descendre vers une longue rue étroite. Sentant que je ne pourrais pas aller très loin ce jour-là si je voulais garder assez de force pour arriver au bout de mon voyage, j'ai décidé de me consacrer principalement à la vente de ma veste. Je l'ai donc ôtée pour apprendre à m'en passer ; et, la portant sous le bras, ai commencé une tournée des divers fripiers[3].

C'était un bon endroit pour y vendre une veste ; car les marchands de vêtements d'occasion étaient nombreux et, de manière générale, à l'affût des clients devant leur boutique. Mais comme ils avaient presque tous une veste d'officier ou deux, épaulettes

[1] Trente-sept kilomètres environ.
[2] Peu après Rochester. À 50 km de Londres à peu près, et 65 km de Douvres, au bord de la rivière Medway. Dickens a vécu à Chatham de 1816 à 1822. Oliver Twist suit le même chemin que David, mais dans l'autre sens : de Chatham à Londres.
[3] Le mot anglais, *slop-shops* (rare aujourd'hui), désigne plus précisément des marchands spécialisés dans les vêtements de marin. Chatham abritait un important arsenal où l'on construisait des navires de guerre, d'où les fortifications, les canons, les soldats et les marins.

et tout, au milieu de leur stock, je me suis senti intimidé par le coût élevé de leurs transactions, et j'ai marché longtemps sans offrir ma marchandise à personne.

Ma modestie m'a conduit vers des boutiques pour marins ressemblant plus à celle de Mr Dolloby qu'à celles des marchands ordinaires. J'en ai enfin trouvé une qui me semblait prometteuse, au coin d'un chemin sale aboutissant à un enclos plein d'orties, sur la palissade duquel quelques habits de marin d'occasion, qui paraissaient avoir débordé de la boutique, flottaient au vent au milieu de lits de camp, de fusils rouillés, de chapeaux de toile cirée, et de plateaux contenant assez de vieilles clés rouillées de toutes formes et tailles pour ouvrir toutes les portes du monde.

Dans cette boutique qui était petite et basse, remplie de vêtements suspendus, et assombrie plutôt qu'éclairée par un soupirail, je suis entré en descendant quelques marches, le cœur battant. Mon émoi n'a pas diminué quand un affreux vieillard, dont le bas du visage était couvert par une barbe grise de plusieurs jours, a jailli d'une arrière-boutique dégoûtante et m'a saisi par les cheveux. C'était un vieillard horrible à voir, vêtu d'un gilet de flanelle crasseux, et sentant terriblement le rhum. Son lit, couvert d'un patchwork en lambeaux, se trouvait dans l'arrière-boutique dont il était venu, où un autre soupirail permettait de voir encore des orties, et un âne estropié.

« Oh, que voulez-vous ? » a grimacé ce vieillard, dans un gémissement féroce et monotone. « Oh, mes yeux et membres, que voulez-vous ? Oh, mes poumons et foie, que voulez-vous ? Oh, gorou, gorou ! »

J'étais si décontenancé par ces mots, et en particulier par la répétition de ce dernier mot inconnu, qui était une sorte de raclement dans sa gorge, que je ne pouvais répondre ; sur quoi le vieillard, me tenant toujours par les cheveux, a répété :

« Oh, que voulez-vous ? Oh, mes yeux et membres, que voulez-vous ? Oh, mes poumons et foie, que voulez-vous ? Oh, gorou ! » —s'arrachant ces mots de lui-même avec une énergie qui lui faisait sortir les yeux de la tête.

« Je voulais savoir », ai-je dit en tremblant, « si vous achèteriez une veste.

– Oh, voyons la veste ! » s'est écrié le vieillard. « Oh, mon cœur en feu, montrez-nous la veste ! Oh, mes yeux et membres, sortez la veste ! »

Là-dessus il a retiré ses mains tremblotantes, qui ressemblaient aux serres d'un grand oiseau, de mes cheveux ; et a mis une paire de lunettes qui n'embellissaient pas du tout ses yeux gonflés.

« Oh, combien pour la veste ? » a crié le vieillard, après l'avoir examinée. « Oh — gorou ! — combien pour la veste ?

– Une demi-couronne[1] », ai-je dit, me ressaisissant.

« Oh, mes poumons et foie », a crié le vieillard, « non ! Oh, mes yeux, non ! Oh, mes membres, non ! Dix-huit pence. Gorou ! »

Chaque fois qu'il proférait cette exclamation, ses yeux semblaient en danger de sortir ; et il chantonnait chaque phrase comme une sorte de mélodie, toujours exactement la même, et ressemblant plus à un coup de vent, qui commence bas, monte haut et redescend, qu'à tout autre objet de comparaison que je puisse trouver.

« Eh bien », ai-je dit, content d'avoir conclu l'affaire, « j'accepte dix-huit pence.

– Oh, mon foie ! » s'est écrié le vieillard, jetant la veste sur une étagère. « Sortez de la boutique ! Oh, mes poumons, sortez de la boutique ! Oh, mes yeux et membres — gorou ! — ne demandez pas d'argent ; faites un échange. »

Je n'ai jamais été aussi effrayé de ma vie, avant ou depuis ; mais je lui ai dit humblement que je voulais de l'argent, et que rien d'autre ne pouvait m'être utile, mais que j'attendrais dehors, comme il le désirait, et ne souhaitais pas le presser. Je suis donc sorti, et me suis assis à l'ombre dans un coin. Et je suis resté assis là tant d'heures que l'ombre a cédé la place au soleil, et le soleil à l'ombre, et j'étais toujours assis là en attendant mon argent.

Il n'y a jamais eu un autre ivrogne aussi fou dans ce genre de commerce, j'espère. Il était bien connu dans le voisinage, et avait la réputation de s'être vendu au diable, ainsi que je l'ai bientôt compris par les visites des garçons qui venaient sans cesse le provoquer, criant cette légende et lui enjoignant d'apporter son or. « T'es pas pauvre, tu sais, Charley, comme tu prétends. Apporte ton or. Apporte un peu de l'or pour quoi tu t'es vendu au diable. Viens ! L'est dans la doublure du matelas, Charley. Déchire-la et donne-z-en nous ! » Cela, et de nombreuses offres de lui prêter un couteau dans ce but, l'exaspéraient à un tel degré que la journée n'était qu'une succession de ruées de sa part et de fuites de la part des garçons. Parfois, dans sa rage, il me prenait pour l'un d'eux et se précipitait sur moi en grimaçant, comme s'il allait me mettre en pièces ; puis, se rappelant juste à temps qui j'étais, plongeait dans sa boutique et se couchait sur son lit, ainsi que je le devinais en entendant le son de sa voix qui hurlait sur son

[1] Deux shillings et demi, soit trente pence.

habituelle mélodie venteuse *La Mort de Nelson*[1], avec un Oh ! avant chaque vers et d'innombrables Gorous. Comme si cela n'était pas assez déplaisant pour moi, les garçons, m'associant à la boutique en raison de la patience et de la persévérance avec lesquelles d'attendais dehors, à moitié vêtu, m'ont jeté des pierres et m'ont maltraité toute la journée.

Il a fait de nombreuses tentatives pour me convaincre d'accepter un échange ; sortant une fois avec une canne à pêche, une autre fois avec un violon, une autre fois avec un tricorne, une autre fois avec une flûte. Mais j'ai refusé toutes ces propositions et je restais assis là, désespéré ; lui réclamant à chaque fois, avec des larmes aux yeux, mon argent ou ma veste. À la fin il a commencé à me payer en demi-pence à chaque fois ; et a mis deux bonnes heures à arriver peu à peu à un shilling.

« Oh, mes yeux et membres ! » s'est-il alors écrié, me jetant un regard oblique depuis la boutique, après un long intervalle, « partirez-vous pour deux pence de plus ?

– Je ne peux pas », ai-je répondu, « je mourrai de faim.

– Oh, mes poumons et foie, allez-vous partir pour trois pence ?

– Je partirais pour rien si je pouvais », ai-je dit, « mais j'ai vraiment besoin de l'argent.

– Oh, go — rou ! » (il est réellement impossible d'exprimer comment il éjectait cette exclamation en m'observant depuis le montant de la porte, ne montrant que sa vieille tête rusée), « partirez-vous pour quatre pence ? »

Je me sentais si las et affaibli que j'ai accepté cette offre ; et prenant l'argent dans sa serre, non sans trembler, je suis reparti un peu avant le coucher du soleil, plus affamé et assoiffé que je ne l'avais jamais été. Mais je me suis restauré complètement pour la somme de trois pence ; et, reprenant courage, j'ai boitillé sept miles sur ma route.

J'ai fait mon lit pour la nuit sous une autre meule de foin, où je me suis reposé confortablement, après avoir lavé mes pieds cloqués dans un ruisseau et les avoir pansés de mon mieux avec quelques feuilles fraîches. Quand j'ai repris la route le lendemain matin, j'ai découvert qu'elle traversait une succession de vergers et de champs de houblon. En cette saison, les vergers rougeoyaient de pommes mûres ; et à certains endroits les cueilleurs de houblon étaient déjà à l'œuvre. Je trouvais tout cela magnifique, et j'ai décidé que je passerais la nuit suivante au milieu des houblons ;

[1] Poème de S. J. Arnold mis en musique en 1811 par John Braham.

imaginant que je trouverais une joyeuse compagnie dans la longue perspective des bâtons sur lesquels s'enroulaient les feuilles gracieuses.

Les vagabonds étaient pires que jamais ce jour-là, et m'ont inspiré une terreur qui est encore bien présente à mon esprit. Certains d'entre eux étaient des gredins d'apparence féroce, qui me dévisageaient quand je passais ; et s'arrêtaient peut-être, et m'appelaient quand je les dépassais et me disaient de revenir et de leur parler ; et si je prenais mes jambes à mon cou, me jetaient des pierres. Je me souviens d'un jeune gars — un rétameur, je suppose, d'après sa besace et son brasero — qui avait une femme avec lui, et qui m'a fait face et m'a dévisagé ; puis a rugi pour m'ordonner de revenir d'une voix si formidable que je me suis arrêté et retourné.

« Viens ici quand on t'appelle, ou je vais crever ton petit ventre. »

J'ai pensé qu'il valait mieux revenir. Alors que je m'approchais d'eux, tentant d'amadouer le rétameur par mon attitude, j'ai observé que la femme avait un œil poché.

« Où vas-tu ? » a demandé le rétameur, empoignant le devant de ma chemise de sa main noircie.

« Je vais à Douvres.

– D'où viens-tu ? » a demandé le rétameur, tordant ma chemise pour me tenir plus sûrement.

« Je viens de Londres.

– C'est quoi ta besogne ? T'es un voleur ?

– N — non.

– T'en es pas un, nom de D — ? Si tu te vantes de ton honnêteté, je te casse la tête. »

Il a menacé de me frapper de sa main libre, puis m'a examiné de la tête aux pieds.

« As-tu le prix d'une pinte de bière sur toi ? Si tu l'as, donne, 'vant que j'le prenne ! »

J'aurais certainement sorti l'argent, si je n'avais pas croisé le regard de la femme et vu qu'elle secouait très légèrement la tête et formait le mot « Non ! » de ses lèvres.

« Je suis très pauvre », ai-je dit en essayant de sourire, « et n'ai pas d'argent.

– Quoi, t'as du culot ! » a dit le rétameur, en me regardant si durement que j'en arrivais presque à croire qu'il voyait l'argent dans ma poche.

« Monsieur ! » ai-je balbutié.

« T'as du culot », a dit le rétameur, « de porter le follard de soie de mon frère ! Donne ici ! » Et il me l'a retiré du cou aussitôt, et l'a lancé à la femme.

La femme a éclaté de rire comme si elle prenait cela pour une blague et, me le relançant, elle a hoché la tête aussi discrètement qu'auparavant et a formé le mot « Va ! » de ses lèvres. Avant que j'aie pu obéir, cependant, le rétameur m'a arraché le foulard des mains si brutalement qu'il m'a balayé comme une plume et, se le nouant vaguement autour du cou, s'est tourné vers la femme avec un juron et l'a jetée à terre. Je n'oublierai jamais que je l'ai vue tomber en arrière sur la route caillouteuse, et rester étendue avec son chapeau défait, et ses cheveux tout blanchis par la poussière ; ni qu'en regardant en arrière depuis une certaine distance, je l'ai vue assise sur le talus au bord de la route, essuyant le sang sur son visage avec un coin de son châle, pendant qu'il s'éloignait.

Cette aventure m'a tant effrayé que par la suite, quand je voyais l'un de ces vagabonds venir à ma rencontre, je faisais demi-tour et cherchais une cachette, où je restais jusqu'à ce qu'il ait disparu ; ce qui est arrivé si souvent que cela m'a sérieusement retardé. Mais face à ces difficultés, comme pour toutes les autres difficultés de mon voyage, mon image fantaisiste de ma mère dans sa jeunesse, avant mon arrivée au monde, semblait me soutenir et me guider. Elle me tenait toujours compagnie. Elle était là, parmi les houblons, quand je me suis couché pour dormir ; elle était là quand je me suis réveillé le matin ; elle m'a précédé toute la journée. Je l'ai toujours associée depuis avec les rues ensoleillées de Canterbury, somnolant en quelque sorte dans la lumière brûlante ; et avec la vue de ses anciennes maisons, de ses vieux porches, et de la majestueuse Cathédrale grise aux tours couronnées par la ronde des pigeons. Quand je suis enfin arrivé aux grandes collines nues près de Douvres, elle a atténué l'aspect solitaire de la scène en me donnant espoir ; et ce n'est que lorsque j'ai atteint le premier grand but de mon périple, et posé véritablement le pied dans la ville elle-même, le sixième jour de ma fuite, qu'elle m'a abandonné. C'est alors, curieusement, quand je me tenais avec mes chaussures usées, tout poussiéreux, brûlé par le soleil, à moitié vêtu, à l'endroit si longtemps désiré, qu'elle a paru s'évanouir comme un rêve et me laisser seul, impuissant et découragé.

Je me suis enquis de ma tante en commençant par les bateliers, et j'ai reçu diverses réponses. L'un m'a dit qu'elle vivait dans le phare du Cap Sud, et y avait roussi ses moustaches ; un autre, qu'elle était accrochée à la grande bouée à la sortie du port, et que l'on ne pouvait la visiter qu'à marée basse ; un troisième, qu'elle était enfermée dans la prison de Maidstone comme voleuse d'enfants ; un quatrième, qu'on l'avait vue

chevaucher un balai au cours du dernier coup de vent, et filer droit vers Calais. Les cochers de fiacre, auprès de qui je me suis renseigné ensuite, étaient aussi peu sérieux et aussi peu respectueux ; et les boutiquiers, n'aimant pas mon apparence, répondaient en général, sans m'écouter, qu'ils n'avaient rien pour moi. Je me sentais plus malheureux et indigent qu'à aucun autre moment de ma fugue. J'avais dépensé tout mon argent, je n'avais plus rien à vendre ; j'avais faim et soif, j'étais épuisé ; et semblais aussi éloigné de mon but que si j'étais resté à Londres.

J'avais perdu la matinée à faire ces recherches, et j'étais assis sur les marches d'une boutique vide au coin d'une rue, près de la place du marché, me demandant si je devais aller voir ces autres lieux que Peggotty avait mentionnés, quand un cocher de fiacre, marchant à côté de sa voiture, a laissé tomber la couverture de son cheval. Comme je la lui donnais après l'avoir ramassée, quelque chose de bon enfant dans le visage de cet homme m'a encouragé à lui demander s'il pouvait me dire où habitait Miss Trotwood ; mais j'avais posé la question si souvent qu'elle a failli expirer sur mes lèvres.

« Trotwood. Voyons. Je connais ce nom, tiens. Vieille dame ?

– Oui. Assez.

– Le dos plutôt raide ? » a-t-il dit, en se redressant.

« Oui. Je pense que c'est très probable.

– Porte un sac ? — sac avec pas mal de place dedans — est bourrue, et vous tombe dessus sévère ? »

Mon cœur s'est serré quand j'ai reconnu la justesse indubitable de cette description.

« Eh bien, écoutez. Si vous montez là-haut », indiquant avec son fouet une colline, « et continuez jusqu'à ce que vous arriviez à quelques maisons face à la mer, je pense que vous entendrez parler d'elle. Mon opinion est qu'elle ne vous donnera rien, donc voici un penny pour vous. »

J'ai accepté le cadeau avec gratitude, et l'ai utilisé pour acheter un petit pain. Expédiant ce repas sur le chemin, je suis parti dans la direction que mon ami avait indiquée, et j'ai marché une bonne distance sans voir les maisons qu'il avait mentionnées. À la fin j'en ai vu quelques-unes devant moi ; m'en approchant, je suis entré dans une petite boutique (c'était ce que nous appelions chez nous un magasin général) et j'ai demandé s'ils auraient la bonté de me dire où habitait Miss Trotwood. Je m'adressais à un homme derrière le comptoir, qui pesait du riz pour une jeune

femme ; mais cette dernière, prenant la question pour elle-même, s'est retournée vivement.

« Ma maîtresse ? Que lui veux-tu, garçon ?

– Je voudrais lui parler, s'il vous plaît.

– Lui demander l'aumône, tu veux dire », a répliqué la demoiselle.

« Ah non », ai-je dit. Mais me souvenant soudain qu'en vérité je ne venais pas pour autre chose, je suis resté coi dans mon trouble et j'ai senti que mon visage s'embrasait.

D'après ce qu'elle a dit, j'ai supposé que c'était la servante de ma tante. Elle a mis le riz dans un petit panier et elle est sortie de la boutique ; me disant que je pouvais la suivre, si je voulais savoir où habitait Miss Trotwood. Je n'avais pas besoin qu'on me le dise deux fois ; même si à ce moment j'étais dans un tel état de trouble et d'agitation que mes jambes se dérobaient sous moi. J'ai suivi la jeune femme, et nous sommes vite arrivés à un petit cottage très coquet avec de plaisantes fenêtres en saillie ; devant la maison se trouvait une petite cour ou jardin avec du gravier et plein de fleurs bien soignées au parfum délicieux.

« C'est chez Miss Trotwood », a dit la jeune femme. « Maintenant tu sais ; et c'est tout ce que j'ai à dire. » Avec ces mots elle s'est hâtée d'entrer dans la maison, comme pour se débarrasser de la responsabilité de mon apparition ; et m'a laissé debout à la grille du jardin, regardant tristement par-dessus vers la fenêtre du salon, où un rideau de mousseline partiellement tiré, un grand éventail ou écran vert tout rond accroché à l'appui de la fenêtre, une petite table et une grande chaise, me suggéraient que ma tante pouvait être assise à ce moment dans une imposante solennité.

L'état de mes chaussures était pitoyable. Les semelles s'étaient détachées par lambeaux, et le cuir du dessus s'était cassé et troué, de sorte qu'elles n'avaient même plus la forme de chaussures. Mon chapeau (qui m'avait servi aussi de bonnet de nuit) était si écrasé et tordu qu'aucune casserole bosselée sans manche sur un tas d'ordure n'aurait eu honte de rivaliser avec lui. Ma chemise et mon pantalon, tachés par la chaleur, la rosée, l'herbe et la terre du Kent sur lesquelles j'avais dormi — et déchirés par ailleurs — auraient pu chasser les oiseaux du jardin de ma tante pendant que je me tenais à la grille. Mes cheveux n'avaient connu ni peigne ni brosse depuis mon départ de Londres. Mon visage, mon cou, mes mains, peu habitués à être exposés au grand air et au soleil, avaient cuit jusqu'à la couleur brune des raisins de Corinthe. J'étais couvert de la tête aux pieds d'une poudre blanche de craie et de poussière, comme si je sortais

d'un four à chaux. Dans cette situation critique, dont j'étais pleinement conscient, je me préparais à me présenter à ma formidable tante, et à faire sur elle ma première impression.

L'absence de mouvement à la fenêtre du salon m'ayant amené à conclure, au bout d'un moment, que ma tante n'y était pas, j'ai levé les yeux à la fenêtre au-dessus, où j'ai vu un gentleman au teint fleuri, d'apparence plaisante, avec une chevelure grise, qui a cligné de l'œil de manière grotesque, a hoché la tête plusieurs fois à mon intention, puis l'a secouée aussi souvent, et s'est mis à rire avant de s'en aller.

J'étais déjà assez déconcerté auparavant ; mais ce comportement inattendu m'a troublé tellement plus que j'étais sur le point de me retirer pour décider comment procéder au mieux, quand une dame est sortie de la maison ; elle avait un foulard noué sur son chapeau et une paire de gants de jardinage sur les mains, portait un tablier à grande poche semblable à celui des gardiens de péage, et un grand couteau. J'ai su immédiatement que c'était Miss Betsey, car elle marchait d'un pas raide en sortant de la maison exactement comme ma pauvre mère l'avait si souvent décrite, marchant d'un pas raide dans notre jardin de Blunderstone Rookery.

« Va-t'en ! » a dit Miss Betsey, secouant la tête et fendant l'air de loin avec son couteau. « Va donc ! Pas de garçons ici ! »

Je l'ai regardée, le cœur lourd, tandis qu'elle allait dans un coin de son jardin et se baissait pour déterrer quelque petite racine. Alors, sans une miette de courage mais avec beaucoup de désespoir, je suis entré sans bruit et me suis tenu à côté d'elle et, la touchant avec mon doigt :

« S'il vous plaît, madame », ai-je commencé.

Elle a sursauté, et a levé les yeux.

« S'il vous plaît, ma tante.

– EH ? » s'est exclamé Miss Betsey, d'un ton de stupéfaction que je n'ai jamais entendu égalé.

« S'il vous plaît, ma tante, je suis votre neveu.

– Oh, Seigneur ! » a dit ma tante. Et elle est tombée assise dans l'allée du jardin.

« Je suis David Copperfield, de Blunderstone, dans le Suffolk — où vous êtes venue la nuit de ma naissance, et avez vu ma chère maman. J'ai été très malheureux depuis qu'elle est morte. J'ai été méprisé, et on ne m'a rien appris, et on m'a abandonné à moi-même, et on m'a mis à un travail qui ne convient pas. Cela m'a obligé à m'enfuir pour

venir chez vous. On m'a volé dès que je suis parti, et j'ai marché tout le long du chemin, et n'ai jamais dormi dans un lit depuis le début de mon voyage. » Là, ma volonté a cédé d'un seul coup ; et avec un mouvement de mes mains destiné à lui montrer mes haillons, et les prendre à témoin de que j'avais souffert, j'ai laissé éclater une crise de larmes que j'avais, je suppose, refoulée au fond de moi toute la semaine.

Ma tante me dévisageait, assise sur le gravier, l'étonnement ayant chassé de son visage toute autre expression, jusqu'au moment où je me suis mis à pleurer ; elle s'est alors relevée aussitôt, m'a saisi par le col et m'a emmené dans le salon. Là, sa première action a été d'ouvrir une haute armoire, d'en sortir plusieurs bouteilles, et de verser une partie de leur contenu dans ma bouche. Je pense qu'elle a dû les prendre au hasard, car je suis sûr que j'ai goûté de l'eau anisée, de la sauce d'anchois et de la vinaigrette. Après m'avoir administré ces remontants, comme je restais fort hystérique et incapable de contrôler mes sanglots, elle m'a installé sur le canapé, avec un châle sous ma tête et le foulard de sa propre tête sous mes pieds, de peur que je ne salisse la housse ; puis, s'asseyant derrière l'éventail ou écran vert que j'ai déjà mentionné, de sorte que je ne pouvais voir son visage, elle s'est exclamé « Miséricorde ! » à intervalles réguliers, comme les coups de canon que l'on tire de minute en minute aux enterrements.

Au bout d'un moment, elle a sonné. « Janet », a dit ma tante quand sa servante est entrée. « Montez à l'étage, présentez mes compliments à Mr Dick, et dites-lui que je souhaite lui parler. »

Janet a paru un peu étonnée de me voir étendu tout raide sur le canapé (je craignais de bouger et de déplaire à ma tante), mais elle est partie exécuter sa mission. Ma tante, les mains derrière le dos, allait et venait dans la pièce, jusqu'au moment où le gentleman qui m'avait cligné de l'œil depuis la fenêtre du haut est entré en riant.

« Mr Dick », a dit ma tante, « ne soyez pas stupide, parce que personne ne peut être plus avisé que vous quand vous le voulez. Nous le savons tous. Donc ne soyez pas stupide, quoi que vous soyez. »

Le gentleman est devenu sérieux aussitôt et m'a regardé, ai-je pensé, comme pour me supplier de ne rien dire à propos de la fenêtre.

« Mr Dick, vous m'avez entendu mentionner David Copperfield ? Voyons, n'allez pas prétendre que vous n'avez pas de mémoire, parce que vous et moi savons ce qu'il en est.

– David Copperfield ? » a dit Mr Dick, qui ne me semblait pas se souvenir de grand-chose à ce sujet. « *David* Copperfield ? Ah oui, bien sûr. David, certainement.

– Eh bien c'est son garçon — son fils. Il ressemblerait à son père autant qu'il est possible, s'il ne ressemblait pas autant à sa mère, aussi.

– Son fils ? Le fils de David ? Vraiment !

– Oui », a poursuivi ma tante, « et il a fait du joli. Il s'est enfui. Ah ! Sa sœur, Betsey Trotwood, ne se serait jamais enfuie. » Ma tante a secoué vigoureusement la tête, sûre du caractère et du comportement de la fille qui n'était jamais née.

« Oh ! vous pensez qu'elle ne se serait pas enfuie ? » a dit Mr Dick.

« Que Dieu lui pardonne », s'est exclamé ma tante, sèchement, « il dit n'importe quoi ! Ne sais-je pas que non ? Elle aurait vécu avec sa marraine, et nous aurions été dévouées l'une à l'autre. D'où voulez-vous donc, au nom du ciel, que sa sœur Betsy Trotwood se soit enfuie ? Et pour aller où ?

– Nulle part.

– Dans ce cas », a répliqué ma tante, radoucie par sa réponse, « comment pouvez-vous prétendre être dans la lune, Dick, alors que votre esprit est aussi tranchant que le scalpel d'un chirurgien ? Eh bien, vous voyez ici le jeune David Copperfield, et la question que je vous pose est : que vais-je faire de lui ?

– Qu'allez-vous faire de lui ? » a demandé Mr Dick, mollement, en se grattant la tête. « Oh, faire de lui ?

– Oui », a dit ma tante, avec un visage grave et l'index levé. « Allons ! Je veux un avis pertinent.

– Bon, si j'étais à votre place », a dit Mr Dick, réfléchissant, et me regardant d'un air absent, « je — » Ma contemplation a semblé lui inspirer une idée soudaine, et il a ajouté, vivement : « Je le laverais !

– Janet », a dit ma tante, se retournant avec une expression de triomphe tranquille, que je n'ai pas comprise à ce moment-là, « Mr Dick nous remet tous à notre place. Chauffez le bain ! »

J'avais beau trouver le plus vif intérêt à ce dialogue, je ne pouvais pas m'empêcher d'observer ma tante, Mr Dick et Janet pendant qu'il se déroulait, et d'achever un examen de la pièce que j'avais entrepris.

Ma tante était une grande femme aux traits durs, mais nullement déplaisants. Il y avait dans sa figure, sa voix, sa démarche et son maintien, une rigidité largement

suffisante pour expliquer l'effet qu'elle avait produit sur une créature aussi douce que ma mère ; mais son visage était plutôt beau, bien qu'inflexible et austère. J'ai remarqué particulièrement qu'elle avait l'œil très vif et brillant. Sa chevelure, qui était grise, était divisée en deux bandeaux sous ce qu'on appelle, je crois, un béguin — je veux dire une coiffe, beaucoup plus courante alors qu'aujourd'hui, avec des brides nouées sous le menton. Sa robe était de couleur lavande, et parfaitement propre ; mais d'une coupe simple, comme si elle désirait être aussi peu gênée que possible. Je me souviens de ce que j'ai pensé : qu'elle ressemblait plus à un habit d'amazone sans la jupe superflue qu'à autre chose. Elle portait au côté une montre d'homme en or, à en juger par sa taille et sa forme, avec une chaîne et des cachets appropriés ; elle avait un linge autour du cou semblable à un col de chemise, et des choses aux poignets semblables à des petites manchettes de chemise.

Mr Dick, comme je l'ai déjà dit, avait des cheveux gris et le teint fleuri ; cela devrait suffire à le décrire s'il n'avait pas eu une tête curieusement fléchie — non par l'âge ; elle me rappelait la tête d'un élève de Mr Creakle après une punition – et des yeux gris grands et proéminents, avec une sorte d'étrange éclat liquide qui me faisait supposer, en combinaison avec son regard absent, sa soumission à ma tante et sa joie enfantine quand elle le louait, qu'il était un peu fou ; mais s'il était fou, je me demandais avec étonnement comment il en était arrivé à être là. Il était habillé comme n'importe quel gentleman ordinaire, avec une confortable jaquette grise et un gilet, et un pantalon blanc ; et avait sa montre dans son gousset, et son argent dans sa poche ; qu'il faisait tinter comme s'il en était très fier.

Janet était une jolie fille épanouie de dix-neuf ou vingt ans, et un modèle de propreté. Si je ne l'ai pas observée plus avant à ce moment, je peux noter ici ce que je n'ai découvert que plus tard, à savoir qu'elle appartenait à une série de protégées que ma tante avait prises à son service pour leur apprendre à renoncer à la gent masculine, et qui avaient généralement complété leur abjuration en épousant le boulanger.

La pièce était aussi propre que Janet et ma tante. Quand j'ai reposé ma plume à l'instant pour y penser, l'air de la mer est revenu souffler ici, mêlé au parfum des fleurs ; et j'ai vu les meubles démodés bien frottés et cirés, le fauteuil réservé et la table de ma tante près de l'éventail vert dans la fenêtre en saillie, la tapis recouvert de droguet, le chat, le porte-bouilloire, les deux canaris, la vieille porcelaine, le bol à punch plein de feuilles de rose séchées, la haute armoire recelant toutes sortes de bouteilles et de pots ;

et, jurant merveilleusement avec le reste, ma personne poussiéreuse sur le canapé, notant tout cela.

Janet était partie préparer le bain, quand ma tante, à ma grande inquiétude, est devenue en un instant si rigide d'indignation qu'il lui restait à peine assez de voix pour crier : « Janet ! Des ânes ! »

Sur quoi Janet est sortie en courant comme si la maison était en flammes, s'est élancée sur une petite pelouse à l'extérieur de la grille et a chassé deux ânes sellés portant des dames, qui avaient prétendu poser leurs sabots sur la pelouse ; tandis que ma tante, se précipitant hors de la maison, a saisi la bride d'un troisième animal chargé d'un enfant assis à califourchon, lui a fait faire demi-tour, l'a mené hors de ce lieu saint, et a frotté les oreilles du malheureux galopin qui les guidait et avait osé profaner ce sol sacré.

Jusqu'à ce jour, j'ignore si ma tante possédait un droit de passage légal sur cette pelouse ; mais elle avait décidé dans sa propre tête que oui, et pour elle cela revenait au même. Le grand affront dans sa vie, exigeant une vengeance immédiate, était le passage d'un âne sur cette parcelle immaculée. Quelle que fût la tâche à laquelle elle était occupée, aussi intéressante que fût la conversation à laquelle elle prenait part, un âne lui changeait les idées à l'instant et elle lui tombait droit dessus. Des cruches d'eau et des arrosoirs étaient disposés en des lieux secrets, prêts à être déversés sur les gamins fautifs ; des bâtons se tenaient en embuscade derrière la porte ; des sorties avaient lieu à toute heure, et une guerre permanente régnait. Cela mettait peut-être un peu de piment dans la vie des jeunes âniers ; ou peut-être les ânes les plus sagaces, comprenant les ressorts de l'affaire, s'amusaient-ils à venir là par obstination constitutionnelle. Tout ce que je sais, c'est que trois alertes ont eu lieu pendant la préparation du bain ; et qu'à l'occasion de la troisième et plus désespérée de toutes, j'ai vu ma tante s'attaquer toute seule à un blondinet de quinze ans, et cogner sa tête blonde contre sa propre grille avant qu'il ait eu le temps de comprendre ce qui se passait. Je trouvais ces interruptions d'autant plus ridicules qu'elle était en train de me donner du bouillon à la petite cuiller à ce moment (s'étant convaincue que je mourais de faim, et qu'il fallait commencer par m'alimenter en très petites quantités) et, pendant que ma bouche était encore ouverte pour accueillir la cuiller, elle la remettait dans le bol, criait : « Janet ! Des ânes ! » et partait à l'assaut.

Le bain m'a fait beaucoup de bien. Car je commençais à ressentir de vives douleurs dans mes membres à force d'avoir couché dans les champs, et j'étais si fatigué que j'avais peine à rester éveillé cinq minutes de suite. Après mon bain, elles (je veux dires ma tante et Janet) m'ont vêtu d'une chemise et d'un pantalon appartenant à Mr Dick, et m'ont enveloppé dans deux ou trois grands châles. Je ne sais à quelle sorte de paquet je ressemblais, mais le paquet avait très chaud. Me sentant aussi très faible et somnolent, je me suis bientôt allongé de nouveau sur le canapé et endormi.

C'était peut-être un rêve, né de l'image qui avait si longtemps occupé mon esprit, mais je me suis réveillé avec l'impression que ma tante était venue se pencher sur moi, et avait écarté mes cheveux de mon visage, et posé ma tête plus confortablement, et était ensuite restée à me regarder. Les mots « Beau garçon », ou « Pauvre garçon », semblaient aussi résonner dans mes oreilles ; mais assurément rien de plus ne me permettait de croire, quand je me suis réveillé, qu'ils avaient été prononcés par ma tante, assise dans la fenêtre en saillie derrière l'éventail vert — qui était monté sur une sorte de pivot et pouvait tourner dans toutes les directions — en train de contempler la mer.

Nous avons dîné quand je me suis réveillé, d'une volaille rôtie et d'un pudding ; on m'a assis à table, peu différent moi-même d'un oiseau ficelé pour la cuisson, et bougeant fort difficilement les bras. Mais comme c'était ma tante qui m'avait emballé, je ne me plaignais pas d'être incommodé. Pendant tout ce temps, j'étais très préoccupé de savoir ce qu'elle allait faire de moi ; mais elle mangeait dans un profond silence, sauf quand elle fixait de temps à autre son regard sur moi, assis face à elle, et disait : « Miséricorde ! », ce qui n'atténuait en rien mon inquiétude.

On a retiré la nappe, et apporté du sherry (dont j'ai bu un verre), puis ma tante a de nouveau envoyé chercher Mr Dick, qui s'est joint à nous et a paru aussi avisé que possible quand elle lui a demandé d'écouter mon histoire, qu'elle m'a fait raconter peu à peu en me posant une série de questions. Pendant mon récit, elle gardait les yeux fixés sur Mr Dick, qui sans cela se serait endormi, à mon avis, et que ma tante rappelait à l'ordre par un froncement de sourcils chaque fois qu'il se laissait aller à sourire.

« Je ne peux concevoir ce qui a pris à ce malheureux Bébé d'aller se remarier », a dit ma tante à la fin.

« Elle est peut-être tombée amoureuse de son second mari », a suggéré Mr Dick.

« Tombée amoureuse ! » a répété ma tante. « Que voulez-vous dire ? Quel besoin a-t-elle de le faire ?

– Peut-être », a murmuré Mr Dick, après un moment de réflexion, « elle l'a fait par plaisir.

– Plaisir, vraiment ! Un beau plaisir pour le pauvre bébé d'accorder sa confiance naïve à n'importe quel chien prêt à la maltraiter d'une façon ou d'une autre. Qu'espérait-elle obtenir, j'aimerais bien le savoir ! Elle avait eu un mari. Elle avait vu David Copperfield quitter ce monde, lui qui courait après des poupées de cire depuis son berceau. Elle avait un bébé — oh, cela faisait deux bébés quand elle a donné naissance à cet enfant assis ici, ce vendredi soir ! — et que voulait-elle de plus ? »

Mr Dick a discrètement secoué la tête à mon intention, comme pour dire qu'il était à bout d'arguments.

« Elle ne pouvait même pas avoir un bébé comme tout le monde », a dit ma tante. « Où était la sœur de cette enfant, Betsey Trotwood ? Elle n'est jamais arrivée. Ne m'en parlez pas ! »

Mr Dick paraissait très effrayé.

« Ce petit bonhomme de docteur, avec sa tête de côté, Jellips, ou quel que soit son nom, que faisait-il donc ? Tout ce qu'il était capable de me dire, comme un rouge-gorge — ce qu'il est — : 'C'est un garçon.' Un garçon ! Non mais, la bêtise de toute la bande !

La vigueur de la tirade a surpris Mr Dick au plus haut point ; et moi aussi, à vrai dire.

« Et puis, comme si cela ne suffisait pas, comme si elle n'avait pas fait assez d'ombre à la sœur de cet enfant, Betsy Trotwood, elle se remarie — elle épouse un Meurtrier[1] — ou un homme au nom approchant — et fait de l'ombre à *cet* enfant ! Et la conséquence naturelle, comme n'importe qui à part un bébé aurait pu le prévoir, est qu'il rôde et vagabonde. Il ressemble autant à Caïn enfant qu'il est possible. »

Mr Dick m'a regardé longuement, comme pour m'imaginer dans ce rôle.

« Et ensuite il y a cette femme au nom païen », a dit ma tante, « cette Peggotty, *elle* se marie à son tour. Parce qu'elle n'a pas assez vu le mal qui s'attache à ces choses, *elle* se marie à son tour, comme l'enfant le raconte. J'espère seulement », a dit ma tante, en secouant la tête, « que son mari est un de ces maris manieurs de tisonnier dont ne cessent de parler les journaux, et qu'il lui en donnera de bons coups. »

Je ne pouvais supporter d'entendre ma vieille nourrice ainsi dénigrée, et objet d'un tel souhait. J'ai dit à ma tante qu'elle se trompait complètement. Que Peggotty était la

[1] En anglais : *Murderer*, auquel *Murdstone* fait penser.

meilleure, la plus honnête, la plus désintéressée, la plus fidèle, la plus dévouée servante et amie au monde ; qu'elle m'avait toujours aimé tendrement, et toujours aimé ma mère tendrement ; qu'elle avait soutenu la tête de ma mère mourante, et que ma mère avait déposé son dernier baiser reconnaissant sur son visage. Et le souvenir de l'une et de l'autre m'étouffant, je me suis effondré alors que je tentais de dire que sa maison était ma maison, et que tout ce qu'elle possédait était à moi, et que je me serais réfugié chez elle si son humble situation ne m'avait pas fait craindre de lui attirer des ennuis — je me suis effondré sur la table, dis-je, mon visage caché mes mains, alors que je tentais de dire tout cela.

« Eh bien ! eh bien ! » a dit ma tante, « l'enfant a raison de défendre ceux qui l'ont défendu — Janet ! Des ânes ! »

Je crois sincèrement que sans ces malheureux ânes, nous en serions venus à bien nous comprendre ; car ma tante avait posé sa main sur mon épaule, et je me sentais prêt, ainsi encouragé, à l'étreindre et à implorer sa protection. Mais l'interruption, et le désordre dans lequel la bagarre au dehors l'a entraînée, ont écarté toutes les idées plus douces pour l'instant ; et ont poussé ma tante à proclamer jusqu'à l'heure du thé à Mr Dick son indignation, ainsi que sa détermination à exiger réparation au nom des lois de son pays, et à attaquer en justice pour intrusion tous les propriétaires d'ânes de Douvres.

Après le thé, nous nous sommes assis à la fenêtre — à l'affût d'autres envahisseurs, ai-je supposé en voyant la sévère expression du visage de ma tante — jusqu'au crépuscule, quand Janet a posé des bougies et un jeu de backgammon sur la table, et a baissé les stores.

« Bon, Mr Dick », a dit ma tante, avec son air grave et son index levé, comme avant, « je vais vous poser une autre question. Regardez cet enfant.

– Le fils de David ? » a dit Mr Dick, avec un visage attentif et intrigué.

« Exactement. Que feriez-vous de lui maintenant ?

– Du fils de David ?

– Oui, du fils de David.

– Oh ! Oui. Du fils de — Je le mettrais au lit.

– Janet ! » s'est écrié ma tante, avec la même expression de triomphe complaisant que j'avais remarquée auparavant. « Mr Dick nous remet tous à notre place. Si le lit est prêt, nous allons l'y monter. »

Janet ayant annoncé que le lit était prêt, on m'y a fait monter ; doucement, mais d'une certaine façon comme si j'étais prisonnier ; ma tante devant, et Janet fermant la marche. Le seul moment où j'ai repris un peu espoir, c'est quand ma tante s'est arrêtée dans l'escalier pour s'inquiéter d'une odeur de brûlé, et que Janet a répondu qu'elle avait fait de l'amadou avec ma vieille chemise dans la cuisine. Mais il n'y avait pas d'autres vêtements dans ma pièce que l'étrange tas de tissus que je portais ; et quand on m'a laissé là, avec une petite bougie dont ma tante m'a averti qu'elle brûlerait exactement cinq minutes, je les ai entendues fermer ma porte à clé de l'extérieur. En examinant tout cela dans ma tête, j'ai pensé que ma tante, qui ne savait rien de moi, pouvait me soupçonner d'avoir l'habitude de m'enfuir, et prenait donc des précautions pour me mettre sous bonne garde.

La pièce était plaisante, tout en haut de la maison, donnant sur la mer, que la lune éclairait vivement. J'ai dit mes prières, la bougie s'est éteinte, et je suis resté assis à regarder les rayons de lune sur l'eau, comme s'il s'agissait d'un livre lumineux dans lequel je pouvais espérer lire ma fortune ; ou comme si je pouvais voir ma mère avec son enfant, venant du Ciel sur ce chemin de lumière pour me regarder comme elle m'avait regardé la dernière fois que j'avais vu son doux visage. Je me rappelle comment le sentiment solennel avec lequel j'ai fini par détourner les yeux a cédé la place à la sensation de gratitude et de repos que la vue du lit aux rideaux blancs — et combien plus encore le fait de me coucher dessus et de me nicher dans la blancheur neigeuse des draps ! — m'a inspiré. Je me rappelle comment j'ai pensé à tous les lieux solitaires où j'avais dormi sous le ciel nocturne, et comment j'ai prié afin de ne plus jamais être sans abri, et de ne jamais oublier ceux qui sont sans abri. Je me rappelle comment j'ai paru flotter, alors, le long de cette allée brillante et mélancolique tracée sur la mer, jusqu'au monde lointain des rêves.

Chapitre 14
Ma tante se décide à mon sujet

En descendant le matin, j'ai trouvé ma tante méditant si profondément devant la table du petit-déjeuner, avec son coude sur le plateau, que le contenu de la bouilloire avait débordé de la théière[1] et inondé toute la nappe quand mon entrée l'a tirée de sa méditation. J'étais convaincu d'être le sujet de sa réflexion, et je m'inquiétais plus que jamais de connaître ses intentions à mon égard. Pourtant je n'osais pas exprimer mon inquiétude de peur de l'offenser.

Comme je ne contrôlais pas aussi bien mes yeux que ma langue, cependant, mon regard se portait très souvent vers ma tante pendant le petit déjeuner. Je ne pouvais la regarder un moment sans constater qu'elle me regardait — d'une étrange manière pensive, comme si j'étais très loin, et non de l'autre côté de la petite table ronde. Quand elle a fini son petit déjeuner, ma tante s'est adossée posément à sa chaise, a froncé les sourcils, croisé les bras, et m'a contemplé à loisir, avec une attention si intense que je me sentais terriblement embarrassé. N'ayant pas encore fini de manger mon propre petit déjeuner, j'ai essayé de cacher ma confusion en poursuivant mon repas ; mais mon couteau trébuchait sur ma fourchette, j'envoyais en l'air des fragments de bacon à une hauteur étonnante au lieu de les couper pour les manger, et je m'étouffais avec mon thé, qui persistait à s'engager sur la mauvaise voie plutôt que sur la bonne, jusqu'au moment où j'ai complètement renoncé et suis resté assis en rougissant sous l'examen approfondi de ma tante.

« Hello ! » a dit ma tante, après un long moment.

J'ai levé les yeux, et croisé respectueusement son regard sévère et vif.

« Je lui ai écrit », a dit ma tante.

« Lui — ?

– Ton beau-père. Je lui ai envoyé une lettre, dont je compte bien qu'il s'occupe, sinon lui et moi nous querellerons, je peux le lui dire !

– Sait-il où je suis, ma tante ? » ai-je demandé, effrayé.

[1] Cette bouilloire (en anglais : *urn*) ressemble à certains samovars, avec un robinet en bas plutôt qu'un bec en haut. Miss Trotwood a oublié de fermer le robinet.

« Je le lui ai dit », a répondu ma tante, en hochant la tête.

« Vais-je — lui — être — rendu ? » ai-je balbutié.

« Je ne sais pas. Nous verrons.

– Oh ! Je ne peux pas penser à ce que je ferai si je dois retourner chez Mr Murdstone !

– Je n'en sais rien du tout », a dit ma tante, en secouant la tête. « Je ne peux rien dire, c'est sûr. Nous verrons. »

Mon humeur s'est assombrie quand j'ai entendu ces mots, j'avais le cœur lourd et je me suis senti très découragé. Ma tante, sans paraître m'accorder beaucoup d'attention, a mis un tablier à bavette de grosse toile qu'elle a pris dans l'armoire ; a lavé les tasses à thé de ses propres mains ; et, quand tout a été lavé et remis sur le plateau, et la nappe pliée et posée par-dessus, a sonné Janet pour lui demander de tout emporter. Elle a mis ensuite une paire de gants et pourchassé les miettes avec un petit balai, jusqu'au moment où il ne restait plus un seul grain microscopique sur le tapis ; puis elle a époussеté et rangé la pièce, qui était déjà époussetée et rangée à l'épaisseur d'un cheveu près. Ayant effectué toutes ces tâches à sa satisfaction, elle a retiré ses gants et son tablier, les a pliés, les a rangés dans le coin particulier de l'armoire où elle les avait pris, a apporté sa boîte à ouvrage à sa table personnelle près de la fenêtre ouverte et s'est assise, le paravent vert l'abritant de la lumière, pour travailler.

« J'aimerais que tu montes à l'étage », a dit ma tante, en enfilant son aiguille, « et que tu adresses mes compliments à Mr Dick, et je serai contente de savoir comment il avance à son Mémoire. »

Je me suis levé avec empressement pour m'acquitter de cette commission.

« Je suppose », a dit ma tante, me regardant aussi précisément qu'elle avait regardé l'aiguille en l'enfilant, « que Mr Dick te semble un nom abrégé, hein ?

– Je l'ai trouvé un peu court hier », ai-je avoué.

« Tu ne dois pas croire qu'il ne possède pas un nom plus long, s'il voulait l'utiliser », a dit ma tante, avec un air hautain. « Babley — Mr Richard Babley — c'est le vrai nom du gentleman. »

J'allais suggérer, avec un sentiment modeste de ma jeunesse et de l'excès de familiarité dont je m'étais déjà montré coupable, que je ferais mieux de le faire bénéficier de son nom entier, quand ma tante a poursuivi :

« Mais ne l'appelle jamais ainsi, quoi que tu fasses. Il ne supporte pas ce nom. C'est une de ses particularités. Bien que je ne sois pas sûre que ce soit vraiment une

particularité ; car Dieu sait qu'il a été assez maltraité par certains de ceux qui portent ce nom pour lui vouer une antipathie mortelle. Mr Dick est son nom ici, et partout ailleurs maintenant — s'il allait jamais ailleurs, ce qu'il ne fait pas. Prends donc garde, mon enfant, de ne pas l'appeler autre chose que Mr Dick. »

J'ai promis d'obéir et suis monté avec mon message ; pensant, en montant, que si Mr Dick travaillait à son Mémoire depuis longtemps au rythme où je l'avais vu y travailler, à travers la porte ouverte, quand j'étais descendu, il avançait probablement vraiment très bien. Je l'ai trouvé encore attelé à sa tâche avec une longue plume, et la tête presque couchée sur le papier. Son labeur l'absorbait tellement que j'ai eu amplement le temps d'observer le grand cerf-volant de papier dans un coin, le désordre des paquets de manuscrits, le nombre de plumes et, surtout, la quantité d'encre (qu'il semblait faire livrer par douzaines de bocaux d'un demi-gallon[1]), avant qu'il ait remarqué ma présence.

« Ha ! Phébus[2] ! » a dit Mr Dick, posant sa plume. « Comment va le monde ! Je vais vous dire », a-t-il ajouté à voix basse, « je n'aimerais pas qu'on le dise, mais c'est un — » là il m'a fait signe de m'approcher, et m'a parlé à l'oreille — « c'est un monde fou. Fou comme Bedlam[3], garçon ! » a dit Mr Dick, prenant du tabac à priser d'une boîte ronde sur la table, et riant de bon cœur.

Sans me permettre de donner mon avis sur cette question, j'ai transmis mon message.

« Eh bien », a dit Mr Dick en réponse, « faites-lui mes compliments, et je — je crois que j'ai un début. Je pense que j'ai un début », a dit Mr Dick, passant sa main dans ses cheveux gris et jetant à son manuscrit un coup d'œil mal assuré. « Êtes-vous allé à l'école ?

– Oui, monsieur. Pas très longtemps.

– Vous souvenez-vous de la date », a dit Mr Dick, me regardant sérieusement et prenant sa plume pour la noter, « à laquelle on a coupé la tête du Roi Charles Premier ? »

J'ai dit que je croyais que c'était arrivé en l'année seize cent quarante-neuf.

« Eh bien », a répliqué Mr Dick, se grattant l'oreille avec sa plume et me regardant d'un air dubitatif. « C'est ce que disent les livres ; mais je ne vois pas comment c'est

[1] Un demi-gallon (anglais) =2,27 litres environ.
[2] Apollon, ou le soleil.
[3] L'asile de fous le plus connu, fondé en 1400.

possible. Parce que, si cela s'est passé il y a si longtemps, comment les gens de son entourage auraient-ils pu commettre l'erreur de transférer une partie du désordre de *sa* tête, après l'avoir coupée, dans la *mienne* ? »

Cette question m'a beaucoup étonné ; mais j'étais incapable de fournir des informations sur ce point.

C'est très étrange », a dit Mr Dick, en jetant un regard découragé sur ses papiers, et en passant de nouveau sa main dans ses cheveux, « que je n'arrive jamais à tirer cela au clair. Je n'arrive jamais à trouver l'explication juste. Mais peu importe, peu importe ! » a-t-il dit gaiement ; et, en s'animant : « nous avons le temps ! Mes compliments à Miss Trotwood, j'avance véritablement très bien. »

Alors que je m'en allais, il a attiré mon attention sur le cerf-volant.

« Que pensez-vous de cela, comme cerf-volant ? »

J'ai répondu qu'il était très beau. Je dirais qu'il mesurait bien sept pieds[1] de haut.

« Je l'ai fabriqué. Nous irons le faire voler, vous et moi. Voyez-vous ceci ? »

Il m'a montré qu'il était couvert par un texte rédigé en caractères minuscules dont l'écriture avait dû être très laborieuse ; mais qui était si lisible qu'en suivant les lignes j'ai cru voir quelques allusions à la tête du roi Charles Premier, à un ou deux endroits.

« Il y a beaucoup de ficelle, et quand il vole haut, il emporte les faits au loin. C'est ma manière de les diffuser. Je ne sais pas où ils peuvent retomber. Cela dépend des circonstances, et du vent, et ainsi de suite ; mais je prends le risque. »

Son visage était si doux et plaisant, et avait quelque chose de si vénérable, tout en étant vigoureux et jovial, que je ne savais pas trop s'il était en train de s'amuser à me faire une farce. J'ai donc ri, et il a ri, et nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde.

« Eh bien, mon enfant », a dit ma tante quand je suis redescendu. « Que devient Mr Dick ce matin ? »

Je l'ai informée qu'il envoyait ses compliments, et qu'il avançait bien dans son travail.

« Que penses-tu de lui ? »

[1] 2,13 m.

J'ai vaguement tenté de détourner la question en répondant qu'il me paraissait un très aimable gentleman ; mais ma tante ne se laissait pas berner si facilement, et elle a mis son ouvrage sur ses genoux et a dit, en croisant ses mains dessus :

« Allons ! Ta sœur Betsey Trotwood m'aurait dit sans hésiter ce qu'elle pensait de n'importe qui. Essaie de ressembler à ta sœur autant que possible, et parle !

– A-t-il — Mr Dick a-t-il — je demande parce que je ne sais pas, ma tante — a-t-il toute sa tête, alors ? » ai-je bégayé, car je sentais que je marchais sur des œufs.

« Il n'en manque pas une tranche.

– Oh, vraiment ! » ai-je remarqué timidement.

« S'il y a bien une chose au monde », a dit ma tante d'un ton très ferme et décidé, « que Mr Dick possède, c'est sa tête. »

Je n'avais rien de mieux à ajouter qu'un autre timide : « Oh, vraiment !

– On l'a *traité* de fou. J'éprouve un plaisir égoïste à dire qu'on l'a traité de fou, car sinon je n'aurais pas bénéficié de sa société et de ses conseils depuis plus de dix ans — en fait, depuis que ta sœur, Betsey Trotwood, m'a déçue.

– Depuis si longtemps ?

– Et c'était du beau monde, ceux qui ont eu l'audace de le traiter de fou », a poursuivi ma tante. « Mr Dick est une sorte de parent éloigné — le lien importe peu ; je n'ai pas besoin de le détailler. Sans moi, son propre frère l'aurait fait enfermer à vie. C'est tout. »

Je crains d'avoir été hypocrite, mais en voyant ma tante s'indigner sur le sujet, j'ai essayé de paraître m'indigner de même.

« Un imbécile orgueilleux ! Parce que son frère était un peu excentrique — quoiqu'il ne le soit pas à moitié autant que bien des gens — il n'aimait pas l'exposer aux yeux de tous dans sa maison et l'a envoyé dans un certain asile privé ; alors que son père défunt le lui avait confié, considérant que c'était presque un simple d'esprit. Et il devait être vraiment malin pour penser cela ! Fou lui-même, sans aucun doute. »

De nouveau, ma tante paraissant très convaincue, je me suis efforcé de paraître aussi très convaincu.

« Je suis donc intervenue, et je lui ai fait une offre. J'ai dit, Votre frère est sain d'esprit — bien plus que vous ne l'êtes ou ne le serez jamais, espérons-le. Laissez-lui recevoir son petit revenu et venir habiter avec moi. *Je* n'ai pas peur de lui, *je* ne suis pas orgueilleuse, *je* suis prête à m'occuper de lui, et *je* ne le maltraiterai pas comme certaines personnes (en plus des gens de l'asile) l'ont fait. Après pas mal de

chamaillerie, je l'ai obtenu, et il a vécu ici depuis. C'est la créature la plus amicale et accommodante qui existe ; et pour les conseils ! — Mais personne ne connaît l'esprit de cet homme, à part moi. »

Ma tante a lissé sa robe et secoué la tête, comme si ces gestes lui permettaient de se débarrasser de la défiance du monde.

« Il avait une sœur préférée, une bonne créature, et très gentille avec lui. Mais elle a fait ce qu'elles font toutes — a pris un mari. Et *il* a fait ce qu'ils font tous — l'a rendue malheureuse. Cela a produit un tel effet sur l'esprit de Mr Dick (*cela* n'est pas de la folie j'espère !) que, se combinant à la peur de son frère et de sa méchanceté, cette situation lui a donné une fièvre. C'était avant son arrivée chez moi, mais le souvenir lui en est pénible encore maintenant. T'a-t-il dit quoi que ce soit sur le roi Charles Premier, mon enfant ?

– Oui, ma tante.

– Ah ! » a dit ma tante, frottant son nez comme si elle était un peu vexée. « C'est sa façon allégorique de l'exprimer. Sa maladie lui évoque beaucoup de dérangement et d'agitation, évidemment, et c'est la figure, ou la comparaison, ou quel que soit le nom que ça porte, qu'il choisit d'utiliser. Et pourquoi pas, s'il pense que c'est ce qu'il faut ! »

J'ai dit : « Certainement, ma tante.

– Ce n'est pas une manière sérieuse de parler, ni une manière mondaine, j'en suis consciente ; et c'est la raison pour laquelle j'insiste pour qu'il s'abstienne d'en parler dans son Mémoire.

– Est-ce un Mémoire sur sa propre histoire qu'il écrit, ma tante ?

– Oui, mon enfant », a dit ma tante, frottant de nouveau son nez. « Il adresse un Mémoire à propos de ses affaires au Lord Chancelier[1], ou au Lord Quelqu'un ou Quelqu'autre — une de ces personnes, en tout cas, qui sont payées pour lire des mémoires. Je suppose qu'il l'enverra, un de ces jours. Il n'a pas encore réussi à le rédiger sans introduire ce moyen de s'exprimer ; mais cela ne veut rien dire ; cela l'occupe. »

[1] On considère que Mr Dick comptait peut-être adresser son mémoire au Lord Chancellor (ministre de la Justice) nommé après l'exécution de Charles I par son fils et successeur, Charles II.

En vérité, j'ai découvert plus tard que Mr Dick s'efforçait depuis plus de dix ans d'exclure le roi Charles Premier de son Mémoire ; mais qu'il y revenait sans cesse, et y était maintenant.

« Je le répète », a dit ma tante, « personne ne connait l'esprit de cet homme, à part moi ; et il est la créature la plus aimable et amicale au monde. S'il aime parfois faire voler un cerf-volant, eh bien quoi ! Franklin faisait voler un cerf-volant[1]. Il était Quaker, ou quelque chose de la sorte, si je ne me trompe pas. Et un Quaker faisant voler un cerf-volant est bien plus ridicule que n'importe qui. »

Si j'avais pu supposer que ma tante racontait tout cela pour mon profit particulier, ou parce qu'elle avait confiance en moi, je me serais senti très honoré, et aurais considéré cette marque de sa bonne opinion comme un présage favorable. Mais je ne pouvais pas manquer d'observer qu'elle s'était lancée dans ces considérations principalement parce que la question se posait dans son propre esprit, et sans beaucoup de rapport avec moi, même si elle s'était adressée à moi en l'absence de tout autre auditeur.

En même temps, je dois dire que la générosité de sa défense du pauvre et inoffensif Mr Dick inspirait à mon jeune cœur non seulement quelque espoir égoïste pour moi-même, mais aussi des sentiments chaleureux et désintéressés à son égard. Je crois que j'ai commencé à comprendre qu'il y avait quelque chose en ma tante, malgré ses nombreuses excentricités et ses étranges sautes d'humeur, qui méritait estime et confiance. Elle avait beau être aussi brusque ce jour-là que le précédent, et s'attaquer aux ânes aussi souvent, et s'indigner de manière prodigieuse quand un jeune homme a lorgné Janet à la fenêtre en passant (ce qui était un des pires outrages que l'on pouvait porter à la dignité de ma tante), j'avais l'impression qu'elle m'inspirait plus de respect, sinon moins de crainte.

Mon inquiétude était extrême pendant la période qui s'est forcément écoulée avant l'arrivée d'une réponse de Mr Murdstone à sa lettre ; mais je me suis efforcé de la cacher, et d'être aussi aimable que possible envers ma tante et Mr Dick. Ce dernier serait sorti avec moi pour lancer le grand cerf-volant, mais je n'avais toujours pas d'autres vêtements que les habits peu présentables dont on m'avait affublé le premier jour, et qui me confinaient dans la maison, sauf une heure à la nuit tombée, quand ma

[1] Pour des expériences scientifiques sur la foudre et l'électricité. Il n'était pas du tout quaker.

tante m'emmenait sur la falaise devant la maison pour une promenade de santé avant de me coucher. La réponse de Mr Murdstone est enfin arrivée, et ma tante m'a informé, à ma grande terreur, qu'il venait en personne le lendemain pour lui parler. Le lendemain, toujours empaqueté dans mon étrange costume, je suis resté assis à compter les heures, troublé et enfiévré par la chute de mes espérances et la montée de mes peurs ; et en attendant de tressaillir à la vue du sinistre visage, je tressaillais à chaque instant parce qu'il n'arrivait pas.

Ma tante était un peu plus sombre et autoritaire que d'habitude, mais je n'ai pas observé d'autre signe qu'elle se préparait à recevoir le visiteur que je redoutais tant. Elle est restée à son ouvrage à la fenêtre, et j'étais assis à côté d'elle, mes pensées s'égarant sur tous les résultats possibles et impossibles de la visite de Mr Murdstone, jusqu'à une heure avancée de l'après-midi. On avait reporté indéfiniment le dîner ; mais il était si tard que ma tante a ordonné sa mise en route, quand elle a lancé une soudaine alerte aux ânes, et j'ai été stupéfait et atterré d'apercevoir Miss Murdstone, montée en amazone, trotter délibérément sur la pelouse sacrée, s'arrêter devant la maison et regarder autour d'elle.

« Déguerpissez donc ! » s'est écrié ma tante, secouant sa tête et son poing à la fenêtre. « Vous n'avez rien à faire ici. Vous empiétez ! Comment osez-vous ? Décampez ! Oh, espèce d'effrontée ! »

Le sang-froid avec lequel Miss Murdstone regardait autour d'elle exaspérait tellement ma tante que je crois vraiment qu'elle était paralysée, et incapable pour le moment de s'élancer dehors comme de coutume. J'ai saisi l'occasion pour lui dire qui était la délinquante ; et que le gentleman qui arrivait maintenant auprès d'elle (car le chemin était très pentu, et il avait pris du retard sur elle), était Mr Murdstone lui-même.

« Je me moque de savoir qui c'est ! » s'est exclamé ma tante, secouant toujours la tête et multipliant des gestes qui exprimaient tout sauf la bienvenue depuis la fenêtre en saillie. « Je refuse qu'on empiète. Je ne le permettrai pas. Allez-vous en ! Janet, faites-lui faire demi-tour. Chassez-le ! » et j'ai vu, caché derrière ma tante, une sorte de combat mouvementé dans lequel l'âne résistait à tout le monde, ses quatre jambes plantées dans quatre directions, pendant que Janet tentait de le tirer par la bride pour qu'il fasse demi-tour, Mr Murdstone tentait de le tirer en avant, Miss Murdstone frappait Janet avec son ombrelle, et plusieurs garçons, qui étaient venus assister au spectacle, poussaient de grands cris. Mais ma tante, reconnaissant soudain parmi eux le

jeune malfaiteur qui menait l'âne et qui était l'un de ses adversaires les plus invétérés, alors qu'il avait à peine treize ans, est sortie et s'est précipitée sur le champ de bataille, a bondi sur lui, l'a capturé, l'a traîné, sa veste au-dessus de sa tête et ses talons raclant le sol, jusque dans le jardin ; et, ordonnant à Janet d'aller chercher les policiers et les juges afin de l'arrêter, le juger et l'exécuter sur place, l'a retenu là en attendant. Cet épisode de l'affaire n'a pas duré longtemps, cependant ; car le jeune garnement, versé dans des feintes et esquives dont ma tante n'avait pas idée, a vite fait de s'échapper en ululant, en laissant des empreintes profondes de ses bottes cloutées dans les parterres de fleurs, et en emmenant son âne triomphalement.

Ayant mis pied à terre pendant la dernière partie de l'affrontement, Miss Murdstone attendait maintenant avec son frère en bas des marches que ma tante soit prête à les recevoir. Ma tante, un peu hérissée par l'escarmouche, est entrée dans la maison en passant devant eux très dignement, et ne s'est pas occupée d'eux avant le moment où Janet les a annoncés.

« Vais-je m'en aller, ma tante ? » ai-je demandé en tremblant.

« Non, monsieur. Certainement pas ! » Elle m'a poussé dans un coin derrière elle, et m'a protégé avec une chaise, comme si j'étais dans un cellule de prison ou derrière la barre d'u tribunal. J'ai occupé cette position pendant tout l'entretien, et c'est de là que j'ai vu Mr et Miss Murdstone entrer dans la pièce.

« Oh ! » a dit ma tante, « j'ignorais au début à qui j'avais le plaisir de m'opposer. Mais je ne permets à personne de chevaucher sur ce gazon. Je n'admets aucune exception. Je ne permets à personne de le faire.

– Votre règlement est embarrassant pour les étrangers », a dit Miss Murdstone.

« Vraiment ! » a dit ma tante.

Mr Murdstone semblait craindre une reprise des hostilités et, s'interposant, a commencé :

« Miss Trotwood !

– Excusez-moi », a observé ma tante avec un regard perçant. « Vous êtes le Mr Murdstone qui a épousé la veuve de mon défunt neveu, David Copperfield, de Blunderstone Rookery ? — Mais pourquoi Rookery, je l'ignore !

– C'est moi.

– Vous me pardonnerez, monsieur, si je vous dis ceci : *je* pense que vous auriez mieux fait de laisser cette pauvre enfant tranquille.

– J'approuve d'autant plus ce que Miss Trotwood vient de dire », a observé Miss Murdstone d'un air courroucé, « qu'à mon avis notre regrettée Clara était pour l'essentiel une simple enfant.

– C'est un réconfort », a dit ma tante, « pour vous et moi, madame, qui avançons dans la vie, et ne risquons pas que nos charmes personnels ne provoquent notre malheur, que personne ne puisse dire la même chose de nous.

– Sans aucun doute ! » a répliqué Miss Murdstone, mais d'assez mauvaise grâce, ai-je pensé. « Et cela aurait certainement mieux valu, comme vous dites, pour mon frère s'il ne s'était jamais engagé dans un tel mariage. J'ai toujours eu cette opinion.

– Je n'en doute pas », a dit ma tante. Et, sonnant la cloche : « Janet, mes compliments à Mr Dick, et priez-le de descendre. »

En l'attendant, ma tante est restée parfaitement droite et raide, regardant le mur en fronçant les sourcils. Quand il est entré, ma tante a accompli la cérémonie des présentations.

« Mr Dick. Un ami intime de longue date. Au jugement de qui je me fie », a dit ma tante avec une emphase en guise d'avertissement à Mr Dick, qui se mordait l'index et paraissait plutôt stupide.

Mr Dick l'a entendue, a retiré son index de sa bouche, et s'est joint au groupe avec une expression grave et attentive. Ma tante a incliné sa tête à l'intention de Mr Murdstone, qui a continué :

« Miss Trotwood, en recevant votre lettre, j'ai considéré comme un acte de plus grande justice envers moi-même, et peut-être de plus grand respect envers vous —

– Merci », a dit ma tante, le regardant toujours intensément, « vous n'avez pas besoin de vous occuper de moi.

– D'y répondre en personne, aussi pénible que soit le voyage[1] », a poursuivi Mr Murdstone, « plutôt que par lettre. Ce malheureux garçon qui s'est enfui loin de ses amis et de son travail —

– Et dont l'apparence », l'a interrompu sa sœur, attirant l'attention générale sur mon indéfinissable accoutrement, « est parfaitement scandaleuse et disgracieuse.

– Jane Murdstone, ayez la bonté de ne pas m'interrompre. Ce malheureux garçon, Miss Trotwood, a causé beaucoup de difficultés et d'inquiétude dans notre foyer ; aussi

[1] Près de trois cents kilomètres, soit plus de trente heures en roulant jour et nuit.

bien pendant la vie de feu ma chère épouse, que depuis. Il a un caractère rebelle et renfrogné ; un tempérament violent ; et une nature perverse et intraitable. Ma sœur et moi-même nous sommes tous deux efforcés de corriger ses vices, mais en vain. Et j'ai senti – nous avons senti tous les deux, je peux le dire, ma sœur étant pleinement dans ma confidence — que nous devions vous exposer de vive voix ces révélations aussi graves qu'impartiales.

– Je n'ai pas vraiment besoin de confirmer ce qu'a déclaré mon frère, » a dit Miss Murdstone, « mais je vous prie de me laisser ajouter que de tous les garçons du monde, je crois que c'est le pire.

– Vous y allez fort » a dit ma tante, sèchement.

« Mais pas si fort que ça, en regard des faits .

– Ha ! » a dit ma tante. « Eh bien, monsieur ?

– J'ai ma propre opinion sur le meilleur moyen de l'élever », a repris Mr Murdstone, dont le visage s'assombrissait au fur et à mesure que ma tante et lui s'observaient, ce qu'ils faisaient très attentivement. « Elle est fondée en partie sur ce que je sais de lui, et en partie sur ce que je sais de mes propres moyens et ressources. Je n'ai à en répondre qu'à moi-même, j'agis en fonction d'elle, et je n'en dis pas plus. Il suffit de savoir que j'ai confié ce garçon à un de mes amis, dans une entreprise respectable ; que cela ne lui plaît pas, qu'il s'enfuit ; devient un vulgaire vagabond courant la campagne ; et vient ici, en haillons, en appeler à vous, Miss Trotwood. Je souhaite vous exposer, honorablement, les conséquences exactes — autant que je puisse les connaître — qui vous attendent si vous l'encouragez dans son appel.

– Mais d'abord, au sujet de l'entreprise respectable. S'il avait été votre propre fils, vous l'y auriez mis de la même manière, je suppose ?

– S'il avait été le propre fils de mon frère », a répliqué Miss Murdstone, intervenant, « son caractère, je l'espère, aurait été très différent.

– Ou si la pauvre enfant, sa mère, avait été en vie, il serait quand même parti dans l'entreprise respectable, n'est-ce pas ?

– Je crois », a dit Mr Murdstone en inclinant la tête, « que Clara n'aurait pas contesté ce que ma sœur Jane et moi-même considérions comme la meilleure décision possible. »

Miss Murdstone a confirmé cela en émettant un murmure audible.

« Humph ! » a dit ma tante. « Malheureuse enfant ! »

Mr Dick, qui avait fait tinter son argent pendant tout ce temps, le faisait tinter si fort maintenant que ma tante a jugé nécessaire de lui jeter un regard significatif, avant de demander :

« La pension de la pauvre enfant est morte avec elle ?

– Morte avec elle », a répondu Mr Murdstone.

« Et il n'y avait pas de donation de la petite propriété — la maison et le jardin — la comment-s'appelle-t-elle Corneillerie sans corneilles – à son garçon ?

– Son premier mari la lui a laissée sans conditions », a commencé Mr Murdstone, mais ma tante lui a coupé la parole dans un vif accès d'irritation et d'impatience.

« Bon Dieu, mon bonhomme, cela n'a pas de sens de dire cela. La lui a laissée sans conditions ! Je pense que je vois David Copperfield envisageant la moindre condition d'aucune sorte, alors même qu'elle est aussi visible que le nez au milieu du visage ! Il la lui a laissée sans conditions, évidemment. Mais quand elle s'est remariée — quand elle a pris cette décision désastreuse de vous épouser, en bref, pour parler franchement — personne n'a placé un mot en faveur du garçon à ce moment-là ?[1]

– Mon épouse défunte aimait son second mari, madame », a dit Mr Murdstone, « et lui faisait implicitement confiance.

– Votre épouse défunte, monsieur, était le plus innocent, le plus infortuné, le plus malheureux des bébés », a répliqué ma tante, secouant la tête à son intention. « C'est ce qu'elle était. Et maintenant, qu'avez-vous à dire ?

– Simplement ceci, Miss Trotwood. Je suis ici pour reprendre David — pour le reprendre sans conditions, pour faire de lui ce que je juge convenable, et pour le traiter de la façon qui me semble juste. Je ne suis pas ici pour faire des promesses, ni pour m'engager auprès de quiconque. Vous pouvez avoir quelque idée, Miss Trotwood, de l'encourager dans sa fuite et dans ses doléances. Vos manières, qui je dois dire ne semblent pas aller dans le sens de la conciliation, m'incitent à le penser. Mais je dois vous avertir que si vous l'encouragez une fois, vous l'encouragez pour de bon ; si vous vous interposez entre lui et moi maintenant, Miss Trotwood, vous devez vous interposer pour toujours. Je ne plaisante pas, et n'accepte pas que l'on se moque de moi. Je suis ici pour la première et la dernière fois, pour le reprendre. Est-il prêt à partir ? S'il ne

[1] Si aucun contrat de mariage n'est établi, Mr Murdstone acquiert automatiquement tous les biens de Clara et David est éjecté de la succession.

l'est pas — et vous me dites qu'il ne l'est pas ; quel que soit le prétexte avancé ; cela m'indiffère — ma porte lui sera fermée dorénavant, et la vôtre, je le prends pour acquis, lui est ouverte. »

Ma tante avait écouté ce discours avec la plus grande attention, assise parfaitement droite, avec ses mains croisées sur un genou, et regardant sévèrement l'orateur. Quand il a fini, elle a tourné les yeux de manière à voir Miss Murdstone sans changer de position, et a dit :

« Eh bien, madame, avez-*vous* quelque chose à ajouter ?

– En vérité, Miss Trotwood, mon frère a si bien dit tout ce que je pourrais dire, et a si bien énoncé tout ce que je sais être vrai, que je n'ai rien à ajouter si ce n'est mes remerciements pour votre politesse. Pour votre grande politesse, assurément », a dit Miss Murdstone avec une ironie qui n'a pas plus ému ma tante qu'elle n'a dérangé le canon auprès duquel j'avais dormi à Chatham.

« Et que dit le garçon ? » a dit ma tante. « Es-tu prêt à y aller, David ? »

J'ai répondu non, et l'ai suppliée de ne pas me laisser partir. J'ai dit que Mr et Miss Murdstone ne m'avaient jamais aimé, et n'avaient jamais été gentils avec moi. Qu'ils avaient rendu ma maman, qui m'avait toujours aimé tendrement, mécontente de moi, et que je le savais bien, et que Peggotty le savait. J'ai dit que j'avais été plus malheureux que nul n'aurait pu le croire, connaissant mon âge. Et j'ai prié et supplié ma tante — j'oublie en quels termes, mais je me souviens que j'en étais très ému — de me venir en aide et de me protéger, pour l'amour de mon père.

« Mr Dick », a dit ma tante, » que vais-je faire de cet enfant ? »

Mr Dick, a réfléchi, a hésité, s'est déridé, et a répondu : « Faire prendre ses mesures pour un costume tout de suite.

– Mr Dick », a dit ma tante, triomphalement, « donnez-moi la main, car votre bon sens est inestimable. » L'ayant serrée avec beaucoup de cordialité, elle m'a attiré vers elle, et a dit à Mr Murdstone :

« Vous pouvez partir quand vous voulez. Je vais tenter ma chance avec le garçon. S'il est tout ce que vous dites, au moins je peux en faire autant pour lui que ce que vous avez fait. Mais je n'en crois pas un mot.

– Miss Trotwood », a rétorqué Mr Murdstone, haussant les épaules en se levant, « si vous étiez un gentleman —

– Bah ! bêtises et sottises ! Ne me parlez pas !

– Quelle politesse exquise ! » s'est exclamé Miss Murdstone, en se levant. « Irrésistible, vraiment !

– Croyez-vous que j'ignore », a dit ma tante, faisant la sourde oreille à la sœur, et continuant à s'adresser au frère tout en lui exprimant son courroux par des hochements de tête, « quelle sorte de vie vous devez avoir imposée à cette pauvre enfant égarée ? Croyez-vous que j'ignore quel triste jour a été pour cette douce petite créature celui où *vous* avez croisé son chemin — souriant et lui faisant les yeux doux, je parie, comme si vous ne pouviez pas faire de mal à une mouche !

– Je n'ai jamais rien entendu de si élégant », a dit Miss Murdstone.

« Croyez-vous que je ne comprenne pas ce que vous avez fait aussi bien que si je vous avais vu », a poursuivi ma tante, « maintenant que je vous vois et vous entends en personne — ce qui, je vous le dis franchement, est tout sauf un plaisir pour moi ? Oh oui, Dieu nous bénisse ! personne d'aussi onctueux et soyeux que Mr Murdstone au début ! La pauvre innocente n'avait jamais vu un tel homme. Il n'était que douceur. Il la vénérait. Il adorait son garçon — l'aimait tendrement ! Il allait être un second père pour lui, et ils allaient habiter ensemble dans un jardin de roses, non ? Pouah ! Déguerpissez donc, allez !

– Je n'ai jamais entendu une personne comme celle-là de ma vie ! » a dit Miss Murdstone.

« Et quand vous vous êtes assuré de la pauvre petite sotte — Dieu me pardonne de la qualifier ainsi, alors qu'elle est partie là où *vous* n'êtes pas pressé d'aller — parce que vous ne lui avez pas fait assez de mal, ni aux siens, vous devez vous mettre à la dresser, non ? vous mettre à la casser, comme un pauvre oiseau en cage, et miner sa vie flouée, en lui apprenant à chanter *votre* chanson ?

– C'est soit de la démence, soit de l'ébriété », a dit Miss Murdstone, au désespoir de ne pouvoir détourner le flot du discours de ma tante de son côté, « et je pencherais plutôt pour l'ébriété. »

Miss Betsey, sans tenir le moindre compte de l'interruption, a continué à s'adresser à Mr Murdstone.

« Mr Murdstone », a-t-elle dit, pointant son doigt vers lui, « vous avez été un tyran pour la pauvre petite, et vous lui avez brisé le cœur. C'était une enfant aimante — je le sais ; je le savais, des années avant que vous l'ayez jamais vue — et vous avez choisi son point faible pour lui infliger les blessures dont elle est morte. Voilà la vérité à votre

service, que cela vous plaise ou non. Et vous et vos instruments, faites-en ce que vous voulez.

– Permettez-moi de vous demander, Miss Trotwood », est intervenue Miss Murdstone, « qui vous vous plaisez à appeler, dans un choix de mots qui ne m'est pas familier, les instruments de mon frère ? »

Restant sourde comme un pot et totalement insensible à cette voix, Miss Betsey a poursuivi son discours.

« Il était bien clair, ainsi que je vous l'ai dit, des années avant que *vous* l'ayez jamais vue — et pourquoi les voies mystérieuses de la providence vous ont mis sur son chemin, voilà qui échappe à l'entendement humain — il était bien clair que la pauvre petite chose fragile allait épouser quelqu'un, un jour ou l'autre ; mais j'espérais que cela ne tournerait pas aussi mal. C'était à l'époque, Mr Murdstone, où elle a donné naissance à ce garçon-là, au pauvre enfant dont vous êtes parfois servi plus tard pour la tourmenter, ce qui est un souvenir désagréable, et vous rend maintenant sa vue odieuse. Oh, oh ! vous n'avez pas besoin de grimacer ! je sais que c'est vrai sans cela. »

Il se tenait près de la porte depuis un moment, l'observant avec un sourire sur son visage, mais en fronçant ses sourcils noirs. J'ai remarqué alors que si le sourire était toujours sur son visage, il avait pâli en un instant et semblait respirer comme s'il avait couru.

« Je vous souhaite le bonjour, monsieur ! » a dit ma tante, « et au revoir ! Le bonjour à vous aussi, madame », a dit ma tante, se tournant soudain vers sa sœur. « Que je vous reprenne à revenir à dos d'âne sur *ma* pelouse ! Aussi vrai que vous avez une tête sur les épaules, je vous ferai sauter votre chapeau et je le piétinerai ! »

Il faudrait un peintre, et pas n'importe quel peintre, pour décrire le visage de ma tante tenant ces propos inattendus, et le visage de Miss Murdstone les entendant. Mais comme le ton du discours n'était pas moins fougueux que son contenu, Miss Murdstone, sans dire un mot, a donné discrètement le bras à son frère, puis est sortie dédaigneusement du cottage ; ma tante restant à la fenêtre en train de les observer ; prête à exécuter sa menace aussitôt, sans aucun doute, en cas de retour de l'âne.

En l'absence de toute tentative de défi, cependant, son visage s'est détendu peu à peu, et il est devenu si plaisant que je me suis enhardi à l'embrasser et à la remercier, ce que j'ai fait de tout cœur et avec mes deux bras autour de son cou. J'ai ensuite serré

la main de Mr Dick, qui m'a serré la main un grand nombre de fois, et a salué cette heureuse conclusion de l'affaire par des éclats de rire répétés.

« Vous partagerez la tutelle de cet enfant avec moi, Mr Dick », a dit ma tante.

« Je serai enchanté d'être le tuteur du fils de David.

– Très bien, voilà qui est réglé. J'ai pensé, savez-vous, Mr Dick, que je pourrais l'appeler Trotwood ?

– Certainement, certainement. L'appeler Trotwood, certainement. Trotwood le fils de David.

– Vous voulez dire Trotwood Copperfield.

– Oui, assurément. Oui. Trotwood Copperfield », a dit Mr Dick, un peu confus.

L'idée plaisait tellement à ma tante qu'elle a marqué « Trotwood Copperfield » de sa main, à l'encre indélébile, des vêtements tout faits que l'on a achetés pour moi ce jour-là ; il a été décidé que tous les autres vêtements dont on a ordonné en même temps la confection pour moi (on a commandé une garde-robe sur mesure complète) seraient marqués de même.

Ainsi ai-je commencé ma nouvelle vie, avec un nouveau nom, entouré de choses nouvelles. Étant sorti de la période d'incertitude, je me suis senti, pendant plusieurs jours, comme dans un rêve. Je n'ai jamais pensé que j'avais en ma tante et Mr Dick un étrange couple de tuteurs. Je n'ai jamais rien pensé distinctement à propos de moi-même. Il y avait deux choses bien claires dans mon esprit : d'une part, la vieille vie de Blunderstone s'était éloignée et semblait flotter dans la brume d'une distance infinie ; d'autre part, un rideau était tombé pour toujours sur ma vie chez Murdstone et Grinby. Personne n'a jamais relevé ce rideau depuis. Même dans ce récit, c'est avec une main réticente que je l'ai soulevé un moment, et j'étais content de le laisser retomber. Le souvenir de cette vie est chargé de tant de douleur pour moi, de tant de souffrance mentale, d'une telle absence d'espoir, que je n'ai même jamais eu le courage d'établir combien de temps j'ai été condamné à la mener. J'ignore si elle a duré un an, ou plus, ou moins. Je sais seulement qu'elle a été, et cessé d'être ; et que j'ai écrit, et c'est tout.

Chapitre 15
Je prends un nouveau départ.

Mr Dick et moi sommes vite devenus de très bons amis, et nous sortions souvent ensemble, quand il avait fini de travailler, pour faire voler le grand cerf-volant. Il consacrait une longue session chaque jour à son Mémoire, sans jamais accomplir le moindre progrès, malgré son acharnement, parce que le roi Charles Premier s'y glissait toujours, tôt ou tard, et alors il le jetait et en commençait un nouveau. La patience et l'espoir avec lesquels il supportait ces déceptions continuelles, son vague sentiment que quelque chose allait de travers à propos du roi Charles Premier, les faibles efforts qu'il faisait pour le tenir à l'écart, et la certitude de son apparition qui mettait le Mémoire sens dessus dessous, m'impressionnaient profondément. Je crois que Mr Dick ne savait pas plus que quiconque ce qu'il y aurait dans le Mémoire, s'il l'achevait ; où il devrait l'envoyer, ce à quoi il pourrait servir. Il n'avait d'ailleurs pas du tout besoin de se tourmenter avec de telles questions, car si une chose était bien certaine sous le soleil, c'est que le Mémoire ne serait jamais fini.

Je trouvais que c'était un spectacle émouvant de le voir avec le cerf-volant quand celui-ci montait très haut dans les airs. Ce qu'il m'avait dit dans sa pièce, sur son idée de disséminer les textes collés dessus, qui n'étaient que de vieilles pages de Mémoires ébauchés, avait pu lui passer parfois par la tête ; mais pas quand il était dehors, levant les yeux vers le cerf-volant dans le ciel, et le sentant tirailler et secouer sa main. Il ne paraissait jamais aussi serein qu'alors. Je me disais, tandis que j'étais assis à côté de lui le soir, sur une pente verte, et le voyais contempler le cerf-volant là-haut dans l'air tranquille, que le cerf-volant élevait son esprit hors de sa confusion et l'emportait (telle était ma pensée d'enfant) dans les cieux. Quand il enroulait la ficelle et que le cerf-volant descendait peu à peu, quittant la lumière dorée pour tomber en palpitant sur le sol et y rester étendu comme une chose morte, il semblait se réveiller lentement d'un rêve ; et je me souviens de l'avoir vu le ramasser et regarder autour de lui d'un air égaré, comme s'ils étaient tombés tous les deux ensemble, si bien que je le plaignais de tout mon cœur.

Si je progressais en amitié et en intimité avec Mr Dick, je ne reculais pas dans les bonnes grâces de son amie dévouée, ma tante. Elle s'est si bien attachée à moi qu'au

bout de quelques semaines elle a abrégé mon nom adoptif de Trotwood à Trot ; et m'a même encouragé à espérer que si je continuais comme j'avais commencé, je pourrais égaler dans son affection ma sœur Betsey Trotwood.

« Trot », a dit ma tante un soir, quand on venait d'installer le backgammon comme d'habitude pour elle-même et Mr Dick, « nous ne devons pas oublier ton éducation. »

C'était mon seul sujet d'inquiétude, et j'étais très content qu'elle en parle.

« Aimerais-tu aller à l'école à Canterbury ? » a dit ma tante.

J'ai répondu que cela me plairait beaucoup, parce que je resterais près d'elle[1].

« Bien », a dit ma tante. « Aimerais-tu y aller demain ? »

La rapidité des évolutions de ma tante ne m'étonnant plus, j'ai répondu oui à cette proposition soudaine.

« Bien », a répété ma tante. « Janet, louez le poney gris et le cabriolet demain matin a dix heures, et emballez les vêtements de Master Trotwood ce soir. »

Ces ordres me réjouissaient, mais mon cœur me reprochait mon égoïsme quand j'en voyais l'effet sur Mr Dick ; la perspective de notre séparation le désolait tellement, et il jouait si mal en conséquence, que ma tante, après lui avoir donné plusieurs coups de cornet à dés sur les doigts à titre d'avertissement, a fermé le plateau et refusé de continuer à jouer avec lui. Mais ma tante lui a remonté le moral en disant que je reviendrais parfois le samedi, et qu'il pourrait parfois aller me voir le mercredi ; il s'est engagé à fabriquer un nouveau cerf-volant pour ces occasions, surpassant largement en taille le modèle actuel. Le lendemain matin, il était de nouveau abattu, et se serait consolé en me donnant toutes les pièces de monnaie qu'il possédait, y compris celles en or et en argent, si ma tante n'était pas intervenue et n'avait pas limité le don à cinq shillings, avant d'accepter sa supplique sincère et de le porter à dix. Nous nous sommes quittés très affectueusement à la grille du jardin ; et Mr Dick n'est pas rentré dans la maison tant qu'il pouvait nous voir.

Ma tante, qui était parfaitement indifférente à l'opinion publique, menait le poney gris à travers Douvres de main de maître ; assise droite et raide comme un cocher officiel, ne quittant pas l'animal de l'œil où qu'il aille, et mettant un point d'honneur à ne pas le laisser faire ses quatre volontés. Quand nous sommes arrivés dans la

[1] La distance est d'une trentaine de kilomètres.

campagne, elle lui a permis de se détendre un peu, tout de même ; et me regardant au fond de ma vallée de coussins à côté d'elle, m'a demandé si j'étais heureux.

« Vraiment très heureux, merci, ma tante. »

Elle était fort satisfaite ; et comme ses deux mains étaient prises, elle m'a tapoté la tête avec son fouet.

« Est-ce une grande école, ma tante ? » ai-je demandé.

« Ma foi, je ne sais pas. Nous allons d'abord chez Mr Wickfield.

– Tient-il une école ?

– Non, Trot. Il tient un bureau. »

Je ne lui ai pas demandé d'autres informations sur Mr Wickfield, car elle n'en donnait pas, et nous avons bavardé sur d'autres sujets jusqu'à Canterbury où, comme c'était jour de marché, ma tante a eu une belle occasion de faufiler le poney gris entre les charrettes, les paniers, les légumes et les éventaires de colporteurs. Les virages et détours que nous effectuions au cheveu près attiraient sur nous une variété de remarques des personnes alentour, pas toujours gracieuses ; mais ma tante continuait avec une parfaite indifférence, et je pense qu'elle aurait suivi son chemin de manière aussi imperturbable en territoire ennemi.

À la fin elle s'est arrêtée devant une très vieille maison qui dépassait sur la rue, avec de longues et basses fenêtres en treillis qui dépassaient encore plus, et des poutres se terminant par des têtes sculptées qui dépassaient aussi, si bien que toute la maison semblait se pencher en avant pour tenter de voir qui arpentait le trottoir étroit en contrebas. Elle était d'une propreté immaculée. Sur la porte basse cintrée, le heurtoir de laiton à l'ancienne, orné de guirlandes sculptées de fruits et de fleurs, scintillait comme une étoile ; les deux marches de pierre descendant à la porte étaient aussi blanches que si elles avaient été recouvertes de linge propre ; et tous les coins et angles, et les sculptures et moulures, et les étranges petits losanges de verre, et les plus étranges petites fenêtres, bien qu'aussi vieux que les collines[1], étaient aussi purs qu'aucune neige jamais tombée sur les collines.

Quand le cabriolet s'est arrêté à la porte, et mon regard s'est fixé sur la maison, j'ai vu un visage cadavérique apparaître à une petite fenêtre du rez-de-chaussée (dans une petite tourelle sur le côté) puis disparaître rapidement. La porte basse cintrée s'est alors

[1] *As old as the hills*. Expression s'appliquant à des choses très anciennes, d'après *Le livre de Job,* 15,7.

ouverte, et le visage est sorti. Il était bien aussi cadavérique qu'à la fenêtre, mais dans le grain de sa peau il y avait cette teinte rouge que l'on observe parfois dans la peau des personnes rousses. Il appartenait à une personne rousse — un adolescent de quinze ans, ainsi que je le sais maintenant, mais paraissant beaucoup plus vieux — dont les cheveux étaient taillés aussi court qu'une barbe de trois jours ; qui n'avait presque pas de sourcils, et pas de cils ; et des yeux brun-rouge si peu protégés que je me souviens m'être demandé comment il pouvait dormir. Ses épaules étaient hautes et osseuses ; il portait un costume noir convenable, avec un brin de foulard blanc autour du cou ; sa veste était boutonnée jusqu'à la gorge ; et il avait un long et grêle squelette de main, qui a particulièrement attiré mon attention alors qu'il se tenait près de la tête du poney et se frottait le menton en levant les yeux vers nous dans le cabriolet.

« Mr Wickfield est-il à la maison, Uriah Heep ? » a dit ma tante.

« Mr Wickfield est à la maison, madame », a dit Uriah Heep, « s'il vous plaît d'entrer ici » — montrant de sa longue main la pièce dont il parlait.

Nous sommes descendus de voiture ; et, lui laissant tenir le poney, sommes entrés dans un salon bas et long donnant sur la rue, ce qui m'a permis d'apercevoir par la fenêtre Uriah Heep soufflant dans les naseaux du poney et les couvrant aussitôt de sa main, comme s'il voulait lui jeter un sort[1]. En face de la grande cheminée se trouvaient deux portraits : l'un d'un gentleman aux cheveux gris (mais en aucune façon un vieillard) et aux sourcils noirs, qui regardait des papiers attachés par un ruban rouge ; l'autre d'une dame, avec une expression très douce et placide, qui me regardait.

Je crois que je m'étais tourné à la recherche d'un portrait de Uriah quand une porte à l'autre bout de la pièce s'est ouverte et un gentleman est entré, à la vue duquel je me suis retourné vers le premier portrait, pour m'assurer qu'il n'était pas sorti de son cadre. Mais il était à sa place ; et comme le gentleman s'est avancé vers la lumière, j'ai vu qu'il avait quelques années de plus que lorsqu'il avait commandé son portrait.

« Miss Betsey Trotwood », a dit le gentleman, « entrez je vous prie. J'étais occupé à l'instant, mais vous voudrez bien me pardonner. Vous savez mon but. Je n'en ai qu'un dans la vie. »

Miss Betsey l'a remercié, et nous sommes allés dans sa pièce, qui était meublée comme un bureau, avec des livres, des papiers, des boîtes métalliques, et ainsi de suite.

[1] Selon certaines croyances, un cheval traité ainsi s'attachait à son cavalier.

Il donnait sur un jardin ; et avait un coffre-fort de fer encastré dans le mur si près de la tablette de cheminée que je me suis demandé, en m'asseyant, comment les ramoneurs le contournaient quand ils ramonaient la cheminée.

« Eh bien, Miss Trotwood », a dit Mr Wickfield ; car j'ai vite compris que c'était lui, et qu'il était homme de loi, et régissait les domaines d'un riche gentleman de la région, « quel bon vent vous amène ? Car j'espère que ce n'est pas un mauvais vent !

– Non », a répondu ma tante, « je ne suis pas venue pour porter plainte.

– C'est bien, madame. Il vaut mieux venir pour autre chose. »

Ses cheveux étaient bien blancs maintenant, mais ses sourcils restaient noirs. Il avait un visage très agréable, et je le trouvais beau. Son teint avait une certaine richesse, dont je savais depuis longtemps, car Peggotty me l'avait expliqué, qu'elle avait un rapport avec le vin de Porto ; et il m'a semblé entendre et voir des effets de cette même cause dans sa voix et sa corpulence. Il était vêtu très proprement, d'un habit bleu, d'un gilet rayé et d'un pantalon de nankin ; et sa chemise à jabot et son foulard de baptiste paraissaient exceptionnellement doux et blancs, rappelant à mon imagination vagabonde (je m'en souviens) le plumage sur la poitrine d'un cygne.

« C'est mon neveu », a dit ma tante.

« Savais pas que vous en aviez un, Miss Trotwood.

– C'est-à-dire, mon petit-neveu », a précisé ma tante.

« Savais pas que vous aviez un petit-neveu, ma parole.

– Je l'ai adopté », a dit ma tante, avec un geste de la main indiquant que ce qu'il savait ou ignorait lui était bien égal, « et je l'ai amené ici pour le mettre dans une école où il recevrait un enseignement approfondi et serait bien traité. Alors dites-moi où est cette école, et ce qu'elle est, et tout ce qu'il y a à savoir.

– Avant que je puisse vous conseiller correctement — ma vieille question, vous savez. Quel est votre but là-dedans ?

– Le diable l'emporte ! » s'est exclamé ma tante. « Toujours à chercher le but, quand il est bien apparent ! Voyons, rendre l'enfant heureux et utile.

– C'est donc un double but, je pense », a dit Mr Wickfield, secouant la tête et arborant un sourire incrédule.

« Double faribole ! Vous prétendez avoir un simple but dans tout ce que vous faites vous-même. J'espère que vous ne vous croyez pas unique au monde avec votre simple but !

– Ah, mais j'ai un seul but dans la vie, Miss Trotwood », a-t-il rétorqué en souriant. « Les autres gens en ont des douzaines, des vingtaines, des centaines. Je n'en ai qu'un. Voilà la différence. Cependant, ce n'est pas la question. La meilleure école ? Quel que soit le but, vous voulez la meilleure ? »

Ma tante a répondu oui d'un hochement de tête.

« Dans la meilleure école que nous ayons », a dit Mr Wickfield, réfléchissant, « votre neveu ne pourrait pas être pensionnaire dans l'immédiat.

– Mais il pourrait loger ailleurs, je suppose ? » a suggéré ma tante.

Mr Wickfield pensait que oui. Après une petite discussion, il a proposé d'emmener ma tante à cette école, qu'elle pourrait voir et juger elle-même ; et aussi de lui montrer deux ou trois maisons où, à son avis, je pourrais habiter. Ma tante ayant approuvé la proposition, nous étions en train de sortir tous les trois quand il s'est arrêté et a dit :

« Notre petit ami pourrait avoir quelque raison de s'opposer à nos arrangements. Je pense que nous ferions mieux de le laisser ici. »

Ma tante semblait disposée à contester ce point ; mais, pour faciliter les choses, j'ai dit que je resterais volontiers sur place, s'ils le désiraient ; et je suis revenu dans le bureau de Mr Wickfield, où je me suis assis de nouveau sur la chaise que j'avais occupée, pour attendre leur retour.

Il se trouvait que cette chaise était placée en face d'un couloir étroit, qui menait à la petite pièce circulaire où j'avais vu le pâle visage d'Uriah Heep regardant par la fenêtre. Uriah, après avoir conduit le poney à une écurie voisine, travaillait à son bureau dans cette pièce. Ce bureau avait un cadre métallique qui servait à suspendre des papiers, et auquel le texte qu'il était en train de copier était accroché. Alors qu'il me faisait face, j'ai pensé pendant un moment que la feuille suspendue entre nous l'empêchait de me voir ; mais en regardant dans cette direction plus attentivement, j'ai observé une chose désagréable : ses yeux sans sommeil descendaient de temps à autre sous la page, comme deux soleils rouges, et me dévisageaient en douce durant je dirais une bonne minute, cependant que sa plume courait, ou prétendait courir, aussi adroitement qu'auparavant. J'ai tenté plusieurs fois d'échapper à leur champ de vision — en montant sur une chaise de l'autre côté de la pièce pour regarder une carte géographique, par exemple, ou en étudiant de près les articles d'un journal du Kent — mais je ne pouvais résister à leur attraction ; et chaque fois que je regardais en direction de ces deux soleils rouges, j'étais sûr de les trouver en train de se lever ou de se coucher à cet instant.

Ma tante et Mr Wickfield sont enfin rentrés, à mon grand soulagement, après une assez longue absence. Ils n'avaient pas réussi aussi bien que j'aurais pu le désirer ; car si les avantages de l'école étaient indéniables, ma tante n'avait approuvé aucune des maisons qu'on lui avait proposées.

« C'est malheureux. Je ne sais que faire, Trot.

– Cela peut arriver », a dit Mr Wickfield. « Mais je vais vous dire ce que vous pouvez faire, Miss Trotwood.

– Quoi donc ?

– Laissez votre neveu ici pour le moment. C'est un garçon tranquille. Il ne me dérangera pas du tout. C'est une maison parfaite pour étudier. Aussi calme qu'un monastère, et presque aussi vaste. Laissez-le ici. »

Cette offre plaisait à ma tante, de toute évidence, mais elle hésitait, par délicatesse, à l'accepter. Et moi de même.

« Allons, Miss Trotwood », a dit Mr Wickfield. « Cela écarte la difficulté. C'est seulement un arrangement provisoire, vous savez. Si cela ne se passe pas bien, ou si cela ne nous convient pas à vous et à moi, il peut toujours rebrousser chemin. D'ici là, nous aurons le temps de trouver un meilleur endroit pour lui. Vous feriez mieux de décider que vous le laissez ici aujourd'hui.

– Je vous suis très obligée, et lui aussi, je le vois ; mais —

– Voyons ! Je sais ce que vous pensez », s'est écrié Mr Wickfield. « Vous ne serez pas embarrassée de recevoir une faveur, Miss Trotwood. Vous pouvez payer pour lui si vous voulez. Nous n'ergoterons pas sur le prix, mais vous paierez si vous voulez.

– Dans ces conditions, bien que cela ne diminue pas la véritable obligation, je serai très contente de le laisser.

– Alors venez voir ma petite intendante. »

Nous avons donc gravi un merveilleux vieil escalier ; avec une rampe si large que nous aurions pu monter dessus presque aussi facilement ; et sommes arrivés dans un vieux et sombre salon, éclairé par trois ou quatre des étranges fenêtres que j'avais vues depuis la rue, au creux desquelles se trouvaient des vieux sièges de chêne qui semblaient provenir des mêmes arbres que les parquets luisants et les grandes poutres du plafond. C'était une pièce joliment arrangée, avec un piano et plusieurs joyeux meubles verts et rouges, et quelques fleurs. Elle semblait n'être faite que de coins et recoins ; et dans chaque coin et recoin il y avait une étrange petite table, ou un placard, ou une

bibliothèque, ou un siège, ou quelque chose d'autre, qui me faisait penser qu'il ne pouvait y avoir un autre aussi bon coin dans la pièce ; jusqu'au moment où je regardais le suivant et le trouvais comparable, sinon supérieur. Tout avait le même air de tranquillité et de propreté que j'avais remarqué à l'extérieur de la maison.

Mr Wickfield a frappé à une porte dans la boiserie du mur, et une fille de mon âge à peu près est vite sortie et l'a embrassé. J'ai immédiatement vu sur son visage l'expression douce et placide de la femme dont l'image m'avait regardé en bas. J'avais l'impression que le portrait était devenu une femme, et que l'original était resté une enfant. Elle était souriante et heureuse, mais il émanait d'elle une tranquillité — un esprit serein, paisible et bon — que je n'ai jamais oublié ; que je n'oublierai jamais.

C'était sa petite intendante, sa fille Agnès, a dit Mr Wickfield. Quand j'ai entendu la manière dont il le disait, et vu comment il tenait sa main, j'ai deviné quel était son seul but dans la vie.

Elle avait un petit panier accroché à sa ceinture, contenant des clés ; et paraissait une intendante aussi digne et discrète que le méritait la vieille maison. Elle a écouté son père lui parler de moi avec un visage affable ; et quand il eut terminé, a proposé à ma tante que nous montions voir ma chambre. Nous y sommes allés tous ensemble, elle devant ; et c'était une magnifique vieille pièce, avec d'autres poutres de chêne et vitres en losange ; et la large rampe montant jusque-là.

Je n'arrive pas à me rappeler où ni quand, dans mon enfance, j'ai vu un vitrail dans une église. Je ne me rappelle pas non plus son sujet. Mais je sais que lorsque je l'ai vue se retourner, dans la lumière austère du vieil escalier, et nous attendre là-haut, j'ai pensé à ce vitrail ; et que j'ai toujours, ensuite, associé quelque chose de son éclat tranquille avec Agnès Wickfield.

Ma tante était aussi heureuse que je l'étais des dispositions prises pour moi ; et nous sommes redescendus dans le salon fort contents et satisfaits. Comme elle ne voulait pas entendre parler de rester à dîner, de peur de ne pas réussir à rentrer à la maison avec le poney gris avant la nuit ; et comme Mr Wickfield la connaissait trop bien pour argumenter avec elle ; on lui a apporté un repas léger, et Agnès est retournée auprès de sa gouvernante, et Mr Wickfield dans son bureau. Ainsi nous restions ensemble pour prendre congé sans la moindre contrainte.

Elle m'a dit que Mr Wickfield s'occuperait de tout pour moi, et que je ne manquerais de rien, et a ajouté les mots les plus affectueux et les conseils les plus avisés.

« Trot », a dit ma tante pour conclure, « fais honneur à toi-même, à moi, et à Mr Dick, et le Ciel soit avec toi ! »

J'étais très ému, et ne pouvais que la remercier, encore et encore, et envoyer mes amitiés à Mr Dick.

« Ne sois jamais mesquin en quoi que ce soit, ne sois jamais fourbe, ne sois jamais cruel. Évite ces trois vices, Trot, et je ne perdrai jamais espoir à ton sujet. »

J'ai promis, autant que possible, que je n'abuserais pas de sa bonté ni n'oublierais ses recommandations.

« Le poney est à la porte », a dit ma tante, « et je m'en vais ! Reste ici. »

Sur ces mots elle m'a embrassé précipitamment, et elle est sortie de la pièce, fermant la porte derrière elle. J'ai d'abord été surpris par un départ aussi abrupt, et j'ai presque craint de lui avoir déplu ; mais quand j'ai regardé dans la rue, et vu avec quel air abattu elle montait dans le cabriolet, et partait sans relever la tête, je l'ai mieux comprise, et j'ai évité d'être injuste envers elle.

À cinq heures, qui était l'heure du dîner de Mr Wickfield, j'avais recouvré mes esprits, et étais prêt pour mon couteau et ma fourchette. La nappe n'était mise que pour nous deux ; mais Agnès nous attendait dans le salon avant le dîner, est descendue avec son père et s'est assise face à lui à table. Je doutais qu'il ait pu dîner sans elle.

Nous ne sommes pas restés là après le dîner, mais sommes remontés dans le salon, dans un coin douillet où Agnès a apporté des verres pour son père et une carafe de Porto. J'ai pensé qu'il ne l'aurait pas apprécié comme d'habitude s'il avait été servi par d'autres mains.

Il est resté assis là, prenant son vin, et prenant pas mal de vin, pendant deux heures, tandis qu'Agnès jouait du piano, travaillait et nous parlait. Il était dans l'ensemble gai et de bonne humeur avec nous ; mais parfois son regard se posait sur elle et il devenait songeur et silencieux. Elle le remarquait toujours très vite, m'a-t-il semblé, et elle le ranimait avec une question ou une caresse. Alors il sortait de sa méditation, et buvait un autre verre.

Agnès a préparé et servi le thé ; et le temps a passé ensuite comme après le dîner, jusqu'au moment où elle est allée se coucher ; son père l'a prise dans ses bras et l'a embrassée, puis après son départ a commandé des bougies dans son bureau. Et je me suis couché aussi.

Mais auparavant j'étais sorti et je m'étais promené un peu dans la rue afin de jeter un coup d'œil aux vieilles maison et à la cathédrale grise ; et de penser à ma traversée de cette vieille ville au cours de mon voyage, et d'imaginer que j'étais passé devant cette maison même où j'habitais, sans le savoir. En revenant, j'ai vu Uriah Heep fermer le bureau ; et, me sentant bien disposé envers tout le monde, je suis entré et lui ai parlé et, au moment de nous quitter, je lui ai tendu la main. Mais oh, que sa main était gluante ! Aussi spectrale à toucher qu'à voir ! J'ai frotté la mienne ensuite pour la réchauffer *et pour nettoyer la sienne*.

C'était une main si déplaisante que lorsque je suis arrivé dans ma chambre, elle était encore froide et humide dans ma mémoire. Me penchant par la fenêtre et voyant une des têtes au bout des poutres me regarder de travers, j'ai cru que c'était Uriah Heep qui était monté là d'une façon ou d'une autre, et j'ai vite fermé la fenêtre pour me débarrasser de lui.

Chapitre 16
Je suis un nouveau garçon à plus d'un titre.

Le lendemain matin, après le petit déjeuner, j'ai repris la vie d'écolier. Mr Wickfield m'a accompagné au lieu de mes futures études — un bâtiment sévère dans une cour, avec un air savant convenant bien aux corbeaux et choucas égarés qui descendaient des tours de la cathédrale pour marcher doctement sur la pelouse — et on m'a présenté à mon nouveau maître, le Docteur Strong.

Le Docteur Strong m'a semblé presque aussi rouillé que les hautes rambardes et grilles de fer à l'extérieur de la maison ; et presque aussi raide et lourd que les grandes urnes de pierre qui les flanquaient, et se dressaient sur le mur de briques rouges, à distance régulière tout autour de la cour, comme des quilles idéalisées avec lesquelles le Temps pourrait jouer. Il était dans sa bibliothèque (je veux dire le Docteur Strong) avec ses vêtements pas particulièrement bien brossés, et ses cheveux pas particulièrement bien peignés ; les boucles de ses culottes [1] défaites ; ses longues guêtres noires déboutonnées ; et ses chaussures bâillant comme deux cavernes sur le tapis devant la cheminée. Tournant vers moi un œil sans éclat, qui me rappelait un vieux cheval aveugle, oublié depuis longtemps, qui tondait l'herbe et trébuchait sur les tombes dans le cimetière de Blunderstone, il a dit qu'il était content de me voir ; puis m'a tendu sa main, dont je ne savais que faire, car elle ne faisait rien de son côté.

Mais, assise à son ouvrage, pas très loin du Docteur Strong, se trouvait une très jolie jeune lady — qu'il appelait Annie, et qui était sa fille, ai-je supposé — qui m'a tiré d'embarras en s'agenouillant pour chausser le Docteur Strong et boutonner ses guêtres, ce qu'elle a fait rapidement et gaiement. Quand elle a fini et que nous sommes sortis pour aller à la salle de classe, j'ai été très étonné d'entendre Mr Wickfield, en lui disant bonjour, l'appeler « Mrs Strong » ; et je me suis demandé si elle pouvait être l'épouse du fils du Docteur Strong, ou bien Mrs Docteur Strong, quand le Docteur Strong lui-même m'a éclairé inconsciemment.

[1] Il est vêtu à l'ancienne, avec des culottes jusqu'au-dessous du genou, où elles étaient serrées à l'aide d'une boucle, des bas et des guêtres.

« Au fait, Wickfield », a-t-il dit, s'arrêtant dans un couloir avec la main sur mon épaule, « vous n'avez pas encore trouvé un poste convenable pour le cousin de ma femme ?

– Non. Non. Pas encore.

– Je souhaiterais que cela soit fait dès que possible, Wickfield, car Jack Maldon est dans le besoin, et oisif ; et de ces deux maux résultent parfois des choses bien pires. Que dit le Docteur Watts[1] », a-t-il ajouté, en me regardant et en bougeant la tête au rythme de sa citation : 'Satan trouve quelque bêtise à faire pour les mains oisives.'

« Parbleu, docteur », a répliqué Mr Wickfield, « si le Docteur Watts avait connu les hommes, il aurait pu écrire de manière aussi juste : 'Satan trouve quelque bêtise à faire pour les mains actives.' Les gens actifs réalisent leur part de bêtises dans le monde, vous pouvez en être sûr. Les gens qui ont été les plus actifs pour acquérir de l'argent et du pouvoir, depuis un siècle ou deux, qu'ont-ils fait ? Pas de bêtises ?

– Je ne m'attends pas à ce que Jack Maldon soit jamais très actif pour acquérir l'un et l'autre », a dit le Docteur Strong, en se frottant le menton pensivement.

« Peut-être pas, et vous me ramenez à la question, avec mes excuses pour la digression. Non, je n'ai pas encore réussi à me débarrasser de Mr Jack Maldon. Je crois » a-t-il dit avec une certaine hésitation, « que je comprends votre but, et cela rend les choses plus difficiles.

– Mon but est de trouver une situation convenable pour un cousin et ami d'enfance d'Annie.

– Oui, je sais, au pays ou à l'étranger.

– C'est ça », a rétorqué le Docteur, se demandant apparemment pourquoi il insistait tellement sur ces mots : *Au pays ou à l'étranger*.

« Votre propre expression, savez-vous », a dit Mr Wickfield. « Ou à l'étranger.

– Certainement. Certainement. L'un ou l'autre.

– L'un ou l'autre ? N'avez-vous pas de préférence ?

– Non.

– Non ? » sur un ton étonné.

« Pas la moindre.

[1] Isaac Watts (1674-1748) a écrit des poèmes moralisateurs pour les enfants. Lewis Carroll en parodie plusieurs dans *Alice au pays des merveilles*.

– Aucune raison de préférer l'étranger plutôt que le pays ?

– Non.

– Je suis tenu de vous croire, et bien sûr je vous crois. Cela m'aurait simplifié la tâche si je l'avais su plus tôt. Mais j'avoue que j'avais une autre impression. »

Le Docteur Strong l'a observé avec un regard dubitatif et perplexe, qui a aussitôt cédé la place à un sourire que j'ai trouvé très encourageant ; car il était bienveillant et doux, et il était empreint d'une simplicité propre à toute son attitude, une fois sa froideur pesante et studieuse dépassée, qui était très séduisante et prometteuse pour un jeune écolier comme moi. Répétant « non » et « pas du tout », et autres brèves assurances analogues, le Docteur Strong trottinait devant nous d'un pas étrange et inégal ; et nous le suivions ; Mr Wickfield paraissant préoccupé, ai-je remarqué, et secouant la tête pour lui-même sans savoir que je le voyais.

La salle de classe était assez vaste, du côté le plus tranquille de la maison, sous le regard majestueux d'une demi-douzaine des grandes urnes, et permettait d'entrevoir un vieux jardin retiré appartenant au Docteur, où les pêches mûrissaient sur le mur exposé au sud. Il y avait deux grands aloès dans des caisses, sur le gazon devant les fenêtres ; j'ai toujours associé depuis les feuilles larges et raides de cette plante (qui semblent faites de métal peint) au silence et à la solitude. Vingt-cinq garçons environ étaient penchés sur leurs livres quand nous sommes entrés, mais ils se sont levés pour dire bonjour au Docteur, et sont restés debout quand ils ont vu Mr Wickfield et moi.

« Un nouveau garçon, jeunes gentlemen », a dit le Docteur : 'Trotwood Copperfield.' »

Un certain Adams, qui était le chef de classe, s'est alors levé et m'a accueilli. Il ressemblait à un jeune prêtre, avec son foulard blanc, mais il était très aimable et de bonne humeur ; et il m'a montré ma place, et m'a présenté aux maîtres avec une politesse de gentleman qui m'aurait mis à l'aise si quoi que ce soit avait pu le faire.

Mais je n'avais pas fréquenté de tels garçons depuis si longtemps, me semblait-il, ni aucun compagnon de mon âge à part Mick Walker et Patate Blême, que je me suis senti plus isolé qu'à aucun autre moment de ma vie. J'étais si conscient d'avoir assisté à des scènes dont ils ne pouvaient avoir aucune idée, et d'avoir acquis une expérience étrangère à mon âge, à mon apparence et à ma condition en tant que l'un d'eux, que je croyais à moitié commettre une imposture en me faisant passer pour un petit écolier ordinaire. J'avais tellement oublié, à la période de Murdstone et Grinby, aussi brève ou

longue ait-elle été, les sports et jeux des garçons, que je me savais maladroit et inexpérimenté dans leurs pratiques les plus communes. Ce que j'avais pu apprendre s'était si bien effacé dans les soucis sordides de ma vie au jour le jour que maintenant, quand on me questionnait sur ce que je savais, je ne savais rien, de sorte que l'on m'a mis dans la dernière classe de l'école. Mais j'avais beau être troublé par mon manque de compétences sportives et aussi de connaissances livresques, j'étais infiniment plus perturbé de penser que mon savoir m'éloignait bien plus de mes compagnons que mon ignorance. Je me demandais ce qu'ils penseraient s'ils apprenaient combien la prison de King's Bench m'était familière. Y avait-il quelque chose en moi qui pourrait révéler à mon insu mes activités en rapport avec la famille Micawber — toutes ces mises en gage, et ces ventes, et ces soupers ? Et si certains des garçons m'avaient vu traversant Canterbury, poussiéreux et déguenillé, et me reconnaissaient ? Que diraient-ils, eux qui traitaient l'argent à la légère, s'ils savaient comment j'avais économisé mes demi-pence pour acheter mon cervelas quotidien et ma bière, ou mes tranches de pudding ? Quel effet cela leur ferait-il, eux qui n'avaient aucune idée de la vie de Londres, ni des rues de Londres, de découvrir combien j'étais versé (et avais honte de l'être) dans certains des aspects les plus atroces de l'une et des autres ? Tout cela tournait tant dans ma tête, ce premier jour chez le Docteur Strong, que j'en suis venu à me méfier de mes moindres gestes et regards ; à me renfermer en moi-même chaque fois que l'un de mes nouveaux camarades de classe s'approchait de moi ; et à m'enfuir dès la fin des cours, craignant de me compromettre dans ma réponse à une avance ou observation amicale.

Mais il y avait un tel charme dans la vieille maison de Mr Wickfield que lorsque j'ai frappé à la porte, avec mes nouveaux livres de classe sous le bras, j'ai commencé à sentir ma gêne se dissiper. En montant à ma vieille chambre claire et aérée, j'ai eu l'impression que l'ombre sévère de l'escalier enveloppait mes doutes et mes craintes et rendait le passé plus flou. Je me suis assis là et j'ai étudié sérieusement mes livres jusqu'à l'heure du dîner (nous sortions de l'école pour de bon à trois heures) ; et je suis descendu avec l'espoir de devenir malgré tout un genre de garçon acceptable.

Agnès était dans le salon, attendant son père, qui était retenu par quelqu'un dans son bureau. Elle m'a accueilli avec son gentil sourire et m'a demandé comment j'aimais l'école. Je lui ai dit que j'espérais l'aimer beaucoup, mais que je m'y sentais un peu mal à l'aise au début.

« Toi, tu n'es jamais allée à l'école », ai-je dit, « non ?

– Oh, si ! Tous les jours.

– Ah, mais tu veux dire ici, chez toi ?

– Papa ne pourrait pas se passer de moi », a-t-elle répondu, en souriant et en secouant la tête. « Son intendante doit rester chez lui, tu sais.

– Il t'aime énormément, j'en suis sûr », ai-je dit.

Elle a fait signe que oui de la tête, et est allée à la porte pour écouter s'il montait, afin de partir à sa rencontre dans l'escalier. Mais comme il n'y était pas, elle est revenue.

« Maman est morte à ma naissance », a-t-elle dit, de son ton tranquille. « Je connais seulement son portrait, en bas. J'ai vu que tu le regardais hier. Tu as deviné qui c'était ? »

Je lui ai dit que oui, parce qu'il lui ressemblait tellement.

« Papa est du même avis », a dit Agnès, heureuse. « Écoute ! Le voilà ! »

Son calme et joyeux visage s'est illuminé de plaisir quand elle est sortie pour l'accueillir, et quand ils sont revenus la main dans la main. Il m'a salué cordialement ; et m'a dit que je serais certainement heureux chez le Docteur Strong, qui était un homme parmi les plus doux.

« Il y a peut-être des personnes — je ne sais pas s'il y en a — qui abusent de sa bonté », a dit Mr Wickfield. « Ne soyez jamais l'un d'eux, Trotwood, en quoi que ce soit. C'est le moins méfiant des hommes ; et qu'il s'agisse d'une qualité ou d'un défaut, il convient d'en tenir compte dans tous les rapports avec le Docteur, quelle que soit leur importance. »

Il parlait, ai-je pensé, comme s'il était las, ou mécontent de quelque chose ; mais je n'y ai pas réfléchi plus longtemps, car on a annoncé le dîner à ce moment, et nous sommes descendus et avons repris les mêmes places qu'auparavant.

À peine l'avions-nous fait que Uriah Heep a passé sa tête rousse et sa main grêle par la porte, et a dit :

« Y'a Mr Maldon demande la faveur d'un mot, monsieur.

– Je viens de me dépêtrer de Mr Maldon à l'instant », a dit son patron.

« Oui, monsieur, mais Mr Maldon est revenu, et il demande la faveur d'un mot. »

Alors qu'il tenait la porte ouverte avec sa main, Uriah me regardait, et regardait Agnès, et regardait les plats, et regardait les assiettes, et regardait tous les objets de la pièce, ai-je pensé — en semblant pourtant ne rien regarder, tant il avait l'air pendant tout ce temps de garder ses yeux rouges consciencieusement fixés sur son patron.

« Veuillez me pardonner. C'est juste pour dire, à la réflexion », a remarqué une voix derrière Uriah, cependant que l'interlocuteur repoussait la tête d'Uriah et la remplaçait par la sienne — « je vous prie de m'excuser pour cette intrusion — que puisque je n'ai pas le choix dans cette affaire, semble-t-il, plus tôt je pars à l'étranger, mieux c'est. Ma cousine Annie a bien dit, quand nous en avons parlé, qu'elle préférait avoir ses amis à portée de la main plutôt que bannis, et le vieux Docteur —

– Était-ce le Docteur Strong ? » l'a interrompu gravement Mr Wickfield.

« Le Docteur Strong, bien sûr. Je l'appelle le vieux Docteur — c'est pareil, vous savez.

– Je ne sais *pas*.

– Eh bien, le Docteur Strong », a dit l'autre — « le Docteur Strong était du même avis, à ce que je croyais. Mais on dirait, d'après ce que vous avez décidé pour moi, qu'il a changé d'avis, alors il n'y a rien d'autre à dire, sauf que plus tôt je m'en vais, mieux c'est. Du coup, j'ai pensé que je reviendrais dire que plus tôt je m'en vais, mieux c'est. Quand il faut plonger dans l'eau, ça ne sert à rien de lambiner sur la rive.

– On lambinera aussi peu que possible dans votre cas, Mr Maldon, soyez-en certain.

– Merci à vous. Infiniment reconnaissant. À cheval donné on ne regarde pas les dents ; je ne vais pas le faire, ça ne serait pas bien ; sinon, je dois dire, ma cousine Annie pourrait arranger la chose à sa façon. Je suppose qu'Annie aurait seulement besoin de dire au vieux Docteur—

– Vous voulez dire que Mrs Strong aurait seulement besoin de dire à son mari — vous ai-je bien compris ?

– Tout juste — aurait seulement besoin de dire qu'elle veut que telle chose et telle autre soient comme-ci et comme ça ; et ce serait comme-ci et comme ça, évidemment.

– Et pourquoi évidemment, Mr Maldon ? » a demandé Mr Wickfield, mangeant tranquillement son dîner.

« Eh, parce que c'est une charmante jeune fille, Annie, et le vieux Docteur — le Docteur Strong, je veux dire — n'est pas un charmant jeune homme », a dit Mr Jack Maldon en riant. « Sans vouloir offenser personne, Mr Wickfield. Je veux seulement dire qu'une certaine compensation est juste et raisonnable, je suppose, dans ce genre de mariage

– Une compensation pour la lady, monsieur ? » a demandé gravement Mr Wickfield.

« Pour la lady, monsieur », a répondu en riant Mr Jack Maldon. Mais, paraissant remarquer que Mr Wickfield poursuivait son dîner de la même manière posée et imperturbable, et qu'il n'y avait pas d'espoir de lui faire détendre un muscle de son visage, il a ajouté :

« En tout cas, j'ai dit ce que j'étais revenu dire et, en vous demandant encore pardon pour l'intrusion, je peux m'en aller. Bien sûr, je vais suivre vos instructions, en considérant que l'affaire doit être réglée entre vous et moi, et ne doit pas être mentionnée là-haut chez le Docteur.

– Avez-vous dîné ? » a demandé Mr Wickfield, en l'invitant à table d'un geste de la main.

« Merci à vous. Je vais dîner avec ma cousine Annie. Au revoir ! »

Mr Wickfield, sans se lever, l'a regardé sortir pensivement. C'était un jeune homme plutôt superficiel, ai-je pensé, avec un beau visage, la parole facile et un air hardi et sûr de soi. Et c'est ainsi que j'ai vu Mr Maldon pour la première fois ; je ne comptais pas le voir si tôt, quand j'avais entendu le Docteur en parler ce matin-là.

Après le dîner, nous sommes remontés, et tout s'est passé exactement comme la veille. Agnès a posé les verres et les carafes dans le même coin, et Mr Wickfield s'est assis pour boire, et a bu pas mal. Agnès a joué du piano pour lui, s'est assise à côté de lui, a travaillé et bavardé, et joué aux dominos avec moi. Ensuite, elle a fait le thé ; et puis, quand j'ai apporté mes livres, elle les a regardés et m'a montré ce qu'elle en savait (ce qui n'était pas chose négligeable, contrairement à ce qu'elle disait), et quelle était la meilleure manière de les apprendre et de les comprendre. Je la vois, avec ses façons modestes, ordonnées et sereines, et j'entends sa belle voix tranquille, en écrivant ces mots. L'influence bienfaisante qu'elle a exercée sur moi plus tard commence déjà à toucher mon cœur. J'aime la petite Em'ly, et je n'aime pas Agnès — non, pas du tout de cette manière — mais je sens qu'il y a de la bonté, de la paix et de la vérité où que soit Agnès ; et que la douce lumière du vitrail dans l'église, vue jadis, l'éclaire toujours, et moi aussi quand je suis près d'elle, et tout ce qui nous entoure.

L'heure étant venue pour elle de se retirer pour la nuit, elle nous a quittés, et j'ai tendu la main à Mr Wickfield en me préparant à monter moi-même. Mais il m'a retenu et a dit : « Aimeriez-vous rester avec nous, Trotwood, ou aller ailleurs ?

– Rester » ai-je répondu aussitôt.

« Vous êtes sûr ?

– S'il vous plaît. Si je peux !

– Voyons, c'est tout de même une vie terne que nous menons ici, mon garçon, je le crains.

– Pas plus terne pour moi que pour Agnès, monsieur. Pas terne du tout !

– Que pour Agnès », a-t-il répété, marchant lentement jusqu'à la grande cheminée, et s'y appuyant. « Que pour Agnès ! »

Il avait bu tellement de vin ce soir-là (ou je l'ai imaginé) que ses yeux étaient injectés de sang. Je ne pouvais les voir maintenant, car il les tenait baissés et les abritait derrière sa main ; mais je l'avais remarqué un peu avant.

« Ah, je me demande », a-t-il murmuré, « si mon Agnès se lasse de moi. Quand pourrais-je jamais me lasser d'elle ! Mais c'est différent — c'est bien différent. »

Il réfléchissait — ne me parlait pas. J'ai donc gardé le silence.

« Une vieille maison terne, et une vie monotone ; mais je dois l'avoir près de moi, je dois la garder près de moi. Si la pensée que je puisse mourir et abandonner ma chérie, ou que ma chérie puisse mourir et m'abandonner, vient comme un spectre perturber mes heures les plus heureuses, et ne peut être noyée que dans — »

Il n'a pas dit le mot ; mais il a marché lentement jusqu'à l'endroit où il s'était assis, et a accompli mécaniquement le geste de verser le vin depuis la carafe vide, l'a posée et s'est remis à marcher.

« Si c'est difficile à supporter quand elle est là, que serait-ce sans elle ? Non, non, non, je ne peux pas tenter cela. »

Il s'est appuyé contre la cheminée, méditant si longtemps que je ne pouvais décider si j'allais courir le risque de le déranger en partant, ou rester sagement où j'étais et attendre qu'il sorte de sa rêverie. Il a enfin repris ses esprits et a regardé autour de lui, si bien que ses yeux ont rencontré les miens.

« Vous restez avec nous, Trotwood, hein ? » a-t-il dit, sur son ton habituel et comme s'il répondait à quelques chose que je venais de dire. « J'en suis content. Vous nous tenez compagnie à tous les deux. C'est salutaire de vous avoir ici, salutaire pour moi, salutaire pour Agnès, salutaire peut-être pour nous tous.

– Je suis sûr que ça l'est pour moi, monsieur. Je suis si content d'être ici.

– Voilà un bon gars ! Tant que vous êtes content d'être ici, vous resterez ici. » Il m'a serré la main et m'a donné une tape dans le dos ; et m'a dit que si j'avais quoi que ce soit à faire le soir après le départ d'Agnès, ou si je voulais lire pour mon propre plaisir,

j'étais libre de descendre dans sa pièce, s'il y était et si je désirais de la compagnie, et de m'installer avec lui. Je l'ai remercié pour sa considération et, comme il y est allé peu après et que je n'étais pas fatigué, je suis descendu aussi, avec un livre, pour profiter de sa permission pendant une demi-heure.

Mais, voyant de la lumière dans le petit bureau circulaire, et me sentant immédiatement attiré vers Uriah Heep, qui exerçait une sorte de fascination sur moi, j'y suis allé à la place. J'ai trouvé Uriah en train de lire un gros livre, avec une attention si démonstrative que son index décharné suivait chaque ligne qu'il lisait, et laissait une trace visqueuse sur la page (du moins je le croyais vraiment) comme un escargot.

« Vous travaillez tard ce soir, Uriah.

– Oui, Master Copperfield. »

Alors que je m'asseyais sur le tabouret en face, pour lui parler plus commodément, j'ai observé qu'il n'avait rien à sa disposition de l'ordre d'un sourire, et qu'il pouvait seulement élargir sa bouche et creuser deux sillons dans ses joues, de chaque côté, pour en simuler un.

« Je n'effectue pas du travail de bureau, Master Copperfield.

– Quel travail, dans ce cas ?

– J'améliore mes connaissances juridiques, Master Copperfield. J'étudie *La Pratique* de Tidd[1]. Oh, quel écrivain que Tidd, Master Copperfield ! »

Mon tabouret était un tel observatoire que lorsque je l'ai regardé de nouveau en train de lire, après cette exclamation enthousiaste, et de suivre les lignes avec son index, j'ai remarqué que ses narines, qui étaient fines et pointues, avec des rainures marquées, avaient une manière curieuse et déplaisante de se dilater et de se contracter ; elles semblaient cligner au lieu de ses yeux, qui ne clignaient à peu près jamais.

« Je suppose que vous êtes un grand juriste ? » ai-je dit, après l'avoir observé un certain temps.

« Moi, Master Copperfield ? Oh, non ! Je suis une personne umble[2]. »

Ce que j'avais remarqué de ses mains n'était pas le fruit de mon imagination, ai-je constaté : non seulement il se frottait fréquemment les paumes l'une contre l'autre

[1] William Tidd, *Practice of the Court of King's Bench* (1794)

[2] Uriah Heep a la particularité de ne pas aspirer le h du mot *humble* (le mot est le même qu'en français). Le h initial des mots étant nettement aspiré en anglais, c'est un défaut de prononciation qui se remarque, et qui indique une origine populaire.

comme pour les essorer et les réchauffer, mais il les essuyait souvent en douce avec son mouchoir.

« Je suis bien conscient que je suis la personne la plus zumble que l'on puisse trouver », a dit Uriah Heep, modestement ; « s'il y en a une autre, j'ignore où. Ma mère est de même une personne très umble. Nous visons dans un logis umble, Master Copperfield, mais nous avons de quoi être fort reconnaissants. L'ancien métier de mon père était umble. Il était sacristain.

– Qu'est-il maintenant ? » ai-je demandé.

« Il est un participant de la gloire[1] à présent, Master Copperfield », a dit Uriah Heep. Mais nous avons de quoi être fort reconnaissants. Que de reconnaissance je dois à Mr Wickfield ! »

J'ai demandé à Uriah s'il était chez Mr Wickfield depuis longtemps.

« Cela fait bientôt quatre ans que je suis avec lui, Master Copperfield », a dit Uriah ; en fermant son livre, après avoir soigneusement marqué l'emplacement où il s'est arrêté. « J'ai commencé un an après la mort de mon père. Que de reconnaissance je lui dois pour cela ! Que de reconnaissance je dois à Mr Wickfield pour sa bonne intention de me donner mes articles[2], qui sinon n'étaient pas à la portée des umbles moyens de ma mère et de ma personne !

– Alors, quand votre temps d'apprentissage est fini, vous serez un homme de loi professionnel, je suppose ?

– Avec la bénédiction de la Providence, Master Copperfield.

– Vous serez peut-être l'associé de Mr Wickfield, un de ces jours », ai-je dit pour lui faire plaisir, « et ce sera Wickfield et Heep, ou bien Heep anciennement Wickfield.

– Oh, non, Master Copperfield » a répliqué Uriah, secouant la tête, « je suis bien trop umble pour cela ! »

Il ressemblait vraiment de manière peu ordinaire à la tête sculptée sur la poutre à l'extérieur de ma fenêtre alors qu'il restait assis, dans son humilité, à me regarder de côté, avec sa bouche élargie et les sillons dans ses joues.

[1] Pierre, 5, 1. En bon français : il est au Ciel.
[2] Les articles de son contrat d'apprentissage. On apprenait le droit, ainsi que beaucoup d'autres métiers, sur le tas plutôt que dans une école. Il a signé un contrat pour sept ans. En principe, l'apprentissage est payant, mais Mr Wickfield le dispense généreusement des frais en raison de son umble origine.

« Mr Wickfield est un bien excellent homme, Master Copperfield. Si vous le connaissez depuis longtemps, vous le savez, j'en suis sûr, beaucoup mieux que je ne peux vous en informer. »

J'ai répondu qu'il l'était certainement ; mais que je ne le connaissais pas depuis longtemps moi-même, malgré son amitié avec ma tante.

« Oh, vraiment, Master Copperfield. Votre tante est une dame charmante, Master Copperfield ! »

Il avait une façon très laide de se tortiller quand il voulait exprimer l'enthousiasme ; ce qui a détourné mon attention du compliment dont il avait gratifié ma parente, l'attirant sur les torsions serpentines de sa gorge et de son corps.

« Une dame charmante, Master Copperfield ! Elle a une grande admiration pour Miss Agnès, je crois, Master Copperfield ? »

J'ai répondu « Oui », hardiment, alors que je n'en savais rien ; que le Ciel me pardonne !

« J'espère que vous en avez aussi, Master Copperfield. Mais je suis sûr que vous devez en avoir.

– Tout le monde doit en avoir.

– Oh, merci pour cette remarque, Master Copperfield ! C'est si vrai ! Aussi umble que je sois, je sais que c'est *si* vrai ! Oh, merci pour cette remarque, Master Copperfield ! »

Il s'est tortillé à bas de son tabouret dans l'exaltation de ses sentiments et, étant debout, a commencé ses préparatifs de départ.

« Mère va m'attendre », at-t-il dit, se référant à une montre au visage pâle et sans expression dans sa poche, « et elle va s'inquiéter ; car bien que nous soyons très umbles, Master Copperfield, nous sommes très attachés l'un à l'autre. Si vous acceptiez de venir nous voir un après-midi pour prendre une tasse de thé dans notre modeste demeure, mère serait aussi fière que moi de vous recevoir. »

J'ai dit que je serais content d'y aller.

« Merci, Master Copperfield », a répliqué Uriah, en rangeant son livre sur une étagère. — « Je suppose que vous allez passer un peu de temps ici, Master Copperfield ? »

J'ai dit que j'allais être élevé ici, croyais-je, aussi longtemps que je resterais à l'école.

« Oh ! vraiment ! » s'est exclamé Uriah. « J'aurais tendance à penser que c'est *vous* qui finirez par devenir associé dans l'affaire ! »

J'ai protesté que je n'avais aucune intention de ce genre, et que personne ne prévoyait un tel avenir pour moi ; mais Uriah s'entêtait à répondre bêtement à toutes mes dénégations : « Oh, oui, Master Copperfield, j'aurais tendance à penser que c'est vous, vraiment ! » et « Oh, vraiment, Master Copperfield, j'aurais tendance à penser que c'est vous, certainement ! » et ainsi de suite. Étant enfin prêt à quitter le bureau pour la nuit, il m'a demandé si cela me conviendrait que la lumière soit éteinte ; et quand j'ai répondu « Oui », l'a éteinte aussitôt. Après m'avoir serré la main — j'avais l'impression de serrer un poisson dans le noir — il a entrebâillé la porte de la rue, et s'est glissé dehors, et l'a fermée, me laissant retrouver mon chemin à tâtons ; ce qui m'a coûté quelques désagréments et une chute sur son tabouret. Cela a été la cause immédiate, je crois, qui m'a amené à rêver de lui pendant la moitié de la nuit ; à rêver, entre autres choses, qu'il mettait la maison de Mr Peggotty à la mer pour la lancer dans une expédition de piraterie, avec un drapeau noir en haut du mât, portant l'inscription « *La Pratique de Tidd* », et que sous ce pavillon diabolique il emmenait la petite Em'ly et moi pour nous noyer dans la mer des Caraïbes.

J'ai surmonté un peu mieux ma gêne quand je suis allé à l'école le lendemain, et beaucoup mieux le jour suivant, et ainsi peu à peu je m'en suis si bien débarrassé qu'en moins d'une quinzaine de jours je me suis senti chez moi, et heureux, parmi mes nouveaux camarades. J'étais plutôt pataud dans leurs jeux, et plutôt à la traîne dans leurs études, mais j'espérais que l'habitude me ferait progresser dans le premier domaine, et le travail dans le second. J'ai donc accompli de sérieux efforts, aussi bien pour jouer que pour étudier, et j'y ai gagné de grands compliments. Et, en très peu de temps, la vie chez Murdstone et Grinby m'a paru si étrangère que j'y croyais à peine, tandis que ma vie présente est devenue si familière que je croyais la mener depuis longtemps.

L'école du Docteur Strong était excellente ; aussi différente de celle de Mr Creakle que le bien du mal. Elle était organisée de manière sérieuse et bienséante, et selon un système judicieux ; avec un appel, en toutes choses, à l'honneur et à la bonne foi des garçons, et une intention déclarée de compter sur leur possession de ces qualités, si possible. Cette méthode faisait merveille. Nous sentions tous que nous prenions part à la gestion de l'école, et que son caractère et sa dignité dépendaient de notre soutien. Par

conséquent, nous nous y attachions vite chaleureusement — je suis sûr que cela a été le cas pour moi, et je n'ai jamais connu, pendant le temps que j'y ai passé, un autre garçon pour qui il en aurait été autrement — et mettions beaucoup de bonne volonté à étudier, afin de lui faire honneur. Nous avions de belles séances de jeu en dehors des heures de classe, et beaucoup de liberté ; mais même à ces moments-là, je m'en souviens, on disait du bien de nous dans la ville, et nous portions rarement atteinte, par notre apparence et nos manières, à la réputation du Docteur Strong et des élèves du Docteur Strong.

Quelques-uns des élèves les plus avancés étaient en pension dans la maison du Docteur, c'est par eux que j'ai appris, de manière indirecte, des détails de l'histoire du Docteur — que par exemple une année ne s'était pas encore écoulée depuis son mariage avec la belle jeune dame que j'avais vue dans la bibliothèque ; il l'avait épousée par amour, car elle ne possédait pas une pièce de six pence, et avait une foule de parents pauvres (selon nos camarades) toujours prêts à chasser le Docteur de chez lui en envahissant la maison. Et aussi, que l'on devait attribuer l'attitude pensive du Docteur à ce qu'il passait son temps à rechercher des racines grecques ; ce que, dans mon innocence et mon ignorance, je prenais pour une obsession botanique du Docteur, et d'ailleurs il regardait toujours par terre en se promenant — jusqu'au jour où j'ai compris qu'il s'agissait de racines de mots, destinées à un nouveau Dictionnaire qu'il envisageait de réaliser. Adams, notre tête de classe, qui avait l'esprit mathématique, avait effectué un calcul, m'a-t-on dit, du temps que prendrait l'achèvement de ce Dictionnaire, selon le plan du Docteur et son rythme de progression. Il considérait que cela pourrait être fait en mille six cent quarante-neuf années[1], en comptant à partir du plus récent, ou soixante-deuxième, anniversaire du Docteur.

Mais le Docteur lui-même était l'idole de toute l'école ; et l'école aurait été bien mal fréquentée s'il en avait été autrement, car c'était le meilleur des hommes ; empreint d'une foi simple qui aurait touché jusqu'au cœur de pierre des urnes sur le mur. Quand il arpentait la partie de la cour sur le côté de la maison, avec les corneilles et les choucas flâneurs qui l'observaient, la tête penchée et l'air moqueur, comme s'ils savaient combien leur connaissance des affaires du monde était supérieure à la sienne, si un vagabond quelconque pouvait seulement s'approcher de ses chaussures crissantes et

[1] 1649 : année de l'exécution de Charles 1er. Une sorte de lien caché entre le Docteur Strong et Mr Dick.

attirer son attention en une phrase sur l'histoire de ses malheurs, ce vagabond était délivré de sa misère pour les deux jours suivants. On le savait si bien dans la maison que les maîtres et les principaux garçons prenaient la peine d'intercepter ces maraudeurs, et sautaient par la fenêtre pour les chasser de la cour avant que le Docteur ne s'aperçoive de leur présence ; ce qu'ils réussissaient parfois à faire à quelques mètres de lui, sans qu'il remarque quoi que ce soit, tandis qu'il trottinait de ci de là. En dehors de son domaine propre et sans protection, il était comme un mouton livré aux tondeurs. Il aurait ôté les guêtres de ses jambes pour les donner. En fait, une histoire courait parmi nous (je ne connais pas, je n'ai jamais connu, son origine, mais j'y ai cru pendant tant d'année que je suis bien certain qu'elle est vraie), qu'un jour de frimas, un hiver, il a réellement donné ses guêtres à une mendiante, laquelle a provoqué un scandale dans le voisinage en exhibant de porte en porte un beau bébé enveloppé dans ces guêtres, qui étaient aussi connues dans les environs que la Cathédrale. La légende ajoutait que la seule personne à ne pas les reconnaître était le Docteur lui-même ; quand peu après elles ont été exposées à la porte d'une petite boutique n'ayant pas très bonne réputation, qui vendait des objets d'occasion échangés contre du gin, on a vu plus d'une fois le Docteur les examiner avec intérêt, comme s'il admirait quelque curieuse nouveauté dans leur forme, et les considérait comme préférables aux siennes.

Il était très plaisant de voir le Docteur avec sa jolie jeune femme. Il avait une manière paternelle et affable de montrer son affection pour elle, qui à elle seule semblait révéler quel brave homme c'était. Je les voyais souvent marcher dans le jardin où se trouvaient les pêches, et je pouvais parfois les observer de plus près dans la salle d'étude ou le salon. Elle me paraissait prendre grand soin du Docteur et l'aimer beaucoup, même si je ne l'ai jamais crue passionnée par le Dictionnaire ; le Docteur en portait toujours quelques fragments encombrants dans ses poches et dans la doublure de son chapeau, et semblait généralement l'en entretenir quand ils se promenaient.

J'avais souvent l'occasion de voir Mrs Strong, à la fois parce qu'elle m'avait pris en amitié le matin de ma présentation au Docteur, se montrait toujours gentille avec moi ensuite et s'intéressait à moi ; et parce qu'elle aimait beaucoup Agnès, et venait souvent chez nous. Il y avait une gêne étrange, pensais-je, entre elle et Mr Wickfield (dont elle semblait avoir peur), qui ne se dissipait jamais. Quand elle venait chez nous le soir, elle se montrait toujours réticente quand il proposait de la raccompagner, et rentrait plutôt avec moi. Et parfois, quand nous courions gaiment ensemble sur l'esplanade de la

Cathédrale, sans nous attendre à rencontrer personne, nous rencontrions Mr Jack Maldon, qui était toujours étonné de nous voir.

La maman de Mrs Strong était une dame qui m'enchantait. Elle s'appelait Mrs Markleham ; mais nos garçons avaient l'habitude de l'appeler Le Vieux Soldat, en raison de l'habileté avec laquelle elle manœuvrait de grands régiments de parents contre le Docteur. C'était une petite femme à l'œil vif, qui portait, quand elle était habillée, un chapeau immuable, orné par quelques fleurs artificielles et deux papillons artificiels supposés voleter au-dessus des fleurs. Il y avait une superstition parmi nous que ce chapeau venait de France, et que seule la maîtrise de cette ingénieuse nation avait pu le produire ; mais tout ce que j'en sais de façon certaine, c'est qu'il apparaissait toujours le soir là où Mrs Markleham apparaissait ; qu'elle l'emportait dans un panier hindou jusqu'à l'endroit où elle passait la soirée ; que les papillons avaient le don de trembler constamment ; et de bonifier les heures ensoleillées comme l'abeille butineuse[1], mais aux frais du Dr Strong.

J'ai observé le Vieux Soldat — sans vouloir lui manquer de respect en adoptant ce nom — tout à mon aise, un soir qui s'est gravé dans ma mémoire en raison d'un incident que je vais raconter. Il y avait une petite fête chez le Docteur à l'occasion du départ de Mr Jack Maldon en Inde, où il allait comme cadet[2], ou quelque chose d'analogue ; Mr Wickfield ayant enfin arrangé l'affaire. Il se trouvait que c'était aussi l'anniversaire du Docteur. On nous avait accordé un jour de congé ; nous lui avions offert des cadeaux le matin, la tête de classe avait prononcé un discours, et nous l'avions tant acclamé que nous étions tous enroués et lui en larmes. Et maintenant, le soir, Mr Wickfield, Agnès et moi sommes allés prendre le thé chez lui en privé.

Mr Jack Maldon était arrivé avant nous. Mrs Strong, vêtue de blanc, avec des rubans cerise, jouait du piano quand nous sommes entrés ; et il était penché sur elle pour tourner les pages. J'ai eu l'impression, quand elle s'est retournée, que le rose et le blanc de son teint n'étaient pas aussi éclatants et florissants que d'habitude ; mais elle était très jolie, merveilleusement jolie.

---

[1] Encore Isaac Watts : *How doth the little busy bee / Improve each shining hour / And gather honey all the day / From every opening flower*. Comment la petite abeille butineuse / Bonifie chaque heure ensoleillée / Et recueille du miel toute la journée / De chaque fleur heureuse. Dans *Alice au pays des merveilles*, la petite abeille devient un petit crocodile butineur.

[2] Le mot désigne en général un élève-officier, mais ici il s'agit d'un employé junior de la Compagnie des Indes Orientales.

« J'ai oublié, Docteur », a dit la maman de Mrs Strong, quand nous nous sommes assis, « de vous adresser mes compliments pour ce jour — bien qu'il ne s'agisse pas de simples compliments dans mon cas, loin de là. Permettez-moi de vous souhaiter un heureux anniversaire, en espérant qu'il sera suivi par beaucoup d'autres tout aussi heureux.

– Je vous remercie, madame.

– Beaucoup, beaucoup, beaucoup d'autres », a dit le Vieux Soldat. « Je l'espère non seulement pour votre bonheur, mais aussi pour celui d'Annie, et de John Maldon, et de nombreuses autres personnes. Il me semble que pas plus tard qu'hier, John, vous étiez une petite créature, une tête de moins que Master Copperfield, en train de jouer au papa et à la maman avec Annie derrière le groseillier dans le jardin.

– Ma chère maman », a dit Mrs Strong, « ce n'est pas le moment de parler de ça.

– Annie, ne sois pas ridicule. Si tu dois rougir en entendant ce genre de chose, maintenant que tu es une vieille femme mariée, quand pourras-tu l'entendre sans rougir ?

– Vieille ? » s'est exclamé Mr Jack Maldon. « Annie ? Voyons !

– Oui, John », a répliqué le Vieux Soldat. « Virtuellement une vieille femme mariée. Bien que pas vieille en années — car quand m'avez-vous jamais entendu dire, ou qui m'a jamais entendu dire, qu'une fille de vingt ans était vieille en années ! — votre cousine est la femme du Docteur et, en tant que telle, elle est ce que j'ai dit. C'est bon pour vous, John, que votre cousine *soit* la femme du Docteur. Vous avez trouvé en lui un ami influent et généreux, qui sera plus généreux encore, je n'ai pas peur de le prédire, si vous le méritez. Je n'ai pas de faux orgueil. Je n'hésite jamais à admettre, franchement, que certains membres de notre famille ont besoin d'un ami. Vous étiez dans ce cas vous-même, avant que l'influence de votre cousine vous en ait procuré un. »

Le Docteur, dans la bonté de son cœur, agitait la main pour indiquer que ce n'était rien, et pour épargner à Mr Jack Maldon d'autres réprimandes. Mais Mrs Markleham a changé de chaise pour s'asseoir à côté du Docteur et, posant son éventail sur sa manche de veste, a dit :

« Non, vraiment, mon cher Docteur, vous devez m'excuser si je parais m'appesantir sur cela, parce que j'y attache beaucoup d'importance. J'y pense tellement, je dis que c'est mon obsession. Vous êtes une bénédiction pour nous. Vous êtes vraiment une aubaine, vous savez.

– Absurde, absurde », a dit le Docteur.

« Non, non, je vous en prie. Puisque personne ne peut nous entendre, sinon notre cher et discret ami Mr Wickfield, je ne peux accepter que l'on me censure. Je vais commencer par faire valoir les privilèges d'une belle-mère, si vous le prenez ainsi, et vous gronder. Je suis parfaitement franche et honnête. Ce que je dis, c'est ce que j'ai dit quand vous m'avez stupéfaite — vous vous souvenez combien j'étais étonnée ? — en demandant la main d'Annie. Ce n'est pas que le simple acte de demander sa main ait eu quoi que ce soit d'extraordinaire — ce serait ridicule de le dire ! — mais puisque vous aviez connu son pauvre père, et vous la connaissiez depuis l'époque où elle était un bébé de six mois, je ne vous avais pas du tout considéré comme un futur gendre possible, ni même en aucune façon comme le genre d'homme qui se marie, — rien de plus, vous savez.

– Bon, bon », a répliqué le Docteur plaisamment. « Peu importe.

– Mais cela m'importe vraiment », a dit le Vieux Soldat, en lui scellant les lèvres avec son éventail, « cela m'importe beaucoup. Je rappelle ces choses afin que l'on puisse me contredire si je me trompe. Eh bien ! J'ai parlé à Annie et je lui ai dit ce qui était arrivé. J'ai dit : 'Ma chérie, voici le Docteur Strong qui vient positivement de te prendre pour sujet d'une belle demande en mariage et d'une offre.' Ai-je exercé la moindre pression ? Non. J'ai dit : 'Écoute, Annie, dis-moi la vérité à l'instant ; ton cœur est-il libre ?' 'Maman', a-t-elle dit en pleurant, 'je suis extrêmement jeune' — ce qui était parfaitement vrai — 'et je sais à peine si j'ai un cœur.' 'Alors, ma chérie', ai-je dit, 'tu peux être sûre qu'il est libre. De toute façon, mon amour', ai-je dit, 'le Docteur Strong est sur des charbons ardents, et nous devons lui répondre. On ne peut pas le laisser dans cet état d'incertitude.' 'Maman', a dit Annie, sans cesser de pleurer, 'serait-il malheureux sans moi ? Si oui, je l'honore et le respecte tellement que je pense accepter.' Cela s'est réglé ainsi. À ce moment, et pas avant, je lui ai dit : 'Annie, le Docteur Strong ne sera pas seulement ton mari, mais il représentera feu ton père ; il représentera le chef de notre famille, il représentera la sagesse et le rang, et je peux dire les ressources, de notre famille ; et sera pour nous, en un mot, une aubaine.' J'ai utilisé le mot à l'époque, et je l'ai utilisé de nouveau aujourd'hui. Si j'ai le moindre mérite, c'est la constance. »

Sa fille avait gardé le silence pendant ce discours, immobile et les yeux fixés sur le sol ; son cousin debout près d'elle, et regardant par terre lui aussi. Elle a alors dit très doucement, d'une voix tremblante :

« Maman, j'espère que vous avez fini ?

– Non, ma chère Annie », a répondu le Soldat, « je n'ai pas tout à fait fini. Si tu me le demandes, mon amour, je réponds que *non*. Je me plains que tu ne te conduises pas très bien envers ta propre famille ; et comme cela ne sert à rien de se plaindre à toi, j'ai l'intention de me plaindre à ton mari. Maintenant, mon cher Docteur, regardez donc votre sotte de femme. »

Comme le Docteur a tourné son bon visage vers elle, avec son sourire simple et gentil, elle a baissé la tête encore plus. J'ai remarqué que Mr Wickfield ne la quittait pas des yeux.

« Quand il m'est arrivé de dire à cette vilaine chose, l'autre jour », a poursuivi sa mère, secouant la tête et son éventail dans sa direction de manière espiègle, « qu'il y avait une circonstance familiale dont elle pourrait vous informer — et même, je pense, devrait vous informer — elle a dit que vous en informer revenait à vous demander une faveur ; et que, puisque vous étiez trop généreux, et que pour elle demander c'était toujours avoir, elle ne le ferait pas.

– Annie, ma chère », a dit le Docteur, « vous avez eu tort. Cela m'a privé d'un plaisir.

– Exactement ce que je lui ai dit, ou presque ! » s'est exclamé sa mère. « Alors vraiment, une autre fois, quand je sais ce qu'elle devrait vous dire mais que pour cette raison elle ne veut pas, j'ai bien envie, mon cher Docteur, de vous le dire moi-même.

– Je serai content si vous le faites.

– Le ferai-je ?

– Certainement

– Eh bien je le ferai ! Marché conclu. » Étant parvenue à ses fins, je suppose, elle a tapoté plusieurs fois la main du docteur avec son éventail (qu'elle avait d'abord embrassé), puis est retournée en triomphe à son ancienne place.

D'autres invités sont arrivés, parmi lesquels les deux maîtres et Adams, et la conversation est devenue générale ; et elle a naturellement tourné autour de Mr Jack Maldon, et de son voyage, et du pays où il partait, et de ses plans et perspectives d'avenir. Il prenait ce soir-là, après le souper, une chaise de poste pour Gravesend ; où le navire qui devait l'emmener était au mouillage ; et il allait être absent — à moins de

revenir en permission, ou pour sa santé — je ne sais combien d'années. Je me souviens que tout le monde était d'accord pour dire que l'on se faisait de fausses idées sur l'Inde, un pays auquel on ne pouvait rien reprocher, sauf un tigre ou deux et un peu de chaleur à la mi-journée. Pour ma part, je me représentais Mr Jack Maldon comme un nouveau Sinbad, et l'imaginais en ami intime de tous les rajahs de l'Orient, assis sous un dais, fumant des pipes d'or entortillées — longues d'un mile si on avait pu les dérouler.

Mrs Strong avait une très jolie voix ; ainsi que je le savais, car je l'entendais souvent chanter pour elle-même. Mais, soit qu'elle ait été effrayée de chanter devant du monde, soit qu'elle n'ait pas été en voix ce soir-là, il est certain qu'elle n'a pas pu chanter du tout. Elle a essayé un duo avec son cousin Maldon, mais elle n'est même pas arrivée à commencer ; et ensuite, quand elle a essayé de chanter seule, bien qu'elle ait débuté gentiment, sa voix l'a lâchée soudain et l'a laissée très affligée, la tête basse au-dessus du clavier. Le bon Docteur a dit qu'elle était nerveuse et, pour la détendre, a proposé une partie de cartes ; ce qui lui était aussi familier que l'art de jouer du trombone. Mais j'ai remarqué que le Vieux Soldat l'a pris sous sa coupe aussitôt, en tant que partenaire ; et lui a donné pour instruction, comme étape préliminaire de son initiation, de lui remettre tout l'argent qu'il avait dans sa poche.

Nous avons joué joyeusement, et notre joie n'était pas diminuée par les erreurs innombrables que commettait le Docteur, malgré la vigilance des papillons et pour leur grand agacement. Mrs Strong n'avait pas voulu jouer, au motif qu'elle ne se sentait pas très bien ; et son cousin Maldon s'était excusé parce qu'il devait faire ses bagages. Il est revenu après s'en être occupé, cependant, et ils se sont assis ensemble sur le canapé et ont bavardé. De temps en temps, elle venait regarder les cartes du Docteur et elle lui disait ce qu'il devait jouer. Elle était très pâle, quand elle se penchait sur lui, et j'ai pensé que son doigt tremblait quand elle indiquait les cartes ; mais si c'était le cas, le Docteur ne s'en apercevait pas, tant il était heureux de l'attention qu'elle lui portait.

Au souper, nous étions loin d'être aussi joyeux. Chacun paraissait sentir qu'une séparation de ce genre était une chose embarrassante, et que plus on s'en approchait, plus elle était embarrassante. Mr Jack Maldon s'efforçait d'être loquace, mais il n'était pas à l'aise et aggravait la situation. Et le Vieux Soldat ne l'améliorait pas, me semblait-il, en rappelant sans cesse des épisodes de la jeunesse de Mr Jack Maldon.

Mais le Docteur, qui avait l'impression, j'en suis sûr, de rendre tout le monde heureux, était très satisfait, et loin de soupçonner que certaines personnes n'étaient peut-être pas au comble du plaisir.

« Annie, ma chère », a-t-il dit, en regardant sa montre et en remplissant son verre, « l'heure de votre cousin Jack est dépassée, et nous ne devons pas le retenir, car le temps et la marée — tous deux impliqués dans ce cas — n'attendent personne[1]. Mr Jack Maldon, vous allez entreprendre un long voyage vers un étrange pays ; mais beaucoup d'hommes l'ont fait, et beaucoup d'hommes le feront, jusqu'à la fin des temps. Les vents que vous allez affronter ont conduit des milliers et des milliers de gens vers la fortune, et en ont ramenés des milliers et des milliers sans encombres.

– C'est une chose émouvante », a dit Mrs Markleham, « — quelle que soit la manière dont on l'envisage, c'est émouvant — de voir un jeune homme que l'on a connu depuis l'enfance s'en aller à l'autre bout du monde, abandonnant tout ce qu'il connaît, et ne sachant pas ce qui l'attend. Un jeune homme qui effectue de tels sacrifices », se tournant vers le Docteur, « mérite vraiment une protection et un soutien constants.

– Le temps passera vite pour vous, Mr Jack Maldon », a poursuivi le Docteur, « et vite pour nous tous. Certains d'entre nous ne peuvent guère compter, sans doute, selon l'ordre naturel des choses, vous accueillir à votre retour. Tout au plus peuvent-ils l'espérer, et c'est mon cas. Je ne vais pas vous ennuyer avec de bons conseils. Vous avez eu un bon exemple depuis longtemps en votre cousine Annie. Imitez ses vertus autant que vous le pouvez. »

Mrs Markleham s'est éventée et a secoué la tête.

« Adieu, Mr Jack », a dit le Docteur en se levant ; sur quoi nous nous sommes tous levés. « Je vous souhaite un bon voyage en mer, une carrière florissante à l'étranger, et un heureux retour à la maison ! »

Nous avons tous bu à la santé de Mr Jack Maldon, et lui avons serré la main ; après quoi il a pris congé en toute hâte des dames présentes, et a couru à la porte où il a été accueilli, alors qu'il montait dans la chaise de poste, par une formidable bordée d'acclamations émise par les élèves, qui s'étaient assemblés sur la pelouse dans ce but. M'étant joint à eux pour faire nombre, j'étais tout près de la chaise quand elle est partie ; et j'ai eu l'impression très vive de voir, au milieu du bruit et de la poussière, Mr Jack

[1] *Time and tide wait for no man*. Un proverbe que l'on trouve dès 1400 chez Chaucer.

Maldon passer en cahotant avec un visage énervé et quelque chose de rouge cerise dans la main.

Après d'autres acclamations pour le Docteur, et pour la femme du Docteur, les garçons se sont dispersés et je suis rentré dans la maison, où j'ai trouvé tous les invités debout autour du Docteur, en pleine discussion : comment Mr Jack Maldon était parti, et comment il l'avait supporté, et comment il l'avait ressenti, et ainsi de suite. Au beau milieu de ces considérations, Mrs Markleham s'est écrié : « Où est Annie ? »

Aucune Annie n'était là ; et quand on l'a appelée, aucune Annie n'a répondu. Mais quand nous sommes tous sortis de la pièce pour voir ce qui se passait, nous l'avons trouvé étendue sur le sol du hall d'entrée. Nous avons d'abord été très inquiets, mais il est apparu qu'elle était évanouie, et qu'elle reprenait connaissance grâce aux méthodes habituelles. Le Docteur a alors relevé sa tête et l'a posée sur son genou, a écarté ses boucles de la main, et a dit, en regardant autour de lui :

« Pauvre Annie ! Elle est si fidèle et si sensible ! C'est la séparation de son vieux compagnon de jeu et ami — son cousin favori — qui en est responsable. Ah ! Quel dommage ! J'en suis vraiment désolé ! »

Quand elle a ouvert les yeux et vu où elle était, et que nous étions tous autour d'elle, elle s'est levée avec un peu d'aide ; tournant la tête en même temps pour la poser sur l'épaule du Docteur — ou pour la cacher, je ne sais pas. Nous sommes allés dans le salon, pour la laisser avec le Docteur et sa mère ; mais elle a dit, apparemment, qu'elle se sentait mieux et qu'elle préférait être amenée parmi nous ; on l'a donc amenée, paraissant très blanche et affaiblie, et on l'a assise sur un canapé.

« Annie, ma chérie », a dit sa mère, en arrangeant sa robe. « Regarde ! Tu as perdu un nœud. Quelqu'un aurait-il la bonté de chercher un ruban, un ruban cerise ? »

C'était celui qu'elle avait porté sur son cœur. Nous l'avons tous cherché — j'ai cherché partout moi-même, j'en suis certain — mais personne n'a réussi à le trouver.

« Te rappelles-tu où il était en dernier, Annie ? » a dit sa mère.

Alors que je me demandais comment j'avais pu penser qu'elle paraissait blanche, ou toute autre couleur qu'un rouge flamboyant, elle a répondu qu'elle était sûre de l'avoir eu un peu plus tôt, pensait-elle, mais que cela ne valait pas la peine de le chercher.

On l'a tout de même cherché encore, sans le trouver. Elle nous a prié de cesser les recherches. On a continué à le chercher, plus ou moins, jusqu'au moment elle s'est déclarée complètement remise, et les invités se sont retirés.

Nous sommes rentrés à la maison en marchant lentement, Mr Wickfield, Agnès et moi — Agnès et moi admirant le clair de lune, et Mr Wickfield levant à peine les yeux du sol. Quand nous sommes enfin arrivés à notre porte, Agnès a découvert qu'elle avait oublié son petit réticule. Enchanté de pouvoir lui rendre service, je suis parti le chercher en courant.

Je suis entré dans la salle à manger où elle l'avait laissé, qui était déserte et sombre. Mais une porte qui menait au bureau du Docteur, où il y avait de la lumière, étant ouverte, je l'ai franchie pour dire ce que je voulais et prendre une bougie.

Le Docteur était assis dans son fauteuil près du feu, et sa jeune femme était assise à ses pieds sur un tabouret. Le Docteur, avec un sourire complaisant, lui lisait à voix haute quelque explication ou exposé d'une théorie extraite de son interminable Dictionnaire, et elle le regardait, les yeux levés vers lui. Mais avec un visage comme je n'en ai jamais vu. Il était d'une forme si belle, il était d'une pâleur si grise, il était si figé dans sa distraction, il était si plein d'une terreur sauvage de je ne sais quel cauchemar de somnambule. Ses yeux étaient grand ouverts, et ses cheveux bruns tombaient en deux amples grappes sur ses épaules, et sur sa robe blanche, dérangée par l'absence du ruban perdu. J'ai beau me rappeler nettement son apparence, je ne peux dire ce qu'elle exprimait. Je ne peux même pas dire ce qu'elle exprime pour moi aujourd'hui, quand je l'examine à la lumière de mon jugement d'homme mûr. Pénitence, humiliation, honte, orgueil, amour, et confiance — je vois tout cela ; et dans tout cela, je vois cette terreur de je ne sais quoi.

Elle est revenue à elle quand j'ai dit ce que je voulais. Cela a dérangé aussi le Docteur, car lorsque je suis revenu pour remettre la bougie là où je l'avais prise sur la table, il lui tapotait la tête d'une manière paternelle, et lui disait qu'il était un impitoyable moulin à paroles, et qu'au lieu de l'encourager à continuer sa lecture, elle ferait mieux d'aller se coucher.

Mais elle lui a demandé, d'un ton précipité et pressant, de lui permettre de rester — de la laisser s'assurer (je l'ai entendue murmurer quelques mots hachés à cet effet) qu'il lui accordait sa confiance ce soir-là. Et, quand elle s'est tournée de nouveau vers lui, après m'avoir jeté un coup d'œil quand j'ai quitté la pièce, je l'ai vue croiser ses mains sur le genou du Docteur avec le même visage, un peu apaisé, tandis qu'il reprenait sa lecture.

Cela m’a fait une grande impression, et je m’en suis souvenu longtemps par la suite ; ainsi que j’aurai l’occasion de le raconter, le moment venu.

Chapitre 17
Quelqu'un se présente

Il ne m'est pas venu à l'idée de parler de Peggotty depuis que je me suis enfui ; mais, bien sûr, je lui ai écrit une lettre dès que j'ai été hébergé à Douvres, et une autre, plus longue, racontant tous les détails, quand ma tante m'a pris officiellement sous sa protection. Devenu élève chez le Docteur Strong, je lui ai écrit de nouveau pour lui exposer la joie de ma situation et de mes espérances. Le plaisir d'avoir dépensé l'argent que m'avait donné Mr Dick n'était rien à côté de celui que j'ai ressenti en envoyant une demi-guinée d'or à Peggotty dans cette dernière lettre, pour rembourser la somme que je lui avais empruntée ; et dans cette lettre, mais pas avant, j'ai mentionné le jeune homme avec sa charrette et son âne.

Peggotty répondait à ces communications aussi promptement, sinon aussi brièvement, qu'un employé de commerce. Elle épuisait le summum de ses moyens d'expression (qui n'étaient certes pas grands par la plume) en tentant de m'écrire ce qu'elle ressentait à propos de mon voyage. Quatre pages d'interjections et de débuts de phrases incohérents, qui n'aboutissaient qu'à des taches, ne suffisaient pas à la soulager. Mais je trouvais les taches plus expressives que la meilleure prose, car elles me montraient que Peggotty avait arrosé le papier de ses larmes, et que pouvais-je désirer de plus ?

J'ai compris, sans trop de difficulté, qu'elle ne pouvait pas encore apprécier ma tante. Mon compte rendu venait trop tôt après un parti pris de si longue date dans l'autre sens. On ne connaît jamais une personne, a-t-elle écrit ; mais de penser que Miss Betsey puisse sembler si différente de ce qu'on avait cru, c'était une Morale ! — tel est le mot qu'elle a employé[1]. De toute évidence, elle avait encore peur de Miss Betsey, car c'est avec une certaine timidité qu'elle m'a prié de lui faire parvenir ses remerciements respectueux ; et elle avait certainement peur de moi, aussi, et pensait que je risquais de m'enfuir de nouveau bientôt ; à en juger par ses insinuations répétées qu'elle était toujours prête à m'envoyer le prix du billet de diligence pour Yarmouth si je le demandais.

[1] Au sens de la morale d'une fable (en anglais : *a moral*).

Elle m'a donné une information qui m'a beaucoup affecté, à savoir qu'une vente des meubles de notre vieille maison avait eu lieu, que Mr et Miss Murdstone étaient partis, et que la maison était fermée et mise à vendre ou à louer. Dieu sait que je n'y avais plus ma place quand ils l'habitaient, mais cela m'a attristé de penser que la chère vieille maison était complètement abandonnée ; que les mauvaises herbes poussaient haut dans le jardin, et que les feuilles mortes gisaient en couches épaisses et mouillées sur les allées. J'imaginais comment le vent d'hiver allait hurler autour d'elle, comment la pluie glacée frapperait les vitres, comment la lune créerait des fantômes sur les murs des pièces vides et veillerait sur leur solitude toute la nuit. J'ai repensé à la tombe dans la cimetière, au pied de l'arbre ; et il me semblait que la maison était morte aussi, maintenant, et que tout ce qui avait un rapport avec ma mère et mon père s'était évanoui.

Il n'y avait pas d'autres nouvelles dans les lettres de Peggotty. Mr Barkis était un excellent mari, disait-elle, bien qu'un peu pingre ; mais nous avions tous nos défauts, et elle en avait beaucoup (mais je suis sûr que j'ignore lesquels) ; et il envoyait ses respects, et ma petite chambre était toujours à ma disposition. Mr Peggotty allait bien, et Ham allait bien, et Mrs Gummidge n'allait pas très bien, et la petite Em'ly ne voulait pas envoyer son affection, mais disait que Peggotty pouvait l'envoyer, si ça lui plaisait.

J'ai transmis respectueusement ces nouvelles à ma tante, ne gardant pour moi que la mention de la petite Em'ly, pour laquelle j'ai pensé instinctivement qu'elle n'éprouverait aucune tendresse. Quand j'étais encore un élève débutant chez le Docteur Strong, elle a effectué plusieurs voyages à Canterbury pour me voir, et toujours à des heures incongrues ; dans l'intention, je suppose, de me prendre par surprise. Mais, me trouvant toujours bien occupé, et entendant de tous côtés que j'avais bon caractère et que je faisais des progrès, elle a bientôt renoncé à ces visites. Je la voyais le samedi toutes les trois ou quatre semaines, quand j'avais le plaisir d'aller à Douvres ; et je voyais Mr Dick un mercredi sur deux, quand il venait par la diligence à midi et restait jusqu'au lendemain matin.

À ces occasions, Mr Dick ne voyageait jamais sans une écritoire en cuir, contenant ce qu'il faut pour écrire et le Mémorial ; à propos duquel il se disait que le temps commençait à presser et qu'il devrait vraiment en finir.

Mr Dick avait un faible pour le pain d'épices. Pour rendre ses visites plus agréables, ma tante m'avait chargé de lui ouvrir un crédit dans une pâtisserie, avec la restriction qu'on ne devait pas lui en servir pour plus d'un shilling par jour. Par ailleurs, toutes ses

petites notes dans l'auberge où il descendait étaient transmises à ma tante avant d'être payées, si bien que j'en suis venu à soupçonner qu'il avait seulement le droit de faire tinter son argent, et pas de le dépenser. J'ai trouvé en enquêtant un peu qu'il en était bien ainsi, ou au moins qu'il avait promis à ma tante de lui rendre compte de toutes ses débours. Comme il n'avait aucune intention de la tromper, et désirait toujours lui plaire, il ne se lançait pas dans des dépenses à la légère. Sur ce point, ainsi que sur tous les autres points possibles, Mr Dick était convaincu que ma tante était la plus sage et la plus merveilleuse des femmes ; ainsi qu'il ne cessait de me le répéter très secrètement, et toujours en chuchotant.

« Trotwood », m'a dit Mr Dick, d'un air mystérieux, après m'avoir fait cette confidence un mercredi, « qui est l'homme qui se cache près de notre maison et l'effraie ?

– Effraie ma tante, monsieur ? »

M. Dick a hoché la tête. « Je croyais que rien ne pouvait l'effrayer, car elle est — » là, il a murmuré doucement, « n'en parlez pas — la plus sage et la plus merveilleuse des femmes. » Après cette déclaration, il s'est reculé pour observer l'effet sur moi de cette description de ma tante.

« La première fois qu'il est venu, c'était — voyons — seize cent quarante-neuf était la date de l'exécution du Roi Charles Premier. Je crois que vous avez dit seize cent quarante-neuf ?

– Oui, monsieur.

– Je ne sais pas comment c'est possible », a dit Mr Dick, fort perplexe et secouant la tête. « Je ne pense pas que je sois si vieux que ça.

– Était-ce cette année que l'homme est apparu, monsieur ?

– Enfin, vraiment, je ne vois pas comment cela pouvait être cette année-là, Trotwood. Avez-vous trouvé cette date dans l'histoire ?

– Oui, monsieur.

– Je suppose que l'histoire ne ment jamais, n'est-ce pas ? a dit Mr Dick, avec une lueur d'espoir.

« Oh mon Dieu, non, monsieur ! » ai-je répliqué résolument. J'étais jeune et ingénu, et je le croyais.

« Je n'y comprends rien », a dit Mr Dick, secouant la tête. « Il y a quelque chose qui cloche quelque part. En tout cas, l'homme est venu pour la première fois peu après

qu'on a commis l'erreur de transférer certains ennuis de la tête du Roi Charles à la mienne. Je me promenais avec Miss Trotwood après le thé, au crépuscule, et il était là, près de notre maison.

– Se promenant ?

– Se promenant ? » a répété Mr Dick. « Voyons. Je dois réfléchir un peu ! N — non, non ; il ne se promenait pas. »

Pour avancer plus vite, je lui ai demandé ce qu'il faisait.

« Eh bien, il n'était pas là du tout, avant le moment où il est arrivé derrière elle et a murmuré. Alors elle s'est retournée et s'est évanouie, et je l'ai regardé sans bouger, et il est parti ; mais qu'il soit resté caché depuis (dans la terre ou quelque part), voilà la chose la plus extraordinaire !

– *Est-il* resté caché depuis ?

– Assurément », a répliqué Mr Dick, hochant gravement la tête. « Jamais ressorti, jusqu'à hier soir ! Nous nous promenions hier soir, et il est arrivé derrière elle de nouveau, et je l'ai reconnu.

– Et il effrayé ma tante de nouveau ?

– Toute frissonnante », a dit Mr Dick, en imitant ce trouble et en claquant des dents. « S'est appuyée à la palissade. A pleuré. Mais venez ici, Trotwood », m'attirant à lui pour pouvoir chuchoter plus doucement, « pourquoi lui a-t-elle donné de l'argent, mon garçon, au clair de lune ?

– C'était un mendiant, peut-être. »

Mr Dick a secoué la tête, comme pour rejeter absolument cette suggestion ; et, ayant répliqué plusieurs fois : « Pas un mendiant, pas un mendiant, pas un mendiant, monsieur ! » il a poursuivi en racontant que plus tard dans la nuit, il avait vu depuis sa fenêtre, au clair de lune, ma tante donner de l'argent de l'autre côté de la balustrade à cet homme ; il avait alors disparu — sans doute de nouveau dans la terre, pensait-il — et on ne l'avait plus revu. Cependant ma tante était rentrée hâtivement et secrètement dans la maison, et était devenue, même ce matin, très différente de ce qu'elle était d'habitude ; ce qui troublait beaucoup l'esprit de Mr Dick.

Je ne croyais nullement, au début, que l'inconnu était autre chose qu'une hallucination de Mr Dick, et l'un des parents de ce malheureux monarque qui le perturbait tellement ; mais après y avoir réfléchi, j'ai commencé à me demander si on n'avait pas effectué à deux reprises une tentative, ou la menace d'une tentative,

d'arracher le pauvre Mr Dick à la protection de ma tante, et si ma tante, dont je savais l'affection qu'elle lui portait, pouvait avoir été convaincue de payer un prix pour qu'il soit laissé en paix. Comme j'étais déjà très attaché à Mr Dick, et très soucieux de son bien-être, mes craintes favorisaient cette supposition ; et longtemps, je ne voyais pas arriver son mercredi sans redouter qu'il ne soit pas assis à côté du cocher comme d'habitude. Mais il y était toujours, avec ses cheveux gris et son rire joyeux ; et il n'a jamais rien dit de plus sur l'homme qui pouvait effrayer ma tante.

Ces mercredis étaient les jours les plus heureux de la vie de Mr Dick ; ils étaient loin d'être les moins heureux de la mienne. Tous les élèves de l'école ont vite fait sa connaissance ; et s'il ne participait activement à aucun jeu sinon le cerf-volant, il s'intéressait autant à tous nos sports que n'importe lequel d'entre nous. Combien de fois je l'ai vu, attentif à un jeu de billes ou à un combat de toupies[1], suivant la partie avec une fascination évidente, et retenant sa respiration aux moments critiques ! Combien de fois, au lièvre et aux chiens[2], je l'ai vu debout sur une petite butte, encourageant toute l'équipe et agitant son chapeau au-dessus de sa tête grise, sans penser à la tête du Roi Charles le Martyr ni à quoi que ce soit du même genre ! Combien d'heures d'été ont passé comme des minutes pour lui sur le terrain de cricket ! Combien de jours d'hiver je l'ai vu planté dans la neige, le nez bleui par le vent d'est, regardant les garçons dévaler le chemin gelé en luge, et applaudissant avec ravissement de ses mains gantées de tricot !

Tout le monde l'adorait, et son ingéniosité pour les petites choses était suprême. Il pouvait découper des oranges de manière à obtenir des formes dont aucun d'entre nous n'avait la moindre idée. Il pouvait fabriquer un bateau à partir de n'importe quoi, à commencer par une brochette. Il pouvait tailler des pièces d'échecs dans des rotules de mouton, plier des cartes à jouer pour faire des chars romains, transformer des bobines de coton en roues à rayons et des vieux fils de fer en cages à oiseaux. Mais personne n'aurait pu être plus habile que lui avec de la ficelle et de la paille ; nous étions tous convaincus qu'il pouvait créer tout ce qu'il était possible de fabriquer à la main.

[1] On lançait les toupies en déroulant une cordelette pour expulser d'un cercle celles qui s'y trouvaient.
[2] Ce jeu se pratiquait à la campagne, ou au moins dans un parc. Le lièvre s'enfuyait en semant des bouts de papier. Les chiens cherchaient les bouts de papier pour retrouver la trace du lièvre. Le jeu s'appelle *Hare and Hounds* ou bien *Paper Chase*.

La renommée de Mr Dick a vite franchi les limites de notre cercle. Après quelques mercredis, le Docteur Strong lui-même m'a interrogé à son sujet, et je lui ai répété ce que ma tante m'avait dit ; cela a tellement intéressé le Docteur qu'il a demandé à lui être présenté à l'occasion de la visite suivante. J'ai accompli cette cérémonie ; et le Docteur ayant prié Mr Dick, s'il ne me trouvait pas au bureau des diligences, de venir à l'école et de s'y reposer pendant que nous terminions notre travail du matin, Mr Dick a vite pris l'habitude de venir sans façon et, si nous étions un peu en retard, ce qui arrivait souvent le mercredi, de se promener dans la cour en m'attendant. Là il a fait la connaissance de la belle jeune femme du Docteur (plus pâle qu'auparavant, à cette époque ; je la voyais plus rarement, je crois ; et elle était moins gaie, mais toujours aussi belle), et ainsi s'est familiarisé peu à peu avec les lieux jusqu'à finir par entrer dans la classe pour attendre. Il s'asseyait toujours dans le même coin, sur le même tabouret, que l'on a baptisé « Dick » en son honneur ; il restait assis là, sa tête grise penchée en avant, écoutant attentivement ce qui pouvait se passer, avec une profonde vénération pour le savoir qu'il n'avait jamais pu acquérir.

Mr Dick étendait cette vénération au Docteur, qu'il considérait comme le philosophe le plus subtil et le plus accompli de tous les siècles. Mr Dick a mis longtemps avant de lui parler autrement que tête nue ; et même quand le Docteur et lui, devenus bons amis, marchaient ensemble pendant des heures du côté de la cour que nous appelions La Promenade du Docteur, Mr Dick retirait son chapeau de temps à autre pour montrer le respect qu'il portait à la sagesse et à la science. Je n'ai jamais su comment il s'est trouvé que le Docteur s'est mis à lire des bribes du fameux Dictionnaire pendant ces promenades ; peut-être a-t-il pensé, au début, que c'était la même chose que de les lire pour lui-même. En tout cas, c'est devenu une coutume aussi ; et Mr Dick, écoutant avec un visage rayonnant de fierté et de plaisir, croyait au fond de son cœur que le Dictionnaire était le livre le plus merveilleux du monde.

Quand je les revois allant et venant devant les fenêtres de la classe — le Docteur lisant avec son sourire satisfait, brandissant parfois le manuscrit avec un grand geste ou secouant gravement la tête ; et Mr Dick écoutant comme enchaîné, son pauvre esprit errant calmement Dieu sait où, sur les ailes des mots difficiles — j'y pense comme à l'une des choses les plus plaisantes dans sa sérénité qu'il m'ait jamais été donné de voir. J'ai le sentiment qu'ils pourraient continuer à marcher de long en large éternellement,

et que le monde s'en porterait peut-être mieux — comme si mille choses qui l'agitent n'étaient pas à moitié aussi bonnes pour lui, ni pour moi.

Mr Dick est vite devenu l'ami d'Agnès ; et en venant souvent chez nous, il a fait la connaissance d'Uriah. L'amitié qui me liait à Mr Dick augmentait continuellement, mais elle avait une étrange particularité : si Mr Dick venait en principe s'occuper de moi en tant que tuteur, il me consultait toujours sur les questions les plus anodines, et s'en remettait invariablement à mon avis ; ne se contentant pas de respecter ma sagacité personnelle, mais considérant que j'avais hérité d'une grande partie de celle de ma tante.

Un jeudi matin, alors que je m'apprêtais à marcher avec Mr Dick de son hôtel au bureau des diligences avant de retourner à l'école (car nous avions une heure de classe avant le petit déjeuner), j'ai rencontré Uriah dans la rue ; il m'a rappelé ma promesse de prendre le thé avec sa mère et lui ; ajoutant en se tortillant : « Mais je ne comptais pas vous voir tenir votre promesse, Master Copperfield, nous sommes tellement umbles. »

Je n'avais pas encore décidé si j'aimais Uriah ou si je le détestais ; et je restais très indécis en le regardant face à face dans la rue. Mais je me serais senti offensé que l'on me suppose fier, et j'ai donc dit que j'attendais seulement d'être invité.

« Oh, si ce n'est que ça, Master Copperfield », a dit Uriah, « et si ce n'est vraiment pas notre umilité qui vous retient, viendrez-vous ce soir ? Mais si c'est notre umilité, j'espère que vous n'hésiterez pas à l'avouer, Master Copperfield, car nous sommes bien conscients de notre condition. »

J'ai dit que j'allais en parler à Mr Wickfield, et que s'il donnait son accord, ce dont je ne doutais pas, je viendrais avec plaisir. Ainsi, à six heures ce soir-là, qui était l'un des jours où le bureau fermait tôt, j'ai annoncé à Uriah que j'étais prêt.

« Mère sera vraiment très fière », a-t-il dit tandis que nous marchions ensemble. « Ou elle serait très fière si ce n'était pas un péché, Master Copperfield.

– Pourtant vous n'avez pas hésité à *me* supposer fier ce matin.

– Oh mon Dieu non, Master Copperfield ! Oh, croyez-moi, non ! Une telle pensée ne m'a jamais traversé l'esprit ! Si vous nous aviez trouvés trop umbles pour vous, je n'y aurais pas vu de la fierté. Parce que nous sommes si réellement umbles.

– Avez-vous beaucoup étudié le droit récemment ? » ai-je demandé pour changer de sujet.

« Oh, Master Copperfield », a-t-il dit sur un ton d'abnégation, « on ne peut pas vraiment appeler mes lectures de l'étude. Il m'est arrivé de passer une heure ou deux le soir avec Mr Tidd.

– Assez dur je suppose ?

– Il est dur pour *moi* quelquefois. Mais je ne sais pas ce qu'il serait pour une personne douée. »

Après avoir joué un petit air sur son menton avec l'index et le majeur squelettiques de sa main droite, il a ajouté :

« Il y a des formules, vous voyez, Master Copperfield — des mots latins et des expressions — dans Mr Tidd, qui sont éprouvants pour un lecteur de mon umble instruction.

– Voulez-vous que l'on vous enseigne le latin ? » ai-je dit vivement. « Je vous l'enseignerai avec plaisir, à mesure que je l'apprends.

– Oh, merci, Master Copperfield », a-t-il répondu en secouant la tête. « Je suis sûr que vous êtes bien bon de me faire cette offre, mais je suis beaucoup trop umble pour l'accepter.

– C'est absurde, Uriah !

– Oh, vous devez vraiment m'excuser, Master Copperfield ! Je vous suis fort obligé, et je l'apprécierais par-dessus tout, je vous assure ; mais je suis bien trop umble. Il y a assez de gens qui me piétinent dans ma modeste situation, sans que je fasse outrage à leurs sentiments en possédant du savoir. Le savoir est pas pour moi. Une personne comme moi ferait mieux de ne pas ambitionner. Si elle doit avancer dans la vie, elle doit avancer umblement, Master Copperfield. »

Je n'ai jamais vu sa bouche si large, ni les sillons dans ses joues si profonds, que lorsqu'il a énoncé ces sentiments, sans cesser de secouer la tête et de se tortiller modestement.

« Je pense que vous avez tort, Uriah. Je pense qu'il y a plusieurs choses que je pourrais vous enseigner, si vous vouliez les apprendre.

– Oh, je n'en doute pas, Master Copperfield, pas du tout. Mais n'étant pas umble vous-même, vous ne jugez pas bien, peut-être, pour ceux-là qui le sont. Je ne veux pas provoquer mes supérieurs avec du savoir, merci. Je suis bien trop umble. Voici mon umble logis, Master Copperfield ! »

Nous sommes entrés directement depuis la rue dans une pièce à l'ancienne mode, et avons trouvé là Mrs Heep, qui était le portrait tout craché d'Uriah, mais plus petite. Elle m'a reçu avec la plus extrême humilité, et s'est excusée d'avoir embrassé son fils, remarquant que leur condition modeste ne les empêchait pas d'avoir leurs affections naturelles, sans vouloir offenser personne. C'était une pièce parfaitement convenable, moitié salon moitié cuisine, mais pas du tout confortable. Le service à thé était mis sur la table, et la bouilloire chauffait sur la plaque de cheminée. Il y avait une commode surmontée par une écritoire, pour permettre à Uriah de lire et d'écrire le soir ; il y a avait le sac bleu d'Uriah couché et vomissant des papiers ; il y avait un régiment de livres d'Uriah, commandé par Mr Tidd ; il y avait un placard d'angle ; et il y avait les meubles habituels. Je ne me souviens pas qu'un objet particulier ait eu une apparence pauvre, dépouillée, miteuse ; mais je me souviens que c'était le cas pour l'ensemble de la pièce.

C'était peut-être un aspect de l'humilité de Mrs Heep, mais elle portait encore des vêtements de deuil. Malgré le temps qui s'était écoulé depuis le décès de Mr Heep[1], elle portait encore des vêtement de deuil. Je crois qu'il y avait un petit compromis dans le bonnet, mais sinon elle était aussi endeuillée qu'au premier jour de son veuvage.

« C'est un jour à marquer d'une pierre blanche, mon Uriah, j'en suis sûre », a dit Mrs Heep, en faisant le thé, « que celui où Master Copperfield nous rend visite.

– Je pensais que vous direz cela, mère.

– Si j'avais pu souhaiter à père de rester parmi nous pour quelque raison, ç'aurait été pour qu'il puisse rencontrer notre invité ce soir. »

Je me sentais embarrassé par ces compliments ; mais j'étais flatté, aussi, d'être reçu comme un hôte de marque, et je trouvais que Mrs Heep était une femme aimable.

« Mon Uriah attendait cela depuis longtemps, monsieur. Il avait ses craintes, et je m'y joignais moi-même, que notre umilité fasse obstacle. Umbles nous sommes, umbles nous avons été, umbles nous serons toujours.

– Je suis sûr que vous n'avez pas de raison de l'être, madame, à moins que cela ne vous plaise.

[1] Uriah dit plus haut qu'il travaille chez Mr Wickfield depuis quatre ans, et qu'il y est entré un an après la mort de son père. Mrs Heep est donc en noir depuis cinq ans, alors qu'en principe un an suffisait.

– Merci, monsieur. Nous connaissons notre condition, et nous l'acceptons avec gratitude.

J'ai trouvé que Mrs Heep se rapprochait de moi peu à peu, tandis que Uriah se glissait peu à peu en face de moi, et qu'ils me gavaient respectueusement des meilleurs mets présents sur la table. Il n'y avait rien de particulièrement bon, en vérité ; mais j'ai pensé que c'est l'intention qui compte, et je les sentais très attentionnés. À ce moment, ils se sont mis à parler de tantes, alors je leur ai parlé de la mienne ; et de pères et de mères, alors je leur ai parlé des miens ; puis Mrs Heep s'est mise à parler de beaux-pères ; alors j'ai commencé à lui parler du mien — mais je me suis arrêté, parce que ma tante m'avait conseillé d'observer le silence sur ce sujet. Cependant, un jeune et tendre bouchon aurait eu moins de chance face à une paire de tire-bouchons, ou une jeune et tendre dent face à une paire de dentistes, ou un petit volant face à deux raquettes, que je n'en avais face à Uriah et Mrs Heep. Ils faisaient de moi ce qu'ils voulaient ; et me soutiraient des choses que je n'avais aucune envie de dire, avec une efficacité dont je rougis quand j'y pense ; d'autant plus que, dans ma franchise juvénile, je me félicitais de ces confidences, et avais l'impression de dominer mes deux respectueux partenaires.

Ils s'aimaient beaucoup, c'était certain. Je crois que cela me touchait, en tant qu'effet de la nature ; mais l'habileté avec laquelle l'un reprenait au bond ce que l'autre disait était un effet de l'art contre lequel je ne pouvais pas me défendre. Quand ils n'y avait plus rien à tirer de moi à propos de moi-même (car je suis resté muet sur ma vie chez Murdstone et Grinby, et sur mon périple), ils sont passés à Mr Wickfield et Agnès. Uriah a lancé la balle à Mrs Heep, Mrs Heep l'a attrapée et l'a relancée à Uriah. Uriah l'a gardée un peu, puis l'a renvoyée à Mrs Heep, et ils ont continué tant et si bien que je ne savais plus qui l'avait, et étais fort confus. La balle elle-même changeait aussi. Tantôt c'était Mr Wickfield, tantôt Agnès, tantôt l'excellence de Mr Wickfield, tantôt mon admiration d'Agnès ; tantôt l'importance de l'affaire de Mr Wickfield et de son patrimoine, tantôt notre vie domestique après le dîner ; tantôt le vin que buvait Mr Wickfield, la raison pour laquelle il le buvait, et quel malheur c'était qu'il en ait bu autant ; tantôt une chose, tantôt une autre, puis tout à la fois ; et de mon côté, sans paraître parler beaucoup, ni faire quoi que ce soit sinon les encourager un peu, de crainte que leur humilité et l'honneur de ma compagnie ne les trouble, je ne pouvais m'empêcher de laisser échapper à chaque instant une chose ou une autre que je n'aurais pas dû révéler, et je le voyais à la manière dont Uriah clignait ses narines crevassées.

Je commençais à me sentir mal à l'aise, et à souhaiter la fin de la visite, quand une silhouette descendant la rue est passée devant la porte — elle était ouverte pour aérer la pièce, qui était chaude, le temps étant lourd pour la saison — avant de revenir sur ses pas, de regarder à l'intérieur, et d'entrer, en s'exclamant bruyamment : « Copperfield ! Est-ce possible ! »

C'était Mr Micawber ! C'était Mr Micawber au grand complet, avec son monocle, et sa canne, et son grand col de chemise, et son air distingué, et le roulement condescendant de sa voix !

« Mon cher Copperfield », a dit Mr Micawber, en me tendant la main, « ceci est véritablement une rencontre qui est conçue pour imprimer à l'esprit un sens de l'instabilité et de l'incertitude de toute humaine — en bref, c'est une rencontre des plus extraordinaires. Alors que je marche dans la rue, réfléchissant à la probabilité qu'une occasion se présente (sujet à propos duquel je suis plutôt optimiste en ce moment), voici que se présente un jeune mais néanmoins estimé ami, qui est lié à l'une des périodes les plus mouvementées de ma vie ; j'irai jusqu'à dire, à un tournant de mon existence. Copperfied, mon cher ami, comment allez-vous ? »

Je ne peux pas dire — je ne peux vraiment *pas* dire — que j'étais content de voir Mr Micawber à cet endroit ; mais j'étais content de le voir, et j'ai serré sa main cordialement, en demandant comment allait Mrs Micawber.

« Merci », a dit Mr Micawber, faisant un grand geste de la main comme jadis ; et enfonçant son menton dans son col. « Elle est tolérablement convalescente. Les jumeaux n'extraient plus leur subsistance des fontaines de la nature — en bref », a dit Mr Micawber dans un de ses élans de confidence, « ils sont sevrés — et Mrs Micawber est actuellement ma compagne de voyage. Elle se réjouira, Copperfield, de renouer connaissance avec quelqu'un qui s'est révélé à tous égards un digne officiant devant l'autel sacré de l'amitié. »

J'ai dit que je serais enchanté de la revoir.

« Vous êtes bien bon », a dit Mr Micawber.

Puis il a souri, a rangé son menton de nouveau, et regardé autour de lui.

« Je découvre mon ami Copperfield », a dit Mr Micawber de son ton distingué, sans s'adresser à personne en particulier, « non pas dans la solitude, mais partageant un repas amical avec une dame veuve et quelqu'un qui est apparemment son descendant — en

bref », a dit Mr Micawber dans un autre de ses élans de confidence, « son fils. Je m'estimerai honoré de leur être présenté. »

Je ne pouvais pas faire moins, dans ces circonstances, que de présenter Mr Micawber à Uriah Heep et à sa mère ; ce que j'ai donc fait. Comme ils s'aplatissaient devant lui, Mr Micawber a pris un siège, et a salué de la main de sa manière la plus courtoise.

« Tout ami de mon ami Copperfield », a dit Mr Micawber, « peut compter sur moi personnellement.

– Nous sommes trop umbles, monsieur », a dit Mrs Heep, « mon fils et moi, pour être les amis de Master Copperfield. Il a eu la bonté de prendre son thé avec nous, et nous lui sommes reconnaissants de sa compagnie ; de même à vous, monsieur, de l'attention que vous nous portez.

– Madame », a répliqué Mr Micawber en la saluant, « vous êtes bien aimable ; et que faites-vous, Copperfield ? Toujours dans le commerce du vin ? »

J'avais hâte d'emmener Mr Micawber ; et j'ai répondu, avec mon chapeau dans la main, et un visage certainement très rouge, que j'étais élève chez le Docteur Strong.

« Un élève ? » a dit Mr Micawber en haussant les sourcils. « Je suis très heureux de l'apprendre. Bien qu'un esprit comme celui de mon ami Copperfield » — s'adressant à Uriah et Mrs Heep — « n'ait pas besoin de cet ensemencement qui serait nécessaire sans sa connaissance des hommes et des choses, c'est néanmoins un sol riche, grouillant de végétation latente — en bref », a dit Mr Micawber, en souriant, dans un autre élan de confidence, « c'est une intelligence capable d'assimiler les classiques sans restriction. »

Uriah, ses longues mains s'enroulant lentement l'une autour de l'autre, a effectué une horrible contorsion de sa taille à sa tête pour exprimer son accord avec cette opinion.

« Allons-nous rendre visite à Mrs Micawber, monsieur ? » ai-je dit pour éloigner Mr Micawber.

« Si vous voulez bien lui accorder cette faveur, Copperfield », a répondu Mr Micawber en se levant. « Je n'ai pas de scrupule à dire, en présence de nos amis ici présents, que je suis un homme qui a lutté, depuis quelques années, contre la pression de difficultés pécuniaires. » Je savais qu'il dirait certainement quelque chose de ce genre ; il aimait toujours se vanter de ses difficultés. « Parfois j'ai vaincu mes difficultés. Parfois mes difficultés ont — en bref, m'ont terrassé. Il y a eu des époques

où je leur ai fait la grimace ; il y a eu des époques où elles ont été trop nombreuses pour moi, et j'ai capitulé, et dit à Mrs Micawber en reprenant les mots de Caton : 'Platon, tu raisonnes bien. C'en est fini maintenant. Je ne peux plus me battre[1].' Mais à aucun moment de ma vie », a dit Mr Micawber, « je n'ai éprouvé une plus grande satisfaction qu'en déversant mes peines (si je peux utiliser ce mot pour décrire des difficultés dues à des mandats de justice et des billets à ordre à deux et quatre mois) dans le sein de mon ami Copperfield. »

Mr Micawber a conclu ce plaisant hommage en disant : « Mr Heep ! Bonsoir. Mrs Heep ! Votre serviteur », et il est sorti ensuite avec moi de sa manière la plus distinguée, en faisant pas mal de bruit sur le pavé avec ses chaussures et en fredonnant un petit air sur le chemin.

Il était descendu dans une petite auberge, et y occupait une petite pièce, séparée de la salle commune par une cloison et sentant fortement le tabac. Je pense qu'elle se trouvait au-dessus de la cuisine, parce qu'une odeur chaude et grasse semblait monter à travers les fissures du sol, et il y a avait un suintement gélatineux sur les murs. Je sais que le bar n'était pas loin, car cela sentait l'eau-de-vie et on entendait le tintement des verres. Là, sur un petit canapé, sous l'image d'un cheval de course, avec sa tête près du feu et ses pieds poussant un moutardier sur la desserte à l'autre bout de la pièce, était allongée Mrs Micawber, à qui Mr Micawber a dit en entrant : « Ma chère, permettez-moi de vous présenter un élève du Docteur Strong. »

J'ai remarqué, en passant, que si Mr Micawber restait aussi embrouillé que d'habitude à propos de mon âge et de ma position, il se souvenait toujours de ce détail distingué, que j'étais élève du Docteur Strong.

Mrs Micawber était stupéfaite, mais très contente de me voir. J'étais content aussi de la voir, et après un affectueux échange de salutations, je me suis assis à côté d'elle sur le canapé.

« Ma chère », a dit Mr Micawber, « si vous exposez à Copperfield notre situation actuelle, qu'il a envie, je n'en doute pas, de connaître, je vais aller regarder un peu le journal, et voir si quelque occasion se présente dans les annonces.

[1] Citation de la tragédie *Cato*, de Joseph Addison (1713). Caton s'inspire d'un raisonnement de Platon pour préférer le suicide au déshonneur.

– Je pensais que vous étiez à Plymouth, madame », ai-je dit à Mrs Micawber après son départ.

« Mon cher Master Copperfield, nous sommes allés à Plymouth.

– Pour être sur place », ai-je suggéré.

« Précisément. Pour être sur place. Mais, en vérité, le Bureau des Douanes se moque du talent. L'influence locale de ma famille n'était pas suffisante pour obtenir un emploi dans cette administration pour un homme ayant les compétences de Mr Micawber. Il préféreraient ne *pas* avoir un homme ayant les compétences de Mr Micawber. Il ne servirait qu'à mettre en évidence les insuffisances des autres. À part cela, je ne vous cacherai pas, mon cher Master Copperfield, que lorsque cette branche de ma famille installée à Plymouth a appris que Mr Micawber était accompagné par moi-même, et par le petit Wilkins et sa sœur, et par les jumeaux, ils ne l'ont pas reçu avec la cordialité que l'on aurait pu espérer pour quelqu'un qui venait d'être libéré de captivité. En fait », a dit Mrs Micawber en baissant sa voix, « ceci est entre nous — nous avons été reçus fraîchement.

– Mon Dieu !

– Oui. Il est véritablement pénible de contempler l'humanité sous cet aspect, Master Copperfield, mais nous avons été reçus fraîchement, c'est certain. Il n'y a aucun doute là-dessus. En fait, cette branche de ma famille installée à Plymouth s'est mise à dénigrer Mr Micawber avant que nous ayons passé une semaine chez eux. »

J'ai dit, et pensé, qu'ils devraient avoir honte.

« C'est pourtant ce qui s'est passé », a continué Mrs Micawber. « Dans ces circonstances, que pouvait faire un homme de caractère tel que Mr Micawber ? Il ne restait qu'une possibilité. Emprunter, à cette branche de ma famille, l'argent pour rentrer à Londres, et y retourner quel que soit le sacrifice à accomplir.

– Et vous y êtes tous revenus ?

– Nous sommes tous revenus. Depuis lors, j'ai consulté d'autres branches de ma famille sur le chemin qu'il serait le plus opportun à Mr Micawber de suivre — car je maintiens qu'il doit trouver un chemin à suivre, Master Copperfield », a dit Mrs Micawber sur un ton polémique. « Il est clair qu'une famille de six, sans inclure une domestique, ne peut pas vivre de l'air du temps.

– C'est certain, madame.

– L'opinion de ces autres branches de ma famille », a poursuivi Mrs Micawber, est que Mr Micawber devrait immédiatement tourner son attention vers le charbon.

– Vers quoi, madame ?

– Le charbon. Le commerce du charbon. Mr Micawber s'est renseigné et a été amené à penser qu'il pourrait y avoir une occasion pour un homme de talent dans le commerce du charbon de la Medway[1]. Dans ce cas, ainsi que Mr Micawber l'a dit très justement, le premier pas à effectuer était clairement de venir *voir* la Medway. Nous sommes venus et avons vu. Je dis 'nous', Master Copperfield, car jamais », a dit Mrs Micawber, très émue, « jamais je ne quitterai Mr Micawber. »

J'ai murmuré mon admiration et mon approbation.

« Nous sommes venus », a répété Mrs Micawber, « et avons vu la Medway. Mon opinion du commerce du charbon sur cette rivière est que cela demande peut-être du talent, mais certainement aussi du capital. Du talent, Mr Micawber en a ; du capital, Mr Micawber n'en a pas. Nous avons vu, je pense, la plus grande partie de la Medway ; et c'est ma conclusion personnelle. Étant si près d'ici, Mr Micawber était d'avis que ce serait insensé de ne pas venir voir la Cathédrale. Premièrement, en raison de ce qu'elle mérite tant d'être vue, et que nous ne l'avions jamais vue ; et deuxièmement, en raison de la grande probabilité qu'une occasion se présente dans une ville ayant une Cathédrale. Nous sommes ici depuis trois jours. Rien ne s'est encore présenté ; et vous serez sans doute moins étonné qu'un étranger, mon cher Master Copperfield, d'apprendre que nous attendons à présent un versement de Londres pour honorer nos obligations pécuniaires envers cet hôtel. Jusqu'à l'arrivée de ce versement », a dit Mrs Micawber avec beaucoup d'émotion, « je suis loin de chez moi (je veux dire d'un logis à Pentonville[2]), de mon garçon et de ma fille, et de mes jumeaux. »

J'éprouvais la plus vive sympathie pour Mr et Mrs Micawber dans cette angoissante situation, et je l'ai dit à Mr Micawber qui venait de revenir ; ajoutant que j'aurais bien voulu avoir assez d'argent pour leur prêter la somme nécessaire. La réponse de Mr Micawber a exprimé le trouble de son esprit. Il a dit, en me serrant la main : « Copperfield, vous êtes un véritable ami ; mais quand le pire est sûr, aucun homme

[1] David a traversé cette rivière à Chatham, à quarante-cinq kilomètres environ au nord-ouest de Canterbury, au cours de son périple.
[2] Un quartier de Londres.

n'est sans ami s'il possède un nécessaire de rasage.[1] » À cette terrible menace, Mrs Micawber a jeté ses bras autour du cou de Mr Micawber et l'a supplié de garder son calme. Il a pleuré ; mais s'est assez ressaisi, presque aussitôt, pour sonner le garçon et commander un pudding aux rognons bien chaud et une assiette de crevettes pour le petit déjeuner du lendemain.

Quand je les ai quittés, ils ont tellement insisté tous les deux pour m'avoir à dîner avant leur départ que je ne pouvais pas refuser. Mais, comme je savais que je ne pourrais pas venir le lendemain, car j'avais beaucoup de devoirs à préparer le soir, Mr Micawber a dit qu'il passerait chez le Docteur Strong dans la matinée (ayant un pressentiment que la prochaine poste apporterait le versement) et me proposerait de venir le jour suivant, si c'était mieux pour moi. On m'a donc appelé en classe le lendemain, et j'ai trouvé Mr Micawber dans le hall ; qui était venu confirmer que le dîner aurait lieu comme convenu. Quand je lui ai demandé si le versement était arrivé, il m'a pressé la main et s'en est allé.

Comme je regardais par la fenêtre ce même soir, j'ai été étonné, et quelque peu perturbé, de voir Mr Micawber et Uriah Heep passer devant, bras dessus, bras dessous ; Uriah appréciant humblement l'honneur qui lui était fait, et Mr Micawber prenant un vain plaisir à accorder son patronage à Uriah. Mais j'ai été encore plus étonné, quand je suis allé dans le petit hôtel le lendemain à l'heure prévue pour le dîner, soit à quatre heures, de découvrir, d'après ce que Mr Micawber m'a dit, qu'il avait raccompagné Uriah à la maison et avait bu du cognac avec Mrs Heep.

« Et je vais vous dire, mon cher Copperfield », a déclaré Mr Micawber, « votre ami Heep est un jeune gars qui pourrait devenir procureur général. Si j'avais connu ce jeune homme au moment où mes difficultés ont provoqué une crise, je crois bien, permettez-moi de vous le dire, que nous nous serions occupés de mes créanciers bien mieux que nous ne l'avons fait. »

Je ne voyais pas bien comment cela aurait été possible, sachant qu'en l'occurrence Mr Micawber ne leur avait jamais remboursé quoi que ce soit ; mais je n'avais pas envie de l'interroger là-dessus. Je n'avais pas non plus envie de lui dire que j'espérais qu'il n'avait pas été trop bavard avec Uriah ; ni de lui demander s'ils avaient beaucoup parlé

[1] Un rasoir pour se trancher la gorge. Peut-être une autre allusion à *Cato*, mais dans la pièce d'Addison Caton parle de son épée et non d'un rasoir.

de moi. Je craignais de blesser Mr Micawber ou, en tout cas, Mrs Micawber, qui était très sensible ; mais cela me mettait mal à l'aise, tout de même, et j'y ai souvent pensé par la suite.

Nous avons partagé un beau petit dîner. Un fort élégant plat de poisson ; un rôti de longe de veau, du côté des rognons ; de la chair à saucisse frite ; une perdrix, et un pudding. Il y avait du vin, et de la bière forte ; et après le dîner Mrs Micawber nous a fait un bol de punch chaud de ses propres mains.

Mr Micawber était extraordinairement joyeux. Je ne l'avais jamais vu si bon compagnon. Son visage s'est mis à luire sous l'effet du punch, si bien qu'il semblait avoir été entièrement verni. Il est devenu gaiement sentimental à propos de la ville, et a bu à son succès ; remarquant que Mrs Micawber et lui-même y avaient trouvé confort et réconfort, et qu'il n'oublierait jamais les heures agréables passées à Canterbury. Il a bu ensuite à ma santé ; et lui, Mrs Micawber et moi avons passé en revue les grands moments de nos relations, ce qui nous a permis de vendre de nouveau tous leurs biens. Puis j'ai porté un toast à la santé de Mrs Micawber ; ou j'ai au moins dit, modestement : « Si vous me le permettez, Mrs Micawber, je vais maintenant avoir le plaisir de boire à votre santé, madame. » Sur quoi Mr Micawber a prononcé un éloge du caractère de Mrs Micawber, et dit qu'elle avait toujours été son guide, son philosophe et son amie[1], et qu'il me recommandait, quand j'en viendrais au moment de la vie où l'on se marie, d'épouser une femme comme elle, si une autre femme comme elle pouvait exister.

À mesure que le punch disparaissait, Mr Micawber devenait encore plus amical et joyeux. L'humeur de Mrs Micawber se bonifiant aussi, nous avons chanté « *Auld Lang Syne*[2] ». Quand nous en sommes arrivés à « Voici ma main, fidèle ami », nous avons tous joint nos mains autour de la table ; et quand nous avons déclaré que nous « prendrions un vrai bon Willie Waught[3] », et n'avions aucune idée de ce que cela voulait dire, nous étions vraiment émus.

[1] *His guide, philosopher and friend*, citation d'Alexander Pope (1688-1744).
[2] Chanson publiée à la fin du XVIIIème siècle par le poète écossais Robert Burns d'après une chanson plus ancienne. On la chante dans les fêtes, en particulier la Saint-Sylvestre. Elle parle de boire à la santé des vieux amis, etc. *Auld Lang Syne* signifie « il y a longtemps ». Le texte comporte beaucoup de mots de dialecte écossais incompréhensibles pour des Anglais. La version française, le *Chant des adieux* (Ce n'est qu'un au revoir, etc.) date de 1920.
[3] *Take a right gude Willie Waught*. Ce n'est pas du dialecte écossais, mais une sorte de jeu de mots qui signifierait : boire une vraie rasade de bonne volonté (*good will*).

En un mot, je n'ai jamais vu une personne aussi parfaitement joviale que Mr Micawber, et cela jusqu'à la fin de la soirée, quand j'ai pris congé cordialement de lui-même et de son aimable femme. Par conséquent, je ne m'attendais pas à recevoir, le lendemain à sept heures, la lettre suivante, datée de la veille à neuf heures et demie, un quart d'heure après mon départ.

MON CHER JEUNE AMI,

Les dés sont jetés — tout est fini. Cachant les ravages de l'inquiétude sous un masque maladif de gaieté[1]*, je ne vous ai pas informé, ce soir, qu'il n'y a aucun espoir de recevoir le versement ! Dans ces circonstances, humiliantes à supporter, humiliantes à contempler, humiliantes à raconter, j'ai acquitté les engagements pécuniaires contractés à cet établissement en donnant un billet à ordre, payable quatorze jours après émission à ma résidence de Pentonville, à Londres. Quand on le présentera, il ne sera pas payé. Le résultat, c'est ma destruction. La foudre va frapper, l'arbre doit tomber.*

Que le misérable qui s'adresse à vous, mon cher Copperfield, vous soit un phare toute votre vie. Il écrit dans cette intention, et avec cet espoir. S'il pouvait se sentir ainsi utile, un rayon de lumière pourrait, possiblement, pénétrer dans le sombre donjon de ce qui lui reste à vivre — bien que sa longévité soit, à présent (c'est le moins que l'on puisse dire), extrêmement problématique.

Ceci est la dernière communication, mon cher Copperfield, que vous recevrez jamais

Du

Proscrit Ruiné

Wilkins Micawber.

Le contenu de cette lettre déchirante m'a tellement ébranlé que j'ai couru aussitôt jusqu'au petit hôtel dans l'intention de m'y arrêter en allant à l'école pour essayer d'apaiser Mr Micawber par quelques mots réconfortants. Mais à mi-chemin, j'ai croisé la diligence de Londres avec Mr et Mrs Micawber sur le toit ; Mr Micawber, l'image même de la satisfaction tranquille, souriant en écoutant Mrs Micawber, mangeant des noix qu'il sortait d'un sac en papier, avec une bouteille dépassant de sa poche de gilet. Comme ils ne m'ont pas vu, j'ai préféré, tout bien considéré, ne pas les voir. Ainsi,

[1] *Hamlet*, III,1.

l’esprit délivré d’un grand poids, j’ai pris une rue transversale qui menait à l’école et me suis senti, dans l’ensemble, soulagé de les savoir partis ; ce qui ne m’empêchait pas de les aimer toujours beaucoup.

Chapitre 18
Une rétrospective

Mes jours d'école ! Le flux silencieux de mon existence — le progrès invisible et insensible de ma vie — de l'enfance à la jeunesse ! Je vais chercher, en regardant rétrospectivement l'écoulement de cette eau vive, aujourd'hui un lit desséché envahi de feuilles mortes, s'il reste le long de son tracé des marques qui m'aideraient à me rappeler son parcours.

Me voici occupant ma place à la Cathédrale, où nous allions tous ensemble le dimanche matin, après nous être d'abord rassemblés à l'école. L'odeur terreuse, l'air sans soleil, la sensation que nous sommes coupés du monde, l'orgue qui résonne à travers les voûtes et les nefs noires et blanches, sont autant d'ailes qui me ramènent et me font voltiger au-dessus de ces jours, dans un rêve mi-endormi, mi-éveillé.

Je ne suis plus le dernier de la classe. En quelques mois, j'ai dépassé plusieurs têtes. Mais le premier me semble une créature imposante, résidant très loin, à une altitude vertigineuse et inaccessible. Agnès dit : « Non », mais je dis « Oui », et je lui explique qu'elle n'imagine pas les réserves de savoir accumulées par l'Être merveilleux dont elle pense que je pourrais, moi, même moi, faible débutant, prendre un jour la place. Ce n'est pas mon ami personnel et protecteur reconnu, comme l'était Steerforth, mais je lui voue une admiration respectueuse. Je me demande surtout ce qu'il fera quand il quittera l'école du Docteur Strong, et comment l'humanité pourra se défendre quand il réclamera la première place.

Mais qui survient soudain ? C'est Miss Shepherd, dont je suis amoureux.

Miss Shepherd est pensionnaire dans l'établissement[1] des demoiselles Nettingall. J'adore Miss Shepherd. C'est une petite fille en veste courte, avec un visage rond et des cheveux de lin bouclés. Les jeunes dames des demoiselles Nettingall viennent aussi à la Cathédrale. Je ne peux pas regarder mon livre, car je dois regarder Miss Shepherd. Quand les choristes chantent, j'entends Miss Shepherd. Dans l'office, j'insère mentalement le nom de Miss Shepherd — je la mets parmi la famille royale[2]. À la

[1] Ce n'était pas la même chose qu'une école (pour garçons). On étudiait la broderie et le piano plutôt que le latin. Il n'y avait pas d'études supérieures pour les femmes.
[2] On incluait la famille royale dans les prières.

maison, dans ma propre chambre, il m'arrive de m'écrier dans un transport amoureux : « Oh, Miss Shepherd ! »

Pendant un certain temps, je doute des sentiments de Miss Shepherd, mais enfin, le destin m'étant propice, nous nous rencontrons au cours de danse. J'ai Miss Shepherd pour partenaire, je touche le gant de Miss Shepherd, et je sens un frisson monter le long de la manche droite de ma veste et ressortir par mes cheveux. Je ne dis rien de tendre à Miss Shepherd, mais nous nous comprenons. Miss Shepherd et moi-même ne vivons que dans la perspective de notre union.

Pourquoi fais-je secrètement cadeau de douze noix du Brésil à Miss Shepherd, je me le demande ? Elle n'expriment pas l'affection, elles sont difficiles à envelopper dans un paquet de forme régulière, elles sont dures à craquer, même en les coinçant dans une porte, et elles sont huileuses quand on les a craquées ; pourtant je pense qu'elles conviennent à Miss Shepherd. J'offre aussi à Miss Shepherd des biscuits mous et granuleux, et d'innombrables oranges. Une fois, j'embrasse Miss Shepherd dans le vestiaire. Extase ! Quels ne sont pas mon tourment et mon indignation le lendemain, quand j'entends dire que les demoiselles Nettingall ont mis les pieds de Miss Shepherd dans un carcan sous prétexte qu'elle les tournait en dedans !

Miss Shepherd étant l'unique sujet et vision occupant ma vie, comment puis-je en arriver à rompre avec elle ? C'est inconcevable. Et pourtant un refroidissement s'installe entre Miss Shepherd et moi-même. Selon une rumeur qui parvient à mes oreilles, Miss Shepherd souhaite que je cesse de tant la dévisager, et elle aurait avoué une préférence pour Master Jones — pour Jones ! un garçon sans le moindre mérite ! Le gouffre entre Miss Shepherd et moi s'élargit. En fin de compte, je rencontre un jour l'établissement des demoiselles Nettingall en promenade. Miss Shepherd fait la grimace en passant, et rit avec sa voisine. Tout s'écroule. Le dévouement d'une vie — ou ce qui semble une vie, cela revient au même — touche à sa fin ; Miss Shepherd disparaît de l'office du dimanche, et la famille royale ne la connaît plus.

Je progresse dans l'école, et personne ne trouble ma sérénité. Je ne suis plus du tout poli, maintenant, envers les jeunes ladies des demoiselles Nettingall, et n'adorerais aucune d'entre elles si elles étaient deux fois plus nombreuses et vingt fois plus belles. Je trouve le cours de danse très ennuyeux, et me demande pourquoi les filles ne peuvent pas danser entre elles et nous laisser tranquilles. Je deviens expert en prosodie latine et néglige les lacets de mes bottines. Le Docteur Strong me qualifie en public de jeune

lettré prometteur. Mr Dick est fou de joie, et ma tante m'envoie une guinée par la poste suivante.

L'ombre d'un jeune boucher surgit, comme l'apparition d'une tête casquée[1] dans Macbeth. Qui est ce jeune boucher ? C'est la terreur de la jeunesse de Canterbury. Il paraît que le suif avec lequel il lisse ses cheveux lui donne une force surnaturelle, et qu'il vaut un homme. C'est un jeune boucher au visage large, au cou de taureau, avec des joues rouges et rugueuses, un esprit mal tourné et une langue insultante. Sa principale utilisation de cette langue consiste à dénigrer les jeunes gentlemen du Docteur Strong. Il dit ouvertement que s'ils en veulent, ils vont en avoir. Il nomme des individus (parmi lesquels moi-même) dont il prétend se charger d'une seule main, l'autre étant attachée dans son dos. Il intercepte les plus petits élèves pour leur frapper la tête, et me lance des défis en pleine rue. Ces raisons me paraissant suffisantes, je décide d'affronter le boucher.

C'est un soir d'été, dans un fossé herbeux, au coin d'un mur. J'ai rendez-vous avec le boucher. Je suis assisté par une sélection de nos élèves ; le boucher, par deux autres bouchers, un jeune garçon de café et un ramoneur. On règle les préliminaires, et le boucher et moi sommes debout, face à face. En un instant le boucher allume trente-six chandelles par un coup sur mon arcade sourcilière gauche. Un autre instant plus tard, je ne sais plus où est le mur , où je suis, où est qui que ce soit. Je sais à peine ce qui est moi-même et ce qui est le boucher, tellement nous nous empoignons et nous enchevêtrons et roulons sur l'herbe piétinée. Tantôt je vois le boucher, saignant mais confiant ; tantôt je ne vois rien et suis assis, haletant, sur le genou de mon second ; tantôt j'attaque furieusement le boucher, et écorche mes poings sur son visage, sans paraître le déranger le moins du monde. À la fin je m'éveille, la tête pas bien claire, comme d'un sommeil vaseux, et je vois le boucher s'éloigner, félicité par les deux autres bouchers et le ramoneur et le garçon de café, et remettant sa veste en partant, d'où je conclus sans hésiter qu'il a remporté la victoire.

On me ramène à la maison dans un piteux état, et on m'applique des steaks sur les yeux, et on me frictionne avec du vinaigre et de l'eau-de-vie, et je découvre une grosse boursouflure blanche qui se développe sur ma lèvre supérieure et gonfle

[1] Acte IV, scène 1. Les sorcières font apparaître une tête casquée qui conseille à Macbeth de se méfier de Macduff.

immodérément. Pendant trois ou quatre jours, je reste à la maison, pas très beau à voir, avec une visière verte devant les yeux ; et si je ne m'ennuie pas trop, c'est grâce à Agnès qui est une sœur pour moi, qui compatit avec moi, qui me fait la lecture, et qui donne au temps légèreté et bonheur. Je fais entièrement confiance à Agnès, toujours ; je lui dis tout sur le boucher, et les méchancetés qu'il déversées sur moi ; et elle pense que je ne pouvais agir autrement qu'en me battant contre le boucher, mais elle sursaute et frissonne en pensant que je me suis battu.

Le temps a filé furtivement, car Adams n'est plus la tête de classe à l'époque dont je parle maintenant, et il ne l'est plus depuis très, très longtemps. Adams a quitté l'école depuis si longtemps que lorsqu'il revient rendre visite au Docteur Strong, il y a peu d'élèves, à part moi, qui le connaissent. Adams doit être admis au barreau bientôt, et devenir avocat, et porter perruque. Je suis étonné de le trouver plus effacé que je ne pensais, et d'apparence moins imposante. Il n'a pas non plus stupéfait le monde ; car le monde poursuit son chemin (autant que je puisse en juger) à peu près de la même manière que s'il ne s'y était pas joint.

Un vide, à travers lequel les guerriers de la poésie et de l'histoire défilent en armées majestueuses et interminables — et qu'arrive-t-il ensuite ! Je suis la tête de classe, maintenant, et regarde de haut la queue des élèves derrière moi, avec un intérêt condescendant pour ceux d'entre eux qui me rappellent le garçon que j'étais moi-même quand je suis arrivé ici. Ce petit gars ne me semble pas faire partie de moi ; je m'en souviens comme d'une chose que j'ai abandonnée sur la route de la vie — comme d'une chose que j'ai dépassée, plutôt que de l'avoir été — et j'y pense presque comme à quelqu'un d'autre.

Et la petite fille que j'ai vue ce premier jour chez Mr Wickfield, où est-elle ? Disparue elle aussi. À sa place, la copie parfaite du tableau, et non plus la copie d'une enfant, va et vient dans la maison ; et Agnès — ma douce sœur, ainsi que je l'appelle dans mes pensées, ma conseillère et amie, le bon ange[1] de tous ceux qui se trouvent sous son influence tranquille, généreuse et modeste — est devenue une femme.

Quels autres changements m'affectent, en dehors de mon changement de taille et d'apparence, et du savoir que j'ai engrangé pendant tout ce temps ? Je porte une montre en or et une chaîne, une bague sur mon petit doigt, et une redingote ; et je mets beaucoup

[1] *Better angel*. Shakespeare, sonnet 153.

de graisse d'ours dans mes cheveux — ce qui, combiné à la bague, est mauvais signe. Suis-je de nouveau amoureux ? Je le suis. J'idolâtre l'aînée des Miss Larkins.

L'aînée des Miss Larkins n'est pas une petite fille. C'est une grande et belle femme brune aux yeux noirs. L'aînée des Miss Larkins n'est pas un tendron ; car la cadette des Miss Larkins ne l'est pas, et l'aînée doit avoir trois ou quatre ans de plus qu'elle. L'aînée des Miss Larkins pourrait avoir à peu près trente ans. Ma passion pour elle est sans bornes.

L'aînée des Miss Larkins connaît des officiers. C'est une chose horrible à supporter. Je les vois lui parler dans la rue. Je les vois traverser la rue pour la rencontrer, quand son chapeau (elle aime les chapeaux de couleur vive) descend la rue accompagné par le chapeau de sa sœur. Elle rit et parle et semble y prendre du plaisir. Je passe une grande partie de mon propre temps libre à aller et venir pour la rencontrer. Si je peux la saluer une fois par jour (je la connais assez pour la saluer, car je connais Mr Larkins), je suis heureux. J'ai droit à un salut de temps en temps. Le supplice atroce que je subis le soir du Bal des Courses, quand je sais que l'aînée des Miss Larkins va danser avec l'armée, devrait me valoir quelque dédommagement s'il y avait une justice impartiale en ce monde[1].

Ma passion m'ôte l'appétit, et me pousse à porter constamment mon foulard de soie tout neuf. Je n'éprouve de soulagement qu'en mettant mes plus beaux vêtements, et en faisant sans cesse cirer mes bottes. Il me semble, alors, que je suis plus digne de l'ainée des Miss Larkins. Tout ce qui lui appartient, ou a un rapport avec elle, m'est précieux. Mr Larkins (un vieux gentleman bourru avec un double menton, et un œil fixe) m'intéresse beaucoup. Quand je ne peux rencontrer sa fille, je vais là où j'ai des chances de le voir. Lui dire : « Comment allez-vous, Mr Larkins ? Comment vont les jeunes dames et toute la famille ? » me semble si lourd de sens que j'en rougis.

Je pense continuellement à mon âge. Disons que j'ai dix-sept ans, et disons que dix-sept ans est jeune pour l'aînée des Miss Larkins, eh bien quoi ? D'ailleurs j'aurai vingt-et-un ans en un rien de temps ou presque. Je me promène régulièrement devant la maison de Mr Larkins le soir, bien que cela me fende le cœur de voir les officiers y entrer, ou de les entendre dans le salon, où l'aînée des Miss Larkins joue de la harpe. Je marche même maladivement et bêtement, deux ou trois fois, tout autour de la maison

[1] *Macbeth*, I, 7.

après que la famille s'est couchée, me demandant quelle est la chambre de l'aînée des Miss Larkins (et pariant, j'en suis sûr maintenant, sur celle de Mr Larkins) ; souhaitant qu'un incendie se déclare ; que la foule assemblée soit paralysée par l'épouvante ; que je me précipite avec une échelle, que je l'appuie contre la fenêtre, que je prenne Miss Larkins dans mes bras et la sauve, que je remonte chercher une chose qu'elle a oubliée, et que je périsse dans les flammes. Car mon amour est en général désintéressé, et je pense que je serais content de faire bonne figure devant Miss Larkins et d'expirer.

— En général, mais pas toujours. Des visions plus plaisantes m'apparaissent parfois. Quand je m'habille (ce qui me prend deux heures) pour un grand bal donné chez les Larkins (auquel je ne cesse de penser depuis trois semaines), je laisse mon imagination se délecter d'images plaisantes. Je me vois trouvant le courage de déclarer mon amour à Miss Larkins. Je vois Miss Larkins posant sa tête sur mon épaule et disant : « Oh, Mr Copperfield, je n'en crois pas mes oreilles ! » Je vois Mr Larkins me rendant visite le lendemain matin et me disant : « Mon cher Copperfield, ma fille m'a tout dit. La jeunesse n'est pas un obstacle. Voici vingt mille livres. Soyez heureux ! » Je vois ma tante capitulant, et nous bénissant ; et Mr Dick et le Docteur Strong assistant à la cérémonie de mariage. Je suis un homme raisonnable, je crois — je le crois rétrospectivement, je veux dire — et certainement modeste ; et pourtant j'imagine tout cela.

Je me rends à la maison enchantée, où il y a des lumières, des conversations, de la musique, des fleurs, des officiers (que je vois sans plaisir), et l'aînée des Miss Larkins, un embrasement de beauté, vêtue de bleu, avec des fleurs bleues dans les cheveux — des myosotis — comme si *elle* avait besoin de porter des myosotis[1] ! C'est la première véritable soirée pour adultes à laquelle je suis invité, et je suis un peu mal à l'aise ; car je parais n'appartenir à personne, et personne ne paraît avoir quoi que ce soit à me dire, excepté Mr Larkins, qui me demande comment vont mes camarades de classe, ce qu'il n'avait pas besoin de faire, car je ne suis pas venu ici pour être insulté. Mais alors que j'ai passé un certain temps debout dans l'embrasure de la porte, à dévorer des yeux l'élue de mon cœur, elle s'approche de moi — elle, l'aînée des Miss Larkins ! — et me demande, gentiment, si je danse.

Je balbutie, en saluant : « Avec vous, Miss Larkins.

[1] Le nom anglais du myosotis est « *forget-me-not* », ne m'oublie pas.

– Avec personne d'autre ?

– Je n'éprouverais aucun plaisir à danser avec quelqu'un d'autre. »

Miss Larkins rit et rougit (ou je crois qu'elle rougit), et dit : « La danse après la prochaine, avec plaisir. »

Le moment arrive. « C'est une valse, je pense », remarque Miss Larkins, dubitative, quand je me présente. « Valsez-vous ? Sinon, le Capitaine Bailey — »

Mais je valse (il se trouve même que je valse plutôt bien), et j'emmène Miss Larkins. Je l'arrache au Capitaine Bailey. Il est accablé, à coup sûr ; mais il ne m'est rien. J'ai été accablé, moi aussi. Je valse avec l'aînée des Miss Larkins ! Je ne sais où, ni au milieu de qui, ni combien de temps. Je sais seulement que je flotte dans l'espace avec un ange bleu, dans un état de délire euphorique, jusqu'à ce que je me trouve seul avec elle dans une petite pièce, où nous nous reposons sur un canapé. Elle admire une fleur (camélia rose du Japon, une demi-couronne) dans ma boutonnière. Je la lui donne, et dis :

« J'en demande un prix inestimable, Miss Larkins.

– Vraiment ! Qu'est-ce ?

– Une de vos fleurs, que je puisse la chérir comme un avare son or.

– Vous êtes un garçon hardi », dit Miss Larkins. « Voilà. »

Elle me l'offre, sans paraître mécontente ; et je la porte à mes lèvres, puis la range sur mon cœur. Miss Larkins, riant, me donne le bras et dit : « Maintenant, ramenez-moi au Capitaine Bailey. »

Je suis plongé dans le souvenir de ce délicieux entretien, et de la valse, quand elle revient me voir avec à son bras un gentleman âgé sans charme, qui a joué au whist toute la soirée, et dit :

« Oh ! voici mon audacieux ami ! Mr Chestle veut faire votre connaissance, Mr Copperfield. »

Je comprends aussitôt que c'est un ami de la famille, et je suis très flatté.

« J'admire votre goût, monsieur », dit Mr Chestle. « Il vous fait honneur. Je suppose que vous n'accordez pas beaucoup d'intérêt au houblon ; mais j'en suis un assez grand producteur moi-même ; et si vous venez jamais dans nos environs — dans les environs d'Ashford — et passez nous voir, nous serions contents de vous accueillir aussi longtemps que vous le désirez. »

Je remercie Mr Chestle chaleureusement, et lui serre la main. Je pense que je fais un rêve merveilleux. Je valse de nouveau avec l'aînée des Miss Larkins — elle dit que je valse si bien ! Je rentre à la maison dans un état de félicité indicible, et valse en imagination, toute la nuit, mon bras autour de la taille bleue de ma chère déesse. Et pendant quelques jours, je me perds dans des réflexions euphoriques ; mais je ne la vois ni dans la rue, ni quand je passe chez elle. Le gage sacré de la fleur fanée me console tant bien que mal de cette déception.

« Trotwood », dit Agnès un soir après le dîner, « qui va se marier demain, à ton avis ? Quelqu'un que tu admires.

– Pas toi, je suppose, Agnès ?

– Pas moi ! » en levant son visage souriant de la musique qu'elle est en train de recopier. « L'entendez-vous, Papa ? — L'aînée des Miss Larkins.

– Avec — avec le Capitaine Bailey ? » dis-je au prix d'un grand effort.

« Non, pas avec un Capitaine. Avec Mr Chestle, un cultivateur de houblon[1]. »

Je suis terriblement abattu pendant une semaine ou deux. J'enlève ma bague, je porte mes plus vilains vêtements, je n'utilise plus de graisse d'ours, et je me lamente fréquemment en regardant la fleur fanée de feu Miss Larkins. Puis je me fatigue de ce genre de vie et, ayant reçu de nouvelles provocations du boucher, je jette la fleur et je reprends rendez-vous avec le boucher, et je lui inflige une glorieuse défaite.

Le retour de la bague à mon doigt, ainsi que de la graisse d'ours dans mes cheveux (avec modération), sont les derniers signes dont je me souvienne maintenant sur le chemin de mes dix-sept ans.

[1] Selon la logique de l'époque, Miss Larkins ne peut pas se montrer trop difficile : à trente ans, elle est déjà presque « vieille fille ».

Chapitre 19
Je regarde autour de moi, et fais une découverte

Je ne sais pas si au fond de mon cœur j'étais content ou triste quand ma scolarité s'est achevée, et que le temps est venu pour moi de quitter l'école du Docteur Strong. J'y avais été très heureux, j'étais très attaché au Docteur, et j'étais éminent et admiré dans ce petit monde. Pour ces raisons, j'étais triste de partir ; mais pour d'autres raisons, assez vagues, j'étais content. Des idées brumeuses d'être un jeune homme maître de moi-même, de l'importance qui s'attache à un jeune homme maître de lui-même, des choses merveilleuses que peut voir et faire cet animal magnifique, et des effets merveilleux qu'il peut produire sur la société, nourrissaient mon envie d'évasion. Ces considérations chimériques prenaient une place si grande dans mon esprit juvénile que je crois, me semble-t-il aujourd'hui, avoir quitté l'école sans les regrets qui auraient été naturels. La séparation n'a pas produit sur moi l'impression que d'autres séparations ont produite. Je tente en vain de me souvenir des circonstances, et de ce que je ressentais ; mais ce n'est pas gravé dans ma mémoire. Je suppose que la perspective qui s'ouvrait à moi me troublait. Je sais que mes expériences de jeunesse ne m'aidaient pas, ou très peu ; et que la vie ressemblait plus à un grand conte de fées, que j'allais me mettre à lire, qu'à quoi que ce soit d'autre.

Ma tante et moi avons eu de nombreux et sérieux entretiens sur la vocation à laquelle je devais me consacrer. Depuis un an ou plus, je cherchais une réponse satisfaisante à sa question souvent répétée : « Qu'aimerais-je devenir ? » Mais je ne me découvrais pas d'attirance particulière pour quelque chose. Si j'avais pu connaître par quelque inspiration la science de la navigation, prendre le commandement d'un voilier véloce et entreprendre un voyage d'exploration triomphal autour du monde, je pense que j'aurais pu m'estimer heureux. Mais en l'absence d'un tel miracle, je désirais trouver un métier qui ne viderait pas trop la bourse de ma tante ; et d'y accomplir mon devoir, autant que possible.

Mr Dick assistait régulièrement à nos conciliabules, avec un attitude sage et réfléchie. Il n'a fait qu'une seule suggestion ; et à cette occasion (je ne sais pas ce qui

lui est passé par la tête), il a soudain proposé que je devienne « un chaudronnier[1] ». Ma tante a accueilli cette proposition de manière si peu aimable qu'il n'a jamais osé recommencer ; mais par la suite, il s'est toujours contenté de l'observer attentivement pour guetter ses suggestions, et de faire tinter son argent.

« Trot, je vais te dire, mon cher », a dit ma tante, un matin à l'époque de Noël qui a suivi ma sortie de l'école, « comme nous n'avons pas encore réglé cette épineuse question, et que nous devons éviter, si nous le pouvons, de nous tromper dans notre décision, je pense que nous ferions mieux de souffler un peu. Entre-temps, tu dois essayer de voir les choses autrement que du point de vue d'un écolier.

– Je le ferai, ma tante.

– L'idée m'est venue », a continué ma tante, « qu'un peu de changement, et un coup d'œil sur la vie du monde extérieur, pourrait t'aider à juger les choses tranquillement et à trouver ce que tu veux. Suppose que tu fasses un petit voyage maintenant. Suppose que tu retournes dans ton ancienne région et que tu revoies cette — cette femme extravagante avec son nom sauvage », a dit ma tante, en se frottant le nez, car elle n'a jamais pu pardonner à Peggotty de se nommer ainsi.

« De toutes les choses du monde, ma tante, c'est celle qui me plairait le plus.

– Eh bien, c'est tant mieux, parce que cela me plairait aussi. Mais c'est naturel et rationnel que cela te plaise. Et je suis absolument convaincue que tout ce que tu feras, Trot, sera toujours naturel et rationnel.

– Je l'espère, ma tante.

– Ta sœur, Betsey Trotwood, aurait été la fille la plus naturelle et la plus rationnelle du monde. Tu seras digne d'elle, non ?

– J'espère que je serai digne de vous, ma tante. Cela me suffira.

– C'est une bénédiction que ta pauvre chère enfant de mère n'ait pas survécu », a dit ma tante, en m'approuvant du regard, « car elle aurait été si fière de ce que son garçon est devenu que cela lui aurait tourné sa fragile petite tête complètement, s'il en restait quoi que ce soit à tourner. » (Ma tante excusait toujours la moindre de ses faiblesses à mon égard en la transférant de cette manière à ma pauvre mère). « Mon Dieu, Trotwood, comme tu me la rappelles !

– Agréablement, j'espère, ma tante ?

[1] Le texte anglais dit *Brazier*, soit un ouvrier ou artisan qui fabrique des objets en laiton (*brass*).

– Il lui ressemble tant, Dick », a dit ma tante, vigoureusement, « il lui ressemble tant, telle qu'elle était cet après-midi avant de se mettre à gémir — le Ciel nous bénisse, il lui ressemble tant, que je crois la voir quand il me regarde de ses deux yeux !

– Vraiment ? » a dit Mr Dick.

« Et il ressemble à David aussi », a dit ma tante, catégorique.

« Il ressemble beaucoup à David ! », a dit Mr Dick.

« Mais ce que je veux que tu sois, Trot », a repris ma tante « — je ne dis pas physiquement, mais moralement ; tu es très bien physiquement — c'est quelqu'un de ferme. Un grand gaillard ferme, avec ta propre volonté. Avec de la résolution », a dit ma tante, secouant son chapeau dans ma direction et serrant le poing. « Avec de la détermination. Avec du caractère, Trot — avec une force de caractère qui ne se laisse pas influencer, sauf pour de bonnes raisons, par qui que ce soit ou quoi que ce soit. C'est ce que je veux que tu sois. C'est ce que ton père et ta mère auraient pu être, et Dieu sait qu'ils s'en seraient mieux portés. »

Je lui ai fait savoir que j'espérais devenir ce qu'elle avait décrit.

« Afin que tu puisses commencer, à petite échelle, à compter sur toi-même, et à agir par toi-même, je vais t'envoyer en voyage tout seul. J'ai d'abord pensé que Mr Dick t'accompagnerait ; mais, en y repensant, je vais le garder pour qu'il s'occupe de moi. »

Mr Dick a paru un peu déçu pendant un moment ; mais l'honneur et la dignité d'avoir à s'occuper de la femme la plus merveilleuse du monde a ramené la joie sur son visage.

« De plus, a dit ma tante, « il y a le Mémoire —

– Oh, bien sûr », a dit vivement Mr Dick, « j'ai l'intention, Trotwood, d'en finir tout de suite — il faut vraiment le finir tout de suite ! Et ensuite il ira, vous savez — et puis — », a dit Mr Dick en effectuant une longue pause, « cela fera un joli remue-ménage ! »

Pour exécuter le généreux projet de ma tante, on m'a pourvu peu après d'une bourse bien remplie et d'un grand sac de voyage, et on m'a envoyé tendrement vers mon expédition. Au moment du départ, ma tante m'a donné quelques bons conseils, et pas mal de baisers ; et a dit que puisqu'elle voulait m'encourager à regarder autour de moi et à réfléchir un peu, elle me recommandait de rester quelques jours à Londres, si j'en avais envie, soit en allant dans le Suffolk, soit au retour. Bref, j'étais libre de faire ce que je voulais pendant trois semaines ou un mois ; et on n'imposait aucune condition à ma liberté que de réfléchir et de regarder autour de moi, comme je l'ai dit, et de m'engager à écrire trois fois par semaine en lui rapportant fidèlement mes aventures.

Je suis d'abord allé à Canterbury pour prendre congé d'Agnès et de Mr Wickfield (je n'avais pas encore rendu ma chambre chez lui), et aussi du bon Docteur. Agnès était très contente de me voir, et m'a dit que la maison n'était plus la même depuis mon départ.

« Je suis sûr que je ne suis plus le même quand je m'en vais », ai-je dit. « Il me semble que mon bras droit me manque, quand tu n'es pas là. D'ailleurs c'est trop peu dire ; car mon bras droit n'a pas de tête, ni de cœur. Quiconque te connaît te consulte et te prend pour guide, Agnès.

– Quiconque me connaît me gâte, je crois », a -t-elle répondu en souriant.

« Non. C'est parce que tu es unique. Tu es si bonne, et d'un tempérament si doux. Tu as une nature si gentille, et tu as toujours raison.

– Tu parles comme si j'étais l'ex-Miss Larkins », a dit Agnès en riant plaisamment, tout en travaillant à son ouvrage.

« Eh ! Ce n'est pas juste de profiter de mes confidences », ai-je répliqué, rougissant au souvenir de mon ensorceleuse bleue. « Mais je me confierai quand même à toi, Agnès. Je n'y renoncerai jamais. Chaque fois que j'aurai des ennuis, ou tomberai amoureux, je te le dirai, si tu veux bien — même quand je tomberai amoureux pour de bon.

– Comment, mais c'était toujours pour de bon ! » a dit Agnès, en riant de nouveau.

« Oh ! j'étais un enfant, ou un écolier », ai-je dit en riant à mon tour, non sans ressentir un peu de honte. « Les temps changent maintenant, et je suppose que je prendrai la chose terriblement au sérieux un jour ou l'autre. Ce qui m'étonne, c'est que tu n'en sois pas encore arrivée à prendre la chose au sérieux, Agnès. »

Elle a ri de nouveau, et secoué la tête.

« Oh, je sais que tu n'en es pas là ! parce que si c'était le cas, tu me l'aurais dit. Ou au moins » — car j'ai vu une légère rougeur sur son visage, « tu m'aurais laisser le découvrir moi-même. Mais je ne connais personne qui mérite de t'aimer, Agnès. Quelqu'un d'un caractère plus noble, et plus digne à tous égards qu'aucun de ceux que j'ai pu voir ici, doit apparaître, avant que je donne mon consentement. À l'avenir, je porterai un regard vigilant sur tous les admirateurs ; et j'exigerai beaucoup de celui qui l'emportera, tu peux me croire. »

Nous bavardions jusque-là sur un mode mêlant la plaisanterie et le sérieux, qui s'était développé naturellement dans le cadre de nos relations familières, commencées dans

notre enfance. Mais Agnès, levant soudain la tête pour me regarder dans les yeux, et parlant d'une manière différente, a dit :

« Trotwood, il y a une question que je veux te poser, et que je n'aurai peut-être pas l'occasion de poser avant longtemps — une question que je ne poserais, je crois, à personne d'autre. As-tu observé une altération progressive chez Papa ? »

Je l'avais observée, et m'étais souvent demandé si elle aussi. Ce que je pensais devait se voir sur mon visage ; car elle a baissé ses yeux en un instant, et j'y ai vu des larmes.

« Dis-moi ce que c'est », a-t-elle murmuré.

« Je pense — puis-je parler franchement, Agnès ? Tu sais que je l'aime beaucoup.

– Oui.

– Je pense que l'habitude à laquelle il s'adonne de plus en plus depuis que je suis arrivé ici ne lui fait pas de bien. Il est souvent très nerveux — ou je l'imagine.

– Ce n'est pas imaginaire », a dit Agnès en secouant la tête.

« Sa main tremble, sa parole n'est pas claire, et ses yeux paraissent éperdus. J'ai remarqué qu'à ces moments, et quand il est le moins lui-même, il est à coup sûr réclamé pour quelque affaire.

– Par Uriah.

– Oui ; et le sens de n'être pas à la hauteur, ou de ne pas avoir compris, ou d'avoir révélé sa condition malgré lui, semble le mettre si mal à l'aise que le lendemain cela empire, et le jour suivant aussi, et qu'ainsi il devient las et hagard. Ne sois pas alarmée par ce que je dis, Agnès, mais je l'ai vu dans cet état, l'autre jour, poser sa tête sur son bureau et verser des larmes come un enfant. »

Sa main est passée doucement devant mes lèvres tandis que je parlais encore, et en un instant elle est allée rejoindre son père à la porte de la pièce et s'est suspendue à son épaule. Alors qu'ils regardaient tous deux dans ma direction, j'ai trouvé l'expression de son visage très touchante. Il y avait une telle tendresse pour lui, et une telle reconnaissance pour tout son amour et sa sollicitude, dans son beau regard ; et elle me priait de manière si fervente de le traiter gentiment, même dans mes pensées les plus intimes, et de ne pas le considérer avec sévérité ; elle était à la fois si fière de lui et si dévouée, mais néanmoins si compatissante et malheureuse, et comptait tellement sur moi pour l'être de même ; qu'aucune parole n'aurait pu me sembler plus expressive, ou m'émouvoir davantage.

Nous devions prendre le thé chez le Docteur. Nous y sommes allés à l'heure habituelle, et avons trouvé le Docteur, et sa jeune femme, et la mère de celle-ci, autour de la cheminée dans le bureau. Le Docteur, qui faisait autant de cas de mon départ que si j'allais en Chine, m'a reçu comme un invité d'honneur ; et a fait ajouter une bûche au feu, afin de voir la flambée rougir le visage de son ancien élève.

« Je ne verrai pas beaucoup de nouveaux visages à la place de Trotwood, Wickfield », a dit le Docteur en réchauffant ses mains. « Je deviens paresseux, et j'ai envie de tranquillité. Je vais abandonner tous mes jeunes gens dans six mois, et mener une vie plus calme.

– Vous avez dit cela de nombreuses fois depuis dix ans, Docteur », a remarqué Mr Wickfield.

« Mais maintenant, j'ai l'intention de le faire. Mon premier maître va me succéder — je suis sérieux, cette fois — et vous aurez donc bientôt à arranger nos contrats, et à nous y lier fermement, comme un couple de coquins.

– Et à prendre garde que l'on n'abuse pas de vous, hein ? — ce qui arriverait certainement dans un contrat que vous rédigeriez vous-même. Eh bien ! je suis prêt. Il y a de pires corvées que cela dans ma profession.

– Je n'aurai à m'occuper de rien, dans ce cas », a dit le Docteur en souriant, « que de mon Dictionnaire ; et de cet autre partenaire d'un contrat — Annie. »

Alors que Mr Wickfield jetait un coup d'œil vers elle, assise avec Agnès à la table du thé, elle m'a semblé éviter son regard avec une hésitation et une timidité si inhabituelles que son attention s'est fixée sur elle, comme si cela lui suggérait une idée.

« J'ai entendu dire qu'un bateau de poste est arrivé des Indes », a-t-il dit après un bref silence.

« Et au fait ! avec des lettres de Mr Jack Maldon ! » a dit le Docteur.

« Vraiment ?

– Pauvre cher Jack ! » a dit Mrs Markleham, en secouant la tête. « Ce climat éprouvant ! — comme de vivre, me dit-on, sur un tas de sable, sous une loupe brûlante ! Il paraissait solide, mais il ne l'était pas. Mon cher Docteur, c'est son courage qu'il pensait mettre hardiment à l'épreuve dans cette aventure, pas sa santé. Annie, ma chérie, je suis sûr que tu te souviens parfaitement que ton cousin n'a jamais été fort — pas ce qu'on peut appeler *robuste*, tu sais », a dit Mr Markleham en accentuant le mot et en

nous jetant un regard circulaire « — depuis l'époque où ma fille et lui étaient enfants ensemble, et se promenaient bras dessus-bras dessous toute la sainte journée. »

Annie, ainsi interpellée, n'a pas répondu.

« Dois-je comprendre d'après ce que vous dites, madame, que Mr Maldon est malade ? » a demandé Mr Wickfield.

« Malade ! Mon cher monsieur, il est toutes sortes de choses.

– Sauf bien portant ?

– Sauf bien portant, en effet ! Il a subi d'affreuses insolations, sans aucun doute, et des fièvres tropicales et des malarias, et tout ce que vous pouvez imaginer. Quant à son foie, » a dit le Vieux Soldat, résignée, « il y a renoncé totalement, bien sûr, le jour où il est parti !

– Dit-il tout cela ?

– Dire ? Mon cher monsieur », a répondu Mrs Markleham, secouant sa tête et son éventail, « vous connaissez bien mal mon pauvre Jack Maldon pour poser cette question. Dire ? Pas lui. Vous pourriez commencer par le faire écarteler par quatre chevaux sauvages.

– Maman ! » a dit Mrs Strong.

« Annie, ma chérie, une fois pour toutes, je dois vraiment te prier de ne pas m'interrompre, à moins que ce soit pour confirmer ce que je dis. Tu sais aussi bien que moi que ton cousin Maldon se ferait écarteler par n'importe quel nombre de chevaux sauvages — pourquoi m'en tenir à quatre ! je ne vais pas m'en tenir à quatre — huit, seize, trente-deux, plutôt que de dire quoi que ce soit qui changerait les plans du Docteur.

– Les plans de Wickfield », a dit le Docteur, se frottant le visage, et lançant un regard penaud à son conseiller. « Je veux dire, nos plans communs. J'ai dit moi-même, à l'étranger ou au pays.

– Et j'ai dit », a ajouté Mr Wickfield gravement, « à l'étranger. J'ai pris la décision de l'envoyer à l'étranger. C'est ma responsabilité.

– Oh ! Responsabilité ! Tout a été fait pour le mieux, mon cher Mr Wickfield ; tout a été fait pour le mieux avec les meilleures intentions, nous le savons. Mais si le cher garçon ne peut pas vivre là-bas, il ne peut pas vivre là-bas. Et s'il ne peut pas vivre là-bas, il mourra là-bas plutôt que de changer les plans du Docteur. Je le connais », a dit

le Vieux Soldat, s'éventant comme pour maîtriser une sorte de tourment prophétique, « et je sais qu'il mourra là-bas plutôt que de changer les plans du Docteur.

– Voyons, voyons, madame », a dit le Docteur, gaiement, « je ne tiens pas à mes plans de manière fanatique, et je peux les changer moi-même. Je peux leur substituer d'autres plans. Si Mr Jack Maldon revient à la maison en raison de sa mauvaise santé, on ne doit pas le laisser repartir, et nous devons nous efforcer de trouver un arrangement plus convenable et avantageux dans ce pays. »

Mrs Markleham a été tellement bouleversée par cette généreuse proposition — qu'elle n'avait ni prévue ni provoquée, je n'ai pas besoin de le dire — qu'elle a seulement pu déclarer au Docteur que cela lui ressemblait bien, et répéter plusieurs fois l'opération consistant à lui tapoter la main de son éventail après en avoir embrassé les baguettes. Puis elle a gentiment grondé sa fille Annie, lui reprochant de ne pas se montrer plus chaleureuse quand on comblait ainsi de bienfaits, pour l'amour d'elle, son ancien compagnon de jeu ; et nous a divertis en fournissant des détails sur plusieurs autres membres méritants de sa famille, qu'il était désirable de remettre sur leurs pieds méritants.

Pendant tout ce temps, sa fille Annie n'a pas dit un mot, ni levé les yeux une seule fois. Pendant tout ce temps, Mr Wickfield la regardait, assise à côté de sa propre fille. Il m'a semblé qu'il n'a jamais pensé que quelqu'un pouvait l'observer ; mais il lui portait une telle attention, ainsi qu'à ses propres pensées en rapport avec elle, que cela l'absorbait entièrement. Il a enfin demandé ce que Mr Jack Maldon avait effectivement écrit à propos de lui-même, et à qui il avait adressé sa lettre.

« Eh bien, voilà », a dit Mrs Markleham, saisissant par-dessus la tête du Docteur une lettre sur la cheminée, « le cher garçon dit au Docteur lui-même — où est-ce ? Oh ! — '*je suis au regret de vous informer que ma santé est sévèrement atteinte, et je crains d'en être réduit à la nécessité de revenir pour quelque temps, car c'est mon seul espoir de guérison.*' C'est bien clair, pauvre garçon ! Son seul espoir de guérison ! Mais la lettre d'Annie est encore plus claire. Annie, montre-moi de nouveau cette lettre.

– Pas maintenant, maman », a-t-elle imploré à voix basse.

« Ma chérie, tu es décidément, sur certains sujets, une des personnes les plus ridicules du monde, et peut-être la plus insensible aux revendications de ta propre famille. Nous n'aurions jamais entendu parler de cette lettre, je crois, si je ne l'avais

pas demandée moi-même. Est-ce que tu appelles cela de la confiance envers le Docteur Strong, mon amour ? Cela m'étonne. Tu n'es pas si bête. »

Elle a sorti la lettre à contrecœur ; et j'ai vu, quand je l'ai tendue à la vieille dame, combien la main réticente qui me l'avait donnée tremblait.

« Alors voyons », a dit Mrs Markleham, approchant son lorgnon de ses yeux, « où est le passage. '*Le souvenir du bon vieux temps, ma très chère Annie*',— et ainsi de suite — ce n'est pas là. '*L'aimable vieux facteur*' — qui est-ce ? Ma foi, Annie, ton cousin Maldon écrit de manière vraiment illisible — mais je suis stupide ! C'est *Docteur*, bien sûr. Ah ! aimable en effet ! » Elle s'est arrêtée pour embrasser de nouveau son éventail et l'agiter en direction du Docteur, qui nous regardait dans un état de satisfaction placide. « Maintenant je l'ai trouvé. '*Tu ne seras pas étonnée d'apprendre, Annie*' — non, bien sûr, sachant qu'il n'a jamais été solide ; je viens de le dire, non ? — '*que j'ai tellement souffert dans ce pays lointain que j'ai décidé de le quitter quoi qu'il arrive ; en permission pour maladie si je peux ; en démissionnant sinon. Ce que j'ai subi, et que je subis encore, est insupportable.*' Et sans la promptitude de cette crème des hommes », a dit Mrs Markleham en adressant les mêmes signaux qu'auparavant au Docteur et en repliant la lettre, « il me serait insupportable d'y penser. »

Mr Wickfield ne disait mot, alors que la vieille dame le regardait comme si elle attendait son commentaire sur ces informations ; il gardait un silence sévère, les yeux fixés sur le sol. On avait changé de sujet depuis longtemps, et nous nous occupions d'autre chose, mais il ne modifiait pas son attitude ; levant rarement les yeux, sinon pour lancer un regard, en fronçant pensivement les sourcils, sur le Docteur, ou sur sa femme, ou sur les deux.

Le Docteur aimait beaucoup la musique. Agnès chantait avec beaucoup de douceur et d'expression, et Mrs Strong aussi. Elles ont chanté ensemble, et joué du piano à quatre mains, et nous avons écouté un bon petit concert. Mais j'ai remarqué deux choses : d'une part, bien qu'Annie se soit vite ressaisie, et soit redevenue elle-même, il y avait un fossé qui la séparait complètement de Mr Wickfield ; d'autre part, Mr Wickfield semblait ne pas apprécier l'intimité entre Agnès et elle, et l'observer avec de l'appréhension. Et maintenant, je dois l'avouer, le souvenir de ce que j'avais vu le soir du départ de Mr Maldon m'est revenu à l'esprit avec une signification nouvelle, et m'a troublé. La beauté innocente de son visage m'a paru moins innocente ; je doutais de la

grâce naturelle et du charme de ses manières ; et quand j'ai regardé Agnès à côté d'elle, et pensé combien Agnès était bonne et honnête, je me suis mis à soupçonner que c'était une amitié mal assortie.

Elle était si heureuse, cependant, et sa partenaire aussi, que la soirée s'est envolée et a paru ne durer qu'une heure. Un incident dont je me souviens bien a marqué sa fin. Elles prenaient congé l'une de l'autre, et Agnès allait la prendre dans ses bras et l'embrasser, quand Mr Wickfield s'est interposé entre elles comme par accident, et a vite emmené Agnès. J'ai vu à ce moment sur le visage de Mrs Strong, face à Mr Wickfield, l'expression qu'elle avait eu le soir du départ, comme si le temps écoulé depuis était effacé et que j'étais encore debout dans l'embrasure de la porte ce soir-là.

Je ne peux dire quelle impression cela m'a fait, ni combien j'ai trouvé impossible, quand j'ai repensé à elle ensuite, de l'imaginer sans cette expression et de me rappeler son visage dans son innocente beauté. Je ne pouvais cesser d'y penser en rentrant à la maison. Il me semblait qu'un sombre nuage était descendu sur la maison du Docteur. Le respect que je portais à ses cheveux gris était mêlé de pitié pour sa foi en ceux qui le trahissaient, et de ressentiment envers ceux qui le blessaient. L'ombre imminente d'un grand chagrin, et d'une grande honte qui n'avais pas encore une forme bien distincte, menaçait de souiller l'endroit paisible où le garçon que j'étais avait travaillé et joué, et de lui faire beaucoup de tort. Je n'éprouvais plus de plaisir à penser aux vieux aloès à large feuilles qui restaient cent ans sans fleurir, à la pelouse bien soignée, aux urnes de pierre, à la promenade du Docteur, au son plaisant des cloches de la Cathédrale survolant tout cela. C'était comme si le sanctuaire tranquille de mon enfance avait été saccagé devant moi, et sa paix et son honneur jetés à tous vents.

Mais le matin est arrivé et je suis parti de la vieille maison, qu'Agnès avait imprégnée de son influence ; et cela a suffisamment occupé mon esprit. J'allais y revenir bientôt, sans doute ; et je pourrais dormir de nouveau — peut-être souvent — dans mon ancienne chambre ; mais les jours de ma résidence dans la maison appartenaient au passé, comme le bon vieux temps. Mon cœur était plus lourd, quand j'ai emballé ce qui restait là de livres et de vêtements pour les envoyer à Douvres, que je n'avais envie de le laisser voir à Uriah Heep ; lequel se montrait si empressé à m'aider que j'ai pensé, peu charitablement, qu'il était fort content de me voir partir.

Je suis arrivé à quitter Agnès et son père, en m'efforçant tant bien que mal d'avoir un comportement très viril, et je suis monté m'asseoir à côté du cocher de la diligence

de Londres. J'étais d'humeur si clémente et indulgente en traversant la ville que j'avais presque envie de saluer mon vieil ennemi le boucher et de lui lancer cinq shillings pour aller les boire. Mais il avait l'air d'un boucher si implacable tandis qu'il grattait le grand billot dans la boutique, et de plus l'absence d'une dent de devant que j'avais fait sauter arrangeait si peu son apparence, que j'ai préféré m'abstenir.

Mon principal objectif, je m'en souviens, quand nous avons commencé à rouler sur la route, était d'apparaître aussi vieux que possible aux yeux du cocher, et de parler sur un ton très bourru. J'avais beaucoup de mal à obtenir ce dernier effet, mais je n'y ai pas renoncé, parce que je pensais que j'en avais besoin pour paraître adulte.

« Vous allez au bout, monsieur ? » a dit le cocher.

« Oui, William », ai-je dit d'un ton bienveillant (je le connaissais). « Je vais à Londres. Je descendrai dans le Suffolk ensuite.

– Chasser, monsieur ? »

Il savait aussi bien que moi que c'était aussi probable, à cette période de l'année, que d'aller pêcher la baleine ; mais je me suis senti flatté.

« Je ne sais pas », ai-je dit, prétendant hésiter, « si je ne vais pas tirer une balle ou deux.

– Les oiseaux est devenu trop timide, on m'a dit.

– C'est ce que j'ai cru comprendre.

– Le Suffolk est votre région, monsieur ?

– Oui », ai-je dit en faisant l'important, « le Suffolk est ma région.

– On m'a dit que les boulettes a du goût pas ordinaire là-bas », a dit William.

Je n'en savais rien moi-même, mais j'ai ressenti la nécessité de défendre les institutions de ma région et de manifester ma familiarité avec elles ; j'ai donc secoué la tête, comme pour dire : « Je crois bien ! »

« Et les Punchs[1]. C'est du bétail ! Un Punch du Suffolk, quand c'est un bon, vaut son pesant d'or. Avez-vous alevé des Punchs du Suffolk vous-même, monsieur ?

– N — non, pas exactement.

– Voilà un gen'lm'n derrière moi, je parierais une livre », a dit William, « qu'il en a eu fait l'alevage en gros. »

[1] Les Punchs du Suffolk ou Chevaux du Suffolk étaient des chevaux de trait lourds et vigoureux, qui travaillaient dans les champs et aussi pour tirer des autobus et autres gros véhicules non motorisés. Ils sont devenus rares aujourd'hui.

Le gentleman en question était un gentleman qui louchait de manière inquiétante, avec un menton proéminent, coiffé d'un grand chapeau blanc pourvu d'une bordure étroite et plate, et dont l'étroit pantalon grisâtre semblait se boutonner tout le long de ses jambes depuis les bottes jusqu'aux hanches. Il pointait son menton sur l'épaule du cocher, si près de moi que son souffle me chatouillait l'arrière de la tête ; et quand je me suis retourné pour le regarder, il lorgnait les chevaux comme un connaisseur, de l'œil qui ne louchait pas.

« L'avez fait, non ? » a dit William.

« Fait quoi ? » a demandé le gentleman derrière.

« Alevé les Punchs du Suffolk en gros ?

– Je pense bien. Y'a pas de sorte de chevals que je les a pas alevés, et pas de sorte de cheins. Y'a des hommes qu'aime les chevals et les cheins. Sont les wictuailles et la boisson pour moi — le logement, la femme et les gosses — le lire, l'écrire et la rithmatique — le tabaque et le sommeil.

– C'est pas une sorte d'homme à voir assis derrière le cocher, quand même ? » m'a dit William à l'oreille, en manœuvrant les rênes.

J'ai interprété cette remarque comme le souhait qu'il puisse prendre ma place, et j'ai donc proposé en rougissant de la lui laisser.

« Bon, si ça vous dérange pas, monsieur, » a dit William, « je pense que ce serait plus correct. »

J'ai toujours considéré cela comme la première déchéance de ma vie. Quand j'avais acheté ma place au bureau des diligences, j'avais fait inscrire « Siège du Cocher » sur le registre et avais donné une demi-couronne à l'employé. J'étais vêtu d'un grand manteau et d'un châle tout exprès pour me montrer digne de cette situation éminente ; et je m'en étais beaucoup réjoui ; et avais pensé que je faisais honneur à la diligence. Et là, avant même le premier relais, j'étais supplanté par un homme miteux qui louchait, qui n'avait pas d'autre mérite que de sentir l'écurie et de pouvoir m'enjamber et me passer sur le corps plutôt comme une mouche que comme un être humain, pendant que les chevaux avançaient au petit galop !

Ce petit incident à l'extérieur de la diligence de Canterbury n'a assurément pas diminué un certain manque de confiance en moi-même, qui m'a souvent gêné dans des circonstances mineures de la vie, quand je m'en serais bien passé. Cela ne servait à rien de chercher refuge dans une expression bourrue. J'ai parlé du plus profond de mon

estomac pendant le reste du voyage, mais je me sentais complètement anéanti, et affreusement jeune.

C'était néanmoins curieux et intéressant d'être assis là-haut, derrière quatre chevaux — bien éduqué, bien habillé, de l'argent plein les poches — et de reconnaître les endroits où j'avais dormi au cours de mon pénible périple. Chaque point de repère sur la route me donnait de quoi m'occuper l'esprit. Quand je regardais les vagabonds que nous dépassions, et voyais les sortes de visages qui m'étaient familiers levés vers moi, je croyais sentir la main noircie du rétameur tordant ma chemise de nouveau. Quand nous avons roulé bruyamment à travers les rues étroites de Chatham, et j'ai aperçu en passant le venelle où vivait le vieux monstre qui avait acheté ma veste, j'ai tendu le cou pour chercher l'endroit où j'étais resté assis au soleil, puis à l'ombre, en attendant mon argent. Quand nous sommes enfin arrivés au dernier relais avant Londres, et avons passé l'authentique Salem House où Mr Creakle cognait à droite et à gauche, j'aurais donné tout ce que j'avais pour obtenir la permission de descendre et de le rouer de coups, et de libérer tous les garçons comme autant de moineaux en cage.

Nous nous sommes arrêtés à la Croix-d'Or[1], à Charing Cross, qui était alors un établissement moisi dans un quartier dense et mal aéré . Un garçon m'a montré la salle à manger ; et une femme de chambre m'a présenté ma petite chambre, qui avait une odeur de fiacre et était aussi confinée qu'un caveau de famille. Je restais douloureusement conscient de ma jeunesse, car je n'impressionnais vraiment personne ; la femme de chambre étant parfaitement indifférente à mes opinions sur aucun sujet, et le garçon se montrant insolent, et me donnant des conseils pour pallier mon manque d'expérience.

« Et maintenant », a dit le garçon sur un ton confidentiel, « qu'aimeriez-vous pour le dîner ? Les jeunes gentlemen aime en général la volaille, prenez un poulet ! »

Je lui ai dit, aussi majestueusement que possible, que je n'étais pas d'humeur à manger un poulet.

« L'êtes pas ! Les jeunes gentlemen est généralement lassé du bœuf et du mouton, prenez une côtelette de veau ! »

J'ai consenti à cette proposition, faute de pouvoir suggérer autre chose.

[1] Cette auberge a été rasée en 1827, ainsi que de nombreuses maisons alentour, pour faire place à Trafalgar Square.

« Vous voulez des patates ? » a dit le garçon avec un sourire suggestif et en penchant la tête. « Les jeunes gentlemen a généralement eu sa dose de patates. »

Je lui ai demandé, de ma voix la plus grave, de commander une côtelette de veau et des pommes de terre, et toutes les garnitures ; et de voir au bar s'il y avait du courrier pour Trotwood Copperfield, *Esquire*[1] — je savais qu'il n'y en avait pas, qu'il ne pouvait pas y en avoir, mais pensais que cela me donnait un air viril de paraître en attendre.

Il est vite revenu dire qu'il n'y en avait pas (ce qui m'a beaucoup étonné), et a commencé à mettre la nappe pour mon dîner dans une alcôve près du feu. Pendant qu'il était ainsi occupé, il m'a demandé ce que je voulais prendre avec mon dîner ; et sur ma réponse « Un demi-litre de sherry », a trouvé que c'était une bonne occasion, je le crains, de tirer cette quantité de vin des fonds éventés de plusieurs petites carafes. Je l'ai découvert alors que je lisais le journal, parce que je l'ai observé, derrière une cloison de bois pas très haute qui délimitait un petit espace privé, très occupé à transvaser le contenu de quelques-uns de ces récipients dans un seul, comme un droguiste ou un pharmacien exécutant une ordonnance. Quand le vin est arrivé, je l'ai effectivement trouvé éventé ; et il contenait certainement plus de miettes de pain anglais que l'on ne pouvait s'y attendre d'un vin étranger dans son état d'origine ; mais j'étais si timide que je l'ai bu sans rien dire.

Étant alors dans une disposition d'esprit agréable (d'où je déduis qu'un empoisonnement n'est pas toujours déplaisant à certaines étapes de l'opération), j'ai décidé d'aller au théâtre. J'ai choisi le théâtre de Covent Garden ; et là, depuis le fond d'une loge de face, j'ai vu *Jules César* et la nouvelle Pantomime. C'était fort nouveau et captivant d'avoir tous ces nobles Romains vivants devant moi, qui entraient en scène et ressortaient pour me divertir, au lieu de me tourmenter comme à l'école. Mais le mélange de réalité et de mystère de tout le spectacle, l'influence sur moi de la poésie, des lumières, de la musique, de la compagnie, la succession aussi étonnante qu'harmonieuse des brillants décors, tout cela m'éblouissait tellement, et ouvrait de telles perspectives illimitées de plaisir, que lorsque je suis sorti sous la pluie à minuit ce soir-là, c'était comme si je descendais moi-même des nuages, où j'avais mené une

[1] Cette anglicisation du français *écuyer* avait ce sens au moyen-âge avant de devenir, et d'être encore dans une certaine mesure, une manière de signaler un gentleman — ce que n'est pas à proprement parler David.

vie romantique depuis des siècles, dans un monde misérable plein de hurlements, de fiacres se heurtant, de claquements de sabots, de boue, d'éclaboussures, de la lumière fumeuse des torches de poix[1], de la lutte contre des parapluies récalcitrants.

J'étais sorti par une autre porte, et je suis resté un moment dans la rue comme si j'étais vraiment un étranger sur terre ; mais on m'a poussé et bousculé avec si peu d'égards que j'ai vite repris mes esprits et retrouvé le chemin de l'hôtel ; vers lequel je me suis dirigé en évoquant sans cesse la glorieuse vision ; et où, après un peu de porto et d'huîtres, j'ai continué à l'évoquer, à une heure du matin, les yeux fixés sur le feu de la salle à manger.

J'étais si pris par la pièce, et par le passé — car je voyais en quelque sorte mon ancienne vie défiler comme dans une lanterne magique — que je ne sais pas quand j'ai observé la silhouette d'un jeune homme de belle prestance, vêtu avec une désinvolture élégante dont j'ai toutes les raisons de bien me souvenir. Mais je me rappelle que je suis devenu conscient de sa présence sans avoir remarqué son arrivée —et que je suis resté assis, rêvassant auprès du feu de la salle à manger.

Je me suis enfin levé pour aller me coucher, au grand soulagement du garçon somnolent, qui avait des fourmis dans les jambes et les tortillait et les frappait et les soumettait à toutes sortes de contorsions dans son petit réduit. En allant vers la porte, je suis passé près du jeune homme qui venait d'entrer et je l'ai vu distinctement. J'ai fait aussitôt demi-tour, je suis revenu, et je l'ai regardé de nouveau. Il ne me reconnaissait pas, mais je l'ai reconnu tout de suite.

En d'autres circonstances, je n'aurais peut-être pas eu assez de confiance en moi ou de détermination pour lui parler, et j'aurais attendu le lendemain, et j'aurais pu manquer l'occasion. Mais dans mon état d'esprit à ce moment, encore exalté par la pièce de théâtre, la protection qu'il m'avait accordée autrefois me paraissait tellement mériter ma gratitude, et l'affection que je lui avais vouée revenait si vivement et si naturellement me submerger, que je l'ai abordé sans hésiter, le cœur battant, et j'ai dit :

« Steerforth ! ne voulez-vous pas me parler ? »

[1] L'éclairage au gaz est apparu à Londres vers 1813. En considérant que David est un peu un double de Dickens, la soirée au théâtre de Covent Garden se déroule vers 1830. Les lampadaires publics étaient sans doute encore peu nombreux. On allumait des bâtons enduits de poix, que les gens de la bonne société confiaient certainement à leurs domestiques. Les sabots dont il est questions étaient des socques de bois dans lesquelles on glissait ses chaussures pour marcher dans les rues boueuses.

Il m'a regardé — de la même manière qu'il me regardait parfois — mais je n'ai vu sur son visage aucun indice qu'il me reconnaissait.

« Vous ne vous souvenez pas de moi, je le crains.

– Mon Dieu ! » s'est-il exclamé soudain. « C'est le petit Copperfield ! »

Je lui ai saisi les deux mains, et ne pouvais les lâcher. Si la honte, et la peur de lui déplaire, ne m'en avaient pas empêché, j'aurais pu lui sauter au cou et fondre en larmes.

« Je n'ai jamais, jamais, été aussi heureux ! Mon cher Steerforth, je suis fou de joie de vous voir !

– Et je me réjouis aussi de te voir ! » dit-il, me serrant cordialement les mains. « Voyons, Copperfield, mon vieux, remets-toi de tes émotions ! » Mais il était tout de même content, ai-je pensé, de voir combien mon plaisir de le retrouver m'affectait.

J'ai essuyé les larmes que mes plus grands efforts n'avaient pu endiguer, et j'en ai ri gauchement, et nous nous sommes assis l'un à côté de l'autre.

« Et alors, que fais-tu ici ? » a dit Steerforth en me tapant sur l'épaule.

« Je suis arrivé aujourd'hui par la diligence de Canterbury. J'ai terminé mon éducation là-bas. Une tante qui habite dans la région m'a adopté. Que faites-*vous* ici, Steerforth ?

– Eh bien, je suis ce qu'on appelle un homme d'Oxford, ce qui signifie que je m'y ennuie à mourir, périodiquement — et je suis en train d'aller chez ma mère maintenant. Tu es un garçon diablement charmant, Copperfield. Exactement ce que tu as toujours été, maintenant que je te regarde ! Pas changé du tout !

– Je *vous* ai reconnu immédiatement, mais on se souvient plus facilement de vous. »

Il a ri en passant sa main dans les boucles touffues de ses cheveux, et a dit gaiment :

« Oui, je vais accomplir mon devoir. Ma mère habite un peu en dehors de la ville ; et les routes étant dans un horrible état et notre maison le royaume de l'ennui, je me suis arrêté ici ce soir au lieu de continuer. Je n'ai passé qu'une demi-douzaine d'heures en ville, et je les ai perdues à somnoler et à grogner au théâtre.

– Je suis aussi allé au théâtre. À Covent Garden. Quelle délicieux et magnifique divertissement, Steerforth ! »

Steerforth a ri de bon cœur.

— « Mon cher jeune Davy », a-t-il dit, me tapant l'épaule de nouveau, « tu es une véritable Daisy[1]. La pâquerette des champs au lever du soleil n'est pas plus naïve que toi ! J'étais aussi à Covent Garden, et on n'a jamais vu une affaire plus minable — Oh là, vous, monsieur ! »

Il s'adressait au garçon, qui avait prêté grande attention à nos retrouvailles, en gardant ses distances, et qui s'est maintenant approché respectueusement.

« Où avez-vous installé mon ami, Mr Copperfield ?

– Je vous demande pardon, monsieur ?

– Où dort-il ? Quel est son numéro ? Vous savez ce que je veux dire », a précisé Steerforth.

« Eh bien, monsieur », a dit le garçon, d'un air gêné, « Mr Copperfield est à présent au quarante-quatre, monsieur.

– Et que diable avez-vous en tête, en mettant Mr Copperfield dans un petit grenier au-dessus d'une écurie ?

– C'est que voyez-vous nous ne savait pas, monsieur », a répondu le garçon, toujours gêné, « que donc Mr Copperfield était quoi que ce soit particulier[2]. Mr Copperfield peut avoir soixante-douze, monsieur, si que ça serait préféré. Côté de vous, monsieur.

– Bien sûr que ce serait préféré, et faites-le tout de suite. »

Le garçon s'est retiré aussitôt pour faire l'échange. Steerforth, trouvant très drôle que l'on m'ait mis au quarante-quatre, a ri de nouveau, et m'a tapé l'épaule de nouveau, et m'a invité à prendre le petit déjeuner avec lui le lendemain à dix heures — une invitation que je n'étais que trop fier et heureux d'accepter. Comme il était bien tard, nous avons pris nos bougies et sommes montés à l'étage, où nous nous sommes séparés amicalement à sa porte, et où j'ai trouvé ma nouvelle chambre bien supérieure à l'ancienne, n'étant pas du tout moisie et contenant un immense lit à baldaquins, qui était un beau petit domaine foncier. Là, au milieu d'un amas d'oreiller suffisant pour six personnes, je me suis vite endormi comme un bienheureux, et j'ai rêvé de la Rome

[1] Ce prénom qui pourrait être le féminin de David (on se souvient que Steerforth traitait Traddles de fillette et l'appelait Miss Traddles pour se moquer de lui) est aussi un nom commun signifiant marguerite ou pâquerette. La phrase suivante comporte un jeu de mot intraduisible : la pâquerette est « *fresh* » au lever du soleil, ce qui veut dire à la fois fraîche et naïve ou innocente.
[2] Le mot anglais *particular* peut signifier *particulier*, *spécial*, comme en français, ou bien *exigeant*, *difficile*.

impériale, de Steerforth, et de l'amitié, jusqu'au moment où les diligences du petit matin, grondant sous la voûte, m'ont fait rêver du tonnerre et des dieux.

Chapitre 20
La maison de Steerforth

Quand la femme de chambre a frappé à ma porte à huit heures, et m'a informé qu'elle déposait l'eau chaude pour mon rasage dans le couloir, j'en ai déploré amèrement l'inutilité, et j'ai rougi dans mon lit. Le soupçon qu'elle riait, par ailleurs, en le disant, m'a rongé l'esprit pendant tout le temps que je me suis habillé ; et m'a donné, j'en étais conscient, un air furtif et coupable quand je l'ai entendue dans l'escalier en sortant de ma chambre pour prendre le petit déjeuner. Je me sentais tellement plus jeune que je ne l'aurais souhaité que, pendant un certain temps, je ne pouvais me décider à descendre et à la rencontrer dans ces circonstances humiliantes ; mais, l'entendant balayer, je suis resté à regarder par la fenêtre le Roi Charles sur son cheval, entouré par un enchevêtrement de fiacres et paraissant tout sauf royal sous une pluie fine et dans un sombre brouillard brun, jusqu'au moment où le garçon m'a averti que le gentleman m'attendait.

Ce n'est pas dans la salle à manger que j'ai trouvé Steerforth en train de m'attendre, mais dans un douillet petit salon particulier, avec des rideaux rouges et un tapis de Turquie, où le feu brûlait clair, où un bon petit déjeuner chaud était posé sur une nappe bien propre ; et où une réplique miniature de la pièce, du feu, du petit déjeuner, de Steerforth et du reste brillait dans le petit miroir rond au-dessus du buffet. J'étais un peu intimidé au début, Steerforth étant si maître de lui, si élégant, si supérieur à moi sous tous les rapports (âge inclus) ; mais son attitude détendue et bienveillante a vite arrangé les choses, et je me suis senti bien à l'aise. Je ne me lassais pas d'admirer les changements qu'il avait opérés dans la Croix-d'Or ; ou de comparer le vilain état d'abandon dans lequel je me trouvais la veille au confort de ce matin et au plaisir de ce matin. Quant à l'insolence du garçon, il n'en restait plus trace. Il s'occupait de nous, si j'ose dire, en toile à sac et la tête couverte de cendres.

« Et maintenant, Copperfield », a dit Steerforth quand nous étions seuls, « j'aimerais savoir ce que tu fais, et où tu vas, et tout ce qui t'arrive. J'ai l'impression que tu m'appartiens. »

Rayonnant de plaisir en apprenant qu'il s'intéressait encore à moi, je lui raconté que ma tante m'avait proposé la petite expédition qui m'attendait, et où cela se passait.

« Puisque tu n'es pas pressé, alors », a dit Steerforth, « viens avec moi à Highgate, et reste un jour ou deux. Ma mère te plaira — elle est un peu vaniteuse et pénible à mon sujet, mais tu peux le lui pardonner — et tu lui plairas.

– J'aimerais en être aussi sûr que vous avez la bonté d'affirmer l'être », ai-je répliqué en souriant.

« Oh ! quiconque m'aime a des droits sur elle qu'elle ne manque pas de reconnaître.

– Dans ce cas, je pense que je serai son chouchou.

– Viens et prouve-le. Nous allons voir les lions[1] pendant une heure ou deux — ce n'est pas tous les jours que l'on a un nouveau-venu comme toi à qui les montrer, Copperfield — et ensuite nous prendrons la diligence pour Highgate. »

J'avais peine à croire que je n'étais pas dans un rêve, et n'allais pas me réveiller maintenant dans le numéro quarante-quatre, et retrouver l'alcôve solitaire dans la salle à manger et le garçon insolent. J'ai d'abord écrit à ma tante et lui ai dit que j'avais eu la chance de rencontrer Steerforth, un camarade de classe que j'admirais, et avais accepté son invitation ; puis nous avons loué un fiacre et vu un Panorama[2] et des monuments et visité le British Museum, où je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer combien Steerforth savait de choses sur une variété infinie de sujets, et combien peu d'importance il semblait attacher à son savoir.

« Vous recevrez les plus hauts diplômes à l'université, Steerforth, si ce n'est déjà fait ; et ils auront de bonnes raisons d'être fiers de vous.

– Moi recevoir un diplôme ! » s'est écrié Steerforth. « Pas moi ! ma chère Daisy — cela te gêne que je t'appelle Daisy ?

– Pas du tout !

– Voilà un bon garçon ! Ma chère Daisy », a dit Steerforth en riant, « je n'ai pas le moindre désir ni la moindre intention de me distinguer de la sorte. J'en ai fait assez à mon goût. Je trouve que je suis déjà un compagnon assez lourd à supporter pour moi-même.

– Mais la gloire — » ai-je commencé.

---

[1] Autrement dit : visiter la ville, en référence à une cage aux lions que l'on montrait jadis aux touristes dans la Tour de Londres.

[2] Un bâtiment circulaire dont les murs étaient couverts d'images représentant des paysages ou des événements historiques.

« Oh, romantique Daisy ! » a dit Steerforth, riant de plus belle. « Tu veux que je me fatigue pour qu'un lot de bonshommes à grosse tête soient bouche bée et mains jointes devant moi ? Qu'ils admirent quelqu'un d'autre. À lui la gloire, et grand bien lui fasse. »

J'étais confus d'avoir commis une si grande erreur, et étais content de changer de sujet. Heureusement ce n'était pas difficile, parce que Steerforth était capable de passer d'un sujet à l'autre avec une insouciance et une légèreté qui n'appartenaient qu'à lui.

Nous avons déjeuné après avoir visité la ville, et la brève journée d'hiver a passé si vite que la nuit tombait quand la diligence nous a déposés devant une vieille maison de briques au sommet de la colline de Highgate[1]. Une dame d'un certain âge, mais pas encore vraiment vieille, ayant un port altier et un beau visage, se tenait à la porte quand nous sommes arrivés ; et, appelant Steerforth « Mon très cher James », l'a pris dans ses bras. Il m'a présenté à cette dame, sa mère, et elle m'a souhaité solennellement la bienvenue.

C'était une maison distinguée, à l'ancienne mode, très calme et bien rangée. Des fenêtres de ma chambre, je voyais tout Londres s'étalant dans le lointain comme une grande vapeur, que perçaient ça et là quelques lumières scintillantes. J'avais à peine eu le temps, en m'habillant, de regarder les meubles massifs, les broderies encadrées (ouvrages, ai-je supposé, de la mère de Steerforth quand elle était jeune), et quelques pastels de dames corsetées aux cheveux poudrés, qui apparaissaient et disparaissaient sur les murs à la lumière du feu crépitant et grésillant que l'on venait d'allumer, quand on m'a appelé pour dîner.

Il y avait une deuxième dame dans la salle à manger, petite et mince, brune, et pas agréable à regarder, mais avec néanmoins quelque apparence de beauté, qui a attiré mon attention ; peut-être parce que je ne m'attendais pas à la voir ; peut-être parce que je me suis trouvé assis en face d'elle ; peut-être à cause de quelque chose de vraiment remarquable chez elle. Elle avait des cheveux noirs, des yeux noirs inquiets, et une cicatrice sur la lèvre. C'était une ancienne cicatrice — je devrais plutôt dire une couture, car elle n'était pas décolorée et avait guéri depuis des années — qui avait autrefois traversé sa bouche jusqu'au menton, mais était maintenant à peine visible de l'autre côté de la table, à part sur sa lèvre supérieure, dont elle avait altéré la forme, et au-

[1] Le quartier de Highgate, qui était alors en dehors de Londres, se trouve sur une colline (*Highgate* = haute barrière) à six kilomètres environ au nord du British Museum. Il y avait, il y a encore, de belles et riches maisons à Highgate.

dessus. J'ai décidé en mon for intérieur qu'elle avait environ trente ans, et qu'elle avait envie d'être mariée. Elle était un peu délabrée — comme une maison qui est restée longtemps à louer ; et pourtant, comme je l'ai dit, elle avait une apparence de beauté. Sa minceur semblait due à quelque feu intérieur dévorant, qui embrasait ses yeux décharnés.

On me l'a présentée comme Miss Dartle, et Steerforth et sa mère l'appelaient tous deux Rosa. J'ai appris qu'elle vivait là, étant depuis longtemps la dame de compagnie de Mrs Steerforth. Il m'est apparu qu'elle ne disait jamais franchement ce qu'elle voulait dire ; mais l'insinuait, et obtenait de bien meilleurs résultats par cette méthode. Par exemple, quand Mrs Steerforth a remarqué, plutôt en plaisantant, qu'elle se demandait si son fils ne menait pas une vie dissipée à l'université, Miss Dartle est intervenue de la manière suivante :

« Oh, vraiment ? Vous savez combien je suis ignorante, et que *je* ne pose la question que pour m'informer, mais ce n'est pas toujours ainsi ? Je pensais que ce genre de vie était toujours considérée comme — hein ?

– C'est un enseignement en vue d'une profession très sérieuse, si c'est ce que vous voulez dire, Rosa », a répondu Mrs Steerforth assez froidement.

« Oh ! Oui ! C'est très vrai. Mais ce n'est pas, quand même ? — Je veux que l'on me corrige si je me trompe — ce n'est pas, vraiment ?

– Vraiment quoi ? » a dit Mrs Steerforth.

« Oh ! Vous voulez dire que ce n'est *pas* ! Bon, je suis contente de l'apprendre ! Maintenant, je sais quoi faire. C'est l'avantage de demander. Je ne laisserai plus les gens parler devant moi de gâchis et de débauche, et ainsi de suite, à propos de cette vie.

– Et vous aurez raison. Le tuteur[1] de mon fils est un gentleman consciencieux ; et si je n'avais pas confiance implicitement en mon fils, je devrais avoir confiance en son tuteur.

– Devriez-vous ? Mon Dieu ! Consciencieux, l'est-il ? Vraiment consciencieux, oui ?

– Oui, j'en suis convaincue.

[1] Les étudiants d'Oxford et de Cambridge assistent à des cours magistraux en amphithéâtre, mais d'autre part ils bénéficient d'un système de « tutorat ». Un tuteur rencontre un, deux ou trois élèves pour une séance d'une heure une fois par semaine. Il corrige et discute les devoirs qu'il leur a donnés dans la matière dont il s'occupe. Il connaît donc très bien ses élèves, peut leur donner des conseils personnalisés, etc.

– Comme c'est bien ! » s'est exclamé Miss Dartle. « Quel réconfort ! Vraiment consciencieux ? Dans ce cas, il n'est pas — mais bien sûr il ne peut pas être, s'il est vraiment consciencieux. Eh bien, je serai très heureuse d'avoir cette opinion de lui, à partir de maintenant. Vous ne pouvez pas imaginer combien cela le rehausse dans mon opinion, de savoir de façon certaine qu'il est vraiment consciencieux ! »

Miss Dartle insinuait ainsi son propre point de vue sur chaque question, et sa correction de tout ce qui la dérangeait dans ce que l'on disait ; parfois avec beaucoup de vigueur, je devais le reconnaître, allant même jusqu'à contredire Steerforth. Un exemple s'est produit avant la fin du dîner. Comme Mrs Steerforth me parlait de mon intention d'aller dans le Suffolk, j'ai dit à tout hasard combien je serais content si Steerforth acceptait d'y aller avec moi ; et, lui expliquant que j'allais voir mon ancienne nourrice, et la famille de Mr Peggotty, je lui ai rappelé le pêcheur qu'il avait vu à l'école.

« Oh ! Ce brave gars ! » a dit Steerforth. « Il avait un fils avec lui, non ?

– Non. C'était son neveu, qu'il a adopté, à vrai dire, comme son fils. Il a une jolie petite nièce, aussi, qu'il a adoptée comme sa fille. En bref, sa maison (ou plutôt son bateau, parce qu'il vit dans un bateau à sec) est pleine de gens qui sont les objets de sa générosité et de sa bonté. Vous seriez enchanté de voir cette famille.

– Le serais-je ? Tiens, je pense que je le serais. Je vais voir ce que je peux faire. Cela vaudrait le déplacement — sans parler du plaisir d'un voyage avec toi, Daisy — de voir cette sorte de gens ensemble, et de devenir l'un d'eux. »

Mon cœur a bondi à l'espoir de ce nouveau plaisir. Mais c'est en référence au ton sur lequel il avait parlé de « cette sorte de gens » que Miss Dartle, dont les yeux étincelants nous avaient observés, est intervenue de nouveau.

« Oh, mais, vraiment ? Dites-moi. Le sont-ils, quand même ?

– Sont-ils quoi ? Et qui est quoi ?

– Cette sorte de gens. — Sont-ils vraiment des animaux et des brutes, et des êtres d'une autre nature ? Je voudrais *tellement* le savoir.

– Bah, il y a un assez grand fossé entre eux et nous », a dit Steerforth d'un air indifférent. « On ne peut s'attendre à ce qu'ils soient aussi sensibles que nous. Leur délicatesse n'est pas ébranlée, ni froissée, très facilement. Ils sont merveilleusement vertueux, je dois dire — certains personnes l'affirment, au moins, et je suis sûr que je ne veux pas les contredire — mais ils n'ont pas des natures très raffinées, et ils peuvent

être reconnaissants que, à l'image de leur peau épaisse et rugueuse, ils ne sont pas aisément blessés.

– Vraiment ! Eh bien, je ne sais pas si j'ai jamais été plus contente qu'en entendant cela. C'est si consolant ! C'est une telle joie de savoir que lorsqu'ils souffrent, ils ne sentent rien ! J'ai parfois éprouvé de la gêne en pensant à cette sorte de gens ; mais maintenant je vais tout simplement les oublier. On en apprend tous les jours. J'avais des doutes, je l'avoue, mais maintenant ils sont dissipés. Je ne savais pas, et maintenant je sais ; et cela montre l'avantage de poser des questions — n'est-ce pas ? »

Je croyais que Steerforth avait parlé pour rire, ou pour faire parler Miss Dartle ; et je m'attendais à le lui entendre dire quand elle serait partie, et que nous serions assis près du feu. Mais il s'est contenté de me demander ce que je pensais d'elle.

« Elle est très intelligente, non ?

– Intelligente ? Elle apporte tout à sa meule, et l'aiguise comme elle a aiguisé son propre visage et sa silhouette depuis des années. Elle s'est usée à force de s'aiguiser. Elle n'est plus que le fil d'une lame.

– Quelle remarquable cicatrice elle a sur la lèvre ! »

Le visage de Steerforth s'est crispé, et il est resté silencieux un moment.

« Ah, le fait est — que j'en suis responsable.

– Pas un malheureux accident !

– Non. J'étais un jeune garçon, et elle m'exaspérait, et je lui ai jeté un marteau à la tête. Quel petit ange prometteur je devais être ! »

Je regrettais profondément d'avoir abordé un thème aussi douloureux, mais il était trop tard.

« Elle en porte la marque depuis, ainsi que tu peux le voir, et elle la portera jusqu'à sa tombe, si elle repose jamais dans une tombe — si tant est qu'elle puisse jamais se reposer quelque part. C'était l'enfant sans mère d'une sorte de cousin de mon père. Il est mort un jour. Ma mère, qui était alors veuve, l'a amenée ici pour lui tenir compagnie. Elle possède deux mille livres dont elle garde chaque année les intérêts pour les ajouter au capital. Voilà, tu sais tout de Miss Rosa Dartle.

– Et je ne doute pas qu'elle vous aime comme un frère ?

– Humph ! » a répliqué Steerforth, en regardant le feu. « Certains frères ne sont pas aimés outre-mesure ; et certains aiment — mais sers-toi, Copperfield ! Buvons aux pâquerettes des champs, en ton honneur ; et aux lys des vallées, qui ne travaillent ni ne

filent[1], en mon honneur — et à ma grande honte ! » Un sourire morose qui déformait ses traits s'est effacé quand il a dit cela gaiement, et il est redevenu lui-même, franc et séduisant comme d'habitude.

Je ne pouvais m'empêcher de regarder la cicatrice avec un douloureux intérêt quand nous avons pris le thé. Je n'ai pas mis longtemps à remarquer que c'était la partie la plus sensible de son visage et que, lorsqu'elle pâlissait, cette trace changeait en premier et devenait une traînée matte et plombée, s'étendant à toute sa longueur, comme une marque d'encre sympathique mise au-dessus d'une flamme. Il y a eu une petite altercation entre Steerforth et elle à propos d'un coup de dés au backgammon — où je l'ai crue, pendant un moment, ivre de rage ; et alors j'ai vu la balafre apparaître comme la vieille inscription sur le mur[2].

On ne pouvait pas s'étonner de voir Mrs Steerforth dévouée à son fils. Elle semblait incapable de parler d'autre chose, ni de penser à autre chose. Elle m'a montré un portrait de lui dans sa petite enfance, à l'intérieur d'un médaillon, avec une boucle de ses cheveux de bébé ; elle m'a montré un portrait tel qu'il était quand j'ai fait sa connaissance ; et elle portait sur son sein son portrait tel qu'il était maintenant. Elle conservait dans un meuble près de son fauteuil au coin du feu toutes les lettres qu'il lui avait écrites ; et elle m'en aurait lu quelques-unes, et j'aurais été très content de les entendre, s'il ne l'avait pas cajolée pour l'en dissuader.

« C'est chez Mr Creakle, me dit mon fils, que vous vous êtes rencontrés », a dit Mrs Steerforth, comme nous bavardions, elle et moi, pendant qu'ils jouaient au backgammon. « Je me souviens, en effet, qu'il m'a parlé à cette époque d'un élève plus jeune qui lui avait plu là-bas ; mais votre nom, comme vous pouvez le supposer, n'est pas resté dans ma mémoire.

– Il était très noble et généreux envers moi en ce temps-là, je vous assure, madame, et j'avais bien besoin d'un tel ami. J'aurais été anéanti sans lui.

– Il est toujours noble et généreux », a dit Mrs Steerforth, fièrement.

---

[1] Matthieu 6,28. Dans les Évangiles, il s'agit du « lys des champs ». On considère en général que Steerforth se trompe, mais il est possible que Dickens ait pensé, volontairement ou non, au roman de Balzac, paru treize ans avant David Copperfield.

[2] Daniel, 5,25. Une main trace les mots « compté, compté, pesé et divisé » sur le mur pendant le festin chez le roi Belschatsar.

Dieu sait que je l'approuvais de tout mon cœur. Elle le savait ; car la hauteur de ses manières à mon égard commençait à diminuer, sauf quand elle faisait son éloge, car alors son air restait imposant.

« Ce n'était pas une école qui convenait vraiment à mon fils, loin de là ; mais il y avait des circonstances particulières à considérer à l'époque, plus importantes même que le choix de l'institution. En raison de l'esprit fier de mon fils, il était souhaitable de le placer chez un homme qui sentait sa supériorité, et qui accepterait de s'incliner devant elle ; et nous avons trouvé là un tel homme. »

Je le savais, connaissant le bonhomme. Et pourtant je ne le méprisais pas plus pour cela, mais je pensais que cette attitude était susceptible de le racheter — s'il méritait la moindre indulgence pour n'avoir pas résisté à quelqu'un d'aussi irrésistible que Steerforth.

« Les grandes aptitudes de mon fils y ont été favorisées par un sentiment d'émulation volontaire et de fierté consciente », a poursuivi la tendre dame. « Il se serait révolté contre toute contrainte ; mais il s'est trouvé le monarque du lieu, et il a décidé fièrement de se montrer digne de sa place. Cela lui ressemblait bien. »

Je me disais en écho, de tout mon cœur et de toute mon âme, que cela lui ressemblait bien.

« Mon fils s'est donc engagé, de sa propre volonté et sans contrainte, sur la voie dans laquelle il pourra toujours, selon son bon plaisir, dépasser tout concurrent », a-t-elle ajouté. « Mon fils m'informe, Mr Copperfield, que vous lui étiez très dévoué, et que lorsque vous vous êtes rencontrés hier vous vous vous êtes fait connaître à lui avec des larmes de joie. Je serais une femme insincère si je prétendais être étonnée que mon fils inspire de telles émotions ; mais je ne peux être indifférente à quelqu'un qui est si sensible à ses mérites, et je suis très heureuse de vous voir ici, et je peux vous assurer qu'il ressent une grande amitié pour vous, et que vous pouvez compter sur sa protection. »

Miss Dartle jouait au backgammon avec la même ardeur qu'elle mettait en toutes choses. S'il s'était agi de la première fois que je la voyais, j'aurais cru que sa silhouette s'était amincie, et ses yeux élargis, à force de s'adonner au jeu, à l'exclusion de toute autre raison. Mais je me tromperais beaucoup si je disais qu'elle a manqué un seul mot de notre conversation, ou un seul de mes regards alors que j'y prenais un plaisir extrême

et, honoré par la confiance de Mrs Steerforth, me sentais plus vieux qu'à aucun moment depuis mon départ de Canterbury.

Vers la fin de la soirée, quand on a apporté un plateau chargé de verres et de carafes, Steerforth a promis, devant le feu, qu'il penserait sérieusement à m'accompagner à la campagne. Cela ne pressait pas, a-t-il dit ; nous pourrions partir dans une semaine ; et sa mère a montré son hospitalité en disant la même chose. Pendant que nous parlions, il m'a plus d'une fois appelé Daisy ; ce qui a relancé Miss Dartle.

« Mais vraiment, Mr Copperfield, est-ce un surnom ? Et pourquoi vous le donne-t-il ? Est-ce — hein ? — parce qu'il vous trouve jeune et innocent ? Je suis si stupide pour ces choses. »

J'ai rougi en répondant que je croyais que oui.

« Oh ! Maintenant je suis contente de savoir cela ! Je demandais pour m'informer, et je suis contente de le savoir. Il vous trouve jeune et innocent ; et ainsi vous êtes son ami. Eh bien, c'est vraiment charmant ! »

Elle est allée se coucher peu après, et Mrs Steerforth s'est aussi retirée. Steerforth et moi, après nous être attardés une demi-heure auprès du feu, en parlant de Traddles et de tous les autres à Salem House, sommes montés ensemble. La chambre de Steerforth était à côté de la mienne, et j'y suis entré pour voir. C'était un modèle de confort, pleine de fauteuils, de cousins, de repose-pieds, brodés de la main de sa mère, et rien n'y manquait de ce qui pouvait la rendre parfaite. Et enfin, le beau visage de Mrs Steerforth regardait son chéri depuis un portrait accroché au mur, comme si cela lui faisait même quelque chose de savoir que son image veillait sur son sommeil.

Le feu brûlait bien maintenant dans ma chambre et, avec les rideaux tirés devant la fenêtre et autour de mon lit, elle paraissait fort douillette. Je me suis assis dans un grand fauteuil devant l'âtre pour méditer sur mon bonheur ; et je prenais plaisir à y penser depuis un moment quand j'ai découvert qu'un portrait de Miss Dartle placé au-dessus de la cheminée fixait sur moi ses yeux ardents.

La ressemblance était saisissante, et par conséquent son regard était saisissant. Le peintre n'avait pas mis la cicatrice, mais je l'ai fait ; et elle était là, allant et venant, tantôt limitée à la lèvre supérieure comme je l'avais vue au dîner, et tantôt montrant toute l'étendue de la blessure infligée par le marteau, comme je l'avais vue quand elle s'énervait.

Je me suis demandé, avec irritation, pourquoi ils n'avaient pas pu la mettre ailleurs plutôt que de la cantonner chez moi. Pour me débarrasser d'elle, je me suis vite déshabillé, ai éteint ma lumière, et me suis couché. Mais, en m'endormant, je ne pouvais oublier qu'elle était encore là à me regarder, « Est-ce vraiment, quand même ? Je veux savoir », et quand je me suis réveillé dans la nuit, je me suis aperçu que je me sentais mal à l'aise à force de demander à toutes sortes de personnes dans mes rêves si c'était vraiment ou pas — sans savoir ce que je voulais dire.

Chapitre 21
La petite Em'ly

Il y avait un domestique dans cette maison, un homme qui, à ce que j'ai compris, était en général avec Steerforth, étant entré à son service à l'Université. C'était apparemment un modèle de respectabilité. Je crois que jamais un homme d'apparence plus respectable n'a existé dans sa position. Il était taciturne, il marchait à pas feutrés, il avait des manières très calmes. Il était respectueux, attentif, toujours là quand on avait besoin de lui, et jamais trop près quand on n'en avait pas besoin ; mais ce qui pouvait vraiment lui valoir de l'estime, c'était sa respectabilité. Il avait un visage figé, un cou plutôt raide, une tête étroite et lisse sur les côtés de laquelle s'agrippaient des cheveux courts, une façon douce de parler, avec l'habitude étrange de murmurer la lettre S si distinctement qu'il semblait l'utiliser plus souvent que n'importe qui ; mais chacune de ses particularités le rendait respectable. Si son nez avait été planté à l'envers, il aurait rendu cela respectable. Il s'entourait d'une atmosphère de respectabilité, et s'y promenait en toute sécurité. Il aurait été à peu près impossible de le soupçonner du moindre méfait, tellement il était absolument respectable. Personne n'aurait eu l'idée de lui faire porter une livrée, tellement il était hautement respectable. On aurait infligé une insulte injustifiée aux sentiments d'un homme fort respectable si on lui avait imposé un travail dégradant. Et j'ai remarqué que les servantes de la maison en étaient si conscientes intuitivement qu'elles accomplissaient toujours le travail elles-mêmes, tandis qu'il lisait généralement le journal près du feu de l'office.

Je n'ai jamais vu un homme aussi réservé. Mais cette qualité, comme toutes celles qu'il possédait, semblait ne le rendre que plus respectable. Le fait même que personne ne savait son prénom semblait constituer un élément de sa respectabilité. On ne pouvait rien objecter à son nom de famille, Littimer, sous lequel on le connaissait. On aurait pu pendre Pierre, ou déporter Tom, mais Littimer était parfaitement respectable.

En raison, je suppose, de la nature éminente de la respectabilité dans l'abstrait, je me sentais particulièrement jeune en présence de cet homme. Je ne pouvais deviner quel âge il avait lui-même — et cela aussi s'ajoutait à son crédit dans la même direction ; car dans le calme de sa respectabilité il aurait pu avoir cinquante ans aussi bien que trente.

Littimer est entré dans ma chambre le matin alors que je n'étais pas encore levé, pour m'apporter cette eau de rasage rageante, et pour préparer mes vêtements. Quand j'ai tiré les rideaux et suis sorti du lit, je l'ai vu, dans une température placide de respectabilité, insensible au vent d'est de janvier, et n'exhalant même pas une buée glacée, plaçant mes bottines à droite et à gauche dans la première position de la danse, et soufflant pour chasser des grains de poussière de mon habit en le recouchant come un bébé.

Je lui ai souhaité le bonjour, et lui ai demandé qu'elle heure il était. Il a tiré de sa poche la montre de chasse[1] la plus respectable que j'aie jamais vue et, empêchant avec son pouce le couvercle de trop s'ouvrir, a regardé le cadran comme s'il consultait une huître oraculaire, l'a refermé et a dit que s'il me plaisait, il était huit heures et demie.

« Mr Steerforth sera heureux de savoir si vous vous êtes bien reposé, monsieur.

– Merci, vraiment très bien. Mr Steerforth va-t-il bien ?

– Merci, monsieur. Mr Steerforth va assez bien. » Une autre de ses caractéristiques : pas de superlatifs. S'en tenir à un tranquille juste milieu.

« Y a-t-il autre chose que je puisse avoir l'honneur de faire pour vous, monsieur ? La cloche sonnera à neuf heures ; la famille prend le petit déjeuner à neuf heures et demie.

– Rien de plus, je vous remercie.

– Je *vous* remercie, monsieur, s'il vous plaît », et sur ces mots, avec une petite inclination de la tête en passant près de mon lit, comme pour s'excuser de m'avoir corrigé, il est sorti, en fermant la porte aussi délicatement que si je venais de tomber dans un doux sommeil dont ma vie dépendait.

Chaque matin, nous avons eu exactement cette conversation ; ni plus, ni moins ; et pourtant, invariablement, autant que j'aie pu m'élever au-dessus de moi-même depuis la veille au soir, et avancer vers plus de maturité, grâce à la compagnie de Steerforth, ou aux confidences de Mrs Steerforth, ou à la conversation de Miss Dartle, en présence de cet homme très respectable je devenais, comme chantent nos poètes mineurs, « un enfant de nouveau »[2].

[1] Possédant un couvercle protecteur.
[2] Citation de Mark Lemon, un ami de Dickens, auteur de théâtre et comédien, co-fondateur du magazine satirique « Punch »..

Il a trouvé des chevaux pour nous ; et Steerforth, qui savait tout faire, m'a donné des leçons d'équitation. Il nous a procuré des fleurets, et Steerforth m'a donné des leçons d'escrime — des gants, et je me suis mis, avec le même maître, à faire des progrès en boxe. Cela ne me dérangeait pas d'être considéré comme un débutant en ces sciences par Steerforth, mais je trouvais insupportable de montrer mon manque d'adresse devant le respectable Littimer. Je n'avais aucune raison de croire que Littimer connût ces arts lui-même ; il ne m'a jamais laissé le supposer, ne serait-ce que par une vibration de ses respectables cils ; pourtant, quand il était là pendant que nous nous exercions, je me sentais le plus novice et le plus inexpérimenté des mortels.

Je m'attarde particulièrement sur cet homme, parce qu'il m'a fait une impression particulière à cette époque, et à cause de ce qui est arrivé plus tard.

Le semaine s'est écoulée de la manière la plus exquise. Elle a passé très rapidement, on peut le supposer, pour une personne aussi émerveillée que je l'étais ; et cependant cela m'a donné tant d'occasion de mieux connaître Steerforth, et de l'admirer encore plus à tous égards, qu'à la fin il me semblait être resté avec lui bien plus longtemps. Une manière hardie qu'il avait de me traiter comme un jouet me plaisait plus que n'importe quelle autre attitude. Cela me rappelait notre ancienne relation ; cela en semblait la suite naturelle ; cela me montrait qu'il n'avait pas changé ; cela me soulageait du malaise que j'aurais pu ressentir en nous mettant au même niveau pour comparer mes mérites aux siens, et mesurer mes droits à son amitié ; surtout, c'était un comportement familier, affectueux, spontané, qu'il n'avait avec personne d'autre. Comme il m'avait traité à l'école autrement que le reste des élèves, j'avais plaisir à croire que dans la vie il ne traitait aucun de ses amis comme moi. Je croyais que j'étais plus près de son cœur qu'aucun de ses amis, et mon affection pour lui réchauffait mon propre cœur.

Il s'est résolu à m'accompagner à la campagne, et le jour de notre départ est arrivé. Il s'était d'abord demandé s'il allait emmener Littimer ou pas, mais avait décidé de le laisser à la maison. La respectable créature, satisfait de son sort quel qu'il soit, a attaché nos bagages sur la petite voiture qui allait nous conduire à Londres comme s'ils avaient dû défier le choc des siècles ; et a accepté avec un flegme parfait la gratification que je lui ai donnée discrètement.

Nous avons fait nos adieux à Mrs Steerforth et à Miss Dartle, avec force remerciements de ma part, et beaucoup de gentillesse de la part de la mère dévouée. La

dernière chose que j'ai vue était l'œil imperturbable de Littimer ; trahissant, ai-je imaginé, la conviction silencieuse que j'étais décidément très jeune.

Je ne tenterai pas de décrire ce que j'ai ressenti en retournant sous de si favorables auspices dans les vieux endroits familiers. Nous avons pris la malle-poste. J'étais si inquiet, je m'en souviens, même en ce qui concerne l'honneur de Yarmouth, que j'ai éprouvé beaucoup de plaisir quand Steerforth a dit, alors que nous suivions ses rues sombres jusqu'à l'auberge, que c'était, autant qu'il pouvait en juger, une bonne et drôle sorte de trou perdu. Nous nous sommes couchés dès notre arrivée (j'ai observé une paire de chaussures et de guêtres sales qui m'ont rappelé mon ami le Dauphin quand nous avons passé sa porte), et avons pris notre petit déjeuner tard dans la matinée. Steerforth, qui était de fort bonne humeur, s'était promené sur la plage avant mon lever et avait fait connaissance, a-t-il dit, de la moitié des pêcheurs du coin. De plus, il avait vu au loin ce qui devait être, il en était sûr, la maison de Mr Peggotty elle-même, avec de la fumée sortant de la cheminée ; et avait envisagé, m'a-t-il dit, d'entrer et de jurer qu'il était moi-même grandi jusqu'à en être méconnaissable.

« Quand comptes-tu me présenter là-bas, Daisy ? Je suis à ta disposition. C'est à toi de décider.

– Eh bien, je pensais que ce soir serait un bon moment, Steerforth, quand ils sont tous assis autour du feu. C'est un endroit si curieux ; j'aimerais que vous le voyiez quand il est confortable.

– Ainsi soit-il ! Ce soir.

– Je ne vais pas les prévenir que nous sommes là, vous savez », ai-je dit, enchanté. « Nous devons leur faire la surprise.

– Oh, bien sûr ! Ce n'est pas amusant si nous ne les prenons pas par surprise. Nous devons voir les autochtones dans leur condition aborigène.

– Même s'ils *sont* cette sorte de gens que vous avez mentionnés.

– Aha ! Quoi ! tu te souviens donc de mes escarmouches avec Rosa ? » s'est-il exclamé en me jetant un regard rapide. « Le diable emporte cette fille, j'ai à moitié peur d'elle, comme d'une mauvaise fée. Mais ne pensons pas à elle. Que vas-tu faire maintenant ? Tu vas voir ta nourrice, je suppose ?

– Mais oui, je dois voir Peggotty avant tout.

– Bien », a dit Steerforth en regardant sa montre. « Disons que je te libère afin que l'on pleure sur toi pendant une paire d'heures. Ce serait assez long ? »

J'ai répondu, en riant, que je pensais y arriver dans ce laps de temps, mais qu'il devrait venir aussi ; car il découvrirait que son renom l'avait précédé, et qu'il était presque un aussi grand personnage que moi.

« J'irai où tu veux, et je ferai ce que tu veux. Dis-moi seulement où ; et dans deux heures, je me présenterai dans l'état qu'il te plaira, sentimental ou comique. »

Je lui ai donné des indications précises pour trouver la résidence de Mr Barkis, livreur à Blunderstone et ailleurs et, comme il avait bien compris, je suis parti tout seul. L'air était vif et tonifiant ; le sol était sec ; la mer était claire et chiffonnée ; le soleil diffusait une lumière abondante, mais peu de chaleur ; et tout était frais et plein de vie. Je me sentais si frais et plein de vie moi-même, dans la joie d'être là, que j'aurais pu arrêter les gens dans la rue pour leur serrer la main.

Les rues me semblaient petites, bien sûr. Il en est toujours ainsi des rues que nous avons vues dans notre enfance, quand nous y retournons. Mais je n'avais rien oublié, et n'ai remarqué aucun changement, jusqu'au moment où je suis arrivé à la boutique de Mr Omer. OMER ET JORAM était maintenant écrit à la place de OMER ; mais l'inscription DRAPIER, TAILLEUR, MERCIER, FOURNISSEUR POUR FUNERAILLES, &c., restait la même.

Une fois que j'ai lu ces mots, mes pas semblaient si naturellement m'amener à la porte de la boutique que j'ai traversé la rue pour jeter un coup d'œil. Il y avait une jolie femme dans le fond de la pièce, faisant danser un petit enfant dans ses bras, pendant qu'un autre petit gars s'agrippait à son tablier. Je n'ai eu aucun mal à reconnaître Minnie et ses enfants. La porte de verre de l'arrière-boutique était fermée ; mais je pouvais vaguement entendre le vieil air dans l'atelier de l'autre côté de la cour, comme si je n'étais jamais parti.

« Mr Omer est-il à la maison ? » ai-je demandé en entrant. « J'aimerais bien le voir un instant s'il est là.

– Oh oui, monsieur, il est à la maison ; ce temps convient pas à son asthme au dehors. Joe, appelle ton grand-père ! »

Le petit gars qui tenait son tablier a lancé un cri si vigoureux que le son l'a intimidé et qu'il a caché son visage dans les jupes de sa mère, à la grande admiration de celle-ci. J'ai entendu quelqu'un venir en soufflant et en haletant, et bientôt Mr Omer, le souffle plus court qu'autrefois mais ne paraissant pas beaucoup plus vieux, s'est tenu devant moi.

« Serviteur, monsieur », a dit Mr Omer. « Que puis-je faire pour vous, monsieur ?

– Vous pouvez me donner la main, Mr Omer, s'il vous plaît », ai-je dit, avançant la mienne. « Vous avez été bien aimable avec moi un jour où je crains de ne pas vous avoir dit combien je l'appréciais.

– L'ai-je été, vraiment ? » a répliqué le vieil homme. « Je suis content de l'apprendre, mais je ne me rappelle pas quand. Êtes-vous sûr que c'était moi ?

– Sûr et certain.

– Je crois que ma mémoire est devenue aussi courte que mon souffle », a dit Mr Omer, en me regardant et en secouant la tête, « car je ne me souviens pas de vous.

– Ne vous rappelez-vous pas que vous êtes venu me chercher à la diligence, que j'ai pris mon petit déjeuner ici, et que nous sommes allés à Blunderstone ensemble : vous, et moi, et Mrs Joram, et Mr Joram aussi — qui n'était pas encore son mari ?

– Ça alors, Dieu me bénisse ! » s'est exclamé Mr Omer, après une quinte de toux provoquée par la surprise. « Dites donc ! Minnie, ma chérie, tu te rappelles ? Mon Dieu, oui — le sujet était une dame, je crois ?

– Ma mère », ai-je confirmé.

« Mais — c'est — sûr », a dit Mr Omer, en touchant mon gilet avec son index, « et il y avait un petit enfant aussi ! Il y avait deux sujets. Le petit sujet a été inhumé avec l'autre sujet. Là-bas à Blunderstone c'était, bien sûr. Mon Dieu ! Et comment allez-vous depuis ? »

Très bien, ai-je affirmé en le remerciant, et en espérant qu'il allait bien aussi.

« Oh ! on ne peut pas se plaindre, vous savez. Le souffle devient court, mais il est rare qu'il s'allonge quand on vieillit. Je prends les choses comme elles viennent, et je fais de mon mieux. C'est la meilleure méthode, non ? »

Mr Omer a toussé de nouveau, parce qu'il avait ri, et sa fille l'a aidé à se remettre ; elle se tenait maintenant près de nous et faisait danser son plus jeune sur le comptoir.

« Mon Dieu ! Oui, c'est sûr. Deux sujets ! Écoutez, sur le chemin du retour, si vous voulez bien me croire, nous avons choisi le jour où ma Minnie se marierait avec Joram. 'Choisissez-le, monsieur', dit Joram. 'Oui, faites-le, père' dit Minnie. Et maintenant il est entré dans l'affaire. Et regardez là ! Le plus jeune ! »

Minnie a ri, et a lissé les bandeaux de ses cheveux sur ses tempes, pendant que son père glissait un de ses gros doigts dans la main de l'enfant qu'elle faisait danser sur le comptoir.

« Deux sujets, bien sûr ! » a dit Mr Omer, hochant la tête rétrospectivement. « Exac — tement ! Et Joram est au travail à l'instant, sur un gris avec des clous d'argent, plus petit que cette dimension — la dimension de l'enfant dansant sur le comptoir — de deux pouces. — Prendrez-vous quelque chose ? »

Je l'ai remercié, mais ai décliné son offre.

« Voyons », a dit Mr Omer. « La femme de Barkis le livreur — la sœur de Peggotty le pêcheur — elle a quelque chose à voir avec votre famille. Elle était en service là-bas, sûr ? »

Ma réponse affirmative l'a fort satisfait.

« Je crois que mon souffle va s'allonger maintenant, ma mémoire en prend déjà le chemin. Dites, monsieur, nous avons une de ses jeunes parentes ici, en apprentissage ; son goût est si élégant pour la confection des robes — je vous assure que vous ne trouverez pas une duchesse en Angleterre qui s'en approche.

– Pas la petite Em'ly ? » ai-je dit involontairement.

« Elle s'appelle Em'ly, et elle est petite aussi. Mais croyez-moi, elle a un visage qui fait enrager la moitié des femmes de cette ville.

– C'est absurde, père ! » s'est écrié Minnie.

« Ma chérie, je ne dis pas que c'est ton cas », me lançant un clin d'œil, « mais je dis que cette fille fait enrager la moitié des femmes de Yarmouth — ah ! et jusqu'à cinq miles autour.

– Alors elle aurait dû rester à sa place dans la vie, père, et ne pas donner prise à leurs bavardages, et elles n'auraient pas pu le faire.

– N'auraient pas pu le faire, ma chérie ! N'auraient pas pu ! Que sais-tu de la vie ? Qu'est-ce qu'une femme ne pourrait pas faire, de ce qu'elle ne devrait pas faire — surtout au sujet de la beauté d'une autre femme ? »

J'ai bien cru que c'en était fini de Mr Omer, après qu'il a proféré cette plaisanterie diffamatoire. Il a tellement toussé, et son souffle a déjoué si obstinément tous ses efforts pour le recouvrer, que je m'attendais vraiment à voir sa tête plonger derrière le comptoir et ses culottes noires, avec les petits bouquets de rubans usés aux genoux, se mettre à palpiter en l'air dans un dernier et inutile sursaut. À la fin, cependant, il s'est rétabli, tout en haletant encore beaucoup, et il était si épuisé qu'il a dû s'asseoir sur le tabouret du bureau de l'échoppe.

« Voyez-vous », a-t-il dit, s'essuyant le front et respirant difficilement, « elle ne s'est pas liée aux autres couturières ; elle ne s'est pas fait d'amies ici, et encore moins d'amoureux. En conséquence, une vilaine histoire a circulé, qu'elle voulait être une lady. Alors à mon avis, cela tient principalement à ce qu'elle disait parfois, à l'école, que si elle était une lady elle aimerait faire ceci et cela pour son oncle — voyez-vous ? — et lui acheter telle et telle belles choses.

– Je vous assure, Mr Omer, qu'elle me l'a déjà dit », ai-je répliqué vivement, « quand nous étions tous deux des enfants. »

Mr Omer a hoché a tête et s'est frotté le menton. « C'est ça. Et puis elle pouvait s'habiller mieux avec très peu, voyez-vous, que la plupart des autres avec beaucoup, et *cela* n'arrangeait pas les choses. De plus, elle était plutôt ce qu'on pourrait appeler rebelle — j'irais jusqu'à dire ce que je devrais moi-même appeler rebelle — elle ne savait pas bien ce qu'elle voulait — un peu gâtée — et ne pouvait, au début, se plier exactement. On n'a jamais rien dit de plus contre elle, Minnie ?

– Non, père », a dit Mrs Joram. « C'est le pire, je crois.

– Alors quand elle a trouvé une place pour tenir compagnie à une vieille dame grincheuse, elles ne se sont pas bien entendues, et elle n'y est pas restée. Elle est enfin venue ici, en apprentissage pour trois ans. Presque deux de passé, et elle a été la meilleure fille du monde. Elle en vaut six ! Minnie, en vaut-elle six, oui ?

– Oui, père. N'allez pas dire que je l'ai dénigrée !

– Très bien. C'est juste. Et ainsi, jeune gentleman », a-t-il ajouté après s'être encore frotté le menton pendant quelques instants, « afin que nous ne considériez pas que je raconte des histoires bien longues pour quelqu'un qui a le souffle si court, je vais m'en tenir là. »

Comme ils avaient parlé à voix basse tandis que la conversation portait sur Em'ly, je me doutais qu'elle n'était pas loin. J'ai posé la question, et Mr Omer m'a fait signe de la tête pour me dire oui et m'indiquer la porte de l'arrière-boutique. Je me suis hâté de demander si je pouvais jeter un coup d'œil, il m'a donné la permission ; et, regardant à travers la vitre, je l'ai vue assise à son travail. Je l'ai vue, une très belle petite créature, avec ses yeux bleus sans nuages, dont le regard avait pénétré mon cœur enfantin, tournés gaiement vers un autre enfant de Minnie qui jouait avec elle ; avec assez d'obstination dans son radieux visage pour justifier ce que j'avais entendu ; avec beaucoup de l'ancienne timidité capricieuse s'y dissimulant ; mais sans rien dans sa

jolie apparence qui ne fût destiné, j'en suis sûr, à autre chose que la bonté et le bonheur, et ne fût sur une bonne et heureuse voie.

L'air de l'autre côté de la cour qui semblait ne s'être jamais interrompu — hélas ! c'était l'air qui ne s'interrompt en effet jamais — retentissait, doucement, pendant tout ce temps.

« Ne voudriez-vous pas entrer », a dit Mr Omer, « et lui parler ? Entrez et parlez-lui, monsieur ! Faites comme chez vous ! »

J'étais trop timide pour accepter à ce moment-là — j'avais peur de l'embarrasser, et pas moins peur de m'embarrasser moi-même ; mais je me suis informé de l'heure à laquelle elle partait le soir, afin d'en tenir compte pour notre visite ; et, prenant congé de Mr Omer et de sa jolie fille, et de ses petits-enfants, je suis parti chez ma chère vieille Peggotty.

Elle était là, dans la cuisine carrelée, en train de faire cuire le dîner ! Dès que j'ai frappé à la porte, elle a ouvert, et m'a demandé ce qu'il me plaisait de désirer. Je l'ai regardée en souriant, mais elle ne m'a pas rendu mon sourire. Je n'avais jamais cessé de lui écrire, mais cela faisait bien sept ans que nous ne nous étions pas revus.

« Mr Barkis est-il à la maison, madame ? » ai-je dit, feignant de lui parler rudement.

« Il est à la maison, monsieur, mais il est mal 'lité avec les rhumatisses.

– Va-t-il pas du côté de Blunderstone maintenant ?

– Quand il se porte bien, l'y va.

– Est-ce que *vous* y allez, Mrs Barkis ? »

Elle m'a regardé plus attentivement, et j'ai remarqué qu'elle rapprochait vivement ses mains l'une de l'autre.

« Parce que je veux poser une question à propos d'une maison là-bas qu'ils appellent — quoi donc ? — Rookery. »

Elle a reculé d'un pas, et a tendu les mains d'une manière craintive et hésitante, comme pour me repousser.

« Peggotty ! » me suis-je écrié.

Elle s'est exclamé : « Mon garçon chéri ! » et nous avons tous les deux fondu en larmes en tombant dans les bras l'un de l'autre.

Je n'ai pas le cœur de dire à quelles extravagances elle s'est livrée ; combien elle a ri et pleuré à mon sujet ; quelle fierté elle a manifesté, quelle joie, quels regrets que celle dont j'aurais pu être la fierté et la joie n'avait jamais pu me serrer dans ses bras.

Je n'étais pas troublé par la moindre crainte de paraître trop jeune en répondant à ses émotions. Je n'avais jamais ri ni pleuré de toute ma vie, je dois dire — pas même avec elle — plus librement que je ne l'ai fait ce matin-là.

« Barkis sera si content », a dit Peggotty, essuyant ses yeux avec son tablier, « que ça lui fera plus de bien que des pintes d'onguent. Puis-je aller lui dire que vous êtes là ? Voulez-vous monter le voir, mon chéri ? »

Je voulais, bien sûr. Mais Peggotty ne pouvait pas sortir de la pièce aussi facilement qu'elle en avait l'intention, car chaque fois qu'elle arrivait à la porte et se retournait pour me regarder, elle revenait pour rire de nouveau et pleurer de nouveau sur mon épaule. À la fin, pour faciliter les choses, je me suis monté avec elle ; et, après avoir attendu une minute à la porte pendant qu'elle disait un mot pour préparer Mr Barkis à me voir, je me suis présenté devant cet invalide.

Il m'a reçu avec un enthousiasme absolu. Ses rhumatismes l'empêchaient de me serrer la main, mais il m'a prié de serrer le pompon sur son bonnet de nuit, ce que j'ai fait cordialement. Quand je me suis assis près du lit, il a dit que cela lui faisait énormément de bien d'avoir l'impression qu'il me conduisait de nouveau sur la route de Blunderstone. Comme il était couché dans son lit, couvert à l'exception de son visage, il semblait n'être qu'un visage — comme un chérubin dans un tableau — et je n'avais jamais vu un objet aussi étrange.

« Quel nom c'était, que j'ai écrit dans la charrette, monsieur ? » a dit Mr Barkis, avec un lent sourire rhumatismal.

« Ah, Mr Barkis, nous avons eu de grandes conversations sur ce sujet, non ?

– Je voulais bien pendant longtemps, monsieur ?

– Pendant longtemps.

– Et je le regrette pas. Vous vous rappelez ce que vous m'avez dit une fois, comme quoi elle faisait toutes les parsiteries de pomme et tout le cuisinage ?

– Oui, très bien.

– C'était aussi vrai que les navets. C'était aussi vrai », a dit Mr Barkis, hochant son bonnet de nuit, qui était son seul moyen de souligner ce qu'il disait, « que les impôts. Et rien n'est plus vrai qu'eux. »

Mr Barkis a tourné ses yeux vers moi, comme pour obtenir mon assentiment à ce résultat de ses réflexions ; et je le lui ai donné.

« Rien n'est plus vrai qu'eux », a répété Mr Barkis. « Un homme aussi pauvre que je le suis découvre cela dans sa tête quand il est alité. Je suis un homme très pauvre, monsieur.

– Je suis désolé de l'apprendre, Mr Barkis.

– Un homme très pauvre, c'est ce que je suis vraiment. »

Là, sa main droite est sortie lentement et faiblement de dessous les couvertures et a saisi, avec une prise incertaine et maladroite, un bâton qui était accroché sur le côté de son lit. Après avoir tâtonné un moment à droite et à gauche avec cet instrument, cependant que son visage affichait une variété d'expressions inquiètes, Mr Barkis a frappé une boîte, dont je voyais un coin depuis le début. Son visage est alors redevenu tranquille.

« De vieux habits », a dit Mr Barkis.

« Oh !

– J'aimerais mieux que ce soit de l'argent, monsieur.

– Ce serait mieux, en effet.

– Mais c'en est *pas* », a dit Mr Barkis en écarquillant ses yeux autant qu'il était possible.

J'ai dit que j'en étais bien certain, et Mr Barkis, tournant ses yeux plus aimablement vers sa femme, a dit :

« C'est la meilleure et la plus efficace des femmes, C. P. Barkis. Elle mérite tous les compliments que quelqu'un peut lui faire, C. P. Barkis, et même plus ! Ma chère, vous nous préparerez un dîner aujourd'hui, pour notre visiteur ; quelque chose de bon à manger et à boire, voulez-vous ? »

J'aurais protesté contre cette démonstration excessive en mon honneur, si je n'avais pas vu Peggotty, de l'autre côté du lit, extrêmement désireuse que je garde le silence. C'est ce que j'ai donc fait.

« J'ai quelques piécettes je ne sais où, ma chère », a dit Mr Barkis, « mais je suis un peu fatigué. Si Mr David et vous me laissez faire un petit somme, je vais tenter de les retrouver quand je me réveille. »

Nous avons quitté la chambre pour obéir à sa requête. Une fois que nous sommes sortis, Peggotty m'a informé que Mr Barkis, étant maintenant « un peu plus serré » qu'auparavant, recourait toujours à ce même subterfuge avant de tirer un seul penny de sa réserve ; et qu'il rampait seul hors du lit au prix de douleurs inouïes pour le prendre

dans sa malheureuse boîte. Nous l'avons en effet entendu pousser des grognements étouffés fort lugubres, pendant que ce procédé de pie voleuse mettait au supplice toutes ses articulations ; mais alors que les yeux de Peggotty étaient pleins de compassion pour lui, elle a dit que son intention généreuse lui ferait beaucoup de bien, et qu'il valait mieux ne pas l'interrompre. Il a donc continué à grogner jusqu'au moment où il est remonté dans son lit, souffrant, je n'en doute pas, le martyre ; et nous a appelés, prétendant s'être juste réveillé d'un sommeil réparateur et avoir retrouvé une guinée sous son oreiller. Sa satisfaction à la suite de cette heureuse feinte, et de la préservation du secret impénétrable de la boîte, semblait lui fournir une compensation suffisante pour toutes ses tortures.

J'ai averti Peggotty de la visite de Steerforth, et il n'a pas tardé à arriver. Je suis convaincu qu'elle ne faisait pas de différence entre quelqu'un qui était un bon ami pour moi et quelqu'un qui aurait été son bienfaiteur personnel, et qu'elle l'aurait accueilli avec une reconnaissance et un dévouement extrêmes dans tous les cas. Mais sa bonne humeur vivace et détendue, ses manières cordiales, sa belle apparence, son don naturel de s'adapter à qui il voulait et d'aller tout droit, quand il le désirait, au principal point d'intérêt dans le cœur de n'importe qui, ont noué un lien solide entre elle et lui en cinq minutes. Ses manières à mon égard auraient suffi à la séduire. Bref, pour toutes ces raisons réunies, je crois sincèrement qu'elle est tombée en adoration devant lui avant qu'il ait quitté la maison ce soir-là.

Il est resté avec moi pour le dîner — si je disais « volontiers », je n'exprimerais pas la moitié de son empressement et de sa gaieté. Il est entré dans la chambre de Mr Barkis, la rafraîchissant et l'éclairant comme le bon air et la lumière d'un jour de beau temps. Il n'y avait ni bruit, ni effort, ni gaucherie dans tout ce qu'il faisait ; mais une légèreté indescriptible, une impossibilité apparente de faire autre chose, ou de faire mieux, qui était si gracieuse, si naturelle et agréable, que j'en suis bouleversé encore aujourd'hui quand je m'en souviens.

Nous nous sommes bien amusés dans le petit salon, où le Livre des Martyrs, que personne n'avait feuilleté depuis mon époque, était posé sur le bureau comme autrefois, et où maintenant j'ai revu ses terribles images, en me rappelant les anciennes sensations qu'elles avaient éveillées, mais en ne les ressentant plus. Quand Peggotty a parlé de ce qu'elle appelait ma chambre, et du fait qu'elle était préparée pour moi chaque soir et

qu'elle espérait que je l'occuperais, j'ai hésité, mais avant que j'aie même pu jeter un coup d'œil à Steerforth, il avait compris toute l'affaire.

« Bien sûr. Tu y dormiras pendant notre séjour, et je dormirai à l'auberge.

– Mais vous avoir emmené si loin, et nous séparer, ne semble pas très amical, Steerforth.

– Allons donc, au nom du Ciel, où est ta place naturelle ? Qu'est-ce que 'semble' comparé à cela ! » La question a été réglée sur le champ.

Il a manifesté toutes ses délicieuses qualités jusqu'au bout, jusqu'au moment où nous sommes partis, à huit heures, en direction du bateau de Mr Peggotty. À vrai dire, elles se déployaient de plus en plus vivement à mesure que les heures passaient ; car je pensais déjà, et je n'en doute plus maintenant, que la conscience du succès dans sa volonté de plaire lui inspirait une plus grande finesse de perception et lui facilitait subtilement les choses. Si quelqu'un m'avait dit, alors, que tout cela était un jeu brillant, auquel il s'adonnait pour l'excitation du moment, pour absorber son excès d'énergie, dans un désir machinal de supériorité, dans le dessein inutile et insouciant de conquérir ce qui était sans valeur pour lui et mis au rebut à la minute suivante — si quelqu'un m'avait dit un tel mensonge ce soir-là, je me demande de quelle manière j'aurais réussi à exprimer mon indignation !

Sans doute seulement en accroissant, si cela avait été possible, les sentiments romantiques de fidélité et d'amitié que j'éprouvais en marchant avec lui sur la plage sombre et glacée vers le vieux bateau ; le vent gémissant autour de nous encore plus plaintivement que le soir où je m'étais présenté pour la première fois à la porte de Mr Peggotty.

« C'est un endroit plutôt sauvage, Steerforth, non ?

– Assez lugubre dans le noir, et la mer rugit comme si elle voulait nous dévorer. Est-ce le bateau, la lumière que je vois là-bas ?

– C'est le bateau.

– C'est bien celui que j'ai vu ce matin. Mon instinct m'y a conduit tout droit, je suppose. »

Nous n'avons rien dit de plus en nous approchant de la lumière, mais nous sommes dirigés sans bruit vers la porte. J'ai posé la main sur la poignée ; et, murmurant à Steerforth de rester près de moi, je suis entré.

Un bourdonnement de voix était audible à l'extérieur et, quand nous sommes entrés, quelqu'un battait des mains ; à ma grande surprise, c'était Mrs Gummidge, d'habitude inconsolable. Mais Mrs Gummidge n'était pas la seule personne étrangement exaltée. Mr Peggotty, son visage rayonnant d'une satisfaction extraordinaire, et riant de toutes ses forces, ouvrait grand ses bras robustes, comme si la petite Em'ly devait courir s'y réfugier ; Ham, avec une expression mêlée d'admiration et de jubilation, et une sorte de timidité pataude qui lui allait très bien, tenait la petite Em'ly par la main comme s'il la présentait à Mr Peggotty ; la petite Em'ly elle-même, rougissante et embarrassée, mais prenant plaisir au plaisir de Mr Peggotty, ainsi que ses yeux joyeux l'exprimaient, allait échapper à Ham pour se blottir dans les bras de Mr Peggotty quand notre entrée (car elle nous a vus la première) l'a arrêtée dans son élan. C'est dans ces positions que nous les avons tous aperçus au moment où nous sommes passés de la froide et sombre nuit à la chaude clarté de la pièce ; avec Mrs Gummidge à l'arrière-plan, applaudissant comme une folle.

Ce petit tableau a été si brusquement dissipé par notre arrivée que l'on aurait pu douter qu'il ait jamais existé. Je me trouvais au milieu de la famille stupéfaite, face à Mr Peggotty et lui tendant la main, quand Ham a crié :

« Mas'r Davy ! C'est Mas'r Davy ! »

En un instant nous étions tous à nous serrer les mains, à nous demander comment nous allions, et à nous dire combien nous étions contents de nous rencontrer, et à parler en même temps. Mr Peggotty était si fier et si fou de joie de nous voir, qu'il ne savait que dire ni que faire, mais ne cessait de me serrer la main, puis celle de Steerforth, puis la mienne, et d'ébouriffer ses cheveux broussailleux, et de rire avant tant d'allégresse et de triomphe que c'était un régal de le voir.

« Ah mais, que vous deux gent'men — gent'men agrandés — viendrent à ce toit-ci ce soir, de tous les soirs de ma vie », a dit Mr Peggotty, « une telle chose a jamais arrivé 'paravant, je crois de vrai ! Em'ly, ma chérie, viens ici ! Viens ici, ma petite sorcière ! C'est l'ami de Mas'r Davy, ma chère ! C'est le gent'man que t'en as 'tendu parler, Em'ly. Il vient te voir, 'compagnant Mas'r Davy, le plus beau soir de la vie de ton oncle qui a jamais été et qui sera jamais, que l'autre soit Gormé, et hourrar ![1] »

[1] Mr Peggotty dit *horroar*, et il veut certainement dire « hurrah » d'après le contexte, mais le mot est tout de même très proche de *horror*. « L'autre », c'est le diable.

Après avoir prononcé ce discours sans reprendre son souffle, avec un entrain et un plaisir extraordinaires, Mr Peggotty a mis tendrement ses deux grandes mains de chaque côté du visage de sa nièce et, l'embrassant une douzaine de fois, l'a posé doucement et fièrement sur sa large poitrine et l'a tapoté avec autant de délicatesse que si sa main avait été celle d'une femme. Puis il l'a laissée partir ; et pendant qu'elle courait dans la petite chambre où j'avais dormi, s'est retourné pour nous regarder, tout échauffé et essoufflé par sa prodigieuse satisfaction.

« Si vous deux gent'men — gent'men agrandés maintenant, et quels gent'men — » a dit Mr Peggotty.

« C'qui sont, c'qui sont ! » s'est écrié Ham. « Bien dit ! C'qui sont. Mas'r Davy gars — gent'men agrandés — c'qui sont !

– Si vous deux gent'men, gent'men agrandés », a dit Mr Peggotty, « m'excusez pas pour être dans un état d'esprit, quand vous comprendrez les choses, je socillite vote pardon. Em'ly, ma chérie ! — Elle sait que je va l'dire », là sa joie a éclaté de nouveau, « et s'a enfuie. Auriez-vous la bonté de vous 'cuper d'elle, Mamie, pour une minute ? »

Mrs Gummidge a hoché la tête et disparu.

« Si c'est pas », a dit Mr Peggotty, s'asseyant avec nous près du feu, « la soirée la plus joyée d'ma vie, je suis un coquillage — bouillu en plus — et j'en dis pas plus. Cette petite-là Em'ly, monsieur » à voix basse à Steerforth, « — elle que vous voyez à rougir ici juste maintenant — »

Steerforth a simplement hoché la tête ; mais avec une si radieuse expression d'intérêt et de participation aux sentiments de Mr Peggotty, que ce dernier lui a répondu comme s'il avait parlé.

« Pour sûr. C'est elle, et elle est ainsi. Je vous 'mercie, monsieur. »

Ham a hoché la tête dans ma direction plusieurs fois, comme s'il avait voulu dire la même chose.

« Cette petite-là Em'ly à nous », a dit Mr Peggotty, « a été, dans notre maison, ce que je suppose (je suis un homme ignorant, mais c'est ce que je crois) personne sauf une petite créture aux yeux brillants *peut* être dans une maison. C'est pas mon enfant ; j'en ai jamais eu ; mais je pourrais pas l'aimer plus. Vous comprenez ! Je pourrais pas !

– Je comprends très bien », a dit Steerforth.

« Je le sais, monsieur, et je vous 'mercie encore. Mas'r Davy, il peut se rappeler ce qu'elle était ; vous pouvez juger par vous-même ce qu'elle est ; mais aucun de vous

peut savoir ce qu'elle a été, est, et sera, à mon cœur[1] aimant. Je suis rude, monsieur », a dit Mr Peggotty, « je suis aussi rude qu'un Porquipic de Mer[2] ; mais personne, à moins que ce soye une femme, ptête, peut savoir, je pense, ce que note petite Em'ly est pour moi. Et entre nous », réduisant sa voix à un souffle, « le nom de *cette* femme est pas Mrs Gummidge non plus, même si qu'elle a bien du mérite. »

Mr Peggotty a ébouriffé ses cheveux de nouveau des deux mains, pour se préparer à ce qu'il allait dire, et a continué avec ses mains sur ses genoux.

« Il y avait une certaine personne qu'a connu note Em'ly depuis le temps quand son père s'a noyeté ; qui l'a vue continuel ; quand un bébbé, quand une fillotte, quand une femme. Pas la plus belle personne à voir, l'était pas », a dit Mr Peggotty. « Peu près ma prope taille — rude — bien tanné par l'vent — très salé — mais dans l'ensemble, un gars honnête, avec le cœur au bon endroit. »

J'ai pensé que je n'avais jamais vu Ham sourire à quelque chose autant qu'il nous souriait maintenant.

« Que décide-t-y de faire, ce suroît-là béni », a dit Mr Peggotty, son visage au zénith du plaisir, « si ce n'est de perde son cœur-là à note petite Em'ly. Il la porsuit, il se devient une sorte de serviteur pour elle, il perd en grande mesure son goût pour les wictuailles, et à la fin il m'esplique c'qui cloche. Alors je pourrais souhaiter moi-même, voyez-vous, que note petite Em'ly serait en bon chemin d'être mariée. Je pourrais souhaiter la voir, tout cas, en contrat avec un homme honnête qu'aurait droit de la défendre. Je sais pas combien de temps je peux vivre, ou quand je peux mourir ; mais je sais que si je serais chaviré, une nuit, par un coup de vent ici dans la rade de Yarmouth, et que je voye les lumières de la ville briller pour la dernière fois au-dessus des rouleaux que je pourrais pas les remonter, je coulerais plus tranquille de penser : 'Y'a un homme sur la terre ferme, là, attaché solide à ma petite Em'ly, Dieu la bénisse, et aucun mal ne peut atteindre mon Em'ly tant est-y que cet homme vit !' »

Mr Peggotty a agité son bras droit, d'une manière simple et touchante, comme s'il saluait les lumières de la ville une dernière fois ; puis, hochant la tête en direction de Ham, dont il croisait le regard, a poursuivi.

---

[1] Mr Peggotty avale les h comme un homme du peuple et dit « art » au lieu de « heart », ce qui pourrait laisser penser qu'il y a de l'artifice dans l'amour dont il parle.
[2] Un oursin.

« Et bon ! Je l'conseille de parler à Em'ly. Il est assez grand, mais l'est plus timide qu'un tout petit, et il aime pas. Alors *je* parle. 'Quoi ! *Lui* !' dit Em'ly. '*Lui* que j'a connu si intime tellement d'années, et aime tant ! Oh, mon Oncle ! Je pourrai jamais l'avoir *lui*. C'est un si brave homme !' Je lui donne-z-un baiser, et je lui dis pas plus que 'Ma chérie, tu as raison de t'esprimer, tu choisis pour toi-même, t'es aussi libre qu'un petit oiseau !' Alors je m'en va le voir, et j'y dis, 'J'aimerais que ça ait pu, mais ça peut pas. Mais vous pouvez tous deux être comme vous étaient, c'que je te dis est, Sois ce que tu étais avec elle, comme un homme.' Il me dit, à serrant de ma main, 'Je l'serai !' il dit. Et il l'a été — honorable et courageux — pendant deux ans d'suite, et tout était juste pareil à la maison ici que d'avant. »

Le visage de Mr Peggotty, dont l'expression avait varié en suivant les différents étapes de son récit, a maintenant retrouvé toute son euphorie triomphante, cependant qu'il a posé une main sur mon genou et une main sur celui de Steerforth (les humectant au préalable, pour mieux souligner l'action), et a réparti entre nous le discours suivant :

« Tout soudain, un soir, — comme si c'était ce soir — la petite Em'ly revient de son travail, et lui avec elle ! Y'a rien là-dedans, que vous me dites. Non, parce qu'il s'occupe d'elle, comme un frère, la nuit tombée, et aussi avant la nuit, et tout le temps. Mais ce gars au suroît, il prend sa main, et il me crie, enjoyé, 'Regardez ! Elle va être ma petite femme !' Et elle dit, moitié brave et moitié timide, et moitié riant et moitié pleurant, 'Oui, mon oncle ! S'il vous plaît.' — S'il me plaît ! » s'est écrié Mr Peggotty, secouant sa tête extasiée à l'idée. « Seigneur, comme si je ferais autre chose ! — 'S'il vous plaît, je suis sérieuse maintenant, et j'y ai mieux pensé, et je serai la meilleure des petites femmes que je pourrai pour lui, car c'est un cher et brave gars !' Alors Mrs Gummidge, elle applaudit comme une pièce de théâtre, et vous entrez. Voilà ! Le crime au grand jour ! Vous entrez ! Ça s'est passé à cette heure présente-ci ; et c'est là l'homme qui va la marier, la minute qu'elle a fini son apprentissage. »

Ham n'a pas pu éviter de vaciller sous le coup que Mr Peggotty lui a asséné, dans sa joie sans bornes, pour marquer sa confiance et son amitié ; mais, se sentant tenu de nous dire quelque chose, il a dit, avec beaucoup d'hésitation et de difficulté :

« Elle était pas plus haute que vous a été, Mas'r Davy — quand vous venez la première fois — quand j'ai pensé ce qu'elle s'rait plus grande. Je la vois grandir — gent'men, comme une fleur. Que je donnerais ma vie pour elle — Mas'r Davy — Oh ! bien content et joyé ! Elle est plus pour moi — gent'men — que — elle est tout pour

moi que je peux jamais vouloir, et plus que jamais je — que jamais je peux dire. Je — Je l'aime de vrai. Y'a pas un gent'man dans tout le pays – ni non plus naviguant sur toute la mer — qui peut aimer sa lady plus que je l'aime, malgré qu'on trouverait sans peine un homme du commun — qui dirait mieux — ce qu'il pense. »

J'ai trouvé émouvant de voir un gaillard aussi robuste que Ham l'était alors, ébranlé par la puissance de ce qu'il ressentait pour la petite créature qui avait conquis son cœur. J'ai trouvé émouvante en elle-même la simple confiance que nous témoignaient Mr Peggotty et Ham. J'étais ému par l'histoire de façon générale. Je ne sais pas dans quelle mesure les souvenirs de mon enfance influençaient mes émotions. Je ne sais pas si j'étais venu avec quelque vague idée que je devais encore aimer la petite Em'ly. Je sais que tout cela me faisait plaisir ; mais au début, c'était un plaisir indiciblement délicat, qu'un rien aurait changé en souffrance.

Par conséquent, si j'avais dû me charger de faire vibrer avec un peu d'adresse la corde sensible chez les uns et les autres, je m'en serais bien mal tiré. Mais Steerforth s'en est chargé ; et il l'a fait avec une telle habileté qu'en quelques minutes nous étions tous aussi sereins et heureux qu'il était possible.

« Mr Peggotty », a-t-il dit, « vous êtes un parfait brave homme, et méritez d'être aussi heureux que vous l'êtes ce soir. Serrons-nous la main là-dessus ! Ham, je vous souhaite de la joie, mon garçon[1]. Serrons-nous la main là-dessus aussi ! Daisy, tisonne le feu, et fais-le flamber ! et Mr Peggotty, si nous ne pouvez pas convaincre votre gentille nièce de revenir (je libère ce siège dans le coin pour elle), je m'en vais. Je ne voudrais pas être responsable d'une brèche autour de votre feu ce soir — surtout une telle brèche — pour toute la richesse des Indes ! »

Mr Peggotty est donc parti chercher la petite Em'ly dans mon ancienne chambre. La petite Em'ly n'avait pas envie de venir d'abord, et puis Ham y est allé. Ils l'ont bientôt amenée près du feu, très troublée et très timide, — mais elle est vite devenue plus confiante quand elle a découvert avec quelle douceur et quel respect Steerforth lui parlait ; avec quelle adresse il évitait tout ce qui pouvait l'embarrasser ; comment il parlait à Mr Peggotty de barques, et de navires, et de marées, et de poisson ; comment

[1] *My boy* est une manière condescendante de s'adresser à un adulte. Aux États-Unis, on disait *Boy !* pour appeler un homme noir. Cela peut encore arriver dans le sud. Deux lignes plus loin, Steerforth inverse le processus. Pour parler de la petite Em'ly, il utilise l'adjectif *gentle*, qui signifie gentille, mais qui peut aussi, à la différence de *nice* ou *sweet*, indiquer une appartenance à la bonne société, comme dans *gentleman*. Il souligne ainsi le contraste entre les personnalités de Ham et de la petite Em'ly.

il me prenait à témoin du jour où il avait vu Mr Peggotty à Salem House ; combien le bateau et tout ce qui s'y trouvait le ravissait ; avec quelle légèreté et quelle facilité il continuait, de manière à nous amener, par degrés, dans un cercle enchanté où nous bavardions tous sans aucune gêne.

En vérité, Em'ly a peu parlé de toute la soirée ; mais elle regardait, et écoutait, et son visage s'animait, et elle était charmante. Steerforth a raconté l'histoire d'un horrible naufrage (à la suite de sa conversation avec Mr Peggotty), comme s'il était en train de le voir à l'instant — et la petite Em'ly ne détachait pas ses yeux de lui pendant tout ce temps, comme si elle le voyait aussi. Il nous a raconté une de ses propres joyeuses aventures, pour nous remettre de bonne humeur, avec autant de gaieté que si le récit était aussi neuf pour lui que pour nous — et la petite Em'ly a tant ri que les sons cristallins résonnaient dans tout le bateau, et que nous avons tous ri (Steerforth aussi) par une irrésistible sympathie avec ce qui était si plaisant et jovial. Il a convaincu Mr Peggotty de chanter, ou plutôt de rugir, « Quand soufflent les vents déchaînés, vents déchaînés, vents déchaînés[1] » ; et il a chanté lui-même une chanson de marin, d'une manière si belle et pathétique que j'aurais presque pu imaginer que le véritable vent, rôdant tristement autour de la maison, et murmurant tout bas quand nous faisions silence, n'était là que pour l'écouter.

Quant à Mrs Gummidge, il a ranimé cette victime de la mélancolie avec un succès que l'on n'avait jamais atteint (à ce que m'a dit Mr Peggotty) depuis le décès du vieux. Il lui a laissé si peu le temps d'être malheureuse qu'elle a déclaré le lendemain s'être sentie ensorcelée.

Mais il n'a pas monopolisé l'attention générale, ni la conversation. Quand la petite Em'ly a repris courage et m'a parlé (mais encore assez timidement) de nos anciens vagabondages sur la plage, pour ramasser des coquillages et des galets ; et quand je lui ai demandé si elle se souvenait combien je lui étais dévoué ; et quand nous avons tous deux ri et rougi en évoquant le bon vieux temps, si irréel à contempler maintenant ; il était attentif et silencieux, et nous observait pensivement. Elle était assise à ce moment, et toute la soirée, sur l'ancien coffre dans son ancien petit coin près du feu — Ham à côté d'elle, là où j'avais l'habitude de m'asseoir. Je me suis demandé si c'était par un

[1] Vers de *Ye Mariners of England*, poème patriotique de Thomas Campbell (1777-1844) écrit en 1800 à la gloire des marins qui défendaient l'Angleterre menacée.

effet de ses petites manières taquines, ou de sa modestie virginale, qu'elle se tenait tout près du mur, et loin de lui ; mais j'ai observé cela toute la soirée.

Autant que je m'en souvienne, il était près de minuit quand nous avons pris congé. Nous avions soupé de biscuits de mer et de poisson salé, et Steerforth avait sorti de sa poche un plein flacon de gin hollandais, que nous autres hommes (je peux dire nous autres hommes, maintenant, sans rougir) avions vidé. Nous nous sommes quittés joyeusement ; et comme ils se pressaient tous à la porte pour nous éclairer aussi loin que possible sur le sable, j'ai vu, derrière Ham, les beaux yeux bleus de la petite Em'ly qui nous suivaient, et entendu sa douce voix qui nous invitait à être prudents en chemin.

« Une bien charmante petite beauté ! » a dit Steerforth, prenant mon bras. « Eh bien ! C'est un endroit pittoresque, et ce sont des gens pittoresques, et c'est une sensation fort nouvelle que de les fréquenter.

– Quelle chance nous avons eue, aussi, d'être arrivés pour les surprendre dans la félicité de ce projet de mariage ! Je n'ai jamais vu des gens aussi heureux. Quel plaisir d'y assister, et d'être invités à partager leur joie honnête, comme nous l'avons fait !

– C'est un bonhomme plutôt balourd pour la fille, non ? »

Il s'était montré si cordial avec lui, et avec eux tous, que j'ai ressenti un choc à cette remarque inattendue et cruelle. Mais, me tournant vivement vers lui, et voyant que ses yeux riaient, j'ai répondu, bien soulagé :

« Ah, Steerforth ! Cela vous va bien de vous moquer des pauvres ! Vous pouvez vous disputer avec Miss Dartle, ou tenter de me cacher vos sympathies pour plaisanter, mais vous ne me trompez pas. Quand je vois avec quelle perfection vous les comprenez, avec quelle délicatesse vous prenez part au bonheur de ce simple pêcheur ou respectez l'amour de mon ancienne nourrice, je sais qu'aucune joie ni peine, aucune émotion de ces gens ne peut vous être indifférente. Et je vous admire et vous aime pour cela, Steerforth, vingt fois plus ! »

Il s'est arrêté et, regardant mon visage, a dit : « Daisy, je crois que tu es sincère, et que tu es bon. J'aimerais que nous le soyons tous ! » Aussitôt après, il chantait gaiement la chanson de Mr Peggotty, tandis que nous marchions d'un bon pas pour rentrer à Yarmouth.

Chapitre 22
Quelques vieux décors, et quelques nouvelles personnes.

Steerforth et moi sommes restés plus de quinze jours dans cette région. Nous passions beaucoup de temps ensemble, je n'ai pas besoin de le préciser ; mais à l'occasion nous étions séparés pendant quelques heures. Il était bon marin, et je ne l'étais pas ; et quand il partait naviguer avec Mr Peggotty, ce qui était un de ses plaisirs favoris, je restais en général à terre. L'occupation de la chambre d'amis de Peggotty m'imposait une contrainte à laquelle il échappait ; car, sachant avec quelle assiduité elle s'occupait de Mr Barkis toute la journée, j'évitais de sortir tard le soir ; tandis que Steerforth, à l'auberge, était libre et ne dépendait que de son humeur. C'est ainsi que j'ai entendu parler de petites fêtes qu'il donnait pour les pêcheurs à *L'esprit Fort,* le port d'attache de Mr Peggotty, quand j'étais couché, et de nuits entières qu'il passait en mer au clair de lune, vêtu d'habits de pêcheur, rentrant avec la marée du matin. À ce moment, cependant, je savais que sa nature impatiente et son tempérament hardi le poussaient à trouver un exutoire dans un rude labeur et un gros temps, ainsi que dans d'autres manières d'excitation qui présentaient l'attrait de la nouveauté ; je ne m'étonnais donc d'aucune de ses activités.

Une autre cause de nos séparations, c'est que j'avais naturellement envie d'aller à Blunderstone et de revoir les lieux familiers de mon enfance ; alors que Steerforth, après y être allé une fois, ne trouvait pas grand intérêt à y retourner. Aussi, trois ou quatre matins, je m'en souviens très bien, nous sommes partis chacun de notre côté après avoir pris notre petit déjeuner très tôt, et nous nous sommes retrouvés pour un dîner tardif. Je n'avais pas la moindre idée de la façon dont il passait son temps dans l'intervalle, si ce n'est que je le savais très populaire dans les environs et capable de trouver vingt moyens de se divertir là ou un autre homme n'en aurait trouvé aucun.

Pour ma part, je m'occupais dans mes pèlerinages solitaires de me rappeler chaque yard de la vieille route à mesure que je la parcourais, et de hanter les vieux endroits dont je ne me lassais jamais. Je les hantais comme ma mémoire l'avait souvent fait, et je m'y attardais comme mes pensées plus jeunes s'y étaient attardées quand j'en étais

éloigné. Je me promenais pendant des heures près de la tombe au pied de l'arbre où mes deux parents reposaient — la tombe que j'avais contemplée, quand c'était seulement celle de mon père, avec des sentiments de compassion tellement curieux, et auprès de laquelle je m'étais tenu, si affligé, quand on l'avait rouverte pour y déposer ma jolie mère et son bébé — la tombe que les soins fidèles de Peggotty avaient si bien entretenue qu'elle était devenue un véritable jardin. Elle se trouvait un peu à l'écart du sentier du cimetière, dans un coin calme, assez près pour me laisser lire les noms sur la pierre quand j'allais et venais, surpris par le son de la cloche quand elle sonnait l'heure, car je croyais entendre une voix défunte. Mes réflexions à cette époque portaient toujours sur ce que j'allais devenir dans la vie, et sur les choses distinguées que j'allais faire. L'écho de mes pas ne suivait pas une autre musique, mais s'en tenait à celle-là comme si j'étais rentré à la maison pour bâtir mes châteaux en Espagne auprès d'une mère vivante.

Mon ancienne maison avait bien changé. Les nids loqueteux, abandonnés depuis si longtemps par les corbeaux, avaient disparu ; et les arbres avaient été élagués au point d'être méconnaissables. Le jardin était retourné à l'état sauvage, et la moitié des fenêtres de la maison étaient fermées. Elle était habitée, mais seulement par un pauvre gentleman aliéné et les gens qui s'occupaient de lui. Il était toujours assis à ma petite fenêtre, regardant le cimetière ; et je me demandais si ses pensées incohérentes rejoignaient parfois une des rêveries qui occupaient mon esprit les matins roses où je jetais un coup d'œil par cette même petite fenêtre dans ma chemise de nuit, et voyais les moutons paissant tranquillement dans la lumière du soleil levant.

Nous anciens voisins, Mr et Mrs Grayper, étaient partis en Amérique du Sud, et la pluie avait traversé le toit de leur maison vide et sali ses murs. Mr Chillip était remarié à une grande femme osseuse à long nez ; et ils avaient un petit bébé ridé, avec une lourde tête qu'il ne pouvait tenir droite, et deux yeux pâlots avec lesquels il semblait toujours se demander pourquoi il avait bien pu naître.

C'est avec un singulier mélange de tristesse et de plaisir que je me promenais aux alentours de ma maison natale, jusqu'au moment où le rougeoiement du soleil d'hiver m'avertissait qu'il était temps de m'engager sur le chemin du retour. Mais quand j'avais quitté l'endroit, et surtout quand Steerforth et moi étions plaisamment assis pour dîner devant un bon feu, je me souvenais avec délices d'y être allé. De même, bien que moins vivement, quand je me retirais pour la nuit dans ma chambre bien propre ; et, feuilletant le livre des crocodiles (qui était toujours là, sur une petite table), me disais avec un cœur

reconnaissant que j'étais bien chanceux d'avoir un ami tel que Steerforth, une amie telle que Peggotty et, en la personne de mon excellente et généreuse tante, quelqu'un qui remplaçait si bien ceux que j'avais perdus.

Après ces longues marches, le trajet le plus court pour rentrer à Yarmouth empruntait un bac. Il me déposait sur la grève entre la ville et la mer, et il me suffisait de la traverser pour m'épargner un détour considérable par la grand-route. La maison de Mr Peggotty se trouvant sur cette grande étendue plate, à moins de cent yards de mon chemin, je ne manquais pas d'y jeter un coup d'œil en passant. J'étais à peu près sûr d'y trouver Steerforth qui m'attendait, et nous partions ensemble dans l'air glacé et le brouillard vers les lumières scintillantes de la ville.

Un soir sombre, alors que je rentrais plus tard que d'habitude — ayant effectué ce jour-là ma visite d'adieu à Blunderstone, car nous allions bientôt retourner chez nous — je l'ai trouvé tout seul dans la maison de Mr Peggotty, assis pensivement devant le feu. Il réfléchissait de façon si intense qu'il ne s'est pas aperçu de mon arrivée. Il aurait pu en être de même s'il avait été moins absorbé, parce que les pas ne faisaient aucun bruit sur le sable au dehors ; mais même mon entrée ne l'a pas sorti de sa torpeur. J'étais debout près de lui, le regardant ; et il restait perdu, le front soucieux, dans ses méditations.

Il a tellement sursauté quand j'ai posé ma main sur son épaule, que cela m'a fait sursauter aussi.

« Tu me tombes dessus », a-t-il dit, presque furieusement, « comme un fantôme accusateur !

– Je devais bien m'annoncer d'une façon ou d'une autre. Vous ai-je fait redescendre des étoiles ?

– Non. Non.

– Remonter de quelque part, alors ? » ai-je dit, m'asseyant à côté de lui.

« Je regardais les images dans le feu.

– Mais vous les gâchez pour moi », ai-je dit, comme il tisonnait vivement les braises avec un morceau de bois enflammé, lançant un cortège d'étincelles ardentes et ronflantes à l'assaut de la petite cheminée.

« Tu ne les aurais pas vues. Je déteste ce moment bâtard, ni jour ni nuit. Tu rentres bien tard ! Où étais-tu ?

– J'ai pris congé de ma promenade habituelle.

– Et je suis resté assis ici », a dit Steerforth, jetant un coup d'œil autour de la pièce, « à penser que tous les gens que nous avons trouvés si joyeux le soir de notre arrivée pourraient — si j'en juge par le présent état délaissé du lieu — être dispersés, ou morts, ou frappés par je ne sais quel mal. David, si seulement j'avais eu un père judicieux ces vingt dernières années, plût à Dieu !

– Mon cher Steerforth, que se passe-t-il ?

– Je regrette de toute mon âme que l'on ne m'ait pas mieux guidé ! » s'est-il exclamé. « Je souhaite de toute mon âme que je puisse me guider mieux moi-même ! »

Il y avait dans ses manières un découragement passionné qui m'a fort étonné. Il était plus différent de lui-même que je ne l'aurais supposé possible.

« Il vaudrait mieux être ce pauvre Peggotty, ou son lourdaud de neveu », a-t-il dit, se levant et s'appuyant sombrement sur la cheminée, son visage tourné vers le feu, « que d'être moi-même, vingt fois plus riche et vingt fois plus savant, et de me tourmenter comme je l'ai fait, depuis une demi-heure, dans cette barque du Diable de bateau ! »

Sa transformation me déconcertait tellement qu'au début je ne pouvais que l'observer en silence, tandis qu'il restait debout, pressant sa tête sur sa main et regardant le feu d'un air lugubre. Et puis je l'ai supplié, avec tout le sérieux de ce que je ressentais, de me dire ce qui l'avait contrarié de manière si inhabituelle, et de me laisser compatir avec lui, si je ne pouvais espérer le conseiller. Avant la fin de mon intervention, il a commencé à rire — d'abord nerveusement, puis bientôt avec une gaieté retrouvée.

« Ah, ce n'est rien, Daisy ! rien ! Je t'ai dit, à l'auberge à Londres, qu'il m'arrive d'être un compagnon pénible pour moi-même. Je viens d'être un cauchemar pour moi-même — j'ai dû en faire un, je pense. À certains moments, l'ennui fait remonter à ma mémoire des contes de mon enfance que je ne reconnais pas. Je crois que je me suis pris pour le vilain garnement qui 's'en moque' et qui finit dans la gueule d'un lion[1] — un destin plus noble que celui du garçon qui criait au loup, je suppose. Ce que les vieilles femmes appellent les horreurs[2] m'a saisi de la tête aux pieds. J'ai eu peur de moi-même.

– Tu n'as peur de rien d'autre, je pense.

[1] Référence apparente à un apologue paru en 1848 dans le magazine *Punch*, dans lequel un garçon qui n'écoute personne décide que le lion joue la comédie. Il ne finit pas dans sa gueule, car il comprend son erreur à la dernière seconde et lui échappe.
[2] Des hallucinations, par exemple celles du delirium tremens.

– Peut-être pas, et pourtant il y a bien des choses qui pourraient m'effrayer. Bon ! C'est comme ça ! Je ne vais pas rechuter, David ; mais je te redis, mon bon ami, qu'il aurait été préférable pour moi (et pour d'autres que moi) d'avoir un père ferme et judicieux ! »

Son visage était toujours expressif, mais je ne l'ai jamais vu exprimer une telle sorte de sombre sincérité que lorsqu'il a prononcé ces mots, avec son regard fixé sur le feu.

« N'en parlons plus ! » a-t-il dit, faisant le geste de jeter quelque chose de léger en l'air. « 'Allons, dès qu'il s'en va, je redeviens un homme', comme Macbeth[1]. Et maintenant, dînons ! Si je n'ai pas (à la façon de Macbeth), gâché la fête par un admirable désordre, Daisy.

– Mais où sont-ils tous, je me le demande !

– Dieu sait. J'ai fait un tour jusqu'au bac pour t'attendre, puis j'ai fait un tour ici et trouvé l'endroit déserté. Cela m'a fait réfléchir, et tu m'as découvert en train de réfléchir. »

L'arrivée de Mrs Gummidge avec un panier a expliqué pourquoi la maison était vide. Elle s'était hâtée de sortir acheter quelque chose pour Mr Peggotty, qui rentrait avec la marée ; et avait laissé la porte ouverte, pour le cas où Ham et la petite Em'ly, qui finissaient tôt ce soir-là, reviendraient pendant son absence. Steerforth, après avoir grandement amélioré l'humeur de Mrs Gummidge par une salutation souriante et une joviale étreinte, a pris mon bras et m'a vite entraîné dehors.

Il n'avait pas moins amélioré son humeur que celle de Mrs Gummidge, car il avait retrouvé son entrain habituel, et a conversé de manière vivace tout le long du chemin.

« Et ainsi », a-t-il dit gaiement, « nous renonçons à cette vie de boucaniers demain, oui ?

– C'est ce qui est convenu. Et nos places dans la diligence sont retenues, vous savez.

– Eh ! on n'y peut rien, je suppose. J'ai presque oublié qu'il y a des choses à faire dans le monde à part se faire secouer en mer ici. J'aimerais autant que ce ne soit pas le cas.

– Tout nouveau, tout beau », ai-je dit en riant.

---

[1] Acte III, scène 4. Il est terrorisé par le spectre de Banquo, qu'il vient de faire assassiner. La phrase « gâché la fête par un admirable désordre » est un commentaire de Lady Macbeth à la suite de la panique de Macbeth.

« Assez juste, quoique cette observation soit bien sarcastique pour un aimable exemple d'innocence comme mon jeune ami. Bon ! Je reconnais que je suis un garçon capricieux, David. Je le sais ; mais je peux aussi battre le fer quand il est chaud, et vigoureusement. Je pourrais déjà me présenter à un examen de pilote dans ces eaux et obtenir un résultat pas trop ridicule, je pense.

– Mr Peggotty dit que vous êtes un prodige.

– Un phénomène nautique, hein ? » a dit Steerforth en riant.

« Il le dit en effet, et vous savez que c'est vrai ; étant donné l'ardeur que vous mettez à toute entreprise, et la facilité avec laquelle vous la maîtrisez. Et c'est ce qui me stupéfie le plus en vous, Steerforth — que vous soyez satisfait d'un usage si restreint[1] de vos facultés.

– Satisfait ? » a-t-il répondu joyeusement. « Je ne suis jamais satisfait, sauf de votre candeur, ma gentille Daisy. Quant à la restriction, je n'ai jamais appris l'art de m'attacher à l'une de ces roues sur lesquelles les Ixions[2] de notre temps tournent sans s'arrêter. Cela m'a échappé à cause d'un mauvais apprentissage, et maintenant je m'en moque. — Tu sais que j'ai acheté un bateau ici ?

– Quel extraordinaire gaillard vous êtes, Steerforth », me suis-je exclamé en m'arrêtant — car c'était la première fois que j'en entendais parler. « Alors que vous n'aurez peut-être jamais envie de revenir dans les environs !

– Ça, je ne sais pas. Je me suis attaché à cet endroit. En tout cas », m'entraînant en hâtant le pas, « j'ai acheté un bateau qui était à vendre — un clipper, dit Mr Peggotty[3] ; et c'est ce qu'il est — et Mr Peggotty le commandera en mon absence.

– Maintenant je vous comprends, Steerforth ! » ai-je dit, enchanté. « Vous prétendez l'avoir acheté pour vous-même, mais c'est en réalité pour l'en faire bénéficier. J'aurais pu le deviner tout de suite, vous connaissant. Mon cher bon Steerforth, comment puis-je vous dire ce que je pense de votre générosité ?

– Bah ! » a-t-il répondu en rougissant. « Moins on en parle, mieux c'est.

– Ne le savais-je pas ? » me suis-je écrié, « n'ai-je pas dit qu'il n'y avait aucune joie, aucune peine, aucune émotion de ces cœurs honnêtes qui vous fût indifférente ?

---

[1] Encore *Macbeth*, III,2.
[2] Zeus l'ayant invité sur l'Olympe, Ixion a tenté de séduire Hera, la femme de son hôte. Zeus l'a condamné à tourner éternellement sur une roue de feu.
[3] On nomme *clipper*, au début du XIXème siècle, de grands trois-mâts fins et rapides. Mr Peggotty utilise le mot parce que le bateau est fin et rapide, mais ce n'est sans doute pas un grand trois-mâts.

– Bon, bon, tu m'as dit tout cela. Pas la peine d'y revenir. Nous en avons assez parlé ! »

Craignant de l'offenser en poursuivant un sujet qu'il traitait à la légère, je ne l'ai poursuivi que dans mes pensées alors que nous marchions encore plus vite qu'auparavant.

« Il faut le gréer à neuf, et je vais laisser Littimer surveiller le travail, afin que ce soit parfait. T'ai-je dit que Littimer était arrivé ?

– Non.

– Oh, oui ! Il est arrivé ce matin, avec une lettre de ma mère. »

Comme nos regards se rencontraient, j'ai observé qu'il avait pâli jusqu'à ses lèvres, même s'il me regardait très fermement. J'ai craint que quelque conflit entre sa mère et lui ait pu l'amener à l'état d'esprit dans lequel je l'avais trouvé tout seul devant le feu. Je l'ai suggéré.

« Oh non ! » a-t-il dit, secouant la tête et riant un peu. « Rien de tel ! Oui. Il est arrivé, cet homme qui m'appartient.

– Toujours le même !

– Toujours le même. Aussi calme et distant que le Pôle Nord. Il va s'occuper de changer le nom du bateau. Il s'appelle le *Pétrel tempête*[1] actuellement. Mr Peggotty n'a que faire d'un Pétrel tempête ! Je vais le faire rebaptiser.

– Sous quel nom ?

– La Petite Em'ly. »

Comme il me regardait toujours fermement, j'ai considéré qu'il me rappelait son objection à recevoir des louanges pour sa prévenance. Je ne pouvais m'empêcher de montrer sur mon visage combien cela me plaisait, mais je n'ai rien dit, et il s'est remis à sourire, et semblait soulagé.

« Mais regarde, là, la petite Em'ly en personne qui arrive ! Et ce gars avec elle, hein ? Ma parole, c'est un vrai chevalier-servant. Il ne la quitte jamais ! »

Ham construisait des bateaux à cette époque, ayant perfectionné un talent naturel pour cet artisanat jusqu'à devenir un ouvrier qualifié. Il portait sa tenue de travail et

[1] *Stormy Petrel*. Petit oiseau marin appelé aussi *Océanite tempête*. Les anciens marins pensaient qu'il annonçait la tempête. Les lecteurs du livre connaissaient certainement cette étymologie, car on qualifiait de *Stormy Petrel* quelqu'un que l'on appellerait en français « oiseau de mauvais augure ». Dickens n'a sans doute pas choisi ce nom au hasard pour le bateau.

paraissait assez rude, mais néanmoins viril, et un protecteur adéquat pour la petite créature épanouie à son bras. On voyait sur son visage une franchise, une honnêteté, et une manifestation évidente de la fierté et de l'amour qu'elle lui inspirait, qui lui donnaient à mon avis une véritable beauté. Je me disais, en les voyant s'approcher, qu'ils étaient bien assortis même sous cet aspect.

Elle a retiré sa main timidement de son bras quand nous nous sommes arrêtés pour leur parler, et a rougi en nous la donnant, à Steerforth et moi. En repartant, après avoir échangé quelques mots avec nous, elle n'a pas remis sa main à sa place mais, semblant encore timide et gênée, a marché seule. Je trouvais tout cela très plaisant et charmant, et Steerforth semblait penser de même tandis que nous les regardions d'éloigner dans la lumière d'une nouvelle lune.

Soudain, une jeune femme — qui les suivait de manière évidente — est passée près de nous ; nous ne l'avions pas vu arriver, mais j'ai aperçu son visage au passage et j'ai pensé que je m'en souvenais vaguement. Elle était légèrement vêtue ; paraissait déterminée, et hagarde, et impudique, et pauvre ; mais semblait, pour l'instant, avoir jeté tout cela au vent qui soufflait, et n'avoir autre chose en tête que de les suivre. Alors que la sombre étendue plate absorbait leurs silhouettes au loin, et restait seule visible entre la brume sur la mer et nous, la jeune femme a disparu de la même façon, sans les avoir rattrapés.

« C'est une ombre bien noire pour suivre la fille », a dit Steerforth, immobile. « Qu'est-ce que cela veut dire ? »

Il parlait à voix basse, sur un ton que j'ai trouvé presque étrange.

« Elle doit avoir décidé de leur demander l'aumône, je pense », ai-je dit.

« Une mendiante n'aurait rien d'extraordinaire », a dit Steerforth, « mais c'est une chose curieuse qu'une mendiante ait pris cette forme-là ce soir.

– Pourquoi ?

– Pour rien, en vérité, sinon que j'étais en train de penser à quelque chose de ce genre », a-t-il dit après un silence, « quand elle est apparue. Je me demande d'où diable elle est venue !

– De l'ombre de ce mur, je pense », ai-je dit, comme nous arrivions à une route bordée par un mur.

« Elle est partie ! » a-t-il répliqué, en regardant par-dessus son épaule. « Et que tout le mal s'en aille avec elle[1]. Maintenant, allons dîner ! »

Mais il a regardé de nouveau par-dessus son épaule vers le ressac qui luisait faiblement au loin ; et encore. Et il s'interrogeait sur elle, par bribes, pendant la fin de notre marche ; et n'a paru l'oublier que lorsque les lumières du feu et des bougies nous ont éclairés, assis chaudement et gaiement à table.

Littimer était là, et m'a fait le même effet que d'ordinaire. Quand je lui ai dit espérer que Mrs Steerforth et Miss Dartle se portaient bien, il a répondu respectueusement (et bien sûr, respectablement), qu'elles se portaient passablement bien, il me remerciait, et qu'elles envoyaient leurs compliments. C'était tout, et pourtant il me semblait déclarer aussi clairement qu'on pouvait le faire : « Vous êtes très jeune, monsieur ; vous êtes excessivement jeune. »

Nous avions presque fini de dîner quand il a fait un pas ou deux en direction de la table depuis le coin d'où il nous surveillait, ou plutôt me surveillait, à ce qu'il me semblait, et a dit à son maître :

« Je vous prie de m'excuser, monsieur. Miss Mowcher est dans le coin.

– Qui ? » s'est écrié Steerforth, très étonné.

« Miss Mowcher, monsieur.

– Comment, mais que fait-*elle* donc ici ?

– Il paraît que c'est son pays natal, monsieur. Elle m'informe qu'elle fait une de ses visites professionnelles ici chaque année, monsieur. Je l'ai rencontrée dans la rue cet après-midi, et elle désirait savoir si elle pouvait avoir l'honneur de se présenter chez vous après dîner, monsieur.

– Connais-tu la géante en question, Daisy ? » a demandé Steerforth.

J'ai été obligé d'avouer — même cela me semblait un désavantage humiliant face à Littimer — que Miss Mowcher était pour moi une parfaite inconnue.

« Alors tu vas faire sa connaissance, car c'est une des sept merveilles du monde. Quand Miss Mowcher arrivera, faites-la entrer. »

Je ressentais une certaine curiosité et un certain émoi à propos de cette dame, d'autant plus que Steerforth éclatait de rire quand j'en parlais, et refusait absolument

[1] Les lecteurs de l'époque devaient comprendre, d'après la description de la femme —et la réaction de Steerforth — que c'était une prostituée.

de répondre aux questions que je posais à son sujet. Je suis donc resté dans un état d'attente fiévreuse jusqu'au moment, alors que la nappe avait été retirée depuis une demi-heure et que nous étions assis devant le feu avec notre carafe de vin, où la porte s'est ouverte et Littimer, avec sa sérénité habituelle, a annoncé :

« Miss Mowcher ! »

J'ai regardé la porte et je n'ai rien vu. Je regardais toujours la porte, pensant que Miss Mowcher mettait longtemps à apparaître, quand, à ma stupeur infinie, une naine essoufflée de quarante ou quarante-cinq ans a contourné en se dandinant un canapé qui se trouvait entre elle et moi. Elle avait une grosse tête, des yeux gris coquins, et des bras si extrêmement courts que pour poser un doigt malicieusement contre son nez retroussé, tandis qu'elle lorgnait Steerforth, elle était obligée de mettre le doigt à mi-chemin et d'abaisser son nez jusqu'à lui. Son menton, qui était ce qu'on appelle un double-menton, était si gras qu'il avalait complètement les rubans de son chapeau et même le nœud. Elle n'avait pas de cou ; pas de taille ; pas de jambes qui valaient la peine qu'on en parle ; car tout en ayant des proportions ordinaires jusqu'à l'endroit où sa taille se serait trouvée, si elle en avait eu une, et tout en se terminant, comme les êtres humains le font en général, par une paire de pieds, elle était si petite qu'elle se tenait devant une chaise normale comme devant une table, posant le sac qu'elle portait sur le siège. Cette dame ; vêtue de manière désinvolte ; réunissant son nez et son index avec la difficulté que j'ai décrite ; penchant forcément sa tête et, avec un de ses yeux perçants fermé, produisant une grimace incroyablement narquoise ; après avoir lorgné Steerforth un moment, a dégorgé un torrent de paroles.

« Quoi ! Ma fleur ! » a-t-elle commencé plaisamment, secouant sa grosse tête. « Vous êtes là, oui ! Oh, vilain garçon, fi donc, vous n'avez pas honte, que faites-vous si loin de chez vous ? Des bêtises, je parie. Oh, vous êtes un petit malin, Steerforth, oui, et moi aussi, non ? Ha, ha, ha ! Vous auriez parié cent livres contre cinq, hein, que vous ne m'auriez pas vue ici, non ? Béni soyez-vous, mon bonhomme, je suis partout. Je suis ici et là, et où ne suis-je pas, comme la demi-couronne du magicien dans le mochoir de la dame. En parlant de mochoirs — et en parlant de dames — quel réconfort vous

apportez à votre chère mère, hein, mon cher garçon, par-dessus une de mes épaules, et je ne dis pas laquelle[1] ! »

Miss Mowcher a dénoué son chapeau à ce moment de son discours, a rejeté les rubans en arrières et s'est assise, en haletant, sur un repose-pieds devant le feu — de sorte que la table du dîner formait une sorte de dais qui s'étendait au-dessus de sa tête comme un abri d'acajou.

« Oh mes étoiles et comment-ça-s'appelle ! » a-t-elle poursuivi, claquant une main sur chacun de ses petits genoux et me jetant un coup d'œil inquisiteur, « je suis trop dodue, c'est un fait, Steerforth. Quand je monte un étage, j'ai autant de peine à tirer chaque souffle dont j'ai besoin que si c'était un seau d'eau à tirer d'un puits. Si vous me voyiez en train de regarder par la fenêtre en haut de la maison, vous penseriez que je suis une belle femme, non ?

– Je le penserais où que vous soyez », a répondu Steerforth.

« Allons donc, allons, allons ! » s'est écrié la petite créature, transformant le mouchoir avec lequel elle s'essuyait le visage en un fouet menaçant, « ne faites pas l'effronté ! Mais je vous donne ma parole d'honneur que j'étais chez Lady Mithers la semaine dernière — *ça* c'est une femme ! Comme *elle* tient le coup ! — et pendant que je l'attendais, Mithers lui-même est entré dans la pièce — *ça* c'est un homme ! Comme *il* tient le coup ! et sa perruque aussi, parce qu'il la porte depuis dix ans — et il s'est mis à tricoter des compliment avec une telle fougue que je me voyais déjà obligée de tirer la sonnette. Ha ! ha ! ha ! C'est un aimable scélérat, mais il manque de principes.

– Que faisiez-vous chez Lady Mithers ? » a demandé Steerforth.

« Vous voulez me faire jaser, mon bébé béni », a-t-elle répondu, tapotant son nez de nouveau, tordant son visage, et clignant des yeux comme un lutin d'une intelligence surnaturelle. « Ça ne vous regarde pas ! Vous aimeriez savoir si j'empêche ses cheveux de tomber, ou si je les teins, ou si je lui mets du rouge, ou si j'améliore ses sourcils, hein ? Et vous le saurez, mon chéri — quand je vous le dirai ! Vous savez comment s'appelait mon arrière-grand-père ?

– Non », a dit Steerforth.

[1] Il s'agit de jeter du sel par-dessus l'épaule. À gauche, avec la main droite, en vue d'un avenir favorable (pour la relation entre Steerforth et sa mère), à droite défavorable.

« Il s'appelait Attrape, mon doux lapin », a répliqué Miss Mowcher, « et il venait d'une longue lignée d'Attrapes, dont j'ai hérité tous les domaines des Nigauds. »

Je n'ai jamais rien vu de comparable au clin d'œil de Miss Mowcher, excepté l'assurance de Miss Mowcher. Elle avait une merveilleuse manière, aussi, quand elle écoutait ce qu'on lui disait ou attendait la réponse à ce qu'elle avait dit elle-même, de pencher la tête sur le côté d'un air finaud et de lever un œil comme une pie. J'étais absolument sidéré, et je ne cessais de la dévisager, oubliant complètement, je le crains, les règles de la politesse.

Pendant ce temps, elle avait approché la chaise et était occupée à sortir de son sac (en y plongeant son bras trop court jusqu'à l'épaule, à chaque coup), une quantité de petites bouteilles, d'éponges, de peignes, de brosses, de bouts de flanelle, de petites paires de fers à friser et d'autres instruments, qu'elle jetait en tas sur la chaise. Elle s'est brusquement interrompue dans cette tâche et a dit à Steerforth, à ma grande confusion :

« Qui est votre ami ?

– Mr Copperfield. Il aimerait vous connaître.

– Mais oui ! Je pensais qu'il en avait envie ! » a dit Miss Mowcher, se dandinant vers moi en riant, son sac à la main. « Visage de pêche ! » se haussant sur la pointe des pieds pour pincer ma joue alors que j'étais assis. « Très tentant ! J'adore les pêches. Heureuse de faire votre connaissance, Mr Copperfield, c'est sûr. »

J'ai dit que je me félicitais d'avoir l'honneur de faire la sienne, et que le bonheur était mutuel.

« Oh mon Dieu, comme nous sommes poli ! » s'est exclamé Miss Mowcher, en se lançant dans une tentative absurde de cacher son énorme visage avec sa minuscule main. « Quel monde de crotte et d'embrouille, n'empêche, pas vrai ! »

Elle s'adressait en confidence à nous deux, tandis que la petite main quittait mon visage pour s'enfouir de nouveau avec le bras entier dans le sac.

« Que voulez-vous dire, Miss Mowcher ? » a dit Steerforth.

« Ha ! ha ! ha ! Quel chouette bande de truqueurs nous sommes, quand même, hein, mon doux enfant ? » a répondu ce bout de femme, fouillant dans le sac avec sa tête sur le côté et son œil en l'air. « Regardez ! » sortant quelque chose. « Des rognures d'ongle du Prince russe ! Prince Alphabet sens-dessus-dessous, je l'appelle, parce que son nom contient toutes les lettres pêle-mêle.

– Le Prince russe est un de vos clients ? » a demandé Steerforth.

– Je vous crois, mon lapin. Je surveille ses ongles de près. Deux fois par semaine ! Doigts *et* orteils !

– Il paie bien, j'espère ?

– Paie comme il parle — plus qu'il ne faut. Pas rasé de près, pas le Prince. Vous verriez ses moustaches. Rouges par nature, noires par art.

– Par votre art, évidemment. »

Miss Mowcher a cligné oui. « Obligé de me faire chercher. Pas le choix. Le climat a affecté sa teinture ; elle se portait bien en Russie, mais ici rien à faire. Vous n'avez jamais vu un Prince aussi rouillé de toute votre vie que celui-là. Comme de la vieille ferraille !

– Est-ce pour cela que vous l'avez traité de truqueur, juste maintenant ?

– Oh, vous êtes la crème des garçons, hein ? » a répliqué Miss Mowcher, en secouant vivement la tête. « J'ai dit, quelle bande de truqueurs nous sommes en général, et je vous ai montré les rognures des ongles du Prince pour le prouver. Les ongles du Prince font plus pour moi, dans les bonnes familles, que tous mes talents réunis. Je les emporte toujours partout. C'est la meilleure recommandation. Si Miss Mowcher coupe les ongles du Prince, elle doit être comme il faut. Je les donne aux jeunes ladies. Elles les collent dans leurs albums, je crois. Ha ! ha ! ha ! Ma parole, 'tout le système social' (comme ils disent quand ils font des discours au parlement) est un système d'ongles de Prince ! » a dit cette plus petite des femmes, tentant de plier ses bras trop courts, et hochant sa tête trop grosse.

Steerforth riait de bon cœur, et moi aussi, tandis que Miss Mowcher continuait de secouer sa tête (qui était bien décalée d'un côté), et de regarder en l'air d'un œil et de cligner l'autre.

« Bon, bon ! » a-t-elle dit, frappant ses petits genoux et se levant, « au travail. Venez, Steerforth, explorons les régions polaires, et finissons-en. »

Elle alors choisi deux ou trois des petits instruments, et une petite bouteille, et a demandé (à ma grande surprise) si la table tiendrait. Steerforth ayant répondu oui, elle a poussé une chaise tout près et, me priant de l'aider, est montée dessus plutôt lestement, comme si c'était une scène de théâtre.

« Si l'un de vous a vu mes chevilles », a-t-elle dit quand elle est arrivée là-haut saine et sauve, « dites-le, et je vais rentrer chez moi et me supprimer.

– Pas moi », a dit Steerforth.

« Pas moi », ai-je dit.

« Bon, dans ce cas », s'est écrié Miss Mowcher, « je consens à vivre. Maintenant, canard, canard, canard, viens voir Mrs Bond et te faire tuer ![1] »

C'était une invitation à Steerforth de se mettre entre ses mains ; il s'est donc assis, le dos à la table, et son visage rieur vers moi, et a soumis sa tête à son inspection, sans autre but évident que notre amusement. Voir Miss Mowcher se tenant au-dessus de lui, observant sa riche abondance de cheveux bruns à travers une grande loupe ronde qu'elle avait sortie de sa poche, était un spectacle des plus étonnants.

« *Vous* êtes un joli garçon ! » a dit Miss Mowcher, après une brève inspection. « Sans moi, vous seriez aussi chauve qu'un moine sur le dessus de la tête en un an. Attendez une demi-minute, mon jeune ami, et nous allons vous donner un polissage qui gardera vos boucles en place pour les dix prochaines années ! »

Avec cela, elle a versé un peu du contenu de la petite bouteille sur un des petits morceaux de flanelle et, procédant de même avec une des petites brosses, a commencé à brosser et à gratter des deux mains sur le sommet du crâne de Steerforth de la manière la plus active que j'aie jamais vue, sans cesser de parler.

« Il y a Charley Pyegrave, le fils du duc. Vous connaissez Charley ? » se penchant pour regarder Steerforth.

« Un peu.

– *Ça* c'est un homme ! Ses *favoris* ! Quant aux jambes de Charley, si seulement elles étaient semblables (ce qui n'est pas le cas), elles défieraient toute concurrence. Croiriez-vous qu'il a essayé de se passer de moi — un officier des gardes, en plus ?

– Fou ! » a dit Steerforth.

« On dirait. En tout cas, fou ou pas, il a essayé. Que fait-il ? Le voici qui entre dans une parfumerie et qui demande une bouteille du Liquide de Madagascar[2].

– Charley ?

– Charley. Mais ils n'avaient pas de Liquide de Madagascar.

---

[1] Ronde enfantine de 1763 : *Oh, what have you got for dinner, Mrs. Bond? There's beef in the larder, and ducks in the pond. Dilly, dilly, dilly, dilly, come to be killed, For you must be stuffed, and the customers filled!*

[2] Ou huile de Macassar. Produit en vogue à l'époque, mentionné par Balzac : Le parfumeur César Birotteau rêve de détrôner l'huile de Macassar. Les indigènes de Macassar, en Indonésie, s'en enduisent le corps et les cheveux. Elle est produite en Indonésie à partir des noix d'un arbre local, en Europe à partir de n'importe quelle huile et de divers parfums. Le parfumeur français Rowland l'a importée en Angleterre pour remplacer la graisse d'ours. On peut encore en acheter aujourd'hui.

– Qu'est-ce que c'est ? Une boisson ?

– Boisson ? » a répliqué Miss Mowcher, en s'arrêtant pour lui taper la joue. « Pour traiter ses propres moustaches, voyons. Il y avait une femme dans la boutique — une vieille femelle — un vrai Griffon — qui n'en avait même jamais entendu parler. 'Pardon, monsieur', dit le Griffon à Charley, 'c'est pas — pas — pas du ROUGE A JOUES, hein ?' 'Du rouge', dit Charley au Griffon. 'Nom d'un impossible à dire en bonne société[1], que voulez-vous que je fasse avec du rouge à joues ?' 'Sans vouloir vous offenser, monsieur », a dit le Griffon, « on nous le demande sous tant de noms différents, j'ai cru que ça aurait pu.' Et ça, mon enfant », a poursuivi Miss Mowcher, frottant tout le temps aussi vigoureusement, « c'est un autre exemple de ces trucages dont je parlais. Je pratique dans ce domaine moi-même – peut-être un peu — peut-être beaucoup — faut être malin, mon cher garçon — aucune importance !

– Dans quel domaine voulez-vous dire ? Dans le domaine du rouge à joues ?

– Additionnez ceci et cela, mon tendre élève », a répondu la prudente Mowcher, en touchant son nez, « appliquez la règle du secret professionnel, et vous obtiendrez le résultat désiré. Ce que *je* pratique un peu dans ce domaine moi-même, une douairière appelle ça de la pommade à lèvres. Une autre, elle appelle ça des gants. Une autre, elle appelle ça un cache-misère[2]. Une autre, elle appelle ça un éventail. *Moi*, j'appelle ça ce qu'*elles* veulent. Je le leur fournis, mais nous cachons si bien le truc entre nous, et faisons semblant avec tant de conviction qu'elles se tartineraient de rouge devant tout un salon plus volontiers que devant moi. Et quand je m'occupe d'elles, elles me disent quelquefois — *étant bien tartinées* — une couche épaisse, et pas d'erreur —'Ai-je bonne mine, Mowcher ? Suis-je pâle ?' Ha ! ha ! ha ! ha ! N'est-ce pas chouette, mon jeune ami ? »

De toute ma vie, je n'ai jamais rien vu comme Mowcher debout sur la table, prenant un vif plaisir à la conversation, me lançant un clin d'œil par-dessus la tête de Steerforth, tout en la frottant activement.

« Ah ! on ne me sollicite pas beaucoup par ici », a-t-elle dit. « Je n'ai plus qu'à repartir ! J'ai pas vu de jolie femme depuis que je suis arrivée ici, Jemmy[3].

[1] Une manière de désigner l'enfer que l'on trouve dans un livre d'Alexander Pope.
[2] Le mot ancien employé en anglais désigne une sorte de foulard en dentelle qui servait à rehausser une poitrine trop petite ou à masquer un cou trop ridé.
[3] Un diminutif de James, comme Jamie ou Jim.

– Non ?

– Pas l'ombre d'une.

– Nous pourrions lui en montrer une en chair et en os, je pense ? » a dit Steerforth en me regardant. « Hein, Daisy ?

– Oui, en effet.

– Aha ? » s'est écrié la petite créature, me regardant vivement, puis se tournant vers Steerforth. « Umph ? »

La première exclamation ressemblait à une question qu'elle nous posait à tous deux, et la seconde à une question posée à Steerforth seul. N'ayant entendu de réponse ni à l'une ni à l'autre, elle continuait de frotter, avec sa tête sur le côté et son œil tourné vers le haut, comme si elle cherchait une réponse en l'air, et s'attendait à la voir apparaître aussitôt.

« Une sœur à vous, Mr Copperfield ? » s'est-elle écrié au bout d'un moment, guettant toujours. « Oui, oui ?

– Non », a dit Steerforth avant que j'aie pu répondre. « Rien de la sorte. Au contraire, Mr Copperfield avait — à moins que je ne me trompe — beaucoup d'admiration pour elle.

– Mais quoi, il n'en a plus ? Est-il inconstant ? Ooh, quelle honte ! A-t-il butiné chaque fleur, et changé à chaque heure, jusqu'à ce que Polly récompense son amour ?[1] — S'appelle-t-elle Polly ? »

Elle m'a lancé cette question avec la vivacité d'un lutin et un regard inquisiteur qui m'ont déconcerté un moment.

« Non, Miss Mowcher », ai-je répondu. « Elle s'appelle Emily.

– Aha ? » s'est-elle écrié exactement comme auparavant. « Umph ? Quelle crécelle je fais ! Mr Copperfield, suis-je pas désinvolte ? »

Son ton et son regard impliquaient en l'occurrence quelque chose qui ne m'était pas agréable. J'ai donc dit, sur un ton plus grave que celui qu'aucun de nous n'avait adopté jusque-là :

« Elle est aussi vertueuse que jolie. Elle est fiancée à un homme fort brave et méritant de son milieu. Je l'estime pour son bon sens autant que je l'admire pour sa beauté.

---

[1] Elle paraphrase *L'opéra des gueux*, de John Gay (1728), une sorte de comédie musicale qui a obtenu un immense succès au XVIIIème siècle, avant d'être modernisée au XXème en devenant *L'opéra de quat'sous*, de Berthold Brecht et Kurt Weil. Polly est l'héroïne, Polly Peachum.

« Bien dit ! » s'est écrié Steerforth. « Oyez, oyez, oyez ! Maintenant, je vais assouvir la curiosité de cette petite Fatima[1], ma chère Daisy, en ne lui laissant plus rien à deviner. Elle est à présent apprentie, Miss Mowcher, ou sous contrat, ou quelque chose de ce genre, chez Omer et Joram, modistes, merciers et ainsi de suite, dans cette ville. Notez bien : Omer et Joram. La promesse de mariage dont mon ami a parlé est faite et inscrite avec son cousin ; nom de baptême, Ham ; nom de famille, Peggotty ; profession, charpentier de marine ; lui aussi de cette ville. Elle vit chez un parent ; nom de baptême, inconnu ; nom de famille, Peggotty ; profession, marin ; lui aussi de cette ville. C'est la plus jolie et la plus séduisante petite fée du monde. Je l'admire — comme mon ami — énormément. Si je ne risquais pas de paraître dénigrer son fiancé, ce qui ne plairait pas à mon ami, je le sais, j'ajouterais qu'elle me semble sur le point de gâcher sa vie ; qu'elle pourrait trouver mieux, j'en suis sûr ; et qu'elle est née pour devenir une lady, je le jure. »

Miss Mowcher a écouté ces mots, prononcés très lentement et distinctement, avec sa tête sur le côté, et son œil en l'air comme si elle cherchait toujours cette réponse. Quand il s'est arrêté, elle a retrouvé sa vigueur à l'instant et s'est mise à jacasser avec une volubilité étonnante.

« Oh ! Et c'est tout, oui ? » s'est-elle exclamée, taillant les favoris de Steerforth avec d'infatigables petits ciseaux qui étincelaient autour de sa tête dans toutes les directions. « Très bien, *très* bien ! Une bien longue histoire. Devrait se terminer par 'se marièrent et eurent beaucoup d'enfants', non ? Ah ! Comment jouerait-on pour des gages ? J'aime mon amour avec un E, parce qu'elle est Enjôleuse ; je la déteste avec un E, parce qu'elle en Épouse un autre. Je l'ai amenée à l'enseigne de l'Excellence, et je lui ai offert un Enlèvement, son nom est Emily et elle habite dans l'Est ? Ha ! ha ! ha ! Mr Copperfield, suis-je pas désinvolte ? »

Se contentant de me regarder avec une extravagante espièglerie, et n'attendant pas ma réponse, elle a continué, sans reprendre son souffle :

« Voilà ! Si jamais un vaurien a été ciselé et retouché à la perfection, c'est vous, Steerforth. Si je comprends une caboche en ce monde, je comprends la vôtre. M'entendez-vous quand je vous le dis, mon chéri ? Je comprends la vôtre », se penchant

[1] Personnage du conte d'Aladin dans les *Mille et une nuits*, un des livres favoris de Dickens.

pour le dévisager. « Maintenant, Jemmy, vous pouvez décaniller, (comme nous disons à la Cour), et si Mr Copperfield veut bien prendre la place, je vais m'occuper de lui.

– Qu'en dis-tu, Daisy ? » a demandé Steerforth, riant et rendant son siège. « Veux-tu que l'on te retouche ?

– Merci, Miss Mowcher, pas ce soir.

– Ne dites pas non », a répliqué la petite femme, me regardant d'un œil expert. « Un petit plus de sourcil ?

– Merci, une autre fois.

– On le déplace d'un demi-pouce en direction de la tempe. Nous pouvons le faire en quinze jours.

– Non, merci. Pas maintenant.

– C'est à la pointe de la mode », a-t-elle insisté. « Non ? alors préparons un échafaudage pour une paire de favoris. Allons ! »

Je n'ai pas pu m'empêcher de rougir en refusant, parce que je sentais qu'elle touchait mon point faible. Mais Miss Mowcher, constatant que je n'étais pas disposé à présent à me soumettre à son art en vue d'une quelconque décoration, et que je n'avais pas encore besoin des flatteries de la petite bouteille qu'elle me montrait pour me convaincre, a dit que nous pourrions commencer un autre jour, et m'a prié de lui donner la main pour descendre. Ainsi aidée, elle a sauté avec une grande agilité, et s'est mise à nouer son double menton dans son chapeau.

« Je vous dois — » a dit Steerforth.

« Cinq bobs », a répondu Miss Mowcher, « presque rien, mon poulet. Suis-je pas désinvolte, Mr Copperfield ? »

J'ai répondu poliment : « Pas du tout. » Mais j'ai pensé qu'elle l'était tout de même quand elle a lancé ses deux demi-couronnes[1] en l'air comme un vendeur de pâtés polisson, les a rattrapés et les a enfouies dans sa poche, sur laquelle elle a donné une claque sonore.

« C'est la caisse ! », a remarqué Miss Mowcher, debout devant la chaise de nouveau et rangeant dans le sac la collection d'objets divers qu'elle en avait sortis. « Ai-je tous les pièges ? On dirait que oui. Ça n'irait pas d'être comme Long Ned Beadwood, quand ils l'ont emmené à l'église pour le 'marier à quelqu'un', comme il dit, et ont oublié la

[1] Deux demi-couronnes = une couronne = cinq shillings (ou bobs en argot).

mariée. Ha ! ha ! ha ! Un vilain coquin, Ned, mais rigolo ! Maintenant, je sais que je vais vous briser le cœur, mais je suis obligée de vous quitter. Vous devez faire appel à toute votre force d'âme et le supporter. Au revoir, Mr Copperfield ! Prenez garde à vous, Jockey de Norfolk[1] ! J'ai vraiment trop jacassé ! C'est de votre faute, misérables. Je vous pardonne ! 'Bob swore[2] !' — comme a dit l'Anglais pour 'Bonsoir' quand il a commencé à apprendre le français et a trouvé que c'était comme l'anglais. 'Bob swore', mes canards ! »

Son sac sur le bras, et jacassant en se dandinant, elle s'est dandinée jusqu'à la porte ; où elle s'est arrêtée pour demander si elle devait nous laisser une mèche de ses cheveux. « Suis-je pas désinvolte ? » a-t-elle ajouté en guise de commentaire de cette offre et, son doigt contre son nez, elle est partie.

Steerforth a tellement ri que je ne pouvais m'empêcher de rire aussi ; mais je ne suis pas sûr que je l'aurais fait sans cette incitation. Quand nous avons bien fini de rire, ce qui a pris un certain temps, il m'a dit que Miss Mowcher avait une clientèle très étendue, et se rendait utile à toutes sortes de gens de toutes sortes de manières. Certaines personnes s'amusaient d'elle comme d'une simple excentrique, a-t-il dit ; mais il n'avait jamais connu une observatrice plus perspicace et précise, ni quelqu'un qui ait les bras si courts et les idées si longues. Il m'a dit que lorsqu'elle avait parlé d'être ici et là et partout, c'était assez juste ; car elle faisait des petites virées en province et semblait trouver des clients partout, et connaître tout le monde. Je lui ai demandé quel était son caractère : si elle n'était pas un peu méchante, et si ses sympathies étaient généralement orientées du bon côté des choses ; mais, n'ayant pas réussi à attirer son attention malgré deux ou trois tentatives, j'ai renoncé à répéter mes questions, ou oublié de le faire. Il m'a plutôt parlé abondamment de ses compétences et de ses revenus ; et du fait qu'elle savait poser des ventouses de manière scientifique, pour le cas où j'aurais besoin de ses services dans ce domaine.

Elle a fourni le principal thème de notre conversation pendant la soirée ; et quand nous nous sommes quittés pour la nuit, Steerforth m'a rappelé par-dessus la rampe quand je descendais l'escalier : « Bob swore ! »

---

[1] Personnage intrépide de *Richard III* (V,3).
[2] *Bob swore* = Bob a juré. Cela se prononce *Bobsouore*, ce qui n'est pas trop loin de Bonsoir.

J'ai été étonné, en arrivant à la maison de Mr Barkis, de voir Ham faire les cent pas devant la porte, et encore plus étonné d'apprendre que la petite Em'ly était à l'intérieur. J'ai naturellement demandé pourquoi il n'y était pas aussi, au lieu d'aller et venir tout seul dans la rue.

« C'est que, voyez-vous, Mas'r Davy », a-t-il répliqué d'un ton hésitant, « Em'ly, elle parle à quequ'un là-dedans.

– J'aurais pensé », ai-je dit en souriant, « que pour cette raison vous auriez pu y être aussi, Ham.

– Ah, Mas'r Davy, en général, ça s'rait comme ça, mais 'coutez, Mas'r Davy », parlant à voix plus basse et d'un ton très grave, « c'est une jeune femme, monsieur — une jeune femme que Em'ly l'a connue une fois, et devrait pas plus la connaître. »

Il m'a semblé que ces mots éclairaient la silhouette que j'avais vue en train de les suivre quelques heures plus tôt.

« C'est un pove var de terre, Mas'r Davy », a dit Ham, « que toute la ville lui marche dessus. D'un côté de la rue et de l'aute. Y'en a pas dans la terre pourrie du cimetière que les gens s'en écartent plus.

– L'ai-je vue ce soir, Ham, sur le sable, après vous avoir rencontrés ?

– Nous suivait ? » a dit Ham. « C'est possibe que vous l'avez vue, Mas'r Davy. Pas que je save alors qu'elle y était, monsieur, mais pasqu'elle a rampé après sous la petite f'nête d'Em'ly quand elle voit la lumière s'allume, et elle chuchote 'Em'ly, Em'ly, au nom du Christ aye un cœur de femme pour moi. J'a été comme toi avant !' C'est des mots sarieux à entende, Mas'r Davy'

– En effet, Ham. Qu'a fait Em'ly ?

– A dit Em'ly, 'Martha, c'est toi ? Oh, Martha, ça peut êtte toi !' — car elles ont passé b'coup de jours au travail ensembe, chez Mr Omer.

– Je me souviens d'elle, maintenant ! » me suis-je écrié. Je me rappelais une des deux filles que j'avais vues à ma première visite là-bas. « Je me la rappelle très bien !

– Martha Endell[1] », a dit Ham. « Deux ou trois ans plus vieille qu'Em'ly, mais était à l'école avec.

– Je n'ai jamais entendu son nom. Je ne voulais pas vous interrompre.

[1] Martha est la sœur de Lazare, que Jésus ressuscite. Endell est proche de End-Hell, ce qui peut être pris comme un commentaire sur la façon dont la société (mais pas Dickens) damne les prostituées.

– Oh, pour ça, Mas'r Davy », a répliqué Ham, « j'a presque tout dit de l'histoire, 'Em'ly, Em'ly, au nom du Christ aye un cœur de femme pour moi. J'a été comme toi avant !' Elle voulait parler à Em'ly. Em'ly peut pas lui parler là, pasque son bon oncle a rentré à la maison, et il voudrait pas — non, Mas'r Davy », a dit Ham, avec beaucoup de conviction, « il pourrait pas, malgré qu'il a bon cœur, voir les deux ensembe, côte à côte, pour tous les trésors qu'a coulé dans la mer. »

J'ai senti combien c'était vrai. Je l'ai su, à l'instant, tout aussi bien que Ham.

« Alors Em'ly 'crit au crayon sur un bout de papier », a-t-il poursuivi, « et l'y donne pas la fenêtre pour apporter ici. 'Montre ça', elle dit, 'à ma tante, Mrs Barkis, et elle va te mette au coin du feu, pour l'amour de moi, jusqu'à quand mon oncle a sorti et je peux venir.' Ensuite elle me dit c'que je vous dis, Mas'r Davy, et me d'mande de l'amener. Qu'est-ce je peux faire ? Elle devrait pas plus connaîte une comme elle, mais je peux pas r'fuser, quand les larmes est sur son visage. »

Il a plongé la main à l'intérieur de son épaisse veste, et en a sorti avec grand soin une jolie petite bourse.

« Et si je peux r'fuser quand les larmes est sur son visage, Mas'r Davy », a dit Ham en la plaçant tendrement sur la paume rugueuse de sa main, « comment peux-je la refuser quand elle me donne ça à porter pour elle — sachant c'qu'elle voulait en faire ? Un petit jouet que c'est ! » a dit Ham, la regardant pensivement. « Avec si peu d'argent dedans, Em'ly, ma chérie ! »

Je lui ai serré chaleureusement la main quand il l'a remise dans sa poche — car c'était plus satisfaisant pour moi que de dire quoi que ce soit — et nous avons fait les cent pas, une minute ou deux, en silence. La porte s'est alors ouverte, et Peggotty est apparue, invitant Ham à entrer. Je serais resté dehors, mais elle est venue vers moi et m'a prié d'entrer aussi. Même à ce moment, j'aurais évité la pièce où ils étaient tous, mais c'était la cuisine au carrelage bien propre que j'ai mentionnée plus d'une fois. Comme la porte ouvrait directement dessus, je me suis trouvé au milieu d'eux avant de savoir où j'allais.

La fille — celle que j'avais vu sur la grève — était auprès du feu. Elle était assise par terre, avec sa tête et un bras posés sur une chaise. J'ai imaginé, d'après sa position, que la petite Em'ly venait de se lever de la chaise et que la pauvre tête s'était peut-être reposée sur ses genoux. J'ai à peine vu le visage de la fille, sur lequel ses cheveux tombaient en désordre comme si elle les avait défaits elle-même ; mais j'ai vu qu'elle

était jeune et de teint clair. Peggotty avait pleuré. La petite Em'ly aussi. Personne n'a rien dit quand nous sommes entrés ; et le tic-tac de l'horloge hollandaise près du buffet semblait, dans le silence, deux fois plus bruyant que d'habitude.

Em'ly a parlé en premier.

« Martha veut aller à Londres », a-t-elle dit à Ham.

« Pourquoi à Londres ? » a demandé Ham.

Il se tenait debout entre elles, regardant la fille prostrée avec un mélange de compassion pour elle et de jalousie de son amitié avec celle qu'il aimait tant, dont je me suis toujours souvenu distinctement. Ils parlaient tous les deux comme si elle était malade ; d'un ton doux et étouffé que l'on entendait clairement, même si ce n'était pas beaucoup plus qu'un murmure.

« Mieux là-bas qu'ici », a dit une troisième personne, à haute voix — c'était Martha, qui pourtant ne bougeait pas. « Personne ne me connaît là-bas. Tout le monde me connaît ici.

– Que fera-t-elle là-bas ? » a demandé Ham.

Elle a levé la tête et l'a regardé sombrement un moment ; puis l'a reposée et a arrondi son bras autour de son cou, comme une femme pourrait se tordre de douleur si elle souffrait de la fièvre, ou avait reçu un coup de feu.

« Elle essaiera de bien faire », a dit la petite Em'ly. « Vous ne savez pas ce qu'elle nous a dit. Sait-il — savent-ils — ma tante ? »

Peggotty a secoué sa tête avec une expression de pitié.

« Je vais essayer », a dit Martha, « si vous m'aidez à partir. Je ne pourrai jamais faire pire que ce que j'ai fait ici. Je ferai peut-être mieux. Oh ! » avec un affreux frisson, « éloignez-moi de ces rues, où toute la ville me connaît depuis que je suis une enfant ! »

Comme Em'ly tendait la main vers Ham, je l'ai vu y déposer un petit sac de toile. Elle l'a pris, comme si elle pensait que c'était sa propre bourse, et a fait un pas ou deux en avant ; mais, découvrant son erreur, est revenue là où il se tenait près de moi, et le lui a montré.

« C'est tout à toi, Em'ly », l'ai-je entendu dire. « J'ai pas rien au monde qui est pas à toi, ma chérie. Ça m'apporte pas aucun plaisir, sauf pour toi ! »

De nouvelles larmes lui montèrent aux yeux, mais elle a tourné la tête et s'est approchée de Martha. J'ignore ce qu'elle lui a donné. Je l'ai vue se pencher sur elle et mettre de l'argent dans son corsage. Elle a chuchoté quelque chose, et lui a demandé si

c'était assez. « Plus qu'assez », a répondu l'autre, avant de lui prendre la main et de l'embrasser.

Puis Martha s'est levée et, s'enveloppant dans son châle, s'en couvrant le visage, elle a marché lentement jusqu'à la porte en pleurant. Elle s'est arrêtée un moment avant de sortir, comme si elle avait voulu dire quelque chose ou faire demi-tour ; mais aucun mot n'a franchi ses lèvres. Poussant dans son châle les mêmes sourds gémissements, pitoyables et lugubres, elle est partie.

Quand la porte s'est refermée, la petite Em'ly nous a regardés brièvement tous les trois, et puis elle a caché son visage dans ses mains et s'est mise à sangloter.

« Faut pas, Em'ly ! » a dit Ham, tapotant gentiment son épaule. « Faut pas, ma chérie ! Faut pas pleurer comme ça, ma jolie !

– Oh, Ham » s'est-elle exclamée, pleurant toujours lamentablement, « Je ne suis pas une aussi bonne fille que je devrais ! Je sais que parfois je n'ai pas le cœur reconnaissant que je devrais avoir !

– Si, si, tu l'as, je suis sûr.

– Non ! non ! non ! » s'est écrié la petite Em'ly, sanglotant, et secouant la tête. « Je ne suis pas une aussi bonne fille que je devrais. Pas du tout ! pas du tout ! »

Et elle pleurait toujours, comme si son cœur devait se briser.

« Je mets trop ton amour à l'épreuve. Je le sais ! » s'est-elle lamenté. « Je suis souvent fâchée avec toi, et capricieuse, quand je devrais être bien différente. Tu n'es jamais ainsi avec moi. Pourquoi le suis-je avec toi, alors que je ne devrais penser qu'à être reconnaissante, et à te rendre heureux !

– Tu me rends toujours heureux, ma chérie ! Je suis heureux de te voir, je suis heureux toute la journée, en pensant à toi.

– Ah ! ce n'est pas assez ! » s'est-elle écrié. « C'est parce que tu es bon ; pas parce que je le suis ! Oh, mon chéri, tu aurais peut-être eu plus de chance si tu avais eu de l'affection pour quelqu'un d'autre — une personne plus stable et plus méritante que moi, qui se serait attachée entièrement à toi, au lieu d'être vaine et changeante comme moi !

– Pauvre petit cœur tendre », a dit Ham à voix basse. « Martha l'a bouleversée complètement.

– S'il vous plaît, ma tante », a sangloté Em'ly, « venez ici, et laissez-moi poser ma tête sur votre épaule. Oh, je suis très malheureuse ce soir, ma tante ! Oh, je ne suis pas une aussi bonne fille que je devrais. Je ne le suis pas, je le sais ! »

Peggotty s'est hâtée de s'asseoir sur la chaise auprès du feu. Em'ly s'est agenouillée à côté d'elle, lui a mis les bras autour du cou, en regardant son visage avec beaucoup de sérieux.

« Oh, je vous en prie, ma tante, essayez de m'aider ! Ham, mon chéri, essaie de m'aider ! Mr David, en souvenir du bon vieux temps, essayez de m'aider, s'il vous plaît ! Je veux être une meilleure fille que je ne suis. Je veux me sentir cent fois plus reconnaissante. Je veux mieux sentir quelle bénédiction c'est d'être la femme d'un homme bon, et de mener une vie paisible. Oh, pauvre de moi, pauvre de moi ! Oh, mon cœur, mon cœur ! »

Elle a laissé tomber son visage sur la poitrine de ma vieille nourrice et, cessant cette supplication, qui dans sa douleur et son chagrin était à moitié celle d'une femme et à moitié celle d'une enfant, comme l'était toute son attitude (ce qui la rendait plus naturelle et convenait mieux à sa beauté, ai-je pensé, que toute autre attitude), elle a pleuré en silence, tandis que ma vieille nourrice la berçait comme un nourrisson.

Elle s'est calmée peu à peu, et nous l'avons consolée ; tantôt lui parlant de manière encourageante, tantôt plaisantant un peu avec elle, jusqu'au moment où elle a commencé à relever la tête et à nous parler. Nous avons donc continué, et elle s'est mise à sourire, puis à rire, et elle s'est redressée, à moitié honteuse ; pendant que Peggotty remettait en place ses boucles égarées, essuyait ses yeux, et la rendait présentable, de peur que son oncle ne se demande, quand elle rentrerait à la maison, pourquoi sa chérie avait pleuré.

Je l'ai vue faire ce soir-là ce que je ne l'avais jamais vue faire auparavant. Je l'ai vue embrasser innocemment son fiancé sur la joue, et se presser contre sa solide silhouette comme si c'était son meilleur soutien. Quand ils sont partis ensemble, dans le clair de lune déclinant, et que je les ai regardés, comparant leur départ dans mon esprit à celui de Martha, j'ai vu qu'elle tenait son bras avec ses deux mains, et restait tout près de lui.

Chapitre 23
Je confirme l'avis de Mr Dick et choisis une profession.

Quand je me suis réveillé le lendemain matin, j'ai beaucoup pensé à la petite Em'ly, et à son émotion de la veille au soir, après le départ de Martha. J'avais l'impression que j'avais eu le privilège d'être mis dans la confidence sacrée de ces faiblesses et tendresses privées, et que ce serait mal d'en parler, même à Steerforth. Je n'éprouvais pour personne de sentiments plus doux que pour la jolie créature qui avait été ma camarade de jeu, et dont j'ai toujours été convaincu, et serai toujours convaincu, jusqu'à mes derniers jours, que je l'aimais alors avec dévotion. J'ai pensé que la répétition à quelqu'un — même Steerforth — de ce qu'elle n'avait pu refouler quand un accident avait ouvert son cœur en ma présence, aurait été un acte cruel, indigne de moi-même, indigne de la lumière de notre enfance innocente que je voyais toujours auréoler sa tête. J'ai donc résolu de garder le secret dans mon propre cœur ; où il a donné à son image une grâce nouvelle.

Pendant que nous étions au petit déjeuner, on a apporté une lettre de ma tante. Comme elle contenait une question à propos de laquelle Steerforth pouvait me conseiller aussi bien que quiconque, et à propos de laquelle je savais que je serais ravi de le consulter, j'ai décidé d'en faire un sujet de discussion pendant notre voyage de retour. Pour l'instant, nous étions assez occupés à prendre congé de tous nos amis. Mr Barkis était loin d'être le dernier d'entre eux à regretter notre départ ; et je crois qu'il aurait même rouvert la boîte et sacrifié une autre guinée si cela avait pu nous retenir quarante-huit heures de plus à Yarmouth. Peggotty et toute sa famille étaient bien malheureux de nous voir partir. Toute la maison de Omer et Joram est sortie nous dire au revoir ; et il y avait tellement de marins prêts à aider Steerforth quand on a emporté nos malles à la diligence que si nous avions eu les bagages d'un régiment, nous n'aurions sans doute pas manqué de porteurs. En un mot, les regrets et l'admiration de toutes les personnes présentes nous accompagnaient, et nous avons laissé bien des gens affligés derrière nous.

« Restez-vous encore longtemps ici, Littimer ? » ai-je demandé, alors qu'il se tenait là en attendant le départ de la diligence.

« Non, monsieur, probablement pas très longtemps.

– Il ne peut pas vraiment le dire maintenant », a remarqué Steerforth négligemment. « Il sait ce qu'il a à faire, et il le fera.

– Je n'en doute pas », ai-je dit.

Littimer a touché son chapeau pour indiquer qu'il me remerciait de ma bonne opinion, et je me suis senti âgé de huit ans. Il l'a touché de nouveau pour nous souhaiter bon voyage ; et nous l'avons laissé debout sur la chaussée, aussi mystérieusement respectable que les pyramides d'Égypte.

Pendant un certain temps nous n'avons pas parlé, Steerforth étant inhabituellement silencieux, et moi suffisamment occupé à me demander en moi-même quand je reverrais le pays de mon enfance, et ce qui pourrait avoir changé pour lui ou pour moi dans l'intervalle. Et puis, Steerforth devenant soudain joyeux et ayant envie de bavarder, car il pouvait devenir ce qu'il voulait n'importe quand, m'a tiré le bras.

« Trouve quelque chose à dire, David. Et cette lettre dont tu me parlais au petit déjeuner ?

– Oh ! » ai-je dit, la tirant de ma poche. « C'est de ma tante.

– Et que dit-elle qui mérite considération !

– Eh bien, elle me rappelle, Steerforth, que je me suis lancé dans cette expédition pour regarder autour de moi et réfléchir un peu.

– Ce que tu as fait, bien sûr ?

– Pas particulièrement, je dois dire. En vérité, je crains d'avoir oublié.

– Bon ! regarde autour de toi maintenant et répare ta négligence. Regarde à droite, et tu verras un pays plat avec beaucoup de marécages ; regarde à gauche, et tu verras le même. Regarde devant, et tu ne verras aucune différence ; regarde derrière, et c'est pareil. »

J'ai ri, et répliqué que je ne voyais aucune profession convenable dans ce paysage ; ce qu'il fallait peut-être attribuer à sa monotonie.

« Que dit notre tante à ce sujet ? » a demandé Steerforth, regardant la lettre dans ma main. « Suggère-t-elle quelque chose ?

– Mais oui. Elle me demande, ici, si je pense que j'aimerais être promoteur[1]. Qu'en pensez-vous ?

– Bah, je ne sais pas », a répondu froidement Steerforth. « Tu peux aussi bien faire ça qu'autre chose, je suppose. »

Je n'ai pas pu m'empêcher de rire de nouveau en l'entendant mettre sur un pied d'égalité toutes les professions et vocation ; et je le lui ai dit.

« Qu'est-ce qu'un promoteur, Steerforth ?

– Oh, c'est une sorte de moine-avocat. Il est, dans certains tribunaux poussiéreux installés au *Doctors' Commons*[2] — un vieux coin somnolent près du cimetière de Saint-Paul — ce que les avocats sont dans les autres tribunaux. Dans l'ordre naturel des choses, on aurait dû mettre fin à l'existence de ces fonctionnaires il y a environ deux cents ans. La meilleure manière de t'aider à comprendre ce qu'il fait, c'est de te dire ce qu'est le *Doctors' Commons*. C'est un petit endroit retiré, où l'on administre ce qu'on appelle la loi ecclésiastique, et où l'on joue toutes sortes de tours avec des vieux monstres obsolètes d'actes du parlement dont les trois quarts des gens ne savent rien, et dont le dernier quart suppose qu'on les a déterrés, à l'état fossile, au temps des Edwards[3]. C'est un endroit qui jouit d'un ancien monopole sur les procès à propos des testaments et des contrats de mariage, et des litiges concernant les bateaux et les navires.

– Absurde, Steerforth ! » ai-je remarqué. « Vous n'allez pas dire qu'il existe une affinité entre les affaires maritimes et les affaires ecclésiastiques ?

– Je ne le dis pas, en effet, mon cher garçon, mais je dis qu'elles sont gérées par le même groupe de gens, dans ce même *Doctors' Commons*. Tu iras là-bas un jour, et tu les trouveras en train d'aller pêcher la moitié des termes nautiques du Dictionnaire de Young à propos de la *Nancy* qui a coulé la *Sarah Jane*, ou de Mr Peggotty et des marins de Yarmouth qui ont apporté une ancre et un câble au navires des Indes *Nelson* en détresse un jour de tempête ; et tu iras un autre jour et tu les trouveras plongés dans les arguments pour et contre un prêtre qui s'est mal conduit ; et tu trouveras le juge dans l'affaire nautique comme avocat dans l'affaire du prêtre, ou inversement. Ils sont

[1] Traduction de l'anglais *proctor*. Il ne s'agit pas d'un promoteur immobilier, mais d'un procureur dans un tribunal ecclésiastique, ainsi que Steerforth l'explique plus loin.
[2] Un ensemble de bâtiments comprenant plusieurs tribunaux ecclésiastiques et maritimes, des logements pour les avocats, une église, etc. Dickens connaissait bien le *Doctors' Commons*, pour y avoir été sténographe de 1828 à 1832, et la description qu'en donne Steerforth est donc détaillée et précise. Cette institution a été supprimée en 1857.
[3] Edward I a régné de 1272 à 1307, Edward II de 1307 à 1327, Edward III de 1327 à 1377.

comme des acteurs : tantôt un homme est juge, tantôt il n'est pas juge ; maintenant il est une chose, maintenant une autre ; il change sans cesse de rôle ; mais c'est toujours une petite affaire très plaisante et profitable de théâtre privé, présenté à un public trié sur le volet.

– Mais les avocats et les promoteurs ne sont pas une seule et même chose ? » ai-je dit, un peu perplexe. « Si ?

– Non, les avocats sont des civils — des hommes qui ont obtenu un doctorat à l'université — ce qui explique que j'y connaisse quelque chose. Les promoteurs prennent les avocats à leur service. Ils reçoivent tous des honoraires très satisfaisants et constituent ma foi un petit groupe fort prospère. Bref, je te recommanderais de considérer le *Doctors' Commons* favorablement, David. Ils se targuent de leur distinction sociale[1], je peux te le dire, si cela t'intéresse. »

J'ai tenu compte de la légèreté avec laquelle Steerforth traitait les sujets sérieux et, trouvant rassurante la référence au digne air de gravité et d'antiquité que j'associais avec ce « vieux coin somnolent près du cimetière de Saint-Paul », je ne me suis pas senti opposé à la suggestion de ma tante ; qu'elle me laissait libre de suivre ou non, n'hésitant pas à me dire que l'idée lui était venue au cours d'une visite récente chez son propre promoteur au *Doctors' Commons* dans le but d'établir son testament en ma faveur.

« C'est un comportement louable de la part de notre tante, en tout cas », a dit Steerforth quand je le lui ai mentionné, « et qui mérite d'être encouragé. Daisy, mon conseil est que tu considères le *Doctors' Commons* favorablement. »

Je me suis plus ou moins décidé à le faire. J'ai alors dit à Steerforth que ma tante était en ville en train de m'attendre (ce que j'avais appris dans sa lettre), et qu'elle avait loué un logement pour une semaine dans une sorte d'hôtel privé à Lincoln's Inn Fields[2], où il y avait un escalier de pierre et une porte commode dans le toit ; ma tante étant fermement convaincue que toutes les maisons de Londres brûlaient chaque nuit.

Nous avons poursuivi notre voyage agréablement, en reparlant parfois du *Doctors' Commons*, et en imaginant les jours lointains où j'y serais promoteur, ce que Steerforth

[1] Le texte anglais dit *gentility*, c'est-à-dire que leur fonction fait d'eux des gentlemen, même s'ils ne sont ni nobles ni propriétaires.
[2] Un ancien pâturage (*fields*) devenu un parc en 1638, époque à laquelle on a commencé à bâtir de belles maisons tout autour. *Lincoln's Inn* est une association d'avocats.

décrivait sous différents éclairages fantaisistes et amusants qui nous mettaient tous deux de bonne humeur. Quand nous sommes arrivés à Londres, il est rentré chez lui, en promettant de passer me voir le surlendemain ; et je suis allé à Lincoln's Inn Fields, où j'ai trouvé ma tante debout et n'ayant pas encore soupé.

Si j'avais fait le tour du monde depuis notre séparation, nous n'aurions pas pu être plus heureux de nous revoir. Ma tante s'est mise à pleurer dès qu'elle m'a pris dans ses bras et a dit, en prétendant rire, que si ma pauvre mère avait été vivante, cette sotte petite créature aurait versé des larmes, elle n'en doutait pas.

« Ainsi vous avez laissé Mr Dick tout seul, ma tante ? J'en suis désolé. Ah, Janet, comment allez-vous ? »

Comme Janet s'inclinait, espérant que j'allais bien, j'ai observé que le visage de ma tante s'allongeait beaucoup.

« J'en suis désolée aussi », a dit ma tante en se frottant le nez. « Je n'ai pas l'esprit tranquille, Trot, depuis que je suis ici. »

Avant que j'aie pu demander pourquoi, elle me l'a dit.

« Je suis convaincue », a dit ma tante ; posant sa main avec une fermeté mélancolique sur la table, « que le caractère de Mr Dick n'est pas un caractère à maintenir les ânes à l'écart. Je suis sûre qu'il manque de volonté. J'aurais mieux fait de laisser Janet à la maison, et alors je me serais peut-être sentie plus rassurée. Si jamais un âne a empiété sur ma pelouse », a dit ma tante avec emphase, « c'était cet après-midi à quatre heures. Une sensation froide m'a parcourue de la tête aux pieds, et je *sais* que c'était un âne ! »

J'ai tenté de la réconforter sur ce point, mais elle a rejeté toute consolation.

« C'était un âne, et c'était l'âne au moignon de queue que montait cette Meurtrière de sœur quand elle est venue chez moi. » C'est ainsi que ma tante avait toujours appelé Miss Murdstone depuis. « S'il y a un âne à Douvres dont l'audace m'est plus insupportable que celle d'un autre », a dit ma tante en frappant la table, « c'est cet animal ! »

Janet s'est risquée à suggérer que ma tante s'inquiétait inutilement, et qu'elle croyait l'âne en question engagé dans des transports de sable et de gravier et donc indisponible pour des faits d'empiètement. Mais ma tante ne voulait rien entendre.

Les pièces de ma tante se trouvaient tout en haut — j'ignore si elle voulait le plus de marches de pierre possible pour son argent, ou si elle souhaitait être plus près de la porte

dans le toit — et malgré la distance on nous a servi plaisamment un dîner bien chaud, qui consistait en une volaille rôtie, un steak, et quelques légumes, auxquels j'ai rendu honneur car tout était excellent. Mais ma tante avait ses propres idées quant à la nourriture à Londres, et a très peu mangé.

« Je suppose que cette malheureuse volaille est née et a été élevée dans une cave, et n'a jamais pris l'air sauf à une station de fiacres. *J'espère* que le steak est du bœuf, mais je n'y crois pas. Rien n'est authentique dans cette ville, à mon avis, sauf la boue.

– Ne pensez-vous pas que le poulet ait pu venir de la campagne, ma tante ?

– Certainement pas. Un marchand de Londres ne prendrait aucun plaisir à vendre une chose qui soit ce qu'il prétend qu'elle est. »

Je ne me suis pas hasardé à contredire cette opinion, mais j'ai bien mangé, ce qui lui a apporté une satisfaction évidente. La table ayant été desservie, Janet l'a aidée à se coiffer, à mettre son bonnet de nuit, qui était plus élégant que d'ordinaire (« en cas d'incendie », a dit ma tante), et à replier sa robe sur ses genoux, ce qui complétait sa préparation habituelle pour se réchauffer avant de se coucher. Je lui ai alors préparé, selon certaines règles bien établies dont aucune déviation — aussi légère fût-elle — n'était permise, un verre de vin blanc chaud à l'eau et une tranche de toast coupée en bandes longues et étroites. Nous sommes restés seuls pour finir la soirée avec ces en-cas, ma tante assise en face de moi buvant son vin à l'eau ; y trempant ses bandelettes de toast une par une avant de les manger ; et m'observant affablement à travers les franges de son bonnet de nuit.

« Alors, Trot », a-t-elle commencé, « que penses-tu du projet promoteur ? Ou n'y as-tu pas encore pensé ?

– J'y ai pas mal pensé, ma chère tante, et j'en ai pas mal parlé avec Steerforth. Cela me plaît vraiment beaucoup. Cela me plaît énormément.

– Allons ! C'est réjouissant !

– Je n'y vois qu'un obstacle, ma tante.

– Dis-moi ce que c'est, Trot.

– Eh bien, je veux demander, ma tante, puisqu'il me semble, d'après ce que je comprends, que c'est une profession limitée[1], si cela ne coûterait pas très cher de m'y faire entrer ?

[1] Le nombre de promoteurs était fixé à trente-quatre.

– Cela coûtera, pour ton contrat d'apprentissage, tout juste mille livres.

– Voilà, ma chère tante », ai-je dit, rapprochant ma chaise, « cela me met mal à l'aise. C'est une grosse somme d'argent. Vous avez dépensé beaucoup pour mon éducation, et vous avez toujours été aussi bienveillante que possible en toutes choses pour moi. Vous avez été un modèle de générosité. Il existe certainement des manières dont je pourrais commencer ma vie sans presque aucun frais, en ayant pourtant des chances de réussir par le travail et la volonté. Êtes-vous sûre qu'il ne vaudrait pas mieux chercher dans cette direction ? Êtes-vous certaine que vous pouvez vous permettre de dépenser tant d'argent, et qu'il est juste de le dépenser ainsi ? Je vous demande seulement, vous qui êtes ma seconde mère, de réfléchir. En êtes-vous certaine ? »

Ma tante a fini de manger le morceau de toast qu'elle avait entamé, sans cesser de me regarder bien en face, puis elle a posé son verre sur la cheminée et, croisant ses mains sur sa robe repliée, elle a répondu ce qui suit :

« Trot, mon enfant, si j'ai un objectif dans la vie, c'est de contribuer à ce que tu deviennes un homme bon, sensé et heureux. J'y tiens — et Dick aussi. J'aimerais que certaines personnes que je connais écoutent l'avis de Dick sur ce sujet. Sa sagacité est merveilleuse. Mais nul ne connaît les ressources d'intelligence de cet homme, sauf moi. »

Elle s'est arrêtée un moment pour prendre ma main entre les siennes, et a poursuivi :

« Il est vain, Trot, de se rappeler le passé, si cela n'exerce pas quelque influence sur le présent. J'aurais peut-être pu être plus proche de ton pauvre père. J'aurais peut-être pu être plus proche de cette pauvre enfant, ta mère, même après que ta sœur Betsey Trotwood m'a déçue. J'ai peut-être pensé cela quand tu es venu à moi, un petit garçon fugitif, tout poussiéreux et épuisé. Depuis ce temps-là jusqu'à maintenant, Trot, tu m'as toujours fait honneur et apporté fierté et plaisir. Il n'y a personne d'autre pour revendiquer mes biens ; du moins » — là, à ma grande surprise, elle a hésité et a paru confuse — « *non*, il n'y a personne d'autre — et tu es mon enfant adoptif. Sois seulement un enfant affectueux pour moi dans mon grand âge, et accepte mes caprices et mes lubies ; et tu feras plus pour une vieille femme dont la jeunesse n'a pas été aussi heureuse ni paisible qu'elle aurait dû l'être, que cette vieille femme n'aura jamais fait pour toi. »

C'était la première fois que j'entendais ma tante évoquer son passé. Il y avait une grandeur dans sa manière tranquille de le faire, et de s'en détacher, qui aurait augmenté mon respect et mon affection pour elle, si cela avait été possible.

« Nous nous comprenons et nous sommes d'accord maintenant, Trot, et nous n'avons plus besoin d'en parler. Embrasse-moi, et nous irons au *Commons* après le petit déjeuner demain. »

Nous avons longuement bavardé au coin du feu avant d'aller nous coucher. Je dormais dans une chambre au même étage que ma tante, et elle m'a un peu dérangé au milieu de la nuit en frappant à ma porte à chaque fois que le son d'une charrette ou d'un fiacre lointain la réveillait et en me demandant « si j'entendais les pompes à incendie ? » Mais vers le matin elle a mieux dormi, et m'a laissé dormir de mon côté.

Vers midi, nous sommes partis à l'étude de Messrs Spenlow et Jorkins au *Doctors' Commons*. Ma tante, qui avait aussi sur Londres l'idée générale que tous les hommes qu'elle voyait étaient des pickpockets, m'a confié sa bourse, qui contenait dix guinées et quelques pièces d'argent.

Nous avons fait une halte à la boutique de jouets de Fleet Street, pour voir les géants de Saint-Dustan frapper les cloches[1] — nous avions prévu d'y être à midi pile, pour les surprendre en plein effort — et ensuite nous sommes allés vers la colline de Ludgate et le cimetière de l'église de Saint-Paul. Nous arrivions à Ludgate quand j'ai constaté que ma tante accélérait grandement le pas, et semblait effrayée. J'ai remarqué, au même moment, qu'un homme sinistre et mal vêtu, qui s'était arrêté et nous avait dévisagés au passage un peu plus tôt, s'est mis à nous suivre de si près qu'il l'a frôlée.

« Trot ! Mon cher Trot ! » s'est écrié sourdement ma tante, terrifiée, en m'agrippant le bras. « Je ne sais pas ce que je dois faire.

– Ne vous alarmez pas. Il n'y a rien d'inquiétant. Entrez dans une boutique, et je vais vite nous débarrasser de ce bonhomme.

– Non, non, mon enfant ! Ne lui parle pour rien au monde. Je te supplie, je te l'ordonne !

– Grands Dieux, ma tante ! Ce n'est qu'un mendiant énergique.

– Tu ne sais pas ce qu'il est ! Tu ne sais pas qui il est ! Tu ne sais pas ce que tu dis ! »

[1] Les deux géants frappent deux cloches devant l'église Saint-Dustan-in-the-West avec leur gourdin tous les quarts d'heure.

Nous nous étions arrêtés sous une porte cochère pendant ce temps, et il s'était arrêté aussi.

« Ne le regarde pas ! » a dit ma tante, alors que je me retournais avec indignation, « mais va me chercher un fiacre, mon chéri, et attends-moi dans le cimetière de Saint-Paul.

– Vous attendre ?

– Oui, je dois y aller seule. Je dois aller avec lui.

– Avec lui, ma tante ? cet homme ?

– Je n'ai pas perdu la tête, et je te dis que je le dois. Trouve-moi un fiacre ! »

J'avais beau être très étonné, je savais que je ne pouvais refuser d'obéir à un ordre aussi péremptoire. Je me suis vite éloigné de quelques pas et j'ai hélé un fiacre vide qui passait. J'avais à peine eu le temps d'abaisser le marchepied que ma tante a sauté dedans, je ne sais comment, et l'homme a fait de même. Elle m'a fait un signe de la main si résolu pour me dire de partir que je me suis détourné aussitôt. Ce faisant, je l'ai entendue dire au cocher : « Allez n'importe où ! Allez tout droit ! » et le fiacre m'a dépassé en gravissant la colline.

Ce que Mr Dick m'avait dit, et que j'avais pris pour une de ses illusions, m'est alors revenu à l'esprit. Je ne pouvais douter que cet homme était celui qu'il avait mentionné si mystérieusement, même si j'étais incapable d'imaginer la nature de son emprise sur ma tante. Après avoir passé une demi-heure à me calmer dans le cimetière, j'ai vu le fiacre revenir. Le cocher s'est arrêté près de moi, et ma tante y était assise toute seule.

Elle ne s'était pas suffisamment remise de son émotion pour entreprendre la visite que nous avions à faire. Elle m'a prié de monter dans le fiacre et de dire au cocher de nous promener un peu ici et là. Elle n'a rien dit de plus, sauf : « Mon cher enfant, ne me demande jamais ce que c'était, et n'en parle jamais », jusqu'au moment où elle a parfaitement retrouvé son sang-froid et m'a dit qu'elle était redevenue elle-même et que nous pouvions descendre de voiture. Quand elle m'a donné sa bourse pour payer le cocher, j'ai constaté que toutes les guinées étaient parties, et qu'il ne restait plus que les petites pièces d'argent.

On entrait dans les *Doctors' Commons* par une petite arcade. À peine avions-nous parcouru quelques pas dans la rue après l'avoir franchie que le bruit de la ville a semblé d'évanouir, comme par magie, dans la distance. Quelques cours tristes et passages étroits nous ont conduits aux bureaux de Spenlow and Jorkins. Les pèlerins accédaient

sans la cérémonie d'avoir à frapper dans le vestibule de ce temple, qu'éclairaient des verrières dans le toit ; trois ou quatre employés y travaillaient comme copistes. L'un d'eux, un petit homme sec, assis à part, coiffé d'une perruque brune très raide qui semblait faite en pain d'épices, s'est levé pour accueillir ma tante et nous emmener dans le cabinet de Mr Spenlow.

« Mr Spenlow est à la cour, madame », a dit l'homme sec. « C'est un jour des Arches[1] ; mais c'est tout près, et je vais le faire chercher tout de suite. »

Comme on nous laissait regarder autour de nous pendant que l'on cherchait Mr Spenlow, j'ai profité de l'occasion. Les meubles du bureau étaient vieillots et poussiéreux ; et le tapis vert qui couvrait la table des copistes était tout décoloré, et aussi flétri et pâle qu'un vieux pauvre. Il y avait un grand nombre de liasses de papier dessus, les unes étiquetées comme Allégations, et quelques-unes (à ma grande surprise) comme Libelles[2], et certaines comme relevant de la Cour du Consistoire, et certaines de la Cour des Arches, et certaines de la Cour des Prérogatives, et certaines de la Cour de l'Amirauté, et certaines de la Cour des Délégués ; ce qui m'a amené à me demander combien de Cours il pouvait y avoir en gros, et combien de temps il me faudrait pour les connaître toutes. À part cela, il y avait d'immenses *Livres de Dépositions sous serment* manuscrits, solidement reliés, et attachés ensemble en paquets massifs, un paquet pour chaque action en justice, comme si chaque action était une histoire en dix ou vingt volumes. Tout cela semblait plutôt cher et me donnait une idée plaisante du métier de promoteur. J'observais avec une satisfaction croissante ces objets et d'autres semblables, quand des pas pressés se sont fait entendre dans la pièce voisine, et Mr Spenlow, vêtu d'une toge noire garnie de fourrure blanche, est entré en hâte en ôtant son chapeau.

C'était un petit gentleman aux cheveux blonds, avec des bottes irréprochables, et une cravate et un col de chemise blancs d'une extrême raideur. Son habit était boutonné serré jusqu'en haut, et il avait dû se donner beaucoup de mal pour friser précisément ses favoris. Sa chaîne de montre en or était si grosse que je l'ai imaginé la sortant de son gousset avec un bras musclé et doré, comme ceux qui servent d'enseigne aux

[1] La cour des Arches, cour d'appel ecclésiastique, est en session.
[2] Le mot *libel* a, dans ce contexte, le sens rare de notification au tribunal ecclésiastique. Comme le mot français *libelle*, il signifiait plus couramment un pamphlet satirique et souvent diffamatoire, ce qui étonne David.

boutiques des orfèvres. Il était si soigneusement accoutré, et si raide, qu'il pouvait à peine se courber ; étant obligé, quand il regardait des papiers sur son bureau, après s'être assis sur sa chaise, de se plier tout d'une pièce depuis le bas de sa colonne vertébrale, comme Punch[1].

Ma tante m'ayant présenté, et Mr Spenlow m'ayant accueilli fort poliment, il a dit ensuite :

« Et ainsi, Mr Copperfield, vous envisagez d'exercer notre profession ? J'ai mentionné en passant à Miss Trotwood, quand j'ai eu le plaisir d'un entretien avec elle l'autre jour » — inclinant de nouveau son corps — encore Punch — « qu'il y avait un poste vacant ici. Miss Trotwood a eu la bonté de mentionner qu'elle avait un neveu dont elle s'occupait particulièrement, et qu'elle cherchait à lui assurer un avenir distingué[2] dans la vie. À ce neveu, je crois, j'ai maintenant le plaisir de » — encore Punch.

J'ai acquiescé en saluant, et j'ai dit que ma tante avait mentionné cette possibilité, et que cela me plaisait beaucoup. Que j'étais fortement enclin à m'y intéresser, et avais immédiatement souscrit à la proposition. Que je ne pouvais pas absolument promettre de l'aimer, avant d'en savoir un peu plus. Que j'espérais, même s'il ne s'agissait que d'une formalité, pouvoir effectuer un essai pour voir si cela me convenait, avant de m'engager de manière irrévocable.

« Oh certainement ! certainement ! Nous proposons toujours, dans cette maison, un mois — un mois d'initiation. Je serais heureux moi-même de proposer deux mois — trois — une période indéfinie, en vérité — mais j'ai un associé. Mr Jorkins.

– Et les frais d'apprentissage, monsieur, s'élèvent à mille livres ?

– Et les frais, timbre compris, s'élèvent à mille livres. Comme je l'ai mentionné à Miss Trotwood, je ne suis pas mû par des considérations intéressées ; peu d'hommes le sont moins que moi, je crois ; mais Mr Jorkins a son opinion sur ces sujets, et je suis tenu de respecter l'opinion de Mr Jorkins. En bref, Mr Jorkins trouve que mille livres, ce n'est pas assez.

– Je suppose, monsieur » ai-je dit, désirant toujours épargner l'argent de ma tante, « que ce n'est pas l'habitude ici, si un employé en apprentissage se montrait

[1] Punch, c'est-à-dire Polichinelle, a du mal à se plier à cause de sa bosse et de son gros ventre
[2] *Genteel*, c'est-à-dire un avenir de quasi-gentleman, comme Steerforth l'a déclaré plus haut.

particulièrement utile, et acquérait une parfaite maîtrise de sa profession — » je ne pouvais m'empêcher de rougir, tant cela ressemblait à un éloge de moi-même — « je suppose que ce n'est pas la coutume, les dernières années de son apprentissage, de lui allouer le moindre — »

Mr Spenlow, au prix d'un grand effort, a sorti assez sa tête de sa cravate pour la hocher, et a répondu, s'attendant au mot « salaire » :

« Non. Je ne dirai pas comment je considérerais ce point moi-même, Mr Copperfield, si je n'étais pas entravé. Mr Jorkins est inébranlable. »

J'étais fort décontenancé par l'idée de ce terrible Mr Jorkins. Mais j'ai découvert par la suite que c'était un homme doux, au tempérament placide, dont le rôle dans l'entreprise était de se tenir à l'arrière-plan et d'être sans cesse cité nommément comme le plus inflexible et impitoyable des hommes. Si un employé voulait une augmentation de salaire, Mr Jorkins ne voulait pas en entendre parler. Si un client tardait à régler sa facture, Mr Jorkins était résolu à se faire payer ; et aussi pénibles que pussent être ces choses (et l'étaient toujours) pour les sentiments de Mr Spenlow, Mr Jorkins tenait à obtenir son dû. Le cœur et la main du bon ange Spenlow auraient toujours été ouvertes, si le démon Jorkins ne l'avait pas retenu. Au cours de ma vie, je crois que j'ai connu quelques autres maisons appliquant le principe de Spenlow et Jorkins !

Nous avons décidé que je commencerais mon mois d'essai dès que je voudrais, et que ma tante n'avait besoin ni de rester en ville, ni de revenir à la fin du mois, car on pouvait aisément lui envoyer les articles de l'accord me concernant à signer chez elle. Quand nous en sommes arrivés là, Mr Spenlow a proposé de m'emmener à la Cour tout de suite et de me montrer quel genre d'endroit c'était. Comme j'avais bien envie de le savoir, nous sommes sortis dans ce but, en abandonnant ma tante ; qui n'allait pas, nous a-t-elle dit, s'aventurer dans un tel lieu et qui, je pense, considérait toutes les Cours de Justice comme des sortes de poudrières qui risquaient d'exploser à tout instant.

Mr Spenlow m'a conduit à travers une cour pavée entourée de sévères maisons de brique et j'ai déduit, aux noms des Docteurs inscrits au-dessus des portes, qu'elles étaient les demeures officielles des savants avocats dont Steerforth m'avait parlé ; et nous sommes entrés à gauche dans une grande et sombre salle, qui m'a fait penser à une chapelle. Le fond de cette salle était séparé du reste par une barrière ; et là, sur les deux côtés d'une estrade en forme de fer à cheval, assis sur des fauteuils de salle à manger à l'ancienne, se trouvaient divers gentlemen en toges rouges et perruques grises,

dont j'ai compris qu'ils étaient les Docteurs déjà mentionnés. Clignant des yeux par-dessus un petit bureau semblable à un lutrin, au milieu de l'estrade, se tenait un vieux gentleman que j'aurais certainement pris pour un hibou si je l'avais vu dans une volière, mais qui était, ai-je appris, le juge présidant la Cour. Plusieurs autres gentlemen du rang de Mr Spenlow, et vêtus comme lui de toges noires bordées de fourrure blanche, étaient assis en contrebas à l'intérieur du fer à cheval, c'est-à-dire au niveau du sol, autour d'une longue table verte. Leurs cravates étaient en général raides, ai-je pensé, et leurs mines hautaines ; mais j'ai reconnu que je les avais mal jugés quand deux ou trois d'entre eux ont dû se lever pour répondre à une question du dignitaire qui présidait, car je n'ai jamais rien vu de plus penaud. Le public, représenté par un garçon portant un cache-nez et par un gentleman décati et miteux qui mangeait discrètement des miettes sorties de ses poches, se réchauffait à un poêle au centre de la Cour. La tranquillité languide de l'endroit n'était troublée que par le gazouillis du feu et par la voix de l'un des Docteurs, qui explorait lentement une parfaite bibliothèque de dépositions et s'arrêtait de temps en temps pour s'installer dans de petits auberges d'argumentation au bord du chemin. À vrai dire, je n'ai jamais eu l'occasion, de toute ma vie, de participer à une petite fête de famille aussi douillette, mollette, désuète, surannée, soporifique ; et j'ai senti que ce serait un narcotique bien apaisant que d'y appartenir dans n'importe quel rôle — sauf peut-être celui d'un plaideur.

Très satisfait de la nature rêveuse de ce refuge, j'ai informé Mr Spenlow que j'en avais vu assez pour cette fois, et nous sommes retournés auprès de ma tante ; en compagnie de laquelle j'ai quitté les *Commons*, me sentant très jeune quand je suis sorti de Spenlow et Jorkins, à cause des coups de plume que les employés se donnaient à mon propos.

Nous sommes arrivés à Lincoln's Inn Fields sans nouvelle aventure, si ce n'est la rencontre d'un malheureux âne tirant la charrette d'un marchand des quatre-saisons, qui a suggéré à ma tante de pénibles associations d'idées. Une fois en sécurité dans notre logement, nous avons encore parlé longuement de mes plans ; et comme je savais qu'elle était pressée de rentrer chez elle et, entre les incendies, la nourriture et les pickpockets, ne pouvait se sentit à son aise pendant une demi-heure à Londres, je l'ai priée de ne pas se sentir embarrassée à mon sujet, mais de me laisser me débrouiller tout seul.

« Cela fera une semaine demain que je suis ici », a-t-elle dit, « et j'ai eu le temps de penser aussi à cela, mon cher. Il y a un petit appartement meublé à louer dans les Adelphi[1], Trot, qui devrait te convenir à merveille. »

Après cette brève présentation, elle a sorti de sa poche une annonce, soigneusement découpée dans un journal, exposant que dans Buckingham Street dans les Adelphi il y avait à louer meublé, avec une vue sur la rivière, une petite suite de pièces singulièrement désirable, formant une résidence de qualité pour un jeune gentleman, membre de l'une de corporations juridiques ou autre, disponible immédiatement. Loyer modéré, et possibilité de louer au mois si besoin.

« Comment, mais c'est exactement ce qu'il me faut, ma tante ! » ai-je dit, rougissant à l'idée d'habiter dans une suite de pièces.

« Alors viens », a répliqué ma tante, remettant aussitôt le chapeau qu'elle avait enlevé une minute plus tôt. « Allons voir. »

Nous sommes ressortis. L'annonce nous invitait à nous adresser à Mrs Crupp[2] sur place, et nous avons tiré la sonnette de l'immeuble en supposant qu'elle communiquait avec Mrs Crupp. Ce n'est qu'après avoir sonné trois ou quatre fois que nous avons réussi à convaincre Mrs Crupp de s'occuper de nous, mais elle est afin apparue : une grosse dame avec le volant d'un jupon de flanelle dépassant d'une robe de nankin.

« Voyons cette suite de pièces, s'il vous plaît, madame », a dit ma tante.

« Pour ce gentleman ? » a dit Mrs Crupp, cherchant les clés dans sa poche.

« Oui, pour mon neveu.

– Et une suite idiale ces pièces est pour un comme lui ! » a dit Mrs Crupp.

Nous sommes donc montés.

Les pièces se trouvaient au dernier étage — un bon point aux yeux de ma tante, car elles étaient proches de l'escalier de secours — et consistaient en une petite entrée semi-aveugle où l'on ne pouvait à peu près rien voir, un petit office totalement aveugle où l'on ne pouvait rien voir du tout ; un salon et une chambre. Les meubles étaient plutôt défraîchis, mais assez bons pour moi ; et la rivière passait vraiment sous les fenêtres.

Comme l'endroit m'enchantait, ma tante et Mrs Crupp se sont retirées dans l'office pour discuter du loyer, pendant que j'attendais sur le canapé du salon, osant à peine

[1] Voir p. xxx [172]
[2] L'adjectif *crup*, déjà désuet à l'époque de Dickens, signifiait laconique et peu aimable

croire possible que j'allais pouvoir vivre dans une résidence aussi magnifique. Après un combat singulier de quelque durée, elles sont revenues, et j'ai eu la joie de voir, aussi bien sur le visage de Mrs Crupp que sur celui de ma tante, que l'affaire était conclue.

« Est-ce le mobilier du dernier occupant ? » a demandé ma tante.

« Oui, c'est ça, madame.

– Qu'est-il devenu ? » a demandé ma tante.

Mrs Crupp a été prise d'une vilaine quinte de toux, au milieu de laquelle elle a articulé, à grand peine : « Il a tombé malade ici, madame et — reuh ! reuh ! reuh ! ah là là ! — et il est mort.

– Eh ! De quoi est-il mort ?

– Bah, madame, il est mort de boisson », a dit Mrs Crupp confidentiellement. « Et de fumée.

– Fumée ? Vous ne voulez pas parler de cheminées ?

– Non, madame. Cigares et pipes.

– Ce n'est pas contagieux, Trot, en tout cas », a remarqué ma tante, en se tournant vers moi.

« Non, en effet. »

Bref, ma tante, voyant combien les lieux me ravissaient, les a loués pour un mois, avec possibilité de rester une année après cette période. Mrs Crupp devait trouver du linge et faire la cuisine ; tout le reste était déjà fourni ; et Mrs Crupp a déclaré expressément qu'elle se conduirait toujours avec moi comme avec un fils. Je devais m'installer le surlendemain, et Mme Crupp a dit le Ciel soit loué elle avait trouvé qualqu'un qu'elle s'en occuperait !

Sur le chemin du retour, ma tante m'a dit combien la vie que j'allais maintenant mener lui inspirait confiance. Elle était sûre qu'elle me donnerait de la fermeté et de l'autonomie, les seules qualités qui me manquaient encore. Elle l'a répété plusieurs fois le lendemain, tandis que nous arrangions le transport de mes vêtements et livres depuis chez Mr Wickfield ; à propos de quoi, et de mes récentes vacances, j'ai écrit une longue lettre à Agnès, que ma tante a emportée quand elle est partie. Sans entrer dans les détails, j'ajouterai seulement qu'elle m'a laissé une belle provision d'argent pour tous mes besoins possibles pendant mon mois d'essai ; que Steerforth, à ma grande déception et à la sienne aussi, ne s'est pas montré avant qu'elle parte ; que je l'ai vue bien assise dans la diligence de Douvres, se réjouissant de la prochaine déconfiture des

ânes vagabonds, avec Janet à ses côtés ; et qu'après le départ de la diligence, je me suis tourné vers les Adelphi, en pensant aux jours anciens où j'errais parmi leurs arcades souterraines, et aux heureux changements qui m'avaient amené à la surface.

Chapitre 24
Ma première inconduite

C'était une chose merveilleuse d'avoir ce haut château pour moi-même, et de me sentir, quand je fermais ma porte extérieure, comme Robinson Crusoé quand il entrait dans son fort et tirait l'échelle derrière lui. C'était une chose merveilleuse de me promener en ville avec la clé de ma maison dans ma poche, et de savoir que je pouvais inviter n'importe qui chez moi, avec la certitude que cela ne dérangeait personne si cela ne me dérangeait pas. C'était une chose merveilleuse d'entrer et de sortir, et d'aller et venir sans rien dire à personne, et de sonner pour faire monter Mrs Crupp, haletante, des entrailles de la terre quand je voulais — et quand elle était disposée à venir. Tout cela, dis-je, était merveilleux ; mais je dois dire, aussi, qu'il y avait des moments où c'était très triste.

C'était plaisant le matin, surtout les matins où il faisait beau. La vie paraissait douce et libre à la lumière du jour ; encore plus douce et libre à la lumière du soleil. Mais quand le jour déclinait, la vie semblait aussi dépérir. Je ne sais pas à quoi cela tenait, mais elle avait rarement bonne apparence à la lumière de la bougie. J'aurais aimé avoir quelqu'un à qui parler, à ce moment. Agnès me manquait. Je trouvais un vide immense à la place de la dépositaire souriante de mes confidences. Mrs Crupp me semblait très loin. Je pensais à mon prédécesseur, qui était mort de boisson et de fumée ; et j'aurais presque souhaité qu'il ait eu la bonté de vivre, au lieu de me perturber par son décès.

Au bout de deux jours et deux nuits, j'avais l'impression d'avoir vécu là une année, et pourtant je n'avais pas vieilli d'une heure, mais restais toujours aussi tourmenté par ma propre jeunesse.

Steerforth n'apparaissant pas, ce qui m'incitait à le supposer malade, j'ai quitté les *Commons* de bonne heure le troisième jour et j'ai marché jusqu'à Highgate. Mrs Steerforth était très contente de me voir, et m'a dit qu'il était parti avec l'un de ses camarades d'Oxford pour en voir un autre qui habitait à Saint-Albans, mais qu'elle espérait le revoir le lendemain. Je l'aimais tellement que je ne suis senti fort jaloux de ses camarades d'Oxford.

Comme elle insistait pour m'avoir à dîner, je suis resté, et je crois que nous n'avons parlé que de lui toute la journée. Je lui ai dit combien les gens l'aimaient à Yarmouth,

et quel exquis compagnon il avait été. Miss Dartle était pleine d'insinuations et de questions mystérieuses, mais prenait un grand intérêt à tout ce que nous avions fait là-bas, et disait : « Était-ce vraiment, quand même ? » et ainsi de suite, si souvent, qu'elle a obtenu de moi tout ce qu'elle voulait savoir. Son apparence était exactement celle que j'ai décrite la première fois que je l'ai vue ; mais la société des deux dames était si agréable, et me devenait si naturelle, que je me suis senti tomber un peu amoureux d'elle. Je n'ai pu m'empêcher de penser plusieurs fois au cours de la soirée, et surtout en rentrant à pied chez moi à la nuit tombée, quelle compagne délicieuse elle aurait été à Buckingham Street.

Je prenais mon café et mon petit pain le lendemain matin, avant de partir aux Commons — et je peux signaler ici qu'il est étonnant que Mrs Crupp ait utilisé autant de café et qu'il ait été si faible malgré tout — quand Steerforth en personne est entré, à ma joie sans bornes.

« Mon cher Steerforth », me suis-je exclamé, "je commençais à penser que je ne vous reverrais jamais !

– J'ai été enlevé par la force des armes, le lendemain même du jour où je suis revenu à la maison. Dis donc, Daisy, quel formidable vieux garçon tu fais ici ! »

Je lui ai montré l'établissement, sans oublier l'office, avec une certaine fierté, et il l'a hautement loué. « Je vais te dire, mon vieux », a-t-il ajouté, « J'en ferai mon pied-à-terre, à moins que tu ne me donnes congé. »

J'étais enchanté d'entendre cela. Je lui ai dit que s'il attendait son congé, il pourrait attendre jusqu'au jugement dernier.

« Mais vous allez prendre un petit déjeuner ! » ai-je dit, la main sur la corde de la sonnette, « et Mrs Crupp va vous faire du café et je vais vous griller un peu de bacon dans un four de célibataire que j'ai ici.

– Non, non ! Ne sonne pas ! Je ne peux pas ! Je prends mon petit déjeuner avec l'un de ces gars qui est à l'hôtel Piazza, à Covent Garden.

– Mais vous reviendrez pour dîner ?

– Je ne peux pas, sur ma vie. Il n'y a rien qui me ferait plus plaisir, mais je dois rester avec ces deux gars. Nous partons tous ensemble demain matin.

– Alors amenez-les ici pour le dîner. Pensez-vous qu'ils viendraient ?

– Oh ! Ils viendraient à bride abattue, mais nous te dérangerions. Tu ferais mieux de venir dîner avec nous quelque part. »

Je ne voulais en aucune façon consentir à cela, car il m'est venu à l'idée que je devrais vraiment avoir une petite pendaison de crémaillère, et qu'une meilleure occasion ne se présenterait jamais. J'étais encore plus fier de mes pièces maintenant qu'elles avaient reçu son approbation, et je brûlais du désir de les mettre en valeur au mieux. Je lui ai donc fait promettre solennellement de venir avec ses deux amis, et nous avons fixé l'heure du dîner à six heures.

Après son départ, j'ai sonné Mrs Crupp, et l'ai informée de mon projet inopiné. Mrs Crupp a dit qu'en premier lieu, bien sûr il était évident que l'on ne pouvait compter sur elle pour s'occuper du service, mais elle connaissait un jeune homme adroit dont elle pensait qu'il se laisserait convaincre de le faire, et dont les honoraires seraient de cinq shillings, plus ce qu'il me plairait. J'ai dit, certainement nous pourrions le prendre. Ensuite, Mrs Crupp a dit qu'il était clair qu'elle ne pouvait être en deux endroits à la fois (ce qui m'a paru raisonnable), et qu'une « dam'zelle » installée dans l'office avec une bougie, qui ne devrait pas s'arrêter de laver les assiettes, était indispensable. J'ai dit, à combien reviendrait cette jouvencelle, et Mrs Crupp a dit qu'elle supposait que dix-huit pence ne me ruineraient pas. J'ai dit que je supposais que non ; et *cela* était réglé. Alors Mrs Crupp a dit, Venons-en au dîner.

C'est un remarquable exemple d'imprévoyance de la part du chaudronnier qui avait installé le fourneau de Mrs Crupp qu'il ne pouvait cuire que des côtelettes et de la purée de pommes de terre. Quand à une poissonnière, Mrs Crupp a dit, eh bien ! pouvais-je seulement venir jeter un coup d'œil au fourneau. Elle ne pouvait pas être plus honnête que ça. Pouvais-je venir y jeter un coup d'œil ? Comme cela ne m'aurait pas beaucoup avancé si j'y avais jeté un coup d'œil, j'ai décliné l'offre et dit, « Oublions le poisson. » Mais Mrs Crupp a déclaré, Ne dites pas ça : les huîtres sont en saison, et pourquoi pas ? Ainsi *cela* était réglé. Mrs Crupp a dit ensuite ce qu'elle recommandait. Une paire de volailles rôties — de chez le charcutier ; un plat de bœuf bouilli avec des légumes — de chez le charcutier ; deux petits suppléments, comme un pâté en croûte et un plat de rognons — de chez le charcutier ; une tarte et (si j'aimais) une gelée moulée — de chez le charcutier. Tout cela, a dit Mrs Crupp, la laisserait pleinement libre de concentrer son esprit sur les pommes de terre, et de servir le fromage et le céleri comme elle l'entendait.

J'ai agi selon les conseils de Mrs Crupp, et j'ai passé la commande au charcutier moi-même. En revenant ensuite par le Strand, j'ai vu à la devanture d'une boucherie une substance solide tachetée, qui ressemblait à du marbre mais portait l'étiquette

« Tortue d'imitation[1] ». Je suis entré et j'en ai acheté une tranche qui aurait pu nourrir quinze personnes, d'après ce que je sais maintenant. Mrs Crupp a consenti, non sans se faire prier, à réchauffer cette préparation ; et elle a tellement rétréci en passant à l'état liquide que nous avons trouvé, comme a dit Steerforth, qu'elle « était taillée un peu juste » pour quatre personnes.

Ces préparatifs étant achevés de façon satisfaisante, j'ai acheté un petit dessert dans le marché de Covent Garden, et j'ai effectué une assez importante commande chez un marchand de vin dans ce voisinage. Quand je suis rentré chez moi l'après-midi et ai vu les bouteilles rangées en carré sur le sol de l'office, elle me semblèrent si nombreuses (mais il en manquait deux, ce qui embarrassait fort Mrs Crupp) que cela me faisait véritablement peur.

L'un des amis de Steerforth s'appelait Grainger, et l'autre Markham. Ils étaient tous les deux joyeux et insouciants ; Grainger un peu plus âgé que Steerforth ; Markham jeune d'allure, et je ne lui donnais pas plus de vingt ans. J'ai observé que ce dernier parlait de lui-même de manière indéfinie, en disant « un homme » et en employant rarement ou jamais la première personne du singulier.

« Un homme pourrait très bien vivre ici, Mr Copperfield », a dit Markham — autrement dit, lui-même.

« Ce n'est pas un mauvais emplacement », ai-je dit, « et les pièces sont commodes.

– J'espère que vous avez tous les deux apporté votre appétit ? » a dit Steerforth.

« Sur mon honneur », a répliqué Markham, « la ville semble aiguiser l'appétit d'un homme. Un homme a faim toute la journée. Un homme passe son temps à manger. »

Étant un peu embarrassé au début, et me sentant bien trop jeune pour présider, j'ai demandé à Steerforth de s'asseoir à la tête de la table quand on a annoncé le dîner, et je me suis assis face à lui. Tout était excellent ; nous n'avons pas lésiné sur le vin ; et il a accompli des efforts si brillants pour animer la soirée que nous avons fait la fête sans interruption. Je n'étais pas un aussi bon convive que je l'aurais souhaité pendant le dîner, parce que je voyais la porte depuis ma chaise, et je ne pouvais éviter d'observer que le jeune homme adroit sortait souvent de la pièce, et que son ombre apparaissait toujours aussitôt après sur le mur de l'entrée avec une bouteille à la bouche. La

[1] *Mock Turtle*. La soupe de tortue coûtait très cher. On vendait donc de la soupe de tortue d'imitation (*mock turtle soup*), faite avec de la tête de veau. Dans *Alice au pays des merveilles*, il y a une « tortue d'imitation » dont le corps est à moitié celui d'une tortue et à moitié celui d'un veau.

« dam'zelle » me mettait de même mal à l'aise ; pas tellement en négligeant de laver la vaisselle qu'en la cassant. Car elle était curieuse et, incapable de rester dans l'office (ainsi que ses consignes formelles l'exigeaient), venait constamment nous dévisager, et s'imaginait constamment découverte ; ce qui l'incitait à reculer sur les assiettes (dont elle avait soigneusement pavé le sol), et provoquait beaucoup de dégâts.

Il s'agissait là cependant d'incidents mineurs, vite oubliés quand on a enlevé la nappe et posé le dessert sur la table ; à ce moment des réjouissances, nous avons découvert que le jeune homme adroit avait perdu la parole. Après lui avoir ordonné en privé d'aller rejoindre Mrs Crupp et d'emmener aussi la « dam'zelle » au sous-sol, je me suis abandonné au plaisir.

J'ai commencé par avoir le cœur léger et par être singulièrement de bonne humeur ; toutes sortes de sujets de conversation à moitié oubliés envahissaient mon esprit et me faisaient pérorer de manière très inhabituelle. J'ai ri de bon cœur à mes propres plaisanteries, et à celle des autres ; rappelé Steerforth à l'ordre parce qu'il ne passait pas le vin ; promis plusieurs fois d'aller à Oxford ; annoncé que j'avais l'intention de donner un dîner semblable toutes les semaines jusqu'à nouvel ordre ; et pris follement tant de tabac à priser dans la tabatière de Grainger que j'ai dû aller dans l'office pour y avoir une crise d'éternuements d'une durée de dix minutes.

J'ai continué, faisant circuler le vin de plus en plus vite, et ne cessant de déboucher des bouteilles avec un tire-bouchon bien avant que cela ne fût nécessaire. J'ai proposé de boire à la santé de Steerforth. J'ai dit que c'était mon plus cher ami, le protecteur de mon enfance et le compagnon du printemps de ma vie. J'ai dit que j'étais ravi de boire à sa santé. J'ai dit que je ne pourrais jamais rembourser toutes mes obligations envers lui, et que je ne pourrais jamais exprimer toute mon admiration. J'ai fini en disant : « À la santé de Steerforth ! Que Dieu le bénisse ! Hourrah ! » Nous avons crié « Hip hip hip hourrah » trois fois trois fois , et encore une fois, et une dernière pour la route. J'ai cassé mon verre en faisant le tour de la table pour lui serrer la main, et j'ai dit (en deux mots) « Steerforth zêteslétoilepolairedemonexistence. »

J'ai continué, en découvrant soudain que quelqu'un en était au milieu d'une chanson. C'était Markham, et il chantait « Quand le cœur d'un homme est découragé par les soucis[1] » Après avoir chanté, il a proposé de boire à la santé de « La Femme ! » J'y ai

[1] *When the heart of a man is depressed with care*. Un air de *L'opéra des gueux*.

fait objection, et ne pouvais le permettre. J'ai dit que ce n'était pas une manière respectueuse de proposer ce toast, et que je ne permettrais jamais que l'on boive ce toast dans ma maison autrement qu'à la santé des « Ladies ! » Je le prenais de haut, surtout je crois parce que je voyais Steerforth et Grainger en train de rire de moi — ou de lui — ou de nous deux. Il a dit qu'un homme ne pouvait se laisser donner des ordres. J'ai dit qu'un homme *pouvait*. Il a alors dit qu'un homme ne pouvait se laisser insulter. J'ai dit que là, il avait raison — jamais sous mon toit, où les dieux lares étaient sacrés, et les lois de l'hospitalité primordiales. Il a dit qu'un homme ne perdait pas sa dignité en avouant que j'étais un sacrément bon garçon. J'ai aussitôt proposé sa santé.

Quelqu'un fumait. Nous fumions tous. Je fumais, et essayais de me débarrasser d'une tendance croissante à frissonner. Steerforth m'avait consacré un discours, pendant lequel j'avais été ému presque jusqu'aux larmes. Je l'ai remercié, et j'ai exprimé l'espoir que les personnes présentes dîneraient avec moi demain et après-demain — tous les jours à cinq heures, afin qu'une longue soirée nous permette de nous adonner au plaisir de la conversation et de la société. Je me suis senti appelé à proposer de boire à la santé d'une personne. J'ai suggéré ma tante. Miss Betsey Trotwood, la meilleure des femmes !

Quelqu'un se penchait par la fenêtre de ma chambre, pour rafraîchir son front contre la pierre froide de la balustrade et sentir le vent sur son visage. C'était moi. Je m'adressais à moi-même, « Copperfield, pourquoi as-tu essayé de fumer ? Tu aurais pu deviner que tu ne pouvais pas le faire. » Maintenant, quelqu'un tentait de se contempler dans la glace. C'était encore moi. J'étais très pâle dans la glace ; mes yeux semblaient regarder dans le vide ; et mes cheveux — seulement mes cheveux, rien d'autre — paraissaient ivres.

Quelqu'un m'a dit, « Allons au théâtre, Copperfield ! » Je ne voyais plus la chambre, mais de nouveau la tintante table couverte de verres ; la lampe ; Grainger à ma droite, Markham à ma gauche, et Steerforth en face — tous assis dans le brouillard, très loin. Le théâtre ? Bien sûr. Juste ce qu'il faut. Allons-y ! Mais excusez-moi si je fais sortir tout le monde d'abord et si j'éteins la lampe — en cas d'incendie.

En raison d'une certaine confusion dans le noir, la porte a disparu. Je la cherchais à tâtons dans les rideaux de la fenêtre quand Steerforth m'a pris par le bras en riant et m'a conduit dehors. Nous avons descendu l'escalier les uns derrière les autres. Quelqu'un est tombé sur les dernières marches et a roulé jusqu'en bas. Quelqu'un

d'autre a dit que c'était Copperfield. Ce faux rapport m'a mis en colère, mais lorsque je me suis trouvé sur le dos dans le hall, j'ai commencé à penser qu'il y avait peut-être du vrai là-dedans.

Une nuit très brumeuse, avec de grands halos autour des lampes dans la rue ! J'entendais une vague discussion à propos de l'humidité. À *mon* avis, il gelait. Steerforth m'a époussetés sous un réverbère, et a redonné forme à mon chapeau, que quelqu'un a sorti de quelque part d'une manière miraculeuse, car je ne l'avais pas porté auparavant. Steerforth a demandé alors, « Ça va bien, Copperfield, oui ? » et je lui ai répondu, « Abarrèbien. »

Un homme assis dans une sorte de pigeonnier nous regardait à travers le brouillard et a pris de l'argent de quelqu'un en demandant si j'étais l'un des gentlemen pour lesquels on avait payé, ne semblant pas trop savoir (autant que je m'en souvienne, pour l'avoir à peine aperçu) s'il devait prendre l'argent pour moi ou non. Peu après, nous étions tout en haut d'un théâtre surchauffé, regardant en bas une vaste fosse qui me paraissait fumer, tant les gens qui s'y entassaient étaient flous. Il y avait une grande scène, aussi, ayant l'air très lisse et propre après les rues ; et il y avait des gens dessus, qui parlaient de quelque chose, mais pas de manière intelligible. Il y avait une profusion de lumières très vives, et de la musique, et des dames en bas dans les loges, et je ne sais quoi encore. J'avais l'impression que tout le bâtiment était en train d'apprendre à nager ; tant il se conduisait de manière inexplicable quand je tentais de le stabiliser.

Sur la suggestion de quelqu'un, nous avons décidé de descendre dans les loges où étaient les dames. Un gentleman se prélassant en habit de soirée sur un canapé, tenant une lorgnette de théâtre à la main, m'est passé devant les yeux, et je me suis aussi vu en pied dans une glace. Puis on m'a fait entrer dans l'une de ces loges, et je me suis trouvé en train de dire quelque chose en m'asseyant, les gens autour de moi criant « Silence ! » à quelqu'un, et les dames me lançant des regards indignés, et — quoi ! oui ! — Agnès assise devant moi, dans la même loge, avec une dame et un gentleman que je ne connaissais pas à côté d'elle. Je vois son visage maintenant, mieux qu'alors je dois dire, se tournant vers moi avec une indélébile expression d'étonnement et de regret.

« Agnès ! » ai-je dit d'une voix pâteuse, « Dieumeubnisse! Agnès !

– Chut ! Je t'en prie ! » a-t-elle murmuré, je ne comprenais pas pourquoi. « Tu déranges la compagnie. Regarde la scène ! »

J'ai essayé, sur son injonction, de fixer la scène et d'entendre quelque chose de ce qui s'y passait, mais en vain. Je me suis retourné vers elle peu à peu, et je l'ai vue se recroqueviller dans son coin et porter sa main gantée à son front.

« Agnès ! » ai-je dit, « jaipeurtuvaspobien.

– Si, si. Ne t'occupe pas de moi, Trotwood. Écoute ! Tu t'en vas bientôt ?

– Sijmenvabato ? » ai-je répété.

« Oui. »

J'avais l'intention stupide de lui répondre que j'allais attendre, afin de la raccompagner. Je suppose que je l'ai dit d'une façon ou d'une autre ; car elle m'a regardé attentivement un petit moment, puis elle a paru comprendre, et a dit à voix basse :

« Je sais que tu feras ce que je te demande, si je te dis que je le demande très sérieusement. Pars maintenant, Trotwood, pour moi, et demande à tes amis de te reconduire chez toi. »

Elle m'avait si bien régénéré, à ce moment, que tout en étant fâché envers elle, je me suis senti honteux et, avec un bref « Bonni ! » (qui tenait lieu de « Bonne nuit ! »), je me suis levé et suis sorti. Les autres m'ont suivi, et je suis passé d'un seul coup de la loge à ma chambre, où seul Steerforth se trouvait avec moi, m'aidant à me déshabiller, et où tantôt je lui disais qu'Agnès était ma sœur, tantôt je l'adjurais de m'apporter le tire-bouchon, pour que je puisse ouvrir une autre bouteille de vin.

Comment quelqu'un, couché dans mon lit, a passé toute la nuit à redire et refaire tout cela en pagaille, en un rêve fiévreux — le lit une mer houleuse qui ne se calmait jamais ! Comment, à mesure que ce quelqu'un devenait lentement moi-même, j'ai commencé à me dessécher, et à avoir l'impression que mon enveloppe de peau était une planche rigide ; ma langue le fond d'une bouilloire vide, culottée par un long usage, et posée sur le feu ; les paumes de mes mains, des plats de métal brûlants qu'aucune glace ne pourrait refroidir !

Mais quel tourment, quel remords, quelle honte j'ai ressenti quand j'ai repris conscience le lendemain ! L'horreur d'avoir commis mille infamies que j'avais oubliées, et que je ne pourrais jamais expier — le souvenir de cette expression indélébile d'Agnès — la douloureuse impossibilité de communiquer avec elle, ne sachant pas, animal que j'étais, pourquoi elle se trouvait à Londres, ni où elle habitait — mon dégoût à la seule vue de la pièce où s'était déroulé le festin — ma tête au

supplice — l'odeur du tabac, la vue des verres, l'impossibilité de sortir, ou même de me lever ! Oh, quelle journée !

Oh, quelle soirée, quand je me suis assis auprès de mon feu devant une cuvette de bouillon de mouton constellé de lunules de graisse, et quand j'ai pensé que je suivais le chemin de mon prédécesseur, et que je lui succèderais dans son triste sort comme dans son appartement, et avais à moitié l'idée de filer en express à Douvres et de tout révéler ! Quelle soirée, quand Mrs Crupp, venue reprendre la cuvette, a présenté un rognon sur un plat à fromage comme tout ce qui restait de la fête de la veille, et que j'avais vraiment envie de m'effondrer sur son sein de nankin et de dire, en pénitent sincère, « Oh, Mrs Crupp, Mrs Crupp, oublions les restes ! Je suis très malheureux ! » — tout en me demandant, même dans mon état désespéré, si Mrs Crupp était bien la sorte de femme à qui se confier !

Chapitre 25
Bons et mauvais anges.

Je sortais de chez moi après cette déplorable journée de maux de tête, de nausées, et de repentir, avec une étrange incertitude dans mon esprit quant à la date de ma pendaison de crémaillère, comme si un bataillon de titans avait pris un énorme levier et repoussé l'avant-veille plusieurs mois en arrière, quand j'ai vu un coursier monter l'escalier avec une lettre à la main. Il ne se pressait pas d'effectuer sa commission ; mais quand il m'a vu en haut des marches, le regardant par-dessus la rampe, il s'est mis au trot et il est arrivé en haletant, comme s'il avait couru jusqu'à l'épuisement.

« T. Copperfield, Esquire », a dit le coursier, touchant son chapeau avec sa petite canne.

Je pouvais à peine assumer ce nom, tant la conviction que la lettre venait d'Agnès me troublait. Je lui ai dit, cependant, que j'étais T. Copperfield, Esquire, et il m'a cru, et m'a donné la lettre, dont il a dit qu'elle requérait une réponse. Je l'ai laissé sur le palier dans l'attente de la réponse, et suis rentré dans mon appartement, si nerveux que j'ai préféré poser la lettre sur ma table de petit déjeuner et me familiariser un peu avec l'enveloppe avant de me résoudre à briser le cachet.

J'ai trouvé, quand j'ai fini par l'ouvrir, que c'était une fort gentille note, ne contenant aucune référence à mon état au théâtre. Elle se contentait de dire, « Mon cher Trotwood. J'habite dans la maison de l'agent de mon père, Mr Waterbrook, à Ely Place, Holborn. Viendrais-tu me voir aujourd'hui, à l'heure que tu veux ? Affectueusement, ton amie, AGNES. »

J'ai mis si longtemps à rédiger une réponse me satisfaisant un minimum que je ne sais pas ce que le coursier a pu penser, sinon que j'étais en train d'apprendre à écrire. J'ai dû ébaucher une douzaine de réponses au moins. J'en ai commencé une, « Comment puis-je jamais espérer, ma chère Agnès, effacer de ta mémoire l'impression répugnante » — là cela ne me plaisait plus, et je l'ai déchirée. J'en ai commencé une autre, « Shakespeare a remarqué, ma chère Agnès, combien il est étrange qu'un homme

s'introduise un ennemi dans la bouche[1] » — mais cela me rappelait Markham, et je ne suis pas allé plus loin. J'ai même essayé la poésie. J'ai commencé une note par un vers de six syllabes, « J'ai pleuré dans ma chambre » — mais cela rimait avec le cinq novembre[2] et devenait absurde. Après bien des essais, j'ai écrit : « Ma chère Agnès. Ta lettre est comme toi, et que pourrais-je en dire qui soit un plus bel éloge ? Je viendrai à quatre heures. Affectueusement et douloureusement. T. C. » Le coursier est enfin parti avec cette missive (alors que j'avais trouvé vingt raisons de la rappeler dès qu'elle était sortie de mes mains).

Si ce jour s'est révélé à moitié aussi terrible pour un autre gentleman travaillant dans le *Doctors' Commons* que pour moi, je crois sincèrement qu'il a ainsi expié un peu sa part de ce vieux fromage ecclésiastique pourri. J'ai quitté le bureau à trois heures et demie, et rodais près de la maison de Mr Waterbrook quelques minutes plus tard, mais le temps convenu était dépassé depuis un bon quart d'heure, selon l'horloge de Saint-Andrew à Holborn, quand j'ai réussi à mobiliser assez de désespoir pour tirer la sonnette privée qui se trouvait sur le montant gauche de la porte.

Les affaires courantes de l'établissement de Mr Waterbrook se traitaient au rez-de-chaussée, et les affaires des gens distingués (qui formaient une bonne proportion de la clientèle) à l'étage. On m'a fait entrer dans un salon élégant mais plutôt renfermé, et Agnès y était assise, en train de tresser une bourse.

Elle paraissait si calme et bonne, et me rappelait si intensément mes jours d'école agréables et insouciants à Canterbury, et l'épave avinée, enfumée et stupide de l'autre soir, que j'ai cédé au remords et à la honte et, sans autre personne qu'elle pour me voir — en bref, je me suis conduit de façon grotesque. Je ne peux nier que j'ai versé des larmes. Jusqu'à cette heure, je n'arrive pas à décider si c'était en gros la meilleure chose que je pouvais faire, ou la plus ridicule.

« Si cela avait été n'importe qui sauf toi, Agnès », ai-je dit en détournant la tête, « je n'aurais pas été à moitié aussi malheureux. Mais que ce soit toi qui m'ait vu ! Je regrette presque de n'être pas plutôt mort ! »

[1] Othello, acte II, scène 3. Cassio, que Iago a fait boire, prononce cette phrase (l'ennemi, c'est le vin) en exprimant ses remords après avoir provoqué et blessé Montano dans son ivresse.
[2] Le jour de Guy Fawkes.

Elle a mis sa main — son toucher était différent de celui de toute autre main — sur mon bras pendant un moment ; et j'ai ressenti tant d'amitié et de réconfort que je n'ai pas pu m'empêcher de la porter à mes lèvres et de l'embrasser avec gratitude.

« Assieds-toi », a dit Agnès avec entrain. « Ne sois pas malheureux, Trotwood. Si tu ne peux pas me faire confiance, à qui feras-tu confiance ?

– Ah, Agnès ! Tu es mon bon ange ! »

Elle a souri assez tristement, ai-je pensé, et secoué la tête.

« Oui, Agnès, mon bon ange ! Toujours mon bon ange !

– Si je l'étais, en vérité, Trotwood , il y a une chose qui me tiendrait bien à cœur. »

Je lui ai lancé un coup d'œil interrogateur ; mais je pressentais déjà ce qu'elle avait en tête.

« C'est de te mettre en garde », a dit Agnès avec un regard ferme, « contre ton mauvais ange.

– Ma chère Agnès », ai-je commencé, « si tu veux parler de Steerforth —

– En effet, Trotwood.

– Dans ce cas, Agnès, tu lui fais beaucoup de tort. Lui mon mauvais ange, ou celui de quiconque ! Lui, autre chose qu'un guide, un soutien, et un ami pour moi ! Ma chère Agnès ! Dis-moi, n'est-ce pas injuste, et indigne de toi, de le juger d'après ce que tu as vu de moi l'autre soir ?

– Je ne le juge pas d'après ce que j'ai vu de toi l'autre soir », a-t-elle répondu calmement.

« D'après quoi, alors ?

– D'après beaucoup de choses — des bagatelles par elles-mêmes, mais elles cessent de le paraître quand on les réunit. Je le juge en partie d'après ce que tu dis de lui, Trotwood, et d'après ton caractère, et l'influence qu'il exerce sur toi. »

Il y avait toujours quelque chose dans la douceur de sa voix qui semblait faire vibrer en moi une corde ne résonnant qu'à ce son. Sa voix était toujours sérieuse ; mais quand elle était très sérieuse, comme à cet instant, il y avait en elle une émotion qui me subjuguait. Je restais assis à la regarder, les yeux baissés sur son ouvrage ; je restais assis et je croyais l'entendre encore ; et le son de sa voix assombrissait l'image que j'avais de Steerforth, malgré toute mon affection pour lui.

« Je suis bien audacieuse », a dit Agnès, relevant les yeux, « moi qui ai vécu dans un tel isolement, et qui connais si peu le monde, de te donner mon avis avec une telle

assurance, ou même d'avoir cette opinion arrêtée. Mais je sais d'où elle vient, Trotwood — du souvenir si authentique du temps où nous grandissions ensemble, et de l'authentique intérêt que je porte à tout ce qui te concerne. C'est cela qui me rend audacieuse. Je suis certaine que ce que je dis est juste. J'en suis bien sûre. Mais j'ai l'impression que c'est comme si quelqu'un d'autre te parlait, et pas moi, quand je t'avertis que tu as un ami dangereux. »

Je l'ai de nouveau regardée, je l'ai de nouveau écoutée après qu'elle a fini de parler, et de nouveau l'image de Steerforth, bien que restant ancrée dans mon cœur, s'est assombrie.

« Je ne suis pas déraisonnable au point d'espérer », a dit Agnès en revenant après un moment à son ton habituel, « que tu vas, ou que tu peux, tout de suite, changer un sentiment qui est devenu pour toi une conviction ; d'autant moins que ce sentiment prend racine dans ta nature confiante. Tu ne devrais pas le faire trop hâtivement. Je te demande seulement, Trotwood, si tu penses jamais à moi — je veux dire » avec un sourire tranquille, car j'allais l'interrompre et elle savait pourquoi « chaque fois que tu penses à moi — de penser à ce que je t'ai dit. Me pardonnes-tu pour tout cela ?

– Je te pardonnerai, Agnès, quand tu finiras par rendre justice à Steerforth et par l'aimer autant je l'aime.

– Pas avant ? »

J'ai vu une ombre passer sur son visage quand j'ai prononcé cette phrase, mais elle m'a rendu mon sourire et notre confiance réciproque est redevenue aussi entière qu'autrefois.

« Et quand, Agnès, me pardonneras-tu l'autre soir ?

– Quand je m'en souviendrai. ».

Elle se serait débarrassé du sujet de cette manière, mais j'en étais trop préoccupé pour le permettre, et j'ai tenu à lui raconter comment j'en étais arrivé à me déshonorer, et quelle enchaînement de circonstances accidentelles avait eu le théâtre pour ultime chaînon. Cela m'a grandement soulagé de le faire, et de magnifier l'obligation que je devais à Steerforth pour le soin qu'il avait pris de moi quand j'étais incapable de prendre soin de moi-même.

« Tu ne dois pas oublier », a dit Agnès, détournant calmement la conversation dès que je me suis tu, « que tu t'es engagé à toujours me dire non seulement quand tu as

des ennuis, mais aussi quand tu tombes amoureux. Qui a succédé à Miss Larkins, Trotwood ?

– Personne, Agnès.

– Quelqu'un, Trotwood », a dit Agnès en riant, et en levant le doigt.

« Non, Agnès, je te donne ma parole ! Il y a une dame, certes, chez Mrs Steerforth, qui est très ingénieuse, et à qui j'aime parler — Miss Dartle — mais je ne l'adore pas. »

Agnès a ri encore de sa propre perspicacité, et m'a dit que si je persévérais dans mes confidences elle pensait pouvoir tenir un petit registre de mes passions, avec la date, la durée et la fin de chacune d'entre elles, comme la table des règnes des rois et reines dans l'Histoire d'Angleterre. Puis elle m'a demandé si j'avais vu Uriah.

« Uriah Heep ? Non. Est-il à Londres ?

– Il vient au bureau en bas tous les jours. Il est arrivé à Londres une semaine avant moi. Je crains que ce soit pour des affaires désagréables, Trotwood.

– Des affaires qui te mettent mal à l'aise, Agnès, je le vois. De quoi peut-il s'agir ? »

Agnès a posé son ouvrage et a répondu, en croisant ses mains l'une sur l'autre, et en me regardant pensivement de ses beaux yeux doux.

« Je crois qu'il va devenir l'associé de papa.

– Quoi ? Uriah ? Ce misérable flagorneur, s'insinuer à une telle place ? » me suis-je écrié, avec indignation. « N'as-tu pas protesté, Agnès ? Pense à ce que sera cette relation. Tu dois intervenir. Tu ne dois pas permettre à ton père d'accomplir une démarche aussi insensée. Tu dois l'empêcher, Agnès, pendant qu'il est encore temps. »

Sans cesser de me regarder, Agnès a secoué la tête pendant que je parlais, en souriant faiblement de ma véhémence ; puis elle m'a répondu :

« Tu te souviens de notre dernière conversation à propos de papa ? C'est peu après — pas plus de deux ou trois jours — qu'il m'a laissé entendre pour la première fois ce que je viens de te dire. C'était triste de le voir lutter entre son désir de présenter cela comme un choix de sa part, et son incapacité à cacher qu'on le forçait à le faire. Je me sentais bien malheureuse.

– On le forçait, Agnès ! Qui le forçait ?

– Uriah », a-t-elle répondu après un moment d'hésitation, « s'est rendu indispensable à papa. Il est subtil et attentif. Il a observé les faiblesses de papa, les a encouragées, et en a tiré parti, jusqu'à — pour dire tout ce que je pense en un mot, Trotwood, jusqu'à ce que papa ait peur de lui. »

Elle aurait pu en dire plus ; elle en savait plus, ou en soupçonnait plus, je le voyais clairement. Je ne pouvais pas lui faire de la peine en lui demandant ce que c'était, car je savais qu'elle me le cachait pour épargner son père. Les choses allaient dans ce sens depuis longtemps, je m'en rendais compte ; oui, je ne pouvais m'empêcher de sentir, à la réflexion, que les choses devaient aboutir à cela. Je suis resté silencieux.

« Son ascendant sur papa », a dit Agnès, « est très grand. Il se prétend humble et reconnaissant — sincèrement, peut-être ; je l'espère — mais il occupe en réalité une position de pouvoir, et je crains qu'il fasse un usage brutal de ce pouvoir. »

J'ai dit que c'était un chien, ce qui, sur le moment, m'a apporté une vive satisfaction.

« Ce jour-là, quand papa m'en a parlé », a poursuivi Agnès, « il avait dit à papa qu'il s'en allait ; qu'il était désolé, et n'avait pas envie de partir, mais qu'on lui proposait une meilleure situation. Papa était alors très déprimé, et plus accablé de soucis que ni toi ni moi ne l'avons jamais vu ; mais cet arrangement de l'association a semblé le soulager, bien qu'en même temps il parût en souffrir et en avoir honte.

– Et comment l'as-tu pris, Agnès ?

– J'ai fait ce qui m'a paru juste, Trotwood. Sentant bien que ce sacrifice était nécessaire pour la tranquillité d'esprit de papa, je l'ai encouragé à l'accepter. J'ai dit que cela allégerait la charge de sa vie — j'espère que oui ! — et que cela me donnerait plus d'occasions de lui tenir compagnie. Oh, Trotwood ! » s'est écrié Agnès, cachant son visage dans ses mains tandis que ses larmes se mettaient à couler, « j'ai presque l'impression que j'ai été l'ennemie de papa, plutôt que sa fille aimante. Car je sais combien son dévouement pour moi l'a altéré. Je sais combien il a réduit le cercle de ses affections et de ses devoirs en concentrant tout son esprit sur moi. Je sais à quelle multitude de choses il a renoncé en ma faveur, et comment ses pensées inquiètes à mon sujet ont assombri sa vie, et affaibli sa force et son énergie en les concentrant toujours sur une seule idée. Si je pouvais jamais arranger cela ! Si je pouvais jamais travailler à son rétablissement comme j'ai été innocemment la cause de son déclin ! »

Je n'avais jamais vu Agnès pleurer. J'avais vu des larmes dans ses yeux quand je rapportais de nouvelles récompenses de l'école à la maison, et je les y avais vues la dernière fois que nous avions parlé de son père, et je l'avais vue détourner son doux visage quand nous nous étions quittés ; mais je ne l'avais jamais vue aussi malheureuse. Cela m'a tellement attristé que j'ai juste réussi à exprimer sottement mon désarroi en disant, « Je t'en prie, Agnès, arrête ! Arrête, ma chère sœur ! »

Mais Agnès m'était trop supérieure par le caractère et la détermination, ainsi que je le sais bien maintenant, quoi que j'aie pu savoir ou ne pas savoir en ce temps-là, pour avoir longtemps besoin de mes implorations. La belle tranquillité qui la rend si différente de tout le monde dans mes souvenirs est revenue, comme si un nuage était sorti d'un ciel serein.

« Il est peu probable que nous restions seuls beaucoup plus longtemps », a dit Agnès, « et pendant que j'en ai l'occasion, permets-moi de te prier instamment, Trotwood, de te montrer amical envers Uriah. Ne le repousse pas. Ne t'irrite pas (ainsi que tu as tendance à le faire, je trouve) de ce qui peut te déplaire chez lui. Il ne le mérite peut-être pas, car nous ne lui connaissons aucun défaut de façon sûre et certaine. En tout cas, pense d'abord à papa et à moi ! »

Agnès n'a pas eu le temps d'en dire plus ; car la porte de la pièce s'est ouverte et Mrs Waterbrook, qui était une dame ample — ou qui portait une robe ample ; j'ignore lequel des deux, car je ne sais pas ce qui était la robe et ce qui était la dame — a flotté dans la pièce. Je me souvenais vaguement de l'avoir vue au théâtre, comme si je l'avais vue dans une lanterne magique peu éclairée ; mais elle paraissait se souvenir parfaitement de moi, et me soupçonner d'être toujours en état d'ébriété.

Constatant cependant peu à peu que j'étais sobre et, (je l'espère) que j'étais un jeune gentleman réservé, Mrs Waterbrook est devenue particulièrement aimable avec moi et m'a demandé, premièrement, si j'allais souvent dans les parcs, et deuxièmement, si j'allais souvent dans le monde. Ayant répondu négativement à ces deux questions, j'ai eu l'impression que je redescendais dans son estime ; mais elle a dissimulé ce fait gracieusement et m'a invité à dîner le lendemain. J'ai accepté son invitation et pris congé ; m'arrêtant dans le bureau en sortant pour rendre visite à Uriah, et lui laissant ma carte en son absence.

Quand je suis allé dîner le lendemain et que, à l'ouverture de la porte de la rue, j'ai été plongé dans un bain de vapeur de gigot de mouton, j'ai deviné que je n'étais pas le seul invité ; car j'ai immédiatement reconnu le coursier déguisé, assistant le domestique de la famille, et attendant en bas de l'escalier pour monter et annoncer mon nom. Il me l'a demandé confidentiellement, en faisant de son mieux pour avoir l'air de ne m'avoir

jamais vu ; mais je l'ai bien reconnu, et il m'a bien reconnu. La conscience faisait de nous deux des lâches[1].

J'ai découvert que Mr Waterbrook était un homme d'âge moyen, avec un petit cou et un grand col de chemise, à qui il ne manquait qu'un nez noir pour être le portrait craché d'un carlin. Il m'a dit qu'il se réjouissait d'avoir l'honneur de faire ma connaissance ; et, dès que j'eus offert mes hommages à Mrs Waterbrook, il m'a présenté avec beaucoup de cérémonie à une dame redoutable en robe de velours noir et grand chapeau de velours noir, qui dans mon souvenir ressemble à une parente proche de Hamlet — disons sa tante.

Cette dame s'appelait Mrs Henry Spiker ; et son mari était là aussi ; un homme si froid que sa tête, au lieu d'être grise, semblait saupoudrée de givre. On témoignait le plus grand respect aux Henry Spiker, mâle et femelle ; la raison en était, selon Agnès, que Mr Henry Spiker était avocat de quelque chose ou quelqu'un, j'oublie quoi ou qui, ayant un rapport lointain avec le Trésor Public.

J'ai trouvé Uriah Heep parmi les convives, arborant un costume noir et une profonde humilité. Il m'a dit, quand je lui ai serré la main, qu'il était fier d'être l'objet de mon attention, et se sentait mon obligé pour ma condescendance[2]. J'aurais pu le souhaiter moins obligé, car il a voltigé autour de moi toute la soirée dans sa gratitude ; et chaque fois que je disais un mot à Agnès, il était derrière nous comme un spectre et nous observait à coup sûr avec ses yeux sans cils et son visage cadavérique.

Il y avait d'autres invités — tous refroidis pour l'occasion comme le vin, ainsi que cela m'a frappé. Mais il en est un qui a attiré mon attention avant d'être entré, parce que j'ai entendu qu'on annonçait Mr Traddles ! Mon esprit a bondi dans le passé jusqu'à Salem House ; cela pouvait-il être Tommy, ai-je pensé, qui dessinait des squelettes !

J'ai guetté Mr Traddles avec une curiosité inhabituelle. C'était un jeune homme sérieux, d'apparence solide et de manières réservées, avec une chevelure comique et des yeux plutôt écarquillés ; et il est parti si vite dans un coin sombre que j'avais un peu de peine à le voir distinctement. Et puis j'ai fini par l'observer de près ; soit ma vue me trompait, soit c'était le pauvre vieux Tommy.

---

[1] *Consciousness does make cowards of us all*. La conscience fait de nous tous des lâches. *Hamlet*, III, 1.

[2] À l'époque de Dickens, le mot ne comportait pas forcément la même nuance de dédain ou de mépris qu'aujourd'hui. Il pouvait désigner simplement l'intérêt qu'un supérieur portait à un inférieur. Ce dernier pouvait donc être reconnaissant pour la condescendance qu'on lui témoignait.

Je me suis approché de Mr Waterbrook, et je lui ai dit que je croyais avoir le plaisir de voir un ancien camarade de classe.

« Vraiment ? » a dit Mr Waterbrook, étonné. « Vous êtes trop jeune pour avoir été à l'école avec Mr Henry Spiker ?

– Oh, ce n'est pas de lui que je veux parler ! Je veux dire le gentleman nommé Traddles.

– Oh ! Ah bon, ah bon ! En effet ! » a dit mon hôte, marquant beaucoup moins d'intérêt. « Possible.

– Si c'est vraiment la même personne », ai-je dit en jetant un coup d'œil vers lui, « c'était dans un endroit appelé Salem House où nous étions ensemble, et c'était un excellent garçon.

– Oh oui, Traddles est un bon garçon », a répliqué mon hôte, hochant la tête d'un air indulgent. « Traddles est un bon garçon.

– C'est une curieuse coïncidence.

– C'est en vérité une belle coïncidence que Traddles se soit retrouvé là ; puisque Traddles n'a été invité que ce matin, quand la place à table prévue pour le frère de Mrs Henry Spiker est devenue vacante en raison de son indisposition. Le frère de Mrs Henry Spiker est un véritable gentleman, Mr Copperfield. »

J'ai murmuré mon assentiment, qui était très chaleureux, si l'on considère que je ne savais rien de lui ; et j'ai demandé quelle profession Mr Traddles exerçait.

« Traddles est un jeune homme qui étudie le droit. Oui, c'est un bon garçon — il n'a pas d'ennemi, sauf lui-même.

– Il est son propre ennemi ? » ai-je dit, désolé de l'entendre.

« Eh bien », a dit Mr Waterbrook, faisant la moue et jouant avec sa chaîne de montre comme pour donner une impression de confort et de prospérité. « Je dirais que c'est un de ces hommes qui se font du tort à eux-mêmes. Oui, je dirais qu'il n'arrivera jamais, par exemple, à valoir cinq cents livres. Traddles m'a été recommandé par un ami dans la profession. Oh oui. Oui. Il a une sorte de talent pour assembler un dossier, et pour exposer une affaire par écrit de manière claire. Je parviens à lui donner un os à ronger au cours de l'année ; quelque chose d'important — pour lui. Oh oui. Oui. »

La manière extrêmement suffisante et satisfaite dont Mr Waterbrook lançait de temps en temps ce petit mot, « Oui », m'impressionnait beaucoup. C'était merveilleusement expressif. Cela donnait complètement l'idée d'un homme qui avait

reçu à sa naissance non pas comme on dit une cuiller en argent, mais une échelle d'assaut, et avait escaladé tous les échelons de la vie l'un après l'autre, jusqu'à pouvoir regarder depuis le sommet des fortifications, avec l'œil d'un philosophe et d'un protecteur, les gens en bas dans les fossés.

J'en étais encore à réfléchir sur ce sujet quand on a annoncé le dîner. Mr Waterbrook est descendu avec la tante d'Hamlet. Mr Henry Spiker avec Mrs Waterbrook. Agnès, que j'aurais bien aimé prendre avec moi, a été donnée à un bonhomme affecté aux jambes molles. Uriah, Traddles et moi, en tant que benjamins de la compagnie, sommes descendus en dernier, tant bien que mal. Je n'étais pas trop déçu d'avoir perdu Agnès, car cela me donnait l'occasion de me faire connaître à Traddles dans l'escalier ; il m'a salué avec beaucoup de ferveur, tandis qu'Uriah se tortillait avec une satisfaction et une obséquiosité si désagréables que je l'aurais bien jeté par-dessus la rampe.

Traddles et moi étions séparés à table, ayant été cantonnés dans deux coins éloignés ; lui dans l'éclat d'une dame en velours rouge, moi dans l'ombre de la tante d'Hamlet. Le dîner a duré très longtemps, et la conversation portait sur l'Aristocratie — et le Sang. Mrs Waterbrook nous a répété que si elle avait une faiblesse, c'était le Sang.

J'ai eu l'impression plusieurs fois que nous aurions passé une meilleure soirée si nous n'avions pas été si distingués. Nous étions si excessivement distingués que la portée de notre conversation était très limitée. Il y avait parmi les convives un Mr et une Mrs Gulpidge, qui avaient quelque chose à voir, indirectement (au moins Mr Gulpidge), avec les affaires juridiques de la Banque ; et avec la Banque d'un côté, et le Trésor de l'autre, nous n'étions pas moins spécialisés que la Circulaire de la Cour[1]. Pour arranger les choses, la tante d'Hamlet souffrait du défaut familial de se complaire dans les soliloques, et pérorait toute seule de manière décousue sur tous les sujets abordés. Ceux-ci étaient peu nombreux, assurément ; mais comme nous retombions toujours sur le Sang, elle avait un champ aussi vaste pour la spéculation abstraite que son neveu lui-même. On aurait pu croire que nous participions à un dîner d'ogres, tant la conversation était sanguine.

« J'avoue que je partage l'opinion de Mrs Waterbrook », a dit Mr Waterbrook, examinant de près son verre de vin. « Les autres choses sont toutes très bien dans leur domaine, mais donnez-moi du Sang !

[1] Une rubrique quotidienne, publiée dans les journaux, qui rapportait les affaire de justice.

– Oh ! Il n'y a rien », a dit la tante d'Hamlet, « d'aussi satisfaisant ! Il n'y a rien que l'on trouve si proche du *beau-idéal*[1] de — de toutes ces sortes de choses, de façon générale. Il y a quelques esprits vulgaires (pas beaucoup, je suis contente de le croire, mais quand même *quelques-uns*) qui préféreraient faire ce que j'appelle se prosterner devant des idoles. Des Idoles, vraiment ! Devant la générosité, l'intelligence et ainsi de suite. Mais ce sont des choses intangibles. Pas le sang. Nous voyons le sang dans un nez, et nous le reconnaissons. Nous le rencontrons dans un menton, et nous disons : 'Le voilà ! C'est le Sang !' C'est un fait. Nous le montrons du doigt. Cela n'admet aucun doute. »

Le bonhomme affecté aux jambes molles, qui était descendu avec Agnès, a exposé la question de façon encore plus décisive, à mon avis.

« Oh, vous savez, diantre », a dit ce gentleman, regardant tout autour de la table avec un sourire imbécile, « nous ne pouvons pas renoncer au Sang, vous savez. Nous devons avoir du Sang, vous savez. Quelques jeunes gars, vous savez, peuvent être un peu en-dessous de leur rang, peut-être, en fait d'éducation et de conduite, et peuvent tourner un peu mal, vous savez, et se mettre, et entraîner d'autres gens, dans une variété de pépins — et tout ça — mais diantre, c'est un plaisir de se dire qu'ils ont du Sang en eux ! Moi-même, j'aimerais mieux, n'importe quand, être assommé par un homme qui a du Sang en lui, qu'être relevé par un homme qui n'en a pas ! »

Ce sentiment, en résumant la question en trois mots, a satisfait tout le monde au plus haut point, et attiré l'attention sur le gentleman jusqu'au moment où les dames se sont retirées. Ensuite, j'ai observé que Mr Gulpidge et Mr Henry Spiker, qui auparavant restaient très distants, ont constitué une alliance défensive contre nous, l'ennemi commun, et échangé un dialogue mystérieux par-dessus la table pour notre défaite et notre renversement.

« Cette affaire de la première obligation de quatre mille cinq cents livres n'a pas pris la tournure que l'on prévoyait, Spiker », a dit Mr Gulpidge.

« Vous voulez parler de celle du D. de A. ? » a dit Mr Spiker.

« Celle du C. de B. » a dit Mr Gulpidge.

Mr Spiker a haussé les sourcils et paru très inquiet.

[1] En français dans le texte.

« Quand on a soumis la question à Lord — je n'ai pas besoin de le nommer », a dit Mr Gulpidge en se ravisant —

« Je comprends », a dit M. Spiker, « N. »

Mr Gulpidge a hoché la tête sombrement — « quand on lui a soumis la question, sa réponse a été, 'L'argent, ou pas de remise.' »

« Dieu me pardonne ! » s'est écrié M. Spiker.

« 'L'argent, ou pas de remise' » a répété fermement Mr Gulpidge. « Le suivant dans la réversion — vous me suivez ?

– K. », a dit Mr Spiker, avec un regard sinistre.

« — K. a alors positivement refusé de signer. On est allé le trouver à Newmarket dans ce but, et il refusé sur-le-champ de le faire. »

Cela intéressait tellement Mr Spiker qu'il en paraissait pétrifié.

« On en est là à l'heure qu'il est », a dit Mr Gulpidge, se renfonçant dans son siège. « Notre ami Waterbrook m'excusera si je m'abstiens de m'expliquer davantage, en raison de l'importance des intérêts en jeu. »

Mr Waterbrook n'était que trop heureux, m'a-t-il semblé, d'avoir de tels intérêts, et de tels noms, ne serait-ce qu'évoqués par-dessus sa table. Il assumait une expression de mélancolique intelligence (même si, j'en suis convaincu, il n'en savait pas plus que moi sur la discussion) et approuvait hautement la discrétion qui avait été maintenue. Mr Spiker, ayant reçu une telle confidence, désirait naturellement rendre la pareille à son ami ; si bien qu'à ce premier dialogue en a succédé un second, dans lequel c'était au tour de Mr Gulpidge d'être étonné, puis un troisième, dans lequel la surprise est revenue du côté de Mr Spiker, et ainsi de suite à tour de rôle. Pendant tout ce temps, nous les laissés-pour-compte étions écrasés par les formidables intérêts impliqués dans la conversation ; et notre hôte nous considérait avec fierté comme les victimes d'un effroi et d'une stupéfaction salutaires.

Je me suis vraiment réjoui de remonter voir Agnès, et de parler avec elle dans un coin, et de lui présenter Traddles, qui était timide mais aimable, et avait toujours le même bon caractère. Comme il était obligé de nous quitter de bonne heure, parce qu'il partait le lendemain matin pour un mois, nous n'avons pas bavardé autant que je l'aurais souhaité ; mais nous avons échangé nos adresses, en nous promettant le plaisir d'une autre rencontre quand il reviendrait en ville. Il était très intéressé d'apprendre que je connaissais Steerforth, et en parlait avec tant de chaleur que je lui ai demandé de dire à

Agnès ce qu'il pensait de lui. Mais Agnès s'est contentée de me regarder pendant ce temps, et a secoué la tête très légèrement quand j'étais le seul à l'observer.

Comme elle ne se trouvait pas, à mon avis, parmi des personnes avec lesquelles elle pouvait se sentir très à son aise, j'étais presque content d'apprendre qu'elle repartait dans quelques jours, même si j'étais triste à l'idée de me séparer d'elle de nouveau si vite. Cela m'a incité à rester jusqu'au départ de tout le monde. Converser avec elle, et l'entendre chanter, me rappelait de manière si délicieuse ma vie heureuse dans la vieille et austère maison qu'elle avait tant embellie, que j'aurais pu rester là la moitié de la nuit ; mais quand toutes les bougies de la soirée de Mr Waterbrook ont été éteintes, je n'avais pas d'excuses pour rester plus longtemps et j'ai pris congé bien à contrecœur. J'ai senti alors, et plus que jamais, qu'elle était mon bon ange ; et si, en pensant à son doux visage et à son sourire serein, j'avais l'impression qu'ils m'éclairaient depuis quelque être lointain, comme un ange, j'espère que c'était une pensée innocente.

J'ai dit que tout le monde était parti ; mais j'aurais dû en excepter Uriah, que je n'incluais pas dans cette dénomination, et qui n'avait jamais cessé de rôder près de nous. Il me suivait de près que je suis descendu. Il était à mes côtés quand je me suis éloigné de la maison, enfilant lentement ses longs doigts de squelette dans les doigts encore plus longs d'une grande paire de gants à la Guy Fawkes[1].

Je n'étais pas d'humeur à supporter la compagnie d'Uriah, mais je me suis souvenu de la prière d'Agnès et je lui ai demandé s'il voulait bien venir chez moi boire un peu de café.

« Oh, vraiment, Master Copperfield — je vous prie de m'excuser, Mister Copperfield, mais l'autre me vient si naturellement, — cela me gêne que vous vous soumettiez à la contrainte d'inviter un numble[2] personnage comme moi chez vous.

– Il n'y a aucune contrainte en l'occurrence. Venez-vous ?

– Cela me plairait beaucoup », a répondu Uriah en se tortillant.

« Alors allons-y ! »

Je ne pouvais m'empêcher d'être un peu brusque avec lui, mais cela ne paraissait pas le déranger. Nous avons pris le chemin le plus court, sans converser beaucoup en

[1] Le 5 novembre, on brûlait des effigies de Guy Fawkes vêtues de vieux vêtements comme des épouvantails.
[2] En anglais, avec un h aspiré, on doit écrire *a humble person*. Si on enlève le h, le mot commence par une voyelle et on remplace *a* par *an* : *an umble person*, ce que Dickens marque en écrivant *a numble person*.

route ; et il était si humble en ce qui concerne ces gants d'épouvantail qu'il était encore en train de les enfiler, et semblait n'avoir pas avancé dans cette tâche, quand nous sommes arrivés à ma porte.

Je l'ai conduit par la main dans l'escalier, pour l'empêcher de se cogner la tête contre quoi que ce soit, et sa main était si froide et humide qu'il me semblait tenir une grenouille dans la mienne, et que j'étais tenté de la laisser tomber et de m'enfuir. Agnès et l'hospitalité l'ont néanmoins emporté, et je l'ai amené auprès de mon feu. Quand j'ai allumé mes bougies, il s'est extasié humblement en découvrant la pièce ; et quand j'ai chauffé le café dans un modeste pot d'étain, que Mrs Crupp adorait utiliser (surtout, je crois, parce qu'il n'était pas destiné à cet usage, car c'était un bol à raser, et parce qu'une cafetière brevetée fort chère moisissait dans l'office), il a manifesté tant d'émotion que je l'aurais volontiers ébouillanté.

« Oh, vraiment, Master Copperfield, — je veux dire, Mister Copperfield, je ne me serais jamais attendu à ce que vous me serviez ! Mais d'une façon ou d'une autre, il m'arrive tant de choses auxquelles je ne me serais jamais attendu, j'en suis sûr, dans ma situation si umble, qu'il me semble recevoir une pluie de bénédictions sur ma tête. Vous avez entendu parler, je s'pose, d'un changement dans mes espérances, Master Copperfield, — je devrais dire, Mister Copperfield ? »

Comme il était assis sur mon canapé, avec ses longues jambes pliées sous sa tasse de café, son chapeau et ses gants par terre près de lui, sa cuiller qui tournait doucement sans cesse, ses yeux rouges dépourvus d'ombre, qui semblaient avoir consumé leurs cils, tournés vers moi sans me regarder, les creux déplaisants que j'ai décrits précédemment dans ses narines allant et venant avec son souffle, et une ondulation serpentine parcourant tout son corps de son menton à ses bottines, j'ai décidé en mon for intérieur que j'avais une intense aversion pour lui. Je me sentais très mal à l'aise de l'avoir comme invité, car j'étais jeune alors, et peu habitué à cacher ce que je ressentais si fortement.

« Vous avez entendu parler, je s'pose, d'un changement dans mes espérances, Master Copperfield, — je devrais dire, Mister Copperfield ?

– Oui, entendu parler.

– Ah ! Je pensais que Miss Agnès le savait ! » a-t-il répliqué calmement. « Je suis content d'apprendre que Miss Agnès le sait. Oh, merci Master — Mister Copperfield ! »

Je lui aurais bien jeté mon tire-botte (qui était là tout prêt sur le tapis), pour m'avoir amené à révéler quelque chose à propos d'Agnès, aussi peu important que cela fût. Mais je me suis contenté de boire mon café.

« Quel prophète vous avez été, Mister Copperfield ! Mon Dieu, quel prophète vous avez été ! Ne vous rappelez-vous pas le jour où vous m'avez dit que peut-être je deviendrais un associé dans le cabinet de Mr Wickfield, et que cela deviendrait peut-être Wickfield et Heep ! *Vous* ne vous en souvenez peut-être pas ; mais quand une personne est umble, Master Copperfield, une personne conserve précieusement ce genre de souvenir !

– Je me souviens d'en avoir parlé, mais je le croyais certainement fort peu probable à l'époque.

– Oh ! qui aurait pu croire cela probable, Mister Copperfield ! » a répliqué Uriah, avec enthousiasme. « Pas moi, j'en suis sûr. Je me souviens avoir dit de mes propres lèvres que j'étais trop umble. C'est ainsi que je me considérais, réellement et véritablement. »

Il était assis, sa grimace gravée sur son visage, à regarder le feu, tandis que je le regardais.

« Mais les personnes les plus umbles, Master Copperfield, peuvent être les instrument du bien. Je suis content de penser que j'ai été l'instrument du bien pour Mr Wickfield, et que je pourrai l'être encore. Oh quel digne homme c'est, Mister Copperfield, mais comme il a été imprudent !

– Je suis désolé de l'apprendre », ai-je dit. Je n'ai pu m'empêcher d'ajouter, en détachant les mots, « sur tous les plans.

– Assurément, Mister Copperfield. Sur tous les plans. Pour Miss Agnès par-dessus tout ! Vous ne vous souvenez pas de votre éloquente expression, Master Copperfield ; mais je me rappelle le jour où vous avez dit que tout le monde doit l'admirer, et combien je vous ai remercié pour cela ! Vous l'avez oblié, je n'en doute pas, Master Copperfield ?

– Non », ai-je dit sèchement.

« Oh comme je suis content que non ! » s'est exclamé Uriah. « De penser que vous êtes le premier à allumer les étincelle de l'ambition dans mon umble cœur, et que vous ne l'avez pas oblié ! Oh — M'excuseriez-vous si je vous demandais une autre tasse de café ? »

Quelque chose de l'emphase qu'il mettait à allumer ces étincelles, et quelque chose dans le regard qu'il me lançait en le disant, m'avait fait sursauter comme si je l'avais vu illuminé par une flambée de lumière. Rappelé à moi par sa demande, formulée sur un tout autre ton, je lui ai fait les honneurs du bol à barbe ; mais je l'ai fait avec une main chancelante, une impression soudaine de n'avoir aucune chance face à lui, une perplexité inquiète et soupçonneuse quant à ce qu'il allait pouvoir dire ensuite, dont je sentais bien qu'il ne pouvait manquer de les remarquer.

Il n'a rien dit du tout. Il remuait son café sans cesse, en buvait une gorgée, se tâtait doucement le menton avec sa main macabre, regardait le feu, observait la pièce, m'adressait une grimace plutôt qu'un sourire, se tortillait et ondulait dans sa servilité respectueuse, mais me laissait le soin de reprendre la conversation.

« Ainsi, Mr Wickfield », ai-je enfin dit, « qui en vaut cinq cents comme vous — ou moi ; » ma vie eût-elle été en jeu, je crois que je n'aurais pas pu m'empêcher de couper la phrase en deux de manière embarrassante ; « a été imprudent, oui, Mr Heep ?

– Oh très imprudent en effet, Master Copperfield », a répliqué Uriah, soupirant modestement. « Oh très imprudent ! Mais j'aimerais que vous m'appeliez Uriah, s'il vous plaît. Comme au bon vieux temps.

– Bien ! Uriah », ai-je dit, péniblement.

« Merci ! » a-t-il répliqué avec ferveur. « Merci, Master Copperfield ! C'est comme le souffle des brises d'autrefois ou le son des cloches d'autrefois de *vous* entendre dire Uriah. Excusez-moi, étais-je en train de faire quelque remarque ?

– À propos de Mr Wickfield.

– Oh ! Oui, vraiment. Ah ! De grandes imprudences, Master Copperfield. C'est un sujet que je n'aborderais avec aucune âme qui vive, sauf vous. Même avec vous, je peux juste l'aborder, sans plus. Si quelqu'un d'autre que moi avait été à ma place pendant ces dernières années, à l'heure qu'il est il aurait eu Mr Wickfield (oh, et quel digne homme c'est, Master Copperfield) sous son pouce. Sous-son-pou-ce », a dit Uriah, très lentement, tandis qu'il étendait sa main d'allure cruelle au-dessus de ma table, et y pressait son pouce jusqu'à la faire trembler, ainsi que la pièce.

Je pense que j'aurais eu du mal à le détester plus si j'avais été obligé de l'observer avec son pied plat sur la tête de Mr Wickfield.

« Oh mon Dieu oui, Master Copperfield », a-t-il continué d'une voix douce, contrastant remarquablement avec l'action de son pouce, qui ne relâchait en rien sa

pression brutale, « cela ne fait aucun doute. Il y aurait eu des pertes, du déshonneur, je ne sais quoi. Mr Wickfield le sait. Je suis un umble outil à son umble service, et il m'élève à une hauteur que je ne pouvais vraiment espérer atteindre. Comme je devrais être reconnaissant ! » Ayant fini, son visage tourné vers moi mais sans me regarder, il a soulevé son pouce tordu de l'endroit où il l'avait planté et, lentement et pensivement, l'a utilisé pour racler sa mâchoire décharnée comme s'il se rasait.

Je me rappelle bien les battements de mon cœur indigné alors que j'observais son visage rusé, éclairé par le rouge approprié de la flamme, préparant autre chose.

« Master Copperfield », a-t-il commencé — « mais je vous fais veiller ?

– Vous ne me faites pas veiller. J'ai l'habitude de me coucher tard.

– Merci, Master Copperfield ! Je me suis élevé à partir de mon umble situation depuis les premières fois que vous vous êtes adressé à moi, c'est vrai ; mais je suis toujours umble. J'espère que je ne serai jamais autre chose qu'umble. Vous ne prendrez pas ombrage de mon umilité si je vous fais une petite confidence, Master Copperfield ? Hein ?

– Oh, non », ai-je dit, en faisant un effort.

« Merci ! » Il a sorti son mouchoir de sa poche et a commencé à s'essuyer la paume des mains. « Miss Agnès, Master Copperfield —

– Eh bien, Uriah ?

– Oh, quel plaisir d'être appelé Uriah, spontanément ! » s'est-il écrié ; et il a tressailli, comme un poisson convulsif. « Vous l'avez trouvé en beauté ce soir, Master Copperfield ?

– Je l'ai trouvée telle qu'elle est d'habitude : supérieure, à tous égards, aux personnes qui l'entourent.

– Oh, merci ! C'est si vrai ! » s'est-il exclamé. « Oh, merci beaucoup pour cela !

– Pas du tout », ai-je dit d'un ton hautain. « Vous n'avez aucune raison de me remercier.

– Mais ça, Master Copperfield, c'est justement la confidence que je vais prendre la liberté de vous faire. Aussi umble que je sois », il frottait ses mains plus fort, les regardant en alternance avec le feu, « aussi umble que soit ma mère, et aussi modeste qu'ait toujours été notre pauvre mais honnête demeure, l'image de Miss Agnès (cela ne me gêne pas de vous confier mon secret, Master Copperfield, car j'ai toujours débordé d'affection pour vous depuis le premier moment où j'ai eu le plaisir de vous apercevoir

dans une carriole tirée par un poney) vit dans mon cœur depuis des années. Oh, Master Copperfield, avec quel pur amour je vénère le sol sur lequel marche mon Agnès ! »

Je crois que j'ai eu l'idée délirante de saisir le tisonnier chauffé au rouge dans la cheminée et de l'y embrocher. Elle m'est sortie de la tête d'un seul coup, comme une balle tirée par un fusil ; mais l'image d'Agnès, souillée par la moindre pensée de cet animal à tête rousse, restait dans mon esprit quand je le regardais, assis tout de travers comme si son âme perfide agrippait son corps, et j'en étais pris de vertige. Il semblait enfler et grandir devant mes yeux ; la pièce semblait pleine des échos de sa voix ; et la sensation étrange (à laquelle, peut-être, nul n'est vraiment étranger) que tout cela était déjà arrivé, à une époque indéfinie, et que je savais ce qu'il allait dire ensuite, s'est emparée de moi.

Une observation opportune de la conscience de son pouvoir affichée sur son visage a plus fait pour me rappeler la prière d'Agnès, dans sa grande intensité, que tous les efforts que j'aurais pu faire. Je lui ai demandé, avec une apparence de maîtrise de moi plus grande que je n'aurais cru possible une minute plus tôt, s'il avait fait connaître ses sentiments à Agnès.

« Oh, non, Master Copperfield ! Oh Dieu, non ! À personne que vous. Voyez-vous, je commence seulement à émerger de ma modeste situation. J'espère fort qu'elle remarquera combien je me rends utile à son père (car je compte lui être très utile, assurément, Master Copperfield), et combien j'aplanis le chemin pour lui, pour le maintenir dans la bonne voie. Elle est tellement attachée à son père, Master Copperfield (oh que c'est une belle chose chez une fille !), qu'à mon avis elle pourrait, en pensant à lui, être gentille avec moi. »

J'ai sondé la profondeur du plan de ce gredin, et j'ai compris pourquoi il le révélait.

« Si vous avez le bonté de garder mon secret, Master Copperfield, et de ne pas, de manière générale, agir contre moi, je considérerai cela comme une faveur particulière. Vous ne voudriez pas provoquer de désagréments. Je sais que vous avez bon cœur ; mais comme vous ne m'avez connu que dans mon umble condition (dans ma plus umble, devrais-je dire, car je suis toujours très umble), vous pourriez, involontairement, agir contre moi auprès de mon Agnès. Il y a une chanson qui dit : 'Je renoncerais à des couronnes, pour l'appeler mienne ![1]' J'espère le faire, un de ces jours. »

[1] Une chanson de 1789, *Sweet Lass of Richmond Hill*.

Chère Agnès ! Tellement trop aimante et trop bonne pour aucun de ceux auxquels j'aurais pu penser, était-il possible qu'elle fût destinée à être la femme d'un tel misérable !

« Rien ne presse à présent, vous savez, Master Copperfield », a continué Uriah, à sa manière visqueuse, tandis que je l'observais avec cette pensée à l'esprit. « Mon Agnès est encore très jeune ; mère et moi devons travailler pour nous élever, et franchir de nombreuses nouvelles étapes avant que cela devienne bien commode. J'aurai donc le temps de lui rendre peu à peu mes espérances familières, à mesure que les occasions se présentent. Oh, je vous suis tellement obligé d'avoir recueilli ma confidence ! Oh, c'est un tel soulagement, vous ne pouvez l'imaginer, de savoir que vous comprenez notre situation, et êtes certain (puisque vous ne voudriez pas provoquer de désagréments dans la famille), de ne pas agir contre moi ! »

Il a pris la main que je n'ai pas osé lui refuser et, après lui avoir donné une pression humide, a indiqué le pâle cadran de sa montre.

« Mon Dieu ! Il est une heure passée. Les moments filent si vite, quand on évoque le bon vieux temps, Master Copperfield, qu'il est presque une heure et demie ! »

J'ai répondu que j'avais cru qu'il était plus tard. Ce n'est pas que je le croyais vraiment, mais mes pouvoirs de conversation étaient complètement éparpillés.

« Mon Dieu ! » a-t-il dit, en réfléchissant. « La maison où je suis descendu — une sorte d'hôtel et de pension de famille, Master Copperfield, près de New River ed[1] — se sera couchée il y a deux heures.

– Je regrette qu'il n'y ait qu'un seul lit ici, et que je —

– Oh, ne vous donnez pas la peine de parler de lits, Master Copperfield ! » a-t-il répliqué, en extase, soulevant une jambe. « Mais auriez-vous quelque objection à ce que je m'étende devant le feu ?

– Si nous en sommes là », ai-je dit, « je vous prie de prendre mon lit, et je m'étendrai devant le feu. »

Son rejet de cette offre était presque assez strident, dans son excès de surprise et d'humilité, pour avoir pénétré dans les oreilles de Mrs Crupp, qui dormait alors, je suppose, dans une chambre lointaine située à peu près au niveau des basses eaux, bercée

[1] Il enlève deux lettres d'un coup au mot *head* (tête). *New River Head* est le nom d'un réservoir d'eau alimenté par un canal appelé *New River*. Plus haut, il dit *ouse* pour house (maison).

dans son sommeil par le tic-tac d'une horloge incorrigible, à laquelle elle me renvoyait toujours quand nous avions un petit désaccord au sujet de sa ponctualité, et qui ne manquait jamais de retarder de trois quarts d'heure, bien qu'elle ait été mise à l'heure le matin même par les meilleures autorités. Comme aucun des arguments que j'avançais, dans mon état d'égarement, ne produisait le moindre effet sur sa modestie en le convaincant d'accepter ma chambre, j'ai été obligé de m'arranger au mieux pour qu'il puisse s'allonger devant le feu. Le matelas du canapé (qui était bien trop court pour sa grêle silhouette), les coussins du canapé, une couverture, le tapis de la table, une nappe propre et une houppelande, lui ont tenu lieu de lit, ce pour quoi il était plus que reconnaissant. Lui ayant prêté un bonnet de nuit, qu'il a enfilé aussitôt, et qui lui faisait une tête si affreuse que je n'en ai plus jamais porté depuis, je l'ai laissé à son repos.

Je n'oublierai jamais cette nuit. Je n'oublierai jamais comment je me retournais et me renversais ; comment je m'épuisais à penser à Agnès et à cette créature ; comment j'examinais ce que je pouvais faire, et ce que je devais faire ; comment je n'envisageais pas d'autre possibilité pour sa tranquillité que de ne rien faire, et de garder pour moi ce que j'avais entendu. Si je m'endormais pendant un moment, le spectacle d'Agnès avec son tendre regard et de son père l'observant affectueusement, comme je l'avais si souvent vu le faire, m'apparaissait avec des visages suppliants et me remplissait de vagues terreurs. Quand je me réveillais, je me rappelais qu'Uriah était étendu dans la pièce voisine et cela me pesait comme un cauchemar éveillé ; et m'opprimait d'un effroi de plomb, comme si j'avais pris en pension quelque démon d'une espèce particulièrement vile.

De plus, le tisonnier revenait dans mon esprit endormi et ne voulait pas en sortir. Entre le sommeil et l'éveil, je pensais qu'il était toujours chauffé au rouge, que je l'avais sorti du feu et le lui avais passé à travers le corps. L'idée me hantait tellement, même si je savais qu'elle ne correspondait à rien, que j'ai fini par me glisser dans la pièce voisine pour jeter un coup d'œil. Je l'ai vu là, couché sur le dos, ses jambes s'allongeant jusqu'à je ne sais où, des gargouillis dans sa gorge et des occlusions dans son nez, et sa bouche ouverte comme un bureau de poste. Il était tellement pire en réalité que dans mon imagination détraquée, qu'ensuite ma répulsion même suscitait une attirance, si bien que je ne pouvais m'empêcher d'entrer et de sortir toutes les demi-heures pour lui

jeter un nouveau coup d'œil. Cependant la longue, longue nuit semblait toujours lourde et sans espoir, et aucune promesse de jour n'émergeait dans le ciel obscur.

Quand je l'ai vu descendre l'escalier tôt le matin (car, le Ciel soit loué ! il n'a pas voulu rester pour le petit déjeuner), j'ai eu l'impression que la nuit s'en allait en sa personne. Quand je suis parti aux Commons, j'ai donné à Mrs Crupp des instructions particulières de laisser les fenêtres ouvertes, afin que mon salon puisse être aéré et purgé de sa présence.

Chapitre 26
Je tombe en captivité

Je n'ai plus vu Uriah Heep jusqu'au jour où Agnès a quitté la ville. Je suis allé au bureau des diligences pour prendre congé d'elle et la voir partir ; et il était là, retournant à Canterbury par le même moyen de transport. J'ai éprouvé une certaine satisfaction à observer son manteau violet usé, court de taille et haut d'épaules, accompagné d'un parapluie semblable à une petite tente, au bord d'un siège arrière sur le toit, tandis qu'Agnès était évidemment à l'intérieur ; mais je méritais cette petite récompense pour la peine que je prenais d'être aimable avec lui pendant qu'Agnès nous regardait. À la fenêtre de la diligence, comme à la soirée du dîner, il rôdait sans cesse autour de nous, tel un grand vautour ; se repaissant de chaque syllabe que je disais à Agnès, ou qu'Agnès me disait.

Dans l'état de désarroi qu'avait provoqué sa révélation près de mon feu, j'avais beaucoup pensé aux mots qu'Agnès avait utilisés au sujet de l'association. « J'ai fait ce qui m'a paru juste. Sentant bien que ce sacrifice était nécessaire pour la tranquillité d'esprit de papa, je l'ai encouragé à l'accepter. » Une malheureuse appréhension qu'elle cèderait au même sentiment, et que cela l'aiderait à accomplir n'importe quel sacrifice pour lui, m'avait accablé depuis. Je savais combien elle l'aimait. Je savais combien sa nature était dévouée. J'avais entendu de ses propres lèvres qu'elle se considérait comme la cause innocente de ses erreurs et se croyait redevable d'une grande dette qu'elle désirait ardemment rembourser. Cela ne me consolait pas de voir combien elle différait de ce rouquin au manteau violet, car je sentais que le plus grand danger tenait justement à la différence entre eux, à l'abnégation de son âme pure et à la bassesse sordide de celle d'Uriah. Il ne fait aucun doute qu'il savait parfaitement tout cela et, dans sa malice, y avait bien réfléchi.

Cependant, j'étais certain que la perspective lointaine d'un tel sacrifice ne pouvait qu'anéantir le bonheur d'Agnès ; et j'étais sûr, d'après ses manières, qu'elle n'en avait aucune idée, et que son ombre ne l'affectait pas encore ; de sorte qu'il m'aurait été plus facile de la frapper que de l'avertir de ce qui se préparait. C'est ainsi que nous nous sommes séparés sans explication ; elle agitant la main et m'adressant un sourire d'adieu

depuis la fenêtre de la diligence ; son mauvais génie se tortillant sur le toit, comme s'il la tenait dans ses griffes et triomphait.

Le souvenir de cette dernière vision d'eux m'a longtemps obsédé. Quand Agnès m'a écrit pour me dire qu'elle était bien arrivée, j'étais aussi malheureux que lorsque je l'avais vue s'éloigner. Chaque fois que je devenais pensif, ce sujet ne manquait pas de se présenter à mon esprit, et mon malaise redoublait à coup sûr. J'y rêvais à peu près toutes les nuits. C'est devenu une partie de ma vie, aussi inséparable de ma vie que ma propre tête.

J'avais tout loisir de cultiver mon malaise ; car Steerforth m'a écrit qu'il restait à Oxford, et quand je n'étais pas aux *Commons,* j'étais très seul. Je crois qu'à cette époque je me suis mis à me méfier en douce de Steerforth. Je lui ai répondu très affectueusement, mais je pense que j'étais content, au fond, qu'il ne pût à venir Londres tout de suite. Je soupçonne qu'en vérité son absence me permettait d'être pleinement sous l'influence d'Agnès ; d'autant plus qu'elle occupait alors une grande place dans mes pensées et mes préoccupations.

Pendant ce temps, les jours et les semaines s'écoulaient. Mon contrat d'apprentissage chez Spenlow et Jorkins était signé. Je recevais quatre-vingt-dix livres par an de ma tante (en dehors de mon loyer et de diverses dépenses annexes). Mes pièces étaient louées pour un an ; et si certains soirs je les trouvais encore lugubres, et les soirs longs, je pouvais m'installer dans un état de mélancolie tranquille, et me résigner au café ; que je semble, quand j'y repense, avoir absorbé par gallons[1] à cette période de mon existence. Vers cette époque, j'ai fait aussi trois découvertes ; premièrement, que Mrs Crupp souffrait le martyre à cause d'un trouble étrange appelé « les spazzeums », généralement accompagné d'une inflammation du nez, et que l'on traitait en absorbant constamment de l'alcool de menthe ; deuxièmement, que quelque chose de particulier dans la température de l'office faisait éclater les bouteilles d'eau-de-vie ; troisièmement, que j'étais seul au monde, et très enclin à relater cette circonstance en fragments de versification anglaise.

Aucune fête n'a célébré la signature de mon contrat, si ce n'est que j'ai offert des sandwiches et du sherry aux employés du bureau, puis suis allé tout seul au théâtre. J'ai

[1] Un gallon anglais = quatre litres et demi environ. À ne pas confondre avec le gallon américain, inférieur à quatre litres.

vu *L'étranger*[1], comme une sorte de pièce pour le *Doctors' Commons*, et cela m'a si affreusement incommodé que je me reconnaissais à peine dans la glace quand je suis rentré chez moi. Mr Spenlow a remarqué à cette occasion, une fois le contrat signé, qu'il aurait été heureux de me recevoir dans sa maison de Norwood[2] pour célébrer le début de notre collaboration, si sa situation domestique n'avait pas été perturbée par l'attente du retour de sa fille qui venait d'achever son éducation à Paris. Mais il m'a laissé entendre qu'il espérait avoir le plaisir de m'accueillir quand elle serait revenue. Je savais qu'il était veuf et avait une fille, et lui ai exprimé mon agrément.

Mr Spenlow a tenu parole. Une semaine ou deux plus tard, il a mentionné cette promesse et m'a dit que si je voulais bien lui faire la faveur de venir le samedi suivant, et de rester jusqu'au lundi, il en serait fort heureux. Bien entendu, j'ai dit que je lui ferais la faveur ; et il devait me conduire et me ramener dans son phaéton[3].

Le jour venu, mon sac de voyage lui-même a été l'objet de la vénération des employés salariés, pour qui la maison de Norwood était un mystère sacré. L'un d'eux avait entendu dire que Mr Spenlow ne mangeait que dans de la vaisselle d'argent et de porcelaine ; un autre soupçonnait que l'on servait du champagne à la pression comme ailleurs de la bière de table[4]. Le vieil employé à perruque, dont le nom était Mr Tiffey, y était allé plusieurs fois pour affaires au cours de sa carrière, et avait pénétré à chaque occasion dans la salle du petit déjeuner. Il la décrivait comme une pièce des plus somptueuses, et disait qu'il y avait bu un Sherry brun des Indes Orientales d'une qualité si précieuse qu'on ne pouvait le déguster sans fermer les yeux.

Nous avions une affaire ajournée ce jour-là à la cour du Consistoire — à propos de l'excommunication d'un boulanger qui avait protesté dans une sacristie contre une taxe pour le pavage des rues — et comme les dépositions étaient tout juste deux fois plus longues que Robinson Crusoé, selon mes calculs, nous avons fini assez tard. Cependant, nous l'avons fait excommunier[5] pour six semaines, et condamner à payer toutes sortes de frais ; à la suite de quoi le promoteur, le juge et les avocats des deux parties (qui

[1] Adaptation d'une pièce du dramaturge allemand Kotzebue. Il y est question d'un adultère conduisant à une séparation, d'où son rapport avec le tribunal ecclésiastique.
[2] Dans la banlieue sud de Londres.
[3] Une voiture découverte à quatre roues tirée par deux chevaux.
[4] Une bière peu alcoolisée que l'on achetait par tonneaux dans les maisons bourgeoises.
[5] Exclure des assemblées paroissiales.

étaient très proches les uns des autres), ont tous quitté la ville ensemble, et Mr Spenlow et moi sommes partis dans le phaéton.

Le phaéton était une très belle voiture ; les chevaux cambraient leur nuque et levaient leurs jambes comme s'ils avaient su qu'ils appartenaient aux *Doctors' Commons*. Il y avait beaucoup de rivalité aux Commons sur toutes les questions d'apparat, ce qui favorisait la mise en avant d'attelages de premier choix ; même si je considérais, et considérerai toujours, qu'en mon temps le principal article de rivalité était l'amidon, dont les promoteurs faisaient un usage aussi étendu que peut le supporter la nature humaine.

Notre voyage était fort plaisant, et Mr Spenlow m'a donné quelques indications quant à ma profession. Il a dit que c'était la profession la plus distinguée[1] du monde, et que l'on ne devait en aucune façon la confondre avec la profession d'avocat — car elle était complètement différente, infiniment plus exclusive, moins mécanique, et plus profitable. Nous abordions les choses de manière beaucoup plus tranquille aux *Commons* qu'ailleurs, a-t-il observé, et cela nous mettait, en tant que classe privilégiée, dans une catégorie à part. Il a dit qu'il était impossible de dissimuler le fait désagréable que nos employeurs étaient surtout des avocats ; mais il m'a laissé comprendre que c'était une race d'hommes inférieure, universellement méprisée par tous les promoteurs prétendant à quelque fierté.

J'ai demandé à Mr Spenlow ce qu'il considérait comme la meilleure sorte d'affaire. Il a répondu qu'un bon cas d'héritage contesté, avec un petit patrimoine propret de trente ou quarante mille livres, était peut-être ce qu'il y avait de mieux. Dans une telle affaire, a-t-il dit, on engrangeait de jolies sommes par l'abondance des plaidoiries à toutes les étapes de la procédure, par les montagnes et les montagnes de dépositions au cours des interrogatoires et des contre-interrogatoires (sans parler d'un appel interjeté d'abord à la cour des Délégués, puis à la chambre des Lords) ; mais comme les frais devaient à coup sûr être prélevés sur le patrimoine à la fin, les deux parties y mettaient de la vivacité et de l'entrain, et ne regardaient pas à la dépense. Il s'est lancé ensuite dans un éloge général des *Commons*. Ce que l'on devait particulièrement admirer dans les *Commons* (a-t-il dit), c'était la compacité. C'était le lieu le plus commodément organisé du monde. C'était le comble du confort. Cela tenait dans un mouchoir de

[1] *Genteel*.

poche. Par exemple, vous avez apporté un cas de divorce ou un cas de dédommagement devant la cour du Consistoire. Vous l'avez jugé dans la cour du Consistoire. Très bien. Vous en avez fait une partie de cartes tranquille, en famille, et vous avez terminé la partie à loisir. Supposons que le Consistoire ne vous ait pas satisfait, qu'avez-vous fait alors ? Eh mais, vous êtes allé devant la cour des Arches. Qu'était-ce ? La même cour, dans la même pièce, avec la même barre et les mêmes praticiens, mais un autre juge, car là le juge du Consistoire pouvait plaider n'importe quel jour comme avocat. Bon, vous avez joué votre partie de cartes de nouveau. Pourtant vous n'étiez toujours pas satisfait. Très bien. Qu'avez-vous fait alors ? Eh mais, vous êtes allé devant les Délégués. Qui étaient les Délégués ? Voyons, les Délégués Ecclésiastiques étaient les avocats qui n'avaient pas d'affaire ce jour-là, qui avaient regardé les parties de cartes quand on les jouait dans les deux cours et avaient vu les cartes battues, coupées et jouées, et avaient discuté d'elles avec tous les joueurs, et arrivaient maintenant tout frais, en tant que juges, pour régler l'affaire à la satisfaction de tous. Des gens mécontents pouvaient parler de corruption dans les *Commons*, d'étroitesse, et de la nécessité de réformer les *Commons*, a dit solennellement Mr Spenlow, en conclusion ; mais quand le prix du boisseau de blé avait été le plus haut, les *Commons* avaient eu le plus à faire ; et un homme pouvait poser la main sur son cœur et dire ceci au monde, — Touchez aux *Commons*, et le pays s'effondre ! »

J'ai écouté tout cela avec attention ; et si, je dois dire, je doutais que la dette du pays envers les *Commons* fût aussi élevée que Mr Spenlow le prétendait, j'ai approuvé respectueusement son opinion. Quant au prix du boisseau de blé, j'ai senti modestement qu'il dépassait mes compétences et réglait la question[1]. Je n'ai jamais, à cette heure, surmonté ce boisseau de blé. Il est réapparu pour m'anéantir, pendant toute ma vie, en rapport avec toutes sortes de sujets. Je ne sais pas exactement, en vérité, ce qu'il me veut, et de quel droit il m'écrase en diverses occasions ; mais chaque fois que je vois mon vieil ami le boisseau amené à son corps défendant (ce qui est toujours le cas, je trouve), je considère que la bataille est perdue.

[1] Les lecteurs de l'époque comprenaient sans doute mieux que David de quoi il était question. La loi sur le blé de 1815 a imposé des tarifs douaniers très élevés sur le blé pour favoriser les producteurs britanniques, c'est-à-dire les grands propriétaires terriens. Les pauvres gens souffraient, et une terrible famine a provoqué la mort ou l'émigration en Amérique de la moitié de la population de l'Irlande, à la suite de quoi la loi a été abrogée en 1846.

C'est une digression. Je n'étais pas homme à chatouiller les *Commons* et provoquer l'effondrement du pays. Mon silence a exprimé ma soumission et mon acceptation de tout ce que me disait mon supérieur en âge et en savoir ; et nous avons parlé de « L'étranger » et du théâtre, et de la paire de chevaux, jusqu'au moment où nous sommes arrivés à la grille de Mr Spenlow.

La maison de Mr Spenlow était pourvue d'un plaisant jardin ; et bien que ce ne fût pas la meilleure période de l'année pour voir un jardin, il était si joliment entretenu que j'en ai été enchanté. Il y avait une pelouse charmante, il y avait des bouquets d'arbres, et il y avait des promenades pittoresques que je distinguais tout juste dans la pénombre, recouvertes par des treilles sur lesquelles poussaient des plantes et des fleurs en saison. « Ici Miss Spenlow se promène toute seule », ai-je pensé. « Mon Dieu ! »

Nous avons pénétré dans la maison, qui était gaiement éclairée, et dans un hall où se trouvaient toutes sortes de chapeaux, casquettes, manteaux, plaids, gants, fouets et cannes. « Où est Miss Dora ? » a demandé Mr Spenlow au domestique. « Dora ! » ai-je pensé. « Quel beau nom ! »

Nous sommes entrés dans une pièce proche (je crois que c'était la salle de petit déjeuner rendue mémorable par le Sherry brun des Indes Orientales), et j'ai entendu une voix dire : « Mr Copperfield, ma fille Dora, et l'amie intime de ma fille Dora ! » C'était sans aucun doute la voix de Mr Spenlow, mais je ne la reconnaissais pas et je me moquais de savoir à qui elle appartenait. Tout était fini en un instant. J'avais accompli mon destin. J'étais un captif et un esclave. J'aimais Dora Spenlow à la folie !

Elle était plus qu'humaine à mes yeux. C'était une fée, une Sylphide, je ne sais pas ce que c'était — n'importe quelle chose que personne n'avait jamais vue, et tout ce que chacun avait toujours désiré. J'étais englouti dans un abîme d'amour en une seconde. Je ne m'étais pas arrêté au bord du gouffre ; je n'avais pas regardé les profondeurs, ni regardé en arrière ; j'avais plongé, la tête la première, avant d'avoir eu le bon sens de lui dire un mot.

« *Moi* », a remarqué une voix bien connue, alors que je m'étais incliné et avais murmuré quelque chose, « j'ai déjà vu Mr Copperfield. »

La personne qui parlait n'était pas Dora. Non ; l'amie intime. Miss Murdstone !

Je ne pense pas avoir été très étonné. Autant que je puisse en juger, j'avais perdu toute faculté d'étonnement. Rien ne pouvait plus m'étonner, dans le monde matériel, sinon Dora Spenlow. J'ai dit, « Comment allez-vous, Miss Murdstone ? J'espère que

vous allez bien. » Elle a répondu, « Très bien. » J'ai dit, « Comment va Mr Murdstone ? » Elle a répliqué, « Mon frère est robuste, je vous remercie. »

Mr Spenlow, qui avait été surpris, je suppose, de nous voir nous reconnaître l'un l'autre, a alors glissé un mot.

« Je suis content de découvrir, Copperfield, que vous et Miss Murdstone vous connaissez déjà.

– Mr Copperfield et moi-même », a dit Miss Murdstone avec un sang-froid sévère, « avons des liens de parenté. Nous nous connaissions un peu jadis. C'était au temps de son enfance. Les circonstances nous ont séparés depuis. Je ne l'aurais pas reconnu. »

J'ai répondu que je l'aurais reconnue n'importe où. Ce qui n'était que trop vrai.

« Miss Murdstone a eu la bonté », m'a dit Mr Spenlow, « d'accepter la fonction — si je peux la décrire ainsi — d'amie intime de ma fille. Ma fille Dora n'ayant malheureusement plus de mère, Miss Murdstone a eu l'obligeance de devenir sa compagne et sa protectrice. »

Une pensée éphémère m'a traversé l'esprit que Miss Murdstone, semblable à l'outil de poche appelé casse-tête[1], n'était pas tant faite pour la protection que pour l'attaque. Mais comme je n'avais que des pensées éphémères sur tout autre sujet que Dora, je l'ai regardée et j'ai pensé que je voyais, dans ses manières gracieusement maussades, qu'elle n'était pas très encline à être particulièrement intime avec sa compagne et protectrice, quand une cloche a sonné ; Mr Spenlow a annoncé que c'était la première cloche du dîner, ce qui m'a envoyé m'habiller.

L'idée de s'habiller, ou d'entreprendre quoi que ce soit de l'ordre d'une action, dans cet état amoureux, était un peu trop ridicule. Je pouvais seulement rester assis devant mon feu en mordant la clé de mon sac de voyage, et penser aux yeux brillants de la fascinante, adorable Dora. Quelle silhouette elle avait, quel visage elle avait, quelles manières gracieuses, changeantes, enchanteresses !

La cloche a re-sonné si vite que j'ai dû me précipiter sur mes habits, au lieu d'effectuer l'opération avec le soin que j'aurais pu souhaiter dans ces circonstances, puis je suis descendu. Il y avait de la compagnie. Dora parlait à un vieux gentleman à

[1] L'expression employée dans le texte est life-preserver, qui désigne en général un gilet de sauvetage, mais aussi une petite matraque parfois plombée. Comme Dickens le précise (et comme on peut le voir dans les vieux films de gangsters et dans les albums de Tintin), elle était plutôt utilisée par les voyous que par les honnêtes citoyens qui, comme lui-même, aimaient se promener la nuit dans les rues de Londres.

tête grise. Tout gris qu'il fût — et un arrière-grand-père par-dessus le marché, à ce qu'il a dit — j'étais follement jaloux de lui.

Je n'avais plus ma tête ! J'étais jaloux de tout le monde. Je ne pouvais supporter l'idée de quelqu'un connaissant Mr Spenlow mieux que moi. Cela me torturait de les entendre parler d'événements auxquels je n'avais pas participé. Quand un homme fort aimable, avec une tête chauve hautement lustrée, m'a demandé par-dessus la table si c'était la première fois que je voyais le domaine, j'aurais pu le traiter de n'importe quelle manière sauvage et vengeresse.

Je ne me rappelle pas qui était là, sauf Dora. Je n'ai pas la moindre idée de ce que nous avons eu à dîner, en dehors de Dora. Mon impression est que je me suis repu de Dora, entièrement, et ai renvoyé une demi-douzaine de plats sans y toucher. J'étais assis à côté d'elle. Je lui parlais. Elle avait la petite voix la plus délicieuse, le petit sourire le plus gai, les petites façons les plus plaisantes et les plus fascinantes qui aient jamais mené un jeune homme perdu à un esclavage irrémédiable. Elle était plutôt minuscule, de façon générale. D'autant plus précieuse, ai-je pensé.

Quand elle est sortie de la pièce avec Miss Murdstone (aucune autre dame n'était présente), je suis tombé dans une rêverie que troublait néanmoins la crainte cruelle d'être dénigré auprès d'elle par Miss Murdstone. L'homme aimable à la tête lustrée m'a raconté une longue histoire, à propos peut-être de jardinage. Je crois que je l'ai entendu dire « mon jardinier » plusieurs fois. Je prétendais lui prêter la plus grande attention, mais je me promenais avec Dora au jardin d'Eden pendant tout ce temps.

Ma crainte d'être dénigré auprès de l'objet de ma fascination a été ravivée, quand nous sommes passés au salon, par l'aspect lugubre et distant de Miss Murdstone. Mais j'en ai été soulagé de manière inattendue.

« David Copperfield », a dit Miss Murdstone, me faisant signe de la suivre dans l'embrasure d'une fenêtre. « Un mot. »

J'ai affronté Miss Murdstone tout seul.

« David Copperfield, je n'ai pas besoin de m'étendre sur nos affaires de famille. Ce n'est pas un sujet tentant.

– Loin de là, madame.

– Loin de là », a acquiescé Miss Murdstone. « Je ne tiens pas à revenir sur des différends passés ou sur des offenses passées. J'ai été offensée par une personne — une femme, j'ai le regret de le dire pour l'honneur de mon sexe — que je ne peux

mentionner sans mépris ni dégoût ; et par conséquent je préférerais ne pas la mentionner. »

Je me sentais prêt à défendre ma tante avec fougue ; mais j'ai dit que ce serait certainement mieux, s'il plaisait à Miss Murdstone, de ne *pas* la mentionner. Si j'entendais dire du mal d'elle, ai-je ajouté, je ne pouvais manquer d'exprimer mon opinion sur un ton résolu.

Miss Murdstone a fermé les yeux et incliné la tête avec dédain ; puis, ouvrant lentement les yeux, a repris :

« David Copperfield, je ne vais pas tenter de cacher que je m'étais fait une opinion défavorable de vous dans votre enfance. C'était peut-être une opinion erronée, ou vous avez pu cesser de la mériter. La question ne se pose pas entre nous maintenant. J'appartiens à une famille remarquable, je crois, pour une certaine fermeté ; et je ne suis pas une créature à changer d'avis selon les circonstances. Je peux avoir mon opinion de vous. Vous pouvez avoir votre opinion de moi. »

J'ai incliné la tête à mon tour.

« Mais il n'est pas nécessaire que ces opinions entrent ici en conflit. Dans les circonstances présentes, il est préférable à tous points de vue qu'elles ne le fassent pas. Puisque les hasards de la vie nous ont amenés à nous revoir, et pourraient nous amener à nous revoir en d'autres occasions, je dirais voyons-nous ici comme de lointaines connaissances. Nos affaires de famille justifient que nos relations en restent là, et il est bien inutile que l'un de nous fasse des remarques au sujet de l'autre. Approuvez-vous cela ?

– Miss Murdstone, je pense que vous et Mr Murdstone vous êtes conduits à mon égard de manière très cruelle, et avez traité ma mère avec beaucoup de méchanceté. Je le penserai toute ma vie. Mais j'accepte ce que vous proposez. »

Miss Murdstone a fermé les yeux et incliné la tête de nouveau. Puis, touchant le dos de ma main avec le bout de ses doigts raides et froids, elle s'est éloignée, arrangeant les petits fers autour de ses poignets et de son cou ; qui semblaient les mêmes, et dans le même état exactement, que lorsque je l'avais vue pour la dernière fois. Ils me rappelaient les fers au-dessus d'une porte de prison ; suggérant au dehors, à tous les passants, ce à quoi l'on pouvait s'attendre au dedans.

Tout ce que je sais du reste de la soirée, c'est que j'ai entendu la reine de mon cœur chanter des ballades ensorcelantes en langue française, qui disaient généralement que

quoi qu'il arrive, nous devons danser, Tra la la, Tra la la ! en s'accompagnant elle-même sur un instrument magnifique ressemblant à une guitare. Que j'étais perdu dans un divin délire. Que j'ai refusé tout rafraîchissement. Que le punch répugnait tout particulièrement à mon âme. Que lorsque Miss Murdstone l'a emmenée en détention, elle a souri et m'a donné sa délicieuse main. Que je me suis surpris dans un miroir, paraissant parfaitement idiot et détraqué. Que je me suis retiré au lit dans un état d'esprit des plus larmoyants, et me suis levé en proie à une lamentable crise de passion.

Je me suis levé tôt, la matinée était belle, et j'ai pensé aller faire un tour sur l'une de ces promenades sous les arceaux, pour donner libre cours à ma passion en pensant à elle. En traversant le hall d'entrée, j'ai rencontré son petit chien, qui s'appelait Jip — une abréviation de Gipsy[1]. Je m'en suis approché tendrement — car même lui, je l'aimais ; mais il m'a montré toutes ses dents, est parti sous une chaise tout exprès pour gronder, et ne voulait pas accepter la moindre familiarité.

Le jardin était frais et désert. J'ai marché ici et là, me demandant le genre de bonheur que je pourrais ressentir si je me fiançais jamais avec cette chère merveille. Quant au mariage, à la fortune et tout ça, je crois que j'étais aussi innocent de tout dessein de ce genre qu'à l'époque où j'aimais la petite Em'ly. Être autorisé à l'appeler « Dora », à lui écrire, à l'adorer et la vénérer, à avoir des raisons de croire que lorsqu'elle était avec d'autres gens elle pensait quand même à moi, me paraissait le sommet de l'ambition humaine — je suis sûr que c'était le sommet de la mienne. Il n'y a pas le moindre doute que j'étais un jeune sot sentimental ; mais il y avait une pureté de cœur néanmoins dans tout cela qui m'empêche d'en avoir un souvenir méprisant, même si je ne peux éviter d'en rire.

Je ne marchais pas depuis longtemps quand je l'ai rencontrée au détour d'une allée. Je frissonne encore de la tête aux pieds quand ma mémoire tourne le coin de l'allée, et ma plume tremble dans ma main.

« Vous — êtes — dehors de bonne heure, Miss Spenlow », ai-je dit.

« C'est si stupide à la maison, et Miss Murdstone est si absurde ! Elle dit de telles bêtises : qu'il est nécessaire que le jour soit aéré avant que je puisse sortir. Aéré ! » (Elle a ri, là-dessus, de la manière la plus mélodieuse). « Le dimanche matin, quand je ne travaille pas mon piano, je dois faire quelque chose. Alors j'ai dit à papa hier soir

[1] Gitan.

que je *devais* sortir. Et puis, c'est le moment le plus brillant de toute la journée. Ne trouvez-vous pas ? »

J'ai risqué un envol téméraire et j'ai dit (non sans bégayer) qu'il était très brillant pour moi à cet instant, bien qu'il m'ait paru fort sombre une minute plus tôt.

« Entendez-vous faire un compliment ? ou le temps a-t-il vraiment changé ? »

J'ai bégayé encore plus en répondant que je n'énonçais aucun compliment, mais la pure vérité ; sans être conscient qu'un changement se soit produit dans le temps. C'était dans l'état de mes sentiments, ai-je ajouté timidement, pour préciser l'explication.

Je n'ai jamais vu de telles boucles — comment aurais-je pu, car de telles boucles n'ont jamais existé ! — que celles qu'elle secouait pour cacher sa rougeur. Quant au chapeau de paille à rubans bleus posé sur les boucles, si j'avais seulement pu l'accrocher dans ma chambre de Buckingham Street, quelle inestimable possession cela aurait été !

« Vous êtes juste revenue de Paris.

– Oui. Y êtes-vous jamais allé ?

– Non.

– Oh, j'espère que vous irez bientôt. Cela vous plairait tellement ! »

Des traces d'une angoisse profonde sont apparues sur mon visage. Espérait-elle me voir partir ? Pensait-elle possible que je *puisse* partir ? Je trouvais cela insupportable. J'ai déprécié Paris ; j'ai déprécié la France. J'ai dit qu'aucune considération terrestre ne me ferait quitter l'Angleterre dans la situation présente. Rien ne m'y inciterait. Bref, elle secouait ses boucles de nouveau, quand le petit chien est arrivé en courant sur l'allée, pour notre soulagement.

Il était mortellement jaloux de moi, et s'obstinait à aboyer contre moi. Elle l'a pris dans ses bras — oh mon dieu ! — et l'a caressé, mais il continuait à aboyer. Il refusait de me laisser le toucher, quand j'ai essayé ; alors elle l'a battu. Cela augmentait beaucoup ma souffrance de voir les tapes qu'elle lui donnait sur son nez épaté pour le punir, tandis qu'il clignait des yeux et lui léchait la main, et grognait toujours en lui-même comme une petite contrebasse. Il s'est enfin calmé — évidemment, avec le menton à fossette de Dora posé sur sa tête ! — et nous sommes partis regarder une serre.

« Vous n'êtes pas très intime avec Miss Murdstone, n'est-ce pas ? — Mon chéri ! »

(Les deux derniers mots étaient adressés au chien. Oh si seulement ils l'avaient été à moi !)

« Non », ai-je répondu. « Pas du tout.

– C'est une créature agaçante », a dit Dora en faisant la moue. « Je ne sais pas à quoi papa pensait quand il a choisi une chose si contrariante pour être ma compagne. Qui a besoin d'une protectrice ! Je suis sûre que je n'ai pas besoin d'une protectrice. Jip peut me protéger bien mieux que Miss Murdstone, — tu peux, non, cher Jip ? »

Il s'est contenté de cligner des yeux paresseusement quand elle a embrassé sa petite tête ronde.

« Papa l'appelle mon amie intime, mais je suis sûre qu'elle n'est rien de tel — l'est-elle, Jip ? Nous n'allons pas nous confier à une personne d'aussi mauvaise humeur, Jip et moi. Nous avons l'intention d'accorder notre confiance à qui nous voulons, et de trouver nos propres amis, au lieu que quelqu'un les trouve pour nous — hein, Jip ? »

Jip a répondu par un bruit réconfortant, un peu comme le chant d'une bouilloire. Quant à moi, chaque mot ajoutait des anneaux à ma chaîne.

« C'est très dur, parce que nous n'avons pas une gentille Mama, d'avoir à la place une vieille chose maussade et lugubre comme Miss Murdstone, toujours à nous suivre partout – n'est-ce pas, Jip ? Ça ne fait rien, Jip. Nous n'avons pas envie d'être intimes, nous nous rendrons aussi heureux que possible malgré elle, et nous nous moquerons d'elle, et ne lui ferons pas plaisir, — n'est-ce pas, Jip ? »

Si cela avait duré plus longtemps, je pense que j'aurais été forcé de me mettre à genoux sur le gravier, au risque de m'écorcher et d'être chassé de la maison par-dessus le marché. Mais, par chance, la serre n'était pas loin, et ces mots nous y ont amenés.

Elle contenait toute une exposition de beaux géraniums. Nous avons flâné au milieu d'eux, et Dora s'arrêtait souvent pour admirer celui-ci ou celui-là, et je m'arrêtais pour admirer le même, et Dora, en riant, soulevait le chien puérilement pour lui faire humer les fleurs ; et si nous n'étions pas tous les trois au royaume des fées, *je* l'étais certainement. Le parfum d'une feuille de géranium provoque encore en moi aujourd'hui un étonnement mi-comique mi-sérieux quant à mon changement soudain ; et je vois alors un chapeau de paille et des rubans bleus, et une cascade de boucles, et un petit chien noir soulevé dans deux bras sveltes, sur un fond de fleurs et de feuilles luisantes.

Miss Murdstone nous cherchait. Elle nous a trouvés là ; et a présenté à Dora, pour un baiser, sa joue déplaisante, aux petites rides remplies par de la poudre à cheveux. Puis elle a pris le bras de Dora dans le sien, et nous a menés fermement au petit déjeuner comme si c'était l'enterrement d'un soldat.

Je ne sais pas combien de tasses de thé j'ai bu parce que c'était Dora qui l'avait fait. Mais je me rappelle parfaitement que je suis resté assis à ingurgiter du thé jusqu'au moment où mon système nerveux, si j'en avais encore un à ce moment, a dû passer par-dessus bord. À la fin nous sommes partis à l'église. Miss Murdstone était assise entre Dora et moi sur le banc ; mais je l'entendais chanter, et la congrégation a disparu. On a prononcé un sermon — à propos de Dora, bien sûr — et je crains de n'en savoir pas plus sur le service.

Nous avons passé une journée tranquille. Pas de visiteurs, une promenade, un dîner de famille à quatre, et une soirée à regarder des livres et des gravures ; Miss Murdstone, avec un livre d'homélies devant elle et ses yeux sur nous, montant la garde avec vigilance. Ah ! Mr Spenlow ne se doutait certes pas, alors qu'il était assis en face de moi après le dîner, son mouchoir sur la tête, avec quelle ferveur je le prenais en imagination dans mes bras, en tant que gendre ! Il ne savait certes pas, quand j'ai pris congé de lui pour aller me coucher, que j'appelais la bénédiction du ciel sur sa tête parce qu'il venait d'accorder son plein consentement à mes fiançailles avec Dora !

Nous sommes partis de bon matin, car nous avions une affaire de Sauvetage en vue à la Cour de l'Amirauté, qui exigeait une connaissance assez précise de toute la science de la navigation, pour laquelle (comme on ne pouvait s'attendre à notre expertise sur ces sujets) le juge avait supplié deux vieux maîtres de Trinity House[1] de venir nous aider au nom de la charité. Cependant, Dora était à la table du petit déjeuner pour refaire du thé ; et j'ai eu le plaisir mélancolique de lui tirer mon chapeau dans le phaéton, tandis qu'elle se tenait sur le seuil avec Jip dans les bras.

Je ne ferai pas de vains efforts pour décrire ce qu'a été pour été pour moi, ce jour-là, la cour de l'Amirauté ; combien l'affaire me paraissait absurde quand je tentais de l'écouter ; comment je voyais « Dora » gravé sur la lame de la rame d'argent qu'ils ont posé sur la table en tant qu'emblème de cette haute juridiction ; comment j'ai eu l'impression, quand Mr Spenlow est rentré chez lui sans moi (j'espérais bêtement qu'il m'emmènerait de nouveau), que j'étais un marin moi-même et que le navire auquel j'appartenais était parti en m'abandonnant sur une île déserte. Si cette vieille cour endormie pouvait se réveiller et présenter sous quelque forme invisible les rêves que j'y faisais sur Dora, cela révélerait la vérité de ce que je dis.

[1] L'administration qui s'occupait des phares.

Je ne parle pas des rêves que j'ai faits seulement ce jour-là, mais jour après jour, de semaine en semaine, de trimestre en trimestre. Je n'y allais pas pour m'occuper de ce qui s'y passait, mais pour penser à Dora. Si je consacrais une pensée aux affaires qui étiraient leur lent déroulement devant moi, c'était seulement pour me demander, dans les affaires matrimoniales (en me rappelant Dora), comment des gens mariés pouvaient éprouver autre chose que du bonheur ; et, dans les affaires d'héritage, si l'argent m'avait été légué, quelles auraient été mes premières démarches en faveur de Dora. Au cours de la première semaine de ma passion, je me suis acheté quatre somptueux gilets — pas pour moi ; ils ne m'inspiraient aucune fierté ; pour Dora — et je me suis mis à porter des gants de chevreau couleur de beurre frais dans la rue, et j'ai posé les fondations de tous les cors aux pieds dont j'ai souffert dans ma vie. S'il était possible de retrouver les bottes que je portais à cette époque et de les comparer à la taille naturelle de mes pieds, elle prouveraient de la manière la plus pathétique quel était l'état de mon cœur.

Cependant, le malheureux estropié que j'étais devenu pour plaire à Dora marchait des miles et des miles dans l'espoir de la voir. Non seulement j'ai bientôt été aussi connu sur la route de Norwood que les postiers du secteur, mais je parcourais aussi Londres en tous sens. Je me promenais dans les rues où se trouvaient les meilleurs boutiques pour dames, je hantais le bazar comme un spectre inquiet, j'allais et venais dans Hyde Park même quand j'étais complètement épuisé. Parfois, au bout de longs intervalles et en de rares occasions, je l'apercevais. Je voyais peut-être son gant agité à la vitre d'une voiture ; je la rencontrais peut-être, je marchais un peu avec elle et Miss Murdstone et je lui parlais. Dans ce cas j'étais toujours très malheureux ensuite, de penser que je n'avais rien dit de pertinent ; ou qu'elle n'avait aucune idée de l'intensité de ma dévotion, ou qu'elle ne s'intéressait pas du tout à moi. J'espérais toujours, comme on peut le supposer, une autre invitation chez Mr Spenlow. J'étais toujours déçu, car je n'en recevais aucune.

Mrs Crupp devait être une femme perspicace ; car lorsque cet entichement n'avait que quelques semaines, et que je n'avais pas eu le courage d'en parler explicitement à Agnès, me contentant d'écrire que j'étais allé dans la maison de Mr Spenlow « dont la famille », ajoutais-je, « consiste en une fille ; » — je dis que Mrs Crupp devait être une femme perspicace car, même à ce stade précoce, elle a tout deviné. Elle est montée me voir un soir, quand j'étais bien abattu, pour me demander (elle souffrait du trouble dont j'ai parlé) si je pouvais lui rendre service en lui donnant un peu de teinture de cardamone

mélangée avec de la rhubarbe, et parfumée de sept gouttes d'essence de clous de girofle, ce qui constituait le meilleur remède pour son mal ; — ou, si je n'avais pas cela, un peu de d'eau-de-vie, qui était le second meilleur. Cela ne lui était pas aussi agréable, a-t-elle remarqué, mais c'était le second meilleur. Comme je n'avais même jamais entendu parler du premier remède et que j'avais toujours le second dans la penderie, je lui en ai offert un verre, qu'elle a aussitôt avalé en ma présence — afin que je n'aille pas soupçonner un usage inconvenant.

« Courage, monsieur », a dit Mrs Crupp, « Je peux pas s'porter de vous voir comme ça, monsieur, je suis une mère moi-même. »

Je ne percevais pas très bien le rapport de ce fait avec *moi*-même, mais j'ai souri à Mrs Crupp aussi aimablement qu'il m'était possible.

« Allons, monsieur. Excusez-moi. Je sais ce que c'est, monsieur. Il y a une jeune dame dans l'affaire.

– Mrs Crupp ? » ai-je répliqué, en rougissant.

« Oh, Dieu vous bénisse ! Haut les cœurs, monsieur ! » a dit Mrs Crupp, hochant de la tête pour m'encourager. « Après la pluie le beau temps, monsieur ! Si Elle ne vous sourit pas, y'en a plein qui le feront. Vous êtes un jeune gentleman qu'on a envie de vous sourire, Mr Copperfull, et vous devez apprendre votre waleur, monsieur. »

Mrs Crupp m'appelait toujours Mr Copperfull ; premièrement, sans doute, parce que ce n'était pas mon nom ; et deuxièmement, j'ai tendance à penser, par quelque vague association avec un jour de lessive[1].

« Pourquoi supposez-vous qu'il y a une jeune dame dans l'affaire, Mrs Crupp ?

– Mr Copperfull », a dit Mrs Crupp, très émue, « je suis une mère moi-même. »

Pendant un moment Mrs Crupp pouvait seulement poser sa main sur son sein de nankin, et se fortifier contre le retour de son mal en sirotant son remède. Et puis elle a retrouvé sa voix.

« Quand ces présentes pièces ont été prises pour vous par votre chère tante, Mr Copperfull, ma remarque ont été, j'avais maintenant trouvé qualqu'un que je m'y attacherais. 'Le Ciel soit remarcié !' ont été l'expression, 'j'ai maintenant trouvé

[1] *Copper*, le cuivre, signifiait aussi la bassine de cuivre appelée chez nous lessiveuse. Le jour de lessive, la lessiveuse était pleine : *copper-full*.

qualqu'un que je peux m'en occuper !' — Vous ne mangez pas assez, monsieur, ni pas non plus buvez.

– Est-ce là-dessus que vous avez fondé votre supposition, Mr Crupp ?

– Monsieur », a dit Mrs Crupp sur un ton presque sévère, « j'ai lessivé d'autres jeunes gentlemen en plus que vous. Un jeune gentleman peut être trop soigneux de sa personne ou pas assez soigneux de sa personne. Il peut brosser ses cheveux trop ordonné ou trop désordonné. Il peut porter ses bottines bien trop grand pour lui, ou bien trop petit. Ça dépend comment que le jeune gentleman a son caractère formé à l'origine. Mais qu'il aille à un extrême ou à l'autre, monsieur, il y a une jeune dame des deux côtés. »

Mrs Crupp a secoué la tête d'une manière si déterminée qu'il ne me restait plus un pouce d'avantage.

« Y'a qu'à voir le gentleman qu'est mort ici avant vous, qu'il est tombé amoureux — d'une serveuse — et a fait reprendre ses gilets aussi sec, quoique bien bouffi par la boisson.

– Mrs Crupp , je dois vous prier de ne pas associer la jeune lady dans mon cas avec une serveuse, ou tout autre chose de cette sorte, s'il vous plaît.

– Mr Copperfull, je suis une mère moi-même, et je risque pas. Je vous demande pardon, monsieur, si j'importune. Je voudrais jamais importuner là où je suis pas bienvenue. Mais vous êtes un jeune gentleman, Mr Copperfull, et je vous donne mon awis, d'avoir du courage, du cœur à l'ouvrage, et de connaître votre propre waleur. Si vous vous metteriez à quelque chose, monsieur », a dit Mrs Crupp, « si vous vous metteriez aux quilles, tiens, que c'est sain, vous pourriez trouver que ça vous distrait l'esprit, et ça fait du bien. »

Avec ces mots, Mrs Crupp, prétendant faire bien attention de ne pas renverser l'eau-de-vie — dont il ne restait pas une goutte — m'a remercié par une révérence majestueuse, et s'est retirée. Tandis que sa silhouette disparaissait dans l'obscurité de l'entrée, j'ai certainement pensé que Mrs Crupp avait pris une petite liberté en me donnant ce conseil ; mais en même temps j'étais content, sachant qu'un homme averti en vaut deux, de me considérer comme prévenu de mieux tenir mon secret à l'avenir.

Chapitre 27
Tommy Traddles

C'était peut-être à la suite du conseil de Mrs Crupp, en raison d'une certaine similarité entre les sons des mots quilles et Traddles[1], qu'il m'est venu à l'esprit, le lendemain, d'aller rechercher Traddles. Le délai qu'il avait mentionné était plus que dépassé, et il habitait dans une petite rue près de l'École Vétérinaire de Camden Town où logeaient principalement, selon un de nos employés vivant à proximité, des étudiants qui achetaient des ânes vivants et effectuaient des expériences sur ces quadrupèdes dans leurs appartements privés. Ayant obtenu de cet employé des indications pour trouver le recoin académique en question, je me suis mis en route le même après-midi pour rendre visite à mon ancien camarade de classe.

J'ai constaté que le quartier n'était pas ce que j'aurais pu désirer pour Traddles. Les habitants semblaient portés à jeter tout ce dont ils n'avaient pas besoin dans la rue ; ce qui la rendait non seulement fétide et négligée, mais aussi désordonnée, à cause des feuilles de chou. Les détritus n'étaient pas tous végétaux, car j'ai vu moi-même une chaussure, une casserole cabossée, un chapeau noir et un parapluie, à des degrés variés de décomposition, alors que je recherchais le numéro de Traddles.

L'apparence générale du lieu me rappelait fortement l'époque où je vivais chez Mr et Mrs Micawber. Un caractère indescriptible de distinction fanée qui s'attachait à la maison que je cherchais, et qui la rendait différente des autres maisons de la rue — pourtant toutes bâties sur le même modèle monotone, et ressemblant aux premières esquisses d'un garçon maladroit qui apprenait à construire des maisons et en était encore au b-a-ba de la brique et du mortier — me rappelait encore plus Mr et Mrs Micawber. Il se trouve que je suis arrivé à la porte au moment où on l'ouvrait pour le laitier, et que cela m'a rappelé Mr et Mrs Micawber encore plus fortement.

« Alors », a dit le laitier à la très jeune servante. « Y'a-t-y des nouvelles de c'teu 'tite note à moi ?

– Oh patron dit qu'il s'en occupe toute suite.

[1] *Skittles* et *Traddles*.

– Parce que », a dit le laitier, continuant comme s'il n'avait pas reçu de réponse et parlant, à en juger par son ton, plutôt pour l'édification de quelqu'un dans la maison que pour la jeune servante — une impression que renforçait sa manière de jeter des regards furibonds dans le couloir — « Parce que c'teu 'tite note elle court depuis si long que je commence à la croire enfuite et qu'on n'en entendra plus parler. Mais bon je va pas le tolérer, vous savez ! » a dit le laitier, projetant toujours sa voix dans la maison et regardant furieusement le couloir.

On n'a jamais vu pire contresens, soit dit en passant, que de lui confier une marchandise aussi douce que du lait. On aurait trouvé son comportement féroce s'il avait été boucher ou marchand d'eau-de-vie.

La voix de la jeune servante s'est étiolée, mais elle me semblait, à lire ses lèvres, murmurer de nouveau que l'on s'en occuperait toute suite.

« Je vais vous dire », a dit le laitier, la regardant en face pour la première fois, et lui prenant le menton, « aimez-vous le lait ?

– Oui, j'aime ça.

– Bien. Alors vous en aurez pas aucune goutte demain. M'entendez ? Pas un morceau de lait vous aurez pas demain. »

J'ai pensé qu'elle paraissait, dans l'ensemble, plutôt soulagée par la perspective d'en avoir aujourd'hui. Le laitier, après avoir secoué la tête en la regardant sombrement, a relâché son menton et, sans manifester la moindre bonne volonté, a ouvert son pot de lait et en a versé la quantité habituelle dans la cruche de la famille. Cela fait, il est parti en grommelant, et a poussé le cri de son commerce chez le voisin sous la forme d'un hurlement vindicatif.

« Mr Traddles vit-il ici ? » ai-je alors demandé.

Une voix mystérieuse au bout du couloir a répondu : « Oui. » Sur quoi la jeune servante a répondu : « Oui.

– Est-il à la maison ? »

De nouveau la voix mystérieuse a répondu affirmativement et la servante lui a fait écho. Là-dessus, je suis entré et, suivant les indications de la servante, je suis monté à l'étage ; conscient, en passant la porte du salon du fond, qu'un œil mystérieux, appartenant sans doute à la voix mystérieuse, me surveillait.

Quand je suis arrivé en haut des marches — la maison n'avait qu'un étage — Traddles était sur le palier pour m'accueillir. Il était ravi de me voir, et m'a souhaité

très cordialement la bienvenue dans sa petite pièce. Elle était sur le devant de la maison, et extrêmement propre, bien que peu meublée. J'ai vu que c'était sa seule pièce ; car il y avait un canapé-lit dedans, et ses brosses à chaussures et son cirage étaient rangés au milieu de ses livres — sur l'étagère du haut, derrière un dictionnaire. Sa table était couverte de papiers, et il était en plein travail, vêtu d'un vieux manteau. Je n'ai rien regardé, autant que je sache, mais j'ai tout vu en m'asseyant, jusqu'à la représentation d'une église sur son encrier de porcelaine — et cela aussi était une faculté acquise au bon vieux temps de Micawber. Divers arrangements ingénieux qu'il avait élaborés pour déguiser sa commode et cacher ses bottines, son bol à raser, et ainsi de suite, m'ont particulièrement impressionné en me rappelant ce même Traddles qui avait l'habitude de fabriquer des modèles de repaire à éléphant en feuilles d'écolier pour y emprisonner des mouches ; et de se réconforter, quand on le maltraitait, avec les mémorables œuvres d'art que j'ai si souvent mentionnées.

Dans un coin de la pièce se trouvait une chose soigneusement recouverte par un grand drap blanc. Je n'arrivais pas à deviner ce que c'était.

« Traddles », ai-je dit, lui serrant la main de nouveau après m'être assis, « je suis enchanté de te voir.

– Je suis enchanté de te voir, Copperfield. Je suis vraiment content de te voir. C'est parce que j'étais extrêmement content de te voir quand nous nous sommes rencontrés à Ely Place, et étais sûr que tu étais extrêmement content de me voir, que je t'ai donné cette adresse au lieu de mon adresse au bureau.

– Oh ! Tu as un bureau ?

– Bah, j'ai le quart d'une pièce et d'un couloir, et le quart d'un employé. Trois autres et moi-même, nous nous sommes unis pour louer des bureaux — pour paraître professionnels — et nous partageons aussi l'employé. Il me coûte une demi-couronne par semaine. »

Son ancienne simplicité, et son ancien bon caractère, et quelque chose de son ancienne malchance aussi, me souriaient dans le sourire avec lequel il a fourni cette explication.

« Ce n'est pas parce que j'ai la moindre fierté, Copperfield, tu comprends, que je ne donne pas habituellement mon adresse ici. C'est seulement parce que les personnes qui viennent me voir pourraient ne pas aimer venir ici. De mon côté, je lutte contre des difficultés pour avancer dans le monde, et ce serait ridicule si je prétendais le contraire.

– Tu prépares le barreau, à ce que m'a dit Mr Waterbrook ?

– Mais oui », a dit Traddles, se frottant les mains lentement, « je prépare le barreau. Le fait est que j'ai juste commencé à prendre mes inscriptions, après un assez long délai. Cela fait un certain temps que j'ai signé mon contrat, mais le paiement des cent livres était ardu. Très ardu ! » a dit Traddles, en grimaçant, comme si on lui arrachait une dent.

« Tu sais à quoi je ne peux m'empêcher de penser, Traddles, en te regardant ?

– Non.

– À ce costume bleu ciel que tu portais.

– Seigneur, c'est sûr ! » s'est écrié Traddles en riant. « Serré aux bras et aux jambes, tu sais ? Mon Dieu ! Eh bien ! C'était une époque heureuse, non ?

– Je crois que notre maître aurait pu la rendre plus heureuse, cela ne nous aurait pas fait de mal.

– C'est possible. Mais mon Dieu, nous nous amusions bien. Tu te rappelles les soirées dans le dortoir ? Quand nous organisions des soupers ? Et quand tu nous racontais les histoires ? Ha, ha, ha ! Et tu te rappelles quand j'ai reçu des coups de canne pour avoir pleuré à propos de Mr Mell ? Le vieux Creakle ! J'aimerais bien le revoir, lui aussi !

– C'était une brute envers toi, Traddles », ai-je dit, indigné ; car sa bonne humeur me donnait l'impression que je venais de le voir prendre des coups pas plus tard que la veille.

« Tu crois ? Vraiment ? Peut-être que oui. Mais c'est fini, c'était il y a longtemps. Ce vieux Creakle !

– Tu as été élevé par un oncle, alors ?

– Bien sûr ! Celui à qui je voulais toujours écrire. Et n'écrivais jamais, eh. Ha, ha, ha ! Oui, j'avais un oncle à l'époque. Il est mort peu après que j'ai quitté l'école.

– Vraiment !

– Oui. C'était un ancien — comment dit-on ! — drapier — marchand de tissu — et il avait fait de moi son héritier. Mais je ne lui plaisais pas quand j'ai grandi.

– Tu dis cela sérieusement ? » ai-je dit. Il était si calme, j'ai imaginé qu'il voulait dire autre chose.

« Oh Dieu oui, Copperfield ! Je suis sérieux. C'était malheureux, mais il ne m'aimait pas du tout. Il disait que je n'étais du tout ce qu'il attendait, et il a donc épousé sa gouvernante.

– Et qu'as-tu fait ?

– Je n'ai rien fait de spécial. J'ai vécu avec eux, attendant d'être lancé dans le monde, jusqu'au jour où sa goutte lui est remontée dans l'estomac — et ainsi il est mort, et ainsi elle s'est mariée avec un jeune homme, et ainsi je n'ai pas été pourvu.

– Tu n'as rien reçu, Traddles, en fin de compte ?

– Oh, mais si ! J'ai reçu cinquante livres. Je n'avais jamais été élevé en vue d'une profession, et au début je ne savais pas quoi faire. Cependant, j'ai commencé, avec l'aide du fils d'un homme de loi professionnel, qui était à Salem House — Yawler, avec son nez sur le côté. Tu te souviens de lui ? »

Non. Il n'y était pas en même temps que moi ; tous les nez étaient droits de mon temps.

« Pas d'importance. J'ai commencé, avec son aide, à copier des textes de loi. Cela ne rapportait pas beaucoup ; alors j'ai commencé à exposer des cas et rédiger des extraits, et accomplir ce genre de travail. Car je suis un gars studieux, Copperfield, et j'avais appris à faire ces choses-là avec concision. Bien ! Cela m'a donné l'idée de devenir étudiant en droit ; et cela a consommé ce qui restait des cinquante livres. Yawler m'a recommandé à une ou deux autres études, cependant — dont celle de Mr Waterbrook — et on m'a donné beaucoup de travail. J'ai eu la chance, aussi, de faire connaissance d'un éditeur qui préparait une encyclopédie ; et, à vrai dire » (jetant un coup d'œil à sa table), « je travaille pour lui à l'heure qu'il est. Je ne suis pas un mauvais documentaliste, Copperfield », a dit Traddles en conservant le même air de confiance joyeuse dans tout ce qu'il disait, « mais je n'ai aucune imagination ; pas une particule. Je ne crois pas qu'un jeune homme moins original que moi ait jamais existé. »

Comme Traddles semblait penser que je ne pouvais qu'approuver cette affirmation, j'ai hoché la tête ; et il a continué, avec la même patience allègre — je ne trouve pas de meilleure expression — qu'auparavant.

« Ainsi, peu à peu, et sans mener une vie extravagante, je suis arrivé à amasser enfin les cent livres, et Dieu merci c'est réglé — même si cela a été — même si cela a certainement été », a dit Traddles, grimaçant de nouveau comme si on lui arrachait une autre dent, « très ardu. Je gagne toujours ma vie avec le genre de travail que j'ai

mentionné et j'espère, un de ces jours, pouvoir écrire dans un journal — ce qui m'assurerait presque la prospérité. Mais toi, Copperfield, tu es si exactement ce que tu étais, avec ce visage agréable, et c'est si plaisant de te voir, que je ne vais rien te cacher. Sache donc que je suis fiancé. »

Fiancé ! Oh Dora !

« C'est la fille d'un vicaire ; une famille de dix enfants, dans le Devonshire. Oui ! » Car il m'a vu jeter un coup d'œil involontaire au paysage sur l'encrier. « C'est cette église-là ! Tu arrives ici, à gauche, par cette grille », traçant l'itinéraire du doigt sur l'encrier, « et là où je maintiens cette plume se trouve la maison — face à l'église, tu comprends. »

Je n'ai pas perçu tout de suite le plaisir avec lequel il entrait dans ces détails ; car mes pensées égoïstes élaboraient un plan de la maison et du jardin de Mr Spenlow à ce moment.

« C'est une fille si adorable ! Un peu plus âgée que moi, mais la plus adorable des filles ! Je t'ai dit que je quittais la ville : je suis descendu là-bas. J'y suis allé à pied, et je suis revenu à pied[1], et j'y ai passé les moments les plus délicieux ! Je ne crains pas de dire que nos fiançailles risquent de durer longtemps, mais notre devise est 'Attendre et espérer !' C'est ce que nous disons toujours. 'Attendre et espérer', disons nous toujours. Et elle m'attendrait, Copperfield, jusqu'à soixante ans — ou n'importe quel âge que tu veuilles mentionner. »

Traddles s'est levé de sa chaise et, avec un sourire triomphant, a posé la main sur le tissu blanc que j'avais remarqué.

« Cependant, ce n'est pas comme si nous n'avions pas pris des mesures en vue de notre installation. Non, non ; nous avons commencé. Nous devons progresser par degrés, mais nous avons commencé. Voici », retirant le tissu avec beaucoup de fierté et de soin, « deux meubles pour débuter. Ce pot de fleur et son support, elle les a achetés elle-même. Tu les mets à la fenêtre du salon », a dit Traddles, se reculant un peu pour mieux les admirer, « avec une plante dedans, et — et voilà ! Cette petit table ronde avec le dessus de marbre (elle mesure deux pieds dix pouces de circonférence[2]), *je* l'ai achetée. Tu veux poser un livre, tu sais, ou quelqu'un vient te voir, ou voir ta femme,

[1] Plus de deux cent cinquante kilomètres dans chaque sens.
[2] 86 cm environ, soit un diamètre de 27 cm. Le mot table est excessif. Un tout petit guéridon.

et a besoin d'un endroit pour poser une tasse de thé, et — et voilà aussi ! C'est un travail admirable — solide comme un roc ! »

Je les ai loués hautement tous les deux, et Traddles a remis la housse en place aussi soigneusement qu'il l'avait ôtée.

« Ce n'est qu'une petite partie de notre mobilier, mais c'est déjà quelque chose. Les nappes et les taies d'oreiller, et les articles de ce genre, sont ce qui me décourage le plus, Copperfield. Et aussi la quincaillerie — les chandeliers et les grils, et cette sorte d'objets indispensables — parce que ces choses coûtent et que les sommes s'ajoutent. Mais bon, 'attendre et espérer' ! Et je t'assure que c'est la fille la plus adorable !

– J'en suis bien convaincu.

– En attendant », a dit Traddles, revenant à sa chaise, « et c'est la fin de mon laïus sur moi-même, je me débrouille aussi bien que je peux. Je ne gagne pas beaucoup, mais je ne dépense pas beaucoup. En général, je suis pensionnaire chez les gens du dessous, qui sont des gens vraiment très agréables. Mr et Mrs Micawber ont tous deux beaucoup vécu, et leur compagnie est excellente.

– Mon cher Traddles ! » me suis-je aussitôt écrié. « Qu'est-ce que tu racontes ! »

Traddles m'a regardé comme s'il se demandait ce que *je* racontais.

« Mr et Mrs Micawber ! » ai-je répété. « Voyons, je ne connais qu'eux ! »

Un double coup frappé opportunément à la porte, qui m'a rappelé le bon vieux temps de Windsor Terrace, et que personne d'autre que Mr Micawber n'aurait pu frapper à cette porte, m'a ôté le moindre doute quant à la présence de mes vieux amis. J'ai prié Traddles de demander à son logeur de monter. Traddles a donc appelé par-dessus la rampe ; et Mr Micawber, qui n'avait pas du tout changé — son pantalon collant, sa canne, son col de chemise, et son monocle, les mêmes qu'autrefois — est entré dans la pièce avec un air juvénile et distingué.

« Je vous prie de m'excuser, Mr Traddles », a dit Mr Micawber avec le même roulement dans sa voix, en s'arrêtant de fredonner un petit air. « Je n'étais pas conscient qu'il y eût un individu, étranger à cette résidence, dans votre sanctuaire. »

Mr Micawber s'est incliné légèrement, et a tiré son col de chemise.

« Comment allez-vous, Mr Micawber ? » ai-je dit.

« Monsieur, vous êtes excessivement aimable. Je suis *in statu quo*.

– Et Mrs Micawber ?

– Monsieur, elle est aussi, Dieu merci, *in statu quo*.

– Et les enfants, Mr Micawber ?

– Monsieur, je me réjouis de répondre qu'ils jouissent, de même, d'une bonne santé. »

Pendant tout ce temps, Mr Micawber ne m'avait aucunement reconnu, alors même qu'il était debout face à moi. Mais maintenant, en me voyant sourire, il a examiné mes traits avec plus d'attention, a reculé et crié, « Est-ce possible ! Ai-je le plaisir de contempler de nouveau Copperfield ! » et m'a secoué les deux mains avec une extrême ferveur.

« Grands Dieux, Mr Traddles ! » a dit Mr Micawber, « de penser que vous êtes une connaissance de l'ami de ma jeunesse, du compagnon des jours passés ! Ma chère ! » appelant Mrs Micawber par-dessus la rampe, pendant que Traddles semblait (non sans raison) quelque peu étonné de m'entendre ainsi décrit. « Voici un gentleman dans l'appartement de Mr Traddles, qu'il souhaite avoir le plaisir de vous présenter, mon amour ! »

Mr Micawber est revenu immédiatement, et m'a serré les mains de nouveau.

« Et comment va notre bon ami le Docteur, Copperfield ? Et tout le groupe de Canterbury ?

– Je n'ai d'eux que de bonnes nouvelles.

– Je suis bien ravi de l'apprendre. C'est à Canterbury que nous nous sommes rencontrés en dernier. Dans l'ombre, si je peux m'exprimer figurativement, de cet édifice religieux, immortalisé par Chaucer, qui apportait anciennement le réconfort aux Pèlerins venant des coins les plus reculés de — en bref », a dit Mr Micawber, « dans le voisinage immédiat de la Cathédrale. »

J'ai confirmé que c'était bien là. Mr Micawber a continué de parler de manière aussi volubile que possible ; mais non sans montrer par certaines marques de préoccupation sur son visage, ai-je pensé, qu'il était attentif aux sons de la pièces voisine, comme celui de Mrs Micawber se lavant les mains, et ouvrant et fermant précipitamment des tiroirs réticents.

« Vous nous trouvez à présent, Copperfield », a dit Mr Micawber, avec un œil sur Traddles, « établis sur ce que l'on pourrait appeler une échelle modeste et sans prétention ; mais vous savez que j'ai surmonté des difficultés et conquis des obstacles au cours de ma carrière. Vous n'ignorez pas qu'à certaines périodes de ma vie j'ai dû effectuer une pause en attendant que certains événements attendus se produisent ; que

j'ai dû reculer — et j'espère qu'on ne m'accusera pas de présomption si je dis que c'était pour mieux sauter. L'instant présent est l'une de ces étapes capitales dans la vie d'un homme. Vous me trouvez en plein recul, *pour* un saut ; et j'ai toute raison de croire qu'un bond vigoureux va bientôt se produire. »

J'étais en train d'exprimer ma satisfaction, quand Mrs Micawber est entrée ; elle m'a semblé un peu plus négligée que jadis, peut-être parce que je n'avais plus l'habitude de la voir, mais elle s'était tout de même apprêtée pour un visiteur, et avait mis une paire de gants bruns.

« Ma chère », a dit Mr Micawber, l'amenant vers moi, « voici un gentleman du nom de Copperfield, qui souhaite renouer connaissance avec vous. »

Il aurait mieux valu, sans doute, préparer cette annonce en douceur, car Mrs Micawber, étant dans un état de santé fragile, en a été troublée et s'est sentie si mal que Mr Micawber, très inquiet, a dû courir à la citerne au fond de la cour et remplir une cuvette pour lui baigner le front. Elle est revenue à elle, cependant, et était très contente de me revoir. Nous avons bavardé ensemble pendant une demi-heure ; et je lui ai demandé des nouvelles des jumeaux qui, a-t-elle dit, avaient « grandi grandement », et de Master et Miss Micawber, qu'elle a décrits comme « de véritables géants », mais on ne les a pas montrés à cette occasion.

Mr Micawber était très désireux de me retenir pour le dîner. Cela ne m'aurait pas déplu, mais j'ai cru lire une gêne et des calculs quant aux réserves de viande froide dans l'œil de Mrs Micawber. J'ai donc mentionné une autre invitation et, observant que l'humeur de Mrs Micawber s'éclaircissait immédiatement, j'ai résisté à toutes les incitations à y renoncer.

Mais j'ai dit à Traddles et à Mr et Mrs Micawber que je ne pouvais partir sans qu'ils aient choisi un jour pour venir dîner chez moi. Les engagements pris par Traddles nous obligeaient à fixer une date assez lointaine ; mais nous avons réussi à trouver un jour qui nous convenait tous, à la suite de quoi je suis parti.

Mr Micawber, sous prétexte de me montrer un itinéraire plus court que celui que j'avais emprunté à l'aller, m'a accompagné au coin de la rue ; tenant (m'a-t-il expliqué) à dire quelques mots en confidence à un vieil ami.

« Mon cher Copperfield, j'ai à peine besoin de vous dire que la présence sous notre toit, dans les circonstances présentes, d'un esprit comme celui qui brille — si vous me permettez l'expression — qui brille — chez votre ami Traddles, constitue une indicible

consolation. Avec une lavandière qui vend des caramels à sa fenêtre pour voisine d'à-côté, et un officier de Bow-Street[1] résidant en face, vous pouvez imaginer que sa société est une source de réconfort pour Mrs Micawber et moi-même. Je travaille à présent, mon cher Copperfield, dans la vente de blé sur commission. Ce n'est pas une occupation d'un caractère rémunérateur — en d'autres termes, cela ne paie pas — et certains embarras temporaires d'une nature pécuniaire en sont la conséquence. Je suis enchanté d'ajouter, cependant, que j'ai actuellement une perspective immédiate que quelque chose se présente (je ne suis pas autorisé à dire dans quelle direction), ce qui me permettra j'en suis certain d'assurer mon propre avenir ainsi que celui de votre ami Traddles, auquel je porte un authentique intérêt. Vous êtes peut-être prêt à m'entendre annoncer que Mrs Micawber est dans un état de santé qui ne rend pas totalement improbable qu'une addition soit faite en fin de compte à l'affection qui — en bref, au groupe infantile. La famille de Mrs Micawber a eu la bonté d'exprimer leur mécontentement de cet état de choses. Je me contenterai d'observer qu'à ma connaissance ce n'est pas leur affaire, et que je repousse cette exhibition de sentiment dédaigneusement et crânement ! »

Mr Micawber m'a alors serré la main de nouveau et m'a quitté.

[1] Principal poste de police de Londres.

Chapitre 28
Le défi de Mr Micawber

En attendant le jour où j'allais recevoir mes vieux amis nouvellement retrouvés, j'ai vécu principalement de Dora et de café. Dans ma condition d'amoureux transi, mon appétit languissait ; et cela me réjouissait, car j'aurais eu l'impression de me conduire de manière perfide envers Dora si j'avais éprouvé un attrait naturel pour mon dîner. L'exercice de la marche auquel je me livrais ne produisait pas son résultat habituel, car la déception annulait l'effet du grand air. Je me demande aussi, à la suite de l'expérience amère acquise à cette époque de ma vie, si une saine appréciation des nourritures animales peut se développer librement chez un sujet humain constamment tourmenté par des bottines trop étroites. Je crois que les extrémités ont besoin d'être en paix pour que l'estomac puisse se mettre vigoureusement au travail.

À l'occasion de cette petite fête domestique, je n'ai pas renouvelé les considérables préparatifs de la première fois. Je me suis seulement procuré une paire de soles, un petit gigot de mouton et une tourte aux pigeons. Mrs Crupp s'est rebellée dès que j'ai timidement mentionné la cuisson du poisson et de la viande, et a dit, sur un ton de dignité blessée : « Non ! Non, monsieur ! Ne me demandez pas une chose poreille, car vous me connaissez assez bien pour ne pas me supposer capabe de faire ce que je peux pas faire en porfait accord avec mes propes sentiments ! » Mais à la fin, nous avons trouvé un compromis ; et Mrs Crupp a consenti à accomplir cet exploit, à la condition que je dîne ensuite à l'extérieur pendant quinze jours.

Je peux remarquer ici que ce que je subissais de la part de Mrs Crupp, en conséquence de la tyrannie qu'elle m'imposait, était atroce. Je n'ai jamais eu aussi peur de personne. Tout était objet de compromis. Si j'hésitais, elle était en proie à ce trouble extraordinaire qui se tenait toujours en embuscade dans sa constitution, prêt à s'emparer en un instant de ses organes vitaux. Si je sonnais impatiemment, après une demi-douzaines d'essais timides et infructueux, et qu'elle apparaissait enfin — ce sur quoi on ne pouvait pas compter à coup sûr — elle apparaissait avec un air de reproche, s'effondrait essoufflée sur une chaise près de la porte, posait sa main sur son sein de nankin, et devenait si dolente que j'étais bien content, au prix de mon eau-de-vie ou de tout autre chose, de me débarrasser d'elle. Si j'élevais une objection quand elle faisait

mon lit à cinq heures de l'après-midi — ce que je persiste à considérer comme un arrangement incommode — un mouvement de sa main vers cette même région de sensibilité blessée en nankin suffisait à me faire bredouiller des excuses. Bref, j'aurais tout fait, dans les limites de ce qui est honorable, plutôt que d'offenser Mrs Crupp ; et elle était la terreur de ma vie.

J'ai acheté une desserte d'occasion pour ce dîner, pour éviter de ré-engager le jeune homme adroit ; envers qui j'avais acquis un préjugé, pour l'avoir rencontré un dimanche matin sur le Strand vêtu d'un gilet ressemblant remarquablement à l'un des miens, qui avait disparu depuis le premier dîner. J'ai ré-engagé la « dam'zelle » ; en stipulant qu'elle devrait seulement apporter les plats, puis se retirer sur le palier, au-delà de la porte de l'appartement ; où l'habitude qu'elle avait de renifler ne dérangerait pas les invités, et où il lui serait physiquement impossible de piétiner les assiettes.

Ayant préparé les ingrédients pour un saladier de punch que Mr Micawber pourrait concocter ; ayant placé sur ma coiffeuse un flacon d'eau de lavande, deux bougies de cire, un sachet d'épingles assorties et une pelote à épingles, pour aider Mrs Micawber à sa toilette ; ayant aussi fait allumer le feu dans ma chambre pour le confort de Mrs Micawber ; et ayant mis la table de mes propres mains, j'attendais sereinement le résultat de mes préparatifs.

À l'heure prévue, mes trois visiteurs sont arrivés ensemble. Mr Micawber avec plus de col que d'habitude et un nouveau ruban à son monocle ; Mrs Micawber avec son bonnet dans un sac en papier blanchâtre ; Traddles portant le sac en papier et soutenant Mrs Micawber à son bras. Ma résidence les a tous séduits. Quand j'ai conduit Mrs Micawber à ma coiffeuse, et qu'elle a vu tout ce que j'avais préparé à son intention, elle en a été plongée dans un tel ravissement qu'elle a demandé à Mr Micawber de venir voir.

« Mon cher Copperfield », a dit Mr Micawber, « c'est luxueux. C'est un genre de vie qui me rappelle l'époque où j'étais moi-même dans la condition du célibat, et où l'on n'avait pas encore sollicité Mrs Micawber d'engager sa foi à l'autel de l'Hymen.

– Il veut dire qu'il ne m'avait pas encore sollicitée, Mr Copperfield » a remarqué malicieusement Mrs Micawber. « Il ne peut rien affirmer au sujet d'autre personnes.

– Ma chère », a répliqué Mr Micawber, devenant soudain sérieux, « je ne souhaite rien affirmer au sujet d'autres personnes. Je sais fort bien que lorsque dans les décrets insondable du Destin vous m'avez été réservée, c'est peut-être à quelqu'un voué, après

un très long combat, à devenir la victime de participations pécuniaires d'une nature complexe que vous avez été réservée. Je comprends votre allusion, ma chère. Je la regrette, mais je peux la supporter.

– Micawber ! » s'est exclamé Mrs Micawber, en larmes. « Ai-je mérité cela ! Moi qui ne vous ai jamais abandonné ; qui ne vous abandonnerai *jamais*, Micawber !

– Mon amour », a dit Mr Micawber, très ému, « vous excuserez, et notre ancien et fidèle ami Copperfield excusera, j'en suis sûr, la lacération momentanée d'un esprit blessé, rendu sensible par une collision récente avec le Laquais du Pouvoir — autrement dit, avec un vulgaire Tourne-robinet employé par la compagnie des eaux — et aura pitié de ses excès, plutôt que de les condamner. »

Mr Micawber a alors étreint Mrs Micawber et serré ma main ; me laissant déduire de cette allusion tronquée que son alimentation en eau avait été coupée l'après-midi même, en conséquence d'un défaut de paiement des taxes de la compagnie.

Pour détourner ses pensées de ce sujet douloureux, j'ai informé Mr Micawber que je comptais sur lui pour un saladier de punch, et je l'ai amené aux citrons. Son récent abattement, pour ne pas dire désespoir, a disparu en un instant. Je n'ai jamais vu un homme prendre autant de plaisir au milieu du parfum des zestes de citron et du sucre, de l'odeur du rhum brûlant et de la vapeur d'eau bouillante, que Mr Micawber ce jour-là. C'était merveilleux de voir son visage nous illuminer depuis un fin nuage de ces fumets délicats, tandis qu'il remuait et mélangeait et goûtait, et paraissait créer non pas du punch, mais une fortune pour sa famille jusqu'à la postérité la plus lointaine. Quant à Mrs Micawber, je ne sais si c'était l'effet du chapeau, ou de l'eau de lavande, ou des épingles, ou du feu, ou des bougies de cire, mais elle est ressortie de ma chambre en beauté, relativement. Et le pinson n'a jamais été plus gai que cette excellente femme.

Je suppose — je ne suis pas allé jusqu'à effectuer une enquête, mais je suppose — que Mrs Crupp, après avoir frit les soles, s'est trouvée mal. Parce que tout s'est écroulé à ce stade. Le gigot est arrivé tout rouge au dedans, et tout pâle au dehors ; outre qu'il était saupoudré d'une substance étrangère d'une nature poudreuse, comme s'il était tombé dans les cendres de cette remarquable cheminée de la cuisine. Mais nous n'avons pas pu tirer la chose au clair d'après l'apparence du jus de viande, dans la mesure où la « dam'zelle » l'avait répandu dans l'escalier — où il est resté, soit dit en passant, sous la forme d'une longue traînée, jusqu'au moment où les pas l'ont effacé. La tourte de pigeon n'était pas mauvaise, mais c'était une tourte trompeuse : la croute étant comme

une tête décevante, du point de vue d'un phrénologue — pleine de creux et de bosses, sans rien de particulier dedans. Bref, le banquet tournait au désastre et j'aurais été très malheureux — à propos du désastre, je veux dire, car j'étais toujours malheureux à propos de Dora — si je n'avais pas été soulagé par la grande bonne humeur de la compagnie, et par une brillante suggestion de Mr Micawber.

« Mon cher ami Copperfield, des accidents peuvent advenir dans les familles les mieux ordonnées ; et dans les familles que n'ordonne pas cette influence essentielle qui sanctifie tout en renforçant le — euh — je dirais, en bref, l'influence de la Femme, dans le personnage éminent de l'Épouse, on peut s'attendre à ce qu'ils adviennent, et on doit les accepter avec philosophie. Si vous me permettez de remarquer qu'il existe peu de comestibles supérieurs, dans leur genre, à une grillade, et qu'à mon avis, en nous répartissant un peu le travail, nous pourrions en réussir une délicieuse si la jeune personne ici présente pouvait nous procurer un gril, je vous assure que ce petit malheur serait aisément réparé. »

Il y avait un gril dans l'office, sur lequel on préparait mon bacon le matin. Nous l'avons fait venir en un clin d'œil et nous nous sommes aussitôt efforcés de réaliser l'idée de Mr Micawber. La répartition du travail qu'il avait évoquée a été effectuée ainsi : — Traddles coupait le gigot en tranches ; Mr Micawber (qui faisait ce genre de chose à la perfection) les couvrait de poivre, de moutarde, de sel et de piment ; je les posais sur le gril, les retournais avec une fourchette, et les retirais sous la direction de Mr Micawber ; et Mrs Micawber chauffait et remuait constamment une sauce aux champignons dans une petite casserole. Quand nous avons préparé assez de tranches pour commencer, nous nous sommes mis à table, avec nos manches encore retroussées aux poignets, tandis que d'autres tranches flambaient et grésillaient sur le feu et que notre attention se partageait entre le mouton sur nos assiettes et le mouton sur le gril.

Étant donné la nouveauté de cet effort culinaire, l'excellence du résultat, l'effervescence du travail, les fréquents sursauts pour surveiller la cuisson, les fréquents retours pour manger les tranches brûlantes et croustillantes arrivant du gril, le feu qui nous rougissait et les saveurs qui nous réjouissaient, nous avons réduit le gigot à son os. Mon propre appétit est revenu miraculeusement. J'ai honte de le noter, mais je crois vraiment que j'ai oublié Dora pendant un moment. Je suis convaincu que Mr et Mrs Micawber n'auraient pas mieux apprécié le festin s'ils avaient vendu un lit pour l'organiser. Traddles riait avec autant d'entrain, pendant tout ce temps, qu'il en mettait

à manger et à travailler. En vérité, nous faisions tous de même ; et je n'hésite pas à dire que l'on n'avait jamais vu un pareil succès.

Nous étions au comble du plaisir, et étions tous très actifs, dans nos différentes sections, nous efforçant d'amener le dernier lot de tranches à un état de perfection digne de couronner la fête, quand j'ai pris conscience d'une présence étrangère dans la pièce, et mes yeux ont rencontré ceux du digne Littimer, debout devant moi, son chapeau à la main.

« Que se passe-t-il ? » ai-je demandé involontairement.

« Je vous demande pardon, monsieur, on m'a dit d'entrer. Mon maître n'est-il pas là, monsieur ?

– Non.

– Ne l'avez-vous pas vu, monsieur ?

– Non ; ce n'est pas lui qui vous envoie ?

– Pas directement, monsieur.

– Vous a-t-il dit que vous le trouveriez ici ?

– Pas exactement, monsieur. Mais je pense qu'il pourrait venir demain, s'il n'est pas venu aujourd'hui.

– Vient-il d'Oxford ?

– Je vous prie, monsieur », a-t-il répliqué respectueusement, « de vous asseoir et de me laisser faire cela. » Sur quoi il m'a pris la fourchette sans que je lui oppose la moindre résistance, et s'est penché sur le gril comme s'il y consacrait toute son attention.

L'arrivée de Steerforth lui-même ne nous aurait pas dérangés, je dois dire, mais nous sommes devenus en un instant les plus dociles des dociles devant son respectable serviteur. Mr Micawber, fredonnant un air pour montrer qu'il était à son aise, s'est affaissé sur sa chaise, le manche d'une fourchette hâtivement cachée dépassant de son gilet comme s'il venait de se poignarder. Mrs Micawber a mis ses gants bruns et pris une pose de langueur distinguée. Traddles a passé ses mains grasses dans ses cheveux, ce qui les a dressés tout droit, tout en regardant confusément la nappe. Quant à moi, je n'étais qu'un bambin à la tête de ma propre table ; et osais à peine jeter un coup d'œil au respectable phénomène, qui était arrivé de Dieu sait où pour remettre mon ménage sur le droit chemin.

Pendant ce temps il a retiré des tranches du gril et les a gravement distribuées. Nous les avons acceptées, mais nous n'en avions plus envie, et nous sommes contentés de faire semblant de les manger. Comme nous repoussions nos assiettes les uns après les autres, il les a reprises sans bruit et a servi le fromage. Ensuite il l'a retiré aussi, a débarrassé la table, a tout empilé sur la desserte, nous a donné nos verres de vin et a roulé la desserte de sa propre initiative jusqu'à l'office. Il a fait tout cela d'une manière parfaite, tout à sa tâche, sans jamais lever les yeux. Pourtant, quand il me tournait le dos, ses coudes suffisaient à exprimer sa ferme opinion que j'étais extrêmement jeune.

« Puis-je faire autre chose, monsieur ? »

Je l'ai remercié et lui ai dit, Non ; mais ne voulait-il pas dîner lui-même ?

« Non, je vous remercie, monsieur.

– Mr Steerforth va-t-il venir d'Oxford ?

– Je vous demande pardon, monsieur ?

– Mr Steerforth va-t-il venir d'Oxford ?

– J'aurais tendance à imaginer qu'il pourrait venir demain, monsieur. Je pensais plutôt qu'il aurait pu arriver aujourd'hui, monsieur. Mon erreur, sans aucun doute, monsieur.

– Si vous le voyez en premier —

– Je vous prie de m'excuser, monsieur, mais je ne pense pas le voir en premier.

– Au cas où vous le feriez, je vous prie de lui dire que je regrette son absence aujourd'hui, car un de ses anciens camarades de classe était là.

– Vraiment, monsieur ! » et il a partagé un salut entre Traddles et moi, en jetant un coup d'œil à Traddles.

Il avançait discrètement vers la porte quand, espérant en vain lui dire quelque chose sur un ton naturel — ce que je n'avais jamais réussi à faire avec lui — j'ai dit :

« Oh ! Littimer !

– Monsieur !

– Êtes-vous resté longtemps à Yarmouth, l'autre fois ?

– Pas particulièrement, monsieur.

– Vous avez vu le bateau achevé.

– Oui, monsieur. Je suis resté en arrière pour voir l'achèvement du bateau.

– Je le sais ! » Il a croisé mon regard respectueusement. « Mr Steerforth ne l'a pas encore vu, je suppose ?

– Je n'en sais vraiment rien, monsieur. Je pense — mais je n'en sais rien , monsieur. Je vous souhaite une bonne nuit, monsieur. »

Il a inclus tout le monde dans le salut respectueux qui a suivi ces mots, puis il a disparu. Mes visiteurs ont semblé respirer plus librement après son départ ; mais mon propre soulagement était très grand, car outre la contrainte produite par cet extraordinaire sentiment d'infériorité qui m'assaillait quand je me trouvais en présence de cet homme, ma conscience m'embarrassait en me chuchotant que je m'étais méfié de son maître, et je ne pouvais réprimer un vague effroi qu'il puisse le découvrir. Comment se faisait-il, alors que j'avais si peu à cacher, que j'avais toujours l'impression que cet homme me perçait à jour ?

Mr Micawber m'a tiré de ces réflexions, auxquelles se mêlait une certaine appréhension gênée de voir Steerforth lui-même, en couvrant Littimer d'éloges après son départ, le qualifiant de bonhomme des plus respectables et de serviteur parfaitement admirable. Mr Micawber, je me permets de le signaler, n'avait pas manqué de prendre sa part du salut adressé à la compagnie, et l'avait reçu avec une condescendance infinie.

« Mais le punch, mon cher Copperfield », a dit Mr Micawber en le goûtant, « comme le temps et la marée, n'attend personne. Ah ! il exhale à l'instant présent tout son bouquet. Mon amour, voulez-vous me donner votre opinion ? »

Mrs Micawber l'a déclaré excellent.

« Alors je vais boire, si mon ami Copperfield me permet de prendre cette liberté, aux jours où mon ami Copperfield et moi-même étions plus jeunes, et partions à l'assaut du monde côte à côte. Je peux dire, de Copperfield et de moi-même, comme nous le chantions ensemble, que

Nous avons dévalé les abrupts
Et pris les jolis asters[1]

— au sens figuré — plusieurs fois. Je n'ai pas une connaissance exacte », a dit Mr Micawber, avec le vieux roulement dans sa voix, et le vieil air indescriptible de dire quelque chose de distingué, « de ce que peut être un aster, mais je ne doute pas que Copperfield et moi-même les aurions souvent pris si cela avait été possible. »

[1] Citation de *Auld Lang Syne*. Dans la version originale, les mots traduits ici par abrupts et asters sont des mots de dialecte écossais que Mr Micawber ne peut pas connaître.

À ce moment-là, Mr Micawber a pris une gorgée de son punch. Nous tous de même ; Traddles se demandant visiblement à quelle époque lointaine Mr Micawber et moi avions pu partir ensemble à l'assaut du monde.

« Hmm ! » a dit Mr Micawber, s'éclaircissant la gorge et s'échauffant sous l'effet du punch et du feu. « Ma chère, un autre verre ? »

Mrs Micawber a dit qu'il devait être tout petit, mais nous ne pouvions l'accepter, et lui avons versé un plein verre.

« Comme nous sommes ici en confidence, Mr Copperfield », a dit Mrs Micawber en sirotant son punch, « Mr Traddles appartenant à notre foyer, j'aimerais bien avoir votre opinion sur les perspectives de Mr Micawber. Car le blé », a dit Mrs Micawber comme si elle donnait une leçon, « est peut-être distingué, mais guère lucratif, ainsi que je l'ai souvent dit à Mr Micawber. Aussi modestes que soient nos souhaits, une commission s'élevant à deux shillings et six pence par quinzaine ne peut être considérée comme lucrative. »

Nous étions tous de son avis.

« Dans ce cas », a dit Mrs Micawber, qui s'enorgueillissait de voir les choses clairement et de maintenir Mr Micawber dans le droit chemin par sa sagesse féminine, car sinon il aurait pu s'égarer un peu, « dans ce cas, je me pose cette question : si on ne peut pas compter sur le blé, sur quoi peut-on compter ? Sur le charbon ? Pas du tout. Nous avons tenté l'expérience, sur la suggestion de ma famille, et l'avons trouvée fallacieuse. »

Mr Micawber, adossé à sa chaise avec les mains dans les poches, nous regardait et hochait la tête, comme pour dire que l'affaire était exposée fort clairement.

« Ayant éliminé également le blé et le charbon, Mr Copperfield », a dit Mrs Micawber, de plus en plus pédagogique, « je regarde naturellement autour de moi et je dis, 'Dans quel domaine une personne ayant le talent de Mr Micawber a-t-elle des chances de réussir ?' Et j'exclus tout ce qui se fait sur commission, car une commission n'a rien d'assuré. Or, j'en suis convaincue, une chose assurée est ce qui convient le mieux à une personne possédant le tempérament particulier de Mr Micawber. »

Traddles et moi avons tous deux exprimé par un murmure bienveillant que cette belle découverte s'appliquait certainement à Mr Micawber, et qu'elle lui faisait grand honneur.

« Je ne vous cacherai pas, mon cher Copperfield », a dit Mrs Micawber, « que j'ai longtemps considéré que le commerce de la Bière conviendrait particulièrement à Mr Micawber. Voyez Barclay et Perkins ! Voyez Truman, Hanbury et Buxton ! Mr Micawber a les qualités pour briller dans des grandes entreprises de ce genre, je le sais parce que je le connais bien ; et les bénéfices, dit-on, sont é-NOR-mes ! Mais si Mr Micawber ne peut entrer dans ces firmes—qui ne répondent même pas à ses lettres, alors qu'il propose ses services à des postes subalternes — à quoi bon s'obstiner ? Cela ne sert à rien. Je peux être convaincue que les manières de Mr Micawber —

– Hm ! Vraiment, ma chère », est intervenu Mr Micawber.

« Taisez-vous, mon amour », a dit Mrs Micawber en posant son gant brun sur le bras de son mari. « Je peux avoir la conviction, Mr Copperfield, que les manières de Mr Micawber le qualifient spécialement pour les métiers de la Banque. Je peux argumenter en moi-même que si j'avais déposé de l'argent dans une banque, les manières de Mr Micawber, en tant que représentant de la banque, m'inspireraient confiance, et favoriseraient ainsi les affaires de la banque. Mais si les diverses maisons de banque refusent de profiter des capacités de Mr Micawber, ou accueillent avec mépris l'offre de ses services, à quoi bon s'obstiner ? Quant à fonder une entreprise de banque, je peux savoir qu'il y a des membres de ma famille qui, s'ils décidaient de confier l'argent à Mr Micawber, pourraient fonder un tel établissement. Mais s'ils ne décident *pas* de confier leur argent à Mr Micawber — ce qui est le cas — à quoi bon s'obstiner ? J'affirme donc que nous ne sommes pas plus avancés qu'au départ. »

J'ai secoué la tête et j'ai dit : « Pas plus. » Traddles a aussi secoué la tête et dit : « Pas plus. »

« Que pouvons-nous en déduire ? » a poursuivi Mrs Micawber, sans se départir de son air d'exposer une affaire avec lucidité. « Quelle est la conclusion, mon cher Mr Copperfield, à laquelle je parviens irrésistiblement ? Ai-je tort de dire que nous devons quand même vivre ? »

J'ai répondu : « Pas du tout ! » et Traddles a répondu : « Pas du tout ! » et je me suis entendu ajouter ensuite judicieusement, tout seul, qu'une personne doit soit vivre, soit mourir.

« Tout juste », a répliqué Mrs Micawber. « C'est exactement ça. Et le fait est, mon cher Mr Copperfield, que nous ne pouvons pas vivre sans que quelque chose de fort différent des circonstances actuelles ne se présente bientôt. Mais je suis sûre, moi-

même, et je l'ai fait remarquer plusieurs fois récemment à Mr Micawber, que l'on ne peut pas s'attendre à ce que les occasions se présentent d'elles-mêmes. Nous devons, dans une certaine mesure, les aider à se présenter. Je me trompe peut-être, mais je me suis fait cette opinion. »

Traddles et moi l'avons approuvée chaudement tous les deux.

« Très bien », a dit Mrs Micawber. « Alors que puis-je recommander ? Voici Mr Micawber, possédant des qualifications variées — de grands talents —

– Vraiment, mon amour », a dit Mr Micawber.

« Je vous en prie, mon cher, laissez-moi conclure. Voici Mr Micawber, possédant des qualifications variées, de grands talents — je dirais, du génie, mais c'est peut-être la partialité d'une épouse — »

Traddles et moi avons tous deux murmuré « Non.

– Et voici Mr Micawber sans un poste ni un travail convenable. À qui en attribuer la responsabilité ? Clairement, à la société. Je voudrais donc faire connaître un fait aussi scandaleux, et mettre hardiment la société au défi de le corriger. Il m'apparaît, mon cher Mr Copperfield », a dit énergiquement Mrs Micawber, « que ce que Mr Micawber doit faire, c'est mettre la société au défi, et dire, 'Montrez-moi qui va relever ce défi. Que la personne s'avance immédiatement.' »

Je me suis permis de demander à Mrs Micawber comment la chose pourrait se faire.

« Par la publicité — dans tous les journaux. Il me semble que ce que Mr Micawber doit faire, pour se montrer juste envers lui-même, juste envers sa famille, et j'irai jusqu'à dire juste envers la société, qui l'a négligé jusqu'à maintenant, c'est placer des annonces dans tous les journaux ; se décrire lui-même comme un tel, avec telle et telle qualification, et formuler la chose ainsi : 'Maintenant, offrez-moi un emploi, à des conditions lucratives, et adressez-vous à W. M., bureau de poste de Camden Town.'

– Cette idée de Mrs Micawber, mon cher Copperfield », a dit Mr Micawber, en joignant les pointes de son col devant son menton, et en me regardant de côté, « est, en fait, le saut que j'ai mentionné la dernière fois que j'ai eu le plaisir de vous voir.

– La publicité est plutôt chère », ai-je remarqué dubitativement.

« Exactement ! » a dit Mrs Micawber, s'en tenant à son ton logique. « Très vrai, mon cher Mr Copperfield ! J'ai fait la même observation à Mr Micawber. C'est pour cette raison, à mon avis, que Mr Micawber devrait (comme je l'ai déjà dit, pour se montrer

juste envers lui-même, juste envers sa famille, et juste envers la société), lever une certaine somme d'argent — sur un billet à ordre. »

Mr Micawber, adossé à sa chaise, jouait avec son monocle et regardait le plafond ; mais j'ai eu l'impression qu'il observait aussi Traddles, qui regardait le feu.

« Si aucun membre de ma famille », a dit Mrs Micawber, « ne possède assez de sentiment naturel pour négocier ce billet — je crois qu'il existe un meilleur mot en affaires pour exprimer ce que je veux dire — »

Mr Micawber, les yeux toujours tournés vers le plafond, a suggéré « escompter ».

« Pour escompter ce billet, alors mon opinion est que Mr Micawber devrait aller dans la Cité, devrait porter ce billet au Marché Financier, et devrait en disposer pour ce qu'il peut en obtenir. Si les individus du Marché Financier obligent Mr Micawber à supporter un grand sacrifice, c'est entre eux et leur conscience. Je vois cela, résolument, comme un placement. Je recommande à Mr Micawber, mon cher Mr Copperfield, d'en faire de même ; de le considérer comme un placement dont le rapport est sûr, et de prendre son parti de *n'importe quel* sacrifice. »

J'ai ressenti, je ne sais pourquoi, que Mrs Micawber manifestait en cela de l'abnégation et du dévouement, et j'ai émis un murmure dans ce sens. Traddles, s'inspirant de mon attitude, a fait de même, en regardant toujours le feu.

« Je ne vais pas », a dit Mrs Micawber, finissant son punch et ramenant son châle sur ses épaules pour se préparer à se retirer dans ma chambre, « je ne vais pas prolonger ces remarques sur les affaires pécuniaires de Mr Micawber. Auprès de votre feu, mon cher Mr Copperfield, et en présence de Mr Traddles qui, bien que notre ami depuis peu, est bien l'un des nôtres, je n'ai pas pu m'abstenir de vous informer de la voie que *je* conseille à Mr Micawber de suivre. Je sens qu'il est temps que Mr Micawber agisse et — ajouterai-je — s'affirme, et il me semble que ces moyens sont les bons. Je suis consciente de n'être qu'une femme, et que l'on considère en général un jugement masculin comme plus compétent dans ce genre de discussion ; cependant je ne dois pas oublier que, lorsque je vivais à la maison avec mon papa et ma maman, mon papa avait l'habitude de dire, 'l'apparence d'Emma est fragile, mais elle ne le cède à personne pour ce qui est de comprendre un sujet.' Je sais bien que mon papa n'était pas impartial ; mais mon devoir et ma raison m'interdisent de douter de sa capacité à juger dans une certaine mesure les caractères. »

Avec ces mots, et en résistant à nos demandes d'honorer de sa présence la fin de la consommation du punch, Mrs Micawber s'est retirée dans ma chambre. Et je me suis dit que c'était vraiment une noble femme — la sorte de femme qui aurait pu être une matrone romaine et accomplir toutes sortes d'actes héroïques dans une période de trouble public.

Sous l'effet de cette impression, j'ai félicité Mr Micawber pour le trésor qu'il possédait. Traddles a fait de même. Mr Micawber nous a tendu la main successivement, puis a couvert son visage de son mouchoir de poche, sur lequel il y avait plus de tabac à priser qu'il ne le savait, ai-je pensé. Il est revenu ensuite au punch, dans un état d'extrême euphorie.

Il était fort éloquent. Il nous a laissé comprendre que nous revivions dans nos enfants et qu'en cas de difficultés pécuniaires, toute augmentation de leur nombre était doublement bienvenue. Il a dit que Mrs Micawber avait eu des doutes sur ce point récemment, mais qu'il les avait dissipés, et l'avait rassurée. Quant à sa famille, ils étaient totalement indignes d'elle, et il n'attachait pas la moindre importance à leurs sentiments, et ils pouvaient — je cite sa propre expression — aller au diable.

Mr Micawber a alors prononcé un éloge chaleureux de Traddles. Il a dit que lui-même (Mr Micawber) ne pouvait prétendre aux vertus inébranlables du caractère de Traddles, mais qu'il pouvait, Dieu merci, les admirer. Il a fait une allusion émue à la jeune dame, inconnue, que Traddles honorait de son affection, et qui réciproquement honorait Traddles de *son* affection. Mr Micawber a bu à sa santé, et moi aussi. Traddles nous a remerciés tous les deux, en disant, avec une simplicité et une honnêteté que j'ai eu le bon sens de trouver charmantes, « Je vous suis vraiment très reconnaissant, et je vous assure que c'est la fille la plus adorable ! — »

Mr Micawber a saisi l'occasion, à ce moment, pour faire allusion, de la manière la plus délicate et la plus cérémonieuse, à l'état de *mes* affections. Rien, a-t-il annoncé, sinon l'affirmation sérieuse du contraire par son ami Copperfield, ne pouvait l'empêcher d'avoir l'impression que son ami Copperfield aimait et était aimé. Après m'être senti gêné et brûlant pendant un bon moment, et après avoir beaucoup rougi, balbutié et nié, j'ai dit, mon verre à la main, « Eh bien ! buvons à la santé de D. ! », ce qui a si bien satisfait et excité Mr Micawber qu'il a couru avec un verre de punch jusqu'à ma chambre, pour permettre à Mrs Micawber de boire à la santé de D., ce qu'elle a fait avec enthousiasme en criant depuis la chambre d'une voix stridente,

« Oyez, oyez ! Mon cher Mr Copperfield, je suis enchantée. Oyez ! » et en tapant sur le mur en guise d'applaudissements.

Notre conversation a pris ensuite une tournure plus mondaine ; Mr Micawber nous informant qu'il trouvait Camden Town malcommode, et que la première chose qu'il envisageait de faire, quand les annonces auraient abouti à ce qu'une occasion satisfaisante se présente, c'était de déménager. Il a mentionné une rangée de maisons à l'extrémité ouest d'Oxford Street, en bordure de Hyde Park, sur lesquelles il avait toujours eu des vues, mais qui étaient hors d'atteinte dans l'immédiat, car il fallait de hauts revenus. Il y aurait probablement un intervalle, a-t-il expliqué, au cours duquel il se contenterait des étages élevés d'une maison, au-dessus d'un magasin respectable — disons à Piccadilly — où la situation de Mrs Micawber serait agréable ; et où, en ajoutant une fenêtre en saillie, ou en élevant le toit d'un étage, ou en effectuant une autre modification de ce genre, ils pourraient vivre confortablement et dignement pendant quelques années. En tout cas, a-t-il ajouté expressément, où que puisse être sa demeure, nous pouvions compter sur une chose : il y aurait toujours une pièce pour Traddles et un couvert pour moi. Nous l'avons remercié pour sa bonté ; et il nous a prié de lui pardonner de s'être lancé dans ces détails pratiques, et de considérer que c'était naturel et excusable chez quelqu'un qui réarrangeait entièrement sa vie.

Mrs Micawber, tapant de nouveau sur le mur pour savoir si le thé était prêt, a interrompu cette phase particulière de notre conversation amicale. Elle a préparé le thé pour nous de manière fort aimable. Et chaque fois que je m'approchais d'elle pour lui passer les tasses ou les tartines beurrées, elle me demandait, en chuchotant, si D. était blonde ou brune, ou si elle était petite ou grande ; ou autre chose de ce genre ; ce qui me plaisait, je pense. Après le thé, nous avons discuté de divers sujets devant le feu ; et Mrs Micawber a eu la bonté de nous chanter (d'une petite voix grêle et plate, dont je me souviens que je la considérais, quand j'habitais chez eux, comme la bière de table de l'acoustique) les ballades favorites du *Fringant sergent blanc* et de *La petite Tafflin*[1]. Mrs Micawber était réputée pour ces deux chansons quand elle habitait avec son papa et sa maman. Mr Micawber nous a dit que lorsqu'il l'avait entendue chanter *Le fringant sergent blanc*, la première fois qu'il l'avait vue sous le toit parental, elle avait attiré son

[1] *The dashing white sergeant* est un quadrille écossais pour six danseurs. *Little Tafflin* est une chanson tirée d'un opéra-comique du XVIIIème siècle, dont la première ligne est « Si j'avais la chance de faire un riche mariage ».

attention de manière extraordinaire ; mais quand elle en était arrivée à *La petite Tafflin*, il avait décidé de conquérir cette femme ou de périr dans la tentative.

Il était entre dix et onze heures quand Mrs Micawber s'est levée pour ranger son bonnet dans le sac en papier blanchâtre et remettre son chapeau. Mr Micawber a profité du moment où Traddles mettait son manteau pour me glisser une lettre dans la main, en me demandant à voix basse de la lire à ma convenance. J'ai profité à mon tour du moment où je tenais une bougie au-dessus de la rampe pour les éclairer dans l'escalier, alors que Mr Micawber descendait le premier en conduisant Mrs Micawber, et que Traddles suivait avec le bonnet, pour retenir Traddles un moment en haut des marches.

« Traddles, Mr Micawber ne te veut aucun mal, le pauvre homme ; mais si j'étais à ta place, je ne lui prêterais rien.

– Mon cher Copperfield », a répliqué Traddles en souriant, « je n'ai rien à prêter.

– Tu as un nom, tu sais.

– Oh ! Tu appelles cela quelque chose à prêter ? » a répliqué Traddles, soudain pensif.

« Certainement.

– Oh ! Oui, c'est sûr ! Je te suis très obligé, Copperfield, mais — je crains de lui avoir déjà prêté cela.

– Pour le billet qui doit devenir un placement sûr ?

– Non », a dit Traddles. « pas pour celui-là. C'est la première fois que j'en entends parler. J'ai pensé qu'il me le proposerait sans doute sur le chemin de la maison. Le mien est un autre.

– J'espère que cela ne va pas mal finir.

– J'espère que non. Je pense que non, quand même, parce qu'il m'a dit l'autre jour qu'il était couvert. C'était l'expression de Mr Micawber, 'Couvert'. »

Comme Mr Micawber a regardé à cet instant dans notre direction, je n'ai eu que le temps de répéter mon avertissement. Traddles m'a remercié, puis il est parti. Mais je craignais fort, en observant sa manière bon-enfant tandis qu'il descendait, le bonnet à la main, et donnait le bras à Mrs Micawber, qu'il serait livré pieds et poings liés au Marché Financier.

Je suis revenu auprès de mon feu et je rêvassais, m'inquiétant à moitié et riant à moitié, à propos du caractère de Mr Micawber et de nos anciennes relations, quand j'ai entendu un pas vif monter l'escalier. J'ai d'abord pensé que c'était Traddles qui revenait

chercher quelque chose que Mrs Micawber aurait oubliée ; mais quand le pas s'est rapproché, je l'ai reconnu, et j'ai senti mon cœur battre plus vite et le sang affluer à mon visage, car c'était celui de Steerforth.

Je n'oubliais jamais Agnès, et elle ne quittait jamais le sanctuaire de mon esprit — si je peux m'exprimer ainsi — où je l'avais placée dès le début. Mais quand il est entré, et s'est tenu devant moi en me tendant la main, les ténèbres qui avaient changé ma façon de le voir se sont transformées en lumière, et je me suis senti honteux et confus d'avoir douté de quelqu'un que j'aimais si chaleureusement. Je n'aimais pas moins Agnès ; je pensais à elle comme au même ange doux et bienfaisant dans ma vie ; je me reprochais à moi-même, pas à elle, d'avoir blessé Steerforth ; et j'aurais tenté n'importe quelle réparation si j'avais su que faire, et comment le faire.

« Eh bien, Daisy, mon vieux, tout abasourdi ! » a ri Steerforth, me serrant la main de bon cœur et la relâchant joyeusement. « T'ai-je détecté au milieu d'un autre festin, espèce de Sybarite ! Ces gars des Doctors' Commons sont les hommes les plus gais de la ville, je crois, et nous battent à plates coutures, nous autres sobres gens d'Oxford ! » Son regard brillant a parcouru gaiment la pièce, tandis qu'il s'asseyait face à moi sur le canapé que Mrs Micawber venait de quitter, et obtenait une belle flambée en tisonnant le feu.

« J'étais tellement surpris d'abord », ai-je dit en lui souhaitant la bienvenue avec toute la cordialité que je ressentais, « que j'avais à peine assez de souffle pour vous saluer, Steerforth.

– Eh, ma vue guérit les yeux malades, comme disent les Écossais, et ta vue aussi, Daisy, en pleine floraison. Comment vas-tu, ma Bacchante ?

– Je vais très bien, et je n'ai pas participé à une bacchanale, même si j'avoue une autre fête pour trois personnes.

– Que j'ai toutes rencontrées dans la rue, te couvrant d'éloges. Qui est notre ami en collants ? »

Je lui ai expliqué de mon mieux, en quelques mots, qui était Mr Micawber. Il a bien ri de mon pauvre portrait de ce gentleman, et a dit que c'était un homme à connaître, et qu'il devait faire sa connaissance.

« Mais qui est notre autre ami, à votre avis ? » lui ai-je demandé à mon tour.

« Dieu seul le sait. Pas un raseur, j'espère ? J'ai trouvé qu'il en avait un peu l'air.

– Traddles », ai-je répliqué triomphalement.

« Qui est-ce ? » a demandé Steerforth, à sa manière nonchalante.

« Ne vous souvenez-vous pas de Traddles ? Dans notre dortoir à Salem House ?

– Oh ! Ce gars-là ! » a dit Steerforth en frappant un morceau de charbon au-dessus du feu avec le tisonnier. « Est-il aussi mou que jadis ? Et où diable l'as-tu déniché ? »

Je lui ai répondu en vantant Traddles de mon mieux ; car je sentais que Steerforth avait tendance à le dédaigner. Steerforth, abandonnant le sujet avec un léger hochement de tête, un sourire et la remarque qu'il serait content de revoir le gars lui aussi, car il avait toujours été un drôle d'oiseau, m'a demandé si je pouvais lui donner quelque chose à manger. Pendant l'essentiel de ce court dialogue, quand il n'était pas en train de parler de façon vive et exaltée, il était resté assis à frapper le morceau de charbon avec le tisonner. J'ai observé qu'il faisait de même pendant que j'allais chercher les restes de la tourte de pigeon et ainsi de suite.

« Mais Daisy, voilà un souper de roi ! » s'est-il exclamé, sortant brusquement de son silence et prenant place à table. « Je vais lui faire honneur, car j'arrive de Yarmouth.

– Je croyais que vous veniez d'Oxford.

– Pas moi. J'étais en mer — mieux occupé.

– Littimer était ici aujourd'hui, pour s'enquérir de vous, et j'ai cru comprendre que vous étiez à Oxford ; mais maintenant que j'y pense, il ne l'a pas vraiment dit.

– Littimer est un pire idiot que je ne pensais, d'être parti à ma recherche », a dit Steerforth, se versant jovialement un verre de vin, et buvant à ma santé. « Quant à le comprendre, tu es plus malin que la plupart d'entre nous, Daisy, si tu y arrives.

– C'est vrai, en effet. Ainsi vous étiez à Yarmouth, Steerforth ! », ai-je dit, rapprochant ma chaise de la table, désireux de tout savoir. « Y êtes-vous resté longtemps ?

– Non. Une escapade d'une semaine environ.

– Et comment vont-ils tous ? Bien sûr, la petite Emily n'est pas encore mariée ?

– Pas encore. Bientôt, je crois — dans un certain nombre de semaines, ou de mois, ou quelque chose de ce genre. Je ne les ai pas beaucoup vus. Au fait… » Il a posé son couteau et sa fourchette, qu'il avait employés avec beaucoup de diligence, et a commencé à tâter ses poches. « J'ai une lettre pour toi.

– De qui ?

– Eh bien, de ta vieille nourrice », a-t-il répondu, sortant des papiers de la poche de sa veste. « 'J. Steerforth, Esquire, reconnaissance de dette, à *L'esprit Fort*' ; ce n'est

pas ça. Patience, et nous allons la trouver. Le vieux comment-s'appelle-t-il va mal, et c'est à ce sujet, je crois.

– Vous voulez dire Barkis ?

– Oui ! » fouillant toujours ses poches et examinant leur contenu. « Tout est fini pour le pauvre Barkis, je le crains. J'ai vu un petit apothicaire là-bas — ou chirurgien ou peu importe — qui a mis au monde ton éminence. Il m'a exposé le cas de manière fort savante ; mais le résumé de son opinion était que le livreur est en train d'accomplir son dernier voyage à toute vitesse. — Mets ta main dans la poche intérieure de mon manteau sur la chaise, là, et je pense que tu y trouveras la lettre. Elle y est ?

– La voici ! » ai-je dit.

– C'est ça ! »

Elle était de Peggotty ; un peu moins lisible que d'habitude, et brève. Elle m'informait de l'état désespéré de son mari, et laissait entendre qu'il était « un peu plus serré » qu'auparavant, ce qui l'empêchait de bénéficier de tout le confort possible. Elle ne disait rien de sa propre fatigue et de ses veilles, et le louait hautement. C'était écrit avec une piété simple, naturelle et sans affectation que je savais sincère, et cela se terminait par « ma fidélité à mon toujours chéri » — c'est-à-dire moi.

Pendant que je la déchiffrais, Steerforth continuait à manger et à boire.

« C'est une sale affaire », a-t-il dit quand j'eus fini, « mais le soleil se couche chaque jour, et les gens meurent à chaque minute, et nous ne devons pas redouter le lot commun. Si nous ne parvenions pas à tenir bon, parce que nous entendons quelque part ce pied qui vient également cogner toutes les portes des hommes[1], tous les biens de ce monde nous échapperaient. Non ! Poursuivons notre chevauchée ! Avec des fers rugueux s'il le faut, avec des fers lisses si cela suffit, mais chevauchons ! Franchissons tous les obstacles, et gagnons la course !

– Et gagnons quelle course ?

– La course dans laquelle on s'est engagé. Chevauchons ! »

Je me souviens que lorsqu'il s'est tu, me regardant avec sa belle tête rejetée un peu en arrière, et son verre à ma main, j'ai remarqué sur son visage, tout hâlé et rafraichi par la brise marine qu'il fût, des traces apparues depuis notre dernière rencontre, comme s'il s'était appliqué à quelque effort habituel de l'énergie fervente qui, une fois activée,

[1] Horace, *Odes*, I,4.

était si passionnément activée chez lui. L'idée m'est venue de lui reprocher sa façon désespérée de s'adonner à n'importe quelle lubie qu'il adoptait — comme ce combat contre la mer agitée et le mauvais temps, par exemple — quand mon esprit est retourné plutôt au sujet immédiat de notre conversation.

« Je vais vous dire, Steerforth, si votre cerveau fiévreux veut bien m'écouter —

– Mon cerveau est puissant[1], et fera ce que tu veux », a-t-il répondu, quittant la table pour revenir auprès du feu.

« Alors je vais vous dire, Steerforth. Je pense que je vais descendre voir ma vieille nourrice. Ce n'est pas que je puisse lui faire du bien, ou lui rendre un véritable service, mais elle m'est tellement attachée que ma visite l'aidera de toute façon. Cela lui fera plaisir et cela la réconfortera. C'est la moindre des choses, j'en suis sûr, pour l'amie qu'elle a été pour moi. N'iriez-vous pas y passer la journée, si vous étiez à ma place ? »

Son visage est devenu pensif, et il a réfléchi un peu avant de répondre d'une voix sourde, « Eh bien ! Vas-y. Ça ne peut pas faire de mal.

– Vous en revenez, et ce serait inutile de vous demander de m'accompagner ?

– En effet. Je vais à Highgate ce soir. Je n'ai pas vu ma mère depuis longtemps, et cela me pèse sur la conscience, car c'est quelque chose d'être aimé comme elle aime son fils prodigue. — Bah ! Sottises ! — Tu as l'intention d'y aller demain, je suppose ? » a-t-il dit, me tenant à bout de bras, ses mains sur mes épaules.

– Oui, je pense.

– Dans ce cas, attends après-demain. Je voulais que tu viennes passer quelques jours avec nous. Me voici chez toi pour te le proposer, et tu files à Yarmouth !

– Cela vous va bien de parler de filer, Steerforth, vous qui êtes constamment à entreprendre quelque folle expédition on ne sait où ! »

Il m'a regardé un moment sans dire un mot, puis il a répliqué, me tenant toujours comme auparavant et me secouant :

« Allez ! Dis après-demain, et passe autant de temps que tu peux demain avec nous ! Qui sait quand nous pourrons nous revoir, sinon ? Allez ! Dis après-demain ! Je veux que tu t'interposes entre Rosa Dartle et moi, et nous maintiennes à distance l'un de l'autre.

– Risqueriez-vous de trop vous aimer, sans moi ?

[1] *Macbeth*, IV,1.

– Oui, ou de nous détester »,a-t-il ri, « peu importe lequel des deux. Allez ! Dis après-demain ! »

J'ai dit après-demain ; et il a mis son manteau, et allumé son cigare, et s'est apprêté à rentrer à pied chez lui. Voyant son intention, j'ai mis mon propre manteau (mais n'ai pas allumé mon propre cigare, en ayant eu assez pour l'instant) et je l'ai accompagné jusqu'à la grand-route ; une route sombre, à l'époque, la nuit. Il était de très bonne humeur tout le long du trajet ; et quand nous nous sommes séparés, et que je l'ai regardé marchant vers sa maison d'un pas vaillant et désinvolte, j'ai pensé à ce qu'il avait dit : « Franchissons tous les obstacles, et gagnons la course ! » et j'ai espéré, pour la première fois, qu'il trouve une course digne de lui.

Je me déshabillais dans ma chambre, quand la lettre de Mr Micawber est tombée par terre. Puisqu'elle se rappelait ainsi à mon bon souvenir, j'ai brisé le cachet et lui ce qui suit. Elle était datée d'une heure et demie avant le dîner. Je ne suis pas sûr d'avoir mentionné que lorsque Mr Micawber affrontait une crise particulièrement désespérée, il utilisait une sorte de phraséologie juridique ; dont il semblait penser qu'elle permettait de mettre de l'ordre dans ses affaires.

Monsieur — car je n'ose pas dire, mon cher Copperfield,

Il est opportun de vous informer que le soussigné est Broyé. Vous pouvez observer chez lui ce jour quelques efforts vacillants de vous épargner la connaissance prématurée de sa situation calamiteuse ; mais l'espoir a sombré sous la ligne d'horizon, et le soussigné est Broyé.

La présente missive est rédigée dans le voisinage immédiat (je ne peux pas dire 'en compagnie') d'un individu dans un état très proche de l'ivresse, employé par un brocanteur. Cet individu est en possession des lieux par suite d'une saisie pour loyers impayés. Son inventaire inclut non seulement les biens meubles et les effets de toute sorte appartenant au soussigné en tant que locataire à l'année de ce logement, mais aussi ceux se rapportant à Mr Thomas Traddles, pensionnaire, Étudiant en Droit.

S'il manquait la moindre goutte de désolation dans la coupe débordante qui est maintenant 'présentée' (dans les mots de l'immortel auteur[1]) aux lèvres du soussigné, on la trouverait dans le fait qu'une garantie amicale a été octroyée au soussigné par le susnommé Mr Thomas Traddles pour un billet de vingt-trois livres quatre shillings et

[1] *Macbeth*, I,7.

neuf pence et demi, lequel est échu, mais n'est PAS couvert. Et encore dans le fait que les responsabilités vivantes attachées au soussigné vont selon le cours de la nature s'accroître d'une victime innocente de plus ; dont la malheureuse apparition peut être attendue — en chiffres ronds — à l'expiration d'une période n'excédant pas six mois lunaires à partir de la présente date.

Après de telles prémisses, il serait surérogatoire d'ajouter que les cendres et la poussière sont à tout jamais répandues

« Sur

La

Tête

De

WILKINS MICAWBER.

Pauvre Traddles ! Je connaissais assez Mr Micawber, depuis le temps, pour prévoir qu'il se remettrait sans doute de ce coup ; mais mon repos nocturne a été grandement troublé par la pensée de Traddles, et de la fille du vicaire, qui était l'une de dix enfants, là-bas dans le Devonshire, et qui était une fille si adorable, et qui était prête à attendre Traddles (éloge de mauvais augure !) jusqu'à l'âge de soixante ans, on n'importe quel âge que l'on pouvait mentionner.

Chapitre 29

Je rends de nouveau visite à Steerforth chez lui.

J'ai déclaré à Mr Spenlow, le matin, que je désirais un bref congé ; et comme je ne recevais aucun salaire, et par conséquent ne demandais rien d'odieux à l'implacable Jorkins, cela ne présentait aucune difficulté. J'ai saisi l'occasion, avec ma voix engluée dans ma gorge et ma vue faiblissant tandis que je prononçais les mots, pour exprimer l'espoir que Miss Spenlow se portait bien ; à quoi Mr Spenlow a répondu, sans plus d'émotion que s'il avait parlé d'un être humain ordinaire, qu'il me remerciait, et qu'elle se portait fort bien.

Nous autres employés en apprentissage étions traité avec tant de considération, en tant que germes de l'ordre patricien des promoteurs, que j'étais presque tout le temps mon propre maître. Cependant, comme je ne tenais pas à arriver à Highgate avant le début de l'après-midi, et comme nous avions un autre petit cas d'excommunication à la cour ce matin-là, intitulé *Le bureau du Juge promu par Tipkins contre Bullock pour la correction de son âme*, j'ai passé une heure ou deux à y assister très agréablement avec Mr Spenlow. Au départ, il y avait une bagarre entre deux bedeaux, dont l'un des deux était supposé avoir poussé l'autre contre une pompe ; la poignée de cette pompe dépassait dans le périmètre d'une école, laquelle école se trouvait sous un pignon du toit de l'église, ce qui faisait de la poussée une offense ecclésiastique. C'était une affaire amusante ; et elle m'a fait penser, sur le toit de la diligence qui m'emmenait à Highgate, à ce que Mr Spenlow avait dit, que le pays s'effondrerait si l'on touchait aux Commons.

Mrs Steerforth était contente de me voir, et Rosa Dartle aussi. J'ai été agréablement surpris de constater que Littimer n'était pas là, et que nous étions servis par une modeste petite servante, avec des rubans bleus dans sa coiffe, dont le regard était plus plaisant, et moins déconcertant, à rencontrer par hasard que celui de cet homme respectable. Mais ce que j'ai particulièrement remarqué, avant d'avoir passé une demi-heure dans la maison, c'est combien Miss Dartle m'observait de près et attentivement ; et comment elle semblait comparer en douce mon visage avec celui de Steerforth, et celui de Steerforth avec le mien, et guetter qu'il se passe quelque chose entre nous. Quand je regardais dans sa direction, je voyais à coup sûr son visage ardent, avec ses yeux noirs émaciés et ses sourcils inquisiteurs, attentif au mien ; ou passant soudain du mien à

celui de Steerforth ; ou nous incluant tous deux en même temps. Elle était si loin d'hésiter quand elle me voyait remarquer son œil de lynx en train de m'examiner, qu'elle fixait à ce moment son regard perçant sur moi avec une expression encore plus intense. J'avais beau être innocent, et conscient de l'être, des torts dont elle pouvait me soupçonner, je me ratatinais face à ses yeux étranges, incapable de supporter leur éclat avide.

J'avais l'impression qu'elle hantait toute la maison. Si je parlais à Steerforth dans sa pièce, j'entendais le froissement de sa robe dans le couloir. Quand lui et moi nous livrions à quelques-uns de nos anciens exercices sur la pelouse derrière la maison, je voyais son visage passer de fenêtre en fenêtre, comme une lumière mouvante, puis s'arrêter et nous regarder. Quand nous sommes allés nous promener tous les quatre l'après-midi, elle a refermé sa main décharnée sur mon bras comme un ressort, pour me retenir en arrière, tandis que Steerforth et sa mère avançaient hors de portée de nos voix ; et elle m'a alors parlé.

« Cela fait longtemps que vous n'êtes pas venu ici. Votre profession est-elle vraiment attirante et intéressante au point d'absorber toute votre attention ? Je le demande parce que j'aime toujours être informée quand je suis ignorante. L'est-elle vraiment, quand même ? »

J'ai répondu que je l'aimais assez bien, mais que je ne pouvais certainement pas prétendre qu'elle m'absorbait entièrement.

« Oh ! je suis contente de le savoir, parce que j'apprécie toujours qu'on me corrige quand je me trompe. Vous voulez dire qu'elle est un peu sèche, peut-être ? »

Eh bien, ai-je répondu ; peut-être était-elle *un peu* sèche.

« Oh ! et c'est pour cela que vous recherchez les distractions et le changement — l'excitation, et tout ça ? Ah ! très vrai ! Mais n'est-ce pas un peu —— hein ? — pour lui ; je ne veux pas dire vous ? »

Elle m'a montré de qui elle parlait en jetant un bref coup d'œil vers l'endroit où Steerforth marchait, sa mère s'appuyant sur son bras ; mais à part cela, j'étais perplexe. Et je le paraissais, je n'en doute pas.

« Est-ce que — je ne dis pas que *oui*, remarquez, je veux juste savoir — est-ce que cela ne l'accapare pas quand même ? Est-ce que cela ne le rend pas, peut-être, un peu plus négligent que d'habitude dans ses visites à son inconditionnelle admiratrice —

hein ? » Avec un autre coup d'œil rapide dans leur direction, et un regard qui semblait lire mes pensées les plus intimes.

« Miss Dartle », ai-je répliqué, « je vous prie de ne pas penser —

– Non ! Oh, mon Dieu, ne supposez pas que je pense quelque chose ! Je ne suis pas soupçonneuse. Je pose seulement une question. Je n'exprime aucune opinion. Je veux fonder une opinion sur ce que vous me dites. Ainsi, ce n'est pas le cas ? Eh bien ! Je suis très contente de le savoir.

– Ce n'est certainement pas le cas », ai-je dit, décontenancé, « que je sois responsable des absences plus longues de Steerforth — si elles l'ont été, ce dont je ne sais rien pour l'instant, car je viens seulement de l'entendre de vous. Je ne l'avais pas vu depuis longtemps, avant la nuit dernière.

– Non ?

– Vraiment, Miss Dartle, non ! »

Tandis qu'elle me regardait bien en face, j'ai vu son visage devenir plus sévère et plus pâle, et la marque de l'ancienne blessure s'allonger jusqu'à franchir la lèvre déformée et s'enfoncer dans la lèvre inférieure, et se prolonger en biais en-dessous. Alors que je me sentais véritablement effrayé par cette transformation, et par l'éclat de ses yeux, elle a dit, en me regardant fixement :

« Que fait-il ? »

J'ai répété ses mots, plus pour moi que pour elle, tellement j'étais stupéfait.

« Que fait-il ? » a-t-elle dit, avec une ardeur qui paraissait suffisante pour la consumer comme une flamme. « En quoi l'aide-t-il, cet homme qui ne me regarde jamais sans une insondable fausseté dans les yeux ? Si vous êtes honorable et fidèle, je ne vous demande pas de trahir votre ami. Je vous demande seulement de me dire, est-ce la colère, est-ce la haine, est-ce l'orgueil, est-ce l'impatience, est-ce quelque folie sauvage, est-ce l'amour, *qu'est-ce* qui l'anime ?

– Miss Dartle, que puis-je vous dire pour vous convaincre que je ne sais rien de plus de Steerforth que lorsque je suis venu ici la première fois. Je ne trouve rien de différent. Je crois fermement qu'il n'y a rien. Je comprends même à peine ce que vous voulez dire. »

Tandis qu'elle me regardait toujours fixement, une contraction ou une palpitation, que je ne pouvais m'empêcher de lier à une idée de souffrance, a affecté cette cruelle cicatrice ; et soulevé le coin de sa lèvre en une expression de dédain, ou d'une pitié qui

méprisait son objet. Elle a vite mis sa main dessus — une main si mince et délicate que je l'avais comparée en pensée à de la porcelaine en la voyant l'élever devant son visage pour le protéger du feu — et m'a dit d'un ton vif, virulent, passionné, « Vous me jurez de garder le secret sur ceci ! », puis plus un mot.

Mrs Steerforth était particulièrement heureuse en compagnie de son fils, et Steerforth se montrait à cette occasion particulièrement attentif et respectueux envers elle. Je trouvais très intéressant de les voir ensemble, non seulement en raison de leur affection mutuelle, mais à cause de la grande ressemblance entre eux, et de la manière dont ce qui était hautain et impétueux chez lui, étant adouci par l'âge et le sexe, devenait chez elle une dignité gracieuse. Il était heureux, ai-je pensé plus d'une fois, qu'aucune cause sérieuse de désaccord ne les ait jamais opposés ; car deux telles natures — je ferais mieux de dire, deux nuances de la même nature — auraient pu être plus difficiles à réconcilier que les deux contraires les plus extrêmes de la création. Je dois avouer que cette idée n'était pas née dans mon propre intellect, mais dans un discours de Rosa Dartle.

Elle a dit pendant le dîner :

« Oh, mais dites-moi, quand même, quelqu'un, parce que j'y ai pensé toute la journée, et je veux savoir.

– Que voulez-vous savoir, Rosa ? » a demandé Mrs Steerforth. « Allons, allons, Rosa, ne soyez pas si mystérieuse.

– Mystérieuse ! » s'est-elle écrié. « Oh ! vraiment ? C'est ce que vous pensez de moi ?

– Est-ce que je ne vous prie pas constamment de parler clairement, selon votre propre manière naturelle ?

– Oh ! alors ceci *n'est pas* ma manière naturelle ? Mais vous devez vous montrer vraiment indulgente avec moi, parce que je cherche à m'informer. Nous ne nous connaissons jamais nous-mêmes.

– C'est devenu chez vous une seconde nature », a dit Mrs Steerforth, sans marquer le moindre déplaisir, « mais je me souviens — et vous devez vous en souvenir aussi, je pense — du temps où votre manière était différente, Rosa ; où elle était moins circonspecte, et plus confiante.

– Je suis sûre que vous avez raison, et c'est ainsi que l'on acquiert de mauvaises habitudes ! Vraiment ? Moins circonspecte et plus confiante ? Comment ai-je pu

changer imperceptiblement, je me le demande ! Ah, c'est très étrange ! Je dois tenter de recouvrer mon ancien moi.

– J'aimerais bien », a dit Mrs Steerforth en souriant.

« Oh ! je le ferai vraiment, vous savez ! Je vais apprendre la franchise de — voyons — de James.

– Vous ne pouvez pas apprendre la franchise à meilleure école, Rosa », a dit vivement Mrs Steerforth — car il y avait toujours un goût de sarcasme dans ce que disait Rosa Dartle, même quand c'était dit, comme en ce cas, de la manière la plus innocente du monde.

« J'en suis sûre », a dit Miss Dartle avec une rare ferveur. « Si je suis sûre de quelque chose, évidemment, vous savez, je suis sûre de cela. »

Mrs Steerforth m'a semblé regretter d'avoir montré un peu d'irritation, car elle a dit d'un ton bienveillant :

« Eh bien, ma chère Rosa, vous ne nous avez pas dit ce que vous vouliez savoir ?

– Ce que je voulais savoir ? » a-t-elle répliqué, avec une froideur provocante. « Oh ! C'était seulement si les gens qui sont semblables quant à leur constitution morale — est-ce l'expression ?

– C'est une expression qui en vaut une autre », a dit Steerforth.

« Merci — si les gens qui sont semblables quant à leur constitution morale courent un plus grand danger que d'autres gens, dans le cas où une cause sérieuse de désaccord s'élèverait entre eux, d'en venir à une rupture violente et profonde ?

– Je dirais que oui », a dit Steerforth.

« Vraiment ? Mon Dieu ! Supposons donc, par exemple — n'importe quel fait improbable convient pour une supposition — que votre mère et vous en veniez à avoir une querelle sérieuse.

– Ma chère Rosa », est intervenue Mrs Steerforth, riant de bon cœur, « suggérez quelque autre supposition ! James et moi connaissons trop bien nos devoirs réciproques, que le Ciel m'entende !

– Oh ! » a dit Miss Dartle, hochant la tête pensivement. « Bien sûr. Cela l'empêcherait ? Oui, c'est certain. Exac-tement. Eh bien, je suis contente d'avoir été assez bête pour poser la question, car c'est si bon de savoir que le devoir de chacun de vous envers l'autre l'empêcherait ! Merci beaucoup. »

Je ne dois pas omettre une autre petite circonstance relative à Miss Dartle ; car j'ai eu des raisons de m'en rappeler plus tard, quand le passé irrémédiable a été révélé. Pendant toute cette journée, mais spécialement à partir de ce moment, Steerforth a déployé tout son talent, et cela avec sa suprême aisance, pour séduire cette créature singulière et en faire une convive charmante et charmée. Je n'ai pas été étonné de le voir réussir. Je n'ai pas non plus été étonné de la voir lutter contre l'influence fascinante de l'art délicieux de Steerforth — de sa nature délicieuse, pensais-je alors — car je savais qu'elle était parfois acharnée et perverse. J'ai observé que ses traits et ses manières changeaient peu à peu ; j'ai observé qu'elle le regardait avec une admiration croissante ; j'ai observé qu'elle essayait de plus en plus mollement, mais sans réduire sa colère, comme si elle se reprochait sa propre faiblesse, de résister au pouvoir envoûtant qu'il possédait ; et enfin j'ai vu son regard tranchant s'adoucir, et son sourire devenir parfaitement aimable, et j'ai cessé d'avoir peur d'elle, ce qui avait été le cas en vérité toute la journée, et nous sommes tous restés assis près du feu, parlant et riant ensemble, avec aussi peu de retenue que si nous avions été des enfants.

Était-ce parce que nous avions passé tellement de temps assis là, ou parce que Steerforth ne voulait pas perdre l'avantage qu'il avait acquis, je l'ignore ; mais nous ne sommes pas restés dans la salle à manger plus de cinq minutes après le départ de Miss Dartle. « Elle joue de sa harpe », a dit Steerforth doucement, à la porte du salon, « et personne en dehors de ma mère ne l'a entendue, je crois, depuis trois ans. » Il l'a dit avec un étrange sourire, qui a disparu aussitôt ; et nous sommes entrés dans la pièce et l'avons trouvée seule.

« Ne vous levez pas ! » lui a dit Steerforth (mais elle l'avait déjà fait). « Ma chère Rosa, non ! Soyez gentille, pour une fois, et chantez nous un air irlandais.

– Voilà que vous aimez les airs irlandais ?

– Beaucoup ! Bien plus que tous les autres. Et Daisy, aussi, aime la musique de toute son âme. Chantez-nous un air irlandais, Rosa ! et laissez-moi m'asseoir et écouter comme j'avais l'habitude de le faire. »

Il ne l'a pas touchée, ni la chaise qu'elle venait de quitter, mais s'est assis à côté de la harpe. Elle est restée debout pendant un moment, de manière étrange, accomplissant le geste de jouer avec sa main droite, mais sans toucher les cordes. Puis elle s'est assise, a attiré la harpe à elle brusquement, et s'est mise à jouer et à chanter.

Je ne sais pas ce qu'il y avait, dans son toucher ou sa voix, qui rendait ce chant le plus surnaturel que j'aie jamais entendu de ma vie ou que je puisse imaginer. Sa réalité avait quelque chose d'effrayant. C'était comme s'il n'avait jamais été écrit ni mis en musique, mais jaillissait de sa passion intérieure ; qui trouvait une expression imparfaite dans les sons graves de sa voix, et s'est recroquevillée de nouveau quand le silence est revenu. Je me sentais incapable de briser ce silence, tandis qu'elle faisait de nouveau le geste de jouer, sans bruit, de sa main droite.

Une minute plus tard, voici ce qui m'a réveillé de ma transe : Steerforth avait quitté son siège et s'était approché d'elle, et avait mis son bras en riant autour de sa taille, et avait dit : « Allons, Rosa, à l'avenir nous nous aimerons beaucoup ! » Et elle l'avait frappé, et l'avait repoussé avec la fureur d'un chat sauvage, et avait bondi hors de la pièce.

« Qu'arrive-t-il à Rosa ? » a demandé Mrs Steerforth, en entrant.

« C'était un ange, mère, pendant un moment, et elle est partie à l'extrême opposé, ensuite, pour compenser.

– Tu devrais prendre garde de ne pas l'irriter, James. Son tempérament a été aigri, tu t'en souviens, et ne devrait pas être mis à l'épreuve. »

Rosa n'est pas revenue ; et on ne l'a pas mentionnée, jusqu'au moment où j'ai accompagné Steerforth dans sa chambre pour lui dire Bonne nuit. Il s'est alors moqué d'elle ; et m'a demandé si j'avais jamais vu une petite chose aussi féroce et incompréhensible.

J'ai exprimé la part exprimable de mon étonnement, et lui ai demandé s'il pouvait deviner ce qu'elle avait pris si mal si soudain.

« Oh, Dieu sait. Tout ce que tu veux — ou rien ! Je t'ai dit qu'elle passait tout, y compris elle-même, à la meule pour l'aiguiser. C'est une lame affûtée, qu'il faut manier avec précaution. Elle est toujours dangereuse. Bonne nuit !

– Bonne nuit, mon cher Steerforth ! Je serai parti avant votre réveil demain. Bonne nuit ! »

Il ne voulait pas me laisser sortir ; et me retenait, ses mains sur mes épaules, comme il l'avait fait dans ma propre chambre.

« Daisy », a-t-il dit en souriant — « car bien que ce ne soit pas le nom que t'ont donné tes parrains et marraines, c'est le nom que je préfère te donner — et j'aimerais, j'aimerais, j'aimerais, que tu puisses me le donner !

– Mais voyons, je peux, si je le décide.

– Daisy, si quelque chose devait jamais nous séparer, tu dois penser à moi sous mon meilleur jour, mon vieux. Allons ! Faisons ce pacte. Pense à moi sous mon meilleur jour si les circonstances devaient jamais nous séparer !

– Vous n'avez pas de meilleur jour pour moi, Steerforth, ni de pire. Je vous aime, et vous chéris dans mon cœur, toujours de la même manière. »

J'éprouvais un tel remords de lui avoir fait du tort, ne serait-ce que par une pensée informe, que j'étais prêt à le lui avouer. Sans ma répugnance à trahir la confiance d'Agnès, sans mon incertitude quant à la façon d'aborder le sujet en évitant de la compromettre, l'aveu aurait franchi mes lèvres avant qu'il ait dit : « Dieu te bénisse, Daisy, et bonne nuit ! » En raison de mon hésitation, l'aveu n'a pas franchi mes lèvres ; et nous nous sommes serré la main, et je suis parti.

Je me suis levé dans l'aube grise et, m'étant habillé aussi silencieusement que possible, j'ai regardé dans sa chambre. Il dormait profondément ; couché tranquillement la tête sur le bras, comme je l'avais souvent vu couché à l'école.

Le moment est venu en temps et heure, et cela n'a pas pris longtemps, où je me suis presque étonné que rien n'ait troublé son repos pendant que je le regardais. Mais il dormait — que je me souvienne toujours de lui ainsi — comme je l'avais souvent vu dormir à l'école ; et ainsi, à cette heure silencieuse, je l'ai quitté.

Ne jamais plus, oh Dieu vous pardonne, Steerforth ! toucher cette main inerte affectueusement et amicalement. Jamais, jamais plus !

Chapitre 30
Une perte

Je suis arrivé à Yarmouth dans la soirée, et suis allé à l'auberge. Je savais que la chambre supplémentaire — ma chambre — avait de bonnes chances d'être occupée bientôt, à moins que cette grande Visiteuse, devant laquelle tous les vivants doivent céder leur place, ne fût déjà dans la maison ; je me suis donc rendu à l'auberge, y ai dîné et retenu un lit.

Il était dix heures quand je suis sorti. De nombreuses boutiques étaient fermées, et la ville était sombre. Quand je suis arrivé chez Omer et Joram, j'ai trouvé les volets fermés, mais la porte de la boutique ouverte. Comme je pouvais voir Mr Omer à l'intérieur, fumant sa pipe près de la porte de l'arrière-boutique, je suis entré et lui ai demandé comment il allait.

« Eh, Dieu bénisse ma vie et mon âme ! Comment vous portez-vous ? Prenez un siège. Fumée pas gênante, j'espère ?

– Aucunement. Je l'aime bien — dans la pipe de quelqu'un d'autre.

– Oh là, pas dans la vôtre, hein ? » a répliqué Mr Omer en riant. « Tant mieux, monsieur. Mauvaise habitude pour un jeune homme. Prenez un siège. Je fume, moi-même, pour l'asthme. »

Mr Omer avait fait de la place et apporté une chaise pour moi. Puis il s'est rassis, très essoufflé, tirant sur sa pipe comme si elle contenait une réserve de ce qui lui était nécessaire pour survivre.

« Je suis désolé d'avoir entendu de mauvaises nouvelles de Mr Barkis », ai-je dit.

Mr Omer m'a regardé, le visage posé, et a secoué la tête.

« Savez-vous comment il va ce soir ?

– La question même que je vous aurais posée, monsieur, sans la crainte d'indiscrétion. C'est l'un des inconvénients de notre métier. Quand un sujet est malade, nous ne *pouvons pas* demander comment va le sujet. »

Cette difficulté ne m'était pas venue à l'esprit ; même si j'avais craint, en entrant, d'entendre l'ancien bruit. Mais quand il l'a mentionnée, j'en ai pris conscience, et je le lui ai dit.

« Oui, oui, vous comprenez », a dit Mr Omer, hochant la tête. « Nous n'osons pas. Dieu vous bénisse, ce serait un choc que la plupart des sujets s'en remettrait pas, de dire 'Avec les compliment d'Omer et Joram, et comment vous sentez-vous ce matin' — ou cet après-midi, selon le cas. »

Mr Omer et moi avons hoché la tête tous les deux, et Mr Omer a mobilisé son souffle à l'aide de sa pipe.

« C'est l'une des choses qui privent notre commerce des attentions qu'ils aimeraient souvent montrer. Tenez, moi-même. Ça fait-il un an que je connais Barkis assez bien pour sortir le saluer chaque fois qu'il passe ? Ça fait quarante ans. Mais je ne peux pas aller demander 'comment va-t-il ?' »

J'ai trouvé que c'était plutôt dur pour Mr Omer, et je le lui ai dit.

« Je suis pas plus intéressé qu'un autre, j'espère. Regardez-moi ! Le souffle peut me manquer à n'importe quel moment, et c'est pas probable, autant que je sache, que je sois intéressé dans ces circonstances. Je dis que c'est pas probable chez un homme qui sait que son souffle va partir, le jour venu, comme si on fendait un soufflet en deux ; et cet homme un grand-père.

– Pas du tout.

– C'est pas que je me plaigne de mon métier. C'est pas ça. Y'a du bon et y'a du mauvais, sans doute, dans toutes les professions. Ce que je souhaite, c'est que les sujets seraient éduqués pour avoir l'esprit plus ferme. »

Mr Omer, le visage satisfait et aimable, a pris plusieurs bouffées en silence ; puis a dit, revenant à son premier point :

« En conséquence, nous sommes obeligés, pour vérifier où en est Barkis, de nous limiter à Em'ly. Elle sait quelles sont nos vraies intentions, et elle a pas plus de craintes ou de soupçons à notre propos que si nous soyons autant d'agneaux. Minnie et Joram viennent de partir là-bas, en fait (elle y est après son travail, pour aider un peu sa tante), pour lui demander comment il va ce soir ; et si que ça vous plairait d'attendre qu'ils reviennent, ils vous donneraient tous les détails. Prendrez-vous quelques chose ? Un verre de punch à l'eau, oui ? Je fume en buvant du punch à l'eau moi-même », a dit Mr Omer, en prenant son verre, « parce que ça adoucit les passages par lesquels ma pénible respiration se met à l'œuvre. Mais, Dieu vous bénisse », a dit Mr Omer d'une voix rauque, « c'est pas les passages qu'est hors d'usage ! 'Donne-moi assez de souffle', que je dis à ma fille Minnie, 'et je trouverai les passages, ma chérie.' »

Il n'avait vraiment pas de souffle en trop, et c'était très inquiétant de le voir rire. Quand il m'a paru de nouveau en état de pouvoir m'écouter, je l'ai remercié pour la boisson proposée, mais j'ai décliné son offre, comme je venais de dîner ; et, déclarant que j'attendrais le retour de sa fille et de son gendre, puisqu'il avait l'amabilité de m'inviter, je lui ai demandé comment allait Emily.

« Eh bien, monsieur », a dit Mr Omer, retirant sa pipe de sa bouche pour se gratter le menton, « je vous dis franchement, je serai content quand le mariage aura eu lieu.

– Pourquoi donc ?

– Ah, elle est perturbée à présent. C'est pas qu'elle est moins jolie qu'avant, car elle est plus jolie — je vous assure, elle est réellement plus jolie. C'est pas qu'elle travaille moins bien. Elle en *valait* six, et elle en *vaut* six. Mais d'une certaine façon le cœur lui manque. Si vous comprenez », a dit Mr Omer, après s'être frotté le menton de nouveau, et en fumant un peu, « ce que je veux dire en gros par l'expression, 'souquez long, et souquez ferme, et souquez ensemble, moussaillons, hourra !' je vous dirais que ça — en gros — c'est ce qui me manque chez Em'ly. »

Le visage et la manière de Mr Omer étaient si parlants que je pouvais consciencieusement hocher la tête, comme si je le comprenais. Ma vivacité d'esprit semblait lui plaire, et il a continué :

« Oui, je considère que c'est principalement à cause qu'elle est dans un état perturbé, voyez-vous. Nous en avons parlé beaucoup, son oncle et moi, et son amoureux et moi, après le travail ; et je considère que c'est principalement à cause qu'elle est dans un état perturbé. Vous devez toujours vous souvenir, à propos d'Em'ly », a dit Mr Omer en secouant doucement la tête, « que c'est une petite chose extraordinairement affectueuse. Le proverbe dit, Vous pouvez pas faire une bourse de soie avec l'oreille d'une truie.' Eh bien, ça je ne sais pas. Je pense plutôt que vous pouvez, si vous vous y prenez assez tôt dans la vie. Elle a transformé ce vieux bateau en une maison, monsieur, que la pierre et le marbre feraient pas mieux.

– Je suis sûr que oui !

– Voir comment cette jolie petite chose s'attache à son oncle, voir la façon qu'elle s'accroche à lui, plus serré et plus serré, chaque jour plus près et plus près, c'est quelque chose. Alors, vous savez, il y a une lutte en cours quand c'est comme ça. Pourquoi la prolonger plus que nécessaire ? »

J'écoutais le vieux bonhomme avec attention, et j'ai acquiescé de tout mon cœur à ce que qu'il a dit.

« C'est pourquoi je leur ai dit ceci », a-t-il poursuivi, d'un ton agréable et tranquille, « j'ai dit, 'Allons, ne considérez pas Em'ly clouée jusqu'à la fin de son temps, non. Choisissez le temps vous-même. Ses services ont été plus précieux que prévu ; son apprentissage a été plus rapide que prévu ; Omer et Joram peuvent rayer de leur plume le temps qui reste ; et elle est libre quand vous voulez. Si elle a envie ensuite de faire des petites choses pour nous à la maison chez elle, très bien. Sinon, très bien aussi. Nous n'y perdons pas, de toute façon.' Car — voyez-vous », a dit Mr Omer en me touchant avec sa pipe, « c'est pas probable qu'un homme au souffle aussi court que moi-même, et un grand-père en plus, irait se disputer avec une petite fleur aux yeux bleus comme elle !

– Pas du tout, c'est certain.

– Pas du tout ! Vous avez raison ! Eh bien, monsieur, son cousin — vous savez que c'est avec un cousin qu'elle va se marier ?

– Oh oui, je le connais bien.

– Bien sûr que vous le connaissez. Eh bien, monsieur ! Son cousin ayant, à ce qu'il paraît, un bon travail et gagnant bien sa vie, m'a remercié pour cela très franchement (se conduisant en tout, je dois dire, d'une manière qui me donne une haute opinion de lui), et a pris une petite maison qui fait plaisir à voir. Cette petite maison est maintenant meublée, de haut en bas, aussi complète et élégante qu'un salon de poupée ; et sans la mauvaise tournure de la maladie de Barkis, pauvre homme, ils seraient mari et femme à cette heure. Avec ce qui se passe, on a reporté.

– Et Emily, Mr Omer ? Est-elle moins perturbée ?

– Oh, vous savez », a-t-il répondu, grattant de nouveau son double menton, « on ne peut pas s'attendre à ça, naturellement. La perspective du changement et de la séparation, et la suite, est comme on pourrait dire proche d'elle et loin d'elle à la fois. La mort de Barkis ne va pas beaucoup retarder les choses, mais s'il traîne, alors peut-être. En tout cas, c'est une situation incertaine, voyez-vous.

– Je vois.

– Conséquemment, Em'ly est encore un peu abattue et agitée ; peut-être, dans l'ensemble, elle l'est plus qu'elle ne l'était. Chaque jour elle semble devenir plus attachée à son oncle, et moins désireuse de nous quitter tous. Un mot gentil de ma part

lui fait monter la larme à l'œil ; et si vous la verriez avec la fillette de ma fille Minnie, vous l'oublieriez jamais. Dieu bénisse mon cœur vivant ! » a dit Mr Omer, pensivement, « comme elle aime cet enfant ! »

L'occasion me paraissant favorable, il m'est venu à l'idée de demander à Mr Omer, avant que le retour de sa fille et de son mari n'interrompe notre conversation, s'il avait des nouvelles de Martha.

« Ah ! » a-t-il répondu, secouant la tête et semblant très affligé. « Rien de bon. Une triste histoire, monsieur, quelle que soit la façon dont vous connaissez Martha. Je n'ai jamais pensé que la fille était mauvaise. Je ne voudrais pas en parler devant ma fille Minnie — car elle me remettrait à ma place tout de suite — mais je ne l'ai jamais fait. Aucun de nous ne l'a jamais fait. »

Mr Omer, entendant le pas de sa fille avant moi, m'a touché avec sa pipe et a fermé un œil pour m'avertir. Son mari et elle sont entrés aussitôt après.

Leur rapport était que Mr Barkis était « aussi mal que mal se peut » ; qu'il avait complètement perdu connaissance ; et que Mr Chillip avait dit lugubrement dans la cuisine, en repartant, que le Collège des Médecins, le Collège des Chirurgiens, et le Hall des Apothicaires, si on les appelait tous ensemble, ne pourraient pas l'aider. Il était hors d'atteinte des deux Collèges, et le Hall ne pouvait que l'empoisonner.

En entendant cela, et en apprenant que Mr Peggotty était là-bas, j'ai décidé d'y aller tout de suite. J'ai souhaité une bonne nuit à Mr Omer, et à Mr et Mrs Joram ; et je me suis dirigé vers la maison, avec un sentiment solennel qui changeait Mr Barkis en une créature absolument nouvelle et différente.

J'ai frappé légèrement à la porte, et c'est Mr Peggotty qui m'a ouvert. Il n'était pas aussi surpris de me voir que je m'y attendais. J'ai remarqué la même chose chez Peggotty, quand elle est descendue ; et j'ai revu cela depuis ; et je pense que dans l'attente de cette terrible surprise, tous les autres changements et surprises se réduisent à rien.

J'ai serré la main de Mr Peggotty, et je suis passé à la cuisine pendant qu'il refermait doucement la porte. Le petite Emily était assise auprès du feu, son visage dans ses mains. Ham se tenait debout près d'elle.

Nous parlions à voix basse ; en écoutant, de temps en temps, si un bruit venait de la chambre au-dessus. Je n'y avais pas fait attention au cours de ma dernière visite, mais je trouvais bien étrange, à ce moment, de ne pas voir Mr Barkis dans la cuisine !

« C'est très gentil de votre part, Mas'r Davy », a dit Mr Peggotty.

« C'est espécialement gentil », a dit Ham.

« Em'ly, ma chérie », s'est écrié Mr Peggotty. « Regarde ! Vlà Mas'r Davy qu'est venu ! Allons, courage, mignonne ! Pas un mot à Mas'r Davy ? »

Elle était secouée d'un tremblement que je peux encore voir maintenant. J'ai touché sa main glacée, que je peux encore sentir, et qui ne s'est animée que pour se dérober à la mienne ; puis elle a glissé de sa chaise et, contournant son oncle, elle s'est penchée, silencieuse et toujours tremblante, sur sa poitrine.

« C'est un cœur si tendre », a dit Mr Peggotty en lissant son épaisse chevelure avec sa grande main calleuse, « qu'il peut pas 'ccepter la doleur de ça. C'est nat'rel pour les jeunes personnes, Mas'r Davy, qu'ils découvent ces épreuves-là, et qu'ils sont timides, comme mon petit oiseau — c'est nat'rel. »

Elle s'agrippait à lui, mais sans lever la tête ni dire un mot.

« Il se fait tard, ma chérie, et vlà Ham qu'est venu pour de t'emmener à la maison. Allons ! Va 'vec l'aute cœur tendre ! Quoi, Em'ly ? Hein, ma jolie ? »

Le son de sa voix ne m'était pas parvenu, mais il a baissé la tête comme s'il l'écoutait, puis a dit :

« Te laisser rester avec ton oncle ? Voyons, tu veux pas me demander ça ! Rester avec ton oncle, Poupon ? Quand ton mari qu'il le sera bientôt est ici pour de t'emmener à la maison ? Qui le croyerait, pour de voir cette petite chose 'côté d'un vieux loup de mer comme moi », a dit Mr Peggotty en nous regardant tous les deux avec une fierté infinie, « mais la mer a pas plus de sel en elle que la petite sotte a d'affection en elle pour son oncle !

– Em'ly a raison pour ça, Mas'r Davy ! » a dit Ham. « 'Coutez-moi ! Pisqu'Em'ly le veut, et pisqu'elle est pressée et effroyée comme en plus, je la laisse jusqu'au matin. Laissez-moi rester aussi !

– Non, non », a dit Mr Peggotty. « Tu faudrais pas — un homme marié comme toi — ou tout comme — prendre et saborder un jour de travail. Et tu faudrais pas veiller et travailler les deux. Ça va pas. Tu rentres chez toi et tu te couches. Tu craindrais pas qu'on s'occupe pas bien d'Emily, *ça* je le sais. »

Ham a cédé à ces arguments, et a pris son chapeau pour partir. Même quand il l'a embrassée — et je ne l'ai jamais vu s'approcher d'elle sans avoir l'impression que la nature lui avait donné l'âme d'un gentleman — elle a paru se blottir encore plus contre

son oncle, au point même d'éviter son futur mari. J'ai fermé la porte après lui, afin de ne pas perturber le silence qui régnait ; et en me retournant, j'ai vu que Mr Peggotty lui parlait encore.

« Bon, je m'en vais là-haut pour de dire à ta tante que Mas'r Davy est venu, et ça va la réconforter un peu. Assis-toi près du feu, pendant le temps, ma chérie, et chauffe ces mains 'froidies à mort. T'as pas besoin d'être si effroyée, et de prendre tant sur toi. Quoi ? Tu viens avec moi ? — Bien, viens avec moi — viens ! Si son oncle serait chassé de la maison et obeligé de coucher dans un fossé, Mas'r Davy », a dit Mr Peggotty, avant autant de fierté qu'auparavant, « je crois bien qu'elle viendrait avec lui, à présent ! Mais y'aura quelqu'un d'autre, bientôt — quelqu'un d'autre, bientôt, Em'ly ! »

Ensuite, quand je suis monté à l'étage, en passant devant ma petite chambre, qui était toute sombre, j'ai cru vaguement la voir dedans, étendue sur le sol. Mais aujourd'hui je ne sais pas si c'était vraiment elle, ou si c'était un effet des ombres confuses dans la pièce.

J'ai eu tout loisir de penser, devant le feu de la cuisine, à la terreur de la jolie petite Em'ly face à la mort — qui, s'ajoutant à ce que m'avait dit Mr Omer, me semblait expliquer qu'elle fût si différente d'elle-même — et j'ai eu aussi tout loisir, en attendant Peggotty, de penser à cette faiblesse avec plus d'indulgence ; tandis que j'étais assis à compter les tic-tacs de l'horloge, et à approfondir mon sens du silence solennel alentour. Peggotty m'a pris dans ses bras, et m'a béni et m'a remercié encore et encore d'être un tel réconfort pour elle (c'est ce qu'elle a dit) dans sa détresse. Puis elle m'a invité à monter à l'étage, sanglotant que Mr Barkis m'avait toujours aimé et admiré ; qu'il avait souvent parlé de moi avant de perdre connaissance ; et qu'elle était sûre, au cas où il revenait à lui, qu'il se réjouirait de me voir, s'il pouvait se réjouir de quelque vision terrestre.

Cette possibilité m'a paru très improbable quand je l'ai vu. Il était étendu avec sa tête et ses épaules hors du lit, dans une position très inconfortable, reposant à moitié sur la boîte qui lui avait coûté tant de peine et d'ennuis. J'ai appris que lorsqu'il ne pouvait plus ramper hors du lit pour l'ouvrir, ni s'assurer de sa présence au moyen de la baguette magique que je l'avais vu utiliser, il avait exigé de l'avoir sur une chaise à côté du lit, où il l'avait étreinte depuis, jour et nuit. Son bras était posé dessus maintenant. Le temps et le monde lui échappaient, mais la boîte était là ; et les derniers mots qu'il avait prononcés (sur un ton d'explication) étaient « De vieux habits ! »

« Barkis, mon chéri ! » a dit Peggotty, presque gaiement ; se penchant au-dessus de lui, pendant que son frère et moi nous tenions debout au pied du lit. « Mon cher garçon est là — mon cher garçon, Master Davy, qui nous a rapprochés, Barkis ! Par qui tu envoyais des messages, tu sais ! Tu ne veux pas parler à Master Davy ? »

Il était aussi muet et insensible que la boîte, dont son apparence tirait la seule expression qu'elle eût.

« Il s'en va avec la marée », m'a dit Mr Peggotty, derrière sa main.

Mes yeux étaient embués, et ceux de Mr Peggotty de même ; mais j'ai répété dans un murmure, « Avec la marée ?

– Les gens peuvent pas mourir, sur la côte, excepté quand la marée est peu près basse. Ils peuvent pas naître, sauf quand elle est peu près haute — pas naître comme il faut avant le flux. Il s'en va avec la marée. C'est le reflux à trois heures ed'mi, puis la mer étale une demi-heure. S'il vit jusqu'à ce qu'elle remonte, il tiendra après le flux, et s'en ira avec la marée suivante. »

Nous sommes restés là longtemps à le regarder — des heures. Je ne prétends pas dire quelle mystérieuse influence ma présence a exercé sur l'état de ses sens ; mais quand il a enfin commencé à marmonner faiblement, il est certain qu'il parlait de me conduire à l'école.

« Il revient à lui », a dit Peggotty.

Mr Peggotty m'a touché, et a murmuré avec beaucoup d'émotion et de respect, « Ils s'en vont tous les deux rapidement. »

« Barkis, mon chéri ! » a dit Peggotty.

« C. P. Barkis », a-t-il chuchoté. « Pas de meilleure femme nulle part ! »

« Regarde ! Master Davy est là ! » a dit Peggotty. Car à ce moment il a ouvert les yeux.

J'étais sur le point de lui demander s'il me reconnaissait quand il a étendu son bras et m'a dit, distinctement, avec un bon sourire :

« Barkis veut bien ! »

Et, à mer basse, il s'en est allé avec la marée[1].

[1] De même que Falstaff dans *Henry V* (III,2).

Chapitre 31
Une plus grande perte

Il ne m'était pas difficile, à la demande de Peggotty, de décider que je resterais où j'étais, jusqu'au moment où les restes du pauvre livreur feraient leur dernier voyage à Blunderstone. Elle avait acheté depuis longtemps, avec ses propres économies, un petit bout de terrain dans notre vieux cimetière près de la tombe « de sa chère enfant », ainsi qu'elle appelait toujours ma mère ; et là ils devaient reposer.

En tenant compagnie à Peggotty, et en faisant tout ce que je pouvais pour elle (pas grand-chose, au mieux), je me réjouis de penser, même maintenant, que je lui témoignais autant de reconnaissance que possible. Mais je crains d'avoir éprouvé une suprême satisfaction, d'une nature personnelle et professionnelle, en me chargeant du testament de Mr Barkis et en exposant son contenu.

Je peux revendiquer le mérite d'avoir suggéré que l'on cherche le testament dans la boîte. Nous l'y avons trouvé en effet, après avoir fouillé un peu, au fond d'une musette-mangeoire de cheval ; où il y avait (en dehors du foin) une vieille montre en or avec une chaîne et des sceaux, que Mr Barkis avait portée le jour de ses noces, et que l'on n'avait jamais vue ni avant ni après ; un bourre-pipe en argent en forme de jambe ; un faux citron plein de tasses et de soucoupes minuscules, dont j'ai tendance à penser que Mr Barkis l'avait acheté pour me l'offrir quand j'étais petit, et qu'ensuite il n'avait pu se décider à s'en séparer ; quatre-vingt-sept guinées et demi, en guinées et demi-guinées ; deux cent dix livres, en billets de banque parfaitement propres ; plusieurs reçus d'actions de la banque d'Angleterre ; un vieux fer à cheval, un mauvais shilling, un morceau de camphre, et une coquille d'huître. Du fait que ce dernier objet avait été soigneusement poli, et que son intérieur déployait les couleurs du prisme, j'ai conclu que Mr Barkis avait eu quelques idées imprécises sur les perles, qui n'avaient jamais abouti à quoi que ce soit.

Mr Barkis avait porté cette boîte pendant des années et des années, tous les jours, sur tous ses trajets. Pour éviter qu'elle attire l'attention, il avait inventé qu'elle appartenait à « Mr Blackboy » et devait « rester chez Barkis jusqu'à ce qu'on la réclame », une fable qu'il avait soigneusement inscrite sur le couvercle, en caractère maintenant à peine lisibles.

J'ai trouvé qu'il avait économisé pendant toutes ces années à bon escient. Son patrimoine en argent s'élevait à près de trois mille livres. Il en léguait l'intérêt de mille livres à Mr Peggotty jusqu'à la fin de sa vie ; à son décès, le capital serait réparti également entre Peggotty, la petite Em'ly et moi, ou le ou les survivants d'entre nous à parts égales. Il léguait tout ce qui lui appartenait à part l'argent à Peggotty, qui était sa légataire résiduelle et seule exécutrice de ses dernières volontés exprimées dans son testament.

Je me sentais un véritable promoteur quand j'ai lu ce document à voix haute avec tout le cérémonial possible, et ai exposé ses clauses autant de fois que nécessaire aux personnes concernées. Je commençais à penser que les Commons n'étaient pas aussi ridicules que je le supposais. J'ai examiné le testament avec la plus grande attention, l'ai déclaré parfaitement règlementaire à tous égards, ai tracé une marque ou deux au crayon dans la marge, et me suis plutôt étonné d'en savoir autant.

J'ai passé la semaine avant l'enterrement à ce travail abscons ; à réaliser un inventaire, pour Peggotty, de tout ce dont elle héritait ; à mettre en ordre toutes ses affaires ; et à l'éclairer et conseiller sur tous les points, pour notre joie commune. Je n'ai pas vu la petite Emily pendant cette période, mais ils m'ont dit qu'elle devait se marier discrètement quinze jours plus tard.

Je ne me suis pas déguisé pour les obsèques, si je peux m'exprimer ainsi. Je veux dire que je n'ai pas revêtu un manteau noir et un long crêpe pour effrayer les oiseaux ; mais je suis allé à Blunderstone à pied tôt le matin, et je me trouvais dans le cimetière quand le cercueil est arrivé, suivi seulement par Peggotty et son frère. Le gentleman fou regardait par ma petite fenêtre ; le bébé de Mr Chillip remuait sa lourde tête et roulait ses gros yeux en observant le prêtre par-dessus l'épaule de sa nourrice ; Mr Omer avait le souffle court à l'arrière-plan ; personne d'autre n'était là ; et c'était très paisible. Nous nous sommes promenés dans le cimetière pendant une heure, quand tout fut fini ; et avons cueilli quelques jeunes feuilles sur l'arbre au-dessus de la tombe de ma mère.

L'effroi me saisit maintenant. Un nuage descend sur la ville distante, vers laquelle mes pas solitaires m'ont conduit. J'ai peur de m'en approcher. Je ne peux supporter ce qui s'est passé cette mémorable nuit ; ce qui va se passer de nouveau, si je continue.

Cela ne sera pas pire si je le raconte. Cela ne serait pas mieux si j'arrêtais ma main rétive. Cela a eu lieu. Rien ne peut l'annuler ; rien ne peut modifier ce qui a été.

Ma vieille nourrice devait m'accompagner à Londres le lendemain, pour l'affaire du testament. En attendant, nous devions nous retrouver tous dans la maison-bateau ce soir-là. Emily passait la journée cher Mr Omer. Ham l'amènerait à l'heure habituelle. J'allais rentrer tranquillement à pied. Le frère et la sœur repartiraient comme ils étaient venus, et nous attendraient à la fin du jour au coin du feu.

Je les ai quittés à la barrière, où mon imagination voyait jadis Strap se reposer en portant le sac de Roderick Random[1] ; et, au lieu de rentrer directement, j'ai marché un peu sur la route de Lowestoft. Puis j'ai fait demi-tour et je suis parti vers Yarmouth. Je me suis arrêté pour dîner dans une taverne convenable, à un mile ou deux du bac dont j'ai déjà parlé ; et ainsi le jour s'est écoulé, et j'ai pris le bac au crépuscule. Il pleuvait alors beaucoup, et le vent hurlait ; mais on voyait la lune derrière les nuages et la nuit n'était pas noire.

J'ai bientôt aperçu la maison de Mr Peggotty, et la lumière qui éclairait une fenêtre. Après avoir un peu pataugé dans le sable mouillé, je suis arrivé à la porte et je suis entré.

L'intérieur paraissait vraiment confortable. Mr Peggotty avait fumé sa pipe du soir, et la préparation du souper était en cours. Le feu flamboyait, les cendres avaient été balayées, le coffre de la petite Emily l'attendait à son ancienne place. Peggotty était assise à sa propre ancienne place, paraissant (à part ses vêtements) ne l'avoir jamais quittée. Elle avait déjà repris sa boîte à ouvrage avec la cathédrale Saint-Paul sur le couvercle, le mètre-ruban dans la chaumière et le morceau de bougie ; ils étaient tous là comme s'ils n'avaient jamais bougé. Mrs Gummidge semblait geindre un peu dans son vieux coin, et n'avait donc pas changé non plus.

« Vous êtes le premier du lot, Mas'r Davy ! » a dit Mr Peggotty, l'air heureux. « Restez pas dans cette veste, monsieur, si elle est mouillée.

– Merci, Mr Peggotty », ai-je dit en lui donnant mon manteau à suspendre. « Elle est bien sèche.

– Ah vrai ! » a dit Mr Peggotty, tâtant mes épaules. « Comme un copeau ! Assoyez-vous, monsieur. C'est pas utile de pas vous dire bienvenue, mais vous êtes bienvenu, de bon cœur.

[1] Voir note p. xxx

– Merci, Mr Peggotty, j'en suis certain. Eh bien, Peggotty ! » ai-je dit en l'embrassant. « Et comment vas-tu, ma vieille ?

– Ha, ha ! » a ri Mr Peggotty, s'asseyant près de nous et exprimant son soulagement après les difficultés récentes, et la véritable cordialité de sa nature, en se frottant les mains ; « y'a pas une femme au monde, monsieur — que je lui dis — qu'aurait besoin de se sentir plus à l'aise qu'elle dans sa tête ! Elle a faite son deuvoir envers le défunt, et le défunt le sachait ; et le défunt a fait ce qui était juste envers elle, comme elle a faite ce qui était juste envers le défunt ; et — et — et c'est *juste* ! »

Mrs Gummidge a gémi.

« Courage, ma jolie Mamie! » a dit Mr Peggotty. (Mais il a secoué la tête à notre intention, bien conscient que les événements récents pouvaient lui rappeler le souvenir du vieux.) « Tombez pas au fond du trou ! R'prenez courage par vous-même, rien qu'un peu, et voyez s'il en vient pas bien plus tout nat'rel !

– Pas pour moi, Dan'l ! Y'a rien qu'est nat'rel pour moi, que d'être une pauve créture 'bandonnée.

– Non, non », a dit Mr Peggotty, apaisant son chagrin.

« Si, si, Dan'l ! Je suis pas une personne pour vive avec eux qu'a hérité de l'argent. Les choses me vont trop contraire. Je ferais mieux de vous débarrasser.

– Eh, mais comment que je le dépenserais sans vous ? » a dit Mr Peggotty, avec un sérieux air de reproche. « De quoi vous parlez ? Est-ce que j'ai pas plus besoin de vous maintenant que j'ai jamais eu ?

– J'le savais, qu'on avait jamais besoin de moi avant ! » s'est écrié Mrs Gummidge en soupirant de façon pitoyable, « et maintenant on me le dit ! Comment qu'on pourrait avoir besoin de moi, que je suis une pauve créture 'bandonnée, et si contraire ! »

Mr Peggotty semblait consterné d'avoir prononcé des paroles se prêtant à une interprétation aussi déplaisante, mais Peggotty l'a dissuadé de répondre en lui tirant la manche et en hochant la tête. Après avoir regardé Mrs Gummidge un moment, l'esprit douloureusement désolé, il a jeté un coup d'œil à la pendule hollandaise, s'est levé, a mouché la bougie et l'a mise à la fenêtre.

« Voalà ! » a dit Mr Peggotty gaiement. « Nous y voalà, Mrs Gummidge ! » Mrs Gummidge a gémi faiblement. « Éclairé, comme de coutume ! Vous êtes à vous demander pour quoi c'est faire, monsieur ! Eh bien, c'est pour note petite Em'ly. Voyez-vous, le chemin est pas trop clair ou 'gréable quand y fait sombre ; et si je suis

là à l'heure qu'elle revient à la maison, je mets la lumière à la fenête. Ça, voyez-vous », a dit Mr Peggotty en se penchant sur moi tout jubilant, « sert à deux choses. Elle dit, Em'ly dit, 'Voalà la maison !' qu'elle dit. Et pareil, Em'ly dit, 'Mon oncle y est !' Pasque si j'y serais pas, j'aurais pas jamais montré de lumière.

– T'es un bébé ! » a dit Peggotty ; l'aimant d'autant plus, si elle le pensait.

« Eh bien », a rétorqué Mr Peggotty, se tenant debout les jambes écartées et les frottant de haut en bas d'une manière plaisamment satisfaite, les yeux fixés tantôt sur nous, tantôt sur le feu, « Je sais pas si que je le serais. Pas à voir, n'empêche.

– Pas azacktement », a remarqué Peggotty.

« Non », a ri Mr Peggotty, « pas à voir, mais à — à y réfléchir, vous savez. Ça m'est égal, Dieu vous bénisse ! Maintenant je vous dis. Quand je vais pour de regarder ici et de regarder là cette jolie-là maison de note Em'ly, je suis — je suis Gormé », a dit Mr Peggotty avec une soudaine emphase — « voalà ! je peux pas dire mieux — si je sens pas comme si les plus 'tites choses c'est elle, presque que j'les prends et que j'les remette et j'les touche aussi délicat que si ça serait note Em'ly. C'est comme ça avec ses petits chapeaux et tout. J'pourrais pas voir qu'on traite l'un d'eux rude exprès — pas pour tout l'or du monde. Voalà un bébbé pour vous, sous la forme d'un grand Porquipic de Mer ! » a dit Mr Peggotty, dissipant sa gravité dans un rugissement de rire.

Peggotty et moi avons ri, mais pas si fort.

« C'est mon opinion, voyez-vous », a dit Mr Peggotty avec une expression ravie, après avoir encore frotté ses jambes, « que ça vient d'avoir tant joué avec elle, et fait semblant que nous soyrions des Turcs, et des Français, et des requins, et toutes les wariétés d'étrangeux — Dieu vous bénisse, oui ; et des lions et des baleines, et je sais pas tout quoi ! — quand elle était pas plus haute que mon genou. J'en ai pris l'habitude, vous savez. Tiens, cette bougie-là, eh bien ! » a dit Mr Peggotty en la montrant joyeusement du doigt, « *je* sais très bien qu'après qu'elle est mariée et partie, j'vais la mette là, cette bougie, juste pareil que maintenant. Je sais très bien, quand je serai là des nuits (et où d'autre que j'habiterais, Dieu vous bénisse, même que si j'hérite de n'importe quelle fortune !) et qu'elle est pas là, ou que je suis pas chez elle, je vais mette la bougie à la fenête, et m'asseoir d'vant le feu, à faire semblant que je l'attends, comme je le fais maintenant. *Voalà* un bébbé pour vous », a dit Mr Peggotty en rugissant de nouveau, « sous la forme d'un Porquipic de Mer ! Eh, à la minute présente,

quand je vois briller la bougie, je m'dis à moi-même, 'Elle la regarde ! Em'ly arrive !' *Voalà* un bébbé pour vous, sous la forme d'un Porquipic de Mer ! Vrai malgré tout », a dit Mr Peggotty, cessant de rugir et frappant des mains, « pasque la voalà ! »

C'était seulement Ham. La pluie avait dû redoubler depuis mon arrivée, car il portait un grand chapeau de tempête, rabattu sur son visage.

« Où est Em'ly ? » a demandé Mr Peggotty.

Ham a fait un mouvement de la tête, comme si elle était dehors. Mr Peggotty a retiré le bougie de la fenêtre, l'a mouchée, l'a posée sur la table et s'occupait d'attiser le feu quand Ham, qui n'avait pas bougé, a dit :

« Mas'r Davy, voulez-vous sortir une minute pour voir ce qu'Em'ly et moi avons à vous montrer ? »

Nous sommes sortis. Alors que je passais à côté de lui sur le seuil, j'ai été stupéfait et effrayé de découvrir qu'il était d'une pâleur de mort. Il m'a poussé en hâte à l'extérieur, et a fermé la porte derrière nous. Derrière nous deux seulement.

« Ham ! qu'y a-t-il ?

– Mas'r Davy ! — » Oh, quelles larmes atroces il versait pour son cœur brisé !

La vue d'un tel chagrin me paralysait. Je ne sais pas ce que je pensais, ou ce que je redoutais. Je pouvais seulement le regarder.

« Ham ! Pauvre bon gars ! Pour l'amour du Ciel, dites-moi ce qui se passe !

– Mon amour, Mas'r Davy — la fierté et l'espoir de mon cœur — que je serais mort pour elle, et mourirais pour elle maintenant — elle est partie !

– Partie ?

– Em'ly s'a enfuie ! Oh, Mas'r Davy, pensez *comment* elle s'a enfuie, quand je prie mon Dieu de grâce et de bonté de la tuer (elle qu'elle m'est plus chère que tout) plutôt que la laisser aller à la ruine et au déshonneur ! »

Le visage qu'il a tourné vers le ciel agité, le tremblement de ses mains serrées, le tourment de tout son être, restent associés dans mon souvenir, jusqu'à l'instant présent, à cette étendue isolée. Il y fait toujours nuit, et il est le seul objet dans la scène.

« Vous êtes un savant », a-t-il dit brusquement, « et vous savez ce qui est juste et mieux. Que dois-je dire, dedans ? Comment je vais lui annoncer, Mas'r Davy ? »

J'ai vu la porte bouger, et j'ai tenté instinctivement de retenir le loquet à l'extérieur, pour gagner un peu de temps. Il était trop tard. Le visage de Mr Peggotty a jailli ; et je

n'oublierai jamais le changement qui s'y est opéré quand il nous a vus, dussé-je vivre cinq cents ans.

Je me souviens d'un cri et d'un gémissement terribles, et les femmes se pressant autour de lui, et nous tous debout dans la pièce ; moi avec un papier à la main, que Ham m'avait donné ; Mr Peggotty avec sa veste déchirée, ses cheveux ébouriffés, son visage et ses lèvres livides, et du sang dégoulinant sur sa poitrine (il coulait de sa bouche, je crois), me regardant fixement.

« Lisez-le, monsieur », a-t-il dit, d'une voix sourde et frémissante. « Lent, s'il vous plaît. Je sais pas si que je peux comprendre. »

Dans un silence de mort, j'ai lu ce qui suit, d'une lettre tachée.

Quand tu verras ceci, toi qui m'aimes tellement plus que je ne l'ai jamais mérité, même quand mon esprit était innocent, je serai loin.

– Je sera loin » a-t-il répété lentement. « Arrêtez ! Em'ly loin. Eh bien !

– *Quand je quitte ma chère maison — ma chère maison — oh, ma chère maison ! — au matin* (la lettre était datée de la veille au soir), *ce sera pour ne jamais revenir, à moins qu'il me ramène devenue une lady. On trouvera ceci le soir, dans beaucoup d'heures, au lieu de moi. Oh, si tu savais combien mon cœur est déchiré. Si même toi, à qui j'ai fait tant de tort, qui ne pourras jamais me pardonner, pouvais seulement savoir ce que je souffre ! Je suis trop mauvaise pour parler de moi. Oh, trouve du réconfort dans la pensée de ma méchanceté. Oh, par pitié, dis à mon oncle que je ne l'ai jamais aimé à moitié autant que maintenant. Oh, ne te rappelle pas combien vous avez tous été affectueux et gentils avec moi — ne te rappelle pas que nous devions nous marier — mais essaie de penser que je suis morte quand j'étais petite, et que je suis enterrée quelque part. Prie le Ciel dont je m'éloigne d'avoir pitié de mon oncle ! Dis-lui que je ne l'ai jamais aimé à moitié autant. Sois son réconfort. Aime quelque bonne fille, qui sera ce que j'ai été autrefois pour mon oncle, et qui te sera fidèle, et digne de toi, et ne subis pas d'autre honte que de moi. Dieu vous bénisse tous ! Je vais prier pour vous tous, souvent, à genoux. S'il ne me ramène pas devenue une lady, et si je ne prie pas pour moi-même, je prierai pour vous tous. Mes adieux affectueux à mon oncle. Mes dernières larmes, et mes derniers mercis, pour mon oncle !*

C'était tout.

Il est resté, longtemps après que j'ai fini de lire, à me regarder. À la fin je me suis aventuré à lui saisir la main, et à l'implorer, aussi bien que je l'ai pu, d'essayer de se ressaisir. Il a répliqué, « Je vous 'mercie, monsieur, je vous 'mercie ! » sans bouger.

Ham lui a parlé. Mr Peggotty était assez sensible à sa peine pour lui tordre la main ; mais sinon, il restait dans le même état, et personne n'osait le déranger.

Il a enfin lentement détourné les yeux de mon visage, comme s'il s'éveillait d'une vision, et a parcouru la pièce du regard. Puis il a dit, à voix basse :

« Qui est l'homme ? Je veux savoir son nom. »

Ham m'a regardé, et soudain j'ai ressenti un choc qui m'a fait reculer.

« Y'a un homme soupçonné », a dit Mr Peggotty. « Qui est-ce ?

– Mas'r Davy », a imploré Ham. « Sortez un peu, et laissez-moi lui dire ce que je dois. Vous deveriez pas l'entendre, monsieur. »

J'ai ressenti le choc de nouveau. Je me suis affalé sur une chaise, et ai tenté de formuler une réponse ; mais ma langue était entravée, et ma vue trouble.

« Je veux savoir son nom ! » ai-je entendu une fois de plus.

« Depuis un moment », a hésité Ham, « y a eu un serviteur par ici, temps à autre. Y a eu un gen'lm'n aussi. Les deux s'appartenaient l'un l'autre. »

Mr Peggotty était immobile comme auparavant, mais maintenant il regardait Ham.

« On a vu le serviteur avec — notre pauve fille — hier soir. Il se cachait par ici, cette semaine ou avant. On pensait qu'il était parti, mais il se cachait. Restez pas, Mas'r Davy, restez pas ! »

J'ai senti le bras de Peggotty autour de mon cou, mais je n'aurais pas pu bouger si la maison avait été sur le point de me tomber dessus.

« Une chaie de poste inconnue était hors la ville ce matin, sur la route de Norwich, presqu'avant que le jour se lève », a poursuivi Ham. « Le serviteur y est allé, et il est revenu, et y est allé encore. Quand il y est allé encore, Em'ly était 'vec lui. L'aute était dedans. C'est l'homme.

– Pour l'amour du Seigneur », a dit Mr Peggotty, reculant et tendant la main comme pour tenir à distance ce qu'il redoutait. « Me dis pas que son nom est Steerforth !

– Mas'r Davy », s'est exclamé Ham d'une voix brisée, « C'est pas vote faute — et je suis loin de vous le reprocher — mais son nom est Steerforth, et c'est un foutu gredin ! »

Mr Peggotty n'a poussé aucun cri, n'a versé aucune larme, et n'a plus bougé, jusqu'au moment où il a paru s'éveiller de nouveau, d'un seul coup, et a décroché son gros manteau de son piton dans un coin.

« Donnez-moi un coup de main ! J'suis tout démoli, et j'y arrive pas », a t-il dit, impatiemment. « Donnez-moi un coup de main et aidez-moi. Bien ! » quand quelqu'un l'a aidé. « Maintenant donnez-moi ce chapeau, là ! »

Ham lui a demandé où il allait.

« Je va chercher ma nièce. Je va chercher mon Em'ly. Je va d'abord crever ce bateau, et le couler là où je l'aurais noyeté *lui*, aussi vrai que j'suis une âme vivante, si j'aurais eu la moindre idée de ce qu'il avait en tête ! Quand il était assis 'vant moi », dit-il sauvagement, son poing droit serré, « quand il était assis 'vant moi, face à face, qu'on me frappe à mort si je l'aurais pas noyeté, et trouvé que c'était juste ! — je va chercher ma nièce.

– Où ? » a crié Ham, s'interposant devant la porte.

« N'importe où ! Je va chercher ma nièce travers le monde. Je va trouver ma pauve nièce dans sa honte, et la ramener. Personne m'arrête ! Je vous dis que je va chercher ma nièce !

– Non, non ! » s'est écrié Mrs Gummidge, se mettant entre eux, dans une crise de larmes. « Non, non, Dan'l, pas comme vous êtes maintenant. Cherchez-la dans un petit moment, mon pauvre Dan'l 'bandonné, et ce sera que bien ; mais pas comme vous êtes maintenant. Assoyez-vous, et 'cordez-moi votre pardon pour avoir jamais été un souci pour vous, Dan'l — que sont *mes* contrairetés à côté de ça ! — et parlons un mot à propos ces temps qu'elle est devenue orpheline, et que Ham aussi, et que j'étais une pauve femme veuve, et que vous m'avez r'cueillie. Ça va consoler votre pauvre cœur, Dan'l », posant sa tête sur son épaule, « et vous supporterez mieux votre chagrin, car vous connaissez la promesse, Dan'l, 'Comme vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait'[1] ; et elle ne pourra manquer de s'accomplir sous ce toit, qui a été notre refuge pendant tant et tant d'années ! »

Il était totalement inerte maintenant ; et quand je l'ai entendu pleurer, l'impulsion qui m'avait saisi de m'agenouiller et de leur demander pardon pour le malheur que

[1] Mrs Gummidge cite Matthieu, 25, 40, à quelques mots près.

j’avais causé, et de maudire Steerforth, a cédé à un meilleur sentiment. Mon cœur débordant a trouvé le même soulagement, et j’ai pleuré aussi.

Chapitre 32
Le début d'un long voyage.

Ce qui est naturel pour moi l'est pour de nombreux autres hommes, je suppose, et je ne crains donc pas d'écrire que je n'ai jamais autant aimé Steerforth que lorsque les liens qui m'attachaient à lui ont été rompus. Dans le vif désarroi de la découverte de son indignité, j'ai plus pensé à ce qu'il avait de brillant, je me suis plus attendri envers tout ce qu'il avait de bon, j'ai mieux rendu justice aux qualités qui auraient pu faire de lui un homme d'une noble nature et d'un grand nom, que je ne l'avais jamais fait au plus fort de ma dévotion pour lui. J'avais beau ressentir profondément mon rôle inconscient dans la flétrissure d'un foyer honnête, je crois que si je m'étais retrouvé face à lui, je n'aurais pas pu proférer le moindre reproche. Je l'aurais encore tellement aimé — même s'il ne me fascinait plus — j'aurais conservé avec une telle tendresse le souvenir de mon affection pour lui, que j'aurais sans doute été aussi faible qu'un enfant à l'âme blessée, sauf pour ce qui est de la possibilité d'une réconciliation. Cela, je ne l'ai jamais envisagé. Je sentais, comme il l'avait senti, que tout était fini entre nous. Je n'ai jamais su quels souvenirs il a gardé de moi — des souvenirs assez superficiels, peut-être, et aisément éliminés — mais les miens étaient semblables aux souvenirs d'un ami cher qui était mort.

Oui, Steerforth, disparu depuis longtemps des scènes de cette pauvre histoire ! Ma douleur pourrait porter témoignage contre toi devant le Trône du Jugement ; mais ma colère ou mes reproches ne le feront jamais, je le sais !

La nouvelle de ce qui était arrivé s'est vite répandue dans la ville ; au point qu'au cours de ma promenade matinale le lendemain, j'entendais les gens en parler devant leur portes. Beaucoup se montraient sévères envers elle, quelques-uns envers lui, mais il n'y avait qu'un sentiment à l'égard de son second père et de son amoureux. Toutes sortes de gens les respectaient dans leur détresse, avec beaucoup de délicatesse et de bonté. Quand on les a vus tous les deux, très tôt, marcher à pas lents sur la plage, les gens de la mer sont restés à l'écart, par petits groupes, parlant entre eux avec compassion.

C'est sur la plage, tout près de la mer, que je les ai trouvés. Il aurait été facile de voir qu'ils n'avaient pas dormi de la nuit, même si Peggotty ne m'avait pas dit qu'ils étaient

encore assis, au lever du jour, exactement comme je les avais laissés. Ils paraissaient épuisés ; et j'ai pensé que la tête de Mr Peggotty s'était plus courbée en une nuit que pendant toutes les années que je l'avais connu. Mais ils étaient tous deux aussi graves et calmes que la mer elle-même ; qui était étendue sans vagues sous un ciel sombre — avec pourtant une forte houle, comme si elle respirait dans son sommeil — bordée, à l'horizon, par un ruban de la lumière argentée du soleil invisible.

« Nous avons grandement parlé, monsieur », m'a dit Mr Peggotty, après que nous avons marché tous les trois en silence un moment, « de ce que nous deverions faire et deverions pas faire. Mais nous voyons notre chemin maintenant. »

J'ai jeté un coup d'œil à Ham, qui était en train de regarder la lumière distante sur la mer, et une pensée effrayante m'est venue à l'esprit — non que son visage ait été courroucé, car il ne l'était pas ; je ne me souviens que d'une expression de détermination sévère — que s'il rencontrait jamais Steerforth, il le tuerait.

« J'ai fait mon d'voir ici, monsieur », a dit Mr Peggotty. « Je va chercher ma — » il s'est arrêté, puis a poursuivi d'une voix plus ferme, « Je va la chercher. C'est mon d'voir à tout jamais. »

Il a secoué la tête quand je lui ai demandé où il allait la chercher, et m'a demandé si je repartais à Londres le lendemain. Je lui ai dit que je n'étais pas parti aujourd'hui, craignant de perdre l'occasion de pouvoir l'aider ; mais que j'étais prêt à partir quand il le voudrait.

« Je vais aller avec vous, monsieur, si cela vous va, demain. »

Nous avons encore marché un moment en silence.

« Ham », a-t-il repris, « il va s'en tenir à son travail actuel, et il va habiter avec ma sœur. Le vieux bateau, là-bas —

– Allez-vous abandonner le vieux bateau, Mr Peggotty ? » ai-je demandé doucement.

« Ma place est plus là, Mas'r Davy, et si jamais un bateau a sombré, depuis qu'il y avait des ténèbres à la surface de l'abîme[1], celui-là a sombré. Mais non, monsieur, non ; je dis pas qu'il faut l'abandonner. Loin de là. »

Nous avons encore marché un peu, comme auparavant, avant qu'il ne reprenne son explication :

[1] C'est-à-dire, depuis la création du monde (Genèse, 1,2).

« Mes souhaits est, monsieur, qu'il garderait la même apparence, jour et nuit, été et hiver, la même apparence qu'elle a toujours connue depuis le début. Si jamais elle reviendrait, je voudrais pas que le vieux endroit semble la rejeter, vous comprenez, mais semble l'inviter à s'en approcher, et à j'ter un œil, peut-être, comme un fantôme qu'arrive du vent et de la pluie, travers la vieille fenête, au vieux siège près du feu. Alors peut-être, Mas'r Davy, y voyant personne que Mrs Gummidge, elle prendrait courage de s'y glisser en tremblant, et pourrait se coucher dans son vieux lit, et reposer sa tête lasse là où elle était 'trefois si gaie. »

Je ne trouvais rien à lui répliquer, et ce n'était pas faute d'essayer.

« Chaque nuit, aussi sûr que la nuit tombe, faudra installer la bougie à sa vieille vitre, que si jamais elle la verrait, ça semblerait dire 'Reviens, mon enfant, reviens !' Si jamais on frappe le soir, Ham (en partic'lier si on frappe tout doux), à la porte de ta tante, t'en approche pas. Que ça soit elle — pas toi — qui voit mon enfant déchue ! »

Il marchait un peu devant nous, et a gardé de l'avance quelques minutes. Pendant ce temps, j'ai regardé Ham de nouveau et, observant la même expression sur son visage, et ses yeux toujours fixés sur la lueur lointaine, j'ai touché son bras.

Il ne m'a prêté attention que lorsque je l'ai appelé deux fois par son nom, du ton que j'aurais employé pour réveiller un dormeur. Quand je lui ai enfin demandé ce qui absorbait si bien ses pensées, il a répondu :

« Ce qui est d'vant moi, Mas'r Davy ; et là-bas.

– Vous voulez parler de la vie devant vous ? » Il avait montré la mer de façon incertaine.

« Bah, Mas'r Davy, je sais pas de vrai comment c'est, mais de là-bas me sembe que vient — comme la fin de tout ça », me regardant comme s'il s'éveillait, mais avec le même visage déterminé.

« Quelle fin ? » ai-je demandé, éprouvant le même effroi qu'auparavant.

« Je sais pas », a-t-il dit pensivement. « Y m'revenait à l'esprit que le début de tout ça s'est de vrai passé là — et puis c'est la fin qui vient. Mais c'est parti, Mas'r Davy ! », a-t-il ajouté en réponse, je crois, à mon regard. « Vous avez pas aucune raison d'être 'frayé de moi ; mais je suis quèque sorte 'brouillé ; j'arrive pas à sentir rien du tout » — ce qui revenait à dire qu'il n'était pas lui-même, et très confus.

Mr Peggotty s'étant arrêté pour nous attendre, nous l'avons rejoint, et n'avons plus rien dit. Cependant, le souvenir de cela, en rapport avec ma pensée précédente, m'a hanté de temps en temps, jusqu'au moment où la fin inexorable est venue à son heure.

Nous nous sommes approchés peu à peu du vieux bateau, et sommes entrés. Mrs Gummidge, ne se morfondant plus dans son coin personnel, était occupée à préparer le petit déjeuner. Elle a pris le chapeau de Mr Peggotty, lui a avancé son siège, et parlait de manière si douce et réconfortante que je la reconnaissais à peine.

« Dan'l, mon brave homme, vous devez manger et boire, et conserver vos forces, car sinon vous ferez que rien. Essayez, ah, voilà un bon gars ! Et si je vous dérange avec mon cliquettement », elle voulait dire son jacassement, « dites-le moi, Dan'l, et je le ferai plus. »

Après qu'elle nous a tous servis, elle s'est retirée à la fenêtre, où elle s'est attachée diligemment à réparer quelques chemises et autres vêtements appartenant à Mr Peggotty, puis à les plier et les ranger dans la sorte de vieux sac ciré que portent les marins. Ce faisant, elle continuait de parler de la même manière tranquille :

« Que passent le temps et les saisons, vous savez, Dan'l, je serai t'jours là, et toutes choses restera comme vous voudreriez. Je suis une piète savante, mais je vous écrirai, temps en temps, quand vous êtes loin, et j'envoirai les lettres à Mas'r Davy. Peut-être vous m'écrirez aussi, Dan'l, temps en temps, pour me dire comment que vous vous sentez pendant vos pauves voyages 'bandonnés.

– Vous serez une femme seule par ici, ça m'effroie ! » a dit Mr Peggotty.

« Non, non, Dan'l, je le serai pas. Vous occupez pas de moi. J'aurai assez à faire à garder un Dedans pour vous » (Mrs Gummidge voulait dire une maison), « pour quand vous reviendrez — à garder un Dedans ici pour n'importe qui pourrait reviendre, Dan'l. Dans le beau temps, je va m'assoyer dehors la porte comme je faisais. Si n'importe qui devrait approcher, ils verront que la vieille veuve leur est fidèle, depuis tout loin. »

Quel changement chez Mrs Gummidge en si peu de temps ! C'était une autre femme. Elle était si dévouée, elle avait une perception si vive de ce qu'il convenait de dire et de ce qu'il valait mieux taire, elle était si oublieuse d'elle-même et si attentive au chagrin autour d'elle, que je lui vouais une sorte de vénération. Le travail qu'elle a effectué ce jour-là ! Il y avait beaucoup de choses à rapporter de la plage et à ranger dans l'appentis — comme des rames, des filets, des voiles, des cordages, des vergues, des casiers à homards, des sacs de lest et ce genre d'objets ; et si l'aide ne lui a pas

manqué, car on n'aurait pas trouvé une paire de mains sur toute la côté qui ne fût prête à travailler dur pour Mr Peggotty, et ne se soit tenue pour bien payée d'y avoir été invitée, pourtant elle a persisté, tout au long de la journée, à peiner sous des fardeaux trop lourds pour elle, et à aller et venir pour accomplir toutes sortes de tâches superflues. Quant à déplorer ses malheurs, elle semblait avoir complètement oublié qu'elle en eût jamais éprouvés. Elle conservait un entrain constant au milieu de sa compassion, ce qui n'était pas l'aspect le moins étonnant du changement qui l'affectait. Il n'était plus question de se plaindre. Je n'ai même pas entendu sa voix vaciller, ni vu une larme s'échapper de ses yeux, de toute la journée, jusqu'au crépuscule ; à ce moment, alors qu'elle était seule avec Mr Peggotty et moi et qu'il s'était endormi, totalement épuisé, elle a fondu en larmes, étouffant à moitié ses sanglots, et m'a emmené à la porte. « Dieu vous bénisse à jamais, Mas'r Davy », a-t-elle dit, « soyez son ami, pauvre cher homme ! » Puis elle est aussitôt sortie de la maison en courant pour se laver le visage, afin de pouvoir travailler tranquillement près de lui à son ouvrage quand il se réveillerait. Bref, quand je suis parti pour la nuit, je l'ai laissée en tant qu'appui et soutien de Mr Peggotty dans sa détresse ; et je ne pouvais méditer assez sur la leçon que je lisais dans la conduite de Mrs Gummidge, et la nouvelle expérience qu'elle me révélait.

Entre neuf et dix heures, parcourant la ville avec du vague à l'âme, je me suis arrêté à la porte de Mr Omer. Il avait pris les choses tant à cœur, m'a dit sa fille, qu'il avait été abattu et souffrant toute la journée, et qu'il s'était couché sans fumer sa pipe.

« Une fille fourbe et sans cœur », a dit Mrs Joram. « Il n'y a jamais eu rien de bon en elle !

– Ne dites pas cela », ai-je rétorqué. « Vous ne le pensez pas.

– Si, je le pense ! » a dit Mrs Joram avec colère.

« Non, non. »

Mrs Joram a secoué la tête, s'efforçant de paraître très sévère et fâchée, mais elle ne pouvait contrôler la tendresse de son cœur et s'est mise à pleurer. J'étais jeune, certes ; mais cette compassion l'a rehaussée dans mon estime, et j'ai trouvé qu'en sa qualité d'épouse et mère vertueuse, cela lui allait très bien.

« Que fera-t-elle donc ! » sanglotait Minnie. « Où ira-t-elle ? Que deviendra-t-elle ! Oh, comment a-t-elle pu se montrer si cruelle, envers elle-même et envers lui ! »

Je me suis souvenu de l'époque où Minnie était une jeune et jolie fille ; et j'étais content de voir qu'elle s'en souvenait aussi, avec tant d'émotion.

« Ma petite Minnie vient seulement de s'endormir. Même en dormant, elle sanglote pour Em'ly. Toute la journée, la petite Minnie a pleuré pour elle et me demandait, encore et encore, si Em'ly était méchante. Que puis-je lui dire, quand Em'ly a ôté un ruban de son propre cou pour le nouer autour de celui de la petite Minnie le dernier soir qu'elle était ici, et a posé sa tête sur l'oreiller à côté d'elle jusqu'à ce qu'elle soit bien endormie ! Le ruban est encore autour du cou de ma petit Minnie. Il ne devrait pas y être, peut-être, mais que puis-je faire ? Em'ly est très mauvaise, mais elles s'aimaient bien. Et l'enfant ne sait rien ! »

Mrs Joram était si malheureuse que son mari est venu prendre soin d'elle. Les laissant ensemble, je suis rentré chez Peggotty ; plus mélancolique moi-même, si possible, que je ne l'étais auparavant.

Cette bonne créature — je veux dire Peggotty — pas du tout fatiguée par ses angoisses et ses nuits sans sommeil, était chez son frère, où elle comptait rester jusqu'au matin. Une vieille femme, que l'on employait dans la maison depuis quelques semaines pendant que Peggotty était incapable de s'en occuper, était la seule personne présente avec moi. Comme je n'avais pas besoin de ses services, je l'ai envoyée se coucher, nullement contre son gré ; et me suis assis un peu devant le feu de la cuisine pour réfléchir aux derniers événements.

Je les mélangeais avec l'agonie de feu Mr Barkis, et suivais la marée descendante vers l'horizon que Ham avait scruté si étrangement le matin, quand un coup à la porte m'a tiré de ma divagation. Il y avait un heurtoir à la porte, mais ce n'était pas son bruit que j'avais entendu. Une main avait frappé, et très en bas de la porte, comme s'il s'agissait d'un enfant.

Cela m'a fait sursauter autant que si le valet d'une personne distinguée avait frappé. J'ai ouvert la porte ; et en baissant les yeux je n'ai d'abord vu, à mon grand étonnement, qu'un grand parapluie qui paraissait marcher tout seul. Mais j'ai bientôt découvert en-dessous Miss Mowcher.

J'aurais pu ne pas être prêt à accueillir la petite créature très aimablement si, en écartant son parapluie, que ses plus grands efforts ne parvenaient pas à refermer, elle m'avait montré l'expression « désinvolte » qui m'avait fait une telle impression au cours de notre première et dernière rencontre. Mais le visage qu'elle a levé vers moi

était si sincère ; et quand je l'ai débarrassée de son parapluie (qui aurait été trop encombrant pour le Géant Irlandais[1]) elle a tordu ses petites mains d'une manière si affligée que je me suis senti plutôt bien disposé envers elle.

« Miss Mowcher ! » ai-je dit après avoir regardé des deux côtés de la rue déserte, sans bien savoir ce que je m'attendais à y voir. « Que faites-vous ici ? Que se passe-t-il ? »

Elle m'a fait signe, avec son petit bras droit, de fermer le parapluie ; et, passant rapidement devant moi, elle est entrée dans la cuisine. J'ai fermé la porte, je l'ai suivie avec le parapluie à la main, et je l'ai trouvée assise sur le coin du garde-feu — un modèle bas en fer, surmonté par deux barres plates où l'on pose des assiettes — à l'ombre de la chaudière, se balançant en avant et en arrière, et se frottant les mains sur les genoux comme une personne qui souffre.

Très inquiet de recevoir tout seul cette visite intempestive, et d'observer seul ce comportement extraordinaire, je me suis exclamé de nouveau : « Je vous en prie, Miss Mowcher, dites-moi ce qui se passe ! Êtes-vous malade ?

– Mon cher jeune ami », a répliqué Miss Mowcher, pressant ses deux mains sur son cœur, « je suis malade ici, je suis très malade. Quand je pense que nous en sommes arrivés là, alors que j'aurais pu m'en douter et peut-être l'empêcher, si je n'avais pas été une idiote irréfléchie ! »

De nouveau son grand chapeau (très disproportionné par rapport à sa taille) allait en avant et en arrière tandis qu'elle balançait son petit corps ; tandis qu'un chapeau gigantesque dansait à l'unisson sur le mur.

« Je suis étonné », ai-je commencé, « de vous voir si affligée et sérieuse » — quand elle m'a interrompu.

« Oui, c'est toujours pareil ! Ils sont tous étonnés, ces jeunes gens inconsidérés de belle taille, de voir le moindre sentiment naturel chez une petite chose comme moi ! Ils font de moi leur jouet, m'utilisent pour s'amuser, me jettent quand ils en ont assez, et s'étonnent que je sois plus sensible qu'un cheval à bascule ou qu'un soldat de bois ! Oui, oui, c'est comme ça, ce n'est pas nouveau !

[1] Un certain Patrick Cotter O'Brien (1760-1806), qui mesurait 2,46 m et que l'on exhibait dans les foires. Hilary Mantel lui a consacré un roman, publié en 1998.

– C'est peut-être comme cela pour d'autres, mais je vous assure que ça ne l'est pas pour moi. Je ne devrais peut-être pas être étonné du tout de vous voir telle que vous êtes maintenant ; j'en sais si peu sur vous. J'ai dit ce que je pensais sans réfléchir.

– Que puis-je faire ? » a demandé la petite femme, se levant et tendant les bras pour se montrer. « Voyez ! Ce que je suis, mon père l'était ; et ma sœur l'est ; et mon frère. J'ai travaillé pour mon frère et ma sœur toutes ces années – travaillé dur toute la journée, Mr Copperfield. Je dois vivre. Je ne fais aucun mal. S'il y a des gens assez inconscients ou assez cruels pour se moquer de moi, que me reste-t-il à faire sinon me moquer de moi-même, et d'eux, et de tout ? Si je le fais un peu, à qui la faute ? À moi ? »

Non. Pas la faute de Miss Mowcher, je le comprenais.

« Si je m'étais montrée à votre faux ami comme une naine au cœur sensible », a poursuivi la petite femme, en secouant la tête à mon intention avec une gravité réprobatrice, « combien m'aurait-il jamais accordé de son aide et de sa bonne volonté, à votre avis ? Si la petite Mowcher (qui n'a pas participé, jeune gentleman, à sa propre fabrication) s'était adressée à lui, ou à l'un de ses semblables, en se réclamant de son infortune, quand croyez-vous que l'on aurait entendu sa petite voix ? La petite Mowcher aurait autant besoin de vivre si elle était la plus amère et la plus ennuyeuse des pygmées ; mais elle n'y parviendrait pas. Non. Elle pourrait siffler pour commander des tartines beurrées jusqu'au jour où elle mourrait de n'avoir mangé que de l'air ! »

Miss Mowcher s'est rassise sur le garde-feu, et a sorti son mouchoir pour s'essuyer les yeux.

« Remerciez le Ciel pour moi, si vous avez bon cœur comme je le crois, que tout en sachant bien ce que je suis, je puisse être joyeuse et supporter tout cela. Je le remercie moi-même, en tout cas, de pouvoir trouver mon petit chemin dans le monde, sans rien devoir à personne ; et de pouvoir, en échange de tout ce que l'on jette sur ma route, par bêtise ou par vanité, renvoyer quelques plaisanteries. Si je ne me lamente pas de tout ce qui me manque, c'est tant mieux pour moi, et cela ne fait de mal à personne. Si je suis un jouet pour vous autres géants, traitez-moi avec douceur. »

Miss Mowcher a remis son mouchoir dans sa poche, tout en me regardant très attentivement, et a poursuivi :

« Je vous ai vu dans la rue tout à l'heure. Vous pensez bien que je ne peux pas marcher aussi vite que vous, avec mes jambes courtes et mon souffle court, et je ne

pouvais vous rattraper ; mais j'ai deviné où vous alliez et je vous ai suivi. Je suis venue ici plus tôt, aujourd'hui, mais la brave femme n'était pas à la maison.

– La connaissez-vous ?

– J'ai entendu parler d'elle chez Omer et Joram. J'y étais à sept heures ce matin. Vous souvenez-vous ce que Steerforth m'a dit de cette malheureuse fille, le jour où je vous ai vu tous les deux à l'auberge ? »

Le grand chapeau sur la tête de Miss Mowcher, et le plus grand chapeau sur le mur, se sont mis à se balancer de nouveau quand elle a posé cette question.

Je me rappelais très bien à quoi elle faisait allusion, y ayant pensé de nombreuses fois au cours de la journée. Je le lui ai dit.

« Que le Père de tous les Maux l'accable », a dit la petite femme, levant l'index entre ses yeux brillants et moi, « et qu'il accable dix fois plus son infâme serviteur ; mais je croyais que c'était vous qui éprouviez une passion de gamin pour elle !

– Moi ? » ai-je répété.

« Mon enfant, mon enfant ! Au nom de la déesse aveugle de la malchance », s'est écrié Miss Mowcher, se tordant les mains nerveusement, en se balançant de plus en plus belle sur le pare-feu, « pourquoi avez-vous chanté ses louanges, avez-vous rougi, avez-vous paru perturbé ? »

Je ne pouvais me cacher que je l'avais fait, quoique pour une raison bien différente de ce qu'elle supposait.

« Que savais-je ? » a dit Miss Mowcher, ressortant son mouchoir et se tamponnant fréquemment les yeux des deux mains, en tapant du pied par terre à chaque fois. « Il vous contrariait et vous cajolait, je le voyais ; et vous étiez de la cire molle dans ses mains, je le voyais. Je n'avais pas quitté la pièce depuis une minute que son serviteur m'a dit que 'Jeune Innocent' (ainsi vous appelait-il, et vous pouvez l'appeler 'Vieux Gredin' tous les jours de votre vie) était épris d'elle, et qu'elle était écervelée et l'aimait bien, mais que son maître était résolu à empêcher toute conséquence fâcheuse — plus dans votre intérêt que dans celui de la demoiselle — et que c'était la raison de leur séjour ici. Comment pouvais-je *ne pas* le croire ? J'ai vu Steerforth vous amadouer et vous plaire en la louant ! Vous avez été le premier à mentionner son nom. Vous avez avoué une ancienne admiration. Vous étiez à la fois brûlant et glacé, et rouge et blanc, quand je vous parlais d'elle. Que pouvais-je penser — qu'ai-je pensé — sinon que vous étiez un jeune libertin qui manquait d'expérience, et étiez tombé entre des mains qui en

avaient bien assez, et pouvaient vous guider (car cela les amusait) pour votre propre bien ? Oh ! oh ! oh ! Ils avaient peur que je découvre la vérité », s'est exclamé Miss Mowcher, descendant du pare-feu et trottant dans la cuisine avec ses deux petits bras levés comme pour exprimer sa détresse, « parce que je suis une petite chose futée — il le faut bien, pour se débrouiller dans le monde ! — et ils m'ont complètement dupée, et j'ai donné à la pauvre fille une lettre dont je crois bien qu'elle l'a amenée à parler à Littimer, qui était resté ici tout exprès ! »

La révélation de toute cette perfidie m'a abasourdi. Je regardais Miss Mowcher tandis qu'elle marchait de long en large dans la cuisine jusqu'au moment où, essoufflée, elle s'est assise de nouveau sur le garde-feu et, séchant son visage avec son mouchoir, a longtemps hoché la tête sans faire d'autre mouvement ni dire un mot.

« Mes tournées à la campagne », a-t-elle enfin ajouté, « m'ont conduite à Norwich, Mr Copperfield, avant-hier soir. J'y ai découvert par hasard leurs allées et venues secrètes, sans vous — ce qui était étrange — et cela m'a fait soupçonner que quelque chose n'allait pas. Je suis monté dans la diligence de Londres hier soir, alors qu'elle passait par Norwich, et je suis arrivée ici ce matin. Oh, oh, oh ! trop tard ! »

La pauvre petite Mowcher avait si froid, à force de pleurer et de s'énerver, qu'elle s'est retournée sur le garde-feu, a posé ses pauvres petits pieds mouillés dans les cendres pour les réchauffer, et est restée assise à regarder le feu, comme une grosse poupée. J'étais assis sur une chaise de l'autre côté de la cheminée, perdu dans des réflexions amères, regardant aussi le feu, et elle de temps à autre.

« Je dois partir » a-t-elle dit enfin en se levant. « Il est tard. Vous ne vous méfiez pas de moi ? »

Rencontrant son regard perçant, qui était plus perçant que jamais quand elle m'a posé cette question, je ne pouvais pas répondre un non vraiment franc à ce soudain défi.

« Allons ! » a-t-elle dit, acceptant l'offre de ma main pour l'aider à franchir le garde-feu, et levant des yeux pensifs vers mon visage, « vous savez que vous me feriez confiance si j'étais une femme de bonne taille ! »

J'ai senti qu'il y avait beaucoup de vérité là-dedans ; et je me suis senti plutôt honteux.

« Vous êtes jeune », a-t-elle dit en hochant la tête. « Acceptez un conseil, même de trois pieds zéro pouce. Essayez de ne pas confondre les défauts du corps et ceux de l'esprit, mon bon ami, sauf pour de bonnes raisons. »

Elle avait surmonté le garde-feu, et j'avais surmonté mes soupçons. Je croyais, lui ai-je dit, qu'elle m'avait dit la vérité sur elle-même, et que nous avions été tous deux les malheureux instruments de mains sournoises. Elle m'a remercié et a dit que j'étais un bon garçon.

« Maintenant, attention ! » s'est-elle exclamé, en se retournant sur le chemin de la porte et en me jetant un regard malin, l'index de nouveau levé. « J'ai des raisons de croire, d'après ce que j'ai entendu — mes oreilles sont toujours à l'écoute ; je ne peux me permettre de me passer de mes rares pouvoirs — qu'ils sont partis à l'étranger. Mais si jamais ils reviennent, si jamais l'un d'eux revient, tant que je suis en vie, j'ai de meilleures chances qu'un autre, en me déplaçant comme je le fais, de le découvrir rapidement. Quoi que je sache, vous le saurez . Si jamais je peux faire quelque chose pour aider la pauvre fille trahie, je le ferai fidèlement, plaise au Ciel ! Et Littimer ferait mieux d'avoir un dogue à ses trousses que la petite Mowcher ! »

Le regard qui accompagnait cette dernière affirmation m'a convaincu d'y croire.

« Ne me faites ni plus ni moins confiance que si j'étais une femme de bonne taille », a dit la petite créature, en touchant mon poignet comme pour m'implorer. « Si vous me revoyez un jour non pas telle que vous me voyez maintenant, mais telle que j'étais quand vous m'avez vue la première fois, observez la compagnie dans laquelle je me trouve. Rappelez-vous que je suis une petite chose fragile et sans défense. Imaginez-moi à la maison après ma journée de travail, avec mon frère comme moi et ma sœur comme moi. Peut-être alors ne serez-vous pas très sévère avec moi, ou étonné que je puisse être sérieuse et affligée. Bonne nuit ! »

J'ai tendu la main à Miss Mowcher, avec une opinion d'elle bien différente de celle que j'avais entretenue jusque-là, et j'ai ouvert la porte pour la laisser sortir. Ce n'était pas une mince affaire de déployer le grand parapluie et de le maintenir en équilibre dans sa main ; mais j'ai fini par y parvenir, et je l'ai vu sautiller dans la rue sous la pluie, sans la moindre apparence qu'il y eût quelqu'un dessous, sauf quand une trombe d'eau tombant de quelque gouttière débordante le faisait basculer d'un côté et révélait Miss Mowcher luttant énergiquement pour le redresser. Après avoir effectué une ou deux sorties pour lui porter secours, ce qui ne servait à rien parce que le parapluie se remettait aussitôt à tressauter comme un grand oiseau, je suis rentré, me suis couché, et ai dormi jusqu'au matin.

Mr Peggotty et ma vieille nourrice sont arrivés de bonne heure et nous sommes allés au bureau des diligences, où Mrs Gummidge et Ham nous attendaient pour nous dire au revoir.

« Mas'r Davy », a chuchoté Ham, en me prenant à part pendant que Mr Peggotty rangeait son sac parmi les bagages, « sa vie est bien craquelée. Il sait pas où qu'il va ; il sait pas ce qu'il a d'vant lui ; il s'engage dans une traversée qui durera, 'vec des arrêts, le restant de ses jours, pouvez m'croire, sauf s'il trouverait ce qu'il cherche. Je suis sûr que vous serez un ami pour lui, Mas'r Davy ?

– Faites-moi confiance, je le serai, bien sûr », ai-je dit, lui serrant sincèrement la main.

« Merci. Merci, bien bon, monsieur. 'Core une chose. J'ai bon emploi, vous savez, Mas'r Davy, et ce que j'y gagne j'ai pas moyen là de le dépenser. J'ai pas plus besoin de l'argent, juste pour vive. Si vous pouvez le garder pour lui, je mettrai plus de cœur dans mon travail. Bien que pour ça, monsieur », et il parlait doucement et très fermement, « vous devez pas penser que je travaillerais pas tout l'temps comme un homme ; et agirais pas le mieux que je pourrais ! »

Je lui ai dit que j'en étais bien convaincu ; et lui ai fait part de mon espoir que le temps viendrait même peut-être où il cesserait de mener la vie solitaire qu'il envisageait naturellement à présent.

« Non, monsieur », a-t-il dit en secouant la tête, « tout ça c'est passé et fini pour moi, monsieur. Personne peut jamais remplir la place qu'est vide. Mais vous oublierez pas pour l'argent, que d'en avoir toujours un peu d'côté pour lui ? »

Je lui ai promis de le faire, tout en lui rappelant que Mr Peggotty recevait un revenu régulier, bien que certainement très modéré, du legs de feu son beau-frère. Nous avons alors pris congé l'un de l'autre. Je ne peux pas prendre congé de lui, encore maintenant, sans me souvenir avec un pincement de cœur à la fois de son modeste courage et de son grand chagrin.

Quant à Mrs Gummidge, j'entreprendrais une tâche quelque peu difficile si je voulais décrire comment elle courait dans la rue à côté de la diligence, ne voyant rien que Mr Peggotty sur le toit à travers les larmes qu'elle essayait de refouler, et se heurtant aux gens qui venaient en direction opposée. Je ferais donc mieux de la laisser assise sur le perron d'un boulanger, hors d'haleine, son chapeau n'ayant plus aucune forme et l'une de ses chaussures étant abandonnée sur le trottoir à une distance considérable.

Quand nous sommes arrivés au terme de notre voyage, nous avons commencé par chercher un petit logement pour Peggotty, avec un lit pour son frère. Nous avons eu la chance d'en trouver un, très propre et bon marché, au-dessus d'une épicerie à deux rues seulement de chez moi. Après que nous avons retenu ce domicile, j'ai acheté de la viande froide dans un petit restaurant, et j'ai emmené mes compagnons de voyage chez moi pour le thé ; une procédure dont je regrette de dire qu'elle n'a pas recueilli l'approbation de Mrs Crupp, tout au contraire. Je devrais préciser, cependant, pour expliquer l'état d'esprit de cette dame, que Peggotty l'a gravement offensée en retroussant sa robe de veuve avant d'avoir passé dix minutes sur place, et en se mettant à faire le ménage dans ma chambre. Mrs Crupp y voyait de l'impudence, et l'impudence (a-t-elle dit) était une chose qu'elle ne tolérait pas.

Mr Peggotty m'avait dit quelque chose, pendant le voyage, qui ne m'avait pas étonné. Il se proposait de voir d'abord Mrs Steerforth. Comme je me sentais tenu de l'aider dans cette démarche, et aussi de jouer un rôle de médiateur entre eux, afin d'épargner les sentiments de la mère autant que possible, je lui ai écrit ce soir-là. Je lui ai exposé aussi délicatement que possible quel tort il avait subi, et ma propre part dans sa blessure. J'ai ajouté que c'était un homme du commun, mais d'un caractère très doux et droit ; et que je me permettais d'exprimer l'espoir qu'elle ne refuserait pas de le voir dans sa lourde peine. J'ai annoncé notre visite pour deux heures de l'après-midi, et j'ai envoyé la lettre moi-même par la première diligence du matin.

À l'heure dite, nous étions devant la porte — la porte de cette maison où j'avais été si heureux quelques jours plus tôt ; où j'avais accordé si librement ma confiance juvénile et le feu de mon cœur ; qui m'était fermée désormais ; qui n'était plus qu'un gâchis, une ruine.

Aucun Littimer n'est apparu. Le visage plus plaisant qui avait remplacé le sien à l'occasion de ma dernière visite a répondu à notre appel, et nous a précédés dans le salon. Mrs Steerforth y était assise. Rosa Dartle a glissé depuis une autre partie de la pièce quand nous sommes entrés, et s'est installée debout derrière sa chaise.

J'ai vu immédiatement, sur le visage de la mère, qu'il lui avait dit lui-même ce qu'il avait fait. Le visage était très pâle ; et portait la trace d'émotions profondes que ma seule lettre, affaiblie par les doutes que son affection aurait pu faire naître, ne suffisait pas à susciter. J'ai pensé qu'elle lui ressemblait plus que je ne l'avais jamais pensé ; et j'ai senti, plutôt que vu, que la ressemblance n'échappait pas à mon compagnon.

Elle était assise bien droite dans son fauteuil, avec un air majestueux, inflexible, insensible, dont il semblait que rien ne pouvait le troubler. Elle regardait fixement Mr Peggotty qui se tenait debout devant elle ; et il la regardait tout aussi fixement. Le regard acéré de Miss Dartle nous embrassait tous. Pendant un moment, personne n'a prononcé un mot.

Elle a fait signe à Mr Peggotty de s'asseoir. Il a dit, à voix basse, « Je trouverais pas ça nat'rel, madame, de m'asseoir dans cette maison. J'aimerais mieux rester d'bout. » Un autre silence a suivi, qu'elle a rompu ainsi :

« Je sais, et regrette profondément, ce qui vous a amenés ici. Que voulez-vous de moi ? Que me demandez-vous de faire ? »

Il a mis son chapeau sous son bras et, tâtant sa veste pour y chercher la lettre d'Em'ly, l'a sortie et dépliée, puis la lui a donnée.

« S'il vous plaît de lire ça, madame. De la main d'ma nièce ! »

Elle l'a lue, toujours majestueuse et impassible — nullement émue par son contenu, autant que j'aie pu en juger — et la lui a rendue.

« *'À moins qu'il me ramène devenue une lady'* », a dit Mr Peggotty, en soulignant la phrase du doigt. « Je viens pour de savoir, madame, si c'est qu'il va tenir parole ?

– Non.

– Pourquoi pas ?

– C'est impossible. Il se déshonorerait. Vous ne pouvez manquer de savoir qu'elle est très en-dessous de lui.

– Élevez-la !

– Elle est inculte et ignorante.

– Ptêt que non ; ptêt que oui. Je crois que non, madame ; mais je suis pas juge de ces choses-là. Apprenez-lui mieux !

– Puisque vous m'obligez à parler plus franchement, ce que je n'ai vraiment pas envie de faire, son humble famille rendrait la chose impossible, à défaut du reste.

– 'Coutez-moi, madame », a-t-il répliqué, lentement et calmement. « Vous savez ce que c'est d'aimer votre enfant. Moi aussi. Si elle était cent fois mon enfant, je pourrais pas l'aimer plus. Vous savez pas ce que c'est de perdre votre enfant. Je sais. Tous les tas de richesse du monde (s'ils étaient à moi), je les donnerais comme de rien pour la racheter ! Mais sauvez-la de ce déshonneur, et nous viendrons jamais lui faire honte. Pas un de nous qu'elle a grandi avec, par un de nous qu'a vécu avec elle, et pour qui

elle était tout et tout pendant toutes ces années, verra jamais plus son joli visage. Nous serons contents de la laisser vivre ; nous serons contents de penser à elle, au loin, comme si elle serait sous un aute ciel et un aute soleil ; nous serons contents de la confier à son mari — à ses jeunes enfants, ptêt — et d'attendre le temps quand nous serons tous égaux en condition devant note Dieu ! »

Sa rude éloquence n'a pas été dépourvue d'effet. Elle conservait sa fière attitude, mais il y avait un soupçon de douceur dans sa voix quand elle a répondu :

« Je ne justifie rien. Je ne prononce aucune accusation en retour. Mais je suis désolée de le répéter, c'est impossible. Un tel mariage ruinerait de manière irrémédiable la carrière de mon fils et réduirait à néant ses perspectives d'avenir. Il ne peut avoir lieu, il n'aura pas lieu, rien n'est plus certain. Si quelque autre compensation —

– Le visage que je vois », a interrompu Mr Peggotty, son regard ferme commençant à s'enflammer, « est la copie de celui qui m'a regardé, dans ma maison, devant mon feu, dans mon bateau — et où encore ? — souriant et amical, alors qu'il était si fourbe que je deviens moitié fou quand j'y pense. Si la copie de ce visage se rougit pas comme le feu de penser à m'offrir de l'argent pour la corruption et la ruine de mon enfant, c'est aussi mal. Je sais pas, étant celui d'une lady, si que c'est ptêt pire. »

Elle a changé en un instant. Son visage est devenu cramoisi de colère ; et elle a dit, d'un ton intolérant, empoignant brutalement les bras du fauteuil :

« Quelle compensation pouvez-vous m'accorder pour le fossé que vous ouvrez entre mon fils et moi ? Qu'est votre amour comparé au mien ? Qu'est votre séparation comparée à la nôtre ? »

Miss Dartle l'a touchée doucement, et s'est penchée pour lui parler à l'oreille, mais elle ne voulait rien entendre.

« Non, Rosa, pas un mot ! Que l'homme écoute ce que je dis ! Mon fils, qui a été le but de ma vie, à qui j'ai consacré toutes mes pensées, dont j'ai satisfait dès son enfance tous les désirs, de qui je ne me suis jamais séparé depuis sa naissance — s'attacher soudain à une misérable fille, et me fuir ! Répondre à ma confiance par une tromperie organisée et me quitter pour elle ! Opposer cette sordide lubie aux droits de sa mère à son obéissance, à son amour, à son respect, à sa gratitude — droits que chaque jour et heure de sa vie auraient dû renforcer en des liens que rien ne pourrait briser ! N'est-ce pas un préjudice ? »

De nouveau, Rosa Dartle a tenté de la calmer ; de nouveau, en vain.

« Pas un mot, Rosa, vous dis-je ! S'il peut miser toute sa vie sur l'objet le plus frivole, je peux miser la mienne sur une fin plus élevée. Qu'il aille où il veut, avec les ressources que mon amour lui a assurées ! Pense-t-il m'affaiblir par une longue absence ? Il connaît mal sa mère s'il le pense. Qu'il se débarrasse de son caprice maintenant, et il est le bienvenu. Qu'il ne se débarrasse pas d'elle, et il ne reviendra jamais auprès de moi, vivante ou mourante, tant que je peux lever la main pour faire signe que non, à moins qu'il soit délivré d'elle pour toujours et revienne à moi humblement en me suppliant de lui pardonner. C'est mon droit. C'est la reconnaissance que *j'exige*. C'est la séparation qu'il y a entre nous ! Et n'est-ce pas un préjudice ? », a-t-elle ajouté, en regardant son visiteur avec le même air intolérant et fier qu'au début.

Tandis que j'entendais et voyais la mère prononcer ces mots, je croyais entendre et voir le fils s'en moquer. Tout ce que j'avais jamais vu en lui de têtu et d'inflexible, je le voyais en elle. Toute la compréhension que j'avais de l'énergie mal dirigée de Steerforth me faisait comprendre le caractère de sa mère, et percevoir que c'était, dans ses ressorts essentiels, le même que le sien.

Elle m'a alors déclaré, revenant à sa modération antérieure, qu'il était vain d'en entendre plus, ou d'en dire plus, et qu'elle nous priait de mettre fin à l'entretien. Elle s'est levée avec dignité pour quitter la pièce, quand Mr Peggotty a dit que c'était inutile.

« Ayez pas crainte que je vous dérange encore, j'ai rien de plus à dire, madame », a-t-il remarqué en se dirigeant vers la porte. « Je viens ici sans espoir, et j'emporte pas d'espoir. J'ai fait ce que je pensais faudrait faire, mais j'ai jamais espéré que rien de bon viendrait de me tenir d'bout là où je suis. Cette maison a fait trop de mal à moi et aux miens, pour que j'espère ça si je suis dans mon bon sens. »

Sur ces mots, nous sommes partis ; la laissant debout près de son fauteuil, un modèle de noblesse et de beauté.

Nous devions, sur le chemin de la sortie, traverser un hall pavé dont les parois et le toit de verre soutenaient une treille avec une plante grimpante. Ses feuilles et ses pousses étaient verts et, le jour étant ensoleillé, une double-porte de verre menant au jardin était ouverte. Rosa Dartle, entrant par là sans bruit au moment où nous approchions, s'est adressée à moi :

« Vous faites bien, vraiment, d'amener cet homme ici ! »

Je n'aurais pas cru possible de comprimer dans un visage une concentration de rage et de mépris comme celle qui assombrissait le sien et étincelait dans ses yeux de jais.

La cicatrice due au marteau était fortement marquée, comme d'habitude dans cet état d'agitation. Quand elle s'est mise à palpiter ainsi que je l'avais déjà vu, elle l'a bel et bien frappée sous mes yeux avec sa propre main.

« C'est un bonhomme à défendre et à amener ici, ou non ? Quel homme dévoué vous faites !

– Miss Dartle, vous n'êtes sûrement pas injuste au point de me condamner *moi* !

– Pourquoi provoquez-vous de la discorde entre ces deux folles créatures ? Ne savez-vous pas qu'elles sont toutes les deux folles d'orgueil et d'obstination ?

– Est-ce ma faute ?

– Est-ce votre faute ! Pourquoi amenez-vous cet homme ici ?

– C'est un homme profondément blessé, Miss Dartle. Vous ne le savez peut-être pas.

– Je sais que James Steerforth », a-t-elle dit, la main sur son sein, comme pour empêcher la tempête qui y rageait de gronder, « est un traître au cœur fourbe et corrompu. Mais qu'ai-je besoin de voir ce bonhomme, et de me soucier de lui et de sa vulgaire nièce ?

– Miss Dartle, vous aggravez l'offense. Elle est déjà suffisante. Je vais seulement dire, en prenant congé, que vous lui faites grand tort.

– Je ne lui fais aucun tort. Ils sont dépravés et ne valent rien. Je la ferais fouetter ! »

Mr Peggotty est passé sans dire un mot, puis il est sorti.

« Oh, quelle honte, Miss Dartle, quelle honte ! » ai-je dit, indigné. « Comment pouvez-vous tolérer de fouler aux pieds sa détresse imméritée !

– Je les piétinerais tous ! Je voudrais que sa maison soit détruite. Je voudrais que le visage de la fille soit marqué au fer rouge, qu'elle soit vêtue de guenilles et jetée à la rue pour y crever de faim. Si j'avais le pouvoir de siéger au tribunal, j'ordonnerais qu'on le fasse. Qu'on le fasse ? Je le ferais ! Je la déteste. Si je pouvais jamais lui reprocher son infâme condition, j'irais n'importe où pour le faire. Si je pouvais la poursuivre jusqu'à sa tombe, je le ferais. S'il existait un mot capable de le réconforter et de la consoler à sa dernière heure, et que je sois la seule à le connaître, je le tairais, au prix de ma vie même. »

La seule véhémence de ses paroles ne peut donner, j'en suis conscient, qu'une faible idée de la passion qui la possédait, et qui se manifestait dans toute sa personne, bien que sa voix, au lieu de prendre de l'ampleur, fût plus sourde que d'habitude. Il ne m'est pas possible de rendre justice à mon souvenir d'elle, ni à la manière dont elle

s'abandonnait totalement à sa colère. J'ai vu de la passion sous de nombreuses formes, mais jamais sous une forme telle que celle-là.

Quand j'ai rejoint Mr Peggotty, il marchait lentement et pensivement en descendant la colline. Dès que je suis arrivé à sa hauteur, il m'a dit qu'il avait maintenant délivré son esprit de ce qu'il avait l'intention de faire à Londres, et qu'il comptait « commencer ses voyages » le soir même. Je lui ai demandé où il pensait aller. Il a seulement répondu, « Je m'en vais chercher ma nièce, monsieur. »

Nous sommes revenus au petit logement au-dessus de l'épicerie, et là j'ai eu l'occasion de répéter à Peggotty ce qu'il m'avait dit. Elle m'a informé, en retour, qu'il lui avait dit la même chose le matin. Elle ne savait pas plus que moi où il allait, mais elle pensait qu'il avait quelque projet en tête.

J'étais malheureux de le quitter dans de telles circonstances. Nous avons dîné ensemble tous les trois d'une tourte au bœuf — l'une des nombreuses et fameuses spécialités de Peggotty — curieusement parfumée ce soir-là, je m'en souviens bien, d'un mélange d'odeurs de thé, de café, de beurre, de bacon, de fromage, de pain frais, de bûches pour le feu, de bougies, et de ketchup aux noix, montant continuellement de la boutique. Après le dîner nous sommes restés assis une heure environ près de la fenêtre, sans dire grand-chose ; puis Mr Peggotty s'est levé, a apporté son sac ciré et son gros bâton, et les a posés sur la table.

Il a accepté, de la provision d'argent comptant de sa sœur, une petite somme en avance de son legs ; à peine assez, ai-je pensé, pour lui permettre de tenir un mois. Il a promis de m'écrire quand quelque chose lui arriverait ; et il a hissé son sac sur son épaule, pris son chapeau et son bâton, et nous a dit à tous deux « Au revoir ! »

« Que tout se passe bien pour toi, chère vieille femme », a-t-il dit en embrassant Peggotty, « et vous aussi, Mas'r Davy ! », me serrant la main. « Je m'en vais la chercher, loin et plus loin. Si elle reviendrait à la maison pendant que je suis absent — mais ah, y'a pas de chance que ça soye ! — ou si que je la ramènerais, mon idée est qu'elle et moi vont vivre et mourir où personne peut rien lui reprocher. Si malheur m'arriverait, rappelez-vous que les derniers mots que je lui laisse est, 'Mon amour inchangé est avec mon enfant chérie, et je lui pardonne !' »

Il a dit cela solennellement, la tête nue ; puis, mettant son chapeau, il a descendu l'escalier ; et il est parti. Nous l'avons suivi jusqu'à la porte. C'était une soirée chaude et poussiéreuse, au moment où, dans la grande avenue principale sur laquelle donnait

notre ruelle, il y avait une pause temporaire dans l'éternel piétinement sur le pavé, et un coucher de soleil rougeoyant. Il a tourné, seul, au coin de notre sombre rue, dans un flamboiement de lumière, et nous l'avons perdu de vue.

Il est rare que cette heure du soir revienne, rare que je me réveille la nuit, rare que je regarde la lune, ou les étoiles, ou la pluie qui tombe, rare que j'entende le vent, sans penser à sa silhouette solitaire poursuivant sa quête, pauvre pèlerin, et sans me souvenir des mots : « Je m'en vais la chercher, loin et plus loin. Si malheur m'arriverait, rappelez-vous que les derniers mots que je lui laisse est, 'Mon amour inchangé est avec mon enfant chérie, et je lui pardonne !' »

Chapitre 33
Bienheureux

Pendant tout ce temps, j'avais continué d'aimer Dora, plus fort que jamais. Penser à elle m'offrait un refuge face à la déception et à l'angoisse, et compensait même un peu la perte de mon ami. Plus j'avais pitié de moi-même, ou des autres, plus je recherchais une consolation dans l'image de Dora. Plus les tromperies et les malheurs s'accumulaient dans le monde, plus l'étoile de Dora s'élevait brillante et pure au-dessus du monde. Je ne pense pas avoir eu une idée bien définie de l'origine de Dora, ni de son rapport avec des êtres supérieurs ; mais je suis sûr que j'aurais rejeté avec indignation et mépris la notion qu'elle fût simplement humaine, comme n'importe quelle jeune femme.

Si je peux m'exprimer ainsi, j'étais imbibé de Dora. Je n'étais pas seulement amoureux fou d'elle, mais j'en étais totalement saturé. On aurait pu essorer assez d'amour de moi, métaphoriquement, pour noyer n'importe qui ; et pourtant il en serait resté assez en moi et sur moi pour imprégner toute mon existence.

La première chose que j'ai faite, par moi-même, quand je suis rentré, a été d'entreprendre une promenade nocturne jusqu'à Norwood et, comme le sujet d'une ancienne devinette de mon enfance, de « tourner et tourner autour de la maison, sans jamais toucher la maison », en pensant à Dora. Je crois que le thème de cette antique énigme était la lune. Quoi qu'il en soit, esclave lunatique de Dora, j'ai déambulé autour de la maison et du jardin pendant deux heures, regardant à travers des fentes de la palissade, hissant mon menton à force d'efforts violents au-dessus des clous rouillés plantés sur sa crête, envoyant des baisers aux fenêtres éclairées et demandant romantiquement à la nuit de protéger ma Dora — je ne sais pas exactement de quoi, peut-être du feu. Ou des souris, contre lesquelles elle élevait de vigoureuses objections.

Mon amour tenait une telle place dans mon esprit, et il m'était si naturel de me confier à Peggotty quand je la retrouvais à mes côtés le soir avec son vieil assortiment d'outils, examinant activement ma garde-robe, que je lui ai fait part — d'une manière suffisamment détournée — de mon secret. Peggotty y prenait un intérêt évident, mais je n'arrivais pas du tout à lui faire partager mon point de vue. Elle manifestait une grande partialité en ma faveur, et ne comprenait pas ce qui pouvait m'inspirer des

doutes ou me décourager à ce propos. « La jeune dame pourrait s'estimer heureuse », observait-elle « d'avoir un tel soupirant. Quant à son Papa », disait-elle, « qu'espérait donc le gentleman, pour l'amour du ciel ! »

J'ai remarqué, cependant, que la robe de Promoteur et la cravate rigide de Mr Spenlow la rendaient moins dédaigneuse, et lui inspiraient plus de respect envers l'homme qui devenait chaque jour plus éthéré à mes yeux, et autour duquel un rayonnement indirect semblait luire quand il était assis tout droit au Tribunal, au milieu de ses dossiers, comme un petit phare dans un océan de papier. Et à propos du Tribunal, où je siégeais aussi, je trouvais singulièrement étrange de penser que ces vieux juges et ternes docteurs n'auraient accordé aucune attention à Dora, s'ils l'avaient connue ; que le ravissement n'aurait pas bouleversé leurs cinq sens si on leur avait proposé le mariage avec Dora ; que Dora aurait pu chanter et jouer sur sa prodigieuse guitare au point de me rendre à moitié fou sans tenter un seul de ces lourdauds de se détourner de son chemin d'un pouce !

Je les méprisais tous, sans exception. Ces vieux jardiniers gelés des parterres du cœur m'offensaient tous personnellement. Le Siège n'était pour moi qu'un butor insensible. Le Barreau n'avait pas plus de tendresse ou de poésie en lui qu'un barreau de chaise.

Prenant la gestion des affaires de Peggotty dans mes propres mains, non sans une certaine fierté, j'ai homologué le testament et conclu un accord avec le bureau des Droits de Succession, puis je l'ai emmenée à la Banque, et j'ai tôt fait de tout mettre sur la bonne voie. Pour nous changer du caractère juridique de ces procédures, nous sommes allés voir quelques figures de cire qui suaient à Fleet Street[1] (fondues, je l'espère, vingt ans plus tard) ; nous avons visité l'exposition de Miss Linwood, dont je me souviens comme d'un Mausolée de travaux d'aiguille, favorisant l'introspection et le repentir ; nous avons inspecté la Tour de Londres ; et sommes montés au sommet de St-Paul. Toutes ces merveilles ont procuré à Peggotty autant de plaisir qu'elle pouvait en éprouver étant donné les circonstances ; sauf, je crois, la cathédrale St-Paul, qui lui a paru entrer en rivalité avec l'image sur le couvercle de sa boîte à ouvrage, à laquelle elle était très attachée, et a été vaincue à son avis, sous certains aspects, par cette œuvre d'art.

[1] Dans le musée de Mrs Salmon, où l'on voyait, rois, reines et autres people de l'époque. Celui de Mrs Tussaud existait déjà, depuis 1802. Mrs Linwood brodait des reproductions spectaculaires des tableaux de maître.

Quand les affaires de Peggotty, qui étaient ce que nous appelions des « formalités ordinaires » dans les Commons (et les formalités ordinaires étaient très faciles et lucratives), ont été réglées, je l'ai emmenée au bureau un matin pour payer sa note. Mr Spenlow était sorti, m'a dit le vieux Tiffey, pour faire prêter serment à un gentleman demandant une licence de mariage ; mais comme je savais qu'il reviendrait bientôt, car notre bureau était proche de celui du Substitut et de celui du Vicaire Général, j'ai dit à Peggotty d'attendre.

Nous étions un peu comme des croque-morts, aux Commons, en ce qui concerne les homologations de testament ; appliquant pour règle générale de paraître plus ou moins affligés quand avions affaire à des clients en deuil. Par un sentiment de délicatesse comparable, nous étions toujours allègres et badins avec les clients des licences de mariage. J'ai donc laissé entendre à Peggotty qu'elle trouverait Mr Spenlow bien remis après le choc du décès de Barkis ; et en effet il ressemblait à un jeune marié quand il est entré.

Mais ni Peggotty ni moi ne l'avons regardé quand nous avons découvert, en sa compagnie, Mr Murdstone. Il avait très peu changé. Sa chevelure paraissait aussi épaisse, et certainement aussi noire, que jamais ; et ses yeux inspiraient aussi peu de confiance qu'autrefois.

« Ah, Copperfield ? » a dit Mr Spenlow. « Vous connaissez ce gentleman, je crois ? »

J'ai salué le gentleman froidement, et Peggotty a tout juste montré qu'elle le reconnaissait. Il a d'abord semblé décontenancé de nous voir tous les deux ensemble ; mais il a vite pris une décision et s'est approché de moi.

« J'espère que vous allez bien ?

– Cela ne peut guère vous intéresser. Oui, si vous tenez à le savoir. »

Nous nous sommes regardés, et il s'est adressé à Peggotty.

« Et vous. Je suis désolé d'apprendre que vous avez perdu votre mari.

– Ce n'est pas la première perte que j'aie éprouvée dans ma vie, Mr Murdstone », a répondu Peggotty, tremblant de la tête aux pieds. « Je suis contente d'espérer que personne est à blâmer pour celle-ci — que personne est responsable.

– Ha ! c'est une pensée réconfortante. Vous avez fait votre devoir ?

– J'ai usé la vie de personne, Dieu merci ! Non, Mr Murdstone, j'ai pas envoyé une douce créture à sa tombe avant l'heure à force de la tourmenter et de l'apeurer !

Il l'a regardée sombrement — avec du remords dans les yeux, ai-je pensé — pendant un moment ; et a dit, en tournant la tête vers moi, mais en regardant mes pieds plutôt que mon visage :

« Nous ne risquons pas de nous revoir bientôt — une source de satisfaction pour nous deux, sans doute, car des rencontres telles que celle-ci ne peuvent jamais être agréables. Je ne m'attends pas à ce que vous, qui vous êtes toujours rebellé contre ma juste autorité, exercée pour vous réformer et vous aider, me manifestiez la moindre bienveillance maintenant. Il y a une antipathie entre nous —

– De longue date, je crois ? » l'ai-je interrompu.

Il a souri, et m'a lancé le regard le plus venimeux que pouvaient darder ses sombres yeux.

« Elle infectait votre cœur d'enfant. Elle altérait la vie de votre pauvre mère. Vous avez raison. J'espère que vous pouvez encore vous améliorer ; j'espère que vous pouvez vous corriger. »

Il a mis fin au dialogue, qui s'était tenu à voix basse dans un coin du bureau extérieur, en entrant dans le bureau de Mr Spenlow et en disant à voix haute, de sa manière la plus suave :

« Les gentlemen exerçant la profession de Mr Spenlow sont habitués aux différends familiaux, et savent combien ils sont toujours difficiles et compliqués ! » Là-dessus, il a versé l'argent pour sa licence ; et, Mr Spenlow la lui ayant remise, soigneusement pliée et accompagnée d'une poignée de main et de vœux de bonheur pour sa future épouse et lui, il est sorti du bureau.

J'aurais pu avoir plus de mal à me retenir de répondre à ses paroles, si j'avais eu moins de mal à convaincre Peggotty (qui n'était furieuse que pour moi, la bonne créature !) que nous n'étions pas dans un lieu propice aux récriminations et qu'elle devait garder son calme. Le rappel de nos anciennes blessures l'avait énervée de manière si inhabituelle que je me suis estimé heureux d'arriver à l'apaiser avec une étreinte affectueuse, en m'efforçant de faire bonne figure devant Mr Spenlow et les clercs.

Mr Spenlow ne paraissait pas savoir quelle était la relation entre Mr Murdstone et moi ; ce qui me convenait, car je ne pouvais supporter l'existence de cette relation, même en mon for intérieur, à cause de la place que tenait dans mes souvenirs l'histoire de ma pauvre mère. Mr Spenlow semblait penser, s'il pensait quoi que ce soit à ce sujet,

que ma tante était à la tête du parti au pouvoir dans notre famille, et qu'il y avait un parti rebelle commandé par quelqu'un d'autre — c'est ce que j'ai cru comprendre d'après ce qu'il a dit pendant que Mr Tiffey rédigeait la note de Peggotty.

« Miss Trotwood », a-t-il remarqué, « est très ferme, c'est certain, et peu encline à céder à l'opposition. J'admire son caractère et je peux vous féliciter, Copperfield, d'être du bon côté. On ne peut que déplorer les différends entre parents — mais ils sont très courants — et la meilleure chose est d'être du bon côté », ce qui signifiait, je suppose, du côté des intérêts financiers.

« Plutôt un bon mariage, ça, je crois ? » a dit Mr Spenlow.

J'ai expliqué que j'en ignorais tout.

« Vraiment ! D'après les quelques mots que Mr Murdstone a lâchés — ainsi qu'un homme le fait souvent en ces occasion — et d'après ce que Miss Murdstone a laissé échapper, je dirais que c'est plutôt un bon mariage.

– Voulez-vous dire qu'il y a de l'argent, monsieur ?

– Oui. J'ai compris qu'il y avait de l'argent. Et aussi de la beauté, dit-on.

– Vraiment ? Sa nouvelle femme est-elle jeune ?

– Elle a juste atteint l'âge[1]. Si récemment, que je pense qu'ils n'attendaient que cela.

– Le Seigneur la délivre ![2] » a dit Peggotty. Avec une telle emphase et de manière si surprenante que cela nous a troublés tous les trois tandis que nous attendions Tiffey et la note.

Le vieux Tiffey est bientôt arrivé, cependant, et a donné la note à relire à Mr Spenlow. Enfonçant son menton dans sa cravate et le frottant doucement, Mr Spenlow a parcouru les articles avec un air désapprobateur — comme si Jorkins avait tout manigancé — et a rendu la note à Tiffey avec un soupir désolé.

« Oui, c'est exact. Parfaitement exact. J'aurais été très heureux, Copperfield, de limiter les frais à nos débours effectifs ; mais c'est un aspect agaçant de ma vie professionnelle que je ne suis pas libre de m'en tenir à mon propre avis. J'ai un associé — Mr Jorkins. »

---

[1] Jusqu'en 1823, l'âge légal du mariage était de vingt-et-un ans pour les deux sexes. En 1823, il est passé à quatorze ans pour les garçons et douze ans pour les filles. Si l'on considère que David est né en 1812, comme Dickens, la scène se passe certainement après 1823. Il est cependant peu probable que Mr Murdstone épouse une demoiselle de douze ans, car les jeunes filles de la bonne société attendaient en général dix-huit ans.

[2] Le Seigneur délivre souvent les justes de leurs ennemis. Par ex : Psaumes 34,17 ou Jérémie 1,8.

Comme il disait cela d'un ton de douce mélancolie, qui était presque aussi gratifiant qu'un renoncement aux frais, j'ai exprimé mon accord au nom de Peggotty, et payé Tiffey en billets de banque. Peggotty est alors rentrée chez elle, et Mr Spenlow et moi sommes allés au Tribunal, où nous devions assister à un procès de divorce relevant d'une petite loi ingénieuse (abolie depuis, je crois, mais en vertu de laquelle j'ai vu annuler plusieurs mariages), procès dont la trame était la suivante : Le mari, qui s'appelait Thomas Benjamin, avait pris sa licence de mariage au seul nom de Thomas ; supprimant le Benjamin, au cas où il ne se sentirait pas aussi à l'aise que prévu. Ne se sentant pas aussi à l'aise que prévu, ou se lassant un peu de sa femme après un an ou deux, pauvre bonhomme, il est revenu devant la Cour, par l'intermédiaire d'un ami, et a déclaré que son nom était Thomas Benjamin, et qu'il n'était donc pas marié du tout. Ce que la Cour a confirmé, à sa grande satisfaction.

Je dois dire que j'avais des doutes quant à la stricte justice de cette décision, et que même la pensée du boisseau de blé qui justifie toutes les anomalies ne les a pas dissipés[1]. Mais Mr Spenlow en a débattu avec moi. Il a dit, Regardez le monde, il y a du bon et du mauvais dedans ; regardez la loi ecclésiastique, il y a du bon et du mauvais dedans. Tout cela fait partie d'un système. Très bien. Voilà !

Je n'ai pas eu l'audace de suggérer au père de Dora qu'il nous aurait peut-être été possible d'améliorer un peu le monde, en nous levant tôt le matin et en retroussant nos manches ; mais j'ai avoué que je pensais possible d'améliorer les Commons. Mr Spenlow a répliqué qu'il me conseillait tout particulièrement de chasser cette idée de mon esprit, car elle n'était pas digne du caractère d'un gentleman ; mais qu'il serait néanmoins content d'apprendre quelle amélioration on pouvait selon moi apporter aux Commons.

Prenant pour objet la partie des Commons qui se trouvait être la plus proche de nous — car notre homme était maintenant célibataire, et nous étions sortis du Tribunal et passions devant le Bureau des Prérogatives — je lui ai déclaré que je considérais le Bureau des Prérogatives comme une institution gérée de manière étrange. Mr Spenlow a demandé sous quel rapport ? J'ai répondu, avec tout le respect dû à son expérience (et encore plus, je le crains, au fait qu'il était le père de Dora), qu'il était peut-être un peu

[1] Au chapitre 26 (voir p. xxx), Mr Spenlow associe la bonne marche des Commons à la prospérité du pays, sous la forme du prix du boisseau de blé.

absurde que le Greffe de cette Cour, contenant les testaments originaux de toutes les personnes léguant des biens dans l'immense province de Canterbury depuis trois siècles pleins, soit un bâtiment quelconque, nullement conçu pour cet usage, dont les greffiers s'appropriaient les loyers, peu sûr, dont il n'était même pas établi qu'il était à l'épreuve du feu, engorgé de tous les documents importants qu'il contenait, et véritablement, du toit à la cave, une spéculation intéressée des greffiers, qui demandaient au public des honoraires élevés pour entasser les testaments du public n'importe où et n'importe comment, n'ayant d'autre objectif que de s'en débarrasser à bon compte. Qu'il était peut-être un peu déraisonnable que ces greffiers, qui recevaient des bénéfices s'élevant à huit ou neuf mille livres par an (pour ne rien dire des bénéfices des greffiers-adjoints et des clercs), ne soient pas obligés de dépenser une partie de cet argent pour trouver un lieu à peu près sûr où ranger les documents importants que toutes les classes de gens étaient tenus de leur confier, bon gré mal gré. Qu'il était peut-être un peu injuste que tous les grands postes de ce grand bureau soient de magnifiques sinécures, tandis que les malheureux clercs dans la pièce froide et sombre à l'étage soient les hommes les moins bien payés et les moins bien considérés de Londres, malgré les services considérables qu'ils rendaient. Qu'il était peut-être un peu indécent que le greffier principal, qui avait pour devoir d'accueillir comme il faut le public se rendant constamment en ce lieu, profite par son poste d'une énorme sinécure (et puisse être en même temps un ecclésiastique, cumuler plusieurs charges[1], occuper une loge de chanoine dans une cathédrale, et que sais-je) — alors que le public subissait des inconvénients dont nous pouvions voir tous les jours, quand le bureau était ouvert, combien ils étaient monstrueux. Que peut-être, en bref, ce Bureau des Prérogatives du diocèse de Canterbury était une affaire si puante, et une absurdité si pernicieuse, que s'il n'avait pas été relégué dans un coin du Cimetière de Saint-Paul que peu de gens connaissaient, on l'aurait bouleversé de fond en comble il y a longtemps.

Mr Spenlow a souri en me voyant m'échauffer timidement sur le sujet, et en a débattu comme auparavant. Il a dit, qu'était-ce après tout ? C'était une question de sensation. Si le public sentait ses testaments en sécurité, et prenait pour acquis que l'on ne pouvait pas améliorer le Bureau, qui s'en portait plus mal ? Personne ! Qui s'en portait mieux ? Tous les bénéficiaires de sinécures. Très bien. Le bien l'emportait donc.

[1] Dans des paroisses différentes, en se faisant représenter par des jeunes prêtres mal payés.

Ce n'était peut-être pas un système parfait. *Rien* n'était parfait ; mais ce qu'il contestait, c'était l'insertion d'un coin. Sous le Bureau des Prérogatives, le pays était magnifique. Insérez un coin dans le Bureau des Prérogatives, et le pays cesserait d'être magnifique. Il considérait qu'un gentleman avait pour principe de laisser les choses telles qu'il les avait trouvées ; et il ne doutait pas que le Bureau des Prérogatives nous enterrerait tous. Je me suis rangé à son opinion, tout en ayant de sérieux doutes moi-même. Je reconnais qu'il avait raison, pourtant ; puisque non seulement le Bureau a tenu jusqu'à l'instant présent, mais il l'a fait malgré un grand rapport parlementaire effectué (sans enthousiasme) il y a dix-huit ans, quand toutes mes objections ont été exposées en détail, et quand on a annoncé qu'il était possible d'accumuler seulement deux ans et demi de nouveaux testaments ; j'ignore ce qu'ils ont fait ensuite ; s'ils en ont perdu beaucoup, ou s'ils en vendent de temps en temps aux crémiers pour envelopper le beurre. Je suis content que le mien n'y soit pas, et j'espère qu'il me reste encore un peu de temps avant de l'y mettre.

J'ai exposé tout cela, dans le présent chapitre de mon bonheur, parce que ce dialogue y tient sa place naturelle. Mr Spenlow et moi prolongeant notre conversation et notre promenade, nous sommes passés à d'autres sujets plus généraux. Et c'est ainsi qu'à la fin Mr Spenlow en est venu à me dire que Dora célébrait son anniversaire une semaine plus tard, et qu'il serait content si j'acceptais de venir me joindre à un petit pique-nique à cette occasion. J'ai aussitôt perdu la tête. Je suis devenu gâteux le lendemain en recevant une petite feuille de papier au bord découpé en dentelle, « Favori de papa. Pour mémoire. » Et j'ai passé la période intermédiaire dans un état de pure niaiserie.

Je crois que j'ai commis toutes les bêtises possibles en me préparant à cet événement béni. Je rougis quand je pense à la cravate que j'ai achetée. On pourrait placer mes bottines dans n'importe quelle collection d'instruments de torture. J'ai préparé, et envoyé la veille par la diligence de Norwood, un charmant petit panier valant presque à lui seul une déclaration. Il contenait des bonbons[1] dont les papillotes portaient les devises les plus tendres que l'argent puisse fournir. À six heures du matin, j'étais dans le marché de Covent Garden en train d'acheter un bouquet pour Dora. À dix heures

[1] *Crackers*. Des bonbons dont les papillotes craquaient quand on les dénouait.

j'étais à cheval (j'avais loué un fringant coursier gris[1] pour l'occasion) avec le bouquet dans mon chapeau pour le tenir au frais, trottant en direction de Norwood.

Je suppose que lorsque j'ai vu Dora dans le jardin en prétendant ne pas la voir, et chevauché au-delà de la maison en prétendant la chercher désespérément, j'ai commis deux petites bêtises que d'autres jeunes gentlemen dans la même situation auraient pu commettre — car elles me sont venues si spontanément. Mais oh ! quand j'ai vraiment trouvé la maison, et quand j'ai vraiment mis pied à terre à la grille du jardin, et traversé la pelouse en traînant mes bottines au cœur de pierre jusqu'au banc où Dora était assise sous un lilas, quel spectacle elle offrait, par ce beau matin, parmi les papillons, en chapeau de paille blanc et robe bleu ciel !

Il y avait une jeune femme avec elle — comparativement avancée en âge — presque vingt ans, je dirais. Elle s'appelait Miss Mills, et Dora l'appelait Julia. C'était l'amie intime de Dora. Heureuse Miss Mills !

Jip était là, et Jip voulait absolument aboyer de nouveau après moi. Quand j'ai présenté mon bouquet, il a grincé des dents de jalousie. Il voyait juste. S'il avait la moindre idée de l'adoration que je vouais à sa maîtresse, il voyait juste !

« Oh, merci, Mr Copperfield ! Quelles adorables fleurs ! » a dit Dora.

J'avais l'intention de dire (après avoir étudié le meilleur agencement de mots pendant trois miles) que je les trouvais belles avant de les voir si près d'*elle*. Mais je n'y arrivais pas. Elle me fascinait trop. La voir approcher les fleurs de son petit menton à fossettes m'ôtait toute présence d'esprit et don de la parole pour me plonger dans une extase inepte. Je m'étonne de n'avoir pas dit, « Tuez-moi, si vous avez un cœur, Miss Mills. Que je meure ici ! »

Alors Dora a proposé à Jip de sentir mes fleurs. Alors Jip a grogné, et refusé de les sentir. Alors Dora a ri, et les a tenues un peu plus près de Jip, pour le forcer. Alors Jip a saisi un morceau de géranium avec ses dents, et y a tourmenté des chats imaginaires. Alors Dora l'a battu, et a fait la moue, et a dit, « Mes pauvres belles fleurs ! » avec autant de compassion, ai-je pensé, que si Jip s'était attaqué à moi. J'aurais bien voulu !

« Vous serez heureux d'apprendre que cette maussade Mrs Murdstone n'est pas là, Mr Copperfield », a dit Dora. « Elle est partie au mariage de son frère, et sera absente au moins trois semaines. N'est-ce pas merveilleux ? »

---

[1] *Gallant grey*. Walter Scott, *The Lady in the Lake*, I,9.

J'étais sûr que c'était merveilleux pour elle, ai-je dit, et tout ce qui était merveilleux pour elle était merveilleux pour moi. Miss Mills, avec un air supérieurement sage et bienveillant, nous regardait en souriant.

« Elle est la chose la plus désagréable que j'aie jamais vue », a dit Dora. « Vous ne pouvez pas imaginer combien elle est odieuse et irascible, Julia.

– Si, je peux, ma chère !

– *Vous* pouvez, peut-être, chérie », a répliqué Dora, en posant sa main sur celle de Julia. « Pardonnez-moi si je n'ai pas fait exception pour vous tout de suite, ma chère. »

J'en ai conclu que Miss Mills avait connu des épreuves au cours d'une existence mouvementée ; et que cela expliquait peut-être cette sage affabilité que j'avais déjà remarquée. J'ai trouvé, au cours de la journée, que c'était bien le cas ; Miss Mills ayant eu le malheur de mal placer son affection, on disait qu'elle s'était retirée du monde avec le terrible acquis de son expérience, mais qu'elle portait toujours un calme intérêt aux espoirs et amours non corrompus de la jeunesse.

Mais maintenant Mr Spenlow est sorti de la maison, et Dora est allée à sa rencontre, en disant : « Regardez, papa, quelles belles fleurs ! » Et Miss Mills a souri pensivement, comme pour dire, « Oh vous éphémères, profitez de votre brève existence dans le matin lumineux de la vie ! » Et nous avons tous marché de la pelouse à la voiture, que l'on était en train de préparer.

Je ne referai jamais une telle promenade. Je n'en ai jamais fait une autre. Il n'y avait que ces trois-là, leur panier, mon panier, et la boîte à guitare, dans le phaéton ; et, bien sûr, le phaéton était découvert ; et je chevauchais derrière, et Dora était assise dos aux chevaux, me faisant face. Elle gardait le bouquet près d'elle sur la banquette, et ne permettait pas du tout à Jip de s'asseoir de ce côté-là, de peur qu'il l'écrase. Elle le prenait souvent à la main, respirant souvent son parfum. Nos regards se rencontraient souvent à ce moment-là ; et je suis très étonné de n'avoir pas bondi dans la voiture par-dessus la tête de mon fringant cheval gris.

Il y avait de la poussière, je crois. Il y avait beaucoup de poussière, je crois. J'ai une vague impression que Mr Spenlow m'a fait observer que je trottais dans la poussière du phaéton ; mais je ne m'apercevais de rien. J'étais conscient d'une brume d'amour et de beauté autour de Dora, mais de rien d'autre. Il se levait parfois et me demandait ce que je pensais de la vue. Je disais qu'elle était plaisante, et elle l'était sans doute ; mais tout était Dora pour moi. Le soleil brillait Dora, et les oiseaux chantaient Dora. Le vent

du sud soufflait Dora, et les fleurs sauvages dans les haies étaient toutes Dora, sans en excepter un bouton. Ce qui me réconforte, c'est que Miss Mills me comprenait. Seule Miss Mills pouvait connaître à fond mes sentiments.

Je ne sais pas combien de temps nous avons mis à arriver, et jusqu'à ce jour je ne sais pas non plus où nous sommes allés. Peut-être était-ce près de Guilford. Peut-être quelque magicien des Mille et une nuits a-t-il fait apparaître l'endroit pour la journée, et l'a-t-il fait disparaître à tout jamais quand nous sommes repartis. C'était un coin de verdure, sur une colline, tapissé d'herbe tendre. Il y avait des arbres donnant de l'ombre, de la bruyère et, aussi loin que portait le regard, un somptueux paysage.

Chose pénible, il y avait là des gens qui nous attendaient ; et ma jalousie, même à l'égard des dames, était sans limites. Mais tous ceux de mon sexe étaient mes ennemis mortels — surtout un imposteur, de trois ou quatre ans mon aîné, dont la moustache rousse nourrissait une arrogance insupportable.

Nous avons tous déballé nos paniers, et nous nous sommes employés à préparer le dîner. Moustache Rousse a prétendu qu'il pouvait faire une salade (je n'y crois pas), et s'est imposé à l'attention générale. Certaines des jeunes dames ont lavé les laitues pour lui, et les ont tranchées sous sa direction. Dora en faisait partie. J'ai senti que le destin avait décidé de m'opposer à cet homme, et que l'un de nous deux devait perdre la partie.

Moustache Rousse a fait sa salade (je me demandais comment elles pouvaient la manger. Rien ne m'aurait amené à y toucher !) et s'est auto-proclamé responsable de la cave à vin, qu'il a aménagée, étant un animal ingénieux, dans le tronc creux d'un arbre. Je l'ai vu bientôt, avec plus de la moitié d'un homard sur son assiette, mangeant son dîner aux pied de Dora !

Je n'ai qu'une vague idée de ce qui s'est passé pendant quelque temps après cette sinistre découverte. Je sais que j'étais très joyeux ; mais ma joie était creuse. Je me suis attaché à une jeune créature vêtue de rose, avec des petits yeux, et je lui ai fait désespérément la cour. Elle accueillait mes attentions avec faveur ; mais je ne peux dire si c'était seulement pour moi, ou parce qu'elle avait des desseins sur Moustache Rousse. On a bu à la santé de Dora. Quand j'ai bu, j'ai affecté d'interrompre ma conversation pour le faire, et de la reprendre aussitôt après. J'ai rencontré le regard de Dora en m'inclinant pour la saluer, et je l'ai trouvé charmant. Mais il passait par-dessus la tête de Moustache Rousse, et je suis resté inflexible.

La jeune créature en rose avait une mère en vert ; et je crois bien que cette dernière nous a séparés pour des raisons stratégiques. De toute façon, une dispersion générale s'est produite tandis que l'on enlevait les restes du dîner ; et je suis allé me promener tout seul au milieu des arbres, dans une humeur où se mêlaient la rage et le remords. Je me demandais si je devais prétendre que je ne me sentais pas bien, et m'enfuir — je ne sais où — sur mon cheval gris ; quand Dora et Miss Mills sont venues à ma rencontre.

« Mr Copperfield », a dit Miss Mills, « vous vous ennuyez. »

Je l'ai priée de n'en rien croire. Pas du tout.

« Et, Dora », a dit Miss Mills, « *vous* vous ennuyez. »

Oh mon Dieu non ! Pas le moins du monde.

« Mr Copperfield et Dora », a dit Miss Mills d'un air presque vénérable. « Cela suffit. Ne laissez pas un futile malentendu flétrir les fleurs printanières qui, une fois cueillies et fanées, ne peuvent pas revivre. Je me fonde sur mon expérience dans le passé — le passé lointain et irrévocable. Il ne faut pas, par un simple caprice, tarir la fontaine jaillissante qui étincelle au soleil ; il ne faut pas supprimer négligemment l'oasis dans le désert du Sahara. »

Je savais à peine ce que je faisais, tellement tout mon être s'était enflammé ; mais j'ai pris la petite main de Dora et je l'ai embrassée — et elle m'a laissé faire ! J'ai embrassé la main de Miss Mills ; et il m'a semblé que nous sommes tous montés tout droit au septième ciel.

Nous ne sommes pas redescendus. Nous sommes restés là-haut toute la soirée. Au début nous errions de-ci de-là parmi les arbres, le bras timide de Dora passé dans le mien ; et Dieu sait, aussi fou que tout cela fût, c'eût été un heureux destin que d'être dotés soudain d'immortalité avec ces sentiments fous et d'errer à jamais parmi les arbres !

Mais, bien trop tôt, nous avons entendu les autres rire et parler, et appeler « où est Dora ! » Nous sommes donc revenus, et ils ont demandé à Dora de chanter. Moustache Rousse voulait aller chercher la boîte à guitare dans la voiture, mais Dora lui a dit que personne ne savait où elle était, sauf moi. Ainsi Moustache Rouge est tombé de son piédestal en un instant ; et *je* l'ai rapportée, et *je* l'ai ouverte, et *j*'ai sorti la guitare, et *je* me suis assis auprès d'elle, et *j*'ai gardé son mouchoir et ses gants, et *j*'ai bu chaque note de sa chère voix, et elle a chanté pour *moi* qui l'aimais, et tous les autres pouvaient applaudir autant qu'ils voulaient, cela ne les regardait pas !

J'étais ivre de joie. Je me disais que c'était trop beau pour être vrai, et que j'allais me réveiller maintenant à Buckingham Street, et entendre Mrs Crupp faire tinter les tasses en préparant le petit déjeuner. Mais Dora a chanté, et les autres ont chanté, et Miss Mills a chanté — à propos des échos assoupis dans les cavernes de la mémoire, comme si elle avait eu cent ans — et le soir est tombé ; et nous avons pris le thé, en chauffant la bouilloire sur un feu de camp à la manière des Bohémiens ; et je continuais d'être aussi heureux qu'auparavant.

J'étais encore plus heureux qu'auparavant quand les réjouissances ont pris fin ; quand les autres gens, y compris Moustache Rouge le perdant, sont repartis de leur côté, et que nous sommes repartis du nôtre dans le soir tranquille et la lumière mourante, tandis que de doux parfum s'élevaient autour de nous. Mr Spenlow étant un peu somnolent après le champagne — honneur au sol qui a nourri la grappe, à la grappe qui a fait le vin, au soleil qui l'a mûrie, et au marchand qui l'a frelaté ! — et dormant profondément dans un coin de la voiture, j'ai chevauché à côté et parlé à Dora. Elle admirait mon cheval et le caressait — oh, quelle jolie petite main sur l'encolure d'un cheval ! — et son châle ne voulait pas rester droit, et de temps à autre je tendais le bras pour l'enrouler sur elle ; et j'ai même eu l'impression que Jip commençait à percevoir ce qu'il en était, et à comprendre qu'il devait se résoudre à devenir mon ami.

La sagace Miss Mills aussi ; cette recluse aimable, quoique bien usée ; cette petite patriarche d'un peu moins de vingt ans, qui en avait terminé avec le monde et ne devait sous aucun prétexte réveiller les échos assoupis dans la caverne de la mémoire ; comme *elle* a été gentille !

« Mr Copperfield », a dit Miss Mills, « venez de ce côté de la voiture un moment — si vous pouvez me consacrer un moment. Je veux vous parler. »

Voyez-moi, sur mon fringant cheval gris, me penchant vers Miss Mills, la main sur la portière de la voiture !

« Dora vient habiter chez moi. Elle rentre avec moi après-demain. Si vous aviez envie de nous rendre visite, je suis sûre que papa serait content de vous voir. »

Que pouvais-je faire, sinon invoquer une bénédiction silencieuse sur la tête de Miss Mills, et ranger l'adresse de Miss Mills dans le coin le plus sûr de ma mémoire ! Que pouvais-je faire, sinon dire à Miss Mills, avec des regards reconnaissants et des mots fervents, combien j'appréciais ses bons offices, et quelle valeur inestimable j'accordais à son amitié !

Miss Mills m'a alors congédié avec bienveillance, en me disant : « Retournez voir Dora ! » et j'y suis allé ; et Dora s'est penché hors de la voiture pour me parler, et nous avons parlé pendant tout le reste du chemin ; et j'ai mené mon fringant coursier si près de la roue qu'elle a éraflé sa jambe avant, et « arraché pour trois liv' quat' d'écorce », comme me l'a dit le propriétaire, — somme que j'ai payée en pensant que c'était extrêmement bon marché pour tant de joie. Pendant ce temps, Miss Mills était assise à regarder la lune, en murmurant des vers et en se remémorant, je suppose, l'époque ancienne où elle avait encore quelque chose de commun avec la terre.

Norwood était beaucoup trop près, et nous y sommes arrivés beaucoup trop tôt ; mais Mr Spenlow est revenu à lui juste à temps et a dit, « Vous devez venir vous reposer, Copperfield ! » J'ai accepté, et nous avons mangé des sandwiches et bu du vin coupé d'eau. Dora rougissante me paraissait si adorable, à la lueur des bougies, que je ne pouvais pas m'éloigner d'elle, mais restais à la dévisager, comme en rêve, jusqu'au moment où les ronflements de Mr Spenlow m'ont inspiré assez de présence d'esprit pour prendre congé. Nous nous sommes donc quittés ; moi chevauchant jusqu'à Londres avec la sensation légère du contact d'adieu de la main de Dora sur la mienne, me souvenant mille fois de chaque incident et de chaque mot ; me couchant enfin dans mon lit, aussi euphorique qu'une jeune nouille `ravie à ses cinq sens par l'amour l'ait jamais été.

Quand je me suis réveillé le lendemain matin, j'étais résolu à déclarer ma passion à Dora, et à connaître mon sort. Bonheur ou souffrance, telle était maintenant la question. Aucune autre question ne se posait dans le monde, et seule Dora pouvait y répondre. J'ai passé trois jours dans un prodigieux désespoir ; je me torturais en donnant à ce qui s'était passé entre Dora et moi toutes les interprétations décourageantes que je pouvais imaginer. Enfin, vêtu à grand frais pour l'occasion, je suis allé chez Miss Mills chargé d'une déclaration.

Combien de fois ai-je parcouru la rue dans un sens et dans l'autre, et fait le tour de la place — douloureusement conscient de répondre à la vieille devinette bien mieux que la lune — avant de me décider à gravir le perron et frapper à la porte ? Cela n'a plus d'importance maintenant. Même quand j'eus enfin frappé, et attendais devant la porte, j'ai envisagé, dans mon émoi, de demander si j'étais chez Mr Blackboy (à l'imitation de ce pauvre Barkis), de présenter mes excuses et de battre en retraite. Mais j'ai tenu bon.

Mr Mills n'y était pas. Je n'espérais pas qu'il y serait. Personne ne voulait de *lui*. Miss Mills était à la maison. Miss Mills ferait l'affaire.

On m'a conduit dans une pièce à l'étage, où se trouvaient Miss Mills et Dora. Jip était présent. Miss Mills était en train de copier de la musique (je me souviens que c'était une nouvelle chanson, intitulée *Hymne funèbre de l'affection*), et Dora peignait des fleurs. Quels n'ont pas été mes sentiments quand j'ai reconnu mes propres fleurs, le bouquet acheté au marché de Covent Garden ! Je ne peux pas affirmer qu'elles étaient très ressemblantes, ni qu'elles m'aient rappelé particulièrement aucune des fleurs que j'aie jamais observées ; mais j'ai compris ce qui était représenté d'après le papier d'emballage, qui était copié fidèlement.

Miss Mills était très contente de me voir, et très désolée de l'absence de son papa ; absence que nous avons tous supportée avec courage, m'a-t-il semblé. Miss Mills a conversé pendant quelques minutes, puis a posé sa plume sur *Hymne funèbre de l'affection*, s'est levée et a quitté la pièce.

J'ai commencé à penser que j'allais remettre la chose à demain.

« J'espère que votre pauvre cheval n'était pas fatigué, quand il est rentré à la maison l'autre soir », a dit Dora, levant ses beaux yeux. « C'était un long chemin pour lui. »

J'ai commencé à penser que j'allais le faire aujourd'hui.

« C'était un long chemin pour *lui*, car *il* n'avait rien pour le soutenir pendant le trajet.

– N'avait-il rien mangé, pauvre bête ? » a demandé Dora.

J'ai commencé à penser que j'allais remettre la chose à demain.

« S-si , on le nourrissait bien. Je veux dire qu'il n'avait pas l'indicible bonheur dont je jouissais en étant si près de vous. »

Dora a penché la tête sur son dessin et a dit, au bout de quelques minutes — j'étais assis, pendant ce temps, dans un état de fièvre brûlante, les jambes toutes raides —

« Vous ne paraissiez pas si sensible à ce bonheur vous-même, à un moment. »

J'ai vu alors que je ne pouvais plus hésiter, et que je devais le faire sur-le-champ.

« Vous ne vous occupiez pas du tout de ce bonheur-là », a dit Dora, haussant un peu les sourcils et secouant la tête, « quand vous étiez assis auprès de Miss Kitt ».

Kitt, je dois le signaler, était le nom de la créature en rose aux petits yeux.

« D'ailleurs je ne sais vraiment pas pourquoi vous devriez vous en occuper, ni pourquoi vous devriez appeler cela un bonheur. Mais bien sûr vous ne pensez pas ce

que vous dites. Et je suis certaine que personne ne doute que vous soyez libre de faire ce qui vous plaît. Jip, vilain garçon, viens ici ! »

Je ne sais pas comment j'ai fait. Je l'ai fait en un instant. J'ai intercepté Jip. J'avais Dora dans mes bras. Je débordais d'éloquence. Je n'ai pas cherché mes mots une seule fois. Je lui ai dit combien je l'aimais. Je lui ai dit que je mourrais sans elle. Je lui ai dit que je l'idolâtrais et l'adorais. Jip aboyait comme un forcené.

Quand Dora a baissé la tête et pleuré, et tremblé, mon éloquence a augmenté d'autant plus. Si elle désirait que je meure pour elle, elle n'avait qu'un mot à dire, et j'étais prêt. Vivre sans l'amour de Dora n'était possible à aucun prix. Je ne pouvais le supporter, et je ne le supporterais pas. Je l'avais aimée à chaque minute, jour et nuit, depuis que je l'avais vue pour la première fois. Je l'aimais à la folie à cette minute. Je l'aimerais toujours à la folie à chaque minute. Des amoureux avaient aimé avant, et des amoureux aimeraient après ; mais aucun amoureux n'avait jamais aimé, ne pourrait, saurait, voudrait jamais aimer, comme j'aimais Dora. Plus je divaguais, plus Jip aboyait. Chacun de nous devenait de plus en plus fou, à sa façon.

Eh bien ! Dora et moi étions assis sur le canapé, un peu plus tard, assez calmes, et Jip était couché sur ses genoux, m'adressant des clins d'œil paisibles. J'étais soulagé. J'étais dans un état de parfaite béatitude. Dora et moi étions fiancés.

Nous avions quelque notion, je suppose, que cela devait aboutir à un mariage. En effet, Dora a stipulé que nous ne devions pas nous marier sans le consentement de son papa. Mais, dans notre extase juvénile, je ne crois pas que nous regardions vraiment devant nous ni derrière nous ; nous n'avions aucune aspiration au-delà du présent ignorant[1]. Nous devions cacher notre secret à Mr Spenlow, mais je suis sûr de n'avoir jamais considéré, à ce moment, qu'il y avait là quelque chose de déshonorant.

Miss Mills était plus pensive que d'habitude quand Dora, qui était allée la chercher, l'a ramenée — sans doute parce que ce qui s'était passé avait tendance à réveiller les échos assoupis dans les cavernes de la mémoire. Mais elle nous a donné sa bénédiction, et l'assurance de son amitié éternelle, et nous a parlé, de façon générale, comme il convient à une voix provenant du couvent.

Que cette époque était insouciante ! Que cette époque était légère, heureuse, insensée !

[1] *Ignorant present*. *Macbeth*, I,5.

Quand j'ai mesuré le doigt de Dora pour une bague qui devait être composée de myosotis, et quand le bijoutier à qui j'ai donné les mesures m'a percé à jour, et a ri en prenant la commande, et m'a fait payer ce qu'il voulait pour le joli petit jouet, avec ses pierres bleues — si lié dans ma mémoire au souvenir de Dora qu'hier encore, lorsque j'ai vu une bague semblable, par hasard, sur le doigt de ma propre fille, une émotion passagère, proche d'une souffrance, a saisi mon cœur !

Quand je me promenais, exalté par mon secret et absorbé par ce qui m'arrivait, et ressentais si intensément la dignité d'aimer Dora, et d'en être aimé, que si j'avais marché sur l'air je n'aurais pas mieux dominé les gens ordinaires qui rampaient sur la terre !

Quand nous avions ces rendez-vous dans le jardin de la place, et étions si heureux, assis dans le kiosque miteux, que jusqu'à cette heure j'aime les moineaux de Londres pour cette seule raison, et vois un arc-en-ciel tropical dans leurs plumes enfumées !

Quand nous avons eu notre première grande querelle (moins d'une semaine après nos fiançailles), et quand Dora m'a renvoyé la bague, enveloppée dans une note désespérée pliée en quatre, sur laquelle elle avait rédigé la phrase terrible, « notre amour a commencé dans la folie et s'achève dans la démence ! » — mots atroces qui m'ont amené à m'arracher les cheveux et à me lamenter que tout était fini !

Quand, sous couvert de la nuit, j'ai filé chez Miss Mills, que j'ai vue en cachette dans une arrière-cuisine où il y avait une essoreuse, et j'ai imploré Miss Mills d'intercéder entre nous et d'éviter l'insanité. Quand Miss Mills a entrepris cette tâche et amené Dora, nous exhortant, depuis la chaire de sa propre jeunesse amère, à faire des concessions mutuelles et à éviter le Désert du Sahara !

Quand nous avons pleuré, et nous sommes réconciliés, et avons retrouvé un bonheur tel que l'arrière-cuisine, essoreuse comprise, s'est changée en un temple de l'Amour, où nous avons mis au point un projet de correspondance par l'intermédiaire de Miss Mills, à raison d'une lettre au moins par jour de chaque côté !

Que cette époque était insouciante ! Que cette époque était légère, heureuse, insensée ! De toutes les époques de ma vie que le Temps tient dans sa poigne, il n'en est aucune qui me fasse sourire rétrospectivement à moitié autant, et à laquelle je pense à moitié aussi tendrement.

Chapitre 34
Ma tante me stupéfie

J'ai écrit à Agnès dès que Dora et moi nous sommes fiancés. Je lui ai écrit une longue lettre, dans laquelle j'ai essayé de lui faire comprendre combien j'étais chanceux, et combien Dora était adorable. J'ai prié Agnès de ne pas considérer cela comme une passion irréfléchie pouvant céder la place à n'importe quelle autre, ou ayant la moindre ressemblance avec les toquades adolescentes à propos desquelles nous avions l'habitude de plaisanter. Je l'ai assurée que sa profondeur était absolument insondable, et lui ai exprimé ma conviction que l'on n'avait jamais rien connu de comparable.

Tandis que j'écrivais à Agnès par une belle soirée près de ma fenêtre ouverte, et que le souvenir serein de ses yeux clairs et de son doux visage me venait à l'esprit, il exerçait d'une certaine façon une influence si paisible sur la précipitation et l'agitation dans lesquelles je venais de vivre, et dont mon bonheur même dépendait en partie, que cela m'a soulagé jusqu'aux larmes. Je me rappelle que je suis resté assis la tête posée sur ma main, la lettre à moitié écrite, à jouer avec l'idée qu'Agnès était l'un des éléments de mon logis naturel. Comme si, retirés dans la maison que sa présence rendrait presque sacrée pour moi, Dora et moi serions plus heureux que partout ailleurs. Comme si, dans toutes les émotions — amour, joie, chagrin, espoir ou déception — mon cœur y revenait spontanément, et y trouvait son refuge et sa meilleure amie.

Je n'ai pas parlé de Steerforth. Je lui ai seulement dit que la fuite d'Emily avait provoqué beaucoup de malheur et de tristesse à Yarmouth ; et que j'étais doublement blessé, en raison des circonstances s'y rattachant. Je savais avec quelle rapidité elle devinait toujours la vérité, mais qu'elle ne serait jamais la première à mentionner son nom.

J'ai reçu une réponse à cette lettre par retour du courrier. En la lisant, il me semblait entendre la voix cordiale d'Agnès me parler à l'oreille. Que puis-je dire de plus ?

Alors que j'étais absent de chez moi ces derniers temps, Traddles était venu deux ou trois fois me rendre visite. Trouvant Peggotty dans l'appartement, et étant informé par Peggotty (qui offrait toujours cette information à qui voulait bien la recevoir) qu'elle était ma vieille nourrice, il avait fait connaissance avec elle dans la bonne humeur, et

était resté pour bavarder un peu à mon sujet. C'est ce que disait Peggotty ; mais je crains qu'elle n'ait monopolisé la conversation, et cela pendant un temps excessif, car on ne l'arrêtait pas facilement, Dieu la bénisse ! quand elle me prenait pour thème.

Cela me rappelle non seulement que j'attendais Traddles un certain jour qu'il avait choisi, qui était maintenant arrivé, mais que Mrs Crupp avait renoncé à toutes ses fonctions (mais pas à son salaire) tant que Peggotty serait présente. Mrs Crupp, après avoir échangé divers propos au sujet de Peggotty d'une voix perçante dans l'escalier — avec un familier invisible semble-t-il, car physiquement parlant elle était absolument seule à ces moments — m'a adressé une lettre pour m'exposer son point de vue. Elle commençait par cette déclaration d'une utilité universelle, qui s'appliquait à tous les événements de sa vie, à savoir qu'elle était mère elle-même ; puis elle m'informait qu'elle avait connu jadis des jours meilleurs, mais qu'à toutes les périodes de son existence elle avait ressenti une objection innée aux espions, intrus et mouchards. Elle ne donnait pas de noms ; que les concernés se reconnaissent ; mais les espions, les intrus et les mouchards, spécialement en t'nue de veuve (ces mots étaient soulignés), elle avait toujours eu l'habitude de les mépriser. Si un gentleman était la victime d'espions, intrus et mouchards (toujours sans donner de noms), à son bon plaisir. Il avait le droit de se faire plaisir, libre à lui. Tout ce qu'elle-même, Mrs Crupp, stipulait était de ne pas être « mise en contract » avec de telles personnes. Elle demandait donc à être excusée de toute présence dans les pièces d'en haut, jusqu'à ce que les choses soit comme elles était avant, et comme on pouvait les souhaiter ; et elle mentionnait de plus que l'on trouverait son petit carnet sur la table du petit déjeuner tous les samedis matin, quand elle demandait de le régler immédiatement, dans l'intention bienveillante d'éviter les ennuis, « et les dérongements » pour tout le monde.

Après cela, Mrs Crupp s'est bornée à installer des pièges dans l'escalier, principalement avec des cruches, dans l'intention d'amener Peggotty à se casser la jambe. Je trouvais plutôt irritant de vivre dans cet état de siège, mais j'avais trop peur de Mrs Crupp pour trouver un moyen de m'en sortir.

« Mon cher Copperfield », s'est écrié Traddles, apparaissant ponctuellement à ma porte, malgré tous ces obstacles, « comment vas-tu ?

– Mon cher Traddles, je suis enchanté de te voir enfin, et vraiment désolé de ne pas avoir été chez moi plus tôt. Mais j'ai été tellement pris —

– Oui, oui, je sais, bien sûr. La tienne vit à Londres, je pense.

– Que dis-tu ?

– Elle — excuse-moi — Miss D., tu sais », a dit Traddles en rougissant dans sa grande délicatesse, « vit à Londres, je crois ?

– Oh oui, près de Londres.

– La mienne, tu t'en souviens peut-être », a dit Traddles, l'air sérieux, « vit là-bas dans le Devonshire — une de dix. Par conséquent, je ne suis pas pris autant que toi — en ce sens-là[1].

– C'est étonnant que tu supportes de la voir si rarement.

– Hah ! » a dit Traddles, pensivement. « Cela paraît en effet étrange. Je suppose que c'est parce que je n'y peux rien, Copperfield.

– Je le suppose aussi », ai-je répliqué en souriant, et non sans rougir. « Et parce que tu es si fidèle et patient, Traddles.

– Mon Dieu ! » a dit Traddles, en y réfléchissant, « c'est ainsi que je t'apparais, Copperfield ? En vérité, j'ignorais que je possédais ces qualités. Mais cette chère fille est si extraordinaire qu'elle m'a peut-être transmis quelque chose de ces vertus. Maintenant que tu le dis, Copperfield, cela ne m'étonnerait pas du tout. Je t'assure qu'elle est constamment en train de s'oublier et de s'occuper des neuf autres.

– Est-ce l'aînée ?

– Oh mais non. L'aînée est une beauté. »

Il a vu, je pense, que je ne pouvais m'empêcher de sourire à la simplicité de cette réponse ; et il a ajouté, avec un sourire sur son propre visage ingénu :

« Ce n'est pas, bien sûr, que ma Sophy — joli nom, Copperfield, je pense ?

– Très joli !

– Ce n'est pas, bien sûr, que Sophy soit autre chose qu'une beauté à mes yeux, et serait autre chose qu'une des filles les plus gentilles ayant jamais existé aux yeux de n'importe qui (je le crois). Mais quand je dis que l'aînée est une beauté, je veux dire qu'elle est vraiment une — » il semblait décrire des nuages autour de lui, des deux mains. « Splendide, tu sais », a dit Traddles, énergiquement.

« Vraiment !

[1] David vient de dire *I have been so much engaged*, ce qui se traduit par *j'ai été tellement pris*, mais il y a un double sens en anglais, parce que le mot *engaged* signifie aussi *fiancé*.

– Oh, je t'assure, hors du commun, vraiment ! Et puis, tu sais, étant faite pour la société et l'admiration, mais ne pouvant pas en profiter beaucoup en raison de leurs moyens limités, elle devient parfois un peu irritable et exigeante. Sophy la met de bonne humeur !

– Sophy est-elle la plus jeune ? » ai-je tenté.

« Oh mon Dieu, non ! » a dit Traddles, se frottant le menton. « Les deux plus jeunes ont seulement neuf et dix ans. Sophy les éduque.

– La deuxième fille, peut-être ? » ai-je tenté.

« Non. Sarah est la seconde. Sarah a quelque chose qui ne va pas à la colonne vertébrale, pauvre fille. La maladie va s'arranger peu à peu, selon les médecins, mais en attendant elle doit rester allongée pendant un an. Sophy la soigne. Sophy est la quatrième.

– Leur mère est-elle en vie ?

– Oh oui, elle est vivante. C'est une femme très supérieure, mais l'humidité de la campagne ne convient pas à son organisme, et — en fait, elle a perdu l'usage de ses membres.

– Mon Dieu !

– C'est triste, non ? Mais sur le plan purement domestique, ce n'est pas si grave que ça, parce que Sophy la remplace. Elle est autant une mère *pour* sa mère qu'elle l'est pour les neuf autres. »

J'ai ressenti la plus grande admiration pour les vertus de cette jeune femme ; et, désirant faire honnêtement de mon mieux pour éviter que l'on abuse du bon caractère de Traddles au détriment de leur avenir commun, j'ai demandé comment allait Mr Micawber.

« Il va très bien, Copperfield, je te remercie. Je n'habite plus chez lui à présent.

– Non ?

– Non. La vérité, vois-tu », a dit Traddles à voix basse, « c'est qu'il a changé de nom et s'appelle Mortimer, à la suite de ses embarras momentanés ; et il ne sort plus qu'à la nuit tombée — et là, en portant des lunettes. Notre maison a été saisie pour loyers impayés. Mrs Micawber était dans un tel état de détresse que je n'ai pas pu refuser de prêter mon nom pour ce second billet à ordre dont nous avons parlé ici. Tu peux imaginer combien cela m'a réjoui, Copperfield, de voir l'affaire se régler ainsi, et Mrs Micawber recouvrer ses esprits.

– Hum.

– Mais son bonheur n'a pas duré longtemps, car une autre saisie a eu lieu une semaine plus tard, hélas. Cela a mis fin à notre cohabitation. Je loue un meublé depuis, et les Mortimer mènent une vie très retirée. J'espère que tu ne me trouveras pas égoïste, Copperfield, si je te dis que le brocanteur a emporté ma petite table ronde à dessus de marbre et le pot à fleurs de Sophy avec son support.

– Quelle pratique brutale ! » me suis-je exclamé avec indignation.

– C'était un — c'était une épreuve », a dit Traddles, avec la grimace qui accompagnait habituellement ce mot. « Je ne le mentionne pas pour me plaindre, remarque, mais dans un but. Le fait est, Copperfield, que je ne pouvais pas les racheter à l'époque de la saisie ; premièrement, parce que le brocanteur, remarquant que je les désirais, a élevé le prix de manière extravagante ; et deuxièmement, parce que je n'avais plus d'argent. Alors je me suis mis à surveiller la boutique du brocanteur, qui se trouve en haut de Tottenham Court Road », a dit Traddles, très content de son stratagème, « et enfin, aujourd'hui, j'ai vu qu'ils étaient en vente. Je les ai juste observés depuis le trottoir en face, parce que si le brocanteur me voyait, tu penses bien qu'il en demanderait n'importe quel prix ! Ce qui m'est venu à l'esprit, car maintenant j'ai l'argent, c'est que peut-être tu ne verrais pas d'objection à ce que ta brave nourrice vienne avec moi à la boutique — je peux la lui montrer depuis le coin de la rue suivante — et marchande pour les avoir au meilleur prix, comme si c'était pour elle ! »

L'enthousiasme avec lequel Traddles m'a proposé ce plan, et la conviction qu'il avait de son ingéniosité peu commune, font partie de mes souvenirs les plus plaisants.

Je lui ai dit que ma vieille nourrice serait enchantée de lui rendre ce service, et que nous allions nous mettre en campagne tous les trois, mais à une condition : qu'il me promette solennellement de ne plus prêter son nom, ni autre chose, à Mr Micawber.

« Mon cher Copperfield, je l'ai déjà décidé, car je commence à sentir que je n'ai pas seulement été imprudent, mais positivement injuste envers Sophy. Puisque je me le suis promis à moi-même, il n'y a plus de risque ; mais je te le promets aussi très volontiers. J'ai payé ce malheureux premier billet. Je ne doute pas que Mr Micawber l'aurait payé s'il avait pu, mais il ne le pouvait pas. Je dois te dire une chose que j'aime beaucoup à propos de Mr Micawber, Copperfield. C'est au sujet du second billet, qui n'est pas encore arrivé à échéance. Il ne me dit pas qu'il est couvert, mais il dit qu'il *le sera*. Eh bien, je trouve qu'il y a quelque chose de très loyal et honnête là-dedans.

Je ne voulais pas ébranler la confiance de mon camarade, et j'ai donc acquiescé. Après avoir poursuivi un peu la conversation, nous sommes allés à la quincaillerie pour enrôler Peggotty ; Traddles préférant ne pas passer la soirée avec moi, à la fois parce qu'il craignait terriblement de voir ses possessions acquises pas quelqu'un d'autre avant de pouvoir les racheter, et que c'était ce soir-là qu'il écrivait toujours à la plus adorable fille du monde.

Je n'oublierai jamais la nervosité de Traddles épiant depuis le coin de la rue qui donnait sur Tottenham Court Road, tandis que Peggotty marchandait les précieux objets ; ni son inquiétude quand elle est revenue lentement vers nous après avoir offert une somme en vain, mais a fait demi-tour quand le brocanteur a cédé et l'a rappelée. En fin de compte, elle a acheté les biens à un prix tolérable, et Traddles était fou de joie.

« Je suis vraiment votre obligé », a dit Traddles en apprenant que les objets seraient livrés chez lui le soir même. « Si je te demandais encore une autre faveur, j'espère que tu ne trouverais pas cela absurde, Copperfield ? »

J'ai répondu d'avance que non, bien sûr.

« Dans ce cas, si vous voulez avoir la bonté », a dit Traddles à Peggotty, « de prendre le pot à fleurs maintenant, je crois que j'aimerais (puisque c'est celui de Sophy, Copperfield) l'emporter à la maison moi-même. »

Peggotty était contente de lui rendre ce service, et il l'a submergée de remerciements, puis est reparti sur Tottenham Court road en emportant le pot affectueusement dans ses bras, avec une des attitudes les plus ravies que j'aie jamais vues.

Nous sommes alors repartis vers mon appartement. Comme les boutiques avaient plus de charmes pour Peggotty que pour toute autre personne de ma connaissance, je l'accompagnais sans me presser, amusé de voir combien les vitrines la fascinaient, et l'attendais aussi souvent qu'elle le désirait. Nous avons mis ainsi pas mal de temps à arriver aux Adelphi.

En montant, je lui ai fait remarquer la soudaine disparition des pièges de Mrs Crupp, et aussi la présence d'empreintes de pas récents. Nous avons tous deux été bien étonnés, en arrivant en haut, de trouver ma porte ouverte (alors que je l'avais fermée) et d'entendre des voix à l'intérieur.

Nous nous sommes regardés sans savoir qu'en penser, et sommes entrés dans le salon. Quel ne fut pas ma stupéfaction de trouver là, de toutes les personnes sur terre, ma tante et Mr Dick ! Ma tante assise sur un tas de bagages, avec ses deux oiseaux

devant elle et son chat sur les genoux, telle un Robinson Crusoé féminin, buvant une tasse de thé. Mr Dick penché pensivement sur un grand cerf-volant semblable à ceux que nous avions souvent fait voler, avec d'autres bagages entassés autour de lui !

« Ma chère tante ! » me suis-je écrié. « Mais quel plaisir inattendu ! »

Nous nous sommes embrassés cordialement ; et Mr Dick et moi nous sommes serré la main cordialement ; et Mrs Crupp, qui préparait le thé en paraissant désireuse de nous prodiguer toute son attention, a dit cordialement qu'elle sachait bien que Mr Copperfull aurait son cœur tout retourné quand il voirait sa chère famille.

« Eh bonjour ! » a dit ma tante à Peggotty, qui tremblait devant sa terrible présence. « Comment allez-vous donc ?

– Tu te souviens de ma tante, Peggotty ? » ai-je dit.

« Pour l'amour du Ciel, mon enfant », s'est exclamé ma tante, « n'appelle pas la femme par ce nom d'île des Mers du Sud ! Si elle s'est mariée pour s'en débarrasser, ce qui était la meilleure chose à faire, pourquoi ne la fais-tu pas profiter du changement ? Quel est votre nom maintenant, — P ? » a dit ma tante, recourant à ce compromis en place de l'odieuse appellation.

« Barkis, madame », a dit Peggotty avec une révérence.

« Eh bien ! C'est humain. Cela ne sonne pas comme si vous aviez besoin d'un missionnaire. Comment allez-vous, Barkis ? J'espère que vous allez bien ? »

Encouragée par ces mots aimables, et par le fait que ma tante lui tendait la main, Barkis s'est approchée, et a pris la main, et a indiqué son accord par une autre révérence.

« Nous sommes plus vieux que nous ne l'étions, je le vois, » a dit ma tante. « Nous ne nous sommes rencontrés qu'une seule fois, savez-vous. Et nous en avons fait de belles ce jour-là ! Trot, mon cher, une autre tasse. »

Je l'ai donnée respectueusement à ma tante, qui était dans son état inflexible, comme à son habitude ; et j'ai osé lui reprocher d'être assise sur une malle.

« Laissez-moi tirer le canapé jusqu'ici, ou le fauteuil, ma tante. Pourquoi rester dans une position si inconfortable ?

– Merci, Trot. Je préfère rester assise sur mes biens. » À ce moment, ma tante a regardé sévèrement Mrs Crupp et a dit : « Nous ne voulons pas vous forcer à rester, madame.

– Vais-je mettre un peu plus de thé dans le pot 'vant de partir, madame ?

– Non, je vous remercie, madame.

– Me laisseriez-vous vous apporter une autre noix de beurre, madame ? Ou pourrait-on vous persuader d'essayer un heuf frais pondu ? ou une tranche de bacon ? Y'aurait pas rien que je peux faire pour votre chère tante, Mr Copperfull ?

« Rien, madame », a répliqué ma tante. « J'y arriverai très bien, je vous remercie. »

Mrs Crupp, qui n'avait cessé de sourire pour exprimer la douceur de son tempérament, et n'avait cessé de tenir la tête inclinée sur le côté pour exprimer une faiblesse générale de sa constitution, et n'avais cessé de se frotter les mains pour exprimer son désir de rendre service à qui le méritait, est peu à peu sortie de la pièce dans un excès de sourires, d'inclinaisons et de frottements.

« Dick ! » a dit ma tante. « Vous savez ce que je vous ai dit à propos des opportunistes et des adorateurs de la fortune ? »

Mr Dick — paraissant effrayé, comme s'il l'avait oublié — a répondu précipitamment par l'affirmative.

« Mrs Crupp appartient à cette engeance. Barkis, je me permets de vous demander de vous occuper du thé et de m'en apporter une autre tasse, car je n'apprécie pas la manière dont cette femme le verse ! »

Je connaissais assez bien ma tante pour savoir que quelque chose d'important la préoccupait, et que cette arrivée signifiait beaucoup plus que l'on aurait pu supposer. J'ai remarqué comment son regard se posait sur moi quand elle pensait que mon attention se portait ailleurs ; et quel curieux processus d'hésitation semblait se dérouler en elle, tandis qu'elle préservait sa raideur externe et son sang-froid. Je commençais à me demander si je l'avais offensée d'une façon ou d'une autre ; et ma conscience me soufflait que je ne lui avais pas encore parlé de Dora. Était-il possible que ce fût la clé du mystère ?

Comme je savais qu'elle ne parlerait que lorsqu'elle en aurait envie, je me suis assis près d'elle et j'ai parlé aux oiseaux, et j'ai joué avec le chat, et je me suis efforcé d'être aussi détendu que possible. Mais j'étais loin d'être vraiment détendu ; et Mr Dick, appuyé sur son grand cerf-volant derrière ma tante, n'arrangeait rien en saisissant la moindre occasion pour secouer la tête sombrement à mon intention en la montrant du doigt.

« Trot », a dit enfin ma tante après avoir fini son thé, lissé soigneusement sa robe et essuyé ses lèvres — « vous n'avez pas besoin de partir, Barkis ! — Trot, es-tu devenu ferme et autonome ?

– Je l'espère, ma tante.

– Qu'en penses-tu ?

– Je pense que oui, ma tante.

– Dans ce cas, pourquoi crois-tu, mon chéri », a dit ma tante, en me regardant sérieusement, « que je préfère rester assise sur ces miennes possessions ce soir ? »

J'ai secoué la tête, incapable de deviner.

« Parce que c'est tout ce que je possède. Parce que je suis ruinée, mon cher ! »

Si la maison avait culbuté dans la rivière, entraînant chacun d'entre nous, je n'aurais pas subi un plus grand choc.

« Dick le sait », a dit ma tante en posant calmement la main sur mon épaule. « Je suis ruinée, mon cher Trot ! Tout ce que j'ai au monde se trouve dans cette pièce, sauf la petite maison — et j'ai laissé Janet afin qu'elle la loue. Barkis, j'ai besoin de trouver un lit pour ce gentleman ce soir. Pour éviter une dépense inutile, vous arrangerez peut-être quelque chose pour moi ici même. Je me contente de n'importe quoi. C'est juste pour une nuit. Nous en reparlerons demain. »

Elle m'a tiré de l'étonnement et de l'inquiétude que j'éprouvais à son sujet — à son sujet, j'en suis sûr — en se jetant à mon cou pendant un moment et en se lamentant qu'elle ne se désolait que pour moi. Un instant plus tard, elle contrôlait cette émotion ; et a dit, d'un air plus triomphant qu'abattu :

« Nous devons affronter les revers hardiment, et ne pas souffrir qu'ils nous effraient, mon cher. Nous devons apprendre à tenir notre rôle jusqu'au bout. Nous devons surmonter l'infortune, Trot ! »

Chapitre 35
Découragement

Dès que j'ai pu retrouver ma présence d'esprit, qui s'était évanouie sous l'effet du choc accablant produit par les informations de ma tante, j'ai proposé à Mr Dick de venir avec moi à l'épicerie pour prendre possession du lit que Mr Peggotty avait récemment libéré. L'épicerie se trouvant à Hungerford Market, et Hungerford Market étant un endroit très différent à cette époque, il y avait une colonnade basse en bois devant la porte (pas très différente de celle devant la maison ou vivaient le vieux et la vieille dans les anciens baromètres), qui plaisait énormément à Mr Dick. La gloire d'habiter au-dessus de cette structure aurait, je pense, compensé de nombreux inconvénients ; mais comme il y en avait peu, à part le bouquet de parfums que j'ai déjà mentionné, et peut-être un certain manque d'espace, il était parfaitement satisfait de l'arrangement. Mrs Crupp avait affirmé, avec indignation, que l'on n'y aurait pas trouvé la place de pendre un chat ; mais, ainsi que Mr Dick me l'a signalé à juste titre, assis au pied du lit et se frottant la jambe, « Vous savez, Trotwood, je ne veux pas pendre un chat. Je ne pends jamais les chats. Par conséquent, en quoi cela me gêne-t-il ? »

J'ai essayé de découvrir si Mr Dick avait la moindre idée de ce qui avait suscité ce vaste et soudain changement dans les affaires de ma tante. Comme j'aurais pu le prévoir, il n'en avait aucune. Le seul compte-rendu qu'il ait pu me donner était que ma tante lui avait dit l'avant-veille : « Voyons, Dick, êtes-vous vraiment et véritablement le philosophe pour lequel je vous prends ? » Qu'il avait alors répondu, Oui, il l'espérait. Que ma tante avait alors dit, « Dick, je suis ruinée. » Qu'il avait alors dit, « Oh, vraiment ! » Que ma tante l'avait alors hautement félicité, ce dont il se réjouissait. Et qu'ils étaient alors venus me voir, et s'étaient restaurés en chemin avec de la bière en bouteille et des sandwichs.

Mr Dick était si content de soi, assis sur le lit, frottant sa jambe et me racontant cela, avec ses yeux grand ouverts et un sourire étonné, que je me suis senti provoqué et — j'en ai honte — lui ai expliqué que la ruine signifiait la détresse, le besoin et la famine ; mais j'ai vite été puni de cette rudesse en voyant son visage pâlir et des larmes rouler sur ses longues joues, tandis qu'il fixait sur moi un regard d'une tristesse si indicible qu'il aurait attendri un cœur bien plus dur que le mien. Je me suis donné infiniment plus

de peine pour lui rendre sa bonne humeur qu'il ne m'en avait fallu pour le déprimer ; et j'ai bientôt compris (ce que j'aurais dû savoir dès le début) que son assurance tenait simplement à sa foi en la plus sage et la plus merveilleuse des femmes, et à sa confiance illimitée en mes ressources intellectuelles. Il considérait ces dernières, je crois, comme capables de répondre à n'importe quelle sorte de désastre non assurément fatal.

« Que pouvons-nous faire, Trotwood ? » a dit Mr Dick. « Il y a le Mémorial —

– C'est certain. Mais tout ce que nous pouvons faire maintenant, Mr Dick, est de garder une attitude enjouée, et de ne pas laisser ma tante voir que nous y pensons. »

Il a approuvé cette proposition avec le plus grand sérieux ; et m'a imploré, si je le voyais dévier d'un pouce du droit chemin, de le remettre sur la voie par l'une de ces méthodes supérieures dont je disposais toujours. Mais la frayeur que je lui avais donnée, j'ai le regret de le dire, s'est révélée trop puissante pour ses meilleurs efforts de dissimulation. Pendant toute la soirée, son regard s'égarait vers le visage de ma tante, avec une expression d'extrême inquiétude, comme s'il la voyait devenir famélique sur le champ. Il en était conscient, et tentait de contrôler sa tête ; mais la manière dont il la maintenait immobile, et restait assis à rouler ses yeux comme les rouages d'une machine, n'arrangeait rien. Je l'ai vu regarder la miche de pain du souper (qui se trouvait n'être pas très grande) comme si rien d'autre ne nous séparait de la famine ; et quand ma tante a insisté pour qu'il se nourrisse comme à son habitude, je l'ai surpris en train de mettre des morceaux de pain et de fromage dans sa poche ; sans doute pour nous revivifier avec ces réserves quand nous aurions atteint un degré avancé de dépérissement.

Ma tante était, au contraire, dans un état d'esprit posé qui était une leçon pour nous tous — pour moi, j'en suis sûr. Elle se montrait fort aimable envers Peggotty, sauf quand je lui donnais ce nom par inadvertance ; et, malgré ce que je savais de sa piètre opinion de Londres, paraissait parfaitement à l'aise. Elle devait dormir dans mon lit, et je me coucherais dans le salon pour monter la garde. Elle attachait une grande importance à la proximité de la rivière, en cas d'incendie ; et je suppose que cette circonstance lui apportait une véritable satisfaction.

« Trot, mon cher », a dit ma tante en voyant que je me préparais à composer sa potion du soir habituelle, « non !

– Rien, ma tante ?

– Pas de vin, mon cher. De la bière.

– Mais il y a du vin ici, ma tante. Et vous l'avez toujours faite avec du vin.

– Garde le vin en cas de maladie. Nous ne devons pas l'utiliser à la légère, Trot. De la bière pour moi. Une demi-pinte. »

J'ai cru que Mr Dick allait s'évanouir. Ma tante étant décidée, je suis sorti pour me procurer de la bière. Comme il était tard, Peggotty et Mr Dick ont saisi l'occasion pour partir ensemble à l'épicerie. Je l'ai quitté, pauvre homme, au coin de la rue, avec son grand cerf-volant sur le dos, l'image même de la misère humaine.

Ma tante faisait les cent pas dans la pièce quand je suis revenu, crêpant les bords de son bonnet de nuit avec ses doigts. J'ai chauffé la bière et préparé les toasts selon les mêmes principes infaillibles que d'habitude. Quand cela a été prêt pour elle, elle était prête de son côté, son bonnet de nuit enfilé et la jupe de sa robe retroussée sur ses genoux.

« Mon cher », a dit ma tante, après en avoir goûté une cuillérée, « c'est bien meilleur que le vin. Moitié moins bilieux. »

Je suppose que je paraissais sceptique, car elle a ajouté :

« Tut, tut, mon enfant. Si rien de pire ne nous arrive que la bière, tout va bien.

– Je devrais penser de même, ma tante, j'en suis sûr.

– Eh bien, dans ce cas, pourquoi ne penses-tu pas de même ?

– Parce que vous et moi sommes des personnes très différentes.

– Bêtises et balivernes, Trot ! »

Elle a continué de prendre un plaisir tranquille, sans aucune affectation, à boire la bière chaude avec une petite cuillère et à tremper ses tranches de toast dedans.

« Trot, je n'aime pas beaucoup les visages inconnus en général, mais j'aime plutôt bien ta Barkis, sais-tu !

– Cela vaut plus de cent livres de vous l'entendre dire !

– Ce monde est vraiment extraordinaire », a remarqué ma tante en se frottant le nez. « Je ne vois pas du tout comment cette femme a jamais pu s'y introduire avec ce nom. Ce serait beaucoup plus facile, pourrait-on penser, d'être née une Jackson, ou quelque chose de ce genre.

– Peut-être pense-t-elle la même chose ; ce n'est pas de sa faute.

– Je le suppose », a dit ma tante, rechignant un peu à l'admettre, « mais c'est très agaçant. Quoi qu'il en soit, elle est Barkis *maintenant.* C'est réconfortant. Barkis éprouve une affection singulière pour toi, Trot.

– Il n'est rien qu'elle ne tenterait pour le prouver.

– Rien, je pense. Voilà que la pauvre folle a prié et supplié que je prenne un peu de son argent — parce qu'elle en a trop ! Une simple d'esprit ! »

Les larmes de plaisir de ma tante tombaient visiblement dans la bière chaude.

« C'est la créature la plus ridicule qui soit jamais venue au monde. J'ai su, dès l'instant où je l'ai vue avec ta pauvre chère fillette de mère, que c'était la plus ridicule des mortelles. Mais il y a du bon en Barkis ! »

Elle a prétendu rire pour avoir l'occasion de se passer la main sur les yeux. L'ayant fait, elle est revenue à ses toasts et à son discours.

« Ah ! Miséricorde ! » a soupiré ma tante. « Je sais tout, Trot ! Barkis et moi avons bien bavardé pendant que tu étais parti avec Dick. Je sais tout. Je ne sais pas où ces misérables filles comptent aller, pour ma part. Je m'étonne qu'elles ne se fracassent pas la crâne contre — contre la cheminée », a dit ma tante ; une idée que la contemplation de la mienne lui a sans doute suggérée.

« Pauvre Emily ! » ai-je dit.

« Oh, ne me parle pas de pauvre. Elle aurait dû y penser, avant de provoquer tant de souffrance ! Embrasse-moi, Trot. Je suis désolée qu'il t'arrive ce genre de chose si tôt. »

Comme je me penchais, elle a posé son gobelet sur mon genou pour me retenir, et a dit :

« Oh, Trot ! Trot ! Et ainsi tu t'imagines amoureux ! Oui ?

– M'imagines, ma tante ! » me suis-je exclamé, aussi rouge qu'il m'était possible de l'être. « Je l'adore de toute mon âme !

– Dora, vraiment ! Et tu veux dire que cette petite chose est fascinante, je suppose ?

– Ma chère tante, personne ne peut se faire la moindre idée de ce qu'elle est !

– Ah ! Et pas sotte ?

– Sotte, ma tante ! »

Je crois sérieusement que je ne m'étais pas demandé une seule fois si elle l'était ou pas. L'idée m'indignait, évidemment ; mais elle me frappait, d'une certaine manière, par sa nouveauté.

« Pas une tête de linotte ?

– Tête de linotte, ma tante ! » Je ne pouvais que répéter cette audacieuse hypothèse comme j'avais répété la question précédente.

« Bon, bon ! Je ne fais que demander. Je ne la dénigre pas. Pauvre petit couple ! Et ainsi vous pensez que vous êtes faits l'un pour l'autre, et allez traverser la vie comme un couple de confiserie sur la pièce montée d'un banquet, hein, Trot ? »

Elle me demandait cela si gentiment, et avec un air si affectueux, mi-espiègle et mi-triste, que je m'en suis trouvé tout ému.

« Nous sommes jeunes et inexpérimentés, ma tante, je le sais, et je reconnais que nous disons et pensons beaucoup de choses assez sottes. Mais nous nous aimons véritablement, j'en suis sûr. Si je pensais que Dora puisse jamais aimer quelqu'un d'autre, ou cesser de m'aimer ; ou que je puisse jamais aimer quelqu'un d'autre, ou cesser de l'aimer ; je ne sais pas ce que je ferais — je perdrais la raison, je pense !

– Ah, Trot ! » a dit ma tante, secouant la tête et souriant mélancoliquement. « Aveugle, aveugle, aveugle ! »

Après une pause, elle a poursuivi :

« Quelqu'un que je connais, Trot, bien que d'un tempérament très souple, possède au fond de lui un sérieux dans l'affection qui me rappelle le pauvre Bébé. Du sérieux, c'est ce que ce quelqu'un doit rechercher, pour l'épauler et l'améliorer, Trot. Du sérieux profond, solide, fidèle.

– Si vous connaissiez seulement le sérieux de Dora, ma tante ! » me suis-je écrié.

« Oh, Trot ! aveugle, aveugle ! » a-t-elle répété, et sans savoir pourquoi, j'ai senti une vague perte ou un manque de quelque chose m'assombrir comme un nuage.

« Quoi qu'il en soit », a dit ma tante, « je ne veux pas priver deux jeunes créatures de l'idée qu'elles se font d'elles-mêmes, ni les rendre malheureuses ; ainsi, bien que ce soit une amourette d'enfants, et que les amourettes d'enfants, très souvent — attention ! je n'ai pas dit toujours ! — n'aboutissent à rien, nous allons tout de même prendre cela au sérieux, et espérer un dénouement heureux un de ces jours. Nous avons assez de temps devant nous pour voir à quoi cela nous mène ! »

Ce n'était pas très réconfortant, dans l'ensemble, pour un amoureux passionné ; mais j'étais content d'avoir mis ma tante dans la confidence. Je me rendais compte qu'elle était fatiguée, aussi l'ai-je remerciée sincèrement de cette marque de son affection, et de toutes ses autres bontés à mon égard ; et après un tendre bonne nuit, elle a emporté son bonnet de nuit dans ma chambre.

Comme je me sentais malheureux, quand je me suis couché ! Comme j'ai pensé et repensé au fait que j'étais pauvre, aux yeux de Mr Spenlow ; au fait que je n'étais plus

ce que je pensais être quand j'avais déclaré ma flamme à Dora ; au fait que je devais dire à Dora, par nécessité chevaleresque, ce qu'était ma condition sociale, et la délivrer de son engagement si elle le désirait ; au fait que je devrais trouver comment vivre, pendant la longue période de mon apprentissage, quand je ne recevais aucun salaire ; au fait qu'il me fallait faire quelque chose pour aider ma tante, et que je ne voyais pas quoi faire ; au fait que j'en arriverais à ne plus avoir d'argent dans ma poche, et à porter un habit élimé, et à ne plus pouvoir offrir de petits cadeaux à Dora, ni chevaucher un fringant cheval gris, ni me montrer sous un jour agréable ! Tout en sachant, et en me torturant de le savoir, combien il était sordide et égoïste de laisser mon esprit se focaliser sur ma propre détresse, j'étais si épris de Dora que je ne pouvais pas m'en empêcher. Je savais que j'étais vil de ne pas penser plus à ma tante, et moins à moi ; mais, à ce moment, mon égoïsme ne connaissait que Dora, et je ne pouvais écarter Dora au profit d'aucune créature terrestre. Que j'ai été extrêmement malheureux cette nuit-là !

Quant au sommeil, j'ai rêvé de la pauvreté sous toutes sortes de formes, mais il me semblait rêver sans passer par la cérémonie préalable de m'endormir. Tantôt j'étais en haillons, voulant vendre des allumettes à Dora, six bottes pour un demi-penny ; tantôt j'étais au bureau en chemise de nuit et en bottines, réprimandé par Mr Spenlow parce que je me présentais aux clients dans cette tenue légère ; tantôt je ramassais avidement les miettes qui tombaient du biscuit que le vieux Tiffey mangeait chaque jour quand Saint-Paul sonnait une heure ; tantôt j'essayais en vain d'obtenir une licence pour épouser Dora, n'ayant rien à offrir en échange qu'un des gants de Uriah Heep, rejeté par l'ensemble des Commons ; et pendant tout ce temps, plus ou moins conscient de mon salon, je tanguais comme un navire en détresse dans un océan de draps et de couvertures.

Ma tante était agitée aussi, car je l'entendais souvent marcher de long en large. Deux ou trois fois au cours de la nuit, vêtue d'un long peignoir de flanelle dans lequel elle semblait mesurer sept pieds de haut, elle est apparue dans ma pièce comme un fantôme perturbé, et s'est approchée du canapé sur lequel j'étais étendu. La première fois, j'ai sursauté, très inquiet, avant d'apprendre qu'une lueur particulière dans le ciel l'incitait à penser que l'Abbaye de Westminster était en feu ; et d'être consulté sur la probabilité que l'incendie s'étende à Buckingham Street, au cas où le vent tournerait. La fois suivante, je suis resté couché sans bouger et elle s'est assise près de moi en murmurant « Pauvre garçon ! » Et cela m'a rendu vingt fois plus misérable de savoir de quelle

manière désintéressée elle se préoccupait de moi, et de quelle manière égoïste je me préoccupais de moi-même.

Il était difficile de croire qu'une nuit si longue pour moi pouvait être courte pour quelqu'un d'autre. Cette considération m'a amené à penser à une réception imaginaire dans laquelle les gens dansaient et ne voyaient pas le temps passer, et cela est aussi devenu un rêve, et j'entendais la musique jouant toujours le même air, et je voyais Dora dansant toujours la même danse sans me prêter la moindre attention. L'homme qui avait joué de la harpe toute la nuit essayait en vain de la coiffer d'un bonnet de nuit de taille ordinaire, quand je me suis réveillé ; ou je devrais plutôt dire, quand j'ai cessé d'essayer de dormir en voyant le soleil briller enfin à travers la fenêtre.

Il y avait d'anciens bains romains en ce temps-là en bas de l'une des rues qui donnent sur le Strand — ils y sont peut-être encore — et j'avais effectué bien des plongeons dans leur eau froide. M'habillant aussi silencieusement que possible, et laissant Peggotty s'occuper de ma tante, j'y ai piqué une tête, puis j'ai marché jusqu'à Hampstead. J'espérais que ce traitement de choc pourrait vivifier un peu mes esprits ; et cela leur a fait du bien, car je suis vite arrivé à la conclusion que la première mesure à prendre était de voir si je pouvais annuler mon contrat d'apprentissage et récupérer la prime. J'ai pris mon petit déjeuner dans le parc de Hampstead Heath et, absorbé par ce premier effort pour m'habituer à notre nouvelle situation, je suis retourné à pied aux Commons le long des routes fraîchement arrosées, en respirant le parfum des fleurs d'été qui poussaient dans les jardins ou allaient en ville sur la tête des colporteurs.

Je suis arrivé au bureau si tôt, cependant, que j'ai passé une demi-heure à flâner dans les Commons avant que le vieux Tiffey, qui était toujours le premier, apparaisse avec sa clé. Je me suis alors assis dans mon coin sombre, à regarder la lumière du soleil sur les tuyaux de cheminée en face ; jusqu'au moment où Mr Spenlow est entré, frais et frisé.

« Comment allez-vous, Copperfield ? Belle matinée !

– Magnifique matinée, monsieur. Pourrais-je vous dire un mot avant que vous partiez à la Cour ?

– Certainement. Venez dans mon bureau. »

Je l'ai suivi dans son bureau, et il a commencé à mettre sa toge, et à se retoucher devant un petit miroir accroché à l'intérieur d'une porte de placard.

« Je suis désolé de vous annoncer », ai-je dit, « que j'ai des informations plutôt décourageantes de ma tante.

– Non ! Mon Dieu ! Pas la paralysie, j'espère ?

– Cela ne concerne pas sa santé, monsieur. Elle a subi de grosses pertes. En fait, il ne lui reste vraiment plus grand-chose.

– Vous me si-dé-rez, Copperfield ! » s'est écrié Mr Spenlow.

J'ai secoué la tête. « En vérité, monsieur, ses affaires sont tellement modifiées que je souhaiterais vous demander s'il serait possible — en sacrifiant de notre côté une partie de la prime, bien entendu », j'ai rajouté cela au dernier moment, en constatant l'absence d'expression de son visage — « d'annuler mon contrat d'apprentissage ? »

Personne ne peut imaginer ce que cela m'a coûté de faire cette proposition. C'était comme de demander la faveur d'être condamné à l'exil loin de Dora.

« Annuler votre contrat, Copperfield ? Annuler ? »

J'ai expliqué, avec une certaine fermeté, que je ne savais vraiment pas d'où me viendraient mes moyens de subsistance, si je ne pouvais pas me les procurer moi-même. Je n'avais aucune crainte quant à l'avenir, ai-je dit — et je l'ai dit avec beaucoup d'emphase, comme pour laisser entendre que je redeviendrais à coup sûr un gendre souhaitable un de ces jours — mais, pour l'instant, je devais compter sur mes propres ressources.

« Je suis extrêmement désolé d'apprendre cela, Copperfield. Extrêmement désolé. Ce n'est pas courant d'annuler un contrat pour ce genre de raison. Ce n'est pas une façon de procéder professionnelle. Ce n'est pas un précédent convenable, pas du tout. Loin de là. En même temps —

– Vous êtes bien bon, monsieur », ai-je murmuré, m'attendant à une concession.

« Pas du tout. N'en parlons pas. En même temps, allais-je dire, si mon destin avait été d'avoir les mains libres — si je n'avais pas un associé — Mr Jorkins »

Mes espérances étaient réduites à néant en un instant, mais j'ai fait un autre effort.

« Pensez-vous, monsieur , que si j'en parlais à Mr Jorkins — »

Mr Spenlow a secoué la tête de façon décourageante. « Dieu me garde, Copperfield, de traiter quiconque de manière injuste, surtout Mr Jorkins. Mais je connais mon associé, Copperfield. Mr Jorkins n'est *pas* un homme à répondre à une proposition de cette nature insolite. Sortir Mr Jorkins des sentiers battus est très difficile. Vous savez comment il est ! »

Je suis sûr que je ne savais rien de lui, si ce n'est qu'il avait été l'unique responsable de l'entreprise à l'origine, et vivait maintenant tout seul dans une maison proche de Montagu Square, qui avait terriblement besoin d'être repeinte ; qu'il arrivait très tard chaque jour, et repartait très tôt ; qu'on ne le consultait apparemment jamais à propos de quoi que ce soit ; et qu'il avait un vilain petit réduit à l'étage, où aucune affaire ne se faisait jamais et où un vieux bloc de papier jaune, épargné par l'encre depuis vingt ans, disait-on, était posé sur son bureau.

« Objecteriez-vous à ce que je lui en parle, monsieur ?

– Aucunement. Mais j'ai quelque expérience de Mr Jorkins, Copperfield. Je préférerais qu'il en soit autrement, car je serais heureux de vous satisfaire en toutes choses. Je ne peux avancer la moindre objection à ce que vous en parliez à Mr Jorkins, Copperfield, si vous pensez que cela en vaut la peine. »

Profitant de cette permission, donnée avec une chaleureuse poignée de main, je suis resté assis à penser à Dora, et à regarder la lumière du soleil descendre des cheminées le long du mur de la maison d'en face, jusqu'à l'arrivée de Mr Jorkins. Je suis alors monté au bureau de Mr Jorkins, et j'ai de toute évidence étonné énormément Mr Jorkins en y apparaissant.

« Entrez, Mr Copperfield. Entrez donc ! »

Je suis entré, et me suis assis ; et j'ai exposé mon cas à Mr Jorkins à peu près comme je l'avais fait à Mr Spenlow. Mr Jorkins n'était absolument pas l'affreuse créature à laquelle on pouvait s'attendre, mais un homme corpulent et doux, au visage glabre, âgé de soixante ans, qui prenait tellement de tabac à priser que ce stimulant constituait sa principale nourriture, disait une tradition des Commons, ne laissant pas de place dans son organisme à un autre aliment.

« Vous avez parlé de cela à Mr Spenlow, je suppose », a dit Mr Jorkins ; après m'avoir entendu, très nerveusement, jusqu'à la fin.

J'ai répondu que Oui, et lui ai dit que Mr Spenlow avait mentionné son nom.

« Il a dit que je devrais y objecter ? » a demandé Mr Jorkins.

J'ai été obligé d'admettre que Mr Spenlow avait considéré la chose comme probable.

« Je suis désolé de dire, Mr Copperfield, que je ne peux favoriser votre proposition », a dit Mr Jorkins, nerveusement. « Le fait est — mais j'ai un rendez-vous à la banque, si vous pouvez avoir la bonté de m'excuser. »

Sur ces mots il s'est levé en toute hâte et sortait déjà de la pièce quand j'ai trouvé en moi le courage de dire que je craignais, dans ce cas, qu'il n'y ait aucun moyen d'arranger l'affaire.

« Non ! » a dit Mr Jorkins, s'arrêtant à la porte pour hocher la tête. « Oh, non ! J'objecte, savez-vous », a-t-il dit vivement en franchissant le seuil. « Vous devez être conscient, Mr Copperfield », a-t-il ajouté en se retournant nerveusement, « que si Mr Spenlow objecte ——

– Personnellement, il n'objecte pas, monsieur.

– Oh ! Personnellement ! » a répété Mr Jorkins, d'un ton impatient. « Je vous assure qu'il y a une objection, Mr Copperfield. Aucun espoir ! Ce que vous souhaitez que l'on fasse, on ne peut le faire. Je — j'ai vraiment un rendez-vous à la banque. » Sur ce, il s'est bel et bien enfui en courant ; et, autant que je sache, a mis trois jours avant de revenir dans les Commons.

Comme je ne voulais négliger aucune possibilité, j'ai attendu le retour de Mr Spenlow, et je lui ai décrit ce qui s'était passé ; lui laissant entendre que je n'avais pas perdu espoir en sa capacité à convaincre l'inflexible Mr Jorkins, s'il s'attelait à cette tâche.

« Copperfield », a répliqué Mr Spenlow, avec un sourire sagace, « vous ne connaissez pas mon associé, Mr Jorkins, depuis aussi longtemps que moi. Rien n'est plus loin de mes pensées que de soupçonner Mr Jorkins de rouerie. Mais Mr Jorkins a une manière de formuler ses objections qui trompe souvent les gens. Non, Copperfield ! » Il a secoué la tête. « On n'ébranle pas Mr Jorkins, croyez-moi ! »

J'étais complètement déconcerté face à Mr Spenlow et Mr Jorkins, ne sachant pas lequel était vraiment l'associé objecteur ; mais je voyais assez clairement qu'il y avait de l'obstination quelque part dans l'entreprise, et qu'il était hors de question de récupérer les mille livres de ma tante. Dans un état d'abattement dont je me souviens sans plaisir, car je sais qu'il était trop lié à mon égoïsme (bien que toujours en rapport avec Dora), j'ai quitté le bureau et suis parti vers la maison.

J'étais en train de me préparer au pire, et d'envisager sous leur aspect le plus sombre les dispositions que nous devions adopter à l'avenir, quand un fiacre qui me dépassait, et s'est arrêté à ma hauteur, m'a fait lever les yeux. Une belle main s'est tendue vers moi depuis la portière ; et un visage m'a souri — ce visage que je n'avais jamais vu sans un sentiment de sérénité et de bonheur, depuis le moment où il s'est retourné sur

le vieil escalier de chêne avec la large rampe, et où j'ai associé sa douce beauté au vitrail dans l'église.

« Agnès ! » me suis-je exclamé joyeusement. « Oh, ma chère Agnès, de toutes les personnes au monde, quel plaisir de te voir !

– Vraiment ? » a-t-elle dit de sa voix cordiale.

« Je voulais tellement te parler ! Le seul fait de te regarder m'ôte un tel poids du cœur ! Si j'avais une baguette magique, je ne l'aurais pas utilisée pour faire apparaître une autre personne que toi !

– Quoi ?

– Bon ! peut-être Dora d'abord », ai-je concédé en rougissant.

« Certainement Dora d'abord, j'espère bien », a dit Agnès en riant.

« Mais toi ensuite ! Où allais-tu ? »

Elle allait chez moi pour voir ma tante. Comme il faisait très beau, elle n'était pas mécontente de sortir du fiacre, dont l'odeur (j'avais ma tête à l'intérieur pendant tout ce temps) ressemblait à celle d'une écurie dans une serre. J'ai renvoyé le cocher, et elle a pris mon bras, et nous avons marché ensemble. C'était comme une incarnation de l'Espoir pour moi. Je me sentais tellement différent en une petite minute, avec Agnès à mes côtés !

Ma tante lui avait écrit l'une des notes étranges et abruptes — pas beaucoup plus longues qu'un billet de banque — auxquelles se limitaient habituellement ses efforts épistolaires. Elle y déclarait qu'elle avait subi des infortunes et quittait Douvres définitivement, mais en avait pris son parti et allait si bien que personne n'avait besoin de s'inquiéter à son sujet. Agnès était venue à Londres pour voir ma tante, à laquelle une amitié réciproque la liait depuis des années ; en vérité, depuis que j'étais venu résider dans la maison de Mr Wickfield. Elle n'était pas seule, a-t-elle dit. Son papa était avec elle — et Uriah Heep.

« Et maintenant, ils sont associés », ai-je dit. « Qu'il aille au diable !

– Oui ! Ils ont une affaire à régler ici ; et j'en ai profité pour venir aussi. Tu ne dois pas croire que ma visite est entièrement amicale et désintéressée, Trotwood, car — je crains d'être cruellement partiale — je n'aime pas laisser papa partir seul avec lui.

– Exerce-t-il la même influence sur Mr Wickfield, Agnès ?

Agnès a secoué la tête. « Il y a de tels changements chez nous que tu reconnaîtrais à peine la chère vieille maison. Ils vivent chez nous, maintenant.

– Ils ?

– Mr Heep et sa mère. Il dort dans ton ancienne chambre », a dit Agnès en observant mon visage.

« J'aimerais pouvoir choisir ses rêves. Il ne dormirait pas là longtemps.

– Je garde ma propre petite chambre où j'apprenais mes leçons. Comme le temps passe ! Tu t'en rappelles ? La petite pièce lambrissée qui donne sur le salon ?

– Rappelle, Agnès ? Quand je t'ai vue pour la première fois à la porte, avec ton curieux petit panier à clés accroché à ton côté ?

– Il n'a pas changé », a dit Agnès en souriant. « Je suis contente que tu en aies gardé un si plaisant souvenir. Nous étions très heureux.

– Oui, c'est certain.

– Je garde encore cette pièce pour moi ; mais je ne peux pas toujours négliger Mrs Heep, tu sais », a dit Agnès tranquillement. « Je me sens donc obligée de lui tenir compagnie, quand je pourrais préférer être seule. Mais je n'ai aucune autre raison de me plaindre d'elle. Si elle me fatigue, parfois, à force de vanter son fils, ce n'est que naturel pour une mère. C'est un très bon fils pour elle. »

J'observais Agnès pendant qu'elle prononçait ces mots, sans détecter en elle la moindre conscience des desseins d'Uriah. Ses yeux paisibles mais sérieux me regardaient avec la gracieuse franchise qui leur était propre, et il n'y avait aucun changement dans son doux visage.

« La principale gêne qu'apporte leur présence dans la maison », a dit Agnès, « est que je ne peux pas être aussi près de mon papa que je le souhaiterais — Uriah Heep s'interpose trop entre nous — et je ne peux pas veiller sur lui, si ce n'est pas présomptueux de dire cela, d'aussi près que je le voudrais. Mais s'il subit la moindre duperie ou fourberie, j'espère que l'amour et la vérité l'emporteront tout simplement à la fin. J'espère que l'amour et la vérité sont réellement plus forts en fin de compte que n'importe quelle vilenie ou infortune au monde.

Un certain sourire lumineux que je n'ai jamais vu sur aucun autre visage a disparu alors même que je l'admirais et pensais à l'époque où il m'était si familier ; et elle m'a demandé, en changeant soudain d'expression (nous nous approchions de ma rue) si je savais comment les revers de fortune de ma tante étaient survenus. Quand j'ai répondu que non, qu'elle ne me l'avait pas encore dit, Agnès est devenue pensive, et je me suis imaginé que je sentais son bras trembler dans le mien.

Nous avons trouvé ma tante seule, dans un état quelque peu agité. Une différence d'opinion l'avait opposée à Mrs Crupp sur une question abstraite (la bienséance de louer des chambres à des personnes du beau sexe) ; et ma tante, totalement indifférente aux spasmes de Mrs Crupp, avait coupé court à la querelle en informant cette dame qu'elle empestait mon cognac et en la priant de bien vouloir sortir. Mrs Crupp trouvait ces propos diffamatoires et avait manifesté son intention de les contester devant un « Judy britannique[1] » — signifiant, supposait-on, le garant de nos libertés nationales.

Ma tante, cependant, ayant eu le temps de se calmer pendant que Peggotty était sortie montrer à Mr Dick les Gardes à Cheval — et étant, par ailleurs, très heureuse de voir Agnès — s'est plutôt vantée de l'affaire, et nous a reçus avec une bonne humeur sans faille. Quand Agnès a posé son chapeau sur la table et s'est assise à côté d'elle, je n'ai pas pu éviter de penser, en regardant ses yeux affectueux et son front radieux, combien sa présence me semblait naturelle ; combien ma tante se confiait volontiers à elle malgré son jeune âge et son inexpérience ; combien de force elle tirait en toute simplicité de l'amour et de la vérité.

Nous avons commencé à parler des pertes de ma tante, et je leur ai raconté ce que j'avais tenté de faire ce matin-là.

« Ce qui était peu judicieux, Trot », a dit ma tante, « mais partait d'une bonne intention. Tu es un garçon généreux — je devrais dire jeune homme, maintenant — et je suis fière de toi, mon cher. Tout cela est bien bon. Mais maintenant, Trot et Agnès, examinons le cas de Betsy Trotwood de près, et voyons où nous en sommes. »

J'ai remarqué qu'Agnès pâlissait, en regardant très attentivement ma tante. Cette dernière, caressant son chat, regardait très attentivement Agnès.

« Betsey Trotwood », a dit ma tante, qui n'avait jamais parlé de ses affaires financières, « je ne veux pas dire ta sœur, Trot, mon cher, mais moi-même — avait un certain patrimoine. Peu importe combien ; assez pour en vivre. Plus ; car elle avait économisé un peu, et l'avait agrandi. Betsey a ajouté des liquidités à son patrimoine pendant un certain temps, puis elle a suivi les conseils de son homme d'affaires et l'a investi dans des obligations foncières. Cela a bien fonctionné, et rapporté de très bons intérêts, jusqu'au moment où les obligations arrivées à échéance ont été remboursées. Je parle de Betsey comme si c'était un navire de guerre. Bon ! Betsey a alors dû

[1] Au lieu de *Jury*, Mrs Crupp dit *Judy*, le personnage féminin de *Punch and Judy*, le guignol anglais.

s'enquérir d'un nouvel investissement. Elle pensait qu'elle était plus compétente, maintenant, que son homme d'affaires, qui n'était plus à ce moment un aussi bon homme d'affaires qu'autrefois — je fais allusion à votre père, Agnès — et elle s'est mis en tête de s'en occuper elle-même. Elle a donc placé ses œufs », a dit ma tante, « dans un panier étranger ; qui s'est révélé être un très mauvais panier. Elle a d'abord perdu du côté de la mine, et puis elle a perdu du côté de la plongée — la pêche au trésor, ou quelque absurdité de cet acabit », a expliqué ma tante en se frottant le nez , « puis elle a perdu de nouveau du côté de la mine et, à la fin, pour tout arranger, elle a perdu du côté de la banque. Je ne sais pas ce que valaient les actions de la banque à un moment, cent pour cent au moins, je crois ; mais la banque était à l'autre bout du monde, et s'est envolée, autant que je sache ; elle s'est volatilisée je ne sais comment et ne remboursera jamais un shilling ; et les shillings de Betsey s'y trouvaient tous, et ils ont disparu. Moins on en parle, mieux c'est ! »

Ma tante a conclu ce résumé philosophique en fixant ses yeux plus ou moins triomphalement sur Agnès, qui reprenait peu à peu des couleurs.

« Chère Miss Trotwood, est-ce là toute l'histoire ? » a dit Agnès.

« J'espère que cela suffit, mon enfant. S'il y avait encore eu de l'argent à perdre, cela n'aurait pas été tout, je dois dire. Betsey aurait trouvé le moyen de s'en débarrasser comme du reste, et d'ajouter un autre chapitre, je n'en doute pas. Mais il n'y avait plus d'argent, et l'histoire s'arrête là. »

Agnès avait d'abord écouté en retenant son souffle. Ses couleurs restaient fluctuantes, mais elle respirait plus librement. Je pensais savoir pourquoi. Je pensais qu'elle avait redouté une responsabilité éventuelle de son malheureux père dans ce qui s'était passé. Ma tante a pris sa main dans la sienne, et a ri.

« Est-ce tout ? » a répété ma tante. « Eh oui, c'est tout, sauf 'et tout est bien qui finit bien'. Je pourrai peut-être ajouter cela de Betsey un de ces jours. Alors, Agnès, vous avez un bon cerveau. Toi aussi, Trot, pour certaines choses, bien que je ne félicite pas toujours », et là ma tante a hoché la tête avec une énergie qui lui était propre. « Que faire ? Nous avons mon cottage, qui peut rapporter, bon an mal an, je dirais soixante-dix livres. Je pense que nous pouvons compter sur cette somme à coup sûr. Bien ! — C'est tout ce que nous avons », a dit ma tante ; qui avait pour particularité, comme certains chevaux, de s'arrêter tout net quand elle semblait partie pour continuer pendant un bon moment.

« Et puis », a dit ma tante après une pause, « il y a Dick. Il est bon pour cent livres par an, mais évidemment c'est pour lui-même. J'aimerais mieux le renvoyer, alors que je sais être la seule personne qui l'apprécie, plutôt que de le garder sans qu'il dépense son argent pour lui-même. Comment pouvons-nous, Trot et moi, nous débrouiller le mieux possible avec nos revenus ? Qu'en dites-vous, Agnès ?

– *Je* dis, ma tante », suis-je intervenu, « que je dois faire quelque chose !

– T'engager dans l'armée ? » a répliqué ma tante, inquiète, « où dans la marine ? Je ne veux pas en entendre parler. Tu vas devenir un promoteur. Ce n'est pas le genre de *cette* famille que l'on ailler se faire fracasser le crâne, s'il te plaît. »

J'allais lui expliquer que je ne désirais pas introduire ce moyen de gagner sa vie dans la famille, quand Agnès a demandé si mon appartement était loué pour longtemps.

« Vous touchez juste, ma chère », a dit ma tante. « On ne peut s'en débarrasser avant au moins six mois, à moins de le sous-louer, mais je n'y crois pas. Le dernier occupant y est mort. Cinq personnes sur six y mourraient — bien sûr — de cette femme en nankin avec le jupon de flanelle. J'ai un peu d'argent liquide ; et je suis d'accord avec vous, la meilleure chose à faire est de finir le terme ici, et de trouver une chambre dans les environs pour Dick. »

J'ai pensé qu'il était de mon devoir de mentionner l'inconfort que ma tante subirait si elle devait vivre dans un état de guérilla continue avec Mrs Crupp ; mais elle a réfuté cette objection aussitôt en déclarant qu'à la première velléité hostile elle était prête à stupéfier Mrs Crupp pour le reste de son existence naturelle.

« J'ai pensé, Trotwood », a dit Agnès, en hésitant, « que si tu avais le temps —

– J'ai beaucoup de temps, Agnès. Je suis toujours libre après quatre ou cinq heures, et j'ai du temps tôt le matin. D'une façon ou d'une autre », ai-je dit en étant conscient de rougir un peu à la pensée des heures passées à traîner dans la ville et sur la route de Norwood, « j'ai énormément de temps.

– Je sais que cela ne te déplairait pas », a dit Agnès, s'approchant de moi et parlant d'une voix douce, pleine d'une considération affectueuse et encourageante que j'entends encore maintenant, « d'exercer la fonction de secrétaire.

– Me déplaire, ma chère Agnès ?

– Parce que le Docteur Strong », a poursuivi Agnès, « a mis à exécution son intention de prendre sa retraite et s'est installé à Londres ; et il a demandé à papa, je le sais, s'il

pouvait lui en recommander un. Ne penses-tu pas qu'il aimerait mieux avoir son ancien élève préféré auprès de lui plutôt que n'importe qui d'autre ?

– Chère Agnès ! Que ferais-je sans toi ! Tu es toujours mon bon ange. Je te l'ai dit. Je ne pense jamais à toi sous un autre jour. »

Agnès a répondu, en riant plaisamment, qu'un bon ange (à savoir Dora) suffisait ; et m'a rappelé que le Docteur avait l'habitude de s'occuper dans son bureau le matin tôt et le soir — et que mes horaires s'accorderaient bien avec ses besoins. J'étais à peine plus enchanté par la perspective de gagner mon pain moi-même que par l'espoir de le faire avec mon vieux maître ; bref, suivant le conseil d'Agnès, je me suis assis et ai écrit une lettre au Docteur, exposant mon intention et l'informant que je lui rendrais visite le lendemain matin à dix heures. Je l'ai adressée à Highgate — car il vivait dans ce lieu si mémorable pour moi — et je suis sorti et l'ai mise à la poste moi-même, sans perdre une minute.

Quand Agnès passait quelque part, des signes agréables semblaient toujours rappeler sa présence silencieuse. Quand je suis revenu, j'ai trouvé les oiseaux de ma tante suspendus comme ils l'avaient toujours été à la fenêtre du salon dans le cottage ; et mon fauteuil placé devant la fenêtre ouverte comme celui de ma tante ; et même l'éventail rond et vert que ma tante avait emporté avec elle vissé à l'appui de la fenêtre. Je savais qui avait tout arrangé, car on avait l'impression que cela s'était fait tranquillement tout seul ; et j'aurais deviné tout de suite qui avait classé mes livres négligés dans le vieil ordre de mes jours d'école, même si j'avais supposé Agnès à des miles de là, au lieu de la voir s'en occuper, et sourire du désordre dans lequel ils étaient tombés.

Ma tante manifestait beaucoup de bienveillance au sujet de la Tamise (qui avait vraiment bonne apparence à la lumière du soleil, bien que n'égalant pas la mer devant le cottage), mais elle ne pouvait accepter la fumée de Londres qui, disait-elle, « poivrait tout ». Une véritable révolution, dans laquelle Peggotty jouait un rôle essentiel, avait lieu dans tous les recoins de mon appartement, à propos de ce poivre ; et je regardais, me disant que même Peggotty semblait en faire peu en s'agitant beaucoup, tandis qu'Agnès en faisait beaucoup sans la moindre agitation, quand on a frappé à la porte.

« Je crois que c'est papa », a dit Agnès en pâlissant. « Il m'a promis qu'il viendrait. »

J'ai ouvert la porte et j'ai fait entrer non seulement Mr Wickfield, mais aussi Uriah Heep. Je n'avais pas vu Mr Wickfield depuis un certain temps. J'étais prêt à découvrir

un grand changement en lui, d'après ce qu'Agnès m'avait dit, mais son apparence m'a choqué.

Ce n'était pas tant qu'il paraissait avoir vieilli de plusieurs années, tout en étant toujours vêtu avec la même propreté méticuleuse ; ni qu'une rougeur malsaine marquait son visage ; ni que ses yeux étaient gonflés et injectés de sang ; ni que sa main tremblait nerveusement, pour des raisons que je connaissais et avais observées depuis des années. Ce n'était pas tant qu'il avait perdu sa beauté, ou son ancienne allure de gentleman — car il les avait conservées — mais ce qui m'a frappé le plus est que malgré l'évidence encore présente de sa supériorité originelle, il se soit soumis à cette incarnation rampante de la méchanceté, Uriah Heep. L'inversion de leurs positions relatives, Uriah ayant le pouvoir et Mr Wickfield étant devenu dépendant, m'était une vision plus pénible que je ne puis l'exprimer. Si j'avais vu un Singe commander à un Homme, je n'aurais sans doute pas trouvé le spectacle plus dégradant.

Il semblait n'en avoir que trop conscience lui-même. Quand il est entré, il est resté immobile ; et la tête basse, comme s'il le sentait. Cela n'a duré qu'un moment, car Agnès lui a dit doucement, « Papa ! Voici Miss Trotwood — et Trotwood, que vous n'avez pas vus depuis longtemps ! », et il s'est alors approché, et a donné la main d'un air gêné à ma tante, et m'a serré la main plus cordialement. Pendant ce bref moment que j'ai mentionné, j'ai vu un vilain sourire se former sur le visage d'Uriah. Agnès l'a vu aussi, je pense, car elle s'est écartée de lui.

Ce que ma tante a vu, ou n'a pas vu, je mets la science de la physiognomonie au défi d'avoir pu le déterminer sans son consentement. Je crois que personne n'a jamais eu un visage aussi imperturbable que le sien, quand elle le voulait. Son visage aurait pu être un mur aveugle en l'occurrence, pour ce qu'il éclairait ses pensées ; jusqu'au moment où elle a rompu le silence avec son habituelle brusquerie.

« Eh bien, Wickfield ! » a dit ma tante ; et il l'a regardée pour la première fois. « Je racontais à votre fille de quelle belle manière je me suis débarrassée de mon argent, ne pouvant pas vous le confier parce que vous deveniez rouillé en affaires. Nous avons délibéré ensemble, et nous nous entendons bien, tous comptes faits. Agnès vaut autant que toute l'entreprise, à mon avis.

– Si je peux umblement le remarquer », a dit Uriah Heep en se tortillant, « j'approuve pleinement Miss Betsey Trotwood, et ne serais que trop eureux si Miss Agnès était notre associée.

– Vous êtes associé vous-même, savez-vous », a répliqué ma tante, « et ça vous suffit, j'espère. Comment vous portez-vous, monsieur ? »

En réponse à cette question, qui lui était adressée très sèchement, Mr Heep, serrant maladroitement le sac bleu qu'il portait, a déclaré qu'il allait assez bien, il remerciait ma tante, et espérait qu'il en était de même pour elle.

« Et vous, Master — je devrais dire, Mister Copperfield », a poursuivi Uriah, « j'espère vous voir en bonne santé ! Je me réjouis de vous voir, Mister Copperfield, même dans les circonstances présentes. » Je voulais bien le croire ; car il semblait s'en délecter fort. « Les circonstances présentes ne sont pas ce que vos amis souhaiteraient pour vous, Mister Copperfield, mais ce n'est pas l'argent qui fait l'homme ; c'est — je ne suis vraiment pas capable, avec mes umbles pouvoirs, d'exprimer ce que c'est », a dit Uriah avec un tressaillement obséquieux, « mais ce n'est pas l'argent ! »

Là-dessus il m'a serré la main ; pas de la manière commune, mais en restant à une bonne distance de moi et en secouant ma main de haut en bas comme la poignée d'une pompe qui lui aurait inspiré quelques craintes.

« Et que pensez-vous de notre apparence, Master Copperfield — je devrais dire Mister ? » a flagorné Uriah. « Ne trouvez-vous pas Mr Wickfield épanoui, monsieur ? Les années ne marquent pas beaucoup notre entreprise, Master Copperfield, si ce n'est qu'elles élèvent les umbles, à savoir ma mère et votre serviteur — et qu'elles développent » a-t-il ajouté après réflexion, « les magnifiques, à savoir Miss Agnès. »

Il s'est tortillonné de manière si intolérable après ce compliment que ma tante, qui était assise face à lui, a perdu patience.

« Le diable emporte l'homme ! » a dit ma tante, sévèrement. « Que fait-il ? Ne soyez pas galvanique, monsieur !

– Je vous demande pardon, Miss Trotwood. Je suis conscient que vous êtes nerveuse.

– Allons donc, monsieur ! » a dit ma tante, nullement amadouée. « Ne dites pas n'importe quoi ! Je ne suis rien de tel. Conduisez-vous comme une anguille si vous en êtes une. Si vous êtes un homme, contrôlez vos membres, monsieur ! Bon Dieu ! » a dit ma tante, très indignée, « je ne vais pas me laisser serpentiner et tire-bouchonner jusqu'à en perdre la tête ! »

Mr Heep a été plutôt décontenancé, comme la plupart de gens l'auraient été, par cette explosion ; que renforçait grandement la manière outrée dont ma tante s'agitait dans sa

chaise et secouait la tête comme si elle voulait bondir ou le mordre. Mais il m'a dit en aparté d'une voix timide :

« Je suis bien conscient, Master Copperfield, que Miss Trotwood, bien qu'étant une dame remarquable, possède un tempérament très vif (en vérité, je pense que j'ai eu le plaisir de la connaître, quand j'étais un numble clerc, avant vous, Master Copperfield), et il est tout naturel que les circonstances présentes le rendent encore plus vif. On pourrait même s'étonner qu'il ne soit pas bien pire ! Ma visite a pour seul but de vous dire que si nous pouvons faire quoi que ce soit, dans les circonstances présentes, mère ou serviteur, ou Wickfield et Heep, nous en serions vraiment heureux. Je peux m'avancer jusque-là ? » a demandé Uriah, avec un sourire malsain à son associé.

« Uriah Heep », a dit Mr Wickfield, d'une voix monotone et forcée, « tient une part active dans l'entreprise, Trotwood. Ce qu'il dit, je l'approuve sans réserve. Vous savez que je m'intéresse à vous depuis longtemps. À part cela, ce que dit Uriah, je l'approuve sans réserve !

– Oh, qu'il est satisfaisant », a dit Uriah, en relevant une jambe, au risque de s'attirer une autre réprimande de ma tante, « d'être l'objet d'une telle confiance ! Mais j'espère parvenir à faire quelque chose pour le soulager de la fatigue des affaires, Master Copperfield !

– Uriah Heep m'aide considérablement », a dit Mr Wickfield de la même voix terne. « Cela me délivre d'un grand poids, Trotwood, d'avoir un tel associé. »

Le renard roux lui faisait dire tout cela, je le savais, pour me l'exhiber sous l'éclairage qu'il m'avait laissé entrevoir le soir où il avait empoisonné mon repos. J'ai revu sur son visage le même vilain sourire , et j'ai vu comme il m'observait.

« Vous ne repartez pas, papa ? » a dit Agnès, inquiète. « Ne rentreriez-vous pas à pied avec Trotwood et moi ? »

Il aurait regardé Uriah, je crois, avant de répondre, si cet homme de bien ne l'avait devancé.

« Je suis pris moi-même pour une affaire, sinon j'aurais été 'eureux de rester avec mes amis. Mais je laisse mon associé représenter l'entreprise. Miss Agnès, à votre service ! Je vous souhaite le bonjour, Master Copperfield, et présente mes umbles respects à Miss Betsey Trotwood. »

Sur ces mots, il s'est retiré, embrassant sa grande main, et grimaçant comme un masque.

Nous sommes restés assis une heure ou deux, à bavarder du bon vieux temps de Canterbury. Mr Wickfield, confié à Agnès, est vite redevenu plus semblable à ce qu'il était autrefois, tout en demeurant sous l'emprise d'une dépression qu'il n'a jamais surmontée. Malgré tout, il se déridait ; et prenait un plaisir évident à nous entendre rappeler les petits incidents de notre ancienne vie, dont il se souvenait souvent très bien. Il a dit que c'était comme ce temps-là, d'être seul avec Agnès et moi de nouveau ; et qu'il aurait été bien heureux si le Ciel avait pu nous y ramener. Je suis sûr que l'influence du visage tranquille d'Agnès, et de sa main posée sur son bras, accomplissait des merveilles pour lui.

Ma tante (qui était occupée tout ce temps avec Peggotty dans la chambre) n'a pas voulu nous accompagner à l'endroit où ils habitaient, mais a insisté pour que je le fasse ; et j'y suis allé. Nous avons dîné ensemble. Après le dîner, Agnès s'est assise à côté de lui, comme jadis, et lui a versé son vin. Il a bu ce qu'elle lui a donné, et pas plus — comme un enfant — et nous nous sommes assis tous les trois à la fenêtre tandis que le soir tombait. Quand il a fait nuit, il s'est couché sur un canapé, Agnès lui soutenant la tête pendant un moment, penchée sur lui ; et quand elle est revenue à la fenêtre, l'obscurité ne m'a pas empêché de voir des larmes luire dans ses yeux.

Fasse le Ciel que je n'oublie jamais la chère jeune fille dans son amour et sa vérité, à cette époque de ma vie ; car si je l'oubliais, j'approcherais de la fin, et c'est alors que je désirerais le plus me souvenir d'elle ! Elle a rempli mon cœur de tant de bonnes résolutions, tellement fortifié mes faiblesses par son exemple, si bien guidé — je ne sais comment, car elle était trop gentille et modeste pour me conseiller par de grands discours — mon ardeur vagabonde et mes intentions incertaines, que je crois solennellement pouvoir lui attribuer le peu de bien que j'ai fait, et tout le mal que j'ai évité.

Et comment elle m'a parlé de Dora, assise à la fenêtre dans le noir ; a écouté mes éloges d'elle ; y a ajouté les siens ; et a éclairé de sa propre lumière pure la petite figure féérique, de manière à la rendre encore plus précieuse et innocente à mes yeux ! Oh, Agnès, sœur de mon enfance, si j'avais su, alors, ce que j'ai su bien plus tard ! —

Il y avait un mendiant dans la rue, quand je suis descendu ; au moment où j'ai tourné la tête vers la fenêtre, pensant à ses yeux calmes et angéliques, il m'a fait sursauter en murmurant, comment un écho du matin : « Aveugle ! Aveugle ! Aveugle ! »

Chapitre 36
Enthousiasme

J'ai commencé le jour suivant par un nouveau plongeon dans les bains romains, puis je suis parti en direction de Highgate. Je n'étais plus abattu maintenant. Je ne craignais pas le manteau élimé, et ne regrettais pas le cheval fringant. Toute ma manière de penser à nos infortunes récentes avait changé. Ce que je devais faire, c'était montrer à ma tante que sa bonté passée à mon égard n'avait pas été dispensée en vain à un sujet insensible et ingrat. Ce que je devais faire, c'était tirer parti de la pénible discipline de mes jeunes années en me mettant au travail avec un cœur ferme et résolu. Ce que je devais faire, c'était prendre en main ma hache de bûcheron et me dégager un chemin dans la forêt des difficultés, en abattant les arbres pour arriver à Dora. Et je marchais à grand pas, comme si je pouvais atteindre mon but plus vite ainsi.

Quand je me suis retrouvé sur la route familière de Highgate, à la poursuite d'un objectif bien différent de celui du plaisir qu'elle évoquait autrefois, il m'a semblé que j'abordais une nouvelle phase de ma vie. Mais cela ne me décourageait pas. La nouvelle vie apportait de nouvelles intentions, de nouvelles résolutions. Le travail était considérable, la récompense inestimable. Dora était la récompense, et il fallait conquérir Dora.

J'ai atteint un tel degré d'exaltation que je me sentais désolé que mon manteau ne fût pas déjà un peu élimé. Je voulais abattre ces arbres de la forêt des difficultés dans des circonstances qui auraient prouvé ma force. J'avais bien envie de demander à un vieil homme portant des lunettes de protection, qui cassait des pierres sur la route, de me prêter son marteau pour un moment et de me laissais tailler un chemin vers Dora dans le granit. Je me suis tellement échauffé, et essoufflé, que j'avais l'impression de progresser de je ne sais combien. Dans cet état, je suis entré dans un cottage dont j'ai vu qu'il était à louer, et l'ai examiné de près — car je pensais qu'il était nécessaire d'avoir le sens pratique. Cela irait admirablement pour Dora et moi : avec un petit jardin devant où Jip pourrait courir, et aboyer aux marchands à travers la palissade, et une pièce parfaite en haut pour ma tante ; j'en suis ressorti, plus chaud et pressé que jamais, et me suis précipité vers Highgate, à une allure telle que j'y suis arrivé avec une heure

d'avance ; et, même si ce n'avait pas été le cas, j'aurais dû faire les cent pas pour me refroidir avant de devenir à peu près présentable.

Mon premier soin, après cette préparation indispensable, a été de trouver la maison du Docteur. Elle ne se trouvait pas dans la partie de Highgate où vivait Mrs Steerforth, mais de l'autre côté de la petite ville. Une fois cette découverte effectuée, je suis revenu, attiré de manière irrésistible, à un chemin proche de chez Mrs Steerforth, et j'ai regardé par-dessus le coin du mur du jardin. Les fenêtres de la chambre de Steerforth étaient fermées. Les portes de la serre étaient ouvertes, et Rosa Dartle allait et venait, tête nue, d'un pas rapide et impétueux, sur une allée de gravier le long de la pelouse. Elle me faisait penser à quelque animal féroce qui allait au bout de sa chaîne et en revenait, sur le même sentier battu, en s'usant le cœur.

Je me suis éloigné doucement de mon poste d'observation et, évitant ce quartier et souhaitant ne jamais l'avoir approché, j'ai flâné jusqu'à dix heures. L'église à la flèche élancée qui se dresse aujourd'hui au sommet de la colline n'y était pas alors pour me donner l'heure. Une vieille bâtisse de briques rouges, qui servait d'école, occupait sa place ; et je me souviens d'avoir pensé que cela devait être bien agréable d'être élève dans cette école.

Quand je me suis approché du cottage du Dr Strong — une jolie maison ancienne, pour laquelle il semblait avoir dépensé de l'argent, à en juger par les embellissements et rénovations qui paraissaient tout juste achevés — je l'ai vu marcher dans le jardin sur le côté, avec ses guêtres et tout le reste, comme s'il n'avait jamais cessé de marcher depuis l'époque de mes études. Il avait aussi ses vieux compagnons ; car il y avait beaucoup de grands arbres dans le voisinage, et deux ou trois corbeaux sur la pelouse, le surveillant, comme s'ils avaient reçu des consignes écrites des corbeaux de Canterbury et l'observaient de près en conséquence.

Sachant l'impossibilité d'attirer son attention depuis cette distance, je me suis permis d'ouvrir le portail et de marcher derrière lui, de manière à le rencontrer quand il ferait demi-tour. Quand il l'a fait, et est venu à ma rencontre, il m'a regardé pensivement pendant un moment ; de toute évidence, il ne me reconnaissait pas ; et puis son visage bienveillant a exprimé un plaisir extraordinaire, et il m'a saisi les deux mains.

« Dites donc, mon cher Copperfield, vous êtes un homme ! Comment allez-vous ? Je suis enchanté de vous voir. Mon cher Copperfield, comme vous êtes transformé ! Vous êtes — oui — mon Dieu ! »

J'espérais qu'il allait bien, lui ai-je dit, ainsi que Mrs Strong.

« Oh mon Dieu, oui ! Annie va très bien, et elle sera enchantée de vous voir. Vous avez toujours été son préféré. Elle l'a dit hier soir, quand je lui ai montré votre lettre. Et — oui, certainement — vous vous souvenez de Mr Jack Maldon, Copperfield ?

– Parfaitement, monsieur.

– Bien sûr. Certainement. *Il* va très bien, aussi.

– Est-il revenu, monsieur ?

– De l'Inde ? Oui. Mr Jack Maldon ne pouvait supporter le climat, mon cher. Mrs Markleham — Vous n'avez pas oublié Mr Markleham ? »

Oublié le vieux soldat ! En si peu de temps !

« Mrs Markleham était très inquiète à son sujet, la pauvre ; aussi nous l'avons fait revenir ; et nous lui avons acheté un petit poste dans un bureau de brevets, qui lui convient bien mieux. »

Je connaissais assez Mr Jack Maldon pour soupçonner, d'après ce compte-rendu, que c'était un poste où il n'y avait pas grand-chose à faire, mais qui était bien payé. Le Docteur, allant et venant avec sa main sur mon épaule, et son bon visage tourné vers le mien de manière encourageante, a continué :

« Alors, mon cher Copperfield, parlons de votre proposition. C'est très plaisant et gratifiant pour moi, assurément ; mais ne pensez-vous pas que vous pourriez faire mieux ? Vous étiez un élève brillant, vous savez, quand vous étiez chez nous. Vous êtes qualifié dans de nombreux domaines. Vous avez posé des fondations sur lesquelles on pourrait élever n'importe quel édifice ; et n'est-ce pas dommage de consacrer le printemps de votre vie à l'occupation médiocre que je peux vous offrir ? »

Je me suis embrasé de nouveau et, m'exprimant dans un style rhapsodique, je le crains, ai soutenu vigoureusement ma demande ; rappelant au Docteur que j'avais déjà une profession.

« Bien, bien, c'est vrai. Vous avez en effet une profession, et vous êtes en train de l'étudier, cela fait une différence. Mais, mon cher jeune ami, qu'est-ce que soixante-dix livres par an ?

– Cela double notre revenu, Docteur Strong.

– Mon Dieu ! Rien que d'y penser ! Ce n'est pas que je prétende instaurer une limite rigide de soixante-dix livres par an, parce que j'ai toujours envisagé d'offrir aussi une gratification à tout jeune ami que j'emploierais ainsi. Sans aucun doute », a dit le

Docteur, continuant d'aller et venir avec sa main sur mon épaule, « j'ai toujours pris en compte une gratification annuelle.

– Mon cher tuteur », ai-je dit (cette fois, la tête froide), « envers qui ma dette est si grande que je ne pourrai jamais manifester une gratitude suffisante —

– Non, non », m'a interrompu le Docteur. « Je vous en prie !

– Si vous prenez le temps dont je dispose, c'est-à-dire mes matinées et mes soirées, et pouvez considérer que cela vaut soixante-dix livres par an, vous me rendrez un plus grand service que je ne saurais dire.

– Mon Dieu ! » a dit le Docteur, innocemment. « Penser qu'une si petite somme puisse valoir autant ! Mon Dieu, mon Dieu ! Et quand vous trouverez un meilleur travail, vous le prendrez ? Vous me donnez votre parole ? » a dit le Docteur — ce qui avait toujours été une manière très sérieuse qu'il avait d'en appeler à l'honneur de ses élèves.

– Je vous donne ma parole, monsieur ! » ai-je répondu, selon l'ancienne coutume de l'école.

« Eh bien d'accord ! » a dit le Docteur, frappant mon épaule, et y gardant toujours la main pendant que nous allions et venions.

« Et je serai vingt fois plus heureux, monsieur », ai-je dit, avec un peu de flatterie — innocente, j'espère — « si mon travail doit être consacré au Dictionnaire. »

Le Docteur s'est arrêté, m'a frappé l'épaule de nouveau en souriant, et s'est exclamé, avec un air triomphal bien plaisant à voir, comme si j'avais atteint l'extrême profondeur de la sagacité humaine, « Mon cher jeune ami, vous touchez juste. C'est le Dictionnaire ! »

Comment aurait-il pu s'agir d'autre chose ? Ses poches en étaient aussi pleines que sa tête. Il en était bosselé dans toutes les directions. Il m'a dit que depuis sa retraite de la vie scolaire, il avait progressé merveilleusement ; et que rien ne pouvait mieux lui convenir que l'arrangement proposé de travailler le matin et le soir, puisqu'il avait coutume de se promener dans la journée coiffé de son bonnet de réflexion. Il y avait un peu de désordre dans ses papiers, du fait que Mr Jack Maldon avait dernièrement proposé ses services occasionnels comme scribe, et qu'il n'était pas habitué à cette occupation ; mais nous devrions vite arranger ce qui boitait, et continuer sans peine. Plus tard, quand nous sommes mis au travail, j'ai découvert que les efforts de Mr Jack Maldon étaient plus gênants que prévu, car il ne s'était pas contenté de faire de

nombreuses erreurs, mais avait dessiné tellement de soldats et de têtes de femmes sur le manuscrit du Docteur que je me suis souvent perdu dans des labyrinthes ténébreux.

Le Docteur était très heureux à l'idée que nous allions travailler ensemble à ce merveilleux projet, et nous avons décidé de commencer le lendemain à sept heures. Nous devions travailler deux heures chaque matin, et deux ou trois heures chaque soir, sauf le samedi, où je devais me reposer. Je devais me reposer aussi le dimanche, bien sûr, et je trouvais ces conditions très généreuses.

Nos plans ayant ainsi été arrangés à notre satisfaction mutuelle, le Docteur m'a fait entrer dans la maison pour me présenter à Mrs Strong, que nous avons trouvée dans le nouveau bureau du Docteur, en train d'épousseter ses livres — une liberté que personne d'autre n'avait le droit de prendre avec ces précieux ouvrages.

Ils avaient retardé leur petit déjeuner en mon honneur, et nous nous sommes mis à table ensemble. Nous n'étions pas installés depuis longtemps quand j'ai vu sur le visage de Mrs Strong qu'un visiteur s'approchait, avant d'entendre le moindre son l'annonçant. Un cavalier est arrivé au portail et, menant son cheval dans la petite cour avec la bride sur son bras, comme s'il était chez lui, l'a attaché à un anneau du mur de la remise ; puis il est entré dans la salle du petit déjeuner, sa cravache à la main. C'était Mr Jack Maldon ; et l'Inde n'avait pas du tout bonifié Mr Jack Maldon, ai-je pensé. J'étais dans un état de vertueuse férocité quant aux jeunes gens qui n'abattaient pas les arbres de la forêt des difficultés ; et il faut en tenir compte pour juger mon impression.

« Mr Jack ! » a dit le Docteur, « Copperfield ! »

Mr Jack Maldon m'a serré la main ; mais pas très chaudement, m'a-t-il semblé ; et avec un air protecteur et alangui qui m'a fort irrité au fond de moi-même. Mais sa langueur était dans l'ensemble un spectacle très remarquable ; sauf quand il s'adressait à sa cousine Annie.

« Avez-vous déjeuné ce matin, Mr Jack ? » a dit le Docteur.

« Je ne prends presque jamais de petit déjeuner, monsieur » a-t-il répondu, avec sa tête rejetée en arrière dans un fauteuil. « Je trouve que cela m'ennuie.

– Quoi de neuf aujourd'hui ? » a demandé le Docteur.

« Rien du tout, monsieur. Il y a une histoire de gens qui ont faim et qui sont mécontents dans le Nord, mais ils ont toujours faim et sont toujours mécontents quelque part.

Le Docteur a pris un ton grave et a dit, comme s'il souhaitait changer de sujet, « Alors il n'y a pas de nouvelles du tout ; et comme on dit, pas de nouvelles, bonnes nouvelles.

– Il y a un long article dans le journal, monsieur, à propos d'un assassinat. Mais quelqu'un se fait toujours assassiner, et je ne l'ai pas lu. »

On ne considérait pas un étalage d'indifférence à toutes les actions et passions de l'humanité comme une attitude aussi distinguée à cette époque, je crois, que ce que j'ai pu observer depuis. C'est devenu très chic, en vérité, au point que j'ai rencontré quelques ladies et gentlemen de qualité qui auraient pu aussi bien naître chenilles. Cela m'a peut-être impressionné davantage alors parce que c'était nouveau pour moi, mais cela n'a certainement pas rehaussé mon opinion de Mr Jack Maldon, ni renforcé ma confiance en lui.

« Je suis venu demander si Annie aimerait aller à l'opéra ce soir », a dit Mr Maldon en se tournant vers elle. « C'est la dernière bonne soirée qu'il y aura cette saison ; et il y a une cantatrice qu'elle devrait vraiment entendre. Elle est parfaitement exquise. Et puis, elle est si joliment laide, » retombant en langueur.

Le Docteur, toujours content de ce qui pouvait contenter sa jeune épouse, s'est tourné vers elle et a dit :

« Vous devez y aller, Annie. Vous devez y aller.

– J'aimerais mieux pas. Je préfère rester à la maison. J'aimerais beaucoup mieux rester à la maison. »

Sans regarder son cousin, elle s'est alors adressée à moi, et m'a interrogé sur Agnès, et si elle la verrait, et si elle n'allait pas peut-être venir ce jour-là ; et elle était si troublée que je me suis demandé comment le Docteur, qui beurrait son toast, pouvait rester aveugle à ce qui était si évident.

Mais il ne voyait rien. Il lui a dit, d'un ton bon enfant, qu'elle était jeune et devait se distraire et s'amuser, et ne devait pas laisser un vieux bonhomme ennuyeux la rendre ennuyeuse. De plus, il voulait l'entendre chanter pour lui tous les airs de la nouvelle cantatrice ; et comment pourrait-elle le faire correctement, si elle n'y allait pas ? Ainsi le Docteur persistait à agencer le rendez-vous pour elle, et Mr Jack Maldon devait revenir pour le dîner. L'affaire étant conclue, il est parti à son bureau de brevets, je suppose ; ou en tout cas il est parti sur son cheval, paraissant très nonchalant.

J'étais curieux, le lendemain matin, de découvrir si elle y était allée. Non, mais elle avait envoyé un messager à Londres pour en informer son cousin ; et était sortie l'après-midi pour voir Agnès, et avait convaincu le Docteur de l'accompagner ; et ils étaient rentrés à pied par les champs, m'a dit le Docteur, car la soirée était délicieuse. Je me suis demandé, alors, ce qui se serait passé si Agnès n'avait pas été en ville, et si Agnès exerçait aussi une bonne influence sur elle !

Elle ne paraissait pas très heureuse, ai-je pensé ; mais son visage était bon, ou très fallacieux. Je le regardais souvent, car elle était assise à la fenêtre pendant tout le temps que nous étions occupés ; et elle a préparé notre petit déjeuner, que nous avons grignoté en travaillant. Quand je suis parti, à neuf heures, elle était agenouillée aux pieds du Docteur, lui mettant ses chaussures et ses guêtres. Des feuilles vertes surplombant la fenêtre ouverte de la pièce projetaient une ombre adoucie sur son visage ; et en allant au Commons, je n'ai cessé de penser à la soirée où je l'avais vue regarder le Docteur tandis qu'il lisait.

J'étais très occupé maintenant ; debout à cinq heures du matin, rentré à la maison à neuf ou dix heures du soir. Mais j'éprouvais une satisfaction infinie à consacrer autant d'efforts à mes tâches, et ne marchais lentement sous aucun prétexte, et me disais avec enthousiasme que plus je me fatiguais, plus je méritais Dora. Je ne m'étais pas encore révélé à Dora dans mon nouveau rôle, parce qu'elle venait voir Miss Mills dans quelques jours, et je gardais tout ce que j'avais à lui dire pour ce moment-là ; me contenant de l'informer dans mes lettres (toutes nos communications étaient transmises secrètement par Miss Mills), que j'avais beaucoup à lui dire. En attendant, j'ai réduit ma consommation de graisse d'ours, j'ai complètement abandonné le savon parfumé et l'eau de lavande, et j'ai revendu trois gilets à vil prix comme étant trop luxueux pour ma fruste carrière.

N'étant pas satisfait de toutes ces mesures, mais brûlant d'impatience d'en faire plus, je suis allé voir Traddles, qui habitait maintenant sous les combles d'une maison de Castle Street à Holborn. J'ai emmené avec moi Mr Dick, qui m'avait déjà accompagné deux fois à Highgate, et avait repris sa relation amicale avec le Docteur.

Si j'ai emmené avec moi Mr Dick, c'est qu'en raison de sa sensibilité aiguë aux revers de fortune de ma tante, et de sa conviction sincère qu'aucun galérien ou forçat ne travaillait autant que moi, il commençait à se tracasser et à perdre sa bonne humeur et son appétit parce qu'il ne pouvait se rendre utile. Dans cet état, il se sentait moins

capable que jamais de finir le Mémorial ; et plus il y travaillait, plus souvent la malheureuse tête du Roi Charles Premier s'en mêlait. Craignant sérieusement de voir sa maladie empirer si nous ne trouvions pas quelque tromperie innocente qui lui ferait croire qu'il était utile, ou un moyen de le rendre vraiment utile (ce qui aurait été mieux), je me suis décidé à chercher si Traddles pouvait nous aider. Avant d'aller le voir, j'ai écrit à Traddles une description complète de tout ce s'était passé, et Traddles m'a renvoyé une lettre formidable, exprimant sa sympathie et son amitié.

Nous l'avons trouvé plongé dans son travail, avec son encrier et ses papiers, stimulé par la vue du pot de fleurs et de la petite table ronde dans un coin du modeste appartement. Il nous a reçus cordialement, et s'est lié d'amitié avec Mr Dick en un instant. Mr Dick s'est déclaré absolument certain de l'avoir déjà vu, et nous avons dit tous deux, « Très probable. »

Le premier sujet sur lequel je devais consulter Traddles était le suivant. — J'avais entendu dire que de nombreux hommes réputés dans divers domaines avaient débuté dans la vie en transcrivant les débats du parlement. Comme Traddles avait mentionné le journalisme parmi ses perspectives d'avenir, j'avais effectué un rapprochement et lui avais écrit dans ma lettre que je souhaitais savoir comment je pouvais me former à cette activité. Il m'a donc dit qu'il s'était renseigné et que l'acquisition de la simple compétence technique, sauf dans de rares cas, pour exceller dans la profession, c'est-à-dire la maîtrise parfaite et entière des mystères de la sténographie, tant pour lire que pour écrire, était à peu près d'une difficulté égale à la maîtrise de six langues étrangères, et que l'on pouvait peut-être y arriver, avec beaucoup de persévérance, en quelques années. Traddles supposait, raisonnablement, que cela réglait l'affaire ; mais de mon côté, considérant qu'il n'y avait là que quelques grands arbres à abattre, j'ai aussitôt décidé de tailler mon chemin à travers ce bosquet, hache à la main, jusqu'à Dora.

« Je te suis fort obligé, mon cher Traddles », ai-je dit. « Je vais m'y mettre demain. »

Traddles a paru stupéfait, ce qui n'avait rien d'étonnant ; mais il ignorait encore tout de ma condition enthousiaste.

« Je vais acheter un livre proposant une bonne description de cet art ; j'y travaillerai aux Commons, où je suis loin d'être à moitié assez occupé ; je vais noter les discours dans notre tribunal pour m'exercer — Traddles, mon cher camarade, j'y arriverai !

– Mon Dieu ! », a dit Traddles, les yeux écarquillés, « je ne me doutais pas que tu avais un caractère si résolu, Copperfield ! »

Je ne sais pas comment il aurait pu s'en douter, car c'était tout nouveau pour moi-même. Sans m'attarder là-dessus, j'ai donné la parole à Mr Dick.

« Voyez-vous », a dit Mr Dick, d'un air désolé, « si je pouvais faire quelque chose, Mr Traddles — si je pouvais frapper sur un tambour, ou souffler dans n'importe quoi ! »

Pauvre homme ! Je suis certain qu'au fond de son cœur il aurait préféré une telle occupation à toute autre. Traddles, qui n'aurait souri pour rien au monde, a répliqué tranquillement :

« Mais vous avez une très belle écriture, monsieur. C'est toi qui me l'as dit, Copperfield !

– Excellente », ai-je dit. Et en effet, il écrivait avec une netteté extraordinaire.

« Ne pensez-vous pas », a dit Traddles, « que vous pourriez copier des écritures, monsieur, si j'en trouvais pour vous ? »

Mr Dick m'a lancé un regard incertain. « Eh, Trotwood ? »

J'ai secoué la tête. Mr Dick a secoué la sienne et soupiré. « Parlez-lui du Mémorial », a dit Mr Dick.

J'ai expliqué à Traddles la difficulté qu'il y avait à garder le Roi Charles Premier en dehors des manuscrits de Mr Dick ; lequel, pendant ce temps, observait Traddles avec beaucoup de sérieux et de respect, et suçait son pouce.

« Mais les textes dont je parle, vous savez, sont déjà rédigés et achevés », a dit Traddles, après avoir réfléchi un moment. « Mr Dick n'aurait pas à s'en occuper. Cela ne ferait-il pas une différence, Copperfield ? De toute façon, nous pourrions au moins essayer, non ? »

Nous avons repris espoir. Traddles et moi avons discuté dans notre coin, tandis que Mr Dick nous regardait avec inquiétude depuis sa chaise, et nous avons concocté un plan à partir duquel nous l'avons mis au travail le lendemain avec un succès triomphal.

Nous avons installé une table près de la fenêtre à Buckingham Street et y avons mis le travail que Traddles lui a procuré — qui consistait à faire je ne sais plus combien de copies d'un document juridique concernant un certain droit de passage — et sur une autre table nous avons étalé le dernier manuscrit inachevé du grand Mémorial. Nous avons donné pour instruction à Mr Dick de copier exactement ce qu'il avait devant lui, sans jamais s'écarter de l'original ; et quand il ressentait le besoin de faire la moindre allusion au Roi Charles Premier, de bondir au Mémorial. Nous l'avons exhorté à se montrer ferme, et avons chargé ma tante de le surveiller. Ma tante nous a raconté ensuite

qu'il ressemblait au début à un homme jouant des timbales, et partageait constamment son attention entre les deux tables ; mais que, trouvant que cela le perturbait et le fatiguait, et ayant sa copie juste sous les yeux, il s'est bientôt assis devant elle d'une manière professionnelle et efficace ; et a repoussé le Mémorial à un moment plus commode. En un mot, alors que nous avions pris soin de ne pas lui donner trop de travail, et alors qu'il n'avait pas commencé au début de la semaine, il avait gagné le samedi suivant dix shillings et neuf pence ; et jamais, jusqu'à la fin de mes jours, je n'oublierai comment il est entré dans toutes les boutiques du quartier pour changer son trésor en pièces de six pence, ni comment il les a apportées à ma tante rangées en forme de cœur sur un plateau, avec des larmes de joie et d'orgueil dans les yeux. Dès le moment où il a été employé de manière utile, il a ressemblé à quelqu'un bénéficiant de l'influence favorable d'un charme ; et s'il y avait un homme heureux sur terre, ce samedi soir, c'était la créature reconnaissante qui considérait ma tante comme la plus merveilleuse femme du monde, et moi comme le plus merveilleux jeune homme.

« Pas de famine, maintenant, Trotwood », a dit Mr Dick, me serrant la main dans un coin. « Je pourvoirai à ses besoins, monsieur ! » et il agitait ses dix doigts en l'air comme s'il s'était agi de dix banques.

Je ne sais vraiment pas qui était le plus heureux, Traddles ou moi. « Cela m'a vraiment », a dit Traddles, tirant soudain une lettre de sa poche et me la donnant, « sorti Mr Micawber de la tête ! »

La lettre (Mr Micawber ne manquait jamais une occasion d'écrire une lettre) m'était adressée, « Aux bons soins de Mr Traddles, Esquire, de *l'Inner Temple*[1] ». La voici :

MON CHER COPPERFIELD,

Vous n'êtes peut-être pas sans vous attendre à recevoir l'annonce qu'une occasion s'est présentée. Je vous ai peut-être averti précédemment que j'étais dans l'expectation d'un tel événement.

Je m'apprête à m'établir dans une des villes de province de notre île privilégiée (où l'on peut décrire la société comme une heureuse mixture de l'agricole et du clérical), en rapport direct avec un membre des professions savantes. Mrs Micawber et notre progéniture m'accompagneront. On trouvera probablement nos cendres, à une période

[1] Traddles étudie le droit. L*'Inner Temple* est l'une des quatre associations d'avocats et de juges (« *Inns of Court* ») qui sont en même temps des facultés de droit. Dickens lui-même a étudié à *Gray's Inn*, la principale *Inn of Court*.

future, mêlées dans le cimetière dépendant d'un vénérable édifice, par lequel l'endroit auquel je me réfère a acquis une réputation, dirais-je 'de la Chine au Pérou'[1] *?*

En disant adieu à la moderne Babylone, où nous avons subi maintes vicissitudes, sans faillir à l'honneur je crois, Mrs Micawber et moi-même ne pouvons dissimuler à nos esprits que nous nous séparons, peut-être est-ce pour des années et peut-être est-ce pour toujours, d'un individu attaché par des liens solides à l'autel de notre vie domestique. Si, à la veille de ce départ, vous voulez bien accompagner notre ami commun, Mr Thomas Traddles, à notre présente demeure, et y échanger les vœux convenant à l'occasion, vous conférerez une Faveur

À

Quelqu'un

Qui Est

À tout jamais

Votre

Wilkins Micawber.

J'étais content d'apprendre que Mr Micawber s'était débarrassé de sa poussière et de sa cendre[2], et qu'enfin une occasion s'était présentée. Traddles m'ayant informé que l'invitation était pour le soir même, j'ai exprimé mon désir de l'honorer ; et nous sommes allés ensemble au logement que Mr Micawber occupait en tant que Mr Mortimer, situé au bout de Gray's Inn Road.

La taille de ce logement était si réduite que nous avons trouvé les jumeaux, âgés maintenant de huit ou neuf ans, couchés sur un lit pliant dans le salon familial, où Mr Micawber avait préparé, dans un broc de toilette, ce qu'il appelait « un Philtre » du plaisant breuvage pour lequel il était renommé. J'ai eu le plaisir, à cette occasion, de refaire connaissance de Master Micawber, qui m'a paru un garçon prometteur de douze ou treize ans, très sujet à cette agitation des membres qui n'est pas un phénomène rare que les jeunes personnes de cet âge. J'ai aussi revu sa sœur, Miss Micawber, en qui, à ce que nous a dit Mr Micawber, « sa mère revivait sa jeunesse, comme un Phénix ».

[1] Citation d'un poème de Samuel Johnson.
[2] La Bible utilise l'expression « poussière et cendre » pour indiquer la déception ou la désillusion.

« Mon cher Copperfield », a dit Mr Micawber, « vous-même et Mr Traddles nous trouvez sur le point de migrer, et excuserez les petits inconforts résultant de cette situation. »

Jetant un coup d'œil alentour tout en lui adressant une réponse convenable, j'ai observé que les biens de la famille étaient déjà emballés, et que la quantité de bagage n'avait rien d'effrayant. J'ai félicité Mrs Micawber à propos du prochain changement.

« Mon cher Mr Copperfield », a dit Mrs Micawber, « je suis bien convaincue de l'intérêt amical que vous portez à toutes nos affaires. Ma famille peut considérer cela comme un bannissement s'ils en ont envie ; mais je suis une épouse et une mère, et je n'abandonnerai jamais Mr Micawber. »

Traddles, sollicité par le regard de Mrs Micawber, a exprimé un acquiescement chaleureux.

« Telle », a dit Mrs Micawber, « telle est au moins mon opinion, mes chers Mr Copperfield et Mr Traddles, quant aux obligations que j'ai assumées quand j'ai répété les mots irrévocables, 'Moi, Emma, je te prends, Wilkins'. J'ai lu le service à la chandelle la nuit précédente, et j'en ai tiré la conclusion que je ne pourrais jamais abandonner Mr Micawber. Et même s'il est possible que je me trompe dans mon interprétation de la cérémonie, je ne l'abandonnerai jamais !

– Ma chère », a dit Mr Micawber avec quelque impatience, « je n'ai pas conscience que l'on attende de vous quoi que ce soit de la sorte.

– Je sais bien, mon cher Mr Copperfield », a poursuivi Mrs Micawber, « que je suis sur le point de tenter ma chance parmi des inconnus ; et je sais bien aussi que les divers membres de ma famille, auxquels Mr Micawber a écrit de la manière la plus courtoise pour annoncer ce fait, n'ont pas prêté la moindre attention à la communication de Mr Micawber. En vérité, je suis peut-être superstitieuse, mais il me semble que Mr Micawber est destiné à ne jamais recevoir la moindre réponse à la grande majorité des communications qu'il écrit. Le silence de ma famille peut m'amener à penser qu'ils s'opposent à la résolution que j'ai prise ; mais je ne dois pas me laisser détourner de mon devoir, Mr Copperfield, même par mon papa et ma maman, s'il étaient encore en vie. »

J'ai exprimé l'opinion qu'elle suivait le bon chemin.

« C'est peut-être un sacrifice de s'emmurer dans une ville de cathédrale ; mais sûrement, Mr Copperfield, si c'est un sacrifice pour moi, c'est un bien plus grand sacrifice pour un homme ayant les capacités de Mr Micawber.

– Oh ! Vous allez dans une ville de cathédrale ? »

Mr Micawber, qui nous ravitaillait tous avec son broc de toilette, a répondu :

« À Canterbury. En fait, mon cher Copperfield, j'ai conclu un arrangement en vertu duquel je suis engagé par contrat auprès de notre ami Heep, à l'assister et à le servir en tant que — et d'être — son commis de confiance. »

Je fixais des yeux ébahis sur Mr Micawber, qui prenait un vif plaisir à voir mon étonnement.

« Je suis tenu de vous déclarer », a-t-il dit d'un ton officiel, « que le sens des affaires et les suggestions prudentes de Mrs Micawber ont contribué dans une grande mesure à ce résultat. L'annonce de publicité que Mrs Micawber a mentionnée au cours d'une de nos précédents rencontres ayant été publiée, mon ami Heep y a répondu, ce qui a conduit à une reconnaissance mutuelle. De mon ami Heep, qui est un homme d'une remarquable sagacité, je désire parler avec tout le respect possible. Mon ami Heep n'a pas choisi une somme trop élevée pour la rémunération effective, mais il a beaucoup fait pour ce qui est de me dégager de la pression des difficultés pécuniaires — son aide étant conditionnée à la valeur de mes services ; et c'est sur la valeur de mes services que je fonde ma confiance. Je vais mettre au service de mon ami Heep le peu d'adresse et d'intelligence que j'ai la chance de posséder», a dit Mr Micawber, se vantant et se dénigrant avec sa distinction habituelle. « J'ai déjà une certaine connaissance du droit — en tant que prévenu dans des procès au civil — et je me consacrerai immédiatement aux *Commentaires*[1] de l'un de nos plus éminents et remarquables Juristes Anglais. Je crois qu'il est inutile d'ajouter que je fais allusion à Monsieur le Juge Blackstone. »

Ces observations, et à vrai dire la plupart des observations faites ce soir-là, étaient interrompues quand Mrs Micawber découvrait que Master Micawber était assis sur ses bottines, ou tenait sa tête avec ses deux mains comme s'il la trouvait mal accrochée, ou donnait un coup de pied accidentel à Traddles sous la table, ou se frottait les pieds l'un sur l'autre, où les exhibait à des distances de lui-même défiant apparemment la nature,

[1] *Commentaries on the Laws of England*, 1765, de William Blackstone (1723-1780). On publie et étudie encore cet ouvrage aujourd'hui. Il est souvent cité par la Cour Suprême des États-Unis, par exemple.

ou se vautrait sur la table avec les cheveux parmi les verres, ou manifestait l'agitation de ses membres de quelque autre manière incompatible avec l'intérêt général de la société ; et quand Master Micawber accueillait les remarques de sa mère avec ressentiment. Pendant tout ce temps, je restais assis à m'étonner de la révélation de Mr Micawber, et à me demander ce qu'elle signifiait ; jusqu'au moment où Mrs Micawber a attiré mon attention en reprenant le fil de son discours.

« La chose à propos de laquelle j'incite particulièrement Mr Micawber à se montrer vigilant, c'est qu'il ne doit pas, mon cher Mr Copperfield, en s'engageant dans cette branche mineure du droit, se priver de la possibilité de grimper, en fin de compte, au sommet de l'arbre. Je suis convaincue que Mr Micawber, consacrant son cerveau à une profession si bien adaptée à ses ressources fertiles et à sa facilité d'élocution, *doit* se distinguer. Tenez, par exemple, Mr Traddles », a dit Mrs Micawber d'un air profond, « un Juge, ou disons même un Chancelier. Un individu s'exclut-il de la possibilité d'un tel avancement en commençant par une situation comme celle que Mr Micawber vient d'accepter ?

– Ma chère », a observé Mr Micawber — tout en jetant aussi un regard interrogateur en direction de Traddles, « nous avons du temps devant nous avant d'aborder ces questions.

– Micawber », a-t-elle répliqué, « non ! Votre erreur dans la vie, c'est que vous ne regardez jamais assez loin devant. Vous êtes tenu, en tout justice envers votre famille, sinon envers vous-même, d'embrasser du regard le point le plus extrême de l'horizon auquel vos capacités peuvent vous conduire. »

Mr Micawber a toussé, et bu son punch d'un air excessivement satisfait — en regardant toujours Traddles, comme s'il désirait avoir son opinion.

« Eh bien, la simple réalité de la situation, Mrs Micawber », a dit Traddles, lui dévoilant la vérité en la ménageant, « je veux dire le fait réel et prosaïque, vous savez…

– Exactement », a dit Mrs Micawber, « mon cher Mr Traddles, je souhaite être aussi prosaïque et littérale que possible sur un sujet d'une telle importance.

– …est que cette branche du droit, même si Mr Micawber était un avoué selon les règles…

– Précisément », a dit Mrs Micawber. (« Wilkins, vous louchez, et vous n'allez pas pouvoir récupérer vos yeux.)

– …n'a rien à voir avec cela », a poursuivi Traddles. « Seul un avocat est éligible à de tels avancements ; et Mr Micawber ne pourrait devenir avocat sans avoir étudié dans une faculté de droit[1] pendant cinq ans.

– Est-ce que je vous suis bien ? » a dit Mrs Micawber, de son ton professionnel le plus aimable. « Ai-je bien compris, mon cher Mr Traddles, qu'à l'issue de cette période, Mr Micawber serait éligible comme Juge ou Chancelier ?

– Il serait *éligible* », a répondu Traddles, en soulignant fortement ce mot.

« Merci », a dit Mrs Micawber. « Cela me convient parfaitement. S'il en est ainsi, et si Mr Micawber ne renonce à aucun privilège en acceptant ce poste, mon inquiétude n'a plus lieu d'être. Je parle en tant que femme, par la force des choses ; mais j'ai toujours considéré que Mr Micawber possédait ce que j'ai entendu mon papa appeler, quand je vivais à la maison, l'esprit judiciaire ; et j'espère que Mr Micawber entre maintenant dans un domaine où cet esprit va se développer, et prendre une place éminente. »

Je crois bien que Mr Micawber se voyait déjà, dans son esprit judiciaire, sur le sac de laine[2]. Il a passé sa main d'un air satisfait sur son crâne chauve, et a dit avec une résignation ostentatoire :

« Ma chère, nous n'allons pas anticiper les décrets de la fortune. Si je suis destiné à porter perruque, je suis au moins prêt, extérieurement », en allusion à sa calvitie, « pour cette distinction. Je ne regrette pas mes cheveux, et j'en ai peut-être été privé dans un but déterminé. Je ne saurais dire. C'est mon intention, mon cher Copperfield, d'éduquer mon fils pour l'Église ; je ne nierai pas que je serais heureux, à cause de lui, d'accéder à une situation éminente.

– Pour l'Église ? » ai-je dit, pensant toujours, pendant ce temps, à Uriah Heep.

« Oui. Il a une voix de tête remarquable, et commencera comme choriste. Notre résidence à Canterbury, et nos accointances locales, lui permettront sans aucun doute de profiter de toute place qui se libérerait dans le chœur de la Cathédrale. »

En regardant de nouveau Master Micawber, j'ai vu que son visage avait une certaine expression, comme si sa voix venait de derrière ses sourcils — où elle a paru résider quand il nous a chanté (on lui avait donné le choix entre cela et le lit) « Le bec du

[1] *Inn of Court*.
[2] Le *Lord Chancellor* est assis sur un coussin de laine appelé *woolsack* quand il préside la Chambre des Lords.

pivert[1] ». Après de nombreux compliments pour cette prestation, nous avons parlé de choses et d'autres ; et comme j'étais trop préoccupé par mes intentions désespérées pour dissimuler le changement de ma situation, je l'ai révélé à Mr et Mrs Micawber. Je ne peux exprimer à quel point ils étaient tous deux enchantés d'apprendre que ma tante avait des ennuis ; ni combien cela les mettait à l'aise et les rendait amicaux.

Quand nous en sommes presque arrivés à la fin du punch, je me suis adressé à Traddles pour lui rappeler que nous ne devions pas nous séparer sans souhaiter à nos amis santé, bonheur et succès dans leur nouvelle carrière. J'ai prié Mr Micawber de remplir nos verres et j'ai proposé un toast en bonne et due forme ; en serrant sa main au-dessus de la table et en embrassant Mrs Micawber pour célébrer cette occasion solennelle. Traddles m'a imité quant au premier geste, mais ne se trouvait pas assez familier pour s'aventurer jusqu'au second.

« Mon cher Copperfield », a dit Mr Micawber, se levant avec un pouce dans chacune des poches de son gilet, « le compagnon de ma jeunesse, si l'on me permet de m'exprimer ainsi — et mon estimé ami Mr Traddles, si l'on me permet de l'appeler ainsi — me permettront, au nom de Mrs Micawber et de moi-même, et de notre progéniture, de les remercier dans les termes les plus chaleureux et les plus fermes pour leur bons vœux. On peut s'attendre, à la veille d'un exil qui va nous expédier vers une existence parfaitement nouvelle », Mr Micawber parlait comme s'ils allaient à cinq cent mille miles, « à ce que j'adresse quelques mots d'adieu aux deux amis que je vois devant moi. Mais tout ce que j'avais à dire, je l'ai dit. Quelle que soit la position à laquelle je parviens dans la société par le moyen de la profession savante dont je suis sur le point de devenir un membre indigne, je m'efforcerai de ne pas la déshonorer, et Mrs Micawber pourra sans crainte en être l'ornement. Sous la pression temporaire de responsabilités pécuniaires, contractées dans une perspective de liquidation immédiate, mais demeurant non liquidées en raison d'un concours de circonstances, je me suis trouvé dans la nécessité d'endosser un costume qui répugne à mes instincts naturels — je veux parler des lunettes — et d'adopter un patronyme auquel je ne peux établir aucune prétention légitime. Tout ce que j'ai à dire à ce propos est que le nuage qui assombrissait cette scène lugubre s'est dissipé, et que le Dieu du Jour éclaire de nouveau

[1] Texte du poète irlandais Thomas Moore (1779-1852) mis en musique en 1814 par son compatriote le chanteur et compositeur Michael Kelly (1762-1826).

la cime des montagnes. Lundi prochain, à l'arrivée de la diligence de quatre heures à Canterbury, mon pied foulera ma bruyère natale[1] — et mon nom sera Micawber ! »

Mr Micawber s'est rassis après avoir prononcé ces remarques, et a bu majestueusement deux verres de punch l'un après l'autre. Puis il a dit de manière très solennelle :

« J'ai une chose de plus à faire, avant de parachever cette séparation, et il s'agit d'un acte de justice. En deux occasions, mon ami Mr Thomas Traddles a prêté son nom, si je peux employer une expression commune, à des billets à ordre pour mon hébergement. À la première occasion, Mr Thomas Traddles s'est retrouvé — permettez-moi de dire, en bref, dans le pétrin. L'échéance du second billet n'est pas encore arrivée. Le montant de la première obligation », là, Mr Micawber a examiné soigneusement des papiers, « était, je crois, de vingt-trois, quatre, neuf et demi[2] ; la seconde, d'après mon relevé de la transaction, de dix-huit, six, deux. Ces sommes, ensemble, font un total, si mon calcul est correct, de quarante-et-un, dix, onze et demi. Mon ami Copperfield me fera peut-être la faveur de vérifier ce total ? »

Je l'ai fait et trouvé correct.

« Quitter cette métropole, et mon ami Mr Thomas Traddles, sans m'acquitter de la partie pécuniaire de cette obligation, pèserait d'un poids insupportable sur ma conscience. J'ai donc préparé pour mon ami Mr Thomas Traddles, et je tiens à présent dans ma main, un document qui accomplit l'objet désiré. Je prie mon ami Mr Thomas Traddles d'accepter mon *I.O.U*[3]. pour quarante-et-un, dix, onze et demi ; et je suis heureux de recouvrer ma dignité morale, et de savoir que je peux de nouveau marcher la tête haute devant mon prochain ! »

Avec cette présentation (qui l'a beaucoup ému), Mr Micawber a placé l'*I.O.U* dans les mains de Traddles, et a dit qu'il lui souhaitait de réussir dans toutes les entreprises de sa vie. Je suis convaincu, non seulement que pour Mr Micawber c'était comme s'il avait versé l'argent, mais que Traddles lui-même était à peine conscient de la différence avant d'avoir pris le temps d'y réfléchir.

---

[1] Paraphrase de *Rob Roy*, de Walter Scott : *My foot is on my native heath, and my name is MacGregor*.
[2] Sous-entendu : livres, shillings, pence.
[3] *I.O.U = I owe you*, je vous dois — une manière courante, encore aujourd'hui, de désigner une reconnaissance de dette informelle, dont la valeur juridique est contestable.

Fort de son action vertueuse, Mr Micawber marchait la tête si haute devant son prochain que sa poitrine paraissait deux fois plus large quand il nous a éclairés dans l'escalier. Nous nous sommes quittés avec une grande cordialité de part et d'autre ; et en rent rant seul chez moi, après avoir raccompagné Traddles à sa porte, j'ai pensé, parmi les autres sujets étranges et contradictoires qui m'occupaient l'esprit, que Mr Micawber avait beau être matois, je devais probablement au souvenir de la compassion que je lui inspirais quand j'étais son jeune pensionnaire qu'il ne m'ait jamais demandé d'argent. Je n'aurais certainement pas eu le courage moral de le lui refuser ; et je ne doute pas qu'il l'ait su (que cela soit inscrit à son crédit), aussi bien que moi.

Chapitre 37
Une petite douche froide

Ma nouvelle vie durait depuis plus d'une semaine, et je m'en tenais plus que jamais aux formidables résolutions pratiques dont je sentais la nécessité face à la crise. Je continuais à marcher extrêmement vite, et à penser que je progressais. Je me donnais pour règle d'aller jusqu'au bout de mes possibilités dans toutes les taches auxquelles je consacrais mon énergie. Je me transformais en une véritable victime de moi-même. J'ai même caressé l'idée d'adopter un régime végétarien, considérant vaguement qu'en devenant un animal herbivore je me sacrifierais à Dora.

Jusque-là, la petite Dora ne savait rien de ma fermeté désespérée, en dehors de sombres reflets apparaissant dans mes lettres. Mais un autre samedi est arrivé, et elle devait venir ce soir-là chez Miss Mills ; et quand Mr Mills partirait à son club de whist (ce qui me serait télégraphié dans la rue par une cage d'oiseau dans la fenêtre centrale du salon), je devais monter pour le thé.

Depuis le temps, nous avions pris nos habitudes à Buckingham Street, où Mr Dick copiait toujours dans un état de félicité absolue. Ma tante avait remporté une victoire décisive sur Mrs Crupp en la renvoyant, en jetant par la fenêtre la première cruche qu'elle ait posée sur les marches, et en protégeant personnellement pour la montée et la descente une servante qu'elle avait engagée à l'extérieur. Ces mesures vigoureuses avaient tellement terrorisé Mrs Crupp qu'elle s'était retirée dans sa cuisine, considérant que ma tante était folle. Ma tante étant suprêmement indifférente à l'opinion de Mrs Crupp et du reste du monde, et favorisant l'idée plutôt que l'inverse, Mrs Crupp, jadis redoutable, était devenue en quelques jours si craintive qu'elle évitait toute rencontre dans l'escalier en s'efforçant de cacher son ample silhouette derrière une porte — laissant entrevoir cependant une large bande de son jupon de flanelle — ou en disparaissant dans un coin sombre. Cela procurait à ma tante une si indicible satisfaction qu'elle prenait plaisir, je crois, à rôder de haut en bas, avec son chapeau follement perché au sommet de son crâne, à des moments où Mrs Crupp avait des chances de se trouver sur son chemin.

Ma tante, étant singulièrement ordonnée et ingénieuse, a apporté tant de petites améliorations à nos arrangements domestiques, que j'avais l'impression d'être plus

riche plutôt que plus pauvre. Entre autres choses, elle a transformé l'office en un cabinet de toilette pour moi ; et a acheté et décoré pour moi un lit qui ressemblait dans la journée à une bibliothèque autant qu'un lit le peut[1]. Elle m'accordait toute sa sollicitude ; et ma pauvre mère elle-même n'aurait pas pu mieux m'aimer, ni mieux chercher à me rendre heureux.

Peggotty avait tenu pour un grand privilège de pouvoir participer à ces travaux ; et tout en restant très impressionnée par ma tante, elle en avait reçu tant de marques d'encouragement et de confiance qu'elles étaient devenues les meilleures amies du monde. Mais le moment était maintenant venu pour elle (je parle du samedi où je devais prendre le thé chez Miss Mills) de rentrer à la maison et d'entreprendre les tâches qu'elle avait promis d'accomplir pour Ham. « Au revoir donc, Barkis », a dit ma tante, « et portez-vous bien ! Je n'avais certainement jamais imaginé que je pourrais regretter de vous perdre ! »

J'ai emmené Peggotty au bureau des diligences et lui ai dit au revoir. Elle a pleuré en partant, et a confié son frère à mon amitié comme Ham l'avait fait. Nous n'avions reçu aucune nouvelle de lui depuis l'après-midi ensoleillé de son départ.

« Et maintenant, mon cher petit Davy », a dit Peggotty, « si pendant votre prentissage, vous avez besoin d'argent à dépenser ; ou si quand vous avez fini, mon chéri, vous en avez besoin pour vous installer (et cela doit vous arriver dans l'un ou l'autre cas, ou les deux, mon trésor) ; qui a de meilleures raisons de demander la permission de vous en prêter, que la vieille stupide bonne de ma douce enfant ! »

Je n'étais pas sauvagement indépendant au point de ne pas lui répondre que ce serait à elle que j'emprunterais de l'argent, si jamais j'en empruntais à quelqu'un. Je crois que cela a plus réconforté Peggotty que tout ce que j'aurais pu faire, à part accepter une grosse somme sur-le-champ.

« Ah, mon chéri ! » a chuchoté Peggotty, « dites au joli petit ange que j'aurais tellement aimé la voir, même une minute ! Et dites-lui qu'avant son mariage avec mon garçon, je viendrai rendre votre maison tellement belle pour vous, si vous le permettez ! »

[1] Un « lit mural » qui se replie à la verticale contre le mur pour gagner de la place. Le dessous du lit est décoré avec des étagères et des livres en trompe-l'œil pour ressembler à une bibliothèque quand le lit est relevé.

J'ai déclaré que personne d'autre n'y toucherait ; et cela a tant fait plaisir à Peggotty qu'elle s'est est allée de bonne humeur.

Je me suis fatigué de mon mieux toute la journée aux Commons, de diverses manières, et à l'heure prévue je me suis rendu à la rue de Mr Mills. Ayant la terrible habitude de s'endormir après le dîner, Mr Mills n'était pas encore sorti, et il n'y avait pas de cage à oiseaux dans la fenêtre du milieu.

Il m'a fait attendre si longtemps que j'en suis venu à espérer ardemment que son club le mettrait à l'amende pour son retard. Enfin il est sorti ; et j'ai alors vu ma propre Dora suspendre la cage à oiseaux, et jeter un coup d'œil depuis le balcon pour me voir, et rentrer aussitôt après avoir constaté que j'y étais, pendant que Jip restait dehors et aboyait des injures à l'intention d'un énorme chien de boucher dans la rue, qui aurait pu l'avaler comme une pilule.

Dora est venue m'accueillir à la porte du salon ; et Jip s'est précipité, culbutant sur ses propres grognements, convaincu que j'étais un brigand ; et nous sommes entrés tous les trois dans la pièce, aussi heureux et amoureux que possible. J'ai vite apporté la désolation au cœur de nos joies — sans avoir l'intention de le faire, mais parce que j'étais si plein de mon sujet — en demandant à Dora, à brûle-pourpoint, si elle pouvait aimer un mendiant.

Ma jolie petite Dora effarouchée ! Le mot n'évoquait pour elle qu'un visage jauni avec un bonnet de nuit, ou une paire de béquilles, ou une jambe de bois, ou un chien tenant une sébile dans la gueule, ou quelque chose de ce genre ; et elle m'a regardé de l'air le plus délicieusement stupéfait.

« Comment pouvez-vous me demander une chose si absurde ! » a dit Dora en faisant la moue. « Aimer un mendiant !

– Dora, mon cœur ! *Je* suis un mendiant !

– Comment pouvez-vous être assez bête », a répliqué Dora, en me frappant la main, « pour rester assis là à raconter des histoires pareilles ? Je vais dire à Jip de vous mordre ! »

Son attitude puérile était l'attitude la plus délicieuse du monde pour moi, mais il était nécessaire d'être explicite ; et j'ai répété solennellement :

« Dora, ma vie, je suis votre David ruiné !

– Je vous assure que Jip va vous mordre ! » a dit Dora, agitant ses boucles, « si vous êtes si ridicule. »

Mais je paraissais si sérieux que Dora a cessé d'agiter ses boucles, et a posé sa petite main tremblante sur mon épaule, et a d'abord semblé inquiète et effrayée, puis s'est mise à pleurer. C'était affreux. Je suis tombé à genoux devant le canapé, la caressant et l'implorant de ne pas me briser le cœur ; mais, pendant un certain temps, la pauvre petite Dora n'a rien fait d'autre que de s'exclamer Oh mon dieu ! oh mon Dieu ! et oh, elle avait si peur ! Et où était Julia Mills ! Et oh, emmenez-moi chez Julia Mills, et partez, je vous en prie ! si bien que j'étais presque hors de moi.

Enfin, après un calvaire de supplications et de protestations, j'ai obtenu que Dora me regarde, avec une expression horrifiée que j'ai peu à peu atténuée jusqu'au moment où elle est devenue purement aimante, et où sa douce et jolie joue s'est posée sur la mienne. Alors je lui ai dit, mes bras l'enlaçant, que je l'aimais, si tendrement, oh si tendrement ; que je trouvais juste de lui offrir de la libérer de son engagement, puisque maintenant j'étais pauvre ; que je ne pourrais jamais supporter de la perdre, ni m'en remettre ; que je n'avais aucune crainte de la pauvreté, si elle n'en avait pas, car elle-même fortifiait mon bras et inspirait mon cœur ; que je m'étais déjà mis au travail avec un courage que seul les amoureux connaissent ; que j'avais commencé à être pratique, et à penser à l'avenir ; qu'un croûton de pain honnêtement gagné avait plus de goût qu'un festin hérité ; et bien plus dans la même veine, débité dans une explosion d'éloquence passionnée qui m'a fort étonné, même si j'y avais pensé jour et nuit depuis que ma tante m'avait stupéfait.

« Votre cœur est-il toujours mien, chère Dora ? » ai-je dit avec enthousiasme, car la manière dont elle se serrait contre moi me révélait qu'il l'était.

« Oh oui ! » s'est écrié Dora. « Oh oui, il est tout à vous. Oh, ne soyez pas atroce ! »

Moi atroce ! Envers Dora !

« Ne parlez pas d'être pauvre et de travailler dur ! » a dit Dora, se blottissant plus près de moi. « Oh non, oh non !

– Mon plus tendre amour, le croûton de pain honnêtement gagné —

– Oh, oui ; mais je ne veux plus entendre parler de croûtons ! Et Jip doit avoir une côtelette de mouton tous les jours à midi, sinon il meurt ! »

Son adorable attitude puérile me charmait. Je lui ai expliqué affectueusement que Jip aurait sa côtelette de mouton avec sa régularité habituelle. J'ai décrit notre modeste maison, rendue indépendante par mon labeur — et j'ai évoqué le petit cottage que j'avais vu à Highgate, avec ma tante dans sa pièce à l'étage.

« Je ne suis pas atroce maintenant, Dora ? » ai-je demandé tendrement.

« Oh, non, non ! » s'est exclamé Dora. « Mais j'espère que votre tante restera beaucoup dans sa chambre ! Et j'espère que ce n'est pas une vieille chose acariâtre ! »

Je suis sûr que j'ai aimé Dora plus que jamais, si c'était possible, à ce moment-là. Mais je sentais qu'elle manquait un peu de sens pratique. Cela affaiblissait mon ardeur toute neuve, de découvrir combien il était difficile de lui faire comprendre cette ardeur. J'ai effectué une nouvelle tentative. Quand elle est redevenue elle-même, et s'est mise à chiffonner les oreilles de Jip couché sur ses genoux, je suis devenu sérieux et j'ai dit :

« Ma chérie ! Puis-je mentionner quelque chose ?

– Oh, s'il vous plaît, ne soyez pas pratique ! » a dit Dora d'un ton cajolant. « Parce que cela me fait tellement peur !

– Ma bien-aimée ! Il n'y a rien qui puisse vous effrayer là-dedans. Je veux que vous y pensiez de manière très différente. Je veux que cela vous fortifie et vous inspire, Dora !

– Oh, mais c'est si odieux !

– Mon amour, non. La persévérance et la force de caractère nous permettront de supporter des choses bien pires.

– Mais je n'ai pas de force du tout », a dit Dora, secouant ses boucles. « Ai-je de la force, Jip ? Oh, embrassez donc Jip, pour m'être agréable ! »

Je ne pouvais résister à l'injonction d'embrasser Jip quand elle me l'a tendu dans ce but, en formant elle-même un baiser de sa propre petite bouche brillante et rose, tandis qu'elle dirigeait l'opération, qui devait être effectuée symétriquement, a-t-elle insisté, au milieu de son nez. J'ai fait ce qu'elle m'ordonnait — à la suite de quoi elle m'a récompensé pour mon obéissance — et son charme m'a fait oublier mes graves résolutions pour je ne sais combien de temps.

« Mais Dora, ma bien-aimée ! » ai-je dit, finissant par y revenir, « j'allais mentionner quelque chose. »

Le juge de la cour des Prérogatives aurait pu tomber amoureux d'elle en la voyant joindre ses petites mains et les lever pour me prier et me supplier de ne plus être atroce.

« Je vous assure que je ne le serai pas, ma chérie ! Mais, Dora, mon amour, si vous vouliez penser quelquefois — pas désespérément, vous savez, loin de là ! — mais si vous vouliez penser quelquefois — juste pour vous donner vous-même du courage — que vous êtes fiancée avec un homme pauvre —

– Non, non ! Je vous en prie, non ! » s'est écrié Dora. « C'est tellement, tellement affreux !

– Mon âme, pas du tout ! » ai-je dit gaiement. « Si vous vouliez y penser quelquefois, et jeter un coup d'œil de temps à autre à la manière dont votre papa s'occupe de la maison, et entreprendre d'acquérir un peu l'habitude — des comptes, par exemple… »

La pauvre petite Dora a accueilli cette suggestion par quelque chose qui était à moitié un sanglot et à moitié un hurlement.

« …Ce serait utile pour nous plus tard », ai-je poursuivi. « Et si vous vouliez me promettre de lire un peu — un petit livre de cuisine que je vous enverrais, ce serait excellent pour nous deux. Car notre chemin dans la vie, ma Dora », ai-je dit, m'échauffant un peu en abordant ce sujet, « est rude et rocailleux pour l'instant, et c'est à nous de l'aplanir. Nous devons lutter pour avancer. Nous devons être courageux. Il y a des obstacles à affronter, et nous devons les affronter et les vaincre ! »

Je progressais à vive allure, le poing serré et le visage enthousiaste ; mais cela ne servait à rien de continuer. J'en avais dit assez. J'avais recommencé. Oh, elle avait si peur ! Oh, où était Julia Mills ! Oh, emmenez-moi chez Julia Mills, et partez, je vous en prie ! De sorte que j'étais complètement éperdu, et arpentais la pièce en divaguant.

J'ai cru que je l'avais tuée, cette fois. J'ai aspergé d'eau son visage. Je suis tombé à genoux. Je me suis arraché les cheveux. Je me suis qualifié de brute sans remords et de bête sans pitié. J'ai imploré son pardon. Je l'ai suppliée d'ouvrir les yeux. J'ai ravagé la boîte à ouvrage de Miss Mills pour y trouver un flacon de sels, et dans mon égarement je lui ai fait respirer un étui d'aiguilles en ivoire à la place, et j'ai répandu toutes les aiguilles sur Dora. J'ai secoué le poing en direction de Jip, qui était aussi déchaîné que moi. Je me suis livré à toutes les folles extravagances imaginables, et j'étais sorti de mes gonds depuis longtemps quand Miss Mills est entrée dans la pièce.

« Qui a fait cela ? » s'est exclamé Miss Mills, en venant au secours de son amie.

J'ai répondu, « *Moi*, Miss Mills ! *Je* l'ai fait ! Voyez le monstre ! » — ou des mots de ce genre — et j'ai soustrait mon visage à la lumière en l'enfonçant dans un coussin du canapé.

Miss Mills a d'abord pensé que c'était une querelle, et que nous étions sur le point de nous engager dans le Désert du Sahara ; mais elle a vite compris ce qui se passait, car ma chère affectueuse petite Dora l'a embrassée, a commencé par s'exclamer que j'étais « un pauvre ouvrier », puis s'est mise à pleurer sur mon sort, et m'a embrassé, et

m'a demandé si je voulais lui permettre de me donner tout son argent à garder, et enfin s'est jetée au cou de Miss Mills en sanglotant comme si son tendre cœur était brisé.

Miss Mills a sans doute été mise au monde pour être notre bénédiction. Elle a obtenu que je lui explique l'affaire en quelques mots, a réconforté Dora, et l'a convaincue peu à peu que je n'étais pas un ouvrier — d'après ma manière de raconter les choses, Dora avait conclu, je crois, que j'étais un terrassier arpentant une planche en équilibre toute la journée avec une brouette — et a fait la paix entre nous. Quand nous avons retrouvé notre calme, Dora est montée à l'étage mettre un peu d'eau de rose sur ses yeux et Miss Mills a sonné pour le thé. Dans l'intervalle qui a suivi, j'ai dit à Miss Mills qu'elle serait toujours mon amie, et que tant que mon cœur vibrerait, je ne pourrais oublier sa sympathie.

J'ai alors exposé à Miss Mills ce que j'avais entrepris, avec si peu de succès, d'exposer à Dora. Miss Mills a répondu que, de façon générale, la Chaumière de la satisfaction valait mieux que le Palais de la froide splendeur, et que là où il y avait l'amour, il y avait tout.

J'ai dit à Miss Mills que c'était bien vrai, et qui pouvait le savoir mieux que moi, qui aimais Dora d'un amour qu'aucun mortel n'avait encore connu. Mais quand Miss Mills a observé, sombrement, que cela vaudrait mieux pour certains cœurs s'il en était ainsi, j'ai expliqué que je la priais de considérer que je restreignais mon observation aux seuls mortels masculins.

J'ai ensuite demandé à Miss Mills si elle pensait qu'il y avait ou non le moindre mérite pratique dans la suggestion que j'avais désiré faire concernant les comptes, la tenue de la maison et le livre de cuisine.

Miss Mills, après avoir réfléchi, a répondu ainsi :

« Mr Copperfield, je vais être franche avec vous. La souffrance morale et les épreuves suppléent aux années chez certaines personnes, et je vais être aussi franche avec vous qu'une Mère Abbesse. Non. La suggestion n'est pas appropriée pour notre Dora. Notre très chère Dora est une enfant privilégiée de la nature. C'est un être de lumière, de légèreté et de joie[1]. Il m'est permis d'avouer que si cela pouvait être fait, ce serait très bien, mais — » Et Miss Mills a secoué la tête.

[1] Cette phrase et la précédente citent des fragments de vers de Wordsworth et Keats.

Les derniers mots de Miss Mills m'ont encouragé à lui demander si, au cas où elle aurait l'occasion d'attirer l'attention de Dora, dans son intérêt, vers de telles préparatifs à une vie sérieuse, elle le ferait. Miss Mills a répondu affirmativement, en hésitant si peu, que je lui ai demandé si elle voulait bien s'occuper du livre de cuisine ; et, si elle arrivait à le faire accepter par Dora, sans l'effrayer, entreprendre de me rendre cet immense service. Miss Mills a accepté aussi cette responsabilité ; mais paraissait moins optimiste.

Et Dora est revenue, et c'était une si adorable petite créature que je me suis vraiment demandé s'il fallait l'importuner avec des choses aussi ordinaires. Et elle m'a tellement aimé, et s'est montrée si captivante (en particulier quand elle a voulu faire tenir Jip debout pour demander du pain grillé, et quand elle a prétendu tenir son nez contre la théière brûlante pour le punir de s'être dérobé) que j'avais l'impression de m'être conduit comme une sorte de monstre surprenant une fée dans son bosquet quand je songeais à la peur que je lui avait faite et aux larmes qu'elle avait versées.

Après le thé, nous avons eu de la guitare ; et Dora a chanté ces mêmes chères vieilles chansons françaises sur l'impossibilité de renoncer à la danse sous aucun prétexte, Tra la la, Tra la la, et je me suis senti un pire monstre que jamais.

Nous avons juste subi un accroc à notre plaisir, et cela s'est passé un peu avant mon départ. Miss Mills ayant par hasard fait une allusion au lendemain matin, j'ai eu le malheur de laisser échapper que je me levais à cinq heures, puisqu'il me fallait travailler dur dorénavant. Je ne sais pas si Dora a pensé que j'étais veilleur de nuit quelque part ; mais cela lui a fait une forte impression, et elle a cessé de jouer et de chanter.

Elle avait toujours la chose à l'esprit quand j'ai pris congé d'elle ; et elle m'a dit, de son ton cajoleur — comme si j'étais une poupée, me semblait-il !

« Voyons, ne vous levez pas à cinq heures, vilain garçon. C'est tellement absurde !

– Mon amour, j'ai du travail.

– Mais ne le faites pas ! À quoi bon ? »

Il était impossible de dire à ce délicieux petit visage étonné, sinon de manière légère et enjouée, que nous devions travailler pour vivre.

« Oh ! Que c'est ridicule ! » s'est écrié Dora.

« Comment vivrons-nous sans cela, Dora ?

– Comment ? N'importe comment ! »

Elle paraissait penser qu'elle avait réglé la question, et m'a donné un petit baiser si triomphal, venant tout droit de son cœur innocent, que je n'aurais pas contesté sa réponse pour une fortune.

Ah ! Je l'aimais, et j'ai continué à l'aimer, d'un amour dévorant et total. Mais tout en progressant, en travaillant dur, et en chauffant à blanc tous les fers que j'avais au feu, il m'arrivait parfois le soir, assis face à ma tante, de me souvenir de la peur que j'avais infligée à Dora cette fois-là, et de me demander comment je pourrais au mieux traverser la forêt des difficultés avec un étui à guitare, jusqu'au moment où j'imaginais que ma tête devenait toute grise.

Chapitre 38
La fin d'une association

Je n'ai pas laissé refroidir ma résolution concernant les débats parlementaires. C'était l'un des fers que j'ai commencé à chauffer immédiatement, et l'un de ceux que j'ai battu quand il était chaud avec une persévérance que je peux honnêtement admirer. J'ai acheté une méthode réputée du noble et mystérieux art de la sténographie (qui m'a couté dix shillings et six pence) ; et je me suis plongé dans l'océan de perplexité qui m'a amené, en quelques semaines, aux confins de la démence. Les changements qu'apportaient les points selon leur position ; les merveilleux caprices auxquels s'adonnaient les cercles ; les conséquences inexplicables qui résultaient de marques ressemblant à des pattes de mouche ; l'effet prodigieux d'une courbe mal placée ; ne me perturbaient pas seulement quand j'étais éveillé, mais me poursuivaient jusque dans mon sommeil. Après avoir tâtonné aveuglément à travers ces difficultés et maîtrisé l'alphabet, qui était un temple égyptien[1] à lui tout seul, j'ai découvert une procession d'horreurs nouvelles, appelées caractères arbitraires ; les caractères les plus despotiques que j'aie jamais connus ; qui prétendaient, par exemple, qu'une chose ressemblant à un début de toile d'araignée signifiait l'attente, et qu'un feu d'artifice tracé à la plume voulait dire désavantageux. Une fois ces misérables fixés dans ma mémoire, je découvrais qu'ils en avaient chassé tout le reste ; alors je recommençais, et je les oubliais ; pendant que je les ramassais, je laissais tomber les autres fragments du système ; bref, c'était presque pathétique.

Cela aurait pu être totalement pathétique sans Dora, qui était la bouée et l'ancre de ma barque ballotée par les flots[2]. Chaque rayure dans le système était un chêne noueux dans la forêt des difficultés, et je les abattais les uns après les autres, avec une telle vigueur qu'en trois ou quatre mois j'étais prêt à tenter une expérience avec un de nos as du discours aux Commons. Oublierai-je jamais comment l'as du discours m'a semé avant que j'aie commencé, et a laissé mon stupide crayon tituber sur le papier comme s'il était en détresse !

[1] Allusion aux hiéroglyphes gravés sur les murs des temples, que Champollion venait de déchiffrer.
[2] Shakespeare, sonnet 116.

Cela ne pouvait pas aller, c'était bien évident. Je visais trop haut, j'étais loin du compte, et j'ai donc demandé conseil à Traddles ; qui a proposé de me dicter des discours à un rythme, et avec des arrêts occasionnels, adaptés à ma faiblesse. Très reconnaissant pour cette aide amicale, j'ai accepté l'offre ; et soir après soir, presque tous les soirs, pendant une longue période, nous avions une sorte de Parlement privé à Buckingham Street quand je revenais de chez le Docteur.

J'aimerais voir un tel Parlement ailleurs ! Ma tante et Mr Dick représentaient le Gouvernement ou l'Opposition (selon les cas), et Traddles, avec l'aide de *L'Orateur* de Enfield [1] ou d'un volume des débats parlementaires, vociférait des invectives ahurissantes contre eux. Debout près de la table, son doigt sur la page pour marquer l'emplacement, et son bras droit tournoyant au-dessus de sa tête, Traddles, en tant que Mr Pitt, Mr Fox, Mr Sheridan, Mr Burke, Lors Castlereagh, le Vicomte Sidmouth, ou Mr Canning, s'échauffait de la manière la plus violente et dénonçait de la façon la plus blessante la turpitude et la corruption de ma tante et de Mr Dick ; tandis que j'étais assis à une petite distance, mon carnet sur mon genou, faisant appel à toutes mes forces pour le suivre. Aucun véritable politicien n'aurait dépassé l'incohérence et la témérité de Traddles. Il parcourait tout l'éventail de la politique en une semaine ; et clouait toutes sortes de pavillons aux mâts des différents partis. Ma tante, ressemblant beaucoup à un inébranlable Chancelier de l'Échiquier, lançait de temps en temps une interjection ou deux, comme « *Hear !*[2] » ou « Non ! » ou « Oh ! » quand le texte semblait l'exiger ; à ce signal, Mr Dick (en parfait gentleman campagnard) répétait toujours vigoureusement le même cri. Mais Mr Dick se voyait accusé de tellement de choses dans le cadre de sa carrière parlementaire, et était rendu responsable de tellement d'horribles conséquences, qu'il en devenait parfois mal à l'aise dans sa tête. Je crois qu'il commençait à craindre d'avoir réellement fait quelque chose en vue de l'annihilation de la constitution britannique et de la ruine du pays.

Nous avons bien souvent poursuivi ces débats jusqu'au moment où l'horloge marquait minuit et où les bougies étaient complètement consumées. Sous l'effet de tous ces bons exercices, je me suis mis peu à peu à suivre assez bien l'allure de Traddles, et

[1] Anthologie d'éloquence anglaise (1774). Les noms qui suivent sont ceux de divers hommes politiques de la fin du XVIIIème siècle et du début du XIXème.
[2] « Écoutez ! » L'interjection la plus courante au parlement et dans les réunions publiques anglaises, lancée de façon très sonore pour approuver un orateur.

j'aurais pu célébrer mon triomphe si j'avais eu la moindre idée de ce que racontaient mes notes. Pour ce qui est de les lire après les avoir griffonnées, j'aurais pu aussi bien copier les inscriptions chinoises sur une immense collections de boîtes de thé, ou les caractères dorés sur toutes les grandes bouteilles rouges et vertes dans les pharmacies !

Il n'y avait plus qu'à repartir à zéro et tout recommencer. C'était très dur, mais je suis reparti à zéro, quoiqu'avec un cœur lourd, et je me suis mis à cheminer laborieusement et méthodiquement sur le même terrain fastidieux à la vitesse d'un escargot ; m'arrêtant pour examiner minutieusement chaque moucheture sous tous les angles, et faisant des efforts désespérés pour déchiffrer ces caractère insaisissables chaque fois que je les rencontrais. J'arrivais toujours à l'heure au bureau ; chez le Docteur aussi ; et je travaillais réellement, selon l'expression commune, comme un cheval de trait.

Un jour, en allant aux Commons comme d'ordinaire, j'ai vu Mr Spenlow sur le seuil paraissant très sérieux et se parlant à lui-même. Comme il avait l'habitude de se plaindre de maux de tête — son cou était très court, et je crois vraiment qu'il empesait trop ses cols — j'ai d'abord craint un embarras de ce côté-là ; mais il a vite dissipé mon inquiétude.

Au lieu de me rendre mon « *Good morning* » avec son affabilité usuelle, il m'a regardé d'une manière distante et cérémonieuse, et m'a demandé froidement de l'accompagner dans un certain café qui avait, en ce temps-là, une porte donnant sur les Commons juste avant la petite voûte dans le cimetière de Saint-Paul. J'ai obéi, me sentant très mal à l'aise, et avec des bouffées de chaleur par tout le corps, comme si mon anxiété devait provoquer une éruption de boutons. Quand je l'ai laissé prendre les devants, en raison de l'étroitesse du passage, j'ai observé qu'il portait la tête avec un air hautain qui ne promettait rien de bon ; et j'ai eu le pressentiment qu'il avait tout découvert concernant ma chère Dora.

Si je ne l'avais pas deviné sur le chemin du café, j'aurais difficilement pu manquer de comprendre ce qui se passait quand je l'ai suivi dans un salon à l'étage et y ai trouvé Miss Murdstone, adossée à un buffet sur lequel se trouvaient plusieurs gobelets renversés portant des citrons, et deux de ces boîtes extraordinaires, tout en coins et cannelures, où l'on plante des couteaux et des fourchettes et qui, heureusement pour l'humanité, sont passées de mode.

Miss Murdstone m'a tendu ses ongles glacés, et s'est assise, sévère et rigide. Mr Spenlow a fermé la porte, m'a indiqué une chaise, et s'est tenu lui-même debout sur le tapis devant la cheminée.

« Ayez la bonté de montrer à Mr Copperfield », a dit Mr Spenlow, « ce que vous avez dans votre sac, Miss Murdstone. »

Je crois que c'était le même vieux réticule de mon enfance à mâchoire d'acier, qui se fermait comme une morsure. Serrant ses lèvres par sympathie avec le claquement, Miss Murdstone l'a ouvert — écartant un peu ses lèvres en même temps — et en a sorti ma dernière lettre à Dora, débordant d'expressions d'affection fervente.

« Je crois que c'est votre écriture, Mr Copperfield ? » a dit Mr Spenlow.

J'avais très chaud, et la voix que j'ai entendue ne ressemblait pas à la mienne quand j'ai dit :

« Oui monsieur !

– Si je ne me trompe pas », a dit Mr Spenlow, tandis que Miss Murdstone extrayait un paquet de lettres de son réticule, nouées avec le plus délicieux ruban bleu, « celles-ci sont aussi de votre plume, Mr Copperfield ? »

Je les ai prises avec une sensation des plus affligées ; et, jetant un coup d'œil à des premières phrases telles que « Mon éternellement chère Dora », « Mon ange-bien-aimé », « Mon amour pour toujours » — et ainsi de suite — j'ai rougi vivement et incliné la tête.

« Non, merci ! » a dit froidement Mr Spenlow, quand je lui ai rendu machinalement les lettres, « je ne vais pas vous en priver. Miss Murdstone, ayez le bonté de poursuivre ! »

Cette bonne créature, après avoir observé pensivement le tapis pendant un moment, s'est exprimée de la façon suivante, avec une onctueuse sécheresse.

« Je dois avouer que j'ai entretenu des soupçons à propos de Miss Spenlow, en référence à David Copperfield, depuis un certain temps. J'ai observé Miss Spenlow et David Copperfield au cours de leur première rencontre ; et l'impression que cela m'a fait n'était pas agréable. La dépravation du cœur humain est telle —

– Vous m'obligerez, madame », l'a interrompue Mr Spenlow, « en vous bornant aux faits. »

Miss Murdstone a baissé les yeux, a secoué la tête comme pour protester contre cette interruption inconvenante, et a poursuivi, d'un air de dignité offensée :

« Puisque je dois m'en tenir aux faits, je vais les présenter avec autant de concision que possible. On considérera peut-être que c'est une façon acceptable de procéder. J'ai déjà dit, monsieur, que j'avais des soupçons à propos de Miss Spenlow, en référence à David Copperfield, depuis un certain temps. J'ai fréquemment tenté de corroborer ces soupçons de manière décisive, mais en vain. Je me suis donc abstenue de les mentionner au père de Miss Spenlow », le regardant sévèrement, « sachant combien les gens sont en général peu disposés, dans de tels cas, à apprécier que l'on accomplisse consciencieusement son devoir. »

Mr Spenlow semblait fort intimidé par la dureté distinguée de Miss Murdstone, et a déploré sa sévérité avec un petit geste conciliant de la main.

« À mon retour de Norwood après une période d'absence due au mariage de mon frère », a poursuivi Miss Murdstone d'une voix dédaigneuse, « et au retour de Miss Spenlow de sa visite chez son amie Miss Mills, j'ai imaginé que les manières de Miss Spenlow renforçaient mes soupçons. J'ai donc surveillé Miss Spenlow de près. »

Chère, tendre petite Dora, si inconsciente de l'œil de ce dragon !

« Cependant, je n'ai pas trouvé de preuve avant hier soir. Il me semblait que Miss Spenlow recevait trop de lettres de son amie Miss Mills ; mais Miss Mills étant son amie avec l'entière approbation de son père », un autre coup significatif porté à Mr Spenlow, « ce n'était pas à moi de m'en mêler. Si je n'ai pas le droit de faire allusion à la dépravation naturelle du cœur humain, j'ai au moins le droit — le devoir — de parler de confiance mal placée. »

Mr Spenlow a murmuré un assentiment penaud.

« Hier soir après le thé », a poursuivi Miss Murdstone, « j'ai observé le petit chien en train de tressauter, de se rouler et de grogner dans le salon, tout en mâchouillant quelque chose. J'ai dit à Miss Spenlow, 'Dora, qu'est-ce que le chien a dans sa gueule ? C'est du papier.' Miss Spenlow a aussitôt mis la main à sa robe, a soudain poussé un cri, et a couru après le chien. Je me suis interposée et j'ai dit, 'Dora ma chérie, permettez-moi'. »

Oh Jip, misérable épagneul, cette infamie est donc ton œuvre !

« Miss Spenlow a tenté de me soudoyer avec des baisers, des boîtes à ouvrages et des petits bijoux — je passe là-dessus, bien sûr. Le petit chien s'est caché sous le canapé à mon approche, et il a fallu l'en déloger avec un tisonnier. Même une fois délogé, il gardait la lettre dans sa gueule ; et quand j'ai essayé de la lui arracher, au risque d'être

mordue, il l'a serrée entre ses dents si obstinément qu'il en est arrivé à être suspendu en l'air en se tenant au document. J'ai enfin réussi à m'en emparer. Après l'avoir parcourue, j'ai forcé Miss Spenlow à admettre qu'elle en possédait beaucoup d'autres ; et à la fin j'ai obtenu d'elle le paquet que Mr Copperfield tient maintenant à la main. »

Elle s'est arrêtée là ; ayant claqué son réticule et fermé sa bouche, elle avait l'air de quelqu'un que l'on pourrait rompre, mais qui ne plierait jamais.

« Vous avez entendu Miss Murdstone », a dit Mr Spenlow, en se tournant vers moi. « Puis-je vous demander, Mr Copperfield, si vous avez quelque chose à répondre ? »

L'image qui se présentait à mon esprit, du beau petit trésor de mon cœur pleurant et sanglotant toute la nuit — étant seule, apeurée et misérable — ayant pitoyablement prié et supplié cette femme au cœur de pierre de lui pardonner — lui ayant en vain offert ces baisers, boîtes à ouvrage et breloques — étant dans une détresse si cruelle par ma faute — a beaucoup altéré le peu de dignité que j'avais réussi à mobiliser. Je crains d'avoir été dans un état chancelant pendant une minute ou deux, même si j'ai fait de mon mieux pour le cacher.

« Je ne peux rien dire, monsieur », ai-je répondu, « si ce n'est que je suis seul à blâmer. Dora…

– Miss Spenlow, je vous prie », a dit son père, majestueusement.

« …a été incitée et persuadée par moi », ai-je continué, en négligeant cette appellation plus neutre, « à consentir à cette dissimulation, et je le regrette amèrement.

– Vous êtes grandement à blâmer, monsieur », a dit Mr Spenlow, en allant et venant sur le tapis et en soulignant ce qu'il disait de tout son corps au lieu de sa seule tête, en raison de la rigidité de son col et de son échine. « Vous avez commis une action sournoise et indécente, Mr Copperfield. Quand je prends un gentleman dans ma maison, qu'il ait dix-neuf, vingt-neuf ou quatre-vingt-dix-neuf ans, je le prends en toute confiance. S'il abuse de ma confiance, il commet une action déshonorante, Mr Copperfield.

– Je le sens bien, monsieur, je vous assure. Mais je n'y avais jamais pensé auparavant. Sincèrement, honnêtement, vraiment, Mr Spenlow, je n'y avais jamais pensé auparavant. J'aime Miss Spenlow au point que —

– Bah ! bêtises ! » a dit Mr Spenlow en rougissant. « Je vous en prie, ne me dites pas en face que vous aimez ma fille, Mr Copperfield !

– Pourrais-je défendre ma conduite si ce n'était pas le cas, monsieur ? » ai-je demandé en toute humilité.

« Pouvez-vous défendre votre conduite si ça l'est, monsieur ? » a dit Mr Spenlow, en s'arrêtant tout net sur le tapis. « Avez-vous pensé à votre âge, et à l'âge de ma fille, Mr Copperfield ? Avez-vous pensé à ce que c'est que de saper la confiance qui devrait subsister entre ma fille et moi ? Avez-vous pensé à la place de ma fille dans le monde, aux projets que je peux formuler pour son ascension, aux intentions testamentaires que je peux avoir à son égard ? Avez-vous pensé à quoi que ce soit, Mr Copperfield ?

– Très peu, je le crains, monsieur », ai-je répondu, d'un ton qui exprimait tout le respect et la peine que je ressentais, « mais, je vous prie de me croire, j'ai pensé à ma propre situation dans le monde. Quand je vous en ai fait part, nous étions déjà fiancés —

– Je vous PRIE », a dit Mr Spenlow, ressemblant plus que jamais à Punch — ce que je ne pouvais m'empêcher de remarquer malgré mon désespoir — tandis qu'il se frappait énergiquement la main, « de ne PAS me parler de fiançailles, Mr Copperfield ! »

Miss Murdstone, jusque-là impassible, a émis un rire monosyllabique et méprisant.

« Quand je vous ai fait part de mon changement de situation, monsieur », ai-je repris, avant de substituer une autre expression à celle qui le dérangeait tellement, « cette dissimulation dans laquelle j'ai eu le malheur d'entraîner Miss Spenlow, avait déjà commencé. Depuis que ma situation s'est altérée, j'ai tendu tous mes nerfs, j'ai déployé toute mon énergie, pour l'améliorer. Je suis sûr que je l'améliorerai avec le temps. M'accorderez-vous du temps — autant qu'il m'en faudra ? Nous sommes tous deux si jeunes, monsieur —

– Vous avez raison », m'a interrompu Mr Spenlow, hochant la tête un grand nombre de fois et fronçant beaucoup les sourcils, « vous êtes tous les deux très jeunes. Tout ça, c'est des bêtises. Il faut mettre fin à ces bêtises. Prenez ces lettres et jetez-les au feu. Rendez-moi les lettres de Miss Spenlow pour que je les jette au feu ; et si à l'avenir nos rapports doivent, vous en êtes conscient, se limiter à ceux que nous avons ici aux Commons, convenons de ne plus mentionner le passé. Allons, Mr Copperfield, vous ne manquez pas de bon sens ; et c'est l'attitude sensée.

Non, je ne pouvais pas me résoudre à accepter. Je le regrettais beaucoup, mais il y avait une chose plus importante que le bon sens. L'amour s'élevait au-dessus de toutes les considérations terrestres, et j'aimais Dora à la folie, et Dora m'aimait. Je ne l'ai pas

dit exactement ainsi ; je l'ai atténué autant que possible ; mais je l'ai laissé entendre, et j'étais déterminé sur ce point. Je ne pense pas m'être montré très ridicule, mais je sais que j'étais déterminé.

« Très bien, Mr Copperfield », a dit Mr Spenlow, « je vais essayer d'user de mon influence sur ma fille. »

Miss Murdstone a suggéré par un son expressif, une longue aspiration qui n'était ni un soupir ni un gémissement, mais un peu des deux, qu'il aurait dû commencer par là.

« Je vais essayer », a dit Mr Spenlow, renforcé par ce soutien, « d'user de mon influence sur ma fille. Refusez-vous de prendre ces lettres, Mr Copperfield ? » Car je les avais posées sur la table.

Oui. J'espérais qu'il ne s'en offusquerait pas, mais je ne pouvais les accepter de Miss Murdstone.

« Ni de moi ? » a dit Mr Spenlow.

Non, ai-je répondu avec le plus grand respect ; ni de lui.

« Très bien ! » a dit Mr Spenlow.

Un silence ayant succédé à ces mots, je ne savais pas si j'allais rester ou partir. Je me suis enfin mis à me rapprocher tranquillement de la porte, avec l'intention de dire qu'il verrait peut-être plus clair dans ses sentiments si je me retirais ; quand il a dit, avec les mains dans les poches de son habit —c'était tout jute s'il pouvait les y glisser — et avec ce que j'appellerais dans l'ensemble un air décidément pieux :

« Vous savez probablement, Mr Copperfield, que je ne suis pas totalement dépourvu de possessions terrestres, et que ma fille est ma parente la plus proche et la plus chère ? »

Je me suis empressé de lui répondre que si la nature désespérée de ma passion m'avait poussé à commettre une erreur, j'espérais que cela ne l'amènerait pas à me croire en outre intéressé.

« Ce n'est pas ce que je veux dire. Ce serait mieux pour vous, et pour nous tous, si vous étiez intéressé, Mr Copperfield — je veux dire, si vous étiez plus sage et moins influencé par toutes ces sottises juvéniles. Non, je dis seulement, dans une toute autre perspective, que vous savez probablement que j'ai quelques biens à léguer à mon enfant. »

Je le supposais certainement.

« Et vous ne pouvez guère penser, ayant l'expérience de ce que nous voyons chaque jour ici aux Commons, des divers procédés inexplicables et négligents des hommes en ce qui concerne leurs arrangements testamentaires — de tous les sujets, celui dans lequel on rencontre peut-être les plus étranges révélations de l'incohérence humaine — que je n'ai pas pris mes dispositions ? »

J'ai incliné la tête en signe d'acquiescement.

« Je ne permettrais pas », a dit Mr Spenlow, paraissant visiblement plus pieux, et hochant lentement la tête tandis qu'il se balançait alternativement sur les talons et la pointe des pieds, « qu'une éruption de folie juvénile comme celle-ci influence mes judicieuses dispositions pour mon enfant. C'est de la pure folie. De la pure bêtise. D'ici peu, cela pèsera moins qu'une plume. Mais je pourrais — je pourrais — si l'on ne renonçait pas complètement à cette affaire ridicule, être amené sous l'effet d'une inquiétude momentanée à défendre ma fille, à l'entourer de protections, contre les conséquences de toute décision absurde en vue d'un mariage. Eh bien, Mr Copperfield, j'espère que vous ne m'obligerez pas de rouvrir, ne serait-ce que pour un quart d'heure, ce chapitre clos du livre de la vie, et de remettre en cause, ne serait-ce que pour un quart d'heure, des affaires sérieuses depuis longtemps réglées. »

Il y avait dans son attitude une sérénité, une tranquillité, un air de coucher de soleil paisible, qui m'ont bien ému. Il était si placide et résigné — ayant clairement ses affaires si parfaitement gérées, et si méthodiquement mises en ordre — qu'il était un homme fort touchant à contempler. Je crois vraiment que j'ai vu des larmes monter à ses yeux depuis la profondeur de ses propres sentiments sur tout cela.

Mais que pouvais-je faire ? Je ne pouvais pas renier Dora et mon propre cœur. Quand il m'a suggéré que je ferais bien de prendre une semaine pour réfléchir à ce qu'il avait dit, comment pouvais-je répondre que je ne prendrais pas une semaine, et pourtant comment pouvais-je ignorer qu'aucune quantité de semaines ne pouvait infléchir un amour tel que le mien ?

« Entre-temps, consultez Miss Trotwood, ou tout autre personne connaissant un peu la vie », a dit Mr Spenlow, ajustant son col avec ses deux mains. « Prenez une semaine, Mr Copperfield. »

Je me suis soumis ; et suis sorti de la pièce, avec une attitude exprimant autant qu'il m'était possible une volonté vaincue et désespérée. Les épais sourcils de Miss Murdstone m'ont suivi jusqu'à la porte — je dis les sourcils plutôt que les yeux, parce

qu'ils tenaient une place bien plus importante dans son visage — et elle avait exactement la même apparence qu'à la même heure matinale à peu près dans notre salon à Blunderstone, si bien que j'aurais pu imaginer m'être empêtré de nouveau dans mes leçons et traîner le poids mort de cet horrible vieux syllabaire, avec ses vignettes ovales que mon esprit d'enfant assimilait à des verres de lunettes.

Quand je suis arrivé au bureau et, m'abritant derrière mes mains pour faire disparaître le vieux Tiffey et les autres, je me suis assis dans mon coin personnel, pensant à ce tremblement de terre qui s'était produit de façon si inattendue, et maudissant Jip dans mon amertume, je suis tombé dans un tel état de tourment à propos de Dora que je m'étonne de n'avoir pas pris mon chapeau pour me précipiter à Norwood comme un fou. Quand je les imaginais l'effrayant, la faisant pleurer, alors que je n'étais pas là pour la réconforter, je souffrais tellement que je me suis senti obligé d'écrire une lettre insensée à Mr Spenlow, l'implorant de ne pas lui faire subir les conséquences de mon terrible destin. Je le suppliais d'épargner sa tendre nature — de ne pas écraser une fleur fragile — et m'adressais à lui de manière générale, autant que je m'en souvienne, comme s'il n'était pas son père, mais un ogre ou le Dragon de Wantley[1]. J'ai cacheté la lettre et l'ai déposée sur son bureau avant son retour ; et quand il est arrivé, je l'ai vu, à travers la porte entrouverte, la prendre et la lire.

Il n'en a rien dit de toute la matinée ; mais avant de partir l'après-midi il m'a appelé, et m'a dit que je n'avais pas à m'inquiéter à propos du bonheur de Miss Spenlow. Il l'avait assurée, a-t-il dit, que tout cela n'était que bêtises ; et il n'avait rien de plus à lui dire. Il pensait être un père indulgent (ce qui était vrai), et je pouvais m'épargner tout souci à l'égard de sa fille.

« Vous pouvez m'obliger, si vous êtes sot ou obstiné, Mr Copperfield, à envoyer ma fille à l'étranger de nouveau, pour un trimestre ; mais j'ai une meilleure opinion de vous. J'espère que vous serez plus raisonnable dans quelques jours. Quant à Miss Murdstone », car j'avais fait allusion à elle dans la lettre, « je respecte la vigilance de cette dame, et lui suis reconnaissant ; mais je lui ai ordonné d'éviter le sujet. Tout ce que je désire, Mr Copperfield, c'est qu'il soit oublié. Tout ce que vous avez à faire, Mr Copperfield, c'est de l'oublier. »

[1] La légende médiévale d'un dragon qui mangeait les arbres, le bétail et les petits enfants apparaît dans un poème de 1685 et un opéra -comique de 1734, où le dragon est en réalité un seigneur qui exploite les pauvres gens. Il était assez connu pour être mentionné par Walter Scott dans son roman *Ivanhoe*.

Tout ! J'ai cité amèrement ce conseil dans la note que j'ai écrite à Miss Mills. Tout ce que j'avais à faire, ai-je dit de façon sombrement sarcastique, était d'oublier Dora. C'était tout ! Était-ce rien ? J'ai supplié Miss Mills de me voir le soir même. S'il était impossible de le faire avec l'accord de Mr Mills, j'implorais un entretien clandestin dans l'arrière-cuisine où se trouvait l'essoreuse. Je l'informais que ma raison vacillait sur son trône[1], et qu'elle seule, Miss Mills, pouvait prévenir sa chute. J'ai signé, *confusément vôtre* ; et je ne pouvais m'empêcher de sentir, en relisant ce texte avant de le confier à un porteur, que c'était quelque chose dans le style de Mr Micawber.

Je l'ai pourtant envoyé. Le soir, je suis allé dans la rue de Miss Mills, et j'y ai fait les cent pas jusqu'au moment où la servante de Miss Mills est venue me chercher furtivement et m'amener à l'arrière-cuisine par la porte de service. J'ai eu depuis des raisons de croire que rien ne m'aurait empêché de rentrer par la grande porte et d'être reçu dans le salon, si ce n'est que Miss Mills aimait ce qui était romantique et mystérieux.

J'ai divagué à l'envi dans l'arrière-cuisine. J'y suis allé, je suppose, pour me rendre ridicule, et je suis bien sûr que j'y suis parvenu. Miss Mills avait reçu de Dora un mot écrit à la hâte lui racontant que tout était découvert, et disant : « Oh, je vous prie de venir me voir, Julia, venez, venez ! » Mais Miss Mills, se doutant que les autorités supérieures n'apprécieraient pas sa présence, n'y était pas encore allée ; et nous étions tous égarés dans le Désert du Sahara.

Miss Mills avait un merveilleux débit de mots, et aimait les déverser. Je ne pouvais m'empêcher de penser, même si elle mêlait ses larmes aux miennes, que notre affliction lui procurait un horrible plaisir. Elle la cajolait, si je puis dire, et en tirait le meilleur parti possible. Un gouffre insondable, a-t-elle observé, s'était ouvert entre Dora et moi, et seul l'arc-en-ciel de l'amour pouvait l'enjamber. L'amour devait souffrir en ce monde cruel ; il en avait toujours été ainsi, il en serait toujours ainsi. Aucune importance, a remarqué Miss Mills. Les cœurs emprisonnés dans des toiles d'araignée se libéreraient enfin, et l'amour serait alors vengé.

C'était une mince consolation, mais Miss Mills n'allait pas encourager de vains espoirs. Elle m'a rendu bien plus misérable que je ne l'étais auparavant, et j'ai senti (et lui ai dit avec la plus profonde gratitude) qu'elle était une véritable amie. Nous avons

[1] Formule empruntée à une pièce de théâtre de George Fraquhar, *The recruiting officer* (1706).

décidé qu'elle irait chez Dora dès que possible le lendemain, et trouverait quelque moyen de l'assurer, par des regards ou par des mots, de mon dévouement et de mon chagrin. Nous nous sommes quittés, accablés de douleur ; et je pense que Miss Mills y prenait un immense plaisir.

J'ai tout confié à ma tante quand je suis rentré à la maison ; et malgré tout ce qu'elle a pu me dire, je me suis couché désespéré. Je me suis levé désespéré, et suis sorti désespéré. Nous étions samedi matin, et je suis allé tout droit aux Commons.

J'ai été étonné, en m'approchant de notre porte, de voir les coursiers dehors en train de parler ensemble, et une demi-douzaine de badauds scrutant les fenêtres fermées. J'ai pressé le pas et, passant au milieu d'eux en me demandant ce qu'ils regardaient, je suis vite entré.

Les employés étaient là, mais personne ne faisait rien. Le vieux Tiffey, pour la première fois de sa vie je pense, était assis sur le tabouret de quelqu'un d'autre, et n'avait pas accroché son chapeau.

« C'est une affreuse calamité, Mr Copperfield », a-t-il dit quand je suis entré.

« Quoi donc ? » me suis-je exclamé. « Que se passe-t-il ?

– Vous ne savez pas ? » s'est écrié Tiffey, puis tous les autres en venant autour de moi.

« Non ! » ai-je dit, regardant d'un visage à l'autre.

« Mr Spenlow », a dit Tiffey.

« Quoi, Mr Spenlow ?

– Mort ! »

J'ai cru que c'était le bureau qui chavirait et non moi, alors que l'un des employés m'a rattrapé. Ils m'ont assis sur une chaise, ont dénoué mon foulard, et m'ont apporté un peu d'eau. Je n'ai aucune idée du temps que cela a pris.

« Mort ? » ai-je dit.

« Il a dîné en ville hier soir, et il a conduit le phaéton lui-même », a dit Tiffey, « ayant renvoyé son valet par la diligence, comme il le faisait parfois, vous savez…

– Et alors ?

– Le phaéton est rentré à la maison sans lui. Les chevaux se sont arrêtés à la porte de l'écurie. L'homme est sorti avec une lanterne. Personne dans la voiture.

– Ils s'étaient emballés ?

– Ils n'avaient pas chaud », a dit Tiffey, mettant ses lunettes, « pas plus chaud, d'après ce que j'ai compris, que s'ils avaient avancé à leur allure habituelle. Les rênes étaient rompues, mais elles avaient traîné sur le sol. On a réveillé aussitôt toute la maison, et trois d'entre eux sont partis sur la route. Ils l'ont trouvé à un mile.

– Plus qu'un mile, Mr Tiffey », l'a interrompu un jeune employé.

« Ah oui ? Je crois que vous avez raison, à *plus* qu'un mile — pas loin de l'église — en partie sur le bas-côté, en partie sur la route, face contre terre. Est-il tombé à cause d'une attaque, ou est-il descendu parce qu'il se sentait mal avant le déclenchement de l'attaque — ou même était-il vraiment mort quand on l'a trouvé, quoique cela ne fait aucun doute qu'il était sans connaissance ? Personne ne paraît le savoir. S'il respirait, il n'a certainement pas prononcé un mot. On a fait venir de l'aide médicale aussitôt que possible, mais c'était inutile »

Je ne peux décrire l'état d'esprit dans lequel m'a plongé cette nouvelle. Le choc d'un tel événement se produisant si subitement, et concernant quelqu'un avec qui j'avais été sur quoi que ce soit en désaccord — le vide épouvantable dans la pièce qu'il avait occupée si récemment, où sa chaise et sa table semblaient l'attendre, ainsi que le fantôme de son écriture d'hier — l'impossibilité indéfinissable de le séparer de l'endroit, et le sentiment, quand la porte s'ouvrait, qu'il pourrait entrer — le silence et le repos paresseux qui régnaient dans le bureau, et la délectation insatiable avec laquelle nos gens en parlaient, et d'autres gens entraient et sortaient toute la journée, et se gorgeaient du sujet ; tout cela, chacun peut le comprendre facilement. Ce que je ne peux pas décrire, c'est comment, dans les recoins les plus profonds de mon cœur, j'étais jaloux de la Mort même. Comment je sentais que sa puissance me chasserait de ma place dans les pensées de Dora. Comment j'étais, d'une manière rancunière pour laquelle je n'ai pas de mots, jaloux de son chagrin. Comment cela me rendait nerveux de penser qu'elle pleurait auprès d'autres personnes ou était consolée par d'autres personnes. Comment j'avais un désir avide, cupide, d'éloigner tout le monde d'elle sauf moi, et d'être tout pour elle, à ce moment le plus inopportun de tous.

Dans le trouble de cet état d'esprit — que d'autres que moi ont dû connaître, je l'espère — je suis allé à Norwood ce soir-là ; et ayant appris de l'un des domestiques, quand je l'ai interrogé à la porte, que Miss Mills y était, j'ai convaincu ma tante de lui adresser une lettre que j'ai écrite. Je déplorais bien sincèrement la mort prématurée de Mr Spenlow, et j'ai versé des larmes en l'écrivant ; je la priais de dire à Dora, si Dora

était en état de l'entendre, qu'il m'avait parlé avec beaucoup de bonté et d'estime ; et n'avait mentionné le nom de sa fille qu'avec tendresse, sans un seul mot de reproche. Je sais que je me conduisais de manière égoïste, pour que mon nom soit mis sous ses yeux ; mais j'essayais de croire que je rendais justice à la mémoire de Mr Spenlow. Peut-être le croyais-je vraiment.

Ma tante a reçu une réponse de quelques lignes le lendemain ; adressée à elle sur l'enveloppe, à moi à l'intérieur. Dora était accablée de douleur ; et quand son amie lui avait demandé si elle devait me transmettre son amour, elle avait seulement crié en pleurant, comme elle ne cessait de le faire : « Oh, cher papa ! oh, pauvre papa ! » Mais elle n'avait pas dit Non, et cela me paraissait le principal.

Mr Jorkins, qui était à Norwood depuis l'événement, est venu au bureau quelques jours plus tard. Tiffey et lui se sont enfermés pendant un moment, et puis Tiffey a sorti la tête et m'a fait signe d'entrer.

« Oh ! » a dit Mr Jorkins « Mr Tiffey et moi-même, Mr Copperfield, sommes sur le point d'examiner le bureau, les tiroirs et autres réceptacles du défunt, dans le but de mettre sous scellés ses papiers personnels et de chercher un testament. Nous n'en avons trouvé trace nulle part. Ce serait aussi bien que vous nous assistiez, s'il vous plaît. »

J'étais au supplice en me demandant dans quelles situation Dora serait placée — par exemple, sous quelle tutelle, et ainsi de suite — et cela avançait dans cette direction. Nous avons commencé à chercher aussitôt ; Mr Jorkins ouvrait les tiroirs et les bureaux, et nous en sortions tous les papiers. Nous empilions les papiers du bureau d'un côté, et les papiers personnels (qui n'étaient pas nombreux) de l'autre. Nous étions très sérieux ; et quand nous trouvions un cachet égaré, ou un étui à crayons, ou une bague, ou tout autre objet de ce genre qui nous faisait penser à lui, nous parlions à voix très basse.

Nous avions scellé plusieurs paquets ; et nous progressions poussiéreusement et tranquillement, quand Mr Jorkins nous a dit, en appliquant exactement les mêmes mots à son défunt associé que son défunt associé lui avait appliqués :

« Sortir Mr Spenlow des sentiers battus était très difficile. Vous savez comment il était ! J'incline à penser qu'il n'a pas fait de testament.

– Oh, je sais qu'il en a fait un », ai-je dit.

Ils se sont arrêtés tous les deux et m'ont regardé.

« Le jour même où je l'ai vu pour la dernière fois, il m'a dit qu'il l'avait fait, et que ses affaires étaient en ordre depuis longtemps. »

Mr Jorkins et le vieux Tiffey ont secoué la tête d'un commun accord.

« C'est mauvais signe », a dit Tiffey.

« Très mauvais signe », a dit Mr Jorkins.

« Sûrement vous ne mettez pas en doute — » ai-je commencé.

« Mon bon Mr Copperfield ! » a dit Tiffey, posant sa main sur mon bras, et fermant les deux yeux en secouant la tête. « Si vous connaissiez les Commons depuis aussi longtemps que moi, vous sauriez qu'il n'existe aucun sujet à propos duquel les hommes soient aussi incohérents et peu dignes de confiance.

– Mais, Dieu me garde, il a fait cette même remarque ! » ai-je répliqué en m'obstinant.

« Je dirais que c'est presque décisif », a observé Tiffey. « Mon opinion est — pas de testament. »

Cela m'a paru extraordinaire, mais il s'est avéré qu'il n'y avait *pas* de testament. Ses papiers n'apportaient aucun indice qu'il ait même jamais envisagé d'en rédiger un ; car il n'y avait aucune sorte d'allusion, d'ébauche ou de note concernant la moindre intention testamentaire. Ce qui m'étonnait à peine moins, c'est que ses affaires étaient dans un état des plus désordonnés. Il était extrêmement difficile, m'a-t-on dit, de déterminer ce qu'il devait, ou ce qu'il avait payé, et ce qu'il possédait à sa mort. On considérait probable que cela faisait des années qu'il n'aurait pu avoir lui-même aucune idée claire sur ces sujets. Il est apparu peu à peu qu'en raison de la vive compétition qui régnait aux Commons sur les questions d'apparence et de raffinement, il avait dépensé plus que ses revenus professionnels, qui n'étaient pas très importants, et avait réduit son patrimoine, s'il avait jamais été considérable (ce qui était excessivement douteux) à un niveau vraiment très bas. On a mis en vente les meubles et le bail à Norwood ; et Tiffey m'a dit, sans se douter combien cela m'intéressait, qu'en payant toutes les dettes du défunt, déduction faite de sa part des créances incertaines ou irrécupérables dues à l'entreprise, il n'estimait pas les actifs restant à mille livres.

Cela se passait au bout de six semaines environ. J'avais souffert le martyre pendant tout ce temps ; et je me pensais prêt à attenter à mes jours quand Miss Mills continuait de me rapporter que ma petite Dora au cœur brisé ne disait rien quand on me mentionnait, sinon, « Oh, pauvre papa ! Oh, cher papa ! » Miss Mills m'a dit aussi que Dora n'avait pas d'autre famille que deux tantes, sœurs célibataires de Mr Spenlow, qui

habitaient à Putney[1], et qui n'avaient eu avec leur frère que des rapports fortuits depuis des années. Ils ne s'étaient jamais querellés (m'a dit Miss Mills) ; mais on les avait invitées pour le thé à l'occasion du baptême de Dora, alors qu'elles pensaient mériter le privilège d'une invitation à dîner, et elles avaient exprimé par écrit leur opinion « qu'il valait mieux pour le bonheur de toutes les parties » qu'elles se tiennent à distance. À la suite de quoi elles avaient suivi leur chemin, et leur frère le sien.

Ces deux dames ont alors émergé de leur retraite et proposé à Dora de venir habiter à Putney. Dora, les étreignant toutes les deux en pleurant, s'est exclamé : « Oh oui, tantes ! S'il vous plaît, prenez Julia Mills et moi et Jip à Putney ! » Elles y sont donc allées peu après les obsèques.

Je ne sais vraiment pas comment j'ai trouvé le temps de fréquenter Putney ; mais je suis parvenu, par un moyen ou un autre, à rôder dans le voisinage assez souvent. Miss Mills, pour exercer au mieux les devoirs de l'amitié, tenait un journal ; et elle venait parfois me retrouver sur le terrain communal, et me le lisait, ou (si le temps lui manquait) me le prêtait. Comme j'en chérissais les annotations ! En voici quelques échantillons :

Lundi. Ma douce D. encore très déprimée. Migraine. Attiré son attention sur J., son poil soyeux. D. caressé J. Souvenirs ainsi évoqués ouvert les vannes du chagrin. Flot de douleur. (Les larmes sont-elles la rosée du cœur ? J.M.)

Mardi. D. faible et nerveuse. Beauté de sa pâleur. (Ne le remarquons-nous pas de même pour la lune ? J. M.) D., J.M. et J. pris l'air en voiture. J. regardant par la fenêtre, et aboyant violemment balayeur, occasionné sourire sur tout le visage de D. (De tels maillons fragiles composent la chaîne de la vie ! J.M.)

Mercredi. D. relativement enjouée. Lui ai chanté, mélodie plaisante, Cloches du Soir. Effet non apaisant, mais inverse. D. affectée indiciblement. Trouvée sanglotant ensuite, dans sa chambre. Cité poème sur jeune Gazelle et moi. Inefficace. Mentionné aussi Patience sur Monument[2]. (Pourquoi sur monument ? J.M.)

Jeudi. D. nettement mieux. Meilleure nuit. Légère nuance soyeuse revenue joues. Résolu mentionner nom de D.C. L'ai introduit, prudemment, pendant promenade. D.

[1] Cette ville est aujourd'hui une banlieue résidentielle du Grand Londres, à une dizaine de kilomètres au sud-ouest du centre. À l'époque, c'était une petite ville à la campagne.
[2] On trouve les cloches du soir et la jeune gazelle dans des poèmes de Thomas Moore, et la patience sur un tombeau dans *La nuit des rois*, de Shakespeare.

immédiatement submergée. 'Oh, chère, chère Julia ! Oh, j'ai été une enfant méchante et ingrate !' L'ai consolée et caressée. Dépeint D.C. au bord de la tombe. D. submergée de nouveau. 'Oh, que vais-je faire, que vais-je faire ? Oh, emmenez-moi quelques part !' Très inquiète. Évanouissement de D. et verre d'eau d'un pub. (Affinité poétique. Enseigne branlante au-dessus de la porte ; vie humaine branlante. Hélas ! J.M.)

Vendredi. Jour d'incident. Homme entre dans cuisine, avec sac bleu, 'pour bottines de dame à ressemeler.' Cuisinière répond, 'Rien commandé de tel.' Homme insiste. Cuisinière se retire pour demander, laissant homme seul avec J. Quand cuisinière revient, homme insiste encore, puis finit partir. J. disparu. D. affolée. Information envoyée police. Signalement homme gros nez et jambes comme balustrades de pont. Recherché dans toutes directions. Pas de J. Larmes amères de D. Inconsolable. Renouvelé référence à jeune Gazelle. Approprié, mais vain. Vers soir, étrange garçon sonne. Amené salon. Gros nez, mais pas de balustrades. Réclame une livre, dit qu'il connaît un chien. Refuse en dire plus, bien que pressé de questions. D. donne livre, garçon emmène cuisinière petite maison où J. seul attaché pied de table. Joie de D. qui danse autour J. pendant qu'il mange son souper. Encouragée par heureux changement, mentionne D.C. dans chambre. D. se remet à pleurer, crie pitoyablement. 'Oh, non, non, non. C'est si vilain de penser à autre chose que pauvre papa !' — embrasse J. et s'endort en sanglotant. (D.C. ne doit-il pas se fier aux vastes ailes du Temps ? J.M.) »

Miss Mills et son journal étaient ma seule consolation pendant cette période. Mes seuls réconforts étaient de la voir, alors qu'elle venait de voir Dora — de suivre avec le doigt l'initiale de Dora sur ses pages compatissantes — d'être rendu de plus en plus misérable par ses écrits. J'avais l'impression d'avoir vécu dans un château de cartes qui s'était écroulé, ne laissant que Miss Mills et moi au milieu des ruines ; comme si quelque sinistre enchanteur avait dessiné un cercle magique autour de l'innocente déesse de mon cœur, dans lequel rien sinon ces vastes ailes, capables d'emporter autant de personnes si loin, ne me permettait d'entrer !

Chapitre 39
Wickfield et Heep

Commençant, j'imagine, à être sérieusement gênée par mon abattement prolongé, ma tante a prétendu qu'elle désirait vivement m'envoyer à Douvres pour voir si tout allait bien dans le cottage, qui était loué ; et pour conclure un accord dans le but de prolonger le bail du locataire. Janet était entrée au service de Mrs Strong, où je la voyais tous les jours. Au moment de quitter Douvres, elle s'était demandé si, oui ou non, elle abjurerait ce renoncement à la gent masculine que ma tante lui avait inculqué, en épousant un pilote de navire ; mais elle avait décidé que non. Pas tellement pour une question de principe, je crois, mais parce qu'il ne lui plaisait pas.

Cela m'imposait un effort de quitter Miss Mills, pourtant j'ai accepté assez volontiers le prétexte de ma tante, qui me permettait de passer quelques heures tranquilles avec Agnès. J'ai demandé au bon Docteur si je pouvais m'absenter trois jours ; et le Docteur souhaitant me voir prendre ce repos — il souhaitait me voir en prendre plus, mais mon trop-plein d'énergie s'y opposait — j'ai décidé d'y aller.

Quant aux Commons, je n'avais pas besoin d'être pointilleux en ce qui concerne mes devoirs de ce côté-là. À vrai dire, notre réputation n'était pas fameuse parmi les top promoteurs, et nous étions en train de glisser rapidement vers une position douteuse. L'affaire était médiocre à l'époque de Mr Jorkins, avant l'arrivée de Mr Spenlow ; et même si elle avait été vivifiée par l'injection de sang neuf, et par l'ostentation à laquelle se livrait Mr Spenlow, elle n'était cependant pas encore établie sur des fondations assez solides pour supporter sans dommages un coup tel que la perte soudaine de son patron le plus actif. Elle a beaucoup décliné. Mr Jorkins, malgré sa réputation dans l'entreprise, était un genre d'homme nonchalant et incapable, dont la réputation au dehors n'était pas de nature à inverser la tendance. On m'avait confié à lui maintenant, et quand je le voyais priser son tabac et laisser l'affaire partir à vau l'eau, je regrettais les mille livres de ma tante plus que jamais.

Mais ce n'était pas le pire. Il y avait un certain nombre de flâneurs et de parasites qui, sans être eux-mêmes promoteurs, bricolaient dans les affaires relevant des Commons et les faisaient traiter par de vrais promoteurs, qui prêtaient leur nom contre une part du butin — ces derniers étaient d'ailleurs eux aussi fort nombreux. Comme

notre maison recherchait maintenant des affaires à tout prix, nous nous sommes joints à cette noble troupe ; et avons lancé des appâts en direction des flâneurs et parasites afin de les convaincre de nous apporter leurs affaires. Des licences de mariage, des petites homologations d'actes, étaient ce que nous désirions tous, et ce qui nous rapportait le plus ; et la concurrence était très vive dans ce domaine. On installait des kidnappeurs et des rabatteurs sur toutes les avenues conduisant aux Commons, avec instructions d'intercepter toutes les personnes en deuil, et tous les gentlemen d'apparence timide, et de les attirer dans les bureaux de leurs employeurs respectifs ; ces instructions étaient si bien observées que l'on m'a entraîné moi-même deux fois, alors qu'on ne me connaissait pas encore, dans les locaux de notre principal concurrent. Les intérêts divergents de ces gentlemen racoleurs étant de nature à les irriter, des collisions personnelles avaient lieu ; et notre principal rabatteur (qui avait auparavant travaillé pour un marchand de vin, et par la suite pour un courtier assermenté) a même scandalisé les Commons en se promenant pendant quelques jours avec un œil au beurre noir. Aucun de ces guetteurs n'avait le moindre scrupule à aider poliment une vieille dame en noir à descendre de son véhicule, à tuer n'importe quel promoteur qu'elle mentionnait, à présenter son employeur comme le successeur et représentant légitime de ce promoteur, et à emmener la vieille dame (parfois très émue) au bureau de son employeur. On m'a amené de nombreux captifs de cette manière. Quant aux licences de mariage, la concurrence atteignait un tel niveau qu'un gentleman en désirant une ne pouvait que se soumettre au premier rabatteur, ou devenir l'enjeu d'un combat et la proie du plus fort. Un de nos employés, qui était l'un des parasites, avait l'habitude, à l'apogée de cette compétition, d'être assis avec son chapeau sur la tête, afin d'être toujours prêt à se précipiter dehors pour capturer une victime et lui faire prêter serment devant un substitut. Le système du rabattage continue à ce jour, je crois. La dernière fois que je suis allé aux Commons, un homme aimable et robuste en tablier blanc a bondi sur moi depuis une porte en murmurant « Licence de mariage » à mon oreille ; j'ai eu beaucoup de mal à l'empêcher de me soulever dans ses bras pour me livrer à un promoteur.

Après cette digression, rendons-nous à Douvres.

J'ai trouvé le cottage dans un état satisfaisant ; et j'ai pu faire grand plaisir à ma tante en lui annonçant que le locataire avait hérité de sa querelle et livrait aux ânes une guerre incessante. Après avoir réglé le peu d'affaires que j'avais à traiter, et dormi une nuit sur

place, je suis parti de bonne heure et j'ai marché jusqu'à Canterbury[1]. C'était de nouveau l'hiver ; et l'air vif et venteux du matin, et les larges collines crayeuses, ont ravivé un peu mes espérances.

En arrivant à Canterbury, j'ai déambulé le long des vieilles rues avec un plaisir tranquille qui a calmé mes esprits et soulagé mon cœur. Il y avait les mêmes enseignes, les mêmes noms sur les boutiques, les mêmes boutiquiers à l'intérieur. Cela faisait si longtemps que j'y avais été écolier que je m'étonnais de voir l'endroit si peu changé, jusqu'au moment où je me suis dit que j'avais bien peu changé moi-même. Chose étrange, l'influence paisible qui était associée à Agnès dans mon esprit semblait imprégner la ville même où elle habitait. Les vénérables tours de la cathédrale, dont les voix désinvoltes des vieux choucas et corbeaux soulignaient plus la solitude que ne l'aurait fait un parfait silence ; les vieux porches délabrés autrefois remplis de statues depuis longtemps éboulées et réduites en poussière, comme les pèlerins révérencieux qui les avaient admirées ; les recoins tranquilles, où le lierre centenaire rampait sur les pignons et les murs en ruine ; les anciennes maisons, le paysage pastoral des champs, vergers et jardins ; partout — sur chaque chose — je sentais le même air serein, le même esprit calme, pensif et apaisant.

En arrivant à la maison de Mr Wickfield, j'ai trouvé au rez-de-chaussée, dans la petite pièce basse où Uriah Heep était assis jadis, Mr Micawber maniant sa plume avec beaucoup d'assiduité. Il était vêtu d'un costume noir d'apparence juridique, et paraissait grand et corpulent dans ce petit bureau.

Mr Micawber était extrêmement content de me voir, mais aussi un peu troublé. Il m'aurait conduit immédiatement auprès de Uriah, mais j'ai décliné l'offre.

« Je connais la maison depuis longtemps, vous vous en souvenez, et je trouverai mon chemin. Comment aimez-vous le droit, Mr Micawber ?

– Mon cher Copperfield, pour un homme doué d'une imagination puissante, l'inconvénient des études juridiques est la quantité de détails qu'elles impliquent. Même dans notre correspondance professionnelle », a dit Mr Micawber en jetant un coup d'œil à des lettres qu'il écrivait, « l'esprit n'est pas libre de prendre son essor vers des formes élevées d'expression. C'est néanmoins une activité magnifique. Une activité magnifique ! »

[1] Trente kilomètres environ.

Il m'a dit ensuite qu'il était devenu le locataire de l'ancienne maison d'Uriah Heep ; et que Mrs Micawber serait enchantée de me recevoir une fois de plus sous son propre toit.

« C'est humble — pour employer une expression favorite de mon ami Heep ; mais cela pourrait se révéler le marchepied vers un accommodement domiciliaire plus ambitieux. »

Je lui ai demandé s'il avait des raisons, jusque-là, d'être satisfait de la façon dont son ami Heep le traitait. Il s'est levé pour vérifier que la porte était bien fermée, avant de répondre, à voix basse :

« Mon cher Copperfield, un homme qui travaille sous la pression d'embarras pécuniaires est en situation d'infériorité face à la plupart des gens. Cette infériorité n'est pas diminuée quand cette pression le conduit à retirer des rémunérations salariales avant que ces rémunérations soient strictement dues et payables. Tout ce que je peux dire, c'est que mon ami Heep a répondu à des appels que je n'ai pas besoin de détailler plus avant d'une manière susceptible de contribuer également à l'honneur de sa raison et de son cœur.

– Je ne l'aurais pourtant pas cru vraiment prodigue.

– Excusez-moi ! » a dit Mr Micawber, d'un air gêné, « je parle de mon ami Heep d'après mon expérience.

– Je suis content que votre expérience soit si favorable.

– Vous êtes très aimable, mon cher Copperfield », a dit Mr Micawber ; et il s'est mis à fredonner un air.

« Voyez-vous beaucoup Mr Wickfield ? » ai-je demandé pour changer de sujet.

« Pas beaucoup », a dit Mr Micawber, d'un air dédaigneux. « Mr Wickfield est, je dirais, un homme d'excellentes intentions ; mais il est — en bref, il est dépassé.

– Je crains que son associé ne cherche à aggraver cela.

– Mon cher Copperfield », a répliqué Mr Micawber, après s'être tortillé un peu sur son tabouret, « permettez-moi de vous soumettre une remarque. Je suis ici dans une situation de confiance. Je suis ici en position de connaître des informations confidentielles. Je suis amené à considérer que la discussion de certains sujets, même avec Mrs Micawber elle-même (depuis si longtemps la partenaire de mes vicissitudes variées, et une femme d'un intellect remarquablement lucide), est incompatible avec les fonctions qui me sont maintenant dévolues. Je souhaiterais par conséquent prendre

la liberté de suggérer que dans nos relations amicales — dont j'espère qu'elles ne seront jamais altérées —nous tracions une ligne. D'un côté de cette ligne », a dit Mr Micawber en la représentant sur le bureau avec une règle, « se trouve la gamme complète de l'intelligence humaine, avec une exception insignifiante ; de l'autre côté, *il y a* cette exception ; à savoir, les affaires de Messrs Wickfield et Heep, avec tout ce qui s'y rapporte et en dépend. J'espère que je ne fais pas offense au compagnon de ma jeunesse en soumettant cette proposition à son jugement sagace. »

J'avais beau voir chez Mr Micawber un changement troublant, qui l'engonçait comme si ses nouvelles fonctions étaient un vêtement mal ajusté, je sentais que je n'avais pas le droit de m'offenser. Il a paru soulagé quand je le lui ai dit ; et il m'a serré la main.

« Laissez-moi vous assurer, Copperfield, que je suis sous le charme de Miss Wickfield. C'est une jeune dame très supérieure, pourvue de très remarquables qualités, grâces et vertus. Sur mon honneur », a dit Mr Micawber, s'embrassant indéfiniment la main et s'inclinant de sa manière la plus distinguée, « je rends Hommage à Miss Wickfield ! Hmm !

– Cela au moins me fait plaisir.

– Si vous ne nous aviez pas affirmé, mon cher Copperfield, à l'occasion de cet après-midi agréable que nous avons eu le bonheur de passer chez vous, que D était votre lettre préférée, j'aurais incontestablement supposé que c'était A. »

Nous avons tous fait l'expérience d'un sentiment qui nous envahit de temps à autre — que ce que nous faisons et disons a déjà été fait et dit auparavant, à une époque reculée — que nous avons été entourés, dans un vague passé, par les mêmes visages, objets et circonstances — que nous savons parfaitement ce qui va être dit, comme si nous nous en souvenions soudain ! Je n'avais jamais eu cette impression mystérieuse plus fortement qu'avant de l'entendre prononcer ces mots.

J'ai pris congé de Mr Micawber, pour l'instant, en le chargeant de transmettre mon bon souvenir à tous les siens. Quand je l'ai quitté, revenant à son tabouret et à sa plume, et roulant sa tête dans son col pour bien la préparer à écrire, j'ai clairement perçu que quelque chose s'interposait entre lui et moi depuis qu'il exerçait sa nouvelle profession, qui nous empêchait de converser comme nous avions l'habitude de le faire, et modifiait le caractère de notre relation.

Il n'y avait personne dans le pittoresque vieux salon, mais on y devinait des traces du passage de Mrs Heep. J'ai regardé dans la pièce appartenant encore à Agnès, et je l'ai vue près du feu, assise à un joli bureau ancien qu'elle possédait, en train d'écrire.

Comme j'assombrissais la lumière, elle a levé les yeux. Quel plaisir d'être la cause de cette joyeuse modification de son visage attentif, et l'objet de ce doux regard de bienvenue !

« Ah, Agnès ! » ai-je dit quand nous nous sommes assis l'un à côté de l'autre. « Tu m'as tellement manqué, dernièrement !

– Vraiment ? De nouveau ? Et si vite ? »

J'ai secoué la tête.

« Je ne sais pas à quoi cela tient, Agnès ; on dirait que je suis privé d'une faculté que je devrais posséder. Tu avais tellement l'habitude de penser pour moi, ici, au bon vieux temps, et je venais si naturellement rechercher tes conseils et ton soutien, que je ne l'ai jamais acquise, je pense.

– Et qu'est-ce donc ? » a dit Agnès, gaiement.

– Je ne sais pas comment l'appeler. Je crois que je suis sérieux et tenace ?

– J'en suis sûre

– Et patient, Agnès ? » ai-je demandé, en hésitant un peu.

« Oui », a répondu Agnès en riant. « Pas mal.

– Et pourtant, je suis parfois si malheureux et inquiet, et je suis si chancelant et irrésolu dans ma capacité à m'affirmer, que je sais ce qui doit me manquer — comment l'appeler — une sorte de confiance ?

– Appelle cela ainsi, si tu veux.

– Eh bien ! Regarde ! Tu viens à Londres, je me fie à toi et je trouve aussitôt un objectif et une voie. On m'en chasse, je viens ici, et en un instant je me sens quelqu'un d'autre. Les circonstances qui me tourmentaient n'ont pas changé depuis que je suis entré dans cette pièce ; mais je subis dans ce court intervalle de temps une influence qui me transforme, oh, de façon si bénéfique ! Qu'est-ce que c'est ? Quel est ton secret, Agnès ? »

Sa tête était baissée, regardant le feu.

« C'est la vieille histoire », ai-je dit. « Ne ris pas quand je dis que ce qui était toujours vrai pour les petites choses l'est maintenant pour les grandes. Mes vieux ennuis étaient

absurdes, et maintenant ils sont sérieux ; mais chaque fois que je me suis éloigné de ma sœur d'adoption — »

Agnès a levé les yeux — avec un visage si divin ! — et m'a donné sa main, que j'ai embrassée.

« Chaque fois que tu n'étais pas là, Agnès, pour me conseiller et m'encourager, il semble que je m'égarais et m'empêtrais dans toutes sortes de difficultés. Quand je venais enfin auprès de toi (ainsi que je l'ai toujours fait), je venais à la paix et au bonheur. Je rentre à la maison, maintenant, comme un voyageur fatigué, et j'y trouve une sensation de repos tellement réconfortante ! »

Je ressentais si profondément ce que je disais, j'en étais si sincèrement affecté, que ma voix m'a lâché, et que j'ai couvert mon visage de mes mains avant de fondre en larmes. J'écris la vérité. Je ne savais rien de toutes les contradictions et des incohérences qui existaient au plus profond de moi, comme elles existent au fond de tant d'entre nous ; de tout ce qui aurait plus être si différent, et tellement mieux ; de tout ce que j'avais pu faire de pervers en n'écoutant pas la voix de mon propre cœur. Je savais seulement que c'était avec une ardente sincérité que je ressentais le repos et la paix d'avoir Agnès près de moi.

Avec la manière placide d'une sœur, avec son regard radieux, avec sa tendre voix, et avec cette douce sérénité qui avait depuis longtemps fait de la maison qu'elle habitait un lieu sacré pour moi, elle m'a bientôt tiré de cette défaillance, et m'a amené à lui dire tout ce qui s'était passé depuis notre dernière rencontre.

« Et il n'y a rien de plus à raconter, Agnès », ai-je dit en arrivant au bout de ma confidence. « Maintenant, je compte sur toi.

– Mais pas sur moi, Trotwood », a répliqué Agnès avec un plaisant sourire. « Tu dois compter sur quelqu'un d'autre.

– Sur Dora ?

– Assurément.

– C'est que je n'ai pas précisé, Agnès », ai-je dit, un peu gêné, « qu'il est assez difficile de — je ne dirais pour rien au monde, de compter sur Dora, qui est l'incarnation de la pureté et de la vérité — mais assez difficile de — je ne sais pas trop comment l'exprimer, en réalité, Agnès. C'est une petite chose timide, facilement troublée et effrayée. Il y a un certain temps, avant la mort de son père, quand j'ai jugé bon de mentionner — mais je vais te dire, si tu veux bien, ce qui s'est passé. »

J'ai donc parlé à Agnès de ma déclaration de pauvreté, du livre de cuisine, des comptes du ménage, et de tout le reste.

« Oh, Trotwood ! » a-t-elle protesté en souriant, « Juste ta vieille manière de te précipiter ! Tu aurais pu t'efforcer sérieusement de progresser dans le monde sans te montrer si brusque avec une jeune fille timide, aimante et inexpérimentée. Pauvre Dora ! »

Je n'ai jamais entendu une voix exprimer autant de douce et indulgente bonté qu'elle l'a fait dans cette réponse. C'était comme si je l'avais vue embrasser Dora avec admiration et tendresse et me reprocher tacitement, par sa protection délicate, ma hâte fiévreuse à faire palpiter ce petit cœur. C'était comme si j'avais vu Dora, dans toute sa fascinante naïveté, caresser Agnès, et la remercier, et la cajoler pour s'en faire une alliée contre moi, et m'aimer avec toute son innocence enfantine.

Je me sentais si reconnaissant envers Agnès, et je l'admirais tant ! Je les imaginais ensemble, formant un tableau radieux, deux amies si bien assorties, chacune mettant tellement l'autre en valeur !

« Que devrais-je donc faire, Agnès ? » ai-je demandé, après avoir regardé le feu un moment. « Quelle serait la bonne attitude ?

– Je crois que la décision honorable à prendre serait d'écrire à ces deux dames. Ne penses-tu pas que toute attitude de dissimulation est indigne ?

– Oui, si *tu* le penses.

– Je suis mal qualifiée pour juger de telles questions », a répliqué Agnès, avec une hésitation modeste, « mais je sens certainement — en bref, je sens qu'en étant secret et clandestin, tu n'es pas conforme à toi-même.

– Conforme à moi-même, selon l'opinion trop flatteuse que tu as de moi, Agnès, je le crains.

– Conforme à toi-même dans la franchise de ta nature ; et j'écrirais donc à ces deux dames. Je leur raconterais, aussi simplement et ouvertement que possible, tout ce qui s'est passé, et je leur demanderais la permission de venir quelquefois en visite chez elles. Considérant que tu es jeune, et que tu t'efforces de trouver ta place dans la vie, je pense que ce serait bien de dire que tu accepterais volontiers toute condition qu'elles pourraient t'imposer. Je les prierais de ne pas repousser ma requête, sans mentionner Dora ; et d'en discuter avec elle quand elles le jugeraient bon. Je ne serais pas trop

véhément », a dit Agnès, gentiment, « ni trop exigeant. Je me fierais à ma fidélité et à ma persévérance — et à Dora.

– Mais si elles effrayaient Dora de nouveau, Agnès, en lui parlant. Et si Dora se mettait à pleurer, et ne disait rien de moi !

– Est-ce vraisemblable ? » a demandé Agnès, avec la même gentille attention sur son visage.

« Dieu la bénisse, elle s'effarouche aussi facilement qu'un oiseau. Cela se pourrait ! Ou si les deux Miss Spenlow (des dames âgées de cette sorte sont parfois étranges) n'étaient pas des personnes à qui on peut s'adresser de cette manière !

– Je ne crois pas que j'envisagerais cela, Trotwood », a répondu Agnès, levant son doux regard vers moi. « Peut-être vaudrait-il mieux se contenter de considérer si c'est bien de le faire ; et si oui, de le faire. »

Tous mes doutes étaient levés. Le cœur léger, mais avec une vive conscience de la lourde importance de ma tâche, j'ai consacré l'après-midi à la composition du brouillon de cette lettre ; Agnès m'a cédé son bureau pour cette grande entreprise. Mais je suis d'abord descendu voir Mr Wickfield et Uriah Heep.

J'ai trouvé Uriah en possession d'un nouveau bureau, sentant le plâtre, construit dans le jardin ; paraissant extraordinairement mauvais, au milieu d'une quantité de livres et de papiers. Il m'a reçu à sa manière flagorneuse habituelle, et a affirmé que Mr Micawber ne lui avait pas parlé de mon arrivée ; une affirmation que je me suis permis de ne pas croire. Il m'a accompagné dans le bureau de Mr Wickfield, qui était l'ombre de ce qu'il était autrefois — car on l'avait dépouillé de beaucoup de choses au profit du nouvel associé —et s'est installé devant le feu, chauffant son dos et se rasant le menton avec sa main osseuse, tandis que Mr Wickfield et moi échangions nos salutations.

« Vous restez chez nous, Trotwood, pendant votre séjour à Canterbury ? » a demandé Mr Wickfield, non sans jeter un coup d'œil à Uriah pour s'assurer de son approbation.

« Y a-t-il de la place pour moi ?

– Je suis sûr, Master Copperfield — je devrais dire Mister, mais l'autre vient si naturel — », a dit Uriah, « que je quitterais votre vieille chambre avec plaisir, si cela agréait.

– Non, non », a dit Mr Wickfield. « Pourquoi serait-ce à vous d'être gêné ? Il y a une autre chambre. Il y a une autre chambre.

– Oh, mais vous savez », a rétorqué Uriah en grimaçant, « j'en serais vraiment enchanté ! »

Pour couper court, j'ai dit que je prendrais l'autre chambre ou rien du tout ; il a donc été décidé que j'aurais l'autre chambre ; et, prenant congé de la firme jusqu'au dîner, je suis remonté à l'étage.

J'avais espéré n'avoir d'autre compagnie que celle d'Agnès. Mais Mrs Heep avait demandé la permission d'installer sa personne et son tricotage près du feu ; sous prétexte que la pièce avait une disposition plus favorable à ses rhumatismes, avec le vent tel qu'il était, que le salon où la salle à manger. Alors que j'aurais presque pu la confier sans remords à la grâce du vent au plus haut de la Cathédrale, j'ai fait de nécessité vertu et l'ai saluée amicalement.

« J'vous remercie umblement, monsieur », a dit Mrs Heep en réponse à ma question sur sa santé, « mais je vais seulement assez bien. J'ai pas de quoi me vanter. Si je pouvais voir mon Uriah bien installé dans la vie, je pourrais pas en espérer beaucoup plus je pense. Comment trouvez-vous qu'il a l'air, mon Ury, monsieur ? »

Je trouvais qu'il avait l'air toujours aussi vil, et j'ai répondu que je ne le trouvais pas changé.

« Oh, vous le pensez pas changé ? Là je vous demande umblement la permission de penser différent. Le trouvez-vous pas maigre ?

– Pas plus que d'habitude.

– Vraiment pas plus ? Mais vous lui prêtez pas attention avec l'œil d'une mère ! »

Son œil de mère était un mauvais œil envers le reste du monde, ai-je pensé quand il m'a regardé, malgré toute son affection pour lui ; et je crois que son fils et elle étaient dévoués l'un à l'autre. Il ne s'est pas attardé sur moi, mais est passé à Agnès.

« Le voyez-vous pas décharné et miné, Miss Wickfield ? » a demandé Mrs Heep.

« Non », a dit Agnès, poursuivant calmement le travail qu'elle avait entrepris. « Vous vous inquiétez trop pour lui. Il va très bien. »

Après avoir reniflé prodigieusement, Mrs Heep s'est remise à tricoter.

Elle ne s'est jamais arrêtée, et ne nous a jamais quittés. J'étais arrivé tôt dans la journée, et nous avions encore trois ou quatre heures à attendre avant le dîner ; mais elle restait assise là, maniant ses aiguilles à tricoter aussi monotonement qu'un sablier aurait pu déverser son sable. Elle était assise d'un côté du feu, j'étais assis au bureau devant l'âtre ; Agnès se trouvait de l'autre côté, un peu après moi. Chaque fois que je

levais les yeux, réfléchissant à ma lettre, et voyais le visage pensif d'Agnès s'éclaircir et rayonner des encouragements à mon intention avec son expression angélique, j'étais conscient en même temps du mauvais œil qui m'observait, puis passait à elle, et revenait à moi, et se fixait furtivement sur le tricot. Je ne sais pas ce qu'elle tricotait, n'étant pas versé en cet art, mais cela ressemblait à un filet ; et tandis qu'elle agitait ses aiguilles à tricoter comme des baguettes chinoises, elle ressemblait dans la lumière du foyer à une fée de mauvais augure, tenue en respect pour l'instant pas la bonté radieuse en face, mais se préparant à lancer bientôt ses filets.

Elle a poursuivi sa surveillance pendant le dîner, avec les mêmes yeux implacables. Après le dîner, son fils a pris le relais ; et quand Mr Wickfield, lui et moi sommes restés seuls ensemble, il me dévisageait et se tortillait tant que je pouvais à peine le supporter. Dans le salon, il y avait la mère qui tricotait et lorgnait de nouveau. Pendant tout le temps où Agnès a joué et chanté, la mère était assise près du piano. Une fois, elle a réclamé une ballade particulière, dont elle a dit que son Ury (qui était en train de bâiller dans un fauteuil) l'adorait ; et par moments elle se retournait pour le regarder, et elle disait à Agnès que la musique le plongeait dans le ravissement. Mais elle ne parlait à peu près jamais — ou peut-être jamais — sans le mentionner d'une façon ou d'une autre. Il me paraissait évident qu'on lui avait donné cette consigne.

Cela a duré jusqu'à l'heure du coucher. D'avoir vu la mère et le fils, comme deux grandes chauves-souris planant dans la maison, l'assombrir de leurs ombres hideuses, m'a mis si mal à l'aise que j'aurais préféré rester en bas, malgré le tricotage et le reste, que d'aller au lit. C'est tout juste si j'ai dormi. Le lendemain, le tricot et la surveillance ont recommencé, et duré toute la journée.

Je n'ai pas eu l'occasion de parler dix minutes à Agnès. J'ai à peine pu lui montrer ma lettre. Je lui ai proposé une promenade ; mais Mrs Heep ne cessant de se plaindre qu'elle se sentait plus mal, Agnès est restée charitablement à l'intérieur pour lui tenir compagnie. Vers le crépuscule, je suis sorti tout seul, me demandant ce que je devais faire, et si j'avais raison de taire plus longtemps à Agnès ce qu'Uriah Heep m'avait dit à Londres ; car cela recommençait à me troubler énormément.

Je marchais sur la route de Ramsgate, où il y avait un bon chemin, mais je n'étais pas complètement sorti de la ville, quand quelqu'un derrière moi m'a appelé dans la pénombre. La démarche traînante et le grand manteau étriqué ne laissaient aucun doute. Je me suis arrêté, et Uriah Heep m'a rejoint.

« Eh bien ? » ai-je dit.

« Comme vous marchez vite ! Mes jambes sont plutôt longues, mais vous les avez bien mises à l'épreuve.

– Où allez-vous ?

– Je viens avec vous, Master Copperfield, si vous m'accordez le plaisir de marcher avec une vieille connaissance. » Ayant dit cela, avec une secousse de son corps qui pouvait être soit conciliante, soit moqueuse, il s'est mis à marcher à mon pas.

« Uriah ! » ai-je dit, aussi poliment que possible, après un silence.

« Master Copperfield ! », a dit Uriah.

« Pour vous dire la vérité (ce dont vous ne vous offenserez pas), je suis sorti pour marcher tout seul, parce que j'ai eu beaucoup de compagnie. »

Il m'a regardé de côté, et a dit avec son sourire le plus brutal, « Vous voulez dire mère ?

– Mais oui, en effet.

– Ah ! Mais vous savez que nous sommes si tellement umbles. Et connaissant si bien notre propre umilité, nous devons vraiment prendre garde d'être pas acculés au pied du mur par ceux-là qu'est pas umble. Tous les stratagèmes sont permis en amour, monsieur. »

Levant ses grandes mains jusqu'à toucher son menton, il les a frottées doucement, et a gloussé doucement ; ressemblant autant à un babouin malveillant, ai-je pensé, que le peut un être humain.

« Voyez-vous », a-t-il dit, s'étreignant de cette manière déplaisante, et secouant la tête à mon intention, « vous êtes un rival fort dangereux, Master Copperfield. Vous l'a toujours été, vous savez.

– Vous mettez Miss Wickfield sous surveillance, et l'empêchez de se sentir chez elle dans sa maison, à cause de moi ?

– Oh ! Master Copperfield ! Ce sont des mots qui eurtent beaucoup.

– Choisissez les mots que vous voulez pour exprimer ce que je dis. Vous savez de quoi je parle, Uriah, aussi bien que moi.

– Oh non ! Vous devez le mettre en mots. Oh, vraiment ! Je ne pourrais pas moi-même.

– Supposez-vous », ai-je demandé, me contraignant à rester très modéré et calme avec lui, en pensant à Agnès, « que je considère Miss Wickfield autrement que comme une très chère sœur ?

– Ah, Master Copperfield, vous comprenez que je ne suis pas tenu de répondre à cette question. Peut-être que non, savez-vous. Mais aussi, peut-être que oui ! »

Je n'ai jamais rien vu de comparable à la bassesse sournoise de son visage, et à ses yeux sans l'ombre d'un cil.

« Allons ! » ai-je dit. « Par égard pour Miss Wickfield ——

– Mon Agnès » s'est-il exclamé, avec une contorsion maladive et anguleuse de son corps. « Auriez-vous la bonté de l'appeler Agnès, Master Copperfield !

– Par égard pour Agnès Wickfield — Que le Ciel la bénisse !

– Merci pour cette bénédiction, Master Copperfield !

– Je vais vous dire ce qu'en d'autres circonstances je n'aurais songé dire qu'à — Jack Ketch[1].

– À qui, monsieur ? » a dit Uriah, tendant le cou et abritant son oreille avec sa main.

« Au bourreau. La personne la plus improbable à laquelle j'aie pensé » — quoique son propre visage m'ait suggéré naturellement l'allusion. « Je suis fiancé à une autre jeune lady. J'espère que cela vous satisfait.

– Sur votre âme ? » a dit Uriah.

Je m'apprêtais à donner à mon annonce une confirmation indignée, quand il a attrapé ma main et l'a serrée.

« Oh, Master Copperfield ! Si vous aviez seulement eu la condescendance de vous confier à moi en retour quand j'ai déversé le trop-plein de mon cœur[2], le soir où je vous ai tellement perturbé en dormant devant le feu de votre salon, je n'aurais jamais douté de vous. Puisque c'est ainsi, je suis sûr que je vais retirer mère tout de suite, et j'en serai trop eureux. Je sais que vous excuserez les précautions de l'affection, non ? Quel dommage, Master Copperfield, que nous n'ayez pas condescendu à vous confier à moi ! Je suis sûr que je vous ai offert toutes les occasions. Mais vous n'avez jamais été condescendant à mon égard autant que je l'aurais souhaité. Je sais que nous ne m'avez jamais aimé comme je vous aimais ! »

---

[1] Un bourreau du XVIIème siècle célèbre pour sa cruauté, ou peut-être était-ce sa maladresse.
[2] Comme précédemment, il dit *art* au lieu de *heart*.

Pendant tout ce temps il me pressait la main avec ses doigts humides et poissonneux, pendant que je faisais tous les efforts décemment possibles pour la dégager. Mais c'était en vain. Il l'a coincée sous la manche de son grand manteau couleur de mûre, et j'ai continué d'avancer, presque forcé de marcher bras-dessus bras-dessous avec lui.

« Allons-nous faire demi-tour ? » a demandé Uriah, m'orientant peu à peu vers la ville, sur laquelle la lune commençait à briller, argentant les fenêtres lointaines.

« Avant que nous abandonnions le sujet, vous devriez comprendre », ai-je dit après un assez long silence, « qu'Agnès Wickfield est à mes yeux aussi élevée au-dessus de *vous*, et aussi hors d'atteinte de toutes *vos* aspirations, que cette lune même !

– Paisible ! Non ? Très ! Alors avouez, Master Copperfield, que vous ne m'avez jamais aimé comme je vous ai aimé. Tout du long vous m'avez trouvé trop umble, hein, ça m'étonnerait pas ?

– Je n'apprécie pas trop les allégations d'humilité, ni les allégations d'autre chose.

– Et voilà ! » a dit Uriah, paraissant flasque et plombé au clair de lune. « Le savais-je pas ! Mais comme vous êtes loin de penser à l'umilité qui convient à une personne dans ma situation, Master Copperfield ! Père et moi était tous les deux élevés dans une école de charité pour garçons ; et mère a été élevée de même dans un établissement[1] public plus ou moins charitable. Ils nous ont appris à tous beaucoup d'umilité — pas grand-chose d'autre dont je me souvienne, du matin au soir. Nous devais être umble envers cette personne, et envers celle-là ; et ôter notre casquette ici, et nous incliner là ; et toujours rester à notre place, et nous abaisser devant nos supérieurs. Et nous avions tellement de supérieurs ! Père a obtenu la médaille de moniteur en étant umble. Moi aussi. Père est devenu sacristain en étant umble. Il avait la réputation, parmi les gens distingués, d'être un homme si bien élevé qu'ils étaient résolus à l'aider. 'Sois umble, Uriah', père me dit, 'et tu avanceras. Ils nous ont toujours dressés à ça, toi et moi, à l'école ; c'est ce qui marche le mieux. Sois umble', dit père, 'et tu réussiras !' Et en vérité, ça a pas mal réussi ! »

Pour la première fois, il m'est venu à l'esprit que ce détestable discours de fausse humilité pouvait trouver son origine dans la famille Heep. J'avais vu la moisson, mais je n'avais jamais pensé à la semence.

[1] Rappel : les garçons allaient dans des écoles, les filles dans des « établissements » où elles apprenaient le tricot et les arts ménagers.

« Quand j'étais un petit garçon », a dit Uriah, « j'ai appris ce que l'umilité pouvait faire, et j'y ai pris goût. J'ai mangé de bon appétit le gâteau de l'umilité[1]. J'ai arrêté mes études à un umble niveau, et je dis : 'Tiens bon !' Quand vous avez offert de m'enseigner le latin, pas si bête. 'Les gens aiment être au-dessus de toi', père dit, 'reste en bas.' Je suis très umble jusqu'au moment présent, Master Copperfield, mais j'ai un peu de pouvoir ! »

Et il a dit tout cela — je le savais, car je voyais son visage au clair de lune — pour me faire comprendre qu'il était résolu à se rembourser en utilisant son pouvoir. Je n'avais jamais douté de sa méchanceté, de sa malice et de sa rouerie ; mais j'ai vraiment compris pour la première fois, à ce moment, quel esprit bas, implacable et vengeur ce refoulement précoce et prolongé avait dû engendrer.

Cet exposé sur lui-même a produit au moins un résultat agréable, c'est qu'il a retiré sa main afin de pouvoir de nouveau se caresser le menton. Une fois séparé de lui, j'étais décidé à rester séparé ; et nous sommes rentrés côté à côte, sans dire grand-chose sur le chemin.

Je ne sais pas si c'est ma confidence ou son propre exposé rétrospectif qui l'avait mis de bonne humeur, mais il a parlé plus que d'habitude au dîner ; il a demandé à sa mère (relevée de son service depuis notre retour à la maison) s'il ne devenait pas trop vieux pour un célibataire ; et a regardé Agnès une fois de telle manière que j'aurais volontiers donné toutes mes possessions pour la permission de l'assommer.

Quand nous sommes restés entre hommes après le dîner, il est devenu plus aventureux. Il avait bu très peu ou pas de vin ; et je suppose que c'est la seule insolence du triomphe qui l'enivrait, exacerbée peut-être par la tentation de pavoiser en ma présence.

J'avais observé la veille qu'il essayait d'entraîner Mr Wickfield à boire ; et, interprétant le regard que m'avait lancé Agnès en sortant, je m'étais limité à un verre, puis avais proposé de la suivre. Je voulais recommencer, mais Uriah s'est montré trop rapide pour moi.

« Nous voyons rarement notre présent visiteur, monsieur », a-t-il dit en s'adressant à Mr Wickfield, assis au bout de la table et contrastant tellement avec lui, « et j'aimerais

[1] *Eat humble pie* signifie « faire des excuses humiliantes ».

proposer de lui souhaiter la bienvenue en buvant un ou deux autres verres de vin, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Mr Copperfield, à votre santé et à votre bonheur[1] ! »

J'étais obligé d'affecter de prendre la main qu'il me tendait à travers la table ; puis avec des émotions très différentes, j'ai pris la main du gentleman brisé, son associé.

« Allons, compagnon associé », a dit Uriah, « si je peux prendre la liberté — maintenant, supposons que vous nous proposiez un toast ou un autre approprié à Copperfield ! »

Je ne m'attarde pas sur les toasts que Mr Wickfield a proposés à ma tante, à Mr Dick, aux Commons, à Uriah, buvant deux verres à chaque fois ; sur sa conscience de sa propre faiblesse et son vain effort pour se retenir d'y céder ; sur le tiraillement entre sa honte de la conduite d'Uriah et son désir de l'amadouer ; sur la jubilation manifeste avec laquelle Uriah le tordait et le tournait et le manipulait devant moi. J'avais mal au cœur de le voir, et ma main répugne à l'écrire.

« Allons, compagnon associé ! » a dit enfin Uriah, « *je* vais en proposer un autre, et je demande umblement que l'on remplisse les verres à ras-bord, vu que j'ai l'intention de proposer la plus divine de son sexe. »

Mr Wickfield avait son verre vide à la main. Je l'ai vu le poser, regarder le portrait auquel Agnès ressemblait tellement, porter la main à son front, et retomber dans son fauteuil.

« Je suis une umble personne pour proposer sa santé », a poursuivi Uriah, « mais je l'admire — je l'adore. »

Aucune douleur physique que la tête grise de son père aurait pu supporter ne m'aurait paru plus terrible, je pense, que la souffrance mentale visiblement comprimée entre ses deux mains.

« Agnès », a dit Uriah, sans regarder son père, ou sans comprendre ce que signifiait son geste, « Agnès Wickfield est, je le dis sans aucune crainte, la plus divine de son sexe. Puis-je parler franchement, entre amis ? Être son père est une fière distinction, mais être son mari[2] — »

Que l'on m'épargne de jamais entendre de nouveau un cri semblable à celui que son père a poussé en se levant de table !

---

[1] En version originale : *Your elth and appiness* pour *your health and happiness*. La manière de parler de Uriah Heep est très frappante en anglais.
[2] Il dit *usband* au lieu de *husband*.

« Que se passe-t-il ? » a demandé Uriah, en pâlissant mortellement. « Vous n'êtes pas devenu fou, enfin, Mr Wickfield, j'espère ? Si je dis, j'ai l'ambition de faire de votre Agnès mon Agnès, j'y ai droit aussi bien qu'un autre homme. J'y ai droit mieux que n'importe quel autre homme ! »

J'ai entouré Mr Wickfield de mes bras, l'implorant au nom de tout ce à quoi je pouvais penser, principalement au nom de son amour pour Agnès, de se calmer un peu. Il était fou pour le moment ; s'arrachant les cheveux, se frappant la tête, essayant de me repousser et de s'écarter de moi, ne répondant pas un mot, ne regardant ni ne voyant personne ; se débattant aveuglément contre il ne savait quoi, le visage hagard et déformé — un spectacle effroyable.

Je l'ai conjuré, de manière incohérente mais passionnée, de ne pas s'abandonner à cette sauvagerie, mais de m'écouter. Je l'ai imploré de penser à Agnès, de penser à Agnès et moi, de se souvenir comment Agnès et moi avions grandi ensemble, comment je la respectais et l'aimais, comment elle était sa fierté et sa joie. J'essayais d'amener l'idée d'Agnès à son esprit sous n'importe quelle forme ; je lui ai même reproché de ne pas avoir assez de fermeté pour lui épargner la connaissance d'une pareille scène. Peut-être ai-je touché quelque chose en lui, ou sa sauvagerie s'est-elle épuisée d'elle-même ; mais peu à peu il s'est moins débattu, et il a commencé à me regarder — d'abord bizarrement, puis en me reconnaissant. Enfin il a dit, « Je sais, Trotwood ! Ma chérie et vous — Je sais ! Mais regardez-le ! »

Il montrait du doigt Uriah, pâle et furieux dans un coin, évidemment contrecarré dans ses calculs et pris par surprise.

« Regardez mon tortionnaire. Devant lui j'ai abandonné, petit à petit, nom et réputation, paix et tranquillité, maison et foyer.

– Je vous ai gardé votre nom et votre réputation, et votre paix et votre tranquillité, et votre maison et votre foyer aussi », a dit Uriah, avec un air vaincu, maussade, précipité, cherchant le compromis. « Ne soyez pas ridicule, Mr Wickfield. Si je suis allé un peu au-delà de ce que vous étiez prêt à accepter, je peux revenir en arrière je suppose. Il n'y a pas de mal.

– Je cherchais un mobile chez tout un chacun, et je croyais me l'être attaché par le mobile de l'intérêt. Mais voyez ce qu'il est — oh, voyez ce qu'il est !

– Vous feriez mieux de l'arrêter, Copperfield, si vous pouvez », a crié Uriah, avec son long index pointé sur moi. « Il va dire quelque chose maintenant — faites attention ! — qu'il regrettera ensuite d'avoir dit, et que vous regretterez d'avoir entendu !

– Je dirai ce que je veux ! » s'est écrié Mr Wickfield, avec un air désespéré. « Si je suis à votre merci, pourquoi ne serais-je pas à la merci du monde entier ?

– Prenez garde ! Je vous le dis ! » m'a averti Uriah. « Si vous ne le faites pas taire, vous n'êtes pas son ami ! Pourquoi ne devriez-vous pas vous mettre à la merci du monde entier, Mr Wickfield ? Parce que vous avez une fille. Vous et moi savons ce que nous savons, non ? Ne réveillez pas le chat qui dort — qui veut le réveiller ? Pas moi. Ne voyez-vous pas que je suis aussi umble que possible ? Je vous le dis, je suis allé trop loin, j'en suis désolé. Que vous faut-il de plus, monsieur ?

– Oh, Trotwood, Trotwood ! » s'est exclamé Mr Wickfield, se tordant les mains. « Jusqu'où suis-je tombé, depuis que je vous ai vu pour la première fois dans cette maison ! J'étais déjà sur une pente descendante, mais quel triste, triste chemin j'ai parcouru depuis ! Une faiblesse complaisante m'a détruit. Complaisance dans le souvenir, complaisance dans l'oubli. Mon chagrin naturel pour la mère de mon enfant a tourné à la maladie ; mon amour naturel pour mon enfant a tourné à la maladie. J'ai infecté tout ce que je touchais. J'ai amené le malheur à ce que je chéris, je le sais — *Vous* le savez ! Je pensais possible d'aimer réellement une créature au monde, et de ne pas aimer les autres ; je croyais possible de pleurer réellement une créature disparue de ce monde, et de ne pas prendre part au chagrin de tous ceux qui pleurent. Ainsi les leçons de ma vie ont été perverties ! J'ai miné mon propre cœur lâche et morbide, et il m'a miné. Sordide est mon chagrin, sordide mon amour, sordide ma misérable tentative d'échapper au côté obscur de ces deux sentiments, oh voyez l'épave que je suis, et détestez-moi, fuyez-moi ! »

Il s'est effondré sur une chaise, et a sangloté faiblement. L'exaltation à laquelle on l'avait amené l'abandonnait. Uriah est sorti de son coin.

« Je ne sais pas tout ce que j'ai fait, dans ma stupidité », a dit Mr Wickfield en avançant les mains comme pour atténuer ma condamnation. « Il le sait mieux », voulant dire Uriah Heep, « car il s'est toujours trouvé à mes côtés, à me souffler à l'oreille. Vous voyez le fardeau qu'il est à mon cou. Vous le trouvez dans ma maison, vous le trouvez dans mon entreprise. Vous venez de l'entendre. Qu'ai-je besoin d'en dire plus !

– Vous n'avez pas besoin d'en dire autant, ni à moitié autant, ni rien du tout », a remarqué Uriah, mi-provocant, mi-obséquieux. « Vous ne vous seriez pas énervé autant si vous n'aviez pas bu autant. Vous vous raviserez demain, monsieur. Si j'en ai trop dit, ou si je suis allé au-delà de ma pensée, eh bien quoi ? Je n'ai pas insisté ! »

La porte s'est ouverte, et Agnès, entrant silencieusement, sans aucune trace de couleur sur son visage, a mis le bras autour de son cou et a dit calmement, « Papa, vous n'allez pas bien. Venez avec moi ! » Il a posé la tête sur l'épaule de sa fille, comme si une lourde honte l'accablait, et il est sorti avec elle. Le regard d'Agnès n'a croisé le mien que pendant un instant, pourtant j'ai vu qu'elle savait à peu près ce qui s'était passé.

« Je m'attendais pas à ce qu'il se mette dans un tel état, Master Copperfield », a dit Uriah. « mais ce n'est rien. Nous redeviendrons amis demain. C'est pour son bien. Je m'inquiète umblement pour son bien. »

Je n'ai rien répondu et je suis monté dans la pièce tranquille où Agnès s'était si souvent assise à côté de moi quand j'étudiais. Personne n'est venu avant une heure avancée de la nuit. J'ai pris un livre et j'ai essayé de lire. J'ai entendu les horloges sonner douze coups, et je lisais encore, sans savoir ce que je lisais, quand Agnès m'a touché.

« Tu pars de bonne heure, Trotwood. Disons-nous au revoir maintenant ! »

Elle avait pleuré, mais son visage était si calme et si beau !

« Le Ciel te bénisse ! » a-t-elle dit, en me donnant la main.

« Très chère Agnès ! Je vois que tu me demandes de ne pas parler de ce soir — mais ne peut-on rien faire ?

– On peut avoir confiance en Dieu !

– Ne puis-je rien faire — *moi*, qui suis venu te voir avec *mes* pauvres peines ?

– Et qui as allégé d'autant les miennes. Cher Trotwood, non !

– Chère Agnès, ce serait présomptueux pour moi, qui suis si dépourvu de ce qui fait ta richesse — la bonté, la détermination, toutes les qualités nobles — de douter de toi ou de te guider ; mais tu sais combien je t'aime, et combien je te dois. Tu ne vas pas te sacrifier à un sentiment erroné du devoir, Agnès ? »

Plus agitée pendant un moment que je ne l'avais jamais vue, elle a retiré sa main de la mienne et a reculé d'un pas.

« Dis que tu n'as pas une telle pensée, chère Agnès ! Bien plus que sœur ! Pense au don inestimable d'un cœur tel que le tien, d'un amour tel que le tien ! »

Oh ! pendant longtemps, longtemps, j'ai vu ce visage m'apparaître, avec son expression fugace, ne s'étonnant pas, n'accusant pas, ne regrettant pas. Oh, pendant longtemps, longtemps, j'ai vu cette expression se changer, comme elle l'a fait alors, en ce merveilleux sourire avec lequel elle m'a dit qu'elle n'avait aucune crainte pour elle-même — que je n'avais pas besoin d'en avoir — et m'a quitté en m'appelant Frère, et a disparu !

Il faisait encore nuit le matin, quand je suis monté sur le toit de la diligence à la porte de l'auberge. Le jour se levait à peine au moment où nous allions partir, et là, tandis que j'étais assis en pensant à elle, j'ai vu, escaladant tant bien que mal le flanc de la voiture à travers le mélange de nuit et de jour, la tête d'Uriah.

« Copperfield ! » a-t-il dit en un chuchotement croassant, tout en s'accrochant à la barre de toit, « j'ai pensé que vous seriez content d'apprendre, avant de partir, qu'il n'y a aucun carreau de cassé entre lui et moi. Je suis déjà allé dans sa pièce, et nous avons tout arrangé. Eh, bien que je sois umble, je lui suis utile, vous savez ; et il comprend son intérêt quand il n'a pas bu ! Quel homme agréable c'est, après tout, Master Copperfield ! »

Je me suis forcé à dire que j'étais content qu'il ait présenté ses excuses.

« Oh, bien sûr ! Quand une personne est umble, vous savez, des excuses, qu'est-ce que c'est ? Si facile ! » Il a tressailli. « Dites ! Je suppose que vous avez parfois cueilli une poire avant qu'elle soit mûre, Master Copperfield ?

– Je suppose que oui.

– J'ai fait cela hier soir, mais elle a le temps de mûrir ! Elle a encore besoin qu'on prenne soin d'elle. Je peux attendre ! »

Il a multiplié les adieux, puis il est descendu au moment où le cocher montait.

Est-ce que je sais ? Il mangeait peut-être quelque chose pour se préserver de l'air froid du matin ; mais il faisait des mouvements avec sa bouche comme si la poire était déjà mûre, et qu'il s'en pourléchait les babines.

Chapitre 40
Le voyageur.

Nous avons eu une conversation très sérieuse ce soir-là à Buckingham Street à propos des événements que j'ai détaillés dans le chapitre précédent. Ma tante s'y intéressait vivement, et a marché ensuite de long en large dans la pièce, les bras croisés, pendant plus de deux heures. Quand elle était particulièrement perturbée, elle accomplissait toujours un de ces exploits pédestres ; et la durée de sa marche permettait d'estimer l'intensité de sa perturbation. À cette occasion, elle était tellement troublée qu'elle a trouvé nécessaire d'ouvrir la porte de la chambre pour ajouter cette pièce à son itinéraire ; et pendant que Mr Dick et moi étions tranquillement assis près du feu, elle ne cessait d'aller et venir le long de ce parcours, à un pas constant, avec la régularité d'un balancier d'horloge.

Quand Mr Dick est sorti pour aller se coucher, je suis resté seul avec ma tante et je me suis assis pour écrire ma lettre aux deux vieilles dames. La marche l'avait fatiguée et elle était assise près du feu, avec sa robe retroussée comme toujours. Mais au lieu d'être installée à sa manière habituelle, en tenant son verre sur son genou, elle l'avait abandonné sur la cheminée ; et, posant son coude gauche sur son bras droit, et son menton sur sa main gauche, elle me regardait pensivement. Chaque fois que je levais les yeux de ce que je faisais, je croisais son regard. « Je suis dans l'humeur la plus affectueuse, mon cher », m'assurait-elle en hochant la tête, « mais je suis nerveuse et désolée ! »

J'avais été trop occupé pour remarquer, avant qu'elle soit partie se coucher, qu'elle avait laissé sa potion de nuit, ainsi qu'elle l'appelait, sur la cheminée sans y goûter. Elle est venue à la porte, avec encore plus de tendresse que d'ordinaire, quand j'ai frappé pour lui faire part de cette découverte ; mais elle a seulement dit, « Je n'ai pas le cœur à la prendre ce soir, Trot », et elle a secoué la tête avant de refermer la porte.

Elle a lu ma lettre aux deux vieilles dames le lendemain matin, et l'a approuvée. Je l'ai postée, et n'avais plus qu'à attendre aussi patiemment que possible la réponse. J'attendais depuis près d'une semaine quand j'ai quitté le Docteur un soir neigeux pour rentrer à la maison.

La journée avait été glaciale, avec un vent cinglant du nord-est. Il s'était calmé au crépuscule et la neige s'était mise à tomber. C'était une chute lourde et régulière, je m'en souviens, à gros flocons ; une couche épaisse couvrait le sol. Le bruit des roues et des pas était étouffé, comme si les rues avaient été jonchées de plumes.

Mon chemin le plus court — et j'empruntais naturellement le chemin le plus court un soir comme celui-là — passait par Saint Martin's Lane. Or l'église qui donne son nom à l'allée[1] était moins dégagée à l'époque ; il n'y avait pas la place devant la façade, et l'allée descendait en serpentant vers le Strand. Alors que je longeais les marches du perron, j'ai vu, au coin, le visage d'une femme. Elle m'a regardé, a traversé l'allée étroite, et a disparu. Je connaissais ce visage. Je l'avais vu quelque part, mais je ne me rappelais pas où. Il évoquait quelque chose qui me serrait le cœur ; mais j'étais absorbé dans mes pensées à ce moment-là et c'est resté confus.

La silhouette courbée d'un homme se tenait sur les marches de l'église ; il avait posé quelque fardeau sur la neige lisse pour l'arranger ; je l'ai vu en même temps que la femme. Je crois que je ne m'étais pas arrêté tellement j'étais surpris ; en tout cas, alors que je continuais à marcher, il s'est levé, s'est retourné, et est descendu vers moi. Je me suis trouvé face à face avec Mr Peggotty !

Je me suis alors souvenu de la femme. C'était Martha, à qui Emily avait donné de l'argent un soir dans la cuisine. Martha Endell — à côté de qui il n'aurait pas voulu voir sa chère nièce, Ham m'a dit, pour tous les trésors coulés dans la mer.

Nous nous sommes serré la main cordialement. Au début, tous étions tous les deux incapables de dire un mot.

« Mas'r Davy ! » a-t-il dit, m'empoignant vigoureusement la main, « ça fait bon à mon cœur[2] de vous voir, monsieur. Bonne rencontre, bonne rencontre !

– Bonne rencontre, mon cher vieil ami !

– J'avais mes pensées à v'nir faire des recherchements pour vous, monsieur, ce soir, mais sachant comme quoi votre tante vit ensembe 'vec vous — pasque j'suis descendu là-bas — côté Yarmouth – j'a craint qu'y soit trop tard. Je s'rais venu demain tôt, monsieur, avant que d'partir.

---

[1] C'est l'église *Saint-Martin-in-the-Fields*, célèbre aujourd'hui pour les concerts qui y sont donnés, en particulier par Sir Neville Mariner. La place qui a dégagé l'église dans les années 1820 est *Trafalgar Square*.

[2] Il dit *art* pour *heart*, comme Uriah Heep.

– Encore ? » ai-je demandé.

« Oui, monsieur », a-t-il répondu, secouant patiemment la tête. « J'suis loin demain.

– Et où alliez-vous maintenant ?

– Bah ! » a-t-il répondu, secouant la neige de ses longs cheveux. « J'va bien trouver kekpart où m'ranger. »

En ce temps-là, presque en face de l'endroit où nous trouvions, il y avait une entrée latérale vers la cour des écuries de la Croix-d'Or, l'auberge qui était si mémorable pour moi en rapport avec son infortune. Je lui ai montré l'entrée, ai passé mon bras dans le sien, et nous avons traversé l'allée. Deux ou trois pubs ouvraient sur la cour ; et regardant dans l'un d'eux et le trouvant vide, avec un bon feu, je l'y ai fait entrer.

Quand je l'ai vu dans la lumière, j'ai observé non seulement que ses cheveux étaient longs et ébouriffés, mais que son visage était brûlé par le soleil. Il était plus gris, les rides de son visage et de son front étaient plus profondes, et il présentait toutes les apparences d'avoir erré et souffert sous toutes sortes de climats ; mais il paraissait très robuste, et comme un homme soutenu par une résolution inébranlable, que rien ne pouvait fatiguer. Il a secoué la neige de son chapeau et de ses vêtements, et l'a essuyée sur son visage, tandis que je me faisais intérieurement ces remarques. En s'asseyant en face de moi à la table, tournant le dos à la porte par laquelle nous étions entrés, il m'a tendu sa rude main de nouveau et a saisi la mienne chaleureusement.

« Je va vous raconter, Mas'r Davy, où partout j'suis allé, et tout c'qu'on a entendu. J'suis allé loin, et on a entendu peu d'choses ; mais j'va vous raconter ! »

J'ai sonné la cloche pour commander quelque chose de chaud à boire. Il ne voulait rien de plus fort que de la bière. Et pendant qu'on l'apportait et qu'on la réchauffait sur le feu, il était assis à réfléchir. Il y avait une belle et puissante gravité sur son visage. Je ne me suis pas hasardé à le déranger.

« Quand elle était petite », a-t-il dit, levant la tête peu après qu'on nous a laissés seuls, « elle me parlait bien des fois de la mer, et de ces côtes-là où que la mer en vient à être bleu foncé et à briller et briller au soleil. Je m'disais, kekfois, c'est que son père soye noyeté qui l'y fait penser tant. J'sais pas, vous voyez, mais ptête elle croyait — ou espérait — qu'il avait dérivé là-bas à ces contrées où les plantes est toujours en fleur et le ciel toujours bleu.

– C'était sans doute une fantaisie d'enfant.

– Quand elle a été — perdue, j'a su dans ma tête qu'il va l'emmener à ces contrées. J'a su dans ma tête qu'il lui en aura dit des merveilles, et comment qu'elle sera une lady là-bas, et qu'elle l'écoutait quand il lui disait ça. Quand nous voyons sa mère, je savais bien que j'avais raison. J'ai traversé la Manche et j'ai atterri en France comme si que j'a tombé du ciel. »

J'ai vu la porte bouger, et la neige voleter. Je l'ai vue bouger un peu plus, et une main se glisser doucement pour la garder ouverte.

« J'a trouvé un gentleman anglais qu'avait l'autorité, et je lui a dit que je va chercher ma nièce. Il m'a donné les papiers que j'avais besoin pour continuer — je sais pas de vrai comment qu'on les appelle — et il m'aurait donné de l'argent, mais ça j'avais la chance d'en avoir pas b'soin. Je l'remercie bien pour tout ce qu'y fait, j'suis sûr ! 'J'ai écrit d'avance pour vous', qu'il me dit, 'et je parlerai à beaucoup qui iront là-bas, et beaucoup vous connaîtront, bien loin d'ici, quand vous voyagez seul.' Je lui ai dit, du mieux que j'peux, ma grantitude, et j'suis parti travers la France.

– Tout seul et à pied ?

– Principal à pied ; kekfois en charrette avec des gens qui vont au marché, kekfois dans des diligences vides ; beaucoup de miles par jour à pied, et souvent avec kek pauve soldat ou autre voyageant pour voir ses amis. J'peux pas lui parler, ni lui à moi ; mais ça fait de la compagnie l'un l'autre, aussi, au long d'la route poussiérée. »

J'aurais pu le deviner à son ton amical.

« Quand j'arrive à une ville », a-t-il poursuivi, « j'a trouvé l'auberge, et j'a attendu dans la cour jusque quelqu'un arrive (y'a presque toujours quelqu'un) qui connaît l'anglais. Alors je dis comme quoi je suis en chemin pour chercher ma nièce, et ils me disent quelle sorte de gens distingués sont dans la maison, et j'attends d'en voir qui lui ressembent entrer ou sortir. Quand c'était pas Em'ly, je continue mon chemin. Peu à peu, quand j'arrive à un nouveau village, ou chez les pauvres gens, j'a trouvé qu'ils me connaissent. Ils m'appellent pour m'asseoir à la porte de leur cottage et me donnent kekchose à manger et à boire, et me montrent où dormir ; et plus d'une femme, Mas'r Davy, qu'a eu une fille de l'âge d'Em'ly, je la trouve qui m'attend à la Croix de Not' Sauveur à l'entrée du village, pour me faire les mêmes bontés. Kekfois elle a eu des filles qui sont mortes. Et Dieu seul sait comme ces mères a été bonnes pour moi ! »

C'était Martha à la porte. J'ai vu distinctement son visage hagard qui écoutait. Je craignais qu'il ne tourne la tête et l'aperçoive aussi.

« Elle mettaient souvent leurs enfants — particlier leurs p'tites filles — sur mes genoux ; et souventes fois vous auriez pu me voir assis à leur porte, quand la nuit vient, presque comme si qu'elles avaient été les enfants de ma Chérie. Oh, ma Chérie ! »

Accablé soudain par le chagrin, il a sangloté bruyamment. J'ai posé ma main tremblante sur la main qui couvrait son visage. « Merci, monsieur », a-t-il dit, « faites pas attention. »

Au bout d'un moment, il a retiré sa main et l'a glissée dans sa veste, avant de poursuivre son histoire.

« Elles marchaient souvent avec moi le matin, peut-être un mile ou deux sur la route, et quand nous nous quittons, et je dis, 'Je vous remercie beaucoup ! Dieu vous bénisse !' elles semblaient toujours comprendre, et répondaient plaisant. Enfin j'arrive à la mer. C'est pas difficile, vous pouvez supposer, pour un homme de mer comme moi de faire le marin jusqu'en Italie. Quand j'y suis, j'avance comme je fais avant. Les gens sont bons pareil avec moi, et je pourrais aller de ville en ville, peut-être au bout du pays, mais que j'ai eu des nouvelles qu'on l'a vue derrière ces montagnes suisses là-bas. Un qui connaît son serviteur les y a vus, tous les trois, et m'a dit comment qu'ils voyagent, et où qu'il est. Je marche à ces montagnes, Mas'r Davy, jour et nuit. Aussi loin que je marche, aussi loin que ces montagnes semblent s'écarter de moi. Mais je monte dessus, et je les franchis. Quand je suis près l'endroit où qu'on m'a dit, je commence à penser dans ma tête : 'Je fais quoi quand je la vois ?' »

Le visage qui écoutait, insensible à la nuit glacée, était toujours penché à la porte, et les mains me priaient — me suppliaient — de ne pas le chasser.

« J'ai jamais douté d'elle. Non ! Jamais !Qu'elle voye seul'ment mon visage — qu'elle entende seul'ment ma voix —que je soye seul'ment debout d'vant elle à amener à ses pensées la maison qu'elle s'en est enfuie, et l'enfant qu'elle a été — et si elle serait dev'nue une princesse royale, elle sera tombée à mes pieds ! J'le savais bien ! Souventes fois dans mon sommeil je l'ai entendue crier, 'Oncle !' et l'ai vue tomber comme la mort d'vant moi. Souventes fois dans mon sommeil je l'ai relevée et j'y ai murmuré, 'Em'ly ma chérie, je suis venu pour de t'apporter le pardon, et pour de te ram'ner à la maison ! »

Il s'est arrêté et a secoué la tête, et a continué en soupirant.

« Lui était rien pour moi maintenant. Em'ly était tout. J'ai acheté une robe de paysanne pour de lui mettre ; et je savais qu'une fois retrouvée, elle marchera à côté de

moi sur ces routes pierreuses, elle ira ou que je veux, et jamais, jamais plus elle me quittera. Lui mettre cette robe, et jeter ce qu'elle porte – la prendre à mon bras de nouveau, et voyager vers la maison — s'arrêter kekfois sur la route, et soigner ses pieds meurtris et son cœur encore plus meurtri — je pensais qu'à ça maintenant. Je crois pas que lui je l'aurais même regardé. Mais, Mas'r Davy, ça d'vait pas arriver — pas encore ! J'y suis été trop tard, et ils était partis. Où donc, j'ai pas pu savoir. Y'en a qui dit par ici, y'en qui dit par là. J'ai voyagé par ici, et j'ai voyagé par là, mais j'ai trouvé pas d'Em'ly, et j'ai voyagé à la maison.

– Il y a combien de temps ?

– Comme quat' jours. J'ai visé le vieux bateau qu'il était déjà nuit, et la lumière brille à la fenêt'. Quand j'arrive proche et je r'garde travers la vitre, je vois la fidèle créture Missiz Gummidge assise près le feu, comme on avait dit, toute seule. J'appelle, 'Soyez pas affroyée ! C'est Dan'l !' et j'suis entré. J'aurais jamais cru que l'vieux bateau sera si étrange ! »

Il a tiré très soigneusement d'une poche de sa veste et posé sur la table une petite liasse de papiers, contenant deux ou trois lettres ou petits paquets.

« Ce premier-là est arrivé », a-t-il dit, le séparant du reste, « avant que je soye parti une semaine. Un billet de banque de cinquante livres, dans une feuille de papier, adressé à moi, et glissé sous la porte dans la nuit. Elle a essayé de déguiser son écriture, mais elle peut pas la déguiser à moi ! »

Il a replié le billet, avec beaucoup de soin et de patience, exactement tel qu'il était, et l'a rangé sur le côté.

« Celui-là arrivé pour Missiz Gummidge », a-t-il dit, en ouvrant un autre, « il y a deux ou trois mois. » Après l'avoir regardé un moment, il me l'a donné, et a ajouté à voix basse, « Soyez assez bon de le lire, monsieur. »

J'ai lu ce qui suit :

Oh que ressentirez-vous quand vous verrez cet écrit, et saurez qu'il vient de ma main mauvaise ! Mais essayez, essayez — pas pour moi, mais pour la bonté de mon oncle, essayez de laisser votre cœur se radoucir envers moi, ne serait-ce qu'un instant ! Essayez, je vous en prie, de changer d'avis à propos d'une malheureuse fille, et de m'écrire sur un bout de papier s'il va bien, et ce qu'il a dit de moi avant que vous ayez cessé de prononcer mon nom entre vous — et si, le soir, quand c'est ma vieille heure de rentrer à la maison, vous le voyez jamais avoir l'air de penser à une personne qu'il

aimait si tendrement. Oh, mon cœur se brise quand j'y pense ! Je me mets à genoux devant vous, vous priant et vous suppliant de ne pas vous montrer aussi dure avec moi que je le mérite — que je sais bien, bien, le mériter — mais de vous montrer assez gentille et assez bonne pour m'écrire quelque chose sur lui, et pour me l'envoyer. Vous n'avez pas besoin de m'appeler Petite, vous n'avez pas besoin de m'appeler par le nom que j'ai déshonoré ; mais oh, entendez ma douleur, et ayez assez pitié de moi pour m'envoyer quelques mots sur mon oncle, que mes yeux ne reverront jamais, jamais en ce monde !

Chère Mrs Gummidge, si votre cœur est endurci à mon égard — légitimement endurci, je le sais — mais écoutez-moi, s'il est endurci, chère Mrs Gummidge, interrogez celui à qui j'ai fait le plus de tort – celui dont je devais devenir la femme — avant de repousser pour de bon ma pauvre pauvre prière ! S'il était assez compatissant pour dire que vous pourriez écrire quelque chose pour moi — je crois qu'il le serait, oh, je crois qu'il le serait, si seulement vous le lui demandiez, car il a toujours été si courageux et si indulgent — dites-lui dans ce cas (mais dans ce cas seulement) que lorsque j'entends le vent souffler la nuit, j'ai l'impression qu'il s'est mis en colère en voyant mon oncle et lui et monte vers Dieu pour témoigner contre moi. Dites-lui que si je devais mourir demain (et oh, si j'étais prête, je serais si contente de mourir !) je bénirais mon oncle et lui avec mes dernières paroles, et je prierais pour qu'il ait un foyer heureux avec mon dernier souffle !

Cette lettre contenait aussi un peu d'argent. Cinq livres. Il ne l'avait pas plus dépensé que le précédent, et il l'a replié de la même manière. La lettre contenait des instructions détaillées concernant l'adresse d'une réponse. Si elles trahissaient l'intervention de plusieurs personnes, et rendaient difficile d'arriver à une conclusion certaine quant au lieu où elle se cachait, il ne semblait néanmoins pas improbable qu'elle ait écrit depuis cet endroit où on avait déclaré l'avoir vue.

« Quelle réponse a été envoyée ? » ai-je demandé à Mr Peggotty.

« Missiz Gummidge n'étant pas savante, monsieur, Ham a gentiment écrit un brouillon, et elle l'a copié. Ils lui ont dit que je suis allé la chercher, et mes derniers mots en partant.

– Est-ce une autre lettre dans votre main ?

– C'est de l'argent, monsieur », a dit Mr Peggotty, le dépliant un peu. « Dix livres, vous voyez. Et écrit dedans, 'D'un vrai ami', comme le premier. Mais le premier était

mis sous la porte, et celui-ci vient par la poste, avant-hier. Je vais aller la chercher à l'endroit du cachet de la poste. »

Il me l'a montré. C'était une ville sur le Rhin. Il avait trouvé, à Yarmouth, des marchands étrangers qui connaissaient ce pays, et ils lui en avaient dessiné une carte grossière sur un papier, qu'il pouvait très bien comprendre. Il l'a étalé entre nous sur la table ; et, son menton posé sur une main, il a tracé son itinéraire sur la carte avec l'autre.

Je lui ai demandé comment allait Ham. Il a secoué la tête.

– Il travaille aussi hardiment qu'un homme peut. Son nom est aussi réputé, dans toute la région, qu'un nom l'est n'importe où dans le monde. N'importe quel bras est prêt à l'aider, vous comprenez, et le sien est prêt à aider les autres. On l'a jamais entendu se plaindre. Mais ma sœur croit (entre nous) que ça l'a blessé profond.

– Pauvre gars, je veux bien le croire !

– Il fait pas 'tention, Mas'r Davy », a dit Mr Peggotty en un murmure solennel, « peu près pas 'tention d'aucune façon à sa vie. Quand on veut un homme pour un rude service par un rude temps, il y va. Quand y'a une rude besogne à faire avec du danger dedans, il y va le premier avant tous ses compagnons. Et pourtant l'est aussi doux qu'un enfant. Y'a pas un enfant à Yarmouth qui le connaît pas. »

Il a rassemblé les lettres pensivement, les lissant avec la main ; les a rangées dans leur petite liasse ; et l'a replacée tendrement dans sa poche. Le visage était parti de la porte. Je voyais toujours la neige voleter, mais rien d'autre.

« Bien ! » a-t-il dit, regardant son sac, « vous ayant vu ce soir, Mas'r Davy (et ça me fait du bien !) je m'en va tôt demain matin. Vous savez ce que j'ai là », posant sa main sur la poche où se trouvait le petit paquet. « Tout ce qui me trouble, c'est de penser qu'il pourra m'arriver du mal avant que l'argent soye rendu. Si que je meurs, ou qu'il soye perdu, ou volé, ou disparu d'autre façon, et que lui saura jamais que je l'ai pas pris, je crois que l'aut' monde pourra pas me r'tenir ! Je crois que je dois r'venir ! »

Il s'est levé, et je me suis levé aussi ; nous nous sommes encore saisis par la main, avant de sortir.

« J'irai dix mille miles, j'irai jusque je tombe mort, pour poser c't'argent devant lui. Si je fais ça, et trouve mon Em'ly, je suis content. Si je la trouve pas, peut-être elle entend dire, un jour, comme quoi son oncle qui l'aime a fini de la chercher quand il a fini de vivre ; et si je la connais, même ça la ramènera enfin à la maison ! »

Au moment où nous sommes sortis dans la rude nuit, j'ai vu la pauvre silhouette s'enfuir devant nous. J'ai détourné Mr Peggotty aussitôt sous quelque prétexte, et lui ai fait la conversation pendant qu'elle disparaissait.

Il a parlé d'une maison pour les voyageurs sur la route de Douvres, où il savait pouvoir trouver un logement simple et propre pour la nuit. Je l'ai accompagné sur le pont de Westminster, et nous nous sommes séparés sur la rive du Surrey. Tout semblait, dans mon imagination, être silencieux en son honneur, tandis qu'il reprenait son périple solitaire à travers la neige.

Je suis revenu dans la cour de l'auberge et, impressionné par mon souvenir du visage, je l'ai cherché anxieusement partout. Il n'était pas là. La neige avait recouvert la trace de notre récent passage ; on ne voyait que mes nouvelles empreintes ; et même celles-là commençaient à s'effacer (il neigeait si dru) quand je me suis tourné pour regarder par-dessus mon épaule.

Chapitre 41
Les tantes de Dora

Une réponse des deux vieilles dames est enfin arrivée. Elles présentaient leurs compliments à Mr Copperfield, et l'informaient qu'elle avaient accordé la plus grande attention à sa lettre, « en vue du bonheur des deux parties » — expression que j'ai trouvée plutôt inquiétante, non seulement en raison de l'usage qu'elles en avaient fait relativement au différend familial mentionné précédemment, mais parce que j'avais observé (et ai observé toute ma vie) que les expressions conventionnelles sont des sortes de feux d'artifice, faciles à déclencher, et susceptibles de prendre une grande variété de formes et de couleurs imprévisibles. Les demoiselles Spenlow ajoutaient qu'elles souhaitaient s'abstenir d'exprimer « par le biais de la correspondance » une opinion concernant la communication de Mr Copperfield ; mais que si Mr Copperfield pouvait leur accorder la faveur de venir en visite tel jour (accompagné, s'il le jugeait convenable, d'un ami de confiance), elles seraient heureuses d'échanger une conversation à ce sujet.

Mr Copperfield a répondu immédiatement à cette offre, avec ses compliments respectueux, qu'il aurait l'honneur de rendre visite aux demoiselles Spenlow à l'heure dite ; accompagné, conformément à leur aimable permission, par son ami Mr Thomas Traddles de l'Inner Temple. Ayant expédié cette missive, Mr Copperfield est tombé dans un état de vive agitation nerveuse, dans lequel il est resté jusqu'au jour de la visite.

J'étais d'autant plus inquiet, face à cette crise décisive, que j'étais privé des services inestimables de Miss Mills. Mais Mr Mills, qui passait son temps à me contrarier d'une façon ou d'une autre — ou c'était mon impression, ce qui revenait au même — avait dépassé les bornes en se mettant en tête de partir en Inde. Pourquoi devait-il aller en Inde, sinon pour me tourmenter ? Il est vrai qu'il n'avait rien à faire avec aucune autre partie du monde, et beaucoup à faire avec cette partie-là ; s'occupant uniquement de commerce avec l'Inde, ce qui me laissait perplexe (j'avais de vagues visions de châles dorés et de défenses d'éléphant) ; ayant vécu à Calcutta dans sa jeunesse ; et projetant maintenant d'y retourner comme associé-résident. Cela ne me concernait en rien. Cependant, cela le concernait si bien qu'il allait s'embarquer pour l'Inde, et Julia avec lui ; et Julia était partie à la campagne pour prendre congé de sa famille ; et la maison

était recouverte d'affiches annonçant qu'elle était à louer ou à vendre, et que les meubles (l'essoreuse et le reste) étaient vendus sur estimation. Ainsi se produisait un autre tremblement de terre dont j'étais le jouet, avant de m'être remis du choc du précédent !

J'hésitais sur ma tenue pour ce jour important ; étant partagé entre mon désir de paraître à mon avantage, et ma crainte de porter quelque chose qui risquait d'amoindrir aux yeux des demoiselles Spenlow l'aspect sévère et pratique de mon caractère. Je me suis efforcé de trouver le juste milieu entre ces deux extrêmes ; ma tante a approuvé le résultat ; et Mr Dick a jeté une de ses chaussures dans l'escalier derrière Traddles et moi pour nous porter chance.

J'avais beau considérer Traddles comme un bon garçon, et lui vouer une chaleureuse affection, je ne pouvais m'empêcher de regretter, en cette délicate occasion, son habitude de brosser ses cheveux si verticalement. Cela lui donnait un air étonné — pour ne pas dire une sorte de ressemblance avec un balai-brosse — qui, me chuchotait mon appréhension, pouvait nous être fatal.

J'ai pris la liberté d'en parler à Traddles, alors que nous marchions en direction de Putney ; et de lui dire que s'il voulait bien les aplatir un peu —

« Mon cher Copperfield », a dit Traddles, soulevant son chapeau et frottant ses cheveux dans toutes les directions, « rien ne me ferait plus plaisir. Mais ils ne veulent pas.

– Ne veulent pas s'aplatir ?

– Non. Rien n'y fait. Si je portais un poids de cinquante livres sur ma tête jusqu'à Putney, ils se redresseraient au moment où l'on enlève le poids. Tu n'as pas idée quelle chevelure entêtée je possède, Copperfield. Je suis un véritable porc-épic en colère[1]. »

J'étais un peu déçu, je dois dire, mais néanmoins enchanté de sa bonne nature. Je lui ai dit combien j'estimais sa bonne nature ; et que sa chevelure devait avoir pris tout l'entêtement de son caractère, car il n'en possédait pas du tout.

« Oh ! » a répliqué Traddles en riant, « je t'assure que c'est une vieille histoire, mes malheureux cheveux. La femme de mon oncle ne les supportait pas. Elle disait que cela l'exaspérait. Ils m'ont beaucoup gêné, aussi, quand je suis tombé amoureux de Sophy. Beaucoup !

[1] *A fretful porcupine*. Hamlet, I,5.

– Elle y trouvait à redire ?

– Pas *elle*, mais sa sœur aînée — celle qui est une beauté — s'en est bien moquée, d'après ce que j'ai compris. En fait, toutes les sœurs s'en amusent.

– Agréable !

– Oui », a dit Traddles, avec sa naïveté habituelle, « c'est une plaisanterie entre nous. Elles prétendent que Sophy en a une mèche dans son bureau, et qu'elle est obligée de la garder dans un livre à fermoir, pour l'empêcher de se hérisser. Cela nous fait rire.

– À propos, mon cher Traddles, ton expérience me fait penser à quelque chose. Quand tu t'es fiancé avec la jeune dame que tu viens de mentionner, as-tu adressé une proposition en bonne et due forme à sa famille ? Comparable à ce que nous allons faire aujourd'hui, par exemple ? » ai-je ajouté, nerveusement.

« Eh bien », a répondu Traddles, tandis qu'une ombre pensive glissait sur son visage attentif, « l'opération a été plutôt pénible dans mon cas, Copperfield. Sophy était tellement utile dans la famille, vois-tu, que personne ne pouvait supporter l'idée de la voir mariée un jour. En vérité, ils avaient décidé entre eux qu'elle ne se marierait jamais, et ils l'appelaient la vieille fille. En conséquence, quand j'ai mentionné la chose, avec de grandes précautions, à Mrs Crewler —

– La mamma ?

– La mamma — Révérend Horace Crewler — quand j'ai mentionné la chose, avec de grandes précautions, à Mrs Crewler, cela a produit un tel effet sur elle qu'elle a poussé un hurlement et a perdu connaissance. Je n'ai pas pu aborder le sujet de nouveau pendant des mois.

– Tu as fini par le faire ?

– Ah, le Révérend Horace l'a fait. C'est un excellent homme, fort exemplaire à tous égards ; et il a fait remarquer à son épouse qu'elle devrait, en bonne Chrétienne, se résigner au sacrifice (d'autant plus qu'il était très incertain), et se garder de tout sentiment peu charitable envers moi. Quant à moi, Copperfield, je te donne ma parole que j'avais l'impression de fondre sur cette famille comme un oiseau de proie.

– Les sœurs ont pris ton parti, j'espère, Traddles ?

– Enfin, je ne peux pas dire que oui. Après avoir plus ou moins accoutumé Mrs Crewler à l'idée, nous avons dû l'annoncer à Sarah. Tu te souviens que j'ai mentionné Sarah, celle qui a quelque chose qui ne va pas à la colonne vertébrale.

– Parfaitement !

– Elle a crispé ses deux mains », a dit Traddles, consterné. « Elle a fermé les yeux ; son teint s'est plombé ; elle est devenue toute raide ; et n'a plus rien mangé pendant deux jours, sauf du toast à l'eau administré avec une petite cuillère.

– Quelle fille déplaisante, Traddles ! » ai-je remarqué.

« Oh, mais non, je te demande pardon, Copperfield ! C'est une fille très charmante, mais elle a beaucoup de sensibilité. En fait, elles en ont toutes. Sophy m'a dit ensuite qu'aucun mot ne peut décrire les reproches qu'elle s'adressait à elle-même pendant qu'elle s'occupait de Sarah. Je sais que ces reproches devaient être sévères quand je me souviens de mes propres sentiments, Copperfield, qui étaient semblables à ceux d'un criminel. Quand Sarah a fini par se rétablir, nous avons encore dû l'annoncer aux huit autres ; et cela a produit sur elles divers effets des plus pathétiques. Les deux petites, que Sophy éduque, viennent seulement de renoncer à me détester.

– Au moins elles ont toutes accepté la chose maintenant, j'espère ?

– Ou — oui, je dirais qu'elles s'y sont, dans l'ensemble résignées », a dit Traddles, dubitatif. « Le fait est que nous évitons de mentionner le sujet ; et mon avenir incertain et ma situation médiocre les rassurent grandement. Il y aura une scène déplorable le jour où nous nous marierons. Cela ressemblera plus à un enterrement qu'à un mariage. Et ils vont tous me détester pour l'avoir enlevée ! »

Son honnête visage, alors qu'il me regardait en secouant la tête de façon à la fois sérieuse et comique, m'impressionne plus quand j'y repense qu'il ne l'a fait dans la réalité, car j'en étais arrivé à ce moment à un tel état d'agitation et de d'égarement que j'étais bien incapable de fixer mon attention sur quoi que ce soit. Lorsque nous sommes arrivés près de la maison où habitaient les demoiselles Spenlow, j'étais si peu sûr de mon apparence personnelle et de ma présence d'esprit que Traddles a proposé un petit remontant sous la forme d'un verre de bière. Après me l'avoir administré dans un pub du voisinage, il m'a conduit, à pas chancelants, à la porte des demoiselles Spenlow.

J'ai éprouvé, quand la servante l'a ouverte, une vague sensation d'être en quelque sorte exposé aux regards ; et de vaciller tant bien que mal à travers une entrée contenant un baromètre, jusqu'à un petit salon au rez-de-chaussée, donnant sur un jardin soigné. Aussi de m'asseoir là sur un canapé, et de voir les cheveux de Traddles bondir dès qu'il a ôté son chapeau, comme un de ces petit personnages importuns, fait de ressorts, qui sautent hors de fausses tabatières quand on ouvre le couvercle. Aussi d'entendre le tic-tac d'une horloge à l'ancienne sur la cheminée, et de tenter de le régler sur les saccades

de mon cœur — ce qu'il a refusé de faire. Aussi de scruter la pièce à la recherche du moindre signe de Dora, et de n'en trouver aucun. Aussi de penser que Jip a aboyé une fois au loin, et que quelqu'un l'a instantanément muselé. Finalement, je me suis trouvé en train de pousser Traddles dans la cheminée, et de m'incliner dans la plus grande confusion en direction de deux petites dames âgées, sèches et vêtues de noir, ressemblant merveilleusement toutes les deux à une poupée de cuir et de son à l'image de feu Mr Spenlow.

« Je vous en prie », a dit l'une des deux petites dames, « asseyez-vous. »

Quand j'ai fini de dégringoler sur Traddles, et me suis assis sur autre chose qu'un chat — mon premier siège — j'ai recouvré assez de vision pour percevoir que Mr Spenlow avait été de toute évidence le benjamin de la famille ; qu'il y avait un écart de six ou huit ans entre les deux sœurs ; et que la plus jeune semblait devoir gérer la rencontre, dans la mesure où elle avait ma lettre en main — qui me paraissait si familière, et pourtant si étrange ! — et où elle la consultait à travers un lorgnon. Elles étaient vêtues de la même façon, mais cette sœur portait sa robe d'une manière plus juvénile que l'autre ; et avait peut-être un peu plus de froufrous, ou de plis, ou de broches, ou de bracelets, ou de petites choses de ce genre qui lui donnaient une apparence plus vivante. Elles se tenaient toutes les deux bien droites ; elles étaient solennelles, posées, nettes, et sereines. La sœur qui ne tenait pas ma lettre avait les bras croisés sur sa poitrine, posés l'un sur l'autre, comme une idole.

« Mr Copperfield, je suppose », a dit la sœur qui avait ma lettre, s'adressant à Traddles.

C'était un horrible début. Traddles a dû indiquer que j'étais Mr Copperfield, et j'ai dû me revendiquer moi-même, et elles ont dû se débarrasser de l'idée préconçue que Traddles était Mr Copperfield, et en fin de compte nous étions dans un bel état. Pour tout arranger, nous avons tous distinctement entendu Jip aboyer brièvement deux fois avant d'être remuselé.

« Mr Copperfield ! » a dit la sœur avec la lettre.

J'ai fait quelque chose — me suis incliné, sans doute — et je lui accordais toute mon attention, quand l'autre sœur est intervenue.

« Ma sœur Lavinia, étant versée dans les affaires de cette nature, va exposer ce que nous considérons le mieux à même de promouvoir le bonheur des deux parties. »

J'ai découvert par la suite que Miss Lavinia était une autorité en matière d'affaires de cœur, en raison de l'existence passée d'un certain Mr Pidger, qui jouait au whist, et dont on supposait qu'il avait été amoureux d'elle. Ma propre opinion est qu'il s'agissait d'une hypothèse absolument gratuite, et que Mr Pidger n'avait aucunement éprouvé un tel sentiment — ne l'ayant jamais exprimé d'aucune manière à ma connaissance. Miss Lavinia et Miss Clarissa étaient toutes deux convaincues, cependant, qu'il aurait déclaré sa flamme si sa vie n'avait pas été abrégée dans sa jeunesse (à soixante ans environ) par un excès de boisson, et une tentative malheureuse d'arranger cela en se saoulant d'eau thermale de Bath. Elles soupçonnaient même secrètement qu'il était mort de cet amour dissimulé ; pourtant je dois dire que la maison contenait un portrait de lui avec un nez vermeil, qui n'avait rien de dissimulé[1].

« Nous n'examinerons pas » a dit Miss Lavinia, « l'histoire passée de cette affaire. La mort de notre pauvre frère Francis a oblitéré cela.

– Nous n'avions pas l'habitude », a dit Miss Clarissa, « de fréquenter notre frère Francis ; mais il n'y avait aucune séparation ou désunion entre nous. Francis a suivi son chemin et nous le nôtre. Nous considérions que cela conduisait au bonheur de toutes les parties. »

Chaque sœur se penchait un peu en avant pour parler, secouait la tête après avoir parlé, et se redressait quand elle se taisait. Miss Clarissa ne bougeait jamais ses bras. Elle jouait parfois un petit air dessus avec ses doigts — des menuets et des marches, je dirais — mais ne les bougeait pas.

« La mort de notre frère Francis a beaucoup changé la situation de notre nièce, ou sa situation supposée », a dit Miss Lavinia, « et par conséquent nous considérons que les opinons de notre frère Francis sur la situation de notre nièce ont changé aussi. Nous n'avons aucune raison de douter, Mr Copperfield, que vous ne soyez un jeune gentleman possédant de bonnes qualités et un caractère honorable ; ou que vous ayez de l'affection — ou soyez persuadé que vous avez de l'affection — pour notre nièce. »

J'ai répondu, comme je ne manquais pas de le faire chaque fois que je le pouvais, que personne n'avait jamais aimé quelqu'un d'autre comme j'aimais Dora. Traddles a confirmé ma déclaration par un murmure approbateur.

[1] Citation parodique d'un passage de *La nuit des rois* (II,4).

Miss Lavinia allait répliquer, quand Miss Clarissa, qui paraissait avoir une envie incessante de parler de son frère Francis, est intervenue de nouveau.

« Si la mamma de Dora, quand elle a épousé notre frère Francis, avait dit tout de suite qu'il n'y avait pas de place pour la famille à la table du dîner, cela aurait mieux valu pour le bonheur de toutes les parties.

– Sœur Clarissa », a dit Miss Lavinia, « peut-être n'avons-nous pas besoin de nous occuper de cela maintenant.

– Sœur Lavinia », a dit Miss Clarissa, « cela fait partie du sujet. Je n'aurais pas l'idée d'intervenir sur votre branche du sujet, à propos de laquelle vous êtes seule compétente. Sur cette branche du sujet, j'ai une voix et une opinion. Il aurait mieux valu pour le bonheur de toutes les parties que la mamma de Dora, quand elle a épousé notre frère Francis, ait déclaré clairement quelles étaient ses intentions. Nous aurions alors su à quoi nous attendre. Nous aurions dit 'nous vous prions de ne jamais nous inviter', et cela aurait évité toute possibilité de malentendu. »

Après que Miss Clarissa a secoué la tête, Miss Lavinia a repris la parole, consultant de nouveau ma lettre à travers son lorgnon. Elle avaient toutes les deux des petits yeux ronds, brillants et scintillants, au fait, semblables à des yeux d'oiseau. Elles ressemblaient à des oiseaux, de façon générale ; ayant des manières vives, brusques, soudaines, et une petite façon alerte et pimpante de se rajuster, comme des canaris.

Miss Lavinia, comme je l'ai dit, a repris la parole.

« Vous demandez la permission de ma sœur Clarissa et de moi-même, Mr Copperfield, de venir ici en visite en tant que prétendant agréé de notre nièce.

– Si notre frère Francis », a dit Miss Clarissa, faisant irruption de nouveau, si je peux qualifier une intervention si calme d'irruption, « désirait s'entourer d'une atmosphère de Commons et seulement de Commons, quel droit ou désir avions-nous de nous y opposer ? Aucun, j'en suis sûre. Nous avons toujours été loin de désirer nous imposer à quiconque. Mais pourquoi ne pas le dire ? Que notre frère Francis et sa femme fréquentent leur société. Que ma sœur Lavinia et moi-même fréquentions notre société. Nous pouvons la trouver toutes seules, j'espère ! »

Comme cela semblait s'adresser à Traddles et moi, nous avons tous les deux émis une sorte de réponse. Celle de Traddles était inaudible. Je pense que j'ai observé, moi-même, que cela était à mettre au crédit de toutes les personnes concernées. Je n'ai pas la moindre idée de ce que je voulais dire.

« Sœur Lavinia », a dit Miss Clarissa, ayant soulagé son esprit, « vous pouvez continuer, ma chère. »

Miss Lavinia a poursuivi :

« Mr Copperfield, ma sœur Clarissa et moi avons considéré cette lettre avec le plus grand soin, et nous ne l'avons pas considérée sans la montrer à notre nièce, et sans en discuter avec notre nièce. Nous ne doutons pas que vous pensez l'aimer beaucoup.

– Penser, madame », ai-je commencé avec enthousiasme, « oh ! — »

Mais Miss Clarissa m'ayant lancé un regard (comme un canari incisif) pour me prier de ne pas interrompre l'oracle, je lui ai demandé pardon.

« L'affection », a dit Miss Lavinia, jetant un coup d'œil à sa sœur pour obtenir sa confirmation, qu'elle donnait à chaque clause sous la forme d'un petit hochement de tête, « l'affection mûre, l'hommage, la dévotion, ne s'exprime par facilement. Sa voix est discrète. Elle est modeste et réservée, elle se tient en embuscade, elle attend et attend. Tel est le fruit mûr. Parfois une vie s'écoule, et le laisse mûrissant toujours dans l'ombre. »

Bien entendu, je n'ai pas compris alors que c'était une allusion à son idylle supposée avec le défunt Pidger ; mais j'ai deviné, en voyant le sérieux avec lequel Miss Clarissa hochait la tête, que ces mots étaient lourds de sens.

« Les inclinations légères — car je les qualifie de légères, en comparaison de tels sentiments — des très jeunes gens », a poursuivi Miss Lavinia, « ne sont que de la poussière, comparée à ces rocs. C'est en raison de la difficulté de savoir si elles sont susceptibles de durer, ou si elles ont de véritables fondations, que ma sœur Clarissa et moi-même ne savions comment agir, Mr Copperfield et Mr ——

– Traddles », a dit mon ami en sentant qu'on le regardait.

« Je vous demande pardon. De l'Inner Temple, je crois ? » a dit Miss Clarissa, consultant de nouveau ma lettre.

« Exactement », a dit Traddles, en devenant tout rouge.

Cependant, alors que je n'avais reçu aucun encouragement explicite jusque-là, j'ai cru voir chez les deux sœurs, et particulièrement chez Miss Lavinia, un plaisir intense à ce nouveau et fécond sujet d'intérêt familial, une détermination à en profiter le plus possible, une disposition à le bichonner, dans lesquels il y avait un brillant rayon d'espoir. J'ai pensé percevoir que Miss Lavinia éprouverait une satisfaction peu commune à surveiller deux jeunes amoureux comme Dora et moi ; et que Miss Clarissa

n'éprouverait pas moins de satisfaction à la voir nous surveiller, et à intervenir, dans sa branche particulière du sujet, chaque fois que l'envie l'en saisirait. Cela m'a donné le courage d'affirmer avec plus de véhémence que j'aimais Dora mieux que je ne pouvais dire, ou que quiconque ne pouvait croire ; que tous mes amis savaient combien je l'aimais ; que ma tante, Agnès, Traddles, toutes les personnes qui me connaissaient, savaient combien je l'aimais, et combien cet amour m'avait rendu sérieux. Pour attester tout cela, j'en ai appelé à Traddles. Et Traddles, s'enflammant comme s'il plongeait dans un débat parlementaire, s'en est vraiment sorti noblement ; confirmant mes dires en termes bien formulés et avec un bon sens simple et pratique qui a produit de toute évidence une impression favorable.

« Je parle, si je peux me permettre de le dire, comme quelqu'un qui a une certaine expérience de ces choses », a déclaré Traddles, « étant moi-même fiancé à une jeune dame — l'une de dix, en bas dans le Devonshire — et ne voyant aucune probabilité, à présent, que nos fiançailles aboutissent.

– Vous pouvez confirmer ce que j'ai dit, Mr Traddles », a observé Miss Lavinia, lui trouvant soudain un intérêt évident, « de l'affection qui est modeste et réservée ; qui attend et attend ?

– Absolument, madame. »

Miss Clarissa a regardé Miss Lavinia et a secoué gravement la tête. Miss Lavinia a regardé Miss Clarissa, et a émis un petit soupir.

« Sœur Lavinia », a dit Miss Clarissa, « prenez mon flacon de sels. »

Miss Lavinia est revenue à elle avec quelques bouffées de vinaigre aromatique — tandis que Traddles et moi l'observions avec beaucoup de sollicitude ; puis a poursuivi, d'une voix éteinte :

« Ma sœur et moi avons beaucoup douté, Mr Traddles, de la route à suivre en référence aux penchants, ou penchants imaginaires, de deux personnes aussi jeunes que votre ami Mr Copperfield et notre nièce.

– L'enfant de notre frère Francis », a remarqué Miss Clarissa. « Si la femme de notre frère Francis avait trouvé pertinent de son vivant (même si elle avait le droit, incontestablement, d'agir comme bon lui semblait) d'inviter la famille à sa table de dîner, nous pourrions avoir mieux connu l'enfant de notre frère Francis à l'heure présente. Sœur Lavinia, continuez. »

Miss Lavinia a retourné ma lettre, de manière à amener l'en-tête de son côté, et a consulté à travers son lorgnon quelques notes d'apparence ordonnée qu'elle avait inscrites vers cet endroit.

« Il nous semble prudent, Mr Traddles, de soumettre ces sentiments au test de notre propre observation. À présent nous ne savons rien d'eux, et ne sommes pas en position de juger dans quelle mesure ils sont réels. Par conséquent, nous sommes disposées à faire un pas vers la proposition de Mr Copperfield en admettant ses visites ici.

– Je n'oublierai jamais votre bonté, chères ladies », me suis-je exclamé, délivré d'un lourd fardeau d'inquiétude.

« Mais », a continué Miss Lavinia, « mais nous préférerions considérer que pour l'instant c'est à nous, Mr Traddles, que l'on rend visite. Nous devons nous garder de reconnaître des fiançailles effectives entre Mr Copperfield et notre nièce tant que nous n'avons pas eu l'occasion —

– Tant que *vous* n'avez pas eu l'occasion, sœur Lavinia », a dit Miss Clarissa.

« Si vous voulez », a consenti Miss Lavinia, en soupirant, « tant que je n'ai pas eu l'occasion de les observer.

– Copperfield », a dit Traddles, se tournant vers moi, « vous sentez, j'en suis sûr, que rien ne pourrait être plus raisonnable ni attentionné.

– Rien ! » me suis-je écrié. « Je l'apprécie vivement.

– Dans cette situation », a dit Miss Lavinia, consultant de nouveau ses notes, « et en admettant ses visites dans ces conditions seulement, nous devons exiger de Mr Copperfield une assurance formelle, sur sa parole d'honneur, qu'il n'y aura aucune communication de quelque sorte que ce soit entre notre nièce et lui à notre insu. Qu'aucun projet ne sera envisagé concernant notre nièce sans nous être d'abord soumis —

– *Vous* être soumis, sœur Lavinia », l'a interrompue Miss Clarissa.

« Si vous voulez », a consenti Miss Lavinia, résignée. « — sans m'être soumis et sans recevoir notre approbation. Nous devons en faire une stipulation explicite et des plus sérieuses, ne devant être enfreinte sous aucun prétexte. Nous avons suggéré à Mr Copperfield de se faire accompagner aujourd'hui par quelque ami de confiance », inclinant sa tête en direction de Traddles, qui a salué, « afin qu'il n'y ait aucun doute ou malentendu à ce sujet. Si Mr Copperfield, ou si vous, Mr Traddles, éprouvez le

moindre scrupule en donnant cette promesse, je vous prie de prendre le temps d'y réfléchir.

Je me suis exclamé, dans un état de ferveur exaltée, qu'aucun temps de réflexion n'était nécessaire. Je me suis déclaré lié par la promesse requise d'une manière fort passionnée ; ai demandé à Traddles de se porter témoin ; et me suis dénoncé comme le plus atroce des personnages si je m'en écartais jamais le moins du monde.

« Attendez ! » a dit Miss Lavinia, levant la main. « Nous avons résolu, avant d'avoir le plaisir de vous recevoir tous les deux, messieurs, de vous laisser seuls pendant un quart d'heure, pour considérer ce point. Vous nous permettrez de nous retirer. »

J'ai dit en vain que c'était inutile. Elles ont insisté pour se retirer pendant le temps spécifié. Ces petits oiseaux ont donc sautillé vers la porte avec une grande dignité ; me laissant recevoir les félicitations de Traddles, et me sentir comme si j'étais transporté dans des régions d'exquise félicité. À l'expiration exacte du quart d'heure, elle ont reparu aussi dignement qu'elles avaient disparu. Elles étaient parties en bruissant comme si leurs petits robes étaient faites de feuilles d'automne ; et elles sont revenues en bruissant de la même manière.

Je me suis alors engagé de nouveau à observer les conditions prescrites.

« Ma sœur Clarissa », a dit Miss Lavinia, « le reste vous regarde. »

Miss Clarissa, décroisant les bras pour la première fois, a pris les notes et y a jeté un coup d'œil.

« Nous serons heureuses », a dit Mis Clarissa, de recevoir Mr Copperfield à dîner tous les dimanches, si cela lui convenait. Nous dînons à trois heures. »

Je me suis incliné.

« Pendant la semaine », a dit Miss Clarissa, « nous serons heureuses de recevoir Mr Copperfield pour le thé. Nous prenons le thé à six heures et demie. »

Je me suis incliné de nouveau.

« Deux fois par semaine, mais, en règle générale, pas plus souvent. »

Je me suis incliné de nouveau.

« Miss Trotwood, mentionnée dans la lettre de Mr Copperfield, voudra peut-être nous rendre visite. Quand les visites valent mieux pour le bonheur de toutes les parties, nous sommes heureuses de recevoir des visites, et de les rendre. Quand il vaut mieux pour le bonheur de toutes les parties qu'aucune visite n'ait lieu (comme dans le cas de notre frère Francis et de sa maison), c'est très différent. »

J'ai déclaré que ma tante serait fière et enchantée de faire leur connaissance ; même si je n'étais pas bien sûr qu'elles pourraient s'entendre de manière très satisfaisante. Les conditions étant maintenant agréées, j'ai exprimé ma reconnaissance de la manière la plus chaleureuse ; et, prenant la main, d'abord de Miss Clarissa, et ensuite de Miss Lavinia, je les ai portées successivement à mes lèvres.

Miss Lavinia s'est alors levée, et priant Mr Traddles de nous excuser une minute, m'a demandé de la suivre. J'ai obéi en tremblant, et elle m'a conduit dans une autre pièce. Là, j'ai trouvé ma chérie adorée se bouchant les oreilles derrière la porte, avec son cher petit visage tourné vers le mur ; et Jip dans le chauffe-plats la tête enveloppée d'une serviette.

Oh ! Comme elle était belle dans sa robe noire, et comme elle a sangloté et pleuré au début, et ne voulait pas quitter sa cachette derrière la porte ! Comme nous avons été affectueux l'un avec l'autre quand elle en est enfin sortie ; et dans quel état de béatitude je me suis trouvé quand nous avons retiré Jip du chauffe-plats, et l'avons rendu à la lumière, éternuant beaucoup, et avons été réunis tous les trois !

« Ma très chère Dora ! Maintenant vraiment à moi pour toujours !

– Oh NON ! » a plaidé Dora. « S'il vous plaît !

– N'êtes-vous pas à moi pour toujours, Dora ?

– Oh oui, bien sûr, je le suis », s'est écrié Dora, « mais j'ai tellement peur !

– Peur, mon trésor ?

– Oh oui ! Je ne l'aime pas. Pourquoi ne s'en va-t-il pas ?

– Qui, ma vie ?

– Votre ami. Ce n'est pas son affaire. Il doit être stupide !

– Mon amour ! » (Il n'y avait rien de plus séduisant que ses manières enfantines.) « C'est la meilleure des créatures !

– Oh, mais nous n'avons pas besoin de meilleure des créatures ! » a dit Dora en faisant la moue.

« Ma chérie », ai-je argumenté, « vous le connaîtrez bientôt très bien, et vous l'aimerez beaucoup. Et ma tante va venir bientôt ; et elle aussi, vous l'aimerez beaucoup, quand vous la connaîtrez.

– Non, s'il vous plaît ne l'amenez pas ! » a dit Dora, me donnant un petit baiser horrifié, et joignant les mains. « Oh non. Je sais que c'est une vieille chose méchante et

malfaisante ! Ne la laissez pas venir ici, Doady ! » ce qui était une déformation de David.

Les réprimandes n'auraient servi à rien ; j'ai donc ri, et admiré, et j'étais très amoureux et très heureux ; et elle m'a montré le nouveau tour de Jip de se tenir debout sur ses pattes arrières dans un coin — ce qu'il a fait pendant la durée d'un éclair à peu près avant de retomber — et je ne sais pas combien de temps je serais resté là, oubliant Traddles, si Miss Lavinia n'était pas entrée pour m'emmener. Miss Lavinia aimait beaucoup Dora (elle m'a dit que Dora ressemblait exactement à ce qu'elle était elle-même à son âge — elle devait avoir beaucoup changé) et elle la traitait comme un jouet. J'ai voulu convaincre Dora de venir voir Traddles, mais quand je le lui ai proposé elle s'est enfuie dans sa chambre et s'y est enfermée ; je suis donc allé voir Traddles sans elle, et suis reparti avec lui en marchant sur un nuage.

« Rien ne pourrait être plus satisfaisant », a dit Traddles, « et ce sont de très agréables vieilles dames, j'en suis sûr. Je ne serais pas du tout étonné si tu te mariais des années avant moi, Copperfield.

– Ta Sophy joue-t-elle d'un instrument, Traddles ? » ai-je demandé, dans la fierté de mon cœur.

– Elle sait assez de piano pour donner des leçons à ses petites sœurs.

– Chante-t-elle un peu ?

– Eh bien, elle chante des ballades, quelquefois, pour égayer un peu les autres quand elles se sentent déprimées. Rien de savant.

– Elle ne chante pas en s'accompagnant à la guitare ?

– Oh mon Dieu non !

– Elle peint, aussi ?

– Pas du tout. »

J'ai promis à Traddles qu'il entendrait Dora chanter, et verrait quelques-unes de ses peintures de fleurs. Il a dit que cela lui plairait fort, et nous sommes rentrés à la maison bras-dessus bras-dessous de très bonne humeur. Je l'ai encouragé à me parler de Sophy sur le chemin ; ce qu'il a fait avec une tendre confiance en elle que j'ai beaucoup admirée. Je la comparais à Dora dans ma tête avec une satisfaction intérieure considérable ; mais je reconnaissais franchement en moi-même qu'elle semblait être une excellente sorte de fille pour Traddles.

J'ai immédiatement informé ma tante, bien sûr, du résultat fructueux de la rencontre, et de tout ce qui y avait été dit et fait. Elle était heureuse de me voir heureux, et a promis de rendre visite aux tantes de Dora sans perdre de temps. Mais elle a marché de long en large si longtemps dans nos pièces ce soir-là, pendant que j'écrivais à Agnès, que j'ai commencé à penser qu'elle marcherait jusqu'au matin.

J'ai écrit à Agnès une lettre fervente et reconnaissante, dans laquelle j'ai raconté tous les bons résultats que j'avais obtenus en suivant ses conseils. Elle m'a écrit par retour du courrier. Sa lettre était optimiste, sincère et joyeuse. Elle a toujours été joyeuse à partir de ce moment.

J'étais plus occupé que jamais. Compte tenu de mes trajets quotidiens à Highgate, Putney était très loin ; et je voulais naturellement y aller aussi souvent que possible. L'heure du thé étant malcommode, j'ai convenu avec miss Lavinia de venir en visite le samedi après-midi, sans remettre en cause mes dimanches privilégiés. Ainsi, la fin de chaque semaine était une période délicieuse pour moi, et je supportais le reste de la semaine en l'attendant avec impatience.

J'ai été merveilleusement soulagé de constater que les relations entre ma tante et les tantes de Dora se sont révélées moins grinçantes que je ne craignais. Ma tante a fait la visite promise quelques jours après la mienne ; et quelques jours plus tard, les tantes de Dora ont rendu visite à ma tante, en observant toutes les convenances. Des échanges similaires mais plus amicaux ont eu lieu ensuite, en général toutes les trois ou quatre semaines. Je sais que ma tante déconcertait beaucoup les tantes de Dora en réduisant à néant la dignité des voyages en fiacre pour marcher jusqu'à Putney à des moments extraordinaires, par exemple juste après le petit déjeuner ou juste avant le thé ; de même en adaptant sa manière de porter son chapeau au confort de sa tête, sans tenir le moindre compte des préjugés de la civilisation sur ce sujet. Mais les tantes de Dora se sont vite mises d'accord pour considérer ma tante comme une lady excentrique et quelque peu masculine, ayant un vigoureux intellect ; et si ma tante hérissait parfois les plumes des tantes de Dora, en exprimant des opinons hérétiques sur divers points d'étiquette, elle m'aimait trop pour ne pas sacrifier quelques-unes de ses particularités à l'harmonie générale.

Le seul membre de notre petite société qui refusait absolument de s'adapter aux circonstances, c'était Jip. Il ne voyait jamais ma tante sans exhiber immédiatement toutes les dents de sa mâchoire, se retirer sous une chaise, et grogner incessamment ;

avec de temps à autre un hurlement plaintif, comme si sa sensibilité ne pouvait la tolérer. Toutes sortes de traitements ont été essayés, le cajoler, le gronder, le taper, l'amener à Buckingham Street (où il s'est instantanément précipité sur les deux chats, à l'effroi de tous les spectateurs) ; mais il n'a jamais pu prendre sur lui de supporter la société de ma tante. Il pensait parfois avoir réussi à contrôler son intolérance, et restait aimable pendant quelques minutes, puis il levait son nez retroussé et hurlait au point que l'on ne pouvait faire autrement que de lui bander les yeux et le mettre dans le chauffe-plats. À la fin, Dora l'emmitouflait dans une serviette et l'enfermait là-haut dès que l'on signalait ma tante à la porte.

Alors que nous menions ce train de vie tranquille, une chose me troublait tout de même beaucoup. C'est que Dora semblait être considérée d'un commun accord comme un joli jouet ou bibelot. Ma tante, dont elle s'était peu à peu rapprochée, l'appelait toujours Petite Fleur ; et Miss Lavinia prenait plaisir à s'occuper d'elle, à friser ses cheveux, à fabriquer des colifichets pour elle, et à la traiter comme une enfant gâtée. Ce que faisait Miss Lavinia, sa sœur le faisait aussi tout naturellement. Je trouvais cela étrange ; tout le monde semblait traiter Dora comme Dora traitait Jip.

J'ai décidé d'en parler à Dora ; et un jour, pendant une promenade (car Miss Lavinia nous avait autorisés, après un certain temps, à sortir tout seuls), je lui ai dit que je serais heureux si elle pouvait les persuader de se conduire autrement avec elle.

« Parce que vous savez, ma chérie », l'ai-je admonestée, « vous n'êtes pas une enfant.

– Voilà ! Maintenant vous allez être fâché !

– Fâché, mon amour ?

– Je suis sûre qu'elles sont très gentilles avec moi, et je suis très heureuse.

– Très bien ! Mais, amour de ma vie, vous pourriez être très heureuse, tout en étant traitée de manière raisonnable. »

Dora m'a lancé un regard réprobateur — le plus joli regard ! — puis a commencé à sangloter, disant que si je ne l'aimais pas, pourquoi avais-je tellement voulu me fiancer avec elle ? Et pourquoi ne partais-je pas maintenant, si je ne pouvais pas la supporter ?

Que pouvais-je faire après cela, sinon sécher ses larmes en les embrassant, et lui dire combien je l'adorais !

« Je suis sûre que je suis très affectueuse », a dit Dora. « Vous ne devriez pas être cruel avec moi, Doady !

– Cruel, mon précieux amour ! Comme si je voulais — ou pouvais — être cruel avec vous !

– Alors cessez de me trouver des défauts », a dit Dora en mettant sa bouche en bouton de rose, « et je serai bonne. »

Elle m'a charmé peu après en me demandant, spontanément, de lui donner ce livre de cuisine dont je lui avais parlé un jour, et de lui montrer comment tenir les comptes comme je le lui avais promis. J'ai apporté le livre à ma visite suivante (je l'ai fait relier joliment, d'abord, pour lui donner une apparence moins sèche et plus attirante) ; et tandis que nous nous promenions sur le terrain communal, je lui ai montré un vieux livre de comptes de ma tante, et lui ai donné un jeu de tablettes[1], et un joli petit étui à crayons et une boîte de mines de plomb, pour s'exercer à l'économie domestique.

Mais le livre de cuisine donnait mal à la tête à Dora, et les chiffres la faisaient pleurer. Ils ne voulaient pas tomber juste, disait-elle. Alors elle les gommait, et dessinait des petits bouquets, et des portraits de Jip et de moi, sur toutes les tablettes.

Ensuite, j'ai essayé de lui donner plaisamment des instructions sur les affaires domestiques quand nous nous promenions le samedi après-midi. Quelquefois, par exemple, quand nous passions devant une boutique de boucher, je disais :

« Supposez, mon cœur, que nous soyons mariés, et que vous alliez acheter une épaule de mouton pour le dîner, sauriez-vous comment l'acheter ? »

Le visage de ma jolie petite Dora s'affaissait, et elle mettait de nouveau sa bouche en bouton de rose, comme pour montrer qu'elle aurait préféré fermer la mienne avec un baiser.

« Sauriez-vous comment l'acheter, ma chérie ? » répétais-je, peut-être, si j'étais très inflexible.

Dora réfléchissait un peu, et puis répondait, peut-être, avec un air de triomphe :

« Mais le boucher saurait comment la vendre, et qu'ai-je besoin de le savoir ? Oh, que vous êtes bête ! »

Ainsi, quand j'ai demandé une fois à Dora, en pensant au livre de cuisine, ce qu'elle ferait si nous étions mariés et que je lui déclare mon envie d'un bon ragoût irlandais, elle a répondu qu'elle dirait à la cuisinière de le faire ; et elle a battu des mains sans me

[1] Des tablettes d'ivoire, comparables à nos ardoises d'écolier. On écrivait dessus avec un crayon, et on effaçait avec une gomme.

lâcher le bras, et elle a ri de si charmante manière qu'elle était plus ravissante que jamais.

En conséquence, le livre de cuisine était en général par terre dans le coin où Jip apprenait à faire le beau. Dora était si heureuse, quand elle l'eut dressé à rester debout sur le livre sans vouloir redescendre, et à tenir en même temps l'étui à crayons dans sa gueule, que j'étais content de l'avoir acheté.

Nous sommes donc revenus à la guitare, et aux peintures de fleurs, et aux chansons qui parlaient de danser sans cesse, Tra la la ! et nous étions aussi heureux que la semaine était longue. À l'occasion, je rêvais d'oser signaler à Miss Lavinia qu'elle traitait la chérie de mon cœur un peu trop comme un jouet ; et je me réveillais parfois, pour ainsi dire, en m'étonnant de trouver que j'étais tombé dans l'erreur commune, et la traitais aussi comme un jouet — mais pas souvent.

Chapitre 42
Méfait

J'ai le sentiment que cela ne devrait pas être à moi de rapporter, même si ce manuscrit n'est pas destiné à d'autres yeux que les miens, combien j'ai travaillé dur à cette terrible sténographie, et combien j'ai fait de progrès, en pensant à mes responsabilités vis-à-vis de Dora et de ses tantes. J'ajouterai seulement à ce que j'ai déjà écrit à propos de ma ténacité à cette époque de ma vie, et d'une énergie patiente et continue qui a commencé alors à mûrir en moi, et dont je sais que c'est la grande force de mon caractère — si j'ai la moindre force — que je trouve là, quand je regarde en arrière, l'origine de mon succès. J'ai eu beaucoup de chance en ce qui concerne les questions matérielles ; de nombreux hommes ont travaillé bien plus durement, et n'ont pas connu la moitié de mon succès ; mais je n'aurais jamais pu faire ce que j'ai fait sans les habitudes de ponctualité, d'ordre et d'assiduité, sans la détermination de me concentrer sur un sujet à la fois, même quand le sujet suivant déboulait sur ses talons, que j'ai acquises alors. Dieu sait que je n'écris pas cela pour me vanter. L'homme qui passe en revue sa propre vie, ainsi que je fais de la mienne en continuant ici, page après page, devrait être un homme vraiment parfait pour que lui soit épargnée une vive conscience de nombreux talents négligés, de nombreuses occasions manquées, de nombreux sentiments fantasques et pervers luttant sans cesse dans son cœur et le terrassant. Je ne possède pas un seul don naturel, j'ose le dire, dont je n'aie pas fait mauvais usage. Je veux simplement déclarer que tout ce que j'ai essayé de faire dans ma vie, j'ai essayé de tout mon cœur de le faire bien ; que tout ce à quoi je me suis consacré, je m'y suis consacré complètement ; que dans les grands objectifs comme dans les petits, j'ai toujours agi avec une totale sincérité. Je n'ai jamais cru possible qu'une capacité naturelle ou améliorée puisse se passer des qualités simples, solides et laborieuses et espérer atteindre son but. Une telle réussite n'existe pas sur cette terre. Un heureux talent et une occasion favorable peuvent former les deux montants de l'échelle sur laquelle montent certains hommes, mais les barreaux de cette échelle doivent être fait d'un matériau qui résiste à l'usure ; et rien ne se substitue au sérieux sincère, ardent et approfondi. Ne jamais mettre une seule main à une chose si je peux

m'y consacrer tout entier, et ne jamais affecter de déprécier mon travail, quel qu'il soit ; telles ont été, je le constate maintenant, mes règles d'or.

Je ne répéterai pas ici tout ce que je dois à Agnès dans la pratique des préceptes que j'ai exposées. Mon récit retourne à Agnès, avec un amour reconnaissant.

Elle est venue passer quinze jours chez le Docteur. Mr Wickfield était un vieil ami du Docteur, et le Docteur souhaitait lui parler, et lui faire du bien. La conversation avait porté sur ce sujet au cours du dernier séjour en ville d'Agnès, et cette visite en était le résultat. Son père et elle sont venus ensemble. Je n'ai pas été très étonné d'apprendre qu'elle s'était engagée à trouver un logement dans le voisinage pour Mrs Heep, qui avait besoin de changer d'air pour ses rhumatismes, et qui trouvait idéal de le faire en une telle compagnie. Je n'ai pas non plus été étonné quand le lendemain même Uriah, en bon fils, a amené sa digne mère pour prendre possession des lieux.

« Voyez-vous, Master Copperfield », a-t-il dit, en m'imposant sa compagnie pour faire un tour dans le jardin du Docteur, « quand une personne aime, une personne est un peu jalouse — ou au moins, soucieuse de garder un œil sur la bien-aimée.

– De qui êtes-vous jaloux maintenant ?

– Grâce à vous, Master Copperfield, de personne en particulier juste à présent — d'aucune personne masculine, en tout cas.

– Voulez-vous dire que vous êtes jaloux d'une personne féminine ? »

Il m'a jeté un regard oblique de ses sinistres yeux rouges, et a ri.

« Vraiment, Master Copperfield — je devrais dire Mister, mais je sais que vous excuserez l'abitude que j'ai prise — vous insinuez si bien que vous m'arrachez les informations comme avec un tire-bouchon ! Bon, ça ne me dérange pas de vous dire », posant sa main poissonneuse sur la mienne, « que je ne suis pas un homme qui plaît à une dame en général, monsieur, et je n'ai jamais plu à Mrs Strong. »

Ses yeux paraissaient verts maintenant, tandis qu'ils observaient les miens avec une rouerie méchante.

« Que voulez-vous dire ?

– Allons, bien que je sois un juriste, Master Copperfield », a-t-il répondu, avec une grimace sèche, « je veux dire, juste là, ce que je dis.

– Et que voulez-vous dire par votre regard ? » ai-je répliqué, calmement.

« Par mon regard ? Ma foi, Master Copperfield, c'est un procédé déloyal ! Ce que je veux dire par mon regard ?

– Oui, par votre regard. »

Cela semblait l'amuser beaucoup, et il a ri d'aussi bon cœur qu'il était possible dans sa nature de le faire. Après avoir gratté son menton avec sa main, il a dit, les yeux baissés — grattant toujours, très lentement :

« Quand je n'étais qu'un numble employé, elle me regardait toujours de haut. Elle invitait constamment mon Agnès chez elle pour une raison ou pour une autre, et elle vous traitait constamment comme un ami, Master Copperfield ; mais j'étais bien trop en-dessous d'elle, moi-même, pour attirer son attention.

– Eh bien ? vous l'étiez peut-être !

– Et au-dessous de lui, aussi », a poursuivi Uriah, très distinctement, et dans un ton méditatif, tandis qu'il continuait à gratter son menton.

« Ne connaissez-vous pas assez bien le Docteur », ai-je dit, « pour le savoir inconscient de votre existence, quand vous n'étiez pas en sa présence ? »

Il m'a jeté un nouveau regard oblique, et il a creusé sa mâchoire pour pouvoir se gratter plus commodément, en répondant :

« Oh mon Dieu, je ne parle pas du Docteur ! Oh non, pauvre homme ! Je veux dire Mr Maldon ! »

Mon cœur a cessé de battre. Tous mes anciens doutes et mes inquiétudes sur ce sujet, toute la tranquillité et le bonheur du Docteur, toutes les possibilités mêlées d'innocence et de compromis, que je ne pouvais démêler, j'ai vu tout cela, en un moment, à la merci des intrigues de ce bonhomme.

« Il ne pouvait jamais entrer dans le bureau sans me donner des ordres et me bousculer. Un de vos beaux gentlemen ! J'étais — et je suis — très doux et umble. Mais je n'aimais — et n'aime — pas ce genre de chose. »

Il a cessé de se gratter le menton, et a sucé ses joues au point qu'elles paraissaient se toucher à l'intérieur ; me fixant tout du long de son regard oblique.

« C'est l'une de vos charmantes femmes, oh oui », a-t-il poursuivi après avoir lentement rendu à son visage sa forme naturelle, « et peu disposée à traiter amicalement des comme moi, *je* le sais. C'est juste la sorte de personne qui inciterait mon Agnès à chasser un plus gros gibier. Alors je ne suis pas un de vos hommes qui plaisent à une dame, Master Copperfield ; mais j'ai des yeux dans ma tête depuis bien longtemps. Nous autres gens umbles avons des yeux, généralement parlant — et il nous servent à regarder. »

Je me suis efforcé de ne pas paraître concerné, ni troublé, mais sans beaucoup de succès, ai-je vu sur son visage.

« Je vais donc pas la laisser me dénigrer, Copperfield », a-t-il continué, haussant d'un air de triomphe malveillant cette partie de sa physionomie où ses sourcils rouges se seraient trouvés s'il en avait eu, « et je ferai ce que je peux pour mettre fin à cette amitié. Je ne l'approuve pas. Cela ne me gêne pas de vous avouer que j'ai un caractère plutôt rancunier, et veux tenir à distance tous les intrus. Je vais pas courir sciemment le risque d'être l'objet d'un complot.

– Vous êtes toujours en train de comploter, et vous vous persuadez vous-même que tout le monde fait la même chose, je pense.

– C'est possible, Master Copperfield. Mais j'ai un mobile, comme le disait mon associé ; et je me défends bec et ongles. On ne doit pas me maltraiter sous prétexte que je suis une umble personne. Je ne peux admettre que les gens m'empêchent d'avancer. En vérité, ils doivent descendre de la charrette, Master Copperfield.

– Je ne vous comprends pas.

– Non, vraiment ? » a-t-il répliqué, avec un de ses tressaillements. « Ça m'étonne, master Copperfield, vous qui êtes habituellement si vif ! Je tenterai d'être plus clair une autre fois. — Est-ce Mr Maldon à cheval, qui sonne à la porte, monsieur ?

– Cela lui ressemble », ai-je répondu aussi négligemment que possible.

Uriah s'est arrêté tout net, a mis ses mains entre les gros nœuds qu'étaient ses genoux, et s'est plié en deux de rire. D'un rire parfaitement silencieux. Il n'émettait aucun son. J'étais tellement écœuré par son odieuse conduite, en particulier par cette séquence finale, que j'ai fait demi-tour sans cérémonie et l'ai laissé plié en deux au milieu du jardin, comme un épouvantail sans tuteur.

Ce n'est pas ce soir-là mais le surlendemain, un samedi, ainsi que je m'en souviens bien, que j'ai emmené Agnès voir Dora. J'avais arrangé cette visite par avance avec Miss Lavinia ; et on attendait Agnès pour le thé.

J'étais dans un émoi de fierté et d'inquiétude ; fier de ma chère petite fiancée, et inquiet en me demandant si elle plairait à Agnès. Sur tout le trajet de Putney, Agnès étant dans la diligence et moi sur le toit, je m'imaginais Dora dans toutes les jolies tenues que je connaissais si bien ; tantôt me disant que j'aimerais la voir exactement telle qu'elle était vêtue une certaine fois, tantôt me demandant si je ne la préférerais pas

telle que je l'avais vue une autre fois ; et me tourmentant à ce sujet presque jusqu'à en devenir malade.

En tout cas, j'étais sûr qu'elle serait jolie ; mais il s'est avéré que je ne l'avais jamais vue si belle. Elle n'était pas dans le salon quand j'ai présenté Agnès à ses petites tantes, mais se tenait timidement à l'écart. Je savais où la rechercher, maintenant ; et en effet, je l'ai trouvée se bouchant de nouveau les oreilles, derrière la même ennuyeuse vieille porte.

Au début, elle ne voulait pas du tout se montrer ; puis elle a réclamé cinq minutes à ma montre. Quand enfin elle a passé son bras sous le mien pour être emmenée dans le salon, son charmant petit visage était empourpré, et n'avait jamais été aussi joli. Mais quand nous sommes entrés dans la pièce et qu'il a pâli, elle était encore dix mille fois plus jolie.

Dora avait peur d'Agnès. Elle savait qu'Agnès était « trop intelligente », m'avait-elle dit. Mais quand elle l'a vue, paraissant à la fois si joyeuse et si sérieuse, et si pensive, et si bonne, elle a poussé un petit cri d'heureuse surprise, et a simplement mis ses bras affectueux autour du cou d'Agnès, et a posé sa joue innocente contre le visage d'Agnès.

Je n'avais jamais été aussi heureux, je n'avais jamais été aussi satisfait, que lorsque j'ai vu ces deux-là assises ensemble, l'une à côté de l'autre. Que lorsque j'ai vu ma jolie petite chérie lever les yeux naturellement vers ce regard cordial. Que lorsque j'ai vu la tendre et belle attention que lui portait Agnès.

Miss Lavinia et Miss Clarissa partageaient ma joie à leur façon. C'était la table de thé la plus plaisante du monde. Miss Clarissa présidait. J'ai coupé et servi le gâteau sucré au cumin — les petites sœurs avaient une propension d'oiseau à becqueter les graines et à picorer le sucre ; Miss Lavinia supervisait avec une bienveillance protectrice, comme si notre heureux amour était son œuvre ; et nous étions parfaitement contents de nous-mêmes et des autres.

La gentille bonne humeur d'Agnès est allée droit au cœur des personnes présentes. Son intérêt tranquille pour tout ce qui intéressait Dora ; sa manière de faire connaissance de Jip (qui l'a acceptée aussitôt) ; son sourire encourageant quand Dora a eu honte de venir s'asseoir à sa place habituelle à côté de moi ; sa grâce et son aisance modestes, suscitant une foule de petites marques de confiance rougissantes de Dora ; avec tout cela, elle semblait compléter idéalement notre cercle.

« Je suis si contente », a dit Dora après le thé, « que vous m'aimiez. Je ne pensais pas que ce serait le cas ; et je veux, plus que jamais, être aimée, maintenant que Julia Mills est partie. »

J'ai oublié de mentionner, au fait, que Miss Mills s'était embarquée, et Dora et moi étions montés à bord d'un grand voilier des Indes Orientales à Gravesend pour la voir ; et que nous avions mangé du gingembre confit, et des goyaves, et d'autres friandises de cette sorte au déjeuner ; et que nous avions laissé Miss Mills sur la plage arrière, pleurant sur un siège pliant, tenant sous le bras un grand cahier neuf fermé par un cadenas, dans lequel elle devait noter à l'abri des regards les réflexions originales qu'éveillerait la contemplation de l'océan.

Agnès a dit craindre que je ne l'aie décrite sous un jour défavorable ; mais Dora l'a rassurée aussitôt.

« Oh non ! » a-t-elle dit, secouant ses boucles à mon intention. « Il n'y avait que des éloges. Il estime tellement votre opinion que j'en étais venue à la redouter.

– Ma bonne opinion ne peut pas renforcer son affection pour certaines personnes qu'il connaît », a dit Agnès en souriant. « Elle ne vaut pas la peine qu'elles l'aient.

– Mais je voudrais l'avoir, s'il vous plaît », a dit Dora, de son ton cajoleur, « si c'est possible ! »

Nous avons plaisanté sur le fait que Dora voulait être aimée, et Dora a dit que j'étais une oie, et que de toute façon elle ne m'aimait pas, et la courte soirée s'est envolée sur des ailes diaphanes. Le moment s'approchait où la diligence devait venir nous prendre. Je me tenais debout tout seul devant le feu, quand Dora est entrée sans bruit dans la pièce pour me donner le précieux petit baiser auquel j'avais toujours droit avant de partir.

« Ne croyez-vous pas que si je l'avais eue pour amie depuis longtemps, Doady », a-t-elle dit, ses yeux clairs brillant d'un vif éclat, et sa petite main droite jouant négligemment avec un bouton de mon manteau « je serais peut-être devenue plus intelligente ?

– Mon amour ! Quelle absurdité !

– Pensez-vous que c'est absurde ? » a répliqué Dora, sans me regarder. « En êtes-vous sûr ?

– Évidemment !

– J'ai oublié », a dit Dora, sans cesser de tourner et retourner le bouton, « quelle est la relation entre Agnès et vous, cher vilain garçon.

– Pas une relation familiale ; mais nous avons été élevés ensemble, comme frère et sœur.

– Je me demande pourquoi vous êtes tombé amoureux de moi ? » a dit Dora, passant à un autre bouton de mon manteau.

« Peut-être parce que je ne pouvais pas vous voir et ne pas vous aimer, Dora !

– Supposons que vous ne m'ayez jamais vue », a dit Dora, changeant de bouton.

« Supposons que nous ne soyons jamais nés ! » ai-je dit gaiement.

Je me demandais à quoi elle pensait, tandis que je regardais et admirais en silence la douce petite main qui remontait la rangée de boutons de mon manteau, et les volutes de cheveux plaqués sur ma poitrine, et les cils de ses yeux baissés, se levant légèrement pour suivre ses doigts frivoles. À la fin, elle a levé ses yeux jusqu'aux miens, et elle s'est haussée sur la pointe des pieds pour me donner, plus pensivement que d'habitude, ce précieux petit baiser — une fois, deux fois, trois fois — et elle est sortie de la pièce.

Elles sont revenues toutes ensemble cinq minutes plus tard, et Dora n'avait plus cet air pensif inhabituel. Elle avait décidé en riant de faire exécuter à Jip tous ses tours avant l'arrivée de la diligence. Cela a pris du temps (moins en raison de leur nombre, que de la réticence de Jip), et ils n'étaient pas finis quand la diligence est arrivée. Agnès et elle se sont quittées en hâte mais affectueusement ; et Dora devait écrire à Agnès (qui ne devait pas faire attention à la bêtise de ses lettres, a-t-elle dit), et Agnès devait écrire à Dora ; et elles se sont quittées pour la deuxième fois à la portière de la diligence, et pour la troisième fois quand Dora, malgré les remontrances de Miss Lavinia, a couru pour rappeler à Agnès, à travers la vitre, qu'elle devait écrire, et pour secouer ses boucles en ma direction sur le toit.

La diligence devait nous déposer près de Covent Garden, où nous devions prendre une autre diligence pour Highgate. J'attendais avec impatience la courte marche dans l'intervalle, afin qu'Agnès puisse me faire l'éloge de Dora. Ah ! quel éloge elle m'en a fait ! Avec quelle affection et quelle ferveur elle a confié la jolie créature que j'avais conquise, qui avait si bien déployé sa grâce ingénue, à mes soins les plus tendres ! Avec quelle attention, bien que sans y paraître, elle m'a rappelé ma responsabilité à l'égard de la petite orpheline !

Je n'avais jamais, jamais, aimé Dora aussi profondément et véritablement que je l'ai aimée ce soir-là. Quand nous sommes arrivés et avons marché de nouveau, dans la lumière des étoiles, sur la route tranquille qui menait à la maison du Docteur, j'ai dit à Agnès que c'était son œuvre.

« Quand tu étais assise à côté d'elle, tu ne semblais pas moins *son* ange gardien que le mien, et tu le sembles maintenant, Agnès.

– Un pauvre ange, mais fidèle. »

Le ton clair de sa voix, m'allant droit au cœur, m'a fait répondre tout naturellement :

« En observant aujourd'hui à quel point la bonne humeur qui t'appartient, Agnès (et à personne d'autre de ma connaissance) était revenue, j'ai commencé à espérer que tu es plus heureuse à la maison.

– Je suis plus heureuse intérieurement. Je suis joyeuse et j'ai le cœur léger. »

J'ai jeté un coup d'œil au visage serein qui regardait le ciel, et j'ai pensé que c'étaient les étoiles qui le faisaient paraître si noble.

« Rien n'a changé à la maison », a dit Agnès après un moment.

« Pas de nouvelle allusion à — je ne voudrais pas t'importuner, Agnès, mais je ne peux m'empêcher de te le demander — à ce dont nous avons parlé, quand nous nous sommes quittés la dernière fois ?

– Non, aucune.

– J'y ai tellement pensé.

– Tu dois moins y penser. Souviens-toi que je crois au succès final de l'amour et de la vérité. Ne t'inquiète pas pour moi, Trotwood », a-t-elle ajouté au bout d'un moment. « Ce que tu redoutes que je fasse, je ne le ferai jamais. »

Bien que je pense ne l'avoir jamais craint quand je réfléchissais froidement, c'était un soulagement indicible pour moi de recevoir cette promesse de ses propres lèvres intègres. Je le lui ai dit, sincèrement.

« Et quand cette visite sera terminée, car nous ne serons peut-être pas seuls ensemble une autre fois, combien de temps pourrait-il s'écouler, ma chère Agnès, avant que tu ne reviennes à Londres ?

– Probablement longtemps. Je crois que ce sera mieux — pour le bien de papa — de rester à la maison. Nous ne nous verrons sans doute pas souvent pendant un certain temps ; mais je serai une bonne correspondante pour Dora, et nous entendrons souvent parler l'un de l'autre de cette manière. »

Nous étions maintenant dans la petite cour de la maison du Docteur. Il était tard. Il y a avait de la lumière à la fenêtre de la chambre de Mrs Strong, et Agnès, me l'ayant montrée, m'a souhaité bonne nuit.

« Ne sois pas troublé », a-t-elle dit en me donnant la main, « par nos infortunes et nos inquiétudes. Rien ne me rend plus heureuse que ton bonheur. Si j'ai jamais besoin de ton aide, tu peux être sûr que je te la demanderai. Dieu te bénisse toujours ! »

Dans son sourire radieux, et dans le ton de sa voix joyeuse, j'ai cru voir et entendre de nouveau ma petite Dora en sa compagnie. Je suis resté là un instant, à regarder les étoiles à travers le porche, avec un cœur plein d'amour et de gratitude, et puis je me suis mis en marche sans me presser. J'avais retenu un lit dans une auberge convenable à proximité, et j'allais ouvrir la grille du jardin pour sortir quand, en tournant la tête, j'ai vu une lumière dans le bureau du Docteur. Une idée comportant une nuance de reproche m'est venue à l'esprit qu'il travaillait au dictionnaire sans mon aide. Voulant vérifier s'il en était ainsi, et voulant en tout cas lui souhaiter bonne nuit, s'il était encore assis parmi ses livres, j'ai fait demi-tour et, traversant sans bruit le hall et ouvrant doucement la porte, j'ai regardé à l'intérieur.

La première personne que j'ai vue, à mon grand étonnement, à la lumière satinée de la lampe voilée, c'était Uriah. Il se tentait debout près de la lampe, avec une de ses mains squelettiques sur sa bouche et l'autre posée sur la table du Docteur. Le Docteur était assis dans son fauteuil de travail, le visage dans ses mains. Mr Wickfield, fortement troublé et affligé, était penché en avant, touchant le bras du Docteur d'un air indécis.

Pendant un instant, j'ai pensé que le Docteur était malade. J'ai vite fait un pas en avant sous l'effet de cette impression, quand j'ai croisé le regard d'Uriah et compris ce qui se passait. Je me serais retiré, mais le Docteur a fait un geste pour me retenir, et je suis resté.

« En tout cas », a dit Uriah avec une torsion de son corps disgracieux, « nous pouvons garder la porte fermée. Nous n'avons pas besoin de le faire savoir à TOUTE la ville. »

Sur ces mots, il est allé sur la pointe des pieds à la porte, que j'avais laissée ouverte, et l'a fermée soigneusement. Puis il est revenu au même endroit. Il y avait dans sa voix et son attitude une exhibition déplacée de zèle compatissant, plus intolérable — au moins pour moi — que n'importe quel autre comportement.

« J'ai cru qu'il m'incombait, Master Copperfield, de signaler au Docteur Strong ce dont vous et moi avons déjà parlé. Vous ne m'avez pas vraiment compris, pourtant ? »

Je lui ai lancé un regard, mais n'ai rien répondu ; et, allant à mon bon vieux maître, j'ai dit quelques mots pour le réconforter et l'encourager. Il a mis sa main sur mon épaule, comme il avait coutume de le faire quand j'étais un petit bonhomme, mais il n'a pas levé sa tête grise.

« Comme vous ne m'avez pas compris, Master Copperfield », a poursuivi Uriah, de la même manière zélée, « je me permettrai de mentionner umblement, étant entre amis, que j'ai attiré l'attention du Docteur Strong sur les faits et gestes de Mrs Strong. C'est bien à contrecœur, je vous assure, Copperfield, que je suis mêlé à une affaire aussi déplaisante ; mais en réalité, les choses étant ce qu'elles sont, nous sommes tous mêlés à ce qui ne devrait pas être. C'était ce que je voulais vous dire, monsieur, quand vous ne m'avez pas compris. »

Je m'étonne maintenant, quand je me rappelle son regard cruel, de ne pas l'avoir pris au collet et étranglé.

« Je dois dire que j'ai pas été très clair », a-t-il continué, « et vous non plus. Naturellement, nous étions tous les deux enclins à tenir un tel sujet à distance. N'empêche que j'me suis enfin décidé à parler vrai ; et j'ai mentionné au Docteur Strong que — oui, monsieur ? » Cela s'adressait au Docteur, qui avait gémi. Le son aurait pu toucher n'importe quel cœur, mais il n'a produit aucun effet sur celui d'Uriah.

« — mentionné au Docteur Strong que chacun pouvait voir que Mr Maldon, et la jolie et plaisante dame qu'elle est la femme du Docteur Strong, sont trop proches l'un de l'autre. Vraiment le moment est venu (puisque nous nous mêlons tous à présent de ce qui ne devrait pas être) où il faut dire au Docteur Strong que c'était clair comme le jour pour tout le monde, avant que Mr Maldon soit allé en Inde ; que Mr Maldon a inventé des excuses pour revenir sans autre raison ; et qu'il est toujours fourré ici sans autre raison. Quand vous entrez, monsieur, j'étais juste en train de suggérer à mon cher associé », vers lequel il s'est tourné, « de dire au Docteur Strong sur son honneur s'il avait déjà cette opinion il y a longtemps, ou non. Allons, Mr Wickfield, monsieur ! Voudriez-vous avoir l'obligeance de nous le dire ? Oui ou non, monsieur ? Allons, associé !

– Pour l'amour de Dieu, mon cher Docteur », a dit Mr Wickfield, posant de nouveau sa main indécise sur le bras du Docteur, « n'attachez pas trop d'importance aux éventuels soupçons que j'ai pu avoir.

– Voilà ! » s'est écrié Uriah, secouant la tête. « Quelle confirmation mélancolique, hein ? Lui ! Un vieil ami ! Dieu vous bénisse, quand je n'étais qu'un simple employé dans son bureau, Copperfield, je l'ai vu plutôt vingt fois qu'une, très contrarié à ce sujet — très secoué, savez-vous (et bien naturel pour un père ; je suis sûr que *je* ne peux pas l'en blâmer), en pensant que Miss Agnès était mêlée à ce qui ne devrait pas être.

– Mon cher Strong », a dit Mr Wickfield d'une voix tremblante, « mon bon ami, je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai eu cette manie de rechercher un mobile principal chez chacun, et de mettre à l'épreuve toutes les actions selon ce critère étroit. Les doutes que j'ai pu entretenir s'expliquent peut-être par cette erreur.

– Vous avez eu des doutes, Wickfield », a dit le Docteur dans lever la tête. « Vous avez eu des doutes.

– Parlez, cher associé », l'a exhorté Uriah.

« J'en ai eu, à une époque, certainement », a dit Mr Wickfield. « Je — Dieu me pardonne — je pensais que *vous* en aviez.

– Non, non, non ! » a répliqué le Docteur, d'un ton de chagrin des plus pathétiques.

« J'ai pensé, à une époque, que vous vouliez envoyer Maldon à l'étranger pour obtenir une séparation souhaitable.

– Non, non, non ! Pour faire plaisir à Annie, en assurant l'avenir du compagnon de son enfance. Rien de plus.

– C'est ce que j'ai découvert. Je ne pouvais en douter, quand vous me l'avez dit. Mais je pense — je vous implore de vous souvenir du critère étroit qui a été mon péché persistant — que dans une situation où il y avait une telle différence d'âge —

– C'est la bonne manière de présenter les choses, voyez-vous, Master Copperfield ! » a observé Uriah, avec une commisération doucereuse et blessante.

« — une dame si jeune, et si séduisante, aussi réel que fût son respect pour vous, pouvait s'être mariée sous l'influence de considérations purement matérielles. Je ne tenais pas compte des innombrables sentiments et circonstances qui allaient dans le sens du bien. Pour l'amour du Ciel, souvenez-vous en !

– Comme il présente cela gentiment ! » a dit Uriah en secouant la tête.

« Je l'observais toujours selon ce seul critère », a dit Mr Wickfield, « mais par tout ce qui vous est cher, mon vieil ami, je vous supplie de considérer ce qu'il en était ; je suis forcé d'avouer maintenant, n'ayant pas le choix…

– Non ! Il n'y a pas de moyen d'en sortir, Mr Wickfield, monsieur », a observé Uriah, « quand on en arrive là.

– …que j'ai », a dit Mr Wickfield, en jetant un coup d'œil impuissant et éperdu à son associé, « que j'ai effectivement douté d'elle, et pensé qu'elle manquait à ses devoirs envers vous ; et qu'il m'est arrivé, si je dois tout dire, de vouloir m'opposer à ce qu'Agnès ne devienne si intime avec elle qu'elle en arrive à voir ce que je voyais, ou imaginais voir dans ma manie maladive. Je n'ai jamais parlé de cela à personne. Je n'ai jamais pensé le faire savoir à quiconque. Et bien que ce soit dur pour vous de l'entendre », a dit Mr Wickfield, sombrement, « si vous saviez combien c'est dur pour moi de le dire, vous ressentiriez de la compassion pour moi ! »

Le Docteur, dans la parfaite bonté de sa nature, a tendu la main. Mr Wickfield l'a tenue un moment dans la sienne, en baissant la tête.

« Je suis sûr », a dit Uriah, s'introduisant dans le silence en se tortillant comme une anguille, « que c'est un sujet bien déplaisant pour tout le monde. Mais au point où nous en sommes, je dois me permettre de signaler que Copperfield l'a remarqué aussi. »

Je me suis tourné vers lui et, et lui ai demandé comment il osait me mettre en cause.

« Oh ! c'est très aimable à vous, Copperfield ! » a répliqué Uriah en ondulant de toutes parts, « et nous savons tous quel excellent caractère vous avez ; mais vous savez bien qu'à l'instant même où je vous ai parlé l'autre soir, vous avez su ce que je voulais dire. Vous savez que vous saviez ce que je voulais dire, Copperfield ! Ne le niez pas ! Vous le niez avec les meilleurs intentions, mais ne le faites pas, Copperfield ! »

J'ai vu le bon regard du vieux Docteur tourné vers moi, et j'ai senti que l'aveu de mes anciens doutes et souvenirs étaient trop visiblement inscrits sur mon visage pour passer inaperçus. Cela ne servait à rien de me mettre en colère. Je ne pouvais pas annuler cela. Rien de ce que je pouvais dire ne l'aurait effacé.

Nous sommes redevenus silencieux, et le sommes restés, jusqu'au moment où le Docteur s'est levé et a traversé la pièce deux ou trois fois. Ensuite il est retourné à son fauteuil et, s'appuyant sur son dossier, et portant parfois son mouchoir à ses yeux, a dit avec une simple honnêteté qui lui faisait plus honneur, à mon avis, que n'importe quelle dissimulation :

« Je mérite des reproches. Je crois que je mérite vraiment des reproches. J'ai exposé un être cher à des épreuves et à des calomnies — je dis calomnies, même si les personnes les ont gardées au plus profond de leur conscience — dont elle n'aurait jamais pu, sans moi, être l'objet. »

Uriah Heep a émis une sorte de geignement, pour exprimer de la sympathie je crois.

« Dont mon Annie », a dit le Docteur, « n'aurait jamais pu, sans moi, être l'objet. Gentlemen, je suis vieux, maintenant, ainsi que vous le savez ; je ne sens pas, ce soir, qu'il me reste beaucoup de raisons de vivre. Mais je gage ma vie — ma Vie — sur la vérité et l'honneur de cette chère lady[1] qui a été le sujet de cette conversation !

Je ne pense pas que la meilleure incarnation de la chevalerie, la représentation du personnage le plus beau et le plus romantique jamais imaginé par un peintre, pourrait avoir dit cela avec une dignité plus impressionnante et touchante que l'a fait le simple vieux Docteur.

« Mais », a-t-il poursuivi, « je ne vais pas nier — peut-être ai-je été, sans le savoir, préparé dans une certaine mesure à admettre — que je peux avoir involontairement pris cette dame au piège dans un mariage malheureux. Je ne suis pas un homme habitué à observer ; et je suis bien obligé de croire que les observations de plusieurs personnes, de différents âges et situations, tendant toutes trop clairement dans une direction (bien naturelle), valent mieux que les miennes. »

J'avais souvent admiré, ainsi que je l'ai écrit ailleurs, sa manière bienveillante envers sa jeune femme ; mais la tendresse respectueuse qu'il a manifestée toutes les fois qu'il l'a mentionnée à cette occasion, et la façon presque révérencielle dont il a écarté le plus léger doute sur sa probité, l'ont élevé, à mes yeux, au-delà de ce que je peux décrire.

« J'ai épousé cette dame quand elle était extrêmement jeune. Je l'ai prise pour moi quand son caractère était à peine formé. Dans la mesure où il était développé, cela avait été mon bonheur de le former. Je connaissais bien son père. Je la connaissais bien. Je lui avais enseigné ce que je pouvais, pour l'amour de toutes ses belles et vertueuses qualités. Si je lui ai fait du mal, comme je le crains, profitant (mais involontairement) de sa gratitude et de son affection, je demande pardon à cette dame de tout mon cœur ! »

Il a traversé la pièce, puis il est revenu à la même place ; saisissant le fauteuil avec une main qui tremblait, comme sa voix, dans sa sincérité.

[1] Il paraphrase *Othello*, I,3.

« Je me considérais comme un refuge, pour elle, à l'abri des dangers et des vicissitudes de la vie. Je me suis convaincu que nous avions beau être inégaux en années, elle mènerait une vie tranquille et heureuse avec moi. Je n'ai pas exclu de ma réflexion le moment où je la laisserais libre, et encore jeune et encore belle, mais avec un esprit plus mûr — non, gentlemen — sur mon honneur ! »

Son humble visage semblait illuminé par sa fidélité et sa générosité. Chaque mot qu'il prononçait avait une force qu'aucune autre qualité n'aurait pu leur conférer.

« Ma vie avec cette dame a été très heureuse. Jusqu'à ce soir, j'ai béni de manière ininterrompue le jour où je lui ai fait une grande injustice. »

Sa voix, de plus en plus vacillante tandis qu'il prononçait ces mots, s'est tue un moment ; puis il a continué.

« Une fois réveillé de mon rêve — j'ai été un pauvre rêveur, d'une façon ou d'une autre, toute ma vie — je vois combien il est naturel qu'elle ressente des regrets envers son ancien compagnon et son égal. Il n'est que trop vrai, je le crains, qu'elle le considère effectivement avec quelques regrets innocents, avec quelques pensées irréprochables de ce qui, sans moi, aurait pu advenir. Beaucoup de ce que j'ai vu, mais sans y prêter attention, m'est revenu avec une nouvelle signification pendant l'heure pénible qui vient de s'écouler. Mais à part cela, gentlemen, le nom de la chère dame ne doit jamais être associé au moindre mot, au moindre souffle de doute. »

Pendant quelques instants, son regard s'est animé et sa voix s'est affermie ; pendant quelques instants, il s'est tu de nouveau. Puis il a poursuivi comme auparavant.

« Il ne me reste qu'à supporter aussi docilement que possible la conscience du malheur dont je suis responsable. C'est elle qui devrait faire des reproches ; pas moi. Mon devoir est de la protéger de fausses interprétations, de fausses et cruelles interprétations, que même mes amis n'ont pu éviter. Plus nous vivrons retirés, mieux je pourrai accomplir ce devoir. Et quand viendra le moment — puisse-t-il venir bientôt, si telle est Sa volonté miséricordieuse ! — où ma mort la délivrera de toute contrainte, je fermerai les yeux sur son visage respecté avec une confiance et un amour sans bornes ; et je la laisserai alors sans chagrin à une vie plus heureuse et plus joyeuse. »

Je ne le voyais pas à travers les larmes que sa sincérité et sa bonté, sublimées par la simplicité parfaite de ses manières, et la sublimant, faisaient monter à mes yeux. S'approchant de la porte, il a ajouté :

« Gentleman, je vous ai montré mon cœur. Je suis sûr que vous le respecterez. Ce que nous avons dit ce soir ne sera jamais répété. Wickfield, donnez-moi le bras d'un vieil ami pour monter ! »

Mr Wickfield s'est hâté de le rejoindre. Sans échanger un mot, ils sont sortis lentement ensemble. Uriah les suivait du regard.

« Eh bien, Master Copperfield ! » a dit Uriah, se tournant mollement vers moi. « La chose n'a pas exactement pris la tournure que l'on aurait pu prévoir, car le vieux Savant — quel excellent homme ! — est aussi aveugle qu'une chauve-souris ; mais cette famille a quitté la charrette, je pense ! »

Le son de sa voix a suffi pour me mettre dans un état de rage folle, tel que je n'en avais jamais connu auparavant, et n'en ai jamais connu depuis.

« Espèce de gredin », ai-je dit, « où voulez-vous en venir en me piégeant dans vos machinations ? Comment avez-vous osé en appeler à moi tout à l'heure, sale vermine, comme si nous avions discuté ensemble ? »

Comme nous étions face à face, je voyais si clairement, dans la jubilation furtive de son visage, ce que je savais déjà si clairement ; je veux dire, qu'il m'imposait ses confidences dans le but manifeste de me rendre malheureux, et m'avait piégé délibérément dans cette affaire ; et que je ne pouvais le supporter. Toute la surface de sa joue flasque se présentait à moi de façon tentante, et je l'ai frappée à main ouverte avec une telle force que mes doigts me picotaient comme si je les avais brûlés.

Il a saisi ma main dans la sienne, et nous étions debout, dans cette position, nous regardant l'un l'autre. Nous sommes restés ainsi longtemps ; assez longtemps pour me laisser voir la marque blanche de mes doigts s'effacer du rouge vif de sa joue, et y laisser une trace d'un rouge plus vif.

« Copperfield », a-t-il dit enfin, d'une voix haletante, « êtes-vous insensé ?

– Ce qui est insensé, c'est de vous fréquenter », ai-je dit, en lui arrachant ma main. « Vous n'êtes qu'un chien, je ne veux plus vous voir.

– Vraiment ? » a-t-il dit, contraint par la douleur de sa joue d'y mettre la main. « Peut-être n'aurez-vous pas le choix. N'est-ce pas ingrat de votre part, hein ?

– Je vous ai montré assez souvent que je vous méprise. Je viens de vous le montrer plus clairement. Pourquoi devrais-je redouter que vous fassiez le plus de mal possible à tous les gens autour de vous ? Faites-vous jamais autre chose ? »

Il a parfaitement compris cette allusion aux considérations qui avaient jusque-là restreint mes communications avec lui. J'ai tendance à penser que ni la gifle, ni l'allusion, ne m'auraient échappé sans l'assurance que j'avais reçue d'Agnès ce soir-là. Peu importe.

Un autre long silence a suivi. Ses yeux, tandis qu'il me regardaient, prenaient toutes les nuances qui pouvaient rendre des yeux plus laids.

« Copperfield », a-t-il dit en retirant sa main de sa joue, « vous avez toujours agi contre moi. Je sais que vous étiez toujours contre moi chez Mr Wickfield.

– Vous pouvez penser ce que vous voulez », ai-je dit, toujours enragé. « Si ce n'est pas vrai, cette pensée est d'autant plus digne de vous.

– Et pourtant je vous ai toujours aimé, Copperfield. »

Je n'ai pas daigné lui répondre ; et, prenant mon chapeau, je sortais pour aller me coucher, quand il s'est interposé entre la porte et moi.

« Copperfield, il faut être deux pour se quereller. Je ne serai pas l'un des deux.

– Vous pouvez aller au diable !

– Ne dites pas ça ! Je sais que vous le regretterez ensuite. Comment pouvez-vous vous rendre inférieur à moi au point de montrer un tel mauvais esprit ? Mais je vous pardonne.

– Vous me pardonnez ! » ai-je répété dédaigneusement.

« Je vous pardonne. Vous ne pouvez pas m'en empêcher. Quand on pense que vous en venez à m'attaquer, *moi*, que j'ai toujours été votre ami ! Mais il faut être deux pour se quereller, et je serai pas l'un des deux. Je serai votre ami malgré vous. Vous savez donc maintenant à quoi vous attendre. »

La nécessité de poursuivre ce dialogue (lui en parlant très lentement, moi très rapidement) à voix basse, afin de ne pas déranger la maison à une heure indue, n'a pas amélioré mon humeur ; même si ma fureur se calmait. Me contentant de lui dire que j'attendrais de lui ce que j'avais toujours attendu de lui sans jamais être déçu, je l'ai coincé derrière la porte en l'ouvrant, comme s'il avait été une grande noix placée là pour être cassée, et je suis sorti. Mais il dormait aussi à l'extérieur de la maison, dans le logement de sa mère ; et je n'avais pas encore parcouru beaucoup de centaines de yards quand il m'a rejoint.

« Savez-vous, Copperfield », a-t-il dit dans mon oreille (je n'ai pas tourné la tête), « vous êtes dans une position fausse », ce qui m'a paru juste, et m'a irrité encore plus.

« Vous ne pouvez pas présenter cela comme un acte de bravoure, et vous ne pouvez pas m'empêcher de vous pardonner. Je n'ai pas l'intention d'en parler à mère, ni à aucun autre être vivant. Je suis décidé à vous pardonner. Mais je m'étonne que vous ayez levé la main sur une personne que vous saviez être si umble ! »

Je me sentais seulement moins méchant que lui. Il me connaissait mieux que je ne me connaissais moi-même. S'il avait riposté, ou m'avait exaspéré ouvertement, cela m'aurait soulagé et justifié ; mais il me rôtissait à feu doux, et j'ai passé la moitié de la nuit à souffrir sur le gril.

Quand je suis sorti le matin, la première cloche de l'église sonnait, et il se promenait avec sa mère. Il m'a adressé la parole comme si rien ne s'était passé, et je ne pouvais faire autrement que de lui répondre. Je l'avais frappé assez fort pour lui faire mal aux dents, je suppose. En tout cas son visage était enveloppé dans un mouchoir de soie noire qui, avec son chapeau perché dessus, était loin d'arranger son apparence. J'ai entendu dire qu'il était allé chez un dentiste de Londres le lundi matin, et qu'on lui avait enlevé une dent. J'espère que c'était une dent double.

Le Docteur a fait savoir qu'il ne se sentait pas très bien ; et il est resté seul une grande partie de la journée pendant toute la fin de la visite. Nous avons repris notre travail habituel une semaine après le départ d'Agnès et de son père. La veille, le Docteur m'a donné de ses propres mains une note pliée non cachetée. Elle m'était adressée ; et me demandait, en quelques mots affectueux, de ne jamais évoquer le sujet de cette soirée. Je l'avais confié à ma tante, mais à personne d'autre. Ce n'était pas un sujet dont je pouvais discuter avec Agnès, et Agnès n'avait certainement pas le moindre soupçon de ce qui s'était passé.

Mrs Strong non plus à ce moment-là, j'en étais convaincu. Plusieurs semaines se sont écoulées avant que je remarque un changement en elle. C'est apparu lentement, comme un nuage quand il n'y a pas de vent. Au début, elle semblait s'étonner de la tendre compassion avec laquelle le Docteur lui parlait, et de son souhait qu'elle fasse venir sa mère pour atténuer la morne monotonie de sa vie. Souvent, quand nous étions au travail, et qu'elle était assise à proximité, je la voyais s'arrêter et le regarder avec son remarquable visage. Ensuite, je l'ai parfois vue se lever, ses yeux emplis de larme, et sortir de la pièce. Peu à peu, une ombre triste s'est mise à assombrir sa beauté chaque jour. Mrs Markleham habitait souvent dans le cottage alors ; mais elle parlait et parlait, et ne voyait rien.

Tandis que ce changement affectait Annie, qui avait longtemps été un rayon de soleil dans la maison, le Docteur semblait devenir plus vieux, et plus grave ; mais la douceur de son caractère, la placide bonté de ses manières, et sa bienveillante sollicitude envers elle, augmentaient encore si c'était possible. Je l'ai vu une fois, le matin de l'anniversaire d'Annie, quand elle est venue s'asseoir à la fenêtre pendant que nous étions au travail (ce qu'elle avait toujours fait, mais se mettait maintenant à faire avec un air timide et incertain que je trouvais très touchant), prendre son front entre ses mains, l'embrasser, et s'éloigner rapidement, trop ému pour rester. Je l'ai vue se lever là où il l'avait laissée, comme une statue ; puis baisser la tête, se serrer les mains, et pleurer plus tristement que je ne saurais dire.

Parfois, après cela, j'ai eu l'impression qu'elle essayait de me parler, à des moments où nous étions seuls ensemble. Mais elle n'a jamais prononcé un mot. Le Docteur avait toujours quelque nouveau projet pour qu'elle s'amuse avec sa mère en dehors de la maison ; et Mrs Markleham, qui était très friande d'amusements et facilement insatisfaite de quoi que ce soit d'autre, y prenait part avec beaucoup de bonne volonté, et s'en réjouissait bruyamment. Mais Annie, passive et abattue, se contentait de se laisser conduire, et semblait n'avoir envie de rien.

Je ne savais que penser. De même ma tante, qui a dû parcourir, à divers moments, une centaine de miles dans son incertitude. Ce qui était le plus étrange, c'est que le seul véritable réconfort qui semblait atteindre les régions secrètes de ce malheur domestique, y parvenait en la personne de Mr Dick.

Je suis incapable, et je crois qu'il l'aurait été aussi lui-même, d'expliquer ce qu'il pensait à ce sujet, ou ce qu'il observait. Mais, comme je l'ai noté dans le récit de mes jours d'école, sa vénération pour le Docteur était sans bornes ; et il y a une subtilité de perception dans la véritable affection, même quand elle est vouée à l'homme par un animal inférieur, qui dépasse l'intelligence la plus haute. Chez Mr Dick, un rayon brillant de la vérité allait tout droit à cet esprit du cœur, si je peux l'appeler ainsi.

Il avait repris fièrement son habitude, pendant une partie de ses heures libres, de se promener dans le jardin avec le Docteur ; comme il avait coutume d'arpenter l'allée du Docteur à Canterbury. Mais dès que les choses ont été dans cet état, il a consacré tout son temps libre (et s'est levé plus tôt pour en avoir plus) à ces déambulations. S'il n'avait jamais été plus heureux que lorsque le Docteur lui lisait cette merveilleuse réalisation, le Dictionnaire, il était maintenant fort malheureux tant que le Docteur ne

le sortait pas de sa poche pour commencer à lire. Quand le Docteur et moi étions occupés, il a maintenant pris l'habitude de se promener avec Mrs Strong, et de l'aider à tailler ses fleurs favorites, ou à désherber les parterres. Je dirais qu'il ne prononçait pas plus d'une douzaine de mots en une heure ; mais son attention tranquille, et son visage mélancolique, trouvaient un écho immédiat dans le cœur des deux époux ; chacun savait que l'autre l'aimait, et qu'il les aimait tous les deux ; et il est devenu ce que personne d'autre ne pouvait être — un lien entre eux.

Quand je pense à lui, avec son sage et impénétrable visage, faisant les cent pas avec le Docteur, enchanté d'être assailli par les mots ardus du Dictionnaire ; quand je pense à lui portant d'énormes arrosoirs pour Annie ; s'agenouillant, avec des gants semblables à des pattes, pour se livrer à des travaux minutieux et patients parmi les petites feuilles ; exprimant comme aucun philosophe n'aurait pu l'exprimer, dans tout ce qu'il faisait, un désir délicat d'aider Annie ; faisant jaillir de la sympathie, de la loyauté et de l'affection de chaque trou de l'arrosoir ; quand je pense à lui ne s'égarant jamais hors de cette meilleure partie de son esprit que mobilisait le malheur, n'amenant jamais l'infortuné Roi Charles dans le jardin, ne vacillant jamais dans son service reconnaissant, n'oubliant jamais que quelque chose n'allait pas bien et qu'il désirait redresser la situation — je me sens vraiment presque honteux d'avoir su qu'il n'avait pas toute sa raison, compte tenu de ce que j'avais réussi à faire de mieux avec la mienne.

« Personne sinon moi, Trot, ne sait ce qu'est cet homme ! » remarquait fièrement ma tante, quand nous en parlions. « Dick finira par se distinguer ! »

Je dois aborder un autre sujet avant de clore ce chapitre. Pendant la visite des Wickfield chez le Docteur, j'ai observé que le facteur apportait deux ou trois lettres chaque matin pour Uriah Heep, qui était resté à Highgate aussi longtemps que les autres, car c'était une période creuse ; et qu'elles étaient toujours expédiées d'une manière très professionnelle par Mr Micawber, qui avait adopté l'écriture ronde des textes juridiques[1]. J'étais content de déduire, de ces minces indices, que tout allait bien pour Mr Micawber ; et j'ai été étonné de recevoir, vers cette époque, la lettre suivante de son aimable épouse.

Canterbury, lundi soir.

[1] Une des trois calligraphies (la coulée, la ronde et la bâtarde) choisies en France au milieu du XVIIème siècle pour les textes officiels, et adaptée peu après en Angleterre sous le nom *English round hand style*.

Vous serez sans doute surpris, mon cher Mr Copperfield, de recevoir cette communication. Encore plus, par son contenu. Encore plus, par la stipulation de confidentialité implicite que je me permets d'imposer. Mais mes sentiments d'épouse et de mère appellent à l'aide ; et comme je ne souhaite pas consulter ma famille (qui s'est montrée odieuse envers Mr Micawber), je ne connais personne à qui je puisse mieux demander conseil qu'à mon ami et ancien pensionnaire.

Vous savez peut-être, mon cher Mr Copperfield, qu'entre Mr Micawber (que je ne n'abandonnerai jamais) et moi-même, un esprit de confiance mutuelle a toujours été préservé. Mr Micawber peut avoir à l'occasion signé un billet sans m'avoir consultée, où il peut m'avoir trompée sur la date où ce billet serait échu. Cela est effectivement arrivé. Mais, en général, Mr Micawber n'avait pas de secrets pour le sein de l'affection — je fais allusion à sa femme — et récapitulait invariablement, lorsque nous nous retirions pour nous reposer, les événements de la journée.

Vous imaginerez, mon cher Mr Copperfield, quelle doit être l'intensité de mes émotions, quand je vous informe que Mr Micawber a complètement changé. Il est timide. Il est secret. Sa vie est un mystère pour la partenaire de ses joies et de ses peines — je fais de nouveau allusion à sa femme — et, si vous me permettez d'adopter une chimère traditionnelle pour exprimer un fait réel, je vous assurerais qu'à part la certitude qu'elle s'est déroulée du matin au soir au bureau, j'en sais moins sur sa vie que sur l'homme du sud, à propos de la bouche duquel les enfants irréfléchis répètent un conte futile parlant de porridge froid aux prunes[1].

Mais ce n'est pas tout. Mr Micawber est morose. Il est sévère. Il se détache de notre fils aîné et de notre fille, il n'est plus fier de ses jumeaux, il regarde même d'un œil froid l'inoffensif nouveau-venu qui s'est joint en dernier à notre cercle. Les moyens pécuniaires de régler nos dépenses, restreintes jusqu'à l'ultime penny, ne peuvent lui être arrachés qu'avec grande difficulté, et même sous de terribles menaces qu'il va se Coloniser (son exacte expression) ; et il refuse inexorablement de donner la moindre explication de cette conduite déconcertante.

[1] Comptine ancienne : *The man in the moon / Came down too soon / And asked his way to Norwich / He went by the south / And burned his mouth / With supping cold plum porridge*. L'homme dans la lune / Est descendu trop tôt / Et a demandé le chemin de Norwich / Il est parti au sud / Et a brûlé sa bouche / En soupant de porridge froid aux prunes.

C'est dur à supporter. Cela me brise le cœur. Si vous voulez bien me dire, connaissant mes faibles capacités, telles qu'elles sont, comment vous pensez que je peux les utiliser au mieux dans un dilemme si inhabituel, vous ajouterez une autre dette de reconnaissance amicale à toutes celles que j'ai déjà envers vous. Avec les amitiés des enfants, et un sourire de l'heureusement-inconscient nouveau-venu, je demeure, cher Mr Copperfield.

Votre affligée

Emma Micawber.

Je ne me sentais pas justifié de donner à une épouse ayant l'expérience de Mrs Micawber d'autres conseils que de reconquérir Mr Micawber à force de patience et de bonté (ainsi qu'elle allait le faire de toute façon, je le savais) ; mais la lettre m'a fait beaucoup penser à lui.

Chapitre 43
Une autre rétrospective

Une fois de plus, je vais m'arrêter sur une période mémorable de ma vie. Je vais me mettre au bord de la route, pour voir passer les fantômes de ces jours, accompagnant en procession obscure l'ombre de moi-même.

Les semaines, les mois, les saisons s'écoulent. Ils ne semblent pas durer plus longtemps qu'un jour d'été ou une soirée d'hiver. Maintenant le terrain communal où je marche avec Dora est tout fleuri, un champ parsemé d'or ; et maintenant la bruyère est cachée sous un tapis de neige. La rivière qui serpente à travers nos promenades du dimanche étincelle au soleil d'été, puis en un souffle elle est froissée par le vent d'hiver, ou envahie par des blocs de glace à la dérive. Plus vite qu'aucune rivière ait jamais couru vers la mer, elle flamboie, s'assombrit et s'échappe au loin.

Pas un fil ne change dans la maison des deux petites dames-oiseaux. L'horloge tictaque sur la cheminée, le baromètre est accroché dans le hall. Ni l'horloge ni le baromètre n'est jamais juste ; mais nous nous fions à eux avec dévotion.

J'ai atteint légalement l'âge d'homme[1]. Je suis parvenu à la dignité de vingt-et-un ans. Mais c'est une sorte de dignité imposée. Voyons ce que j'ai accompli.

J'ai apprivoisé ce mystère sauvage de la sténographie. J'en tire un revenu respectable. J'ai une haute réputation pour mes performances dans tout ce qui a trait à cet art, et je travaille avec onze autres sténographes à rapporter les débats du parlement pour un Journal du Matin. Soir après soir, j'enregistre des prédictions qui ne se réalisent jamais, des promesses qui ne seront jamais tenues, des explications qui ne sont destinées qu'à mystifier. Je me vautre dans les mots. Britannia[2], cette malheureuse femme, est toujours devant mes yeux, comme un poulet troussé, embrochée sur les plumes bureaucratiques et pieds et poings liés par des rubans rouges[3]. Je fréquente assez la

[1] Dickens emploie l'expression *man's estate*, tirée de *La nuit des rois*, V,1.
[2] Britannia est à la Grande Bretagne ce que Marianne est à la France. Elle figurait sur les pièces de monnaie jusqu'en 2008, sur certains timbres, etc. Mais si Marianne est née pendant la révolution, on trouve déjà des pièces à l'effigie de Britannia à l'époque romaine. C'était une déesse marine, portant un casque et un trident semblable à celui de Neptune. C'est encore ainsi qu'elle est généralement représentée.
[3] *Red tape*. Les rubans rouges avec lesquels on ficelle les dossiers dans les bureaux symbolisent en Angleterre (et aux États-Unis) la lourdeur administrative.

coulisse pour connaître la valeur de la vie publique. Je suis un incroyant à ce sujet et ne me convertirai jamais.

Mon cher vieux Traddles s'y est essayé aussi, mais ce n'est pas dans ses moyens. Il prend son échec avec bonne humeur, et me rappelle qu'il s'est toujours trouvé lent. Il travaille à l'occasion pour le même journal, à rassembler sur des sujets arides des faits que des esprits plus fertiles rédigeront et enjoliveront. Il est admis au barreau ; et, avec beaucoup d'énergie et d'abnégation, il a amassé une centaine de livres pour entrer[1] dans un cabinet de droit immobilier. On a consommé une grande quantité de vin de Porto brûlant le jour où il a été appelé ; et, eu égard à la somme, je dirais que l'Inner Temple en a tiré un bon bénéfice.

J'ai débuté dans un autre domaine. Je me suis mis à l'écriture avec crainte et tremblements. J'ai écrit une petite chose en secret, et l'ai envoyée à un magazine, et elle a été publiée dans le magazine. Depuis, j'ai eu le courage d'écrire un bon nombre de textes insignifiants. Maintenant, on me paie pour cela. Je gagne bien ma vie ; quand je compte mes revenus sur les doigts de ma main gauche, j'arrive au majeur et à la moitié de l'annulaire[2].

Nous avons déménagé de Buckingham Street à un plaisant petit cottage très proche de celui que j'avais regardé aux premiers temps de mon enthousiasme. Ma tante (qui a vendu la maison de Douvres un bon prix) ne va pas rester ici, mais compte se retirer dans un cottage encore plus petit à proximité du nôtre. Qu'est-ce que cela présage ? Mon mariage ? Oui !

Oui ! Je vais me marier avec Dora ! Miss Lavinia et Miss Clarissa ont donné leur consentement ; et si elles pouvaient battre des ailes comme des canaris en émoi, elles le feraient. Miss Lavinia, qui se charge de superviser la garde-robe de ma chérie, est constamment en train de découper des corsets de papier marron, et de confronter son opinion à celle d'un jeune homme hautement respectable, qui porte un long paquet et un mètre-ruban sous son bras. Une couturière, au sein toujours transpercé d'une aiguille enfilée, habite dans la maison ; et me semble manger, boire et dormir sans jamais retirer son dé à coudre. Ils traitent ma chérie comme un mannequin de bois. Ils l'envoient

[1] Comme apprenti, comme David quand il était chez Mr Spenlow. Le cabinet en question fait partie de l'Inner Temple

[2] C'est-à-dire 350 livres par an. On considère qu'une famille de la classe moyenne gagnait entre 100 et 300 livres. Dickens lui-même a travaillé pour un journal comme sténographe au parlement dès l'âge de vingt ans, et a publié ses premiers croquis dans un magazine, sous le nom de Boz, à vingt-et-un ans.

constamment chercher pour venir essayer quelque chose. Nous ne pouvons pas rester cinq minutes ensemble le soir sans que quelque femme importune ne frappe à la porte et dise : « Oh, Miss Dora, pourriez-vous monter s'il vous plaît ? »

Miss Clarissa et ma tante parcourent Londres en tous sens pour trouver des meubles que Dora et moi pourrions aller regarder. Il vaudrait mieux qu'elles achètent les marchandises tout de suite, sans cette cérémonie d'inspection ; car lorsque nous allons regarder un pare-feu de cuisine et un garde-manger, Dora voit une maison chinoise pour Jip, avec des clochettes sur le toit, et c'est cela qu'elle achète. Et Jip met longtemps à s'habituer à sa nouvelle résidence, après que nous l'avons achetée ; à chaque fois qu'il entre ou sort, il fait sonner les clochettes, et il a horriblement peur.

Peggotty vient pour se rendre utile, et se met au travail immédiatement. Sa tâche semble être de tout nettoyer et re-nettoyer. Elle frotte tout ce qui peut être frotté jusqu'à ce que cela brille comme son propre front honnête, à force de friction perpétuelle. Et maintenant il se trouve que je commence à voir son frère solitaire passer dans les rues sombres la nuit, et examiner les visages errants. Je ne lui parle jamais à ces heures tardives. Je sais trop bien, tandis que sa silhouette sévère poursuit son chemin, ce qu'il cherche et ce qu'il craint.

Pourquoi Traddles a-t-il un air si important quand il vient me voir cet après-midi aux Commons — où je me rends encore à l'occasion, pour la forme, quand j'ai le temps ? La réalisation de mes rêves éveillés d'enfant est proche. Je vais aller prendre la licence.

C'est un bien petit document pour faire une si grande chose ; et Traddles le contemple, posé sur mon bureau, avec un mélange d'admiration et de respect. Il y a les noms, liés comme dans ma douce vision d'antan, David Copperfield et Dora Spenlow ; et là, dans le coin, voici cette institution parentale, l'Office des Timbres, qui s'intéresse si affablement aux divers actes de la vie humaine, en train de contempler d'en haut notre union ; et voilà l'Archevêque de Canterbury qui nous bénit en caractères imprimés, et le fait pour un prix aussi raisonnable que possible.

Cependant, je suis dans un rêve — un rêve agité, heureux, précipité. Je ne peux croire que cela va arriver ; et pourtant je ne peux croire que tous les gens que je croise dans la rue n'ont pas une sorte de perception que je me marie après-demain. Le Substitut me connaît, quand je descends pour prêter serment, et se débarrasse de moi facilement, comme s'il y avait une entente maçonnique entre nous. On n'a pas du tout besoin de Traddles, mais il m'accompagne de façon générale pour m'apporter son soutien.

« J'espère que la prochaine fois que tu viendras ici, cher ami », dis-je à Traddles, « ce sera pour la même démarche à ton propre compte. Et j'espère que ce sera bientôt.

– Merci pour tes bons vœux, mon cher Copperfield. Je l'espère aussi. C'est une satisfaction de savoir qu'elle attendra autant qu'il faudra, et que c'est vraiment la fille la plus adorable —

– Quand dois-tu la rencontrer à la diligence ?

– À sept heures », dit Traddles, regardant sa simple montre d'argent — la montre même dont il a enlevé une roue à l'école pour faire un moulin à eau. « C'est à peu près l'heure de Miss Wickfield, non ?

– Un peu plus tôt. Elle arrive à huit heure et demie.

– Je t'assure, mon cher garçon, je suis presque aussi content que si j'allais me marier moi-même, de penser que cet événement se termine de manière si heureuse. Et vraiment, la preuve d'amitié et d'estime que tu me donnes en associant personnellement Sophy à la joyeuse occasion, et en l'invitant à être demoiselle d'honneur avec Miss Wickfield, mérite mes remerciements les plus chaleureux. J'y suis très sensible. »

Je l'entends, et lui serre la main ; et nous parlons, et marchons, et dînons, et ainsi de suite ; mais je n'y crois pas. Rien n'est réel.

Sophy arrive à la maison des tantes de Dora en temps voulu. Elle a le plus agréable des visages — pas absolument beau, mais extraordinairement plaisant — et c'est l'une des créatures les plus affables, simples, franches, charmantes que j'aie jamais vues. Traddles nous la présente avec une grande fierté ; et se frotte les mains pendant dix minutes à l'horloge, avec chacun des cheveux de sa tête se dressant sur la pointe des pieds, quand je le félicite dans un coin pour son choix.

J'ai amené Agnès de la diligence de Canterbury, et son beau et joyeux visage est parmi nous pour la deuxième fois. Agnès aime beaucoup Traddles, et c'est formidable de les voir se rencontrer, et d'observer le plaisir de Traddles quand il lui présente la fille la plus adorable du monde.

Pourtant, je n'y crois toujours pas. Nous passons une soirée délicieuse et sommes suprêmement heureux ; mais je n'y crois pas encore. Je ne peux rassembler mes esprits. Je ne peux pas observer mon bonheur au passage. Je me sens dans une sorte d'état brumeux et instable ; comme si je m'étais levé très tôt le matin il y a une semaine ou deux, et ne m'étais jamais recouché depuis. Je n'arrive pas à me rappeler combien de

temps s'est passé depuis hier. J'ai l'impression d'avoir porté la licence dans ma poche pendant des mois.

Le lendemain, aussi, quand nous partons tous en troupeau voir la maison — notre maison — la maison de Dora et la mienne — je suis bien incapable de m'en considérer la maître. Il me semble que je suis là avec la permission de quelqu'un d'autre. Je m'attends plus ou moins à voir le vrai maître rentrer chez lui et dire qu'il est content de me voir. Quelle belle petite maison telle qu'elle est, tout étant si neuf et si brillant ; avec les fleurs sur les tapis dont on dirait qu'elles ont été fraîchement cueillies, et les feuilles vertes sur le papier des murs dont on croirait qu'elles viennent de pousser ; avec les rideaux de mousseline immaculés, et les meubles d'un rose prêt à rougir de timidité, et le chapeau de jardinage de Dora à ruban bleu — je me souviens, maintenant, combien je l'ai aimée dans un chapeau analogue quand je l'ai rencontrée ! — déjà accroché à sa petite patère ; l'étui à guitare se sentant bien chez lui, accroupi dans un coin ; et tout le monde trébuchant sur la pagode de Jip, qui est bien trop grande pour la maison.

Une autre soirée heureuse, tout aussi irréelle que tout le reste, et je me glisse dans la pièce habituelle avant de partir. Dora n'y est pas. Je suppose qu'elles n'ont pas encore fini les essayages. Miss Lavinia jette un coup d'œil, et me dit mystérieusement qu'elle ne va pas tarder. Elle tarde un peu, quand même ; mais je finis par entendre un frou-frou à la porte, et quelqu'un frappe.

Je dis « Entrez ! », mais on frappe de nouveau.

Je vais à la porte, me demandant qui c'est ; là, je vois deux yeux brillants et un visage rougissant ; ce sont les yeux et le visage de Dora, et Miss Lavinia lui a mis la robe de demain, chapeau et tout, pour que je la voie. Je serre ma petite femme sur mon cœur ; et Miss Lavinia pousse un petit cri parce que je fais tomber le chapeau, et Dora rit et pleure en même temps, parce que je suis si content ; et j'y crois moins que jamais.

« Trouvez-vous qu'elle est jolie, Doady ? » demande Dora.

« Jolie ? Je pense bien !

– Et êtes-vous sûr que je vous plais beaucoup ? »

Le sujet présente tellement de risques pour le chapeau que Miss Lavinia pousse un autre petit cri, et me supplie de comprendre que l'on peut seulement regarder Dora, et en aucun cas la toucher. Dora se tient donc dans un délicieux état de confusion pendant une minute ou deux, afin qu'on l'admire ; puis enlève son chapeau — paraissant si naturelle tête nue ! — et s'enfuit en le portant à la main ; et revient en dansant dans sa

robe familière, et demande à Jip si j'ai une belle petite femme, et s'il lui pardonnera d'être mariée, et s'agenouille et l'invite, pour la dernière fois de sa vie célibataire, à se mettre debout sur le livre de cuisine.

Je rentre me coucher, plus incrédule que jamais, dans un logement que j'ai tout à côté ; et je me lève très tôt le matin, pour aller chercher ma tante à Highgate.

Je n'ai jamais vu ma tante aussi éblouissante. Elle est vêtue de soie lavande, et porte un chapeau blanc. Janet l'a habillée, et elle est là pour me regarder. Peggotty est prête à aller à l'église, ayant l'intention d'assister à la cérémonie depuis les tribunes. Mr Dick, qui doit conduire ma chérie à l'autel, s'est fait friser les cheveux. Traddles, à qui j'ai donné rendez-vous à la barrière de péage, a associé la couleur crème et le bleu ciel de façon spectaculaire ; et Mr Dick et lui donnent tous les deux l'impression générale d'être tout en gants.

Je vois tout cela sans aucun doute, puisque je sais que c'est ainsi ; mais je suis égaré et je semble ne rien voir. Et je ne crois à rien du tout non plus. Pourtant, tandis que nous avançons dans une voiture découverte, ce mariage féérique est assez réel pour me remplir d'une sorte de pitié étonnée pour les personnes infortunées qui n'y ont aucune part, mais balaient les boutiques et vaquent à leurs occupations quotidiennes.

Ma tante garde ma main dans la sienne pendant tout le trajet. Quand nous nous arrêtons un peu avant l'église pour laisser descendre Peggotty, que nous avons amenée sur le coffre, elle me serre la main et m'embrasse.

« Dieu te bénisse, Trot ! Mon propre garçon ne pourrait m'être plus cher. Je pense à la pauvre chère Bébé ce matin.

– Moi aussi. Et à tout ce que je vous dois, ma chère tante.

– Chut, mon enfant ! » dit ma tante ; et elle donne la main avec une cordialité débordante à Traddles, qui donne ensuite la sienne à Mr Dick, qui me donne alors la sienne, et je donne alors la mienne à Traddles, et nous arrivons alors à la porte de l'église.

L'église est assez calme, j'en suis sûr ; mais ce pourrait être une machine à vapeur en pleine action pour ce qui est de l'effet sédatif qu'elle a sur moi. Rien ne peut plus me faire de l'effet à ce moment-là.

Le reste n'est qu'un rêve plus ou moins incohérent.

Je rêve qu'elles entrent avec Dora ; que la placeuse nous arrange, comme un adjudant, devant la grille de l'autel ; que je me demande, même à ce moment, pourquoi

les placeuses doivent toujours être choisies parmi les femmes les plus désagréables, et si quelque crainte religieuse d'une désastreuse infection de bonne humeur rend nécessaire la présence de ces vases de vinaigre sur la route du Ciel.

Je rêve que le pasteur et le diacre apparaissent ; que quelques bateliers et autres gens entrent par hasard ; qu'un vieux marin[1] assis derrière moi parfume toute l'église d'une forte odeur de rhum ; qu'une voix très grave commence le service, et que nous sommes tous très attentifs.

Que Miss Lavinia, qui tient le rôle d'une demoiselle d'honneur auxiliaire, est la première à pleurer, et que ses sanglots rendent hommage (je suppose) à la mémoire de Pidger ; que Miss Clarissa lui fait respirer des sels ; qu'Agnès s'occupe de Dora ; que ma tante s'efforce d'apparaître comme un modèle de sévérité, avec des larmes roulant sur ses joues ; que la petite Dora est toute tremblante, et murmure ses réponses d'une voix défaillante.

Que nous nous agenouillons tous les uns à côté des autres ; que Dora tremble de moins en moins, mais serre toujours la main d'Agnès ; que le service se déroule, paisible et grave ; que nous nous regardons les uns les autres, quand il s'achève, en mêlant sourires et larmes comme le ciel en avril ; que ma jeune femme devient hystérique dans la sacristie et pleure en appelant son pauvre papa, son cher papa.

Qu'elle se remet bientôt, et que nous signons tous le registre. Que je vais chercher Peggotty dans les tribunes pour qu'*elle* descende le signer ; que Peggotty m'étreint dans un coin, et me dit qu'elle a vu ma propre chère mère se marier ; que c'est fini, et que nous sortons.

Que je marche si fièrement et amoureusement dans la nef avec ma douce femme à mon bras, à travers un brouillard de gens à moitié vus, de chaires, de tombeaux, de bancs, de fonts baptismaux, d'orgues et de vitraux, dans lequel volettent de vagues souvenirs de l'église de mon enfance, il y a si longtemps.

Qu'ils chuchotent à notre passage, quel couple juvénile nous formons, et que la petite épouse est jolie. Que nous sommes tous si joyeux et bavards dans la voiture sur le chemin du retour. Que Sophy nous dit qu'elle a failli s'évanouir quand elle a vu que l'on demandait la licence à Traddles (à qui je l'avais confiée), car elle était convaincue qu'il aurait réussi à la perdre, ou qu'un pickpocket la lui aurait prise. Qu'Agnès rit

[1] *Ancient mariner*. Titre d'un long (et lugubre) poème de Coleridge, publié en 1798.

gaiement ; et que Dora aime tellement Agnès qu'elle ne veut pas s'en séparer, mais lui tient encore la main.

Qu'il y a un petit déjeuner, avec une abondance de bonnes et jolies choses à manger, dont je me nourris, comme je le ferais dans n'importe quel autre rêve, sans la moindre perception de leur goût ; ne mangeant et buvant, je dirais, que de l'amour et du mariage, et ne croyant pas plus aux aliments qu'au reste.

Que je prononce un discours toujours comme en rêve, sans avoir la moindre idée de ce que je veux dire, en dehors de ce dont je suis persuadé que je ne l'ai pas dit. Que nous sommes très familièrement et simplement heureux (mais toujours en rêve) ; et que Jip mange du gâteau de mariage, et que cela ne lui réussit pas bien ensuite.

Que la paire de chevaux de poste que nous avons louée est prête, et que Dora part se changer. Que ma tante et Miss Clarissa restent avec nous ; que nous marchons dans le jardin ; et que ma tante, qui a fait un vrai discours au petit déjeuner à propos des tantes de Dora, se moque d'elle-même, tout en étant assez fière.

Que Dora est prête, et que Miss Lavinia voltige autour d'elle, peu désireuse de perdre le joli jouet qui l'a tant et si plaisamment occupée. Que Dora ne cesse de s'étonner en découvrant qu'elle a oublié toutes sortes de petites choses ; et que tout le monde court de tous côtés pour aller les chercher.

Qu'ils entourent tous Dora, quand enfin elle commence à dire au revoir, ressemblant, avec leurs couleurs vives et leurs rubans, à un parterre de fleurs. Que ma chérie est presque étouffée au milieu des fleurs, et ressort, riant et pleurant, pour se jeter dans mes bras jaloux.

Que je veux porter Jip (qui doit nous accompagner), et que Dora dit non, qu'elle doit le porter, sinon il pensera qu'elle ne l'aime plus maintenant qu'elle est mariée et que cela lui brisera le cœur. Que nous partons, bras dessus bras dessous, et que Dora s'arrête et se retourne, et dit, « Si j'ai jamais été fâchée ou ingrate avec quelqu'un, ne vous en souvenez pas ! » et fond en larmes.

Qu'elle agite sa petite main, et que nous partons encore une fois. Qu'elle s'arrête encore une fois, et se retourne, et court vers Agnès et donne à Agnès, de préférence aux autres, ses derniers baisers et ses derniers adieux.

Nous démarrons et je me réveille du rêve. J'y crois enfin. C'est ma chère, chère petite épouse à côté de moi, que j'aime tant !

« Êtes-vous heureux maintenant, gros bêta ? » dit Dora, « et sûr que vous ne regrettez rien ? »

Je me suis mis au bord de la route, pour voir passer les fantômes de ces jours. Ils ont disparu, et je reprends le voyage de mon histoire.

Chapitre 44
Notre ménage

C'était une situation étrange, une fois la lune de miel finie et les demoiselles d'honneur rentrées chez elle, de me retrouver assis dans ma propre petite maison avec Dora ; mis au chômage, pour ainsi dire, en ce qui concerne la délicieuse occupation consistant à faire la cour.

Cela semblait si extraordinaire de toujours avoir Dora sur place. C'était tellement inexplicable de ne pas être obligé de sortir pour la voir, de ne pas avoir l'occasion de m'inquiéter à son sujet, de ne pas avoir à lui écrire, de ne pas manigancer et concevoir des possibilités d'être seul avec elle. Quelquefois, le soir, quand je m'arrêtais d'écrire pour la regarder, et la voyais assise en face de moi, je m'adossais à ma chaise et songeais combien il était curieux d'être là seuls ensemble comme si de rien n'était — personne ne se mêlant plus de nos affaires — tout le roman de nos fiançailles posé sur une étagère pour y moisir — personne à qui faire plaisir sinon l'un à l'autre — se faire plaisir l'un à l'autre, pour toute la vie.

Quand il y avait un débat au parlement qui me retenait très tard, cela me semblait tellement étrange, quand je rentrais à la maison, de penser que Dora y était ! C'était si merveilleux, au début, de la voir descendre doucement pour me parler pendant que je mangeais mon souper. C'était une chose tellement stupéfiante de savoir qu'elle mettait des papillotes dans ses cheveux. C'était vraiment un événement stupéfiant de la voir le faire !

Je doute que deux jeunes oiseaux aient pu en savoir moins sur la tenue d'un ménage que ma jolie Dora et moi. Nous avions une domestique, bien sûr. Elle tenait notre ménage. J'ai encore une conviction latente que c'était la fille déguisée de Mrs Crupp, tant Mary Anne nous a fait souffrir.

Elle s'appelait Parangon. On nous a dit, quand nous l'avons engagée, que son nom n'exprimait que faiblement ses talents. Elle avait une feuille de références aussi grande qu'une affiche ; et, selon ce document, elle pouvait accomplir tous les travaux domestiques dont j'avais entendu parler, et un grand nombre de choses dont je n'avais jamais entendu parler. C'était une femme dans la fleur de l'âge, d'apparence sévère ; et sujette (surtout sur les bras) à une sorte de rougeole ou éruption perpétuelle. Elle avait

un cousin dans la Garde Royale, avec des jambes si longues qu'il paraissait être l'ombre vespérale de quelqu'un d'autre. Il était trop grand à la fois pour sa veste d'uniforme et pour le cottage, qu'il faisait paraître plus petit que de raison par ses proportions inadaptées. De plus, les murs n'étaient pas épais, et quand il passait la soirée dans notre maison, nous le savions toujours car nous entendions un grognement continuel dans la cuisine.

On nous avait garanti que notre perle était sobre et honnête. Je veux donc bien croire que c'est à la suite d'un malaise que nous l'avons découverte sous la chaudière, et qu'il fallait s'en prendre à l'éboueur pour les cuillers à thé qui manquaient.

Mais elle nous mettait au supplice. Nous sentions notre inexpérience et étions incapables de nous débrouiller tout seuls. Nous étions à sa merci, mais elle était sans merci. Elle a été la cause de notre première petite querelle.

« Ma vie adorée », ai-je dit un jour à Dora, « pensez-vous que Mary Anne ait la moindre idée de l'heure ?

– Pourquoi, Doady » a demandé Dora, levant les yeux innocemment de son dessin.

« Mon amour, parce qu'il est cinq heures, et que nous devions dîner à quatre heures. »

Dora a regardé mélancoliquement l'horloge, et a suggéré qu'elle avançait.

« Au contraire, mon amour », ai-je dit en vérifiant sur ma montre, « elle retarde de quelques minutes. »

Ma petite femme est venue s'asseoir sur mes genoux pour m'amadouer, et a dessiné une ligne au milieu de mon nez avec son crayon ; mais je ne pouvais pas en faire mon dîner, même si c'était très agréable.

« Ne pensez-vous pas, ma chère, que vous feriez mieux de faire des remontrances à Mary Anne ?

– Oh non, s'il vous plaît ! Je ne peux pas, Doady !

– Pourquoi pas, mon amour ?

– Oh, parce que je suis une telle petite oie, et elle sait que je le suis ! »

Ce sentiment m'a paru si incompatible avec la création d'un système de contrôle de Mary Anne que j'ai froncé un peu les sourcils.

« Oh, les affreuses rides sur le front de mon vilain garçon ! » a dit Dora, et toujours sur mes genoux, elle les a tracées avec son crayon ; le portant à ses lèvres roses pour

qu'il écrive plus noir, et travaillant sur mon front avec une étrange petite parodie de concentration qui m'amusait beaucoup malgré moi.

« Cet enfant est bien gentil, cela rend son visage bien plus joli quand il rit.

– Mais, mon amour.

– Non, non ! s'il vous plaît ! » a crié Dora en m'embrassant, « ne faites pas le méchant Barbe Bleue ! Ne soyez pas sérieux !

– Ma précieuse épouse, nous devons parfois être sérieux. Allons ! Asseyez-vous sur cette chaise, tout près de moi ! Donnez-moi le crayon ! Voilà ! Maintenant parlons raisonnablement. Vous savez, chérie… » Quelle toute petite main à tenir, et quel minuscule alliance à regarder ! « Vous savez, chérie, ce n'est pas exactement agréable de se passer de dîner. Si ?

– N — n — non ! » a répondu Dora, timidement.

– Mon amour, comme vous tremblez !

– Parce que je SAIS que vous allez me gronder », s'est exclamé Dora, d'une voix piteuse.

« Ma douce, je vais juste raisonner.

– Oh, mais raisonner est pire que gronder ! » s'est écrié Dora, au désespoir. « Je ne me suis pas mariée pour qu'on me raisonne. Si vous aviez l'intention de raisonner la petite chose que je suis, vous auriez dû me le dire, cruel garçon ! »

J'ai essayé d'apaiser Dora, mais elle a tourné la tête et a secoué ses boucles, et a dit : « Oh cruel, cruel garçon ! » tant de fois que je ne savais que faire ; j'ai donc parcouru la pièce deux ou trois fois, et je suis revenu.

« Dora, ma chérie !

– Non, je ne suis pas votre chérie. Parce que vous regrettez *sûrement* de m'avoir épousée, sinon vous ne me raisonneriez pas ! »

Je me suis senti tellement blessé par la nature extravagante de cette attaque, que cela m'a donné le courage d'être sérieux.

« Voyons, ma Dora, vous êtes très puérile, et vous dites des sottises. Vous devez vous souvenir, j'en suis sûr, que j'ai été obligé de sortir hier au milieu du dîner ; et qu'avant-hier, j'ai eu très mal au ventre parce que j'ai été obligé de manger du veau à moitié cuit en toute hâte ; aujourd'hui, je ne dîne pas du tout — et j'hésite à dire combien de temps nous avons attendu le petit déjeuner — et il n'y avait même pas d'eau

chaude pour le thé. Je ne veux pas vous faire de reproches, ma chère, mais ce n'est pas agréable.

– Oh, cruel, cruel garçon, de dire que je suis une femme désagréable ! » s'est écrié Dora.

« Allons, ma chère Dora, vous devez savoir que je n'ai pas dit cela !

– Vous avez dit que je n'étais pas agréable !

– J'ai dit que la tenue du ménage n'était pas agréable.

– C'est exactement la même chose ! » s'est exclamé Dora. Et elle le croyait, de toute évidence, car elle s'est mise à pleurer à chaudes larmes.

J'ai refait un tour de la pièce, plein d'amour pour ma jolie épouse, et égaré par le remords jusqu'à avoir envie de me cogner la tête contre le mur. Je me suis rassis, et j'ai dit :

« Je ne vous blâme pas, Dora. Nous avons tous les deux beaucoup à apprendre. J'essaie seulement de vous montrer, ma chère, que vous devez — vous devez vraiment » (j'étais résolu à ne pas céder sur ce point) « — vous habituer à surveiller Mary Anne. Et aussi, à agir un peu pour vous-même, et pour moi.

– Je m'étonne, oh oui, que vous me fassiez des discours aussi ingrats », a sangloté Dora. « Quand vous savez que l'autre jour, quand vous avez dit que vous aimeriez un peu de poisson, je suis sortie moi-même, des miles et des miles, pour en commander et vous faire la surprise.

– Et c'était très gentil de votre part, ma chérie. J'étais si touché que je n'aurais en aucun cas mentionné que vous avez acheté un saumon — ce qui était bien trop pour deux. Ou qu'il a coûté une livre six — ce qui était au-dessus de nos moyens.

– Vous l'avez tellement apprécié », a sangloté Dora. « Et Vous avez dit que j'étais une petite souris.

– Et je le redirai, mon amour, mille fois !

Mais j'avais blessé le tendre petit cœur de Dora, et elle était inconsolable. Elle était si pathétique, à pleurer et à gémir, que j'avais l'impression d'avoir dit je ne sais quoi pour la froisser. J'ai dû me dépêcher de partir ; j'ai été retenu tard ; et j'ai eu toute la soirée le cœur serré de remords, ce qui m'a rendu bien malheureux. J'avais la conscience d'un assassin, et me sentais hanté par une vague sensation de terrible méchanceté.

Il était deux ou trois heures après minuit quand je suis rentré. J'ai trouvé ma tante, dans notre maison, en train de m'attendre.

« Quelque chose ne va pas, ma tante ? » ai-je demandé, inquiet.

« Rien, Trot. Assieds-toi, assieds-toi. Petite Fleur était un peu déprimée, et je lui ai tenu compagnie. C'est tout. »

J'ai posé la tête sur ma main ; et me suis senti plus triste et découragé, alors que je restais assis à regarder le feu, que je ne l'aurais cru possible si tôt après la réalisation de mes plus chers espoirs. Tandis que je réfléchissais, j'ai croisé par hasard le regard de ma tante, fixé sur mon visage. Il y avait une expression soucieuse dans ses yeux, mais elle s'est aussitôt dissipée.

« Je vous assure, ma tante, que j'ai été très malheureux moi-même toute la soirée, de penser que Dora l'était. Mais je n'avais d'autre intention que de lui parler tendrement et affectueusement de nos affaires domestiques. »

Ma tante a hoché la tête de manière encourageante.

« Tu dois avoir de la patience, Trot.

– Bien sûr. Dieu sait que je n'ai pas l'intention d'être déraisonnable, ma tante !

– Non, non. Mais Petite Fleur est une petite fleur très délicate, et le vent doit se montrer doux avec elle. »

J'ai remercié ma bonne tante, dans mon cœur, pour sa gentillesse envers ma femme ; et j'étais sûr qu'elle le savait.

« Ne pensez-vous pas, ma tante », ai-je dit, après avoir encore contemplé le feu, « que vous pourriez donner des conseils à Dora, pour notre avantage mutuel, de temps en temps ?

– Trot », a répliqué ma tante, avec une certaine émotion, « non ! Ne me demande pas cela ! »

Son ton était si sérieux qu'il m'a surpris et que j'ai levé les yeux.

« J'examine ma vie, mon enfant, et je pense à des personnes qui sont dans leur tombe et avec qui j'aurais pu être en meilleurs termes. Si je juge sévèrement les erreurs des autres gens dans leur mariage, c'est peut-être parce que j'ai des raisons amères de juger sévèrement les miennes. N'en parlons pas. J'ai été une sorte de femme grognon, ronchon, rebelle, un bon nombre d'années. Je le suis encore, et je le serai toujours. Mais toi et moi nous sommes fait du bien, Trot — en tout cas, tu m'as fait du bien, mon cher ; et un désaccord ne doit pas nous diviser à cette heure du jour.

– Un désaccord entre *nous* ! » me suis-je écrié.

– Mon enfant, mon enfant ! » a dit ma tante, en lissant sa robe, « un prophète ne pourrait pas dire dans combien de temps il surviendrait, ni combien je rendrais Petite Fleur malheureuse, si je me mêlais de quoi que ce soit. Je veux que notre mignonne m'aime, et soit aussi gaie qu'un papillon. Rappelle-toi ta maison natale, au moment du second mariage ; et ne fais pas, à elle et à moi, l'injure que tu as suggérée ! »

J'ai compris tout de suite que ma tante avait raison ; et j'ai compris toute l'étendue de ses généreux sentiments envers ma chère femme.

« Ce sont les premiers jours, Trot », a-t-elle poursuivi, « et on n'a pas bâti Rome en un jour, ni en une année. Tu as choisi librement toi-même… » J'ai cru voir un nuage passer sur son visage pendant un instant. « Et tu as choisi une créature très jolie et affectueuse. Ce sera ton devoir, et ce sera aussi ton plaisir — bien sûr que je le sais ; je ne fais pas une conférence — de l'évaluer (telle que tu l'as choisie) en fonction des qualités qu'elle a, et non de celles qui pourraient lui manquer. Tu dois développer en elle ces dernières, si tu peux. Et si tu ne peux pas, mon enfant », ici ma tante a frotté son nez, « tu dois juste t'habituer à t'en passer. Mais rappelle-toi, mon cher, que votre avenir est entre vos mains. Personne ne peut vous aider ; vous devez l'élaborer vous-même. C'est le mariage, Trot ; et Dieu vous bénisse tous les deux, bébés dans les bois[1] que vous êtes ! »

Ma tante a dit cela d'un ton vif, et m'a donné un baiser pour ratifier la bénédiction.

« Maintenant, allume ma petite lanterne, et accompagne-moi à mon carton à chapeau par le sentier du jardin », car il y avait un passage entre nos deux cottages dans cette direction. « Donne à Petite Fleur l'amour de Betsey Trotwood quand tu reviens ; et quoi que tu fasses, Trot, ne songe jamais à installer Betsey comme épouvantail, car lorsque je la vois dans la glace, elle est assez sinistre et assez décharnée dans sa propre vie ! »

Sur ces mots, ma tante s'est enveloppé la tête dans le mouchoir avec lequel elle avait coutume de l'emballer en de telles occasions ; et je l'ai conduite chez elle. Alors qu'elle était dans son jardin, tenant sa petite lanterne pour éclairer mon retour, j'ai pensé qu'il y avait de nouveau de l'inquiétude dans son regard ; mais j'étais trop occupé à soupeser ce qu'elle avait dit, et trop marqué — pour la première fois, en vérité — par la

[1] *Babes in the woods*. Conte populaire recueilli par un folkloriste en 1595, qui présente des points communs avec Le petit Poucet et Hansel et Gretel, mais se termine beaucoup plus mal.

conviction que Dora et moi devions en effet travailler à notre avenir nous-même, et que personne ne pouvait nous aider, pour y faire vraiment attention.

Dora est descendue dans ses petites pantoufles pour me rencontrer, maintenant que j'étais seul ; et a pleuré sur mon épaule, et a dit que j'avais été dur et elle vilaine ; et j'ai dit à peu près la même chose, je crois ; et nous nous sommes réconciliés, et nous nous sommes mis d'accord que notre première petite divergence serait la dernière, et que nous n'en aurions jamais d'autre si nous devions vivre cent ans.

Une nouvelle épreuve nous attendait : le Calvaire des Domestiques. Le cousin de Mary Anne a déserté et s'est caché dans notre fosse à charbon, d'où il a été extrait, à notre grande stupéfaction, par un détachement de ses camarades d'armes, qui l'ont emmené menottes aux poignets dans une procession qui a couvert notre jardin de devant d'ignominie. Cela m'a donné le courage de renvoyer Mary Anne, qui est partie si docilement, après avoir reçu ses gages, que j'en étais tout étonné, jusqu'au moment où j'ai découvert l'absence des cuillers à thé, et aussi les petites sommes qu'elle avait empruntées aux commerçants en mon nom, mais sans mon accord. Après une période de Mrs Kidgerbury — la plus vieille habitante de Kentish Town, je crois, qui faisait des ménages, mais était trop faible pour mettre en œuvre sa conception de cet art — nous avons trouvé une autre perle, qui était une femme des plus aimables, mais qui tenait absolument à tomber avec le plateau en montant ou en descendant l'escalier de la cuisine, et plongeait presque toujours dans le salon, comme dans un bain public, avec le service à thé. Les ravages accomplis par cette malheureuse rendant son renvoi nécessaire, une longue lignée d'Incapables lui a succédé (avec des périodes de Mrs Kidgerbury) ; s'achevant par une jeune personne d'apparence distinguée, qui est partie à la Foire de Greenwich avec le chapeau de Dora. Après laquelle je ne me souviens de rien, sinon de la régularité et de la similitude des échecs.

Toutes les personnes à qui nous avions affaire paraissaient nous tromper. Dès que nous entrions dans une boutique, on apportait immédiatement les objets endommagés ou les aliments avariés. Si nous achetions un homard, il était plein d'eau. Toutes nos viandes se révélaient coriaces et nos pains n'avaient presque pas de croûte. Recherchant le principe régissant la cuisson des rôtis, afin qu'ils soient bien cuits, mais pas trop, je me suis référé moi-même au Livre de Cuisine, et j'ai trouvé qu'on y recommandait un quart d'heure par livre, et disons un quart d'heure supplémentaire. Mais ce principe

échouait toujours pour nous, par quelque curieuse fatalité, et nous n'avons jamais obtenu le juste milieu entre la viande rouge et les cendres.

J'avais des raisons de croire que nos échecs nous coûtaient beaucoup plus cher qu'une série de triomphes ne l'aurait fait. Quand je regardais les livres de compte, il m'apparaissait que nous aurions pu paver la cave de beurre, à en juger par les quantités de ce produit que nous consommions. J'ignore si les recettes des impôts de cet époque ont traduit une augmentation de la demande de poivre ; mais si nos achats n'ont pas affecté le marché, c'est que de nombreuses familles ont dû cesser d'en utiliser. Et ce qui était le plus étonnant, c'est que nous n'avions jamais rien dans la maison.

Quant à la blanchisseuse qui mettait nos vêtements en gage, et venait présenter des excuses dans un état d'ivresse contrite, je suppose que cela a pu arriver plusieurs fois à n'importe qui. De même la cheminée en feu, la pompe à incendie de la paroisse, et le faux témoignage du Bedeau. Mais je crains que nous ayons été victimes d'une malchance particulière quand nous avons engagé une domestique ayant un faible pour les liqueurs fortes, qui a gonflé notre compte courant pour la bière au pub en y ajoutant des articles aussi inexplicables que « Quart grog rhum (Mrs C.) » « Demi-quart gin et girofle (Mrs C.) » « Verre rhum et peppermint (Mrs C.) » — les parenthèses désignant toujours Dora, dont on supposait, ainsi qu'il est apparu après enquête, qu'elle avait absorbé tous ces breuvages.

Une de nos premières prouesses domestiques a été un petit dîner offert à Traddles. Je l'ai rencontré en ville et lui ai proposé de rentrer avec moi cet après-midi-là. Il a accepté volontiers, et j'ai écrit à Dora que je l'amènerais chez nous. Le temps était agréable, et nous avons parlé de mon bonheur conjugal sur la route. Ce sujet captivait Traddles ; s'imaginant avec une telle maison, a-t-il dit, et Sophy l'attendant et préparant le repas pour lui, il ne voyait pas ce qui pouvait manquer pour compléter sa félicité.

Je n'aurais pu désirer une plus jolie petite femme à l'autre bout de la table, mais j'aurais certainement pu désirer, quand nous nous sommes assis, un peu plus de place. Je ne savais pas comment c'était possible, mais nous n'avions beau être que deux, nous manquions toujours de place, et pourtant il y avait toujours assez de place pour tout égarer. Je soupçonne que c'était peut-être parce que rien n'avait sa propre place, sauf la pagode de Jip, qui obstruait invariablement le passage. En l'occurrence, Traddles était si bien entravé par la pagode et l'étui à guitare, et les dessins de fleurs de Dora, et mon bureau, que je me demandais sérieusement s'il allait pouvoir utiliser son couteau

et sa fourchette ; mais il a protesté, avec sa bonne humeur habituelle, « Des océans de place, Copperfield ! Je t'assure, des océans ! »

Une autre chose que j'aurais pu désirer, c'est que l'on n'ait jamais encouragé Jip à se promener sur la nappe pendant le dîner. J'ai commencé à penser qu'il y avait quelque chose de désordonné dans le seul fait de sa présence à cet endroit, même s'il n'avait pas eu l'habitude de mettre sa patte dans le sel ou le beurre. À cette occasion, il semblait penser qu'il avait été invité tout exprès pour tenir Traddles en respect ; et il aboyait après mon ami, et se ruait sur son assiette, avec une telle obstination, que l'on pouvait considérer qu'il accaparait toute la conversation.

Cependant, comme je savais combien ma chère Dora avait le cœur tendre, et combien elle serait sensible à la moindre critique de son favori, je n'ai formulé aucune objection. Pour les mêmes raisons je n'ai fait aucune allusion aux assiettes qui se disputaient sur le plancher ; ou à l'apparence louche des salières, qui étaient toutes de guingois et paraissaient ivres ; ou au blocus supplémentaire de Traddles par des plats de légumes et des carafes en balade. Je ne pouvais m'empêcher de me demander intérieurement, alors que je contemplais le gigot de mouton bouilli que j'allais découper, comment il se faisait que nos pièces de viande avaient des formes aussi extraordinaires — et si le boucher réservait tous les moutons difformes qui venaient au monde ; mais j'ai gardé ces réflexions pour moi.

« Mon amour », ai-je dit à Dora, « qu'avez-vous dans ce plat ? »

Je ne pouvais imaginer pourquoi Dora m'avait adressé des petites mimiques aguichantes, comme si elle avait voulu m'embrasser.

« Des huîtres, mon chéri », a dit Dora, timidement.

« C'est *vous* qui y avez pensé ? », ai-je dit, enchanté.

« Ou — oui, Doady.

– Quelle bonne idée ! », me suis-je exclamé, en déposant le couteau à découper et la fourchette. « Il n'y a rien que Traddles aime autant !

– Ou — oui, Doady, et j'en ai donc acheté un beau petit baril, et l'homme a dit qu'elles étaient très bonnes. Mais je — j'ai peur que quelque chose n'aille pas. Elles n'ont pas l'air bien » Dora a secoué la tête, et des diamants ont étincelé dans ses yeux.

« On a juste laissé les deux coquilles en les ouvrant. Enlevez le couvercle, mon amour.

– Mais il ne veut pas se détacher », a dit Dora, en essayant très fort, et en paraissant très malheureuse.

« Sais-tu, Copperfield », a dit Traddles, examinant gaiement le plat, « je crois que c'est pour la bonne raison — ce sont des huîtres magnifiques, mais je crois que c'est pour la bonne raison — qu'elles n'ont jamais été ouvertes. »

Elles n'avaient jamais été ouvertes, et nous n'avions pas de couteau à huîtres — et si nous en avions eu, nous n'aurions pas su nous en servir ; nous avons donc regardé les huîtres et mangé le mouton. Du moins nous en avons mangé la partie qui était cuite, et avons compensé avec des câpres. Si je le lui avais permis, je suis certain que Traddles se serait conduit comme un parfait sauvage et aurait mangé une assiette de viande crue pour montrer son appréciation du repas ; mais je ne voulais pas entendre parler d'un tel sacrifice sur l'autel de l'amitié, et nous avons mangé du bacon à la place ; car, par chance, il y avait du bacon froid dans le garde-manger.

Ma pauvre petite femme était fort affligée quand elle a pensé que je serais contrarié, et fort joyeuse quand elle a vu que je l'étais pas ; la déconvenue que j'avais maîtrisée a donc vite disparu, et nous avons passé une soirée heureuse ; Dora étant assise avec son bras appuyé sur mon fauteuil, tandis que Traddles et moi discutions en buvant un verre de vin, et saisissant chaque occasion de me murmurer à l'oreille que j'étais bien gentil de ne pas être un vieux garçon cruel et fâché. Et puis elle a fait du thé pour nous ; et c'était si joli de la voir faire, comme si elle s'occupait de la dinette d'une poupée, que je n'ai pas été trop exigeant quant à la qualité du résultat. Puis Traddles et moi avons joué une partie de cartes ou deux ; et Dora chantant en s'accompagnant à la guitare pendant ce temps, j'avais l'impression que nos fiançailles et notre mariage étaient un tendre rêve, et que la nuit au cours de laquelle j'avais entendu sa voix pour la première fois n'était pas encore finie.

Quand Traddles est parti et que je suis revenu dans le salon après l'avoir conduit à la porte, ma femme a planté sa chaise près de la mienne et s'est assise à mon côté.

« Je suis vraiment désolée », a dit Dora. « Voulez-vous essayer de m'instruire, Doady ?

– Je dois m'instruire moi-même d'abord, Dora. J'en sais aussi peu que vous, amour.

– Ah ! Mais vous pouvez apprendre ; et vous êtes un homme intelligent, intelligent.

– Absurde, ma petite souris !

– Ce qui m'aurait plu », a repris ma femme, après un long silence, « c'est si j'avais pu aller à la campagne pour vivre un an avec Agnès ! »

Ses mains étaient jointes sur mon épaule, et son menton posé dessus, et ses yeux bleus plongeaient calmement dans les miens.

« Et pourquoi ? » ai-je demandé.

« Je pense que cela m'aurait améliorée, et que j'aurais pu apprendre avec *elle*.

– Chaque chose en son temps, mon amour. Agnès a dû s'occuper de son père toutes ces années, vous le savez. Même quand elle était petite, c'était l'Agnès que nous connaissons.

– Vous me donneriez un nom si je voulais que vous me le donniez ? » a demandé Dora, sans bouger.

« Quel nom ? » ai-je demandé en souriant.

« C'est un nom stupide », a-t-elle dit en secouant ses boucles un moment. « Femme-enfant. »

J'ai demandé en riant à ma femme-enfant quel caprice lui faisait désirer d'être appelée ainsi. Elle a répondu sans bouger, si ce n'est qu'en l'entourant de mon bras j'ai pu rapprocher ses yeux bleus des miens.

« Je ne veux pas dire, nigaud, que vous devriez utiliser le nom à la place de Dora. Mais seulement que vous devriez penser à moi de cette manière. Quand vous êtes sur le point d'être en colère contre moi, dites, 'Ce n'est que ma femme-enfant !' Quand je vous déçois beaucoup, dites, 'Je savais, il y a longtemps, qu'elle ne ferait qu'une femme-enfant !' Quand vous regrettez que je ne sois pas ce que j'aimerais être, et que je ne serai jamais je crois, dites, 'Ma stupide femme-enfant m'aime malgré tout !' Car en vérité je vous aime. »

Je n'avais pas été sérieux avec elle ; n'ayant aucune idée, jusque-là, qu'elle était sérieuse elle-même. Mais sa nature affectueuse était si heureuse de ce que je lui ai alors dit de tout mon cœur que son visage est devenu rieur avant même que ses yeux brillants aient séché. Elle est vite devenue ma femme-enfant ; s'asseyant sur le plancher devant la maison chinoise, faisant sonner les clochettes l'une après l'autre pour punir Jip de sa mauvaise conduite ; pendant que Jip clignait des yeux avec sa tête hors de la maison, trop paresseux pour jouer.

Cet appel de Dora m'a fait forte impression. Je me remémore cette époque ; j'invoque la créature innocente que j'aimais profondément, depuis les brumes et les

ombres du passé, pour qu'elle tourne une fois de plus vers moi son gentil visage ; et je peux encore affirmer que j'avais ce petit discours constamment à l'esprit. Je n'en ai peut-être pas fait le meilleur usage ; j'étais jeune et inexpérimenté ; mais je n'ai jamais fait la sourde oreille à sa candide requête.

Dora m'a dit, peu après, qu'elle allait devenir une merveilleuse maîtresse de maison. En conséquence, elle a astiqué les tablettes, taillé le crayon, acheté un immense livre de comptes, recousu soigneusement avec une aiguille et du fil les pages du Livre de Cuisine que Jip avait déchirées, et effectué une petite tentative désespérée « d'être bonne », comme elle disait. Mais les nombres avaient leur vieille tendance obstinée — ils ne *voulaient pas* tomber juste. Quand elle avait inscrit deux ou trois articles laborieux dans le livre de comptes, Jip marchait sur la page en remuant la queue, et barbouillait tout. Son propre petit majeur de la main droite était imprégné d'encre jusqu'à l'os ; et je crois que c'est le seul résultat évident qu'elle ait obtenu.

Quelquefois, le soir, quand je travaillais à la maison — car j'écrivais beaucoup maintenant, et commençais à être un peu connu comme écrivain — je posais ma plume et observais ma femme-enfant qui essayait d'être bonne. Elle sortait d'abord l'immense livre de comptes, et le posait sur la table en soupirant profondément. Puis elle l'ouvrait à la page que Jip avait rendue illisible la veille, et appelait Jip pour lui montrer ses méfaits. Cela occasionnait une diversion en faveur de Jip, et peut-être l'application d'une goutte d'encre sur son museau pour le punir. Puis elle disait à Jip de se coucher sur la table à l'instant, « comme un lion » — c'était l'un de ses tours, quoique la ressemblance ne m'ait jamais paru frappante — et, s'il était d'humeur obéissante, il obéissait. Alors elle prenait une plume et commençait à écrire, et trouvait un cheveu dedans. Alors elle prenait une autre plume et commençait à écrire, et trouvait qu'elle crachotait. Alors elle prenait une autre plume et commençait à écrire, et disait à voix basse, « Oh, c'est une plume qui parle, et elle va déranger Doady ! » Et alors elle trouvait que c'était un mauvais travail et y renonçait, et rangeait le livre de comptes, après avoir fait semblant d'écraser le lion dessous.

Ou bien, si elle était d'humeur sérieuse et posée, elle s'asseyait avec les tablettes, et un petit panier de factures et autres document, qui ressemblaient plus à des papillotes qu'à autre chose, et essayait de voir ce qu'elle pouvait en faire. Après les avoir comparées gravement les unes aux autres, et avoir pris des notes sur les tablettes, et les avoir effacées, et avoir compté et recompté tous les doigts de sa main gauche, dans un

sens et dans l'autre, elle était si contrariée et découragée, et paraissait si malheureuse, que je souffrais de voir son visage radieux s'assombrir — et pour moi ! — et m'approchais doucement d'elle et lui disais :

« Qu'est-ce qui ne va pas, Dora ? »

Elle levait les yeux d'un air désespéré et répondait, « Ça ne marche pas. Ça me donne tellement mal à la tête. Ce n'est pas comme je voudrais ! »

Alors je disais : « Bon, essayons ensemble. Laissez-moi vous montrer, Dora. »

Et je commençais une démonstration pratique, à laquelle Dora prêtait une attention soutenue, pendant peut-être cinq minutes ; à la suite de quoi elle se sentait affreusement fatiguée, et détendait l'atmosphère en tortillant mes cheveux, ou en abaissant mon col de chemise pour voir l'effet sur mon visage. Si je m'opposais tacitement à son espièglerie et insistais, elle paraissait si effrayée et affligée tandis qu'elle se perdait de plus en plus, que le souvenir de sa gaieté naturelle lorsque nos routes s'étaient croisées pour la première fois, et l'idée qu'elle était ma femme-enfant, m'assaillaient comme des reproches ; et je posais le crayon et réclamais la guitare.

J'avais beaucoup de travail, et de nombreux soucis, mais les mêmes considérations m'incitaient à les garder pour moi. Je suis loin d'être sûr, maintenant, que c'était la bonne décision, mais je le faisais pour ma femme-enfant. Je fouille mon cœur, et c'est sans la moindre réserve que je confie ses secrets, si je les connais, à cette page. L'ancien sentiment de perte ou d'absence de quelque chose tenait une certaine place dans mon esprit, j'en suis conscient ; mais pas au point d'aigrir ma vie. Quand je me promenais seul par beau temps, et pensais aux jours d'été où l'air était plein de mon enchantement juvénile, quelque chose de la réalisation de mes rêves me manquait sans doute ; mais je pensais que c'était l'éclat adouci du passé, dont on ne peut parer le temps présent[1]. J'avais parfois l'impression, pendant un moment, que j'aurais pu souhaiter avoir une épouse capable de me conseiller ; ayant plus de caractère et de volonté, pour me soutenir et m'aider à progresser ; ayant le pouvoir de combler le vide qui me semblait parfois m'habiter ; mais je sentais qu'il s'agissait d'une vision surnaturelle de mon bonheur, qui n'avait jamais été destinée à advenir, et qui n'aurait jamais pu advenir.

J'étais un mari très jeune en années. Je n'avais connu d'autres influences adoucissantes que celles des chagrins et expériences rapportés dans ces feuillets. Si je

[1] Écho d'un poème de Wordsworth.

commettais des erreurs, ainsi que j'ai pu en commettre beaucoup, je le faisais par un amour fautif et par manque de sagesse. J'écris l'exacte vérité. Cela ne m'avancerait à rien de minimiser les choses maintenant.

C'est donc ainsi que j'ai pris à mon compte les labeurs et les soucis de notre vie, sans partenaire pour les partager. Nous vivions à peu près comme avant, pour ce qui est de nos arrangements domestiques embrouillés ; mais je m'y étais habitué, et j'étais content de voir que Dora était rarement contrariée maintenant. Elle était vive et joyeuse à son ancienne manière enfantine, m'aimait tendrement, et ses vieilles bagatelles suffisaient à son bonheur.

Quand les débats parlementaires étaient accablants — je veux parler de leur longueur, car pour leur qualité il en allait rarement autrement — et que je rentrais tard à la maison, Dora ne restait jamais couchée quand elle entendait mes pas, mais descendait toujours pour m'accueillir. Quand mes soirées n'étaient pas prises par ce métier pour lequel je m'étais qualifié en me donnant tant de mal, et que je m'occupais d'écrire à la maison, elle restait assisse sagement à côté de moi, sans se soucier de l'heure, et était si silencieuse que je la croyais souvent endormie. Mais en général, quand je levais la tête, je voyais ses yeux bleus me regardant avec l'attention tranquille dont j'ai déjà parlé.

« Oh, ce garçon est épuisé ! » a dit Dora un soir, quand j'ai croisé son regard en refermant mon bureau.

« Cette fille est épuisée. C'est plus pertinent. Vous devez vous coucher, une autre fois, mon amour. Il est bien trop tard pour vous.

– Non, ne m'envoyez pas au lit ! » a imploré Dora, s'approchant de moi. « Je vous en supplie, ne faites pas cela !

– Dora ! »

À mon grand étonnement, elle sanglotait à mon cou.

« Pas bien, ma chérie ? Pas heureuse ?

– Si ! Très bien, et très heureuse ! Mais dites-moi que vous me laissez rester, et vous regarder écrire.

– Allons, quel spectacle pour des yeux si brillants à minuit !

– Sont-ils vraiment brillants ? » a demandé Dora en riant. « Je suis bien contente qu'ils soient brillants.

– Petite Vanité ! »

Mais ce n'était pas de la vanité ; c'était seulement le plaisir innocent qu'elle prenait à mon admiration. Je le savais bien, avant qu'elle me l'ait dit.

« Si vous les trouvez jolis, dites-moi que je peux toujours rester et vous regarder écrire ! Vous les trouvez *vraiment* jolis ?

– Très jolis.

– Alors laissez-moi toujours rester et vous regarder écrire.

– Je crains que cela n'améliore pas leur éclat, Dora.

– Mais si ! Parce que, garçon futé, vous ne m'oublierez pas alors, tandis que vous êtes plein d'inventions silencieuses. Cela vous gêne-t-il, si je dis quelque chose de très très bête ? — plus que d'habitude ? » a demandé Dora, en jetant un coup d'œil à mon visage par-dessus mon épaule.

« De quelle chose merveilleuse s'agit-il ?

– S'il vous plaît, laissez-moi tenir les plumes. Je veux prendre ma part à ce travail qui vous occupe pendant toutes ces heures. Puis-je tenir les plumes ? »

Le souvenir de sa joie charmante quand j'ai dit oui me fait venir les larmes aux yeux. Le fois suivante que je me suis assis pour écrire, et régulièrement ensuite, elle était assise à sa place habituelle avec un paquet de plumes de rechange à côté d'elle. Son triomphe dans cette participation à mon travail, et son bonheur quand je voulais une autre plume — ce que je feignais souvent de faire — m'a suggéré une nouvelle façon de contenter ma femme-enfant. Je prétendais de temps en temps avoir besoin que l'on copie une page ou deux de mon manuscrit. Dora était alors dans toute sa gloire. Les préparatifs auxquelles elle se livrait pour ce grand œuvre, les tabliers qu'elle mettait, les bavettes qu'elle empruntait à la cuisine pour se préserver de l'encre, le temps qu'elle mettait, les innombrables fois qu'elle s'arrêtait pour rire avec Jip, comme s'il comprenait tout, sa conviction que son travail était incomplet tant qu'elle n'avait pas signé son nom à la fin, et la manière dont elle me l'apportait comme un écolier puis, quand je la félicitais, me sautait au cou, tous ces souvenirs m'émeuvent encore, aussi banals qu'ils puissent paraître à d'autres personnes.

Elle a pris possession des clés peu après, et elle parcourait la maison en tintant, avec le trousseau dans un petit panier accroché à sa taille svelte. Je trouvais rarement fermées les serrures auxquelles les clés appartenaient, et elles ne servaient pas à grand-chose sinon à amuser Jip — mais Dora était contente, et cela me contentait. Elle était

convaincue qu'elle se rendait très utile en jouant à la maîtresse de maison, et était aussi joyeuse que si nous nous étions occupés d'une maison de poupée pour rire.

Ainsi se déroulait notre vie. Dora était à peine moins affectueuse envers ma tante qu'envers moi, et elle lui parlait souvent du temps où elle avait peur d'elle comme d'une « vieille chose méchante ». Je n'ai jamais vu ma tante se détendre plus systématiquement avec quelqu'un. Elle faisait la cour à Jip, même s'il ne répondait pas à ses avances ; écoutait la guitare jour après jour, même si elle ne goûtait pas beaucoup la musique, je le crains ; n'attaquait jamais les Incapables, même si elle devait en avoir fort envie ; allait à pied à des distances considérables pour acheter des broutilles que Dora avait mentionnées, pour lui en faire la surprise ; et quand elle arrivait par le jardin et ne la trouvait pas en bas, ne manquait jamais d'appeler, au pied de l'escalier, d'une voix qui retentissait gaiement dans toute la maison :

« Où est petite Fleur ! »

Chapitre 45
Mr Dick accomplit la prédiction de ma tante

Cela faisait un certain temps que j'avais quitté le Docteur. Comme j'habitais dans son voisinage, je le voyais fréquemment ; et nous sommes tous allés dans sa maison deux ou trois fois pour dîner ou prendre le thé. Le Vieux Soldat avait pris ses quartiers de manière permanente sous son toit. Elle était toujours la même, et les mêmes papillons immortels voletaient au-dessus de son chapeau.

Comme quelques autres mères que j'ai connues au cours de ma vie, Mrs Markleham appréciait les plaisirs bien plus que sa fille. Il lui fallait beaucoup d'amusements et, en vieux soldat rusé, elle prétendait, lorsqu'elle suivait ses propres penchants, qu'elle se dévouait à sa fille. Le souhait du Docteur que l'on divertisse Annie convenait donc parfaitement à cette excellente mère, qui approuvait sans réserve sa sagesse.

Je n'ai aucun doute, en vérité, qu'elle remuait le fer dans la plaie du Docteur sans le savoir. Mue par une certaine frivolité et un certain égoïsme, souvent présents à l'âge mûr, plutôt que par une intention particulière, je crois qu'elle renforçait, en louant si vivement le souhait du Docteur de rendre la vie de sa jeune femme plus plaisante, sa crainte d'être une gêne pour elle et de ne pas avoir de concordance de sentiments avec elle.

« Ma chère âme », a-t-elle dit au Docteur un jour où j'étais présent, « vous savez que ce serait à n'en pas douter un peu mesquin qu'Annie soit toujours enfermée ici. »

Le Docteur a hoché sa tête bienveillante.

« Quand elle parviendra à l'âge de sa mère », a dit Mrs Markleham en faisant tournoyer son éventail, « alors ce sera différent. Vous pourriez ME mettre dans une prison, avec des gens distingués et un jeu de cartes, et cela me serait égal de ne jamais en sortir. Mais je ne suis pas Annie, savez-vous ; et Annie n'est pas sa mère.

– Certainement, certainement.

– Vous êtes le meilleur des hommes — non, je vous demande pardon ! » car le Docteur faisait un signe de dénégation, « je dois vous le dire en face, comme je le dis toujours derrière votre dos, vous êtes le meilleur des hommes ; mais bien sûr vous n'avez pas — ou si ? — les mêmes goûts et occupations qu'Annie.

– Non », a dit le Docteur, d'un ton triste.

« Non, bien sûr que non. Prenez votre Dictionnaire, par exemple. Quel travail utile qu'un Dictionnaire ! Quel travail nécessaire ! Le sens des mots ! Sans le Docteur Johnson[1], ou quelqu'un de ce genre, nous aurions pu en être aujourd'hui à appeler 'bois de lit' un fer à friser. Mais nous ne pouvons pas nous attendre à ce qu'un Dictionnaire — surtout en cours de fabrication — intéresse Annie, ou si ? »

Le Docteur a secoué la tête.

« Et c'est pourquoi j'approuve *tant* », a dit Mrs Markleham, en lui tapotant l'épaule avec son éventail replié, « votre prévenance. Elle prouve que vous n'espérez pas trouver, comme beaucoup de personnes âgées l'espèrent, de vieilles têtes sur de jeunes épaules. Vous avez étudié le caractère d'Annie, et vous le comprenez. C'est *cela* que je trouve si charmant ! »

Même le visage calme et patient du Docteur Strong m'a paru exprimer un peu de souffrance quand ces compliments ont été infligés.

« Par conséquent, mon cher Docteur », a dit le Soldat en lui donnant quelques petits coups d'éventail affectueux, « vous pouvez disposer de moi en tous temps et toutes saisons. Comprenez bien que je suis entièrement à votre service. Je suis prête à aller avec Annie à l'opéra, au concert, à des expositions, à toutes sortes d'endroits ; et vous ne me verrez jamais fatiguée. Le devoir, mon cher Docteur, avant toute autre considération dans l'univers ! »

Elle a tenu parole. C'était l'une de ces personnes qui peuvent supporter une grande quantité de plaisirs, et elle ne fléchissait jamais dans sa persévérance. Elle ne prenait jamais le journal (qu'elle lisait tous les jours pendant deux heures à travers son lorgnon, assise dans le fauteuil le plus confortable de la maison) sans y trouver quelque chose dont elle était certaine qu'Annie voudrait le voir. C'était en vain qu'Annie protestait qu'elle était lassée de tout cela. Sa mère protestait toujours : « Voyons, ma chère Annie, je suis sûre que tu n'es pas si bête ; et je dois te dire, mon amour, que tu ne montres pas beaucoup de reconnaissance pour la bonté du Docteur Strong. »

[1] Samuel Johnson (1709-1784) était renommé pour son esprit. Son dictionnaire, publié en 1755, contient beaucoup de définitions ingénieuses et amusantes. Il disait qu'il avait mis seulement deux ans à l'écrire, alors que l'Académie française n'avait pas encore fini le sien au bout d'un siècle. C'est surtout le héros de l'un des livres les plus extraordinaires de la littérature anglaise, *La Vie de Samuel Johnson*, de James Boswell (1795).

Ce genre de phrase, prononcée habituellement en présence du Docteur, me paraissait constituer la principale raison pour laquelle Annie retirait son objection, quand elle en formulait une. Elle cédait en général à sa mère et allait où le Vieux Soldat voulait.

Mr Maldon les accompagnait rarement maintenant. Ma tante et Dora étaient parfois invitées à le faire, et acceptaient l'invitation. Parfois on invitait seulement Dora. En d'autres temps, cela m'aurait gêné ; mais ce qui s'était passé ce fameux soir dans le bureau du Docteur m'avait fait réfléchir et avait atténué ma méfiance. Je croyais que le Docteur avait raison, et mes soupçons n'allaient pas plus loin que les siens.

Ma tante se frottait parfois le nez quand elle était seule avec moi, et disait qu'elle n'y comprenait rien ; elle les aurait souhaités plus heureux ; elle pensait que notre martiale amie (ainsi appelait-elle toujours le Vieux Soldat) n'arrangeait pas du tout les choses. De plus, elle exprimait l'opinion « que si notre martiale amie voulait bien couper ces papillons et les donner aux ramoneurs pour la fête du printemps, cela ressemblerait au début de quelque chose de sensé de sa part. »

Mais elle faisait surtout confiance à Mr Dick. Cet homme avait évidemment une idée en tête, et s'il arrivait seulement à l'immobiliser dans un coin, ce qui était sa grande difficulté, il pourrait se distinguer de manière extraordinaire.

Inconscient de cette prédiction, Mr Dick continuait à occuper exactement la même position par rapport au Docteur et à Mrs Strong. Il ne semblait ni avancer ni reculer. Il paraissait bien établi sur ses fondations, comme un bâtiment ; et je dois avouer que je pensais aussi peu le voir bouger que s'il s'était agi d'un bâtiment.

Mais un soir, quelques mois après mon mariage, Mr Dick a passé sa tête dans le salon, où j'étais seul en train d'écrire (Dora étant partie avec ma tante pour prendre le thé avec les deux petits oiseaux), et a dit, en toussant de façon significative :

« Vous ne pourriez pas me parler sans que cela vous dérange, je le crains, Trotwood ?

– Certainement, Mr Dick ; entrez donc !

– Trotwood », a dit Mr Dick, appuyant le doigt sur sa narine, après m'avoir serré la main, « avant de m'asseoir, je voudrais faire une remarque. Vous connaissez votre tante ?

– Un peu.

– C'est la femme la plus merveilleuse du monde, monsieur ! »

Après avoir lancé sa remarque comme un projectile dont il aurait été chargé, Mr Dick s'est assis avec plus de gravité que d'habitude, et m'a regardé.

« Maintenant, mon garçon, je vais vous poser une question.

– Autant de questions qu'il vous plaira.

– Comment me considérez-vous, monsieur ? » a demandé Mr Dick en se croisant les bras.

« Comme un cher vieil ami.

– Merci, Trotwood », a répondu Mr Dick en riant et en me serrant la main, au comble de la joie. « Mais je veux dire, mon garçon », redevenant grave, « comment me considérez-vous de ce point de vue ? » en touchant son front.

Je ne savais que répondre, mais il m'a aidé d'un mot.

« Faible ?

– Eh bien », ai-je répondu, dubitatif. « Plutôt.

– Exactement ! » s'est écrié Mr Dick, qui semblait enchanté de ma réponse. « C'est que, Trotwood, quand ils ont retiré un peu des ennuis de la tête de qui-vous-savez, pour les mettre où vous savez, il y a eu une — » Mr Dick a fait tourner ses mains très vite l'une autour de l'autre un grand nombre de fois ; et puis les a heurtées et les a roulées et enroulées l'une autour de l'autre pour exprimer la confusion. « On m'a fait cette sorte de chose je ne sais comment ? Hein ? »

J'ai hoché la tête, et il a aussi hoché la tête.

« Bref, mon garçon », a dit Mr Dick, en réduisant sa voix à un murmure, « je suis simple[1]. »

J'aurais atténué cette conclusion, mais il m'a arrêté.

« Oui, je le suis ! Elle prétend que non. Elle ne veut pas en entendre parler ; mais je le suis. Je sais que je le suis. Si elle ne m'avait pas accordé son amitié et ne m'avait pas défendu, on m'aurait enfermé, et j'aurais mené une vie lamentable toutes ces années. Mais je pourvoirai à ses besoins ! Je ne dépense jamais l'argent des copies. Je le mets dans une boîte. J'ai fait un testament. Je lui laisserai tout. Elle sera riche — noble ! »

[1] En anglais comme en français, on peut dire de quelqu'un qu'il est simple pour dire qu'il est simple d'esprit. Dickens aurait choisi de dire *simple* plutôt que *simple-minded* pour rapprocher Mr Dick des gens simples que sont Mr Peggotty et les habitants du bateau (et Traddles), par opposition aux personnages noirs tels que les Murdstone, les Creakle, Uriah Heep (et Steerforth).

Mr Dick a sorti son mouchoir et s'est essuyé les yeux. Puis il l'a plié avec grand soin, l'a aplati et lissé entre ses deux mains, l'a mis dans sa poche, et a semblé y mettre ma tante avec.

« Alors vous êtes un lettré, Trotwood. Vous êtes un fin lettré. Vous savez quel savant homme, quel grand homme, est le Docteur. Vous savez combien il m'a toujours honoré. Pas orgueilleux dans sa sagesse. Humble, humble — descendant même au niveau du pauvre Dick, qui est simple d'esprit et ne sait rien. J'ai envoyé son nom au cerf-volant, le long de la corde, sur un bout de papier, quand il était dans le ciel parmi les alouettes. Le cerf-volant était content de le recevoir, monsieur, et le ciel s'en est trouvé plus lumineux. »

Je l'ai enchanté en déclarant, de tout mon cœur, que le Docteur méritait au plus haut point notre respect et notre estime.

« Et sa belle épouse est une étoile, une étoile brillante. Je l'ai vue briller, monsieur. Mais », rapprochant sa chaise, et posant une main sur mon genou — « des nuages, monsieur — des nuages. »

J'ai répondu à l'inquiétude que son visage exprimait en donnant la même expression au mien et en secouant la tête.

« Quels nuages ? » a dit Mr Dick.

Il me regardait si mélancoliquement, et était si désireux de comprendre, que je me suis donné beaucoup de peine pour lui répondre lentement et distinctement, comme si j'avais voulu fournir une explication à un enfant.

« Il y a une coupure infortunée entre eux. Une malheureuse cause de séparation. Un secret. C'est peut-être une conséquence inévitable de leur différence d'âge. C'est peut-être parti de presque rien. »

Mr Dick, qui marquait chaque phrase par un hochement de tête pensif, s'est arrêté quand j'ai fini, et est resté assis à réfléchir, avec son regard fixé sur mon visage et sa main sur mon genou.

« Le Docteur pas fâché contre elle, Trotwood ? » a-t-il dit après un moment.

« Non. Dévoué.

– Alors j'ai trouvé, mon garçon ! »

La jubilation soudaine avec laquelle il m'a frappé le genou, et s'est adossé à sa chaise en haussant les sourcils aussi haut qu'il le pouvait, m'a fait penser qu'il était plus déboussolé que jamais. Il est redevenu grave d'un seul coup et, se penchant de nouveau

comme avant, a dit — en sortant d'abord respectueusement son mouchoir de sa poche, comme s'il représentait vraiment ma tante :

« Plus merveilleuse femme du monde, Trotwood. Pourquoi n'a-t-*elle* rien fait ?

– Sujet trop délicat et difficile pour une telle intervention.

– Et le fin lettré », a dit Mr Dick en me touchant avec son doigt. « Pourquoi n'a-t-*il* rien fait ?

– Pour la même raison.

– Alors j'ai trouvé, mon garçon ! » Et il s'est levé devant moi, jubilant encore plus, hochant la tête et se frappant sans cesse la poitrine, au point qu'il donnait l'impression de vouloir expulser tout le souffle de son corps.

« Un pauvre fou, monsieur, un nigaud, une personne faible d'esprit — ici présent, savez-vous ! » se frappant encore la poitrine, « peut faire ce que des personnes merveilleuses ne peuvent pas. Je vais les réunir, mon garçon. Je vais essayer. Ils ne me blâmeront pas, *moi*. Ils n'élèveront pas d'objection contre *moi*. Ils ne se plaindront pas de ce que *je* fais, si c'est mal. Je suis seulement Mr Dick. Et qui fait attention à Dick ? Dick n'est personne ! Whoo ! » Il a soufflé un peu d'air dédaigneusement, comme s'il était assez insignifiant pour s'envoler au moindre vent.

Il était heureux qu'il ait avancé jusque-là dans son mystère, car nous avons entendu la diligence qui ramenait ma tante et Dora s'arrêter à la petite grille du jardin.

« Pas un mot, mon garçon ! » a-t-il continué dans un murmure. « Que l'on blâme Dick — Dick le simple d'esprit — Dick le fou. Cela fait un moment que je pensais trouver, et maintenant j'ai trouvé. Après ce que vous m'avez dit, je suis sûr que j'ai trouvé. Ça va ! »

Mr Dick n'a plus prononcé un mot sur le sujet ; mais il s'est transformé en un véritable sémaphore pendant la demi-heure suivante (perturbant beaucoup ma tante), pour m'imposer un inviolable silence.

À ma grande surprise, je n'ai plus entendu parler de rien pendant deux ou trois semaines, alors que le résultat de sa tentative m'intéressait beaucoup ; d'autant plus que je discernais une étrange lueur de bon sens — je ne parle pas de bons sentiments, car il en avait toujours — dans la conclusion à laquelle il était arrivé. À la fin j'ai commencé à croire que dans son état d'esprit volage et instable, il avait oublié son intention ou y avait renoncé.

Un beau soir, quand Dora n'avait pas envie de sortir, ma tante et moi nous sommes promenés jusqu'au cottage du Docteur. C'était l'automne, quand il n'y avait pas de débats parlementaires pour gâter l'air du soir ; et je me souviens que lorsque nous piétinions les feuilles, leur parfum me rappelait notre jardin de Blunderstone, et que les soupirs du vent semblaient réveiller mon sentiment de tristesse d'autrefois.

La nuit tombait quand nous sommes arrivés au cottage. Mrs Strong sortait juste du jardin, où Mr Dick s'attardait, maniant son couteau pour aider le jardiner à tailler des tuteurs en pointe. Le Docteur était occupé avec quelqu'un dans son bureau ; mais le visiteur allait bientôt partir, a dit Mrs Strong, et elle nous a prié de rester pour l'attendre. Nous sommes allés dans le salon avec elle, et nous nous sommes assis près de la fenêtre assombrie. Les visites de vieux voisins et amis comme nous se faisaient sans cérémonie.

Nous n'étions pas assis là depuis longtemps quand Mrs Markleham, qui avait l'habitude de s'agiter à propos d'une chose ou d'une autre, est entrée brusquement, le journal à la main, et a dit, hors d'haleine, « Mon Dieu, Annie, pourquoi ne m'as-tu pas dit qu'il y avait quelqu'un dans le bureau !

– Ma chère mama », a répondu calmement Annie, « comment pouvais-je savoir que vous désiriez cette information ?

– Désirais l'information ! », a dit Mrs Markleham, s'effondrant sur le canapé. « Je n'ai jamais eu un tel choc de toute ma vie !

– Êtes-vous donc allée dans le bureau, mama ?

– *Dans* le bureau, ma chère ! » a-t-elle répliqué énergiquement. « Mais oui ! Je suis tombé sur l'aimable créature — imaginez mon émotion, Miss Trotwood et David — en train de faire son testament. »

Sa fille, qui regardait par la fenêtre, s'est retournée vivement.

« En train de le faire, ma chère Annie », a répété Mrs Markleham, étalant le journal sur ses genoux comme une nappe, et le tapotant de la main, « en train de rédiger son testament et ses dernières volontés. La prévoyance et l'affection du cher homme ! Je dois te dire comment c'était. Je dois vraiment, pour rendre justice au chéri — car il n'est rien de moins ! — te dire comment c'était. Vous savez peut-être, Miss Trotwood, qu'on n'allume pas une bougie dans la maison tant que vos yeux ne vous sortent pas littéralement de la tête pour lire le journal. Et qu'il n'y a pas un fauteuil dans cette maison dans lequel vous pouvez lire, ce que j'appelle lire, le journal, sauf un seul dans le bureau. C'est ce qui m'a amené au bureau, où j'ai vu une lumière. J'ai ouvert la porte.

Deux messieurs professionnels, ayant visiblement un rapport avec le droit, s'y trouvaient avec le Docteur, et ils étaient tous les trois debout à la table ; le cher Docteur, plume en main. 'Ceci exprime donc simplement', a dit le Docteur — Annie, mon amour, fais bien attention aux mots — 'ceci exprime donc simplement, gentlemen, la confiance que j'ai en Mrs Strong, et lui donne tout sans conditions ?' L'un des messieurs professionnels a répondu, 'Et lui donne tout sans conditions.' Là-dessus, avec les sentiments naturels d'une mère, j'ai dit, 'Mon Dieu, je vous demande pardon !' et j'ai trébuché sur le pas de la porte et je suis repartie par le petit passage du côté de l'office. »

Mrs Strong a ouvert la fenêtre et est sortie sur la véranda, où elle est restée debout, appuyée contre un pilier.

« Mais dites-moi, Miss Trotwood, dites-moi, David, n'est-ce pas revigorant », a dit Mrs Markleham, la suivant machinalement des yeux, « de trouver qu'un homme arrivé à l'âge du Docteur Strong ait la force d'âme de faire ce genre de chose ? Cela montre seulement à quel point j'avais raison. J'ai dit à Annie, quand le Docteur Strong m'a rendu une visite très flatteuse et m'a fait à son sujet une déclaration et une offre, j'ai dit à Annie, 'Ma chère, il n'y a pas le moindre doute, à mon avis, en ce qui concerne des dispositions convenables pour toi, que le Docteur Strong fera plus que ce à quoi il s'engage.' »

À ce moment, nous avons entendu la sonnette, et les pas des visiteurs quand ils sont sortis.

« C'est fini, pas de doute », a dit le Vieux Soldat, après avoir écouté. « La chère créature a signé, cacheté et remis, et son esprit est au repos. Il peut bien l'être ! Quel esprit ! Annie, mon amour, je vais dans le bureau avec mon journal, car je suis une pauvre femmes sans les nouvelles. Miss Trotwood, David, venez donc voir le Docteur. »

J'étais conscient que Mr Dick se tenait dans l'ombre, fermant son couteau, quand nous avons accompagné Mrs Markleham au bureau ; et que ma tante se frottait le nez violemment, par ailleurs, pour soulager un peu son intolérance de notre martiale amie ; mais j'ai oublié, si je l'ai jamais su, qui est entré en premier dans le bureau, ou comment Mrs Markleham s'est assise en un instant dans son fauteuil, ou comment ma tante et moi en sommes arrivés à rester tous les deux près de la porte (à moins que ses yeux aient été plus rapides que les miens, et qu'elle m'ait retenu). Mais je sais ceci — que

nous avons vu le Docteur avant qu'il nous ait vus, assis à sa table, au milieu des gros livres qu'il adorait, reposant calmement sa tête sur sa main. Qu'au même moment, nous avons vu Mrs Strong entrer silencieusement, pâle et tremblante. Qu'elle s'appuyait sur le bras de Mr Dick. Que Mr Dick a posé son autre main sur le bras du Docteur, l'amenant à lever les yeux d'un air distrait. Que tandis qu'il bougeait la tête, sa femme s'est agenouillée à ses pieds et, ses mains levées dans un geste d'imploration, a fixé sur son visage le regard mémorable que je n'avais jamais oublié. Qu'à cette vue Mrs Markleham a laissé tomber le journal, ressemblant plus à la figure de proue d'un navire baptisé *La Stupéfaction* qu'à toute autre chose qui puisse me venir à l'esprit.

La douceur de la manière et de la surprise du Docteur, la dignité qui se mêlait à l'attitude suppliante de sa femme, la sollicitude aimable de Mr Dick, et le sérieux avec lequel ma tante se disait à elle-même : « *Cet* homme-là, fou ? » (exprimant triomphalement la misère dont elle l'avait préservé), je vois et entends tout cela, plutôt que de m'en souvenir, au moment où je l'écris.

« Docteur ! » a dit Mr Dick. « Qu'est-ce qui ne va pas ? Voyons !

Annie ! » s'est écrié le Docteur. « Pas à mes pieds, ma chère !

– Si ! Je prie et supplie que personne ne quitte la pièce ! Oh, mon mari et père, rompez ce long silence. Que nous sachions tous les deux ce qui s'est interposé entre nous ! »

Mrs Markleham, ayant à ce moment recouvré la parole, et semblant se gonfler d'orgueil familial et d'indignation maternelle, s'est exclamé ; « Annie, relève-toi tout de suite, et ne déshonore pas tous les tiens en t'humiliant comme ça, à moins que tu ne veuilles me voir devenir folle sur le champ !

– Mama ! Ne gaspillez pas vos mots, car je m'adresse à mon mari, et même vous, vous n'êtes rien ici.

– Rien ! » s'est exclamé Mrs Markleham. « Moi, rien ! L'enfant a perdu la tête. S'il vous plaît, apportez-moi un verre d'eau ! »

Je prêtais trop d'attention au Docteur et à sa femme pour tenir compte de sa requête ; et elle n'a impressionné personne d'autre ; Mrs Markleham a donc haleté et écarquillé les yeux en s'éventant.

« Annie ! » a dit le Docteur, lui prenant tendrement les mains dans les siennes. « Ma chère ! Si quelque changement inévitable est survenu, avec le passage du temps, dans notre vie conjugale, vous n'êtes pas à blâmer. La faute est mienne, et seulement mienne.

Mon affection, mon admiration et mon respect n'ont pas changé. Je souhaite vous rendre heureuse. Je vous aime et vous honore véritablement. Levez-vous, Annie, je vous prie ! »

Mais elle ne s'est pas levée. Après l'avoir regardé un moment, elle s'est penchée plus près de lui, a posé son bras sur son genou et, laissant tomber sa tête dessus, a dit :

« Si j'ai un ami ici, qui peut dire un mot pour moi, ou pour mon mari, dans cette affaire ; si j'ai un ami ici qui peut mettre en paroles les soupçons que mon cœur m'a parfois murmurés ; si j'ai un ami ici, qui respecte mon mari, ou qui a jamais eu de l'affection pour moi, et qui a connaissance de quelque chose, quoi que ce soit, qui puisse faciliter une médiation entre nous, j'implore cet ami de parler ! »

Un profond silence s'est établi. Après un moment de douloureuse hésitation, j'ai rompu le silence.

« Mrs Strong, il y a quelque chose dont j'ai connaissance, que le Docteur Strong m'a sérieusement prié de cacher, et que j'ai cachée jusqu'à ce soir. Mais je crois que le temps est venu où ce serait faire preuve d'une fidélité et d'une délicatesse erronées que de la cacher plus longtemps, et où votre appel me libère de son injonction. »

Elle a tourné son visage vers moi un instant, et j'ai su que j'avais raison. Je n'aurais pas pu résister à sa prière, même si l'assurance qu'il me donnait avait été moins convaincante.

« Notre paix future », a-t-elle dit, « est peut-être entre vos mains. Je vous la confie, avec l'assurance que vous ne tairez rien. Je sais d'avance que ni vous, ni quelqu'un d'autre, ne peut me dire quoi que ce soit qui présente le noble cœur de mon mari autrement qu'il n'est. En quelque manière que cela puisse vous paraître me toucher, passez outre. Je parlerai pour moi-même, devant lui, et ensuite devant Dieu. »

Ainsi sincèrement sollicité, je ne me suis pas tourné vers le Docteur pour lui demander sa permission, mais sans autre compromis qu'un peu d'atténuation de la grossièreté de Uriah Heep, j'ai raconté simplement ce qui s'était passé dans cette même pièce ce soir-là. Le regard effaré de Mrs Markleham pendant le récit, et les brusques et stridentes interjections par lesquelles elle l'a interrompu à plusieurs reprises, défient toute description.

Quand j'ai terminé, Annie est restée silencieuse pendant un moment, la tête courbée comme je l'ai décrite. Puis elle a pris la main du Docteur (il était assis dans la même attitude que lorsque nous étions entrés dans la pièce) et l'a pressée sur son sein, et l'a

embrassée. Mr Dick a soulevé Annie doucement ; et elle a commencé à parler en s'appuyant sur lui et en baissant les yeux vers son mari — sans jamais le quitter du regard.

« Je vais mettre à nu devant vous tout ce qui a jamais occupé mon esprit depuis que je me suis mariée », a-t-elle dit d'une voix soumise et tendre. « Je ne pourrais pas vivre en gardant la moindre réserve, sachant ce que je sais maintenant.

– Voyons, Annie », a dit le Docteur doucement, « je n'ai jamais douté de vous, mon enfant. Ce n'est pas nécessaire ; en vérité ce n'est pas nécessaire, ma chère.

– C'est très nécessaire », a-t-elle répliqué de la même manière, « que j'ouvre tout mon cœur devant le modèle de générosité et de vérité que j'ai aimé et vénéré de plus en plus, année après année et jour après jour, ainsi que le Ciel le sait.

– Vraiment », a interrompu Mrs Markleham, « si j'ai le droit… »

(« Que vous n'avez pas, espèce de Marplot[1] », a remarqué ma tante, en un murmure indigné.)

« …je me permettrai d'observer que nous ne pouvons être requis d'entrer dans ces détails.

– Nul autre que mon mari ne peut en juger, mama », a dit Annie, sans détacher son regard du visage du Docteur, « et il va m'entendre. Si je dis quelque chose qui vous fait de la peine, mama, pardonnez-moi. J'ai été la première à souffrir, souvent et longtemps, moi-même.

– Ma parole ! » a haleté Mrs Markleham.

« Quand j'étais très jeune, une toute petite fille », a dit Annie, « mes premiers rapports avec le savoir dans divers domaines étaient tous liés à un patient professeur et ami — l'ami de mon défunt père — qui m'a toujours été cher. Je ne peux me souvenir de rien que je sache, sans me souvenir de lui. Il a rempli mon esprit de ses premiers trésors, qui portent tous la marque de sa personnalité. Ils n'auraient jamais pu être aussi bons pour moi, je crois, si je les avais reçus de quelqu'un d'autre.

– Réduit sa mère à rien ! » s'est exclamé Mrs Markleham.

« Sûrement pas, mama ; mais je dis ce qu'il était. Je dois le faire. Quand j'ai grandi, il occupait encore la même place. J'étais fier de son intérêt ; la reconnaissance et

[1] Personnage d'une pièce de théâtre de 1709, qui se mêle de tout, en particulier de ce qui ne le regarde pas. Son nom est devenu un nom commun, rare aujourd'hui.

l'affection m'attachaient à lui profondément. Je le respectais, je peux à peine dire comment — comme un père, comme un guide, comme quelqu'un dont la louange était différente de toutes les autres louanges, comme quelqu'un en qui je pouvais avoir confiance et à qui je pouvais me confier, si j'avais douté du monde entier. Vous savez, mama, combien j'étais jeune et inexpérimentée quand vous me l'avez présenté, soudain, comme un amoureux.

– J'ai mentionné la chose au moins cinquante fois à toutes les personnes ici présentes ! » a dit Mrs Markleham.

(« Alors taisez-vous, pour l'amour de Dieu, et ne la mentionnez plus ! » a murmuré ma tante.)

« C'était un si grand changement ; une si grande perte, ai-je d'abord senti », a dit Annie, conservant la même apparence et le même ton, « que j'en ai été agitée et affligée. Je n'étais qu'une jeune fille ; et quand un tel changement a affecté la personnalité que j'avais si longtemps admirée, je crois que j'ai été malheureuse. Mais il ne pouvait redevenir à mes yeux ce qu'il avait été ; et j'étais fière qu'il m'ait jugée digne de lui, et nous nous sommes mariés.

– À Saint Alphage, à Canterbury », a observé Mrs Markleham.

(« La peste soit de la femme ! » a dit ma tante, « elle *refuse* de se taire ! »)

« Je n'ai jamais pensé », a continué Annie, en rougissant, « au moindre gain matériel que pouvait m'apporter mon mari. Mon jeune cœur n'avait pas de place, dans son respect, pour de si piètres considérations. Mama, pardonnez-moi si je dis que c'est *vous* qui m'avez pour la première fois mis à l'esprit l'idée que n'importe qui pouvait me faire le tort, et lui faire le tort, d'un soupçon aussi cruel.

– Moi ! » s'est écrié Mrs Markleham.

(« Ah ! Vous, c'est sûr ! » a observé ma tante, « et vous ne pouvez pas le contester d'un coup d'éventail, ma martiale amie ! »)

« Cela a été le premier chagrin de ma nouvelle vie, la première cause de tous les chagrins que j'ai éprouvés. Ces chagrins ont été plus nombreux, dernièrement, que je ne peux les compter ; mais pas — mon généreux mari — pour les raisons que vous supposez ; car il n'y a pas dans mon cœur une pensée, un souvenir, ou un espoir, qu'aucune force puisse séparer de vous ! »

Elle a levé les yeux, et serré ses mains, et paraissait aussi belle et sincère qu'un ange. À partir de ce moment, le Docteur l'a regardée aussi fixement qu'elle le regardait.

« On ne peut pas reprocher à mama », a-t-elle poursuivi, « de vous avoir jamais sollicité pour elle-même, et on ne peut pas non plus lui reprocher des intentions, j'en suis sûre — mais quand j'ai vu combien on vous harcelait en mon nom de demandes importunes qui ne venaient pas de moi, comment on tirait avantage de vous en mon nom, combien vous étiez généreux, et comment cela contrariait Mr Wickfield, qui prenait votre bien-être tellement à cœur, la première notion de mon exposition au vilain soupçon que ma tendresse était achetée — et vendue à vous, de tous les hommes sur terre — m'est tombée dessus comme une honte imméritée, que je vous forçais à partager. Je ne peux pas vous dire ce que c'était — mama ne peut pas imaginer ce que c'était — d'avoir cette terreur et cette peine toujours à l'esprit, et de savoir pourtant au fond de mon âme que le jour de mon mariage j'avais couronné l'amour et l'honneur de ma vie !

– Un échantillon des remerciements que l'on obtient », s'est écrié Mrs Markleham, en larmes, « pour avoir pris soin de sa famille ! J'aimerais mieux être turque ! »

(« J'aimerais mieux de tout mon cœur que vous le soyez — et dans votre pays natal ! » a dit ma tante.)

« C'était à cette époque que mama s'est beaucoup préoccupée de mon cousin Maldon. Je l'aimais bien. » Elle parlait doucement, mais sans aucune hésitation. « Nous avions été des petits amoureux quand nous étions enfants. Si les circonstances n'en avaient pas décidé autrement, j'aurais pu en arriver à me convaincre que je l'aimais vraiment, et j'aurais pu l'épouser, et j'aurais été très malheureuse. Il ne peut y avoir de pire disparité dans le mariage que l'incompatibilité d'esprit et d'intention. »

Je réfléchissais à ces mots, tout en étant studieusement attentif à ce qui se passait, comme s'ils avaient quelque intérêt particulier, ou quelque application que je ne pouvais deviner. « Il ne peut y avoir de pire disparité dans le mariage que l'incompatibilité d'esprit et d'intention. » — « pire disparité dans le mariage que l'incompatibilité d'esprit et d'intention. »

« Il n'y a rien de commun entre nous », a dit Annie. « J'ai découvert il y a longtemps qu'il n'y a rien. Si je n'avais pas d'autre raison d'être reconnaissante envers mon mari, au lieu d'en avoir tellement, je devrais lui être reconnaissance pour m'avoir sauvée de la première impulsion erronée de mon cœur indiscipliné. »

Elle restait immobile devant le Docteur, et parlait avec un sérieux qui me galvanisait. Pourtant sa voix était aussi tranquille qu'auparavant.

« Quand il attendait d'être l'objet de votre munificence, si librement accordée en mon honneur, et quand j'étais malheureuse du costume de mercenaire que l'on me faisait porter, j'ai pensé qu'il aurait mieux fait de se débrouiller tout seul. J'ai pensé que si j'avais été à sa place, j'aurais essayé d'y arriver, au prix de n'importe quelles épreuves ou presque. Je ne le critiquais pas plus que cela, jusqu'au soir de son départ pour l'Inde. Ce soir-là j'ai su que son cœur était perfide et ingrat. J'ai vu aussi des arrière-pensées dans la manière dont Mr Wickfield m'observait. J'ai perçu, pour la première fois, le terrible soupçon qui a assombri ma vie.

– Soupçon, Annie ! » a dit le Docteur. « Non, non, non !

– Il n'y en avait pas dans votre esprit, je le sais, mon mari ! Et quand je suis venu à vous, ce soir-là, pour déposer tout mon fardeau de honte et de chagrin, et que je savais devoir vous dire que sous votre toit, un des miens, dont vous aviez été le bienfaiteur pour l'amour de moi, m'avait dit des mots qui n'auraient pas dû être prononcés, même si j'avais été la faible et vénale misérable qu'il voyait en moi — mon esprit s'est révolté contre la souillure que le récit lui-même portait. Les mots ont expiré sur mes lèvres, et depuis cette heure jusqu'à maintenant il ne les ont jamais franchies.

Mrs Markleham, avec un bref grognement, s'est renversée dans son fauteuil ; et s'est retirée derrière son éventail, comme si elle ne devait plus jamais en ressortir.

« Je n'ai jamais plus échangé un mot avec lui depuis ce moment, sinon en votre présence ; et alors, seulement quand c'était nécessaire pour éviter cette explication. Des années ont passé depuis que je lui ai appris quelle était sa situation ici. Les bontés que vous avez eues en secret pour son avancement, puis m'avez révélées comme des surprises pour me faire plaisir, n'ont fait qu'aggraver la misère et le poids de mon secret. »

Elle s'est affaissée doucement aux pieds du Docteur, bien qu'il ait fait son possible pour l'en empêcher ; et elle a dit, levant ses yeux embués de larmes vers son visage.

« Ne me parlez pas encore ! Laissez-moi en dire un peu plus ! Que j'aie raison ou tort, si c'était à refaire, je crois que je ferais exactement la même chose. Vous ne pouvez pas savoir ce que c'était que de vous être dévouée, avec ces vieux souvenirs ; de découvrir que des personnes pouvaient être dures au point de croire que l'on négociait la vérité de mon cœur, et d'être entourée d'apparences confirmant cette croyance. J'étais jeune, et n'avais personne pour me conseiller. Il y avait un large fossé entre mama et moi pour tout ce qui vous concernait. Si je me repliais sur moi-même, cachant

l'outrage que j'avais subi, c'était parce que je vous respectais tellement, et désirais tellement que vous me respectiez !

– Annie, mon cœur pur ! » a dit le Docteur, « ma chère fille !

– Encore un peu ! quelques mots de plus ! Je pensais qu'il y en avait tant que vous auriez pu épouser, qui ne vous auraient pas apporté un tel fardeau et de telles peines, et qui auraient rendu votre foyer plus digne. Je me disais que j'aurais mieux fait de rester votre élève, et presque votre enfant. J'avais peur de ne pas être à la hauteur de votre savoir et de votre sagesse. Si tout cela m'a poussé à me replier sur moi-même (ce qui a en effet été le cas) quand j'aurais dû vous parler, c'est encore parce que je vous respectais tellement, et espérais que vous me respecteriez un jour.

– Ce jour nous a éclairés pendant tout ce temps, Annie, et sera suivi par une longue soirée, ma chère.

– Un autre mot ! J'ai voulu ensuite — voulu fermement et personnellement — supporter tout le poids de connaître la bassesse de quelqu'un pour qui vous aviez été si bon. Et maintenant un dernier mot, mon ami le plus cher et le meilleur ! La cause du récent changement en vous, que j'ai observé avec tant de douleur et de chagrin, et que j'ai parfois attribué à mon ancienne appréhension — et parfois aussi à des suppositions persistantes plus proches de la vérité — a été révélée ce soir ; et un hasard m'a fait connaître aussi, ce soir, toute l'étendue de votre noble confiance en moi, malgré ce malentendu. Je n'espère pas que tout l'amour et le dévouement que je pourrai vous prodiguer en retour me rende jamais digne de votre inestimable confiance ; mais avec ce que j'ai appris ce soir, je peux lever mes yeux vers ce cher visage, vénéré comme celui d'un père, et déclarer solennellement que je ne vous ai jamais fait du tort dans mes pensées les plus frivoles ; que je n'ai jamais vacillé dans l'amour et la fidélité que je vous dois ! »

Elle avait maintenant ses bras autour du cou du Docteur, et il a penché sa tête vers elle, mêlant ses cheveux gris aux tresses brunes d'Annie.

« Oh, serrez-moi sur votre cœur, mon mari ! Ne me rejetez jamais ! Ne pensez pas, ne parlez pas, de disparité entre nous, car il n'y en a pas, sauf dans mes nombreuses imperfections. J'ai su cela de mieux en mieux au cours des années, tandis que je vous

estimais de plus en plus. Oh, gardez-moi contre votre cœur, mon mari, car mon amour a été fondé sur un roc[1], et il demeure ! »

Dans le silence qui a suivi, ma tante est allée gravement vers Mr Dick, sans du tout se presser, l'a pris dans ses bras et lui a donné un baiser sonore. Et c'était fort heureux pour la réputation de Mr Dick qu'elle l'ait fait ; car je suis sûr que je l'ai détecté à cet instant en train de se préparer à se tenir sur une jambe, afin d'exprimer sa grande joie de façon appropriée.

« Vous êtes un homme très remarquable, Dick ! » a dit ma tante, avec un air d'approbation totale ; « et ne prétendez jamais que non, car je sais ce que je dis ! »

Sur ces mots, ma tante l'a tiré par la manche et m'a fait un signe de tête ; et nous sommes sortis tous les trois discrètement de la pièce et de la maison.

« Voilà qui remet notre martiale amie à sa place, en tout cas », a dit ma tante, sur le chemin de la maison. « Je dormirais mieux rien que pour cela, si nous n'avions pas d'autres raisons de nous réjouir !

– Elle était bien déconfite, je le crains », a répliqué Mr Dick, avec beaucoup de compassion.

« Quoi ! Avez-vous déjà vu un crocodile déconfit ? » a demandé ma tante.

« Je ne crois pas avoir jamais vu de crocodile », a répondu timidement Mr Dick.

« Il n'y aurait pas eu la moindre difficulté sans ce vieil Animal », a dit ma tante, vigoureusement. « On pourrait vraiment souhaiter que certaines mères laissent leur fille tranquille après leur mariage, et ne soient pas si violemment affectueuses. Elle semblent penser que le seul dédommagement qu'on puisse leur accorder pour avoir mis au monde une malheureuse jeune femme — Dieu me garde, comme si elle avait demandé à venir, ou voulu venir — est la pleine liberté de l'en expulser à force de la tourmenter. À quoi penses-tu, Trot ? »

Je pensais à tout ce qui avait été dit. Certaines des expressions entendues tournaient encore dans ma tête. « Il ne peut y avoir de pire disparité dans le mariage que l'incompatibilité d'esprit et d'intention. » « La première impulsion erronée d'un cœur indiscipliné. » « Mon amour a été fondé sur un roc. » Mais nous étions arrivés à la maison ; et les feuilles mortes crissaient sous nos pieds, et le vent d'automne soufflait.

[1] Matthieu, 7, 24.

Chapitre 46
Informations

J'étais marié depuis un an environ, si je me fie à ma mémoire imparfaite des dates, quand un soir, alors que je revenais d'une promenade solitaire, pensant au livre que j'écrivais alors — car mes succès avaient augmenté régulièrement avec ma pratique régulière, et je travaillais à cette époque à mon premier ouvrage romanesque — je suis passé devant la maison de Mrs Steerforth. J'étais souvent passé devant auparavant, en habitant dans ce quartier, quoique jamais quand je pouvais choisir un autre chemin. Mais il se trouvait parfois que l'on ne pouvait trouver un autre chemin sans faire un long détour ; et j'étais donc passé par là, tout compte fait, assez souvent.

Je n'avais jamais fait plus que jeter un coup d'œil à la maison, en pressant le pas. Elle était uniformément sombre et sinistre. Aucune des meilleures pièces ne donnait sur la rue ; et les fenêtres étroites à gros châssis, à l'ancienne mode, qui n'étaient joviales en aucune circonstance, paraissaient très lugubres, toujours fermées et les stores baissés. Il y avait un chemin couvert qui traversait une cour pavée et menait à une entrée inutilisée, et une fenêtre ronde dans un escalier, différente de tout le reste, et la seule qu'un store ne masquait pas, qui avait la même apparence inutile et morne. Je ne me souviens pas d'avoir vu la moindre lumière dans toute la maison. Si j'avais été un passant quelconque, j'aurais probablement supposé qu'une personne sans enfant gisait morte à l'intérieur. Je dois dire que si par chance je n'avais rien su de l'endroit, et l'avais souvent vu dans cet état immuable, je me serais amusé à formuler de nombreuses spéculations ingénieuses.

En l'occurrence, j'y pensais aussi peu que possible. Mais mon esprit ne pouvait l'ignorer, comme mon corps le faisait ; et elle éveillait en général un long cortège de méditations. Ce soir particulier dont je parle, son apparition s'est mêlée à des souvenirs d'enfance et à des visions plus récentes, aux fantômes d'espoirs à demi-formés, aux ombres brisées de déceptions obscurément entrevues et comprises, à la combinaison d'expérience et d'imagination propre à l'occupation qui absorbait mes pensées, pour me suggérer plus de choses que d'habitude. J'étais plongé dans un profonde rêverie tout en marchant, quand une voix à mes côtés m'a fait sursauter.

C'était une voix de femme. Je n'ai pas mis longtemps à reconnaître la petite servante de Mrs Steerforth, qui avait autrefois des rubans bleus dans sa coiffe. Elle les avait enlevés maintenant, pour s'adapter je suppose au caractère altéré de la maison ; et ne portait qu'un triste nœud ou deux d'une sobre couleur brune.

« S'il vous plaît, monsieur, auriez-vous la bonté d'entrer, et de parler à Miss Dartle ?

– Miss Dartle vous a-t-elle envoyé me chercher ?

– Pas ce soir, monsieur, mais c'est pareil. Miss Dartle vous a vu passer il y a un jour ou deux ; et je devais m'asseoir dans l'escalier pour travailler, et quand je vous revoyais, vous demander d'entrer et de lui parler. »

J'ai fait demi-tour, et j'ai demandé à mon guide, tandis que nous avancions, comment allait Mrs Steerforth. Elle m'a dit que madame était souffrante, et gardait beaucoup la chambre.

Quand nous sommes arrivés à la maison, elle m'a montré Miss Dartle dans le jardin, et m'a laissé me présenter moi-même. Elle était assise sur un banc au bout d'une sorte de terrasse, surplombant la grande ville. C'était un soir sombre, avec une lumière criarde dans le ciel ; et en voyant le panorama se renfrogner au loin, avec ici et là quelque édifice plus grand dressé dans la lueur menaçante, je me suis dit qu'il s'accordait bien avec les souvenirs de cette ardente femme.

Elle m'a vu approcher, et s'est levée un moment pour m'accueillir. Je l'ai trouvée alors encore plus livide et maigre que la dernière fois que je l'avais vue ; les yeux étincelants encore plus vifs, et la cicatrice encore plus visible.

Notre rencontre n'a pas été cordiale. Nous nous étions quittés en colère ; et il y avait dans son attitude un air de dédain qu'elle ne prenait pas la peine de dissimuler.

« On me dit que vous voulez me parler, Miss Dartle », ai-je déclaré, restant debout près d'elle, la main sur le dossier du banc, après avoir décliné son geste m'invitant à m'asseoir.

« S'il vous plaît. Dites, a-t-on retrouvé cette fille ?

– Non.

– Et pourtant elle s'est enfuie ! »

J'ai vu ses lèvres minces travailler pendant qu'elle me regardait, comme si elles désiraient accabler Emily de reproches.

« Enfuie ? » ai-je répété.

« Oui ! Elle l'a quitté », a-t-elle dit en riant. « Si on ne la retrouve pas, on ne la retrouvera peut-être jamais. Elle est peut-être morte ! »

Elle a croisé mon regard avec une cruauté triomphante que je n'ai jamais vue exprimée par aucun autre visage.

« Souhaiter sa mort », ai-je dit, « est peut-être le souhait le plus généreux qu'une personne de son sexe puisse former pour elle. Je suis content que le passage du temps vous ait tellement adoucie, Miss Dartle. »

Elle n'a pas daigné me répondre, mais se tournant vers moi avec un autre rire méprisant, a dit :

« Les amis de cette jeune femme excellente et fort maltraitée sont vos amis. Vous êtes leur défenseur et faites valoir leurs droits. Voulez-vous savoir ce que l'on sait d'elle ?

– Oui. »

Elle s'est levée avec un sourire déplaisant et, faisant quelques pas vers une haie de houx toute proche séparant la pelouse d'un jardin potager, a dit d'une voix plus forte, « Venez ici ! » — comme si elle appelait quelque bête répugnante.

« Vous vous abstiendrez de toute polémique ou vengeance en ce lieu, bien sûr, Mr Copperfield ? » a-t-elle dit, me regardant par-dessus son épaule avec la même expression.

J'ai incliné ma tête, sans comprendre ce qu'elle voulait dire ; et elle a appelé, « Venez ici ! » de nouveau ; et elle est revenue avec le respectable Mr Littimer qui, plus respectable que jamais, m'a salué, et a pris position derrière elle. L'air de grâce mauvaise, de triomphe, dans lequel, étrangement, il y avait pourtant quelque chose de féminin et de séduisant, avec lequel elle s'est appuyée au dossier, et m'a regardé, était digne d'une princesse cruelle dans une légende.

« Eh bien », a-t-elle dit impérieusement, sans lui jeter un coup d'œil, et en touchant sa vieille blessure qui palpitait, peut-être cette fois de plaisir plutôt que de douleur, « racontez la fuite à Mr Copperfield.

– Mr James et moi-même, madame —

– Ne vous adressez pas à moi ! » l'a-t-elle interrompu en fronçant le sourcils.

« Mr James et moi-même, monsieur —

– Ni à moi, s'il vous plaît », ai-je dit.

Mr Littimer, sans être le moins du monde décontenancé, a indiqué par un petit signe de tête que nos désirs étaient des ordres, et a recommencé.

« Mr James et moi-même avons séjourné à l'étranger avec la jeune femme depuis qu'elle a quitté Yarmouth sous la protection de Mr James. Nous sommes allés dans une grande variété d'endroits, et avons vu beaucoup de pays étrangers. Nous avons voyagé en France, en Suisse, en Italie, en vérité presque partout. »

Il regardait le dossier du banc, comme s'il s'adressait à cela ; et jouait doucement dessus avec ses mains, comme s'il frappait les touches d'un piano muet.

« Mr James s'est attaché de façon vraiment peu commune à la jeune femme ; et était plus tranquille que je l'ai connu depuis que je suis à son service. La jeune femme était capable de s'améliorer, et parlait les langues ; et personne l'aurait prise pour la même campagnarde. J'ai remarqué qu'on l'admirait beaucoup partout où nous allions. »

Miss Dartle a porté la main à son côté. J'ai vu qu'il lui a jeté un coup d'œil en esquissant un sourire pour lui-même.

« On l'admirait beaucoup, vraiment, la jeune femme. C'était sa robe ; c'était l'air et le soleil ; c'était le cas qu'on faisait d'elle ; c'était ci, et ça, et le reste ; ses mérites attiraient vraiment l'attention générale. »

Il a fait une courte pause. Le regard de Miss Dartle errait sans repos sur le paysage lointain, et elle mordait sa lèvre inférieure pour contrôler cette bouche laborieuse.

Enlevant ses mains du dossier et plaçant l'une dans l'autre tandis qu'il s'installait sur un pied, Mr Littimer a poursuivi, les yeux baissés, et sa tête respectable un peu avancée et un peu sur un côté.

« La jeune femme a continué ainsi pendant un certain temps, étant à l'occasion découragée, jusqu'au moment où je crois qu'elle a commencé à lasser Mr James en cédant à son découragement et à des humeurs de ce genre ; et les choses allaient moins bien. Mr James il est redevenu nerveux. Plus il était nerveux, plus elle s'attristait ; et je dois dire, pour moi-même, que ma vie n'était vraiment pas facile entre les deux. Pourtant on se raccommodait ici, on s'arrangeait là, encore et encore ; et cela a duré en fin de compte, j'en suis sûr, plus longtemps que l'on aurait pu s'y attendre. »

Elle a détaché son regard de l'horizon et l'a tourné vers moi de nouveau, avec son air précédent. Mr Littimer, s'éclaircissant la gorge derrière sa main avec une petite toux respectable, a changé de jambe et a continué.

« Enfin, après qu'il y a eu, dans l'ensemble, beaucoup de mots et de reproches, Mr James il s'en est allé un matin, des environs de Naples où nous avions une villa (la jeune femme tenant beaucoup à la mer) et, sous prétexte de revenir dans un jour ou deux, m'a chargé de lui annoncer que pour le bonheur général de toutes les personnes concernées, il était » — ici une interruption pour la petite toux — « parti. Mais Mr James, je dois dire, s'est vraiment conduit extrêmement honorable ; car il a proposé que la jeune femme épouse un homme très respectable, qui était absolument prêt à fermer les yeux sur le passé, et qui était au moins aussi valable que n'importe qui auquel la jeune femme aurait pu prétendre normalement ; sa famille étant très commune. »

Il a de nouveau changé de jambe, et s'est humecté les lèvres. J'étais convaincu que le gredin parlait de lui-même, et j'ai vu le visage de Miss Dartle refléter ma conviction.

« Cela aussi, j'étais chargé de l'en informer. J'étais prêt à tout pour tirer Mr James de ce mauvais pas, et pour ramener l'harmonie entre lui-même et une parente affectueuse, qui avait tant souffert à son sujet. J'ai donc accepté la commission. La violence de la jeune femme, quand elle est revenue à elle après que je lui ai annoncé le départ de Mr James, a dépassé toute attente. Elle était vraiment folle, et on a dû la retenir de force ; car si elle n'avait pas pu trouver un couteau, ou se jeter dans la mer, elle se serait cogné la tête contre le sol de marbre. »

Miss Dartle, adossée sur le banc, avec une lueur de jubilation sur le visage, semblait presque caresser les sons que le bonhomme avait émis.

« Mais quand j'en suis venu à la deuxième partie de ce qu'on m'avait confié », a dit Mr Littimer, en se frottant les mains avec une certaine gêne, « dont on pouvait supposer que cela aurait été, en tout cas, apprécié comme une intention généreuse, c'est alors que la jeune femme s'est révélée sous ses vraies couleurs. Une personne plus extravagante, je n'en ai jamais vue. Sa conduite a été étonnamment atroce. Elle n'avait pas plus de gratitude, pas plus de sentiment, pas plus de patience, pas plus de raison en elle, qu'une souche ou qu'une pierre. Si je ne m'étais pas tenu sur mes gardes, je suis convaincu qu'elle aurait fait couler mon sang.

– Je ne l'en estime que davantage pour cela », ai-je dit, avec indignation.

Mr Littimer a courbé sa tête, comme pour dire, « Vraiment, monsieur ? mais vous êtes jeune ! », et a repris son récit.

« Bref, il a été nécessaire, pendant un temps, de lui enlever tout ce aurait pu lui servir à se blesser, ou à blesser quelqu'un d'autre, et de la tenir solidement enfermée. Malgré

cela, elle s'est échappée la nuit ; a forcé le treillis d'une fenêtre, que j'avais cloué moi-même ; est tombée sur une vigne qui se trouvait en-dessous ; et on ne l'a plus jamais vue, ni entendu parler d'elle, à ma connaissance, depuis.

– Elle est morte, peut-être », a dit Miss Dartle, en souriant, comme si elle avait pu repousser du pied le cadavre de la fille perdue.

« Elle a pu se noyer, mademoiselle », a répliqué Mr Littimer, profitant de l'occasion pour s'adresser à quelqu'un. « C'est très possible. Ou elle a pu se faire aider par les pêcheurs, et par les femmes et enfants des pêcheurs. Aimant la compagnie du vulgaire, elle avait l'habitude de leur parler souvent sur la plage, Miss Dartle, et de s'asseoir près de leurs bateaux. Je l'ai vue le faire pendant des journées entières, quand Mr James était absent. Mr James n'était pas du tout content de découvrir, une fois, qu'elle avait dit aux enfants qu'elle était fille de pêcheur, et que dans son propre pays, il y a longtemps, elle vagabondait sur la plage comme eux. »

Oh, Emily ! Beauté malheureuse ! Quelle image m'est apparue de ce rivage lointain, où elle était assise parmi des enfants semblables à elle quand elle était innocente, écoutant des petites voix qui auraient pu l'appeler maman si elle avait été la femme d'un pauvre homme ; et écoutant la grande voix de la mer avec son éternel « Jamais plus ! »

« Quand il est devenu évident que l'on ne pouvait rien faire, Miss Dartle —

– Vous ai-je dit de ne pas me parler ? » a-t-elle rappelé avec un sombre mépris.

« Vous m'avez parlé, mademoiselle. Je vous demande pardon. Mais c'est mon service d'obéir.

– Faites votre service. Finissez votre histoire, et partez !

– Quand il est devenu évident », a-t-il dit sur un ton infiniment respectable et avec un salut obéissant, « qu'on ne la retrouverait pas, je suis allé trouver Mr James, à l'endroit où il était convenu que je devais lui écrire, et je l'ai informé de ce qui s'était passé. Des mots ont été échangés entre nous en conséquence, et j'ai considéré que je devais à mon honneur de le quitter. Je pouvais supporter, et j'ai supporté, beaucoup de choses de Mr James ; mais il est allé trop loin dans l'injure. Il m'a blessé. Pensant au malheureux différend entre sa mère et lui, et combien elle devait être inquiète, j'ai pris la liberté de revenir en Angleterre, et de raconter —

– Avec de l'argent que je lui ai envoyé » m'a dit Miss Dartle.

« En effet, madame — et de raconter ce que je savais. Je n'ai pas conscience », a dit Mr Littimer, après un moment de réflexion, « qu'il y ait autre chose. Je suis à présent sans emploi, et serais heureux de trouver une situation respectable. »

Miss Dartle m'a jeté un coup d'œil, comme pour demander si je désirais poser une question. Comme il y en avait une qui m'était venue à l'esprit, j'ai dit :

« Je souhaiterais apprendre de cette — créature », je ne pouvais pas me résoudre à prononcer un mot plus accommodant, « s'ils avaient intercepté une lettre venant de chez elle, ou s'il suppose qu'elle l'a reçue. »

Il est resté calme et muet, les yeux baissés, et le bout de chaque doigt de la main droite touchant délicatement le bout de chaque doigt de la gauche.

Miss Dartle a tourné la tête dédaigneusement vers lui.

« Je vous demande pardon, mademoiselle », a-t-il dit en s'éveillant de sa méditation, « mais, aussi soumis que je vous sois, j'ai ma fierté, bien qu'étant serviteur. Mr Copperfield et vous, mademoiselle, êtes des gens différents. Si Mr Copperfield désire savoir quelque chose de moi, je prends la liberté de rappeler à Mr Copperfield qu'il peut me poser une question. J'ai un honneur à maintenir. »

Après une brève lutte intérieure, j'ai tourné mon regard vers lui et j'ai dit, « Vous avez entendu ma question. Considérez qu'elle vous est adressée, si vous préférez. Quelle réponse faites-vous ?

– Monsieur », a-t-il répliqué, en séparant et réunissant de temps en temps les bouts délicats de ses doigts, « ma réponse ne peut être qu'incomplète ; car trahir la confiance de Mr James en parlant à sa mère, et la trahir en vous parlant, sont des actions différentes. Il est improbable, à mon avis, que Mr James ait encouragé la réception de lettres susceptibles d'augmenter le découragement et les désagréments ; mais je ne souhaite pas aller plus loin que cela, monsieur.

– C'est tout ? » m'a demandé Miss Dartle.

J'ai indiqué que je n'avais rien de plus à dire. « Sauf », ai-je ajouté, en le voyant prêt à partir, « que je comprends le rôle de cet homme dans la vilaine histoire et que, comme je le ferai connaître à l'honnête homme qui a été le père de la jeune fille depuis son enfance, je lui recommande de ne pas trop se montrer en public. »

Il s'était arrêté dès que j'avais commencé, et avait écouté sans se départir de son calme habituel.

« Merci, monsieur. Mais vous m'excuserez si je dis, monsieur, qu'il n'y a ni esclaves ni maîtres d'esclaves dans ce pays, et qu'il n'est pas permis aux gens de se substituer à la justice. S'ils le font, c'est à leurs propres risques et périls, je crois, plus qu'à ceux d'autres gens. En conséquence de quoi, je n'ai pas du tout peur d'aller où il me plaira, monsieur. »

Sur ce, il m'a adressé un salut poli ; et, avec un autre à Miss Dartle, il a retraversé l'arcade dans la haie de houx par laquelle il était arrivé. Miss Dartle et moi nous sommes regardés en silence pendant un moment ; sa manière étant exactement la même que lorsqu'elle me l'avait présenté.

« Il dit en outre », a-t-elle observé en frisant lentement sa lèvre, « que son maître, à ce qu'il a entendu dire, vogue le long des côtes de l'Espagne ; et quand il aura fini, il ira ailleurs, pour satisfaire son goût de la navigation jusqu'à en être lassé. Mais cela ne présente aucun intérêt pour vous. Entre ces deux orgueilleuses personnes, mère et fils, il y a un fossé plus large qu'auparavant, et peu d'espoir de le combler, car ils ont le même tempérament, et le temps les rend tous les deux plus obstinés et autoritaires. Cela ne vous intéresse pas non plus ; mais c'est une introduction à ce que je souhaite dire. Ce démon dont vous faites un ange, je veux dire cette fille vulgaire qu'il a ramassée dans la vase à marée basse », avec son regard noir fixé sur moi et son doigt véhément levé, « est peut-être vivante — car je crois que certaines choses communes ont la vie dure. Si elle l'est, vous désirerez que l'on retrouve une perle d'un tel prix[1] et que l'on prenne soin d'elle. Nous le désirons aussi ; afin qu'il ne redevienne en aucun cas sa proie de nouveau. Jusque-là, nous avons cet intérêt en commun ; c'est pourquoi, alors que je lui infligerais tout le mal qu'une misérable aussi grossière est capable de ressentir, je vous ai envoyé chercher pour que vous entendiez ce que vous avez entendu. »

J'ai vu, à un changement sur son visage, que quelqu'un s'approchait derrière moi. C'était Mrs Steerforth, qui m'a tendu la main plus froidement qu'autrefois, et avec un accroissement de son ancienne hauteur de manière ; mais j'ai aussi senti — et cela m'a touché — qu'elle gardait le souvenir ineffaçable de mon ancienne affection pour son fils. Elle avait beaucoup changé. Son élégante silhouette était beaucoup moins droite, son harmonieux visage profondément marqué, et ses cheveux presque blancs. Mais

[1] Matthieu, 13,46.

quand elle s'est assise sur le banc, c'était encore une belle dame ; et je connaissais bien l'œil vif, avec son noble regard, qui avait illuminé jusqu'à mes rêves dans la pension.

« A-t-on informé Mr Copperfield de tout, Rosa ?

– Oui

– Et a-t-il entendu Littimer lui-même ?

– Oui ; je lui ai dit pourquoi vous le souhaitiez.

– Vous êtes une bonne fille. J'ai échangé un peu de correspondance avec votre ancien camarade, monsieur », s'adressant à moi, « mais cela n'a pas rétabli son sens du devoir ou des obligations naturelles. Mon seul but dans tout cela est donc ce que Rosa vous a exposé. Si, par l'entreprise qui pourrait soulager l'esprit du brave homme que vous m'avez amené (pour qui je suis désolé — je ne peux en dire plus), on pouvait empêcher mon fils de retomber dans les filets d'une intrigante et ennemie, tant mieux ! »

Elle s'est redressée et a regardé au loin droit devant elle.

« Madame », ai-je dit respectueusement, « je comprends. Je vous assure que je ne risque pas d'interpréter vos intentions de façon malveillante. Mais je dois dire, même à vous, ayant connu cette malheureuse famille depuis mon enfance, que si vous supposez que la jeune fille, si profondément offensée, n'a pas été trompée cruellement, et ne préférerait pas mourir mille morts que d'accepter un verre d'eau de la main de votre fils maintenant, vous vous trompez terriblement.

– C'est bon, Rosa, c'est bon ! » a dit Mrs Steerforth alors que l'autre allait intervenir, « cela n'a pas d'importance. Laissez. Vous êtes marié, monsieur, à ce qu'on m'a dit ? »

J'ai répondu que j'étais marié depuis un certain temps.

« Et vous avez du succès ? Je sais peu de choses dans la vie tranquille que je mène, mais si je comprends bien vous commencez à être célèbre.

– J'ai eu beaucoup de chance, et il se trouve que mon nom reçoit quelques louanges.

– Vous n'avez pas de mère ? » d'une voix adoucie.

« Non.

– C'est dommage. Elle aurait été fière de vous. Bonne nuit ! »

J'ai pris la main qu'elle tendait avec un air digne et inflexible, et elle était aussi calme dans la mienne que si son cœur avait été en paix. Son orgueil pouvait contrôler jusqu'à son pouls, apparemment, et étendre sur son visage le voile placide à travers lequel elle regardait au loin droit devant elle.

En m'éloignant d'elles sur la terrasse, je ne pouvais m'empêcher d'observer avec quelle fermeté elles étaient toutes les deux assises à regarder le paysage, et comment les ténèbres s'épaississaient et se refermaient autour d'elles. Ici et là, quelques lampes commençaient à scintiller dans la ville distante ; et vers l'est du ciel la lumière criarde rôdait encore. Mais de la plus grande partie de la vallée proche, une brume montait comme une marée qui se mêlait à l'obscurité et donnait l'impression que les eaux s'assemblaient pour les engloutir. J'ai des raisons de m'en souvenir, et d'y penser avec effroi ; car avant que j'aie revu ces deux femmes, une mer déchaînée s'était levée à leurs pieds.

Réfléchissant à ce que l'on m'avait dit, j'ai pensé qu'il était légitime de le communiquer à Mr Peggotty. Le soir suivant, je suis allé à sa recherche dans Londres. Il errait toujours d'un lieu à l'autre dans l'unique objectif de retrouver sa nièce, mais il était plus souvent à Londres qu'ailleurs. Souvent, bien souvent, je l'avais vu dans la rue au milieu de la nuit, cherchant parmi les rares personnes traînant dehors à ces heures indues ce qu'il craignait de trouver.

Il gardait un logement au-dessus de la petite épicerie à Hungerford Market, que j'ai eu l'occasion de mentionner plus d'une fois, et d'où il était parti pour sa mission de miséricorde. C'est là que j'ai dirigé mes pas. En interrogeant les gens de la maison, j'ai appris qu'il n'était pas encore sorti, et que je pouvais le trouver dans sa chambre à l'étage.

Il était assis en train de lire près d'une fenêtre où il faisait pousser quelques plantes. La pièce était très propre et bien rangée. J'ai vu en un instant qu'elle était toujours prête pour la recevoir, et qu'il ne sortait jamais sans penser qu'il la ramènerait peut-être à la maison. Il ne m'avait pas entendu frapper à la porte, et n'a levé les yeux que lorsque je lui ai posé la main sur l'épaule.

« Mas'r Davy ! Merci, monsieur ! merci cordial pour cette visite ! Assoyez-vous. Zêtes bienvenu, monsieur !

– Mr Peggotty », ai-je dit en prenant la chaise qu'il m'offrait, « n'en espérez pas trop ! J'ai entendu des nouvelles.

– D'Em'ly ! »

Il a mis la main nerveusement sur sa bouche, et a pâli, en fixant ses yeux sur les miens.

« Cela ne nous donne pas d'indices sur l'endroit où elle se trouve ; mais elle n'est pas avec lui. »

Il s'est assis, me regardant attentivement, et a écouté en silence ce que j'avais à raconter. Je me souviens combien la gravité patiente de son visage m'a paru digne et même belle quand, ayant cessé de me fixer du regard, il a baissé les yeux et appuyé son front sur sa main. Il ne m'a pas interrompu, mais est resté parfaitement immobile. Il semblait suivre la silhouette d'Emily à travers le récit, et laisser toutes les autres passer à côté de lui comme si elles n'existaient pas.

Quand j'eus fini, il a caché son visage et gardé le silence. J'ai regardé par la fenêtre pendant un moment, et me suis occupé des plantes.

« Qu'avez-vous comme sentiment là-d'ssus, Mas'r Davy » a-t-il enfin demandé.

« Je pense qu'elle est vivante.

– Je sais pas. Peut-être que le premier choc était trop rude, et dans la sauvagerie d'son cœur —— ! Cette eau bleue là-bas, qu'elle en parlait. Possible qu'elle aye pensé à ça tant d'années, parce que ça d'vait être sa tombe ! »

Il a marmonné cela en réfléchissant, d'une voix effrayée ; et a traversé la petite pièce.

« Et pourtant », a-t-il ajouté, « Mas'r Davy, je m'sentais si sûr qu'elle était vivante — je l'a su, éveillé et dormant, comme quoi c'était si vrai que je la trouverais — ça m'a guidé, et ça m'a sout'nu — que j'crois pas m'être pu tromper. Non ! Em'ly est vivante ! »

Il a appuyé sa main fermement sur la table, et son visage hâlé a pris une expression décidée.

« Ma nièce, Em'ly, est vivante, monsieur ! » a-t-il dit, résolument. « Je sais pas d'où que ça vient, ou comment que c'est, mais *ça me dit* qu'elle est vivante ! »

Il paraissait presque un homme inspiré, quand il l'a dit. J'ai attendu un moment qu'il me prête toute son attention ; puis me suis mis à lui expliquer quelques sages précautions à prendre, auxquelles j'avais pensé la veille au soir.

« Maintenant, mon cher ami — » ai-je commencé.

« Merci, merci, mon bon monsieur », a-t-il dit en me saisissant la main dans les deux siennes.

« Si elle parvenait à Londres, ce qui est probable — car où pourrait-elle se perdre aussi facilement que dans cette vaste ville ; et que voudrait-elle faire, sinon se perdre et se cacher, si elle ne rentre pas à la maison ? —

– Et elle ne rentrera pas à la maison », a-t-il interrompu, secouant la tête. « Si elle était partie d'elle-même, elle pourrait ; mais pas comme ça, monsieur.

– Si elle venait ici, je crois qu'il y a une personne, ici, mieux à même de la découvrir qu'aucune autre au monde. Vous souvenez-vous — écoutez ce que je dis bravement — pensez à votre grand dessein ! — vous souvenez-vous de Martha ?

– De notre ville ? »

Je n'ai pas eu besoin d'autre réponse que son visage.

« Savez-vous qu'elle est à Londres ?

– Je l'ai vue dans les rues », a-t-il répondu en tressaillant.

« Mais vous ne savez pas qu'Emily s'est montrée charitable envers elle, avec l'aide de Ham, bien avant qu'elle se soit enfuie de la maison. Ni que lorsque nous nous sommes rencontrés un soir, et avons parlé ensemble dans la pièce là, de l'autre côté de la rue, elle a écouté à la porte.

– Mas'r Davy ? » a-t-il répliqué, très étonné. « Ce soir qu'il neigeait si fort ?

– Ce soir-là. Je ne l'ai jamais revue depuis. Je suis revenu pour lui parler, après vous avoir quitté, mais elle était partie. J'étais réticent à vous en parler à ce moment, et je le suis encore ; mais c'est la personne en question, avec qui je pense que nous devrions communiquer. Comprenez-vous ?

– Trop bien, monsieur », a-t-il répondu. Nos voix étaient presque devenues des murmures, et nous avons continué sur ce ton.

« Vous dites que vous l'avez vue. Pensez-vous que vous pourriez la trouver ? De mon côté, je ne peux compter que sur la chance.

– Je crois que je sais où chercher, Mas'r Davy.

– Il fait nuit. Puisque nous sommes ensemble, allons-nous sortir maintenant et tenter de la trouver ce soir ? »

Il a accepté, et s'est préparé à m'accompagner. Sans avoir l'air de l'observer, j'ai vu avec quel soin il a arrangé la petite pièce, a posé une bougie et les moyens de l'allumer, a fait le lit, et enfin a sorti d'un tiroir l'une de ses robes (je me souvenais l'avoir vue la porter), bien pliée avec quelques autres vêtements et un chapeau, qu'il a placés sur une chaise. Il n'a pas fait la moindre allusion à ces vêtements, et moi non plus. Ils l'avaient attendue bien des soirs, sans aucun doute.

« Il y a eu un temps, Mas'r Davy », a-t-il dit alors que nous descendions l'escalier, « où que je pensais cette fille, Martha, presque comme la boue sous les pieds de mon Em'ly. Dieu me pardonne, c'est différent maintenant ! »

Tandis que nous marchions, je lui ai demandé des nouvelles de Ham, en partie pour entretenir la conversation et en partie pour satisfaire ma curiosité. Il a dit, avec à peu près les mêmes mots qu'auparavant, que Ham était toujours le même, « usant sa vie avec comme qui dirait aucune façon d'attention pour elle ; mais sans jamais se plaindre, et que tout le monde l'aime. »

Je lui demandé quel était l'état d'esprit de Ham, à son avis, au sujet de la cause de leurs malheurs. S'il croyait qu'il y avait du danger. Ce qu'il supposait que Ham ferait, par exemple, si Steerforth et lui devaient jamais se rencontrer ?

« Je sais pas, monsieur. J'y ai pensé souventes fois, mais je peux pas me décider. Peu importe. »

Je lui ai rappelé le matin après qu'elle est partie, quand nous étions tous les trois sur la plage. « Vous souvenez-vous d'une certaine manière exaltée dont il a regardé la mer et a parlé de 'la fin de tout ça' ?

– Sûr que oui !

– Que voulait-il dire, à votre avis ?

– Mas'r Davy, je me suis posé la question un grand plein de fois, et jamais trouvé pas de réponse. Et y'a une chose curieuse — que malgré qu'il soit bien plaisant, j'aurais pas le sentiment de m'trouver à l'aise de chercher son opinion là-d'ssus. Il m'a jamais dit un mot qui soye pas aussi respectueux qu'on peut être respectueux, et c'est pas probabe qu'il commence à me parler autrement maintenant ; et c'est loin d'être un petit filet d'eau dans sa tête, où sont ses pensées. C'est profond, monsieur, et je peux pas voir au fond.

– Vous avez raison, et cela m'a parfois inquiété.

– Et moi aussi, Mas'r Davy. Encore plus, je vous assure, que ses façons 'ventureuses, malgré que les deux tiennent à son changement. Je sais pas qu'il ferait violence dans aucune circonstance, mais j'espère qu'on garderait ces deux-là séparés. »

Nous avions traversé Temple Bar et étions arrivés dans la cité. Ne parlant plus maintenant, et marchant à côté de moi, il s'abandonnait au seul but de sa vie et avançait avec cette concentration muette de ses facultés qui aurait rendu sa silhouette solitaire

dans une multitude. Nous n'étions pas loin de Blackfriars Bridge[1], quand il a tourné la tête et m'a montré une silhouette féminine solitaire se hâtant de l'autre côté de la rue. Je l'ai reconnue tout de suite comme celle que nous cherchions.

Nous avons traversé la rue et nous approchions d'elle quand il m'est venu à l'idée qu'elle serait peut-être mieux disposée à ressentir un intérêt féminin pour la fille perdue si nous lui parlions dans un endroit plus tranquille, loin de la foule, et où on nous observerait moins. J'ai donc conseillé à mon compagnon de ne pas l'aborder encore mais de la suivre ; obéissant, par ailleurs, à un vague désir de savoir où elle allait.

Il a donné son accord et nous l'avons suivie de loin, sans jamais la perdre de vue, mais sans nous approcher, car elle regardait souvent autour d'elle. Une fois, elle s'est arrêtée pour écouter des musiciens ; et nous nous sommes arrêtés aussi.

Elle a continué longtemps. Nous avons persévéré. Il était évident, à la manière dont elle poursuivait sa course, qu'elle allait en un lieu déterminé ; et cela, et le fait qu'elle s'en tenait aux rues fréquentées et, je suppose l'étrange fascination du secret et du mystère consistant à suivre ainsi quelqu'un, m'ont aidé à persister dans mon idée. À la fin elle a tournée dans une rue sombre et morne, où il n'y avait ni bruit ni foule ; et j'ai dit, « Nous pouvons lui parler maintenant » et, pressant le pas, nous nous sommes approchés d'elle.

[1] Ils sont dans le quartier où David enfant travaillait et se promenait quand il était employé chez Murdstone et Grinby.

Chapitre 47
Martha

Nous étions maintenant dans Westminster. Nous avions fait demi-tour pour la suivre, l'ayant rencontrée venant vers nous ; c'est à l'abbaye de Westminster qu'elle avait quitté les lumières et le bruit des rues principales. Elle a avancé si vite, après s'être libérée des deux courants de passants allant vers le pont et en revenant, qu'avec cela et l'avance qu'elle avait sur nous quand elle a dévié, nous étions dans la rue étroite au bord de l'eau près de la prison de Millbank quand nous l'avons rattrapée. À ce moment elle a traversé la rue, comme pour éviter les pas qu'elle entendait si près derrière elle ; et, sans se retourner, a continué encore plus vite.

Un coup d'œil à la rivière à travers un sombre porche, où des charrettes étaient entreposées pour la nuit, a semblé m'arrêter. J'ai touché mon compagnon sans parler et nous avons renoncé à traverser derrière elle, la suivant tous deux de l'autre côté de la rue ; restant aussi discrètement que possible dans l'ombre des maisons, mais très près d'elle.

Il y avait, et il y a quand j'écris, à la fin de cette rue basse, un petit bâtiment de bois délabré, probablement une maison de passeur abandonnée. Elle se trouve juste à l'endroit où la rue se termine, et où commence un chemin qui court entre une rangée de maisons et la rivière. Dès qu'elle est arrivée là et a vu l'eau, elle s'est arrêtée comme si elle était parvenue à destination ; puis elle s'est mise à aller lentement le long de la rivière, la regardant intensément.

Pendant tout le trajet, j'avais supposé qu'elle allait dans une maison ; et j'avais même espéré vaguement que la maison aurait pu avoir quelque rapport avec la fille perdue. Mais cet unique coup d'œil à la rivière à travers le sombre porche m'avait instinctivement préparé à ce qu'elle n'avance pas plus loin.

Le quartier était lugubre à cette époque ; aussi oppressant, triste et désert la nuit que n'importe quel autre à Londres. Il n'y avait ni quais ni maisons sur le chemin mélancolique près de la grande prison[1]. Un égout paresseux déposait ses boues aux

[1] Bâtie de 1816 à 1821, la prison était toute neuve à l'époque où se déroule l'action. Elle a été rasée en 1890. La Tate Gallery se trouve aujourd'hui à cet emplacement.

murs de la prison. Des herbes rudes et des plantes fétides poussaient en désordre sur tout le sol marécageux des environs. À un endroit pourrissaient des carcasses de maisons mal commencées et jamais finies. À un autre, le sol était encombré de monstres métalliques rouillés faits de chaudières à vapeur, de roues, de manivelles, de tuyaux, de fourneaux, d'aubes, d'ancres, de cloches à plongeur, de voiles de moulin à vent, et de je ne sais quels objets étranges, accumulés par quelque spéculateur, et se vautrant dans la poussière, sous laquelle — s'étant enfoncés dans le sol de leur propre poids par temps humide — ils paraissaient tenter en vain de se cacher. Le fracas et l'éclat de diverses usines flamboyant sur la rive opposée se levaient la nuit pour tout perturber sauf l'épaisse fumée qui s'élevait continuellement de leurs cheminées. Des brèches et des chaussées gluantes serpentaient entre de vieux pilotis de bois couverts d'une substance maladive ressemblant à une chevelure verte et de lambeaux d'affichettes de l'année dernière offrant des récompenses pour les noyés, puis descendaient à travers le limon et la vase jusqu'au niveau des basses eaux. On disait que l'une des fosses creusées pour les morts au temps de la Grande Peste se trouvait par là ; et son influence corruptrice semblait s'être répandue sur tout l'endroit. Ou bien ce paysage de cauchemar résultait de la décomposition progressive due aux débordements du fleuve pollué.

Comme si elle faisait partie des déchets que le flot avait rejetés et abandonnés à la corruption et à la pourriture, la fille que nous avions suivie a dévié jusqu'au bord de la rivière, et elle se tenait au milieu de ce tableau nocturne, seule et immobile, regardant l'eau.

Il y avait plusieurs barques et péniches échouées sur la boue, et elles nous ont permis de nous approcher à quelques mètres d'elle sans être vus. J'ai fait signe alors à Mr Peggotty de rester où il était, et je suis sorti de leur ombre pour lui parler. Je ne me suis pas approché de sa silhouette solitaire sans trembler ; car cette sombre fin à sa marche résolue, et la manière dont elle se tenait, presque dans l'ombre caverneuse du pont de fer, regardant les reflets tordus des lumières dans le fort courant, m'inspiraient un profond effroi.

Je crois qu'elle se parlait à elle-même. Je suis sûr que tout en étant absorbée par la contemplation de l'eau, elle avait retiré son châle de ses épaules, et enveloppait ses mains dedans d'une manière incertaine et confuse, ressemblant plus à l'action d'un somnambule que d'une personne éveillée. Je sais, et ne pourrai jamais oublier, qu'il y

avait quelque chose dans son attitude farouche qui me laissait craindre de la voir couler sous mes yeux, jusqu'au moment où j'ai saisi son bras.

Au même instant j'ai dit « Martha ! »

Elle a poussé un hurlement de terreur, et s'est débattue avec une telle force que je ne sais pas si j'aurais réussi à la maîtriser tout seul. Mais une main plus vigoureuse que la mienne s'est posée sur elle ; et quand elle a levé ses yeux effrayés et a vu à qui elle appartenait, elle a encore fait un effort, puis s'est effondrée entre nous. Nous l'avons emmenée loin de l'eau, là où il y avait des pierres sèches sur lesquelles nous l'avons étendue, pleurant et gémissant. Au bout d'un moment, elle s'est assise parmi les pierres, tenant sa pauvre tête dans ses deux mains.

« Oh, la rivière ! » s'est-elle écrié fougueusement. « Oh, la rivière !

– Chut, chut ! » ai-je dit. « Calmez-vous. »

Mais elle continuait de répéter les mêmes mots, s'exclamant « Oh, la rivière ! Oh, la rivière ! » un grand nombre de fois. « Je sais qu'elle est comme moi ! Je sais que je lui appartiens. Je sais que c'est la compagnie naturelle d'une comme moi ! Elle vient d'endroits de la campagne, où il y avait alors pas de mal en elle — et elle glisse parmi les rues sinistres, souillées et misérables — et elle s'en va, comme ma vie, vers une vaste mer, qui est toujours agitée — et je sens que je dois aller avec elle ! »

Je n'ai jamais su ce qu'était le désespoir, sinon dans le ton de ces mots.

« Je ne peux pas m'en tenir éloignée. Je ne peux pas l'oublier. Elle me hante jour et nuit. C'est la seule chose au monde à laquelle je conviens, ou qui me convient. Oh, l'horrible rivière ! »

L'idée m'a traversé l'esprit, en observant le visage de mon compagnon tandis qu'il la regardait sans parler ni bouger, que j'aurais pu y lire l'histoire de sa nièce si je n'en avais rien su. Je n'ai jamais vu, dans aucune peinture ni dans la réalité, un mélange aussi impressionnant d'horreur et de compassion. Il tremblait comme s'il allait tomber ; et sa main — que j'ai touchée, parce que son apparence m'inquiétait — était froide comme la mort.

« Elle est dans un état de transe », lui ai-je chuchoté. « Elle parlera autrement dans un moment. »

Je ne sais pas ce qu'il aurait répondu. Il a remué les lèvres et semblait penser qu'il avait parlé ; mais il s'est contenté de la montrer de sa main tendue.

Une nouvelle crise de larmes l'a terrassée, et elle était étendue à nos pieds, le visage caché dans les pierres, une image prostrée de l'humiliation et de la déchéance. Sachant que cet état devait passer avant que nous puissions espérer lui parler, j'ai retenu Mr Peggotty quand il a voulu la relever, et nous avons attendu en silence le moment où elle est devenue plus calme.

« Martha », ai-je dit alors, me penchant pour l'aider à se relever — elle semblait vouloir se lever dans l'intention de s'en aller, mais elle était faible, et s'est appuyée contre un bateau. « Savez-vous qui est celui qui est avec moi ?

– Oui », a-t-elle dit d'une voix éteinte.

– Savez-vous que nous vous avons suivi longtemps ce soir ? »

Elle a secoué la tête. Elle ne nous regardait ni l'un ni l'autre, mais restait debout dans une attitude humble, tenant son chapeau et son châle dans une main, sans paraître en être consciente, et pressant l'autre, serrée, contre son front.

« Êtes-vous assez posée », ai-je dit, « pour parler du sujet qui vous intéressait — j'espère que le Ciel s'en souvient ! — ce soir où il neigeait ? »

Elle s'est remise à sangloter, et a murmuré quelques remerciements indistincts parce que je ne l'avais pas chassée de la porte.

« Je ne veux rien dire pour moi-même », a-t-elle dit au bout d'un moment. « Je suis mauvaise. Je suis perdue. Je n'ai aucun espoir. Mais dites-lui, monsieur », elle s'était écartée de lui, « si vous n'êtes pas trop endurci contre moi pour le faire, que je n'ai jamais été en aucune façon la cause de son infortune.

– On ne vous l'a jamais attribuée », ai-je répliqué, répondant sincèrement à sa sincérité.

« C'était vous, si je ne me trompe pas », a-t-elle dit d'une voix brisée, « qu'êtes venu dans la cuisine, la nuit où elle a eu tellement pitié de moi ; a été si bonne avec moi ; s'est pas écartée de moi comme les autres, et m'a donné de l'aide ! C'était vous, monsieur ?

– C'était moi.

– J'aurais été dans la rivière depuis longtemps », a-t-elle dit en la regardant avec une expression terrible, « si un tort que je lui aurais fait avait pesé sur ma conscience. J'aurais pas pu passer une seule nuit d'hiver sans me jeter dedans, si j'avais eu la moindre part à ça !

– Nous ne connaissons que trop bien la cause de sa fuite. Vous n'y jouez aucun rôle, nous le croyons vraiment — nous le savons.

– Oh, j'aurais pu devenir bien meilleure quand elle était si bonne pour moi, si j'avais eu un meilleur cœur ! » s'est-elle exclamé, d'un ton de regret désespéré, « car elle ne me disait jamais un mot si que c'était plaisant et juste. Peut-on croire que je voulais faire d'elle ce que je suis, sachant moi-même si bien ce que je suis ! Quand j'ai perdu tout ce qui rend la vie précieuse, la pire de toutes mes pensées était que j'étais séparée d'elle pour toujours ! »

Mr Peggotty, debout avec une main sur le rebord du bateau, et les yeux baissés, a mis sa main libre devant son visage.

« Et quand j'ai appris, de gens de notre ville, ce qui était arrivé », s'est écrié Martha, « la pensée la plus amère dans mon esprit était que les gens se rappelleraient qu'elle avait été mon amie, et diraient que je l'avais corrompue ! Quand, Dieu sait, je serais morte pour lui rendre sa bonne réputation ! »

Comme elle avait perdu depuis longtemps l'habitude de se contrôler, l'expression déchirante de son remords et de sa peine était atroce.

« Je serais morte, ç'aurait été peu de chose — que dire ? — j'aurais vécu ! J'aurais vécu pour devenir vieille, dans les rues misérables — et pour errer, évitée de tous, dans les ténèbres — et pour voir le jour se lever sur les affreuses rangées de maisons, et me rappeler comment le même soleil brillait autrefois dans ma chambre et m'éveillait — j'aurais fait même ça, pour la sauver ! »

S'affaissant sur les pierres, elle en a pris quelques-unes dans ses mains, et les a serrées comme si elle avait voulu les broyer. Elle se tortillait constamment pour changer de posture ; raidissant ses bras, les tordant devant son visage comme pour préserver ses yeux du peu de lumière qu'il y avait, et baissant la tête comme si elle était lourde de souvenirs insupportables.

« Que vais-je faire ! » a-t-elle dit, aux prises avec le désespoir. « Comment puis-je continuer telle que je suis, une malédiction solitaire pour moi-même, un scandale vivant pour tous ceux que j'approche ! » Soudain elle s'est tournée vers mon compagnon. « Piétinez-moi, tuez-moi ! Quand elle était votre fierté, vous auriez pensé que je lui faisais du mal si je la frôlais dans la rue. Vous ne pouvez pas croire — à quoi bon ? — une seule syllabe sortant de mes lèvres. Ce serait une honte brûlante pour vous, même maintenant, si elle et moi échangions un mot. Je ne me plains pas. Je ne dis pas qu'elle

et moi sommes semblables — je sais qu'il y a une grande, grande distance entre nous. Je dis seulement, toute coupable et misérable que je suis, que mon âme lui est reconnaissante et que je l'aime. Oh ne croyez pas que tout mon pouvoir d'aimer quelque chose est épuisé ! Rejetez-moi, comme le monde le fait. Tuez-moi pour être ce que je suis et pour l'avoir connue ; mais ne pensez pas cela de moi ! »

Tandis qu'elle lui adressait cette supplication, il la regardait d'un air éperdu ; et quand elle s'est tue, il l'a relevée doucement.

« Martha », a dit Mr Peggotty, « Dieu me garde que je vous jugerais. Me garde que moi, de tous les hommes, je ferais ça, ma fille ! Vous savez pas la moitié du changement qui m'est venu, au cours du temps, si vous pensez ça. Bien ! » Il s'est arrêté un moment, puis a continué. « Vous comprenez pas comment que ce gentleman-ci et moi a voulu vous parler. Vous comprenez pas ce que c'est que nous avons à faire. Alors écoutez ! »

Son influence sur elle était totale. Elle se tenait, timidement, devant lui, comme si elle avait peur de croiser son regard ; mais sa douleur véhémente était étouffée et muette.

« Si que vous avez entendu quèque chose de ce qu'a passé entre Mas'r Davy et moi le soir qu'il a neigé si fort, vous savez que j'ai été — où ai-je pas été ? — pour de chercher ma chère nièce. Ma chère nièce », a-t-il répété fermement. « Car elle m'est plus chère maintenant, Martha, que jamais elle était chère avant. »

Elle a mis ses mains devant son visage ; mais par ailleurs elle est restée calme.

« Je l'ai entendue qui disait », a poursuivi Mr Peggotty, « comme quoi vous a été laissée petite sans père ni mère, avec aucun ami pour prendre, à la rude manière des gens de mer, leur place. Peut-être vous pouvez deviner que si vous aviez eu un ami comme ça, vous vous seriez habituée à bien l'aimer au bout d'un temps, et que ma nièce elle était comme une sorte de fille pour moi. »

Comme elle tremblait silencieusement, il lui a mis son châle soigneusement sur les épaules, après l'avoir ramassé sur le sol.

« Par quoi », a-t-il dit, « je sais deux choses, qu'elle irait au bout le plus loin du monde avec moi, si qu'elle pouvait me revoir une fois ; et qu'elle se fuirait au bout le plus loin du monde pour éviter de me voir. Car malgré que rien l'invite à douter de mon amour, et qu'elle en doute pas — l'en doute pas », a-t-il répété avec une certitude tranquille de la vérité de ses paroles, « y'a la honte qu'intervient, et nous tient séparés. »

J'ai perçu, dans sa manière simple et impressionnante de s'exprimer, une nouvelle preuve qu'il avait réfléchi à tous les aspects du seul sujet qui le préoccupait.

« À notre avis, celui de Mas'r Davy ici et le mien, y'a des chances qu'un jour son pauve voyage solitaire la ramène à Londres. Nous croyons — Mas'r Davy, moi et nous tous — que vous êtes aussi innocente de tout ce qui lui a arrivé, que l'enfant qu'est juste né. Vous avez parlé qu'elle était plaisante, bonne et douce avec vous. Dieu la bénisse, je sais qu'elle l'était ! Je sais qu'elle l'était pour tous, toujours. Vous lui êtes reconnaissante, et vous l'aimez. Aidez-nous tout ce que vous pouvez à la trouver, et que le Ciel vous récompense ! »

Elle lui a jeté un coup d'œil hâtif et, pour la première fois, elle a paru douter de ce qu'il avait dit.

« Me ferez-vous confiance ? » a-t-elle demandé en un murmure stupéfait.

« À fond et sans façon ! » a dit Mr Peggotty.

« De lui parler, si jamais je la trouverais ; de l'abriter, si j'ai un abri à partager avec elle ; et ensuite, sans qu'elle sache, de venir vous voir et de vous emmener où elle est ? » a-t-elle demandé précipitamment.

« Oui ! » avons-nous répondu tous les deux ensemble.

Elle a levé les yeux, et déclaré solennellement qu'elle se dévouerait à cette tâche, de manière fervente et fidèle. Qu'elle n'hésiterait jamais, ne s'en détournerait jamais, ne renoncerait jamais tant qu'il y aurait la moindre chance d'espérer. Si elle ne respectait pas son engagement, que la perte du but qu'elle avait maintenant dans la vie, qui l'attachait à une chose exempte de tout mal, la laisse plus délaissée et désespérée, si c'était possible, qu'elle l'avait été au bord de la rivière ce soir ; et que toute aide, humaine et divine, lui soit refusée à tout jamais !

Elle n'a pas élevé sa voix au-dessus de son souffle, et elle ne s'est pas adressée à nous, mais au ciel nocturne ; puis est restée profondément tranquille, à regarder l'eau ténébreuse.

Nous avons jugé pertinent, maintenant, de lui dire tout ce que nous savions ; ce que j'ai fait en détail. Elle a écouté avec une grande attention, et un visage qui changeait souvent, mais en gardant la même détermination. Ses yeux s'emplissaient parfois de larmes qu'elle retenait. Son esprit semblait transformé, et elle n'aurait pas pu être plus calme.

À la fin, elle a demandé où nous pourrions communiquer, si l'occasion se présentait. Sous une faible lampe dans la rue, j'ai écrit nos deux adresses sur une feuille de mon carnet, que j'ai arrachée et lui ai donnée, et qu'elle a mise dans son pauvre sein. Je lui ai demandé où elle habitait elle-même. Elle a dit, après un silence, jamais longtemps quelque part. Il valait mieux ne pas le savoir.

Mr Peggotty m'ayant suggéré à voix basse ce à quoi j'avais déjà pensé, j'ai sorti ma bourse ; mais je n'ai pas pu la convaincre d'accepter de l'argent, et je n'ai pas non plus réussi à lui arracher la promesse d'en accepter une autre fois. Je lui ai expliqué que Mr Peggotty ne pouvait être qualifié de pauvre, pour un homme de sa condition ; et que l'idée qu'elle entreprenait cette recherche en dépendant de ses seules ressources propres nous choquait tous les deux. Elle est restée ferme. Sur ce point, l'influence de Mr Peggotty était aussi impuissante que la mienne. Elle l'a remercié chaudement, mais demeurait inexorable.

« Il y a peut-être du travail à trouver », a-t-elle dit. « Je vais essayer.

– Acceptez au moins un peu d'assistance en attendant.

– Je ne pourrais pas faire ce que j'ai promis pour de l'argent. Même si je mourais de faim. Me donner de l'argent, ce serait m'enlever votre confiance, m'enlever le but que vous m'avez donné, m'enlever la seule chose certaine qui me sauve de la rivière.

– Au nom du grand Juge devant qui vous et nous tous devons comparaître à son heure redoutable, renoncez à cette affreuse idée ! Nous pouvons tous faire du bien, si nous voulons. »

Elle tremblait, et sa lèvre frémissait, et son visage était plus pâle, et elle a dit :

« On a mis ça dans vos cœurs, peut-être, de sauver une misérable créature en vue de son repentir. J'ai peur de le penser ; cela paraît trop hardi. Si je pouvais faire quelque chose de bien, je pourrais commencer à espérer ; car mes actions n'ont jamais produit que du mal jusqu'à présent. Ma misérable vie m'est confiée, pour la première fois depuis longtemps, grâce à ce que nous m'avez donné à tenter. Je ne sais rien de plus, et je ne peux rien dire de plus. »

Elle a de nouveau retenu les larmes qui commençaient à couler ; et, tendant sa main tremblante et touchant Mr Peggotty, comme s'il avait en lui quelque pouvoir de guérir, elle est partie le long de la rue déserte. Elle avait été malade, probablement longtemps. J'ai remarqué, après avoir eu cette occasion de l'observer de près, qu'elle était usée et maigre, et que ses yeux enfoncés disaient les privations et l'endurance.

Nous l'avons suivie à une courte distance, car nous allions dans la même direction, jusqu'au moment où nous sommes arrivés aux rues éclairées et peuplées. J'avais tellement confiance en sa déclaration que j'ai alors demandé à Mr Peggotty si nous ne semblerions pas nous méfier d'elle dès le début en la suivant plus loin. Comme il était du même avis, et que sa confiance était égale à la mienne, nous l'avons laissée prendre sa propre route, et avons pris la nôtre, en direction de Highgate. Il m'a accompagné une bonne partie du chemin ; et quand nous nous sommes séparés, en priant pour le succès de cette nouvelle tentative, il y avait en lui une compassion nouvelle et réfléchie que je n'avais pas de mal à interpréter.

Il était minuit quand je suis arrivé à la maison. J'avais atteint ma propre grille, et j'écoutais la cloche grave de Saint Paul, dont je pensais reconnaître le son parmi ceux de toutes les autres horloges, quand j'ai été assez surpris de voir que la porte du cottage de ma tante était ouverte, et qu'une faible lumière dans l'entrée éclairait la route.

Pensant que ma tante avait pu retomber dans une de ses vieilles lubies, et pouvait être en train de guetter le progrès de quelque incendie imaginaire au loin, je suis allé lui parler. C'est avec un grand étonnement que j'ai vu un homme debout dans son petit jardin.

Il avait un verre et une bouteille à la main, et était en train de boire. Je me suis arrêté net, dans le feuillage épais au dehors, car la lune était levée, bien que voilée ; et j'ai reconnu l'homme dont j'avais supposé qu'il était une illusion de Mr Dick, et que j'avais rencontré un jour avec ma tante dans la rue de la ville.

Il mangeait en même temps qu'il buvait, et semblait manger de bon appétit. Il paraissait curieux en ce qui concerne le cottage aussi, comme s'il le voyait pour la première fois. Après s'être baissé pour poser la bouteille par terre, il a levé les yeux vers les fenêtres, et a regardé ici et là ; mais avec un air furtif et impatient, comme s'il avait hâte de partir.

La lumière de l'entrée a été obscurcie un moment, et ma tante est sortie. Elle était agitée et a compté un peu d'argent dans la main de l'homme. Je l'ai entendu tinter.

« Que fais-je de ça ? » a-t-il demandé.

« C'est tout ce que je peux donner.

– Alors je ne peux pas m'en aller. Tenez. Vous pouvez le reprendre !

– Méchant homme », a répliqué ma tante, très émue, « comment pouvez-vous abuser de moi ainsi ? Mais pourquoi est-ce que je le demande ? C'est parce que vous savez

combien je suis faible ! Que dois-je faire pour me libérer à tout jamais de vos visites, si ce n'est vous abandonner au sort que vous méritez ?

– Et pourquoi ne m'abandonnez-vous pas au sort que je mérite ?

– Vous me demandez pourquoi ! Quel cœur vous devez avoir ! »

Il restait là, à faire sonner l'argent en secouant la tête d'un air revêche, puis il a dit :

« C'est tout ce que vous voulez me donner, alors ?

– C'est tout ce que je *peux* vous donner. Vous savez que j'ai eu des pertes, et suis plus pauvre que je ne l'étais. Je vous l'ai dit. Puisque vous l'avez, pourquoi m'infligez-vous la peine d'avoir à vous regarder plus longtemps, et de voir ce que vous êtes devenu ?

– Je suis devenu assez minable, si c'est ce que vous voulez dire. Je mène une vie de hibou.

– Vous m'avez dépouillée de la plus grande partie de ce que je possédais », a dit ma tante. « Vous avez fermé mon cœur au monde entier, pendant des années et des années. Vous m'avez traitée de manière injuste, ingrate et cruelle. Partez, et repentez-vous. N'ajoutez pas de nouveaux torts à la longue, longue liste de torts que vous m'avez faits.

– Bah ! Tout ça c'est bien beau ! — Bon ! je dois m'en contenter pour l'instant, je suppose. »

Malgré lui, il paraissait troublé par les larmes indignées de ma tante, et il a traversé mollement le jardin. En deux ou trois pas rapides, comme si je venais d'arriver, je suis allé à la grille et suis entré comme il en sortait. Nous nous sommes regardés de près en passant, et sans bienveillance.

« Ma tante », ai-je dit aussitôt, « cet homme qui vous dérange de nouveau ! Laissez-moi lui parler. Qui est-ce ?

– Mon enfant », a répondu ma tante en me prenant le bras, « entre, et ne me parle pas pendant dix minutes. »

Nous nous sommes assis dans son petit salon. Ma tante s'est retirée derrière le grand éventail vert des anciens jours, qui était vissé au dossier d'une chaise, et a essuyé ses yeux de temps en temps pendant un quart d'heure environ. Puis elle est venue prendre un siège à côté de moi.

« Trot », a dit ma tante, calmement « c'est mon mari.

– Votre mari, ma tante ? Je croyais qu'il était mort.

– Mort pour moi, mais vivant.

L'étonnement me réduisait au silence.

« Betsey Trotwood n'a pas l'air d'un sujet plausible pour une tendre passion », a dit ma tante posément, « mais il fut un temps, Trot, où elle croyait en cet homme autant que faire se peut. Où elle l'aimait, Trot, bien comme il faut. Où elle ne lui aurait refusée aucune preuve d'attachement et d'affection. Il l'a payée de retour en pulvérisant sa fortune et en lui pulvérisant presque le cœur. Alors elle a mis tous les sentiments de cette sorte, une fois pour toutes, dans une tombe, et l'a remplie de terre qu'elle a bien tassée.

– Ma bonne chère tante !

– Je l'ai quitté », a poursuivi ma tante, posant sa main comme d'habitude sur le dos de la mienne, « généreusement. Je peux dire après tout ce temps, Trot, que je l'ai quitté généreusement. Il avait été si cruel envers moi que j'aurais pu effectuer une séparation à mon avantage ; mais je ne l'ai pas fait. Il a vite dispersé aux quatre vents ce que lui avais donné, est tombé de plus en plus bas, s'est marié avec une autre femme je crois, est devenu un aventurier, un joueur et un tricheur. Ce qu'il est maintenant, tu l'as vu. Mais c'était un bel homme quand je l'ai épousé », a dit ma tante avec un écho dans son ton de son ancienne admiration, « et je croyais — j'étais une idiote ! — qu'il était un modèle d'honneur ! »

Elle m'a pressé la main et a secoué la tête.

« Il ne m'est rien maintenant, Trot — moins que rien. Mais plutôt que de le faire punir pour ses crimes (ce qui lui arriverait s'il rôdait dans ce pays), je lui donne plus d'argent que je ne peux me permettre, aux moments où il réapparaît, pour qu'il s'en aille. J'étais une idiote quand je l'ai épousé ; et je suis restée une telle idiote incurable sur ce sujet qu'en souvenir de l'idée que je me faisais de lui autrefois, je ne voudrais pas que même cette ombre de mon vain caprice soit maltraitée. Car j'étais sincère, Trot, si jamais une femme l'a été. »

Ma tante s'est débarrassée du sujet avec un profond soupir, et a lissé sa robe.

« Voilà, mon cher ! » a-t-elle dit. « Maintenant tu sais le début, le milieu et la fin, et tout ce qu'il y a à savoir. Nous ne parlerons plus de cela entre nous ; tu n'en parleras pas non plus, bien sûr, à quelqu'un d'autre. C'est mon récit grognon et ronchon, et nous le garderons pour nous, Trot ! »

Chapitre 48
Conjugal

J'ai travaillé dur à mon livre, sans laisser ce travail interférer avec mes obligations régulières dans le journal ; et il a été publié et a eu beaucoup de succès[1]. Les éloges qui résonnaient à mes oreilles ne m'ont pas abasourdi, même si j'y étais fort sensible, et avais une meilleur opinion de ma propre prestation, sans aucun doute, que n'importe qui d'autre. Mes observation de la nature humaine m'ont convaincu qu'un homme ayant de bonnes raisons de croire en lui-même ne se vante jamais devant les autres dans le but de les amener à croire en lui. Pour cette raison, je suis resté modeste par simple respect de moi-même ; et plus je recevais de compliments, plus je m'efforçais de les mériter.

Ce n'est pas mon intention, dans ce compte-rendu, bien qu'il soit pour tout le reste un exposé écrit de mes souvenirs, de suivre l'histoire de mes propres romans. Ils se présentent eux-mêmes, et je les laisse à eux-mêmes. Quand je les mentionne, incidemment, c'est seulement en tant que jalons dans ma progression.

Étant arrivé au point où je pouvais considérer que la nature et le hasard avaient fait de moi un auteur, j'ai poursuivi ma vocation avec confiance. Sans cette assurance, j'aurais certainement employé mon énergie à quelque autre effort. J'aurais essayé de découvrir ce que ma nature et le hasard avaient vraiment fait de moi, et d'être cela et rien d'autre.

Mes écrits dans le journal et ailleurs m'apportaient une telle prospérité que lorsque j'ai obtenu mon nouveau succès, j'ai pensé que je pouvais raisonnablement échapper aux mornes débats. Un heureux soir, par conséquent, j'ai noté la musique des cornemuses parlementaires pour la dernière fois, et je ne l'ai plus jamais entendue ; bien que je reconnaisse le vieux ronronnement dans les journaux pendant toute la session, sans variation substantielle (sinon, peut-être, qu'il y en a plus).

Au temps dont je parle maintenant, j'étais marié depuis un an et demi environ, je suppose. Après diverses sortes d'expériences, nous avions renoncé à l'occupation

[1] Le premier immense succès de Dickens, *Les aventures de Mr Pickwick*, a été publié en feuilleton en 1836-37, quand il avait vingt-quatre ans.

pénible du ménage. La maison s'entretenait toute seule, et nous entretenions un petit valet. La principale fonction de ce serviteur était de se quereller avec la cuisinière ; en quoi il était un parfait Whittington[1], sans son chat, ni la moindre chance de devenir Lord Maire.

Dans mes souvenirs, il vivait sous une pluie de couvercles de casserole. Son existence était une bagarre continuelle. Il hurlait à l'aide aux moments les plus inconvenants — comme lorsque nous avions un dîner, ou quelques amis chez nous le soir, et qu'il faisait la culbute depuis la cuisine, poursuivi par des missiles métalliques. Nous voulions le renvoyer, mais il nous était très attaché, et refusait. C'était un garçon pleurnichard, et il se lançait dans des lamentations si déplorables, quand nous suggérions l'arrêt de notre relation, que nous étions obligés de le garder. Il n'avait pas de mère — ni rien dans le genre d'une famille, à ma connaissance, si ce n'est une sœur qui s'est enfuie en Amérique dès que l'avons débarrassée de lui ; et il est devenu cantonné chez nous comme un horrible jeune changelin[2]. Il était vivement conscient de sa malheureuse situation, et il se frottait constamment les yeux avec la manche de sa veste, ou se pliait en deux pour se moucher avec le coin de son mouchoir de poche, qu'il ne sortait *jamais* complètement de sa poche, par désir de l'économiser et de le garder au secret.

Ce valet malchanceux, engagé un mauvais jour à six livres dix par an, m'était une source intarissable de soucis. Je l'observais tandis qu'il grandissait — et il grandissait comme une asperge — en redoutant le jour où il commencerait à se raser ; et même celui où il serait chauve ou grisonnant. Je n'avais aucun espoir de me défaire de lui ; et, me projetant dans l'avenir, je pensais au moment pénible où il serait un vieillard.

Je ne m'attendais vraiment pas au moyen que ce malheureux a trouvé pour me tirer d'embarras. Il a volé la montre de Dora qui, comme tout ce qui nous appartenait, n'avait pas de place attitrée ; et, l'ayant convertie en argent, a dépensé le gain (ce n'était pas

[1] Dick Whittington était un personnage du théâtre de marionnettes, né pauvre et marmiton chez un riche marchand. Il a un chat pour chasser les rats dans sa mansarde. Le marchand affrète un navire et emprunte le chat parce qu'il faut toujours un chat sur un navire. Au cours d'une escale, le chat s'occupe des rats du Sultan, qui l'achète à prix d'or. Devenu riche, Whittington épouse la fille du marchand et devient maire de Londres. Un maire de Londres (au XIVème siècle) s'appelait effectivement Richard Whittington, mais il n'était pas né pauvre. Dickens fait allusion à une scène où le marmiton se dispute avec la cuisinière et s'enfuit de chez le marchand.

[2] *Changeling* (le mot existe tel quel en français, mais changelin existe aussi, bien que rare) : leurre laissé par des fées ou des trolls qui enlèvent un bébé, selon des légendes présentes dans plusieurs pays d'Europe.

un garçon très malin) en voyageant incessamment entre Londres et Uxbridge sur le toit de la diligence. Il a été emmené à Bow Street[1], autant que je m'en souvienne, à la fin du quinzième voyage ; où l'on a trouvé sur sa personne quatre shillings et six pence, et un fifre d'occasion dont il ne savait pas jouer.

La surprise et ses conséquences auraient été beaucoup moins désagréables pour moi s'il n'avait pas été repentant. Mais il était vraiment très repentant, et d'une manière particulière — pas au comptant, mais à tempérament. Par exemple : le lendemain du jour où j'ai dû déposer contre lui, il a fait certaines révélations à propos d'un panier dans la cave, que nous pensions plein de vin, mais qui ne contenait que des bouteilles vides et des bouchons. Nous supposions qu'il avait soulagé sa conscience, et dit ce qu'il savait de pire de la cuisinière ; mais un jour ou deux plus tard, sa conscience a été prise d'un nouveau tiraillement, et il a révélé qu'elle avait une fillette qui, chaque matin de bonne heure, prenait notre pain ; et aussi comment on l'avait lui-même soudoyé pour approvisionner le garçon-laitier en charbon. Encore deux ou trois jours, et les autorités m'ont informé qu'il leur avait permis de découvrir des aloyaux de bœuf dans les affaires de cuisine, et des draps dans la sac à chiffons. Un peu après, il s'est lancé dans une direction entièrement nouvelle, et a avoué être au courant d'intentions de cambriolage dans nos locaux de la part du garçon de café, qui a été aussitôt arrêté. J'en venais à être si honteux d'être une telle victime que je lui aurais donné n'importe quelle somme d'argent pour qu'il tienne sa langue, ou aurais offert un pot-de-vin pour qu'on lui permette de s'enfuir. Le pire, c'est qu'il n'avait aucune idée de cela, mais imaginait qu'il faisait amende honorable avec chaque nouvelle découverte ; et sans doute, qu'il accumulait des obligations sur ma tête.

À la fin, je m'enfuyais moi-même chaque fois que je voyais un émissaire de la police s'approcher avec quelque nouvelle information ; et j'ai vécu une vie recluse jusqu'à son procès et sa condamnation à la déportation. Même à ce moment il ne pouvait se tenir tranquille, mais passait son temps à écrire des lettres ; et voulait tellement voir Dora avant de s'en aller, que Dora lui a rendu visite, et s'est évanouie quand elle s'est trouvée elle-même derrière les barreaux. Bref, je n'ai pas connu la paix avant le jour où il a été expatrié et où l'on a fait de lui un berger « dans le haut pays » quelque part ; mais j'ignore où se trouve géographiquement ce haut pays.

[1] Au tribunal de simple police.

Tout cela m'a amené à réfléchir sérieusement, et a présenté nos erreurs sous un nouveau jour ; ainsi que je n'ai pas pu m'empêcher de le communiquer à Dora un soir, malgré ma tendresse pour elle.

« Mon amour, il m'est très pénible de penser que notre absence de système et d'organisation ne nous implique pas seulement nous-mêmes (qui en avons l'habitude), mais aussi d'autres personnes.

– Vous avez gardé le silence longtemps, et maintenant vous allez vous fâcher !

– Non, ma chère, pas du tout ! Laissez-moi vous expliquer ce que je veux dire.

– Je pense que je ne veux pas le savoir.

– Mais je veux que vous le sachiez, mon amour. Posez Jip par terre. »

Dora a approché son museau de mon nez et a dit « Bouh ! » pour chasser mon sérieux ; mais, ayant échoué, l'a envoyé dans sa Pagode, et m'a regardé, les mains croisées, avec une petite expression d'encouragement des plus résignées.

« Le fait est, ma chère », ai-je commencé, « que nous avons quelque chose de contagieux. Nous infectons tout notre entourage. »

J'aurais pu continuer dans ce style figuré si le visage de Dora ne m'avait pas averti qu'elle se demandait sérieusement si j'allais lui proposer quelque nouvelle sorte de vaccination ou un autre remède médical pour notre état malsain. Je me suis donc arrêté et je me suis exprimé plus clairement.

« Ce n'est pas seulement, mon trésor, que nous perdons de l'argent et du confort, et même notre sang-froid quelquefois, en n'apprenant pas à être plus soigneux ; mais que nous encourons la grave responsabilité de gâter toutes les personnes qui entrent à notre service, ou sont en relation avec nous. Je commence à craindre que la faute n'est pas entièrement d'un côté, mais que ces gens tournent tous mal parce que nous ne tournons pas très bien nous-mêmes.

– Oh, quelle accusation », s'est exclamé Dora, écarquillant les yeux, « de dire que vous m'avez vu voler des montres en or ! Oh !

– Ma chérie », ai-je protesté, « ne dites pas des sottises aberrantes ! Qui a fait la moindre allusion à des montres en or ?

– Vous. Vous savez que vous l'avez fait. Vous avez dit que je n'avais pas bien tourné et vous m'avez comparée à lui.

– À qui ?

– Au valet », a sangloté Dora. « Oh, cruel garçon, de comparer votre femme affectueuse à un valet déporté ! Pourquoi ne m'avez-vous pas dit ce que vous pensiez de moi avant notre mariage ? Pourquoi n'avez-vous pas dit, chose sans cœur, votre conviction que j'étais pire qu'un valet déporté ? Oh, quelle terrible opinion à avoir de moi ! Oh mon Dieu !

– Voyons, Dora, mon amour », ai-je répliqué, essayant doucement de retirer le mouchoir qu'elle pressait sur ses yeux, « ce n'est pas seulement ridicule de votre part, mais très mal. D'abord, ce n'est pas vrai.

– Vous disiez toujours qu'il racontait des histoires », a sangloté Dora, « et maintenant vous dites la même chose de moi ! Oh, que vais-je faire ! Que vais-je faire !

– Mon amour, je dois vraiment vous prier d'être raisonnable , et d'écouter ce que j'ai vraiment dit, et ce que je dis. Ma chère Dora, si nous n'apprenons pas à faire nos devoirs envers ceux que nous employons, ils n'apprendront jamais à faire leurs devoirs envers nous. Je crains que nous présentions aux gens des occasions de mal se conduire, que l'on ne devrait jamais leur présenter. Même si c'était par choix que nous avons toutes ces dispositions relâchées — ce qui n'est pas le cas — même si nous aimions cela, et trouvions agréable d'être ainsi — ce qui n'est pas le cas — je suis persuadé que nous ne devrions pas avoir le droit de continuer ainsi. Nous corrompons vraiment des gens. Nous devons y penser. Je ne peux pas m'empêcher d'y penser, Dora. C'est une réflexion que je ne peux pas rejeter, et elle me met parfois très mal à l'aise. Voilà, ma chérie, c'est fini. Allons ! Ne soyez pas sotte ! »

Dora m'a longtemps empêché de retirer le mouchoir. Elle sanglotait et murmurait derrière le mouchoir que si j'étais mal à l'aise, pourquoi m'étais-je marié ? Pourquoi n'avais-je pas dit, même la veille du jour où nous sommes allés à l'église, que je savais que je serais mal à l'aise, et que j'aimais mieux pas ? Si je ne pouvais pas la supporter, pourquoi ne l'avais-je pas envoyée chez ses tantes à Putney, ou chez Julia Mills en Inde ? Julia serait contente de la voir, et ne l'appellerait pas un valet déporté ; Julia ne l'avait jamais appelée rien de tel. Bref, Dora était si affligée, et m'a tellement affligé en étant dans cet état, que j'ai jugé inutile de renouveler ce genre de tentative, même avec la plus grande douceur. Je devais trouver un autre moyen.

Quel autre moyen restait-il ? Lui « former l'esprit » ? C'était une expression courante qui sonnait bien, et j'ai décidé de former l'esprit de Dora.

J’ai commencé immédiatement. Quand Dora était très infantile, et que j’aurais infiniment préféré m’amuser avec elle, j’essayais d’être sérieux — et je la déconcertais, et aussi moi-même. Je lui parlais des sujets qui occupaient mes pensées ; et je lui lisais Shakespeare — et la fatiguais au dernier degré. Je me suis habitué à lui donner, pour ainsi dire en passant, des petites miettes d’information utile, ou d’opinion sensée — et elle sursautait quand je les proférais, comme s’il s’était agi de pétards. J’avais beau m’efforcer de former l’esprit de ma petite femme aussi incidemment et naturellement que possible, je ne pouvais m’empêcher de voir qu’elle avait toujours une perception instinctive de ce que je manigançais, et devenait la proie des craintes les plus vives. Il était clair, en particulier, qu’elle considérait Shakespeare comme un horrible bonhomme. La formation avançait très lentement.

J’ai enrôlé Traddles à son insu ; et chaque fois qu’il venait nous voir, je faisais exploser mes mines à son intention pour édifier Dora au passage. La quantité de sagesse pratique que j’ai conférée ainsi à Traddles était immense, et de la meilleure qualité ; mais elle n’avait d’autre effet sur Dora que de la déprimer, et de la rendre toujours nerveuse à l’idée que son tour viendrait ensuite. Je me trouvais dans la position d’un maître d’école, d’un piège, d’une souricière ; ou de toujours jouer l’araignée face à la mouche Dora, et de toujours la troubler infiniment en bondissant hors de mon trou.

Pourtant, prévoyant le moment, au-delà de cette étape intermédiaire, où il y aurait une entente parfaite entre Dora et moi, quand j’aurais « formé son esprit » à mon entière satisfaction, j’ai persévéré, et même pendant des mois. J’ai tout de même fini par constater que tout en étant un véritable porc-épic hérissé de toutes parts de détermination, je n’arrivais à rien, et j’en suis venu à penser que l’esprit de Dora était peut-être déjà formé.

En y réfléchissant bien, cela m’a paru si vraisemblable que j’ai renoncé à mon projet, qui avait une apparence plus prometteuse en théorie qu’en pratique ; et j’ai décidé d’être satisfait dorénavant de ma femme-enfant, et de ne plus essayer de la changer en autre chose par quelque moyen que ce soit. J’étais vraiment fatigué d’être sagace et prudent tout seul, et de voir ma chérie entravée ; j’ai donc acheté un jour une jolie paire de boucles d’oreilles pour elle, et un collier pour Jip, et je suis rentré à la maison pour faire amende honorable.

Dora était enchantée des petits cadeaux, et m'a embrassé gaiement ; mais il y avait une ombre entre nous, certes légère, et j'avais décidé de la chasser. Si une telle ombre devait exister quelque part, je la garderais à l'avenir dans mon propre cœur.

Je me suis assis à côté de ma femme sur le canapé, et lui ai mis les boucles aux oreilles ; puis je lui ai dit que je craignais que nous n'ayons pas été d'aussi bons amis, dernièrement, que nous l'étions auparavant, et que c'était de ma faute. Ce que je pensais sincèrement, et en effet, c'était vrai.

« La vérité, Dora, ma vie, c'est que j'ai essayé d'être avisé.

– Et de me rendre avisée aussi », a dit Dora, timidement. « Non, Doady ? »

J'ai fait un signe d'assentiment en réponse à la jolie interrogation de ses sourcils haussés, et j'ai embrassé ses lèvres entrouvertes.

« Cela ne sert à rien du tout », a dit Dora, secouant la tête en faisant tinter les boucles d'oreilles. « Vous savez quelle petite chose je suis, et ce que je vous ai demandé de m'appeler dès le début. Si vous ne pouvez pas le faire, je crains que vous ne m'aimiez jamais. Êtes-vous sûr que vous ne pensez pas, quelquefois, qu'il aurait mieux valu —

– Faire quoi, ma chérie ? » Car elle n'essayait pas de continuer.

« Rien !

– Rien ? » ai-je répété.

Elle a mis ses bras autour de mon cou, et a ri, et s'est traitée de son nom favori d'oie, et a caché son visage sur mon épaule dans une telle abondance de boucles que j'ai eu bien du mal à les écarter pour le voir.

« Est-ce que je ne pense pas qu'il aurait mieux valu ne rien faire, plutôt que de vouloir former l'esprit de ma petite femme ? » ai-je dit en me moquant de moi-même. « Est-ce la question ? Oui, en vérité, je le pense.

– Est-ce là ce que vous avez essayé de faire ? » s'est écrié Dora. « Oh quel vilain garçon !

– Mais je n'essaierai plus jamais, car je l'aime tendrement telle qu'elle est.

– Sans me raconter des histoires — vraiment ? » a demandé Dora, en se rapprochant de moi.

« Pourquoi voudrais-je changer ce qui m'est si précieux depuis si longtemps ! Vous ne pourrez jamais vous présenter mieux qu'en étant naturellement vous-même, ma douce Dora ; et nous ne tenterons plus d'expériences présomptueuses, mais nous reviendrons à nos anciennes habitudes, et serons heureux.

– Et serons heureux ! Oui ! Toute la journée ! Et vous ne vous plaindrez pas si les choses vont un petit peu de travers, parfois ?

– Non, non. Nous devons faire ce que nous pouvons.

– Et vous ne me direz plus que nous rendons les autres gens mauvais », m'a cajolé Dora. « Hein ? Parce que vous savez que c'est affreusement ennuyeux.

– Non, non.

– Il vaut mieux que je sois stupide plutôt que tourmentée, non ?

– Mieux vaut être naturellement Dora que quoi que ce soit d'autre au monde.

– Au monde ! Ah, Doady, c'est un endroit très grand ! »

Elle a secoué la tête, a levé ses yeux radieux et ravis vers moi, m'a embrassé, a éclaté d'un rire joyeux, et a bondi pour mettre à Jip son nouveau collier.

Ainsi s'est achevée ma dernière tentative de changer Dora. J'avais été malheureux en l'effectuant ; je ne supportais pas ma propre sagesse solitaire ; je ne pouvais la concilier avec ce qui m'avait attiré dans ma femme-enfant. J'ai résolu de faire ce que je pouvais, discrètement, pour améliorer moi-même nos procédures ; mais je prévoyais que mes plus grands efforts ne produiraient pas grand-chose, ou je devais redevenir l'araignée et me tenir à tout jamais en embuscade.

Et l'ombre que j'ai mentionnée, qui n'allait plus s'interposer entre nous, mais devait peser entièrement sur mon propre cœur ? Qu'en est-il advenu ?

Le vieux sentiment de mal-être imprégnait ma vie. S'il avait changé, il s'était intensifié ; mais il était aussi indéfini que jamais, et me parvenait comme une mélodie mélancolique entendue faiblement dans la nuit. J'aimais chèrement ma femme, et j'étais heureux ; mais le bonheur que j'avais vaguement imaginé autrefois n'était pas le bonheur dont je jouissais, et il manquait toujours quelque chose.

Pour respecter l'engagement que j'ai pris envers moi-même, de déposer sur cette feuille de papier le reflet de mon esprit, je vais l'examiner de nouveau de près, et mettre ses secrets en pleine lumière. Ce qui me manquait, je le considérais toujours — je l'ai toujours considéré — comme une chose qui avait été un rêve de mon imagination juvénile ; qui ne pouvait se réaliser ; dont je découvrais maintenant l'impossibilité, avec un peu de douleur, comme le faisaient tous les hommes. Mais je savais que je l'aurais mieux supporté si ma femme avait pu m'aider davantage, et avait partagé les nombreuses pensées face auxquelles je n'avais pas de partenaire ; et que cela aurait été possible.

Entre ces deux conclusions irréconciliables — l'une, que ce que je ressentais était général et inévitable ; l'autre, que cela m'était propre, et aurait pu être différent — j'hésitais curieusement, sans un sens distinct de leur opposition. Quand je pensais aux rêves désinvoltes et irréalisables de la jeunesse, je pensais à l'état agréable qui précède l'âge adulte ; et alors les jours heureux avec Agnès, dans la chère vieille maison, se dressaient devant moi, comme les spectres des morts, qui se renouvelaient peut-être dans un autre monde, mais ne pourraient jamais jamais plus être ranimés dans celui-ci.

Parfois une spéculation me venait à l'esprit, Qu'aurait-il pu se passer, ou que se serait-il passé, si Dora et moi ne nous étions jamais connus ? Mais elle était si incorporée dans mon existence que c'était la plus vaine de toutes les idées, qui échappait bientôt à ma portée et à ma vue, comme des fils de la vierge qui flottent dans l'air.

Je l'aimais toujours. Ce que je décris somnolait, et se réveillait à moitié, et se rendormait, dans les replis les plus profonds de mon esprit. Rien ne s'en manifestait en moi ; cela n'avait aucune influence, à ma connaissance, sur ce que je disais ou faisais. Je portais le poids de tous nos petits soucis, et de tous mes projets ; Dora tenait les plumes ; et nous considérions tous les deux que nos parts étaient ajustées aux besoins de la situation. Elle était réellement éprise de moi, et fière de moi ; et quand Agnès écrivait quelques mots sincères dans ses lettres à Dora, de la fierté et de l'intérêt avec lesquels mes vieux amis suivaient le développement de ma réputation, et lisaient mon livre comme s'ils entendaient ma voix, Dora me montrait les lettres avec des larmes de joie dans les yeux, et disait que j'étais un cher bon garçon, intelligent et célèbre.

« La première impulsion erronée d'un cœur indiscipliné. » Ces mots de Mrs Strong me revenaient constamment en mémoire à cette époque ; m'étaient presque toujours présents à l'esprit. Ils me réveillaient souvent dans la nuit ; je me souviens même de les avoir lus, en rêve, inscrits sur les murs des maisons. Car je savais, maintenant, que mon propre cœur était indiscipliné quand il avait commencé à aimer Dora ; et que s'il avait été discipliné, il n'aurait jamais pu éprouver, après notre mariage, ce qu'il ressentait dans ses expériences secrètes.

« Il ne peut y avoir de pire disparité dans le mariage que l'incompatibilité d'esprit et d'intention. » Je me souvenais aussi de ces mots. J'avais entrepris d'adapter Dora à ma personnalité, et j'avais trouvé cela irréalisable. Il me restait à m'adapter à la personnalité de Dora ; à partager avec elle ce que je pouvais, et m'en contenter ; à porter sur mes propres épaules ce que je pouvais, et m'en contenter encore. C'était la

discipline à laquelle j'ai tenté de soumettre mon cœur, quand je me suis mis à réfléchir. Cela a rendu ma deuxième année bien plus heureuse que la première ; et ce qui était encore mieux, a ensoleillé la vie de Dora

Mais vers la fin de cette année, Dora a perdu des forces. J'avais espéré que des mains plus légères que les miennes aideraient à façonner son caractère, et qu'un sourire de bébé sur son sein pourrait changer ma femme-enfant en une vraie femme. Cela ne devait pas advenir. L'âme a palpité pendant un instant sur le seuil de sa petite prison et, sans conscience de sa captivité, a pris son envol.

« Quand je pourrai courir de nouveau comme je courais, ma tante », a dit Dora, « je ferai courir Jip. Il est en train de devenir lent et paresseux.

– Je le soupçonne, ma chère », a dit ma tante, s'occupant tranquillement de son ouvrage à côté d'elle, « d'être atteint d'un mal plus grave. L'âge, Dora.

– Pensez-vous qu'il est vieux ? » a dit Dora, stupéfaite. « Oh, comme cela paraît étrange que Jip soit vieux !

– C'est un tracas auquel nous sommes tous astreints, Fillette, quand nous avançons dans la vie », a dit ma tante joyeusement. « Je ne m'en sens pas plus préservée que je ne l'étais jadis, je vous assure.

– Mais Jip », a dit Dora, le regardant avec compassion, « même le petit Jip ! Oh, pauvre bonhomme !

– Je crois qu'il vivra encore longtemps, Petite Fleur », a dit ma tante, en caressant Dora sur la joue, tandis qu'elle se penchait depuis le canapé pour regarder Jip, qui a réagi en se levant sur ses pattes de derrière et en reculant pour effectuer plusieurs tentatives asthmatiques de se hisser sur le canapé par la tête et les épaules. « Il faut mettre un morceau de flanelle dans sa maison cet hiver, et cela ne m'étonnerait pas qu'il en ressorte tout fringant, avec les fleurs, au printemps. Dieu bénisse le petit chien ! » s'est exclamé ma tante, « s'il avait autant de vies qu'un chat et était sur le point de les perdre toutes, il aboierait après moi avec son dernier souffle, j'en suis sûre ! »

Dora l'avait aidé à monter sur le canapé ; où il défiait en effet ma tante si furieusement qu'il ne pouvait pas rester droit mais s'est mis de travers à force d'aboyer. Plus ma tante le regardait, plus il se fâchait, car elle commençait à porter des lunettes, et pour quelque raison mystérieuse il considérait cela comme un affront personnel.

Dora l'a convaincu de se coucher près d'elle, au prix de grands efforts ; et quand il s'est calmé, elle a fait passer et repasser une de ses longues oreilles entre ses doigts en répétant pensivement, « Même le petit Jip ! Oh, pauvre bonhomme !

– Il a de bons poumons », a dit gaiement ma tante, « et ses antipathies n'ont rien de faible. Il a un bon nombre d'années devant lui, sans aucun doute. Mais si vous voulez un chien avec qui faire la course, Petite Fleur, il a trop bien vécu pour cela, et je vous en donnerai un.

– Merci, ma tante », a dit Dora, d'une voix éteinte. « Mais non, s'il vous plaît !

– Non ? » a dit ma tante, en retirant ses lunettes.

« Je ne pourrais pas avoir d'autre chien que Jip. Ce serait si cruel pour lui ! Et puis je ne pourrais pas être aussi amie avec un autre chien que Jip, parce qu'il ne m'aurait pas connue avec mon mariage, et n'aurait pas aboyé après Doady quand il est venu chez nous la première fois. Je ne pourrais pas m'occuper d'un autre chien que Jip, je le crains, ma tante.

– Bien sûr ! » a dit ma tante en lui caressant encore la joue. « Vous avez raison.

– Vous n'êtes pas offensée, j'espère ?

– Allons, quelle petite bête délicate nous avons là ! » s'est écriée ma tante, en se penchant affectueusement sur elle. « Penser que je puisse être offensée !

– Non, non, je ne le pensais pas vraiment ; mais je suis un peu fatiguée, et cela m'a rendue bête pendant un moment — je suis toujours une petite chose stupide, vous savez, mais cela m'a rendue plus stupide — de parler de Jip. Il m'a connue dans tout ce qui m'est arrivé, non, Jip ? Et je ne pourrais pas supporter de l'offenser sous prétexte qu'il a changé un peu — hein, Jip ? »

Jip s'est blotti contre sa maîtresse, et a léché paresseusement sa main.

« Tu n'es pas assez vieux pour abandonner déjà ta maîtresse, Jip. Nous pouvons nous tenir compagnie un peu plus longtemps ! »

Ma jolie Dora ! Quand elle est descendue dîner le dimanche suivant, et était si contente en voyant le bon vieux Traddles (qui dînait toujours avec nous le dimanche) nous pensions qu'elle « courrait de nouveau comme elle courait » au bout de quelques jours. Mais ils ont dit, attendez quelques jours de plus ; et puis, attendez quelques jours de plus ; et elle ne se mettait ni à courir, ni à marcher. Elle était très jolie, et très gaie ; mais les petits pieds qui avaient été si lestes quand ils dansaient autour de Jip étaient gourds et inertes.

J’ai commencé à la descendre dans l’escalier tous les matins, et à la remonter tous les soirs. Elle s’accrochait à mon cou en riant pendant ce temps, comme si je le faisais pour gagner un pari. Jip aboyait et cabriolait autour de nous, et partait devant et se retournait sur le palier, le souffle court, pour voir si nous venions. Ma tante, la meilleure et la plus joyeuse des infirmières, se traînait après nous, une masse mouvante de châles et d’oreillers. Mr Dick n’aurait abandonné son poste de porte-bougies à aucun être vivant. Traddles se tenait souvent au pied de l’escalier, regardant et prenant des messages chaleureux de Dora à la fille la plus adorable du monde. Nous en faisions une procession bien gaie, et ma femme-enfant était la plus gaie de tous.

Mais parfois, quand je la montais, et sentais qu’elle était plus légère dans mes bras, un sentiment de vide mortel m’envahissait, comme si j’approchais de quelque région glacée encore invisible qui engourdissait ma vie. Je me gardais de donner un nom à ce sentiment, ou d’y penser ; jusqu’à un soir où je l’éprouvais très fortement et où, ma tante l’ayant quittée en lui lançant un dernier « Bonne nuit, Petite Fleur », je me suis assis tout seul à mon bureau et j’ai pleuré en pensant, O quel nom fatal c’était, et comme la fleur se fanait, à peine épanouie sur la branche !

Chapitre 49
Je suis mêlé à un mystère

J'ai reçu un matin par la poste la lettre suivante, datée de Canterbury et envoyée à mon adresse des Commons ; que j'ai lue avec quelque surprise :

Mon cher Monsieur,

Des circonstances échappant à mon contrôle individuel ont, pour une durée de temps considérable, effectué une interruption de cette intimité qui, dans les occasions limitées que l'on me concède au milieu de mes obligations professionnelles de contempler les scènes et événements du passé, teintés par les nuances prismatiques de la mémoire, m'a toujours fourni, et continuera toujours de me fournir, des émotions gratifiantes d'une nature peu commune. Ce fait, mon cher monsieur, combiné à l'élévation distinguée à laquelle vos talents vous ont hissé, me dissuade de présumer aspirer à la liberté de m'adresser au compagnon de ma jeunesse par l'appellation familière de Copperfield ! Il est suffisant de savoir que le nom auquel je me fais l'honneur de me référer sera toujours chéri parmi les minutiers de notre maison (je fais allusion aux archives de nos anciens pensionnaires, préservées par Mrs Micawber), avec des sentiments d'estime personnelle allant jusqu'à l'affection.

Ce n'est pas à quelqu'un situé, à la suite de ses erreurs originelles et d'une combinaison fortuite d'événements peu propices, comme l'est la Barque naufragée (s'il lui est permis d'adopter une dénomination aussi maritime) qui prend maintenant la plume pour s'adresser à vous — ce n'est pas, je le répète, à quelqu'un ainsi circonstancié d'adopter le langage du compliment ou de la félicitation. Cela, il le laisse à des mains plus capables et plus pures.

Si vos affairements plus importants se sont accommodés de vous laisser suivre jusqu'ici la trace de ces sigles manuscrits imparfaits — ce qui est peut-être, ou peut-être pas le cas, selon les circonstances — vous demanderez naturellement quel objectif m'incite, alors, à confectionner la présente missive ? Permettez-moi de dire que je m'incline pleinement devant le caractère raisonnable de cette demande, et m'apprête à y répondre ; en précisant au préalable que ce n'est pas un objectif pécuniaire.

Sans me référer plus directement à une éventuelle aptitude latente de ma part de brandir la foudre, ou de lancer une flamme dévorante et vengeresse sur quelque

endroit, je me permets d'observer, en passant, que mes visions les plus optimistes sont à jamais dissipées — que ma paix est fracassée et mes possibilités de plaisir détruites — que mon cœur n'est plus à sa place — et que je ne marche plus la tête haute devant mes frères humains. Le chancre est dans la fleur. La coupe d'amertume déborde. Le ver est à l'œuvre, et se débarrassera bientôt de sa victime. Le plus tôt sera le mieux. Mais foin de digressions.

Placé dans un état mental de rare souffrance, au-delà même de la portée apaisante qu'exerce l'influence de Mrs Micawber en sa qualité tripartite de femme, épouse et mère, j'ai l'intention de m'éloigner de moi-même pendant une brève période, et de vouer un répit de quarante et huit heures à revisiter certaines scènes métropolitaines de plaisirs passés. Parmi d'autres havres de paix domestique et de tranquillité d'esprit, mes pieds me conduiront naturellement vers la prison de King's Bench. En déclarant que je serai (D.V.[1]) à l'extérieur du mur sud de ce lieu d'incarcération pour affaires civiles après-demain à sept heures du soir précisément, mon objectif dans cette communication épistolaire est atteint.

Je ne me sens pas légitimé à requérir mon ami passé Mr Copperfield, ou mon ami passé Mr Thomas Traddles de l'Inner Temple, si ce gentleman est toujours existant et disponible, de condescendre à me rencontrer et à renouer (autant que faire se peut) nos relations passées du bon vieux temps. Je me contente de lancer l'information qu'à l'heure et au lieu que j'ai indiqués, pourront être trouvés les vestiges ruinés qui

Subsistent

D'une

Tour

Effondrée,

WILKINS MICAWBER.

P.S. Il pourrait être judicieux de surajouter à ce qui précède que Mrs Micawber n'est pas en possession confidentielle de mes intentions.

J'ai relu cette lettre plusieurs fois. En tenant dûment compte du style grandiloquent de Mr Micawber et du plaisir extraordinaire qu'il prenait à s'asseoir pour écrire de longues lettres à toutes les occasions possibles et impossibles, je croyais néanmoins que quelque chose d'important se cachait derrière cette communication sinueuse. Je l'ai

[1] *Deo Volente*, si Dieu le veut.

posée pour y réfléchir ; et l'ai reprise, pour la relire une fois de plus ; et j'y étais encore quand Traddles m'a trouvé au comble de la perplexité.

« Mon vieux, je n'ai jamais été plus content de te voir. Tu arrives à point pour me donner le bénéfice de ton jugement sagace. J'ai reçu une lettre bien singulière, Traddles, de Mr Micawber.

– Non ! » s'est écrié Traddles. « Mais vraiment ? Et j'en ai reçu une de Mrs Micawber ! »

Là-dessus, Traddles, que la marche avait rougi, et dont les cheveux, sous l'effet combiné de l'exercice et de l'excitation, se dressaient comme s'il avait vu un joyeux fantôme, a montré sa lettre et l'a échangée contre la mienne. Je l'ai regardé pénétrer au cœur de la lettre de Mr Micawber, et lui ai retourné le haussement de sourcils avec lequel il a dit « 'brandir la foudre, ou lancer une flamme dévorante et vengeresse !' Dis donc, Copperfield ! » — et me suis à lire l'épitre de Mrs Micawber, que voici :

Mes compliments à Mr Thomas Traddles, et s'il se souvient d'une personne qui avait autrefois le plaisir de bien le connaître, puis-je quémander quelques moments de son temps de loisirs ? J'assure Mr T.T. que je n'abuserais pas de sa bonté si j'étais dans une autre situation qu'aux confins de la folie.

Bien qu'il me soit poignant de le mentionner, le détachement de Mr Micawber (auparavant si domestiqué) de sa femme et de sa famille, est la raison pour laquelle j'adresse mon malheureux appel à Mr Traddles, et sollicite son indulgence. Mr T. ne peut se faire une idée adéquate du changement dans la conduite de Mr Micawber, ni de sa sauvagerie, ni de sa violence. Cela a augmenté peu à peu, jusqu'à prendre l'apparence d'une aberration de l'intellect. Il est rare qu'un jour s'achève, j'assure Mr Traddles, sans que quelque paroxysme ait lieu. Mr T. n'exigera pas que je décrive mes sentiments quand je l'informe que j'ai dû m'habituer à entendre Mr Micawber affirmer qu'il s'est vendu au D. Le mystère et le secret sont devenus depuis longtemps ses principaux attributs, ont remplacé depuis longtemps la confiance illimité. La moindre provocation, ne serait-ce que lui demander s'il y a quelque chose qu'il préférerait pour le dîner, l'amène à exprimer le souhait d'une séparation. Hier soir, alors qu'ils lui demandaient gentiment deux pence pour acheter des 'surprises au citron' — une friandise locale — il a menacé les jumeaux d'un couteau à huîtres !

Je supplie Mr Traddles de bien vouloir supporter tous ces détails. Sans eux, Mr T. ne pourrait se faire qu'une faible idée de ma situation déchirante.

Puis-je maintenant prendre le risque de confier à Mr T. le sens de ma lettre ? Me permettra-t-il maintenant de compter sur sa considération amicale ? Oh oui, car je connais son cœur !

On n'aveugle pas facilement l'œil vif de l'affection, quand du sexe féminin. Mr Micawber va à Londres. Bien qu'il ait soigneusement caché sa main, ce matin avant le petit déjeuner, en écrivant l'étiquette qu'il a attachée à la petite valise brune des jours plus heureux, l'œil d'aigle de l'inquiétude matrimoniale a détecté L, o, n, distinctement tracés. La destination de la diligence est la Croix d'Or. Oserai-je implorer avec ferveur Mr T. de voir mon mari égaré, et de le raisonner ? Oserai-je demander à Mr T. d'intervenir[1] *entre Mr Micawber et sa famille déchirée ? Oh non, car cela serait trop !*

Si Mr Copperfield se souvenait encore d'une personne ignorée par la gloire, Mr T. voudra-t-il lui transmettre mes compliments inaltérables et des supplications similaires ? En tout cas, il aura la bienveillance de considérer cette communication comme strictement privée, et de n'y faire allusion en aucun cas, même de façon indirecte, en présence de Mr Micawber. Si Mr T. y répondait jamais (ce que je ne peux que supposer hautement improbable), une lettre adressée à M. E., Poste Restante, Canterbury, entraînera moins de conséquences fâcheuses que si elle était adressée directement à une personne qui signe, dans une extrême détresse,

La suppliante et amie respectueuse de Mr Thomas Traddles,

EMMA MICAWBER.

« Que penses-tu de cette lettre ? » a dit Traddles, m'observant alors que je finissais de la relire.

« Que penses-tu de l'autre ? » ai-je dit. Car il était encore en train de la lire, les sourcils froncés.

« Je pense que les deux ensemble, Copperfield, en disent plus que Mr et Mrs Micawber n'en disent d'habitude dans leur correspondance — mais je ne sais pas quoi. Elles sont toutes deux écrites de bonne foi, je n'en doute pas, et sans aucune connivence. Pauvre chose ! » Il faisait allusion à la lettre de Mrs Micawber, et nous étions debout l'un à côté de l'autre pour comparer les deux lettres. « Ce serait charitable de lui écrire, de toute façon, pour lui dire que nous ne manquerons pas de voir Mr Micawber. »

[1] L'original emprunte un bout de phrase à *Hamlet*, III,4.

J'ai accepté d'autant plus volontiers que je me reprochais maintenant d'avoir traité sa lettre précédente à la légère. Elle m'avait fait beaucoup réfléchir à l'époque, ainsi que je l'ai mentionné ; mais mon absorption dans mes propres affaires, mon expérience de la famille, et le fait que je n'en entendais plus parler, m'avaient peu à peu conduit à abandonner le sujet. Je pensais souvent aux Micawber, mais surtout pour me demander quelles « obligations pécuniaires » ils contractaient à Canterbury, et pour me rappeler à quel point Mr Micawber se méfiait de moi quand il était devenu l'employé de Uriah Heep.

Cependant, j'ai écrit une lettre réconfortante à Mrs Micawber, en nos deux noms, et nous l'avons signée tous les deux. Quand nous sommes allés en ville pour la poster, Traddles et moi avons eu une longue conversation, et avons envisagé un nombre d'hypothèses que je n'ai pas besoin de répéter. Nous avons mis ma tante dans la confidence l'après-midi, mais notre seule conclusion certaine a été que nous serions très ponctuels pour notre rendez-vous avec Mr Micawber.

Bien que nous soyons arrivés à l'endroit indiqué avec un quart d'heure d'avance, nous y avons déjà trouvé Mr Micawber. Il se tenait les bras croisés, appuyé contre le mur, regardant avec une expression sentimentale les pointes qui le hérissaient, comme si elles étaient les branches entrelacées d'arbres qui l'avaient ombragé dans sa jeunesse.

Quand nous l'avons abordé, ses manières étaient plutôt plus confuses, et plutôt moins distinguées, qu'autrefois. Il avait renoncé à son costume juridique noir pour cette excursion, et portait son ancienne redingote et ses anciens pantalons collants, mais pas vraiment avec son ancienne allure. Elle lui est revenue peu à peu quand nous avons conversé avec lui ; mais son monocle même paraissait pendre avec moins d'aisance, et son faux col, bien qu'ayant conservé son ancienne et formidable dimension, avait tendance à s'affaisser.

« Gentlemen ! » a dit Mr Micawber après les premières salutations, « vous êtes les amis d'un homme qui a des ennuis. Permettez-moi de m'enquérir en référence au bien-être physique de Mrs Copperfield *in esse*, et de Mrs Traddles *in posse*[1] — présumant, à vrai dire, que Mr Traddles n'est pas encore uni à l'objet de son affection pour les bons et les mauvais jours. »

[1] *In esse* et *in posse* sont des expressions juridiques reprenant les infinitifs des verbes être et pouvoir en latin. Soit : l'épouse présente de Mr Copperfield et l'épouse potentielle de Mr Traddles.

Nous l'avons remercié pour sa politesse et avons répondu comme il convenait. Il a alors attiré notre attention sur le mur, et poursuivait « Je vous assure, gentlemen », quand j'ai risqué une objection à cette manière cérémonieuse de s'adresser à nous, et l'ai prié de nous parler comme autrefois.

« Mon cher Copperfield », a-t-il répliqué, me serrant la main, « votre cordialité me subjugue. Cette réception d'un fragment fracassé du Temple jadis appelé Homme — si je peux me permettre de m'exprimer ainsi — indique un cœur qui fait honneur à notre commune nature. J'allais remarquer que je contemple de nouveau le lieu serein où quelques-unes des heures les plus heureuses de mon existence se sont écoulées.

– Bonheur dû à Mrs Micawber, j'en suis sûr », ai-je dit. « J'espère qu'elle va bien ?

– Merci », a répondu Mr Micawber, dont le visage s'est assombri à cette allusion. « Elle va comme ci comme ça. Et ici », a dit Mr Micawber en hochant la tête mélancoliquement, « est la prison de King's Bench ! Où, pour la première fois dans une longue succession d'années, la pression accablante des obligations pécuniaires n'était pas proclamée, jour après jour, par des voix importunes refusant d'évacuer l'entrée ; où il n'y avait pas de heurtoir sur la porte permettant à n'importe quel créancier de frapper ; où les huissiers ne venaient pas remettre des procédure en main propre, et les mandats de dépôt étaient simplement déposés à la grille ! Gentlemen ! quand l'ombre de cette ferronnerie couronnant la structure de briques se reflétait sur le gravier de la cour, j'ai vu mes enfants arpenter les labyrinthes du motif complexe en évitant les lignes noires. Chaque pierre de l'endroit m'était familière. Si je cède à la faiblesse, vous saurez m'excuser.

– Nous avons tous progressé dans la vie depuis, Mr Micawber », ai-je dit.

« Mr Copperfield », a rétorqué amèrement Mr Micawber, « quand j'étais un occupant de ce refuge, je pouvais regarder mon prochain en face, et lui cogner la tête s'il m'offensait. Mon prochain et moi-même ne sommes plus sur ce glorieux pied d'égalité ! »

Se détournant du bâtiment d'un air abattu, Mr Micawber a accepté mon bras d'un côté et celui de Traddles de l'autre, et s'en est éloigné entre nous deux.

« Il y a certaines étapes sur le chemin de la tombe », a observé Mr Micawber, regardant en arrière affectueusement par-dessus son épaule, « qu'un homme aimerait, si cette aspiration n'était pas impie, n'avoir jamais quittées. Tel est King's Bench dans ma carrière bigarrée.

– Oh, vous êtes découragé, Mr Micawber », a dit Traddles.

« Je le suis , monsieur.

– J'espère que ce n'est pas parce que vous avez conçu une aversion pour le droit — car je suis juriste moi-même, vous savez. »

Mr Micawber n'a rien répondu.

« Comment va notre ami Heep, Mr Micawber ? » ai-je dit après un silence.

« Mon cher Copperfield », a répliqué Mr Micawber, s'emballant dans un état de vive excitation et pâlissant, « si vous m'interrogez à propos de mon employeur en tant que *votre* ami, je le regrette ; si vous m'interrogez à son propos en tant que *mon* ami, je vous réponds par un sourire sardonique. Quelle que soit la manière dont vous qualifiez mon employeur, j'insiste, sans vouloir vous offenser, pour limiter ma réponse à ceci — que quel que soit son état de santé, son apparence est fourbe, pour ne pas dire diabolique. Vous me permettrez, en tant que personne privée, de renoncer à poursuivre un sujet qui m'a propulsé jusqu'à l'extrême bordure du désespoir dans ma capacité professionnelle. »

J'ai exprimé mes regrets d'avoir innocemment abordé un thème qui le bouleversait autant. « Puis-je demander », ai-je dit, « sans aucun risque de répéter mon erreur, comment vont mes vieux amis Mr et Miss Wickfield ?

– Miss Wickfield », a dit Mr Micawber, en rougissant maintenant, « est, comme toujours, un modèle et un exemple lumineux. Mon cher Copperfield, elle est la seule étoile dans le ciel misérable de mon existence. Mon respect pour cette jeune dame, mon admiration pour son caractère, la dévotion que je lui porte pour son affection et sa vérité, et sa bonté ! — Faites-moi tourner le coin de la rue car sur mon âme, dans mon état présent je ne peux pas continuer ! »

Nous l'avons entraîné dans une rue étroite, où il a sorti son mouchoir et s'est adossé à un mur. Si je l'ai regardé aussi gravement que l'a fait Traddles, il a dû trouver notre compagnie très peu réconfortante.

« C'est mon destin », a dit Mr Micawber, sanglotant sans vergogne, mais faisant même cela avec une ombre de son ancienne expression distinguée, « c'est mon destin, gentlemen, que les sentiments les plus délicats de notre nature sont devenus des reproches pour moi. Mon hommage à Miss Wickfield est une volée de flèches dans mon sein. Vous feriez mieux de me laisser, s'il vous plaît, parcourir la terre comme un vagabond. Le ver va arranger mon affaire en un rien de temps. »

Sans prêter attention à cette requête, nous sommes restés là jusqu'au moment où il a rangé son mouchoir, remonté son faux-col et, pour donner le change aux gens du voisinage qui auraient pu l'observer, a fredonné un petit air avec son chapeau bien décalé sur le côté. J'ai alors déclaré — ne sachant pas ce que nous risquions de perdre si nous le perdions déjà de vue — que cela me ferait grand plaisir de le présenter à ma tante, s'il voulait bien venir avec nous à Highgate, où il y avait un lit à son service.

« Vous nous préparerez un verre de votre propre punch, Mr Micawber », ai-je dit, « et des réminiscences plus plaisantes dissiperont ce qui vous trouble l'esprit.

– Ou bien, si confier quelque chose à des amis est plus susceptible de vous soulager, vous pourrez compter sur nous, Mr Micawber », a ajouté prudemment Traddles.

« Gentlemen », a répliqué Mr Micawber, « faites de moi ce que vous voulez ! Je suis une paille à la surface de l'océan, et suis balloté dans toutes les directions par les éléphants — je vous demande pardon, je voulais dire les éléments. »

Nous avons repris notre marche bras-dessus bras-dessous ; avons trouvé la diligence sur le point de partir ; et sommes arrivés à Highgate sans difficulté particulière. J'étais troublé et dubitatif quant à ce que nous avions à dire et à faire de mieux — de même Traddles, de toute évidence. Mr Micawber était la plupart du temps plongé dans une profonde tristesse. Il tentait de temps en temps de réajuster sa tenue, et de fredonner un lambeau de chanson ; mais la dérision d'un chapeau excessivement décalé et d'un faux-col remonté jusqu'aux yeux rendait ses rechutes dans une mélancolie aigüe encore plus impressionnantes.

Nous sommes allés dans la maison de ma tante plutôt que dans la mienne, à cause de la santé de Dora. Ma tante s'est présentée quand nous l'avons appelée, et elle a accueilli Mr Micawber avec une gracieuse politesse. Mr Micawber lui a baisé la main, s'est retiré à la fenêtre et, sortant son mouchoir, a entrepris un combat mental contre lui-même.

Mr Dick était à la maison. Il était d'une nature si extraordinairement compatissante envers quelqu'un qui paraissait mal à l'aise, et détectait une telle personne si vite, qu'il a serré la main de Mr Micawber une bonne demi-douzaine de fois en cinq minutes. Cette chaleur de la part d'un inconnu a ému Mr Micawber si fort, dans sa peine, qu'il pouvait seulement dire, à l'occasion de chaque nouvelle poignée de main, « Mon cher monsieur, vous me terrassez ! » Ce qui gratifiait tant Mr Dick qu'il continuait avec encore plus d'allant.

« L'amabilité de ce gentleman », a dit Mr Micawber à ma tante, « si vous me permettez, madame, d'emprunter une figure de langage à l'un de nos sports nationaux les plus grossiers, — m'envoie au tapis. Pour un homme qui lutte contre un fardeau compliqué de perplexité et d'inquiétude, une telle réception est éprouvante, je vous assure.

– Mon ami Mr Dick », a répliqué ma tante, fièrement, « n'est pas un homme commun.

– J'en suis convaincu. Mon cher monsieur ! » car Mr Dick lui serrait la main de nouveau, « je suis vivement sensible à votre cordialité !

– Comment vous trouvez-vous ? » a demandé Mr Dick d'un air soucieux.

– Indolent, mon cher monsieur », a répondu Mr Micawber en soupirant.

« Vous devez garder le moral, et vous mettre à l'aise autant que possible. »

Mr Micawber était bouleversé d'entendre ces paroles amicales, et de trouver la main de Mr Dick de nouveau dans la sienne. « Ma destinée », a-t-il observé, « m'a fait rencontrer, dans le panorama divers de l'existence humaine, une oasis occasionnelle, mais elle n'a jamais été aussi verte, ni aussi jaillissante ! »

À un autre moment, j'aurais trouvé cela amusant ; mais j'ai senti que nous étions tous gênés et inquiets et je regardais Mr Micawber avec une telle anxiété, dans ses hésitations entre une envie évidente de révéler quelque chose, et une contre-envie de ne rien révéler, que je me sentais très nerveux. Traddles, assis au bord de sa chaise, les yeux écarquillés et les cheveux dressés plus vigoureusement que jamais, fixait alternativement le sol et Mr Micawber, sans tenter de placer un seul mot. Ma tante, même si je la voyais concentrer son attention la plus pénétrante sur son nouvel hôte, avait plus de présence d'esprit que nous ; car elle engageait la conversation et l'obligeait à parler, bon gré mal gré.

« Vous êtes un très vieil ami de mon neveu, Mr Micawber. J'aurais bien aimé avoir le plaisir de vous voir plus tôt.

– Madame, j'aurais aimé avoir l'honneur de vous connaître à une époque antérieure. Je n'ai pas toujours été l'épave que vous contemplez à présent.

– J'espère que Mrs Micawber et votre famille se portent bien, monsieur. »

Mr Micawber a incliné sa tête. « Ils se portent aussi bien, madame », a-t-il observé après un silence, « que des étrangers et des proscrits peuvent espérer se porter.

– Dieu vous bénisse, monsieur ! » s'est exclamé ma tante, à sa manière abrupte. « Que me dites-vous là ?

– La subsistance de ma famille, madame, tremble dans la balance. Mon employeur — »

Là-dessus Mr Micawber s'est interrompu de manière provocante ; et a commencé à peler les citrons que j'avais fait poser devant lui, avec les autres ingrédients qu'il utilisait pour le punch.

« Votre employeur, vous savez », lui a rappelé gentiment Mr Dick en lui secouant le bras.

« Mon bon monsieur », a dit Mr Micawber, « vous faites bien, et je vous en suis obligé. » Ils se sont serré la main de nouveau. « Mon employeur, madame — Mr Heep —m'a accordé un jour la faveur d'observer que si je ne recevais pas les émoluments fiduciaires se rapportant à mon engagement chez lui, je serais probablement un saltimbanque qui sillonnerait le pays en avalant une lame de sabre et en crachant l'élément flamboyant. Et dans la mesure où je n'aperçois aucun indice en sens contraire, il est encore probable que mes enfants en seront réduits à gagner leur vie à force de contorsions personnelles, tandis que Mrs Micawber contribuera à leurs exploits contre-nature en jouant de l'orgue de barbarie. »

Avec un moulinet aléatoire mais expressif de son couteau, Mr Micawber a indiqué que l'on pouvait s'attendre à ce que ces performances aient lieu après sa disparition ; plus il s'est remis à peler désespérément.

Ma tante avait posé son coude sur la petite table ronde qu'elle avait l'habitude de garder auprès d'elle, et l'observait attentivement. Malgré l'aversion avec laquelle je considérais l'idée d'obtenir de lui une révélation qu'il n'était pas prêt à faire volontairement, je l'aurais interpellé à ce moment, si je n'avais pas vu les étranges opérations auxquelles il se livrait : parmi lesquelles les plus remarquables consistaient à mettre les peaux de citron dans la bouilloire, le sucre dans la boîte des éteignoirs, l'alcool dans la cruche vide, et à tenter de verser de l'eau bouillante depuis un chandelier. Je senti qu'une crise s'approchait, et elle est arrivée. Il a fait un grand fracas en rassemblant tous ses ustensiles et ingrédients, s'est levé de sa chaise, a sorti son mouchoir, et a fondu en larmes.

« Mon cher Copperfield », a dit Mr Micawber derrière son mouchoir, « ceci est une occupation qui entre toutes réclame un esprit serein, et le respect de soi-même. Je ne peux pas l'accomplir. C'est hors de question.

– Mr Micawber, qu'y a-t-il ? Parlez, je vous prie. Vous êtes parmi des amis.

– Parmi des amis, monsieur ! », a répété Mr Micawber ; et tout ce qu'il avait gardé en réserve s'est échappé. « Grands dieux, c'est principalement parce que je suis parmi des amis que mon état d'esprit est ce qu'il est. Qu'y a-t-il, gentlemen ? Que n'y a-t-il pas ? Il y a de la vilenie ; il y a de la bassesse ; il y a de la tromperie, de la fraude, du complot, et le nom de toute cette masse d'atrocités est — HEEP ! »

Ma tante a applaudi, et nous avons tous sursauté comme si nous étions possédés.

« La lutte est terminée ! » a dit Mr Micawber, en agitant violemment son mouchoir et en lançant de temps en temps les deux bras comme s'il nageait au milieu de difficultés insurmontables. « Je ne mènerai pas cette vie plus longtemps. Je suis un être pitoyable, coupé de tout ce qui rend la vie tolérable. J'ai été envoûté au service de cet infernal coquin. Rendez-moi ma femme, rendez-moi ma famille, substituez Micawber au misérable insignifiant qui marche à présent dans mes bottines, et demandez-moi d'avaler un sabre demain, et je le ferai. Avec beaucoup d'appétit ! »

Je n'ai jamais vu un homme si échauffé de ma vie. J'ai essayé de le calmer, pour pouvoir passer à quelque chose de rationnel ; mais il s'exaltait de plus en plus, et ne voulait rien entendre.

« Je ne serrerai plus la main à personne », a dit Mr Micawber, haletant, soufflant et sanglotant, au point qu'il était comme un homme se débattant dans l'eau froide, « tant que je n'ai pas — pulvérisé — le — euh — détestable — serpent — HEEP ! Je n'accepterai l'hospitalité de personne tant que je n'ai pas — euh — provoqué l'éruption — du Vésuve — sur — euh — la racaille impudique — HEEP ! Boire — euh — sous ce toit — surtout du punch —- euh — m'étoufferait — si ne n'avais pas — au préalable — arraché les yeux — de la tête — euh — de — l'éternel tricheur et menteur — HEEP ! Je — euh — ne connaîtrai personne — et — euh — ne dirai rien — et — euh — n'habiterai nulle part — tant que je n'ai pas réduit — à l'état — euh — d'atomes invisibles — l'hypocrite et parjure transcendant et immortel — HEEP ! »

J'avais réellement quelque crainte de voir Mr Micawber mourir sur place. La manière dont il se battait pour former ces phrases inarticulées et, chaque fois qu'il se trouvait approcher du nom de Heep, luttait de plus belle, se précipitait au bord de

l'évanouissement, et le sortait avec une véhémence rien moins que merveilleuse, était effrayante. Mais maintenant, quand il s'est affaissé tout fumant dans un fauteuil, et nous a regardés avec sur son visage toutes les couleurs possibles qui n'avaient rien à y faire, et une procession interminable de boules remontant en toute hâte sa gorge, d'où elles semblaient sauter à son front, il avait l'apparence d'être à la dernière extrémité. Je lui aurais porté secours, mais il m'a fait signe que non, et ne voulait rien entendre.

« Non, Copperfield ! — pas de communication — euh — tant que — Miss Wickfield — euh — réparation des méfaits infligés par suprême scélérat — HEEP ! » (Je suis bien certain qu'il n'aurait pas pu prononcer trois mots sans l'énergie stupéfiante que le mot lui inspirait quand il le sentait venir). « Secret inviolable — euh — pour le monde entier — euh — sans exception — aujourd'hui en huit — euh — à l'heure du petit déjeuner — euh — tous présents — y compris tante — euh — et gentleman extrêmement amical — être à l'hôtel de Canterbury — euh — où — Mrs Micawber et moi-même — chanté *Auld Lang Syne* en chœur — et — euh — démasquerai l'intolérable vaurien — HEEP ! Rien de plus à dire — euh — ou écouter persuasion — partir immédiatement — pas capable — euh — supporter société — sur la piste de traître constant et condamné — HEEP ! »

Avec cette dernière répétition du mot magique qui l'avait soutenu, et dans laquelle il a dépassé tous ses précédents efforts, Mr Micawber s'est précipité hors de la maison ; nous laissant dans un état d'excitation, d'espoir et d'étonnement, qui nous a réduits à une condition peu différente de la sienne. Mais même à ce moment, il ne pouvait pas résister à sa passion d'écrire des lettres : car alors que nous étions encore au comble de l'excitation, de l'espoir et de l'étonnement, on nous a apporté la note suivante de la taverne voisine, dans laquelle il s'était arrêté pour l'écrire :

Très secret et confidentiel

Mon cher monsieur,

Je vous prie de me permettre de communiquer, par votre intermédiaire, mes excuses à votre excellente tante pour mon agitation récente. L'explosion d'un volcan dont le feu couvait depuis longtemps est le résultat d'une lutte intérieure plus facilement conçue que décrite.

J'espère que j'ai rendu tolérablement compréhensible mon rendez-vous pour le matin d'aujourd'hui en huit, à la maison de loisirs publics de Canterbury où Mrs

Micawber et moi-même ont eu un jour l'honneur d'unir nos voix aux vôtres dans la mélodie bien connue de l'immortel employé des taxes élevé au-delà de la Tweed [1].

Mon devoir étant accompli, et l'acte de réparation effectué, ce qui me permettra de regarder en face mon prochain, on oubliera mon existence. Je demanderai simplement à être déposé dans ce lieu de recours universel, où

'Chacun couché dans son étroit caveau,
Dorment les rudes aïeux du hameau'[2],

— avec la simple inscription

WILKINS MICAWBER.

[1] Robert Bruns, l'auteur écossais de *Auld Lang Syne*, a été employé des taxes sur les boissons pendant trois ans (ainsi que Mr Micawber espérait le devenir en allant à Plymouth, voir chapitre 12). La Tweed est une rivière qui marque en partie la frontière entre l'Écosse et l'Angleterre.
[2] Extrait de *Élégie écrite dans un cimetière de campagne* de Thomas Gray (1716-1771)

Chapitre 50
Le rêve de Mr Peggotty se réalise.

Quelques mois avaient passé depuis notre entretien sur la berge de la rivière avec Martha. Je ne l'avais pas revue, mais elle avait communiqué avec Mr Peggotty à plusieurs occasions. Son intervention zélée n'avait abouti à rien ; je ne pouvais pas non plus déduire, de ce qu'il me disait, que l'on ait obtenu le moindre indice, pour le moment, du sort d'Emily. J'avoue que je commençais à ne plus espérer en sa réapparition, et à m'enfoncer de plus en plus profondément dans l'opinion qu'elle était morte.

La conviction de Mr Peggotty restait inchangée. Autant que je sache — et je crois que son cœur honnête m'était transparent — il n'a plus jamais vacillé dans sa certitude solennelle de la retrouver. Sa patience ne s'est jamais lassée. Et, alors que je tremblais en pensant au supplice qu'il pourrait éprouver si un jour sa ferme assurance était fracassée d'un seul coup, il y avait en elle quelque chose de si religieux, et elle était ancrée de façon si émouvante dans les profondeurs les plus pures de sa belle nature, que je le respectais et l'honorais chaque jour davantage.

Sa confiance n'était pas de la sorte nonchalante qui se contente d'espérer et rien de plus. Il avait été un solide homme d'action toute sa vie, et il savait que dans toutes les occasions où il avait besoin d'aide il devait prendre sa part loyalement, et s'aider lui-même. J'ai su qu'il était parti au milieu de la nuit, craignant que la lumière dans la fenêtre du vieux bateau ne se soit éteinte par quelque accident, et avait marché jusqu'à Yarmouth[1]. J'ai su qu'il avait lu quelque chose dans le journal qui pouvait s'appliquer à elle, et qu'il avait pris son bâton pour un périple de trois ou quatre vingtaines de miles. Il est allé par la mer jusqu'à Naples et retour, après que je lui ai répété le récit que Miss Dartle m'avait fait entendre. Il accomplissait tous ses voyages à la rude ; car il tenait fermement à économiser l'argent pour Emily, quand on la retrouverait. Dans toute cette longue quête, je ne l'ai jamais entendu se plaindre ; je ne l'ai jamais entendu dire qu'il était fatigué, ni découragé.

[1] Près de quatre cents kilomètres aller-retour.

Dora l'avait souvent vu depuis notre mariage, et elle l'aimait beaucoup. Je revois sa silhouette, debout près du canapé, avec sa casquette grossière dans la main, et les yeux bleus de ma femme-enfant levés vers son visage, avec une admiration timide. Certains soirs, vers le crépuscule, quand il venait pour me parler, je l'emmenais fumer sa pipe dans le jardin tandis que nous nous promenions lentement de long en large ; à ce moment, l'image de la maison qu'il avait quittée, et l'apparence confortable qu'elle avait à mes yeux d'enfant le soir quand le feu brûlait et que le vent gémissait tout autour, me revenait à l'esprit de manière vivace.

Un soir, à cette heure-là, il m'a dit qu'il avait trouvé Martha l'attendant près de son logement la veille au soir quand il sortait, et qu'elle lui avait dit de ne quitter Londres à aucun prix avant de l'avoir revue.

« Vous a-t-elle dit pourquoi ?

– Je lui ai demandé, Mas'r Davy, mais elle dit jamais que peu de mots, et elle a juste eu ma promesse et alors elle est partie.

– A-t-elle dit quand vous pouviez espérer la revoir ?

– Non, Mas'r Davy », a-t-il répondu, en se passant pensivement la main sur le visage. « J'ai demandé ça aussi ; mais c'était plus (qu'elle m'a dit) qu'elle pouvait dire. »

Comme je m'abstenais depuis longtemps d'encourager des espoirs qui tenaient à un fil, j'ai seulement commenté cette information en supposant qu'il la reverrait bientôt. Les spéculations qu'elle engendrait en moi, je les ai gardées pour moi-même, et elles étaient plutôt floues.

Je marchais seul dans le jardin un soir, environ quinze jours plus tard. Je me rappelle bien ce soir-là. C'était le second dans la semaine de suspense de Mr Micawber. Il avait plu toute la journée, et il y avait une sensation humide dans l'air. Les feuilles étaient nombreuses sur les arbres, et lourdes de pluie ; il ne pleuvait plus, mais le ciel était encore sombre ; et les oiseaux pleins d'espoir chantaient gaiement. Alors que je faisais les cent pas dans le jardin, et que le crépuscule commençait à m'envelopper, leur petites voix se sont tues ; et ce silence particulier des soirs à la campagne régnait, quand les arbres les plus frêles ne bougent plus, sauf quand une goutte d'eau occasionnelle tombe de leurs branches.

Il y avait un berceau de treillage et de lierre sur le côté de notre cottage, à travers lequel je pouvais voir, du jardin où je marchais, la route devant la maison. Il se trouve

que j'ai tourné les yeux vers cet endroit, tout en pensant à beaucoup de choses ; et j'ai vu une silhouette, vêtue d'un simple manteau. Elle s'inclinait vers moi et me faisait signe vivement.

« Martha ! » ai-je dit en allant vers elle.

« Pouvez-vous venir avec moi ? » a-t-elle demandé en un murmure agité. « Je suis allé chez lui, et il n'y est pas. J'ai écrit où il devait venir, et l'ai laissé sur sa table de ma propre main. Ils ont dit qu'il ne serait pas longtemps dehors. J'ai des nouvelles pour lui. Pouvez-vous venir tout de suite ? »

Ma réponse a été de franchir la grille immédiatement. Elle m'a fait un signe nerveux, comme pour réclamer ma patience et mon silence, et s'est tournée vers Londres, d'où elle était venue rapidement à pied, ainsi que sa robe le laissait voir.

Je lui ai demandé si c'était notre destination. Comme elle répondait Oui avec le même geste nerveux qu'auparavant, j'ai arrêté une voiture vide qui passait, et nous sommes montés dedans. Quand je lui ai demandé où le cocher devait aller, elle a dit « N'importe où près de Golden Square ! Et vite ! » — puis s'est tassée dans un coin, avec une main tremblante devant son visage et l'autre faisant le même geste, comme si elle ne pouvait pas supporter une voix.

Très troublé maintenant, et ébloui par des lueurs contradictoires d'espoir et d'effroi, je l'ai regardée pour obtenir quelque explication. Mais voyant combien elle désirait rester silencieuse, et sentant que c'était aussi mon inclination naturelle à cet instant, je n'ai pas tenté de rompre le silence. Nous avons avancé sans dire un mot. Elle jetait parfois un coup d'œil par la vitre, comme si elle pensait que nous allions lentement, alors qu'en vérité nous allions vite ; mais sinon elle restait exactement comme au début.

Nous sommes arrivés à l'une des entrées du square qu'elle avait mentionné, où j'ai demandé à la voiture d'attendre, ne sachant pas si nous en aurions besoin. Elle a posé sa main sur mon bras et m'a entraîné rapidement dans une des rues sombres, nombreuses dans ce quartier, où les maisons étaient autrefois de belles demeures occupées par une seule famille, mais sont devenues depuis longtemps de pauvres habitations divisées en chambres louées. Nous sommes entrés dans l'une d'elles par la porte ouverte et, lâchant mon bras, elle m'a invité à la suivre dans l'escalier, qui était comme un fleuve déversant les habitants dans la rue.

La maison grouillait de locataires. Tandis que nous montions, les portes des pièces s'ouvraient et des têtes apparaissaient ; et nous avons passé d'autres gens dans

l'escalier, qui descendaient. En regardant de l'extérieur, avant d'entrer, j'avais vu des femmes et des enfants penchés aux fenêtres au-dessus de pots de fleurs ; et nous semblions avoir éveillé leur curiosité ; car c'étaient les principaux observateurs qui ouvraient les portes pour nous regarder. L'escalier était large et lambrissé ; avec des balustrades massives d'un bois sombre ; des corniches au-dessus des portes, ornées de fruits et de fleurs sculptés, et de grandes banquettes dans les embrasures des fenêtres. Mais tous ces signes de grandeur passée étaient misérablement moisis et sales ; la pourriture, l'humidité et l'âge avaient fragilisé le plancher, qui était précaire et même dangereux en de nombreux endroits. On avait fait quelques efforts, ai-je remarqué, pour injecter du sang neuf dans cette carcasse vieillissante en réparant les anciennes et coûteuses boiseries ici et là avec des planches communes ; mais c'était comme le mariage d'un vieux noble ruiné avec une pauvresse plébéienne, et chaque membre de cette union mal assortie repoussait l'autre. Plusieurs des fenêtres au fond de l'escalier avaient été assombries ou complètement murées. Dans celles qui restaient, il n'y avait presque plus de vitres ; et derrière les châssis vermoulus par lesquels l'air vicié semblait toujours entrer et ne jamais sortir, j'ai vu, à travers d'autres fenêtres sans vitres, l'intérieur d'autres maisons similaires, et j'ai regardé avec une sensation de vertige une cour misérable qui était la décharge commune de l'immeuble.

Nous avons continué jusqu'au dernier étage. Deux ou trois fois, en chemin, j'ai cru observer dans la lumière indistincte les jupes d'une silhouette féminine montant devant nous. Au moment où nous avons tourné pour aborder la dernière volée de marches entre le toit et nous, nous avons vu entièrement cette silhouette qui s'arrêtait devant une porte. Puis elle a tourné la poignée et elle est entrée.

« Mais quoi ! » a chuchoté Martha. « Elle est entrée dans ma chambre. Je ne la connais pas ! »

Je la connaissais. Stupéfait, j'avais reconnu Miss Dartle.

J'ai expliqué en quelques mots à Martha que c'était une dame que j'avais déjà vue ; et avais à peine fini que nous avons entendu sa voix dans la pièce, mais pas, de là où nous nous tenions, ce qu'elle disait. Martha, avec un air étonné, m'a conduit doucement en haut de l'escalier puis, par une petite porte de derrière qui semblait n'avoir pas de serrure, et qu'elle a ouverte en la poussant, dans un petit grenier vide avec un plafond mansardé ; à peine mieux qu'un placard. Entre cet endroit et la pièce qu'elle avait appelée la sienne, il y avait une petite porte de communication en partie ouverte. Nous

n’avons plus bougé, à bout de souffle après notre ascension, et elle a placé sa main légèrement sur mes lèvres. Je pouvais voir, de la pièce derrière la porte, qu’elle était assez grande ; qu’elle contenait un lit ; et qu’il y avait quelques images banales de bateaux sur les murs. Je ne pouvais pas voir Miss Dartle, ni la personne à qui nous l’avons entendue s’adresser. Ma compagne ne pouvait certainement pas, car ma position était meilleure.

Un silence de mort a régné pendant un moment. Martha gardait une main sur mes lèvres, et a levé l’autre dans une attitude d’écoute.

« Cela m’est égal qu’elle ne soit pas à la maison », a dit Rosa Dartle, d’un ton hautain. « Je ne sais rien d’elle. C’est vous que je viens voir.

– Moi ? » a répliqué une voix douce.

Au son de cette voix, tous mes os ont vibré. Car c’était celle d’Emily !

« Oui », a dit Miss Dartle, je suis venue vous regarder. Quoi ? Vous n’avez pas honte du visage qui en a tant fait ? »

La haine résolue et implacable de ce ton, son tranchant sévère et glacé, et sa rage maîtrisée, la présentaient à mes yeux comme si je l’avais vue debout dans la lumière. Je voyais les yeux noirs étincelants, et le visage dévasté par la passion ; et je voyais la cicatrice, avec sa trace blanche traversant la lèvre, frémissant et palpitant tandis qu’elle parlait.

« Je suis venue voir le caprice de James Steerforth ; la fille qui s’est enfuie avec lui, et qui fait jaser les gens les plus communs de son lieu de naissance ; l’audacieuse, arrogante, experte compagne de personnes comme James Steerforth. Je veux savoir à quoi ressemble ce genre de chose. »

Il y a eu un frou-frou, comme si la malheureuse jeune fille, sur laquelle elle amoncelait ces sarcasmes, courait vers la porte, et la personne qui parlait s’est aussitôt interposée. Une pause momentanée a suivi.

Quand Miss Dartle a parlé de nouveau, c’était les dents serrées et en piétinant le sol.

« Restez ici ! ou je vous dénoncerai à la maison, et à toute la rue ! Si vous essayez de m’échapper, je vous arrêterai, par les cheveux s’il le faut, et je soulèverai les pierres même contre vous ! »

Un murmure effrayé est la seule réponse qui soit parvenue à mes oreilles. Un silence a suivi. J’avais beau désirer mettre fin à cet entretien, je sentais que je n’avais pas le

droit d'intervenir ; car c'était à Mr Peggotty seul de la voir et de la récupérer. Ne viendrait-il jamais ? pensais-je impatiemment.

« Ainsi je la vois enfin ! » a dit Rosa Dartle avec un rire méprisant. « Eh bien, il n'était pas bien malin de se laisser prendre par cette délicate fausse-modestie et cette tête pendante !

– Oh, pour l'amour du Ciel, épargnez-moi ! » s'est exclamé Emily. « Qui que vous soyez, vous connaissez ma pitoyable histoire, et pour l'amour du Ciel épargnez-moi, si vous voulez que l'on vous épargne vous-même !

– Si je voulais que l'on m'épargne ! » a rétorqué l'autre férocement. « Qu'y a-t-il de commun entre *nous*, à votre avis ?

– Rien que notre sexe », a dit Emily en fondant en larmes.

« Et voilà une revendication si forte, soumise par une personne tellement infâme, que si j'avais un autre sentiment pour vous en mon sein que le mépris et la répulsion, cela le glacerait. Notre sexe ! Vous faites honneur à notre sexe !

– J'ai mérité cela », s'est écrié Emily, « mais c'est affreux ! Chère, chère dame, pensez à ce que j'ai souffert, et jusqu'où je suis tombée ! Oh, Martha, reviens ! Oh, ma maison, ma maison ! »

Miss Dartle s'est assise sur une chaise, visible depuis notre porte, et a regardé vers le bas, comme si Emily était accroupie sur le sol devant elle. Comme elle était maintenant entre la lumière et moi, je pouvais voir sa lèvre retroussée, et son œil cruel intensément fixé en un seul point avec une avidité triomphale.

« Écoutez ce que j'ai à dire ! et réservez vos faux-semblants à vos dupes. Espérez-vous m'émouvoir par vos larmes ? Pas plus que vous ne pourriez me charmer par vos sourires, espèce d'esclave vénale.

– Oh, ayez pitié de moi ! montrez-moi un peu de compassion, ou je vais mourir folle !

– Ce ne serait pas une grande pénitence pour vos crimes. Savez-vous ce que vous avez fait ? Pensez-vous jamais au foyer que vous avez dévasté ?

– Oh, y a-t-il jamais un jour ou une nuit où je n'y pense pas ! » s'est écrié Emily ; et maintenant je pouvais tout juste la voir, sur ses genoux, sa tête rejetée en arrière, son pâle visage tourné vers le haut, ses mains farouchement serrées et tendues, et ses cheveux ruisselant autour d'elle. « Y a-t-il jamais eu une seule minute où, éveillée ou endormie, je ne voyais pas ma maison devant moi, telle qu'elle était au temps perdu où

je lui ai tourné le dos pour toujours ! Oh, ma maison, ma maison ! Oh mon cher, cher oncle, si vous aviez pu savoir la souffrance que votre amour allait m'infliger quand je m'éloignerais du bien, vous ne me l'auriez pas témoigné de façon si constante, même si vous le ressentiez ; mais vous vous seriez fâché contre moi, au moins une fois dans ma vie, pour m'apporter un peu de réconfort ! Je n'ai eu aucun, aucun réconfort dans la vie, car tous m'aimaient toujours ! » Elle s'est effondrée, face contre terre, devant la personne impérieuse sur la chaise, et a tenté, en un geste suppliant, de saisir le bas de sa robe.

Rosa Dartle la regardait de haut, aussi inflexible qu'une statue de bronze. Ses lèvres étaient fermement comprimées, comme si elle avait su qu'à défaut de maintenir une forte contrainte sur elle-même — j'écris ce que je pense sincèrement — elle serait tentée de frapper du pied la belle silhouette. Je la voyais distinctement, et toute la puissance de son visage et de son caractère semblait concentrée dans cette expression. — Viendrait-il jamais ?

« La misérable vanité de ces vers de terre ! » a-t-elle dit quand elle eut assez contrôlé la houle furieuse de son sein pour pouvoir parler. « *Votre* maison ! Imaginez-vous que je lui accorde une pensée, ou que vous pourriez faire à cet endroit misérable le moindre mal que l'argent ne compenserait pas, et largement ? *Votre* maison ! Vous faisiez partie du commerce de votre maison, et avez été achetée et vendue comme n'importe quelle autre chose que vos gens négocient.

– Oh pas cela ! » s'est écrié Emily. « Dites ce que vous voulez de moi ; mais n'infligez pas mon déshonneur et ma honte, plus que je ne l'ai fait, à des personnes qui sont aussi honorables que vous ! Ayant un peu de respect pour eux, puisque vous êtes une lady, si vous n'avez pas de pitié pour moi.

– Je parle », a-t-elle dit, ne daignant pas tenir compte de cet appel, et remontant sa robe pour échapper à la contamination du contact d'Emily, « je parle de *sa* maison — celle où j'habite. Là », a-t-elle poursuivi, tendant la main avec son rire méprisant, et regardant de haut la jeune fille prostrée, « se trouve une cause notable de division entre lady-mère et gentleman-fils ; de douleur dans une maison où elle n'aurait pas été admise comme fille de cuisine ; de colère, de plaintes et de reproches. Cette souillure, ramassée au bord de l'eau, bonne à fournir de l'amusement pendant une heure, et à rejeter à sa fange d'origine !

– Non ! non ! » a crié Emily, joignant ses mains. « Quand il s'est trouvé sur mon chemin pour la première fois — si seulement ce jour ne s'était pas levé pour moi, et s'il m'avait rencontrée le jour de ma mise en terre ! — j'avais été élevée dans la vertu comme vous ou n'importe quelle lady, et j'allais devenir la femme d'un homme aussi bon que vous ou n'importe quelle lady au monde pourrez jamais épouser. Si vous habitez dans sa maison et le connaissez, vous savez, peut-être, quel pouvoir il est capable d'exercer sur une fille faible et vaine. Je ne me défends pas, mais je sais bien, et il sait bien, ou il saura bien quand il en viendra à mourir, et son esprit en sera troublé, qu'il a utilisé tout ce pouvoir pour me tromper, et que je l'ai cru, et lui ai fait confiance, et l'ai aimé ! »

Rosa Dartle a bondi de son siège ; a reculé ; et en reculant a voulu la frapper, avec un visage d'une telle animosité, si assombri et défiguré par la passion, que je me suis presque jeté entre elles. Le coup, mal ajusté, est tombé dans le vide. Comme elle se tenait haletante, la regardant avec la pire haine qu'elle était capable d'exprimer, et tremblant de la tête au pied de rage et de mépris, j'ai pensé que je n'avais jamais vu une telle scène, et ne pourrais jamais en revoir un autre.

« *Vous* l'aimer ? *Vous* ? » a-t-elle hurlé, avec sa main crispée, frissonnant comme s'il lui manquait seulement une arme pour poignarder l'objet de sa colère.

Emily s'était recroquevillée hors de ma vue. Je n'ai pas entendu de réponse.

« Et me dire cela à *moi* », a-t-elle ajouté, « avec vos lèvres éhontées ? Pourquoi ne fouette-t-on pas ces créatures ! Si je pouvais l'ordonner, je ferais fouetter à mort cette fille. »

Et elle l'aurait fait, je n'en doute pas. Je ne lui aurais pas confié le chevalet de torture, tant que durait ce regard furieux.

Lentement, très lentement, elle s'est mise à rire, et a montré Emily du doigt, comme si c'était un spectacle honteux pour les dieux et les hommes.

« *Elle* aimer ! Cette charogne ! Et il aurait eu de l'affection pour elle, prétend-elle ? Ha, Ha ! Les menteuses que sont ces commerçantes ! »

Sa raillerie était pire que sa rage manifeste. Des deux, j'aurais bien préféré être l'objet de la seconde. Quand elle la laissait exploser, c'était seulement pour un moment. Elle l'avait bridée de nouveau, et même si elle était déchirée intérieurement, elle la maîtrisait.

« Je suis venue ici, pure fontaine d'amour, pour voir — ainsi que j'ai commencé à vous le dire — à quoi ressemblait une chose comme vous. J'étais curieuse. Je suis satisfaite. Aussi pour vous dire que vous feriez mieux de retrouver votre maison en toute hâte et d'y cacher votre tête parmi ces excellentes gens qui vous attendent, et que votre argent consolera. Quand il n'y en aura plus, vous pouvez croire, faire confiance et aimer de nouveau, vous savez ! Je vous prenais pour un jouet cassé qui avait fait son temps ; une paillette sans valeur, qui était ternie et que l'on avait jetée. Mais en vous découvrant d'or pur, une véritable lady, et une innocente abusée, avec un cœur tout neuf plein d'amour et de confiance — ce à quoi vous ressemblez, et qui correspond bien à votre histoire ! — j'ai quelque chose de plus à dire. Prêtez-y attention ; car ce que je dis, je le ferai. M'entendez-vous, petite fée ? Ce que je dis, j'ai l'intention de le faire ! »

Sa rage s'est emparée d'elle de nouveau pendant un moment ; mais elle est passée sur son visage comme un spasme, et l'a laissée souriante.

« Cachez-vous, sinon chez vous, quelque part. Que ce soit un endroit hors d'atteinte ; dans quelque vie obscure — ou mieux encore, dans quelque mort obscure. Je m'étonne, si votre cœur aimant ne veut pas se briser, que vous n'ayez pas trouvé le moyen de l'aider à cesser de battre ! J'ai entendu parler de tels moyens. Je crois que l'on peut en trouver facilement. »

Des pleurs étouffés, de la part d'Emily, l'ont interrompue. Elle s'est arrêtée, et les a écoutés comme si c'était de la musique.

« J'ai une étrange nature, peut-être », a poursuivi Rosa Dartle, « mais je ne peux pas respirer librement dans l'air que vous respirez. Je le trouve malsain. Je vais donc le faire nettoyer ; je vais le faire purifier de vous. Si vous habitez ici demain, je ferai proclamer votre histoire et votre caractère dans l'escalier commun. Il y a des femmes honnêtes dans la maison, me dit-on ; et il est dommage qu'une lumière telle que vous se trouve parmi elles, et cachée. Si quittant ce lieu, vous cherchez un refuge dans cette ville en vous présentant autrement que sous votre véritable caractère (que je vous invite à assumer sans craindre mes tracasseries), vous serez traitée de la même manière si je vous retrouve. Comme je peux compter sur l'assistance d'un gentleman qui a aspiré à la faveur de votre main il n'y a pas longtemps, je suis optimiste sur ce point. »

Ne viendrait-il jamais, jamais ? Combien de temps devais-je supporter cela ? Combien de temps pouvais-je le supporter ?

« Oh, pauvre de moi, pauvre de moi ! » s'est exclamé la misérable Emily, dans un ton qui aurait pu émouvoir le cœur le plus dur, me semblait-il ; mais le sourire de Rosa Dartle restait implacable. « Que vais-je faire ! Que faire ?

– Faire ? Vivre heureuse dans vos propres pensées ! Consacrer votre existence à vous souvenir de la tendresse de James Steerforth — il voulait faire de vous la femme de son serviteur, non ? — ou à vous sentir reconnaissante envers cet être intègre et méritant qui vous aurait prise comme cadeau. Ou si ces fiers souvenirs, et la conscience de votre propre vertu, et la position honorable à laquelle ils vous ont élevée aux yeux de tout ce qui a forme humaine, ne vous soutient pas, épousez cet excellent homme, et soyez heureuse dans sa condescendance. Si cela ne va pas non plus, mourez ! Il y a des porches et des tas d'ordures pour de telles morts et de tels désespoirs — trouvez-en un, et envolez-vous au Ciel ! »

J'ai entendu un pas distant dans l'escalier. Je le connaissais, j'en étais sûr. C'était le sien, Dieu merci !

Elle s'est éloignée lentement de ma porte en disant cela, et je l'ai perdue de vue.

« Mais notez bien ! » a-t-elle ajouté, d'une voix posée et dure, ouvrant l'autre porte pour s'en aller, « je suis résolue, pour des raisons que j'ai et des haines que je nourris, de vous chasser, à moins que vous échappiez complètement à ma portée, ou laissiez tomber votre joli masque. C'est ce que j'avais à dire ; et ce que je dis, j'ai l'intention de le faire ! »

Le pas dans l'escalier s'approchait — s'approchait — l'a croisée alors qu'elle descendait — s'est précipité dans la pièce !

« Mon oncle ! »

Un cri terrible a suivi ces mots. J'ai attendu un moment et, regardant à l'intérieur, je l'ai vu soutenant le corps inanimé d'Emily. Il a regardé son visage quelques secondes ; puis s'est penché pour l'embrasser — oh, si tendrement ! — et l'a couvert d'un mouchoir.

« Mas'r Davy », a-t-il dit d'une voix basse et tremblante, « je remercie mon Père Céleste que mon rêve est réalisé ! Je Le remercie cordial que de m'avoir guidé, de Sa propre façon, à ma chérie ! »

Avec ces paroles il l'a prise dans ses bras ; et, le visage voilé posé sur sa poitrine et tourné vers le sien, il l'a portée, inerte et inconsciente, dans l'escalier.

Chapitre 51
Le début d'un plus long voyage

Le lendemain matin de bonne heure, pendant que je marchais dans mon jardin avec ma tante (qui prenait peu d'exercice en dehors de cela maintenant, car elle s'occupait beaucoup de ma chère Dora), on m'a dit que Mr Peggotty désirait me parler. Il est entré dans le jardin pour me rencontrer à mi-chemin, alors que je me dirigeais vers la grille ; et il s'est découvert, comme il avait l'habitude de le faire quand il voyait ma tante, pour qui il avait un profond respect. Je venais de lui dire tout ce qui était arrivé la veille. Sans prononcer un mot, elle s'est approchée de lui avec un visage cordial, lui a serré la main, et a tapoté son bras. C'était fait avec tant d'expression qu'elle n'avait pas besoin de dire le moindre mot. Mr Peggotty l'a comprise aussi bien que si elle en avait dit mille.

« Je vais rentrer maintenant, Trot », a dit ma tante, « et aller voir Petite Fleur, qui va se lever bientôt.

– Pas 'cause que je sois là, madame, j'espère ? » a dit Mr Peggotty. « À moins que mes asprits est parti danicher les osiaux » — par quoi Mr Peggotty voulait dire, dénicher les oiseaux — « ce matin, c'est 'cause de moi que vous va nous quitter ?

– Vous avez quelque chose à dire, mon bon ami, et le ferez mieux sans moi.

– Sauf vote respect, madame, ça me serait agréabe, condition que mon cliqu'tis vous gêne pas, si vous restez là.

– Vraiment ? » a dit ma tante, aimablement. « Alors bien volontiers ! »

Elle a donc pris le bras de Mr Peggotty et l'a conduit à un petit pavillon d'été entouré d'arbres au fond du jardin, où elle s'est assise sur un banc, moi à côté d'elle. Il y avait de la place pour Mr Peggotty aussi, mais il a préféré rester debout, la main appuyée sur une petite table rustique. Tandis qu'il se tenait debout, regardant son chapeau un moment avant de commencer à parler, je ne pouvais m'empêcher d'observer la puissance et la force de caractère que sa main nerveuse exprimait, et quelle bonne et loyale compagne elle était pour son front honnête et sa chevelure gris-acier.

« J'ai emmené ma chère enfant hier soir », a commencé Mr Peggotty, en levant les yeux vers nous, « dans mon logement, que je l'y avais attendue longtemps et préparé pour elle. Il a fallu des heures avant qu'elle me connaisse bien ; et quand elle l'a fait, elle s'a mise à genoux devant moi et m'a raconté quèque sorte comme si c'était sa

prière, comment que tout s'a passé. Vous pouvez me croire, quand j'ai entendu sa voix, que je l'avais entendue à la maison si joyeuse — et la voir humiliée, comme ça pourrait être dans la poussière que Notre Sauveur a écrit dedans avec sa main bénie[1] — j'ai senti une blessure à mon cœur, milieu de toute sa reconnaissance. »

Il a passé sa manche devant ses yeux, sans prétendre dissimuler pourquoi ; puis s'est éclairci la voix.

« Ça pas duré long que j'ai senti la douleur ; parce qu'on l'avait trouvée. J'avais qu'à penser qu'on l'avait trouvée et je l'ai plus sentie. Je sais pas pourquoi je la mentionne même maintenant, je suis sûr. J'avais pas en tête y'a une minute de dire un seul mot sur moi-même ; mais c'est venu si naturel, que j'ai cédé avant m'en rende compte.

– Vous êtes une âme noble », a dit ma tante, « et vous aurez votre récompense. »

Mr Peggotty, l'ombre des feuilles jouant sur son visage, a incliné une tête étonnée en direction de ma tante, comme pour accuser réception de sa bonne opinion ; puis il a repris le fil de son récit.

« Quand mon Em'ly s'a enfuie », a-t-il dit, sombrement en colère pendant un instant, « de la maison où qu'elle était prisonnière de ce serpent tacheté qu'a vu Mas'r Davy — et son histoire est vraie, et puisse DIEU le confondre ! — elle s'a enfuie dans la nuit. C'était une nuit sombre, avec beaucoup d'étoiles qui brillaient. Elle était 'pouvantée. Elle a couru long de la plage, croyant que le vieux bateau était là ; et nous criant de détourner nos visages, comme quoi elle passait par là. Elle s'entendait crier, comme que si c'était une autre personne ; et s'a coupée sur ces pierres et rocs pointus, et l'a senti pas plus que si elle était roc elle-même. Elle court toujours plus loin, et il y a un feu devant ses yeux, et ça gronde dans ses oreilles. Et soudain — ou elle a cru, vous comprenez — le jour se lève, mouillé et venteux, et elle était couchée en bas d'un tas de pierres sur le rivage, et une femme lui parlait, disant, dans le langage de ce pays, qu'est-ce qu'allait donc tant de travers ? »

Il voyait tout ce qu'il racontait. Cela passait devant lui si vivement, quand il parlait, que, dans l'intensité de son émotion, il présentait ce qu'il me décrivait plus distinctement que je ne puis l'exprimer. Tout cela s'est gravé en moi avec une fidélité si stupéfiante que j'ai peine à croire, en écrivant si longtemps après, que je n'ai pas effectivement assisté à ces scènes.

[1] Jean, 8, 1.

« Quand les yeux d'Em'ly — qui était lourds — a mieux vu cette femme », a poursuivi Mr Peggotty, « elle a reconnu que c'était une d'elles qu'elle leur avait souvent parlé sur la plage. J'ai dit qu'elle a couru toujours plus loin dans la nuit, mais elle était souvent allée très loin, quèque fois à pied, quèque fois en bateau ou en voiture, et elle connaissait tout ce pays, long de la côte, des miles et des miles. Elle n'avait pas d'enfants à elle, cette femme, étant une jeune épousée ; mais elle avait l'apparence d'en attendre un pour bientôt. Et puisse mes prières monter au Ciel que ce s'ra un bonheur pour elle, et un réconfort, et un honneur, toute sa vie ! Puisse-t-il l'aimer et lui être dévoué dans son vieil âge ; l'aider jusqu'au bout ; un ange pour elle ici, et au-delà !

– Amen ! » a dit ma tante.

« Elle avait été assez craintive et déprimée et elle était assise à l'écart, au début, à filer, ou un autre ouvrage, quand Em'ly parlait aux enfants. Mais Em'ly l'avait r'marquée, et était allée lui parler ; et comme la jeune femme aimait les enfant aussi, elles sont vite devenues amies. Tellement que quand Em'ly allait par-là, toujours elle donne des fleurs à Em'ly. C'est elle qu'a maintenant demandé ce qu'allait tant de travers. Em'ly lui a dit et elle — l'a emmenée chez elle. Vraiment elle l'a fait. Elle l'a emmenée chez elle », a dit Mr Peggotty, en se couvrant le visage.

Cet acte de bonté l'a plus ému que je ne l'avais jamais vu ému par quoi que ce soit depuis la nuit où elle était partie. Ma tante et moi n'avons pas tenté de le déranger.

« C'était un petit cottage, vous pouvez le supposer », a-t-il dit ensuite, « mais elle a trouvé de la place pour Em'ly dedans — son mari était en mer — et elle a gardé ça secret, et a persuadé les quèques voisins qu'elle avait (y'en avait pas beaucoup tout près) de garder aussi le secret. Em'ly a eu la mauvaise fièvre, et que ça me paraît très étrange — peut-être pas si étrange pour des savants — la langue de ce pays lui est sortie de la tête, et elle pouvait seul'ment parler la sienne, que personne la comprenait. Elle se rappelle, comme si l'avait rêvé, qu'elle était couchée là, parlant toujours sa propre langue, croyant toujours que le vieux bateau était derrière le prochain cap dans la baie, et les priant et implorant d'envoyer là-bas pour leur dire comment qu'elle était en train de mourir, et de rapporter un message de pardon, même que si c'était seul'ment un mot. Presque tout le temps, elle pensait — tantôt que çui-là que je l'ai mentionné juste avant il rôdait pour elle en-d'sous la fenêtre ; tantôt que çui-là qui est cause de tout ça était dans la pièce — et elle criait à la bonne jeune femme de pas l'abandonner, et savait même temps qu'elle pouvait pas comprende ; et avait peur d'être enlevée. Pareil le feu

devant ses yeux, et le grondement dans les oreilles ; et y'avait pas d'aujourd'hui, ni pas d'hier, ni pas encore de demain ; mais tout dans sa vie qui avait été, ou qui pourrait être, et tout ce qui avait jamais été, et qui pourrait jamais être, se pressait sur elle à la fois, et rien de clair ni bienvenu, et pourtant de tout ça elle chantait et riait ! Combien de temps ç'a duré, je sais pas ; mais ensuite vient le sommeil ; et dans ce sommeil, d'être bien plus forte qu'elle-même, elle est tombée à la faiblesse du plus petit enfant. »

Il s'est arrêté, comme pour se remettre des terreurs de sa propre description. Après quelques moments de silence, il a poursuivi son histoire.

« C'était un 'près-midi plaisant quand elle s'a réveillée ; et si tranquille qu'y avait pas un bruit sauf le clapotis de cette mer bleue sans marée sur la rive. Elle croyait d'abord qu'elle était à la maison un dimanche matin ; mais les feuilles de vigne qu'elle les voyait par la fenête, et les collines là-bas, c'était pas la maison, et la contredisait. Alors son amie vient voir côté du lit ; et alors elle a su que le vieux bateau était pas derrière le prochain cap de la baie, mais très loin ; et elle a su où qu'elle était, et pourquoi ; et s'est mise à pleurer sur le sein de cette bonne jeune femme, où j'espère que son bébé est maintenant, et la met de bonne humeur avec ses jolis yeux ! »

Il ne pouvait pas parler de cette bonne amie d'Emily sans verser un flot de larmes. Il essayait en vain. Il s'est remis à pleurer, en s'efforçant de la bénir !

« Ça l'a fait du bien à mon Em'ly », a-t-il continué avec une émotion que je ne pouvais voir sans la partager ; quant à ma tante, elle pleurait de tout son cœur. « Ça l'a fait du bien à Em'ly, et elle a commencé à se rétablir. Mais la langue de ce pays lui était partie, et elle devait faire des signes. Ainsi elle a continué, allant mieux jour en jour, lentement mais sûrement, et essayant d'apprendre les noms des choses communes — des noms qu'elle semblait avoir jamais entendus de sa vie — jusqu'à un soir quand elle était assise à sa fenêtre, regardant une petite fille qu'elle jouait sur la plage. Et tout soudain cette enfant a tendu la main et dit ce qui serait en anglais, 'Fille de pêcheur, voici un coquillage !' — car vous devez comprende qu'ils l'appelaient d'abord 'Jolie Dame', qui est la façon générale du pays, et qu'elle leur avait appris de l'appeler 'Fille de pêcheur' à la place. L'enfant dit tout soudain, 'Fille de pêcheur, voici un coquillage !' Alors Em'ly la comprend ; et elle répond et se met à pleurer ; et c'est tout revenu !

« Quand Em'ly a repris ses forces », a dit Mr Peggotty, après un autre intervalle de silence, « elle a cherché pour quitter cette bonne jeune créature et rentrer dans son prope

pays. Le mari était rentré à la maison, là ; et les deux ensemble l'ont mise à bord un petit cargo direction de Livourne, et de là en France. Elle avait un peu d'argent, mais ils voulaient prendre moins qu'un peu pour tout ce qu'ils avaient fait. Je suis presque content de ça, malgré qu'ils sont si pauvres ! Ce qu'ils ont fait est amassé où ni la mite ni la rouille ne détruisent, et où les voleurs ne percent ni ne dérobent[1]. Mas'r Davy, cela durera plus longtemps que tous les trésors du monde.

« Em'ly a venu en France, et a pris du travail dans une auberge du port pour servir les dames en voyage. Là, là arrive un jour ce serpent. — Qu'il s'approche jamais de moi. Je sais pas quel mal je pourrais lui faire ! — Sitôt qu'elle le voit, sans qu'il l'a vue, toute sa peur et l'affolement sont rev'nus, et elle a fui l'air même qu'il respirait. Elle a venu en Angleterre, et a débarqué à Douvres.

« Je sais pas pour sûr quand son cœur a commencé à lui manquer ; mais tout le chemin vers l'Angleterre elle pensait venir à sa chère maison. Sitôt qu'elle a arrivé en Angleterre elle a tourné son visage dans sa direction. Mais la peur de pas être pardonnée, la peur d'être montrée du doigt, la peur que quèques-uns de nous sont morts cause d'elle, la peur de beaucoup de choses, l'ont détournée, comme de force, sur la route. 'Mon oncle, mon oncle', qu'elle me dit, 'la peur de pas mériter faire ce que mon cœur déchiré et saignant désirait tant faire, était la plus 'frayante peur de toutes ! Je m'ai détournée, quand mon cœur était plein de prières que je puisse ramper jusqu'au vieux seuil dans la nuit, l'embrasser, poser mon mauvais visage dessus, et là qu'on me trouve morte au matin.'

« Elle a venu », a dit Mr Peggotty, réduisant sa voix à un murmure terrifié. « Elle — qu'elle l'avait jamais vu de sa vie — seule — sans un penny — si jolie — a venu à Londres. Presque le moment qu'elle arrive ici, si affligée, elle a trouvé (comme elle croyait) une amie ; une femme honnête qui lui parle de travaux d'aiguille comme ce qu'elle appris à faire, d'en trouver beaucoup pour elle, d'un logement pour la nuit, et de chercher en secret demain des renseignements sur moi et tous ceux de la maison. Quand mon enfant » a-t-il dit à voix haute, et avec une énergie de gratitude qui le secouait de la tête aux pieds, « se tenait au bord de plus que je peux dire ou penser — Martha, fidèle à sa promesse, l'a sauvée ! »

Je n'ai pas pu réprimer un cri de joie.

[1] C'est-à-dire : au Ciel (Matthieu, 6, 19).

« Mas'r Davy » a-t-il dit en saisissant ma main dans sa main vigoureuse, « c'est vous que vous me l'avez mentionnée en premier. Je vous 'mercie, monsieur ! Elle était sincère. Elle savait de sa connaissance amère où regarder et que faire. Elle l'a fait. Et le Seigneur surveillait tout ! Elle vient, pâle et pressée, à Em'ly dans son sommeil. Elle lui dit, 'Lève-toi de pire que la mort et viens avec moi !' Ceux de la maison voulaient l'arrêter, mais ils auraient eu plus facile d'arrêter la mer. 'Écartez-vous de moi', qu'elle leur dit, 'je suis un fantôme qui l'appelle depuis le bord de sa tombe ouverte !' Elle a dit à Em'ly qu'elle m'a vu, et savait que je l'aime et lui pardonne. Elle l'a enveloppée en hâte dans ses vêtements. Elle l'emmène, faible et tremblante, à son bras. Elle a pas fait plus attention ce qu'ils disent que si elle avait pas d'oreilles. Elle marche travers d'eux avec mon enfant, s'occupant seulement d'elle ; et l'a sortie saine et sauve, milieu de la nuit, de ce noir puits de perdition !

« Elle s'a occupé d'Em'ly », a dit Mr Peggotty, qui avait relâché ma main, et mis sa propre main sur sa poitrine haletante. « Elle s'a occupé d'Em'ly, étendue épuisée, qu'elle divaguait par moments, jusque tard le jour suivant. Puis elle est partie me chercher ; puis vous chercher, Mas'r Davy. Elle a pas dit à Em'ly pourquoi qu'elle sort, par peur que son cœur lui manquerait et qu'elle voudrait se cacher. Comment la cruelle lady a su qu'elle est là, je peux pas dire. Si c'est lui dont j'ai beaucoup parlé les a vues par chance entrer là, ou si (c'est plus possible, à ce que je pense) il l'a appris de la femme, je me le demande pas trop. Ma nièce est retrouvée.

« Toute la nuit, nous avons été ensemble, Em'ly et moi. C'est peu (considérant le temps) qu'elle a dit en mots, travers les larmes de son cœur brisé ; c'est encore moins que j'ai vu son cher visage, qu'est dev'nu çui d'une femme à mon foyer. Mais toute la nuit, ses bras étaient autour de mon cou ; et sa tête posée ici ; et nous savons tout bien que nous pouvons nous faire confiance l'un l'autre pour toujours. »

Il a cessé de parler, et sa main sur la table était parfaitement au repos, avec une résolution capable de conquérir des lions.

« C'était un rayon de lumière pour moi, Trot », a dit ma tante en séchant ses yeux, « quand j'ai décidé d'être la marraine de ta sœur Betsey Trotwood, qui m'a déçue ; mais après cela, rien ou presque ne m'aurait donné plus de plaisir que d'être la marraine du bébé de cette bonne jeune créature ! »

Mr Peggotty a hoché la tête pour indiquer qu'il comprenait les sentiments de ma tante, mais n'avait pas confiance en sa capacité de se référer verbalement à l'objet de

son admiration. Nous sommes tous restés silencieux, et occupés à nos propres réflexions (ma tante se séchant les yeux, puis sanglotant convulsivement, puis riant et se traitant d'idiote) ; jusqu'au moment où j'ai parlé.

« Vous avez pris une décision », ai-je dit à Mr Peggotty, « au sujet de l'avenir, mon bon ami ? J'ai à peine besoin de vous le demander.

– Vrai, Mas'r Davy, et j'ai dit à Em'ly, 'Y'a des grands pays, loin d'ici. Notre av'nir est au-delà des mers.'

– Ils vont émigrer ensemble, ma tante », ai-je dit.

« Oui ! » a dit Mr Peggotty, avec un sourire plein d'espoir. « Personne fera pas de reproches à ma chérie en Australie. Nous allons commencer une nouvelle vie là-bas ! »

Je lui ai demandé s'il avait choisi une date pour partir.

« Je suis allé sur les quais tôt ce matin, monsieur, pour avoir de l'information à propos ces navires. Dans peu près six semaines ou deux mois de maintenant, y'en aura une[1] qui fait voile — je l'ai vue ce matin — monté à bord — et nous ferons notre passage dedans.

– Tout seuls ?

– Ouais, Mas'r Davy ! Ma sœur, voyez-vous, elle vous aime tellement vous et les vôtres, et elle a tellement coutume de penser seul'ment à son prope pays, que ça serait presque pas juste de la faire partir. En plus, y'en a un qu'elle a en charge, Mas'r Davy, que faudrait pas l'oublier.

– Pauvre Ham !

– Ma brave sœur tient sa maison, voyez-vous, madame, et il a de l'affection pour elle », a expliqué Mr Peggotty à ma tante. « Il va s'asseoir et lui parler, l'asprit calme, quand c'est qu'il pourrait pas ouvrir ses lèvres à quèqu'un d'autre. Pauve gars ! » a dit Mr Peggotty en secouant la tête, « il lui reste pas assez, qu'on pourrait le priver du peu qu'il a !

– Et Mrs Gummidge ?

– Ah, j'ai bien beaucoup considéré, je vous dis vraiment », a répondu Mr Peggotty, avec un air perplexe qui s'est dissipé à mesure qu'il parlait, « concernant Mrs Gummidge. Voyez-vous, quand Mrs Gummidge se met à penser au vieux, elle est pas ce qu'on peut appeler de bonne compagnie. Ente vous et moi, Mas'r Davy — et vous,

[1] Rappel : les objets et les animaux n'ont pas de genre en anglais, mais les bateaux sont féminins.

madame — quand Mrs Gummidge se met à wimiquer — notre vieux mot de patois pour pleurer — elle s'expose à être considérée, par ceux-là qu'ont pas connu le vieux, comme grognon. Mais moi j'ai connu le vieux, et je savais ses qualités, alors je la comprends ; mais c'est pas pareil, voyez-vous, avec d'autres — peut pas être pareil, nat'rellement. »

Ma tante et moi avons acquiescé tous les deux.

« Par quoi ma sœur pourrait trouver — je dis pas trouverait, mais pourrait — Mrs Gummidge un peu gênante temps en temps. Conséquence c'est pas mon intention d'amarrer Mrs Gummidge longtemps chez eux, mais de trouver un Vivre où qu'elle pourra poissonner pour soi-même. » (Un Vivre signifie une maison dans son patois, et poissonner c'est subvenir à ses besoins). « Pour ce but, je veux lui faire une 'demnité avant de partir, qui la mettra dans un bon confort. C'est la plus fidèle de toutes les créatures. Peut pas s'attendre, bien sûr, à son âge, et étant pauve et 'bandonnée, que la bonne vieille Mamie soye cabossée bord d'un navire et dans les forêts et les déserts d'un pays nouveau et loin d'ici. Donc c'est ça que je vais faire avec *elle*. »

Il n'oubliait personne. Il pensait aux demandes et aux efforts de tout le monde, sauf aux siens.

« Em'ly », a-t-il continué, « va rester avec moi — pauve enfant, elle a dur besoin de paix et de repos ! — jusqu'au temps que nous partons pour notre voyage. Elle aura de l'ouvrage aux habits qu'il faut faire ; et j'espère que ses malheurs commenceront à sembler plus loin dans le passé, quand elle se trouve fois de plus chez son oncle qu'est rude mais 'fectueux. »

Ma tante a approuvé cet espoir en hochant la tête, ce qui a procuré une grande satisfaction à Mr Peggotty.

« Y'a 'core aute chose, Mas'r Davy », a-t-il dit, mettant la main dans sa poche de veste et en sortant le petit rouleau de papiers que j'avais déjà vu, qu'il a déroulé sur la table. « Y'a là ces billets de banque — cinquante livres et dix shillings. Je veux leur ajouter l'argent qu'elle s'a enfuie avec. Je lui ai demandé combien c'était (mais sans dire pourquoi), et j'ai additionné. J'suis pas un savant. Pourriez-vous avoir la bonté de me dire si ça va ? »

Il m'a tendu un morceau de papier, en ayant l'air de présenter ses excuses pour son ignorance, et m'a observé pendant que je le vérifiais. C'était bien exact.

« Merci, monsieur », a-t-il dit en le reprenant. « Cet argent, si vous voyez pas d'objection, Mas'r Davy, je vais le mette juste avant que je pars dans une enveloppe adressée à lui ; et la mette dans une aute, adressée à sa mère. Je vais dire à sa mère, en pas plus de mots que je vous parle, de quoi c'est le prix ; et que je suis parti, et qu'on peut pas me le renvoyer. »

Je lui ai dit que je trouvais juste d'agir ainsi — que j'étais pleinement convaincu que ça l'était, puisqu'il pensait que c'était juste.

« J'ai dit qu'y avait seul'ment 'core une aute chose », a-t-il poursuivi avec un sourire grave, après avoir enroulé et rangé de nouveau ses billets, « mais y'en avait deux. J'étais pas sûr dans ma tête, en sortant ce matin, que je pouvais aller apprende à Ham, moi-même, ce qui est heureusement arrivé. Alors j'écris une lettre quand je suis dehors, et la mets à la poste, pour leur dire comment que c'est ; et que j'descendrais là-bas demain pour débarrasser mon asprit des quèques choses à faire là-bas et, presque sûr, dire adieu à Yarmouth.

– Et souhaitez-vous que je vienne avec vous ? » ai-je demandé, voyant qu'il ne disait pas tout.

« Si vous pouviez me faire cette faveur, Mas'r Davy. Je sais que de vous voir va leur monter le moral. »

Ma petite Dora étant de bonne humeur, et très désireuse que j'y aille — ainsi que je l'ai découvert en discutant avec elle — je me suis volontiers engagé à l'accompagner selon son désir. Le lendemain matin, par conséquent, nous étions sur la diligence de Yarmouth, parcourant de nouveau le vieux chemin.

Alors que nous marchions dans les rues familières le soir —Mr Peggotty portant mon sac, malgré toutes mes protestations — j'ai jeté un coup d'œil à la boutique d'Omer et Joram, et j'y ai vu mon vieil ami Mr Omer en train de fumer sa pipe. Je me sentais gêné à l'idée d'être présent dès le début quand Mr Peggotty rencontrerait sa sœur et Ham ; et j'ai utilisé Mr Omer comme excuse pour rester en arrière.

« Comment va Mr Omer, après tout ce temps ? » ai-je dit en entrant.

Il a éventé la fumée de sa pipe pour mieux me voir, et m'a vite reconnu avec grand plaisir.

« Je devrais me lever, monsieur, en l'honneur de cette visite, mais mes jambes sont plutôt mal en point, et on me fait rouler. À l'exception de mes jambes et de mon souffle, n'empêche, je suis en forme autant qu'un homme peut l'être, Dieu merci. »

Je l'ai félicité pour sa bonne mine et sa bonne humeur, et j'ai vu alors que son fauteuil avait des roues.

« C'est une chose ingénieuse, non ? » a-t-il demandé, suivant la direction de mon regard et polissant l'accoudoir avec son bras. « Il avance aussi léger qu'une plume, et tient la route aussi droit qu'une diligence. Bénie soit-elle, ma petite Minnie — ma petite-fille, vous savez, l'enfant de ma Minnie — met sa petite main contre le dossier, pousse un peu, et en avant, aussi malin et joyeux que vous puissiez voir ! Et je vais vous dire — c'est une chaise peu commune pour fumer une pipe. »

Je n'ai jamais vu un brave homme apprécier aussi bien quelque chose, et en extraire la jouissance, que Mr Omer. Il était aussi radieux que si son fauteuil, son asthme et la défaillance de ses membres étaient les diverses branches d'une formidable invention pour rehausser le plaisir d'une pipe.

« Je profite mieux du monde, je vous assure, dans cette chaise, que je ne l'ai jamais fait en dehors. Vous seriez étonné du nombre de gens qui entrent chaque jour pour bavarder. Vous le seriez vraiment ! Il y a deux fois plus de choses dans le journal, depuis que je me suis installé dans ce fauteuil, qu'il y en avait avant. Et pour la lecture en général, ma foi, j'en absorbe une telle quantité ! Je trouve ça fort, vous savez ! Si cela avait été mes yeux, qu'aurais-je fait ? Si cela avait été mes oreilles, qu'aurais-je fait ? Comme c'est mes jambes, qu'est-ce ça veut dire ? Eh, mes jambes m'essoufflaient quand je les utilisais. Et maintenant, si je veux sortir dans la rue ou à la plage, j'ai juste à appeler Dick, le plus jeune apprenti de Joram, et me voilà parti dans ma propre voiture, comme le Lord Maire de Londres. »

Il s'est à moitié étouffé de rire, à ce moment.

« Le Seigneur vous bénisse ! » a dit Mr Omer en reprenant sa pipe. « un homme doit prendre le bon avec le mauvais ; c'est à quoi il faut se résigner, dans cette vie. Joram fait de bonnes affaires. D'ex-cellentes affaires !

– Je suis très content de l'apprendre.

– Je savais que vous le seriez. Et Joram et Minnie sont comme deux tourtereaux. Qu'est-ce qu'un homme peut espérer de mieux ? Que sont ses jambes à côté de *ça* ! »

Son suprême dédain pour ses propres jambes, tandis qu'il était assis à fumer, est l'une des plus plaisantes bizarreries que j'ai jamais rencontrées.

« Et depuis que je me suis mis à lire, vous vous êtes mis à écrire, hein, monsieur ? » a dit Mr Omer en m'observant d'un air admiratif. « Quel merveilleux ouvrage que le

vôtre ! Quelles expressions dedans ! J'ai lu chaque mot — chaque mot. Quant à avoir sommeil ! Pas du tout ! »

J'ai exprimé ma satisfaction en riant, mais je dois avouer que j'ai trouvé cette association d'idées digne d'attention.

« Je vous donne ma parole d'honneur, monsieur », a dit Mr Omer, « que lorsque je pose ce livre sur la table, et je le regarde, rassemblé en trois volumes séparés et indiwiduels[1] — un, deux, trois, je suis fier comme Artaban de penser que j'ai eu jadis l'honneur d'être lié avec votre famille. Et ma foi, cela fait longtemps, non ? Là-bas à Blunderstone. Avec un joli petit sujet couché avec l'autre sujet. Et vous alors un petit sujet vous-même. Mon Dieu, mon Dieu ! »

J'ai fait dévier la conversation en parlant d'Emily. Après l'avoir assuré que je n'oubliais pas combien elle l'avait toujours intéressé, et avec quelle bonté il l'avait toujours traitée, je lui ai donné un compte-rendu général de son retour chez son oncle avec l'aide de Martha ; ce qui devait plaire au vieil homme, je le savais. Il a écouté très attentivement et a dit, avec émotion, quand j'eus fini :

« Je m'en réjouis, monsieur ! Ce sont les meilleures nouvelles que j'aie entendues depuis longtemps. Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu ! Et que va-t-on faire maintenant pour cette infortunée jeune femme, Martha ?

– Vous touchez un point qui me préoccupe depuis hier, mais sur lequel je ne peux vous donner encore aucune information, Mr Omer. Mr Peggotty n'y a pas fait allusion, et cela me gêne de le faire. Je suis sûr qu'il ne l'a pas oublié. Il n'oublie rien de ce qui est désintéressé et généreux.

– Parce que, savez-vous », a dit Mr Omer, reprenant le fil de ses pensées, « quoi qu'on fasse, je veux y participer. Inscrivez-moi pour la somme que vous considérez juste, et faites-le moi savoir. Je n'ai jamais pu juger la fille totalement mauvaise, et je suis content d'apprendre qu'elle ne l'est pas. Ma fille Minnie sera contente aussi. Les jeunes femmes sont des créatures contradictoires pour certaines choses — sa mère était comme elle — mais leur cœur est doux et bon. Pour Minnie c'est tout de la montre, à propos de Martha. Pourquoi elle devrait trouver nécessaire de faire de la montre, je n'essaie pas de vous le dire. Mais c'est de la montre, Dieu vous bénisse. Elle ferait

[1] *Olivier Twist*, le deuxième roman de Dickens (après *Pickwick Papers*) a été publié en trois volumes. *David Copperfiel*d est son septième roman (sur quinze).

n'importe quelle gentillesse pour elle en privé. Vous m'inscrirez donc pour la somme que vous trouverez juste, voulez-vous bien ? et postez-moi une ligne pour dire où l'envoyer ? Ma foi, quand un homme en arrive au temps de sa vie où les deux extrémités de la vie se rencontrent ; quand on le roule, aussi vigoureux qu'il soit, pour la deuxième fois, dans une espèce de poussette ; il devrait être plus que réjoui de faire une bonne action s'il peut. Il a beaucoup de besoins. Et je ne parle pas de moi-même en particulier, parce que, monsieur, ma façon de voir, c'est que nous descendons tous vers le bas de la colline, quel que soit notre âge, pour cause que le temps ne s'arrête jamais un seul instant. Alors faisons tous de bonnes actions et soyons plus que réjouis. C'est sûr ! »

Il a tapé sa pipe pour faire tomber les cendres, et l'a posée sur un rebord installé tout exprès au dos de son fauteuil.

« Il y a le cousin d'Em'ly, lui à qui elle aurait dû être mariée », a dit Mr Omer, frottant faiblement ses mains, « un gaillard comme y'a pas mieux à Yarmouth ! Il vient et me fait la conversation et la lecture, le soir, pour une heure entière quelquefois. C'est une bonne action, je dirais ! Toute sa vie est une bonne action.

– Je vais le voir maintenant.

– Ah bon ? Dites-lui que je vais bien, et que je lui envoie mes compliments. Minnie et Joram sont à un bal. Ils seraient aussi fiers de vous voir que je le suis, s'ils seraient à la maison. Minnie sort peu près pas du tout, 'pour cause de père', qu'elle dit. Alors j'ai juré ce soir que si elle y allait pas, je me coucherais à six heures. En conséquence de quoi », Mr Omer et son fauteuil étaient secoués de rire par le succès de sa ruse, « Joram et elle sont à un bal. »

Je lui ai serré la main et lui ai souhaité bonne nuit.

« Une minute, monsieur », a dit Mr Omer. « Si vous partiez sans voir mon petit éléphant, vous manqueriez ce qu'il y a de mieux. Vous avez jamais rien vu de tel ! Minnie ! »

Une petite voix mélodieuse a répondu de quelque part à l'étage, « Je viens, grand-père ! » et une jolie petite fille aux longs cheveux blonds et bouclés est vite arrivée en courant dans la boutique.

« C'est mon petit éléphant, monsieur », a dit Mr Omer en caressant l'enfant. « Race siamoise, monsieur. Allons-y, petit éléphant ! »

Le petit éléphant a ouvert la porte du salon, me permettant de voir qu'il avait été aménagé en chambre pour Mr Omer, que l'on ne pouvait pas facilement emmener en

haut ; puis a caché son joli front et laissé tomber ses long cheveux contre le dossier du fauteuil de Mr Omer.

« L'éléphant donne des coups de tête, vous savez, monsieur, quand il pousse un objet », a dit Mr Omer en me lançant un clin d'œil. « Un, éléphant. Deux. Trois ! »

À ce signal, le petit éléphant, avec une dextérité qui était merveilleuse pour un si petit animal, a tourné le fauteuil avec Mr Omer dedans, et l'a brinqueballé tant bien que mal jusqu'au salon sans toucher les montants de la porte ; Mr Omer savourant la performance de manière indescriptible et se retournant vers moi sur la route comme si c'était l'aboutissement triomphal des efforts de sa vie.

Après une petite promenade en ville, je suis allé à la maison de Ham. Peggotty s'était maintenant installée là pour de bon ; et avait loué sa propre maison au successeur de Mr Barkis dans l'entreprise de livraison, lequel l'avait très bien payée pour la clientèle, la charrette et le cheval. Je crois que c'était le même cheval placide que conduisait Mr Barkis.

Je les ai trouvés dans la cuisine bien propre, en compagnie de Mrs Gummidge, que Mr Peggotty lui-même était passé prendre dans le vieux bateau. Je doute que quelqu'un d'autre ait pu la convaincre d'abandonner son poste. De toute évidence, il leur avait tout dit. Peggotty et Mrs Gummidge s'essuyaient les yeux avec leur tablier, et Ham venait de sortir pour « faire un tour sur la plage ». Il est revenu bientôt, très content de me voir ; et j'espère que ma présence leur faisait du bien à tous. Nous avons parlé, en essayant de nous en réjouir, de l'enrichissement de Mr Peggotty dans un nouveau pays, et des merveilles qu'il nous décrirait dans ses lettres. Nous n'avons pas prononcé le nom d'Emily, mais l'avons vaguement évoquée plusieurs fois. Ham était le plus serein de tout le groupe.

Mais quand Peggotty m'a éclairé jusqu'à une petite chambre où le livre des crocodiles m'attendait sur une petite table, elle m'a dit qu'il était toujours le même. Elle croyait (m'a-t-elle dit en pleurant) qu'il avait le cœur brisé ; tout en étant plein de courage et de douceur, et en travaillant plus et mieux que n'importe quel constructeur de bateau dans n'importe quel chantier de la région. Il y avait des soirs, a-t-elle dit, où il parlait de leur ancienne vie dans la maison-bateau ; et il mentionnait alors Emily enfant. Mais il ne la mentionnait jamais devenue femme.

J'avais cru lire sur son visage qu'il désirait me parler seul à seul. J'ai donc résolu de me mettre sur son chemin le lendemain soir quand il rentrerait du travail. Ayant pris

cette décision, je me suis endormi. Cette nuit, pour la première fois depuis de nombreuses nuits, on a retiré la bougie de la fenêtre. Mr Peggotty s'est balancé dans son vieux hamac dans le vieux bateau, et le vent a murmuré sa vieille chanson autour de sa tête.

Toute la journée du lendemain, il s'est occupé de vendre son bateau de pêche et ses équipements ; d'emballer et d'envoyer à Londres en charrette celles de ses petites possessions domestiques dont il pensait qu'elle pourraient lui être utiles ; et de renoncer au reste, ou de le donner à Mrs Gummidge. Elle a passé toute la journée avec lui. Comme j'avais une envie mélancolique de voir le vieil endroit une dernière fois avant sa fermeture, je me suis engagé à les y retrouver le soir. Mais j'ai prévu de rencontrer Ham d'abord.

Il m'était facile de me trouver sur son chemin, car je savais où il travaillait. Je l'ai croisé dans un coin isolé de la grève, dont je savais qu'il le traverserait, et j'ai fait demi-tour pour marcher avec lui, de sorte qu'il avait tout loisir de me parler s'il le souhaitait vraiment. J'avais bien interprété l'expression de son visage. Nous n'avions parcouru que quelques pas ensemble quand il a dit, sans me regarder :

« Mas'r Davy, l'avez-vous vue ?

– Seulement un moment, alors qu'elle était évanouie », ai-je répondu doucement.

Nous avons marché un peu, et il a dit :

« Mas'r Davy, vous pensez que vous la r'verrez ?

– Ce serait trop douloureux pour elle, peut-être.

– J'ai pensé à ça. C'est sûr que oui, monsieur, c'est sûr.

– Mais, Ham », ai-je dit gentiment, « y a-t-il quelque chose que je puisse lui écrire de votre part, au cas où je ne pourrais pas le dire ; s'il y a quelque chose que vous aimeriez lui faire savoir par mon intermédiaire, je considérerais cela comme une responsabilité sacrée.

– Je suis certain sur ça. Je vous remercie, monsieur, bien aimable ! Je pense y'a quelque chose que je voudrais dit ou écrit.

– Qu'est-ce que c'est ? »

Nous avons avancé un peu plus loin en silence, puis il a parlé.

« C'est pas que je lui pardonne. C'est pas ça tellement. C'est plus que je la supplie de me pardonner d'avoir imposé mes affections sur elle. Des fois, je pense que si je lui avais pas fait promettre pour de me marier, monsieur, elle m'y faisait tant confiance, à

façon amicale, qu'elle m'aurait dit ce qui luttait dans son esprit, et m'aurait demandé conseil, et j'aurais pu la sauver. »

J'ai pressé sa main. « Est-ce tout ?

– Y'a encore une quelque chose d'autre, si je peux dire, Mas'r Davy. »

Nous avons continué à marcher, plus longtemps que nous n'avions marché auparavant, jusqu'au moment où il a parlé de nouveau. Il ne pleurait pas quand il faisait les pauses que j'exprime par des traits. Il se recueillait seulement pour parler très clairement.

« Je l'aimais — et j'aime le souvenir d'elle — trop profond — pour pouvoir la conduire à croire de moi-même que je suis un homme heureux. Je pourrais seulement être heureux — en l'oubliant — et j'suis effroyé de pouvoir peine supporter qu'on lui dise que j'ai fait ça. Mais si vous, que vous êtes si plein de savoir, Mas'r Davy, pouvez penser de n'importe quoi à dire qui pourrait la faire croire que je suis pas trop blessé ; l'aimant encore, et la pleurant ; n'importe quoi qui pourrait la faire croire que je suis pas fatigué de ma vie, et que j'espère encore la voir sans blâme, là où les méchants cessent de nuire et les fatigués sont au repos[1] — n'importe quoi qui pourrait apaiser son esprit malheureux, et pourtant pas lui faire penser comme quoi je pourrais jamais me marier, ou que n'importe qui pourrait jamais être pour moi ce qu'elle était — je vous demanderais de dire ça — avec mes prières pour elle — qui était si chère. »

J'ai pressé de nouveau sa main virile, et lui ai dit que je me chargerais de faire cela de mon mieux.

« Je vous 'mercie, monsieur . Vous avez été bon de me rencontrer. Vous avez été bon de tenir compagnie à lui pour descendre ici. Mas'r Davy, je comprends très bien, malgré que ma tante viendra à Londres avant qu'ils s'embarquent, et ils s'uniront encore une fois, que je vais peut-être pas le revoir. J'ai peur que c'est même sûr. Nous le disons pas, mais ce s'ra ainsi, et mieux ainsi. La dernière fois que vous le voyez — la toute dernière —voulez-vous lui donner l'hommage et les 'merciements les plus aimants de l'orphelin, qu'il a été plus qu'un père pour lui ? »

Cela aussi, je l'ai promis fidèlement.

« Je vous 'mercie encore, monsieur », a-t-il dit cordialement en me serrant la main. Je sais où vous allez. Au revoir ! »

[1] Job 3, 17.

Avec un petit signe de la main, comme pour m'expliquer qu'il ne pouvait pas entrer dans le vieil endroit, il est parti. Tandis que je regardais sa silhouette qui traversait l'étendue sauvage au clair de lune, je l'ai vu tourner son visage vers un ruban de lumière argentée sur la mer, et continuer en le regardant, jusqu'à n'être qu'une ombre au loin.

La porte de la maison-bateau était ouverte quand je m'en suis approché ; et, en entrant, je l'ai trouvée vidée de tous ses meubles, sauf un des vieux coffres, sur lequel Mrs Gummidge était assise, un panier sur les genoux, regardant Mr Peggotty. Il appuyait son coude sur la cheminée grossière, et fixait quelques braises expirantes sur la grille ; mais il a levé la tête quand je suis entré, et a parlé sur un ton joyeux.

« Venu lui dire adieu comme promis, hein, Mas'r Davy ! » a-t-il dit en prenant la bougie. « Assez vide maintenant, non ?

– En effet, vous n'avez pas perdu votre temps.

– Eh, nous n'avons pas chômé, monsieur. Mrs Gummidge a travaillé comme un — Je sais pas comme quoi Mrs Gummidge a pas travaillé », a dit Mr Peggotty en la regardant, incapable de trouver une comparaison assez élogieuse.

Mrs Gummidge, penchée sur son panier, n'a rien dit.

« Voilà le coffre même que vous aviez coutume de vous asseoir dessus, avec Em'ly ! » a dit Mr Peggotty à voix basse. « Je vais l'emporter avec moi, le dernier de tout. Et là votre vieille petite chambre, voyez, Mas'r Davy ! Presque aussi désolée ce soir qu'un cœur pourrait le souhaiter ! »

En vérité, le vent, bien que faible, avait un son solennel et rampait autour de la maison avec un gémissement chuchoté qui était très funèbre. Tout était parti, jusqu'au petit miroir avec le cadre en coquilles d'huîtres. Je me suis vu couché là, quand ce premier grand changement était à l'œuvre chez nous. J'ai pensé à la fillette aux yeux bleus qui m'avait enchanté. J'ai pensé à Steerforth ; et une idée folle et effrayante m'a assailli, qu'il était proche et susceptible d'apparaître à tout moment.

« Ça risque d'être long », a murmuré Mr Peggotty, « avant que le bateau trouve des nouveaux habitants. Ils le regardent, par ici, comme étant malchanceux maintenant !

– Appartient-il à quelqu'un du voisinage ?

– À un fabricant de mâts en ville. Je vais lui donner la clé ce soir. »

Nous avons regardé dans l'autre petite pièce, et sommes revenus à Mrs Gummidge, assise sur le coffre, à qui Mr Peggotty, posant la bougie sur la cheminée, a demandé de se lever, pour qu'il puisse le porter dehors avant d'éteindre la bougie.

« Dan’l » a dit Mrs Gummidge, abandonnant soudain son panier et s’accrochant à son bras, « mon cher Dan’l, les mots d’adieu que je parle dans cette maison est, je ne dois pas être laissée là. N’y pensez pas de me laisser là, Dan’l ! Oh, ne faites pas jamais ça ! »

Mr Peggotty, déconcerté, a tourné son regard de Mrs Gummidge à moi, et de moi à Mrs Gummidge, comme s’il avait été réveillé d’un songe.

« Le faites pas, très cher Dan’l, le faites pas ! » s’est écrié Mrs Gummidge avec ferveur. « Prenez moi ’vec vous, Dan’l, prenez moi ’vec vous et Em’ly ! Je serai votre servante, dévouée et fidèle. Si y’a des esclaves dans ces coins où que vous allez, je vous s’rai attachée comme esclave, et heureuse, mais me laissez pas là, Dan’l, que vous êtes un cher chéri !

– Ma bonne âme », a dit Mr Peggotty en secouant la tête, « vous ne savez pas quel long voyage c’est, et quelle dure vie !

– Si je sais, Dan’l ! Je peux imaginer ! Mais mes mots d’adieu sous ce toit est, je vais aller dans l’asile et mourir si qu’on me prend pas. Je peux creuser, Dan’l. Je peux travailler. Je peux vivre dur. Je peux être aimante et patiente maintenant — plus que vous pensez, Dan’l, si seul’ment nous m’essayez. Je touch’rais pas à la ’demnité, pas si je mourais de faim, Dan’l Peggotty ; mais j’irai avec vous et Em’ly, si vous acceptez seul’ment, jusqu’au bout du monde ! Je sais comment c’est ; vous croyez que je suis pauve et ’bandonnée ; mais, cher amour, c’est plus vrai ! J’suis pas restée assise ici si long, regardant et pensant à vos épreuves, sans que ça me fasse un peu de bien. Mas’r Davy, parlez-lui pour moi ! Je connais ses habitudes, et celle d’Em’ly, et je connais leurs malheurs, et j’peux être un réconfort pour eux, des fois, et travailler pour eux toujours ! Dan’l, Dan’l chéri, laissez-moi vous ’compagner ! »

Et Mrs Gummidge a pris sa main, et l’a embrassée avec une émotion et une tendresse sans façon, avec un enthousiasme sans façon de dévouement et de gratitude, qu’il méritait bien.

Nous avons sorti le coffre, éteint la bougie, cadenassé la porte, et laissé le vieux bateau solidement fermé, un point sombre dans la nuit nuageuse. Le lendemain, quand nous sommes retournés à Londres sur le toit de la diligence, Mrs Gummidge et son panier étaient sur le siège derrière, et Mrs Gummidge était heureuse.

Chapitre 52
J’assiste à une explosion

Vingt-quatre heures avant le moment que Mr Micawber avait fixé si mystérieusement, ma tante et moi avons discuté de la manière de procéder ; car ma tante ne voulait pas laisser Dora. Ah ! comme je portais Dora facilement dans l’escalier maintenant !

Même si Mr Micawber avait souhaité la présence de ma tante, nous pensions qu’elle pourrait rester à la maison, et être représentée par Mr Dick et moi. Bref, nous avions fait ce choix, quand Dora a de nouveau bouleversé nos plans en déclarant qu’elle ne se pardonnerait jamais, et ne pardonnerait jamais à son vilain garçon, si ma tante restait à la maison sous n’importe quel prétexte.

« Je ne vous parlerai plus », a dit Dora, en secouant ses boucles à l’intention de ma tante. « Je serai désagréable ! Je dirai à Jip de vous aboyer après toute la journée. Je ferai tout pour que vous deveniez vraiment une vieille chose méchante si vous ne partez pas !

– Tut, ma Fleur ! » a ri ma tante. « Vous savez que vous ne pouvez pas vous passer de moi.

– Si, je peux. Vous ne me servez à rien du tout. Vous ne passez jamais la journée à monter et à descendre l’escalier pour moi. Vous ne vous asseyez jamais pour me raconter des histoires de Doady, quand ses chaussures étaient toutes usées, et qu’il était couvert de poussière — oh, quel pauvre petit bout de bonhomme ! Vous ne faites jamais rien pour mon plaisir, hein, ma chère ? » Dora s’est empressée d’embrasser ma tante, et de dire, « Si, vous le faites ! Je plaisantais ! » — comme si ma tante pouvait supposer qu’elle le pensait vraiment.

« Mais, ma tante », a dit Dora, d’un ton câlin, « écoutez-moi. Vous devez y aller. Je vous taquinerai jusqu’à ce que vous me laissiez faire. Je mènerai une *telle* vie à mon méchant garçon, s’il ne vous emmène pas, je me rendrai si désagréable — et Jip aussi ! Si vous n’y allez pas, vous regretterez longtemps, très longtemps, de ne pas y être allée comme une brave chose. D’ailleurs », a dit Dora, en rejetant ses cheveux en arrière et en adressant des regards interrogateurs à ma tante et moi, « pourquoi ne partez-vous pas tous les deux ? Je ne suis pas très malade, si ?

– Allons, quelle question ! » s'est écrié ma tante.

« Quelle idée ! » ai-je dit.

« Oui, je sais que je suis une petite sotte ! » a dit Dora, nous regardant lentement l'un après l'autre, puis avançant ses jolies lèvres pour nous embrasser tandis qu'elle était étendue sur son canapé. « Bien, alors vous devez partir tous les deux, ou je ne vous croirai pas, et alors je pleurerai ! »

J'ai vu, sur le visage de ma tante, qu'elle commençait à céder, et Dora s'est déridée, car elle le voyait aussi.

« Vous reviendrez avec tant de choses à me raconter, qu'il vous faudra au moins une semaine pour me le faire comprendre ! Parce que je *sais* que je ne comprendrai pas tout de suite, s'il y a des affaires dedans. Et il y aura sûrement des affaires dedans ! S'il faut ajouter des choses, en plus, je ne sais combien de temps cela me prendra d'y arriver ; et mon mauvais garçon aura l'air *si* malheureux tout le temps. Là ! Alors vous irez, non ? Vous ne serez absents qu'une nuit, et Jip s'occupera de moi quand vous serez absents. Doady me portera là-haut avant de partir, et je ne redescendrai pas avant votre retour ; et je vous donnerai une lettre de réprimandes terribles pour Agnès, parce qu'elle n'est jamais venue nous voir ! »

Nous avons décidé, sans plus de discussion, que nous partirions tous les deux, et que Dora était une petite simulatrice, qui feignait d'aller assez mal parce qu'elle aimait se faire dorloter. Elle était très contente et joyeuse ; et nous quatre, c'est-à-dire ma tante, Mr Dick, Traddles et moi, sommes descendus à Canterbury par la malle-poste de Douvres ce soir-là.

À l'hôtel où Mr Micawber nous avait demandé de l'attendre, dans lequel nous sommes entrés, non sans mal, au milieu de la nuit, j'ai trouvé une lettre annonçant qu'il apparaîtrait le matin ponctuellement à neuf heure et demie. Après quoi, nous sommes allés en frissonnant, à cette heure inconfortable, à nos lits respectifs, à travers divers couloirs étroits ; à leur odeur, on pouvait penser qu'ils avaient mariné pendant des siècles dans une solution de soupe et d'écuries.

Le matin de bonne heure, je me suis promené par les chères vieilles rues tranquilles, et me suis fondu de nouveau dans les ombres des vénérables portails et églises. Les corbeaux planaient au-dessus des tours de la cathédrale ; et les tours elles-mêmes, surplombant de nombreux miles inchangés du riche paysage et de ses plaisants cours d'eau, fendaient l'air lumineux du matin comme si rien ne changeait jamais sur terre.

Pourtant les cloches, quand elles ont sonné, m'ont parlé tristement du changement en toutes choses ; m'ont parlé de leur âge, et de la jeunesse de ma jolie Dora ; et de tous ceux, jamais vieillis, qui avaient vécu et aimé et disparu pendant que les vibrations des cloches bourdonnaient à travers l'armure rouillée du Prince Noir[1] pendue à l'intérieur et, poussières sur l'océan du Temps, se perdaient dans l'air comme les cercles le font sur l'eau.

J'ai regardé la vieille maison depuis le coin de la rue, mais ne m'en suis pas approché, de peur d'être vu et de nuire involontairement au dessein que je venais servir. Le soleil levant frappait obliquement ses pignons et ses fenêtres dont il dorait les petits carreaux ; et certains rayons de sa vieille paix semblaient toucher mon cœur.

J'ai vagabondé dans la campagne pendant une heure environ, et puis je suis rentré par la grand-rue, qui entre-temps s'était réveillée de son sommeil nocturne. Parmi ceux qui s'affairaient dans les boutiques, j'ai vu mon ancien ennemi le boucher, qui avait avancé dans la vie jusqu'à posséder des bottines et un bébé, et à s'établir à son compte. Il berçait le bébé, et paraissait être un membre affable de la société.

Nous sommes tous devenus très anxieux et impatients quand nous nous sommes assis pour prendre le petit déjeuner. Alors que nous approchions de neuf heures et demie, nous devenions de plus en plus nerveux en attendant Mr Micawber. Enfin nous avons cessé de prétendre nous occuper du repas qui, sauf pour Mr Dick, n'était là depuis le début que pour la forme ; mais ma tante faisait les cent pas dans la pièce, Traddles était assis sur le canapé en prétendant lire le journal avec ses yeux au plafond ; et je guettais à la fenêtre pour signaler l'arrivée de Mr Micawber. Je n'ai pas eu longtemps à attendre, car il est apparu dans la rue au premier coup de la demi-heure.

« Le voici », ai-je dit, « et pas dans sa tenue juridique ! »

Ma tante a noué les rubans de son chapeau (elle était descendue pour le petit déjeuner en chapeau) et a mis son châle, comme si elle se préparait pour quelque chose de résolu et d'intransigeant. Traddles a boutonné sa veste avec un air déterminé. Mr Dick, perturbé par ces préparatifs impressionnants, mais se sentant tenu de les imiter, a tiré

[1] Edward (1330-1376), fils du roi Edward III. Le Prince Noir est un des grands héros (du côté anglais) de la guerre de cent ans. Il conquiert une grande partie de la France du 4 août au 19 septembre 1356 au cours de la « chevauchée du prince noir », qui s'achève par la bataille de Poitiers et la capture du roi Jean le Bon. Il est enterré dans la cathédrale de Canterbury et son armure est suspendue au-dessus de sa tombe.

son chapeau des deux mains sur ses oreilles aussi fermement que possible, pour l'enlever aussitôt afin d'accueillir Mr Micawber.

« Gentlemen, et madame », a dit Mr Micawber, « bonjour ! Mon cher monsieur », à Mr Dick, qui lui serrait la main énergiquement, « vous êtes bien bon.

– Avez-vous déjeuné ? » a demandé Mr Dick « Prenez une côtelette !

– Pour rien au monde, mon bon monsieur ! » s'est écrié Mr Micawber, l'arrêtant alors qu'il allait sonner la cloche, « l'appétit et moi, Mr Dixon, sommes étrangers l'un à l'autre depuis longtemps. »

Mr Dixon était si content de son nouveau nom, et semblait trouver que Mr Micawber s'était montré si généreux en le lui conférant, qu'il lui a serré la main de nouveau, et a ri comme un enfant.

« Dick, attention ! » a dit ma tante.

Mr Dick s'est ressaisi en rougissant.

« Maintenant, monsieur », a dit ma tante à Mr Micawber en mettant ses gants, « nous sommes prêts pour le Mont Vésuve, ou autre chose, dès qu'il *vous* plaira.

– Madame, j'espère que vous verrez bientôt une éruption. Mr Traddles, j'ai votre permission, je crois, de mentionner ici que nous avons communiqué ensemble ?

– C'est un fait indubitable, Copperfield », a dit Traddles, à qui j'ai lancé un regard étonné. « Mr Micawber m'a consulté, en référence à ce qu'il envisage, et je l'ai conseillé au mieux de mon jugement.

– Si je ne me trompe pas, Mr Traddles », a poursuivi Mr Micawber, « ce que j'envisage est une révélation d'une nature importante.

– Hautement.

– Peut-être, dans de telles circonstances, madame et gentlemen, vous m'accorderez la faveur de vous soumettre, pour le moment, aux directives de quelqu'un qui, aussi indigne soit-il d'être considéré autrement que comme un Enfant abandonné et un Animal errant sur le rivage de la nature humaine, reste votre semblable, bien qu'arraché à sa forme originelle par des erreurs individuelles, et la force accumulée d'un combinaison de circonstances ?

– Nous avons pleinement confiance en vous, Mr Micawber », ai-je dit, « et ferons ce qu'il vous plaira.

– Mr Copperfield, votre confiance n'est pas, en la conjoncture existante, mal placée. Je prierais que l'on m'alloue une avance de cinq minutes d'horloge ; et je recevrais

ensuite la présente compagnie, rendant visite à Miss Wickfield, au bureau de Wickfield et Heep, dont je suis le Salarié. »

Ma tante et moi avons regardé Traddles, qui a approuvé de la tête.

« Je n'ai rien de plus à dire à présent », a observé Mr Micawber.

Sur quoi, à ma surprise infinie, il nous a tous inclus dans un grand salut collectif, et a disparu ; sa manière étant extrêmement distante, et son visage extrêmement pâle.

Traddles s'est contenté de sourire et de secouer sa tête (avec ses cheveux dressés tout droit à son sommet) quand je l'ai regardé en espérant une explication ; j'ai donc sorti ma montre et, n'ayant rien d'autre à faire, ai compté les cinq minutes. Ma tante, avec sa propre montre en main, a fait de même. À l'expiration du délai, Traddles lui a donné le bras ; et nous sommes tous partis ensemble à la vieille maison, sans dire un mot sur le chemin.

Nous avons trouvé Mr Micawber assis à son bureau au rez-de-chaussée de la tourelle, soit écrivant, soit prétendant écrire, assidûment. La grande règle de bureau était coincée dans son gilet, et était si mal cachée qu'un bon pied de cet instrument dépassait de son sein, comme une nouvelle sorte de jabot.

Comme il m'a semblé que l'on comptait sur moi pour parler, j'ai dit à voix haute :

« Comment allez-vous, Mr Micawber ?

– Mr Copperfield », a dit Mr Micawber, gravement, « j'espère que vous vous portez bien !

– Miss Wickfield est-elle à la maison ?

– Mr Wickfield est alité, monsieur, souffrant d'une fièvre rhumatismale ; mais Miss Wickfield, je n'en doute pas, sera heureuse de voir de vieux amis. Voulez-vous entrer, monsieur ? »

Il nous a précédés dans la salle à manger — la première pièce de cette maison dans laquelle j'étais entré — et ouvrant grand la porte de l'ancien bureau de Mr Wickfield, a dit d'une voix retentissante :

« Miss Trotwood, Mr David Copperfield, Mr Thomas Traddles, et Mr Dixon ! »

Je n'avais pas vu Uriah Heep depuis le jour de la gifle. Notre visite l'a stupéfié, évidemment ; d'autant plus, je dirais, qu'elle nous stupéfiait nous-mêmes. Il n'a pas froncé les sourcils, car les siens ne valaient pas la peine qu'on en parle, mais il a contracté ses arcades sourcilières au point qu'il a presque fermé ses petits yeux, pendant que la hâte avec laquelle il montait son horrible main à son menton trahissait quelque

inquiétude ou perplexité. Ce n'était qu'au moment où nous étions en train d'entrer dans la pièce, quand j'ai jeté un coup d'œil par-dessus l'épaule de ma tante. Un instant plus tard, il était aussi humble et obséquieux que d'habitude.

« Eh bien, pour sûr, c'est vraiment un plaisir inattendu ! Avoir, si je peux dire, tous mes amis autour de Saint-Paul[1] en même temps, est un régal imprévu ! Mr Copperfield, j'espère que vous êtes bien portant et — si je peux umblement m'exprimer ainsi — bien disposé envers ceux qu'est toujours vos amis, quoi qu'il arrive. Mrs Copperfield, monsieur, j'espère qu'elle va mieux. Les piètres nouvelles que nous avons reçues de son état récemment nous ont bien mis mal à l'aise, je vous assure. »

J'avais honte de lui laisser prendre ma main, mais je ne savais pas comment faire autrement.

« Les choses ont changé dans ce bureau, Miss Trotwood, depuis que j'étais un numble employé, et tenais votre cheval, hein ? » a dit Uriah, avec son sourire le plus écœurant. « Mais *je* n'ai pas changé, Miss Trotwood.

– Voyons, monsieur, à dire vrai, je pense que vous tenez bien les promesses de votre jeunesse ; si cela peut vous satisfaire.

– Merci, Miss Trotwood », a dit Uriah, se tortillant à sa manière gauche, « pour votre bonne opinion ! Micawber, dites-leur de faire savoir à Miss Agnès — et à mère. Quand mère verra la présente compagnie, elle sera dans un état ! », a dit Uriah, en installant des chaises.

« Vous n'êtes pas occupé, Mr Heep ? » a dit Traddles, que l'œil rouge avait regardé en passant, tandis qu'il nous observait et nous fuyait à la fois.

« Non, Mr Traddles », a répondu Uriah, reprenant son siège officiel et serrant ses mains osseuses, paume contre paume, entre ses genoux osseux. « Pas autant que je pourrais le souhaiter. Mais les juristes, les requins et les sangsues ne sont pas facilement satisfaits, vous savez ! Ce n'est pas que Micawber et moi n'ayons nos mains bien pleines, en général, pour cause que Mr Wickfield n'est guère bon à rien, monsieur. Mais c'est un plaisir autant qu'un devoir, je suis sûr, de travailler pour *lui*. Vous n'avez pas été intime avec Mr Wickfield, je pense, Mr Traddles ? Je crois que j'ai eu l'honneur de ne vous voir qu'une fois moi-même ?

[1] *To all friends round St-Paul's* était un toast ancien bien connu dans les pubs, que Dickens cite dans plusieurs œuvres.

– Non, je n'ai pas été intime avec Mr Wickfield, ou je serais peut-être venu vous voir il y a longtemps, Mr Heep. »

Il y avait quelque chose dans le ton de cette réponse qui a incité Uriah à regarder son auteur de nouveau, avec une expression très sinistre et soupçonneuse. Mais il s'est rassuré quand il a vu seulement le visage bonhomme, les manières simples, et les cheveux dressés de Traddles, et il a répliqué, avec une secousse de tout son corps, et en particulier de son cou :

« J'en suis désolé, Mr Traddles. Vous l'auriez admiré autant que nous tous. Ses petits défauts vous l'auraient rendu encore plus cher. Mais si vous voulez entendre parler de mon associé de manière éloquente, je vous conseille de vous adresser à Copperfield. Il est très fort sur le sujet de cette famille, si vous ne l'avez jamais entendu. »

Je n'ai pas eu besoin de décliner le compliment (si j'avais voulu le faire, en tout cas), car Agnès est entrée, amenée par Mr Micawber. Elle n'était pas aussi maîtresse d'elle-même que d'habitude, ai-je pensé ; et était visiblement marquée par l'inquiétude et la fatigue. Mais sa cordialité sincère, et sa beauté sereine, n'en brillaient que d'un éclat plus noble.

J'ai vu Uriah l'observer pendant qu'elle nous saluait ; et il me rappelait un génie horrible et rebelle observant un esprit du bien. Pendant ce temps, Mr Micawber et Traddles ont échangé quelques signes discrets ; et Traddles — personne ne l'a remarqué sauf moi — est sorti.

« Vous pouvez disposer, Micawber », a dit Uriah.

Mr Micawber, la main sur la règle sortant de son sein, se tenait raide devant la porte, contemplant sans le moindre doute l'un de ses semblables, à savoir son employeur.

« Qu'attendez-vous ? » a dit Uriah. « Micawber ! M'avez-vous entendu dire que vous pouvez disposer ?

– Oui ! » a répondu l'inébranlable Micawber.

« Alors pourquoi restez-vous ?

– Parce que je — bref, c'est mon choix », a répliqué Mr Micawber d'un ton explosif.

Les joues d'Uriah ont perdu leur couleur, et une pâleur malsaine, encore faiblement teintée de son fond rouge, les a imprégnées. Il a regardé Mr Micawber attentivement, tous les traits de son visage déformés par son souffle court et saccadé.

« Vous êtes un bonhomme dissolu, ainsi que tout le monde le sait », a-t-il dit en s'efforçant de sourire, « et je crains de devoir me débarrasser de vous. Allez-vous en ! Je vous parlerai tout à l'heure.

– S'il y a une crapule sur cette terre », a dit Mr Micawber, se déchaînant soudain de nouveau avec la plus extrême véhémence, « avec qui j'ai déjà trop parlé, le nom de cette crapule est — HEEP ! »

Uriah a reculé, comme s'il avait été frappé ou piqué. Il a promené lentement son regard sur nous avec l'expression la plus sombre et la plus mauvaise que pût prendre son visage, et il a dit, d'une voix plus basse :

« Ooh ! C'est un complot ! Vous vous êtes arrangés pour vous rencontrer ici ! Vous conspirez [1] avec mon employé, hein, Copperfield ? Eh bien, prenez garde. Vous n'arriverez à rien. Nous nous comprenons, vous et moi. Nous ne nous aimons pas. Vous avez toujours été un chiot prétentieux, dès votre arrivée ici ; et vous êtes jaloux de mon avancement, non ? Pas de vos complots contre moi ; je peux comploter aussi ! Micawber, filez. Je vous parlerai tout à l'heure.

– Mr Micawber », ai-je dit, « ce bonhomme a changé soudain, et pas seulement parce qu'il vient de dire la vérité sur un point particulier, ce qui est extraordinaire et me laisse penser qu'il est aux abois. Occupez-vous de lui comme il le mérite !

– Vous êtes une jolie bande, hein ? » a dit Uriah, toujours à voix basse, et pris d'une fièvre moite, qu'il a essuyée sur son front avec sa longue et maigre main, « de soudoyer mon employé, qui est la lie même de la société — ce que vous étiez vous-même, Copperfield, vous le savez, avant qu'on vous ait fait la charité — pour me diffamer avec ses mensonges ? Miss Trotwood, vous feriez bien d'arrêter ça ; ou je ferai arrêter votre mari plus tôt que cela ne vous plaira. Ce n'est pas pour rien que je connais professionnellement votre histoire, vieille femme ! Miss Wickfield, si vous avez la moindre affection pour votre père, vous feriez bien de ne pas vous joindre à ce gang. Je vais le ruiner, si vous le faites. Allons donc ! Je tiens certains d'entre vous sous la herse. Réfléchissez-y à deux fois avant qu'elle vous passe dessus. Réfléchissez-y à deux fois, vous Micawber, si vous ne voulez pas être écrasé. Je vous recommande de vous retirer et d'accepter que l'on vous parle tout à l'heure, espèce d'imbécile ! pendant qu'il est

[1] Le texte anglais utilise une expression un peu argotique, *playing booty*, qui désigne un complot dans une bande de brigands pour priver l'un d'eux de sa part de butin (*booty*).

temps de battre en retraite. Où est mère ! » a-t-il dit, paraissant remarquer soudain, très inquiet, l'absence de Traddles, et tirant le cordon de la sonnette. « Belles façons d'agir dans la propre maison de quelqu'un !

– Mrs Heep est là, monsieur », a dit Traddles, revenant avec la digne mère d'un digne fils. « J'ai pris la liberté de me faire connaître d'elle.

– Qui êtes-vous pour vous faire connaître ? Et que faites-vous ici ?

– Je suis le représentant et l'ami et Mr Wickfield, monsieur », a dit Traddles, du ton posé d'un homme d'affaires. « Et j'ai sa procuration dans ma poche, pour agir en son nom en toutes choses.

– Le vieil âne a tant bu qu'il est gâteux », a dit Uriah, devenant de plus en plus hideux, « et vous l'avez obtenue de lui frauduleusement !

– Une chose a été obtenue de lui frauduleusement, je le sais », a répliqué tranquillement Traddles, « et vous le savez aussi, Mr Heep. Nous allons soumettre cette question à Mr Micawber, si vous voulez bien.

– Ury — ! » a commencé Mrs Heep, avec un geste inquiet.

« Tenez votre langue, mère. Moins on en dit, mieux c'est.

– Mais mon Ury —

– Allez-vous tenir votre langue, mère, et me laisser m'en occuper ? »

Si je savais depuis longtemps que sa servilité était feinte, et toutes ses prétentions creuses et malhonnêtes, je n'avais pas une conception exacte de l'étendue de son hypocrisie, avant de le voir enfin sans son masque. La soudaineté avec laquelle il l'a laissé tomber, quand il a compris qu'il ne lui servait plus à rien ; la méchanceté, l'insolence et la haine qu'il a révélées ; le vilain regard montrant combien il jouissait, même à ce moment, du mal qu'il avait fait — alors qu'il était désespéré, et incapable de trouver le moyen de l'emporter sur nous — tout cela, bien que conforme à l'expérience que j'avais de lui, m'a pris par surprise, moi qui le connaissais depuis si longtemps, et le détestais si cordialement.

Je ne dis rien du regard qu'il m'a lancé, alors qu'il nous observait les uns après les autres ; car j'avais toujours compris qu'il me haïssait, et je me souvenais des marques de ma main sur sa joue. Mais quand ses yeux se sont portés sur Agnès, et que j'ai vu la rage avec laquelle il sentait son pouvoir sur elle s'évanouir, et l'exhibition, dans sa déception, de l'odieuse passion qui l'avait conduit à désirer celle dont il ne pourrait

jamais apprécier ni contenter les vertus, j'ai été choqué par la simple pensée qu'elle ait vécu ne serait-ce qu'une heure à portée de vue de cet homme.

Après avoir frotté un peu le bas de son visage, et nous avoir regardés un peu avec ses yeux mauvais au-dessus de ses doigts macabres, il s'est adressé à moi encore une fois, mi-geignard et mi-injurieux.

« Vous trouvez justifiable, hein, Copperfield, vous qui vous vantez *tellement* de votre honneur et tout le reste, de vous glisser chez moi et d'espionner avec mon employé ? Si ç'avait été *moi*, je ne me serais pas étonné ; car je ne prétends pas être un gentleman (bien que je n'aie pas non plus été à la rue, comme vous l'avez été, selon Micawber), mais c'est *vous* ! — Et vous n'avez pas peur de faire ça, non plus ? Vous ne pensez pas du tout à ce que je ferai, pour riposter ; et aux ennuis que vous risquez pour avoir comploté et ainsi de suite ? Très bien. Nous verrons ! Mr Comment-vous-appelez-vous, vous alliez soumettre une question à Micawber. Voilà votre arbitre. Pourquoi ne le faites-vous pas parler ? Il a appris sa leçon, je vois. »

Constatant que ce qu'il disait n'avait aucun effet sur moi ni sur personne d'autre, il s'est assis sur le bord de sa table avec les mains dans les poches et l'un de ses pieds plats entortillé autour de l'autre jambe, attendant crânement ce qui pouvait arriver.

Mr Micawber, dont j'avais bridé l'impétuosité avec beaucoup de peine jusque-là, et qui avait tenté plusieurs fois d'intervenir en prononçant la première syllabe de CRA-pule ! sans arriver à la seconde, s'est élancé maintenant, a sorti la règle de son sein (apparemment en tant qu'arme défensive), et a sorti de sa poche une grande feuille de papier[1], pliée en forme de lettre. L'ouvrant avec un de ses anciens moulinets, et fixant son contenu comme s'il éprouvait une admiration artistique pour le style de sa composition, il s'est mis à lire ce qui suit :

« Chère Miss Trotwood et gentlemen —

– Dieu bénisse le bonhomme ! » s'est exclamé ma tante à voix basse. « Il écrirait des lettres par rames entières même si c'était un crime capital ! »

Mr Micawber a continué sans l'avoir entendue.

[1] Dickens dit *foolscap*, ce qui désignait un format de papier — 20x33 cm environ pour une feuille « normale » ou 22x34 pour une feuille à imprimer. Ce format, qui doit son nom à un filigrane représentant un bonnet d'âne datant du XVème siècle, était courant au Royaume-Uni et en Europe avant son remplacement par le format international A4.

« En paraissant devant vous pour dénoncer probablement le pire scélérat qui ait jamais existé », Mr Micawber a pointé la règle comme une matraque fantomatique, sans quitter la lettre des yeux, en direction de Uriah Heep, « je ne vous demande aucune faveur pour moi-même. Victime, depuis mon berceau, d'engagements pécuniaires que j'ai été incapable de tenir, j'ai toujours été le jouet de circonstances avilissantes. L'Ignominie, le Besoin, le Désespoir et la Folie ont été, collectivement ou séparément, les préposés de ma carrière. »

La délectation avec laquelle Mr Micawber se décrivait comme la proie de ces affreuses calamités n'avait d'égale que l'emphase avec laquelle il lisait sa lettre ; et le genre d'hommage qu'il lui rendait d'un roulement de tête quand il pensait avoir forgé une phrase vraiment puissante.

« Poussé par une accumulation d'Ignominie, de Besoin, de Désespoir et de Folie, je suis entré dans le bureau — ou, comme notre vivace voisin le Gaulois le désignerait, le *Bureau*[1] — de l'entreprise, conduite nominalement sous l'appellation de Wickfield et — HEEP, mais en réalité, tenue par — HEEP seul. HEEP, et seulement HEEP, est le moteur de la machine. HEEP, et seulement HEEP, est le Faussaire et le Tricheur. »

Uriah, plus bleu que blanc à ces mots, a bondi sur la lettre comme pour la déchirer. Mr Micawber, en un parfait miracle de dextérité ou de chance, a frappé ses phalanges avec la règle, et a mis sa main droite hors d'action. Elle est tombée au poignet, comme si elle était brisée. Le coup a sonné comme s'il avait frappé du bois.

« Approchez de nouveau, espèce de — de — d'HEEP-ocrite », a haleté Mr Micawber, « et si votre tête est humaine, je la briserai. Allez ! Allez ! »

Je pense que je n'ai jamais rien vu de plus ridicule —j'en étais conscient, même sur le moment — que Mr Micawber brandissant sa règle comme une épée et criant « Allez ! » pendant que Traddles et moi le repoussions dans un coin, depuis lequel, aussi souvent que le fourrions dedans, il s'entêtait à ressortir.

Son ennemi, après s'être tordu la main en marmonnant pendant un moment, l'a lentement pansée avec le foulard qui était autour de son cou ; puis, la tenant avec son autre main, il s'est assis sur sa table, son visage renfrogné tourné vers le bas.

Mr Micawber, une fois suffisamment calmé, a repris la lecture de sa lettre.

[1] En français dans le texte. La première occurrence du mot dans la phrase est *office* dans le texte.

« Les émoluments salariaux en considération desquels je suis entré au service de — HEEP », s'arrêtant toujours avant ce mot, et le prononçant avec une vigueur stupéfiante, « n'étaient pas définis au-delà de l'aumône de vingt-deux shillings et six pence par semaine. Le reste dépendait de la valeur de mes efforts professionnels ; autrement dit, et de manière plus expressive, de la bassesse de ma nature, la cupidité de mes mobiles, la pauvreté de ma famille, la ressemblance morale (ou plutôt immorale) entre moi-même et — HEEP. Ai-je besoin de dire qu'il est vite devenu nécessaire pour moi de solliciter de — HEEP des avances pécuniaires afin de nourrir Mrs Micawber et notre famille flétrie mais s'agrandissant ! Ai-je besoin de dire que cette nécessité avait été prévue par — HEEP ? Que ces avances ont été garanties par des reconnaissances de dettes et autre récépissés similaires, reconnus par les institutions légales de ce pays. Et que je suis ainsi devenu empêtré dans la toile qu'il avait tissée pour me recevoir ? »

Le plaisir que son talent épistolaire procurait à Mr Micawber quand il décrivait ce malheureux état de chose semblait vraiment l'emporter sur toute souffrance ou anxiété que la réalité aurait pu provoquer. Il a continué à lire :

«C'est alors que — HEEP a commencé à m'accorder tout juste ce qu'il fallait de sa confiance pour exécuter ses affaires infernales. C'est alors que j'ai commencé, si je peux m'exprimer shakespeariennement, à faiblir, décliner, et dépérir[1]. J'ai découvert que l'on faisait constamment appel à mes services pour falsifier les affaires et mystifier un individu que j'appellerai Mr W. On a trompé ce Mr W., on l'a maintenu dans l'ignorance, on l'a dupé, de toutes les manières possibles ; pourtant, pendant tout ce temps, le vaurien — HEEP manifestait une gratitude et une amitié sans bornes envers ce gentleman gravement lésé. C'était déjà assez vilain, mais comme l'observe le Danois philosophe, avec cet art universellement applicable qui distingue l'illustre ornement de l'ère élisabéthaine, le pire reste à venir ! [2]»

Cette heureuse manière de conclure par une citation a si bien frappé Mr Micawber qu'il s'est offert, et à nous aussi, le plaisir d'une seconde lecture de la phrase, sous prétexte qu'il avait perdu le fil.

« Ce n'est pas mon intention », a-t-il continué, « de proposer une liste détaillée, dans le cadre de cette présente épitre (bien qu'elle soit prête ailleurs), des diverses

[1] Malédiction de la première sorcière de *Macbeth* (I,3).
[2] Le Danois philosophe, c'est Hamlet (III,4).

malversations mineures affectant l'individu que j'ai dénommé Mr W., pour lesquelles j'ai été un complice tacitement consentant. Mon objectif, quand le conflit en moi-même entre salaire ou pas de salaire, boulanger ou pas de boulanger, exister ou ne pas exister, a cessé, a été de prendre avantage de ma situation pour découvrir et exposer les malversations majeures commises aux dépends de ce gentleman par — HEEP. Stimulé par un soutien intérieur silencieux, et par un soutien extérieur non moins touchant et attachant — que je nommerai Miss W. — j'ai entrepris, non sans peine, une tâche d'investigation clandestine qui dure maintenant, autant que je sache et croie, depuis plus de douze mois de calendrier — »

Il a lu ce passage comme si c'était un Acte du Parlement ; et paraissait majestueusement ragaillardi par le son des mots.

« Mes accusations contre — HEEP », a-t-il poursuivi, lui jetant un coup d'œil et plaçant la règle en bonne position sous son bras gauche, en cas de besoin, « sont les suivantes. »

Nous retenions tous notre souffle, je crois. Je suis sûr que Uriah retenait le sien.

« Premièrement . Quand les facultés et la mémoire professionnelle de Mr. W. sont devenues, pour des raisons dans lesquelles il ne m'est ni nécessaire ni utile d'entrer, affaiblies et désorientées, — HEEP a volontairement compliqué et embrouillé l'ensemble des transactions officielles. Quand Mr W. était le moins capable de s'occuper d'une affaire, — HEEP était toujours là pour le forcer à s'en occuper. Il obtenait dans ces circonstances la signature de Mr W. pour des documents d'importance, les présentant comme d'autres documents sans importance. C'est ainsi qu'il a amené Mr W. à lui donner procuration pour retirer une somme particulière confiée en dépôt, de douze mille six cent quatorze livres deux shillings et neuf pence[1], et l'a employée pour payer de prétendus déficits et frais qui étaient déjà remboursés ou n'avaient jamais existé. Il a donné à ce processus, tout du long, l'apparence d'avoir pour origine une intention malhonnête de Mr W., et d'avoir été accompli de manière malhonnête par Mr W. lui-même ; et l'a utilisé depuis comme instrument de torture et de chantage.

[1] Mr Micawber s'exprime plus sobrement. Il dit *twelve six fourteen, two and nine*. Les mots mille, cent, livres, shillings et pence sont sous-entendus, ainsi que le faisaient sans doute les comptables.

– Vous aurez à prouver cela, vous, Copperfield ! » a dit Uriah, en secouant la tête de façon menaçante. « Mon heure viendra !

– Mr Traddles, demandez à — HEEP qui est venu habiter dans sa maison après lui », a dit Mr Micawber, interrompant sa lecture, « voulez-vous ?

– L'imbécile lui-même — et il y habite encore », a dit Uriah, dédaigneusement.

« Demandez à — HEEP s'il a jamais gardé un calepin dans cette maison, voulez-vous ? »

J'ai vu la main grêle de Uriah s'arrêter, involontairement, de gratter son menton.

« Ou demandez-lui », a dit Mr Micawber, « s'il en a jamais brûlé un là-bas. S'il dit oui, et vous demande où sont les cendres, envoyez-le à Wilkins Micawber, et il entendra quelque chose qui n'est pas du tout à son avantage ! »

Le moulinet triomphal avec lequel Mr Micawber a accompagné ces mots a fortement inquiété la mère ; qui s'est écrié, très agitée :

« Ury, Ury ! Sois umble, négocie, mon chéri !

– Mère ! voulez-vous vous taire ? Vous êtes dans l'effroi, et ne savez pas ce que vous dites. Umble ! » a-t-il répété, me regardant en ricanant. « J'en ai umilié quelques-uns d'entre eux depuis un bon bout de temps, tout umble que j'étais ! »

Mr Micawber, ajustant avec distinction son menton dans son col, a repris son exposé.

« Deuxièmement. — HEEP a plusieurs fois, autant que je sache et croie —

– Mais *cela* ne suffira pas », a murmuré Uriah, soulagé. « Mère, taisez-vous.

– Nous allons entreprendre de fournir quelque chose qui *suffira*, et qui règlera votre compte, monsieur, sous peu », a répliqué Mr Micawber. « Deuxièmement. — HEEP a plusieurs fois, autant que je sache et croie, contrefait systématiquement dans divers documents, livres de compte et écritures, la signature de Mr W. ; et l'a fait distinctement dans un cas précis, pour lequel je peux fournir une preuve. À savoir, de la manière suivante, c'est-à-dire : »

Mr Micawber montrait encore sa délectation à empiler formellement les mots qui, aussi ridicule fût-elle dans son cas, ne lui était pas propre, je dois dire. Je l'ai observée, au cours de ma vie, chez nombre de gens. Cela me semble une règle générale. Les personnes qui prêtent serment légalement, par exemple, semblent éprouver un plaisir considérable quand plusieurs excellents mots se succèdent pour exprimer une seule idée ; ainsi, ils détestent, abominent et exècrent totalement, etc. Et on donnait de la saveur aux vieux anathèmes selon le même principe. Nous parlons de la tyrannie des

mots, mais nous aimons les tyranniser aussi ; nous sommes contents d'avoir une troupe nombreuse et superflue de mots à notre service dans les grandes occasions ; nous pensons que cela sonne bien et nous donne de l'importance. De même que nous ne sommes pas exigeants en ce qui concerne la signification de nos livrées pour les cérémonies officielles, du moment qu'elles sont belles et nombreuses, de même le sens ou la nécessité de nos mots est une considération secondaire s'il y en a une grande parade. Et de même que les individus ont des ennuis en exhibant trop de livrées, ou que des esclaves trop nombreux se révoltent contre leurs maîtres, de même je pense pouvoir mentionner une nation qui a eu beaucoup d'ennuis, et en aura encore beaucoup plus, parce qu'elle entretient un trop grand cortège de mots.

Mr Micawber a continué sa lecture, en se léchant presque les babines :

« À savoir, de la manière suivante, c'est-à-dire. Mr W. étant infirme, et cela figurant dans le périmètre des probabilités que son décès puisse contribuer à certaines découvertes, et à la chute du pouvoir de — HEEP sur la famille — ainsi que moi, Wilkins Micawber, soussigné, le suppose — à moins que l'on puisse jouer secrètement sur l'affection filiale de sa fille pour qu'elle s'oppose à une investigation des affaires du partenariat, le dit — HEEP a trouvé expédient d'avoir un titre tout prêt pour lui, apparemment de Mr W., pour la somme déjà mentionnée de douze mille six cent quatorze livres deux shillings et neuf pence, avec intérêt, comportant la précision qu'elle avait été avancée par — HEEP à Mr W. pour sauver Mr W. du déshonneur ; bien qu'en réalité il n'eût jamais avancé la somme, qui était remboursée depuis longtemps. Les signatures de ce document, prétendument exécutées par Mr W. et attestées par Wilkins Micawber, sont des contrefaçons par — HEEP. J'ai en ma possession, de sa main dans son calepin, plusieurs imitations similaires de la signature de Mr W. ici et là effacées par le feu, mais lisibles par quiconque. Je n'ai jamais attesté un tel document. Et j'ai le document lui-même en ma possession. »

Uriah Heep a sursauté, sorti de sa poche un trousseau de clés, et ouvert un certain tiroir ; puis, prenant soudain conscience de ce qu'il était en train de faire, s'est retourné vers nous sans regarder dedans.

« Et j'ai le document », a lu de nouveau Mr Micawber, observant son public comme si c'était le texte d'un sermon, « en ma possession — c'est-à-dire que je l'avais tôt ce matin, quand j'ai écrit cela, mais l'ai confié depuis à Mr Traddles.

– Parfaitement vrai », a acquiescé Traddles.

« Ury, Ury ! » s'est écrié la mère, « sois umble et négocie. Je sais que mon fils sera umble, gentlemen, si vous lui laissez le temps de réfléchir. Mr Copperfield, vous savez, j'en suis sûre, qu'il a toujours été très umble, monsieur ! »

Il était curieux de voir la mère s'en tenir à la vieille feinte, alors que le fils l'avait abandonnée comme inutile.

« Mère », a-t-il dit, en mordant nerveusement le mouchoir qui enveloppait sa main, « vous feriez mieux de prendre un pistolet chargé et de me tirer dessus.

– Mais je t'aime, Ury », s'est écrié Mrs Heep. Et c'était certainement vrai ; et il l'aimait, aussi étrange que cela puisse paraître ; c'était un plaisant couple, assurément. « Et je ne peux supporter de t'entendre provoquer les gentlemen, et de te mettre encore plus en danger. J'ai dit tout de suite au gentleman, quand il m'a annoncé là-haut que tout était découvert, que je m'engageais à ce que tu sois umble, et que tu fasses amende honorable. Oh, voyez comme je suis umble, gentlemen, et ne faites pas attention à lui !

– Allons, voilà Copperfield, mère », a-t-il répliqué furieusement, me pointant de son doigt maigre ; toute son animosité se portait sur moi, en tant que principal responsable de la découverte ; et je ne l'ai pas détrompé. « Voilà Copperfield, qui vous aurait volontiers donné cent livres pour en dire moins que ce que vous venez de laisser échapper !

– Je ne peux pas m'en empêcher, Ury. Je ne peux pas te voir courir au-devant du danger parce que tu ne veux pas baisser la tête. Vaut mieux être umble, comme tu l'as toujours été. »

Il est resté un moment à mordre son mouchoir, puis il m'a dit, avec une expression mauvaise :

« Qu'avez-vous de plus à présenter ? S'il y a quelque chose, allez-y. Pourquoi me regardez-vous ? »

Mr Micawber a promptement repris sa lecture, trop heureux de revenir à une prestation dont il était si hautement satisfait.

« Troisièmement. Suite et fin. Je suis maintenant en mesure de montrer, à l'aide des livres de compte falsifiés de — HEEP, et des véritables notes de — HEEP, en commençant par le calepin partiellement détruit (dont je n'ai pas compris l'intérêt au moment de sa découverte accidentelle par Mrs Micawber, quand nous avons emménagé dans notre présent domicile, dans la boîte à ordures consacrée aux cendres calcinées dans notre foyer domestique), que les faiblesses, les défauts, les vertus même,

l'affection paternelle, et le sens de l'honneur, du malheureux Mr W. ont été utilisés et détournés pendant des années au profit des vils desseins de — HEEP. Que Mr W. a été pendant des années trompé et dépouillé, de toutes les façons concevables, pour l'enrichissement pécuniaire du cupide, perfide et avide — HEEP. Que l'objectif essentiel de — HEEP, après le profit, était de s'assujettir entièrement Mr et Miss W. (de ses vues ultérieures en référence à cette dernière, je ne dirai rien). Que son action la plus récente, accomplie il y a seulement quelques mois, a été d'amener Mr W. à effectuer une renonciation à sa part du partenariat, et même une vente des meubles même de sa maison, contre une certaine rente, devant être dûment versée par — HEEP au début officiel des quatre trimestres de chaque année. Que ces filets, commençant par des rapports inquiétants et truqués des biens dont Mr W. était l'administrateur, à une époque où Mr W. s'était lancé dans des spéculations imprudentes et hasardeuses, et n'avait peut-être pas en main l'argent dont il était moralement et légalement responsable ; se poursuivant par de prétendus emprunts d'argent à des taux énormes, provenant en réalité de — HEEP et obtenus frauduleusement ou à l'insu de Mr W. lui-même, sous prétexte de telles spéculations ou autrement ; perpétués par un catalogue divers et varié de chicaneries sans scrupules — ces filets se sont peu à peu resserrés, jusqu'au moment où le malheureux Mr W. ne voyait plus aucune perspective d'avenir. Croyant à la faillite aussi bien de sa fortune que de ses espoirs et de son honneur, il ne comptait plus que sur le monstre en costume d'homme » — Mr Micawber a fait grand cas de ce qu'il considérait comme une expression neuve — « qui, en le convainquant qu'il lui était indispensable, l'avait conduit à sa perte. Je m'engage à démontrer tout cela. Probablement bien plus ! »

J'ai chuchoté quelques mots à Agnès, qui pleurait, mi-joyeusement, mi-tristement, à côté de moi ; et il s'est fait un mouvement parmi nous, comme si Mr Micawber avait fini. Il a dit, avec une extrême gravité, « Excusez-moi », et a poursuivi, avec un mélange du désespoir le plus profond et du plaisir le plus intense, à la péroraison de sa lettre.

« J'ai maintenant terminé. Il ne me reste qu'à prouver mes accusations ; et ensuite, avec ma famille née sous une mauvaise étoile, à disparaître du paysage, que nous semblons encombrer. Cela ne prendra pas longtemps. On peut raisonnablement présumer que le bébé expirera le premier d'inanition, étant le membre le plus fragile de notre cercle ; et que nos jumeaux le suivront à leur tour. Ainsi soit-il ! Quant à moi, mon Pèlerinage à Canterbury a beaucoup fait ; la prison pour dettes et le besoin feront

bientôt le reste. J'espère que le labeur et les risques d'une investigation — dont les premières bribes ont été patiemment assemblées, malgré la pression d'une profession ardue et la crainte écrasante de la pénurie, au petit matin, au crépuscule perlé de rosée[1] , dans l'ombre de la nuit, sous l'œil vigilant de celui qu'il serait superflu d'appeler Démon — combinés à la lutte d'un père impécunieux pour en tirer quelque parti après son achèvement, pourront répandre quelques gouttes d'eau parfumée sur mon bûcher funéraire. Je n'en demande pas plus. Que l'on dise seulement de moi à juste titre, comme d'un vaillant et éminent héros naval, à qui je ne prétends pas me comparer, que ce que j'ai fait, je l'ai fait, en dépit d'objectifs mercenaires et égoïstes,

Pour l'Angleterre, le pays et la Beauté[2].

À jamais votre, etc., etc.

WILKINS MICAWBER. »

Très ému, mais s'amusant toujours beaucoup, Mr Micawber a plié sa lettre et l'a donnée avec un salut à ma tante, comme une chose qu'elle pourrait aimer garder.

Comme je l'avais remarqué à ma première visite longtemps auparavant, il y avait un coffre-fort en fer. La clé était dans la serrure. Un soupçon soudain a semblé frapper Uriah ; et, avec un coup d'œil à Mr Micawber, il y est allé, a ouvert bruyamment les portes. Il était vide.

« Où sont les livres ! » s'est-il écrié, avec une grimace effroyable. « Un voleur a dérobé les livres ! »

Mr Micawber s'est tapoté avec la règle. « *Je* l'ai fait, quand je vous ai demandé la clé comme d'habitude — mais un peu plus tôt — et je l'ai ouvert ce matin.

– N'ayez crainte », a dit Traddles. « ils sont en ma possession. J'en prendrai soin, en vertu de la procuration que j'ai mentionnée.

– Vous recélez des biens volés, c'est ça ? » s'est écrié Uriah.

« En de telles circonstances, oui. »

Quel ne fut pas mon étonnement quand j'ai vu ma tante, qui avait été profondément calme et attentive, bondir sur Uriah et le saisir au collet des deux mains !

« Vous savez ce que je veux ?

– Une camisole de force.

---

[1] Citation du *Paradis Perdu*, de Milton.
[2] Du poème *La mort de Nelson*, de S. J. Arnold (1774-1852). Nelson est évidemment l'éminent héros naval mentionné plus haut.

– Non. Mon patrimoine ! Agnès, ma chère, tant que je croyais qu'en réalité votre père l'avait fait disparaître, je ne voulais pas —et, ma chère, je n'ai pas, même à Trot, ainsi qu'il le sait — soufflé un mot du fait qu'il était investi ici. Mais je sais maintenant que ce bonhomme en est responsable, et je vais le récupérer ! Trot, viens et reprends-lui ! »

Ma tante supposait-elle à cet instant qu'il conservait le patrimoine dans son foulard ? Je n'en sais assurément rien ; mais il est certain qu'elle l'a tiré comme si elle le pensait. Je me suis hâté de m'interposer, et de l'assurer que nous prendrions soin de lui faire rendre tout ce qu'il avait obtenu frauduleusement. Ces mots et quelques moments de réflexion l'ont calmée ; mais elle n'était pas du tout déconcertée de ce qu'elle avait fait (bien que je ne puisse en dire autant de son chapeau), et elle a repris tranquillement sa place.

Depuis quelques minutes, Mrs Heep criait à son fils d'être « umble » ; et s'était mise à genoux devant chacun d'entre nous successivement en nous adressant les promesses les plus absurdes. Son fils l'a assise dans sa propre chaise et, se tenant debout à côté d'elle, l'air boudeur, lui tenant le bras mais sans brutalité, m'a dit, en me lançant un regard féroce :

« Que voulez-vous que je fasse ?

– Je vais vous dire ce qu'il faut faire », a dit Traddles.

« Ce Copperfield n'a pas de langue ? » a murmuré Uriah. « Je ferais beaucoup pour vous si vous pouviez me dire, sans mentir, que quelqu'un l'a coupée.

– Mon Uriah a l'intention d'être umble ! » s'est écrié sa mère. « Ne faites pas attention à ce qu'il dit, bons gentlemen !

– Ce qu'il faut faire », a dit Traddles, « est ceci. D'abord, il faut me donner — maintenant, ici — l'acte de renonciation dont nous avons entendu parler.

– Supposons que je ne l'ai pas.

– Mais vous l'avez, et nous ne le supposerons donc pas. » Et je ne peux pas m'empêcher d'avouer que, pour la première fois, j'ai vraiment rendu justice à la tête claire et au bon sens simple, patient, pratique de mon vieux camarade de classe. « Puis vous devez vous préparer à dégorger tout ce dont votre rapacité a pris possession, jusqu'au dernier farthing. Tous les livres de compte et les papiers du partenariat doivent rester en notre possession ; tous vos livres de compte et vos papiers ; tous la comptabilité et les titres et valeurs. En bref, tout ce qui est ici.

– Vraiment ? Je ne sais pas. Il me faut le temps d'y réfléchir.

– Certainement, mais entre-temps, et en attendant que tout soit réglé à notre satisfaction, nous garderons possession de ces choses ; et vous prions — à vrai dire, vous contraignons — de rester dans votre propre pièce et de ne communiquer avec personne.

– Il n'en est pas question ! » a dit Uriah avec un juron.

« La prison de Maidstone est un lieu de détention plus sûr », a observé Traddles, « et bien que la loi puisse mettre plus longtemps à nous rende justice, et ne nous rende peut-être pas justice aussi complètement que vous pouvez le faire, il n'y a aucun doute qu'elle saura vous punir. Mon Dieu, vous le savez aussi bien que moi ! Copperfield, peux-tu aller à Guildhall[1] et en ramener deux officiers de police ? »

Là, Mrs Heep s'est emporté de nouveau, suppliant à genoux Agnès d'intervenir en leur faveur, s'exclamant qu'il était très umble, et que tout cela était vrai, et que s'il ne faisait pas ce que nous voulions, elle le ferait, et ainsi de suite ; la peur de ce qui pouvait arriver à son chéri la rendant à moitié folle. Demander ce qu'il aurait pu faire s'il avait eu le moindre courage reviendrait à demander ce qu'un roquet pourrait faire s'il avait l'esprit d'un tigre. C'était un lâche de la tête aux pieds ; et il montrait sa pleutrerie par son attitude renfrognée et humiliée autant qu'à aucune autre époque de sa méprisable vie.

« Stop ! » a-t-il grogné à mon intention, en essuyant son visage brûlant avec sa main. « Mère, ça suffit. Bon ! donnez-leur cet acte. Allez le chercher !

– Veuillez l'aider, Mr Dick, s'il vous plaît », a dit Traddles.

Fier de cette commission, et la comprenant, Mr Dick l'a accompagnée comme un chien de berger pourrait accompagner un mouton. Mais Mrs Heep ne lui a pas donné beaucoup de mal ; car non seulement elle a rapporté l'acte, mais aussi la boîte qui le contenait, où nous avons trouvé un livre de banque et quelques autres papiers qui ont été utiles par la suite.

« Bien ! » a dit Traddles quand ils sont revenus. « Maintenant, Mr Heep, vous pouvez vous retirer pour réfléchir. Notez particulièrement, s'il vous plaît, ce que je vous déclare, de la part de toutes les personnes présentes : qu'une seule chose est à faire, celle que j'ai expliquée, et que cela doit être fait sans attendre. »

[1] L'hôtel de ville.

Uriah a traversé la pièce d'un pas traînant, sa main à son menton, sans lever les yeux ; s'arrêtant à la porte, il a dit :

« Copperfield, je vous ai toujours détesté. Vous avez toujours été un arriviste, et vous avez toujours été contre moi.

– Comme je crois vous l'avoir déjà dit », ai-je répliqué, « c'est vous qui avez été, dans votre cupidité et votre sournoiserie, contre le monde entier. Vous feriez peut-être bien de vous dire, à l'avenir, qu'il ne s'est jamais encore trouvé au monde de gens cupides et sournois qui n'en aient pas trop fait et n'aient pas su s'arrêter à temps. C'est aussi certain que la mort.

– Ou aussi certain qu'ils nous enseignaient à l'école (la même école où j'ai acquis tant d'umilité), de neuf heures à onze heures que le travail était un fléau ; et de onze heures à une heure, que c'était une bénédiction et une joie et une dignité, et je ne sais quoi, hein ? » a-t-il dit en ricanant. « Vous prêchez à peu près aussi cohérent qu'ils le faisaient. Vous ne digérez pas l'umilité ? Je n'aurais pas réussi à embobiner mon gentleman d'associé sans elle, je pense. — Micawber, vieux gredin, je vous revaudrai ça ! »

Mr Micawber, affichant un dédain suprême envers lui et son doigt tendu, et bombant le torse jusqu'au moment où il s'est glissé dehors, s'est alors adressé à moi et m'a proposé la satisfaction « d'assister au rétablissement de la confiance mutuelle entre Mrs Micawber et lui-même. » Après quoi il a invité toute la compagnie à contempler cet émouvant spectacle.

« Le voile qui a été longtemps interposé entre Mrs Micawber et moi-même est maintenant enlevé, et mes enfant et l'Auteur de leur Existence peuvent de nouveau cohabiter sur un pied d'égalité. »

Comme nous lui étions tous très reconnaissants, et désireux de le lui montrer, autant que pouvaient le permettre l'agitation et le désordre de nos esprits, je peux dire que nous y serions tous allés, si Agnès n'avait pas dû retourner auprès de son père, encore incapable de supporter plus qu'une lueur d'espoir, et si quelqu'un d'autre n'avait pas dû se dévouer pour surveiller Uriah. Traddles est donc resté dans ce but, en attendant d'être remplacé par Mr Dick ; et ma tante, Mr Dick et moi avons accompagné Mr Micawber chez lui. En quittant précipitamment la chère jeune fille à laquelle je devais tant, et en pensant à ce dont nous l'avions sauvée, peut-être, ce jour-là — malgré ses

bonnes résolutions — j'ai ressenti une immense gratitude pour la misère de mes jeunes années qui m'avait amené à rencontrer Mr Micawber.

Sa maison n'était pas éloignée ; et comme la porte de la rue s'ouvrait sur le salon, et qu'il s'y est engouffré avec une précipitation bien à lui, nous nous sommes trouvés aussitôt au sein de la famille. Mr Micawber s'est rué dans les bras de Mrs Micawber en s'exclamant, « Emma ! ma vie ! » Mrs Micawber a hurlé, et a serré Mr Micawber sur son sein. Miss Micawber, berçant l'inconscient nouveau-venu de la dernière lettre que Mrs Micawber m'ait envoyée, était fort émue. Le nouveau-venu a bondi. Les jumeaux ont manifesté leur joie par plusieurs manifestations inopportunes mais innocentes. Master Micawber, dont le tempérament semblait avoir été aigri par des déceptions précoces, et dont l'apparence était devenue morose, a cédé à de meilleurs sentiments et sangloté.

« Emma ! » a dit Mr Micawber. « Le nuage qui enveloppait mon esprit s'est dissipé. La confiance mutuelle, si longtemps préservée entre nous autrefois, est restaurée, pour ne plus jamais connaître d'éclipse. Et maintenant, bienvenue à la pauvreté ! » s'est écrié Mr Micawber en versant des larmes. « Bienvenue à la misère, bienvenue à l'absence de toit, bienvenue à la faim, aux haillons, à la tempête et à la mendicité ! La confiance mutuelle nous soutiendra jusqu'à la fin ! »

Avec ces expressions, Mr Micawber a déposé Mrs Micawber dans un fauteuil et a embrassé ses enfants à la ronde ; souhaitant la bienvenue à une série de perspectives lugubres qui m'ont semblé, si je ne me trompais pas, tout sauf bienvenues pour eux ; et les invitant à sortir à Canterbury pour chanter en chœur, puisqu'il ne leur restait pas d'autre moyen de subsister.

Mais Mrs Micawber, submergée par ses émotions, s'étant évanouie, la première chose à faire, avant même de constituer le chœur, était de la ranimer. Ma tante et Mr Micawber s'y sont employés, puis on a présenté ma tante, et Mrs Micawber m'a reconnu.

« Excusez-moi, mon cher Copperfield », a dit la pauvre dame, me donnant la main, « mais je ne suis pas solide ; et la suppression du récent malentendu entre Mr Micawber et moi-même était au-dessus de mes forces.

– Est-ce là toute votre famille, madame ? » a demandé ma tante.

« Il n'y en a pas plus pour l'instant.

– Dieu du ciel, ce n'est pas ce que je voulais dire, madame. Je veux dire, sont-ils tous à vous ?

– Madame, je peux le certifier.

– Et ce grand jeune gentleman, là », a dit ma tante, en réfléchissant. « Que lui a-t-on appris ?

– C'était mon espoir, quand nous sommes venus ici », a dit Mr Micawber, « de trouver une place pour Wilkins dans l'Église ; ou je m'exprimerai peut-être mieux si je dis dans le Chœur. Mais il n'y avait pas de poste disponible pour un ténor dans la vénérable cathédrale pour laquelle cette ville est éminente à juste titre ; et il a — en bref, contracté l'habitude de chanter dans les pubs, plutôt que dans des édifices sacrés.

– Mais ses intentions sont bonnes », a dit Mrs Micawber, tendrement.

« Je me permets de dire, mon amour », a ajouté Mr Micawber, « que ses intentions sont particulièrement bonnes ; mais je n'ai pas encore constaté qu'il oriente ses intentions dans quelque direction que ce soit. »

La morosité d'apparence de Master Micawber est revenue et il a demandé, avec un peu d'aigreur, ce qu'il devait faire. Était-il né charpentier, ou peintre de diligence, plus qu'il n'était né oiseau ? Devait-il aller dans la prochaine rue et ouvrir une pharmacie ? Devait-il se précipiter aux prochaines assises et se proclamer avocat ? Devait-il entrer de force à l'opéra, et réussir par la violence ? Pouvait-il faire n'importe quoi sans avoir appris quelque chose ?

Ma tante a réfléchi un moment, puis a dit :

« Mr Micawber, je m'étonne que vous n'ayez jamais tourné vos pensées vers l'émigration.

– Madame, c'était le rêve de ma jeunesse, et l'aspiration fallacieuse de mes années mûres. » Je suis absolument convaincu, au fait, qu'il n'y avait jamais pensé de sa vie.

« Ah bon ? » a dit ma tante, en me jetant un coup d'œil. « Voyons, quelle bonne chose ce serait pour vous-mêmes et votre famille, Mr et Mrs Micawber, si vous deviez émigrer maintenant.

– Capital, madame, capital », a assuré Mr Micawber, sombrement. »

« C'est la principale difficulté, je dirais la seule difficulté, mon cher Mr Copperfield », a affirmé sa femme.

« Le capital ? » s'est écrié ma tante. « Mais vous nous rendez un grand service — nous avez rendu un grand service, je peux dire, car l'explosion va sûrement produire

des résultats — et que pouvons-nous faire pour vous qui soit à moitié aussi utile que de trouver le capital ?

– Je ne pourrais pas l'accepter comme un cadeau », a dit Mr Micawber, tout feu tout flamme, « mais si on pouvait avancer une somme suffisante, disons à cinq pour cent d'intérêt *per annum*, sur ma responsabilité personnelle — disons mes billets à ordre, à douze, dix-huit et vingt-quatre mois, respectivement, pour laisser le temps qu'une occasion se présente —

– Pouvait ? Peut, et sera, à vos propres conditions. Vous n'avez qu'un mot à dire. Pensez-y maintenant, tous les deux. David connaît des gens qui partent en Australie bientôt. Si vous décidez d'y aller, pourquoi ne vous embraqueriez-vous pas sur le même navire ? Vous pourriez vous aider les uns les autres. Pensez-y maintenant, Mr et Mrs Micawber. Prenez votre temps, et pesez bien les choses.

– Il n'y a qu'une seule question, ma chère madame, que je pourrais souhaiter poser », a dit Mrs Micawber. « Le climat, je pense, est sain.

– Le meilleur du monde !

– Très bien. Alors ma question se pose. Voyons, *est-ce que* les circonstances du pays sont telles qu'un homme possédant les capacités de Mr Micawber ait une bonne chance de monter dans l'échelle sociale ? Je ne dirai pas, à présent, puisse espérer devenir Gouverneur, ou quoi que soit de cette sorte ; mais y aurait-il des débouchés raisonnables pour que ses talents se développent — cela suffirait amplement — et atteignent leur pleine extension ?

– Pas de meilleurs débouchés où que ce soit », a dit ma tante, « pour un homme qui se conduit bien et qui est travailleur.

– Pour un homme qui se conduit bien », a répété Mrs Micawber, de son ton professionnel le plus sûr, « et qui est travailleur. Précisément. Il est évident pour moi que l'Australie est le champ d'action légitime de Mr Micawber !

– Je suis convaincu, chère madame », a dit Mr Micawber, « que c'est, dans les circonstances présentes, le pays, le seul pays, pour ma famille et moi ; et qu'une occasion d'une nature extraordinaire se présentera sur ce rivage. La distance n'est pas grande — relativement parlant ; et si la bonté de votre proposition demande réflexion, je vous assure que c'est une simple question de forme. »

Oublierai-je jamais comment, en un instant, il est devenu le plus optimiste des hommes, se voyant déjà à la tête d'une fortune ; ou comment Mrs Micawber s'est mise

aussitôt à discuter des mœurs du kangourou ! Me souviendrai-je jamais des rues de Canterbury un jour de marché, sans me souvenir de lui, alors qu'il nous raccompagnait, adoptant les manières d'un rude vagabond, les habitudes instables d'un hôte temporaire dans le pays ; et regardant les bœufs qui passaient avec l'œil d'un fermier australien !

Chapitre 53
Une autre rétrospective

Je dois m'interrompre une fois de plus. Ô, ma femme-enfant, il y a une silhouette dans la foule mouvante de ma mémoire, paisible et immobile, disant dans son amour innocent et sa beauté enfantine, Arrête-toi pour penser à moi — retourne-toi pour regarder la petite fleur, au moment où elle palpite jusqu'au sol !

Je le fais. Tout le reste s'estompe et disparaît. Je suis de nouveau avec Dora, dans notre cottage. Je ne sais pas depuis combien de temps elle est malade. La sensation m'est devenue si habituelle que je ne peux pas en mesurer la durée. Ce n'est pas vraiment long en semaines ou en mois, mais dans ma pratique et mon expérience, c'est une période accablante, accablante.

Ils ont cessé de me dire « d'attendre quelques jours de plus ». J'ai commencé à craindre, plus ou moins, que le jour ne se lèverait jamais où je verrais ma femme-enfant courir au soleil avec son vieil ami Jip.

On dirait qu'il est soudain devenu très vieux. Peut-être lui manque-t-il, en sa maîtresse, quelque chose qui le vivifiait et le rajeunissait ; mais il se morfond, et sa vue est basse, et ses membres sont faibles, et ma tante regrette qu'il ne proteste plus contre sa présence, mais rampe vers elle quand il est allongé sur le lit de Dora — elle assise à côté — et lui lèche doucement la main.

Dora est couchée. Elle nous sourit, et elle est belle, et ne prononce pas un mot pour se plaindre ni s'impatienter. Elle dit que nous sommes très bons pour elle ; que son cher et attentionné garçon se fatigue, elle le sait ; que ma tante ne dort pas, mais est pourtant toujours vigilante, active et gentille. Quelquefois, les petites dames-oiseaux viennent la voir ; et nous parlons alors de notre jour de noces et de toute cette époque heureuse.

Quel étrange pause semble se produire dans ma vie — et dans toute vie, dans la maison et dehors — quand je suis assis dans l'ombre tranquille et ordonnée de la chambre, avec les yeux bleus de ma femme-enfant tournés vers moi, et ses petits doigts enlaçant ma main ! Je passe des heures et des heures assis là ; mais de tous ces moments, trois moments se détachent dans mon esprit.

C’est le matin ; et Dora, bichonnée par les mains de ma tante, me montre comment sa belle chevelure *veut* encore boucler sur l’oreiller, et combien elle est longue et brillante, et comment elle aime la rassembler lâchement dans cette résille qu’elle porte.

« Ce n’est pas que je m’en vante, maintenant, garçon moqueur », dit-elle quand je souris, « mais parce que vous disiez que vous la trouviez si belle ; et parce que, lorsque j’ai commencé à penser à vous, je me regardais dans la glace et me demandais si vous aimeriez beaucoup en avoir une boucle. Oh, quel bonhomme stupide vous avez été, Doady, le jour où je vous en ai donné une !

– C’était le jour où vous peigniez les fleurs que je vous avais données, Dora, et où je vous ai dit combien j’étais amoureux.

– Ah, mais je n’ai pas voulu vous dire, à ce moment, comment j’avais pleuré sur ces fleurs, parce que croyais que vous m’aimiez vraiment ! Quand je pourrai courir de nouveau comme avant, Doady, nous irons voir ces endroit où nous étions un couple si bête, voulez-vous ? Et parcourir quelques-unes des vieilles promenades ? Et nous souvenir de pauvre papa ?

– Oui, nous irons, et passerons des jours heureux. Vous devez donc vous dépêcher d’aller mieux, ma chérie.

– Oh, bientôt ! Je vais tellement mieux, vous n’imaginez pas !

C’est le soir ; et je suis assis sur la même chaise, près du même lit, avec le même visage tourné vers moi. Nous avons été silencieux, et il y a un sourire sur son visage. J’ai cessé de porter mon léger fardeau dans l’escalier maintenant. Elle reste couchée là toute la journée.

« Doady !

– Ma chère Dora !

– Vous n’allez pas trouver déraisonnable ce que je vais vous dire, après ce que vous venez de me raconter de Mr Wickfield qui ne va pas bien. Je voudrais voir Agnès. J’aimerais beaucoup la voir.

– Je vais lui écrire, ma chérie.

– Vous le ferez ?

– Tout de suite.

– Quel bon gentil garçon ! Doady, prenez-moi dans vos bras. En vérité, mon chéri, ce n'est pas un caprice. Ce n'est pas une idée folle. Je voudrais vraiment, tellement la voir !

– J'en suis convaincu. Je n'ai qu'à le lui dire, et elle viendra à coup sûr.

– Vous vous sentez bien seul quand vous descendez l'escalier, maintenant ? » murmure Dora, son bras autour de mon cou.

« Comment pourrait-il en être autrement, mon amour, quand je vois votre chaise vide ?

– Ma chaise vide ! » Elle s'agrippe à moi un moment en silence. « Et je vous manque vraiment, Doady ? » levant les yeux et souriant gaiement. « Même la pauvre stupide écervelée que je suis ?

– Mon cœur, existe-t-il quelqu'un sur terre qui pourrait me manquer autant ?

– Oh, mon mari ! Je suis si contente, et pourtant si triste ! » se blottissant plus près, et m'enlaçant de ses deux bras. Elle rit, et sanglote, puis est calme et très heureuse.

« Très ! » dit-elle. « Assurez seulement Agnès de mon amour, et dites-lui que je veux vraiment, vraiment la voir ; et qu'il ne me reste rien d'autre à désirer.

– Sauf d'aller mieux, Dora.

– Ah, Doady ! Quelquefois je pense — vous savez que j'ai toujours été une petite chose stupide ! — que cela n'arrivera jamais !

– Ne dites pas cela, Dora ! Très cher amour, ne pensez pas cela !

– J'essaierai, Doady. Mais je suis très heureuse ; bien que mon cher garçon soit si seul, devant la chaise vide de sa femme-enfant ! »

C'est la nuit ; et je suis toujours avec elle. Agnès est arrivée ; elle a passé une journée entière et une soirée avec nous. Elle, ma tante et moi sommes restés assis auprès de Dora depuis le matin, tous ensemble. Nous n'avons pas parlé beaucoup, mais Dora était parfaitement satisfaite et de bonne humeur. Nous sommes seuls maintenant.

Est-ce que je sais, maintenant, que ma femme-enfant va bientôt me quitter ? Ils me l'ont dit ; ils ne m'ont rien dit qui fût nouveau pour mes pensées ; mais je suis loin d'être sûr que cette vérité ait pénétré jusqu'à mon cœur. Je ne peux pas la maîtriser. Je me suis retiré de nombreuses fois, aujourd'hui, pour pleurer. Je me suis rappelé Celui

qui a pleuré à l'occasion d'une séparation entre les vivants et les morts[1]. J'ai pensé à toute cette histoire pleine de grâce et de compassion. J'ai essayé de me résigner, et de me consoler ; et cela, j'espère y être arrivé tant bien que mal ; mais ce que je peux pas fixer fermement dans mon esprit, c'est que la fin va venir absolument. Je tiens sa main dans la mienne, je tiens son cœur dans le mien, je vois son amour pour moi, vivant dans toute sa vigueur. Je ne peux pas chasser une pâle ombre persistante de conviction qu'elle sera épargnée.

« Je vais vous parler, Doady. Je vais vous dire quelque chose que j'ai souvent pensé dire dernièrement. Cela ne va pas vous ennuyer ? » avec un doux regard.

« M'ennuyer, ma chérie ?

– Parce que je ne sais pas ce que vous penserez, ou ce que vous pouvez avoir pensé parfois. Vous avez peut-être pensé la même chose. Doady, chéri, je crains d'avoir été trop jeune. »

Je pose mon visage sur l'oreiller près du sien, et elle me regarde dans les yeux et parle très doucement. Peu à peu, tandis qu'elle avance, je sens, le cœur serré, qu'elle parle d'elle-même au passé.

« Je crains, chéri, d'avoir été trop jeune. Je ne veux pas dire seulement en années, mais en expérience, et en pensées, et en tout. J'étais une si sotte petite créature ! Je crains qu'il eût mieux valu nous aimer l'un l'autre seulement comme des enfants, et l'oublier. J'ai commencé à penser que je n'étais pas prête à être une épouse. »

J'essaie de retenir mes larmes, et de répondre, « Oh, Dora, amour, aussi prête que je l'étais à être un mari !

– Je ne sais pas », avec la vieille secousse de ses boucles. « Peut-être ! Mais si j'avais été plus prête à me marier, j'aurais pu vous aider à le devenir aussi. De plus, vous êtes très intelligent, et je ne l'ai jamais été.

– Nous avons été très heureux, ma douce Dora.

– J'ai été heureuse, très. Mais, les années passant, mon cher garçon se serait lassé de sa femme-enfant. Elle aurait été de moins en moins une compagne pour lui. Il aurait été de plus en plus sensible à ce qui manquait dans son foyer. Elle n'aurait pas fait de progrès. C'est mieux ainsi.

[1] Jésus, avant de ressusciter Lazare (Jean, 11, 33).

– Oh, Dora, chérie, chérie, ne me parlez pas de cette façon. Chaque mot est comme un reproche !

– Non, pas une seule syllabe ! » répond-elle ne m'embrassant. « Oh, mon cher, vous n'en avez jamais mérité, et je vous aimais bien trop pour vous dire un mot de reproche sérieusement. C'était ma seule qualité, à part le fait d'être jolie —ou au moins, vous le pensiez. Vous vous sentez seul en bas, Doady ?

– Très ! Très !

– Ne pleurez pas. Ma chaise y est ?

– Au même endroit.

– Oh, comme il pleure, mon pauvre garçon. Chut, chut ! maintenant, faites-moi une promesse. Je veux parler à Agnès. Quand vous descendez, dites-le à Agnès, et envoyez-la moi, et pendant que je lui parle, ne laissez venir personne— pas même votre tante. Je veux parler à Agnès elle-même. Je veux parler à Agnès toute seule. »

Je promets d'y aller immédiatement ; mais je ne peux pas la quitter, à cause de mon chagrin.

« J'ai dit que c'est mieux ainsi ! » chuchote-t-elle en me tenant dans ses bras. « Oh, Doady, après quelques années, vous n'auriez pas pu aimer votre femme-enfant mieux que vous ne le faites ; et après encore d'autres années, elle vous aurait tellement éprouvé et déçu que vous n'auriez peut-être pas pu l'aimer à moitié autant ! Je sais que j'étais trop jeune et sotte. C'est beaucoup mieux ainsi !

Agnès est en bas, quand j'entre dans le salon, et je lui donne le message. Elle disparaît, me laissant seul avec Jip.

Sa maison chinoise est près du feu ; et il est couché dedans, sur son lit de flanelle, tentant de s'endormir en bougonnant. La lune brillante est haute et dégagée. Tandis que je contemple la nuit, mes larmes coulent à flots, et mon cœur indiscipliné est châtié lourdement — lourdement.

Je m'assois devant le feu, pensant avec des remords aveugles à tous ces sentiments secrets que j'ai nourris depuis mon mariage. Je pense à toutes ces broutilles entre Dora et moi, et ressens la vérité de ce que la vie est une somme de broutilles. Émergeant toujours de la mer de mes souvenirs, il y a l'image de la chère enfant telle que je l'ai d'abord connue, embellie par mon jeune amour, et par le sien, avec toutes les

fascinations dont est riche un tel amour. Eût-il mieux valu, en effet, nous aimer comme des enfants, et l'oublier ? Cœur indiscipliné, réponds !

Comment le temps s'écoule, je n'en sais rien ; jusqu'au moment où le vieux compagnon de ma femme-enfant me rappelle à moi. Plus agité qu'il ne l'était, il se traîne hors de sa maison, et me regarde, et va à la porte, et gémit pour monter.

« Pas ce soir, Jip ! Pas ce soir ! »

Il revient très lentement auprès de moi, me lèche la main, et lève ses yeux éteints vers mon visage.

« Ô, Jip ! Peut-être jamais plus ! »

Il se couche à mes pieds, s'étire comme pour dormir et, avec un cri plaintif, il est mort.

« Ô Agnès ! Regarde, regarde ici ! »

Ce visage si plein de pitié et de douleur, cette pluie de larmes, ce terrible appel muet à mon intention, cette main solennelle levée vers le ciel !

« Agnès ? »

C'est fini. L'obscurité envahit mes yeux ; et, pour un temps, toutes les choses sont effacées de ma mémoire.

Chapitre 54
Les transactions de Mr Micawber.

Ce n'est pas le moment de décrire l'état de mon esprit sous son fardeau de douleur. J'en suis venu à penser que l'avenir était muré devant moi, que l'énergie et l'action de ma vie touchaient à leur fin, que je ne pouvais trouver d'autre refuge que dans la tombe. J'en suis venu à penser ainsi, mais pas dans le premier choc de mon désespoir. C'est arrivé peu à peu. Si les événements que je vais raconter ne s'étaient pas accumulés autour de moi, au début pour embrouiller, et à la fin pour augmenter, mon affliction, je serais peut-être (mais c'est peu probable, je pense) tombé tout de suite dans cet état. En l'occurrence, un intervalle s'est écoulé avant le moment où j'ai pleinement pris conscience de ma détresse ; un intervalle pendant lequel j'ai même supposé que ses élancements les plus aigus étaient passés, et que mon esprit pouvait s'apaiser en se reposant sur tout ce qu'il y avait de beau et d'innocent dans la tendre histoire qui était achevée à jamais.

Je ne sais pas distinctement quand on m'a proposé de partir à l'étranger, ni comment nous avons tous décidé que je rechercherais le rétablissement de ma paix intérieure dans le voyage et le changement. L'esprit d'Agnès imprégnait tellement tout ce que nous pensions et disions et faisions, en ce temps de misère, que je crois pouvoir attribuer le projet à son influence. Mais son influence était si discrète que je n'en sais pas plus.

Et maintenant, en vérité, je commençais à penser que ma vieille habitude de l'associer au vitrail de l'église avait logé dans mon esprit une préfiguration prophétique de son rôle dans la calamité qui allait se produire un jour. Dans tout cette tristesse, depuis le moment inoubliable où elle s'est tenue devant moi la main levée, elle était comme une présence sacrée dans ma maison solitaire. Quand l'Ange de la Mort y est descendu, ma femme-enfant s'est endormie — m'ont-ils dit quand j'ai pu supporter de l'entendre — sur son sein, avec un sourire. En m'éveillant de mon évanouissement, j'ai d'abord pris conscience de ses larmes compatissantes, de ses mots d'espoir et de paix, de son doux visage se penchant comme d'une région plus pure et plus proche du Ciel sur mon cœur indiscipliné, et atténuant sa souffrance.

Je dois continuer.

J'allais partir à l'étranger. Il semblait que nous l'avions décidé entre nous dès le début. La terre recouvrant maintenant tout ce qui pouvait périr de ma femme disparue, je n'avais plus qu'à attendre ce que Mr Micawber appelait « la pulvérisation finale de Heep » et le départ des émigrants.

À la demande de Traddles, le plus affectueux et dévoué des amis dans mon malheur, nous sommes retournés à Canterbury : je veux dire ma tante, Agnès et moi. Nous avions rendez-vous dans la maison de Mr Micawber ; où, ainsi que chez Mr Wickfield, mon ami n'avait pas épargné sa peine depuis notre rencontre explosive. Quand la pauvre Mrs Micawber m'a vu entrer dans mes habits noirs, elle a paru fort émue. Le cœur de Mrs Micawber contenait beaucoup de bonté, dont les créanciers ne l'avaient pas dépouillé au cours de toutes ces années.

« Eh bien, Mr et Mrs Micawber », a dit ma tante en guise de salutation, dès que nous nous sommes assis. « Dites-moi, avez-vous pensé à ma proposition d'émigrer ?

– Chère madame », a répondu Mr Micawber, « je ne peux sans doute pas mieux exprimer la conclusion à laquelle Mrs Micawber, votre humble serviteur, et je me permets d'ajouter nos enfants, sommes parvenus ensemble et respectivement, qu'en empruntant le langage d'un illustre poète, pour répondre que notre Barque est sur la rive, et notre Navire est sur la mer[1].

– C'est bien. Votre décision raisonnable me laisse augurer toutes sortes de bonnes choses.

– Madame, vous nous faites grand honneur », a-t-il répliqué. Puis il a consulté une note écrite. « En ce qui concerne l'assistance pécuniaire nous permettant de lancer notre frêle canoé sur l'océan de l'aventure, j'ai reconsidéré cet important détail comptable ; et me permets de proposer mes billets à ordre — rédigés, il est inutile de le stipuler, sur les papiers timbrés aux montants respectivement exigés par les divers actes du Parlement s'appliquant à de tels titres — à dix-huit, vingt-quatre et trente mois. La proposition que j'avais soumise originellement était de douze, dix-huit et vingt-quatre ; mais j'appréhende qu'un tel arrangement ne nous laisse pas un délai suffisant pour que la quantité nécessaire de — d'occasion — se présente. Nous pourrions », a dit Mr Micawber en parcourant la pièce du regard comme si elle représentait plusieurs hectares

[1] D'un poème d'adieu de Lord Byron à Thomas Moore (1817). La barque permet d'aller jusqu'au navire, qui mouille au large.

de terre hautement cultivée, « à la première échéance, de pas avoir réussi notre moisson, ou ne pas avoir encore rentré notre moisson. La main d'œuvre, je crois, est parfois difficile à obtenir dans cette portion de nos possessions coloniales où notre sort nous amènera à affronter le sol fécond.

– Arrangez cela comme il vous plaira, monsieur.

– Madame, Mrs Micawber et moi-même sommes profondément touchés par la très délicate bonté de nos amis et protecteurs. Ce que je souhaite, c'est d'être parfaitement professionnel et parfaitement ponctuel. En tournant une page entièrement nouvelle, comme nous allons la tourner, et en reculant pour un bond d'une ampleur peu commune, comme nous sommes en train de reculer, je juge important, tant pour ma dignité que pour l'exemple que je donne à mon fils, que ces arrangements soient conclus en quelque sorte d'homme à homme. »

Je ne crois pas que Mr Micawber ait donné le moindre sens à cette dernière expression ; je ne crois pas que personne le fasse jamais, ou l'ait jamais fait ; mais il paraissait la savourer singulièrement, et a répété, avec une toux impressionnante, « en quelque sorte d'homme à homme. »

« Je propose », a dit Mr Micawber, « des Lettres de change — une commodité du monde mercantile, dont nous sommes originellement, je crois, redevables aux Juifs[1], qui me semblent s'en être occupés diablement trop depuis — parce qu'elles sont négociables. Mais si vous préférez une Obligation, ou toute autre sorte de titre, je serais heureux de préparer un tel contrat. »

Ma tante a remarqué que dans le cas où les deux parties étaient décidées à se mettre d'accord, elle considérait comme évident qu'il n'y aurait pas de difficulté à régler ce point. Mr Micawber était de la même opinion.

« En référence à nos préparatifs familiaux, madame », a dit Mr Micawber avec une certaine fierté, « en vue du destin auquel il est maintenant entendu que nous allons nous vouer, permettez-moi de vous en faire part. Ma fille aînée se rend chaque matin à cinq heures dans un établissement voisin pour acquérir la procédure — si on peut l'appeler

[1] Mr Micawber parle plus haut de *notes of hand*, ce que l'on traduit en général par billets à ordre , et ici de *bills*, c'est-à-dire de lettres de change, ancêtres des chèques, dont Nathan Meyer Rothschild aurait tiré grand profit au début du XIXème siècle. Mr Micawber semble un peu antisémite, mais Dickens l'a été beaucoup plus en dépeignant l'affreux (mais fascinant) Fagin dans *Oliver Twist*. Il était alors jeune et innocent. Des amis juifs lui ont exposé leurs critiques, et il a fait amende honorable dans *Notre ami commun* en créant le personnage de Riah, qui prononce un discours remarquable sur la difficulté d'être juif.

procédure — de traite des vaches. Mes plus jeunes enfants apprennent à observer, d'aussi près que les circonstances le permettent, les habitudes des porcs et de la volaille élevés dans les parties plus pauvres de cette ville ; une occupation qui leur a valu d'être ramenés deux fois à la maison après avoir été à deux doigts de se faire écraser. J'ai moi-même consacré quelque attention, la semaine passée, à l'art de la boulangerie ; et mon fils Wilkins s'est élancé avec un bâton de marche pour mener du bétail, quand les rudes mercenaires qui en avaient la charge l'autorisaient à rendre des services volontaires de cet ordre — ce qui, je regrette de le dire, pour l'honneur de notre nature, ne s'est pas produit souvent ; car on lui conseillait en général, avec des imprécations, d'y renoncer.

– Tout va vraiment très bien », a dit ma tante d'un ton encourageant. « Mrs Micawber est occupée aussi, je n'en doute pas.

– Ma chère madame », a répliqué Mrs Micawber, avec son air professionnel, « je n'hésite pas à avouer que je ne me suis pas engagée activement dans des travaux ayant des rapports évidents avec l'agriculture ou le bétail, bien que très consciente que je prêterai attention à ces deux domaines sur un rivage étranger. Quand j'ai pu aliéner des moments à mes devoirs domestiques, je les ai voués à correspondre assez longuement avec ma famille. Car je considère, me semble-t-il, mon cher Mr Copperfield », a dit Mrs Micawber, qui retombait toujours sur moi, s'y étant habituée depuis le temps, je suppose, quelle que fût la personne à qui elle adressait son discours au début, « que le temps est venu d'enfouir le passé dans la tombe de l'oubli ; que ma famille devrait prendre Mr Micawber par la main, et Mr Micawber devrait prendre ma famille par la main ; que le lion devrait dormir avec l'agneau[1], et ma famille être en bons termes avec Mr Micawber. »

J'ai dit que je pensais de même.

« C'est sous cet éclairage, au moins, mon cher Mr Copperfield », a poursuivi Mrs Micawber, « que je vois le sujet. Quand je vivais à la maison avec mon papa et ma mama, mon papa avait l'habitude de demander, quand on discutait d'une question dans notre cercle limité, 'Sous quel éclairage Emma voit-elle le sujet ?' Je sais que mon papa était trop partial ; pourtant, sur la question de la froideur glaciale qui a toujours subsisté entre Mr Micawber et ma famille, je me suis nécessairement formé une opinion, aussi trompeuse soit-elle.

[1] Isaïe, 11,6.

– Sans aucun doute. Bien sûr que vous l'avez fait, madame.

– Précisément », a acquiescé Mrs Micawber. « Alors je peux me tromper dans mes conclusions ; il est très probable que je me trompe ; mais mon impression individuelle est que l'on peut attribuer le gouffre entre ma famille et Mr Micawber à une appréhension de la part de ma famille que Mr Micawber puisse réclamer des arrangements pécuniaires. Je ne peux m'empêcher de penser », a dit Mrs Micawber avec une expression de profonde sagacité, « que certains membres de ma famille ont redouté que Mr Micawber ne les sollicite pour leurs noms — je ne veux pas dire dans le but de les conférer en baptême à nos enfants, mais dans le but de les inscrire sur des lettres de change et de les négocier en Bourse. »

L'air de perspicacité avec laquelle Mrs Micawber a annoncé cette découverte, comme si personne n'y avait pensé plus tôt, a paru stupéfier ma tante, qui a répliqué brusquement, « Eh bien, madame, dans l'ensemble, cela ne m'étonnerait pas que vous ayez raison !

– Mr Micawber étant maintenant à la veille de se débarrasser des chaînes pécuniaires qui l'ont si longtemps entravé, et de commencer une nouvelle carrière dans un pays qui offre un espace à la mesure de ses capacités — ce qui est excessivement important, à mon avis ; les capacités de Mr Micawber ayant particulièrement besoin d'espace — il me semble que ma famille devrait marquer l'occasion en se manifestant. Je pourrais souhaiter voir une rencontre entre Mr Micawber et ma famille au cours d'une réception festive, donnée aux frais de ma famille ; où certains membres éminents de ma famille proposant des toasts pour la santé et la prospérité de Mr Micawber, celui-ci pourrait avoir une chance d'exposer son point de vue.

– Ma chère », a dit Mr Micawber, en s'échauffant quelque peu, « il vaudrait peut-être mieux pour moi d'affirmer distinctement, tout de suite, que si je devais exposer mon point de vue devant ce groupe réuni, ils le trouveraient possiblement d'une nature blessante ; mon impression étant que les membres de votre famille sont, en gros, des Parvenus impertinents ; et, en détail, des Brutes indubitables.

– Micawber, non ! » a dit Mrs Micawber en secouant la tête. « Vous ne les avez jamais compris, et ils ne vous ont jamais compris. »

Mr Micawber a toussé.

« Ils ne vous ont jamais compris, Micawber. Ils en sont peut-être incapables. S'il en est ainsi, c'est leur infortune, et je les plains.

– Je suis extrêmement désolé, ma chère Emma », a dit Mr Micawber, s'adoucissant, « de m'être laissé aller à des expressions qui pourraient, même de loin, avoir l'apparence d'être un peu fortes. Tout ce que je pourrais dire, c'est que je peux partir à l'étranger sans que votre famille se manifeste pour m'accorder la faveur — en bref, d'un coup de pied d'adieu de leurs gros sabots ; et qu'à tout prendre, je préférerais quitter l'Angleterre avec ce que je possède d'élan, plutôt que de leur devoir une accélération supplémentaire. En même temps, ma chère, s'ils condescendaient à répondre à votre communication — ce qui est fort improbable, si j'en crois notre expérience commune — loin de moi la pensée de faire obstacle à votre désir. »

La question étant ainsi réglée à l'amiable, Mr Micawber a donné le bras à Mrs Micawber et, jetant un coup d'œil au tas de cahiers et de papiers accumulés devant Traddles sur la table, a dit qu'ils nous laissaient entre nous, ce qu'ils ont fait solennellement.

« Mon cher Copperfield », a dit Traddles, s'enfonçant dans son fauteuil après leur départ, et me regardant avec une affection qui faisait rougir ses yeux et partir ses cheveux dans tous les sens, « Je ne te demande pas de me pardonner si je te dérange avec les affaires, car je sais que cela t'intéresse beaucoup, et cela pourrait te changer les idées. Mon cher garçon, j'espère que tu n'es pas épuisé ?

– Je suis pleinement moi-même », ai-je dit après une pause. « Nous avons plus de raisons de penser à ma tante qu'à personne d'autre. Tu sais tout ce qu'elle a fait.

– Certainement, certainement. Qui pourrait l'oublier ?

– Mais même cela n'est pas tout. Pendant la dernière quinzaine, de nouveaux ennuis l'ont contrariée ; et elle allait à Londres tous les jours. Plusieurs fois elle est partie tôt le matin et n'est rentrée que le soir. Hier soir, Traddles, à la veille du voyage pour venir ici, il était presque minuit quand elle est rentrée. Tu sais comme elle pense aux autres. Elle ne veut pas me dire ce qui est arrivé pour la bouleverser. »

Ma tante, très pâle, et le visage creusé de rides profondes, est restée assise sans bouger jusqu'au moment où je me suis tu ; là, quelques larmes se sont égarées sur ses joues, et elle a posé sa main sur la mienne.

« Ce n'est rien, Trot ; ce n'est rien. Cela n'arrivera plus. Tu sauras en temps utile. Maintenant, Agnès, ma chère, occupons nous de ces affaires.

– Je dois rendre à Mr Micawber la justice de dire », a commencé Traddles, « que s'il semble ne pas avoir travaillé de manière probante pour son propre compte, c'est un

homme infatigable quand il travaille pour d'autres personnes. Je n'ai jamais vu son pareil. S'il procède toujours ainsi, il doit avoir atteint un âge virtuel de deux cents ans à présent. L'état de fièvre dans lequel il se met continuellement ; et sa manière impétueuse et acharnée de plonger, jour et nuit, dans les papiers et les livres de comptes ; pour ne rien dire du nombre incroyable de lettres qu'il m'a écrites de cette maison à celle de Mr Wickfield, et souvent d'un côté à l'autre de cette table quand il était assis en face de moi et aurait pu plus aisément me parler ; tout cela est fort extraordinaire.

– Des lettres ! » s'est écrié ma tante. « Je crois qu'il rêve en lettres !

– Il y a Mr Dick aussi, qui a fait des merveilles ! Dès qu'il a été déchargé de la garde d'Uriah Heep, qu'il a surveillé comme personne, il a commencé à s'occuper de Mr Wickfield. Et son souci de nous être utile dans nos recherches, et sa réelle efficacité pour extraire, et copier, et trouver, et apporter, ont été très stimulants pour nous.

– Dick est un homme très remarquable », s'est exclamé ma tante, « et je l'ai toujours dit. Trot, tu le sais !

– Je suis content de dire, Miss Wickfield », a poursuivi Traddles, avec à la fois une grande délicatesse et un grand sérieux, « qu'en votre absence l'état de Mr Wickfield s'est beaucoup amélioré. Délivré du succube qui s'était attaché à lui depuis si longtemps, et des affreuses appréhensions qui le tourmentaient, c'est à peine le même homme. Par moments, même son pouvoir altéré de concentrer sa mémoire et son attention sur des aspects particuliers des affaires s'est bien rétabli ; et il a pu nous aider à éclaircir certaines choses, ce que nous aurions trouvé vraiment très difficile, sinon impossible, sans lui. Mais je dois en venir aux résultats, qui sont succincts, au lieu de bavarder sur toutes les circonstances encourageantes dont j'ai bénéficié, sinon je n'en finirai jamais. »

Ses manières naturelles et son agréable simplicité nous laissaient bien voir qu'il disait cela pour nous encourager, et pour permettre à Agnès d'entendre mentionner son père sans s'inquiéter ; mais ce n'en était pas moins plaisant pour autant.

« Voyons maintenant », a dit Traddles, examinant les papiers sur la table. « Ayant compté nos fonds, et remis de l'ordre dans un grand tas de confusion involontaire d'une part, et de confusion et de falsification volontaires d'autre part, nous considérons comme certain que Mr Wickfield pourrait liquider maintenant ses affaires, et sa gérance, sans risquer le moindre déficit ni détournement.

– Oh, Dieu soit loué ! » s'est écrié Agnès avec ferveur.

« Mais le surplus qui lui resterait pour vivre — et en disant cela, je suppose même que la maison soit vendue — serait si réduit, ne dépassant probablement pas quelques centaines de livres, qu'il serait peut-être préférable de se demander, Miss Wickfield, s'il ne ferait pas mieux de conserver la gérance du domaine qu'il administre depuis si longtemps. Ses amis pourraient le conseiller, vous savez, maintenant qu'il est libre. Vous-même, Miss Wickfield — Copperfield — Moi —

– J'y ai pensé, Trotwood », a dit Agnès en me regardant, « et je pense qu'il ne faudrait pas, que nous ne devons pas ; même sur la recommandation d'un ami envers lequel je suis si reconnaissante et à qui je dois tant.

– Je ne dirai pas que je le recommande », a remarqué Traddles. « Je pense qu'il était juste de le suggérer. Sans plus.

– Je suis contente de vous l'entendre dire », a répliqué fermement Agnès, « car cela me donne l'espoir, presque la certitude, que nous pensons de même. Cher Mr Traddles et cher Trotwood, papa libre et rétabli dans son honneur, que pourrais-je souhaiter de mieux ? J'ai toujours eu envie, si je pouvais le libérer des durs travaux qui l'accaparaient, de lui rendre une petite portion de l'amour et des soins que je lui dois, et de lui vouer ma vie. Cela fait des années que c'est le comble de mes espérances. Après le bonheur de sa délivrance de toute responsabilité, le prochain grand bonheur auquel je pense est de me charger de son avenir.

– As-tu pensé comment, Agnès ?

– Souvent ! Je n'ai pas peur, cher Trotwood. Je suis sûre de réussir. Tant de gens me connaissent ici, et pensent du bien de moi, que j'en suis sûre. Aie confiance en moi. Nous n'avons pas de grands besoins. Si je loue la vieille maison et si j'ouvre une école, je me rendrai utile et serai heureuse. »

Le ferveur tranquille de sa voix joyeuse a évoqué de façon si vivace d'abord la chère vieille maison elle-même, puis mon cottage solitaire, que mon cœur trop plein m'empêchait de parler. Traddles a fait semblant pendant un moment de regarder attentivement ses papiers.

« Ensuite, Miss Trotwood », a dit Traddles, « votre patrimoine.

– Eh bien, monsieur », a soupiré ma tante, « tout ce que j'ai à en dire, c'est que s'il est parti, je peux le supporter ; et s'il n'est pas parti, je serai contente de le récupérer.

– Il s'agissait à l'origine, je pense, de huit mille livres en obligations d'État ?

– Exact !

– Je n'en retrouve pas plus que cinq », a dit Traddles, d'un air perplexe.

« Vous voulez dire mille ? » a demandé ma tante, avec un flegme peu commun, « ou livres ?

– Cinq mille livres.

– C'est tout ce qu'il y avait. J'en ai vendu trois moi-même. L'une m'a servi à payer tes articles, mon cher Trot ; et j'ai gardé l'argent des deux autres. Quand j'ai perdu tout le reste, j'ai cru prudent de ne rien dire de cette somme, mais de la garder secrètement pour parer à toute éventualité. Je voulais voir comment tu surmonterais l'épreuve, Trot ; et tu t'en es sorti avec noblesse — tenace, autonome, désintéressé ! Dick aussi. Ne me parlez pas, car je sens mes nerfs un peu secoués ! »

Personne ne l'aurait cru, à la voir assise bien droite, les bras croisés ; mais sa maîtrise de soi était prodigieuse.

« Je suis donc enchanté de dire », s'est écrié Traddles, rayonnant de joie, « que nous avons retrouvé tout l'argent !

– Que personne ne me félicite ! » s'est exclamé ma tante. « Comment cela, monsieur ?

– Vous pensiez que Mr Wickfield l'avait détourné ?

– Bien sûr, et je gardais donc le silence. Agnès, pas un mot !

– Et en effet, les obligations ont été vendues, en vertu de la procuration qu'il tenait de vous ; mais je n'ai pas besoin de dire qui les avait vendues, ni avec quelle véritable signature. Ce gredin a ensuite prétendu à Mr Wickfield — et prouvé aussi, par des chiffres — qu'il s'était procuré l'argent (selon ses instructions générales, a-t-il dit) pour empêcher la révélation d'autres déficits ou difficultés. Mr Wickfield étant une marionnette impuissante entre ses mains, au point de vous verser ensuite plusieurs sommes d'intérêts sur un prétendu capital dont il savait qu'il n'existait plus, s'est rendu lui-même, malheureusement, complice de la fraude.

– Et a fini par s'en blâmer », a ajouté ma tante, « dans une lettre folle où il s'accusait de vol et de méfaits inouïs. Sur quoi je lui ai rendu visite un matin de bonne heure, ai demandé une bougie et brûlé la lettre, et lui ai dit que s'il parvenait jamais à rectifier les choses pour moi et pour lui-même, qu'il le fasse ; et sinon, qu'il n'en dise mot à personne, pour l'amour de sa fille. — Si quelqu'un me parle, je quitte la maison ! »

Nous sommes tous restés silencieux ; Agnès se couvrant le visage.

« Ainsi, mon cher ami », a dit ma tante après un moment, « vous avez vraiment réussi à lui soutirer l'argent ?

– Eh bien, le fait est que Mr Micawber l'avait si complètement coincé, et avait préparé tellement de nouvelles preuves si une ancienne échouait, qu'il ne pouvait pas nous échapper. Une circonstance des plus remarquables est qu'il n'a même pas saisi cette somme, je crois, pour assouvir son avarice, qui était exorbitante, mais plutôt par haine de Copperfield. Il me l'a dit clairement. Il a dit qu'il aurait même payé une telle somme pour contrecarrer ou blesser Copperfield.

– Ha ! » a dit ma tante, fronçant les sourcils pensivement, et jetant à un coup d'œil à Agnès. « Et qu'est-il devenu ?

– Je ne sais pas. Il est parti avec sa mère, qui avait vociféré, supplié et confessé tout le temps. Ils ont pris l'une des diligences de nuit pour Londres, et je n'en sais pas plus sur lui ; si ce n'est qu'il m'a témoigné une malveillance effrontée en partant. Il semblait m'en vouloir presque autant qu'à Micawber ; ce que j'ai considéré (lui ai-je dit) comme un compliment.

– Supposes-tu qu'il a de l'argent, Traddles ? » ai-je demandé.

« Oh mon Dieu, oui, je pense que oui », a-t-il répondu, sérieusement, en secouant la tête. « Je dirais qu'il a dû en amasser une bonne quantité d'une façon ou d'une autre. Mais je crois que tu trouverais, Copperfield, si tu avais la possibilité d'observer son parcours, que l'argent n'empêchera jamais cet homme de mal tourner. C'est un fieffé hypocrite ; quel que soit le but qu'il poursuive, il doit le poursuivre tortueusement. C'est sa seule compensation pour les contraintes apparentes qu'il s'impose. Rampant toujours sur le sol vers quelque objectif mesquin, il amplifiera toujours chaque obstacle sur son chemin ; et, par conséquent, détestera et soupçonnera quiconque s'interpose innocemment entre son objectif et lui. Ainsi le parcours tortueux devient plus tortueux, à chaque instant, pour des raisons insignifiantes, ou sans raison. Il suffit de considérer son histoire ici pour s'en convaincre.

– C'est un monstre de méchanceté ! » a dit ma tante.

« En vérité, je n'en sais rien, » a observé Traddles pensivement. « Beaucoup de gens peuvent être très méchants, quand ils s'en donnent la peine.

– Et maintenant, à propos de Mr Micawber », a dit ma tante.

« Eh bien, vraiment », a dit Traddles, gaiement, « je dois, une fois de plus, louer grandement Mr Micawber. S'il n'avait pas une telle patience et une telle ténacité depuis

tant de temps, nous n'aurions pas pu espérer faire quoi que ce soit qui mérite qu'on en parle. Et je pense que nous devrions considérer que Mr Micawber s'est bien conduit par pur amour du bien, quand on réfléchit à ce qu'il aurait pu obtenir de Uriah Heep lui-même pour son silence.

– C'est ce que je pense aussi », ai-je dit.

« Alors, que lui donneriez-vous ? » a demandé ma tante.

« Oh ! Avant d'en arriver là », a dit Traddles, un peu déconcerté, « je crains d'avoir jugé prudent d'omettre (ne pouvant m'occuper de tout) deux points de cet arrangement illégal — car il est parfaitement illégal du début à la fin — d'une affaire difficile. Ces reconnaissances de dettes que Mr Micawber lui a données pour les avances qu'il avait —

– Bien ! Il faut les payer », a dit ma tante.

« Oui, mais je ne sais pas quand elles viennent à échéance, ni où elles sont », a répliqué Traddles, écarquillant les yeux, « et je prévois que d'ici son départ, Mr Micawber sera constamment arrêté, ou saisi.

– Dans ce cas, il faut constamment le libérer, et lever les saisies », a dit ma tante. « À combien cela s'élève-t-il en tout ?

– Bah, Mr Micawber a noté les transactions — il les appelle transactions — très soigneusement, dans un cahier », a répondu Traddles en souriant, « et il arrive à un total de cent trois livres cinq shillings.

– Bon, que lui donnerons-nous, en incluant cette somme ? Agnès, ma chère, vous et moi pourrons parler de la répartition des contributions plus tard. Combien ? Cinq cents livres ? »

Là-dessus, Traddles et moi sommes intervenus aussitôt tous les deux. Nous avons recommandé une petite somme d'argent et le paiement des créances d'Uriah à l'insu de Mr Micawber quand elles viendraient à échéance. Nous avons proposé de financer le voyage et leur équipement, et d'ajouter cent livres ; et de rappeler avec une certaine gravité à Mr Micawber le calendrier de remboursement des avances qu'il avait proposé, car cela pourrait lui faire du bien de se supposer lié par cette responsabilité. De plus, j'ai suggéré de parler de son caractère et de son histoire à Mr Peggotty, sur qui je savais que l'on pouvait compter ; et que nous pourrions aussi donner secrètement cent livres à Mr Peggotty, qu'il avancerait encore à Mr Micawber s'il le jugeait utile. J'ai suggéré d'autre part d'intéresser Mr Micawber à Mr Peggotty en lui confiant ce que je croyais

justifié ou opportun à raconter de son histoire ; et de les amener à s'appuyer l'un sur l'autre pour leur avantage commun. Nous avons tous approuvé chaudement ces dispositions ; et je peux mentionner tout de suite que les intéressés eux-mêmes l'ont fait peu après, avec une bonne volonté et une harmonie parfaites.

Voyant que Traddles jetait alors un coup d'œil inquiet en direction de ma tante, je lui ai rappelé le second point dont il avait parlé.

« Ta tante et toi m'excuserez, Copperfield, si j'aborde un sujet douloureux, comme je crains d'avoir à le faire », a dit Traddles en hésitant, « mais je crois nécessaire de vous le rappeler. Le jour de la dénonciation mémorable de Mr Micawber, Uriah Heep a fait une allusion menaçante au — mari de ta tante. »

Ma tante, sans modifier son attitude raide et son sang-froid apparent, a acquiescé d'un hochement de tête.

« Peut-être était-ce une insolence sans signification.

– Non.

– Il y avait — pardonnez-moi — vraiment une telle personne, et à sa merci d'aucune façon ?

– Oui, mon bon ami.

Traddles, le visage visiblement troublé, a expliqué qu'il n'avait pas réussi à avancer sur ce sujet ; qu'à l'image des dettes de Mr Micawber, il n'avait pas pu l'inclure dans l'arrangement qu'il avait réalisé ; que nous n'avions plus d'autorité sur Uriah Heep ; et que s'il pouvait nous faire, ou faire à l'un d'entre nous, quelque tort ou contrariété, il le ferait sans doute.

Ma tante n'a rien dit ; jusqu'au moment où quelques larmes se sont de nouveau égarées sur ses joues.

« Vous avez raison », a-t-elle dit. « C'était très judicieux de le mentionner.

– Puis-je faire quelque chose ? Ou Copperfield ? » a demandé doucement Traddles.

« Rien. Je vous remercie mille fois. Trot, mon cher, une vaine menace ! Que Mr et Mrs Micawber reviennent. Et que personne ne me parle ! » Avec cela, elle a lissé sa robe et elle est restée assise bien droite, les yeux tournés vers la porte.

« Eh bien, Mr et Mrs Micawber ! » a dit ma tante quand ils sont entrés. « Nous avons discuté à propos de votre émigration, et vous présentons nos excuses pour vous avoir maintenus hors de la pièce si longtemps ; et je vais vous dire quels arrangements nous proposons. »

Elle les a exposés, à la satisfaction sans bornes de la famille — tous les enfants étaient présents — et en réveillant si bien les habitudes de promptitude de Mr Micawber dans la phase initiale d'une rédaction de titres monétaires que nous n'avons pas pu le dissuader de se ruer dehors aussitôt, de très bonne humeur, afin d'acheter les papiers timbrés pour ses billets à ordre. Mais sa joie a été de courte durée ; car au bout de cinq minutes il est revenu sous la garde d'un huissier et nous a informés, dans un flot de larmes, que tout était perdu. Comme nous étions bien préparés à un tel événement, que l'on devait évidemment à Uriah Heep, nous avons vite payé l'argent ; et au bout de cinq autres minutes, Mr Micawber était assis à la table et remplissait le papier timbré avec une expression de parfaite euphorie, que seule cette plaisante activité, ou la préparation du punch, pouvait conférer complètement à son visage radieux. C'était un fameux spectacle que de le voir au travail sur les feuilles, avec la délectation d'un artiste, les regardant sous tous les angles, notant le détail des dates et des sommes dans son calepin, et les contemplant à la fin, avec un sens aigu de leur haute valeur.

« Et maintenant, ce que vous pouvez faire de mieux, monsieur, si vous me permettez de vous donner un conseil », a dit ma tante après l'avoir observé en silence, « c'est de renoncer pour toujours à cette occupation.

– Madame, c'est mon intention d'inscrire un tel vœu sur la page vierge de l'avenir. Mrs Micawber en sera témoin. Je suis confiant », a dit Mr Micawber, solennellement, « que mon fils Wilkins gardera toujours à l'esprit qu'il ferait mieux de mettre sa main au feu plutôt que de l'utiliser pour manier les serpents qui ont empoisonné le sang vital de son malheureux parent ! » Profondément ému, et devenu en un instant l'image du désespoir, Mr Micawber a regardé les serpents avec un air de sombre répulsion (dans lequel restait une trace de son ancienne admiration), les a pliés et mis dans sa poche.

Cela a mis fin aux opérations de cette soirée. Le chagrin et la fatigue nous avaient épuisés, et ma tante et moi devions rentrer à Londres le lendemain. Les Micawber devaient nous suivre après avoir vendu leurs biens à un brocanteur ; Traddles devait régler les affaires de Mr Wickfield le plus rapidement possible ; et Agnès devait aussi venir à Londres pendant ce temps. Nous avons passé la nuit dans la vieille maison qui, libérée de la présence des Heep, semblait purgée d'une maladie, et j'ai dormi dans mon ancienne chambre, comme un voyageur naufragé revenu chez lui.

Nous sommes retournés le lendemain dans la maison de ma tante — pas dans la mienne ; et quand nous étions assis seuls ensemble, comme autrefois, avant de nous coucher, elle a dit :

« Trot, désires-tu vraiment savoir ce qui me perturbait ces derniers temps ?

– Certainement, ma tante. S'il s'est jamais trouvé une période où je n'avais pas envie que vous ayez une peine ou une inquiétude que je ne pourrais pas partager, c'est maintenant.

– Tu as eu assez de peine, mon enfant », a dit ma tante, affectueusement, « sans l'addition de *mes* petites misères. Je ne pourrais avoir d'autre raison, Trot, de te cacher quelque chose.

– Je le sais bien. Mais dites-le moi maintenant.

– Viendrais-tu faire un petit tour en voiture avec moi demain matin ?

– Bien sûr.

– À neuf heures. Je te dirai tout à ce moment-là, mon cher. »

Nous sommes donc partis à neuf heures dans une petite voiture qui nous a conduits à Londres. Nous avons roulé longtemps à travers la ville avant d'arriver à l'un des grands hôpitaux. Tout près du bâtiment se trouvait un corbillard ordinaire. Le cocher a reconnu ma tante et, obéissant à un mouvement de sa main à la vitre, est parti lentement ; nous l'avons suivi.

« Tu comprends, maintenant, Trot. Il s'en est allé !

– Est-il mort à l'hôpital ?

– Oui. »

Elle était assise immobile à côté de moi ; mais j'ai vu de nouveau les larmes égarées sur son visage.

« Il était déjà venu là une première fois. Il était malade depuis longtemps — un homme brisé, fracassé, toutes ces années. Quand il a su son état dans cette ultime maladie, il leur a demandé d'aller me chercher. Il était plein de regrets à ce moment-là. Vraiment plein de regrets.

– Vous y êtes allée, je le sais, ma tante.

– J'y suis allée. Je suis restée souvent auprès de lui ensuite.

– Il est mort la veille de notre départ à Canterbury ? »

Ma tante a hoché la tête. « Personne ne peut plus lui faire du mal maintenant. C'était une vaine menace. »

Nous sommes sortis de la ville, jusqu'au cimetière de Hornsey[1]. « Mieux ici que dans la rue », a dit ma tante. « Il était né ici. »

Nous sommes descendus de voiture ; et avons suivi le simple cercueil jusqu'à un coin dont je me souviens bien, où on a lu l'office qui annonçait son retour à la poussière.

« Il y a trente-six ans aujourd'hui, mon cher », a dit ma tante alors que nous marchions vers la voiture, « je me suis mariée. Dieu nous pardonne à tous ! »

Nous nous sommes assis en silence ; et elle est restée assise ainsi longtemps, me tenant la main. À la fin, elle a soudain fondu en larmes, et dit :

« C'était un bel homme quand je l'ai épousé, Trot — et il avait beaucoup changé ! »

Cela n'a pas duré longtemps. Après le soulagement des larmes, elle est vite devenue calme, et même enjouée. Ses nerfs étaient un peu secoués, a-t-elle dit, sinon elle ne se serait pas laissée aller. Dieu nous pardonne à tous !

Nous sommes donc revenus à son petit cottage de Highgate, où nous avons trouvé la courte note suivante de Mr Micawber, qui était arrivée par la poste du matin :

Canterbury,

Vendredi.

Chère Madame, et Copperfield,

Le beau pays de promesse ayant récemment surgi à l'horizon est de nouveau enveloppé dans des brumes impénétrables, et à jamais inaccessible pour l'épave à la dérive dont la Perte est scellée !

Une nouvelle assignation a été émise (par la Haute Cour de Sa Majesté du Tribunal de King's Bench à Westminster), dans une autre affaire de Heep contre Micawber, et le prévenu dans cette affaire est aux mains de l'huissier ayant juridiction légale dans ce secteur.

Voici le jour, voici l'instant,
Voici les rudes combattants,
Et le fier Edward s'avançant —
Chaînes et servitude ![2]

[1] À huit kilomètres environ au nord de la Tamise. À l'époque un village proche de Highgate, aujourd'hui un quartier du nord de Londres.

[2] D'un poème de Robert Burns datant de 1794, décrivant la défaite du roi anglais Edward II par le héros écossais Robert Bruce en 1314.

Promis à ce sort, et à une fin rapide (car la torture mentale n'est pas supportable au-delà d'un certain point, et je sens que j'ai atteint ce point), mon parcours s'achève. Dieu vous bénisse, Dieu vous bénisse ! Quelque voyageur futur, visitant par une curiosité non dépourvue, espérons-le, de sympathie, le lieu de confinement réservée aux débiteurs dans cette ville, pourra méditer en suivant du doigt sur le mur, gravées avec un clou rouillé,

Les initiales obscures

W.M

.

P.S. Je rouvre ce pli pour dire que notre ami commun, Mr Thomas Traddles (qui ne nous a pas encore quittés, et se porte fort bien), a payé la dette et les frais, au noble nom de Miss Trotwood ; et que ma famille et moi sommes au comble de la béatitude terrestre.

Chapitre 55
Tempête.

J'aborde maintenant un événement de ma vie si ineffaçable, si atroce, si attaché par une infinie variété de liens à tout ce qui l'a précédé dans ces pages que, dès le début de mon récit, je l'ai vu grandir de plus en plus quand j'avançais, comme une haute tour dans une plaine, et jeter son ombre prophétique jusqu'aux incidents même de mon enfance.

Pendant les années qui l'ont suivi, j'en ai souvent rêvé. Je me réveillais en sursaut, si vivement impressionné que sa fureur semblait encore se déchaîner dans ma chambre tranquille, dans la nuit silencieuse. J'en rêve encore parfois, bien qu'à intervalles plus longs et incertains, jusqu'à cette heure. L'idée m'en vient à l'esprit quand le vent souffle en tempête, ou quand on mentionne un rivage marin, aussi intensément qu'aucune autre idée dont je sois conscient. Je vais tenter de l'écrire comme je le vois. Je ne m'en souviens pas, mais je le vois se produire ; car il se déroule de nouveau devant moi.

Le moment où le navire des émigrants allait faire voile s'approchant rapidement, ma bonne vieille nourrice (le cœur presque brisé par sympathie pour moi quand nous nous sommes revus) est montée à Londres. J'étais constamment avec elle, et son frère et les Micawber (qui étaient très souvent ensemble) ; mais je n'ai jamais vu Emily.

Un soir peu avant le départ, j'étais seul avec Peggotty et son frère. Notre conversation a porté sur Ham. Elle nous a dit la tendresse qu'il avait manifestée quand elle était partie, et combien sa conduite était calme et vaillante ; surtout ces derniers temps, quand il avait beaucoup d'épreuves à surmonter. L'affectueuse créature ne se lassait jamais de ce sujet ; et nous prenions autant de plaisir à écouter les nombreux exemples qu'elle tirait de son intimité avec lui qu'elle en prenait à les raconter.

Ma tante et moi avons à cette époque quitté les deux cottages de Highgate ; je prévoyais de partir à l'étranger, et elle de retourner dans sa maison de Douvres. Nous occupions un logement temporaire à Covent Garden. Alors que je rentrais chez moi après la conversation de ce soir-là, réfléchissant à ce qui s'était passé entre Ham et moi au cours de mon dernier séjour à Yarmouth, j'ai vacillé dans mon intention initiale de laisser une lettre pour Emily quand je prendrais congé de son oncle à bord du navire, et je me suis dit qu'il vaudrait mieux lui écrire maintenant. Elle pourrait désirer, ai-je

pensé, après avoir reçu ma lettre, envoyer un mot d'adieu par mon intermédiaire à son malheureux fiancé. Je devais lui en donner la possibilité.

Je me suis donc assis dans ma pièce avant de me coucher, et lui ai écrit. Je lui ai dit que j'avais vu Ham, et qu'il m'avait demandé de lui dire ce que j'ai déjà rapporté en son temps dans ce récit. J'ai répété fidèlement ses mots. Je n'avais pas besoin d'en ajouter, en supposant que j'en aie eu le droit. Sa fidélité et sa bonté profonde n'avaient pas à être enjolivées, par moi ni par quiconque. J'ai laissé ma lettre devant la porte, afin qu'elle soit portée dans la matinée ; avec une ligne à Mr Peggotty le priant de la donner à Emily ; et je me suis couché à l'aube.

J'étais plus affaibli que je ne le croyais ; et, ne m'étant pas endormi avant le lever du soleil, je suis resté couché tard, sans m'être reposé. La présence silencieuse de ma tante à mon chevet m'a réveillé. Je l'ai sentie dans mon sommeil, comme nous sentons tous ce genre de chose, je suppose.

« Trot, mon cher », a-t-elle dit quand j'ai ouvert les yeux, « je ne pouvais me décider à te déranger ; Mr Peggotty est là ; peut-il monter ? »

J'ai répondu que oui, et il est vite apparu.

« Mas'r Davy », a-t-il dit après m'avoir serré la main, « j'ai donné vote lettre à Em'ly, monsieur, et elle a écrit cette-là ; et m'a prié que de vous demander de la lire, et si vous n'y voyez pas d'mal, d'avoir la bonté de vous en charger.

– L'avez-vous lue ? » ai-je demandé.

Il a hoché la tête tristement. Je l'ai ouverte, et j'ai lu ce qui suit :

J'ai reçu ton message. Oh, que puis-je écrire, pour te remercier de ta bonté bénie envers moi !

J'ai mis ces mots tout contre mon cœur. Je les y garderai jusqu'à ma mort. Ce sont des épines acérées, mais ce sont de tels réconforts. J'ai prié en les lisant, oh, j'ai tant prié. Quand je vois ce que tu es, et ce qu'est mon oncle, je pense à ce que Dieu doit être, et je peux lui adresser mes pleurs.

Adieu pour toujours. Maintenant, mon cher, mon ami, adieu pour toujours en ce monde. Dans un autre monde, si on me pardonne, je m'éveillerai enfant et je viendrai à toi. Tous mes remerciements et mes bénédictions. Adieu à jamais !

Telle était la lettre, maculée de larmes.

« Puis-je lui dire comme quoi vous y voyez pas de mal et vous aurez la bonté de vous en charger, Mas'r Davy ? » a dit Mr Peggotty quand j'eus fini de la lire.

– Certainement , mais je pense —

– Oui, Mas’r Davy ?

– Je pense que je vais descendre encore à Yarmouth. J’ai le temps, et largement, d’y aller et de revenir avant le départ du navire. Je pense constamment à lui, dans sa solitude ; lui remettre en main propre la lettre qu’elle a écrite, et vous permettre de lui dire à elle, au moment du départ, qu’il l’a reçue, ce sera une gentillesse pour lui et pour elle. J’ai accepté solennellement sa commission, ce cher brave garçon, et je veux m’en charger jusqu’au bout. Le voyage n’est rien pour moi. Je suis nerveux, et cela me fera du bien de bouger. Je vais descendre ce soir. »

Bien qu’il ait entrepris anxieusement de m’en dissuader, j’ai vu qu’il était de mon avis ; et cela m’aurait confirmé dans mon intention, si j’en avais eu besoin. Il est allé au bureau des diligences, à ma demande, et a réservé pour moi la place sur le siège du cocher de la malle-poste. Je suis parti le soir, par ce moyen de transport, le long de la route que j’avais parcourue dans tant de circonstances diverses.

« Ne trouvez-vous pas », ai-je demandé au cocher au cours de la première étape en sortant de Londres, « le ciel remarquable ? Je ne me souviens pas d’en avoir vu un semblable.

– Ni moi — pas un pareil. C’est le vent, monsieur. Y’aura du dégât en mer, je dis, avant peu. »

C’était une sombre confusion — marbrée ici et là par une couleur rappelant la fumée d’un combustible mouillé — de nuages agités, entassés en piles formidables, suggérant de plus grandes hauteurs dans les nuages qu’il n’y avait de distance en-dessous d’eux jusqu’aux creux les plus profonds de la terre ; et la lune affolée semblait plonger entre eux la tête la première, comme si, dans une terrible perturbation des lois de la nature, elle avait pris peur et perdu son chemin. Il y avait eu du vent toute la journée ; et il prenait alors de l’ampleur, avec un bruit extraordinaire. Une heure plus tard, il avait beaucoup augmenté, et le ciel était plus couvert, et il soufflait fort.

Plus la nuit avançait, plus les nuages se rapprochaient et se déployaient serré sur tout le ciel, maintenant très sombre, et plus il soufflait violemment. Nos chevaux pouvaient à peine faire face au vent. À de nombreuses reprises, au plus noir de la nuit (nous étions fin septembre, quand les nuits ont cessé d’être courtes), les chevaux de volée se sont retournés, ou se sont arrêtés tout net ; et nous redoutions souvent de voir la diligence se renverser. La tempête chassait devant elle de furieuses bourrasques de pluie, semblables

à des averses d'acier ; et à ces moments, quand il y avait des arbres ou un mur pour nous abriter, nous étions contents de nous arrêter, dans l'impossibilité de continuer la lutte.

Quand le jour s'est levé, il s'est mis à souffler encore plus fort. J'avais été à Yarmouth quand les marins disaient qu'il soufflait un vent à décorner les bœufs, mais je n'avais jamais connu rien de tel, ni d'approchant. Nous sommes arrivés à Ipswich — très tard, après avoir grappillé chaque pouce de terrain depuis dix miles après Londres ; et avons trouvé une assemblée de gens sur la place du marché qui avaient quitté leurs lits au milieu de la nuit, craignant les chutes de cheminées. Quelques-uns d'entre eux, se réunissant dans la cour de l'auberge pendant que nous changions les chevaux, nous ont dit que des grandes plaques de plomb avaient été arrachées au clocher d'une église et avaient volé jusqu'à une rue latérale qu'elles obstruaient. D'autres disaient que des paysans venant des villages voisins avaient vu de grands arbres déracinés couchés sur le sol, et des meules entières éparpillées par les routes et les champs. Et la tempête, loin de s'apaiser, soufflait plus fort.

Comme nous nous acharnions, de plus en plus près de la mer, d'où ce vent féroce soufflait droit sur la côte, sa force devenait de plus en plus épouvantable. Alors que nous étions encore loin de voir la mer, ses embruns étaient sur nos lèvres, et nous arrosaient d'une pluie salée. L'eau avait monté, sur des miles et des miles du pays plat qui entourait Yarmouth ; et chaque mare ou flaque fouettait ses berges, et poussait des petits vagues avançant lourdement vers nous. Quand nous sommes arrivés en vue de la mer, les vagues à l'horizon, aperçues par intervalles au-dessus de flots houleux, ressemblaient à des visions d'un autre rivage, avec des bâtiments et des tours. Quand nous sommes enfin entrés dans la ville, les gens sont sortis sur le pas de leurs portes, marchant de guingois et les cheveux ruisselants, s'étonnant de voir la malle-poste qui avait traversé une telle nuit.

Je suis descendu à la vieille auberge, puis suis allé voir la mer ; titubant le long de la rue, qui était couverte de sable, d'algues et de paquets d'écume emportés par le vent ; craignant les chutes d'ardoises et de tuiles ; et me tenant aux gens que je croisais aux coins furieux des maisons. Arrivant près de la plage, j'ai vu non seulement les marins, mais la moitié des habitants de la ville, se cachant derrière les bâtiments ; quelques-uns bravant de temps à autre la furie de la tempête pour regarder la mer et, éjectés de leur route, tentant de revenir en zigzaguant.

Me joignant à ces groupes, j'ai trouvé des femmes pleurant leurs maris, partis pêcher des harengs ou des huîtres sur des bateaux dont on avait de bonnes raisons de penser qu'ils avaient sombré avant de pouvoir trouver refuge quelque part. Il y avait des vieux matelots grisonnants qui secouaient la tête, regardaient l'eau et le ciel, et échangeaient des propos en marmonnant ; des armateurs, nerveux et inquiets ; des enfants, blottis ensemble et fixant les visages des adultes ; et même des marins solides, perturbés et anxieux, braquant leurs lunettes d'approche sur la mer depuis leurs abris, comme s'ils surveillaient un ennemi.

L'immense mer elle-même m'a stupéfait, quand une brève accalmie dans l'agitation du vent aveuglant, les jets de sable et de cailloux, l'horrible bruit, m'a permis de la regarder. Quand les hautes murailles d'eau s'avançaient en roulant et, au plus haut, s'effondraient en écume, la moindre d'entre elles paraissait capable d'engloutir la ville. Quand les flots refluaient avec un rugissement rauque, ils semblaient creuser des caves profondes dans la plage, comme si leur but était de saper la terre. Quand une vague à tête blanche fonçait en tonnant, et s'anéantissait avant d'atteindre la rive, chacun de ses fragments avait l'air investi de la puissance totale de sa rage et se ruait pour s'unir aux autres et recomposer un autre monstre. Des collines ondulantes se changeaient en vallées, des vallées ondulantes (qu'un pétrel solitaire parcourait parfois) se soulevaient en collines ; des masses d'eau frémissaient et secouaient la plage avec un bruit retentissant ; chaque forme roulait en grondant dès qu'elle se constituait, pour changer de forme et de place, et chasser une autre forme ; le rivage idéal à l'horizon, avec ses bâtiments et ses tours, s'élevait et retombait ; les nuages volaient, épais et rapides ; j'avais l'impression de voir un ébranlement et un déchirement de toute la nature.

Ne trouvant pas Ham parmi les gens que ce vent mémorable — car on s'en souvient encore là-bas, comme du plus grand ayant jamais soufflé sur cette côte — avait rassemblés, je me suis dirigé vers sa maison. Elle était fermée ; et comme personne ne répondait quand j'ai frappé à la porte, je suis allé par des ruelles et des chemins de traverse au chantier naval où il travaillait. Là, on m'a dit qu'il était parti à Lowestoft, appelé par une urgence de réparation de bateau pour laquelle on avait besoin de sa compétence ; mais qu'il reviendrait le lendemain matin.

Je suis retourné à l'auberge ; et le temps que je me lave et que je m'habille, et tente en vain de dormir, il était déjà cinq heures de l'après-midi. Je n'étais pas assis depuis cinq minutes auprès du feu dans la salle à manger que le garçon, venant bavarder sous

prétexte d'attiser le feu, m'a dit que deux charbonniers avaient coulé avec tout leur équipage, à quelques miles ; et que l'on avait vu d'autres navires en difficulté dans la rade, essayant de rester à distance des côtes. Dieu ait pitié d'eux, et de tous les pauvres marins, a-t-il dit, si nous avons une autre nuit comme la dernière !

J'étais bien abattu, très solitaire, et ressentais un malaise hors de proportion avec l'absence de Ham. Je ne me rendais pas compte à quel point les événements récents m'avaient affecté, et ma longue exposition au vent féroce m'avait déboussolé. Il y avait un tel désordre dans mes pensées et mes souvenirs que je n'avais plus une notion très claire du temps et des distances. Ainsi, si j'étais sorti en ville, je n'aurais pas été étonné, je crois, de rencontrer quelqu'un dont je savais qu'il devait alors être à Londres. Il y avait à cet égard, pour ainsi dire, une curieuse inattention dans mon esprit. Pourtant il était très occupé, en même temps, par tous les souvenirs que le lieu éveillait naturellement ; et ils étaient particulièrement précis et vivaces.

Dans cet état, j'ai immédiatement relié, sans aucun effort de ma volonté, les lugubres nouvelles du garçon au sujet des bateaux à mon malaise concernant Ham. Je l'imaginais revenant de Lowestoft en bateau, et disparaissant en mer. Cette appréhension m'a tant troublé que j'ai décidé de retourner au chantier avant de dîner et de demander au constructeur de bateaux si un retour par la mer était possible. S'il me donnait la moindre raison de penser que oui, j'irais à Lowestoft et je l'en empêcherais en le ramenant avec moi.

J'ai vite commandé mon dîner, puis je suis retourné au chantier. Je suis arrivé juste à temps ; car le patron, lanterne à la main, était en train de fermer la grille. Il a bien ri quand je lui ai posé la question, et a dit qu'il n'y avait rien à craindre ; aucun homme ayant toute sa raison, ou n'ayant pas toute sa raison, ne sortirait au large dans une telle tempête, moins que tout autre Ham Peggotty, qui était un marin-né.

Je le savais si bien que je m'étais véritablement senti honteux d'entreprendre cette démarche ; j'avais néanmoins dû le faire. Je suis revenu à l'auberge. Si un tel vent pouvait augmenter, je crois qu'il augmentait. Le rugissement et le mugissement, le claquement des portes et des fenêtres, le grondement dans les cheminées, le balancement apparent de la maison même qui m'abritait, et le tumulte prodigieux de la mer, étaient plus effrayants que le matin. Mais il y avait maintenant une grande obscurité en plus ; et cela chargeait la tempête de nouvelles terreurs, réelles et imaginaires.

Je ne pouvais pas manger, je ne pouvais pas rester assis, je ne pouvais m'appliquer à rien. Quelque chose en moi, répondant faiblement à la tempête au dehors, remuait les profondeurs de ma mémoire, et y créait un chaos. Cependant, dans la précipitation de mes pensées, courant fiévreusement avec la mer tonitruante, la tempête et mon malaise à propos de Ham restaient toujours au premier plan.

J'ai à peine touché à mon dîner, et c'est en vain que j'ai tenté de me revigorer avec un verre de vin ou deux. J'ai sombré dans une morne torpeur devant le feu, en restant conscient du vacarme extérieur et du lieu où je me trouvais. Les deux ont été éclipsés par une nouvelle et indéfinissable horreur ; et quand je me suis réveillé — ou plutôt quand j'ai surmonté la léthargie qui me clouait à ma chaise — tout mon squelette vibrait d'une terreur inexplicable et sans objet.

J'ai marché de long en large, essayé de lire un vieux guide régional, écouté l'affreux fracas. J'ai observé des visages, des scènes et des silhouettes dans le feu. À la fin, le tictac régulier de l'horloge indifférente sur le mur m'a tellement tourmenté que j'ai décidé de me coucher.

Il était rassurant, par une telle nuit, de savoir que certains des domestiques de l'auberge avaient décidé de veiller jusqu'au matin. Je me suis mis au lit, excessivement las et engourdi ; mais dès que je me suis allongé, toutes ces sensations ont disparu comme par magie, et j'étais complètement éveillé, avec tous mes sens en alerte.

Je suis resté là pendant des heures à écouter le vent et l'eau ; à imaginer tantôt que j'entendais des hurlements au large ; tantôt que j'entendais distinctement des coups de canon d'alarme ; tantôt, l'écroulement de maisons dans la ville. Je me suis levé plusieurs fois pour regarder dehors ; mais je ne voyais rien, sinon le reflet dans la vitre de la petite bougie que j'avais laissé brûler, et de mon visage hagard me regardant depuis le noir néant.

En fin de compte, mon agitation a atteint un telle intensité que je me suis habillé en vitesse et suis descendu. Dans la grande cuisine, où je distinguais plus ou moins des tranches de bacon et des colliers d'oignons suspendus aux poutres, les veilleurs étaient regroupés dans diverses attitudes autour d'une table qui avait été éloignée de la grande cheminée et approchée de la porte. Une jolie jeune fille, qui se bouchait les oreilles avec son tablier et regardait la porte, a poussé un grand cri quand je suis apparu, me prenant pour un fantôme ; mais les autres avaient plus de présence d'esprit et étaient contents d'ajouter quelqu'un à la compagnie. Un homme, se référant au sujet dont ils discutaient,

m'a demandé si je pensais que les âmes des matelots des deux charbonniers erraient dans la tempête.

Je dirais que je suis resté là deux heures. Une fois, j'ai ouvert la porte de la cour. Le sable, les algues et les flocons d'écume filaient dans la rue déserte. J'ai dû appeler à l'aide pour refermer la porte et l'assurer contre le vent.

Une obscurité lugubre imprégnait ma chambre solitaire, quand j'y suis enfin retourné ; mais j'étais fatigué maintenant et, me recouchant, je suis tombé — du haut d'une tour au fond d'un précipice — dans les profondeurs du sommeil. J'ai l'impression que j'avais beau rêver de divers lieux et scènes, le vent y soufflait toujours. Puis j'ai perdu ce lien ténu avec la réalité, et je participais avec deux amis chers, mais j'ignore qui ils étaient, au siège de je ne sais quelle ville dans un fracas de canonnade. Les détonations du canon étaient si bruyantes et incessantes que je n'arrivais pas à entendre une chose que je voulais beaucoup entendre, jusqu'au moment où, au prix d'un énorme effort, je me suis réveillé. Il faisait grand jour — huit ou neuf heures ; la tempête rageant, au lieu de l'artillerie ; et quelqu'un frappant et appelant à la porte.

« Qu'y a-t-il ? » me suis-je écrié.

« Un naufrage ! Tout près ! »

J'ai sauté du lit et demandé, Quel naufrage ?

« Une goélette, d'Espagne ou du Portugal, chargée de fruits et de vin. Hâtez-vous, monsieur, si vous voulez la voir ! On pense, en bas sur la plage, qu'elle va se briser d'un instant à l'autre. »

La voix exaltée a continué à s'égosiller dans l'escalier ; et j'ai enfilé des vêtements aussi vite que possible et suis parti en courant dans la rue.

Nombre de gens étaient devant moi, courant tous dans la même direction, vers la plage. J'en ai dépassé beaucoup, et suis bientôt arrivé face à la mer démontée.

Le vent s'était peut-être un peu calmé à ce moment, mais pas plus que si la canonnade dont j'avais rêvé avait été réduite par la mise au silence d'une demi-douzaine de pièces sur des centaines. Mais la mer, renforcée par l'effervescence additionnelle de toute la nuit, était infiniment plus terrifiante que lorsque je l'avais vue en dernier. Chaque apparence qu'elle avait alors semblait être *gonflée* ; et la hauteur à laquelle s'élevaient les rouleaux, et la manière dont ils se grimpaient les uns sur les autres, et s'écrasaient les uns sur les autres, et déferlaient en hordes interminables, était vraiment effroyable.

La difficulté d'entendre autre chose que le vent et les vagues, la foule, l'indicible confusion, et mes premiers efforts essoufflés de résister au vent, m'ont tellement troublé que je cherchais la goélette au large, et ne voyais rien que les chevelures d'écume des grandes vagues. Un matelot à moitié vêtu, debout à côté de moi, a pointé son bras nu (tatoué d'une flèche qui indiquait la même direction) vers la gauche. Alors, Ô grand Ciel, je l'ai vue, tout près de nous !

Un mât était brisé à six ou huit pieds du pont et pendait sur le côté, emmêlé dans un fouillis de voiles et de cordages ; et tous ces débris, tandis que la goélette roulait et changeait de cap — ce qu'elle faisait sans ralentir un instant, et avec une violence inconcevable — frappaient son flanc comme s'ils voulaient le défoncer. Même à ce moment, on s'efforçait de les couper, car lorsque la goélette, qui était de travers, s'est tournée vers nous en roulant, j'ai clairement aperçu des gens au travail avec des haches, spécialement une silhouette très active avec de long cheveux bouclés, qui se distinguait du reste. Mais un grand cri, que l'on entendait même au-dessus de vent et de l'eau, s'est élevé de la grève à ce moment ; la mer, balayant l'épave, a emporté d'un seul coup hommes, espars, barriques, planches, bastingages, et des tas d'autres jouets de ce genre, dans les flots bouillonnants.

Le second mât tenait encore, avec les haillons d'une voile déchirée et une confusion de cordages rompus qui le battaient de tous côtés. La goélette avait touché le fond une fois, m'a dit à l'oreille le même matelot, d'une voix rauque, puis était remontée et avait touché de nouveau. À ce que j'ai compris, elle se cassait par le milieu, et je pouvais aisément le supposer, car le roulis et les changements de cap étaient trop formidables pour qu'un ouvrage humain pût les supporter longtemps. Comme il parlait, un autre grand cri de pitié s'est élevé de la plage ; quatre hommes sont remontés de l'abîme avec l'épave, s'accrochant aux cordages du mât restant ; le plus haut étant l'homme actif aux cheveux bouclés.

Il y avait une cloche à bord ; et tandis que la goélette roulait et bondissait, comme une créature désespérée poussée à la folie, nous montrant tantôt toute l'étendue du pont quand elle se tournait vers le rivage, tantôt rien d'autre que sa quille quand elle sautait sauvagement et se tournait vers la mer, la cloche sonnait ; et le vent nous apportait son bruit, le glas de ces malheureux. De nouveau nous l'avons perdue, et de nouveau elle est remontée. Deux hommes avaient disparu. Le tourment sur la rive augmentait. Les hommes grognaient et se tordaient les mains ; les femmes hurlaient, et détournaient

leurs visages. Des gens couraient farouchement sur la plage, appelant à l'aide là où aucune aide n'était possible. Je suis devenu l'un de ceux-là moi-même, implorant frénétiquement un groupe de marins que je connaissais de ne pas laisser ces deux êtres perdus périr sous nos yeux.

Ils m'expliquaient, d'une manière agitée — je ne sais pas comment, car j'étais loin d'être assez calme pour comprendre le peu que j'arrivais à entendre — que des courageux avaient préparé la barque de sauvetage une heure auparavant, et n'avaient rien pu faire ; et que, puisqu'aucun homme ne serait assez désespéré pour tenter de marcher dans l'eau jusqu'à l'épave avec une corde pour établir un lien, il n'y avait plus rien à tenter ; quand j'ai remarqué que quelque nouvel émoi touchait les gens sur la plage, et je les ai vus s'écarter et Ham s'avancer jusqu'au premier rang.

J'ai couru vers lui — autant que je sache, pour répéter mon appel à l'aide. Mais, malgré mon affolement devant un spectacle si nouveau pour moi et si terrible, la détermination de son visage et le regard qu'il jetait sur la mer — exactement le même regard que je me souvenais avoir vu le lendemain de la fuite d'Emily — m'a fait prendre conscience du danger qu'il courait. Je l'ai retenu de mes deux bras ; et j'ai supplié les hommes avec qui j'avais parlé de ne pas l'écouter, de ne pas commettre un meurtre, de ne pas le laisser bouger de ce sable !

Un autre cri s'est élevé ; et nous tournant vers l'épave, nous avons vu la voile cruelle, multipliant les coups, détacher l'homme le plus bas et voler triomphalement autour de la silhouette active qui restait seule sur le mat.

Face à un tel spectacle, et face à la détermination de l'homme calmement désespéré qui avait déjà l'habitude de diriger la moitié des gens présents, j'aurais pu aussi bien tenter de supplier le vent. « Mas'r Davy », a-t-il dit, me saisissant gaiement les deux mains, « si mon temps est venu, l'est venu. Si que non, j'attendrai. Que dieu vous bénisse, et vous bénisse tous ! Compagnons, préparez-moi ! J'y vais ! »

On m'a emmené, mais sans brutalité, à quelque distance, où les gens autour de moi m'ont fait rester ; affirmant, ainsi que je l'ai perçu confusément, qu'il était décidé à y aller, avec ou sans aide, et que je compromettrais les précautions pour sa sécurité en gênant ceux qui s'en occupaient. Je ne sais pas ce que j'ai répondu, ni ce qu'ils ont répliqué ; mais j'ai vu de la précipitation sur la plage, et des hommes qui couraient avec des cordes depuis un cabestan qui était là, et pénétraient dans un cercle de silhouettes qui me le cachaient. Puis je l'ai vu debout, seul, dans un pantalon et une vareuse de

marin ; une corde à la main, ou attachée à son poignet, une autre autour de son corps ; et plusieurs des hommes les plus vigoureux tenant cette dernière, qu'il avait posée lui-même à ses pieds sans la tendre.

L'épave, même à mon œil inexpérimenté, était en train de se briser. J'ai vu qu'elle se fendait par le milieu et que la vie de l'homme solitaire sur le mât tenait à un fil. Pourtant, il s'y cramponnait. Il portait un singulier bonnet rouge — d'une couleur plus fine qu'un bonnet de marin ; et tandis que les quelques faibles planches qui le séparaient de l'abîme roulaient et se tordaient, et que sonnait son glas anticipé, nous l'avons tous vu l'agiter. Je l'ai vu faire ce geste, et j'ai cru devenir fou quand son action m'a rappelé un ancien souvenir d'un ami jadis cher.

Ham regardait la mer, tout seul, le silence des souffles retenus derrière lui et la tempête devant, jusqu'au moment où une grande vague a reflué et où, avec un coup d'œil en arrière à ceux qui tenaient la corde enroulée autour de son corps, il a bondi après elle et en un instant a affronté l'eau ; montant avec les collines, tombant avec les vallées, perdu sous l'écume ; puis rejeté vers la grève. Ils l'ont tiré en toute hâte.

Il était blessé. J'ai vu du sang sur son visage de là où j'étais ; mais il n'y prêtait pas attention. Il semblait pressé de leur donner des indications pour lui laisser plus de jeu — ou c'est ce que j'ai compris au mouvement de son bras — et il est reparti comme auparavant.

Et maintenant il s'est dirigé vers l'épave, montant avec les collines, tombant avec les vallées, perdu sous la rude écume, emporté vers la rive, emporté vers la goélette, luttant fort et vaillamment. La distance n'était rien, mais la puissance de la mer et du vent rendaient le combat mortel. À la fin il s'est approché de l'épave. Il en était si près qu'une seule de ses brasses vigoureuses lui aurait permis de s'y accrocher — quand une haute et vaste colline verte a surgi derrière la goélette, avançant vers la côte ; il a paru s'élancer dedans d'un formidable bond, et le navire avait disparu !

J'ai vu quelques fragments tourbillonnant dans la mer, comme si une simple barrique s'était cassée, alors que je courais vers l'endroit où ils halaient. La consternation se lisait sur tous les visages. Ils l'ont tiré jusqu'à mes propres pieds — sans connaissance — mort. On l'a porté à la maison la plus proche ; et, personne ne m'en empêchant maintenant, je suis resté à côté de lui, aidant ceux qui s'efforçaient par tous les moyens de le ranimer ; mais la grande vague l'avait vaincu, et son cœur généreux était arrêté pour toujours.

Tandis que j'étais assis à son chevet, que l'on avait renoncé à espérer et que tout était fini, un pêcheur qui me connaissait depuis l'époque où Emily et moi étions enfants a chuchoté mon nom à la porte.

« Monsieur », a-t-il dit, avec des larmes glissant sur ses joues tannées qui étaient, ainsi que ses lèvres tremblantes, d'une pâleur de cendre, « pouvez-vous venir là-bas ? »

L'ancien souvenir qui venait de m'être rappelé était dans son regard. Je lui ai demandé, terrifié, m'appuyant sur le bras qu'il avançait pour me soutenir :

« Un corps a-t-il été rejeté sur la plage ?

– Oui.

– Est-ce que je le connais ? »

Il n'a rien répondu.

Mais il m'a conduit sur la plage. Et à l'endroit où elle et moi, enfants, recherchions des coquillages — à l'endroit où des morceaux parmi les plus légers du vieux bateau-maison, détruit la nuit dernière, avaient été éparpillés par le vent — au milieu des ruines du foyer qu'il avait outragé — je l'ai vu couché avec sa tête sur son bras, comme je l'avais souvent vu couché à l'école.

Chapitre 56
La nouvelle blessure, et l'ancienne.

Nul besoin, Ô Steerforth, d'avoir dit, quand nous avons parlé ensemble la dernière fois, à cette heure dont j'avais si peu de raison de croire que ce serait l'heure de notre séparation — nul besoin d'avoir dit, « Pense à moi sous mon meilleur jour ! » Je l'avais toujours fait ; et pouvais-je changer maintenant, en regardant cette scène ?

Ils ont apporté une civière, et l'ont allongé dessus, et l'ont couvert d'un drapeau, et l'ont soulevé et porté vers les maisons. Tous les hommes qui le portaient l'avaient connu, et avaient navigué avec lui, et l'avaient vu joyeux et hardi. Ils l'ont porté à travers le rugissement sauvage, en silence au milieu de tout le tumulte ; et l'ont emmené au cottage où la Mort se trouvait déjà.

Mais quand ils ont déposé la civière sur le seuil, ils se sont regardés les uns les autres, et m'ont regardé, et ont chuchoté. Je savais pourquoi. Ils sentaient que ce n'était pas juste de le coucher dans la même pièce tranquille.

Nous sommes allés en ville, et avons porté notre fardeau à l'auberge. Dès que j'ai pu contrôler à peu près mes pensées, j'ai envoyé chercher Joram, et l'ai prié de me fournir un moyen de transport permettant de l'emmener à Londres dans la nuit. Je savais que je devais m'en occuper, et que je pouvais seul assumer la lourde tâche de préparer sa mère à le recevoir ; et je désirais accomplir ce devoir aussi fidèlement que possible.

J'ai choisi de voyager la nuit pour qu'il y ait moins de curiosité au moment où je quitterais la ville. Mais, bien que je sois sorti de la cour dans une chaise de poste, suivi par ce dont j'avais la charge, à près de minuit, de nombreuses personnes attendaient. Ici et là dans la ville, et même un peu après sur la route, j'en ai vu encore ; mais au bout d'un moment je n'étais plus entouré que par la nuit lugubre et la campagne découverte, et les souvenirs de mon amitié de jeunesse.

Par une douce journée d'automne, vers midi, alors que des feuilles mortes parfumaient le sol et beaucoup d'autres, dans de belles teintes de jaune, rouge et brun, pendaient encore aux arbres, nimbées par la lumière du soleil, je suis arrivé à Highgate. J'ai parcouru le dernier mile à pied, réfléchissant en marchant à ce que j'avais à faire ; j'ai laissé sur place le chariot qui m'avait suivi toute la nuit, en attente de l'ordre d'avancer.

La maison n'avait pas changé. Pas un store n'était levé ; on ne voyait aucun signe de vie dans la triste cour pavée, avec son passage couvert conduisant à la porte abandonnée. Le vent était bien retombé, et rien ne bougeait.

Je n'ai pas eu tout de suite le courage de sonner à la grille ; quand j'ai enfin sonné, le son même de la cloche me semblait exprimer la teneur de ma mission. La petite bonne est sortie, avec la clé dans sa main ; et me regardant avec sérieux en déverrouillant la grille, a dit :

« Excusez-moi, monsieur. Êtes-vous malade ?

– J'ai été perturbé, et je suis fatigué.

– Y a-t-il quelque chose, monsieur ? — Mr James ? —

– Chut ! Oui, quelque chose est arrivé, que je dois annoncer à Mrs Steerforth. Est-elle à la maison ?

La fille a répondu d'un air inquiet que sa maîtresse sortait très rarement maintenant, même en voiture ; qu'elle gardait la chambre ; qu'elle ne voyait personne, mais me verrait. Sa maîtresse était levée, a-t-elle dit, et Miss Dartle était avec elle. Quel message devait-elle transmettre là-haut ?

Lui donnant des instructions strictes de ne rien montrer par son attitude, et de se contenter de porter ma carte et de dire que j'étais là, je me suis assis dans le salon (que nous avions maintenant atteint) en attendant son retour. Le salon avait perdu son ancienne atmosphère plaisante de pièce occupée, et les volets étaient à moitié fermés. Personne n'avait touché à la harpe depuis bien des jours. Son portrait d'enfant était là. Le meuble dans lequel sa mère avait gardé ses lettres était là. Je me suis demandé si elle les lisait jamais maintenant ; si elle les relirait jamais !

La maison était si tranquille que j'entendais les pas légers de la bonne montant l'escalier. Quand elle est revenue, elle m'a dit que Mrs Steerforth était invalide et ne pouvait descendre ; mais si je voulais bien l'excuser d'être dans sa chambre, elle serait contente de me voir. Un instant plus tard, je me tenais devant elle.

Elle était dans la chambre de son fils, non dans la sienne. J'ai senti, naturellement, qu'elle avait choisi de l'occuper en souvenir de lui ; et que les nombreux trophées de ses anciens sports et réussites, qui l'entouraient, restaient là tels qu'il les avait laissés, pour la même raison. Elle a murmuré, cependant, même en me recevant, qu'elle avait quitté sa propre chambre parce que son aménagement ne convenait pas à son infirmité ; et son maintien majestueux repoussait tout soupçon de la vérité.

Près de son fauteuil, comme d'habitude, se tenait Rosa Dartle. Dès le premier moment où ses yeux sombres se sont posés sur moi, j'ai vu qu'elle me savait porteur de mauvaises nouvelles. La cicatrice est devenue visible aussitôt. Elle a reculé d'un pas derrière le fauteuil, pour soustraire son propre visage à l'observation de Mrs Steerforth ; et m'a examiné avec un regard perçant qui jamais ne vacillait ni ne se dérobait.

« Je suis désolée de remarquer que vous portez le deuil, monsieur », a dit Mrs Steerforth.

« Je suis veuf, malheureusement.

– Vous êtes bien jeune pour subir une telle perte. Je suis peinée de l'apprendre. J'espère que le Temps vous viendra en aide.

– J'espère que le Temps », ai-je dit en la regardant, « nous viendra tous en aide. Chère Mrs Steerforth, nous devons tous rester confiants, dans nos plus grandes infortunes. »

La gravité de mes manières, et les larmes dans mes yeux, l'ont inquiétée. Tout le cheminement de ses pensées a paru s'arrêter, et changer de direction.

J'ai essayé de me maîtriser pour dire doucement le nom de son fils, mais ma voix tremblait. Elle se l'est répété deux ou trois fois à voix basse. Puis, s'adressant à moi, elle a dit, avec un calme forcé :

« Mon fils est malade.

– Très malade.

– Vous l'avez-vous vu ?

– Je l'ai vu.

– Êtes-vous réconciliés ?

Je ne pouvais pas dire oui, je ne pouvais pas dire non. Elle a tourné légèrement la tête vers l'endroit où Rosa Dartle s'était tenue à son coude, et à ce moment j'ai dit silencieusement à Rosa, par le mouvement de mes lèvres : « Mort ! »

Pour empêcher Mrs Steerforth de regarder derrière elle et de découvrir, bien visible, ce qu'elle n'était pas encore prête à savoir, j'ai rencontré son regard immédiatement ; mais j'avais vu Rosa Dartle lancer ses mains en l'air avec une véhémence de désespoir et d'horreur, puis s'en couvrir le visage.

La belle lady — si semblable, Ô si semblable ! — m'a regardé fixement, et a porté la main à son front. Je l'ai implorée d'être calme, et de se préparer à entendre ce que

j'avais à dire ; mais j'aurais mieux fait de la supplier de pleurer, car elle était assise comme une statue de pierre.

« La dernière fois que je suis venu vous voir », ai-je dit d'une voix chancelante, « Miss Dartle m'a dit qu'il naviguait ici et là. L'avant-dernière nuit a été horrible en mer. S'il était en mer cette nuit-là, et près d'une côte dangereuse, comme on l'a dit ; et si le vaisseau que l'on a vu était réellement le navire qui ——

– Rosa ! » a dit Mrs Steerforth, « venez ici ! »

Elle est venue, mais sans sympathie ni douceur. Ses yeux luisaient comme des flammes tandis qu'elle affrontait sa mère, et elle a éclaté d'un rire effroyable.

« Et maintenant », a-t-elle dit, « votre orgueil est-il apaisé, espèce de folle ? Maintenant a-t-il expié ses torts envers vous —— avec sa vie ! Entendez-vous ? — Sa vie ! »

Mrs Steerforth, adossée raidement à son fauteuil, ne produisant d'autre son qu'un gémissement, la fixait d'un regard figé.

« Ouais ! » s'est écrié Rosa, se martelant avec passion la poitrine, « Regardez-moi ! Gémissez et geignez, et regardez-moi ! Regardez là ! » frappant la cicatrice, « le beau travail de votre enfant mort ! »

Le gémissement que la mère émettait de temps en temps m'allait droit au cœur. Toujours le même. Toujours indistinct et étouffé. Toujours accompagné par un mouvement empêché de la tête, mais sans changement d'expression. Provenant toujours d'une bouche rigide et de dents serrées, comme si la mâchoire était verrouillée et le visage gelé par la douleur.

« Vous souvenez-vous quand il a fait ça ? » a-t-elle continué. « Vous souvenez-vous quand, fort de l'orgueil et des passions qu'il a hérités de vous, et que vous avez choyés et encouragés, il a fait ça et m'a défigurée pour la vie ? Regardez-moi, marquée jusqu'à ma mort par son haut déplaisir ; et gémissez et geignez pour ce que vous avez fait de lui !

– Miss Dartle ! », ai-je supplié. « Pour l'amour du Ciel ——

– Je *vais* parler ! » a-t-elle dit, ses yeux me lançant des éclairs. « Silence, vous ! Regardez-moi, dis-je, mère orgueilleuse d'un fils orgueilleux et fourbe ! Gémissez sur la façon dont vous l'avez élevé, gémissez sur la façon dont vous l'avez corrompu, gémissez sur votre perte, gémissez sur la mienne ! »

Elle serrait le poing, et toute sa silhouette chétive et usée tremblait, comme si la passion la consumait à petit feu.

« VOUS, lui reprocher son obstination ! » s'est-elle exclamé. « VOUS, lui reprocher son tempérament hautain ! VOUS, qui opposiez aux deux, quand vos cheveux étaient gris, les traits de caractère qui ont créé les deux quand vous l'avez mis au monde ! VOUS, qui depuis le berceau l'avez élevé pour faire de lui ce qu'il est devenu, et l'avez empêché de devenir ce qu'il aurait dû être. Êtes-vous récompensée, *maintenant*, pour vos années de peine ?

– Oh, Miss Dartle, honte à vous ! Oh, cruelle !

– Je vous dis que je *vais* lui parler. Aucune puissance terrestre ne m'arrêtera, pendant que je suis là ! Me suis-je tue toutes ces années, et ne vais-je pas parler maintenant ? Je l'ai mieux aimé que vous ne l'avez jamais aimé ! » se tournant férocement vers elle. « J'aurais pu l'aimer sans rien demander en retour. Si j'avais été sa femme, j'aurais pu être l'esclave de ses caprices pour un mot d'amour par an. J'aurais dû l'être. Qui le sait mieux que moi ? Vous étiez exigeante, orgueilleuse, difficile, égoïste. Mon amour aurait été dévoué — aurait foulé aux pieds vos misérables gémissements ! »

Les yeux étincelants, elle a tapé du pied sur le sol, comme si elle le faisait effectivement.

« Regardez, là ! » a-t-elle dit, frappant de nouveau la cicatrice d'une main implacable. « Quand en grandissant il a mieux compris ce qu'il avait fait, il l'a vue, et il s'en est repenti ! Je pouvais chanter pour lui, et lui parler, et montrer la ferveur que je ressentais dans tout ce qu'il faisait, et acquérir en travaillant la connaissance de ce qui l'intéressait le plus ; et je l'attirais. Quand il était le plus innocent et le plus sincère, il m'a aimée. Oui, *moi* ! Bien des fois, quand il venait de vous repousser d'un mot blessant, il M'a serrée sur son cœur ! »

Elle l'a dit avec une fierté provocante au milieu de sa frénésie — car ce n'était rien de moins — avec pourtant un souvenir nostalgique dans lequel les braises étouffées d'un sentiment plus doux ont rougeoyé un moment.

« Je suis tombée — comme j'aurais pu savoir que je le ferais, si sa manière enfantine de me faire la cour ne m'avait pas fascinée — à l'état de poupée, de jouet pour occuper une heure, bonne à être jetée, et reprise, et traitée à la légère, selon son humeur inconstante. Quand il s'est lassé, je me suis lassée. Quand son envie s'est évanouie, je n'aurais pas plus tenté de renforcer mon éventuel pouvoir sur lui que je ne l'aurais

épousé s'il avait été forcé de me prendre pour femme. Nous nous sommes détachés l'un de l'autre sans un mot. Vous l'avez peut-être vu, et n'en étiez pas fâchée. Depuis, j'ai été un simple meuble défiguré entre vous deux ; sans yeux, sans oreilles, sans sentiments, sans mémoire. Gémir ? Gémissez pour ce que vous avez fait de lui, pas pour votre amour. Je vous dis qu'il fut un temps où je l'ai mieux aimé que vous ne l'avez jamais fait ! »

Elle se tenait debout, avec ses yeux brillant de fureur affrontant le regard figé et le visage gelé ; et ne s'adoucissait pas plus, quand le gémissement revenait, que si le visage avait été peint.

« Miss Dartle », ai-je dit, « si vous pouvez être inflexible au point de ne pas compatir avec cette mère affligée ——

– Qui compatit pour moi ? » a-t-elle vivement rétorqué. « Elle a semé tout cela. Qu'elle gémisse pour la moisson qu'elle récolte aujourd'hui !

– Et si les fautes de son fils—— » ai-je commencé.

« Fautes ! », s'est-elle écrié, fondant en larmes passionnées. « Qui ose le calomnier ? Son âme valait des millions de fois plus que celles des amis qu'il s'abaissait à fréquenter !

– Personne ne peut l'avoir aimé mieux, personne ne peut garder de lui des souvenirs plus chers que moi. Je voulais dire, si vous n'avez pas de compassion pour la mère ; ou si les fautes du fils —vous les avez évoquées amèrement…

– C'est faux », a-t-elle crié, arrachant ses cheveux noirs. « Je l'aimais !

– …ne peuvent être bannies de votre mémoire en un tel moment ; regardez cette personne comme si vous ne l'aviez jamais vue auparavant, et portez-lui secours ! »

Pendant tout ce temps, la personne n'avait pas changé, et paraissait ne pas pouvoir changer. Immobile, rigide, le regard fixe ; gémissant de la même manière hébétée de temps en temps, avec le même mouvement impuissant de la tête ; mais ne donnant aucun autre signe de vie. Miss Dartle s'est soudain agenouillée devant elle, et a commencé à desserrer sa robe.

« Soyez maudit ! » a-t-elle dit, se tournant pour me regarder avec une expression de rage et de désespoir. « Que l'heure funeste à laquelle vous êtes venu ici pour la première fois soit maudite ! Allez-vous en ! »

Après être sorti de la pièce, j'y suis aussitôt rentré pour sonner les domestiques le plus vite possible. Elle avait alors pris la femme impassible dans ses bras et, toujours à

genoux, l'embrassait en pleurant, l'appelait, la berçait sur son sein comme un enfant, et essayait tous les tendres moyens de réveiller les sens endormis. Ne craignant plus de la laisser, je suis reparti sans bruit ; et j'ai averti la maison en sortant.

J'y suis retourné plus tard dans la journée, et nous avons couché le fils dans la pièce de sa mère. Elle n'avait pas changé, m'a-t-on dit ; Miss Dartle ne la quittait pas ; des médecins s'occupaient d'elle, et avaient tout essayé ; mais elle restait semblable à une statue, à part le faible son de temps en temps.

J'ai parcouru la triste maison, et j'ai fermé les volets, en terminant pas ceux de la pièce où il était allongé. J'ai soulevé la main inerte et l'ai portée à mon cœur ; et le monde ne semblait que mort et silence, troublé seulement par le gémissement de sa mère.

Chapitre 57
Les émigrants

Il me restait une chose à faire avant de m'abandonner au choc de ces émotions. C'était de dissimuler ce qui s'était passé à ceux qui partaient ; et de les laisser entreprendre leur voyage dans une heureuse ignorance. Il n'y avait pas de temps à perdre.

J'ai pris à part Mr Micawber ce même soir, et lui ai confié la tâche de s'interposer entre Mr Peggotty et les nouvelles de la catastrophe. Il s'est engagé avec zèle à le faire, et à intercepter tout journal dans lequel il pourrait, sans cette précaution, en être informé.

« Si elles arrivent jusqu'à lui, monsieur », a dit Mr Micawber, « elles devront d'abord traverser ce corps ! »

Je dois observer que Mr Micawber, pour s'adapter à un changement de société, avait acquis l'air d'un hardi boucanier, pas absolument hors-la-loi, mais vif et vigilant. On aurait pu le supposer enfant du désert, habitué depuis longtemps à vivre au-delà des confins de la civilisation, et s'apprêtant à retourner à ses solitudes natales.

Il s'était procuré, entre autres choses, un costume complet de toile cirée, et un chapeau de paille avec une couronne très basse, enduit à l'extérieur de poix ou de goudron. Dans cette tenue grossière, avec une banale longue-vue de marin sous le bras, et l'habitude sagace de lever les yeux au ciel comme pour guetter le mauvais temps, il paraissait beaucoup plus nautique, à sa manière, que Mr Peggotty. Toute sa famille était, si je peux m'exprimer ainsi, parée à virer. J'ai trouvé Mrs Micawber coiffée du plus serré et intransigeant des chapeaux, bien noué sous le menton ; et dans un châle qui la ficelait comme un paquet (ainsi que ma tante m'a emmailloté quand elle m'a reçu pour la première fois) et était attaché derrière sa taille par un nœud solide. J'ai trouvé Miss Micawber préparée pour le gros temps de la même façon ; sans rien de superflu sur elle. Master Micawber disparaissait dans une chemise de Guernesey [1] et les pantalons de marin les plus larges et poilus que j'aie jamais vus ; et les enfants étaient caparaçonnés, comme des viandes en conserve, dans des étuis étanches. Mr Micawber

[1] Une chemise ou veste de laine épaisse, en général bleue, que portaient les marins.

et son fils aîné avaient tous deux retroussé leurs manches au poignet, pour montrer qu'ils étaient prêts à donner un coup de main dans n'importe quelle direction, et à « bondir sur le pont », ou à chanter « Oh, hisse et oh ! » dans les plus brefs délais.

C'est ainsi que Traddles et moi les avons trouvés à la tombée de la nuit, réunis sur les marches de bois appelées à l'époque *Hungerford Stairs*[1], observant le départ d'une barque chargée de certains de leurs biens. J'avais raconté à Traddles les terribles événements, et cela l'avait beaucoup choqué ; mais il ne faisait aucun doute qu'il fallait garder le secret par charité, et il était venu m'aider à leur rendre ce dernier service. C'est à ce moment que j'ai pris Mr Micawber à part et reçu sa promesse.

La famille Micawber habitait dans un petit pub sale et délabré proche des marches, dont les chambres en bois surplombaient la rivière. La famille, en tant qu'émigrants, suscitait la curiosité à Hungerford et alentour, et attirait tellement de badauds que nous étions contents de trouver refuge dans leur chambre. C'était l'une des pièces de bois à l'étage, sous laquelle coulait la marée. Ma tante et Agnès étaient là, s'activant à coudre quelques suppléments vestimentaires pour les enfants. Peggotty les aidait tranquillement, avec la vieille boîte à ouvrage impassible, le mètre de couturière et le bout de bougie, qui avaient maintenant survécu à tant de choses.

Il n'était pas facile de répondre à ses questions ; encore moins de chuchoter à Mr Peggotty, quand Mr Micawber l'a fait entrer, que j'avais donné la lettre, et que tout allait bien. Mais je l'ai fait, et les ai rendus heureux. Si je montrais la moindre trace de ce que je ressentais, mon propre chagrin suffisait à l'expliquer.

« Et quand le navire fait-il voile, Mr Micawber ? » a demandé ma tante.

Mr Micawber a jugé nécessaire de préparer progressivement soit ma tante, soit sa femme, et a dit, plus tôt qu'il ne s'y attendait hier.

« La barque vous a apporté des nouvelles, je suppose ? » a dit ma tante.

« Oui, madame.

– Eh bien ? Et vous faites voile —

– Madame, on m'informe que nous devons positivement être à bord avant sept heures demain matin.

[1] Au centre de Londres, entre les ponts de Westminster et de Waterloo. Les marches descendaient au débarcadère d'un bac traversant la Tamise. Entre le temps des événements et le temps de l'écriture par David (ou Dickens), le bac a été remplacé par un pont, d'où la mention « à l'époque ». Aujourd'hui, Hungerford Bridge est un pont de chemin de fer. Par ailleurs, c'est là que se trouvait l'atelier où Dickens a travaillé à l'âge de douze ans.

– Tiens donc ! c'est tôt. Est-ce une coutume marine, Mr Peggotty ?

– Que oui, madame. Elle[1] va descende la rivière avec cette marée-là. Si Mas'r Davy et ma sœur monte à bord à Gravesend, 'près-midi de d'main, ils verront le dernier d'nous.

– Et nous le ferons », ai-je dit, « soyez-en sûr !

– Et jusque-là, et avant de prendre la mer », a remarqué Mr Micawber, en m'adressant un coup d'œil complice, « Mr Peggotty et moi-même surveillerons constamment et doublement ensemble nos biens et nos provisions. Emma, mon amour », a dit Mr Micawber, en s'éclaircissant la gorge à sa manière impressionnante, « mon ami Mr Thomas Traddles a l'obligeance de solliciter, à mon oreille, qu'il puisse avoir le privilège de commander les ingrédients nécessaires à la composition d'une portion modérée de ce breuvage qui est particulièrement associé dans nos esprits au *Roast Beef* de la vieille Angleterre. Je fais allusion — en bref, au Punch. Dans les circonstances ordinaires, j'aurais des scrupules à réclamer l'indulgence de Miss Trotwood et de Miss Wickfield, mais —

– Je peux seulement dire en mon nom », a dit ma tante, « que je boirai à votre bonheur et à votre succès, Mr Micawber, avec le plus grand plaisir.

– Et moi aussi ! » a dit Agnès en souriant.

Mr Micawber est aussitôt descendu au bar, où il paraissait avoir ses habitudes ; et il est remonté en temps voulu avec une cruche fumante. Je n'ai pu manquer de remarquer qu'il avait pelé les citrons avec son propre couteau de poche qui, comme il convient à un colon expérimenté, mesurait un bon pied de long ; et qu'il l'a essuyé, non sans une certaine ostentation, sur la manche de sa veste. J'ai alors découvert que Mrs Micawber et les deux aînés de la famille étaient équipés des mêmes formidables instruments ; cependant que chaque enfant avait sa propre cuiller en bois attachée à son corps par une bonne ficelle. Dans le même esprit d'anticipation de la vie sur l'onde et dans la Brousse, Mr Micawber, au lieu de servir à Mrs Micawber et aux deux grands du punch dans des verres à vin, ce qu'il aurait pu faire facilement, car il y en avait une étagère pleine dans la pièce, le leur a servi dans de vilains petits gobelets d'étain ; et je ne l'ai jamais vu apprécier quelque chose autant que de boire dans son propre gobelet et de le remettre dans sa poche à la fin de la soirée.

[1] Le voilier, qui est féminin.

« Le luxe du vieux pays, nous l'abandonnons », a dit Mr Micawber, avec une intense satisfaction d'y renoncer. « Les habitants de la forêt ne peuvent pas, bien entendu, espérer prendre part aux raffinements du pays de la liberté. »

Là, un garçonnet est venu dire que l'on demandait Mr Micawber en bas.

« J'ai un pressentiment », a dit Mrs Micawber, en posant son gobelet d'étain, « que c'est un membre de ma famille !

– Si c'est le cas, ma chère, » a observé Mr Micawber, avec l'échauffement soudain que provoquait habituellement ce sujet, « puisque le membre de votre famille — quel qu'il ou elle[1] puisse être — *nous* a fait attendre pendant une période considérable, ce Membre pourrait maintenant attendre *mon* bon plaisir.

– Micawber », a dit sa femme à voix basse, « à un moment tel que celui-ci —

– 'Il ne convient pas que chaque légère infraction porte un commentaire !'[2] » a dit Mr Micawber en se levant. « Emma, j'accepte le reproche.

– C'est ma famille, Micawber, qui y a perdu, pas la vôtre. Si ma famille est enfin consciente de la perte à laquelle sa propre conduite l'a exposée dans le passé, et désire maintenant tendre la main de l'amitié, ne la repoussons pas.

– Ma chère, qu'il en soit ainsi !

– Ce n'est pas pour eux, Micawber ; pour moi.

– Emma, ce point de vue sur la question est, à l'instant présent, irrésistible. Je ne peux, même maintenant, m'engager distinctement à sauter au cou de votre famille ; mais le membre de votre famille qui m'attend en bas ne risque pas que j'oppose un accueil glacial à son affable cordialité. »

Mr Micawber s'est retiré, et son absence a duré un certain temps ; si bien que Mrs Micawber a commencé à craindre que des mots aient été échangés entre le Membre et lui. À la fin le même garçonnet est réapparu, et m'a donné une note écrite au crayon et intitulée, dans une graphie juridique, « Heep vs Micawber ». Ce document m'a appris que Mr Micawber, ayant été arrêté de nouveau, avait atteint un ultime paroxysme de désespoir ; et qu'il me suppliait de confier au porteur son couteau et son gobelet d'étain, car ils pouvaient se révéler utiles pendant le court reste de sa vie en prison. Il me priait

[1] En anglais, Mr Micawber dit plaisamment *he, she or it*, ce qui signifie qu'il pourrait s'agir d'un bébé ou d'un animal (ou d'un objet, sauf un bateau).
[2] Mr Micawber cite *Jules César* — de Shakespeare, IV,3 — avec beaucoup d'à-propos, car cette phrase suit dans la pièce les mots « à un moment tel que celui-ci » que Mrs Micawber prononce sans penser à Shakespeare.

aussi, en un dernier geste d'amitié, d'accompagner sa famille à l'Hospice Paroissial, et d'oublier qu'un tel Être ait jamais existé.

J'ai évidemment répondu à cette note en descendant avec le garçon pour payer la dette. J'ai trouvé Mr Micawber assis dans un coin, jetant des regards noirs à l'huissier qui avait réussi à le capturer. Une fois relâché, il m'a étreint avec la plus vive ferveur ; et a inscrit la transaction dans son calepin — se montrant particulièrement désireux, je m'en souviens, d'ajouter un demi-penny que j'avais omis par inadvertance.

Cet important calepin lui a rappelé opportunément une autre transaction. Quand nous sommes remontés dans la pièce (où il a expliqué son absence en disant qu'elle était due à des circonstances indépendantes de sa volonté), il en a sorti une grande feuille de papier pliée et repliée, toute couverte de longues additions alignées avec soin. J'y ai jeté un coup d'œil, et je dirais que je n'ai jamais vu de telles additions dans un cahier d'arithmétique à l'école. Il s'agissait, semble-t-il, de calculs d'intérêts composés sur ce qu'il appelait « le montant principal de quarante-et-une livres, dix shillings, onze pence et demi » pour diverses périodes. Après un examen attentif de ces calculs, et une estimation détaillée de ses ressources, il était parvenu à la conclusion qu'il devait choisir la somme qui représentait le montant avec intérêts composés pour deux ans, quinze mois de calendrier et quatorze jours à partir de la date présente. Il avait établi pour ce montant un billet à ordre bien propre qu'il a remis à Traddles sur-le-champ, pour acquit complet de sa dette (d'homme à homme), avec force remerciements.

« J'ai toujours un pressentiment », a dit Mrs Micawber, secouant pensivement la tête, « que ma famille viendra à bord avant que nous partions définitivement. »

Mr Micawber avait aussi son pressentiment sur le sujet, de toute évidence, mais il l'a mis dans son gobelet d'étain et l'a avalé.

« Si vous avez la moindre occasion d'envoyer du courrier pendant votre voyage, Mrs Micawber », a dit ma tante, « vous devez nous donner des nouvelles, vous savez.

– Ma chère Miss Trotwood, je serai trop heureuse de penser que quelqu'un attend de nos nouvelles. Je ne manquerai pas de correspondre. Je fais confiance à Mr Copperfield, en tant qu'ami proche et de longue date, pour accepter de recevoir des nouvelles occasionnelles lui-même, de quelqu'un qui l'a connu quand les jumeaux étaient encore inconscients. »

J'ai dit que j'espérais la lire, chaque fois qu'elle aurait l'occasion d'écrire.

« Plaise au Ciel, il y aura de nombreuses occasions », a dit Mr Micawber. « L'océan, de nos jours, est une parfaite flotte de navires ; et nous ne pouvons guère manquer d'en rencontrer beaucoup sur notre route. C'est juste une traversée », a dit Mr Micawber, en jouant avec son monocle, « juste une traversée. La distance est purement imaginaire. »

En y pensant maintenant, je trouve bien étrange, mais bien dans la manière de Mr Micawber, que lorsqu'il allait de Londres à Canterbury, il en parlait comme s'il allait à l'extrême limite du globe terrestre ; et quand il allait d'Angleterre en Australie, comme s'il effectuait une petite traversée de la Manche.

« Pendant le voyage, je vais m'efforcer », a dit Mr Micawber, « de leur raconter une histoire de temps en temps ; et j'ai bon espoir que l'on acceptera les mélodies de mon fils Wilkins auprès du feu de la cuisine. Quand Mrs Micawber aura acquis son pied marin — une expression dont j'espère qu'elle n'a rien d'inconvenant — elle pourra leur donner, je pense, *La petite Tafflin*. Je crois que l'on observera fréquemment des marsouins et des dauphins par le travers de notre proue ; et on apercevra continuellement des objets d'intérêt, soit à Bâbord, soit à Tribord. En bref », a dit Mr Micawber avec son vieil air distingué, « il est probable que l'on trouvera tout si fascinant que lorsque la vigie criera Holà, Terre ! du haut la grand-hune, nous serons tous bien étonnés ! »

Là-dessus, il a fait virevolter son gobelet d'étain avant d'en boire le contenu, comme s'il avait accompli le voyage et passé un examen de première classe devant les autorités navales les plus hautes.

« Ce que j'espère principalement, mon cher Mr Copperfield », a dit Mrs Micawber, « est que certaines branches de notre famille puissent vivre de nouveau dans le vieux pays. Ne froncez pas les sourcils, Micawber ! Je ne me réfère pas à ma propre famille, mais aux enfants de nos enfants. Aussi vigoureuse que soit la jeune pousse », a dit Mrs Micawber en secouant la tête, « je ne peux pas oublier le vieil arbre ; et quand notre race atteindra l'éminence et la fortune, je reconnais que j'aimerais voir cette fortune revenir dans les coffres de Britannia.

– Ma chère, Britannia n'a qu'à compter sur elle-même. Je dois dire qu'elle n'a pas fait grand-chose pour moi, et je n'ai pas de souhait particulier à son sujet.

– Micawber, vous avez tort. Vous partez, Micawber, vers ce climat lointain, pour renforcer, et non pour affaiblir, le lien entre Albion et vous.

– Le lien en question, mon amour, ne m'a pas imposé, je le répète, une charge si lourde d'obligation personnelle que je ne puisse former un autre lien.

– Micawber, là encore je dis que vous avez tort. Vous ne connaissez pas votre pouvoir, Micawber. C'est cela qui renforcera, même dans cette étape que vous vous préparez à franchir, le lien entre Albion et vous.

Mr Micawber était assis dans son fauteuil, les sourcils levés ; acceptant à moitié et rejetant à moitié le point de vue de Mrs Micawber quand elle le formulait, mais appréciant sa clairvoyance.

« Cher Mr Copperfield », a dit Mrs Micawber, « je souhaite que Mr Micawber soit conscient de sa position. Il me paraît hautement important que Mr Micawber, dès l'heure de son embarquement, soit conscient de sa position. Vous me connaissez depuis assez longtemps, mon cher Mr Copperfield, pour savoir que je n'ai pas le tempérament optimiste de Mr Micawber. Mon tempérament est, je dirais, éminemment pratique. Je sais que c'est un long voyage. Je sais qu'il impliquera nombre de privations et d'inconvénients. Je ne peux pas détourner les yeux de ces faits. Mais je sais aussi ce qu'est Mr Micawber. Je connais le pouvoir latent de Mr Micawber. Et je considère donc d'une importance vitale que Mr Micawber soit conscient de sa position.

– Mon amour, vous me permettrez peut-être de remarquer qu'il n'est pas totalement impossible que je *sois* conscient de ma position à l'instant présent.

– Je ne crois pas, Micawber. Pas vraiment. Mon cher Mr Copperfield, le cas de Mr Micawber n'est pas un cas ordinaire. Mr Micawber va dans un pays lointain expressément dans le but d'être pleinement compris et apprécié pour la première fois. Je souhaite que Mr Micawber se dresse à la proue de ce vaisseau et dise fermement : 'Ce pays, je viens le conquérir ! Avez-vous des honneurs ? Avez-vous des richesses ? Avez-vous des postes aux émoluments pécuniaires avantageux ? Qu'on me les présente. Ils sont à moi !' »

Mr Micawber, en nous regardant, paraissait penser que cette idée avait du bon.

« Je souhaite que Mr Micawber, si je me fais bien comprendre », a dit Mrs Micawber de son ton raisonneur, « soit le César de sa propre fortune. Cela, mon cher Mr Copperfield, me semble être sa véritable position. Dès le premier jour de ce voyage, je souhaite que Mr Micawber se dresse à la proue de ce vaisseau et dise : 'Trêve de retards, trêve de déceptions, trêve de ressources limitées. Cela appartenait à l'ancien pays. Ceci est le nouveau. Montrez vos dédommagements. Apportez-les !' »

Mr Micawber a croisé les bras d'un air résolu, comme s'il se tenait déjà sur la figure de proue.

« Et en faisant cela », a dit Mrs Micawber, « — en étant conscient de sa position — n'ai-je pas raison de dire que Mr Micawber va renforcer, au lieu d'affaiblir, son lien avec la Grande-Bretagne ? Un important personnage public surgissant dans cet hémisphère, me dira-ton que son influence ne sera pas ressentie au pays ? Puis-je être assez faible pour penser que Mr Micawber, brandissant le sceptre du talent et du pouvoir en Australie, ne sera rien en Angleterre ? Je ne suis qu'une femme ; mais je ne serais pas digne de moi-même, et de mon papa, si je me rendais coupable d'une faiblesse aussi absurde. »

La conviction que ses arguments étaient irréfutables donnait au ton de Mrs Micawber une élévation morale que je ne lui avais jamais connue.

« Et par conséquent, je souhaite d'autant plus qu'à une période future nous puissions vivre de nouveau sur la terre natale. Mr Micawber sera peut-être — je ne peux me cacher à moi-même que selon toute probabilité il sera — une page d'Histoire ; et il devrait alors être représenté dans le pays qui lui a donné naissance, et ne lui a *pas* donné d'emploi !

– Mon amour, il m'est impossible de ne pas être ému par votre affection. Je suis toujours prêt à m'incliner devant votre bon sens. Ce qui adviendra — adviendra. Le Ciel me garde de priver mon pays natal d'une portion quelconque de la fortune accumulée par mes descendants !

– C'est bien », a dit ma tante, hochant la tête en direction de Mr Peggotty, « et je bois amicalement à votre santé à tous, et que toutes les bénédictions et les succès vous accompagnent ! »

Mr Peggotty a mis par terre les deux enfants qu'il amusait, un sur chaque genou, pour se joindre à Mr et Mrs Micawber afin de boire à notre santé ; et quand les Micawber et lui se sont serré cordialement les mains en bons camarades, et qu'un sourire a éclairé son visage bruni, j'ai senti qu'il pourrait faire son chemin, acquérir une bonne réputation, et être aimé, où qu'il aille.

Même les enfants ont reçu pour instruction de tremper leur cuiller de bois dans la cruche de Mr Micawber, et de boire son contenu à notre santé. À la suite de quoi, ma tante et Agnès se sont levées et ont pris congé des émigrants. C'étaient des adieux pathétiques. Ils pleuraient tous ; les enfants se sont accrochés à Agnès jusqu'à la fin ;

et nous avons laissé la pauvre Mrs Micawber dans un état de grande détresse, sanglotant et pleurant à la faible lueur d'une bougie qui devait donner à la pièce, vue de la rivière, l'apparence d'un misérable phare.

J'y suis retourné le lendemain matin pour voir s'ils étaient partis. Ils avaient pris une barque dès cinq heures du matin. Je me suis émerveillé du vide que produit une telle séparation : alors que je ne les associais au pub délabré et aux marches de bois que depuis la veille au soir, ces deux endroits semblaient désertés et lugubres maintenant qu'ils n'étaient plus là.

L'après-midi du lendemain, ma vieille nourrice et moi sommes allés à Gravesend. Nous avons trouvé le navire dans la rivière, entouré par une foule de barques ; un vent favorable soufflait ; le signal du départ flottait en tête de mât. J'ai tout de suite loué une barque, et nous nous sommes dirigés vers lui ; et, franchissant le tourbillon de désordre dont il était le centre, nous sommes montés à bord.

Mr Peggotty nous attendait sur le pont. Il m'a dit que Mr Micawber venait d'être arrêté de nouveau (et pour la dernière fois) à la requête de Heep et que, obéissant à mes instructions, il avait versé l'argent ; que je lui ai remboursé. Il nous a alors fait descendre dans l'entrepont ; et là, mon reste de crainte qu'il ait entendu la moindre rumeur de ce qui était arrivé s'est dissipé quand Mr Micawber est sorti de l'ombre, a pris son bras avec un air d'amitié et de protection, et m'a dit qu'ils ne s'étaient guère quittés depuis l'avant-veille.

C'était une scène si étrange pour moi, et si sombre et confinée, qu'au début je ne distinguais à peu près rien ; mais mes yeux se sont habitués peu à peu à l'obscurité, et j'ai cru être arrivé dans une peinture de van Ostade[1]. Parmi les grandes poutres, les cloisons, les anneaux d'amarrage du navire, et les couchettes et malles des émigrants, et les paquets, et les barriques, et les tas de bagages divers — éclairés ici et là par des lanternes suspendues ; et ailleurs par la lumière du jour jaunâtre que diffusaient les manches à air ou les écoutilles — se trouvaient des regroupements de gens, nouant de nouvelles amitiés, prenant congé les uns des autres, parlant, riant, pleurant, mangeant et buvant ; certains ayant déjà pris possession de leurs quelques pieds carrés d'espace, avec leurs petits arrangements domestiques, et de minuscules enfants installés sur des

[1] Peintre néerlandais (1610-1685) réputé pour ses scènes de la vie paysanne, en particulier dans les tavernes.

tabourets, ou dans des fauteuils nains ; d'autres, désespérés de ne pas trouver d'emplacement, errant tristement. De bébés qui n'avaient qu'une semaine ou deux de vie derrière eux à des vieillards courbés qui semblaient n'avoir qu'une semaine ou deux de vie devant eux ; et de laboureurs emportant le sol même de l'Angleterre sur leurs bottes à des forgerons emportant des échantillons de sa suie et de sa fumée sur leur peau ; tous les âges et métiers paraissaient entassés dans la surface étroite de l'entrepont.

Comme j'examinais cet endroit, j'ai cru voir, près d'un hublot ouvert, assise à côté de l'un des enfants Micawber, une silhouette ressemblant à celle d'Emily ; ce qui a attiré mon attention, c'est une autre silhouette prenant congé d'elle en l'embrassant ; laquelle, en glissant calmement au milieu du désordre, m'a rappelé — Agnès ! Mais dans la bousculade et la confusion, et le désordre de mes propres pensées, je l'ai perdue de vue. Les seules choses que je voyais, c'est que l'on demandait à tous les visiteurs de quitter le navire ; que ma nourrice pleurait sur une malle près de moi ; et que Mrs Gummidge, assistée par une jeune femme vêtue de noir, s'occupait de ranger les affaires de Mr Peggotty.

« Un dernier mot, Mas'r Davy ? » a-t-il dit. « Une chose oubliée avant que nous nous sépare ?

– Une chose ! Martha ! »

Il a touché l'épaule de la jeune femme en noir, et Martha se tenait devant moi.

« Le Ciel vous bénisse, brave homme ! », me suis-je écrié. « Vous l'emmenez avec vous ! »

Elle a répondu pour lui, par un flot de larmes. Je ne pouvais plus parler, à ce moment, mais j'ai serré la main de Mr Peggotty ; et si j'ai jamais aimé et estimé un homme, j'ai aimé et estimé cet homme-là dans mon âme.

Les visiteurs quittaient rapidement le navire. La plus grande épreuve m'attendait encore. Je lui ai dit ce que le noble esprit qui n'était plus m'avait chargé de dire au moment du départ. Cela l'a ému profondément. Mais quand il m'a chargé, en retour, de nombreux messages d'affection et de regret pour ces oreilles à jamais sourdes, il m'a ému encore plus.

L'heure était venue. Je l'ai embrassé, ai pris ma nourrice en pleurs à mon bras, et suis parti en vitesse. Sur le pont, j'ai pris congé de la pauvre Mrs Micawber. Elle jetait

des regards égarés autour d'elle dans l'espoir de voir sa famille, même à ce moment ; et elle m'a dit une dernière fois qu'elle n'abandonnerait jamais Mr Micawber.

Nous sommes redescendus dans notre barque, et avons attendu à une petite distance pour voir le navire gonfler ses voiles et s'élancer. Il y avait alors un coucher de soleil tranquille et radieux derrière lui ; et chaque cordage effilé, chaque longeron, se détachait sur la lueur rougeoyante. Je n'ai jamais rien vu de si beau, de si mélancolique, de si prometteur, que le glorieux navire, immobile sur les flots empourprés, et toute la vie à bord massée contre le bastingage, se regroupant là un moment, nu-tête et silencieuse.

Le silence n'a pas duré. Quand on a déroulé les voiles, qu'elles se sont gonflées et que le navire a commencé à bouger, trois acclamations retentissantes ont jailli de toutes les barques, et les passagers du navire les ont reprises et renvoyées en écho, et ceux des barques les ont reprises, et ainsi de suite. Mon cœur a éclaté quand j'ai entendu le son, et vu l'agitation des chapeaux et des mouchoirs — et puis, je l'ai vue !

Je l'ai vue, auprès de son oncle, tremblant sur son épaule. Il nous a montrés gaiement du doigt ; et elle nous a aperçus, et m'a fait un geste d'adieu. Ah, Emily, belle et abattue, attache-toi à lui avec toute la confiance de ton cœur blessé ; car il s'est attaché à toi avec toute la force de son grand amour !

Nimbés par la lumière rose, et se tenant à l'écart ensemble sur le pont, elle l'enlaçant et lui la soutenant, ils ont disparu solennellement. Quand le rameur nous a ramenés à la rive, la nuit était tombée sur les collines du Kent — et tombée sombrement sur moi.

Chapitre 58
Absence

C'est une nuit longue et lugubre qui m'a enveloppé, hantée par les spectres de maints espoirs, de maints chers souvenirs, de maintes erreurs, de maints vains chagrins et regrets.

J'ai quitté l'Angleterre ; ignorant, même à ce moment, l'amplitude du choc que j'avais à supporter. J'ai laissé tous ceux qui m'étaient chers, et je suis parti ; et j'ai cru que je l'avais surmonté, et que cela appartenait au passé. De même qu'un homme sur un champ de bataille subit une blessure mortelle et sait à peine qu'il a été frappé, de même, laissé seul avec mon cœur indiscipliné, je n'avais pas la moindre conception de la blessure qu'il devait affronter.

Je ne l'ai pas compris rapidement, mais peu à peu, et grain à grain. Le sentiment de désolation avec lequel je suis parti à l'étranger s'approfondissait et s'élargissait d'heure en heure. Au début, c'était une lourde sensation de perte et de chagrin en laquelle je ne distinguais guère autre chose. Par degrés imperceptibles, c'est devenu une conscience désespérée de tout ce que j'avais perdu — amour, amitié, intérêt ; de tout ce qui avait été brisé — ma première confiance, ma première affection, tout le château en Espagne de ma vie ; de tout ce qui restait — une friche vide et ruinée, s'étendant loin autour de moi, ininterrompue, jusqu'au sombre horizon.

Si ma peine était égoïste, je ne m'en rendais pas compte. Je pleurais ma femme-enfant, arrachée si jeune à son monde en fleur. Je pleurais celui qui aurait pu gagner l'amour et l'admiration de milliers de gens, comme il avait gagné les miens il y a longtemps. Je pleurais le cœur brisé qui avait trouvé le repos dans la mer tumultueuse ; et les survivants exilés de la simple maison dans laquelle j'avais entendu souffler le vent nocturne quand j'étais un enfant.

J'en suis venu à n'avoir aucun espoir d'échapper jamais à la tristesse accumulée dans laquelle j'avais sombré. J'errais de lieu en lieu, emportant mon fardeau partout. Je sentais tout son poids maintenant ; et je fléchissais dessous, et me disais dans mon cœur qu'il ne pourrait jamais s'alléger.

Quand cet abattement était à son comble, j'ai cru que j'allais mourir. Je pensais parfois que je préférais mourir à la maison ; et il m'est même arrivé de faire demi-tour

pour rentrer plus tôt. À d'autres moments, j'allais de plus en plus loin, de ville en ville, cherchant je ne sais quoi, et fuyant je ne sais quoi.

Je suis incapable de reconstituer, une à une, toutes les pauvres phases de misère d'esprit que j'ai traversées. Certains rêves ne peuvent être décrits que de manière imparfaite et vague ; et quand je me force à me retourner vers ce temps de ma vie, j'ai l'impression de me rappeler un tel rêve. Je me vois passer parmi les nouveautés de villes étrangères, de palais, de cathédrales, de temples, de tableaux, de châteaux, de tombeaux, de rues féeriques — les vieux lieux immuables de l'Histoire et de l'Imagination — comme pourrait le faire un rêveur ; portant toujours mon pénible fardeau, et remarquant à peine les objets tandis qu'ils s'évanouissent devant moi. Une indifférence à tout, sauf à ma lancinante affliction, telle était la nuit qui est tombée sur mon cœur indiscipliné. Quittons cette nuit — comme j'ai fini par le faire, Dieu soit loué ! — et son long, triste, misérable rêve, pour aller vers l'aurore.

Pendant de nombreux mois j'ai voyagé avec ce nuage toujours plus sombre sur mon esprit. Des raisons aveugles que j'avais de ne pas rentrer à la maison — des raisons qui luttaient en moi et que je n'arrivais pas à exprimer distinctement — me poussaient à continuer mon pèlerinage. Tantôt j'avais avancé sans relâche d'un lieu à l'autre, ne m'arrêtant nulle part ; tantôt je m'étais attardé longtemps en un endroit. Je n'avais aucun but, aucune force directrice en moi, nulle part.

J'étais en Suisse. J'étais venu d'Italie, en franchissant l'un des grands cols des Alpes, et j'avais vagabondé avec un guide par les chemins de montagne. Si ces affreuses solitudes parlaient à mon cœur, je l'ignorais. J'avais trouvé du sublime et du merveilleux dans les effrayants sommets et précipices, dans les torrents rugissants et dans les désolations de neige et de glace ; mais ils ne m'avaient rien appris d'autre jusque-là.

Un soir avant le coucher du soleil, je suis descendu dans une vallée où je devais passer la nuit. Pendant ma descente par le sentier sinueux à flanc de montagne, d'où je la voyais briller tout en bas, je pense qu'un sens de la beauté et de la tranquillité perdu depuis longtemps, une influence adoucissante éveillée par sa paix, a remué faiblement dans ma poitrine. Je me souviens m'être arrêté une fois, avec une sorte de tristesse qui n'était pas du tout accablante, ni vraiment désespérante. Je me souviens avoir presque espéré qu'un changement favorable était possible en moi.

Quand je suis arrivé dans la vallée, le soleil du soir illuminait les lointains sommets enneigés qui l'entouraient comme des nuages éternels. Le bas des montagnes formant la gorge dans laquelle se trouvait le village était somptueusement vert ; et au-dessus de cette végétation douce poussaient des forêts de sombres sapins, fendant les congères de neige comme des coins et enrayant les avalanches. Plus haut se trouvaient des massifs où se côtoyaient des pentes escarpées, des rochers gris, des glaciers brillants, et les taches de verdure lisse des pâturages, le tout s'incorporant graduellement à la neige des cimes. Points minuscules sur le flanc de la montagne, des chalets de bois solitaires étaient tellement dominés par les pics démesurés qu'ils paraissaient plus petits que des jouets. Il en allait de même pour le village entassé dans la vallée, avec son pont de bois enjambant le torrent là où celui-ci bondissait sur des rochers et grondait parmi les arbres. Dans l'air silencieux, on entendait le son d'un chant éloigné — des voix de bergers ; mais, comme un radieux nuage vespéral flottait à mi-hauteur de la montagne, j'aurais presque pu croire qu'il en provenait, et n'était pas une musique terrestre. D'un seul coup, dans cette sérénité, la grande Nature m'a parlé — si doucement que j'ai posé ma tête lasse sur l'herbe et que j'ai pleuré comme je n'avais pas encore pleuré depuis la mort de Dora !

Quelques minutes plus tôt seulement, j'avais trouvé un paquet de lettres m'attendant, et j'étais sorti du village pour les lire pendant que l'on préparait mon souper. D'autres paquets ne m'étaient pas parvenus, et je n'en avais pas reçu depuis longtemps. Au-delà d'une ligne ou deux, pour dire que j'allais bien et que j'étais arrivé à tel endroit, je n'avais pas eu ni la volonté ni le courage d'écrire une lettre depuis mon départ.

Le paquet était dans ma main. Je l'ai ouvert et j'ai vu l'écriture d'Agnès.

Elle était heureuse et utile, réussissait comme elle l'avait espéré. C'est tout ce qu'elle me disait d'elle-même. Le reste m'était consacré.

Elle ne me donnait pas de conseils ; elle ne me parlait pas de mes devoirs ; elle me disait seulement, à sa manière fervente, toute la confiance qu'elle mettait en moi. Elle savait (disait-elle) comment une nature telle que la mienne tirerait parti de l'affliction pour aller vers le bien. Elle savait comment l'épreuve et l'émotion l'exalteraient et la renforceraient. Elle était sûre que tous mes objectifs prendraient une tournure plus ferme et plus haute à la suite des malheurs que j'avais subis. Elle qui se réjouissait tellement de ma gloire et espérait tant la voir grandir, elle savait bien que j'allais continuer à travailler. Elle savait qu'en moi le chagrin ne pouvait pas être une faiblesse,

mais devait être une force. De même que l'endurance de mes années d'enfance avait joué un rôle pour faire de moi ce que j'étais, de même des calamités plus grandes m'aiguillonneraient et je deviendrais encore meilleur que je n'étais ; et ainsi, ce qu'elles m'avaient appris, je l'enseignerais aux autres. Elle me recommandait à Dieu, qui avait appelé mon innocente chérie à Son repos ; et elle me chérissait toujours comme une sœur, et serait toujours à mon côté où que j'aille ; fière de ce que j'avais fait, mais infiniment plus fière encore de ce que j'étais destiné à faire.

J'ai mis la lettre sur ma poitrine, et j'ai pensé à ce que j'étais une heure plus tôt ! Quand j'ai entendu les voix s'éteindre, et vu le tranquille nuage vespéral s'obscurcir, et toutes les couleurs de la vallée s'effacer, et la neige dorée des pics se confondre avec le pâle ciel de nuit, et senti cependant que la nuit se retirait de mon esprit et que toutes ses ombres se dissipaient, il n'y avait pas de qualificatif pour l'amour que j'éprouvais pour elle, plus chère à mon cœur, désormais, que jamais auparavant.

J'ai lu sa lettre un grand nombre de fois. Je lui ai écrit avant de m'endormir. Je lui ai dit que j'avais été en grand besoin de son aide ; que sans elle je n'étais pas, et n'avais jamais été, ce qu'elle croyait ; mais qu'elle m'encourageait à le devenir, et que j'allais essayer.

J'ai essayé. Encore trois mois, et une année se serait passée depuis le début de mes malheurs. J'ai décidé de ne prendre aucune résolution avant la fin de ces trois mois, mais d'essayer. J'ai vécu dans cette vallée, et son voisinage, tout ce temps.

Les trois mois écoulés, j'ai résolu de rester loin de chez moi encore un peu ; de m'installer pour le moment en Suisse, pays qui me devenait cher en souvenir de cette soirée ; de reprendre ma plume ; de travailler.

J'ai suivi humblement les recommandations d'Agnès ; j'ai recherché la Nature, que l'on ne recherche jamais en vain ; et j'ai ouvert mon cœur aux intérêts humains que j'avais dernièrement tenus à distance. Il ne m'a pas fallu longtemps pour avoir autant d'amis dans la vallée qu'à Yarmouth ; et quand je l'ai quittée avant l'hiver pour aller à Genève, puis suis revenu au printemps, leur accueil cordial avait un son familial, même s'il n'était pas formulé en mots anglais.

J'ai travaillé dur, patiemment, tôt le matin et tard le soir. J'ai écrit une histoire, avec une intention tirée plus ou moins de mon expérience, et je l'ai envoyée à Traddles, qui a arrangé sa publication dans des conditions très avantageuses pour moi ; et les nouvelles de ma réputation croissante commençaient à me parvenir par le biais de

voyageurs que le hasard mettait sur mon chemin. Après une période de repos et de changement, je me suis mis au travail, à ma vieille manière intense, sur une nouvelle œuvre d'imagination, qui s'est emparée fortement de moi. En avançant dans l'exécution de cette tâche, je ressentais cette emprise de plus en plus, et j'ai fait appel à toute mon énergie pour bien y arriver. C'était ma troisième œuvre de fiction. Je n'en étais pas à la moitié quand, dans un intervalle de repos, j'ai pensé rentrer à la maison.

Depuis longtemps, tout en étudiant et en travaillant patiemment, je m'adonnais à des exercices vigoureux. Ma santé, gravement altérée quand j'avais quitté l'Angleterre, était bien rétablie. J'avais vu beaucoup de choses. J'avais visité de nombreux pays, et j'espère que j'avais amélioré mon bagage de connaissances.

J'ai maintenant évoqué tout ce que je pense nécessaire d'évoquer ici de cette période d'absence — avec une exception. Si j'ai agi ainsi jusqu'ici, ce n'est pas pour supprimer certaines de mes pensées ; car, comme je l'ai dit ailleurs, ce récit est la transcription de ma mémoire. J'ai désiré garder à part le courant le plus secret de mon esprit, jusqu'au dernier moment. Je le dévoile maintenant.

Je ne peux pas plonger assez loin dans le mystère de mon propre cœur pour savoir quand je me suis mis à penser que ses premiers et plus vifs espoirs s'étaient peut-être fixés sur Agnès. Je ne peux pas dire à quel moment mon chagrin s'est trouvé associé pour la première fois à l'idée que lorsque j'étais un garçon rebelle, j'avais rejeté le trésor de son amour. Je crois que j'ai pu percevoir un écho de cette vague pensée dans l'ancien manque de quelque chose qui ne se réalisait jamais, auquel j'avais été sensible. Mais la pensée est entrée dans mon esprit comme un nouveau reproche et un nouveau regret au moment où je me suis trouvé si triste et si seul au monde.

En ce temps-là, si j'avais été beaucoup avec elle, j'aurais tout révélé dans la faiblesse de ma désolation. C'est ce que je craignais quand j'ai ressenti le besoin de rester loin de l'Angleterre. Je n'aurais pas pu supporter de perdre la moindre fraction de son affection sororale ; cependant, en faisant cette révélation, j'aurais introduit une contrainte nouvelle entre nous.

Je ne pouvais pas oublier que le sentiment qu'elle éprouvait pour moi avait grandi à la suite de mon propre choix et de mon propre parcours. Que si elle m'avait jamais aimé d'un autre amour — et je pensais parfois qu'à un certain moment elle avait pu le faire — je l'avais repoussé. À l'époque où nous étions tous deux des enfants, je m'étais habitué à la considérer comme quelqu'un qui n'avait rien à voir avec mes caprices

insensés. Cela importait peu maintenant. J'avais accordé ma tendresse passionnée à une autre personne ; et ce que j'aurais pu faire, je ne l'avais pas fait ; et ce qu'Agnès était pour moi, son noble cœur et moi-même l'avions défini.

Au début de l'évolution qui s'est peu à peu produite en moi, quand j'ai essayé de mieux me comprendre et de devenir meilleur, j'ai bien envisagé, à l'issue de quelque mise à l'épreuve indéfinie, une période où je pourrais espérer annuler les erreur du passé, et avoir le bonheur de l'épouser. Mais, avec le passage du temps, cette vague perspective s'est estompée et j'y ai renoncé. Si elle m'avait jamais aimé, je devais la tenir pour d'autant plus sacrée — en me souvenant des confidences que je lui avais faites, de sa connaissance de mon cœur vagabond, des sacrifices qu'elle avait dû accomplir pour être mon amie et ma sœur, et de la victoire qu'elle avait remportée. Si elle ne m'avait jamais aimé, pouvais-je croire qu'elle m'aimerait maintenant ?

J'avais toujours ressenti ma faiblesse, en comparaison de sa constance et de sa force d'âme ; et je la ressentais maintenant de plus en plus. Ce que j'aurais pu être pour elle ou elle pour moi autrefois, si j'avais été plus digne d'elle, je ne l'étais plus maintenant, et elle ne l'était plus. Le temps était passé. Je l'avais laissé s'écouler, et j'avais mérité de la perdre.

Il est certain que j'ai beaucoup souffert de ces débats intérieurs, qu'ils m'ont rempli de désarroi et de remords, et que pourtant je me sentais soutenu par la considération que je devais, en tout bien tout honneur, rejeter avec honte la pensée de me tourner, dans le déclin de mes espérances, vers la chère jeune fille dont je m'étais détourné frivolement quand ces même espérances étaient fraîches et vives ; toutes mes pensées la concernant s'appuyaient sur cette considération. Je ne faisais plus d'effort pour me dissimuler à moi-même que je l'aimais, que je lui étais dévoué, mais j'ai acquis la certitude qu'il était maintenant trop tard, et qu'il ne fallait pas perturber notre relation établie de longue date.

J'avais pensé, souvent et longuement, aux événements possibles que ma Dora avait projetés pour ces années qui en fin de compte ne nous ont pas mis à l'épreuve ; je m'étais dit que les choses qui ne se produisent pas sont souvent aussi réelles pour nous, par leurs effets, que celles qui adviennent. Les années même dont elle parlait étaient une réalité maintenant, pour mon châtiment ; et l'auraient été un jour, un peu plus tard peut-être, si nous nous étions séparés dès le début de notre faux-pas. J'ai entrepris de convertir ce qui aurait pu exister entre Agnès et moi en un moyen de me rendre plus

désintéressé, plus résolu, plus conscient de moi-même et de mes défauts et erreurs. Ainsi, en réfléchissant à ce qui aurait pu être, j'en suis arrivé à la conviction que cela ne pourrait jamais être.

Tels étaient les sables-mouvants changeants de mon esprit, avec leurs perplexités et leurs incohérences, depuis le jour de mon départ jusqu'au jour de mon retour trois ans plus tard. Trois ans s'étaient écoulés depuis le moment où le vent avait gonflé les voiles du navire des émigrants ; quand à la même heure du soleil couchant, et au même endroit, me tenant sur le pont du ferry qui m'amenait depuis la France, j'ai regardé l'eau empourprée où j'avais vu ce navire se refléter.

Trois années. Longues au total, mais courtes une fois passées. Et ce mien pays m'était très cher, et Agnès aussi — mais elle n'était pas mienne — elle ne serait jamais mienne. Elle aurait pu l'être, mais c'était du passé !

Chapitre 59
Retour

J'ai débarqué à Londres par un soir d'automne déjà hivernal. Le ciel était sombre et il pleuvait, et j'ai vu plus de brouillard et de boue en une minute que je n'en avais vu en un an. J'ai marché de la Douane au Monument avant de trouver un fiacre ; et si les façades des maisons, donnant sur les caniveaux en crue, me semblaient de vieilles amies, je devais admettre que c'étaient des amies bien décaties.

J'ai souvent remarqué — comme tout le monde, je suppose — qu'il suffit de quitter un endroit familier pour y déclencher des changements. Quand, en regardant par la vitre du fiacre, j'ai observé qu'une vieille maison de Fishstreet Hill, qu'aucun peintre, charpentier ni maçon n'avait touché depuis un siècle, avait été démolie en mon absence, et qu'une rue voisine, d'une insalubrité et d'une incommodité immémoriales, était en train d'être drainée et élargie, je m'attendais à moitié à voir la Cathédrale St Paul paraître plus âgée.

Que la situation de mes amis ait pu changer, je m'y attendais. Ma tante s'était réinstallée depuis longtemps à Douvres, et Traddles avait commencé à plaider quelques affaires dès le premier trimestre après mon départ. Il avait un cabinet à Gray's Inn, maintenant ; et m'avait dit, dans ses dernières lettres, qu'il ne désespérait pas d'être bientôt uni à la fille la plus adorable du monde.

Ils m'attendaient avant Noël, mais n'avaient aucune idée de mon retour précoce. Je le leur avais caché exprès, afin d'avoir le plaisir de les prendre par surprise. Et pourtant, j'étais assez pervers pour ressentir un frisson de déception parce que personne ne m'avait souhaité la bienvenue, et que je cahotais, seul et silencieux, par les rues embrumées.

Les boutiques bien connues, avec leurs lumières joyeuses, m'ont tout de même fait quelque chose ; et quand je suis descendu à la porte du Café de Gray's Inn, j'avais recouvré ma bonne humeur. Cela m'a d'abord rappelé l'époque si différente où j'avais passé la nuit à la Croix d'Or, et j'ai pensé aux changements qui s'étaient produits depuis ; mais c'était naturel.

« Savez-vous où M Traddles habite dans Gray's Inn ? » ai-je demandé au garçon, tandis que je me réchauffais devant la cheminée du café.

« Holborn Court, monsieur. Numéro deux.

– Mr Traddles a une réputation montante parmi les avocats, je crois ?

– Eh bien, monsieur, c'est probable, monsieur ; mais je n'en sais rien moi-même. »

Ce garçon, qui était maigre et d'âge moyen, a cherché l'aide d'un garçon ayant plus d'autorité — un vieil homme robuste et corpulent, avec un double-menton, des culottes et des bas noirs, qui est venu d'un endroit semblable au banc d'un bedeau, au bout du café, où il tenait compagnie à une caisse, un annuaire, un répertoire des gens de loi et d'autres livres et papiers.

« Mr Traddles », a dit le garçon maigre. « Numéro deux dans Holborn Court. »

Le garçon robuste lui a fait signe de s'éloigner, et s'est tourné gravement vers moi.

« Je demandais », ai-je dit, « si Mr Traddles, au numéro deux à Holborn Court, n'a pas une réputation montante parmi les avocats.

– Jamais entendu son nom », a dit le garçon, d'une ample voix rauque.

Je me sentais prêt à présenter des excuses pour Traddles.

« C'est un jeune homme, sûr ? » a dit le garçon robuste, me fixant sévèrement des yeux. « Depuis combien de temps est-il à Gray's Inn.

– Pas plus de trois ans. »

Le garçon, dont je suppose qu'il vivait sur son banc de bedeau depuis quarante ans, ne pouvait pas poursuivre la conversation sur un sujet aussi insignifiant. Il m'a demandé ce que je voulais pour dîner.

J'ai senti que j'étais revenu en Angleterre, et j'étais vraiment abattu en pensant à Traddles. Il semblait n'y avoir aucun espoir pour lui. J'ai commandé timidement un peu de poisson et un steak, et je suis resté devant le feu en méditant sur son anonymat.

Tandis que je suivais le garçon en chef des yeux, je ne pouvais m'empêcher de penser que le jardin dans lequel il s'était peu à peu épanoui pour devenir la fleur que je voyais était un lieu bien mal adapté à cette tâche. L'endroit avait un air si rigide, si raide de nuque, si vieux, si vétuste, si solennel. J'ai fait le tour de la pièce des yeux. Son parquet sablé était sans aucun doute sablé de la même manière quand le garçon était enfant — s'il avait jamais été enfant, ce qui paraissait improbable. J'ai regardé les tables brillantes, où je voyais mon reflet dans des profondeurs lisses de vieil acajou ; et les lampes, impeccablement préparées et nettoyées ; et les confortables rideaux verts, avec leurs tringles de cuivre poli, divisant la salle en compartiments douillets ; et les deux grands feux de charbon, brûlant vivement ; et les rangées de carafes, potelées comme

par la conscience des vieux tonneaux de bon vin de Porto rangés dans la cave ; et il m'a semblé qu'aussi bien l'Angleterre que le barreau étaient très difficiles à prendre d'assaut. Je suis monté dans ma chambre pour changer mes vêtements mouillés, et la vaste étendue de ce vieil appartement lambrissé (qui se trouvait au-dessus de l'arche conduisant à Gray's Inn, je m'en souviens), et la calme immensité du lit à colonnes, et la gravité indomptable de la commode, tout semblait s'unir pour jeter une ombre sévère sur l'avenir de Traddles, ou de tout autre hardi jeune homme. Je suis redescendu pour dîner ; et même le lent confort du repas, et le silence ordonné du lieu — qui était vide, les vacances d'été n'étant pas encore achevées — en disaient long sur la témérité de Traddles, et ses maigres chances d'un gagne-pain pour les vingt années à venir.

Je n'avais rien vu de tel depuis que j'étais parti, et cela a bien ébranlé mes espoirs pour mon ami. Le garçon en chef en avait assez de moi. Il ne s'approchait plus de ma table ; mais s'occupait d'un vieux gentleman en longues guêtres, à la rencontre duquel un pinte de porto spécial a semblé arriver de la cave de son propre chef, car il n'a rien commandé. Le garçon en second m'a informé, à voix basse, que ce vieux gentleman était un notaire à la retraite vivant dans le Square[1], et possédant une fortune, dont on supposait qu'il la laisserait à la fille de sa blanchisseuse ; la rumeur disait aussi qu'il avait un service d'argenterie dans un bureau, tout terni faute d'usage, bien qu'aucun œil mortel ait jamais vu dans son cabinet plus qu'une cuiller et une fourchette. À ce moment-là, j'ai pensé que Traddles était perdu, et j'ai renoncé à tout espoir pour lui.

Étant néanmoins très désireux de voir le cher vieux camarade, j'ai expédié mon dîner, d'une manière nullement susceptible de me remonter dans l'estime du garçon en chef, et me suis dépêché de sortir par la porte de derrière. Je suis vite arrivé au numéro deux de Holborn Court ; et une inscription sur le montant de la porte m'informant que Mr Traddles occupait une suite de pièces au dernier étage, j'ai gravi l'escalier — un vieil escalier fantasque, faiblement éclairé à chaque palier par une petite mèche d'huile en forme de gourdin, agonisant dans un petit donjon de verre sale.

Tandis que je montais en trébuchant, j'ai cru entendre le son agréable de rires qui n'étaient pas ceux d'un avoué ou d'un avocat, ou d'un clerc d'avoué ou d'avocat, mais

[1] À part quelques places publiques comme Trafalgar Square, un Square est à Londres un ensemble de bâtiments entourant un jardin privé réservé aux propriétaires. Gray's Inn a cette structure. Un cabinet ou appartement d'avocat donnant sur le Square était sans doute très plaisant. Il reste aujourd'hui une soixantaine d'appartements d'avocats à Gray's Inn (et vingt-cinq mille mètres carrés de bureaux environ).

de deux ou trois jeunes filles joyeuses. Il se trouve cependant qu'en m'arrêtant pour écouter, j'ai mis mon pied dans un trou, là où l'Honorable Société de Gray's Inn avait laissé une planche défectueuse. Je suis tombé assez bruyamment, et quand je me suis remis sur pied tout était silencieux.

J'ai fini mon ascension en tâtonnant plus soigneusement. Mon cœur s'est mis à battre plus vite quand j'ai trouvé ouverte la porte extérieure sur laquelle était peint MR TRADDLES. J'ai frappé. Un considérable remue-ménage s'en est suivi à l'intérieur, mais rien d'autre. J'ai donc frappé de nouveau.

Un petit gars acéré, mi-valet mi-clerc, qui était très essoufflé mais me regardait comme pour me mettre au défi de le prouver légalement, s'est présenté.

« Mr Traddles est-il là ? » ai-je demandé.

« Oui, monsieur, mais il est occupé.

– Je veux le voir. »

Après m'avoir examiné un moment, le gars acéré a décidé de me laisser entrer ; et, ouvrant la porte plus largement dans ce but, m'a fait entrer d'abord dans une sorte de petit placard qui tenait lieu de hall, puis dans un petit salon ; où je me suis trouvé en présence de mon vieil ami (lui aussi essoufflé), assis à une table, penché sur des papiers.

« Bon Dieu ! » s'est écrié Traddles en levant les yeux. « C'est Copperfield ! » et il s'est précipité dans mes bras, où je l'ai serré bien fort.

« Tout va bien, mon cher Traddles ?

– Tout va bien, mon cher, cher Copperfield, et il n'y a que de bonnes nouvelles ! »

Nous avons pleuré de joie tous les deux.

« Mon cher vieux », a dit Traddles, ébouriffant ses cheveux dans son agitation, ce qui était une opération parfaitement inutile, « mon très cher Copperfield, mon ami depuis longtemps perdu et plus que bienvenu, comme je suis content de te voir ! Comme tu es bruni ! Comme je suis content ! Sur ma vie et mon honneur, je n'ai jamais été aussi réjoui, mon bien-aimé Copperfield, jamais ! »

J'étais également incapable d'exprimer mes émotions. Je ne pouvais pas parler, au début.

« Mon cher vieux ! » a dit Traddles. « Et devenu si célèbre ! Mon glorieux Copperfield ! Mon Dieu, *quand* es-tu arrivé, *d'où* viens-tu, *qu*'as-tu as fait ? »

Sans s'arrêter pour attendre une réponse à ce qu'il disait, Traddles, qui m'avait flanqué dans un fauteuil près de la cheminée, remuait le feu impétueusement d'une

main pendant tout ce temps, et tirait le foulard autour de mon cou de l'autre, s'imaginant follement que c'était un manteau. Sans relâcher le tisonnier, il m'a étreint de nouveau ; et je l'ai étreint ; et riant tous les deux, et essuyant nos yeux tous les deux, nous nous sommes assis et nous sommes serré la main par-dessus le foyer.

« Quand je pense », a dit Traddles, « que tu devais être presque déjà rentré à la maison, mon cher vieux, et pas à la cérémonie !

– Quelle cérémonie, mon cher Traddles ?

– Oh mon Dieu ! » a dit Traddles, écarquillant les yeux comme autrefois. « Tu n'as pas reçu ma lettre ?

– Certainement pas, si elle parlait d'une cérémonie.

– Voyons, mon cher Copperfield », a dit Traddles, dressant ses cheveux des deux mains, puis posant ses mains sur mes genoux, « Je suis marié !

– Marié ! » me suis-je écrié joyeusement !

« Dieu me bénisse, oui ! — par le Révérend Horace — avec Sophy — là-bas dans le Devonshire. Eh, mon cher garçon, elle est derrière le rideau de la fenêtre ! Regarde ! »

À ma stupéfaction, la plus adorable fille du monde est sortie à cette instant de sa cachette, riant et rougissant. Et je crois que le monde n'a jamais vu une jeune mariée plus gaie, aimable, honnête, heureuse, radieuse (ainsi que je n'ai pu m'empêcher de le dire sur-le-champ). Je l'ai embrassée, comme doit le faire une vieille connaissance, et leur ai adressé tous mes vœux de bonheur du fond du cœur.

« Ma foi », a dit Traddles, « quelles délicieuses retrouvailles ! Tu es extrêmement bruni, mon cher Copperfield ! Dieu me bénisse, comme je suis heureux !

– Et moi aussi.

– Et je suis sûre que moi aussi ! » a dit la riante et rougissante Sophie.

« Nous sommes tous aussi heureux que possible », a dit Traddles. « Même les filles sont heureuses. Oh, mais je dois dire que je les ai oubliées !

– Oubliées ?

– Les filles. Les sœurs de Sophy. Elles habitent avec nous. Elles sont venues jeter un coup d'œil à Londres. Le fait est que — c'est toi qui a dégringolé dans l'escalier, Copperfield ?

– C'est moi », ai-je dit en riant.

« Eh bien, quand tu as dégringolé dans l'escalier, je m'amusais avec les filles. Pour être plus précis, nous jouions aux quatre coins. Mais comme cela ne se fait pas à

Westminster Hall[1], et comme cela ne paraîtrait pas très professionnel si des clients les voyaient, elles ont décampé. Et elles sont maintenant — en train d'écouter, je n'en doute pas », a dit Traddles, regardant la porte d'une autre pièce.

« Je suis désolé », ai-je dit en riant de plus belle, « d'avoir provoqué une telle dispersion.

« Ma parole », a répliqué Traddles, enchanté, « si tu les avais vues s'enfuir en courant, et revenir en courant, quand tu as frappé, pour ramasser les peignes qui étaient tombés de leurs cheveux, et repartir comme des folles, tu ne dirais pas cela. Mon amour, vas-tu chercher les filles ? »

Sophy est sortie, et nous avons entendu les éclats de rire qui l'accueillaient dans la pièce voisine.

« Très musical, non, mon cher Copperfield ? » a dit Traddles. « C'est très agréable à entendre. Cela illumine ces vieilles pièces. Pour un malheureux célibataire qui a toujours vécu tout seul, c'est positivement exquis. C'est charmant. Pauvres petites, elles ont subi une grande perte en Sophy — qui, je t'assure vraiment, Copperfield, est, et a toujours été, la fille la plus adorable ! — et cela me satisfait au-delà de toute expression de les voir de si bonne humeur. La société des filles est une chose délicieuse, Copperfield, Ce n'est pas professionnel, mais c'est fort délicieux. »

Remarquant qu'il hésitait un peu, et comprenant que dans la bonté de son cœur il craignait de m'avoir fait de la peine en disant cela, j'ai exprimé mon accord avec une cordialité qui l'a visiblement soulagé et lui a beaucoup plu.

« Mais bon », a dit Traddles, nos arrangements domestiques sont, à vrai dire, très peu professionnels, mon cher Copperfield. Même la présence de Sophy ici n'est pas réglementaire. Et nous n'avons pas d'autre endroit où habiter. Nous avons pris la mer sur une coquille de noix, mais nous sommes prêts à vivre à la dure. Et Sophy est une formidable gestionnaire ! Tu seras étonné de voir où nos passagères clandestines sont casées. Je suis sûr que je le sais à peine moi-même.

– Beaucoup de ces jeunes demoiselles sont-elles avec vous ?

– La plus âgée, Caroline, la Beauté, est ici », a dit Traddles à voix basse, sur le ton de la confidence. « Et Sarah est ici — celle dont je t'ai dit qu'elle avait quelque chose

[1] Une immense salle du Palais de Westminster (siège des deux chambres du Parlement), qui date du XIème siècle. À l'époque du roman, elle abritait des cours de justice. Aujourd'hui, elle sert pour des cérémonies officielles.

à la colonne vertébrale, tu sais. Elle va bien mieux ! Et les deux que Sophy a élevées sont avec nous. Et Louisa est ici.

– Vraiment !

– Oui. Alors toute la suite — je veux dire les pièces du cabinet — se compose de trois pièces seulement ; mais Sophy a tout arrangé pour les filles de la façon la plus merveilleuse, et elles dorment aussi confortablement que possible. Trois dans cette pièce, deux dans celle-là. »

Je n'ai pas pu m'empêcher de regarder autour de moi, à la recherche des lits restant pour Mr et Mrs Traddles. Il m'a compris.

« Eh bien ! nous sommes prêts à vivre à la dure, comme je te l'ai dit ; et nous avons *vraiment* improvisé un lit la semaine dernière, ici par terre. Mais il y a une petite pièce sous le toit — une très jolie pièce, quand tu es là-haut — où Sophie a mis du papier peint elle-même, pour me faire la surprise ; et c'est notre chambre à présent. C'est un parfait petit campement bohémien. Il y a une vue magnifique.

– Et tu es enfin un heureux mari, mon cher Traddles ! Comme cela me réjouit !

– Merci, mon cher Copperfield », a dit Traddles, tandis que nous nous serrions la main encore une fois. « Oui, je suis aussi heureux que possible. Voici ton vieil ami, tu vois », a dit Traddles, indiquant triomphalement d'un mouvement de tête le pot à fleurs et son support. « Et la table avec le dessus de marbre ! Tout le reste de l'ameublement est simple et pratique, comme tu le constates. Et pour l'argenterie, le Seigneur te bénisse, nous n'avons même pas une cuiller à thé.

– Il faudra tout gagner ? » ai-je dit gaiement.

« Exactement, il faudra tout gagner. Bien sûr nous avons des objets qui ressemblent à des cuillers à thé, parce que nous remuons notre thé. Mais c'est du métal britannique[1].

– L'argent n'en sera que plus brillant quand vous l'aurez.

– C'est précisément ce que nous disons ! Tu vois, mon cher Copperfield », revenant au ton confidentiel, « après que j'ai plaidé DOE *loc* JIPES *contre* WIGZELL[2], ce qui m'a rendu grand service dans la profession, je suis descendu dans le Devonshire et j'ai eu des conversations sérieuses en privé avec la Révérend Horace. J'ai mentionné le fait que Sophy — qui, je t'assure, Copperfield, est la fille la plus adorable ! ——

[1] Un alliage d'étain, d'antimoine et de cuivre imitant l'argent.
[2] Il s'agit d'un type de procédure inventé en 1656 et aboli en 1852 : Jipes attaque Wigzell, qui est entré sans autorisation dans sa propriété, au nom d'un locataire imaginaire, Doe.

– Je suis certain qu'elle l'est !

– Elle l'est vraiment ! Mais je crains de m'égarer. Ai-je parlé du Révérend Horace ?

– Tu as dit que tu as mentionné le fait ——

– Vrai ! Le fait que Sophy et moi étions fiancés depuis longtemps, et que Sophy, avec la permission de ses parents, était plus que prête à me prendre — bref », a dit Traddles avec son bon vieux sourire, « sur le pied de notre métal britannique. Très bien. J'ai alors proposé au Révérend Horace — qui est un très excellent prêtre, Copperfield, et devrait être Évêque ; ou au moins devrait avoir assez d'argent pour vivre sans se priver — que si je pouvais arriver, disons, à deux cent cinquante livres en un an ; et pouvais envisager clairement la même chose, ou mieux, l'année suivante ; et pouvais de plus meubler simplement un petit endroit comme celui-ci ; alors, et dans ce cas, Sophy et moi devrions nous unir. J'ai pris la liberté de lui exposer que nous avions été patients un bon nombre d'années ; et que les circonstances de l'utilité extraordinaire de Sophy à la maison ne devraient pas jouer, avec ses parents affectueux, contre son établissement dans la vie — ne le penses-tu pas ?

– Certainement, ça ne devrait pas jouer.

– Je suis content que tu sois de cet avis, Copperfield, parce que, sans mettre en cause le Révérend Horace, je pense vraiment que les parents, et les frères, et ainsi de suite, sont parfois plutôt égoïstes dans de tels cas. Bon ! J'ai aussi souligné que mon désir le plus sincère était de rendre service à la famille ; et que si j'avançais dans le monde, et si quelque chose devait lui arriver — je me réfère au Révérend Horace…

– Je comprends.

– …où à Mrs Crewler — cela exaucerait mes vœux au plus haut point d'être un parent pour les filles. Il a répondu d'une manière des plus admirables, excessivement flatteuse à mon égard, et a entrepris d'obtenir le consentement de Mrs Crewler. Ils ont eu beaucoup de mal avec elle. Ça lui est monté des jambes à la poitrine, et puis à la tête —

– Qu'est-ce qui est monté ?

– Le déchirement », a répondu Traddles, d'un air sérieux. « Ses sentiments en général. Comme je l'ai mentionné à une autre occasion, c'est une femme très supérieure, mais elle a perdu l'usage de ses jambes. Tout ce qui peut se passer pour la tourmenter se fixe d'habitude dans ses jambes ; mais cette fois c'est monté à sa poitrine, puis à sa tête et, en bref, a envahi tout le système d'une manière très inquiétante.

Cependant, ils l'ont sauvée par une attention inlassable et affectueuse ; et nous nous sommes mariés cela a fait six semaines hier. Tu ne peux pas imaginer quel monstre je me suis senti, Copperfield, quand j'ai vu toute la famille pleurer et s'évanouir de tous côtés ! Mrs Crewler ne pouvait pas me voir avant notre départ — ne pouvait pas me pardonner, à ce moment, de la priver de son enfant — mais c'est une bonne créature, et elle l'a fait depuis. J'ai reçu une lettre charmante d'elle pas plus tard que ce matin.

– Et en bref, mon cher ami, tu te sens aussi heureux que tu le mérites !

– Oh ! C'est bien ta partialité ! » a dit Traddles en riant. « Mais, en vérité, je suis dans une situation fort enviable. Je travaille dur, j'étudie le droit insatiablement. Je me lève à cinq heures chaque matin, et je ne m'en plains pas du tout. Je cache les filles dans la journée, et je m'amuse avec elles le soir. Et je t'assure que je regrette bien qu'elles rentrent chez elles mardi, qui est le jour avant la rentrée de la Saint-Michel. Mais voici les filles ! » a dit Traddles, abandonnant le ton de confidence pour parler à voix haute. « Mr Copperfield, Miss Crewler[1] — Miss Sarah — Miss Louisia — Margaret et Lucy ! »

Elles formaient un magnifique bouquet de roses ; elles paraissaient si fraîches et si saines. Elles étaient toutes jolies, et Miss Caroline était très belle ; mais il y avait dans l'apparence radieuse de Sophy une qualité affectueuse et enjouée de coin du feu qui valait mieux que cela, et qui m'assurait que mon ami avait bien choisi. Nous nous sommes tous assis devant la cheminée, pendant que le garçon acéré, dont j'ai compris maintenant qu'il s'était essoufflé à mettre en ordre les papiers, les a enlevés et a apporté les choses pour le thé. Puis il s'est retiré pour la nuit, en claquant la porte extérieure. Mrs Traddles, ses yeux de maîtresse de maison exprimant un plaisir et un calme parfaits, a préparé le thé, puis a fait les toasts tranquillement, assise dans un coin auprès du feu.

Elle avait vu Agnès, m'a-t-elle dit pendant qu'elle toastait. « Tom » l'avait emmenée dans le Kent pour leur voyage de noces, et elle y avait vu aussi ma tante ; et ma tante et Agnès se portaient toues les deux bien, et ils n'avaient tous parlé que de moi. « Tom » n'avait jamais cessé de penser à moi, croyait-elle, pendant tout le temps de mon absence. « Tom » était l'autorité en toutes choses. « Tom » était évidemment l'idole de

[1] On utilise le nom de famille pour la fille aînée, les prénoms pour les autres. De même pour les cinq sœurs Bennet dans *Orgueil et Préjugés*.

sa vie, qu'aucune commotion n'ébranlerait jamais sur son piédestal ; elle croirait toujours en lui, et lui rendrait hommage de tout son cœur, quoi qu'il arrive.

Le déférence que Traddles et elle marquaient tous deux envers la Beauté me plaisait beaucoup. Je ne suis pas sûr d'avoir trouvé cela très raisonnable ; mais j'ai pensé que c'était très charmant, et un aspect essentiel de leur caractère. Si Traddles a regretté un instant les cuillers en argent qu'il fallait encore gagner, c'était sans aucun doute quand il a servi son thé à la Beauté. Si sa gentille femme avait pu trouver le courage de se mettre en valeur auprès de quelqu'un, je suis convaincu que cela aurait seulement été en tant que sœur de la Beauté. Traddles et sa femme considéraient manifestement quelques petites indications d'un caractère gâté et capricieux, que j'avais observées chez la Beauté, comme son droit de naissance et son don naturel. Si elle était née Reine des Abeilles, et eux abeilles ouvrières, ils n'auraient pas pu être plus satisfaits.

Mais leur abnégation me charmait. La fierté que leur inspirait ces jeunes filles, et leur soumission à toutes leurs fantaisies, était la manifestation la plus plaisante de leur propre valeur que j'aurais pu désirer voir. A-t-on appelé Traddles « un amour » au cours de cette soirée ? Si l'une ou l'autre de ses belles-sœurs lui demandait d'apporter quelque chose ici, ou d'emporter quelque chose là, ou de monter quelque chose, ou de descendre quelque chose, ou de trouver quelque chose, ou d'aller chercher quelque chose, on l'appelait « un amour » au moins douze fois par heure. Elle ne pouvaient rien faire non plus sans Sophy. La chevelure d'une personne tombait, et seule Sophy pouvait la relever. Une personne oubliait comment se poursuivait un certain air, et seule Sophy pouvait le fredonner comme il faut. Une personne avait oublié le nom d'un endroit dans le Devonshire, et seule Sophy le savait. Il fallait qu'une personne écrive à la maison, et seule Sophy était sûre de pouvoir le faire avant le petit déjeuner le lendemain matin. Une personne se trompait en tricotant, et seule Sophy pouvait remettre la fautive dans la bonne direction. Elles étaient les maîtresses de maison, et Sophy et Traddles étaient leurs serviteurs. De combien d'enfants Sophy aurait pu s'occuper en son temps, je ne peux l'imaginer ; mais elle semblait être célèbre pour sa connaissance de toutes les sortes de chansons jamais composées pour les enfants dans la langue anglaise ; et elle en a chanté des douzaines à la demande, de la petite voix la plus claire du monde, les unes après les autres (chaque sœur réclamant un air différent, et la Beauté intervenant en général en dernier), si bien qu'elle m'a véritablement fasciné. Ce qu'il y avait de mieux, c'est qu'au milieu de leurs exactions, toutes les sœurs montraient beaucoup de

tendresse et de respect aussi bien pour Sophy que pour Traddles. Je suis sûr que lorsque j'ai pris congé, et que Traddles est sorti pour m'accompagner jusqu'au café, j'ai pensé que je n'avais jamais vu une chevelure aussi obstinée, ni aucune autre chevelure, recevoir une telle pluie de baisers.

Dans l'ensemble, c'était une scène que je n'ai pas pu m'empêcher d'évoquer avec grand plaisir longtemps après être rentré et avoir souhaité bonne nuit à Traddles. Si j'avais vu un millier de roses s'épanouir dans une suite de chambres de cette vieille Gray's Inn, elles n'auraient pas pu l'illuminer à moitié autant. L'idée de ces jeunes filles du Devonshire au milieu des papetiers juridiques et des cabinets d'avocats ; et du thé et des toasts, et des chansons enfantines, dans cette atmosphère sévère de papier buvard et de parchemins, et de cire à cacheter, de bouteilles d'encre, de papier de brouillon et de papier pour dossiers, de rapports de procès, d'assignations, de déclarations, et de factures ; semblait presque aussi plaisamment fantaisiste que si j'avais rêvé que la fameuse famille du Sultan avait été admise au registre des avocats et avait apporté l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante, et l'eau dorée[1] dans le Hall de Gray's Inn. D'une façon ou d'une autre, une fois rentré au café, j'ai découvert un grand changement dans mon inquiétude à propos de Traddles. J'ai commencé à penser qu'il y arriverait, malgré tous les garçons en chef d'Angleterre.

Approchant une chaise de l'un des feux du café pour penser à lui tranquillement, je suis passé peu à peu de ma réflexion sur son bonheur à un examen de mon avenir dans les charbons ardents. Tandis qu'ils se cassaient et changeaient, j'ai pensé aux principales transformations et séparations qui avaient marqué ma vie. Je n'avais pas vu un feu de charbon depuis mon départ d'Angleterre trois ans plus tôt ; mais j'avais vu beaucoup de feux de bois s'émietter en cendres grises et se mélanger avec le tas plumeux dans l'âtre qui me paraissait, dans mon découragement, représenter assez bien mes propres espoirs anéantis.

Je pouvais penser au passé, maintenant, avec gravité mais sans amertume ; et contempler bravement l'avenir. Je n'avais plus de foyer, au meilleur sens de ce mot. Celle à qui j'aurais pu inspirer un véritable amour, je lui avais appris à être ma sœur. Elle allait se marier, et avoir de nouveaux prétendants à sa tendresse ; ce faisant, elle ne

[1] L'un des *Contes des mille et une nuits*.

connaîtrait jamais l'amour pour elle qui s'était développé dans mon cœur. Il était juste que j'aie à payer l'amende de ma passion irréfléchie. Ce que je récoltais, je l'avais semé.

Je me demandais si j'avais vraiment discipliné mon cœur à cette situation, si je pouvais la supporter, et tenir calmement dans son foyer la place qu'elle avait calmement tenue dans le mien — quand j'ai trouvé que mes yeux s'attardaient sur un visage qui aurait pu surgir du feu, dans son association avec mes vieux souvenirs.

Le petit Mr Chillip, le Docteur, aux bons offices de qui j'ai contracté une dette dans le tout premier chapitre de cette histoire, était en train de lire un journal dans la pénombre d'un coin opposé. Les années l'avaient tolérablement marqué depuis ces jours anciens ; mais, étant un petit homme doux, humble et calme, il avait si bien supporté l'usure du temps qu'il devait paraître à ce moment, ai-je pensé, exactement ce qu'il paraissait quand il était assis dans notre salon, à attendre ma naissance.

Mr Chillip avait quitté Blunderstone cinq ou six ans plus tôt, et je ne l'avais jamais revu depuis. Il était assis paisiblement à lire le journal, avec sa petite tête sur le côté, et un verre de negus au sherry[1] à sa portée. Il était si extrêmement conciliant dans ses manières qu'il semblait demander au journal même de bien vouloir l'excuser pour la liberté qu'il prenait de le lire.

J'ai marché jusqu'à l'endroit où il était assis et j'ai dit : « Comment allez-vous, Mr Chillip ? » Cette interpellation inattendue par un inconnu l'a fort troublé, et il a répondu, à sa manière lente : « Je vous remercie, monsieur, vous êtes bien bon. Merci, monsieur. J'espère que vous allez bien.

– Vous ne vous souvenez pas de moi ?

– Eh bien, monsieur », a répondu Mr Chillip en souriant timidement et en secouant la tête tandis qu'il m'examinait, « j'ai une sorte d'impression que quelque chose dans votre visage m'est familier, monsieur ; mais je ne retrouve pas votre nom, en vérité.

– Et pourtant vous l'avez connu bien avant que je l'aie connu moi-même.

– Vraiment, monsieur ? Est-il possible que j'aie eu l'honneur, monsieur, d'officier quand —— ?

– Oui.

[1] Le negus était une boisson chaude composée de vin, par exemple du porto ou du sherry, d'eau, de tranches d'orange ou de citron, d'épices et de sucre. On trouve ce mot (sous la forme négus) dans certains dictionnaires français du XIXème siècle.

– Mon Dieu ! » s'est écrié Mr Chillip. « Mais vous avez sans doute beaucoup changé depuis, monsieur ?

– Probablement.

– Eh, bien, monsieur, j'espère que vous m'excuserez si je suis obligé de vous demander la faveur de votre nom. »

Je lui ai dit mon nom, qui l'a vraiment ému. Il m'a bel et bien serré la main — ce qui était une procédure violente pour lui, car il avait l'habitude de glisser une petite tranche de poisson tiède un pouce ou deux devant sa hanche, et d'être très perturbé quand quelqu'un la saisissait. Même maintenant, il a mis sa main dans la poche de sa veste dès qu'il a pu la libérer, et il semblait soulagé de l'avoir reprise intacte.

« Mon Dieu, monsieur ! » a dit Mr Chillip, m'examinant avec sa tête sur le côté. « Et c'est Mr Copperfield, oui ? Eh bien, monsieur, je pense que je vous aurais reconnu si j'avais pris la liberté de vous regarder de plus près. Il y a une forte ressemblance entre votre pauvre père et vous, monsieur.

– Je n'ai jamais eu le plaisir de voir mon père.

– Très vrai, monsieur », a dit Mr Chillip d'un ton consolateur. « Et c'était bien dommage, à tous points de vue ! Nous n'ignorons pas, monsieur », a dit Mr Chillip en secouant lentement de nouveau sa petite tête, « en bas dans notre région, votre célébrité. Il doit y avoir beaucoup d'excitation ici, monsieur », a dit Mr Chillip, en se frappant le front avec son index. « Vous devez trouver cette occupation éprouvante, monsieur !

– Quelle est votre région maintenant ? » ai-je demandé, en prenant un siège près de lui.

« Je suis établi à quelques miles de Bury St Edmunds[1], monsieur. Mrs Chillip ayant hérité d'une petite propriété dans ce voisinage, selon le testament de son père, j'ai acheté une clientèle là-bas, et vous serez heureux d'apprendre que je réussis bien. Ma fille est devenue une grande demoiselle maintenant, monsieur », a dit Mr Chillip, secouant encore un peu la tête. « Sa mère a défait deux plis de sa robe pas plus tard que la semaine dernière. Ainsi passe le Temps, voyez-vous, monsieur ! »

Comme le petit homme portait son verre maintenant vide à ses lèvres en faisant cette réflexion, je lui ai proposé de le faire remplir et d'en prendre un moi-même pour lui

[1] À une centaine de kilomètres au nord-est de Londres — à mi-chemin entre Londres et Yarmouth à peu près.

tenir compagnie. « Eh bien, monsieur », a-t-il dit à sa manière lente, « c'est plus que je n'ai coutume de boire ; mais je ne peux me refuser le plaisir de votre conversation. J'ai l'impression que c'est hier que j'ai eu l'honneur de m'occuper de votre rougeole. Vous vous en êtes sorti comme un charme, monsieur ! »

Je l'ai remercié pour le compliment et j'ai commandé le negus, que l'on a bientôt apporté. « Quelle débauche peu commune ! » a dit Mr Chillip en le remuant, « mais je ne peux résister à une occasion si extraordinaire. Vous n'avez pas de famille, monsieur ? »

J'ai secoué la tête.

« J'ai appris que vous avec subi un deuil, monsieur, il y a quelque temps. Je l'ai appris de la sœur de votre beau-père. Un caractère très décidé, monsieur ?

– Ah oui. Assez décidé. Où l'avez-vous vue, Mr Chillip ?

– Ne savez-vous pas, monsieur », a répondu Mr Chillip avec son sourire le plus placide, « que votre beau-père est de nouveau mon voisin ?

– Non.

– Il l'est vraiment, monsieur ! Marié à une jeune lady de cette région, avec une très belle petite propriété, pauvre chose. — Et ce travail du cerveau, monsieur ? Ne trouvez-vous pas que cela vous fatigue ? », a dit Mr Chillip, me regardant comme un rouge-gorge admiratif.

Sans répondre à cette question, je suis revenu aux Murdstone. « Je savais qu'il s'était remarié. Soignez-vous la famille ?

– Pas de façon régulière. On m'y a appelé. Fort développement phrénologique[1] de l'organe de la fermeté chez Mr Murdstone et sa sœur, monsieur. »

J'ai répliqué par un regard si expressif que, s'ajoutant au negus, il a encouragé Mr Chillip à secouer modérément la tête plusieurs fois, et à s'exclamer pensivement : « Ah, ma foi ! Nous nous souvenons du bon vieux temps, Mr Copperfield !

– Et le frère et la sœur, suivent-ils leur ancien parcours ?

– Eh bien, monsieur, un médecin passe tellement de temps dans les familles, il vaut mieux qu'il n'ait des yeux et des oreilles que pour sa profession. Je dois tout de même dire qu'ils sont très sévères, monsieur ; autant pour cette vie que pour la suivante.

[1] La phrénologie, qui consistait à deviner le caractère et les dons des gens d'après les bosses de leur crâne (par exemple, la bosse des maths), a connu un certain succès dans la première moitié du XIXème siècle et intrigué Dickens.

– La suivante s'ordonnera sans avoir besoin d'eux, à mon avis. Que font-ils pour celle-ci ? »

Mr Chillip a secoué la tête, a remué son negus et l'a siroté.

« C'était une femme charmante, monsieur », a-t-il remarqué d'un ton plaintif.

« L'actuelle Mrs Murdstone ?

– Une femme vraiment charmante, monsieur ; aussi aimable, j'en suis sûr, qu'il était possible de l'être ! L'opinion de Mrs Chillip est que son caractère a été entièrement brisé depuis son mariage, et que c'est tout juste si elle n'est pas folle de chagrin. Et les dames », a observé timidement Mr Chillip, « sont de grandes observatrices, monsieur.

– Je suppose qu'ils avaient décidé de la forcer et de la soumettre à leurs détestables règles. Le Ciel lui vienne en aide ! Et ils l'ont fait.

– Eh bien, monsieur, il y a eu de violents querelles au début, je vous assure ; mais ce n'est plus qu'une ombre maintenant. Me considéreriez-vous présomptueux si je vous disais, monsieur, en confidence, que depuis que la sœur est venue à la rescousse, le frère et la sœur à eux deux l'ont presque réduite à un état de débilité mentale. »

Je lui ai dit que je le croyais aisément.

« Je n'hésite pas à dire », a poursuivi Mr Chillip, en buvant une autre gorgée de negus pour se fortifier, « entre vous et moi, monsieur, que sa mère en est morte — ni que la tyrannie, la tristesse et l'inquiétude ont rendu Mrs Murdstone presque idiote. C'était une jeune femme très vive, monsieur, avant son mariage, et leur tristesse et leur austérité l'ont détruite. Ils s'occupent d'elle, maintenant, plus comme ses gardiens que comme son mari et sa belle-sœur. C'est ce que Mrs Chillip m'a fait remarquer pas plus tard que la semaine dernière. Et je vous assure, monsieur, que les dames sont de grandes observatrices. Mrs Chillip elle-même est une *grande* observatrice !

– Professe-t-il toujours sombrement (j'ai honte d'utiliser le mot dans ce contexte) sa foi religieuse ?

– Vous anticipez, monsieur », a dit Mr Chillip, ses paupières rougissant sous l'effet de la stimulation inhabituelle qu'il s'offrait, « une des remarques les plus impressionnantes de Mrs Chillip. « Elle m'a véritablement électrifié », a-t-il poursuivi de la manière la plus calme et la plus lente, « en observant que Mr Murdstone instaure une image de lui-même et l'appelle la Nature Divine. Vous auriez pu m'assommer avec une plume d'oie, monsieur, je vous assure, quand Mrs Chillip l'a dit. Les femmes sont de grandes observatrices, monsieur.

– L'intuition », ai-je dit, pour son extrême plaisir.

« Je suis fort heureux de recevoir un tel soutien de mon opinion, monsieur. Ce n'est pas souvent que je me hasarde à donner une opinion non médicale. Je vous assure que Mr Murdstone prononce parfois des discours en public dont on dit — dont Mrs Chillip dit, en bref, monsieur — que plus sa tyrannie s'est assombrie dernièrement, plus sa doctrine est devenue féroce.

– Je crois que Mrs Chillip a parfaitement raison.

– Mrs Chillip n'hésite pas à aller jusqu'à dire », a continué le plus timoré des petits hommes, très encouragé, « que ce que de tels gens appellent à tort leur religion, est un exutoire pour leur mauvaise humeur et leur arrogance. Et je dois dire, monsieur, savez-vous » a-t-il ajouté, en mettant timidement sa tête sur le côté, « que je ne trouve *pas* dans le Nouveau Testament de quoi justifier Mr et Miss Murdstone.

– Je ne l'ai jamais trouvé non plus.

– En attendant, monsieur, on ne les aime pas du tout ; et comme ils n'hésitent pas à vouer à la damnation les personnes qui ne les aiment pas, nous avons vraiment beaucoup de damnation en train dans notre voisinage ! Cependant, ainsi que le dit Mrs Chillip, monsieur, ils subissent une punition continuelle ; car ils ne s'intéressent qu'à eux-mêmes et se nourrissent de leur propres cœurs, et leurs propres cœurs sont de très mauvais aliments. Alors, monsieur, à propos de votre cerveau, si vous me permettez d'y revenir. Ne l'exposez-vous pas à un excès d'excitation, monsieur ? »

Je n'ai éprouvé aucune difficulté, dans l'excitation du propre cerveau de Mr Chillip sous l'effet de l'absorption du negus, à détourner son attention de ce sujet à ses propres affaires, sur lesquelles il s'est montré très loquace pendant la demi-heure suivante ; me laissant comprendre, parmi d'autres informations, qu'il était au café de Gray's Inn pour présenter sa déposition professionnelle devant une Commission de Démence, chargée de juger l'état mental d'un patient devenu dérangé pour avoir trop bu.

« Et je vous assure, monsieur, je suis extrêmement nerveux en de telles occasions. Je ne supporterais pas d'être ce que l'on appelle harcelé, monsieur. Cela m'enlèverait tous mes moyens. Savez-vous qu'il m'a fallu du temps pour me remettre de la conduite de cette dame effrayante, la nuit de votre naissance, Mr Copperfield ? »

Je lui ai dit que je descendais voir ma tante, le Dragon de cette nuit-là, le lendemain matin ; et que c'était une femmes excellente, au cœur très tendre, ainsi qu'il le constaterait s'il la connaissait mieux. La simple idée de la possibilité de la revoir un

jour a paru le terrifier. Il a répliqué, avec un pâle sourire, « Est-elle vraiment ainsi, monsieur ? Réellement ? » et a presque aussitôt demandé une bougie pour regagner sa chambre, comme si c'était le seul endroit où il se sentait en sécurité. On ne peut pas dire qu'il titubait sous l'effet du negus ; mais je dirais que son petit pouls a dû battre un ou deux coups de plus par minute qu'il ne l'avait fait depuis cette grande nuit de la déception de ma tante, quand elle l'a frappé avec son chapeau.

Complètement épuisé, je me suis couché aussi, à minuit ; j'ai passé la journée du lendemain dans la diligence de Douvres ; et j'ai fait irruption, sain et sauf, dans le vieux salon de ma tante tandis qu'elle prenait le thé (elle portait des lunettes maintenant) ; Mr Dick et elle, et la chère vieille Peggotty, qui avait la place de gouvernante, m'ont reçu à bras ouverts avec des larmes de joie. Ma tante a beaucoup ri, quand nous avons commencé à parler tranquillement, du compte-rendu que j'ai fait de ma rencontre avec Mr Chillip, et du souvenir terrible qu'il avait gardé d'elle ; et Peggotty et elle avaient beaucoup à dire à propos du second mari de ma pauvre mère, et de « cette criminelle de sœur » — à qui nulle peine ou punition n'aurait amené ma tante à conférer un prénom ou un nom de famille, ou toute autre appellation.

Chapitre 60
Agnès

Quand nous avons été seuls, ma tante et moi, nous avons parlé jusque tard dans la nuit. Les émigrants n'envoyaient jamais que des lettres pleines de joie et d'espoir ; Mr Micawber avait bel et bien remboursé diverses petites sommes d'argent correspondant aux « engagements pécuniaires » au sujet desquels il avait si bien négocié d'homme à homme ; Janet, ayant repris du service chez ma tante quand elle était revenue à Douvres, avait finalement accompli son renoncement à l'humanité en se mariant avec un aubergiste prospère ; et ma tante avait finalement apposé son sceau sur ce même grand principe en aidant et en finançant la mariée, et en couronnant la cérémonie de mariage de sa présence. Nous avons abordé ces sujets, et bien d'autres — qui m'étaient déjà plus ou moins familiers à travers les lettres que j'avais reçues. Comme d'habitude, Mr Dick n'a pas été oublié. Ma tante m'a informé qu'il se tenait constamment occupé à recopier tout ce qui lui tombait sous la main, et gardait le roi Charles Premier à distance par ce semblant de travail ; que c'était une des principales satisfactions et récompenses de sa vie de le savoir libre et heureux, plutôt que dépérissant dans un enfermement monotone ; et que (conclusion générale et nouvelle) personne d'autre qu'elle ne pourrait jamais savoir pleinement ce qu'il était.

« Et quand donc, Trot », a dit ma tante ne me tapotant le dos de la main, alors que nous étions assis auprès du feu comme autrefois, « quand iras-tu à Canterbury ?

– Je vais trouver un cheval et y aller demain matin, ma tante, à moins que vous vouliez venir avec moi ?

– Non ! » a dit ma tante, à sa manière abrupte. « J'ai l'intention de rester où je suis. »

Dans ce cas, j'irais à cheval, ai-je dit. Je n'aurais pas traversé Canterbury aujourd'hui sans m'arrêter, si j'étais venu rendre visite à quelqu'un d'autre qu'elle.

Elle était contente, mais elle a dit : « Tut, Trot ; mes vieux os auraient attendu jusqu'à demain ! » et a doucement tapoté ma main de nouveau, tandis que je regardais pensivement le feu.

Pensivement, parce que je ne pouvais pas être revenu ici, et si près d'Agnès, sans raviver ces regrets qui me préoccupaient depuis si longtemps. Des regrets atténués, m'enseignant ce que j'avais échoué à apprendre quand ma jeune vie était devant moi,

mais néanmoins des regrets. Il me semblait entendre encore ma tante, et je la comprenais mieux maintenant — « Oh, Trot. Aveugle, aveugle, aveugle ! »

Nous sommes restés silencieux tous les deux pendant quelques minutes. Quand j'ai levé les yeux, j'ai vu qu'elle m'observait attentivement. Elle avait peut-être suivi le cours de mes pensées ; car il me paraissait facile à suivre maintenant, loin de l'obstination d'autrefois.

« Tu trouveras son père vieilli et blanchi, bien qu'amélioré à tous autres égards — un homme amendé. Tu ne le verras plus mesurer tous les intérêts humains, et les joies et les peines, avec sa pauvre petite règle d'un pouce. Fais-moi confiance, mon enfant, de telles choses doivent rétrécir beaucoup avant qu'on puisse les mesurer de cette manière.

– Elles le doivent certainement.

– Tu la trouveras », a poursuivi ma tante, « aussi bonne, aussi belle, aussi sincère, aussi désintéressée qu'elle l'a toujours été. Si je connaissais louange plus haute, Trot, je la lui octroierais.

Il n'y avait pas de louange plus haute pour elle ; pas de reproche plus haut pour moi. Oh, comment m'étais-je égaré si loin !

« Si elle forme les jeunes filles qu'elle a autour d'elle à devenir comme elle-même », a dit ma tante, sincère au point que ses yeux se sont remplis de larmes, « le Ciel sait que sa vie aura été bien employée ! Utile et heureuse, ainsi qu'elle a dit ce jour-là ! Comment pourrait-elle être autre chose qu'utile et heureuse !

– Agnès a-t-elle un — » Je pensais à voix haute, plutôt que de parler.

– Eh bien ? Hein ? Un quoi ? » a dit ma tante, vivement.

– Un soupirant.

– Une vingtaine », s'est écrié ma tante, avec une sorte de fierté indignée. « Elle pourrait s'être mariée vingt fois, mon cher, depuis ton départ !

– Sans doute. Sans doute. Mais a-t-elle un soupirant qui soit digne d'elle ? Agnès ne pourrait en aimer un autre. »

Ma tante est restée assise à méditer un moment, le menton sur la main. Levant lentement les yeux vers moi, elle a dit :

« Je soupçonne qu'elle a de l'affection pour quelqu'un, Trot.

– Une affection payée de retour ?

– Trot », a répondu ma tante gravement, « je ne peux le dire. Je n'ai même pas le droit de t'en dire autant. Elle ne s'est jamais confiée à moi, mais je le soupçonne. »

Elle me regardait si attentivement et si anxieusement (je l'ai même vue trembler), que j'ai senti maintenant, plus que jamais, qu'elle avait suivi mes pensées récentes. J'ai fait appel à toutes les résolutions que j'avais prises à la suite de tous ces jours et ces nuits, et de tous les nombreux conflits de mon cœur.

« S'il en était ainsi », ai-je commencé, « et j'espère que c'est le cas —

– Je ne sais pas si c'est le cas », a dit ma tante brusquement. « Tu ne dois pas t'en tenir à mes soupçons. Tu dois les garder secrets. Ils sont peut-être très ténus. Je n'ai aucun droit d'en parler.

– Si c'est le cas », ai-je répété, « Agnès me le dira le moment venu. Une sœur à qui je me suis tant confié n'hésitera pas à se confier à moi. »

Ma tante a détourné ses yeux, aussi lentement qu'elle les avait tournés vers moi, et les a masqués pensivement avec sa main. Peu à peu elle a posé l'autre main sur mon épaule ; et nous sommes restés assis tous les deux, plongés dans le passé, sans rien dire, jusqu'au moment où nous nous sommes quittés pour la nuit.

Je suis parti de bonne heure le lendemain, vers le théâtre de mes anciens jours d'école. Je ne peux pas dire que l'espoir de remporter une victoire sur moi-même me rendait vraiment heureux, ni même la perspective de revoir si tôt son visage.

J'ai vite parcouru le trajet familier, et je suis arrivé dans les rues tranquilles dont chaque pavé était un livre d'enfant pour moi. Je suis allé à pied à la vieille maison, et je suis reparti, le cœur trop plein pour entrer. J'y suis retourné ; et regardant, en passant, à travers la fenêtre basse de la tourelle où d'abord Uriah Heep, puis Mr Micawber, avaient coutume de s'asseoir, j'ai vu que c'était un petit salon maintenant, et qu'il n'y avait plus de bureau. Sinon, la vieille et placide maison était aussi propre et ordonnée que lorsque je l'avais vue pour la première fois. J'ai demandé à la nouvelle domestique qui m'a fait entrer de dire à Miss Wickfield qu'un gentleman qui venait de la part d'un ami à l'étranger, était arrivé ; et on m'a fait monter le vieil escalier sévère (en me mettant en garde contre les marches que je connaissais si bien), jusqu'au salon inchangé. Les livres qu'Agnès et moi avions lu ensemble étaient sur leurs étagères ; et le bureau où j'avais étudié mes leçons bien des soirs était toujours près du même coin de la table. Tous les petits changements que le séjour des Heep avait introduits insidieusement avaient été rechangés. Tout était comme avant, au temps heureux.

Je suis allé à une fenêtre, et j'ai regardé les maisons de l'autre côté de la rue ancienne, me rappelant comment je les surveillais les après-midis pluvieux, quand je suis arrivé ici ; et comment je m'interrogeais sur les gens qui paraissaient aux fenêtres, et les suivais des yeux quand ils montaient ou descendaient les escaliers, tandis que des femmes faisaient résonner leurs sabots sur les pavés, et la morne pluie tombait en lignes obliques, et se déversait de la gouttière là-bas et coulait dans la rue. Le sentiment avec lequel j'observais les vagabonds, quand ils venaient dans la ville ces soirs pluvieux, au crépuscule, et passaient lentement, leur baluchon suspendu derrière leur épaule au bout d'un bâton, m'est revenu en mémoire ; chargé, comme à l'époque, du parfum de la terre humide et des feuilles mouillées et de la bruyère, et de la sensation du vent même qui me soufflait dessus au cours de mon propre pénible voyage.

L'ouverture de la petite porte dans le mur lambrissé m'a fait sursauter et me retourner. Son beau regard serein a rencontré le mien quand elle s'est approchée de moi. Elle s'est arrêtée et a posé sa main sur sa poitrine, et je l'ai recueillie dans mes bras.

« Agnès ! ma chère amie ! Je t'ai surprise trop soudain.

– Non, non ! Je me réjouis de te voir, Trotwood !

– Chère Agnès, c'est un tel bonheur de te revoir ! »

Je l'ai étreinte sur mon cœur, et pendant un petit moment nous sommes restés silencieux tous les deux. Puis nous nous sommes assis l'un à côté de l'autre ; et son visage angélique était tourné vers moi avec l'expression de bienvenue dont j'avais rêvé, jour et nuit, pendant des années entières.

Elle était si fidèle, elle était si belle, elle était si bonne — je lui devais tant de gratitude, elle m'était si chère, que je ne pouvais trouver de mots pour ce que je ressentais. J'ai essayé de la bénir, de la remercier, de lui dire (comme je l'avais souvent fait dans mes lettres) l'influence qu'elle avait sur moi ; mais tous mes efforts étaient vains. Mon amour et ma joie étaient muets.

Avec sa propre douce tranquillité, elle a calmé mon agitation ; m'a ramené au temps de notre séparation ; m'a parlé d'Emily, à qui elle avait rendu visite, en secret, de nombreuses fois ; m'a parlé tendrement de la tombe de Dora.

Avec l'instinct infaillible de son noble cœur, elle a fait vibrer les cordes de ma mémoire si doucement et harmonieusement que pas une n'a grincé en moi ; je pouvais écouter la musique mélancolique et lointaine, sans vouloir me dérober à ce qu'elle

éveillait. Comment l'aurais-je pu, quand s'y mêlait sa chère personne, le bon ange de ma vie ?

« Et toi, Agnès », ai-je dit au bout d'un moment. « Parle-moi de toi. Tu ne m'as à peu près jamais parlé de ta propre vie, pendant tout ce temps !

–Que pourrais-je dire ? » a-t-elle répondu avec son sourire radieux. « Papa va bien. Tu nous vois ici, tranquilles dans notre propre maison ; nos angoisses apaisées, notre foyer de nouveau en notre possession ; et sachant cela, Trotwood, tu sais tout.

– Tout, Agnès ? »

Elle m'a regardé, avec un étonnement un peu ému sur son visage.

– N'y a-t-il rien d'autre, ma sœur ? »

Ses joues, qui venaient de pâlir, ont repris des couleurs, puis pâli de nouveau. Elle a souri ; avec une tristesse tranquille, ai-je pensé ; et a secoué la tête.

J'avais cherché à la conduire vers ce à quoi ma tante avait fait allusion ; car si je devais souffrir vivement en recevant sa confidence, il me fallait discipliner mon cœur et accomplir mon devoir envers elle. J'ai vu, cependant, qu'elle était mal à l'aise, et je n'ai pas insisté.

« Tu as beaucoup à faire, Agnès ?

– Avec mon école ? » a-t-elle dit en me regardant de nouveau avec toute sa radieuse sérénité.

« Oui, c'est beaucoup de travail, non ?

– Le travail est si plaisant, que la gratitude devrait m'empêcher de le qualifier ainsi.

– Rien de ce qui est bien ne te paraît difficile. »

Les couleurs sont venues et reparties encore une fois ; et encore une fois, comme elle courbait la tête, j'ai vu le même sourire triste.

« Tu vas attendre et voir papa », a dit Agnès gaiement, « et passer la journée avec nous ? Peut-être tu dormiras dans ta propre chambre ? Nous l'appelons toujours la tienne. »

Je ne pouvais pas faire cela, ayant promis à ma tante de revenir chez elle à la nuit ; mais j'ai accepté avec joie de passer la journée.

« Je dois être prisonnière un moment », a dit Agnès, « mais voici les vieux livres, Trotwood, et la vieille musique.

– Même les vieilles fleurs sont là, où la vieille sorte.

– J'ai pris plaisir », a répliqué Agnès en souriant, « pendant ton absence, à garder chaque chose comme elle était quand nous étions enfants. Car nous étions très heureux alors, je pense.

– Le Ciel sait que nous l'étions !

– Et chaque petit objet qui me rappelle mon frère », a dit Agnès, avec son regard cordial tourné gaiement vers moi, « est un compagnon bienvenu. Même ceci », me montrant le petit panier plein de clés toujours accroché à sa taille, « semble tinter une sorte de vieille mélodie ! »

Elle a souri de nouveau, puis est ressortie par la porte d'où elle était venue.

C'était à moi de conserver cette affection sororale avec un soin religieux. C'était tout ce qui me restait, et c'était un trésor. Si j'ébranlais une seule fois la fondation de la confiance et de l'usage sacrés en vertu desquels elle m'était offerte, elle serait perdue et ne pourrait jamais être retrouvée. Je devais être ferme. Plus je l'aimais, plus il m'incombait de ne jamais l'oublier.

J'ai marché dans les rues ; et après avoir vu une fois de plus mon vieil adversaire le boucher — devenu sergent de ville, son bâton accroché dans sa boutique — je suis descendu voir l'endroit où je l'avais combattu ; et là, j'ai médité sur Miss Shepherd et l'aînée des Miss Larkin, et mes autres tocades, engouements et aversions de cette époque. Rien ne semblait avoir survécu au passage du temps en dehors d'Agnès ; et elle, étoile à mon firmament, brillait de plus en plus.

Quand je suis rentré, Mr Wickfield était revenu à la maison, d'un jardin qu'il possédait à deux miles environ de la ville, où il s'occupait maintenant presque tous les jours. Je l'ai trouvé tel que ma tante l'avait décrit. Nous nous sommes mis à table pour dîner, avec une demi-douzaine de petites filles ; et il paraissait n'être que l'ombre de son beau portrait sur le mur.

Le calme et la paix attachés autrefois à ce coin tranquille de ma mémoire l'imprégnaient de nouveau. À la fin du dîner, Mr Wickfield ne prenant pas de vin, et moi n'en désirant pas, nous sommes montés à l'étage ; où Agnès et ses petites élèves ont chanté et joué, et travaillé. Après le thé, les fillettes sont parties ; et nous sommes restés tous les trois, à parler des jours passés.

« Le rôle que j'y ai tenu », a dit Mr Wickfield, secouant sa tête blanche, « est source de bien des regrets — des regrets et remords profonds, Trotwood, vous le savez bien. Mais je ne voudrais pas l'effacer, en supposant cela possible. »

Je pouvais bien le croire, en regardant le visage à côté de lui.

« J'effacerais », a-t-il poursuivi, « une telle patience, une telle dévotion, une telle fidélité, un tel amour enfantin, que je ne dois pas oublier, non ! même pour m'oublier moi-même.

– Je vous comprends, monsieur », ai-je dit doucement. « Tout cela m'inspire — m'a toujours inspiré — de la vénération.

– Mais personne ne sait, pas même vous, tout ce qu'elle a fait, tout ce qu'elle a subi, combien elle a lutté. Chère Agnès ! »

Elle avait posé une main suppliante sur son bras, pour l'arrêter ; et elle était très, très pâle.

« Bien, bien ! » a-t-il dit avec un soupir, renonçant à mentionner, je l'ai vu, une épreuve qu'elle avait supportée, ou devait encore supporter, en rapport avec ce que ma tante m'avait dit. « Bien ! Je ne vous ai jamais parlé, Trotwood, de sa mère. Quelqu'un vous en a parlé ?

– Jamais, monsieur.

– Il n'y a pas beaucoup à dire — bien qu'il y ait eu beaucoup de souffrance. Elle s'est mariée contre la volonté de son père, et il l'a reniée. Elle l'a prié de lui pardonner, avant la naissance de mon Agnès. C'était un homme très dur, et sa mère était morte depuis longtemps. Il l'a rejetée. Il lui a brisé le cœur. »

Agnès s'est appuyée sur son épaule, et l'a enlacé.

« Elle avait un cœur doux et affectueux ; et il était brisé. Je connaissais bien sa nature délicate. Si quelqu'un la connaissait, c'était moi. Elle m'aimait tendrement, mais n'a jamais été heureuse. Elle souffrait toujours, en secret, de cette détresse ; et étant fragile et découragée au moment de son dernier rejet — car ce n'était pas le premier, il s'en faut de beaucoup — elle a dépéri et elle est morte. Elle m'a laissé Agnès, âgée de deux semaines ; et les cheveux gris que vous avez vus quand vous êtes venu pour la première fois. »

Il a embrassé Agnès sur la joue.

« Mon amour pour ma chère enfant était un amour malade, mais mon esprit n'était pas en bonne santé à cette époque. Je n'en dis pas plus. Je ne parle pas de moi-même, Trotwood, mais de sa mère, et d'elle. Si je vous donne quelques indices de ce que je suis, ou de ce que j'ai été, cela vous suffira pour comprendre, je le sais. Ce qu'est Agnès, je n'ai pas besoin de le dire. J'ai toujours lu quelque chose de l'histoire de sa pauvre

mère dans son caractère, et ainsi je vous en parle ce soir, quand nous nous retrouvons tous les trois, après de si grands changements. J'ai tout dit. »

Son récit donnait à sa tête baissée, au visage angélique d'Agnès, à son devoir filial, un sens plus pathétique qu'auparavant. Si j'avais voulu quelque chose pour marquer ce soir de nos retrouvailles, cela aurait convenu.

Agnès s'est levée peu après ; et allant doucement à son piano, a joué quelques-uns des vieux airs que nous avions si souvent écoutés en ce lieu.

« As-tu l'intention de repartir ? » m'a demandé Agnès, alors que je me tenais debout à côté du piano.

« Qu'en dit ma sœur ?

– J'espère que non.

– Alors je n'en ai pas l'intention, Agnès.

– Je pense que tu ne devrais pas, Trotwood ; puisque tu me le demandes », a-t-elle dit timidement. « Ta réputation croissante et ton succès augmentent ton pouvoir de faire le bien ; et si je pouvais me passer de mon frère », les yeux fixés sur moi, « peut-être que l'époque ne pourrait pas.

– Tu m'as fait ce que je suis, Agnès. Tu sais mieux que personne.

– *Je* t'ai fait, Trotwood ?

– Oui ! Agnès, ma chère amie ! » ai-je dit en me penchant sur elle. « J'ai essayé de te dire, quand nous nous sommes rencontrés aujourd'hui, une chose qui occupe mes pensées depuis la mort de Dora. Tu te souviens, quand tu es venue me voir dans notre petite pièce — et que tu as levé la main vers le ciel, Agnès ?

– Oh, Trotwood ! » a-t-elle répondu, les yeux emplis de larmes. « Si aimante, si confiante, et si jeune ! Puis-je jamais l'oublier ?

– Ce que tu étais alors, ma sœur, j'y ai souvent pensé depuis, tu l'as toujours été pour moi. Montrant toujours le haut, Agnès ; me menant toujours vers quelque chose de mieux ; me guidant toujours vers des choses plus élevées ! »

Elle s'est contentée de secouer la tête ; à travers ses larmes, j'ai vu le même sourire tranquille et triste.

« Et je t'en suis si reconnaissant, Agnès, je te suis si attaché, qu'il n'y a pas de nom pour l'affection de mon cœur. Je veux que tu saches, pourtant je ne sais pas comment te le dire, que toute ma vie je lèverai les yeux vers toi, je me laisserai guider par toi, comme je l'ai fait à travers les ténèbres récentes. Quoi qu'il arrive, quels que soient les

nouveaux liens que tu pourrais former, et les changements qui pourraient survenir entre nous, je me tournerai toujours vers toi, et je t'aimerai, comme je le fais maintenant et l'ai toujours fait. Tu seras toujours mon réconfort et ma ressource, comme tu l'as toujours été. Jusqu'à ma mort, ma très chère sœur, je te verrai toujours devant moi, montrant le Ciel ! »

Elle a mis sa main dans la mienne, et m'a dit qu'elle était fière de moi, et de ce que j'avais dit ; même si je la louais bien au-delà de sa valeur. Puis elle a continué à jouer doucement, mais sans détourner ses yeux de moi.

« Sais-tu, Agnès, ce que j'ai entendu ce soir me rappelle étrangement ce que j'ai ressenti quand je t'ai regardée la première fois que je t'ai vue — quand je m'asseyais à côté de toi à l'époque de mes rudes jours d'école ?

– Tu savais que je n'avais pas de mère », a-t-elle répliqué en souriant, « et cela te rendait bienveillant envers moi.

– Plus que cela, Agnès. Je savais, comme si j'avais connu cette histoire, qu'il y avait une atmosphère inexplicablement douce et bonne autour de toi ; une atmosphère qui aurait pu être triste chez quelqu'un d'autre (comme elle l'était, je le comprends maintenant), mais ne l'était pas chez toi. »

Elle continuait à jouer doucement et à me regarder.

« Vas-tu te moquer de moi parce que je suis attaché à des idées si fantaisistes, Agnès ?

– Non !

– Ou parce que je dis que je crois vraiment avoir senti, même en ce temps-là, que tu pourrais être fidèlement affectueuse malgré toutes les déconvenues, et ne jamais cesser de l'être jusqu'à ce que tu cesses de vivre ? — Te moqueras-tu d'un tel rêve ?

– Oh, non ! Oh, non ! »

Pendant un instant, une ombre de détresse est passée sur son visage ; mais avant la fin du tressaillement qu'elle a provoqué chez moi, elle avait disparu ; et elle continuait à jouer, et à me regarder avec son sourire tranquille.

Tandis que je rentrais à cheval dans la nuit solitaire, le vent m'accompagnant comme un souvenir agité, j'y ai repensé, et j'ai craint qu'elle ne fût pas heureuse. *Je* n'étais pas heureux ; mais jusque-là, j'avais fidèlement maintenu le sceau apposé sur le passé et, songeant à sa main montrant le haut, j'ai pensé qu'elle montrait le ciel au-dessus de moi

où, dans le mystère à venir, je pourrais encore l'aimer d'un amour inconnu sur terre, et lui dire quel combat s'était livré en moi quand je l'aimais ici-bas.

Chapitre 61
On me montre deux pénitents intéressants

Pendant un certain temps — en tout cas jusqu'à l'achèvement de mon livre, ce qui allait prendre plusieurs mois — je me suis installé dans la maison de ma tante à Douvres ; et là, assis à la fenêtre d'où j'avais regardé la lune sur la mer quand ce toit m'avait abrité pour la première fois, j'ai tranquillement poursuivi ma tâche.

Pour m'en tenir à mon intention de ne mentionner mes propres romans que lorsque leur cours se rattache incidemment au progrès de mon histoire, je ne détaille pas les espérances, les joies, les inquiétudes, et les triomphes de mon art. J'ai déjà dit que je m'y vouais avec mon sérieux le plus intense, et y consacrais toute l'énergie de mon âme. Si les livres que j'ai écrits ont quelque valeur, on y trouvera le reste. Sinon, mon travail n'aura pas servi à grand-chose, et le reste n'intéressera personne.

J'allais occasionnellement à Londres ; pour me perdre dans le grouillement de la ville, ou pour consulter Traddles sur une question ou une autre. Il avait géré mes affaires en mon absence, avec le jugement le plus sûr ; et mon patrimoine prospérait. Comme ma notoriété commençait à me valoir une énorme quantité de lettres de gens que je ne connaissais pas — en général à propos de rien, et auxquelles il était très difficile de répondre — je m'étais entendu avec Traddles pour faire peindre mon nom sur sa porte. Ainsi, les postiers dévoués du quartier livraient des boisseaux de lettres pour moi ; et là, de temps en temps, je m'échinais à les parcourir, comme un ministre — au salaire près.

Au milieu de cette correspondance se présentait de temps à autre une proposition obligeante de l'un des nombreux intrus qui rôdaient toujours dans les Commons, lequel était prêt à exercer sous mon nom (si je voulais bien franchir les dernières étapes pour devenir promoteur), et me verser un pourcentage des bénéfices. Mais je déclinais ces offres ; étant déjà conscient qu'il y avait beaucoup de praticiens clandestins de cette sorte, et considérant les Commons bien assez médiocres pour ne pas contribuer à les rendre pires.

Les filles étaient rentrées chez elles quand mon nom a fleuri sur la porte de Traddles ; et le petit gars acéré paraissait n'avoir jamais entendu parler de Sophy, enfermée dans une petite pièce derrière d'où elle pouvait regarder en travaillant un petit ruban de jardin

noirci par la suie, avec une pompe dedans. Mais je l'y trouvais toujours, la même maîtresse de maison radieuse ; fredonnant souvent ses ballades du Devonshire quand aucun pas inconnu ne montait dans l'escalier, et émoussant avec ses mélodies le petit gars acéré dans son cagibi officiel.

Je me suis demandé, au début, pourquoi je trouvais si souvent Sophy en train d'écrire dans un cahier ; et pourquoi elle le fermait toujours quand j'apparaissais, et le rangeait aussitôt dans le tiroir de la table. Mais le secret a vite été dévoilé. Un jour, Traddles (qui venait de rentrer de la Cour à travers un crachin de neige fondue) a sorti une feuille de papier de son bureau et m'a demandé ce que je pensais de cette écriture ? « Oh, *non*, Tom ! » s'est écrié Sophy, qui chauffait les chaussons de son mari devant la cheminée.

« Ma chérie », a répliqué Tom, enchanté, « pourquoi pas ? Que penses-tu de cette écriture, Copperfield ?

– C'est extraordinairement juridique et formel. Je ne crois pas avoir jamais vu une main aussi raide.

– Pas une main de femme, hein ?

– De femme ? Des briques et du mortier ressemblent plus à une main de femme ! »

Traddles a éclaté d'un rire ravi, et m'a informé que c'était l'écriture de Sophy ; que Sophy avait juré et déclaré qu'il aurait bientôt besoin d'un employé copiste et qu'elle serait ce copiste ; qu'elle avait acquis cette main d'après un modèle ; et qu'elle pouvait produire — je ne sais plus combien de pages à l'heure. Sophy était très gênée que l'on me raconte tout cela, et a dit que lorsque « Tom » serait nommé juge il ne serait pas si prompt à le proclamer. Ce que « Tom » a nié ; affirmant qu'il en serait toujours aussi fier, en toutes circonstances.

« Quelle femme foncièrement bonne et charmante, mon cher Traddles ! » ai-je dit après qu'elle est sortie en riant.

« Mon cher Copperfield, elle est, sans exception, le femme la plus adorable ! La manière dont elle gère cet endroit ; sa ponctualité, ses connaissances domestiques, son économie et son ordre ; son entrain, Copperfield !

– En vérité, tu as raison de faire son éloge ! Tu es un homme heureux. Je crois que vous vous vous rendez heureux, séparément et mutuellement ; deux des personnes les plus heureuses du monde.

– Je suis sûr que nous sommes deux des personnes les plus heureuses. Je l'admets, en tout cas. Mon Dieu, quand je la vois se lever à la lumière de la bougie par ces matins

sombres, s'occupant des préparatifs pour la journée, allant au marché avant l'arrivée des employés à Gray's Inn, sans tenir compte du temps qu'il fait, concevant les petits dîners les plus formidables à partir des ingrédients les plus simples, faisant des tourtes et des puddings, rangeant tout à la bonne place, toujours soignée et élégante elle-même, restant avec moi le soir jusqu'à l'heure la plus tardive, toujours encourageante et de bonne humeur, et tout cela pour moi, je peux à peine le croire, Copperfield ! »

Il s'attendrissait même sur les chaussons qu'elle avait réchauffés, tandis qu'il les mettait et s'étirait les pieds avec plaisir sur le garde-feu.

« Quelquefois, je ne peux vraiment pas y croire. Et nos plaisirs ! Ma foi, ils ne sont pas chers, mais ils sont merveilleux ! Quand nous sommes ici à la maison le soir, et fermons la porte extérieure et tirons les rideaux — qu'elle a cousus — où pourrions-nous être mieux blottis ? Quand il fait beau, et que nous sortons marcher un peu le soir, les rues regorgent de plaisirs pour nous. Nous regardons les vitrines brillantes des bijoutiers ; et je montre à Sophy quels serpents aux yeux de diamant, enroulés sur une colline de satin blanc, je lui offrirais si je le pouvais ; et Sophy me montre laquelle des montres en or à couvercle, montées sur rubis et possédant un mouvement à échappement horizontal et toutes sortes de choses, elle m'achèterait si *elle* le pouvait ; et nous choisissons les cuillers et les fourchettes, les pelles à poisson, les couteaux à beurre et les pinces à sucre, que nous préférerions tous les deux si nous le pouvions tous les deux ; et nous repartons comme si nous les avions vraiment ! Et puis quand nous nous promenons dans les squares, et dans les grandes rues, et voyons une maison à louer, parfois nous la regardons et disons, est-ce ça conviendrait, si j'étais nommé juge ? Et nous la divisons — telle pièce pour nous, et telle pièce pour les filles, et ainsi de suite ; jusqu'à ce que nous décidions à notre satisfaction qu'elle conviendrait ou qu'elle ne conviendrait pas, selon le cas. Parfois nous achetons des billets à demi-tarif au parterre du théâtre — dont l'odeur même est une bonne affaire pour le prix, à mon avis — et là nous savourons pleinement la pièce — dont Sophy croit chaque mot, et moi aussi. En rentrant à la maison, nous achetons peut-être un petit morceau de quelque chose chez un traiteur, ou un petit homard cher le poissonnier, et l'apportons ici et préparons un splendide souper, bavardant à propos de ce que nous avons vu. Alors tu sais, Copperfield, si j'étais Lord Chancellor, nous ne pourrions pas faire cela ! »

« Tu ferais quelque chose de plaisant et d'aimable, quelle que soit ta situation, mon cher Traddles » ai-je pensé. « Et au fait », ai-je dit à voix haute, « je suppose que tu ne dessines plus de squelettes maintenant ?

– En réalité », a répondu Traddles en riant et en rougissant, « je ne peux pas totalement nier que je le fasse, mon cher Copperfield. Car étant assis l'autre jour au fond de la cour de King's Bench, avec une plume en main, l'envie m'est venue de voir si j'avais conservé ce talent. Et je crains qu'il y ait un squelette — en perruque — sur le rebord du bureau là-bas. »

Après que nous avons tous les deux bien ri, Traddles a fini par regarder le feu en souriant et par dire, à sa manière indulgente, « Le vieux Creakle !

– J'ai une lettre de ce vieux — gredin ici », ai-je dit. Car je n'étais jamais moins disposé à lui pardonner la manière dont il maltraitait Traddles que lorsque je voyais Traddles lui-même si enclin à lui pardonner.

« De Creakle le maître d'école ? s'est exclamé Traddles. « Non !

– Parmi les gens que l'accroissement de ma réputation et de ma fortune attire vers moi », ai-je dit en regardant les lettres, « et qui découvrent qu'ils m'ont toujours été très attachés, il y a ce même Creakle. Il n'est plus maître d'école maintenant, Traddles. Il a pris sa retraite. Il est magistrat dans le Middlesex[1]. »

Je pensais que Traddles serait étonné de l'apprendre, mais il ne l'était pas du tout.

« Comment supposes-tu qu'il en est arrivé à devenir un magistrat du Middlesex ? » ai-je demandé.

« Oh mon Dieu ! ce serait difficile de répondre à cette question. Il a peut-être voté pour quelqu'un, ou prêté de l'argent à quelqu'un, ou acheté quelque chose à quelqu'un, ou rendu service autrement à quelqu'un, ou travaillé pour quelqu'un, qui connaissait quelqu'un qui a obtenu que le lieutenant du pays le propose pour la charge.

– En tout cas, il occupe la charge. Et il m'écrit qu'il sera content de me montrer en opération le seul vrai système de discipline carcérale ; la seule manière incontestable pour obtenir des pénitents et des convertis durables — ce qui, tu sais, est le confinement solitaire. Qu'en dis-tu ?

– Du système ? » a demandé Traddles, l'air grave.

[1] Le comté du Middlesex est un peu à Londres ce que le département de la Seine est à Paris : une ancienne structure administrative dont il reste encore quelques traces.

« Non. Que j'accepte l'offre, et que tu viennes avec moi ?

– Je n'y vois pas d'objection.

– Alors je vais lui écrire pour le lui dire. Tu te souviens (pour ne rien dire de la façon dont il nous traitait) de ce même Creakle chassant son fils, je suppose, et de la vie qu'il menait à sa femme et à sa fille ?

– Parfaitement.

– Pourtant, si tu lis sa lettre, tu découvriras que c'est l'homme le plus tendre envers les prisonniers condamnés pour toute la liste des crimes et délits, bien que sa tendresse ne s'étende pas, à ma connaissance, à une autre catégorie de créatures vivantes. »

Traddles a haussé les épaules, et n'a pas du tout paru étonné. Je ne pensais pas qu'il le serait, et je ne l'étais pas moi-même ; car j'avais observé plus d'une fois ce genre d'ironie sociale. Nous avons choisi une date pour notre visite, et j'ai écrit à Mr Creakle ce soir-là.

Je jour convenu — je crois que c'était le lendemain, mais cela n'a pas d'importance — Traddles et moi sommes allés à la prison où Mr Creakle exerçait son pouvoir. C'était un bâtiment immense et solide, érigé à grands frais. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser, en m'approchant de la grille, quel tumulte se serait produit dans le pays si quelque fou avait proposé de dépenser la moitié de l'argent qu'il avait coûté pour créer une école industrielle pour les jeunes, ou une maison de retraite pour les vieillards méritants.

Dans un bureau qui aurait pu être le rez-de-chaussée de la tour de Babel, tant sa construction était massive, on nous a présentés à notre ancien maître d'école ; qui faisait partie d'un groupe de deux ou trois des magistrats parmi les plus actifs, et de quelques visiteurs qu'ils avaient amenés. Il m'a reçu comme un homme qui avait formé mon esprit au temps jadis, et m'avait toujours aimé tendrement. Quand j'ai présenté Traddles, Mr Creakle a déclaré de la même manière, mais moins chaleureusement, qu'il avait toujours été le guide, le mentor et l'ami de Traddles. Notre vénérable instructeur avait beaucoup vieilli, et son apparence ne s'était pas arrangée. Son visage était toujours aussi cramoisi ; ses yeux étaient aussi petits, et encore plus enfoncés. La chevelure rare, grise et luisante dont je me souvenais avait à peu près disparu ; ce qui ne rendait pas plus agréables à regarder les veines épaisses sur son crâne chauve.

Après une petite conversation entre ces gentlemen, dont j'aurais pu conclure qu'il n'y avait rien de plus légitime au monde que le confort suprême des prisonniers quel

qu'en soit le coût, et rien à entreprendre sur le globe terrestre à l'extérieur des prisons, nous avons commencé notre inspection. Comme c'était l'heure du dîner, nous avons commencé par la cuisine, où l'on préparait séparément le dîner de chaque prisonnier (pour le lui livrer dans sa cellule) avec la régularité et la précision d'un mécanisme d'horlogerie. J'ai dit à part, à Traddles, que je me demandais si quelqu'un remarquait le contraste frappant entre ces abondants repas de choix et les dîners, non seulement des miséreux, mais des soldats, des marins, des travailleurs, de la grande masse de la communauté honnête et travailleuse ; dont pas un homme sur cinq cents ne dînait jamais à moitié aussi bien. Mais j'ai appris que le « système » exigeait la bonne vie ; et, en bref, pour en finir une fois pour toutes avec le système, j'ai trouvé que sur ce sujet et sur tous les autres le « système » mettait fin à tous les doutes, et se débarrassait de toutes les anomalies. Personne ne semblait avoir la moindre idée qu'un autre système que « le » système ait pu mériter considération.

Alors que nous traversions quelques-uns des magnifiques couloirs, j'ai demandé à Mr Creakle et à ses amis quels étaient les principaux avantages supposés de ce système primordial, universel et tout-puissant. J'ai appris que c'était l'isolement parfait des prisonniers — de sorte qu'aucun homme confiné ne savait rien d'aucun autre ; et la réduction des prisonniers à un état d'esprit salubre, menant à une contrition et un repentir sincères.

Quand nous avons commencé à visiter des individus dans leurs cellules, et à traverser les couloirs sur lesquels donnaient ces cellules, et à recevoir des explications sur la manière dont ils allaient à la chapelle et ainsi de suite, j'ai été frappé par la forte probabilité que les prisonniers en aient su beaucoup les uns sur les autres, et aient mis en place un système de communication plutôt efficace. Je crois que la réalité de la chose a été prouvée au moment où j'écris ; mais comme l'insinuation d'un tel doute aurait été considérée comme un pur blasphème contre le système, j'ai cherché la pénitence avec la meilleure bonne volonté possible.

Et là aussi, j'ai été assailli par le doute. J'ai trouvé que la pénitence semblait taillée sur un mannequin, semblable à ceux qui existaient à l'extérieur pour les habits et les gilets dans les vitrines des tailleurs. J'ai entendu un grand nombre de professions de foi, variant très peu quant à leur caractère ; variant très peu (ce que j'ai trouvé excessivement suspect) quant aux mots même. J'ai entendu un grand nombre de renards dénigrer des vignes entières de raisins inaccessibles ; mais j'ai vu très peu de renards à

qui j'aurais fait confiance à proximité d'une grappe. Par-dessus tout, j'ai trouvé que les hommes qui professaient le plus étaient les plus grands objets d'intérêt ; et que leur narcissisme, leur vanité, leur manque de distraction et leur amour de la tromperie (que nombre d'entre eux possédaient à un degré presque incroyable, ainsi que le montraient leurs histoires), les poussaient à leurs professions de foi et en retiraient une grande satisfaction.

Cependant, j'ai tellement entendu parler, au cours de nos allées et venues, d'un certain Numéro Vingt-Sept, qui était le favori, et qui paraissait être un véritable Prisonnier Modèle, que j'ai résolu de suspendre mon jugement tant que je ne l'aurais pas vu. J'ai compris que Vingt-Huit était aussi une étoile de première grandeur ; mais pour son malheur, sa gloire était un peu ternie par l'éclat extraordinaire de Vingt-Sept. J'en ai tellement entendu sur Vingt-Sept, sur ses pieuses remontrances à tous ceux qui l'entouraient et sur les lettres magnifiques qu'il écrivait constamment à sa mère (qu'il semblait considérer comme égarée sur un très mauvais chemin), que je suis devenu fort impatient de le voir.

J'ai dû contrôler mon impatience pendant un moment, car on gardait Vingt-Sept pour le dessert. Mais nous sommes enfin arrivés à la porte de sa cellule ; et Mr Creakle, regardant par un petit judas, nous a informés, dans un état de vive admiration, qu'il lisait un Livre de Cantiques.

Tant de têtes se sont ruées aussitôt pour voir Numéro Vingt-Sept lire son Livre de Cantiques, que le judas s'est trouvé bloqué par six ou sept têtes les unes derrière les autres. Pour remédier à cette gêne et nous donner l'occasion de converser avec Vingt-Sept dans toute sa pureté, Mr Creakle a demandé que l'on déverrouille la porte de la cellule et que l'on invite Vingt-Sept dans le couloir. Cela a été fait ; et qui Traddles et moi avons-nous été étonnés de voir, en ce Numéro Vingt-Sept converti ? Uriah Heep !

Il nous a reconnus à l'instant ; et a dit, en sortant — avec son vieux tortillement :

« Comment allez-vous Mr Copperfield ? Comment allez-vous, Mr Traddles ? »

Cette reconnaissance a suscité une admiration générale dans le groupe. J'ai pensé que ce qui frappait principalement tout le monde, c'est qu'il n'était pas fier, et nous prêtait attention.

« Eh bien, Vingt-Sept », a dit Mr Creakle, l'admirant tristement, « comment vous trouvez-vous aujourd'hui ?

– Je suis très umble, monsieur !

– Vous l'êtes toujours, Vingt-Sept », a dit Mr Creakle.

Un autre gentleman a demandé, avec une inquiétude extrême : « Êtes-vous à l'aise ici ?

– Oui, je vous remercie, monsieur ! » a dit Uriah Heep en regardant dans sa direction. « Bien plus à l'aise ici, que je l'ai jamais été au dehors. Je vois mes sottises maintenant, monsieur. C'est ça qui me met à l'aise. »

Plusieurs gentlemen ont été très émus ; et un autre gentleman, se frayant un chemin jusqu'au premier rang, a demandé avec un sentiment très intense : « Comment trouvez-vous le bœuf ?

– Merci, monsieur », a répondu Uriah, regardant dans la direction de cette voix, « il était plus coriace hier que j'aurais pu le souhaiter ; mais c'est mon devoir de supporter. J'ai commis des sottises, gentlemen », a dit Uriah, regardant autour de lui avec un doux sourire, « et je dois supporter les conséquences sans me plaindre. »

Un murmure s'étant élevé, en partie pour admirer le céleste état d'esprit de Vingt-Sept, et en partie pour s'indigner contre le fournisseur qui avait provoqué sa doléance (dont Mr Creakle a immédiatement pris note), Vingt-Sept se tenait au milieu de nous, comme s'il se sentait lui-même l'objet le plus méritant d'un musée du mérite. Afin de nous illuminer, nous autres néophytes, d'un excès de lumière tout d'un coup, l'ordre a été donné de faire sortir Vingt-Huit.

J'avais été tellement étonné jusque-là que je n'ai ressenti qu'une sorte de stupeur résignée quand Mr Littimer s'est avancé, lisant la Bible !

« Vingt-Huit », a dit un gentleman à lunettes, qui n'avait pas encore parlé, « vous vous êtes plaint la semaine dernière, mon brave homme, du chocolat. Qu'en est-il depuis ?

– Je vous remercie, monsieur, on l'a mieux préparé. Si je peux prendre la liberté de dire quelques chose, monsieur, je ne pense pas que le lait qui sert à le bouillir soit bien authentique ; mais je suis conscient, monsieur, que le lait est souvent frelaté à Londres, et qu'il est difficile d'obtenir l'article à l'état pur. »

Il m'a semblé que le gentleman à lunettes soutenait son Vingt-Huit contre le Vingt-Sept de Mr Creakle, car chacun d'eux a pris son propre poulain en main.

« Quel est votre état d'esprit, Vingt-Huit ? » a demandé l'interrogateur à lunettes.

« Je vous remercie, monsieur », a répondu Littimer. « Je vois mes sottises maintenant, monsieur. Je suis bien troublé quand je vois les péchés de mes anciens compagnons, monsieur ; mais j'espère qu'ils bénéficieront du pardon.

– Êtes-vous assez heureux vous-même ? » a demandé l'interrogateur, hochant la tête pour l'encourager.

« Je vous suis très obligé, monsieur. Je le suis parfaitement.

– Y a-t-il quelque chose qui vous préoccupe maintenant ? Si c'est le cas, dites-je, Vingt-Huit.

– Monsieur », a dit Littimer, sans relever la tête, « si mes yeux ne me trompent pas, il y a un gentleman présent qui m'a connu dans ma vie antérieure. Il serait peut-être profitable à ce gentleman de savoir, monsieur, que j'attribue mes sottises passées entièrement au fait d'avoir vécu une vie irréfléchie au service de jeunes gentlemen ; et de les avoir laissés m'entraîner à des faiblesses auxquelles je n'avais pas la force de résister. J'espère que ce gentleman prendra garde, monsieur, et ne s'offensera pas de ma liberté. C'est pour son bien. Je suis conscient de mes propres sottises passées. J'espère qu'il pourra se repentir de tout le mal et de tous les péchés auxquels il a été mêlé. »

J'ai observé que plusieurs gentlemen se couvraient les yeux d'une main, comme s'ils venaient d'entrer à l'église.

« Cela vous fait honneur, Vingt-Huit. Je n'en attendais pas moins de vous. Y a-t-il autre chose ?

– Monsieur », a répliqué Littimer, levant un peu les sourcils, mais pas les yeux, « il y avait une jeune femme qui est tombée dans une vie dissolue, que j'ai entrepris de sauver, monsieur, mais sans y parvenir. Je prie ce gentleman, s'il en a la possibilité et s'il peut être assez bon, d'informer cette jeune femme de ma part que je lui pardonne sa vilaine conduite envers moi ; et que je l'invite à se repentir.

– Je suis sûr, Vingt-Huit, que le gentleman en question est fortement touché — comme nous devons tous l'être — par ce que vous avez dit de façon si juste. Nous ne vous retenons pas.

– Je vous remercie, monsieur », a dit Mr Littimer. « Gentlemen, je vous souhaite le bonjour, et j'espère que vos familles et vous verrez aussi votre iniquité, et vous amenderez ! »

Là-dessus, Numéro Vingt-Huit s'est retiré, après avoir échangé un regard avec Uriah ; comme s'ils n'étaient pas complètement étrangers l'un à l'autre, ayant communiqué de quelque manière ; et un murmure a parcouru le groupe, quand sa porte s'est refermée sur lui, que c'était un homme fort respectable, et un cas magnifique.

« Maintenant, Vingt-Sept », a dit Mr Creakle, entrant sur une scène dégagée avec son poulain, « y a-t-il quelque chose que quelqu'un puisse faire pour vous ? Si oui, dites-le.

– Je voudrais demander umblement, monsieur », a dit Uriah, avec une secousse de sa tête haineuse, « la permission d'écrire de nouveau à mère.

– On vous l'accordera certainement.

– Merci, monsieur ! Je suis inquiet à propos de mère. Je crains qu'elle soit pas en sécurité. »

Quelqu'un a demandé imprudemment quel danger elle courait. Mais il y a eu un chuchotement scandalisé de « Chut ! »

« Je parle de sa vie éternelle, monsieur », a répondu Uriah, se tortillant dans la direction de la voix. « Je souhaiterais que mère soye amenée à mon état. J'aurais jamais été amené à mon état présent si j'étais pas venu ici. J'aurais aimé que mère vienne ici. Ce serait mieux pour tout le monde si on les attrapait et si on les amenait ici. »

Cette opinion a été reçue avec une satisfaction sans bornes — plus grande, je pense, que tout ce qui s'était passé jusque-là.

« Avant que je viens ici », a dit Uriah, nous regardant comme s'il eut saccagé le monde extérieur auquel nous appartenions s'il l'avait pu, « je m'adonnais à des sottises ; mais maintenant je suis conscient de mes sottises. Il y a du péché en quantité au dehors. Il y a du péché en quantité en mère. Il y a rien que du péché partout — sauf ici.

– Vous avez bien changé ? » a demandé Mr Creakle.

– Oh mon Dieu, oui, monsieur ! » s'est écrié ce pénitent prometteur.

« Vous ne retomberiez pas dans vos errements si vous sortiez ? » a demandé quelqu'un d'autre.

« Oh mon-Di-eu non, monsieur !

– Eh bien ! » a dit Mr Creakle, « c'est très satisfaisant. Vous vous êtes adressé à Mr Copperfield, Vingt-Sept. Désirez-vous lui dire autre chose ?

– Vous m'avez connu longtemps avant que je viens ici et soye changé, Mr Copperfield », a dit Uriah en me regardant ; et je n'ai jamais vu un regard plus infâme, même sur son visage. « Vous m'avez connu quand, malgré mes sottises, j'étais umble parmi ceux qu'étaient fiers, et doux parmi ceux qu'étaient violents — vous avez été violent envers moi vous-même, Mr Copperfield. Une fois, vous m'avez donné un coup au visage, vous savez. »

Commisération générale. Plusieurs coups d'œil indignés dans ma direction.

« Mais je vous pardonne, Mr Copperfield », a dit Uriah, faisant de son pardon le sujet d'une comparaison des plus impies et affreuses, que je m'abstiens de noter[1]. « Je pardonne à tout le monde. Cela m'irait mal d'en vouloir. Je vous pardonne librement, et j'espère que vous contrôlerez vos passions dans l'avenir. J'espère que Mr W. va se repentir, et Miss W., et tous ces pécheurs. Vous avez été visité par l'affliction, et j'espère que cela vous fera du bien ; mais vous auriez mieux fait de venir ici. Mr W. aurait mieux fait de venir ici, et Miss W. aussi. Le meilleur vœu que je puisse vous offrir, Mr Copperfield, et à vous autres gentlemen, est qu'on vous attrape et qu'on vous amène ici. Quand je pense à mes sottises passées, et à mon état présent, je suis sûr que ce serait mieux pour vous. J'ai pitié de tous ceux qu'on amène pas ici ! »

Il s'est glissé dans sa cellule, au milieu d'un petit chœur d'approbation ; et Traddles et moi avons éprouvé un grand soulagement quand on l'a enfermé.

C'était un aspect caractéristique de tout ce repentir que j'avais envie de demander ce que ces deux hommes avaient bien pu faire pour être là. Cela paraissait être la dernière chose à propos de laquelle ils avaient quoi que ce soit à dire. Je me suis adressé à l'un des deux gardiens qui, je le soupçonnais d'après certaines expressions de leurs visages, savaient fort bien ce que valait tout ce remue-ménage.

« Savez-vous », ai-je demandé tandis que nous marchions dans le couloir, « quel délit a été la dernière 'sottise' de Numéro Vingt-Sept ? »

Il m'a répondu que c'était une affaire de banque.

« Une fraude contre la banque d'Angleterre ?

– Oui, monsieur. Fraude, contrefaçon et complot. Lui et quelques autres. Il a entraîné les autres. C'était un complot élaboré, pour une grosse somme. Condamné à la

[1] On considère que les lecteurs de l'époque devinaient aisément qu'il s'agit de Luc, 23,34 : « Jésus dit : Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. »

déportation à vie. Vingt-Sept était l'oiseau le plus rusé de la bande, et il a presque réussi à s'en sortir ; mais non. La banque a tout juste réussi à lui mettre du sel sur la queue — tout juste.

– Connaissez-vous la faute de Vingt-Huit ?

– Vingt-Huit » a répliqué mon informateur, parlant à voix basse et regardant par-dessus son épaule tandis que nous marchions dans le couloir, pour éviter d'être surpris par Creakle et le reste à diffamer ces Immaculés, « Vingt-Huit (aussi déportation) a trouvé une place et a dérobé à son jeune maître une histoire de deux cent cinquante livres en argent liquide et objets de valeur, la veille de leur départ à l'étranger. Je me souviens particulièrement bien de l'affaire, parce qu'il a été attrapé par une naine.

– Une quoi ?

– Une petite femme. J'ai oublié son nom.

– Pas Mowcher ?

– C'est ça ! Il avait échappé aux poursuites, et partait en Amérique dans une perruque paille, et un déguisement si complet que vous avez jamais vu de votre vivant ; quand la petite femme, étant à Southampton, l'a vu marchant dans la rue — l'a reconnu de son œil perçant en un instant — a couru entre ses jambes pour le renverser — et s'est accrochée à lui comme une sangsue.

– Merveilleuse Miss Mowcher ! » me suis-je écrié.

« Vous l'auriez dit si vous l'aviez vu, debout sur une chaise pour témoigner au procès, comme je l'ai vue », a dit mon ami. « Il lui a tranché le visage, et l'a frappée de la manière la plus brutale, quand elle l'a attrapé ; mais elle n'a pas relâché sa prise jusqu'à qu'il soit sous les verrous. Elle le serrait si fort, en fait, que les policiers ont été obligé de les emmener tous les deux ensemble. Elle a donné sa déposition crânement, et le Tribunal l'a hautement félicitée, et elle a été acclamée jusque chez elle. Elle a dit à la Cour qu'elle l'aurait capturé toute seule (avec tout ce qu'elle savait sur lui), même s'il avait été Samson. Et je crois bien qu'elle y serait arrivée ! »

Je le croyais aussi, et j'ai respecté d'autant plus Miss Mowcher.

Nous avions maintenant vu tout ce qu'il y avait à voir. Cela n'aurait servi à rien de signaler au pieux Mr Creakle que Vingt-Sept et Vingt-Huit étaient inchangés ; que ce qu'ils étaient, ils l'avaient toujours été exactement ; que les hypocrites coquins étaient justement les gens à faire cette sorte de profession de foi en un tel lieu ; qu'ils connaissaient sa valeur marchande au moins aussi bien que nous, en ce qui concerne le

service qu'elle leur rendrait immédiatement quand ils seraient expatriés ; en un mot, que tout cela n'était qu'une mascarade véreuse, futile et pénible. Nous les avons laissés à leur système et à eux-mêmes, et sommes rentrés à la maison en réfléchissant.

« C'est peut-être une bonne chose, Traddles », ai-je dit, « de chevaucher un dada bancal au grand galop ; car on le conduit plus vite à sa mort.

– Espérons-le », a dit Traddles.

Chapitre 62
Une lumière brille sur mon chemin

La période de Noël est arrivée, et j'étais revenu depuis deux mois. J'avais souvent vu Agnès. Aussi puissante qu'ait été la voix du public qui m'encourageait, et aussi intenses les émotions et les efforts qui en résultaient, le moindre de ses mots de louange surpassait tout le reste.

J'allais là-bas à cheval au moins une fois par semaine, et parfois plus souvent, pour y passer la soirée. Je revenais habituellement au cours de la nuit ; car la vieille sensation de malaise rôdait toujours autour de moi maintenant — plus douloureusement quand je la quittais — et j'étais content d'être en mouvement dehors plutôt que d'errer dans le passé au long d'insomnies épuisantes ou de rêves misérables. J'ai passé une grande partie de bien des tristes nuits à ces chevauchées ; revivant, tandis que j'avançais, les pensées qui m'avaient occupé pendant ma longue absence.

Ou si je disais plutôt que j'écoutais l'écho de ces pensées, l'exprimerais mieux la vérité. Elles me parlaient de loin. Je les avais mises à distance, et j'acceptais ma place inévitable. Quand je lisais à Agnès ce que j'écrivais, quand je voyais son visage tandis qu'elle écoutait, quand je la faisais sourire ou pleurer, quand j'entendais sa voix cordiale si sérieuse à propos des événements de ce monde imaginaire dans lequel je vivais, je pensais au destin que j'aurais pu connaître — mais me contentais d'y penser, comme j'avais pensé après avoir épousé Dora à ce que j'aurais pu souhaiter que fût ma femme.

Mon devoir envers Agnès, qui m'aimait d'un amour que j'aurais blessé de façon égoïste et mesquine, et irréversible, si je l'avais troublé ; ma certitude adulte qu'après avoir façonné mon propre destin, et conquis ce que j'avais impétueusement désiré, je n'avais pas le droit de me plaindre et devais me résigner ; voilà ce que je ressentais et ce que j'avais appris. Mais je l'aimais ; et j'en venais même à me consoler en concevant vaguement un jour lointain où je pourrais le lui avouer sans gêne ; quand tout serait fini ; quand je pourrais dire : « Agnès, c'était ainsi quand je suis revenu en Angleterre ; et maintenant je suis vieux, et je n'ai jamais aimé depuis ! »

Elle ne m'a jamais montré le moindre changement en elle-même. Ce qu'elle avait toujours été pour moi, elle l'était encore ; absolument inchangée.

Il y avait quelque chose à ce propos entre ma tante et moi, depuis la nuit de mon retour, que je ne peux pas appeler une retenue ou une esquive du sujet, mais plutôt un accord tacite que nous y pensions ensemble, mais ne formulions pas nos pensées en mots. Quand, selon notre vieille habitude, nous étions assis le soir au coin du feu, nous tombions souvent dans cette rêverie ; aussi naturellement, et chacun sachant aussi bien ce que pensait l'autre, que si nous l'avions dit franchement. Mais nous maintenions un silence complet. Je pensais qu'elle avait lu, ou lu en partie, mes pensées la nuit de mon retour ; et qu'elle comprenait pleinement pourquoi je ne les exprimais pas plus distinctement.

La période de Noël étant arrivée, et Agnès ne m'ayant fait aucune nouvelle confidence, un doute qui m'était venu plusieurs fois à l'esprit — avait-elle deviné le véritable état de mon cœur et s'abstenait-elle de me révéler ce qui pouvait me faire de la peine ? — a commencé à m'accabler lourdement. S'il en était ainsi, mon sacrifice n'avait pas de sens ; je n'accomplissais pas mon devoir le plus élémentaire envers elle ; et je me livrais à chaque instant aux malheureuses actions dont je m'étais gardé. J'ai résolu de tirer la chose au clair sans l'ombre d'un doute ; — si une telle barrière s'élevait entre nous, de l'abattre aussitôt d'une main ferme.

C'était — comme j'ai de bonnes raisons de m'en souvenir — un jour d'hiver froid et rude. Il avait neigé quelques heures auparavant, et une mince couche de neige gelée couvrait le sol. En mer, en face de ma fenêtre, le vent soufflait vigoureusement du nord. Je l'imaginais balayant les étendues de neige des montagnes suisses, alors inaccessibles à tout pied humain, et me demandais ce qui était le plus isolé, ces régions solitaires ou un océan désert.

« Tu prends ton cheval aujourd'hui, Trot ? » a dit ma tante, passant la tête à la porte.

« Oui. Je vais à Canterbury. C'est un bon jour pour une chevauchée.

– J'espère que ton cheval pense la même chose ; mais à présent il baisse la tête et les oreilles, debout devant la porte, comme s'il trouvait son écurie préférable. »

Ma tante, je dois dire, permettait à mon cheval de fouler la pelouse interdite, mais n'avait pas du tout changé d'avis pour les ânes.

« Il sera plus fringant tout à l'heure.

– La promenade fera du bien à son maître, en tout cas », a remarqué ma tante, en regardant les papiers sur ma table. « Ah, mon enfant, tu passes beaucoup d'heures ici ! Je n'ai jamais pensé, quand je lisais des livres, à tout le travail qu'il faut pour les écrire.

– Leur lecture est aussi un travail, parfois. Quant à l'écriture, elle a son propre charme, ma tante.

– Ah ! Je vois ! L'ambition, le plaisir des éloges, la sympathie, et beaucoup d'autres choses, je suppose. Allez, et bon voyage !

– Savez-vous quelque chose de plus », ai-je dit, me tenant debout tranquillement devant elle — elle m'avait tapoté l'épaule et s'était assise sur ma chaise, « de cet engouement d'Agnès ? »

Elle a levé les yeux un moment avant de répondre.

« Je pense que oui, Trot.

– Votre impression s'est-elle confirmée ?

– Je pense que oui, Trot. »

Elle me regardait si fixement, avec une sorte de doute, ou de pitié, ou de suspense, dans son affection, que j'ai fait appel à toute mon énergie pour lui montrer un visage parfaitement joyeux.

« Et de plus, Trot —

– Oui !

– Je pense qu'Agnès va se marier.

– Dieu la bénisse ! » ai-je dit gaiement.

« Dieu la bénisse ! et son mari aussi ! »

J'ai fait écho à ce vœu, ai pris congé, ai descendu l'escalier d'un pas léger, suis monté à cheval, et suis parti. J'avais encore plus de raisons de faire ce que j'avais décidé.

Comme je me souviens bien de cette chevauchée hivernale ! Les particules gelées de glace, arrachées aux brins d'herbe par le vent et me giflant le visage ; le claquement sec des sabots du cheval, battant la mesure sur le sol ; la terre empesée des champs de labour ; les congères de neige, tourbillonnant légèrement dans les carrières de craie quand la brise les ridait ; l'attelage fumant de la

charrette de foin s'arrêtant pour souffler au sommet de la colline, et secouant ses grelots mélodieusement ; les pentes et les étendues blanchies des dunes se détachant sur le ciel sombre, comme si elles étaient dessinées sur une immense ardoise !

J'ai trouvé Agnès seule. Les petites filles étaient rentrées chez elles, et elle lisait près du feu. Elle a posé son livre en me voyant ; et m'ayant souhaité la bienvenue comme d'habitude, a pris son panier à ouvrage et s'est assise à l'une des vieilles fenêtres.

Je me suis assis à côté d'elle et nous avons parlé de ce que je faisais, et quand ce serait fini, et de ce que j'avais écrit depuis ma dernière visite. Agnès était de très bonne humeur ; et m'a prédit en riant que je deviendrais bientôt trop célèbre pour que l'on puisse me parler de tels sujets.

« Je profite donc du temps présent, tu vois, et je t'en parle pendant que je peux. »

Tandis que je regardais son beau visage, penché sur son ouvrage, elle a levé ses doux yeux clairs et a vu que je la regardais.

« Tu es pensif aujourd'hui, Trotwood !

– Agnès, vais-je te dire à quoi je pense ? Je suis venu te le dire. »

Elle a posé son ouvrage, comme elle le faisait quand nous avions une discussion sérieuse ; et m'a accordé toute son attention.

« Ma chère Agnès, doutes-tu que je te sois fidèle ?

– Non ! » a-t-elle répondu, avec une expression stupéfaite.

« Doutes-tu que je sois ce que j'ai toujours été pour toi ?

– Non ! » a-t-elle répondu, comme avant.

« Te souviens-tu que j'ai essayé de te dire, quand je suis revenu de mes voyages, tout ce que je te devais de reconnaissance, très chère Agnès, et tout ce que je ressentais de ferveur envers toi ?

– Je m'en souviens », a-t-elle dit doucement, « très bien.

– Tu as un secret. Partage-le avec moi, Agnès. »

Elle a baissé les yeux, et s'est mise à trembler.

« Je ne pourrais pas manquer de savoir, même si je n'avais pas appris — mais par d'autres lèvres que les tiennes, Agnès, ce qui paraît étrange — qu'il y a quelqu'un à qui tu as accordé le trésor de ton amour. Ne me tiens pas à l'écart de

ce qui concerne ton bonheur de si près ! Si tu peux me faire confiance, comme tu dis que tu le peux, et comme je sais que tu le peux, laisse-moi être ton ami, ton frère, tout particulièrement sur ce sujet ! »

Elle m'a adressé un regard de supplication, presque de reproche, elle s'est levée et, se précipitant à travers la pièce comme si elle ne savait pas où aller, elle a mis ses mains devant son visage et a éclaté en sanglots — des sanglots à me déchirer le cœur.

Et pourtant ils ont éveillé quelque chose en moi, apportant une promesse à mon cœur. Sans que je sache pourquoi, ses larmes se sont associées au doux sourire triste qui s'était gravé dans ma mémoire, et m'ont fait frissonner d'espoir plus que de crainte ou de douleur.

« Agnès ! Ma sœur ! Très chère ! Qu'ai-je fait ?

– Laisse-moi partir, Trotwood. Je ne me sens pas bien. Je ne suis pas moi-même. Je te parlerai bientôt — une autre fois. Je t'écrirai. Ne me parle pas maintenant. Non ! Non ! »

J'ai cherché à me rappeler ce qu'elle avait dit, quand je lui avais parlé ce premier soir, de son affection qui n'avait pas besoin d'être payée de retour. J'avais l'impression qu'il me fallait explorer tout un monde en un instant.

« Agnès, je ne peux pas supporter de te voir ainsi, et de penser que j'en ai été la cause. Ma très chère amie, plus chère que tout au monde, si tu es malheureuse, laisse-moi partager ton chagrin. Si tu as besoin d'un soutien ou d'un conseil, laisse-moi tenter de te le donner. Si tu as un fardeau sur le cœur, laisse-moi essayer de l'alléger. Pour qui est-ce que je vis maintenant, Agnès, sinon pour toi !

– Oh, aie pitié de moi ! Je ne suis pas moi-même ! Une autre fois ! » C'est tout ce que j'ai pu distinguer.

Était-ce une erreur égoïste qui m'égarait ? Ou bien, ayant entrevu un indice riche d'espoir, pouvais-je imaginer une issue à laquelle je n'avais pas osé penser ?

« Je dois en dire plus. Je ne peux pas te laisser me quitter ainsi ! Pour l'amour du Ciel, Agnès, ne laissons pas un malentendu s'interposer entre nous après toutes ces

années, et tout ce qu'elles nous ont apporté et enlevé ! Je dois parler franchement. Si tu penses que je pourrais t'envier le bonheur que tu vas conférer ; que je ne pourrais pas t'abandonner à un protecteur plus cher de ton choix ; que je ne pourrais pas, de mon point de vue retiré, être un témoin satisfait de votre joie ; chasse cette pensée, car je ne la mérite pas ! Je n'ai pas souffert totalement en vain. Je n'ai pas reçu ton enseignement totalement en vain. Il n'y a pas trace d'égoïsme dans ce que je ressens pour toi. »

Elle était calme maintenant. Au bout d'un moment, elle a tourné son pâle visage vers moi, et a dit d'une voix sourde, brisée ici et là, mais très claire :

« Je dois à ta pure amitié pour moi, Trotwood — dont, certes, je ne doute pas — de te dire que tu te trompes. Je ne peux pas en faire plus. Si j'ai parfois souhaité, au cours des années, du soutien et des conseils, je les ai obtenus. Si j'ai parfois été malheureuse, c'est passé. Si j'ai jamais eu un fardeau sur le cœur, on l'a allégé. Si j'ai un secret, il n'est — pas nouveau ; et ce n'est — pas ce que tu supposes. Je ne peux ni le révéler, ni le partager. Il est mien depuis longtemps, et doit rester mien.

– Agnès ! Reste ! Un instant !

Elle s'en allait, mais je l'ai retenue. J'ai entouré sa taille de mon bras. « Au cours des années ! » « Il n'est pas nouveau ! » De nouvelles pensées et de nouveaux espoirs virevoltaient dans mon esprit, et toutes les couleurs de ma vie étaient en train de changer.

« Très chère Agnès ! Que je respecte et honore tellement — que j'aime avec tant de dévouement ! Quand je suis venu ici aujourd'hui, je pensais que rien ne pourrait m'arracher cet aveu. Je pensais que j'aurais pu le garder dans mon cœur toutes nos vies, jusqu'à ce que nous devenions vieux. Mais, Agnès, si j'ai vraiment un espoir naissant de pouvoir jamais t'appeler autre chose que Sœur, complètement autre chose que Sœur ! — »

Ses larmes coulaient à flots ; mais elles étaient différentes de celles qu'elle venait de verser, et j'y voyais luire mon espoir.

« Agnès ! Depuis toujours mon guide, et mon meilleur soutien ! Si tu avais pensé plus à toi-même et moins à moi quand nous avons grandi ici ensemble, je pense que mon imagination insouciante n'aurait jamais erré loin de toi. Mais tu m'étais si supérieure, tu m'étais si nécessaire dans tous les espoirs et déceptions de mon enfance, que l'habitude de me confier à toi et de compter sur toi m'est devenue une seconde

nature, supplantant à l'époque la première, la principale, qui consiste à t'aimer comme je le fais ! »

Pleurant toujours, mais pas tristement — joyeusement ! Et serrée dans mes bras comme elle ne l'avait jamais été, comme je croyais qu'elle ne le serait jamais !

« Quand j'aimais Dora — tendrement, Agnès, comme tu le sais ——

– Oui ! » s'est-elle écrié, sincèrement. « Je suis contente de le savoir !

– Quand je l'aimais — même à ce moment, mon amour aurait été incomplet sans ta sympathie. Je l'avais, et tout était parfait. Et quand j'ai perdu Dora, Agnès, qu'aurais-je été sans toi, une fois de plus ! »

Plus serrée dans mes bras, plus près de mon cœur, sa main tremblante sur mon épaule, ses yeux doux, brillant à travers les larmes, dans les miens !

« Je suis parti, chère Agnès, en t'aimant. Je suis resté au loin, en t'aimant. Je suis revenu, en t'aimant ! »

Et maintenant, j'ai essayé de lui raconter mon combat, et la conclusion à laquelle j'étais arrivé. J'ai essayé de mettre mon âme à nu, véritablement et entièrement. J'ai essayé de lui montrer comment j'avais espéré être parvenu à une plus grande connaissance de moi-même et d'elle ; comment je m'étais résigné à l'effet de cette plus grande connaissance, et comment j'étais venu ici, même ce jour-là, dans cet état d'esprit. Si elle m'aimait assez (ai-je dit) pour me prendre comme mari, elle pouvait le faire, sans aucun mérite de ma part sinon la sincérité de mon amour pour elle, et la peine qu'il avait eu à mûrir pour devenir ce qu'il était ; et c'était pour toutes ces raisons que je le révélais. Et Ô, Agnès, même par tes yeux fidèles, au même instant, l'esprit de ma femme-enfant me regardait, disant que c'était bien ; et m'amenant, à travers toi, aux souvenirs les plus tendres de la Fleur qui s'était fanée dans son épanouissement !

« Je suis si heureuse, Trotwood — mon cœur déborde — mais il y a une chose que je dois dire.

– Ma chérie, quoi ? »

Elle a posé ses douces mains sur mes épaules et a regardé calmement mon visage.

« Sais-tu déjà ce que c'est ?

– Je crains de m'aventurer. Dis-le moi, ma chérie.

– Je t'ai aimé toute ma vie ! »

Oh, nous étions heureux, nous étions heureux ! Nos larmes ne marquaient pas les épreuves (les siennes tellement plus grandes) que nous avions affrontées pour en arriver là, mais l'enchantement d'en être arrivés là, pour ne plus jamais être séparés !

Nous avons marché ensemble dans les champs, ce soir d'hiver ; et l'air glacé semblait partager le calme béni qui nous habitait. Les premières étoiles ont commencé à briller pendant que nous nous attardions, et en les regardant nous avons remercié notre DIEU de nous avoir guidés vers cette tranquillité.

Nous sommes restés ensemble à la même vieille fenêtre, tandis que la lune éclairait le ciel nocturne ; Agnès a levé ses yeux sereins vers elle ; j'ai suivi son regard. Une longue route m'est apparue à l'esprit ; et j'y ai vu un garçon avançant péniblement, las et vêtu de haillons, abandonné et négligé, qui en viendrait à appeler sien le cœur même battant maintenant contre le mien.

Il était presque l'heure de dîner le lendemain quand nous nous sommes présentés devant ma tante. Elle était dans mon bureau, a dit Peggotty ; elle était fière d'y mettre de l'ordre et de le préparer quand je revenais. Nous l'avons trouvée, portant ses lunettes, assise près du feu.

« Mon Dieu ! » a dit ma tante, scrutant la pénombre, « qui donc amènes-tu à la maison ?

– Agnès. »

Comme nous avions décidé de ne rien dire tout de suite, ma tante était un peu déconcertée. Elle m'a jeté un coup d'œil optimiste quand j'ai dit « Agnès » ; mais voyant que j'avais mon apparence habituelle, elle a enlevé ses lunettes de dépit, et s'est frotté le nez avec.

Elle a néanmoins accueilli Agnès cordialement, et nous sommes descendus dans le salon éclairé pour dîner. Ma tante a mis ses lunettes deux ou trois fois pour m'examiner de nouveau, mais les a enlevées à chaque fois, déçue, et s'est

frotté le nez. Cela ne manquait pas de troubler Mr Dick, qui savait que c'était un mauvais symptôme.

« À propos, ma tante », ai-je dit après le dîner, « j'ai parlé à Agnès de ce que vous m'avez dit.

– Dans ce cas, Trot », a dit ma tante, devenant écarlate, « tu as mal fait, et tu n'as pas tenu ta promesse.

– Vous n'êtes pas fâchée, ma tante, j'espère ? Je suis sûr que vous ne le serez pas quand vous apprendrez qu'aucun engouement ne rend Agnès malheureuse.

– Bêtises et sottises ! » a dit ma tante.

Comme ma tante paraissait contrariée, j'ai pensé qu'il valait mieux couper court à sa contrariété. J'ai pris Agnès dans mes bras derrière son fauteuil, et nous nous sommes tous les deux penchés sur elle. Ma tante a jeté un coup d'œil à travers ses lunettes, a battu des mains, et a aussitôt eu une crise de nerfs, la première et la seule de tout le temps que je l'ai connue.

La crise de nerfs a fait monter Peggotty. Dès que ma tante s'est rétablie, elle s'est précipitée sur Peggotty et, l'appelant une vieille sotte, l'a étreinte de toutes ses forces. Après cela, elle a étreint Mr Dick (qui était hautement honoré, mais fort surpris) ; et ensuite, elle leur a dit pourquoi. Alors, nous étions tous heureux ensemble.

Je n'ai pas pu découvrir si ma tante, dans sa dernière et brève conversation avec moi, s'était permis un pieux mensonge, ou s'était vraiment trompée sur l'état de mon esprit. Cela suffisait bien, a-t-elle dit, qu'elle m'ait annoncé le prochain mariage d'Agnès ; et je savais maintenant mieux que personne à quel point c'était vrai.

Nous nous sommes mariés quinze jours plus tard. Traddles et Sophy, et le Docteur et Mrs Strong, étaient les seuls invités à nos modestes noces. Nous les avons laissés pleins de joie, et sommes partis en voiture ensemble. Je tenais dans mes bras la source de toutes mes bonnes aspirations ; le centre de mon être, la circonférence de ma vie, ma possession, ma femme ; que j'aimais d'un amour fondé sur le roc !

« Cher mari », a dit Agnès. « Maintenant que je peux t'appeler par ce nom, j'ai encore une chose à te dire.

– Je veux bien l'entendre, mon amour.

– Cela date de la nuit où Dora est morte. Elle t'a envoyé me chercher.

– En effet.

– Elle m'a dit qu'elle me laissait quelque chose. Peux-tu devenir ce que c'était ? »

Je croyais que oui. J'ai attiré plus près de moi le femme qui m'aimait depuis si longtemps.

« Elle m'a dit qu'elle m'adressait une dernière requête, et me laissait une dernière mission.

– Et c'était ——

– Que personne que moi n'occupe cette place vacante. »

Et Agnès a posé sa tête sur mon cœur et a pleuré ; et j'ai pleuré avec elle, malgré notre bonheur.

Chapitre 63
Un visiteur

Ce que j'avais l'intention de raconter est presque fini ; mais il y a encore un incident gravé dans ma mémoire, auquel je pense souvent avec joie, et sans lequel un brin de la toile que j'ai tissée aurait une fin effilochée.

Ma renommée et ma fortune avaient grandi, mon bonheur domestique était parfait, j'étais marié depuis dix ans. Agnès et moi étions assis près du feu, dans notre maison de Londres, une soirée de printemps, et trois de nos enfants jouaient dans la pièce, quand on m'a annoncé qu'un étranger désirait me voir.

On lui avait demandé s'il venait pour affaires, et il avait répondu Non ; il était venu pour le plaisir de me voir, et il était venu de loin. C'était un vieil homme, a dit mon serviteur, et il ressemblait à un fermier.

Comme cela intriguait les enfants, et de plus ressemblait au début d'une histoire favorite parmi celles que leur racontait Agnès, juste avant l'arrivée d'une méchante vieille fée qui portait une cape et détestait tout le monde, un certain émoi en est résulté. L'un de nos garçons a mis sa tête à l'abri sur les genoux de sa mère, et la petite Agnès (l'aînée de nos enfants) a laissé une poupée sur une chaise pour la représenter et n'a montré que son petit tas de boucles dorées entre les rideaux de la fenêtre pour voir ce qui allait se passer.

« Faites-le entrer », ai-je dit.

Un vieil homme grisonnant et vigoureux est bientôt apparu, s'arrêtant sur le sombre seuil de la porte. La petite Agnès, attirée par son apparence, a couru pour aller le chercher, et je n'avais pas encore bien vu son visage quand ma femme a sursauté et m'a crié, d'une voix agitée et heureuse, que c'était Mr Peggotty !

C'était Mr Peggotty. Un vieil homme maintenant, mais d'un vieil âge vermeil, cordial et solide. Notre première émotion passée, il s'est assis devant le feu avec les enfants sur les genoux et la flamme éclairant son visage, et il m'a semblé aussi robuste et énergique, et en outre aussi beau, qu'aucun autre vieillard que j'aie jamais vu.

« Mas'r Davy », a-t-il dit. Et l'ancien nom et l'ancien ton ont paru si naturels à mon oreille ! « Mas'r Davy, c'est une heure joyeuse que je vous vois, 'core une fois, avec vote propre femme fidèle !

– Une heure joyeuse en effet, mon vieil ami !

– Et ces jolis p'tits-là. De regarder ces fleurs-là ! Ah, Mas'r Davy, que vous étiez pas plus haut que le plus p'tit d'ceux-là quand je vous vois la première fois ! Quand Em'ly était pas plus grande, et note pauve gars était qu'un p'tit gars.

– Le temps m'a changé plus qu'il ne vous a changé depuis cette époque. Mais laissons ces chers coquins se coucher ; et comme aucune autre maison en Angleterre que celle-ci ne doit vous accueillir, dites-moi où faire prendre vos bagages (le vieux sac noir qui est allé si loin en fait-il partie, je me le demande !), et puis, en buvant un verre de grog de Yarmouth, nous échangerons les nouvelles de dix années !

– Êtes-vous seul ? » a demandé Agnès.

« Oui, madame », a-t-il dit en lui baisant la main, « tout seul. »

Nous l'avons assis entre nous, ne sachant pas comment lui souhaiter la bienvenue le mieux possible ; et tandis que je commençais à écouter sa voix familière, j'aurais pu imaginer qu'il poursuivait son long périple à la recherche de sa nièce chérie.

« C'est un tas d'eau », a dit Mr Peggotty, « pour que de traverser, et rester qu'une affaire de quate semaines. Mais l'eau (espécial'ment salée) me vient tout naturel ; et les amis est cher et j'ai pris la mer . — Eh, ça fait des vers », a dit Mr Peggotty, étonné de le découvrir, « malgré que j'avais pas l'intention.

– Vous allez reparcourir ces milliers de miles si tôt ? » a demandé Agnès.

« Oui, madame. Je fais promesse à Em'ly avant que je pars. Vous voyez, je d'viens pas plus jeune quand les années défile, et si j'aurais pas fait voile comme ça, y'a chance que je l'aurais pas jamais fait. Et j'ai toujours eu en tête que je *dois* venir voir Mas'r Davy et votre douce et florissante personne, dans votre bonheur conjugal, avant que je soye trop vieux. »

Il nous regardait comme s'il ne pouvait rassasier ses yeux. Agnès a remis à leur place en riant quelques mèches égarées de ses cheveux gris, qui l'empêchaient de nous voir mieux.

« Et maintenant racontez-nous », ai-je dit, « tout ce qui vous est arrivé.

– Ce qui nous est arrivé, Mas'r Davy, est vite raconté. On a pas eu tantôt l'échec et tantôt la réussite, mais seul'ment la réussite. On a toujours réussi. On

a travaillé comme qu'il fallait, et ptête on a vécu un peu dur au début, mais on a toujours réussi. C'est d'élever des moutons, c'est d'élever du bétail, c'est d'une chose et d'une autre, on est prospères autant qu'on peut être prospères. Comme si qu'une bénédiction nous soye tombée dessus », a dit Mr Peggotty en inclinant respectueusement la tête, « et qu'on a rien fait que prospérer. C'est-à-dire, à la longue. Si pas hier, 'lors aujourd'hui. Si pas aujourd'hui, 'lors demain.

– Et Emily ? » avons-nous demandé ensemble, Agnès et moi.

« Em'ly, après quand vous l'avez quittée, madame — et je l'ai jamais entendue dire ses prières le soir, l'autre côté du paravent de toile, le temps qu'on est installés dans le Bush[1], sans que j'entende vote nom — et après quand elle et moi qu'on a perdu de vue Mas'r Davy, dans ce grand coucher de soleil — elle était si abattue, au début, que si elle aurait su ce que Mas'r Davy nous a caché par bonté et prévenance, c'est mon opinion qu'elle serait dépérite. Mais y'avait des pauves gens à bord qu'avaient des malades parmi eux et elle a pris soin d'*eux* ; et y'avait des enfants, et elle a pris soin d'*eux* ; et donc elle était occupée, et elle faisait le bien, et ça l'a aidée.

– Quand l'a-t-elle su ?

– Je lui ai rien dit après que je l'ai appris, pendant presque un an. On habitait 'lors dans un endroit isolé, mais au milieu des plus beaux arbes, et avec des roses qui couvrent note cabane jusqu'au toit. Il vient un jour, quand je suis dehors à travailler la terre, un voyageur de notre Norfolk ou Suffolk en Angleterre (je sais plus bien lequel), et bien sûr qu'on l'accueille, et qu'on lui donne à manger et à boire, et qu'il est bienvenu. On fait toujours ça, dans toute la colonie. Il a un vieux journal, et d'autres choses imprimées de la tempête. C'est comme ça qu'elle a su. Quand je rente à la maison le soir, je vois qu'elle le sait.

Il a baissé la voix en disant ces mots, et l'expression grave dont je me souvenais si bien a marqué son visage.

« En a-t-elle été beaucoup changée ? » avons-nous demandé.

[1] Le mot anglais *bush* signifie un buisson, mais il s'agit ici d'un mot propre à l'Australie et à quelques autres anciennes colonies anglaises, qui désigne l'arrière-pays, une savane parsemée de quelques arbres. Il existe en français dans ce sens-là, par exemple dans le Petit Robert.

« Oh oui, pour un bon bout de temps », a-t-il dit en secouant la tête, « sinon jusqu'à l'heure présente. Mais je crois que la solitude lui a fait du bien. Et elle avait plein à s'occuper du côté de la volaille et tout ça, et elle s'en a occupée, et s'est remise. Je m'demande », a-t-il dit pensivement, « si que vous pouviez voir mon Em'ly maintenant, est-ce que vous la reconnaitrez !

– Est-elle altérée à ce point ? » ai-je demandé.

« Je sais pas. Je la vois tous les jours, et je sais pas ; mais des fois, je le pense. Une silhouette frêle, comme on dirait usée », a dit Mr Peggotty en regardant le feu. « Douce, triste, les yeux bleus, un visage délicat ; une jolie tête, un peu courbée ; tranquille de voix et de manière — timide presque. C'est Em'ly ! »

Nous l'observions en silence tandis qu'il restait assis à regarder le feu.

« Y'en a qui pense qu'elle a eu le chagrin d'amour ; ou que son mariage a été brisé par la mort. Personne sait comme c'est. Elle aurait pu faire un bon mariage, des tas de fois, 'mais, mon oncle', qu'elle me dit, 'c'est fini pour toujours.' De bonne humeur avec moi ; réservée quand y'a d'autres gens ; contente d'aller même loin pour que de donner des leçons à un enfant ou que d'aider une personne malade ou que de faire une gentillesse pour le mariage d'une jeune fille (et elle en a fait beaucoup, mais a jamais assisté à un mariage) ; aimant tendrement son oncle ; patiente, aimée par jeunes et vieux, recherchée par tous ceux qu'a des ennuis. C'est Em'ly ! »

Il s'est passé la main devant le visage et, soupirant à moitié, il a levé les yeux du feu.

« Martha est-elle toujours avec vous ? » ai-je demandé.

« Martha s'est mariée, Mas'r Davy, la deuxième année. Un jeune homme, un ouvrier de ferme, qu'il passe par chez nous sur le ch'min du marché avec les charriots de son maître — un voyage de plus de cinq cents miles, pour d'aller et revenir — a offrit de la prendre pour femme (les femmes sont très rares là-bas), et de s'installer tous les deux dans le Bush. Elle m'a parlé que je lui dise sa vraie histoire. Je l'ai fait. Ils se sont mariés, et ils habitent à quatre cent miles d'aucune voix que les leurs et celles des oiseaux chanteurs.

« Mrs Gummidge ? » ai-je suggéré.

Je touchais une corde sensible, car Mr Peggotty a soudain rugi de rire, et s'est frotté les mains sur les jambes comme il avait l'habitude de le faire quand il était joyeux dans le vieux bateau échoué.

« Le croiriez-vous ? Eh, quèqu'un a même fait une offre pour que de la marier *elle* ! Si un cuistot de navire qui dev'nait colon a pas fait d'offre pour épouser Missis Gummidge, j'veux bien être Gormé — et j'peux pas mieux dire ! »

Je n'ai jamais vu Agnès rire autant. Cette soudaine gaieté de Mr Peggotty la réjouissait tellement qu'elle ne pouvait pas s'arrêter de rire ; plus elle riait, plus elle me faisait rire, et plus la gaieté de Mr Peggotty augmentait et plus il se frottait les jambes.

« Et qu'a dit Mrs Gummidge ? » ai-je demandé quand j'ai retrouvé mon sérieux.

« Si vous me croyez, Missis Gummidge, au lieu de dire 'merci, j'vous suis bien obligée, je vais pas que de changer ma condition à c'moment de ma vie', a soul'vé un seau qu'était là et l'a renversé sur la tête de c'te cuistot jusqu'à c'qu'il crie à l'aide et que je vais et le sauve. »

Mr Peggotty a encore rugi de rire, et Agnès et moi lui avons tenu compagnie.

« Mais je dois dire ceci, pour la bonne créature », a-t-il repris, essuyant son visage alors que nous étions tous épuisés, « elle a été tout ce qu'elle a dit qu'elle serait, et plus. C'est la femme la plus courageuse, Mas'r Davy, la plus fidèle, la plus honnêtement serviable qui soye jamais venue au monde. Je l'ai jamais vue pauve et 'bandonnée, pas une seule minute, pas même quand on a découvert la colonie et nous qu'on était tout nouveaux. Et penser au vieux, c'est une chose qu'elle a jamais fait, je vous assure, après qu'on a quitté l'Angleterre !

– Et maintenant, le dernier mais pas le moindre, Mr Micawber », ai-je dit. « Il a remboursé toutes les dettes qu'il encourait ici — même pour le billet de Traddles, tu t'en souviens, ma chère Agnès — et nous pouvons donc prendre pour acquis qu'il a bien réussi. Mais quelles sont les dernières nouvelles de lui ? »

Mr Peggotty a mis sa main dans sa poche intérieure en souriant, et a produit un petit paquet plat, d'où il a sorti, avec beaucoup de soin, un petit journal un peu étrange.

« Vous devez comprende, Mas'r Davy, qu'on a quitté le Bush maintenant, étant si prospères ; et qu'on est allés direct à Port Middlebay, où y'a ce que nous app'lons une ville.

– Mr Micawber était dans le Bush près de vous ?

– Dieu vous bénisse, oui, et il s'est mis à l'ouvrage énergiquement. Je compte pas jamais rencontrer un meilleur genl'man pour ce qui est de se mettre à l'ouvrage énergiquement. J'ai vu cette tête chauve qu'il a transpirer au soleil, Mas'r Davy, que j'ai presque pensé qu'elle serait fondue. Et maintenant il est Magistrat.

– Un Magistrat, eh ? » ai-je dit.

Mr Peggotty a montré un certain paragraphe dans le journal, où j'ai lu tout haut ce qui suit, du « Port Middlebay Times » :

Le dîner public en l'honneur de notre ami, le distingué colon et habitant de notre ville WILKINS MICAWBER, ESQUIRE, *Magistrat du district de Port Middlebay, a eu lieu hier dans la grande salle de l'Hôtel, qui était pleine à craquer. On estime que pas moins de quarante-sept personnes étaient réunies pour le dîner à un moment, sans compter la compagnie assemblée dans le couloir et sur les marches. La beauté, la mode et l'élite de Port Middlebay se pressaient pour rendre hommage à quelqu'un qui est si justement estimé, si grandement doué, et si largement populaire. Le Docteur Mell (de l'école secondaire coloniale Salem-House, Port Middlebay) présidait, et l'hôte distingué siégeait à sa droite. Après qu'on a retiré la nappe, et chanté Non Nobis* [1] *, (une interprétation admirable, dans laquelle on distinguait sans mal les notes carillonnantes de cet amateur de talent,* WILKINS MICAWBER, ESQUIRE, JUNIOR*), les toasts loyaux et patriotiques habituels ont été portés et reçus avec enthousiasme. Le Docteur Mell, dans un discours chargé d'émotion, a alors*

[1] Début du Psaume 115 : Non pas à nous, Seigneur, non pas à nous, mais à ton nom, donne gloire…

proposé un toast à « Notre Hôte distingué, l'ornement de notre ville. Puisse-t-il ne jamais nous quitter sinon pour s'élever, et puisse son succès parmi nous lui rendre impossible de s'élever plus haut ! » Les vivats qui ont accueilli le toast défient toute description. À maintes reprises ils se sont enflés et sont retombés, comme les vagues de l'océan. Enfin le silence s'est fait, et WILKINS MICAWBER, ESQUIRE, *s'est présenté pour remercier l'assemblée. Loin de nous l'ambition, dans l'état présentement et comparativement imparfait des ressources de notre établissement, de prétendre suivre notre distingué concitoyen dans les couplets fluides de son allocution brillante et hautement fleurie ! Qu'il suffise d'observer que c'était un chef d'œuvre d'éloquence ; et que les passages dans lesquels il est remonté à la source de sa propre réussite, et a mis en garde la part la plus jeune de son auditoire contre les récifs de l'accumulation de dettes pécuniaires qu'ils seraient incapables de liquider, ont fait sourdre des larmes dans les yeux les plus virils. Les toasts restants ont été portés au* DOCTEUR MELL *; à* MRS MICAWBER *(qui a gracieusement remercié en saluant depuis la porte latérale, où une constellation de beauté se dressait sur des chaises, à la fois pour admirer et pour orner la plaisante scène) ;* MRS RIDGER BEGS *(anciennement Miss Micawber) ;* MRS MELL *;* WILKINS MICAWBER, ESQUIRE, JUNIOR *(qui a fait se tordre de rire l'assemblée en remarquant plaisamment qu'il se trouvait incapable de la remercier par un discours, mais qu'il le ferait, avec leur permission, par une chanson) ;* LA FAMILLE DE MRS MICAWBER *(bien connue, il est inutile de le remarquer, dans la mère-patrie), &c, &c, &c. À la conclusion des discours, les tables ont disparu comme par magie pour faire place à la danse. Parmi les fervents de Terpsichore qui se sont divertis jusqu'au moment où Phébus a donné le signal du départ, Wilkins Micawber, Esquire, Junior, et l'adorable et accomplie Miss Helena, quatrième fille du Docteur Mell, ont été particulièrement remarqués.*

Je retournais au nom du Docteur Mell, heureux d'avoir découvert dans ces circonstances heureuses Mr Mell, autrefois pauvre assistant de mon magistrat du

Middlesex, quand Mr Peggotty m'a montré une autre partie du journal, où j'ai vu mon propre nom et lu ce qui suit :

À DAVID COPPERFIELD, ESQUIRE,

L'AUTEUR EMINENT

CHER MONSIEUR

Des années se sont écoulées depuis que j'ai eu l'opportunité de scruter oculairement les traits aujourd'hui familiers à l'imagination d'une portion considérable du monde civilisé.

Mais, cher monsieur, bien qu'éloigné (par la force de circonstances échappant à mon contrôle) de la société personnelle de l'ami et compagnon de ma jeunesse, je n'ai pas été indifférent à son essor majestueux. Rien ne m'a non plus empêché,

Bien que les mers qui nous relient aient mugi (BURNS)[1]

de participer aux festins intellectuels qu'il nous a servis.

Je ne peux, par conséquent, permettre le départ depuis cet endroit d'un homme que nous respectons et estimons mutuellement sans profiter de cette occasion, cher monsieur, pour vous remercier, en mon propre nom et, je peux entreprendre d'ajouter, au nom de tous les habitants de Port Middlebay, pour le plaisir dont vous êtes l'agent dispensateur.

Continuez, cher monsieur ! Vous n'êtes ni inconnu ici, ni méconnu. Bien que « lointains », nous ne sommes ni « isolés », ni « mélancoliques », ni (je me permets d'ajouter « lents »[2]*. Continuez, cher monsieur, votre vol d'aigle ! Les habitants de Port Middlebay peuvent au moins espérer l'observer avec délices, avec plaisir, avec profit !*

Parmi les yeux levés vers vous depuis cette portion du globe se trouvera toujours, tant qu'il aura lumière et vie

L'œil

Appartenant à

WILKINS MICAWBER

Magistrat.

[1] Vers de *Auld Lang Syne*, de Robert Burns.
[2] *Remote, unfriended, melancholy, slow*, premier vers de *The Traveller*, un long poème philosophique d'Olivier Goldsmith, publié en 1764.

J’ai découvert, en examinant les autres pages, que Mr Micawber était un correspondant assidu et estimé de ce journal. Il y avait une lettre de lui à propos d’un pont ; il y avait une publicité pour une réédition prochaine, en un élégant volume, d’une collection de lettres similaires de sa plume « considérablement revue et augmentée » et, à moins que je ne me trompe fort, il avait aussi écrit l’article principal de la première page.

Nous avons beaucoup parlé de Mr Micawber au cours des autres soirées que Mr Peggotty a passées avec nous. Il a habité chez nous pendant toute la durée de son séjour — un peu moins qu’un mois, je pense — et sa sœur et ma tante sont venues à Londres pour le voir. Agnès et moi avons pris congé de lui à bord du navire sur lequel il s’est embarqué ; et nous ne prendrons plus jamais congé de lui sur terre.

Mais avant son départ, il est venu avec moi à Yarmouth voir une petite tablette que j’ai fait mettre dans le cimetière à la mémoire de Ham. Pendant que je copiais la simple inscription pour lui à sa demande, je l’ai vu se baisser et recueillir une touffe d’herbe et un peu de terre de la tombe.

« Pour Em’ly, a-t-il dit en la mettant dans sa poche intérieure « J’ai promis, Mas’r Davy. »

Chapitre 64
Une dernière rétrospective.

Et maintenant, l'histoire que j'ai écrite se termine. Je regarde en arrière encore une fois — la dernière fois — avant de refermer ces pages.

Je me vois, Agnès à mes côtés, voyageant sur la route de la vie. Je vois nos enfants et nos amis autour de nous ; et j'entends en avançant le grondement de nombreuses voix qui ne me sont pas indifférentes.

Quels sont les visages les plus distincts dans la foule fugace ? Ah, ceux-ci ; se tournant tous vers moi tandis que j'interroge mes pensées !

Voici ma tante, portant des lunettes plus fortes, une vieille femme de plus de quatre-vingts ans, mais toujours bien droite, et qui parcourt régulièrement ses six miles à pied en plein hiver.

L'accompagnant toujours, voici Peggotty, ma bonne vielle nourrice, portant lunettes de même, habituée à faire ses travaux d'aiguille le soir tout près de la lampe, mais ne s'y mettant jamais sans un morceau de bougie, un mètre de couturière dans une petite maison, et une boîte à ouvrage avec une image de Saint-Paul sur le couvercle.

Les joues et les bras de Peggotty, si rouges et durs quand j'étais enfant que je me demandais pourquoi les oiseaux ne la picoraient pas plutôt que des pommes, sont ratatinés maintenant ; et ses yeux, qui assombrissaient tout leur voisinage sur son visage, sont plus pâles (bien qu'ils brillent toujours) ; mais son index rugueux, qui me faisait penser autrefois à une râpe à muscade de poche, n'a pas changé, et lorsque je vois mon plus petit enfant l'attraper pour tituber de ma tante à elle, je pense à notre petit salon à la maison, quand je pouvais à peine marcher. La vieille déception de ma tante a été réparée maintenant. Elle est la marraine d'une vraie Betsey Trotwood vivante ; et Dora (la suivante dans l'ordre) dit qu'elle la gâte.

Il y a quelques chose de volumineux dans la poche de Peggotty. Ce n'est rien d'autre que le livre des crocodiles, qui est dans un piteux état depuis le temps, avec de nombreuses pages déchirées et recousues, mais que Peggotty montre aux enfants comme une relique précieuse. Je trouve très curieux de voir mon propre visage d'enfant me regarder depuis les histoires de crocodile ; et évoquer ma vieille connaissance Brooks de Sheffield.

En ce temps de vacances d'été, je vois parmi mes garçons un vieil homme qui fabrique des cerfs-volants géants et les regarde voler avec une joie que les mots ne peuvent décrire. Il m'accueille avec enthousiasme et chuchote, avec de nombreux hochements de tête et clins d'œil, « Trotwood, vous serez content d'apprendre que je vais finir le Mémorial quand je n'aurai rien d'autre à faire, et que votre tante est la femme la plus extraordinaire du monde, monsieur ! »

Qui est cette lady voûtée, s'appuyant sur un bâton, et me montrant un visage dans lequel il reste quelques traces de fierté et de beauté, luttant contre une faiblesse d'esprit grincheuse, imbécile et agitée ? Elle est dans un jardin ; et près d'elle se tient une femme sévère, brune, flétrie, avec une cicatrice blanche sur la lèvre. Écoutons ce qu'elles disent.

« Rosa, j'ai oublié le nom de ce gentleman.

Rosa se penche et lui crie, « Mr Copperfield.

– Je suis contente de vous voir, monsieur. Je suis désolée d'observer que vous portez le deuil. J'espère que le Temps vous viendra en aide. »

Sa gardienne impatiente la gronde, lui dit que je ne porte pas le deuil, lui demande de regarder encore, tente de la réveiller.

« Vous avez vu mon fils », dit la vieille lady. « Êtes-vous réconciliés ? »

Me regardant fixement, elle porte la main à son front et gémit. Soudain, elle crie d'une voix terrible, « Rosa, venez ici. Il est mort ! » Rosa, s'agenouillant à ses pieds, la caresse et la réprimande tout à tour ; tantôt lui disant farouchement, « Je l'aimais mieux que nous ne l'avez jamais fait ! » — tantôt la berçant sur son sein, comme un enfant malade. C'est ainsi que je les laisse ; c'est ainsi que je les retrouve toujours ; c'est ainsi qu'elles passent leur temps, d'année en année.

Quel est ce navire revenant de l'Inde, et quelle est cette dame anglaise, mariée à un vieux Crésus écossais bougon aux oreilles en feuille de chou ? Est-il possible que ce soit Julia Mills ?

C'est en effet Julia Mills, maussade et raffinée, avec un homme noir pour lui apporter des cartes et des lettres sur un plateau doré, et une femme cuivrée vêtue

de lin, avec un foulard coloré autour de la tête, pour lui servir le Tiffin[1] dans son boudoir. Mais Julia ne tient plus de journal ces jours-ci ; ne chante plus L'hymne funèbre de l'affection ; se dispute constamment avec le vieux Crésus, qui est une sorte d'ours jaune avec une peau tannée. Julia macère dans l'agent jusqu'au cou, et ne parle de rien d'autre et ne pense à rien d'autre. Je l'aimais mieux dans le désert du Sahara.

Ou peut-être est-ce le désert du Sahara ! Car, bien que Julia possède une maison imposante, et donne chaque jours des dîners somptueux pour une magnifique compagnie, je ne vois aucune pousse verdir auprès d'elle ; rien qui puisse fleurir ou fructifier. Dans ce que Julia appelle « la Société », je vois Mr Jack Maldon, de son bureau de brevets, raillant la main qui lui a offert son emploi, et me parlant du Docteur comme d'une « antiquité si charmante ». Mais, Julia, quand la société est le nom que l'on donne à des gentlemen et ladies si creux, et quand son savoir-vivre est une indifférence déclarée à tout ce qui peut faire avancer ou reculer l'humanité, je crois que nous nous sommes perdus dans ce même désert du Sahara, et ferions mieux de chercher comment en sortir.

Et voici le Docteur, toujours notre bon ami, travaillant à son Dictionnaire (quelque part vers la lettre D), et heureux chez lui avec sa femme. Et aussi le Vieux Soldat, sur un pied considérablement réduit, et loin d'avoir la même influence qu'autrefois !

Me voici, à une époque plus tardive, chez mon cher vieux Traddles, travaillant dans son cabinet de l'*Inner Temple*, l'air affairé et sa chevelure (là où il n'est pas chauve) rendue plus rebelle que jamais par le frottement constant de sa perruque d'avocat. Des piles épaisses de papiers couvrent son bureau ; et je dis, en regardant autour de moi :

« Si Sophy était ton employée maintenant, Traddles, elle aurait de quoi faire !

– Tu peux le dire, mon cher Copperfield ! Mais c'était le bon temps, aussi, à Holborn Court ! Non ?

– Quand elle t'a dit que tu deviendrais Juge ? Mais le bruit n'en courait pas dans toute la ville à ce moment-là !

[1] Ce mot, inventé par les Anglais habitant en Inde, désignait un repas indien pris vers 13h, soit environ deux ou trois heures avant le *dinner* mentionné ailleurs dans le roman. Le mot est encore employé aujourd'hui par les Indiens parlant anglais, surtout pour les repas que l'on mange sur le lieu de travail dans un *lunchbox*. On peut acheter sur internet (en France) des *lunchboxes* à étages appelées *tiffin*.

– En tout cas, si je le suis jamais…

– Allons, tu sais bien que tu le seras.

– Eh bien, mon cher Copperfield, quand je le serai, je dirai l'histoire, comme j'ai promis de le faire. »

Nous partons bras dessus bras dessous. Je vais dîner en famille avec Traddles. C'est l'anniversaire de Sophy ; et, chemin faisant, Traddles me parle de la chance dont il a bénéficié.

« J'ai vraiment pu faire, mon cher Copperfield, tout ce qui me tenait le plus à cœur. Le Révérend Horace a été promu à cette cure à quatre cent cinquante livres par an ; nos deux fils reçoivent la meilleure éducation et se distinguent en tant qu'étudiants sérieux et bons garçons ; trois des filles sont confortablement mariées ; trois autres vivent chez nous ; il y en a encore trois qui tiennent la maison du Révérend Horace depuis le décès de Mrs Crewler ; et toutes heureuses.

– Sauf… » ai-je suggéré.

« Sauf la Beauté. Oui. Il était malheureux qu'elle ait épousé un tel bon à rien. Mais il avait un certain élan et un certain éclat qui l'ont attirée. Enfin, maintenant qu'elle est en sécurité chez nous et que nous nous sommes débarrassés de lui, nous devons lui remonter le moral. »

La maison de Traddles est l'une de ces maisons même — ou aurait aisément pu l'être — que Sophy et lui avaient l'habitude de diviser au cours de leurs promenades du soir. C'est une grande maison ; mais Traddles garde ses papiers dans son dressing-room, et ses bottes avec ses papiers ; et Sophie et lui se serrent dans des mansardes, réservant les belles chambres à la Beauté et aux filles. Il n'y a pas de place en trop dans la maison ; car il y a là plus de « filles », et toujours plus, par quelque hasard, que je n'arrive à compter. En voici une foule, quand nous entrons, qui accourent à la porte et se passent et repassent Traddles pour l'embrasser, jusqu'à ce qu'il soit à bout de souffle. Et voici, installée à perpétuité, la pauvre Beauté, veuve avec une petite fille ; voici, au dîner d'anniversaire de Sophy, les trois filles mariées avec leurs maris, et les frères de l'un des maris, et le cousin d'un autre mari, et la sœur du troisième mari, qui me semble fiancée au cousin. Traddles, exactement le même brave homme, simple et sans affectation, qu'il a toujours été, siège à un bout de la grande table comme un Patriarche ;

et Sophy lui adresse des sourires rayonnants depuis l'autre bout à travers un espace joyeux, brillant d'un éclat qui n'est certainement pas celui du métal britannique.

Et maintenant, comme j'achève ma tâche, subjuguant mon désir de m'attarder encore, ces visages s'estompent. Mais un visage, m'éclairant comme une lumière céleste qui me permet de voir tous les autres objets, est au-dessus et au-delà d'eux. Et celui-là reste.

Je tourne la tête et je le vois, dans sa beauté sereine, à côté de moi. Ma lampe baisse, et j'ai écrit jusqu'à une heure avancée de la nuit ; mais la chère présence, sans laquelle je ne serais rien, me tient compagnie.

Ô Agnès, Ô mon âme, puisse ton visage se trouver ainsi près de moi quand j'achèverai vraiment ma vie ; puissé-je ainsi, quand la réalité s'effacera comme les ombres que je rejette maintenant, te trouver encore près de moi, le doigt levé vers le ciel !